



3 1761 11650094 3



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116500943>

HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 1

Fascicule n° 1

Wednesday, March 19, 1986
Monday, April 7, 1986

Le mercredi 19 mars 1986
Le lundi 7 avril 1986

Chairman: Don Blenkarn

Président: Don Blenkarn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

CONCERNANT:

Organization meeting

Séance d'organisation

Main Estimates 1986-87: Vote 35 under FINANCE—
Insurance

Budget des dépenses principal 1986-1987: crédit 35 sous
la rubrique FINANCES—Assurances

INCLUDING:

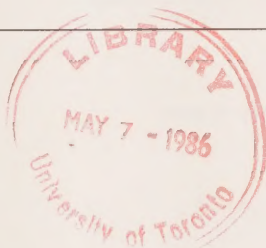
Y COMPRIS:

The First Report to the House

Le Premier Rapport à la Chambre

WITNESS:

(See back cover)



TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85-86

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985-1986

STANDING COMMITTEE ON FINANCE
AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: Geoff Wilson

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES
ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: Geoff Wilson

W. Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

Pursuant to Standing Order 94(2)

On Thursday, March 27, 1986:

Aideen Nicholson replaced Donald Johnston.

Suivant l'article 94(2) du Règlement

Le jeudi 27 mars 1986:

Aideen Nicholson remplace Donald Johnston.

ORDERS OF REFERENCE

Thursday, February 27, 1986

ORDERED,—That Finance Votes 1, 5, L6, 10, 15, 20, L25, 35 and 40;

That National Revenue Votes 1, 5, 10 and 15; and

That Privy Council Vote 20 for the fiscal year ending March 31, 1987, be referred to the Standing Committee on Finance and Economic Affairs.

ATTEST

Wednesday, March 26, 1986

ORDERED,—That the name of Miss Nicholson (Trinity) be substituted for that of Mr. Johnston (Saint-Henri—Westmount) on the Standing Committee on Finance and Economic Affairs.

ATTEST

Thursday, March 13, 1986

ORDERED,—That the following Members do compose the Standing Committee on Finance and Economic Affairs:

	<u>Members</u>
Attewell	McCrossan
Blenkarn	Minaker
de Jong	Riis
Dorin	Warner
Garneau	Wilson (Swift Current—
Johnston (Saint-Henri—	Maple Creek)—11
Westmount)	

ATTEST

ORDRES DE RENVOI

Le jeudi 27 février 1986

IL EST ORDONNÉ,—Que les crédits 1, 5, L6, 10, 15, 20, L25, 35 et 40, Finances;

Que les crédits 1, 5, 10 et 15, Revenu national; et

Que le crédit 20, Conseil privé, pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 1987, soient déferés au Comité permanent des finances et des affaires économiques.

ATTESTÉ

Le mercredi 26 mars 1986

IL EST ORDONNÉ,—Que le nom de M^{lle} Nicholson (Trinity) soit substitué à celui de M. Johnston (Saint-Henri—Westmount) sur le Comité permanent des finances et des affaires économiques.

ATTESTÉ

Le jeudi 13 mars 1986

IL EST ORDONNÉ,—Que le Comité permanent des finances, et des affaires économiques soit composé des députés dont les noms suivent:

	<u>Membres</u>
Attewell	McCrossan
Blenkarn	Minaker
de Jong	Riis
Dorin	Warner
Garneau	Wilson (Swift Current—
Johnston (Saint-Henri—	Maple Creek)—11
Westmount)	

ATTESTÉ

pour Le Greffier de la Chambre des communes

MICHAEL B. KIRBY

for The Clerk of the House of Commons

REPORT TO THE HOUSE

Tuesday, April 8, 1986

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs has the honour to present its

FIRST REPORT

In accordance with its mandate under Standing Order 96(2), your Committee has agreed to report the following:

The Committee recommends that the appropriate provisions of Bill C-103, An Act to amend the Loan Companies Act, the Trust Companies Act, the Bank Act and the Quebec Savings Banks Act in respect of certain regulatory matters, tabled in the House of Commons on Monday, April 7, 1986, be used to ensure that major financial institutions such as Canada Trustco not be placed under the control of major non financial institutions such as Imasco.

A copy of the Minutes of Proceedings and Evidence relating to this matter (*Issue No. 1 which includes this report*) is tabled.

Respectfully submitted,

Le président,

DON BLENKARN,

Chairman.

RAPPORT À LA CHAMBRE

Le mardi 8 avril 1986

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques a l'honneur de présenter son

PREMIER RAPPORT

Conformément à son mandat en vertu de l'article 96(2) du Règlement, votre Comité a convenu de faire le rapport suivant:

Le Comité recommande que les dispositions pertinentes du projet de loi C-103, Loi modifiant la Loi sur les compagnies de prêt, la Loi sur les compagnies de fiducie, la Loi sur les banques et la Loi sur les banques d'épargne de Québec à l'égard de certaines questions réglementaires, déposé à la Chambre des communes le lundi 7 avril 1986, soient invoquées pour empêcher de grandes institutions non financières telles qu'Imasco, de prendre le contrôle d'importantes institutions financières telles que Canada Trustco.

Un exemplaire des Procès-verbaux et témoignages relatifs à ce rapport (*fascicule n° 1 qui comprend le présent rapport*) est déposé.

Respectueusement soumis,

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, MARCH 19, 1986

(1)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 6:05 o'clock p.m. this day, for the purpose of organizing.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Murray Dorin, Simon de Jong, Raymond Garneau, Norman Warner and Geoff Wilson.

Acting Member: Michael Cassidy for Nelson Riis.

Other Members present: Jim Jepson and Clément Côté.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Terrence J. Thomas, Research Officer.

The Clerk of the Committee presided over the election of the Chairman.

Norm Warner, seconded by Simon de Jong, moved,—That Don Blenkarn do take the Chair of this Committee as Chairman.

The question being put on the motion, it was agreed to.

Don Blenkarn took the Chair.

On motion of Norm Warner, seconded by Simon de Jong, it was agreed,—That Geoff Wilson be elected Vice-Chairman of this Committee.

On motion of Norm Warner, seconded by Geoff Wilson, it was agreed,—That the Sub-committee on Agenda and Procedure be composed of five (5) Members of the Committee, including three (3) Members representing the Government, one (1) representing the Liberal Party and one (1) representing the New Democratic Party.

On motion of Norm Warner, it was agreed,—That the Committee print 1,000 copies of its *Minutes of Proceedings and Evidence*.

Norm Warner moved,—That the Chairman be authorized to hold meetings to receive and authorize printing of evidence when a quorum is not present.

And debate arising thereon;

Simon de Jong moved,—That the motion be amended by adding immediately after the word “present”, the following:

“provided that one Member of the Opposition is present.”

After debate, the question being put on the amendment, it was agreed to.

And the question being put on the motion, as amended, it was agreed to.

On motion of Norm Warner, it was agreed,—That at the discretion of the Chairman, reasonable travelling and living expenses be paid to witnesses who are invited to appear before the Standing Committee on Finance and Economic Affairs.

On motion of Norm Warner, it was agreed,—That Members of the Committee be given 24 hours notice of a Committee meeting with the exception of meetings called by consent

PROCÈS-VERBAUX

LE MERCREDI 19 MARS 1986

(1)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques tient, aujourd'hui à 18 h 05, sa séance d'organisation.

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Murray Dorin, Simon de Jong, Raymond Garneau, Norman Warner, Geoff Wilson.

Membre suppléant: Michael Cassidy pour Nelson Riis.

Autres députés présents: Jim Jepson, Clément Côté.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du parlement: Terrence J. Thomas, attaché de recherche.

Le greffier du Comité préside l'élection du président.

Norm Warner, appuyé par Simon de Jong, propose,—Que Don Blenkarn occupe le fauteuil en qualité de président du présent Comité.

La motion est mise aux voix et adoptée.

Don Blenkarn occupe le fauteuil.

Sur motion de Norm Warner, appuyé par Simon de Jong, il est convenu,—Que Geoff Wilson soit élu vice-président du présent Comité.

Sur motion de Norm Warner, appuyé par Geoff Wilson, il est convenu,—Que le Sous-comité du programme et de la procédure se compose de cinq (5) membres du Comité, soit trois (3) représentants du gouvernement, un (1) représentant du parti libéral et un (1) représentant du Nouveau parti démocratique.

Sur motion du Norm Warner, il est convenu,—Que le Comité fasse imprimer 1 000 exemplaires de ses *Procès-verbaux et témoignages*.

Norm Warner propose,—Que le président soit autorisé à tenir des réunions pour recevoir des témoignages et en permettre l'impression en l'absence du quorum.

Un débat s'ensuit.

Simon de Jong propose,—Que la motion soit modifiée en ajoutant à la suite du mot «quorum» ce qui suit:

«à condition qu'un membre de l'opposition soit présent.»

Après débat, l'amendement est mis aux voix et adopté.

La motion, ainsi modifiée, est mise aux voix et adoptée.

Sur motion de Norm Warner, il est convenu,—Que, à la discrétion du président, les témoins invités à comparaître devant le Comité des finances et des affaires économiques soient remboursés des frais de déplacement et de séjour jugés raisonnables.

Sur motion de Norm Warner, il est convenu,—Que les membres du Comité soient prévenus 24 heures avant la tenue d'une réunion, à l'exception des réunions convoquées d'un

after consultation with the principal spokesperson of each political party.

Norm Warner moved,—That during the questioning of witnesses a maximum of twenty (20) minutes be allocated to the lead questioner of each party.

After debate, the motion was, by unanimous consent, withdrawn.

By unanimous consent, it was agreed,—That the meeting scheduled for Thursday, March 20, 1986 at 9:30 o'clock a.m. in Room 208 West Block be cancelled and that the Committee proceed to the consideration of its future business.

That a panel of Members of the Committee sit to hear evidence on Taxation related issues, to make some reference to the *Income Tax Act* and the *Business Transfer Tax Act*;

That a panel of Members of the Committee sit to hear evidence on the Estimates, the financial institutions and matters relating to the Bank of Canada, the Department of Insurance and the Inspector General of Banks;

That the Chairman of the Committee be ex-officio member on both panels;

That the Committee meet on Mondays, Tuesdays and Wednesdays from 7:00 o'clock p.m. to 9:00 o'clock p.m. and on Thursdays from 9:30 o'clock a.m. to 12:00 o'clock p.m.

It was agreed,—That the Chairman of the Committee be authorized to organize meetings on the Committee's Order of Reference relating to the Main Estimates for the fiscal year ending March 31, 1987 and on the document of the Department of Finance entitled "Account of the Cost of Selective Tax Measures";

At 7:05 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

MONDAY, APRIL 7, 1986

(2)

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 7:39 o'clock p.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Paul McCrossan, George Minaker, Aideen Nicholson, Nelson Riis and Norman Warner.

Witness: From the Department of Insurance: R.M. Hammond, Superintendent of Insurance.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Terrence J. Thomas and Laurent Dubois, Research Officers.

The Order of Reference dated Thursday, February 27, 1986 being read as follows:

ORDERED,—That Finance Votes 1, 5, L6, 10, 15, 20, L25, 35 and 40;

—That National Revenue Votes 1, 5, 10 and 15; and

—That Privy Council Vote 20 for the fiscal year ending March 31, 1987, be referred to the Standing Committee on Finance and Economic Affairs.

commun accord après consultations avec le principal porte-parole de chaque parti politique.

Norm Warner propose,—Que durant l'interrogatoire des témoins, tout au plus vingt (20) minutes soient allouées au principal intervenant de chaque parti.

Après débat, la motion est retirée à l'unanimité.

Par consentement unanime, il est convenu,—Que la réunion prévue pour le jeudi 20 mars 1986, à 9 h 30, dans la pièce 208 de l'Édifice de l'ouest, soit contremandée et que le Comité détermine alors ses futurs travaux.

Qu'un groupe d'étude composé de membres du Comité siège pour entendre des témoignages sur des questions liées à l'impôt, et se pencher sur la *Loi sur l'impôt sur le revenu* et la *Loi sur la taxe de transaction*.

Qu'un groupe d'étude composé de membres du Comité siège pour entendre des témoignages sur le budget des dépenses, les institutions financières et les questions liées à la Banque du Canada, au département des assurances et à l'Inspecteur général des banques.

Que le président du Comité soit de droit membre des deux groupes d'étude.

Que le Comité se réunisse les lundis, mardis et mercredis, de 19 heures à 21 heures, et les jeudis, de 9 h 30 à midi.

Il est convenu,—Que le président du Comité soit autorisé à organiser des réunions consacrées à l'ordre de renvoi du Comité relatif au budget des dépenses principal pour l'exercice se terminant le 31 mars 1987, et au document du ministère des Finances intitulé *Compte du coût des mesures fiscales sélectives*.

A 19 h 05, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE LUNDI 7 AVRIL 1986

(2)

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 19 h 39, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Paul McCrossan, George Minaker, Aideen Nicholson, Nelson Riis et Norman Warner.

Témoin: Du département des assurances: R.M. Hammond, surintendant des assurances.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du parlement: Terrence J. Thomas et Laurent Dubois, attachés de recherche.

Lecture de l'ordre de renvoi du jeudi 27 février 1986 est donnée en ces termes:

IL EST ORDONNÉ,—Que les crédits 1, 5, L6, 10, 15, 20, L25, 35 et 40, Finances;

—Que les crédits 1, 5, 10 et 15, Revenu national; et

—Que le crédit 20, Conseil privé, pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 1987, soient déferés au Comité permanent des finances et des affaires économiques.

The Chairman called Vote 35 under FINANCE.

R.M. Hammond made a statement and answered questions.

At 9:10 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 9:16 o'clock p.m., the sitting resumed.

By unanimous consent, Bill Attewell, seconded by Nelson Riis, moved,—The Committee recommends that the appropriate provisions of Bill C-103, An Act to amend the Trust Companies Act, the Bank Act and the Quebec Savings Banks Act in respect of certain regulatory matters, tabled in the House of Commons on Monday, April 7, 1986, be used to ensure that major financial institutions such as Canada Trustco not be placed under the control of major non financial institutions such as Imasco.

The question being put on the motion, it was, unanimously, agreed to.

ORDERED,—That the Chairman present to the House the adopted motion, as the Committee's First Report to the House.

At 9:33 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Le président met en délibération le crédit 35 inscrit sous la rubrique FINANCES.

R.M. Hammond fait une déclaration et répond aux questions.

A 21 h 10, le Comité interrompt les travaux.

A 21 h 16, le Comité reprend les travaux.

Par consentement unanime, Bill Attewell, appuyé par Nelson Riis, propose,—Que le Comité recommande que les dispositions pertinentes du projet de loi C-103, Loi modifiant la Loi sur les compagnies de prêt, la Loi sur les compagnies de fiducie, la Loi sur les banques et la Loi sur les banques d'épargne de Québec à l'égard de certaines questions réglementaires, déposé à la Chambre des communes le lundi 7 avril 1986, soient invoquées pour empêcher de grandes institutions non financières comme Imasco de dominer d'importantes institutions financières telles que Canada Trustco.

La motion est mise aux voix et adoptée à l'unanimité.

IL EST ORDONNÉ,—Que le président présente à la Chambre à titre de Premier rapport du Comité à la Chambre, la motion ainsi adoptée.

A 9 h 33, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Wednesday, March 19, 1986

• 1806

The Clerk of the Committee: Honourable members, I see a quorum. Pursuant to Standing Orders 93, 91, and 92(1), your first item of business is to elect a chairman. I am ready to receive motions to that effect.

Mr. Warner: I move that Don Blenkarn take the Chair as chairman.

Mr. de Jong: I take pleasure in seconding that motion.

The Clerk: Is it the pleasure of the committee to adopt the motion?

Mr. de Jong: With the understanding that the chairman will play the role of the Chair. That he will . . .

Mr. Warner: Without commentary.

Mr. de Jong: Agreed.

Motion agreed to

The Clerk: I declare the motion carried. Mr. Blenkarn, having been duly elected chairman, I invite him to take the Chair.

• 1810

The Chairman: Thank you very much.

I will make my long and impassioned address to this meeting with respect to the problems of the committee—it is now reduced to finance and economic affairs—after we do the rest of the regular business.

The next item of business is the election of vice-chairman. Do I have a nomination?

Mr. Warner: I move that Geoff Wilson be elected vice-chairman of this committee.

The Chairman: Is there a seconder for the motion?

Mr. de Jong: I will take great pleasure in seconding it. Even though we are not of the same political persuasion, we do come from the same part of the country and it is good to see a Saskatchewan boy making his way up.

Motion agreed to

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): In return for that I promise, in the absence of the chairman, never to interrupt you in full flight.

The Chairman: All right.

The agenda calls for me to read a statement that has been circulated to you with respect to the new rules.

I guess the most important issue is that there are no substitute members here. So if you are to be substituted, you are supposed to file with the clerk of the committee a list of five individuals from the party you belong to who are going to

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le mercredi 19 mars 1986

Le greffier du Comité: Messieurs les députés, vous avez le quorum. Conformément aux articles 93, 91 et 92(1) du Règlement, votre premier devoir est d'élire un président et je suis prête à recevoir les motions à cet effet.

M. Warner: Je propose que Don Blenkarn prenne la présidence du Comité.

M. de Jong: J'ai beaucoup de plaisir à appuyer cette motion.

Le greffier: Plaît-il au Comité d'adopter la motion?

M. de Jong: Étant bien entendu que le président se contentera de jouer les présidents. Qu'il . . .

M. Warner: Sans commentaire.

M. de Jong: D'accord.

La motion est adoptée

Le greffier: Je déclare la motion adoptée. Comme il a été dûment élu président, j'invite maintenant M. Blenkarn à assumer ses fonctions.

Le président: Merci beaucoup.

Je vais faire un discours long et passionné pour vous parler des problèmes du comité—comité qui est maintenant limité à l'étude des finances et des questions économiques—lorsque nous aurons terminé le reste de nos travaux de routine.

Nous devons maintenant élire un vice-président. Y a-t-il une proposition?

M. Warner: Je propose que Geoff Wilson soit élu vice-président du Comité.

Le président: Quelqu'un veut-il appuyer la motion?

M. de Jong: Encore une fois, j'ai le grand plaisir d'appuyer la motion. Même si nous n'appartenons pas à la même formation politique, nous venons du même coin de pays et il est toujours agréable de voir un petit gars de la Saskatchewan réussir dans la vie.

La motion est adoptée

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): En contrepartie, lorsque le président ne sera pas là, je vous promets de ne jamais vous interrompre dans vos grandes envolées.

Le président: Parfait.

D'après le programme, je dois maintenant vous lire un texte qui vous a été distribué à propos du nouveau Règlement.

Je pense que la chose la plus importante c'est qu'il n'y a pas de substitut. Si vous voulez donc être remplacé, vous êtes censé remettre au greffier du Comité une liste de cinq noms de membres de votre parti qui vont pouvoir éventuellement vous

[Texte]

be possible substitutes for you. If you do not do that, then, apparently you are in default of the rules. If you cannot be at a meeting, it is your obligation to advise your Whip to advise the clerk that a particular person of that particular list of substitutes is a member of the committee. Presumably that membership stays in place until the Whip advises again. Perhaps the clerk could tell me if that is correct.

The Clerk: Unless there is a change by yourself—if someone leaves the committee and another member is appointed, he has to submit a list also of—

The Chairman: What about the member who is a substitute? What happens? Is he a permanent member or is he just a substitute member for the time being?

The Clerk: He is just appointed for a particular meeting.

The Chairman: Is it just a meeting or could it be several meetings?

The Clerk: It could be several meetings, but the notice that we received from the Whip's office indicates the date of the meeting.

The Chairman: It could presumably give you the date of 10 meetings in a row, or whatever.

The Clerk: Presumably it could, yes.

Mr. Dorin: Let us say you appoint your list and one guy does not want to be on any more and you find another one, could the member change the composition of the list after it is initially submitted?

The Chairman: Can you change your substitute list?

The Clerk: There is nothing in the Standing Orders. It is probably a question for the different Whips to answer.

Mr. Dorin: It makes sense. What happens if the guy . . .

An hon. member: Dies.

Mr. Dorin: —or gets appointed to another job or . . . sense means nothing around here.

Mr. Garneau: What happens if one meeting is supposed to be a two-hour meeting and a member comes at 9 a.m. and knows he has to go somewhere else at 10 a.m.? Should he tell his Whip and then his Whip will appoint someone else from 10 a.m. to 11 a.m., or what?

The Clerk: It takes a 24-hour notice of the change. So if you do not expect to be there for all of the meeting, I guess the Whip could indicate that on the notice.

The Chairman: You cannot do that under these rules. You cannot do that any more. In other words, you cannot be here for part of the meeting and then leave and have an alternate come in and cover for you.

So you are faced with a situation where in effect the members are permanent members. It is my reading of the rules that nobody can kick you off the committee either. In particular, this may apply to government members, maybe opposition

[Traduction]

remplacer. Si vous ne le faites pas, apparemment vous enfreignez le Règlement et si vous ne pouvez pas assister à une réunion, vous devez à ce moment-là demander au whip d'informer le greffier que telle ou telle personne faisant partie de votre liste de substituts est membre en règle du Comité. J'imagine que les membres restent membres jusqu'à avis contraire du whip. Peut-être le greffier pourra-t-elle me rectifier si je me trompe.

Le greffier: À moins que vous n'effectuiez vous-même un changement—mettons qu'un député quitte le Comité et qu'un autre député soit nommé, il doit lui aussi soumettre une liste . . .

Le président: Et le substitut, que se passe-t-il alors? Est-il membre permanent du Comité ou ne remplace-t-il le membre permanent que pour l'occasion?

Le greffier: Il le remplace simplement pour la réunion.

Le président: Juste pour une réunion ou pour plusieurs réunions?

Le greffier: Peut-être pour plusieurs réunions, mais l'avis que nous recevons du bureau du whip signale la date de la réunion.

Le président: J'imagine donc que le whip pourrait vous le signaler pour dix dates différentes, je ne sais pas.

Le greffier: J'imagine, oui.

M. Dorin: Admettons que vous ayez ainsi déposé votre liste mais qu'un de vos gars ne veuille plus être au Comité, que vous deviez en trouver un autre, est-ce que le député peut changer la composition de sa liste après qu'il l'ait déposée?

Le président: Changer la liste des substituts?

Le greffier: Le Règlement est muet. J'imagine qu'il faudrait poser sans doute la question au whip.

M. Dorin: C'est logique. Que se passe-t-il si le type . . .

Une voix: meurt.

M. Dorin: . . . ou est nommé ailleurs ou . . . que sa présence ici ne veuille plus rien dire en quelque sorte.

M. Garneau: Que se passe-t-il si une réunion est censée durer deux heures, qu'un député arrive à 9 heures mais sait qu'il doit aller ailleurs à 10 heures? Est-ce qu'il doit le dire à son whip pour que ce dernier nomme quelqu'un d'autre pour siéger de 10 heures à 11 heures?

Le greffier: Il faut un préavis de vingt-quatre heures en cas de changement. Si vous ne pensez donc pas pouvoir suivre toute la réunion, j'imagine que le whip pourrait le signaler sur son avis.

Le président: Le Règlement ne le permet pas. Ce n'est plus possible. En d'autres termes, vous ne pouvez pas siéger pendant une partie de la réunion puis quitter la salle et vous faire remplacer par un substitut.

Au Comité, désormais, les membres sont des membres permanents. D'après mon interprétation du Règlement, personne ne peut vous chasser de votre Comité non plus. Cela peut s'appliquer aussi bien aux députés ministériels qu'aux

[Text]

members too. If you take positions that your party does not like, well, guess what? You are a member of the committee and until the next striking committee appoints, there you are.

Mr. Garneau: So you are secure.

The Chairman: You have security of tenure, so you can do your thing and they cannot do a hell of a lot about it. They cannot replace you unless you want to be replaced. If you do not show up at a meeting and there is no replacement filed for you—you have to do the filing, you have to do the appointing. Then they cannot replace you.

• 1815

So we are in a position where there is quite a different change in these new rules. We will see how they work, I guess.

Mr. de Jong: Does that preclude any other member of the House of Commons coming into a committee and asking questions?

The Chairman: I do not think so. My view as chairman would be that these are House of Commons standing committees. But in terms of voting and in terms of any power at the meeting, they would have no possibility of voting, or, presumably, making motions or anything of that nature. I would think, as chairman, though, you would have to recognize every Member of Parliament's right to attend every meeting of Parliament, and the committee is a meeting of Parliament and he or she cannot be excluded.

Mr. Garneau: To understand the situation I was talking about, if for any reason one member cannot stay for the two hours of the meeting, the other person could come as a member of the House but is not a member of the committee.

The Chairman: That is right.

Mr. Garneau: But as you said, he could be recognized and ask questions.

The Chairman: Yes, I would think. My view of it as chairman would be that I would attempt to recognize members who came to our meetings to let them have an opportunity to say something, anyway. I think, though, in fairness, that would have to be after the other members had an opportunity, because I do not think you could expect somebody to come in off the street, so to speak, and all of a sudden get preference.

I do not think there is anything else in this business other than that the committee's budgets... the Board of Internal Economy can control us a bit by our budgets, and it is necessary for us to file a budget almost immediately, Madam Clerk, is it not?

The Clerk: Well, almost immediately, if we have a set agenda.

[Translation]

députés de l'opposition. Si vous prenez position et que votre parti n'aime pas cela, devinez ce qui se passe? Vous êtes quand même membre du Comité et vous le restez jusqu'à ce que le comité de sélection en décide autrement.

M. Garneau: Votre place est donc bien assise.

Le président: En quelque sorte oui, vous avez une sécurité d'emploi, vous pouvez faire ce que vous voulez et les autorités ne peuvent pas faire grand-chose. Elles ne peuvent pas vous remplacer à moins que vous ne soyez d'accord. Si vous ne vous montrez pas à une réunion, si vous n'avez pas prévu de remplaçant—car c'est vous qui devez vous organiser pour vous faire remplacer. Les autorités ne peuvent pas vous remplacer.

Vous voyez donc qu'avec le nouveau Règlement la situation n'est plus du tout la même. J'imagine que nous allons bien voir ce que cela va donner.

M. de Jong: Est-ce que cela empêche un autre député qui n'est pas membre du Comité de venir aux séances et de poser des questions?

Le président: Je ne crois pas. À mon avis, mon avis de président, nous sommes des comités permanents de la Chambre. Pour ce qui est des votes et des pouvoirs que nous détenons, bien sûr ces députés ne pourraient rien faire, ils ne pourraient ni voter ni présenter des motions, mais j'imagine qu'un président comme moi doit admettre que les députés quels qu'ils soient ont le droit d'assister à toutes les réunions qui se tiennent dans le cadre du Parlement, que le Comité entre dans ce cadre et que donc le député en question ne serait en être exclu.

M. Garneau: Dois-je comprendre que si pour une raison ou pour une autre un député ne peut pas rester pendant les deux heures que dure la réunion, un autre député pourrait assister à la séance en qualité de député mais non pas en qualité de membre du comité.

Le président: C'est bien cela.

M. Garneau: Mais comme vous le disiez, il pourrait avoir la parole et poser des questions.

Le président: Je pense bien, oui. Moi qui suis président, je tenterai effectivement de donner la parole aux députés assistant à nos réunions, je tenterai de leur donner la possibilité au moins de dire quelque chose. Cela dit, il est évident qu'il faudrait qu'ils passent après les membres en règle du comité parce que je ne pense pas qu'il soit logique de donner en quelque sorte la préférence à quelqu'un qui nous tomberait du ciel.

Je ne pense pas qu'il y ait aussi autre chose si ce n'est les budgets du comité... la Commission de régie interne peut nous tenir plus au moins par nos budgets et nous allons devoir en soumettre un presque immédiatement, n'est-ce pas madame le greffier?

Le greffier: En effet, presque immédiatement pourvu que nous ayons un programme.

[Texte]

The Chairman: I expect we are going to have to have a budget for this current fiscal year.

The Clerk: We will have an interim budget. I do not know the exact amount, but we will have something until we can . . .

The Chairman: In any event, spending by the committee is determined by the Board of Internal Economy, and we have to file budgets and stay within our budgets and so on. Then we have to file an annual financial report. We have to do those kinds of things. They are all set out in this memo.

Mr. Warner: Do you want the routine motions proposed at this time?

The Chairman: I would like the routine motions.

Mr. Warner: I move that the Subcommittee on Agenda and Procedure be composed of five members of the committee, including three members representing the government, one representing the Liberal Party, and one representing the New Democratic Party.

Motion agreed to

Mr. Warner: I move that the committee print 1,000 copies of its *Minutes of Proceedings and Evidence*.

Mr. de Jong: This is the usual number?

The Chairman: Yes, except that every once in a while we do a special inquiry. Take our financial paper inquiry. I understand it is out of print, virtually, now. We printed 5,000 in English and 2,000 in French, did we not? I do not know. In any event we are just about out of print. So if we get into a tax thing or something of that nature, I expect we are going to have to get some real printing done. But that is the basic stuff: 1,000 more than covers it, normally.

Motion agreed to

Mr. Warner: I move that the chairman be authorized to hold meetings to receive and authorize the printing of evidence when a quorum is not present.

The Chairman: I want to be fair about this. That used to read that there be so many members of the committee and that there always be a member of the opposition present and so on. I do not want to screw up anybody here, but we do have a problem. We have a reduced committee here.

Secondly, I have been talking to Nelson and other members—I have not had a chance to talk to you, Mr. Garneau—about it, and there are going to be times when we are going to have to have some meetings to get some evidence and do some touring. We are going to have to move with probably fewer members than normal. I would think sometimes we are going to have to wind up taking evidence with two members or three members, no fewer than two. I just think that if we are doing that kind of thing, we ought not to restrict ourselves to the point where we cannot do anything. There were a number of

[Traduction]

Le président: J'imagine que nous allons devoir avoir un budget pour cette année financière-ci.

Le greffier: Nous aurons un budget provisoire. J'ignore à combien il se chiffrera au juste, mais nous aurons un petit quelque chose jusqu'à ce que nous puissions . . .

Le président: Quoi qu'il en soit, les dépenses du Comité sont réglementées par le Comité de régie interne, nous devons soumettre des budgets et nous devons nous y conformer. Nous devons également soumettre un rapport financier tous les ans. Voilà ce que nous devons faire. Tout cela figure dans le texte qui vous a été remis.

M. Warner: Vous voulez que les motions d'usage soient adoptées par la même occasion?

Le président: En effet, j'aimerais que nous passions aux motions d'usage.

M. Warner: Je propose que le Sous-comité de l'ordre du jour et de la procédure se compose de cinq membres du Comité dont trois représentant le gouvernement, un représentant le Parti libéral et un représentant du Nouveau parti démocratique.

La motion est adoptée

M. Warner: Je propose que le Comité fasse publier 1,000 exemplaires de ses *procès-verbaux et témoignages*.

M. de Jong: Est-ce le chiffre normal?

Le président: Oui, sauf qu'une fois de temps en temps nous faisons une enquête spéciale, comme nous l'avons fait pour les institutions financières, et j'ai cru comprendre que le tirage était quasiment épuisé. Nous avons publié 5,000 versions anglaises et 2,000 versions françaises, est-ce bien cela? Je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, les stocks sont quasiment épuisés. De sorte que si nous étudions une mesure fiscale par exemple, nous allons devoir publier davantage. Mais ce chiffre-ci est la règle, 1,000 exemplaires sont plus que suffisants en général.

La motion est adoptée

M. Warner: Je propose que le président soit autorisé à tenir des séances pour entendre des témoignages, et à en autoriser l'impression en l'absence de quorum.

Le président: Je voudrais que ceci soit parfaitement équitable. Généralement, on disait qu'il fallait tant de membres du comité, qu'il fallait toujours un membre de l'opposition dans la salle, etc. Je ne veux fourrer personne ici, mais cela nous pose un problème. Nous avons un comité beaucoup plus restreint.

En second lieu, j'en ai parlé à Nelson et à d'autres encore—mais pas encore à vous, monsieur Garneau—et il arrivera que nous soyons obligés d'avoir des réunions pour pouvoir entendre des témoignages et pour aller en ballade. Nous allons probablement devoir nous déplacer avec moins de membres que de coutume et j'imagine que, parfois, nous allons devoir nous résoudre à recevoir des témoignages avec seulement deux ou trois membres, deux membres au minimum. Je pensais que, si c'était bien le cas, nous ne devrions pas risquer de nous limiter au point de ne plus pouvoir faire quoique ce soit. L'an dernier,

[Text]

times last year, even with the larger committee of 15, when we were in that position.

• 1820

Mr. Garneau: I am not sure if I understand what the meaning . . .

The Chairman: I am just saying that we can hold meetings and take evidence without a quorum.

Mr. Dorin: We cannot pass motions, we cannot do reports, we cannot do . . .

The Chairman: We cannot do a goddamn thing except take evidence.

Mr. Dorin: We can record their evidence so that it is written down and other members can read it later.

Mr. Garneau: Is it going to be the same rule for every standing committee, or each one as a . . . ?

The Chairman: I do not know. Each will adopt something different, I expect.

Mr. de Jong: I am a little hesitant on this, Mr. Chairman. I recognize the problems, especially when you have witnesses coming in from some distance, and because of other circumstances not being able to get a full quorum. One is essentially being able to get a member of the opposition present. I could see that in those circumstances it just makes some sense as well. But I wonder if we cannot work something else out rather than just this flat rule.

The Chairman: Well, I have another motion that we are coming to, which is the 24-hour-notice motion, that no meetings can be held without notice. I know last year we in fact took minutes without following the rules on a number of occasions. It just puts us in a very, very tough position to have to tell somebody sorry, we cannot hear you.

Mr. de Jong: I feel more comfortable if we just leave it a bit loose—you know, that the general procedure is that we try to get a quorum, perhaps with an agreement of one or two of the opposition Whips that the committee proceeds and holds a hearing.

The Chairman: Would you be happy without a quorum if there was a member of the opposition present?

Mr. de Jong: Yes.

The Chairman: Will you all be happy with that? That would mean, in effect, that if there was a member of the government and a member of the opposition, and that was the entire committee at a particular time, that would be good enough. To hell with four; you do not have to have four or three or anything. As long as you have two members, with one member of the opposition, that is good enough to take evidence. Is that fair enough with you?

Mr. Attewell: I think it is worth stating that of course the steering committee or whatever it is called does the planning for when meetings will be held for witnesses and so on, so there is involvement by all parties in that.

[Translation]

à quelques reprises, et nous étions pourtant 15 à l'époque, nous nous sommes trouvés dans cette situation.

M. Garneau: Je ne suis pas sûr de vous suivre . . .

Le président: Je disais simplement que nous pouvons avoir à tenir des audiences et à recevoir des témoignages sans quorum.

M. Dorin: Nous ne pouvons pas adopter de motion ni présenter de rapport, nous ne pouvons pas . . .

Le président: Nous ne pouvons rien foutre si ce n'est entendre des témoins.

M. Dorin: Nous pouvons consigner leurs témoignages de sorte que les collègues puissent les lire.

M. Garneau: Sera-ce la même règle pour tous les comités permanents ou chacun a-t-il . . .

Le président: Je l'ignore—j'imagine que chaque comité décidera différemment.

M. de Jong: J'hésite un peu, Monsieur le président. Je sais quel est le problème, surtout lorsque des témoins viennent de loin et qu'il arrive qu'en raison de certaines circonstances, nous ne puissions pas constituer le quorum. On ne peut toujours arriver à trouver un membre de l'Opposition et je conçois que, dans les cas de ce genre, cela se comprenne. Mais ne pourrions-nous pas trouver une autre solution au lieu de cette règle qui vaudra une fois pour toutes?

Le président: J'aurais une autre motion portant sur le préavis de 24 heures: aucune réunion ne peut avoir lieu sans préavis. Je sais que l'an dernier, il nous est arrivé de consigner des témoignages sans avoir vraiment suivi les règles. Cela nous met évidemment dans une position très délicate d'avoir à dire à quelqu'un, désolés, mais nous ne pouvons pas vous recevoir.

M. de Jong: Je me sentirais plus à l'aise si nous restions un peu dans le vague. Vous savez, la règle générale voulant que nous tentions d'abord d'avoir le quorum, mais que, sous réserve de l'accord de l'un des whips de l'Opposition ou des deux, le Comité puisse quand même siéger sans quorum.

Le président: Seriez-vous satisfait, si à défaut de quorum, au moins un député d'Opposition soit présent?

M. de Jong: Certainement.

Le président: Seriez-vous satisfait de la chose? Cela signifierait donc que, s'il y a un député ministériel et un député d'un parti d'Opposition, et rien de plus, le Comité pourrait siéger. Au diable les quatre, il ne faudrait plus être ni quatre, ni trois. Aussi longtemps qu'il y a deux membres, dont un qui vient d'un parti d'Opposition, le Comité peut entendre un témoignage. Cela vous convient-il?

M. Attewell: Je pense qu'il faudrait relever que le Comité directeur, quel que soit son titre, s'occupe de la planification des réunions, s'occupe de convoquer les témoins, de sorte que tous les partis y prennent quand même part.

[Texte]

The Chairman: Yes. Well we have passed that particular motion, the appointment of a steering committee, subcommittee on agenda. I tell you quite frankly, I would almost assume a call for a meeting of the committee . . . Let us face it, a quorum in the committee is six and the steering committee is five. You know, you almost wonder whether you need a steering committee.

Mr. Dorin: The committee I was at last night did not bother to have one. They just felt there was not any real reason, with committees being smaller. Mind you, it was a seven-member committee.

The Chairman: Well whatever you people think. I have a steering committee motion here, which I propose we leave there; we have passed it. But I think basically . . .

Mr. Garneau: We will be seven in our committee?

The Chairman: No, there are 11 on our committee in total. Well the next motion then.

Mr. Warner: Okay. Is that amended?

The Chairman: Yes, that motion will be amended—if one member of the opposition is present. Okay?

Mr. Warner: I move that at the discretion of the chairman reasonable travelling and living expenses be paid to witnesses who are invited to appear before the Standing Committee on Finance and Economic Affairs.

Some hon. members: Agreed.

Mr. Garneau: Is that routine?

The Chairman: Routine, yes. All right, notice of meetings.

Mr. Warner: I move that members of the committee be given 24 hours notice of a committee meeting, with the exception of meetings called by consent after consultation with the principal spokesperson of each political party.

Some hon. members: Agreed.

• 1825

An hon. member: During the questioning of witnesses, is it agreed that a maximum of 20 minutes be allocated to the lead questioner of each party?

The Chairman: May I suggest the measure not be passed? We have always operated in this committee with a certain amount of freedom of expression. As chairman I have been trying to make sure people go on. But I think if somebody is on a run and has got a witness going pretty well, he ought to be able to carry on as long as everybody gets some opportunity.

Mr. de Jong: I agree with him. When I was asking questions about Pioneer Trust I was on a run and you just grabbed the ball and . . .

The Chairman: Oh, but you had a good run on Pioneer Trust, I recall. God, you had them quivering in their boots.

[Traduction]

Le président: En effet. Nous avons déjà adopté cette motion, qui porte création d'un comité directeur, c'est le sous-comité de l'ordre du jour. Je dois vous dire très franchement que je prends quasiment pour acquit une convocation du Comité . . . reconnaissons-le, le quorum du Comité est de six membres et celui du sous-comité de cinq. Je me demande vraiment si a besoin d'un comité directeur.

M. Dorin: Mon comité d'hier soir a préféré ne pas en avoir, partant du principe que les comités étant plus restreints, un sous-comité ne se justifiait pas vraiment. D'accord, c'était un comité de sept membres seulement.

Le président: Ce sera comme vous voudrez, messieurs. Nous avons déjà adopté une motion sur le Comité directeur, et je vous proposerais de la conserver car nous l'avons adopté. Je pense quand même que . . .

M. Garneau: Serons-nous sept au Comité?

Le président: Non, nous sommes onze en tout. Passons à la motion suivante.

M. Warner: D'accord. Est-elle modifiée?

Le président: Oui, elle va être modifiée—pourvu qu'un député d'un parti d'Opposition soit présent. D'accord?

M. Warner: Je propose qu'à la discrétion du président, les témoins qui sont invités à comparaître devant le Comité permanent des finances et des questions économiques puissent se faire rembourser leurs frais de déplacement et de séjour raisonnables.

Des voix: D'accord.

M. Garneau: Est-ce une motion d'usage?

Le président: Tout à fait d'usage, en effet. D'accord, avis de convocation.

M. Warner: Je propose que les membres du Comité reçoivent un préavis de 24 heures pour toute séance du Comité, à l'exception des séances convoquées par consentement après consultation avec le principal porte-parole de chaque formation politique.

Des voix: D'accord.

Une voix: Est-il convenu d'accorder un maximum de 20 minutes au premier représentant de chaque parti à prendre la parole pour l'interrogation des témoins?

Le président: Je ne suis pas favorable à cette mesure. Dans ce Comité, nous avons toujours eu une certaine latitude. J'interviens même en tant que président pour encourager tous les membres à prendre leur tour. Mais j'estime que si un membre a découvert un filon et qu'il l'exploite bien avec un témoin, il devrait pouvoir poursuivre le sujet, pourvu que tout le monde ait la possibilité de poser des questions.

M. de Jong: Je suis d'accord avec le président. En posant mes questions au sujet de *Pioneer Trust*, j'avais trouvé un filon et vous avez repris le sujet et . . .

Le président: Ah oui, c'était un bon filon pour *Pioneer Trust*, je me souviens. Ils étaient dans leurs petits souliers.

[Text]

Mr. Warner: I will withdraw that motion.

The Chairman: All right. Now, I called an in camera meeting for tomorrow. I wonder to what extent you would like to carry on. It depends on whether you would rather come back tomorrow morning or carry on now. Perhaps we could have a discussion.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Mr. Chairman, I move that we waive notice of this meeting you are going to hold in the next minute.

The Chairman: Well, we shall just carry on and call it the same meeting. The meeting is not adjourned.

Some hon. members: Agreed.

The Chairman: We have done the incorporating minutes of this committee and it strikes me we have a number of things to do. Since economics and finance probably represent the major responsibility of the Government of Canada, and as the Department of Finance impinges on every single program of the government, this is a pretty important committee.

Last year Mr. Johnston asked me a question in the House with respect to revenue and to certain tax rulings, as to whether we would investigate those things. Well, under the previous rules we could not. And the NDP has been doing a study and taking hearings across the country with respect to taxation, and there was nothing the finance committee could do on that matter because unless we had a reference we could not do anything.

Now as you know, we can do any damn thing we want, reference or no reference. If things are referred to us we can study them. If they are not referred to us we can still study them, and we can be masters as to what we do as long as we stay essentially within the confines of the Department of Finance and the Department of National Revenue. That includes the subsidiary operations of the Department of Finance, including the Bank of Canada and other things automatically referred to us by the Department of Insurance of Inspector General of Banks.

Secondly, the Minister of Finance indicated in his budget he wants to study the business transfer tax, which I am informed is a form of VAT according to Mr. Bullock. He is not sure if he approves it anymore.

Mr. de Jong: Bullock always approves the budgets on the night of the budget and disapproves them several weeks later.

The Chairman: In any event, the government intends to introduce a white paper on the business transfer tax in approximately the middle of April, and the Minister of Finance has asked me if we would study the business transfer tax as quickly as we could after the thing was produced. I expect there will be a high degree of public interest in this.

That is only part of the business of the committee. It leaves us with the responsibilities we already have with respect to financial institutions, the Bank of Canada, the estimates.

[Translation]

M. Warner: Je vais retirer la motion.

Le président: Très bien. J'ai prévu une réunion à huis clos pour demain. Je ne sais pas si vous voulez continuer. Préférez-vous revenir demain ou poursuivre la discussion maintenant? Qu'en pensez-vous?

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Monsieur le président, je propose que l'on soit dispensé de l'avis officiel de la réunion que vous comptez commencer tout à l'heure.

Le président: Eh bien, nous allons simplement poursuivre la réunion actuelle. La séance n'est pas levée.

Des voix: D'accord.

Le président: Nous venons de créer le Comité et il me semble que nous avons plusieurs choses à faire. Puisque les questions économiques et financières représentent sans doute la plus grande responsabilité du gouvernement du Canada, et puisque le ministère des Finances influence tous les programmes du gouvernement, notre Comité est d'une importance évidente.

L'année dernière M. Johnston m'avait posé une question à la Chambre pour savoir si nous comptons étudier le ministère du Revenu et certaines décisions en matière d'impôt. Sous le régime de l'ancien règlement, nous n'avions pas le pouvoir de le faire. Le NPD a entrepris une étude et a organisé des audiences partout au Canada concernant la fiscalité, mais le Comité des finances était dans l'impossibilité d'agir avant d'avoir un ordre de renvoi.

Comme vous le savez, nous pouvons maintenant faire ce qui nous plaît, avec ou sans ordre de renvoi. Si un sujet nous est renvoyé, nous pouvons l'étudier et s'il ne nous est pas renvoyé, nous pouvons aussi l'étudier. Nous avons le loisir de choisir notre travail dans la mesure où nous nous en tenons au cadre général du ministère des Finances et du ministère du Revenu national. Cela comprend des organismes qui relèvent du ministère des Finances, comme la Banque du Canada, et des questions qui nous sont renvoyées d'office par le Département des assurances ou l'Inspecteur général des banques.

Deuxièmement, dans son budget, le ministre des Finances a indiqué qu'il voulait étudier la question d'une taxe de transaction, qui, d'après M. Bullock, constitue une sorte de TVA. Il n'est plus sûr de l'approuver.

M. de Jong: Bullock a l'habitude d'approuver les budgets le soir de leur présentation et de les désapprouver quelques semaines après.

Le président: Quoi qu'il en soit, le gouvernement a l'intention de déposer un Livre blanc sur la taxe de transaction vers le milieu d'avril et le ministre des Finances m'a demandé si nous pouvions étudier cette question aussi rapidement que possible. Je pense que le sujet risque d'intéresser le public.

Cela n'est qu'une partie des travaux du Comité. Nous devons aussi nous occuper de nos responsabilités en ce qui touche les établissements financiers, la Banque du Canada, les prévisions budgétaires.

[Texte]

• 1830

And speaking about the estimates, I think we have an obligation under this new committee system to make sure the right people are doing the right thing in those departments. It would seem to me that the government will probably be nominating a new Inspector General of Banks, or combining, as we recommended, the Office of the Inspector General of Banks with the Superintendent of Insurance. Secondly, there may well be a new appointment to the Bank of Canada. I think Governor Bouey's term is just about up.

You all know that the Bank of Canada has presently advanced over \$4 billion to the chartered banks. I do not know how that affects you, but I get kind of nervous when those kinds of advances are made.

And I expect we have some problems in the financial industry business that we have to look at.

It is my proposal to you that we break this committee into two panels. One group will basically look after taxation and taxation-related issues, including tax expenditure issues; to make some references with respect to the Income Tax Act, and then, of course, the Business Transfer Tax Act. The other panel will look after general Finance committee problems, and economic problems, including the estimates, and including the full problem of financial institutions, the Bank of Canada, and so on.

I would like to have a discussion, if I could right now, on that particular type of thought. It is up to you.

Mr. Garneau: Could you elaborate a little bit on the panel you are talking about—a subcommittee?

The Chairman: Yes, a subcommittee; two subcommittees, really, two panels. And anything that is decided on by the panel would come back to the main committee for a decision before we would report to the House. For example, if we were going to recommend an elimination of a certain tax expenditure, we would hear the evidence and all the rest of it on the subcommittee panel on taxation, come back to the main committee, have a full discussion on it, and then make a recommendation to the House.

This would enable us to hear different sets of witnesses and enable the committee to sit perhaps four times a week, where members would only be obligated to sit two times a week themselves. The trouble is if we sit on all of these matters, we are going to be sitting a hell of a lot just to get the work done; whereas we might well want to break it up and have some members on the taxation thing and some members on the other matters. I would think in that case I would be *ex-officio* on both sides; not necessarily go to both of them, but be there.

Mr. Warner: Those subcommittees would be able to operate independently as far as gathering evidence, hearing evidence, and having it recorded?

The Chairman: That is right. It would be an official meeting of the Finance committee.

[Traduction]

A propos du budget, je pense que dans le cadre de ce nouveau système de comités, nous avons l'obligation de nous assurer que les responsabilités sont confiées aux personnes compétentes dans ces ministères. Je crois que le gouvernement va probablement nommer un nouvel inspecteur général des banques ou combinera peut-être, selon notre recommandation, la fonction d'inspecteur général des banques avec celle du surintendant des assurances. Deuxièmement, il se peut fort bien qu'il y ait une nouvelle nomination à la Banque du Canada. Je pense que le mandat du gouverneur Bouey touche à sa fin.

Vous savez tous que la Banque du Canada a maintenant avancé plus de 4 milliards de dollars aux banques à charte. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais cela me rend un peu nerveux.

Je pense que nous aurons aussi quelques problèmes à étudier dans le secteur financier.

Je vais proposer que ce Comité soit divisé en deux groupes de travail. L'un va s'intéresser à la fiscalité et aux questions connexes, y compris certaines qui se rapportent aux dégrèvements d'impôt; il pourra étudier certains aspects de la Loi de l'impôt sur le revenu et, bien entendu, la Loi sur les taxes de transaction. L'autre va s'intéresser à des questions générales de finance et d'économie, y compris le budget, et la question des établissements financiers, de la Banque du Canada, etc.

J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

M. Garneau: Pourriez-vous dire de quoi il s'agit exactement, ces groupes de travail—est-ce des sous-comités?

Le président: Oui, effectivement ce sera deux sous-comités. Toutes leurs décisions seraient soumises au Comité dans son ensemble avant que la question soit rapportée à la Chambre. Par exemple, pour recommander la suppression d'un certain dégrèvement d'impôt, nous devrions entendre des témoignages au sous-comité de la fiscalité, en discuter en comité pléier et ensuite faire une recommandation à la Chambre.

De cette façon, nous pourrions entendre différents témoins et le Comité pourrait siéger peut-être quatre fois par semaine, chaque membre ne devant siéger que deux fois par semaine. Si nous voulons qu'un seul comité fasse tout ce travail, il nous faudra multiplier les séances pour en venir à bout; mais d'après ma proposition, nous pourrions diviser le Comité, certains membres se consacraient à la fiscalité et d'autres à des questions plus générales. Je serais, je suppose, président des deux sous-comités, sans forcément assister à toutes leurs réunions.

M. Warner: Ces sous-comités auraient-ils toute liberté pour procéder comme ils entendent en matière de témoignages, choix de témoins et transcription des délibérations?

Le président: Oui. Il s'agirait de réunions officielles du Comité des finances.

[Text]

Mr. Warner: On the routine motions, the one that was amended, receiving and printing of evidence, how did that end up? Were you mentioned as the chairman, or was it just that we could hear evidence provided there was at least one opposition member?

The Chairman: One opposition member.

Mr. Warner: So that would allow the vice-chairman or some—

The Chairman: The vice-chairman, or... It only has to be authorized by the chairman, it does not have to be attended by the chairman.

Mr. Dorin: If we accept the proposal, we can rework our rules, or we can make a motion to create the subcommittees, or whatever is necessary.

The Chairman: That is correct.

Mr. de Jong: I am in favour of that, Mr. Chairman. I think it makes a lot of sense.

The workload is horrendous just in terms of doing the normal housekeeping-type stuff, and attempting to do anything innovative and new is... I think it makes sense to divide the committee into two groups. I would definitely support that suggestion.

The Chairman: Mr. Garneau.

Mr. Garneau: [*Inaudible—Editor*]

The Chairman: I have talked to Mr. Riis, and he is in favour of that, and I talked to a number of our party on that. I personally think this is a way of cutting down the workload for each of us. Remember that we have to do something because we do not have substitutes, so we have to be here. In this event, then, are there any suggestions as to a breakdown of who would like to go where?

• 1835

Mr. Dorin: In my mind, at least, it is not clearly established what each of these two committees is going to do. You have given a rough idea, but specifically other than the business transfer tax...

The Chairman: All right. I suggest that one committee be responsible for and do nothing but taxation. This would include income tax, customs duties, excise, business transfer tax, the whole thrust of taxation, as well as alternate minimum tax and such

The other committee would do all the rest of it, including the estimates, the financial institution problems, the Bank of Canada, the Department of Insurance and those types of things, which are automatically referred to the committee. In effect, we have hived our work off a bit.

The people doing the tax end of it then can concentrate on the tax end of it and not be encumbered chasing chicken feathers. On the other hand, the other really up to our ears in a lot of problems.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Are we each to indicate a preference?

[Translation]

M. Warner: Quel sort a été réservé à la motion qui a été modifiée, au sujet des témoignages et de l'impression des délibérations? Avez-vous été cité comme président, ou s'agissait-il simplement de permettre l'audition de témoins pourvu qu'il y ait au moins un membre de l'opposition présent?

Le président: Un membre de l'opposition présent.

M. Warner: Ainsi le vice-président ou quelqu'un d'autre pourrait...

Le président: Le vice-président ou... Il faut simplement que la réunion soit autorisée par le président, celui-ci n'est pas tenu d'y assister.

M. Dorin: Si nous acceptons la proposition, nous pouvons adopter de nouvelles règles ou proposer une motion en vue de créer le sous-comité.

Le président: C'est exact.

M. de Jong: Je suis en faveur de votre proposition, monsieur le président, elle me semble fort sensée.

Nous avons déjà une charge de travail épouvantable simplement pour les questions routinières et quand il s'agit de faire la moindre innovation... Je pense qu'il est raisonnable de diviser le Comité en deux. J'appuie tout à fait votre proposition.

Le président: Monsieur Garneau.

M. Garneau: [*Inaudible—Éditeur*]

Le président: J'en ai parlé à M. Riis, qui est favorable à cette idée, et j'en ai discuté avec certains de nos députés. Personnellement, je pense que c'est une façon de réduire la charge de travail de chacun de nous. Rappelez-vous que nous n'avons pas de substituts, nous devons donc être présents. Voulez-vous me dire quelles sont vos préférences, pour l'un ou l'autre groupe?

M. Dorin: Je ne sais pas très bien quel sera le travail de chacun de ces sous-comités. Vous m'avez donné une idée approximative mais à part la question de la taxe de transaction...

Le président: Très bien. Je propose que l'un des comités soit chargé uniquement de la fiscalité. Cela comprend l'impôt sur le revenu, les droits de douane, la taxe d'accise, les taxes de transaction, l'orientation générale de la fiscalité aussi bien que le concept de l'impôt minimal, etc.

L'autre comité sera chargé de toutes les autres questions, y compris les prévisions budgétaires, les difficultés des institutions financières, la Banque du Canada, le département des assurances et ce genre de choses qui sont automatiquement renvoyées au Comité. C'est donc une répartition du travail.

Le Comité de la fiscalité peut donc se concentrer sur les questions fiscales sans se laisser distraire par d'autres sujets. Mais il ne faudrait pas se faire d'illusions, le reste du travail est très important aussi. Nous avons des problèmes en masse.

M. Wilson (Swift-Current—Maple Creek): Et vous voulez que chaque membre indique sa préférence?

[*Texte*]

The Chairman: Yes, I think the way to handle it is to have a preference system. I think people should have a good idea as to where they want to go.

Mr. Warner: The financial institution end would be a preference for me.

The Chairman: Okay. Can I call this general finance and economic affairs? Okay, Mr. Warner.

Mr. Dorin.

Mr. Dorin: I guess, I would go with tax probably.

The Chairman: Okay.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I would prefer the taxation aspect, Mr. Chairman.

Mr. Attewell: I love them both, but financial institutions would be my preference.

Mr. de Jong: I will do the tax end and Nelson will do the other one.

The Chairman: Nelson will do the general

And you are going to do the tax?

Mr. de Jong: Yes.

The Chairman: Okay. Is Mr. Johnston still going to be with you?

Mr. Garneau: No, no. I have been appointed recently, but I will probably do the tax and Aideen Nicholson will do the . . .

The Chairman: Who is the other one going to be?

Mr. Garneau: Probably Aideen Nicholson on financial institutions.

The Chairman: You are going to put Aideen on, are you?

Mr. Garneau: On financial institutions, but the problem is that I am not sure what is going on on my side, so . . .

The Chairman: Do you want to leave it alone?

Mr. Garneau: If possible.

The Chairman: I do not see any reason why you have to make up your mind definitely now. Perhaps you could advise the clerks that the Liberal party will nominate one on each side.

Mr. Garneau: I will be on the tax side for sure.

The Chairman: Okay. Now, Madam Clerk, there are other members of our committee who are not here. Whom do we not have indications from? Mr. McCrossan and Mr. Minaker. All right. Why do we not put Mr. McCrossan and Mr. Minaker wherever they may go.

Mr. Dorin: Mr. McCrossan would probably like financial institutions.

[*Traduction*]

Le président: Oui, je crois que ce serait la meilleure façon de procéder. Je pense que vous devriez avoir une bonne idée de ce que vous voulez.

M. Warner: Je préfère les institutions financières.

Le président: Très bien. Puis-je l'appeler les questions financières et économiques générales? Je vous ai inscrit, monsieur Warner.

Monsieur Dorin.

M. Dorin: La fiscalité.

Le président: Très bien.

M. Wilson (Swift-Current—Maple Creek): La fiscalité pour moi aussi, monsieur le président.

M. Attewell: Les deux me passionnent, mais je choisis les institutions financières.

M. de Jong: Pour moi ce sera la fiscalité, et Nelson sera membre de l'autre comité.

Le président: Nelson sera membre du Comité des questions économiques générales.

Et pour vous, ce sera la fiscalité?

M. de Jong: Oui.

Le président: Très bien. M. Johnston va-t-il encore rester membre du Comité?

M. Garneau: Non, non. Je viens d'être nommé, je vais sans doute m'occuper de la fiscalité et Aideen Nicholson sera le membre . . .

Le président: Oui?

M. Garneau: Ce sera probablement Aideen Nicholson pour les institutions financières.

Le président: Vous allez y affecter Aideen Nicholson, c'est bien cela?

M. Garneau: Au Comité des institutions financières, mais je ne sais pas très bien ce qui se passe dans mon parti . . .

Le président: Préférez-vous attendre?

M. Garneau: Si c'est possible.

Le président: Je ne vois pas pourquoi il est essentiel de se décider tout de suite. Vous pourriez peut-être indiquer au greffier que le Parti libéral a l'intention de nommer un député à chaque groupe.

M. Garneau: En ce qui concerne moi-même, je vais certainement choisir la fiscalité.

Le président: Très bien. Madame la greffière, il y a d'autres membres du Comité qui ne sont pas ici. De qui s'agit-il? M. McCrossan et M. Minaker. Très bien. Pourquoi ne pas les inscrire en fonction de leur préférence.

M. Dorin: M. McCrossan choisirait sans doute les institutions financières.

[Text]

The Chairman: I would think so. Mr. Minaker can go on the tax side; it does not matter.

Then basically we would have a committee for the general side of it made up of Messrs Warner, Attewell, Riis, McCrossan and one member from the Liberal party, and on the tax side Messrs Dorin, Warner, de Jong, Garneau and Minaker.

Mr. Warner: You do not have to put me down twice, Mr. Chairman.

The Chairman: Do I have you down twice? I should not. No, Mr. Wilson is on the tax side. Okay. I will be in both places part time and designate a chairman if I need one on the . . .

Mr. de Jong: Fluttering around.

The Chairman: Yes, okay.

Mr. Dorin: Mr. Chairman, all the people from Ontario want financial institutions and everybody else is on tax.

• 1840

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): That is how it is anyway.

The Chairman: Having decided that, can we go on to what we should be discussing? May I suggest on the tax side that we immediately take a look at the Account of Cost and Selection Tax Measures dated August 1985, which is what is called the tax expenditure account, and get into that right away. That forms the basis of why we should have an alternate minimum tax and probably represents the greatest problem in the whole thing. May I suggest that the committee perhaps start on that. Have you got any thought on that Mr. Garneau?

Mr. Garneau: If you want me to . . . Not the content of that or . . .

The Chairman: What I was thinking of is the tax people. If we started on that, this is probably the best entry into the Income Tax Act and its selective statutes that I know of because it gets into where it goes—the games.

Mr. Garneau: If the Minister of Finance has asked you to start as soon as possible with the . . .

The Chairman: Business transfer tax?

Mr. Garneau: —White Paper, do you intend to travel?

The Chairman: I would think on the business transfer tax you will want to travel. I really think it is important. I have talked to the Canadian Manufacturers' Association and they are proposing to hold public hearings or their own seminars in 11 cities across the country, and the Canadian Chamber of Commerce is going to do the same type of thing. I suspect that will mean the people on the tax side are going to have to do some travelling; that is all there is to it.

Mr. Garneau: It all depends on how many meetings we will have on that because we are in . . . Today is Wednesday and

[Translation]

Le président: Effectivement. M. Minaker serait affecté au sous-comité de la fiscalité; cela importe peu.

La composition du Comité des questions économiques générales serait donc la suivante: MM. Warner, Attewell, Riis, McCrossan et un député du Parti libéral; quant au Comité de la fiscalité, il s'agit de MM. Dorin, Warner, de Jong, Garneau et Minaker.

M. Warner: Il n'est pas nécessaire de m'inscrire aux deux, monsieur le président.

Le président: Vous ai-je inscrit deux fois? Je n'aurais pas dû le faire. Non, M. Wilson fait partie du Comité de la fiscalité. Je vais assister aux réunions des deux groupes et, le cas échéant, désigner un président . . .

M. de Jong: Virevoltant d'un groupe à l'autre.

Le président: Oui.

M. Dorin: Monsieur le président, tous les députés ontariens se sont inscrits au Comité des institutions financières et tous les autres, au Comité de la fiscalité.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Cela correspond bien à la réalité.

Le président: Cela fait, pouvons-nous parler maintenant du choix des sujets? Je propose que le Comité de la fiscalité examine immédiatement le document en date du mois d'août 1985, document portant sur le coût de certaines mesures fiscales. On y trouve les raisons pour lesquelles il faudrait un impôt minimal. Je propose donc que le Comité commence par ce sujet. Avez-vous quelque chose à dire là-dessus, monsieur Garneau?

M. Garneau: Rien au sujet des propositions . . .

Le président: Je pensais aux responsables du fisc. Ce serait sans doute la meilleure façon d'aborder la Loi de l'impôt sur le revenu et les lois connexes.

M. Garneau: Si le ministre des Finances vous a demandé d'entreprendre dès que possible l'étude . . .

Le président: De la taxe de transaction?

M. Garneau: Du Livre blanc, avez-vous l'intention d'organiser des audiences itinérantes?

Le président: Je pense que c'est pour l'examen de la taxe de transaction que nous devons voyager. J'estime que c'est important. J'ai parlé à l'Association des manufacturiers canadiens qui compte tenir des audiences publiques ou des réunions spéciales dans onze villes canadiennes, et la Chambre de Commerce du Canada va en faire de même. Je suppose que les membres du Comité de la fiscalité devront se résigner à voyager, c'est aussi simple que ça.

M. Garneau: Tout cela dépend du nombre de réunions qui seront consacrées à cette question . . . C'est aujourd'hui

[Texte]

tomorrow is Thursday; the House will adjourn next week and we will be . . .

The Chairman: I am going to . . .

Mr. Garneau: —back in the middle of April when the White Paper is going to be tabled.

The Chairman: I am going to suggest that we . . . I do not know when the White Paper was out . . .

Mr. Garneau: I thought he said . . .

The Chairman: —but I think we ought to take a look at this until the White Paper is in. I suggest that we not do anything in terms of meetings until after Easter and that perhaps we get Mr. Thomas, who is our researcher, to organize a couple of witnesses. If, with your permission, I get a couple of witnesses to analyze this paper on selective tax measures, that might be an interesting way of starting the tax side. Do I have any comment on that?

Mr. Dorin: It sounds good to me.

The Chairman: Could you do that then, Terry?

On the general economic front, Madam Clerk, we have a whole series of estimates. What have we got? Maybe you can tell us what we have got in estimates.

The Clerk: We have Finance, National Revenue and the Economic Council of Canada.

The Chairman: Yes, and we have the Bank of Canada as a normal reference.

The Clerk: We have the annual report.

The Chairman: Yes. Has anybody got any thoughts as to where we should be going on this?

Mr. Dorin: What about the question of the insurance industry right now and liability insurance? It seems to me that is an interest of pretty widespread public interest as well. The committee might want to have a meeting or two, if nothing else, just to kind of hear from the department.

The Chairman: Well we can start off with the Department of Insurance if you would like. That is one of our estimates.

Mr. Dorin: Well, I just . . . I am on the other side.

The Chairman: That is all right. If you happen to be on one panel you can come on to the other one, because I do not think there is anything wrong with some people crossing panels. I am just saying if we can define the responsibilities we can keep everybody moving.

Mr. Attewell: Mr. Chairman, the [Inaudible—Editor] and I chatted briefly—I think it was earlier today—about this whole subject of the reform of the financial institutions. It seems to warrant some follow up. It seems to have . . .

The Chairman: I agree. My personal feeling is that we issued a report on November 6 and, frankly, other than Bill C-84, which dealt with the CDIC, the government has done absolutely nothing.

[Traduction]

mercredi, demain est jeudi et la Chambre va s'ajourner la semaine prochaine et nous serons . . .

Le président: Je vais . . .

M. Garneau: . . . de retour à la mi-avril quand le Livre blanc sera déposé.

Le président: Je vais proposer que nous . . . Je ne sais pas quand le Livre blanc sera publié . . .

M. Garneau: Je croyais qu'il avait dit . . .

Le président: . . . mais je pense que nous devrions l'examiner au moment de sa parution. Attendons la fin de l'ajournement de Pâques avant de demander à M. Thomas, notre attaché de recherche, de se mettre en rapport avec quelques témoins. Si vous voulez bien, je pourrais demander à quelques témoins d'analyser ce document sur certaines mesures fiscales. Ce sera peut-être une bonne façon d'aborder le sujet. Qu'en pensez-vous?

M. Dorin: Cela me semble une bonne idée.

Le président: Dans ce cas, voulez-vous y donner suite, Terry.

Pour ce qui est des questions économiques d'ordre général, madame la greffière, nous avons toute une série de prévisions budgétaires. De quoi s'agit-il au juste? Quels sont les budgets que nous devons examiner?

La greffière: Il y a le ministère des Finances, le Revenu national et le Conseil économique du Canada.

Le président: Oui, et aussi la Banque du Canada dans le cadre de notre mandat.

La greffière: Nous avons le rapport annuel.

Le président: Oui. Avez-vous des idées de ce que nous devrions faire à ce sujet?

M. Dorin: Qu'en est-il de la question du secteur des assurances et l'assurance-responsabilité civile? Je crois que le public s'y intéresse beaucoup pour le moment. Le Comité pourra peut-être organiser une réunion ou deux, sinon plus, simplement pour entendre le point de vue du département.

Le président: Nous pouvons commencer par le département des assurances, si vous le voulez. L'examen de son budget est prévu dans notre mandat.

M. Dorin: Eh bien . . . je fais partie de l'autre sous-comité.

Le président: Même si vous êtes membre de l'autre sous-comité, vous pouvez assister aux travaux de ce groupe, je n'y trouve rien à redire. Je propose cette division simplement pour expédier le travail.

M. Attewell: Monsieur le président, le [Inaudible—Éditeur] . . . et moi-même avons parlé brièvement de toute cette question de la réforme des institutions financières. Je pense qu'elle mérite une étude plus approfondie. Elle semble attirer . . .

Le président: Je suis d'accord avec vous. Nous avons publié un rapport le 6 novembre et, à l'exception du projet de loi C-84 portant sur la SDAC, le gouvernement n'a fait absolument rien.

[Text]

• 1845

Mr. Dorin: This is a technical question. When a committee issues a report, they can ask for a formal response. We did not do that.

The Chairman: That is right. We can now do it with the estimates. What you do is get the ministers before you and find out what the hell you have been doing. We issue this report. You have not done a damn thing. Where are we going? Quite frankly I think they ought to be a . . .

Mr. Garneau: The estimates would be looked at by the other panel.

The Chairman: Yes, although I do not see anything wrong with the other members coming to it.

Mr. Garneau: Yes, I understand.

The Chairman: Yes, I would think that one panel would look at the estimates, so that we do not all have to be involved in the estimates while we are doing other things.

The Garneau: When would this panel sit? The panel will sit as a committee?

The Chairman: As a committee, sure. Then when the panel is finished making its decision, it will bring that decision back and I will call a general meeting of all members of the committee. The concept then will be that all members will have to approve what the panel does. In other words, the panel will operate like a subcommittee that will report to the main committee and say here is what we have found, here is what we recommend, here is the motion we would like to make, here is the kind of report we would like to make to the House, and we are going to vote down the minister's estimates.

Do you want to hit the Department of Insurance first, or do you want to go straight into the Minister of Finance's estimates?

Mr. Garneau: May I ask a question? Is there a date for the estimates?

The Chairman: These estimates do not have to be reported until the—these are the main estimates. There is a supplementary estimates (c) that is automatically reported on the last opposition day, which I think Mr. Hnatyshyn assigned for Thursday. So the vote on the supplementary (c) is Thursday, and on Thursday, we in effect give the government 3/8 of its spending requirements for next year.

Mr. Garneau: Thursday of next week.

The Chairman: This week.

Mr. Garneau: Tomorrow.

The Chairman: Yes. You cannot have a hearing on the estimates (c) because the time is already past. Our study right now is therefore on the main estimates. They are deemed to be reported two days or three days before the last opposition day in June. So, we have till the end of June to do that. The clerk tells me that it is the end of May now.

[Translation]

M. Dorin: C'est un problème de procédure. Lorsqu'un comité publie un rapport, il peut réclamer une réponse officielle, mais ce n'est pas ce que nous avons fait.

Le président: Bien. Nous pouvons maintenant le faire avec les prévisions budgétaires. Il suffit alors de convoquer les ministres responsables, pour savoir ce qui s'est passé. On publie ensuite un rapport, indiquant que rien n'a été fait, qu'on ne sait pas où on va, et que, franchement, il devrait y avoir . . .

M. Garneau: Les prévisions budgétaires seront examinées par l'autre groupe.

Le président: Oui, mais je ne vois pas pourquoi les autres membres ne pourraient pas y participer.

M. Garneau: Bien sûr.

Le président: Mais vous avez raison, c'est l'autre groupe qui s'occupera des prévisions budgétaires, de sorte que nous ne serons pas tous mobilisés par cela, si nous voulons étudier d'autres questions.

M. Garneau: Quand ce groupe va-t-il siéger? Va-t-il siéger en tant que comité?

Le président: Oui, en tant que comité. Lorsqu'il aura pris sa décision, je la soumettrai à une réunion générale de tous les membres du Comité, qui devront l'entériner ou la rejeter. En d'autres termes, ce groupe est une sorte de sous-comité qui va faire rapport au comité principal et lui confier les résultats de son examen, ses recommandations, le projet de rapport qu'il propose que nous fassions à la Chambre, etc.

Donc, préférez-vous vous attaquer d'abord au Département des assurances ou aux prévisions budgétaires du ministre des Finances?

M. Garneau: Puis-je poser une question? Devons-nous renvoyer les prévisions budgétaires avant une date limite?

Le président: Il s'agit du Budget principal, qui ne doit pas être renvoyé à la Chambre avant . . . Le Budget supplémentaire (C) est automatiquement renvoyé à la Chambre le dernier jour de l'Opposition, que M. Hnatyshyn a, je crois, prévu pour jeudi. Par conséquent, le vote sur le Budget supplémentaire (C) aura lieu jeudi et, ce jour-là, nous accorderons en fait au gouvernement les trois huitièmes des crédits dont il a besoin pour l'année prochaine.

M. Garneau: Jeudi en huit?

Le président: Non, jeudi prochain.

M. Garneau: C'est-à-dire demain.

Le président: Oui. Il est donc trop tard pour convoquer une réunion pour examiner le Budget supplémentaire (C). Nous allons donc devoir nous attaquer directement au Budget principal, qui est censé être renvoyé à la Chambre deux ou trois jours avant le dernier jour de l'Opposition en juin. Nous avons donc jusqu'à la fin du mois de juin pour examiner ces

[Texte]

Could I make a suggestion that commencing the first week we are back in April, the clerk organize hearings on the main estimates commencing with the Minister of Finance and the Department of Finance and that we go after the Department of Finance as to what they are doing with respect to financial institutions. All right?

Then we will go into the Department of Insurance and the Office of the Inspector General of Banks one after another until we are through that part. Would that be a reasonable proposition?

Can I make a suggestion that this committee hold, as it has in the past, roughly two-hour meetings and that we have a meeting Monday night, Tuesday night, Wednesday night and Thursday morning? Of course, we have subcommittees.

Mr. Dorin: Why not Tuesday morning? It is fine, but why do we exclude Tuesday morning?

The Chairman: Well, one of the problems with holding meetings during the daytime is a place to hold them, and you get tied up with these damn legislative committees.

Mr. Dorin: I realize that, but I was just saying that Thursday morning is the same as Tuesday morning, is it not?

The Chairman: Yes, except that if you are going to hold them, one meeting a day is usually enough.

• 1850

Mr. Dorin: Okay. All right.

The Chairman: —satisfy most people—

Mr. Dorin: All right.

The Chairman: —particularly with their other responsibilities.

Mr. Dorin: All right.

The Chairman: Now, which of those days would finance like to have and which of those days would the regular meeting like to have, or the economic end of things like to have?

Mr. Attewell: I would like to have Tuesdays and Thursdays.

The Chairman: You would like to have Tuesdays and Thursdays.

Mr. de Jong: That is for taxation, right?

The Chairman: No, that is for the regular business.

Mr. de Jong: Oh no, no. You cannot do that. Taxation has already taken Tuesday nights and Thursday mornings.

Mr. Dorin: On the basis of—due to the geographic make up of the committee, since most of us are from further away, it would be helpful for us to have the middle of the week, mid-

[Traduction]

prévisions. Le greffier me dit que c'est plutôt jusqu'à la fin du mois de mai.

Puis-je proposer que, dès la rentrée parlementaire en avril, le greffier prévoit des réunions pour l'examen du Budget principal en présence du ministre des Finances et de représentants du ministère des Finances; nous demanderons également au ministère des Finances ce qu'il a l'intention de faire en ce qui concerne les établissements financiers. Êtes-vous d'accord?

Ensuite, nous étudierons, l'un après l'autre, le budget du Département des assurances et celui du Bureau de l'inspecteur général des banques. Êtes-vous d'accord?

Je propose également que les réunions de notre Comité durent à peu près deux heures, comme dans le passé, et qu'elles aient lieu le lundi soir, le mardi soir, le mercredi soir et le jeudi matin. Bien sûr, nous aurons également des sous-comités.

M. Dorin: Pourquoi pas le mardi matin? Votre proposition me satisfait, mais pourquoi ne nous réunissons-nous pas le mardi matin?

Le président: Vous savez, il est difficile de trouver une salle libre pendant la journée et, en plus, il y a tous ces maudits comités législatifs.

M. Dorin: Je sais, mais puisque vous proposez le jeudi matin, on pourrait en faire autant pour le mardi matin.

Le président: Oui, mais si vous voulez vraiment que ces réunions aient lieu, il vaut mieux se contenter d'une réunion par jour.

M. Dorin: Bien.

Le président: ... pour satisfaire le maximum de députés.

M. Dorin: Très bien.

Le président: ... étant donné que certains ont d'autres responsabilités.

M. Dorin: Bien.

Le président: Maintenant, quels jours préférez-vous pour examiner les finances et quels jours préférez-vous pour nos séances ordinaires, consacrées à des problèmes économiques ou autres?

M. Attewell: Je préférerais les mardis et jeudis.

Le président: Vous préféreriez les mardis et jeudis.

M. de Jong: C'est pour examiner le régime fiscal, c'est bien ça?

Le président: Non, il s'agit des questions ordinaires.

M. de Jong: Oh non, c'est impossible. Les mardis soir et jeudis matin sont déjà consacrés au régime fiscal.

M. Dorin: Étant donné que bon nombre de membres de ce Comité viennent de régions éloignées, il vaudrait mieux avoir des réunions au milieu de la semaine. Des gens comme Geoff

[Text]

week meetings. Guys like Geoff that have to go to the riding, for his annual trip to the riding—

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): We will meet in Winnipeg is what he is coming to.

Mr. de Jong: Well, I was going to suggest Regina.

Mr. Garneau: Is it possible that the panels sit the same day, the same time?

The Chairman: They could sit the same time if you wanted to if we can get other meeting halls. Can we?

The Clerk: Well, I cannot be at two places.

The Chairman: The clerk says we cannot get an assistant clerk.

The Clerk: No.

The Chairman: We can conceivably . . .

The Clerk: I could ask.

The Chairman: We could ask but the clerk would have difficulty.

We could conceivably have meetings the same night but we would have to get an assistant clerk then.

I suggest the evening meetings because we can get halls and we can get space nicely in the evening.

Mr. Garneau: Thursday morning would normally be 9.30 a.m. or 9 a.m.?

The Chairman: 9.30 a.m. to 12 a.m. or 12.30 p.m.

Mr. Garneau: And the Monday, Tuesday and Wednesday night?

The Chairman: It would be 8 p.m. until 10 p.m.

Mr. de Jong: I would prefer 6 p.m. to 8 p.m.

The Chairman: Would you?

Mr. de Jong: Sure. Sure.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I would as well.

Mr. de Jong: Yes. Get it over with much sooner than stretching it that late at night.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Carry it right through.

Mr. de Jong: In terms of finance taxation, my preference would be to have one or two weekends just concentrated rather than have all these dribbles.

The Chairman: Well, wait until we get into it. You know, I just have to say to you that there is no restaurant around here after 8 p.m. and that is a problem as you have got to go out. That is fine if you happen to live in town, but if you do not—you cannot eat in the House that is for sure.

Mr. Garneau: To get the witnesses is it easier to—

[Translation]

doivent aller dans leur circonscription, au moins une fois par an . . .

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je parie qu'il va proposer que la réunion ait lieu à Winnipeg.

M. de Jong: J'allais justement suggérer Regina.

M. Garneau: L'autre groupe pourrait-il se réunir le même jour, à la même heure?

Le président: C'est possible, si nous pouvons trouver des salles. Est-ce possible?

Le greffier: Personnellement, je ne peux pas être à deux endroits différents à la fois.

Le président: Le greffier me dit que nous ne pouvons pas avoir un autre greffier, un greffier adjoint.

Le greffier: En effet.

Le président: Nous pourrions alors . . .

Le greffier: Je pourrais demander.

Le président: Oui, mais cela poserait des problèmes au greffier.

On pourrait donc peut-être convoquer des réunions le même soir, mais il nous faudrait un greffier adjoint.

Je propose des réunions en soirée car il est plus facile, à ce moment-là, de trouver des salles libres, et des salles un peu plus spacieuses.

M. Garneau: Le jeudi matin, vous proposez de convoquer la réunion à 9h30 ou à 9 heures?

Le président: De 9h30 à 12 heures ou 12h30.

M. Garneau: Et le lundi, mardi et mercredi en soirée?

Le président: Ce serait de 20 heures à 22 heures.

M. de Jong: Je préférerais 18 heures à 20 heures.

Le président: Ah bon?

M. de Jong: Absolument.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Moi aussi.

M. de Jong: On va généralement plus vite que si on fait traîner les choses tard le soir.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): C'est cela.

M. de Jong: Pour examiner le régime fiscal, je préférerais que les réunions soient concentrées autour d'une ou deux fois de semaine, plutôt que de les avoir éparpillées de cette façon.

Le président: Attendez un instant. Je dois vous prévenir que le restaurant ferme à 20 heures, et qu'il vous faudra donc aller dîner en ville. Ce n'est pas un problème si vous avez un appartement en ville, mais autrement, vous ne pourrez pas et vous resterez sur la Colline.

M. Garneau: Pour convoquer les témoins, il est plus facile de . . .

[Texte]

The Chairman: The witnesses will always find it tough from 6 p.m. to 10 p.m. I want to tell you that too.

Mr. Garneau: Six to eight.

The Chairman: Eight to ten is not bad because he witness comes back after supper, it is no problem, but it is very tough on a witness.

Mr. de Jong: Well, listen let us—why do we not leave it so that each of the sub-committees sort of strike their own time in terms of hours?

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Let us co-ordinate this.

The Chairman: I have to co-ordinate this, I really do. We have got to co-ordinate times and all the rest of it so that is what we are doing right now.

Who has a real difficult time for Monday night?

Mr. Garneau: Well, it is always difficult, but to be here at 8 p.m. or 6 p.m. is the same for me.

The Chairman: Yes.

Mr. Attewell: Or even if just in the middle, or 7 p.m. until 9 p.m. I do not particularly like the late ones like going until 10 p.m.

Mr. de Jong: Yes.

Mr. Attewell: I agree with your point. Six is a bit early to start, but at 7 p.m. to 9 p.m., it allows you to eat and you can still get home for *The Journal*.

The Chairman: You are showing your age there, Attewell.

Mr. Attewell: Anyway, my preference would be 7 p.m. until 9 p.m.

The Chairman: I think that is going to be a bit of a problem; or is it a problem with the clerk? Can we make it 7 p.m. until 9 p.m.?

Mr. Attewell: Seven thirty until nine, Mr. Chairman?

Mr. de Jong: That is only an hour and a half.

The Chairman: Seven thirty to nine thirty.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Why?

The Chairman: Well, I just want to make sure people have a chance to get home and all the rest of it. Whatever turns you on.

Mr. de Jong: Well, what about, let us say the taxation meeting one night a week and from 6 p.m. until 10 p.m., just load it all in?

Mr. Dorin: It does not work very well. Four-hour meetings are very long meetings.

• 1855

Mr. de Jong: Well, we do it when we are on the road.

[Traduction]

Le président: Croyez-moi, les témoins ont toujours des problèmes pour assister à une réunion entre 18 heures et 22 heures.

M. Garneau: Entre 18 heures et 20 heures.

Le président: S'il est convoqué à une réunion de 20 heures à 22 heures, le témoin a au moins la possibilité de dîner avant, mais ce n'est quand même pas une heure qui lui plaît beaucoup.

M. de Jong: Ecoutez... Il vaudrait peut-être mieux demander à chaque sous-comité de fixer ses propres heures de séance.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Il faut quand même coordonner tout cela.

Le président: Je vais m'en occuper. Il faut coordonner toutes les heures de séance, et c'est exactement ce que nous sommes en train de faire.

A qui les réunions du soir ne conviennent pas du tout?

M. Garneau: C'est toujours un problème mais, pour moi, 20 heures ou 18 heures, c'est la même chose.

Le président: Bien.

M. Attewell: On pourrait peut-être faire un compromis et s'entendre pour 19 heures à 21 heures. Je n'aime pas beaucoup les séances qui se prolongent jusqu'à 22 heures.

M. de Jong: Oui.

M. Attewell: Je suis d'accord avec vous. 18 heures, c'est peut-être un peu trop tôt, mais de 19 heures à 21 heures, cela vous permet de dîner avant et d'arriver quand même à temps chez soi pour regarder *The Journal*.

Le président: Vous vous faites vieux, Attewell.

M. Attewell: Peu importe, je préfère siéger de 19 heures à 21 heures.

Le président: J'ai l'impression que nous allons avoir quelques problèmes. Cette heure convient-elle au greffier? De 19 heures à 21 heures?

M. Attewell: Ou de 19h30 à 21 heures, monsieur le président?

M. de Jong: Cela ne fait plus qu'une heure et demie.

Le président: Dans ce cas, de 19h30 à 21h30.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Pourquoi?

Le président: Je veux simplement satisfaire ceux qui veulent rentrer chez eux à temps pour faire quoi que ce soit.

M. de Jong: Pourquoi ne prévoyons-nous pas une seule réunion par semaine sur le régime fiscal, de 18 heures à 22 heures, en un seul bloc?

M. Dorin: Les réunions de quatre heures ne sont pas très efficaces car elles sont beaucoup trop longues.

M. de Jong: C'est pourtant ce que nous faisons en voyage.

[Text]

The Chairman: You do not have to be stuck with ordinary office requirements when you are on the road.

Mr. de Jong: Yes, I know, but I prefer just doing one long haul than having the dribs and drabs.

The Chairman: These are good-sized meetings, you know. They are not small meetings.

Mr. Garneau: When we have witnesses it is more difficult to have a timetable when we have a four-hour meeting.

The Chairman: I want to tell you that a two-hour meeting works well. I think there is only so much time a person can concentrate and then the quality of understanding gets rotten.

Can we make it 7.30 p.m. to 9.30 p.m. then?

Mr. de Jong: Okay.

Mr. Garneau: Why 7.30 p.m. rather than 7.00 p.m.?

The Chairman: It will give you a little longer to eat and get more organized.

Mr. de Jong: One hour is more than enough.

The Chairman: Okay, 7.00 p.m. to 9.00 p.m. And that is okay on Tuesday night?

Mr. Attewell: you and I have a caucus problem on Tuesday night.

Mr. Dorin: So do I.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Why does taxation not take Tuesday night? Tuesday night and Thursday morning, say.

The Chairman: All right.

Mr. de Jong: Okay.

The Chairman: Is that all right with you?

Mr. Garneau: Taxation will be Tuesday night and Thursday morning.

The Chairman: Yes.

Mr. Garneau: Will I disturb the quorum if I leave?

Mr. Attewell: I think whoever gets Tuesday night should also be awarded Wednesday night.

The Chairman: Okay, and the general meetings will be on Monday nights and Wednesday nights.

Mr. Attewell: No. Monday nights and Thursday morning.

The Chairman: No, Wednesday night.

Are there any other objections?

Mr. Attewell: Did you just overrule me?

The Chairman: Yes, I did.

The Clerk is going to organize hearings on the estimates commencing on Monday, the first Monday we get back, and

[Translation]

Le président: En voyage, ce n'est pas la même chose, nous ne sommes plus assujettis aux mêmes règles.

M. de Jong: Je sais, mais je préférerais avoir une seule longue séance plutôt que des miettes éparpillées.

Le président: Les réunions que nous prévoyons durent quand même deux heures.

M. Garneau: Lorsqu'on doit convoquer des témoins, il est plus difficile de prévoir un horaire avec des réunions de quatre heures.

Le président: Écoutez, j'estime que les réunions de deux heures sont une bonne solution. Il y a quand même des limites, on ne peut pas exiger d'une personne qu'elle se concentre pendant des heures, sans parler de la qualité de la compréhension.

C'est donc entendu pour convoquer la réunion entre 19h30 et 21h30?

M. de Jong: D'accord.

M. Garneau: Pourquoi 19h30 plutôt que 19 heures?

Le président: Vous aurez ainsi plus de temps pour dîner et pour vous organiser.

M. de Jong: Une heure, c'est plus qu'assez.

Le président: Dans ce cas, vous voulez que la réunion ait lieu de 19 heures à 21 heures? Le mardi soir?

Monsieur Attewell, vous et moi avons un caucus le mardi soir.

M. Dorin: Moi aussi.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Pourquoi ne pas consacrer la soirée du mardi et la matinée du jeudi au régime fiscal?

Le président: Très bien.

M. de Jong: Je suis d'accord.

Le président: Êtes-vous tous d'accord?

M. Garneau: Vous proposez d'examiner le régime fiscal le mardi soir et le jeudi matin.

Le président: C'est cela.

M. Garneau: Si je pars, vous n'aurez plus le quorum?

M. Attewell: Ceux qui siègent le mardi soir devraient être libres le mercredi soir.

Le président: Oui, et les réunions portant sur des questions générales auront lieu les lundis et mercredis en soirée.

M. Attewell: Non, le lundi soir et le jeudi matin.

Le président: Non, le mercredi soir.

Avez-vous d'autres objections?

M. Attewell: Vous rejetez ma proposition?

Le président: Oui.

Le greffier va fixer les dates de nos réunions sur le budget qui commenceront la première semaine de la rentrée du congé de Pâques, et qui se tiendront le lundi et le mercredi soir. Le

[Texte]

the Wednesday evening, and the tax committee will start on Tuesday night and Thursday morning. Okay?

Mr. Garneau: The first Tuesday we will be back.

The Chairman: That is right.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): And, Mr. Chairman, the Thursday times will be what then? Will it be 9.30 a.m. to 11.00 a.m. or 9 a.m. to 11 a.m.?

The Chairman: It will be 9.30 a.m. until noon. I say until 12.30 p.m. Let us not start before 9.30 a.m. because I find it is impossible to get a quorum here at 9 a.m. because people have got question period meetings and God knows what to do. So let us be sensible on that.

Are there any other issues anyone would like to bring up?

Mr. Attewell: Not to prolong the timing, but you may just want to stay a little flexible and perhaps we might even have that novel idea of rotating it for one month. I am in my riding often on Mondays and Fridays.

Anyway, when does Nelson Riis get into town?

The Chairman: He gets into town usually Monday afternoon.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Mr. Chairman, there is Tuesday morning.

The Chairman: There is, but there are still the committees on bills that wind up . . .

Mr. Dorin: They are not supposed to meet until 11 a.m. though. I am amenable to rotating or changing.

The Chairman: All right. If you find that this does not work, can we move the meetings around to sure we get people? Can we operate that way with the clerk?

Some hon. members: Sure.

The Chairman: Can we get the clerk to get the witnesses lined up and the estimates as quickly as we can? Terry, can you get going to get some people lined up on these expenditures? I therefore suggest that we adjourn the meeting to the call of the chair which will be on the April 8.

Mr. Dorin: Could I ask one question, Mr. Chairman? There is one other area of responsibility of the committees and in our case it is review of Order in Council appointments . . .

The Chairman: That is correct.

Mr. Dorin: It might be nice if the committee clerk or the researcher could get a list of who is eligible in our area.

• 1900

The Chairman: May I suggest that we hold general meetings of the committee as additional meetings to do . . .

Mr. Garneau: On Saturday morning.

[Traduction]

Comité sur le régime fiscal commencera à se réunir le mardi soir et le jeudi matin de cette semaine-là. C'est entendu?

M. Garneau: Le premier mardi qui suit la rentrée du congé de Pâques.

Le président: C'est exact.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Les réunions du jeudi sont prévues à quelle heure? De 9h30 à 11 heures ou de 9 heures à 11 heures?

Le président: De 9h30 à midi. Disons midi trente. En tout cas, je préfère ne pas commencer avant 9h30, car j'ai constaté qu'il est impossible d'avoir le quorum à 9 heures, les députés ayant beaucoup d'autres engagements à cette heure-là. Soyons donc raisonnables.

Avez-vous d'autres questions à soulever?

M. Attewell: Je ne voudrais pas prolonger indûment la discussion, mais nous devrions peut-être être un peu plus souples et envisager de n'appliquer ce nouvel horaire qu'un mois sur deux. Vous savez, je me trouve souvent dans ma circonscription les lundis et les vendredis.

A propos, quand Nelson Riis rentre-t-il à Ottawa?

Le président: Il rentre généralement le lundi après-midi.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Monsieur le président, il y a toujours le mardi matin.

Le président: Certes, mais il y a toujours les comités législatifs qui . . .

M. Dorin: Ils ne sont pas censés se réunir avant 11 heures. Je suis donc d'accord pour n'appliquer ce système qu'un mois sur deux.

Le président: Très bien. Si l'on constate que cela ne marche pas, nous modifierons notre horaire pour mieux satisfaire tout le monde. En attendant, vous êtes d'accord?

Des voix: D'accord.

Le président: Dans ce cas, nous allons demander au greffier de préparer le plus vite possible la liste des dates de comparution des témoins. Terry, pouvez-vous vous en occuper dès maintenant? Puisque tout est réglé, nous pouvons tout aussi bien lever la séance jusqu'au 8 avril.

M. Dorin: Puis-je poser une question, monsieur le président? Les comités ont dorénavant la responsabilité, et c'est notre cas, de faire enquête sur les nominations décidées par décret en conseil . . .

Le président: C'est exact.

M. Dorin: Il serait peut-être utile de demander au greffier du Comité ou au personnel de recherche de dresser la liste des personnes admissibles dans notre secteur.

Le président: Je propose que nous ayons d'autres réunions sur des questions générales, en plus . . .

M. Garneau: Le samedi matin.

[Text]

The Chairman: I think we ought to have all members of the committee present if we are going to interview major . . .

Who are referred to us?

Mr. Garneau: Is there a nomination that the Minister of Finance has to table an Order in Council?

The Chairman: Yes, I think so. I think the ones the Minister of Finance tables, he orders in council.

Mr. Garneau: We do not have any . . .

The Chairman: We will have . . . for example, the Inspector General of Banks will be appointed.

Mr. Dorin: Will we have the board of the Bank of Canada, people like that . . . the director of the Bank of Canada?

The Chairman: Yes. I think we will have the director of the Bank of Canada.

The Clerk: The Orders in Council are tabled by Mr. Hnatyshyn. At that point in time he assigns the appointments to a particular standing committee. I do not know if it is possible to have a list of what we will get in the future.

The Chairman: The house leader assigns a standing committee that is going to review the Order in Council appointments.

Meeting adjourned.

Monday, April 7, 1986

• 1934

The Chairman: This is the meeting of the Standing Committee on Finance and Economic Affairs. Our issue tonight is the estimates of the Department of Insurance. Appearing tonight is Mr. Robert Hammond. Mr. Hammond has the following officials from the department with him this evening: Mr. G.W. Poznanski, Assistant Superintendent of Insurance; Walter Riese, Chief Actuary; Mr. Urquhart, Director of Finance and Administration Branch; Mr. D.E. Clow, Research Actuary; Mr. M.P. Hanniman, Director of Legislative Planning; Mr. D.A. McIsaac, Director of Life Insurance Division; Mr. R. Mabee, Director of Property and Casualty Insurance Division; and Mr. K. Bell, Director of the Trust, Loan and Investment Companies Division.

• 1935

Mr. Hammond, I think you have a breakdown or a statement that you had prepared with respect to your estimates. Perhaps you could present that to us first so we could get started.

Mr. R.M. Hammond (Superintendent of Insurance, Department of Insurance): Thank you, Mr. Chairman.

[Translation]

Le président: Si nous devons convoquer des témoins importants, il faut que tous les membres du Comité puissent être présents . . .

Quels sont ceux qui nous sont envoyés?

M. Garneau: Le ministre des Finances doit-il déposer un décret du conseil pour une nomination?

Le président: Je pense que oui.

M. Garneau: Nous n'avons pas de . . .

Le président: Par exemple, nous aurons la nomination du nouvel inspecteur général des banques.

M. Dorin: Serons-nous chargés d'examiner celle des membres du conseil d'administration de la Banque du Canada, par exemple?

Le président: Oui.

Le greffier: Les décrets du conseil sont déposés par M. Hnatyshyn, et c'est à ce moment-là qu'un comité permanent en est saisi. Je ne sais pas s'il est possible d'avoir une liste de ces futures nominations.

Le président: C'est le leader en Chambre qui confie à un comité permanent les nominations par décret du conseil.

La séance est levée.

Le lundi 7 avril 1986

Le président: La présente est une réunion du Comité permanent des finances et des affaires économiques. Nous allons examiner ce soir le budget des dépenses correspondant aux assurances, sous la rubrique «Finances». Nous accueillons comme témoin M. Robert Hammond. M. Hammond est accompagné ce soir par un certain nombre de fonctionnaires qui travaillent au Département des assurances, notamment M. G.W. Poznanski, surintendant adjoint des assurances; Walter Riese, actuaire en chef; M. Urquhart, directeur des finances et de l'administration; M. D.E. Clow, actuaire à la recherche; M. M.P. Hanniman, directeur de la planification de la législation; M. D.A. McIsaac, directeur de la Division des compagnies d'assurance-vie; M. R. Mabee, directeur de la Division des compagnies d'assurance de biens et de risques divers; et M. K. Bell, directeur de la Division des compagnies de fiducie et de prêt et des sociétés d'investissement.

Monsieur Hammond, il me semble que vous avez préparé une ventilation ou une déclaration relativement à votre budget des dépenses. Vous pourriez peut-être nous en faire l'exposé, afin que nous puissions commencer.

M. R.M. Hammond (surintendant des assurances, Département des assurances): Merci, monsieur le président.

[Texte]

We prepared a brief explanation of the votes in our estimates, and we have also prepared for you a brief summary—you should have three pieces of paper in front of you. I apologize. I thought I had sent them to the clerk of the committee this afternoon, but unfortunately they were not delivered. However, I think I have enough here with me for all members.

I have a brief explanation of the votes in the estimates, and then I have two attachments: one, a summary of the results of our preliminary analysis of the statements for insurance companies, the other, a summary for the trust and loan companies.

Perhaps I could start with the estimates. The form of the presentation of the estimates of the department is the same as in previous years. The department's objectives and responsibilities remain the same, and I think members of the committee will have received Part III of the estimates, our expenditure plan, which sets out details of the department's responsibilities, its programs, organization, etc.

Members of the committee will note, from looking at Part II, that the resources requested for the department for 1986-87 amount to \$27.673 million and 226 person-years. The number of person-years assigned to the department has not changed since 1984-85.

If you look at Part II of the estimates you will see that the main estimates, as shown for last year, were \$13.506 million . . .

The Chairman: Not that book. The small blue one.

Mr. Hammond: You will find this on page 4 of . . .

The Chairman: Page 4 of the little blue book?

Mr. Hammond: Yes, in the blue book. You will see the 1985-86 main estimates, \$13.506 million . . .

The Chairman: Yes. The total is \$27 million?

Mr. Hammond: Yes, that is right, for this year.

The Chairman: Of which you have to have an estimate of \$13.5 million? That is being collected, is it?

Mr. Hammond: I am sorry, sir?

The Chairman: Is the rest collected through revision?

Mr. Hammond: No. I guess there is some confusion about the figures. The amount of main estimates that we are asking for, for this year, is \$27.673 million.

The Chairman: Yes.

[Traduction]

Nous avons préparé à votre intention une brève explication des crédits correspondant à notre budget, ainsi qu'un bref résumé . . . Vous devriez avoir devant vous trois documents distincts. Je dois néanmoins vous présenter mes excuses. J'avais pensé les avoir envoyés au greffier du Comité cet après-midi, mais ces documents n'ont malheureusement pas été livrés. Je pense néanmoins en avoir apporté suffisamment d'exemplaires pour tous les députés.

J'ai donc préparé une brève explication des crédits, et j'y ai joint deux autres documents: le premier est un résumé des résultats de notre analyse préliminaire des états financiers des compagnies d'assurances et l'autre est un résumé correspondant aux sociétés de fiducie et de prêt.

Il serait peut-être bon que je commence par vous parler du budget. La méthode de présentation du budget des dépenses n'a pas été modifiée par rapport aux années précédentes. Les objectifs et les responsabilités du département demeurent eux aussi les mêmes. Des renseignements détaillés sur les responsabilités, les programmes, l'organisation, etc., du département sont par ailleurs inclus dans le plan de dépenses qui figure à la Partie III du Budget des dépenses et qui aura, je pense, également été distribué aux membres du Comité.

Les députés relèveront dans la Partie II que les ressources demandées par le département pour 1986-1987 s'élèvent à 27,673 millions de dollars et comprennent 226 années-personnes. Le nombre d'années-personnes allouées au département est demeuré inchangé depuis 1984-1985.

Si vous prenez la Partie II du budget, vous remarquerez que l'an dernier, le montant était de 13,506 millions de dollars . . .

Le président: Non, pas dans le gros livre, mais dans le petit Livre bleu .

M. Hammond: Vous trouverez cela à la page 4 du . . .

Le président: À la page 4 du petit Livre bleu?

M. Hammond: Oui, dans le Livre bleu . Vous constaterez que le Budget principal de 1985-1986 était de 13,506 millions de dollars . . .

Le président: Oui. Mais le total est de 27 millions de dollars, n'est-ce pas?

M. Hammond: Oui, pour cette année-ci.

Le président: Et là-dessus, vous devez avoir des crédits de 13,5 millions de dollars, n'est-ce pas? Cet argent va être ramassé. C'est bien cela, n'est-ce pas?

M. Hammond: Je m'excuse, mais je n'ai pas suivi.

Le président: Le reste de l'argent sera-t-il ramassé au moyen d'une révision?

M. Hammond: Non. Il me semble qu'il y a une certaine confusion quant aux chiffres. Le budget principal que nous demandons pour cette année s'élève à 27,673 millions de dollars.

Le président: Oui.

[Text]

Mr. Hammond: The amount that was shown in the main estimates for 1985-86, the year that has just finished, was \$13.506 million.

The Chairman: So you are doubling your estimates.

Mr. Hammond: It looks as if we are doubling our estimates, but there is a proviso there that I want to explain. The members of the committee will remember that I met with them last November to talk about supplementary estimates . . .

The Chairman: Yes.

Mr. Hammond: —and those supplementary estimates are not shown on that page 4. Members of the committee will remember that I met with the committee last November to talk about supplementary estimates of \$11.580 million and those were approved in December, following the committee's study of our proposal, and they related to the expenses to be incurred in winding up Northumberland General Insurance Company and the Canadian branch of Ideal Mutual Insurance Company.

The Chairman: Yes.

Mr. Hammond: So, as a consequence, the total approved estimates for 1985-86 were \$25.086 million.

• 1940

The Chairman: So you are going to blow a bunch more money this year, are you?

Mr. Hammond: This year it is \$27 million. So it is a \$2 million increase; and that is the point I wanted to make.

The Chairman: All right. Where is the money going?

Mr. Riis: Is it okay if I ask a question, Mr. Chairman, of Mr. Hammond?

The winding up of Northumberland General Insurance Company and Ideal Mutual Insurance Company—I mean the process of you and your departmental officials doing that—cost the taxpayers of Canada \$11.5 million.

Mr. Hammond: Well, as it turns out, it did not. We asked for that amount of money in November, based on the estimates our agents provided to us. But I will explain to you later that we did not actually expend that amount of money. But that was the proposal the committee considered back in November: our supplementary estimates for \$11 million. That meant the total approved estimates for 1985-86 were \$25.086 million as opposed to the \$13.506 million shown on page 4. I wanted to explain that.

If you take the \$27 million, it is broken down into two components. First of all we have \$12.188 million—and this is not shown on this particular table—which represents the resources required for the department's regular program requirements. That is the supervision of companies and the

[Translation]

M. Hammond: Le montant qui figurait dans le Budget principal pour 1985-1986, c'est-à-dire pour l'année qui vient de se terminer, était de 13,506 millions de dollars.

Le président: Vous doublez donc votre budget.

M. Hammond: On a l'impression que l'on double notre budget, mais il intervient une condition que j'aimerais vous expliquer. Les membres du Comité se souviendront que lorsque je les ai rencontrés en novembre dernier pour discuter des prévisions supplémentaires . . .

Le président: Oui.

M. Hammond: . . . et ces prévisions supplémentaires ne figurent pas à la page 4. Les membres du Comité se souviendront que j'ai rencontré le Comité en novembre dernier pour discuter avec lui de prévisions supplémentaires de 11,580 millions de dollars, prévisions qui ont d'ailleurs été approuvées en décembre, suite à l'étude de notre proposition par le Comité. Ces crédits correspondaient à des dépenses faites dans le cadre de la liquidation de la compagnie d'assurances *Northumberland General* et de la succursale canadienne de l'*Ideal Mutual Insurance Company*.

Le président: Oui.

M. Hammond: Le budget total approuvé pour 1985-1986 était donc de 25,086 millions de dollars.

Le président: Vous allez donc claquer plein d'argent encore une fois cette année, n'est-ce pas?

M. Hammond: Cette année, le total est de 27 millions de dollars, soit une augmentation de 2 millions de dollars, et c'est cela que je voulais souligner.

Le président: Très bien. Et où va aller cet argent?

M. Riis: Monsieur le président, me permettez-vous de poser une question à M. Hammond?

La liquidation de la *Northumberland General Insurance Company* et de l'*Ideal Mutual Insurance Company*—et je parle ici du travail qui a été fait à ce chapitre par vous et par les fonctionnaires du département—aura coûté 11.5 millions de dollars aux contribuables canadiens.

M. Hammond: Eh bien, il s'avère que non. C'est le montant que nous avons demandé en novembre, en nous appuyant sur les prévisions établies par nos agents. Mais je vous expliquerai tout à l'heure que nous n'avons pas vraiment dépensé tout cet argent. Mais c'est bien ce montant-là, soit des prévisions supplémentaires de 11 millions de dollars, qui figurait dans la proposition dont le Comité a été saisi en novembre. Et cela portait le budget total approuvé pour 1985-1986 à 25,086 millions de dollars, par opposition aux 13,506 millions de dollars qui figurent à la page 4. Je tenais tout simplement à expliquer cela au Comité.

Les 27 millions de dollars sont divisés en deux. Il y a tout d'abord 12,188 millions de dollars—qui ne figurent pas dans ce tableau—qui représentent les ressources nécessaires pour maintenir les programmes réguliers du ministère. Je veux parler là de la supervision des sociétés et de la prestation de

[Texte]

provision of actuarial services. Of that \$27.673 million, the figure \$12.188 million represents our normal program requirements. Salaries account for about 86% of that amount. Most of our regular budget is salaries.

Compared with 1985-86, the amount we are requesting for our regular program requirements, namely the \$12.188 million, represents a net increase of \$203,000 as compared with last year. Most of this increase is provision for salary increases arising from the collective bargaining process. About 85% of the department's regular program costs, namely about 85% of this \$12.188 million, is recoverable from the supervised financial institutions, from the CDIC, and from the Canada Pension Plan.

So that is the first part of our budget.

The remaining \$15.485 million of the total resources of \$27.673 million is for special resources to cover the administrative expenses expected to be incurred in 1986-87 in connection with the winding up of Pitts Insurance Company, Cardinal Insurance Company, Northumberland General Insurance Company, and the Canadian branch of Ideal Mutual Insurance Company. The members will remember from consideration of our estimates in the past that under the provisions of the federal insurance legislation, when the Superintendent of Insurance is appointed as liquidator of a company, the administrative expenses involved in carrying out the liquidation are paid by the department and then they are subsequently recovered from the industry. Of course the objective of this is to preserve the remaining assets of an insolvent company for the benefit of policy holders and claimants.

About \$14 million of the \$15.5 million we are asking for this year relates to the winding up of Northumberland General. One of the members of the committee asked if it cost \$11 million in 1986-87 for the winding up of Northumberland General. As it turns out, of the amount we requested last year, we used only about half. I guess there are two reasons for that.

The estimate was prepared by our agent. Our agent in carrying out the winding up of Northumberland General is Coopers & Lybrand. This is the biggest insurance company that has ever been wound up; and it turns out that two things have happened. First of all, certain of the expenses they thought would be incurred were not as great as they had planned. Secondly, some of the work they had planned to get done in 1985-86 was not done. As a result of that, we only spent about half of the \$11 million that we requested.

• 1945

So I think that gives you a summary of the budget, Mr. Chairman.

[Traduction]

services actuariels. Sur ces 27,673 millions de dollars, 12,188 correspondent aux besoins du programme régulier du département. Les salaires des employés comptent pour environ 86 p. 100 de ce montant. Le gros de notre budget principal sert d'ailleurs à couvrir les salaires.

Comparativement aux exigences du programme régulier pour 1985-1986, la somme de 12,188 millions de dollars représente une augmentation nette de 203,000\$. Cette augmentation est en grande partie attribuable aux augmentations salariales accordées dans le cadre des différentes conventions collectives. Environ 85 p. 100 des coûts du programme régulier du département—85 p. 100 des 12,188 millions de dollars—sont recouvrables auprès des institutions financières surveillées, de la Société d'assurance-dépôts du Canada et du Régime de pensions du Canada.

Voilà donc pour la première partie de notre budget.

Sur ces 27,673 millions de dollars, les 15,485 millions de dollars restants représentent les ressources spéciales qui sont requises pour couvrir les frais administratifs que le département prévoit engager en 1986-1987 relativement à la liquidation de la *Pitts Insurance Company*, de la Compagnie d'assurances Cardinal, de la *Northumberland General Insurance Company*, et de la succursale canadienne de l'*Ideal Mutual Insurance Company*. Les députés se souviendront, s'appuyant sur les études qu'ils ont déjà faites de nos besoins par le passé, qu'en vertu de la législation fédérale en matière d'assurance, lorsque le surintendant des assurances est désigné comme liquidateur d'une société, les frais d'administration imputables à la liquidation doivent être payés par le département, pour ensuite être recouvrés auprès de l'industrie. L'objet de cela est bien sûr de conserver l'avoir restant des sociétés devenues insolvables, pour protéger les détenteurs de police et les réclamants.

Environ 14 des 15,5 millions de dollars que nous demandons cette année correspondent justement à la liquidation de la *Northumberland General*. Un député a tout à l'heure demandé si la liquidation de la *Northumberland* avait coûté 11 millions de dollars en 1986-1987. Il s'est avéré que nous n'avons utilisé qu'environ la moitié du montant que nous avions demandé l'an dernier, et il y a sans doute deux raisons à cela.

Tout d'abord, les prévisions avaient été établies par notre agent. Notre agent pour la liquidation de la *Northumberland General* est la société *Coopers & Lybrand*. La compagnie d'assurances *Northumberland* est la plus grosse à jamais avoir dû être liquidée. Deux choses se sont produites en définitive. Premièrement, certaines des dépenses ont été moins lourdes que prévu. Deuxièmement, certains des travaux qui auraient dû être réalisés en 1985-1986 ne l'ont pas été. C'est pourquoi nous n'avons dépensé qu'environ la moitié des 11 millions de dollars que nous avions demandés.

Je pense que cela vous donne un bon résumé du budget, monsieur le président.

[Text]

The next part of my presentation relates to the results of the financial institutions. Do you want me to continue or would you ...

The Chairman: Yes, I do.

Mr. Riis: May I ask a question?

The Chairman: Mr. Riis.

Mr. Riis: Mr. Hammond, so then last year because of the failure of these two it cost around \$6 million and this year it may cost the taxpayers of Canada about \$27 million then?

Mr. Hammond: Not because of the failures.

Mr. Riis: No, \$15 million because of the failures.

Mr. Hammond: That is right. You say "the taxpayers". Indirectly it is the taxpayers because it is the insurance companies who pay it. This money is recovered from the insurance companies.

Mr. Riis: All right. I just wanted to make that point. Thank you.

Mr. Hammond: I should point out also that I did not mention United Canada Insurance Company, which failed in December. We talked about it when we met the last time. We have nothing in here for United Canada because of course that occurred after the main estimates were put together. But we are hoping that again we may have an overstatement and that the funds we now have available for this year may be sufficient to cover United Canada as well. We will know better later in the year.

I will move on to the operating results.

The Chairman: I think we are going to get into property and casualty insurance companies on Wednesday, if we do not get into them before then, so let us carry on.

Mr. Hammond: Okay.

As I indicated, we prepared two sort of summaries for you. One is called *Insurance 1985*, which gives some statistics of life insurance companies and for P and C companies. The other is entitled *Federal Trust Companies*, and there is one page on trust companies, one page on loan companies. We prepared these statistics based on the analysis we have done of the 1985 financial statements which were filed in March. If you turn to the insurance table and look at the first page, entitled "Life Insurance Companies and Fraternal Benefit Societies" ...

The Chairman: In the blue book.

Mr. Hammond: That is not in the blue book. That is the special hand-out we have given you. The first page is entitled "Life Insurance Companies and Fraternal Benefit Societies".

[Translation]

Le prochain volet de mon exposé portera sur les résultats enregistrés par les institutions financières. Aimerez-vous que je poursuive, ou bien préféreriez-vous ...

Le président: Oui, allez-y.

M. Riis: Puis-je poser une question?

Le président: Monsieur Riis.

M. Riis: Cela veut donc dire, monsieur Hammond, que la faillite de ces deux sociétés aura coûté 6 millions de dollars l'an dernier et que cette année, cela coûtera près de 27 millions de dollars aux contribuables canadiens. C'est bien cela, n'est-ce pas?

M. Hammond: Non, cela n'est pas imputable aux faillites.

M. Riis: Non, mais les 15 millions de dollars sont imputables aux faillites.

M. Hammond: C'est exact. Vous parlez des contribuables. Indirectement, ce sont les contribuables, car ce sont les compagnies d'assurances qui en paient les frais. Cet argent est récupéré auprès des compagnies d'assurances.

M. Riis: Très bien. Je voulais tout simplement que cela soit clair. Merci.

M. Hammond: Je devrais peut-être également vous dire que je n'ai pas fait état de la *United Canada Insurance Company*, qui a fait faillite en décembre. Nous en avons parlé la dernière fois que nous nous sommes vus. Il n'y a rien ici qui corresponde à la *United Canada*, car cette société a fait faillite une fois le budget principal établi. Nous espérons seulement avoir surestimé nos besoins, et que les fonds dont nous disposons déjà pour cette année suffiront pour couvrir la liquidation de la *United Canada* également. Nous en aurons une meilleure idée un peu plus tard dans l'année.

Je vais maintenant passer aux résultats d'exploitation.

Le président: Je pense que nous allons examiner mercredi les compagnies d'assurance de biens et de risques divers, si nous ne le faisons pas d'ici là; alors, poursuivons.

M. Hammond: Très bien.

Comme je le disais tout à l'heure, nous avons préparé deux résumés à votre intention. L'un a pour titre: «Assurances 1985», et il donne des statistiques pour les compagnies d'assurance-vie et pour les compagnies d'assurance de biens et de risques divers. L'autre s'intitule: «Sociétés de fiducie fédérales». Il y a également une page sur les sociétés de fiducie, une page sur les sociétés de prêt. Nous avons compilé ces statistiques à partir de l'analyse que nous avons faite des états financiers de 1985 qui ont été déposés en mars. Si vous voulez bien prendre le tableau de la première page du document sur les assurances, intitulé: «Compagnies d'assurance-vie et sociétés de secours mutuels» ...

Le président: Dans le livre bleu.

M. Hammond: Non, cela ne figure pas dans le livre bleu, mais dans un des documents qu'on vous a remis. La première page a pour titre: «Compagnies d'assurance-vie et sociétés de secours mutuels».

[Texte]

Highlights for the life insurance companies—this relates to their business in Canada: The net premiums in Canada for life insurance, accident and sickness, and annuity contracts combined increased by 17% during 1985. The most significant increase was for annuity contracts, with 1985 net premiums increasing by 26% as compared to 1984. You can see that 26% figure under the column entitled "Net Premiums on Annuity Contracts".

Another interesting figure that is not on this table but that we want to bring to your attention is that Canadian life insurance companies continue to increase the volume of their business outside Canada. During 1985 approximately 41% of life insurance premiums and 36% of annuity premiums received by Canadian life insurance companies came from their out-of-Canada business.

The Chairman: Where do you see that in the table?

Mr. Hammond: This is not on the table. This table relates only to their business in Canada.

The Chairman: So you are saying that 46% of life premiums...

Mr. Hammond: No, 41%.

The Chairman: —41% of life premiums—and 36% of annuity premiums are for foreign business.

Mr. Hammond: Received by Canadian companies for foreign business.

The Chairman: So we are profiting rather highly in the life insurance field from our ability to work in foreign fields.

Mr. Hammond: The Canadian companies have been very successful in increasing their business out of Canada.

The last point is not on the table, but it is the results of analyses we have carried out. The level of capital and surplus maintained by Canadian life insurance companies increased during 1985, both in absolute terms and also as a function of liabilities and required reserves.

The Chairman: There is no table on this.

Mr. Hammond: There is no table here. No, sir.

The Chairman: So what is the increase in...

Mr. Hammond: The capital and surplus for all Canadian companies combined was 6.58% of total liabilities and required reserves at the end of 1985.

• 1950

The Chairman: That is 6.5% of required reserves?

[Traduction]

Points saillants des résultats pour les compagnies d'assurance-vie... Les chiffres que je vais vous donner correspondent à leurs activités menées au Canada. Les primes nettes au Canada pour l'assurance-vie, les assurances-accidents, les assurances-maladie et les constitutions de rentes ont, ensemble, augmenté de 17 p. 100 en 1985. L'augmentation la plus importante a été relevée du côté des contrats de rente, pour lesquels les primes nettes auront augmenté de 26 p. 100 en 1985, par rapport à 1984. Ce chiffre de 26 p. 100 figure dans la colonne qui a pour titre: «Primes nettes sur les contrats de rentes».

Un autre phénomène intéressant dont nous voulions vous entretenir, mais qui n'est pas exposé dans ce tableau, c'est que le volume d'affaires à l'extérieur du Canada des compagnies d'assurance-vie canadiennes continue d'augmenter. Pour l'année 1985, environ 41 p. 100 des primes d'assurance-vie et 36 p. 100 des primes de rente reçues par les compagnies d'assurance-vie canadiennes provenaient de non-résidents.

Le président: Où cela figure-t-il dans le tableau?

M. Hammond: Cela ne figure pas au tableau. Ce tableau ne se rapporte qu'aux activités menées par ces sociétés sur le territoire canadien.

Le président: Ce que vous dites, donc, c'est que 46 p. 100 des primes correspondant à des polices d'assurance-vie...

M. Hammond: Non, 41 p. 100.

Le président: ... 41 p. 100 des primes d'assurance-vie et 36 p. 100 des primes de rente ont été versées depuis l'étranger.

M. Hammond: Ont été reçues par des compagnies canadiennes pour des affaires négociées avec des gens à l'étranger.

Le président: Notre capacité de travailler à l'étranger profite donc très largement aux assureurs.

M. Hammond: Les compagnies canadiennes auront très bien réussi dans leurs efforts visant à multiplier leurs activités à l'extérieur du Canada.

Ma dernière remarque concerne quelque chose qui ne figure pas au tableau, mais qui découle des résultats d'analyses que nous avons effectuées. Au cours de l'année 1985, le niveau du capital et de l'excédent maintenu par les assureurs-vie canadiens s'est accru, tant en termes absolus qu'en fonction du passif et des réserves requises.

Le président: Il n'y a pas de tableau là-dessus.

M. Hammond: Non, nous ne vous avons pas fourni de tableau là-dessus.

Le président: Quelle est donc l'augmentation pour ce qui est...

M. Hammond: Le capital et l'excédent pour toutes les compagnies canadiennes étaient de 6,58 p. 100 du total du passif et des réserves requises à la fin de l'année 1985.

Le président: Il s'agit donc de 6,5 p.100 des réserves requises?

[Text]

Mr. Hammond: It was 6.58% of total liabilities and required reserves at the end of 1985. At the end of 1984, it was 6.36%.

Mr. McCrossan: That seems like a low figure. Are you taking out the earmarked surplus, for example, for the . . .

Mr. Hammond: That is right. The earmarked surplus is taken out, and also the liabilities for segregated funds are included in here. So that figure would be lower than the standard figure you would usually see quoted.

Mr. McCrossan: Okay.

Mr. Hammond: So in general, the conclusion is that the life insurance companies had a successful year. If we move, then, to the property and casualty insurance companies . . .

The Chairman: They had more than a successful year. They increased their Canadian business dramatically . . .

Mr. Hammond: That is right.

The Chairman: —or their foreign business dramatically, and as a consequence, their Canadian profits dramatically.

Mr. Hammond: Now, if we turn to the property and casualty insurance companies . . .

The Chairman: Could we leave this whole question alone until Wednesday night?

Mr. Hammond: Certainly.

The Chairman: If we get into P and C, which is a separate field where we have all sorts of problems, I think you will agree with me, Mr. Hammond . . . If we could leave that until Wednesday night, I would appreciate it. Perhaps you could introduce that as the beginning of your Wednesday night presentation.

Mr. Hammond: Fine. Then we will move over to page 4 of the little presentation we have for you. If you look at the table on federal trust companies and federal loan companies, you will notice that the total assets of federally incorporated loan companies increased by 18% in 1985. You have the page for loan companies.

The Chairman: Where do you get that?

Mr. Hammond: That is on the next page. There is one page for trust companies and one page for loan companies.

The Chairman: Total assets of \$59 million; it goes to . . .

Mr. Hammond: It goes to \$59 million, and you will see the ratio on the right-hand column, which is the 18%. Then if you look back on the first page, you will see that for trust companies it was roughly 10%, or 9.9%.

The Chairman: How do you differentiate between a loan company and a trust company? For example, is Canada Trust a loan company or a trust company?

[Translation]

M. Hammond: Cela correspondait à 6,58 p. 100 du total du passif et des réserves requises à la fin de l'année 1985. À la fin de l'année 1984, le pourcentage avait été de 6,36.

M. McCrossan: Ce chiffre me paraît assez faible. Avez-vous retiré, aux fins de ce calcul, le surplus prévu pour . . .

M. Hammond: C'est exact. Ont été mis de côté le surplus, ainsi que le passif correspondant au fonds réservé, ce qui explique que ce chiffre est plus faible que ceux qu'on a l'habitude de voir.

M. McCrossan: Très bien.

M. Hammond: La conclusion à en tirer, de façon générale, c'est que les compagnies d'assurance-vie ont eu une très bonne année. Si l'on passe maintenant aux compagnies d'assurance de biens et de risques divers . . .

Le président: Leur année a été plus que très bonne. Elles ont considérablement augmenté leurs affaires au Canada . . .

M. Hammond: C'est exact.

Le président: . . . ou bien leurs affaires à l'étranger, ce qui a amené une montée en flèche de leurs profits canadiens.

M. Hammond: Si l'on passe maintenant aux compagnies d'assurance de biens et de risques divers . . .

Le président: Pourrait-on laisser toute cette question de côté jusqu'à mercredi soir?

M. Hammond: Bien sûr.

Le président: Si nous nous lançons dans une étude des compagnies d'assurance de biens et de risques divers, ce qui est un domaine tout à fait à part, qui comporte toutes sortes de problèmes, vous en conviendrez avec moi, monsieur Hammond . . . Si l'on pouvait réserver cela jusqu'à mercredi soir, cela m'arrangerait. Vous pourriez peut-être commencer par cela lors de votre exposé de mercredi soir.

M. Hammond: Bien. Dans ce cas, je vous demanderais de passer à la page 4 du petit document que nous avons préparé pour vous. Si vous prenez le tableau correspondant aux sociétés de fiducie fédérales et aux sociétés de prêt fédérales, vous constaterez que l'actif total des sociétés de prêt à charte fédérale a augmenté de 18 p. 100 en 1985. Il y a une page qui est réservée aux sociétés de prêt.

Le président: Où cela se trouve-t-il?

M. Hammond: À la page suivante. Il y a une page correspondant aux sociétés de fiducie et une page pour les sociétés de prêt.

Le président: Il y un actif total de 59 millions de dollars; cela passe . . .

M. Hammond: Cela passe à 59 millions de dollars, et vous verrez le ratio dans la colonne de droite. Celui-ci se chiffre à 18 p. 100. Si vous retournez à la première page, vous verrez que pour les sociétés de fiducie, ce ratio était de 10 p. 100, ou plutôt de 9,9 p. 100.

Le président: Quelle différence y a-t-il entre une société de prêt et une société de fiducie? Par exemple, le Canada Trust est-il une société de prêt ou une société de fiducie?

[Texte]

Mr. Hammond: Canada Trustco Mortgage Company is a loan company, but it has as a subsidiary Canada Trust Company, which is a trust company.

The Chairman: I see. They are covered by the same act, though, are they not?

Mr. Hammond: No, there are two separate acts, Mr. Chairman, the Loan Companies Act and the Trust Companies Act. Of course, trust companies have fiduciary powers, and they accept money in trust. Loan companies accept money on a debtor-creditor basis. But there are two different pieces of legislation, although the provisions are parallel.

The Chairman: I see.

Mr. Hammond: If we turn back to the profits, if you look at the loan company page again, which is the second page, you will see that the pre-tax profits of federally incorporated loan companies increased by 75% as compared to 1984 results. If you look at the previous page for the trust companies, you will see it was 44%.

Just by way of comment, the companies that did very well this past year are companies that have had a broad national exposure. The growth in mortgage, corporate and consumer loan and security portfolios at the time of stable or improving spreads was instrumental in their achieving this improvement in the results, and so too was the decline in the need for provision for losses. Most of these large companies have taken their . . .

The Chairman: They do not take a loss ratio like the banks do, spread over five years; they accept their losses in the year they suffer them and take their profits in the year they honour them. Is that correct?

Mr. Hammond: That is correct.

I have one final comment. Companies that have a significant exposure to the provinces of Alberta and British Columbia in terms of their total business again had their results depressed due to the necessity to make extra provisions for potential loan losses and to write down . . .

• 1955

The Chairman: But that is all amalgamated in these figures, is it?

Mr. Hammond: That is right.

The Chairman: Okay. So these figures are national figures that include problems in Alberta and Saskatchewan, perhaps British Columbia, but they are national figures. So perhaps Ontario companies did far better than this.

[Traduction]

M. Hammond: La *Canada Trustco Mortgage Company* est une société de prêt, mais c'est une filiale de la société Canada Trust, qui, elle, est une société de fiducie.

Le président: Je vois. Mais ces deux catégories de compagnies sont couvertes par la même loi, n'est-ce pas?

M. Hammond: Non, il y a deux lois distinctes, monsieur le président: la Loi sur les compagnies de prêt et la Loi sur les compagnies fiduciaires. Les sociétés de fiducie ont bien sûr des pouvoirs fiduciaires, et elles prennent des dépôts en fiducie. Les compagnies de prêt, quant à elles, prennent de l'argent selon une formule de débit et de crédit. Quoi qu'il en soit, il existe deux lois distinctes, bien que les dispositions qui y sont prévues soient parallèles.

Le président: Je vois.

M. Hammond: Pour revenir aux profits, si vous prenez la page correspondant aux sociétés de prêt, c'est-à-dire à la deuxième page, vous verrez que les bénéfices avant impôt des sociétés de prêt à charte fédérale ont augmenté de 75 p. 100 par rapport à leur niveau en 1984. À la page précédente, vous verrez que ces bénéfices étaient de 44 p. 100 pour les sociétés de fiducie.

Il y a lieu de souligner ici que les compagnies qui se sont bien débrouillées cette année sont celles qui font des affaires à l'échelle nationale. L'augmentation en ce qui concerne les prêts hypothécaires, les prêts commerciaux et à la consommation, ainsi que les portefeuilles de titres, au moment où les écarts étaient stables ou devenaient plus positifs, a justement contribué à l'amélioration de leur situation, tout comme la diminution des provisions pour pertes sur prêts. La plupart de ces grosses sociétés ont pris leur . . .

Le président: Pour ce qui est de leurs pertes, elles n'utilisent pas la même formule que les banques, qui les étalent sur cinq ans. En effet, elles acceptent leurs pertes dans l'année où elles les subissent, tout comme elles enregistrent leurs profits dans l'année où ceux-ci ont été réalisés. C'est bien cela, n'est-ce pas?

M. Hammond: C'est exact.

J'aurais un dernier commentaire à faire. Les compagnies dont les activités sont importantes dans les provinces d'Alberta et de Colombie-Britannique, et ce, par rapport au total de leurs affaires, ont de nouveau vu leurs résultats se dégrader parce qu'elles ont dû établir des réserves supplémentaires pour faire face, d'une part, aux pertes sur prêts qui pourraient survenir et, d'autre part, à la moins-value . . .

Le président: Mais c'est tout compris dans ces chiffres, n'est-ce pas?

M. Hammond: Effectivement.

Le président: Ce sont donc là des données nationales qui tiennent compte des problèmes en Alberta et en Saskatchewan, et peut-être même en Colombie-Britannique. Les compagnies ontariennes ont donc sans doute fait beaucoup mieux que cela.

[Text]

Mr. Hammond: Yes, Mr. Chairman. These are just figures in respect to federally incorporated companies. They do not include the . . .

The Chairman: Mr. Riis.

Mr. Riis: Mr. Chairman, would it be possible to get a more detailed breakdown of some of these figures as they relate to different companies?

Mr. Hammond: It would be possible, yes.

Mr. Riis: I am just thinking that for the committee, it would be useful to know some regional variations and how the various trust and loan companies are doing in the country.

Mr. Hammond: Certainly.

Mr. Riis: Good grief! Probably before taxes 75.9% overall, that is not bad.

Mr. Hammond: We must not forget that included in the federal loan companies are the mortgage loan subsidiaries of the banks. They are incorporated under the Loan Companies Act.

The Chairman: Okay. Is there any way to segregate from your figures those loan company figures that are applicable to the banks so that we can treat the trust and loan business separately from the bank and loan business?

Mr. Hammond: I can do that, Mr. Chairman. I do not have those figures readily available tonight, but I can do that for you.

The Chairman: You could give us a table on that . . .

Mr. Hammond: Yes.

The Chairman: —so that we could take a look at the trust company industry separately from the banking industry.

Mr. Hammond: That can be done.

The Chairman: Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: Thank you, Mr. Chairman. On the federal trust companies page, I notice profits of \$181 million with income taxes at \$5 million, which was about the same as the year before, a little less in fact. No doubt someone in your department has analysed why taxes are running at 2.5% of profits and I wondered if you might be able to tell us why corporate taxes are running at 2.5% of profits.

The Chairman: How do you explain \$5 million in taxes for \$175 million profit?

Mr. McCrossan: It is \$181 million profit.

Mr. Hammond: I cannot give you an explanation for that, Mr. Chairman. Of course, our focus is on profits and the bottom line and on solvency. We have not been too worried about taxes from the point of view of the department. But perhaps we could look into that.

The Chairman: Could you give us a breakdown of that and the rationale behind it, because obviously trust companies have certain reserve or allowances in the Income Tax Act? It sounds

[Translation]

M. Hammond: Oui, monsieur le président. Ces chiffres portent uniquement sur les compagnies constituées en corporations en vertu de lois fédérales. Ils ne comprennent pas . . .

Le président: Monsieur Riis.

M. Riis: Monsieur le président, serait-il possible d'avoir une ventilation plus détaillée de ces chiffres pour différentes compagnies?

M. Hammond: Oui, c'est possible.

M. Riis: Je pense qu'il serait intéressant pour le Comité de connaître les variations régionales et de savoir comment les diverses compagnies de fiducie et de prêt s'arrangent au pays.

M. Hammond: Certainement.

M. Riis: Diable! C'est pas mal, 75,9 p. 100 de bénéfices avant impôt.

M. Hammond: Il ne faut pas oublier que sont compris dans les compagnies de prêt fédérales les filiales de prêt hypothécaire des banques. Celles-ci sont incorporées en vertu de la Loi sur les compagnies de prêt.

Le président: Est-il possible de dégager de ces chiffres les montants relatifs aux compagnies de prêt qui s'appliquent aux banques, pour que nous puissions traiter séparément les compagnies de fiducie et les banques au niveau des prêts?

M. Hammond: C'est possible, monsieur le président. Je n'ai pas les chiffres en mains ce soir, mais je peux les obtenir.

Le président: Vous pouvez établir un tableau là-dessus . . .

M. Hammond: Oui.

Le président: . . . pour que nous puissions examiner les compagnies de fiducie séparément de l'industrie bancaire.

M. Hammond: Cela peut se faire.

Le président: Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Merci, monsieur le président. Sur la page traitant des compagnies fédérales de fiducie, je vois des profits de 181 millions de dollars et des impôts sur le revenu de 5 millions de dollars, ce qui représente à peu près la même chose que l'année précédente, un peu moins, en fait. Il y a sûrement quelqu'un, au département, qui a tenté d'expliquer pourquoi les impôts s'élèvent à 2,5 p. 100 des profits, et j'aimerais que vous nous disiez pourquoi les impôts des compagnies ne représentent que 2,5 p. 100 des profits.

Le président: Comment expliquez-vous 5 millions de dollars d'impôt pour 175 millions de dollars de profits?

M. McCrossan: Les profits sont de 181 millions de dollars.

M. Hammond: Je n'ai pas d'explication, monsieur le président. Ce qui nous intéresse, ce sont les profits, le bilan et la solvabilité. Nous ne nous préoccupons pas tellement des impôts au département. Nous pourrions peut-être y jeter un coup d'oeil.

Le président: Pourriez-vous nous faire une ventilation de ces chiffres et nous en expliquer le pourquoi, car les compagnies de fiducie ont évidemment certaines réserves ou déductions

[Texte]

disgraceful that somebody could make \$180 million in profits and only pay \$5 million in taxes.

Mr. McCrossan: On the federal loan companies, the second page, the taxes look much more normal I guess. There is about a 25% rate. But that represents a jump of 10 times, or 8 times I guess. I am curious both as to why the taxes were so low and why the taxes jump so much in this year. It would certainly help the committee in understanding the industry to have some understanding, I guess, among ourselves as to why there is no tax base there when there seems to be a very ample profit base.

Mr. Hammond: We will have to check into that.

The Chairman: You will notice, Mr. Hammond, for example, your own figures. The profits before taxes are up 44%; the actual taxes collected are down 3.7%. So the profit, after taxes, is up 46%.

Mr. Hammond: That is correct.

The Chairman: It sounds like a pretty fine business. It might have something to do with tobacco.

Mr. Hammond: We will have to look into that and get back to you.

Mr. McCrossan: Fine. That is the end of my questions. Thank you.

The Chairman: All right. Would you carry on, Mr. Hammond?

Mr. Hammond: That is the end of my presentation, Mr. Chairman. We wanted to give you these figures to help you.

The Chairman: All right. Mr. Riis.

Mr. Riis: I guess I would just go back to the original question I asked Mr. Hammond. Would it be possible, Mr. Hammond, for you to provide us with a breakdown of, I guess a sampling of, if not a complete turnout of the trust companies and how well they have done?

Mr. Hammond: Certainly.

• 2000

Mr. Riis: Perhaps in light of the recent comments, if we get some idea of those two figures, before taxes and the income taxes paid... it seemed like that might be an interesting picture to unfold.

Mr. Hammond: I might mention that we do publish those figures on an annual basis in our annual report. So they are public information for the past history. Our report usually would not come out for a while yet, because we process the data, etc., but we can assemble that material for you.

Mr. McCrossan: I wanted to get to the resources area. Mr. Hammond, you have requested the same person-years as last year. Last time you were before the committee that I recall, you had some unfilled vacancies, I guess, including actuaries and so on. When you are requesting the same person-years,

[Traduction]

prévues aux termes de la Loi de l'impôt sur le revenu? Cela m'apparaît scandaleux que quelqu'un puisse faire des profits de 180 millions de dollars et ne payer que 5 millions de dollars en impôt.

M. McCrossan: À propos des compagnies fédérales de prêt, à la deuxième page, le chiffre des impôts m'apparaît beaucoup plus normal. Le taux est d'environ 25 p. 100. C'est 10 fois plus élevé, ou disons, 8 fois plus élevé. J'aimerais que vous m'expliquiez cet écart. Cela nous aiderait certainement à comprendre l'industrie et à comprendre aussi pourquoi les impôts sont si peu élevés par rapport aux énormes profits.

M. Hammond: Nous devons y jeter un coup d'oeil.

Le président: Je vous ferais remarquer, par exemple, monsieur Hammond, vos propres chiffres. Les bénéfices avant impôt ont augmenté de 44 p. 100, alors que les impôts perçus ont baissé de 3,7 p. 100. Le bénéfice net s'élève donc à 46 p. 100 de plus.

M. Hammond: C'est exact.

Le président: Les affaires sont bonnes. Cela a peut-être quelque chose à voir avec l'industrie du tabac.

M. Hammond: Nous y jeterons un coup d'oeil et nous vous en reparlerons.

M. McCrossan: Très bien. Je n'ai pas d'autres questions. Merci.

Le président: Vous pouvez continuer, monsieur Hammond.

M. Hammond: J'ai terminé mon exposé, monsieur le président. Nous voulions vous communiquer ces chiffres, c'est tout.

Le président: Très bien. Monsieur Riis.

M. Riis: J'aimerais revenir à la première question que j'ai posée à M. Hammond. Serait-il possible de nous donner une ventilation, sinon un état financier complet des compagnies de fiducie, pour voir comment elles ont fait?

M. Hammond: Certainement.

M. Riis: À la lumière de ce qui vient d'être dit, il serait peut-être bon d'avoir le chiffre des bénéfices avant impôts et celui des impôts payés.

M. Hammond: Je vous ferai remarquer que nous publions ces chiffres dans notre rapport annuel. Ils sont rendus publics annuellement. Notre rapport ne paraîtra pas avant un petit bout de temps, les données devant être traitées, mais nous pouvons quand même vous transmettre les chiffres.

M. McCrossan: Je voudrais aborder la question des ressources. Monsieur Hammond, vous demandez le même nombre d'années-personnes que l'an dernier. La dernière fois que nous nous sommes vus, vous aviez certains postes libres, notamment dans la catégorie des actuaires. Si vous demandez

[Text]

does that actually represent a planned increase in establishment because you are filling positions that were vacant?

Mr. Hammond: Actually, in 1985-86 for the first time we managed to use all the person-years that were authorized for the department. I think if you look at the history of our person-years, you will find that back in 1983-84 we had a fairly significant increase. We went from 209 to 220 in 1983-84, which was an increase of 11. The next year, 1984-85, we went from 220 to 226. In those two years, with those increases, we found we were lapsing a number of person-years. We were not able to stop our positions quickly enough, etc. That was one of the reasons why we did not ask for any person-years in 1985-86 and 1986-87. We thought we would concentrate our efforts in trying to make better use of our lapsed person-years.

I think we have managed to do that. In 1985-86 we actually used up our 226 authorized person-years. We did not lapse any person-years.

Mr. McCrossan: Are you confident you have the staff, then, for adequate early detection of problems in the trust, loan, or P and C areas with the staffing you have requested, or are you likely to be back with supplementary requests for staff?

Mr. Hammond: As a matter of fact, last year, as part of the cut-back program, we were asked to reduce our person-years by eight person-years, starting this year. But as a result of representations we made at the time of main estimates, that request was withdrawn, although we are still under an obligation to reduce our person-years by two in the next fiscal year.

I guess when I appeared before the committee last summer at the time it was considering its report, I indicated that I thought we had generally enough persons to identify the problems. I think we have always managed to identify the problems at a fairly early stage. It is what to do about them. As I indicated, I thought we had enough. But as time goes on, as the problems continue to surface, as we try to help with the preparation of the legislation, as we have to deal with the complaints and enquiries that come from all these people who are involved in troubled financial institutions, and people who are concerned about their own financial institution in light of the failures of other financial institutions, we find that the number of complaints and enquiries and letters we have to answer has just increased dramatically; people writing and asking for information. Putting all these things together, to be able to do a good job we will probably need some increase in staff.

In anticipation of this meeting, I asked our senior managers to get together and to discuss the needs they perceived in the context of everything that has happened during 1985-86. After putting together their submissions, and after they were reviewed by our human resources committee, the conclusion was that to be able to do all the things we would like to be able to do we would like to have 16 person-years. But we are not at

[Translation]

le même nombre d'années-personnes, cela veut-il dire que vous prévoyez un accroissement des effectifs, étant donné que vous remplissez des postes vacants?

M. Hammond: En fait, en 1985-1986, nous avons réussi, pour la première fois, à utiliser toutes les années-personnes allouées au département. Si vous regardez les chiffres des années antérieures, vous constaterez qu'en 1983-1984, le nombre d'années-personnes a augmenté sensiblement. Il est passé de 209 à 220 en 1983-1984, ce qui représente une augmentation de 11 années-personnes. L'année suivante, en 1984-1985, les effectifs sont passés de 220 à 226. Avec ces augmentations, ces deux années-là, nous avions un certain nombre d'années-personnes de trop. Nous ne pouvions pas remplir nos postes assez rapidement. C'est pourquoi nous n'avons pas demandé d'années-personnes de plus en 1985-1986 ni en 1986-1987. Nous avons décidé d'essayer d'utiliser les années-personnes que nous avions de trop.

Je pense que nous avons réussi. En 1985-1986, nous avons utilisé les 226 années-personnes qui nous étaient allouées. Nous n'en avions pas de trop.

M. McCrossan: Pensez-vous que vous avez maintenant le personnel voulu pour dépister assez rapidement les problèmes dans les secteurs des compagnies de fiducie, de prêt et d'assurance de biens et de risques divers, ou pensez-vous devoir demander des années-personnes supplémentaires?

M. Hammond: En fait, l'an dernier, on nous a demandé de réduire nos effectifs de huit années-personnes à compter de cette année, dans le cadre du programme de réduction du personnel. Mais par suite des représentations que nous avons faites lorsque nous avons présenté notre budget des dépenses, cette demande a été retirée, bien que nous soyons toujours tenus de réduire nos effectifs de deux années-personnes au cours du prochain exercice financier.

Lorsque le Comité étudiait son rapport, l'été dernier, je vous ai dit que je pensais que nous avions suffisamment de personnel pour identifier les problèmes. Je pense que nous avons toujours réussi à déceler les problèmes assez rapidement. La difficulté est de savoir ce qu'il faut en faire. Mais j'ai bien dit que je pensais que nous avions suffisamment de personnel. Mais il y a toujours des problèmes qui font surface, nous travaillons à l'élaboration de la loi, nous nous occupons des plaintes et des demandes de renseignements de tous ceux qui sont en rapport avec des institutions financières en difficulté, de ceux qui s'inquiètent de leur propre situation à la lumière des échecs d'autres institutions financières; le nombre de plaintes, de demandes de renseignements, de lettres auxquelles nous devons répondre, a augmenté considérablement; il y a beaucoup de gens qui nous écrivent pour demander de l'information. Pour remplir efficacement toutes ces tâches, nous devrons probablement demander d'accroître nos effectifs.

En prévision de la présente réunion, j'ai demandé à nos cadres supérieurs de se réunir et de discuter de leurs besoins éventuels à la lumière des événements de 1985-1986. Après avoir examiné les rapports des cadres supérieurs que je lui avais soumis, notre comité des ressources humaines est arrivé à la conclusion que, pour accomplir efficacement toutes les tâches qu'il y avait à faire, il nous faudrait 16 années-

[Texte]

the stage yet that we are prepared to formulate a request for that.

• 2005

Mr. McCrossan: It is my understanding, from your testimony last year, that when you feel a company might be moving towards difficulties you increase the frequency of reportings; that rather than annual you go to quarterly and then to monthly statements. Could we get some idea by the four categories of institutions what number of institutions might be on accelerated reporting right now?

Mr. Hammond: I am always reluctant to discuss numbers, because as soon as I mention there are so many companies reporting on a monthly basis, people run out and say that number of companies is in financial difficulty. That is not necessarily the case, because as part of our improved monitoring procedures we ask some companies, which might, for example, be considered to be industry leaders, to report on a monthly basis so we can assess trends, etc. We ask all newly-incorporated companies to report on a quarterly basis or a monthly basis, to keep track. More and more we are asking more companies to report more frequently.

I do not have a figure right in my head now as to the number of companies reporting monthly and the number of companies reporting quarterly, but there are quite a few. But that is not an indication all those companies are companies we need to be seriously concerned about. We are just trying to keep in touch with what is going on in the industry and keep better track of things.

Mr. McCrossan: If you were to look at the four categories—the life companies, the P and C companies, the trust companies, and the loan companies—I would assume from the profit figures that the life companies and the trust companies would represent the minority of the situations where you have accelerated reporting, and the P and C companies would represent the majority.

Mr. Hammond: Certainly we have been concerned about the property and casualty insurance industry, and I would say that if there were more concerns it would be in the P and C industry. But that does not mean we are not closely monitoring companies in the other industries as well.

Mr. McCrossan: As a result of the very recent events in oil prices, have you taken steps to increase reporting frequency in companies in the primary-producing regions?

Mr. Hammond: Of course, most of our companies have not had a significant direct investment in oil and gas activities; they have not been making commercial loans, for example, to the same extent some other types of financial institutions might make. Companies that have been concentrating their

[Traduction]

personnes de plus. Mais nous ne sommes pas prêts à formuler une demande immédiatement à cet égard.

M. McCrossan: Si j'ai bien compris ce que vous nous avez dit l'an dernier, quand vous prévoyez qu'une compagnie aura des difficultés, vous exigez des rapports plus fréquents; c'est-à-dire qu'au lieu de lui demander des comptes annuellement, vous exigez des rapports trimestriels, puis mensuels. Pourriez-vous nous dire, pour chacune des quatre catégories d'institutions, le nombre de compagnies qui doivent vous soumettre des rapports plus fréquents?

M. Hammond: J'hésite toujours à donner des chiffres, parce que, dès que je dis que tel nombre de compagnies soumettent des rapports mensuellement, les gens ont tendance à penser qu'il y a autant de compagnies en difficulté financière. Ce n'est pas nécessairement le cas, parce que, grâce à notre service amélioré de vérification, nous pouvons demander à certaines compagnies que nous estimons, par exemple, être des chefs de file dans l'industrie, de présenter des rapports mensuels pour nous permettre d'évaluer les tendances, et caetera. Nous demandons à toutes les compagnies nouvellement constituées en sociétés de présenter des rapports trimestriels ou mensuels, afin de pouvoir les suivre de près. Nous demandons de plus en plus à un nombre croissant de compagnies de rendre des comptes plus fréquemment.

Je ne peux pas vous dire exactement combien de compagnies font des rapports mensuels ou trimestriels, mais il y en a pas mal. Mais cela ne veut pas dire que toutes ces compagnies sont une source de préoccupations profondes pour nous. Nous cherchons simplement à suivre de plus près ce qui se fait dans l'industrie.

M. McCrossan: Si nous prenons les quatre catégories d'institutions financières: les compagnies d'assurance-vie, les compagnies d'assurance de biens et de risques divers, les compagnies de fiducie et les compagnies de prêt, je suppose, d'après les profits, que la majorité des compagnies qui doivent fournir des rapports fréquents sont les compagnies d'assurance de biens et de risques divers, et que les compagnies d'assurance-vie et de fiducie qui doivent le faire sont en minorité.

M. Hammond: Il est vrai que nous nous préoccupons du secteur des assurances de biens et de risques divers, et je dirais que si nous devons nous intéresser à un secteur en particulier, ce serait bien celui-là. Mais cela ne veut pas dire que nous ne suivons pas de près les compagnies des autres secteurs également.

M. McCrossan: Suite à l'évolution récente des prix du pétrole, avez-vous pris des mesures pour exiger des rapports plus fréquents de la part des compagnies des régions productrices?

M. Hammond: La plupart de nos compagnies n'investissent pas directement dans le secteur du pétrole et du gaz; elles ne font pas, par exemple, autant de prêts commerciaux que d'autres types d'institutions financières. Les compagnies dont les activités étaient centrées dans des régions susceptibles

[Text]

activities in areas that would be directly impacted by the drop in oil prices, a lot of those companies were already reporting to us on a frequent basis.

Mr. McCrossan: Thank you.

The Chairman: I was wondering if it would be possible, before I go to Miss Nicholson, if you could give us some breakdowns of figures. First of all, I think it is important we know how many offices you have across Canada; secondly, how many officers or employees there are in each office across Canada; thirdly, how many trust companies you are supervising; how many loan companies you are supervising; how many P and C companies you are supervising; how many life insurance companies you are supervising; and where the principal source of supervision is for each of these companies? In other words, does Toronto supervise so many, and so many, and so many, and does Winnipeg supervise... whoever they supervise? Could you give us that breakdown, almost by offices, and a list of customers that are reporting to those offices? Is that a possibility?

Mr. Hammond: Yes, that is a possibility. Would you like me to do that now?

The Chairman: Yes, I would. I think it would be very helpful to the committee at this point, Mr. Hammond.

Mr. Hammond: First of all, I might explain that it is our operations branch that is in charge of the supervision of financial institutions.

• 2010

The department is broken down into the Office of the Superintendent; then we have an Operations Branch, which is responsible for the supervision of financial institutions and the pension plans under the Pension Benefits Standards Act; and then we have our Actuarial Branch, which provides actuarial services to the government.

We have some details in here...

The Chairman: Is there a page in the blue book?

Mr. Hammond: Ross, perhaps you could step up here and you could be looking up the references for us while we are talking.

There is an organizational chart, which it might be useful for the members of the committee to look at, on page 11. It shows the Superintendent of Insurance, the Operations Branch, the Actuarial Branch and the Finance and Administration Branch.

The Chairman: Right.

Mr. Hammond: Included in the Finance and Administration Branch would be the Office of the Superintendent, myself, the assistant superintendent, our director of research, our director of legislative planning, etc.

The Chairman: That is the administration?

Mr. Hammond: Yes.

If you look at the Operations Branch, 155 person-years are allocated to the Operations Branch.

[Translation]

d'être affectées directement par la baisse des prix du pétrole étaient déjà tenues, pour une grande part, à nous fournir des rapports fréquents.

M. McCrossan: Merci.

Le président: Avant de passer à M^{me} Nicholson, je voudrais savoir s'il ne serait pas possible d'avoir des chiffres plus détaillés. D'abord, je pense qu'il est important que nous sachions combien vous avez de bureaux à travers le Canada; deuxièmement, combien d'agents ou d'employés travaillent dans chaque bureau; troisièmement, combien de compagnies de fiducie, de prêt, d'assurance de biens et de risques divers et d'assurance-vie vous surveillez; et où se trouve la principale source de contrôleurs pour chacune de ces compagnies? En d'autres termes, combien de compagnies surveille le bureau de Toronto, celui de Winnipeg, et ainsi de suite? Pourriez-vous nous donner la ventilation par bureau, ainsi qu'une liste des clients qui se rapportent à ces bureaux? Pouvez-vous faire cela?

M. Hammond: Oui, c'est possible. Voulez-vous que je le fasse tout de suite?

Le président: Oui, j'aimerais bien. Cela nous serait grandement utile, à ce point-ci, monsieur Hammond.

M. Hammond: Pour commencer, je dois vous dire que c'est notre direction des opérations qui est chargée de la supervision des institutions financières.

Le ministère est composé du bureau du surintendant, et de la direction des opérations qui est chargée de la surveillance des institutions financières et des régimes de pensions en application de la Loi sur les normes des prestations de pensions; puis de la direction de l'actuariat qui assure ses services au gouvernement.

Il y a des détails ici...

Le président: À quelle page dans le livre bleu?

M. Hammond: Ross, vous pourriez peut-être vous approcher et nous trouver les références pendant que nous discutons.

Vous trouverez, à la page 11, un organigramme qui pourra vous éclairer. Vous voyez le surintendant des assurances, la direction des opérations, la direction de l'actuariat et la direction des finances et de l'administration.

Le président: Cela va.

M. Hammond: Dans la direction des finances et de l'administration, il y a le bureau du surintendant composé de moi-même, du surintendant adjoint, du directeur de la recherche, du directeur de la planification législative, etc.

Le président: C'est dans la direction de l'administration?

M. Hammond: Oui.

Dans la direction des opérations, il y a 155 années-personnes.

[Texte]

The Chairman: Is it not 165?

Mr. Hammond: No, 155.

The Chairman: It is 155 plus 10, is it not?

Mr. Hammond: Where are the 10? Okay. I am sorry for the confusion. The 10 relates to people who are involved in the supervision of pension plans.

The Chairman: Okay. So 10 are pension plan people?

Mr. Hammond: Yes. So there are 155 . . .

The Chairman: So you have 10 people in pension plans. Where do the 155 go?

Mr. Hammond: The 155 is broken down. Some of these figures may not tie in exactly because we are making use of lapsed person-years, etc., but I will give you a breakdown by division of . . .

The Chairman: Where are your offices? Can you give us a breakdown of the offices and then the number of people in each division in each office?

Mr. Hammond: Okay. Let us start in Halifax. In Halifax we have one person.

The Chairman: What is he? Is he a supervisor or is he an actuary?

Mr. Hammond: He is an examiner.

The Chairman: He is a supervisor?

Mr. Hammond: Yes.

I should just explain that in our Operations Branch we have three divisions that are directly involved in the supervision of financial institutions: we have our Life Insurance Division, our Property and Casualty Insurance Division and our Trust, Loan and Investment Companies Division. Each division is headed by a director. In Ottawa we have our chief of registration and analysis. The analysis work is done in Ottawa. The review of the statements, etc., is done in Ottawa.

Then, in the field, we have teams of examiners that go out and inspect the books and records of the companies at the companies' premises. These are the people who are located in the field. We have one person in Halifax. That person would report to the director of our Trust, Loan and Investment Companies Division because the examiner in Halifax does more trust and loan work than any other type of work.

I should back up and explain that the main force of our examiners is located in Toronto because that is where most of the financial institutions are located. In Toronto we have approximately 55 people, and those people are divided into divisions. In Toronto we also have a life insurance division, a property and casualty insurance division and a trust and loans division.

The Chairman: How many do you have in Toronto?

Mr. Hammond: I said 55, approximately.

[Traduction]

Le président: N'est-ce pas 165?

M. Hammond: Non, 155.

Le président: N'est-ce pas 155 plus 10?

M. Hammond: Où prenez-vous les 10 autres? Bon, je vois. Je m'excuse de la confusion. Ces 10 années-personnes représentent les effectifs chargés de la surveillance des régimes de pensions.

Le président: Très bien. Il y a donc 10 années-personnes pour les régimes de pensions?

M. Hammond: Oui. Cela veut dire 155 . . .

Le président: Vous avez donc 10 années-personnes pour les régimes de pensions. Que font les 155 autres?

M. Hammond: Nous en avons la ventilation ici. Certains chiffres ne correspondront peut-être pas exactement, parce que nous utilisons des années-personnes que nous avons en trop, mais je peux vous faire la ventilation par division . . .

Le président: Où sont vos bureaux? Pouvez-vous nous faire la ventilation des bureaux, puis du nombre de personnes de chaque division dans chaque bureau?

M. Hammond: Certainement. Commençons par Halifax. Il y a un agent à Halifax.

Le président: Qu'est-ce qu'il fait? Il est contrôleur ou actuaire?

M. Hammond: Il est vérificateur.

Le président: Il est contrôleur?

M. Hammond: Oui.

Je dois vous expliquer que notre direction des opérations comprend trois divisions qui s'occupent directement du contrôle des institutions financières: il y a la division de l'assurance-vie, celle de l'assurance générale ou des fiducies, et celle des compagnies de prêt et de placement. Chaque division est chapeautée par un directeur. À Ottawa, nous avons notre chef du registraire et de l'analyse. Le travail d'analyse se fait à Ottawa. La révision des états financiers se fait également à Ottawa.

Dans les régions, nous avons des équipes de vérificateurs qui examinent les livres et les dossiers des compagnies dans les bureaux des compagnies. Ces agents sont dans les bureaux régionaux. Notre agent de Halifax relève directement du directeur de la division des compagnies de fiducie, de prêt et de placement parce que son travail porte surtout sur ce type d'activités.

Je dois vous signaler que le gros de nos effectifs de vérification se trouvent à Toronto, parce que c'est là que sont établies la plupart des institutions financières. À Toronto, nous avons à peu près 55 personnes réparties dans les différentes divisions. Toronto comprend aussi une division des compagnies d'assurance-vie, une division des compagnies d'assurance générale et une autre des compagnies de fiducie et de prêt.

Le président: Combien êtes-vous à Toronto?

M. Hammond: À peu près 55.

[Text]

The Chairman: How are they broken down?

Mr. Hammond: They are broken down thus: the Life Insurance Division has 16; the Property and Casualty Division has 17; and the Trust, Loan and Investment Companies Division has 15.

The Chairman: Yes.

Mr. Hammond: Which column are you on? I am sorry; I am in the wrong . . .

The Chairman: It looks all right to me.

• 2015

Mr. Hammond: I am sorry; I am on the wrong column here. I am out by a couple, but in any event, we are close.

The Chairman: Okay. Pensions?

Mr. Hammond: No, there are no pension people in Toronto.

The Chairman: There are no pension people in Toronto?

Mr. Hammond: No. So just to go over the figures again . . .

The Chairman: I have life, 16; P and C, 17; and trust and loan, 15.

Mr. Hammond: It should be: life, 17; property and casualty, 18; and trust and loans, 16.

The Chairman: Okay. Now, I have Halifax and Toronto so far. What else do you have?

Mr. Hammond: Halifax is one. Then the next office, moving west, is Winnipeg. We have four people in Winnipeg, and the people in Winnipeg would do all sorts of work. They would examine life companies, trust and loan companies, P and C companies.

The Chairman: The same as Halifax?

Mr. Hammond: The same as Halifax. Then we move to Vancouver. We have four people in Vancouver, and again, they would do . . .

The Chairman: The whole bit.

Mr. Hammond: The whole bit, yes. Now, the proviso is that, if there is a company with a special problem requiring special attention, then we would send in some people from Toronto to assist.

The Chairman: Is there no one in Montreal?

Mr. Hammond: Yes, I did not mention Montreal. We have seven in Montreal.

The Chairman: Montreal is in the same position as Vancouver, Winnipeg and Halifax.

Mr. Hammond: That is correct.

The Chairman: I see.

[Translation]

Le président: Comment se répartissent les effectifs?

M. Hammond: Eh bien voici: 16 personnes à la division de l'assurance-vie; 17 à la division de l'assurance générale; et 15 à la division des compagnies de fiducie, de prêt et de placement.

Le président: Je vois.

M. Hammond: À quelle colonne vous réferez-vous? Je m'excuse, je n'ai pas la bonne.

Le président: Cela m'apparaît correct.

M. Hammond: Je m'excuse, je n'ai pas la bonne colonne. Les chiffres ne sont pas tout à fait exacts, mais de toute façon, ils sont assez proches.

Le président: Bon. Les pensions?

M. Hammond: Non, il n'y a personne qui s'occupe des pensions à Toronto.

Le président: Personne ne s'occupe des pensions à Toronto?

M. Hammond: Non. Alors, pour reprendre les chiffres . . .

Le président: Vous avez dit 16 dans l'assurance-vie; 17 dans l'assurance générale; et 15 dans les compagnies de fiducie et de prêt.

M. Hammond: Cela devrait être 17 pour l'assurance-vie; 18 pour l'assurance générale; et 16 pour les compagnies de fiducie et de prêt.

Le président: Cela va pour Halifax et Toronto. Qu'y a-t-il à part cela?

M. Hammond: Il y a un bureau à Halifax. Le bureau suivant à l'Ouest est à Winnipeg. Il y a quatre personnes au bureau de Winnipeg qui s'occupent de toutes sortes de choses. Elles vérifient les compagnies d'assurance-vie, les compagnies de fiducie et de prêt, de même que les compagnies d'assurance générale.

Le président: La même chose qu'à Halifax?

M. Hammond: C'est cela. Ensuite, nous allons à Vancouver. Il y a quatre agents là-bas qui, eux aussi, s'occupent . . .

Le président: De tout.

M. Hammond: De tout, oui. Cependant, si une compagnie a un problème spécial qui demande une attention particulière, nous envoyons quelqu'un de Toronto pour s'en occuper.

Le président: Il n'y a pas de bureau à Montréal?

M. Hammond: Si, il y a sept personnes à Montréal; j'avais oublié.

Le président: Montréal se trouve dans la même situation que Vancouver, Winnipeg et Halifax.

M. Hammond: Exactement.

Le président: Je vois.

[*Texte*]

Mr. Riis: Would you send Toronto teams out west these days?

Mr. Hammond: Yes, it would depend on the size of the company and the particular circumstances.

The Chairman: Mr. Minaker.

Mr. Minaker: Mr. Hammond, on page 29 of the blue book you have the figure 16. How many in management would be located in Ottawa? You have 12 shown right now for 1986-87.

Mr. Hammond: Yes, those would all be located in Ottawa.

Mr. Minaker: How many of the actuarial science would be there?

Mr. Hammond: All but two. We now have two in Toronto.

Mr. Minaker: How many of the foreign service nine would be in Ottawa?

Mr. Hammond: Do you mean in the administrative services line?

Mr. Minaker: Yes.

Mr. Hammond: How many of those would be in Ottawa? All but eight, I would say, would be in Ottawa. We have one AS in Toronto.

Mr. Minaker: So you have eight in Ottawa.

Mr. Hammond: Yes.

Mr. Minaker: How many of the commerce 100 would be in Ottawa?

Mr. Hammond: Of the commerce, it would be all but the figures we have given you for the local offices, which would add up to about 55 or 60. So it would be about 55 to 60 in the field and the rest in Ottawa.

Mr. Minaker: So it would be about 45 in Ottawa.

Mr. Hammond: Yes.

Mr. Minaker: In program administration, how many would be in Ottawa?

Mr. Hammond: They would all be in Ottawa.

Mr. Minaker: Of the other nine, how many would be in Ottawa?

Mr. Hammond: That is right, all.

Mr. Minaker: All of the nine would be in Ottawa?

Mr. Hammond: Yes.

Mr. Minaker: In technical service support, how many would be in Ottawa?

Mr. Hammond: All.

Mr. Minaker: In the administrative support under clerical and regulatory, how many would be in Ottawa of the 33?

Mr. Hammond: I would say all but about four.

Mr. Minaker: Under stenographic and typing, they would be spread about . . .

[*Traduction*]

M. Riis: Enverriez-vous des équipes de Toronto dans l'Ouest par les temps qui courent?

M. Hammond: Oui, tout dépendant de la taille de la compagnie et des circonstances.

Le président: Monsieur Minaker.

M. Minaker: Monsieur Hammond, à la page 29 du Livre bleu, nous avons le tableau 16. Combien de cadres sont à Ottawa? Le tableau en montre 12 pour 1986-1987.

M. Hammond: Oui, tous ceux-là se trouvent à Ottawa.

M. Minaker: Combien travaillent en actuariat?

M. Hammond: Tous sauf deux. Il y a deux actuaire à Toronto.

M. Minaker: Combien y a-t-il d'agents du service extérieur à Ottawa?

M. Hammond: Vous voulez dire dans les services administratifs?

M. Minaker: Oui.

M. Hammond: Combien sont-ils à Ottawa? Ils sont tous là sauf huit. Nous avons un agent d'administration à Toronto.

M. Minaker: Il y a en donc huit à Ottawa.

M. Hammond: Oui.

M. Minaker: Combien y a-t-il d'agents de commerce à Ottawa sur les 100?

M. Hammond: Dans le secteur commerce, c'est ce qui reste après le nombre que nous vous avons donné pour les bureaux locaux; c'est-à-dire environ 55 ou 60. Il y aurait environ de 55 à 60 agents dans les régions et le reste à Ottawa.

M. Minaker: Il y en aurait donc environ 45 à Ottawa.

M. Hammond: Oui.

M. Minaker: Combien y a-t-il de personnes dans l'administration des programmes à Ottawa?

M. Hammond: Elles sont toutes à Ottawa.

M. Minaker: Des neuf autres, combien sont à Ottawa?

M. Hammond: J'ai dit tous.

M. Minaker: Tous les neuf sont à Ottawa.

M. Hammond: Oui.

M. Minaker: Au service technique, combien y en a-t-il à Ottawa?

M. Hammond: Ils y sont tous.

M. Minaker: Sur les 33 personnes des services de soutien administratif dans la catégorie des commis aux écritures, combien y en a-t-il à Ottawa?

M. Hammond: Ils sont tous là, sauf à peu près quatre.

M. Minaker: Dans la catégorie des sténographes et dactylos, il y en aurait . . .

[Text]

Mr. Hammond: Again, we would have about three of those in the field.

Mr. Minaker: So 21 would be in Ottawa.

Mr. Hammond: That is right.

Mr. Minaker: One of the concerns the committee had when we were talking about the problems the financial institutions were getting into is that we did not have coverage in the field to the degree . . . Is there any thought of changing and moving some of these people from Ottawa out to where the action is taking place?

Mr. Hammond: As you can see, we do have a significant number of people in the field. We certainly have been increasing . . .

The Chairman: I think you have a disgraceful situation. You have only 71 people in the field, by my count.

Mr. Hammond: Yes.

The Chairman: The rest of them are all in Ottawa, and there is no financial business done in Ottawa in this country. This is not a financial centre; this is a government centre. Now, why do we have these people in Ottawa? Why are they not out where they could do some work? Why are they not where our committee thinks they ought to be, which is out where the business of the country is being conducted? Why are they not out where they can smell the roses?

Mr. Hammond: As you can see, we do have a significant number out in the field. I can assure you that people in Ottawa are very busy.

• 2020

The Chairman: I am sure they are. They are shuffling paper for the Minister. But where are they out looking after the companies that are in trouble?

Mr. Hammond: They are not just shuffling paper for the Minister. They are carrying out financial analyses. They are reviewing reports. They are doing a lot . . .

The Chairman: Just as I said, they are shuffling paper for the Minister. They are reviewing their reports from the field. Why are they not out in the field doing the work?

Mr. Hammond: Well, we have a lot of people who are out in the field doing the work.

The Chairman: There are 71.

Mr. Hammond: Yes, 71 people who are out there . . .

The Chairman: Why do we not reduce the number of people, person-years on your staff to 71? Because that is the number of people you have out in the field doing the work.

Mr. Minaker: Mr. Chairman, I count only 61 out in the field. I count 165 in Ottawa from the total that Mr. Hammond just gave us.

The Chairman: What have we got all these people here in Ottawa for? How many trust companies are headquartered in Ottawa? How many insurance companies are headquartered

[Translation]

M. Hammond: Il y a à peu près 3 personnes dans les régions.

M. Minaker: Cela veut dire 21 personnes à Ottawa.

M. Hammond: C'est cela.

M. Minaker: L'une des choses que le Comité a relevée lorsqu'il s'est penché sur les problèmes des institutions financières, c'est qu'il n'y a pas suffisamment de services dans les régions . . . Est-il question au ministère de muter certains effectifs d'Ottawa vers les régions où il y a des problèmes?

M. Hammond: Comme vous pouvez le voir, il y a un nombre assez important de personnes dans les régions. Nous avons augmenté sensiblement . . .

Le président: Je pense que c'est scandaleux. Selon mes calculs, il n'y a que 71 personnes dans les régions.

M. Hammond: Oui.

Le président: Les autres sont toutes à Ottawa où il n'y a aucune institution financière. Ottawa n'est pas un centre financier; c'est un centre gouvernemental. Pourquoi donc gardez-vous tout ce monde à Ottawa? Pourquoi ces gens-là ne sont-ils pas là où il y a du travail? Pourquoi ne sont-ils pas là où le Comité voudrait les voir; c'est-à-dire dans les centres financiers du pays? Pourquoi ne sont-ils pas là où est l'action?

M. Hammond: Comme vous pouvez le voir, il y a un bon nombre de personnes dans les régions. Je puis vous assurer que les gens à Ottawa sont très occupés.

Le président: Je n'en doute pas. Ils aident le ministre à ranger ces dossiers. Pourquoi restent-ils à Ottawa plutôt que de s'occuper sur place des compagnies en difficultés?

M. Hammond: Ils ne font pas qu'aider le ministre à ranger ses dossiers. Ils font des analyses financières. Ils étudient les rapports. Ils font beaucoup . . .

Le président: C'est exactement ce que je viens de dire, ils font un simple travail de bureaucrates. Ils étudient les rapports qui leur sont communiqués. Pourquoi ne font-ils pas le travail sur place?

M. Hammond: Nous avons beaucoup de gens qui font le travail sur place.

Le président: 71.

M. Hammond: Oui, 71 agents qui . . .

Le président: Pourquoi ne pas réduire vos effectifs à 71 année-personnes? Ce sont ces personnes qui font le vrai travail.

M. Minaker: Monsieur le président, d'après mes calculs, il n'y en a que 61. D'après les chiffres que vient de nous donner M. Hammond, j'en compte 165 à Ottawa.

Le président: À quoi servent toutes ces personnes à Ottawa? Combien de compagnies fiduciaires ont leur siège social à Ottawa? Combien de compagnies d'assurances ont leur siège

[Texte]

in Ottawa? How many billions of dollars of business is done in Ottawa? How many bond issues are issued from Ottawa? I mean, just what the hell is done in Ottawa except spend money and use the taxpayers' resources?

Mr. Hammond: Well, to answer your question, we have one financial institution here in Ottawa, Metropolitan Life.

The Chairman: Yes, yes. Okay. I hate to be anti-Ottawa, but I have to sit back and say to you that the only place where people diddle depositors and play fast games with other people's money is somewhere other than Ottawa, because the only thing people come to Ottawa for is for a hand-out or a bail-out. And I do not know why we need over 100 people in your department here in Ottawa to look after hand-outs and bail-outs.

Mr. Minaker: More. It is 165.

An hon. member: There are a lot of hand-outs!

Mr. Hammond: You must remember that some of these people are involved in the actuarial work. They are not all involved in . . .

The Chairman: Why can we not have the actuaries out where the actuaries are in the business field?

Mr. Hammond: Well . . .

The Chairman: In other words, the actuaries in life insurance companies are in Toronto, they are in Winnipeg, and why have we not got the actuaries working for the Government of Canada in Toronto and Winnipeg?

An Hon. Member: Or London?

The Chairman: Or in London? Or how about Kamloops?

Mr. Riis: Do you want a motion?

Mr. Hammond: Most of the actuaries in the department, in the Actuarial Branch, of course, are doing work for the government. They are doing the pension work, Canada Pension Plan work. They work on the Public Service Superannuation Plan . . .

The Chairman: How much of your department, then, is involved in doing superannuation work and Canada Pension Plan work, and work for the Government of Canada for public servants and so on who are collecting money from the Government of Canada? How many people do you really need here to look after the financial end of the Government of Canada, as opposed to the people you are supposed to be supervising?

Mr. Hammond: There are 26 people doing that sort of work, sir.

The Chairman: So we could cut down the staff in Ottawa to 26 and the rest could be fired. Is that right?

Mr. Hammond: Well, some people might think so.

The Chairman: You know, seriously, I do not want to be fast and loose here. I am sitting back and saying, look, we have had problems in this whole field. Right? And you have . . . Mr. Minaker can add up faster than I can and he says there are 61 out in the field and we have 165 here. Now, surely to goodness

[Traduction]

social à Ottawa? Combien de milliards de dollars changent de mains à Ottawa? Combien d'obligations sont émises à Ottawa? Grand Dieu, à part gaspiller les deniers des contribuables, qu'est-ce qui se fait à Ottawa?

M. Hammond: Il y a une institution financière dont le siège social se trouve à Ottawa, la *Metropolitan Life*.

Le président: Oui. D'accord. Je n'ai rien contre Ottawa mais ce n'est pas à Ottawa qu'on escroque les déposants, qu'on jongle avec les économies des autres, c'est ailleurs. Les dirigeants de ces institutions ne viennent à Ottawa que pour réclamer de l'argent ou se faire renflouer. Comment pouvez-vous justifier de tels effectifs à Ottawa?

M. Minaker: 165!

Une voix: Ceux qui viennent réclamer de l'argent ne manquent pas!

M. Hammond: Il ne faut pas oublier qu'une partie de ce personnel a la responsabilité des services actuariels. Ils ne s'occupent pas tous . . .

Le président: Pourquoi ne pas envoyer vos actuaires directement sur place?

M. Hammond: Bien . . .

Le président: En d'autres termes, les actuaires des compagnies d'assurance-vie sont à Toronto, à Winnipeg, pourquoi, dans ce cas, les actuaires travaillant pour le gouvernement du Canada ne se trouvent-ils pas à Toronto et à Winnipeg?

Une voix: Ou à London?

Le président: Ou à London? Ou à Kamloops, d'ailleurs?

M. Riis: Vous voulez une motion?

M. Hammond: La majorité des actuaires des services actuariels du département, bien entendu, travaillent pour le gouvernement. Ils ont la responsabilité actuarielle du régime de pension du Canada, du régime de pensions de la Fonction publique . . .

Le président: Combien de vos employés ont la responsabilité des dossiers des prestataires du régime de pensions du Canada, du régime de pensions de la Fonction publique? De combien d'employés avez-vous vraiment besoin pour faire ce travail par opposition au nombre nécessaire pour exercer cette supervision pour laquelle vous êtes mandaté?

M. Hammond: 26 agents sont affectés à ce genre de travail, monsieur.

Le président: Nous pourrions donc réduire les effectifs d'Ottawa à 26 et mettre les autres à la porte. N'est-ce pas?

M. Hammond: D'aucun pourraient le penser.

Le président: Soyons sérieux. Nous venons de connaître de graves problèmes dans ce secteur. N'est-ce pas? Et vous avez . . . M. Minaker compte plus vite que moi et selon lui vos effectifs extérieurs sont de 61 alors qu'à Ottawa ils sont de 165. Ce n'est pas à Ottawa que ces problèmes existent. N'est-

[Text]

that is where part of our problem is in the loosey-goosey way that we have had problems with financial institutions. Right? Now, why do we not have these people out where the action is? Why have we got all these people here where there are no head offices except, as you say, Metropolitan Life?

Mr. Hammond: Well, it may be that we should be looking in the future to moving some of these people. But I do not agree that these people are sitting here doing unproductive work. I can assure you that the people are working very hard and they are doing very useful work.

The Chairman: Miss Nicholson. Your turn.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman. Could I refer Mr. Hammond to page 8, where you talk about procedures having been put in place that focus supervisory attention on companies exhibiting signs of financial weakness? And later on you refer to the role of external auditors and also to real estate appraisal. Now, when this committee was examining the banks, we had some criticisms of the way external auditors see their role—the fact that external auditors had not seen themselves as whistle blowers—and we certainly had many questions about real estate appraisal.

• 2025

I notice you say that you have fully-qualified real estate appraisers now available to you. So I would like to ask you, first, are you satisfied that these fully-qualified real estate appraisers are able to give you absolutely dependable information? In some cases I think we had the feeling here that the issue was not whether an appraiser was properly qualified but whether he really had the local information to have a truly well-informed and useful opinion, and likewise with the external auditors. You sound as though you are satisfied now that you are getting timely, prompt information. Can you tell us what you have done to be sure of that with both these cases?

Mr. Hammond: In so far as appraisals are concerned, I think I have explained to the committee before, for a long time the department has been concerned about the values that have been assigned to foreclose real estate investments or mortgages in arrears. For a number of years we have been zeroing in on real estate values, etc. If we have some doubts about values we ask the company to provide us with the appraisal it is using to justify the value that it has assigned to the property, either for purposes of the mortgage loan or for purposes of reporting in its statement.

If we have doubts about the appraisal, based on the experience of our examiners who are in the field, we will refer that appraisal to the Department of Public Works for comment. The Department of Public Works has a number of qualified real estate appraisers who are located across Canada. They have regional offices and so the appraisal would be sent to the regional office that is responsible for the area where the

[Translation]

ce pas? Pourquoi ne pas avoir plus d'agents là où il en faut? Pourquoi tout ce personnel à Ottawa où il n'y a pas de sièges sociaux à l'exception, comme vous l'avez dit, de la *Metropolitan Life*?

M. Hammond: Il est possible qu'éventuellement nous envisagions de déplacer une partie de ce personnel. Je ne suis cependant pas d'accord avec vous lorsque vous dites que ce personnel ne fait rien. Je peux vous assurer qu'il travaille très fort et qu'il fait un travail fort utile.

Le président: Mademoiselle Nicholson. Votre tour.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président. Vous dites à la page 9 que des procédures ont été mises en place afin que les compagnies qui présentent des signes de faiblesse financière fassent l'objet d'une plus grande surveillance. Vous parlez un peu plus loin du rôle des vérificateurs externes et de l'attention particulière à prêter aux valeurs attribuées aux biens immobiliers. Lorsque notre Comité a examiné la situation des banques, de nombreuses critiques ont été exprimées au sujet de la manière dont les vérificateurs externes concevaient leur rôle—ils n'estiment pas devoir vous prévenir chaque fois qu'ils constatent qu'une compagnie est en difficulté—et de nombreuses questions ont été posées au sujet des évaluations immobilières.

Vous dites que dorénavant vous aurez à votre disposition des évaluateurs de biens immobiliers pleinement qualifiés. Êtes-vous convaincus que ces évaluateurs de biens immobiliers pleinement qualifiés puissent vous fournir des renseignements totalement fiables? Dans certains cas, nous avons eu l'impression que ce n'était pas tellement la qualification des évaluateurs qui était en cause mais plutôt le manque de connaissances des circonstances locales permettant de formuler un avis véritablement informé et utile. C'était la même chose pour les vérificateurs extérieurs. Vous semblez maintenant convaincus que ce problème est résolu. Pouvez-vous nous dire ce que vous avez fait pour pouvoir l'affirmer dans les deux cas?

M. Hammond: Pour ce qui est des évaluations, je crois vous avoir déjà expliqué que, depuis longtemps, notre département s'inquiète de la valeur attribuée à des biens immobiliers saisis ou à des hypothèques en souffrance servant de garanties à des investissements. Depuis un certain nombre d'années nous étudions en priorité cette question d'évaluation de biens immobiliers ou autres. Si nous avons des doutes quant à la valeur citée, nous demandons à la compagnie de nous fournir l'évaluation utilisée pour justifier la valeur attribuée à ce bien quand il doit servir à garantir un prêt hypothécaire ou qu'il figure dans l'état financier.

Si des doutes sont exprimés par nos inspecteurs, qui sont sur place, nous renvoyons pour avis cette évaluation au ministère des Travaux publics. Le ministère des Travaux publics compte un certain nombre d'évaluateurs de biens immobiliers qualifiés dans toutes les régions du Canada. Ce ministère a des bureaux régionaux et cette évaluation est donc envoyée au bureau régional qui a la responsabilité de la région où se trouve le bien évalué. L'évaluateur régional nous transmet un rapport.

[Texte]

property is located. The appraiser would give comments to us on the appraisal.

If the appraiser indicates that he does not think it is an acceptable appraisal, then we would require a new appraisal done by an appraiser who is chosen from a list of acceptable appraisers, acceptable to Public Works, and the appraisal done in accordance with standards that are established by the appraisal people at Public Works. But the appraisal would be done by somebody in the private sector.

Miss Nicholson: And are you satisfied then that is leading to your getting appraisals based on actual market conditions that are current as opposed to best-case scenarios?

Mr. Hammond: Yes, we are satisfied that, when we follow this procedure, we are getting the type of appraisal to which you refer.

Miss Nicholson: Now what about the external auditors? Some of the large auditing or accounting firms, I gather, have been through a number of internal convulsions since our report was published. Can you tell us the present state of play there?

Mr. Hammond: As you know, unlike the Office of the Inspector General of Banks, the traditional approach of the department has been not to rely on the auditors and that is why we have a team of inspectors who go around and carry out on-site examinations. We have always done our own examinations, although the companies are required to file audited statements.

As part of our regular examination procedure, we insist on seeing the management letter that the auditors provide to the company. We ask to see the internal audit reports when we sit down with the auditor to discuss areas of concern that they have raised in their management report.

I think, as I have also indicated to you in previous sessions, usually the experience we have had with the auditors has been good for many areas, but when it came to the question of values assigned to real estate and mortgage loans, we did not always feel we were getting the support that we should from the auditors. And in fact, in a number of cases—Pioneer Trust, and a number of other cases—we insisted on reserves that were more stringent than the reserves required by the auditors.

• 2030

Miss Nicholson: Thank you.

Both on page 9 and on page 13 you refer to your staff as participating in developing a revised approach to the regulation of Canadian financial institutions. Presumably that refers to the preliminary work that was done to prepare this bill that was tabled this morning, Bill C-103. Are there other initiatives, too?

Mr. Hammond: Yes. Our staff is working on the general revisions of the insurance legislation and the trust and loan legislation. The Minister has promised complete revisions in the future. That work is ongoing. Our staff has done some

[Traduction]

Si, selon lui, cette évaluation n'est pas acceptable, nous demandons à ce qu'une nouvelle évaluation soit faite par un évaluateur choisi dans une liste d'évaluateurs agréés—agréés par les Travaux publics—et l'évaluation est faite conformément aux normes établies par la Division des évaluations des Travaux publics. Il reste que cette évaluation est faite par un évaluateur du secteur privé.

Mme Nicholson: Vous estimez donc que grâce à cette procédure, ces évaluations sont fondées sur les conditions réelles du marché et non pas sur des conditions optimales?

M. Hammond: Oui, nous estimons qu'en suivant cette procédure, nous obtenons ce genre d'évaluation dont vous parlez.

Mme Nicholson: Bon. Maintenant, les vérificateurs externes. Je crois que, depuis la publication de notre rapport, certaines grosses compagnies de vérification, certains gros cabinets comptables ont connu un certain nombre de convulsions internes. Pouvez-vous nous dire un mot sur l'évolution de la situation?

M. Hammond: Comme vous ne l'ignorez pas, contrairement à ce que fait le bureau de l'inspecteur général des banques, la démarche traditionnelle du département n'a jamais été de se fier au vérificateur, et c'est la raison pour laquelle nous avons une équipe d'inspecteurs qui fait des tournées d'inspection. Bien que les compagnies aient l'obligation de déposer des états financiers vérifiés, nous les avons toujours soumis à examen.

Dans le cadre de cet examen, nous réclamons la lettre d'accompagnement fournie à la compagnie par les vérificateurs. Lorsque nous discutons avec les vérificateurs des faiblesses signalées dans leur rapport, nous demandons toujours à voir les rapports de vérification interne.

Comme je vous l'ai également indiqué lors de réunions précédentes, nos rapports avec les vérificateurs ont toujours été généralement bons mais, quand venait la question des valeurs attribuées aux biens immobiliers et aux prêts hypothécaires, il nous arrivait d'avoir le sentiment d'un manque de coopération de leur part. Et, en fait, dans un certain nombre de cas—*Pioneer Trust*, et dans un certain nombre d'autres cas—nous avons réclamé des réserves beaucoup plus strictes que celles prévues par les vérificateurs.

Mme Nicholson: Merci.

A la page 9 et à la page 13, vous dites que votre département participe activement à l'élaboration d'une approche révisée de la réglementation des institutions financières canadiennes. Je suppose qu'il s'agit des travaux préliminaires à la préparation du projet de loi qui a été déposé ce matin, le projet de loi C-103. Y a-t-il également d'autres initiatives?

M. Hammond: Oui. Notre personnel s'est attelé à une révision générale de la législation régissant les assurances et de la législation régissant la fiducie et les prêts. Le ministre a promis une révision générale. Ces travaux sont en cours. Notre

[Text]

work on revisions to the insurance legislation which the Minister has indicated should be ready in the not too distant future. We are part of that whole process.

Miss Nicholson: You also refer to changes to the Canada Deposit Insurance Corporation. As you know, the legislation we have to date really made a very small change in order to deal with the deficit. Do you have a discussion paper or anything you could provide this committee with on where your officials are in preparing changes to the Canada Deposit Insurance Corporation?

Mr. Hammond: No. We are not directly involved in preparing revisions to the Canada Deposit Insurance Corporation Act, although, again, we are certainly consulted on proposed changes.

I guess the comments we had in this blue book were in the context of changes in the Canada Deposit Insurance Corporation, along the lines that were suggested by the Wyman committee, or perhaps even your own committee, may result in significant changes in the department. It was in that context we made those remarks.

Miss Nicholson: Finally, the issue of program effectiveness. As you point out on page 15, apart from the number of companies that fail as compared to the number that survive, measures of effectiveness for the supervision of financial institutions are not easily developed. Obviously recent events, I am sure, have given a certain urgency to finding some methods. How far along are you with that?

Mr. Hammond: The areas we have been concentrating on are trying to learn from our mistakes, or rather, from the lessons we have learned from the failures—I guess saying mistakes is not necessarily the best word—trying to benefit from the experience we have gained. As we indicated to you during our appearances in connection with the study you were doing on financial institutions, we have learned a number of lessons. We have revised our procedures; we have been responsible for making a number of recommendations for changes in the legislation; we have had a review. Each one of the failed companies has been looked at carefully by the person responsible for program evaluation work. They came up with a number of recommendations, but those are recommendations we had already proceeded with. We are not sort of standing waiting for somebody to do a study and then tell us what we need to do. Most of the things they are suggesting we do, we have already started to do.

The Chairman: And that includes diversifying your staff in the field.

Mr. Hammond: Well, we have. Certainly in the last few years we have expanded the staff in the field. As I indicated, we did get about 17 person-years 3 or 4 years ago, and a lot of those went to the field. If you will look at our figures, you will find there has been a lot of . . .

[Translation]

personnel a déjà préparé certains textes concernant la législation des assurances et le ministre a indiqué qu'ils ne tarderaient pas à être proposés. Nous sommes directement associés à cet exercice.

Mme Nicholson: Vous parlez également de modifications devant être apportées à la Société d'assurance-dépôts du Canada. Comme vous le savez, les légères modifications qui ont été apportées à la loi régissant cette société ne l'ont été en réalité que pour combattre le déficit. Avez-vous un document de travail indiquant où en sont vos collaborateurs dans l'élaboration des modifications à apporter à la Société d'assurance-dépôts du Canada?

M. Hammond: Non. Nous ne participons pas directement à la révision de la Loi sur la Société d'assurance-dépôts du Canada bien que, encore une fois, nous soyons certainement consultés à ce sujet.

Si nous parlons dans ce Livre bleu des modifications proposées à la Société d'assurance-dépôts du Canada, propositions fondées sur les suggestions du Comité Wyman, ou même d'ailleurs peut-être sur vos propres suggestions, c'est parce qu'elles peuvent avoir des conséquences importantes pour notre département. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre ces remarques.

Mme Nicholson: Pour finir, la question de l'efficacité du programme. Comme vous le dites à la page 16, mis à part le nombre de compagnies qui ont fait faillite comparativement au nombre de celles qui ont survécu, il n'est pas facile d'élaborer des mesures de l'efficacité pour la surveillance des institutions financières. Il est évident que les derniers événements confèrent un caractère d'urgence à l'élaboration de telles mesures. Où en êtes-vous?

M. Hammond: Nous avons surtout essayé de tirer partie de nos erreurs, ou plutôt, de tirer un enseignement de ces faillites—parler d'erreurs n'est peut-être pas forcément judicieux—nous avons essayé de tirer un enseignement de l'expérience passée. Comme nous vous l'avons indiqué lors de nos comparutions pendant votre étude sur les institutions financières, nous avons appris un certain nombre de leçons. Nous avons révisé nos procédures; nous avons fait un certain nombre de recommandations sur les modifications à apporter à la législation; nous avons fait une étude. Les circonstances de toutes les compagnies ayant fait faillite ont été étudiées attentivement par les responsables de l'évaluation du programme. Ils ont fait un certain nombre de recommandations que nous avions d'ailleurs déjà anticipées. Nous n'attendons pas que quelqu'un fasse une étude pour nous dire ce que nous devons faire. Nous avons déjà commencé à faire la plupart des choses qu'ils nous recommandent de faire.

Le président: Y compris l'affectation d'une plus grande partie de vos effectifs à l'extérieur.

M. Hammond: C'est ce que nous avons fait. Au cours des dernières années, nous avons accru nos effectifs extérieurs. Comme je vous l'ai dit, 17 années-personnes nous ont été accordées il y a trois ou quatre ans et, pour beaucoup, elles ont été affectées à l'extérieur. Il suffit de regarder les chiffres. Beaucoup . . .

[Texte]

• 2035

The Chairman: We can now expect you to reduce the staff in Ottawa considerably and put them all out in the field, all out to work or out to pasture.

Mr. Hammond: I have the message.

But I want to mention also, with regard to program effectiveness and what is going on, that we are now being looked at in detail by the Auditor General. They are doing a comprehensive audit of the department. You will have the benefit of their report the next time you see me, to see what they think of our operation. So there are a number of things going on.

Miss Nicholson: This is my last question. Could you tell us something about the kinds of circumstances that would make it essential for your staff to go overseas? Could you give us some indication of the approximate cost per annum of travel and subsistence outside Canada for these officers?

Mr. Hammond: First of all, we do not have anybody stationed abroad. We do not have any foreign service officers. It is called "the administrative and foreign service category". We are caught up in the terminology that the public service uses. We have some people who are classified as PM's and they fall within the administrative and foreign service category. But these are all people who are located here in Canada. We do not have people posted abroad.

Miss Nicholson: We do not send people off to the Bahamas looking for numbered bank accounts?

Mr. Hammond: No. Occasionally, we do send people to the United States because we have some of our companies doing business in the United States. I cannot think of anybody going to Europe, for example. Certainly, I have never travelled to Europe on government business in all the years I have been in the public service.

Miss Nicholson: Thank you.

The Chairman: Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: Thank you.

I would like to follow up on what Miss Nicholson was asking. There were three initiatives that we had recommended in our report, which were under way, and I wondered if I could get status reports on them: First, the initiative to establish a policy holder compensation fund for the life insurance industry; and second, the same fund for the P and C industry. Maybe I could ask about those. Negotiations were actively under way last September or October and it was anticipated they would be completed this year.

We are now one-quarter of the way through the year. Are any of these agreements in place or are they close to being in place?

Mr. Hammond: Not yet, Mr. Chairman. I think the agreement relating to the property and casualty insurance companies is closer to being in place than the agreement relating to the life insurance company. The superintendents of

[Traduction]

Le président: Nous pouvons maintenant compter sur une réduction considérable des effectifs à Ottawa et sur une augmentation des effectifs à l'extérieur. Tous au charbon.

M. Hammond: Message reçu.

Je tiens cependant à vous signaler également qu'en ce qui concerne l'efficacité du programme, nous sommes soumis actuellement à un examen détaillé par le Bureau du vérificateur général. Son Bureau soumet notre département à une vérification intégrée. Nous aurons son rapport lors de notre prochaine comparution et vous saurez ce qu'il pense de nous. Il y a donc un certain nombre de choses qui se passent en ce moment.

Mme Nicholson: Ma dernière question. Pourriez-vous nous citer le genre de circonstances rendant essentiel le déplacement de votre personnel à l'étranger? Pourriez-vous nous donner une idée de ce que coûtent approximativement ces déplacements par année?

M. Hammond: Premièrement, nous n'avons pas de personnel à l'étranger. Nous n'avons pas d'agent affecté au service étranger. Il y a ce qu'on appelle la «catégorie administration et services extérieurs». C'est la terminologie utilisée par la Fonction publique. Certains de nos agents sont classés comme PM et se trouvent donc dans la catégorie administration et services extérieurs. Cependant, ces agents sont ici, au Canada. Nous n'avons personne à l'étranger.

Mme Nicholson: Nous n'envoyons personne aux Bahamas pour vérifier les comptes bancaires à numéro?

M. Hammond: Non. À l'occasion, nous envoyons des agents aux États-Unis parce que certaines de nos compagnies opèrent aux États-Unis. Je n'ai pas d'exemple de quelqu'un ayant été en Europe, par exemple. Personnellement, je n'ai jamais été en Europe aux frais du gouvernement depuis que je suis fonctionnaire.

Mme Nicholson: Merci.

Le président: Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Merci.

J'aimerais poursuivre certaines des questions de M^{lle} Nicholson. Nous avons fait trois recommandations dans notre rapport et j'aimerais savoir ce qui leur est arrivé. Premièrement, nous avons recommandé l'établissement d'un fonds d'indemnisation des titulaires de polices d'assurance-vie. Deuxièmement, l'établissement d'un fonds similaire pour les assurances de biens et de risques divers. Je pourrais peut-être commencer par celles-là. Les négociations ont sérieusement débuté en septembre et en octobre derniers et il était prévu qu'elles aboutiraient cette année.

Nous entamons le deuxième trimestre. Des accords ont-ils été conclus ou sont-ils sur le point de l'être?

M. Hammond: Non, pas encore, monsieur le président. Je crois que l'accord concernant les compagnies d'assurance de biens et de risques divers sera plus vite conclu que celui concernant les compagnies d'assurance-vie. Les surintendants

[Text]

insurance are meeting, not next week but the next in Toronto, to go over the latest set of documents that have been produced by the the property and casualty insurance industry. I think, by and large, there is agreement in principle on all the important points. It is just the details that have to be worked out.

In addition, the industry is looking to the provinces to pass legislation that would do a couple of things: one, it would make membership in this plan mandatory as a condition for being licensed in the particular province. Ontario has introduced legislation to this effect. That legislation has not yet been passed.

They also want the provinces to increase their financial standards, the requirements for property and casualty insurance companies. In some cases that can be done by regulation, in some cases it can be done by legislation.

I would be in a better position to tell you the exact timing after this meeting, but I still hope that perhaps some time this year the fund for the property and casualty insurance companies will be in place.

Mr. McCrossan: Now, the two industry proposals we had, as I recall, were on a post-assessment basis.

Mr. Hammond: That is correct.

Mr. McCrossan: We had recommended a prefunded basis similar to the CIBC. What is the current thinking on the funding of these policy holder guaranteed plans?

• 2040

Mr. Hammond: At the present time, I think the funding is still going to be on a post-assessment basis. You will remember that at this point in time both the industries are taking the initiative. They would like the opportunity to make this a private-sector initiative, and they have suggested that the funds should be operated on a post-assessment basis.

I think, having studied it, you will remember that the first proposal for a compensation plan came from our department away back in 1982, and we did look at the possibility of a post-assessment and a pre-assessment. We thought the post-assessment was feasible; I think it is feasible. At this point in time, I think the attitude is that the industry is taking this initiative, and the proposal is that it be done on a post-assessment basis. But if that approach does not work, then maybe some initiatives on the part of some of the governments would be necessary.

Mr. McCrossan: Okay. The other area is this. The committee recommended that we expand the role of evaluation actuaries, and I gather the profession, the Canadian Institute of Actuaries, has now issued a report basically concurring with our recommendation.

Mr. Hammond: Yes.

[Translation]

des assurances doivent se réunir dans 15 jours à Toronto pour étudier la dernière série de documents préparés par les compagnies d'assurance de biens et de risques divers. Je crois que, dans une grande mesure, il y a accord de principe sur tous les points importants. Il ne reste qu'à régler les détails.

De plus, les compagnies attendent des provinces qu'elles adoptent des lois devant faire une ou deux choses: premièrement, faire de la participation obligatoire à ce régime une condition d'agrément dans la province. L'Ontario vient de déposer une loi à cet effet. Elle n'a pas encore été adoptée.

Elles veulent aussi que les provinces augmentent leurs normes financières, les critères pour les compagnies d'assurance de biens et de risques divers. Dans certains cas, cela peut être fait par réglementation, dans d'autres par législation.

Je pourrais mieux vous renseigner après cette réunion, mais j'ai l'espoir qu'avant la fin de cette année, il existera un fonds pour les compagnies d'assurance de biens et de risques divers.

M. McCrossan: Si ma mémoire est exacte, les deux propositions présentées par ces compagnies reposaient sur une évaluation *a posteriori*.

M. Hammond: C'est exact.

M. McCrossan: Nous avons recommandé un préfinancement analogue à celui de la BCIC. Quelles sont les idées proposées actuellement pour le financement de ces régimes de garantie pour les titulaires de polices?

M. Hammond: Je crois qu'actuellement il est toujours question d'un financement en fonction d'une évaluation *a posteriori*. N'oubliez pas que pour le moment ce sont les compagnies qui prennent l'initiative. Elles aimeraient que ce soit une initiative venant du secteur privé et elles ont suggéré que ce financement se fasse sur la base d'une évaluation *a posteriori*.

Vous vous souviendrez, puisque vous l'avez étudiée, que la première proposition de régime d'indemnisation est venue de notre département en 1982, et nous avons considéré la possibilité d'un financement fondé sur une évaluation *a posteriori* et sur une pré-évaluation. Nous pensions que le financement fondé sur une évaluation *a posteriori* était possible; je pense que c'est possible. Pour le moment, ce sont les compagnies qui ont l'initiative, et elles proposent un financement fondé sur une évaluation *a posteriori*. Si cela s'avère impossible, il sera peut-être nécessaire que certains gouvernements interviennent.

M. McCrossan: D'accord. Notre Comité avait recommandé un élargissement du rôle des actuaires en matière d'évaluation, et je crois que l'Institut canadien des actuaires vient de publier un rapport approuvant pour l'essentiel notre recommandation.

M. Hammond: Oui.

[Texte]

Mr. McCrossan: Are there discussions ongoing between your office and the CIA?

Mr. Hammond: Yes. Of course, I have received a copy of that report and responded very positively. Of course, that report has not yet been endorsed by the membership, and that is a big step. We are interested to see how the profession reacts to the report. Certainly, I reacted to the report in a positive fashion and wrote back to the institute and said we wanted to liaise with them and consult with them, and we would be very interested to see how the members reacted.

Mr. McCrossan: When is this due to be put to the members?

Mr. Hammond: The members have all received a copy, and my understanding is that it will be discussed at the June meeting.

Mr. McCrossan: Finally, as for specialty insurance companies such as MIC Life Insurance Corporation, what type of professionals do you have examining them? They are really a breed among themselves.

Mr. Hammond: We use our examiners who are on the scene in Toronto to do the on-site examinations. They go in and look at the books and records and do carry out the examinations. But in addition, we have some special capital and surplus requirements for the mortgage insurance companies, and those are worked on by our actuaries who are located here in Ottawa.

Mr. McCrossan: Thank you.

The Chairman: Mr. Riis.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman.

First of all, Mr. Hammond, let me say that I suggest you take the comments of our illustrious chairman regarding the staffing of your office outside Ottawa as being notice for the next time we have a chance to discuss the staffing of these offices. I remember the discussions we had last year of this, and things seem to have changed, marginally at least. He obviously feels quite strongly about this point.

As a committee, we also feel strongly, Mr. Hammond, regarding the integration of financial and non-financial institutions. You obviously have read our report and know the unanimous feelings of the committee on this. What are your views regarding integration of financial and non-financial institutions?

Mr. Hammond: If I had my druthers, I would prefer that financial institutions be completely independent of non-financial institutions.

The Chairman: Why is that?

Mr. Hammond: Because one is always concerned, when a financial institution is a member of a large organization that has other interests, that this financial institution may be influenced to make investment decisions or decisions about loans, etc.

[Traduction]

M. McCrossan: Y a-t-il actuellement des discussions entre votre bureau et l'ICA?

M. Hammond: Oui. Bien entendu, j'ai reçu une copie de ce rapport et j'y ai réagi de manière très positive. Bien entendu, ce rapport n'a pas encore été approuvé par les membres, et ce n'est pas rien. La réaction des membres nous intéresse vivement. J'ai réagi personnellement à ce rapport de manière positive et j'ai proposé d'établir avec l'institut un comité de liaison et de consultation car nous aimerions beaucoup connaître la réaction des membres.

M. McCrossan: Quand ce rapport doit-il être soumis aux membres?

M. Hammond: Les membres ont tous reçu ce rapport et, sauf erreur, il doit faire l'objet d'une discussion lors de la réunion de juin.

M. McCrossan: Pour finir, quel genre de professionnels utilisez-vous pour inspecter les compagnies d'assurance spécialisée telle que la *MIC Life Insurance Corporation*? Ce sont des compagnies vraiment à part.

M. Hammond: Nous nous servons de nos inspecteurs de Toronto qui font des examens sur place. Ce sont eux qui examinent la comptabilité et les dossiers. De plus, cependant, nos actuaire d'Ottawa ont la responsabilité des compagnies d'assurance hypothécaire.

M. McCrossan: Merci.

Le président: Monsieur Riis.

M. Riis: Merci, monsieur le président.

Premièrement, monsieur Hammond, permettez-moi de vous suggérer de considérer les commentaires de notre illustre président concernant vos effectifs à l'extérieur d'Ottawa comme un avertissement. Nous reparlerons de la dotation en personnel de ces bureaux la prochaine fois. Je me souviens des discussions de l'année dernière à ce sujet et les choses semblent avoir changé, marginalement tout du moins. Il est évident que cette question l'intéresse très vivement.

Collectivement, monsieur Hammond, nous avons également de très fortes convictions concernant l'intégration des institutions financières et non financières. De toute évidence, vous avez lu notre rapport et vous connaissez notre sentiment unanime à ce sujet. Que pensez-vous de l'intégration des institutions financières et non financières?

M. Hammond: Si j'avais le choix, je préférerais que les institutions financières soient totalement indépendantes des institutions non financières.

Le président: Pourquoi?

M. Hammond: Lorsqu'une institution financière est membre d'une grosse organisation qui a d'autres intérêts on peut toujours craindre que cette institution financière soit influencée au niveau de ses décisions d'investissements, de prêts, etc.

[Text]

The Chairman: As a practical matter, you could not check those, either, because you could not be sure a favour was not done for one of the owners because a mortgage was given to someone else.

Mr. Hammond: That is right, yes.

The Chairman: All right. You could not be sure some loan advance or private placement had not been looked after because there was an arrangement for a commission to one of the owner companies. There is no way you could check out those things, is there?

• 2045

Mr. Hammond: I grant you that there are things like that that could happen and that we would not have any way of knowing about. But . . .

The Chairman: Indeed, they do happen, do they not?

Mr. Hammond: It could be that they do happen.

The Chairman: Indeed, is it not fair to say, Mr. Hammond, that the ownership of a trust company . . . the real advantage to the owners is in the deals it brings the owners, not in the profit it makes from the intermediary activity?

Mr. Hammond: Well, I guess I would not be prepared to go that far.

The Chairman: You would not go as far, then, as the owners of private trust companies have talked to us about, to say there is really no profit in the intermediary activity; it really is the profit in the deals that come your way because you happen to be in control of a great, large amount of money.

Mr. Hammond: No, I would not go so far as to say that.

The Chairman: Do you see any real profit, then, when somebody might be prepared to pay \$54 a share for Canada Trust? How could you ever make a buck on that and borrow your money at 10% from the profits of Canada Trust?

Mr. Hammond: I have not worked out those figures, but . . .

The Chairman: Would Canada Trust produce a profit for you of 10% at \$54 a share?

Mr. Hammond: Canada Trustco of course has been very profitable. It has been a profitable company. Its profits were up again this year. So in the longer term . . .

The Chairman: Would it produce a profit at a cash outlay of \$54 a share to justify borrowing money on a tax-deductible basis at \$54 a share? Where is the profit in the deal to the purchaser?

Mr. Hammond: Well, they must think it has some value. I . . .

The Chairman: Oh, I know they think it has some value; and I am pointing out to you how they think it has some value, Mr. Hammond. What I am saying is, on the basis of the cash invested, is there a profit?

Mr. Hammond: I have not done those calculations.

[Translation]

Le président: Dans la pratique, il vous serait impossible de dire que tel ou tel prêt hypothécaire a été consenti à la demande d'un des actionnaires.

M. Hammond: C'est exact.

Le président: Très bien. Vous ne pourriez déterminer si un prêt ou un placement privé a bénéficié d'une faveur spéciale à la suite d'une entente de commission avec l'une des compagnies propriétaires. Il vous serait impossible de le savoir, n'est-ce pas?

M. Hammond: Il est certain que cela pourrait arriver et que nous n'en saurions rien. Cependant . . .

Le président: Cela arrive, n'est-ce pas?

M. Hammond: C'est possible.

Le président: Ne peut-on dire, monsieur Hammond, que les actionnaires d'une compagnie fiduciaire . . . le véritable avantage pour les actionnaires se trouve dans les bonnes affaires qu'elle leur offre et non pas dans les bénéfices tirés des activités intermédiaires?

M. Hammond: Je ne pense pas que j'irais jusque là.

Le président: Vous n'iriez pas jusqu'à dire comme nous l'ont dit les actionnaires de compagnies fiduciaires privées, que les activités intermédiaires ne leur rapportent rien, qu'en réalité, ce qui leur rapporte ce sont les bonnes affaires qui leur tombent du ciel parce qu'ils contrôlent d'énormes sommes d'argent.

M. Hammond: Non, je n'irais pas jusque là.

Le président: Dans ce cas, voyez-vous un profit réel quand quelqu'un est prêt à payer 54\$ pour une action de *Canada Trust*? Comment pouvez-vous gagner de l'argent si vous empruntez à 10 p. 100 sur les bénéfices de *Canada Trust*?

M. Hammond: Je n'ai pas fait ces calculs, mais . . .

Le président: *Canada Trust* peut-il vous rapporter un profit avec un taux de 10 p. 100 sur des actions de 54\$?

M. Hammond: Bien entendu, *Canada Trustco* est une compagnie très rentable. C'est une compagnie rentable. Ses profits ont encore augmenté cette année. A plus long terme . . .

Le président: Y a-t-il un profit lorsqu'on achète une action 54\$ pour justifier l'emprunt d'argent sur la base d'une déduction d'impôt à 54\$ l'action? Où est le profit pour l'acheteur?

M. Hammond: Ils doivent y trouver une certaine valeur. Je . . .

Le président: Je sais très bien qu'il pense que cette action a une certaine valeur et je vous en donne les raisons, monsieur Hammond. Ce que je vous demande, c'est: sur la base de l'argent investi, y a-t-il profit?

M. Hammond: Je n'ai pas fait ces calculs.

[Texte]

The Chairman: Has anybody in your operation done those calculations?

Mr. Hammond: No, sir.

The Chairman: When are you going to do those calculations? Will you file those calculations with us and show us the kind of return, based on the 1985 returns from Canada Trust, that would indicate the kind of return on equity a person would get if they paid \$54 a share for Canada Trust stock?

Mr. Hammond: We will try to do those calculations.

The Chairman: Well, can you do them? There should be no problem. Can you file those with the committee?

Mr. Hammond: We will do that.

The Chairman: Can we have them reasonably . . . I am sure the press would like to see those calculations.

Mr. Riis: Mr. Hammond, has Imasco been in contact with you to seek your views on their proposed take-over?

Mr. Hammond: They have not been in touch with me to seek my views on the proposed take-over. I have had some conversations with Imasco. First of all I explained the provisions of the proposed legislation that was tabled in the House today. A week or so ago, after the take-over bid was announced, somebody from Imasco did speak to me about that proposed legislation. I explained my understanding of the provisions of that proposed legislation . . .

The Chairman: Do you know the date on which they spoke to you?

Mr. Hammond: Yes. I cannot give you the exact date, but it was the Saturday of . . .

The Chairman: Easter Saturday?

Mr. Hammond: Was it Easter weekend? No, the weekend before.

Mr. McCrossan: That was the day before they announced it.

Mr. Hammond: The day before they announced it, that is right. Yes, that Saturday. I just very briefly went over the provisions of the proposed legislation and I explained to them the provisions of the proposed legislation as it was tabled in the House in draft form. That was the extent of our conversation.

Mr. Riis: Can a take-over, Mr. Hammond, go ahead now under, the present regulations, without the approval of the Minister?

Mr. Hammond: There is nothing in the existing Loan Companies Act that would stop the take-over from proceeding.

Mr. Riis: And presumably, then, the proposed legislation that is before the House now with the November 29 effective date would, once it is passed, give the Minister authority to decide on any transaction subsequent to that date.

[Traduction]

Le président: Quelqu'un dans votre bureau a-t-il fait ces calculs?

M. Hammond: Non, monsieur.

Le président: Quand allez-vous faire ces calculs? Nous communiquerons ces calculs et nous montrerez-vous le genre de rapport, sur la base des déclarations de *Canada Trust* pour 1985, indiquant les genres de rapport pouvant être espérés par une personne achetant une action de *Canada Trust* à 54\$?

M. Hammond: Nous essayerons de faire ces calculs.

Le président: Pouvez-vous les faire? Cela ne devrait pas poser de problème. Pouvez-vous nous en communiquer les résultats?

M. Hammond: C'est ce que nous ferons.

Le président: Pouvons-nous espérer les avoir . . . je suis certain que les journalistes aimeraient voir ces chiffres.

M. Riis: Monsieur Hammond les représentants d'Imasco ont-ils contacté pour connaître votre opinion sur leur proposition de prise de contrôle?

M. Hammond: Ils ne m'ont pas contacté pour me demander ce que je pensais de leur proposition de prise de contrôle. J'ai discuté avec les représentants d'Imasco. Premièrement, je leur ai expliqué les dispositions du projet de loi déposé à la Chambre hier. Il y a environ une semaine, après l'annonce de l'offre de prise de contrôle, un représentant d'Imasco m'a parlé de ce projet de loi. Je lui ai donné mon interprétation des dispositions de ce projet de loi . . .

Le président: Vous souvenez-vous de la date?

M. Hammond: Oui. Je ne peux pas vous donner la date exacte, mais c'était le samedi . . .

Le président: Le samedi de Pâques?

M. Hammond: Le week-end de Pâques? Non, le week-end d'avant.

M. McCrossan: C'était le jour avant qu'ils annoncent leur offre.

M. Hammond: Le jour avant qu'ils annoncent leur offre, c'est exact. Oui, ce samedi-là. J'ai rapidement parcouru le projet de loi déposé à la Chambre et je leur en ai expliqué les dispositions. Notre conversation n'a pas été plus loin.

M. Riis: Monsieur Hammond, une prise de contrôle peut-elle actuellement, en fonction de la réglementation actuelle, avoir lieu sans l'approbation du ministre?

M. Hammond: Rien dans la Loi actuelle sur les compagnies de prêt ne permet d'interdire une prise de contrôle.

M. Riis: Le projet de loi déposé à la Chambre—et dont la date d'entrée en vigueur est le 29 novembre—une fois adopté, donnera je suppose, au ministre le pouvoir d'approuver ou pas toute transaction faite après cette date.

[Text]

• 2050

Mr. Hammond: The way the legislation is framed, if it is passed the way it is framed now, if Imasco proceeds with this deal and it acquires Genstar, then the Minister would have the authority to do two things: she would have the authority to require Genstar to divest itself of its interest in Canada Trustco, or she would have the authority to tell Canada Trustco that Genstar could not vote the shares and she could put the shares in a voting trust. That is . . .

Mr. Riis: Thank you. Mr. Hammond, if . . .

Miss Nicholson: Could I just have a supplementary on that, if you do not mind?

The Chairman: Yes, a supplementary.

Miss Nicholson: A vice-president of Imasco has been quoted as saying that he gave the Minister and the officials notice, before the takeover bid was made public, and offered to participate in a review on the same basis as if this legislation were law.

Were you aware of that or involved in that, other than the Saturday morning conversation you mentioned?

Mr. Hammond: No, I was not. No. I did have that conversation on that Saturday; I cannot give you the date now, but the Saturday before the Easter weekend.

Miss Nicholson: Thank you.

Mr. Riis: If this deal goes through, do you feel confident that your department would be able to sufficiently supervise or monitor what would be going on within this corporate giant, to remove any possibility of self-dealing?

Mr. Hammond: No, I would not say that we would be able to remove every possibility, be able to detect every possibility of self-dealing. The chairman pointed out some examples . . .

The Chairman: For example, Mr. Hammond, this company is involved in fast foods. It is exceptionally hard to get a mortgage on a hamburger stand; it always has been. But mortgages are placed on hamburger stands, and who values them if the owner and the borrower are the same person?

Mr. Hammond: Yes. I do want to point out, though, Mr. Chairman, that there are provisions in the existing legislation that would say that if Imasco acquired control of Canada Trustco, Canada Trustco would be prohibited by law from lending any money to Imasco or investing in Imasco or in any corporation in which Imasco had more than a 10% interest. Those provisions are in the legislation now and they have been there for a good number of years because, of course, we have had trust and loan companies that have been controlled by single owners for a good number of years. So those provisions are there and are in the legislation.

The Chairman: How do you supervise them?

Mr. Hammond: First of all, our examiners become familiar with the ownership structure. When they are out carrying out the examinations, they try to watch for this sort of thing. They review the investment portfolio. You look, of course, at all the

[Translation]

M. Hammond: Si le projet de loi est adopté tel quel, et si Imasco décide effectivement d'acheter Genstar, la ministre pourra faire deux choses: soit demander à Genstar de vendre les actions de Canada Trustco qu'elle détient, soit indiquer à Trustco que Genstar ne peut pas exercer son droit de vote et assujettir les actions à une convention de vote fiduciaire. Autrement dit . . .

M. Riis: Merci. Monsieur Hammond, si . . .

Mme Nicholson: Me permettez-vous une question complémentaire?

Le président: Allez-y.

Mme Nicholson: Un des vice-présidents de Imasco aurait dit qu'avant de rendre publique l'offre d'achat, il en avait avisé la ministre et ses fonctionnaires et offert de participer à une étude, tout comme si le projet de loi était déjà en vigueur.

A part la conversation du samedi matin à laquelle vous avez fait allusion, étiez-vous au courant?

M. Hammond: Non, absolument pas. J'ai eu la conversation mentionnée ce samedi-là; je ne me souviens pas de la date, mais c'était le samedi avant la fin de semaine de Pâques.

Mme Nicholson: Je vous remercie.

M. Riis: Si l'affaire se conclut, êtes-vous sûr que votre ministère est bien en mesure de contrôler ce qui se passe dans ce conglomérat, d'empêcher toute possibilité de transactions intéressées?

M. Hammond: Non, je dirais que c'est impossible d'éviter ou de déceler toute possibilité de transactions intéressées. Le président nous a donné quelques exemples . . .

Le président: À supposer, monsieur Hammond, qu'il s'agisse d'une compagnie qui vende des casse-croûtes. Ceux qui vendent des hamburgers ont toujours eu du mal à trouver des hypothèques. Mais quand ils en trouvent, qui en établit le montant lorsque le propriétaire et l'emprunteur sont la même personne?

M. Hammond: Effectivement. Mais je voulais faire remarquer, monsieur le président, qu'il existe certaines dispositions dans la loi actuelle; et si la majorité des actions de Canada Trustco était aux mains d'Imasco, Canada Trustco n'aurait pas le droit de prêter de l'argent à Imasco, ni d'acheter des actions d'Imasco ou de toute autre société dont Imasco détient plus de 10 p. 100 des actions. Ces dispositions se trouvent dans la loi actuelle et depuis déjà un bon nombre d'années; cela fait en effet un bon nombre d'années que nous avons des fiducies ou des compagnies de prêts aux mains d'un propriétaire unique.

Le président: Vous les surveillez comment?

M. Hammond: Nos experts se familiarisent tout d'abord avec les structures de la propriété. Ce faisant, ils gardent l'oeil ouvert, sur le portefeuille de placements, sur les prêts impor-

[Texte]

big loans, any loans that may have favourable financing or may look suspicious, etc., etc. So you try to zero in on this sort of thing.

I am not saying that we would catch every one, but we do try to watch this sort of thing. We have had this for a good number of years and, by and large, I think there have not been too many problems. Where we have had the problems . . .

The Chairman: How many situations have you had with major trust companies owned by non-financial institutions?

Mr. Hammond: We have not had that many situations. Occasionally we find something, but we have not . . .

The Chairman: Indeed, you have very few. For example, Standard Trust is probably your greatest problem, is it not, with Denison Mines owning 48%? And possibly Royal Trustco with the trial on the Brascan connection.

Mr. Hammond: Yes.

The Chairman: Have you any others that are really non-financial people in a major ownership place?

Mr. Hammond: Well, First City Trust is not our company; it is an Alberta company.

The Chairman: Yes, but it is still owned by the Belzberg family, who are essentially financial people.

Mr. Hammond: Yes, although they have real estate interests as well. So I do not know whether you consider . . . I would consider that as non-financial because that, of course, calls for a lot of cash and you are always concerned about that. In fact, one of the main concerns we have about the existing provisions in the legislation is that there is no prohibition on buying and selling of assets. Although a trust company cannot invest in or lend to a shareholder that has more than a 10% interest, or in any corporation in which such a shareholder has more than 10% interest, there is nothing to say that . . .

• 2055

The Chairman: By itself, though.

Mr. Hammond: That is right.

The Chairman: That was essentially the problem with Patrician Land Corporation and Fidelity Trust Company.

Mr. Hammond: Yes.

Mr. Riis: How do you catch somebody, Mr. Hammond? Do you occasionally catch someone? What happens?

Mr. Hammond: You can require them to dispose of the investment, or replace the investment. Of course now we are going to have the cease and desist orders, if the new legislation goes through, so you can tell them to cease and desist. We can tell them to get rid of the investment.

Mr. Riis: At the moment, though, that is all; just say do not do that.

[Traduction]

tants, sur les prêts à taux favorables ou les prêts qui ont l'air suspect, etc. Il faut garder l'oeil ouvert.

On ne voit pas tout, bien sûr, mais on essaie. Et je dois dire qu'au fil des ans, on n'a pas eu trop de problèmes. Quand les problèmes surgissent . . .

Le président: Combien de cas connaissez-vous où de grosses fiducies sont aux mains d'institutions autres que financières?

M. Hammond: Ils ne sont pas nombreux. Il arrive que l'on découvre quelque chose, mais nous n'avons pas . . .

Le président: Le fait est qu'il y a très peu de cas. Votre plus gros problème, c'est le Standard Trust, n'est-ce pas, qui possède 48 p. 100 des actions de Denison Mines? Le Royal Trustco aussi peut-être avec le procès concernant Brascan.

M. Hammond: Effectivement.

Le président: Avez-vous d'autres cas où la majorité des actions sont aux mains d'institutions autres que financières?

M. Hammond: Eh bien, la First City Trust n'est pas une de nos compagnies; c'est une compagnie de l'Alberta.

Le président: En effet, mais elle est la propriété de la famille Belzberg, qui sont des financiers essentiellement.

M. Hammond: En effet, même s'ils possèdent aussi des titres immobiliers. Je ne vois donc pas pourquoi vous considérez . . . Au moins, ce ne sont pas des financiers, car cela sous-entend de grosses sommes d'argent comptant et c'est ce qui vous inquiète. En fait, l'aspect de la loi qui nous préoccupe le plus à l'heure actuelle, c'est le fait qu'on n'interdise ni l'achat, ni la vente d'actifs. Il est vrai qu'une fiducie ne peut pas placer d'argent dans une compagnie qui possède plus de 10 p. 100 de ses actions, ou dans une société dont cette compagnie détient plus de 10 p. 100 des actions, ni leur en prêter. Par contre, il n'y a rien qui empêche . . .

Le président: Directement.

M. Hammond: C'est juste.

Le président: C'est précisément le problème qui s'est posé avec la *Patrician Land Corporation* et la *Fidelity Trust Company*.

M. Hammond: En effet.

M. Riis: Comment arrive-t-on à prendre quelqu'un la main dans le sac, monsieur Hammond? Ça arrive quelquefois? Qu'est-ce qui se passe alors?

M. Hammond: Vous pouvez exiger qu'ils se débarrassent de leur placement, qu'ils investissent ailleurs. On aura désormais la possibilité d'avoir recours pour ce faire à une ordonnance, si le projet de loi est adopté. On peut leur dire de se débarrasser de leur placement.

M. Riis: Mais c'est tout ce que vous pouvez faire, pour l'instant; le leur dire.

[Text]

Mr. Hammond: That is right, yes. Well, you force them to get rid of the investment.

Mr. McCrossan: Do you go looking for back-to-back arrangements where one financial institution accommodates another financial institution on a reciprocal basis, such as A loans money to X and B loans money to Y where A could not loan money to Y and B could not loan money to X?

Mr. Hammond: That happens. Yes, we are aware of that happening. Our focus, with the resources we have, is to try to zero in on solvency. We try to catch the major problems and where the problems are.

You could have a situation where if there are rules in the insurance legislation and in the trust companies legislation saying they cannot lend to officers you might have Company A lending to the officers of Company B, and Company B lending to officers of Company A. You might have that sort of thing going on. We try to catch that, although, strictly speaking, there is nothing in the law to prohibit it. But I cannot say when we have what we think are sound, well managed companies that we spend a lot of time trying to catch that sort of thing. We are more worried about the serious problems, the large loans where they are not valuing something properly. Even if you had thousands and thousands of people you might not catch all the things the chairman, for example, has mentioned.

Mr. Riis: As a committee, of course, we are very concerned about the implications of the Imasco take-over. Can you provide us with any compelling evidence that this take-over would, in fact, be in the best interest of the country?

Mr. Hammond: No, I cannot provide you with any compelling evidence that this would be in the best interest of the country.

Mr. Riis: If you were aware of a transaction taking place that you determined not to be in the best interest of the country, is there anything you can do now to stop that process?

Mr. Hammond: Not under the existing legislation.

Mr. Riis: But under the new legislation?

Mr. Hammond: If there was a change in ownership or control, then the transaction has to be reviewed by the Minister.

The Chairman: What happens if you have that situation take place before the legislation? Can you not, under the Loan Companies Act and the Trust Companies Act, reduce the gearing or leverage of Canada Trust Company? Can you tell us the leverage of Canada Trust that is permitted right now? Is it 25 to 1?

Mr. Hammond: It is authorized at 25; it is operating at about 20.

The Chairman: And so if it were to go into a non-financial position, it certainly would be far more risky than with a financial company. Why would you not then immediately reduce the leverage?

Mr. Hammond: Of course, it is already owned by a non-financial company.

[Translation]

M. Hammond: C'est exact, en effet. On les oblige à se débarrasser de leur placement.

M. McCrossan: Essayez-vous de repérer ces arrangements dos à dos, ce genre d'accord réciproque entre deux institutions financières: par exemple, A prête de l'argent à X et B prête de l'argent à Y, parce que A ne peut pas prêter d'argent directement à Y et B ne peut pas en prêter directement à X?

M. Hammond: Ça arrive, nous savons que ça arrive. Vu le niveau de nos ressources, ce qui nous intéresse surtout, c'est la solvabilité. On essaie de repérer les problèmes les plus graves et de les identifier.

Supposons que les lois qui régissent les compagnies d'assurances et les fiducies précisent qu'ils n'ont pas le droit de consentir de prêts à leurs administrateurs; la compagnie A pourrait prêter de l'argent aux administrateurs de la compagnie B et vice-versa. Ça se fait. On a l'oeil ouvert, même si, strictement parlant, il n'y a rien d'illégal à cela. Mais quand nous avons affaire à des compagnies stables bien administrées, je ne vous dirai pas qu'on passe beaucoup de temps à essayer de repérer ce genre de choses. Les problèmes sérieux nous intéressent davantage, les prêts importants pour lesquels l'évaluation a été mal faite. Même si vous aviez des milliers d'employés, vous auriez du mal à identifier tous les problèmes que le président a signalés.

M. Riis: Bien entendu, ce qui intéresse surtout notre Comité, ce sont les implications de l'offre d'achat d'Imasco. Pouvez-vous nous prouver de façon tangible que cet achat profiterait au pays?

M. Hammond: Non, je ne peux pas vous donner de preuves tangibles.

M. Riis: Supposons que vous soyez au courant d'un projet de vente qui nuirait aux intérêts canadiens; pouvez-vous empêcher que la vente se fasse?

M. Hammond: Pas en vertu de la loi actuelle.

M. Riis: Et avec la nouvelle loi?

M. Hammond: S'il y avait changement de propriété ou de contrôle, la transaction devrait être étudiée par le ministre.

Le président: Supposons que le cas se présente avant l'entrée en vigueur du projet de loi. Est-ce que les lois qui régissent les compagnies de prêts et les fiducies ne vous permettent pas de modifier le levier opérationnel de la Canada Trust? Quel est à l'heure actuelle pour cette compagnie le niveau d'élasticité du bénéfice par rapport au chiffre d'affaires? 25 contre 1?

M. Hammond: Le niveau officiel est de 25 contre 1, même si le niveau effectif est de 20 contre 1.

Le président: Et si la Canada Trust devient une entreprise non financière, les risques deviendront beaucoup plus élevés. Dans ce cas, pourquoi ne pas modifier immédiatement le levier opérationnel?

M. Hammond: La société en question est déjà la propriété d'une compagnie non financière.

[Texte]

The Chairman: In a sense it is and it is not. While Genstar has non-financial interests, the market has valued its financial interests at least at \$54 out of a total of \$58, and some of the \$4 difference is involved in real estate holdings which this committee would probably view as ancillary to its financial holdings.

Mr. Hammond: There is a provision in the legislation that gives the Minister the authority to reduce the company's borrowing ratio, but it would be subject to a hearing and representation.

• 2100

Mr. Blenkarn: Is there any appeal or any court order that can be brought against the Minister if she would reduce the leverage or gearing that Canada Trust can have from 25:1 to, say, 10:1?

Mr. Hammond: I guess I would have to consult my legal adviser on that question. I do not have an immediate answer for you.

Mr. Blenkarn: When you were involved in... was it Continental Trust Company?... you reduced their leverage...

Mr. Hammond: Greymac Mortgage Corporation.

Mr. Blenkarn: —and Greymac Mortgage—because you were not happy with the way the company was operating or the ownership of the company. You reduced the leverage there substantially. Indeed, with Continental you reduced the leverage and then put them off-base and as a result obtained a winding-up order. Is that not correct?

Mr. Hammond: That is an oversimplification. But we certainly did reduce the...

Mr. Blenkarn: Well, if you had not reduced the leverage, they would have been on-side.

Mr. Hammond: The winding-up order was issued by the judge for reasons... the grounds that were used in the application were that it was just and equitable to wind them up, not that they were not complying with their borrowing ratio.

Mr. Blenkarn: Yes, but the gist of the situation is that they had a leverage ratio of 20:1 and you reduced that leverage ratio significantly, and then you applied to the court to have them wound up because they could not bring in the additional capital to bring them on-side.

Mr. Hammond: That was part of it, but not all of it. It was also because they did not have the bonding that was required, they did not have any bank to do the clearing...

Mr. Blenkarn: Okay. Again you put the pressure on vis-à-vis the leverage end. You could do the same thing with the Canada Trust situation, could you not?

[Traduction]

Le président: En un sens oui, en un sens, non. Genstar possède effectivement des avoirs non financiers. Par contre, ces avoirs ont été évalués par le marché et sur 58\$ d'avoirs, 54\$ représentent un avoir financier; quant à la différence de 4\$, elle comporte des holdings immobiliers que le comité rattacherait probablement à des holdings financiers.

M. Hammond: La loi habilite le ministre à diminuer le coefficient d'emprunt d'une compagnie, mais il doit tenir une audience et écouter les instances présentées.

M. Blenkarn: Y a-t-il un appel ou une ordonnance de la cour qui pourrait intervenir si le ministre décidait de rapporter de 25:1 à 10:1 le levier opérationnel de *Canada Trust*?

M. Hammond: Il me faudrait consulter mon conseiller juridique là-dessus. Je ne saurais vous donner tout de suite une réponse.

M. Blenkarn: Lorsque vous vous êtes occupé de... Il me semble que c'était la *Continental Trust Company*... Vous avez réduit leur levier opérationnel...

M. Hammond: Il s'agissait de la *Greymac Mortgage Corporation*.

M. Blenkarn: ... et la *Greymac Mortgage Corporation*... parce que vous n'étiez pas satisfait de la façon dont la société fonctionnait ou de la composition de son groupe de propriétaires. Vous y avez sensiblement réduit le levier opérationnel. Et dans le cas de la *Continental*, vous avez réduit le levier opérationnel, ce qui les a un peu déséquilibrés, après quoi vous avez obtenu l'ordre de liquidation. C'est bien cela, n'est-ce pas?

M. Hammond: Vous simplifiez un peu les choses. Quoi qu'il en soit, nous avons bel et bien réduit...

M. Blenkarn: Si vous n'aviez pas réduit le levier opérationnel, la société n'aurait pas éprouvé les mêmes difficultés.

M. Hammond: L'ordre de liquidation a été émis par le juge pour des raisons... Dans la demande, les motifs utilisés pour justifier la liquidation étaient justes et équitables; nous n'avons pas fait cela parce que la société ne respectait pas son rapport d'endettement.

M. Blenkarn: Il n'en demeure pas moins que la société avait un levier opérationnel de 20:1, et que vous avez sensiblement réduit ce levier, après quoi vous avez demandé au tribunal l'autorisation de liquider la société parce que celle-ci ne parvenait pas à obtenir les capitaux supplémentaires nécessaires pour respecter le nouveau levier.

M. Hammond: Ce que vous venez d'expliquer est une partie de l'histoire, mais il y avait d'autres éléments également. La société n'avait pas non plus les cautionnements requis et il n'y avait pas non plus de banques pour la vérification...

M. Blenkarn: Très bien. Mais vous mettez encore une fois l'accent sur le levier opérationnel. Vous pourriez en faire de même en ce qui concerne *Canada Trust*, n'est-ce pas?

[Text]

Mr. Hammond: As I indicated, the Minister can cut the borrowing ratio after giving a company an opportunity to be heard. It cannot be reduced below twelve and a half times, in the case of a trust company.

Mr. Blenkarn: I see. And you say the company has to have an opportunity to be heard.

Mr. Hammond: Yes.

Mr. Blenkarn: It cannot be reduced until after the company is heard.

Mr. Hammond: That is right.

Mr. Blenkarn: Is there appeal from the hearing?

Mr. Hammond: There is nothing, I do not think . . .

Mr. Blenkarn: There is nothing in the legislation to appeal from the hearing, is there?

Mr. Hammond: I do not think there is.

Mr. Blenkarn: No. So it is Minister's discretion; the Minister can do what the Minister wants to do. The Minister, in other words, could reduce the gearing or leverage of Canada Trust to 12.5:1 if the Minister wanted to. In other words, if Imasco did not want to play ball with the Minister, then perhaps the company would not be worth buying in the first place. Is that a fair statement?

Mr. Hammond: The authority is there to cut the borrowing ratio, yes.

Mr. Riis: The Minister now will be reviewing the take-over proposal and making a judgment based on that review. Is there any reason why the review itself could not be a public process, as opposed to simply looking to the Minister?

Mr. Hammond: There will be a lot of information that I presume Imasco will be providing. They will be providing information about its directors and officers and their holdings. It will be providing information about the shareholders of Imasco, etc. So there may well be some information that might be regarded as confidential.

Mr. Riis: So the process itself could not be, in your estimation, done in public.

Mr. Hammond: I think there is a lot of information the Minister would probably want to have that could be, I would say, what we could describe as personal information: about shareholders and their holdings, etc. Now, maybe this is something, if you are going to get involved in a financial institution, that you have to be prepared to disclose. But the current sort of approach that we have had to this sort of thing is that individuals are not required to disclose all this sort of information.

Mr. Riis: From what you have said, it seems to me our concern as a committee with this particular take-over and the implications of the non-financial and financial integration are concerns that you in fact would tend to support. Is that a fair statement?

[Translation]

M. Hammond: Comme je l'ai déjà dit, le ministre peut réduire ce levier une fois que la société a eu l'occasion de se faire entendre. On ne peut pas dépasser le seuil de 12 1/2 en ce qui concerne la réduction, en tout cas pas dans le cas des sociétés de fiducie.

M. Blenkarn: Je vois. Et vous dites que la société doit avoir la possibilité de se faire entendre.

M. Hammond: Oui.

M. Blenkarn: On ne peut pas réduire ce levier tant que la société n'a pas pu se faire entendre.

M. Hammond: C'est exact.

M. Blenkarn: Et y a-t-il possibilité de faire appel une fois l'audience terminée?

M. Hammond: Je ne pense pas qu'il y ait . . .

M. Blenkarn: Il n'y a rien dans la loi qui prévoit la possibilité d'interjeter appel après l'audience, n'est-ce pas?

M. Hammond: Non, je ne le pense pas.

M. Blenkarn: Bien. Cela relève donc du pouvoir discrétionnaire du ministre. Le ministre peut faire comme bon lui semble. Autrement dit, s'il le veut, le ministre peut ramener à 12.5:1 le levier opérationnel de *Canada Trust*. En d'autres termes, si la société Imasco ne veut pas jouer le jeu avec le ministre, alors c'est peut-être que la société ne vaut pas la peine d'être achetée au départ. Seriez-vous d'accord avec moi là-dessus?

M. Hammond: Le ministre est habilité à réduire le levier opérationnel.

M. Riis: Le ministre va devoir examiner la proposition d'achat puis prendre une décision. Y a-t-il une raison pour laquelle l'examen lui-même ne pourrait pas faire l'objet d'un processus public?

M. Hammond: J'imagine qu'Imasco fournira quantité de renseignements, au sujet de ses administrateurs, de ses dirigeants et de leurs avoirs. Elle fournira également des renseignements au sujet des actionnaires d'Imasco, etc. Certains de ces renseignements seront peut-être confidentiels.

M. Riis: D'après vous, donc, ce processus ne pourrait pas se dérouler en public.

M. Hammond: Je pense tout simplement qu'il y a beaucoup de renseignements que le ministre voudra avoir et que l'on pourrait qualifier de renseignements personnels . . . Au sujet d'actionnaires et de leurs avoirs, etc. Il se peut fort bien que quiconque participe aux activités d'une institution financière devrait être prêt à divulguer ce genre de renseignement. Mais si je me fie à l'approche que nous avons suivie jusqu'ici dans ce genre de situation, les particuliers ne sont pas tenus de divulguer ce genre de renseignement.

M. Riis: D'après ce que vous me dites, j'ai l'impression que vous partagez les préoccupations du Comité quant à cette proposition d'achat et aux conséquences de l'intégration d'une société financière à une société non financière. Ai-je raison de dire cela?

[Texte]

Mr. Hammond: Yes. I said right at the very beginning if I had my druthers I would prefer to have the financial institutions independent, there is no question. But at the same time, we have lived with financial institutions that are not independent. We have seen some of the problems. There have been some problems, there is no hiding that. There have been some problems. But it has not all been problems. There have been some responsible owners of financial institutions who have had other interests and have not caused any problems, and there are some provisions in the proposed legislation to deal with some of these things right now. Admittedly, they need to be strengthened and tightened up along the lines I described earlier.

• 2105

Mr. Riis: Thanks, Mr. Chairman.

The Chairman: I want to adjourn this meeting for two or three minutes to allow people to stand up and walk around, because Mr. Attewell is in the process of drawing a motion. So we will adjourn for four minutes.

• 2106

The Chairman: Order, please.

Mr. Attewell.

Mr. Attewell: Mr. Chairman, in light of the discussions that have gone on here this evening, some of the reservations expressed by our witness and deliberations we have had as a committee in the past, I would like to move a motion.

• 2115

I have taken the assumption at the moment that it is unanimous, but of course I will put it on the floor so we can have some discussion about it. I will submit it to the clerk after I read it out.

I move that the committee unanimously recommend that the appropriate provisions of Bill C-103, submitted to Parliament today, be used to ensure that major financial institutions such as Canada Trustco not be placed under the control of major non-financial institutions such as Imasco.

Mr. Riis: I second the motion.

Motion agreed to.

The Chairman: Do I gather that the motion is carried unanimously?

Some hon. members: Yes

The Chairman: Shall I report the motion as a report of this Committee to the House?

Some hon. members: Agreed.

[Traduction]

M. Hammond: Oui. J'ai déclaré au tout début que, si j'avais le choix, je préférerais que les institutions financières demeurent indépendantes. Mais en même temps, nous avons cotoyé des institutions financières qui ne sont pas indépendantes. Nous avons vu un certain nombre de problèmes que cela pose. Il y a eu des problèmes. On ne peut pas s'en cacher. Mais il n'y a pas eu que des problèmes. Certaines institutions financières ont appartenu à des personnes tout à fait responsables qui avaient d'autres intérêts mais qui n'ont causé aucun problème. D'ailleurs, le projet de loi qui a été déposé prévoit des dispositions qui permettraient de régler certains de ces problèmes. Je reconnais cependant qu'il faudrait les renforcer et les reserrer, dans le sens que j'ai mentionné tout à l'heure.

M. Riis: Merci, monsieur le président.

Le président: J'aimerais que nous fassions une pause de deux ou trois minutes afin que les gens puissent se dégourdir les jambes en attendant que M. Attewell rédige sa motion. Nous allons donc suspendre la séance pour quatre minutes.

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît.

Monsieur Attewell.

M. Attewell: Monsieur le président, à la lumière des discussions que nous avons eues ce soir, de certaines réserves exprimées par notre témoin et des délibérations antérieures de notre Comité, j'aimerais proposer une motion.

Je présume pour le moment que ma motion fera l'unanimité; mais nous pourrions toujours en discuter une fois que je l'aurai présentée. Je la remettrai au greffier après l'avoir lue.

Je propose que le Comité recommande unanimement que les dispositions pertinentes du projet de loi C-103, présenté au Parlement aujourd'hui, soient utilisées pour que nous soyons assurés que les grands établissements financiers comme Canada Trustco ne soient pas pris en main par d'importantes entreprises non financières comme Imasco.

M. Riis: J'appuie la motion.

La motion est adoptée.

Le président: La motion est-elle adoptée à l'unanimité?

Des voix: Oui.

Le président: Dois-je faire part de la motion à la Chambre à titre de rapport du Comité?

Des voix: D'accord.

[Text]

The Chairman: Are there any other questions with respect to Mr. Hammond's estimates, other than a real concern about the arrangement for staff and so on?

Mr. Riis: Mr. Hammond, Mr. Chairman, a number of pieces of information have been requested tonight. You are coming back to the committee again shortly—

Mr. Hammond: Wednesday night.

Mr. Riis: Is there any possibility that some of this could be presented then?

Mr. Hammond: We will certainly do our best. A number of us are going to meetings out of town tomorrow, but we will try to do the absolute best we can. If we do not have it by Wednesday, you will certainly have it shortly after that.

Mr. Riis: Thank you.

The Chairman: Is there any other discussion for this evening?

I declare the meeting adjourned for this evening and we will see you Wednesday evening, Mr. Hammond.

Mr. Hammond: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: The meeting is adjourned.

[Translation]

Le président: Y a-t-il d'autres questions au sujet des prévisions de dépenses de M. Hammond, à part ce qui concerne les effectifs?

M. Riis: Monsieur Hammond, on vous a demandé un certain nombre de renseignements ce soir. Vous devez revenir devant le Comité prochainement . . .

M. Hammond: Mercredi soir.

M. Riis: Sera-t-il possible d'avoir ces renseignements à ce moment-là?

M. Hammond: Nous ferons de notre mieux. Certains d'entre nous seront absents d'Ottawa demain, mais nous ferons de notre mieux pour vous donner ce que vous avez demandé. Si nous n'avons pas tous les renseignements mercredi, nous les aurons certainement peu après.

M. Riis: Merci.

Le président: Y a-t-il autre chose pour ce soir?

La séance est levée; nous nous reverrons mercredi soir, monsieur Hammond.

M. Hammond: Merci, monsieur le président.

Le président: La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESS—TÉMOIN

From the Department of Insurance:

R.M. Hammond, Superintendent of Insurance.

Du département des assurances:

R.M. Hammond, surintendant des assurances.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 2

Tuesday, April 8, 1986

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 2

Le mardi 8 avril 1986

Président: Don Blenkarn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

**Finance and Economic
Affairs**

**Finances et des
affaires économiques**

RESPECTING:

Pursuant to S.O. 96(2), study of the document of the department of Finance—"Account of the Cost of Selective Tax Measures"

CONCERNANT:

En vertu de l'article 96(2) du Règlement, étude du document du Ministère des finances—"Compte du coût des mesures fiscales sélectives"

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85-86

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985-1986

STANDING COMMITTEE ON FINANCE
AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: Geoff Wilson

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES
ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: Geoff Wilson

W. Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, APRIL 8, 1986

(3)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 7:33 o'clock p.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Don Blenkarn, Murray Dorin, Raymond Garneau, Nelson Riis, Norman Warner and Geoff Wilson.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Terrence J. Thomas, Research Officer.

Witnesses: From the Department of Finance: C. David Weyman, Assistant Deputy Minister, Tax Policy and Legislation Branch and S.N. Poddar, Director, Tax Analysis and Commodity Tax Division.

In accordance with its mandate under S.O. 96(2), the Committee proceeded to the consideration of the Department of Finance, August 1985 document entitled "Account of the Cost Selective Tax Measures".

C. David Weyman made an opening statement and with the other witness answered questions.

At 9:35 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 8 AVRIL 1986

(3)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 19 h 33, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Don Blenkarn, Murray Dorin, Raymond Garneau, Nelson Riis, Norman Warner, Geoff Wilson.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du parlement: Terrence J. Thomas, attaché de recherche.

Témoins: Du ministère des Finances: C. David Weyman, sous-ministre adjoint, Direction de la politique et de la législation de l'impôt; S.N. Poddar, directeur, Division de l'analyse fiscale et des taxes à la consommation.

Conformément au pouvoir que lui confère l'article 96(2) du Règlement, le Comité procède à l'étude du document que le ministère des Finances a publié en août 1985 et intitulé *Compte du coût des mesures fiscales sélectives*.

C. David Weyman fait une déclaration préliminaire, puis lui-même et l'autre témoin répondent aux questions.

A 21 h 35, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Tuesday, April 8, 1986

• 1933

The Chairman: The committee is very much reduced from its original enormous size. Indeed, a quorum of the committee is two members if one member of the opposition is here. I expect there will be some other members here shortly.

In any event, the intention of the committee is to do an inquiry into the account of selective tax measures in a paper that was issued by the government in August 1985 as the beginning of an inquiry into what might be done to simplify the Income Tax Act. We have before us tonight Mr. David Weyman, Assistant Deputy Minister of Tax Policy and the Legislation Branch of the Department of Finance, together with Mr. Poddar.

Mr. Weyman, do you have anybody else from the department here with you?

• 1935

Mr. C. David Weyman: (Assistant Deputy Minister, Tax Policy and Legislation Branch, Department of Finance): We do have an observer, Mr. Peter DeVries, on fiscal policy.

The Chairman: All right. Can we commence? I believe you have a statement here. Perhaps if you would like to go over that statement with us, that might be the most appropriate way to start.

Mr. Weyman: Thank you very much, Mr. Chairman.

In this evening's discussion on tax expenditures, I would like first to review briefly the basic tax expenditure concept and elaborate on issues that arise in their identification.

Second, I would like to comment on the present status of tax expenditure evaluation and review that is being undertaken within the Department of Finance.

Last, I will focus on tax expenditures in the personal income tax system.

The concept of tax expenditures in the Canadian context was first systematically developed in the *Government of Canada Tax Expenditure Account* published in 1979. This was followed by the update to the account in 1980, the *Analysis of Personal Income Tax Expenditures* released with the 1981 budget. And most recently, the *Account of the Cost of Selective Tax Measures*, published in August, 1985.

Throughout these studies, the concept of tax expenditures has remained essentially unchanged. In the definition of tax expenditures, a neutral bench-mark tax system is assumed and deviations from this bench-mark are identified as tax expenditures. Tax expenditures can take the form of tax exemptions, deductions, tax credits, reduced tax rates or tax deferrals. In

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mardi 8 avril 1986

Le président: Le Comité compte maintenant beaucoup moins de membres qu'à l'origine. Le quorum est donc de deux membres, pourvu que l'un appartienne à l'un des partis d'opposition. Cela dit, je crois que les autres arriveront sous peu.

Notre Comité est chargé d'étudier le compte des mesures fiscales sélectives, dans le cadre d'un document publié par le gouvernement au mois d'août 1985, et qui constitue la première étape d'une enquête sur les mesures à prendre pour simplifier la Loi de l'impôt sur le revenu. Ce soir, nous accueillons M. David Weyman, sous-ministre adjoint, Direction de la politique et de la législation de l'impôt, du ministère des Finances ainsi que M. Poddar.

Monsieur Weyman, y a-t-il d'autres représentants du ministère qui vous accompagnent ce soir?

M. C. David Weyman (sous-ministre adjoint, Direction de la politique et de la législation de l'impôt): Nous sommes accompagnés par un observateur, M. Peter DeVries, spécialiste en politique fiscale.

Le président: Bien. Pouvons-nous commencer? Je crois que vous nous avez apporté une déclaration. Il conviendrait donc probablement de commencer par nous en faire la lecture.

M. Weyman: Merci beaucoup, monsieur le président.

A l'occasion du débat de ce soir sur les dépenses fiscales, je voudrais tout d'abord examiner brièvement le concept de base des dépenses fiscales et exposer les problèmes que pose la détermination de ces dépenses.

En second lieu, je voudrais vous parler des progrès réalisés par le gouvernement dans le cadre de l'évaluation et de l'examen des dépenses fiscales.

Enfin, je m'attarderai sur les dépenses fiscales que renferme le régime de l'impôt sur le revenu des particuliers.

Au Canada, le concept des dépenses fiscales a d'abord été systématiquement élaboré dans le *Compte des dépenses fiscales du gouvernement du Canada*, publié en 1979. Il y a eu ensuite une mise à jour de ce *Compte* en 1980, puis la publication d'une «Analyse des dépenses fiscales fédérales destinées aux particuliers», en même temps que le budget de 1981, et dernièrement, le «Compte du coût des mesures fiscales sélectives», publié en août 1985.

Dans ces études, le concept des dépenses fiscales n'a pratiquement pas varié. La définition des dépenses fiscales suppose l'existence d'un régime fiscal de référence neutre et les écarts par rapport à cette structure de référence sont considérées comme des dépenses fiscales. Les dépenses fiscales peuvent prendre la forme d'exemptions d'impôt, de déductions,

[Texte]

all cases, they provide special tax treatment to selected individuals and groups in society.

Although the concept of tax expenditures is understood in a general sense, it would be very misleading to suggest that the identification of tax expenditures is well-defined or scientific. The definition of the bench-mark system itself against which tax expenditures are identified is in many areas a very subjective exercise.

In a number of areas, the concept of the bench-mark structure is not at all clear. Frequently, the bench-mark is assumed to resemble the current tax structure, because to do otherwise would depart so far from the existing system as to render the information meaningless. An example of this is the treatment of corporate losses and loss transfers. Generally, where there is some question as to whether or not a particular item should be categorized as a tax expenditure, on grounds of comprehensiveness it is included in the account. This is supportable, given the informational intent of the account. However, it is important to recognize in policy analysis that the classification of tax expenditures is not in all cases a clearcut exercise.

I would like to turn now to the process of evaluating and reviewing tax expenditures. Prior to the mid-1970s there was no systematic categorization of tax expenditures. In the mid-1970s, increased attention began to be focused on the cost of tax measures, culminating in the publication of the first *Government of Canada Tax Expenditure Account* in 1979.

The process of evaluating tax expenditures consists of three steps: first, the conceptual identification of the tax expenditure; second, the quantification of its revenue impact on a regular basis; third, the evaluation of the effectiveness of the tax expenditure in achieving its objectives.

In all three areas, substantial work has been and continues to be done by the federal government.

First, with regard to the conceptual identification of tax expenditures, a major element of each tax expenditure account has been the elaboration of the tax expenditure concept and the identification of new tax expenditures introduced since the release of the previous account. Regular updates of the tax expenditure account will ensure that all new tax expenditures are identified as a matter of routine.

On the issue of quantification of tax expenditures, in each account estimates of the revenue cost have not been available for a number of items. Efforts have been to develop new methodologies to obtain estimates for these items. In the last account, for example, estimates were provided for a number of items for which previously no values were available. The key to the accurate quantification of tax expenditures is, without question, the availability of reliable data.

[Traduction]

de crédits d'impôt, de taux d'imposition réduits ou de reports d'impôt. Dans tous les cas, elles accordent un traitement fiscal spécial à certains particuliers et groupes de la société.

Le concept des dépenses fiscales est bien compris dans son sens général, mais il serait très trompeur de prétendre que la détermination des dépenses fiscales est bien définie ou scientifique. La définition d'une structure de référence en fonction de laquelle sont déterminées les dépenses fiscales est, à de nombreux égards, une opération qui laisse beaucoup de place à la subjectivité.

Dans un certain nombre de domaines, le concept de structure de référence n'est pas du tout clair. Souvent, on suppose que la structure de référence ressemble au régime actuel de l'impôt, parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement à moins de s'éloigner considérablement du régime existant au point où les renseignements perdraient toute signification. C'est le cas par exemple du régime fiscal des pertes des sociétés et des transferts de pertes. De façon générale, lorsqu'il n'est pas certain qu'un élément particulier devrait être qualifié de dépense fiscale, celui-ci est, par souci d'exhaustivité, inclus dans le compte. Cela est justifiable, étant donné que le compte a été établi à des fins d'information. Toutefois, il est important de reconnaître, dans l'analyse de la politique, que la classification des dépenses fiscales n'est pas dans tous les cas sans ambiguïté.

J'aimerais maintenant traiter du processus d'évaluation et d'examen des dépenses fiscales. Avant le milieu des années 70, les dépenses fiscales ne faisaient l'objet d'aucune catégorisation systématique. Au milieu des années 70, on a commencé à porter une attention accrue au coût des mesures fiscales, ce qui a débouché sur la publication du premier *Compte des dépenses fiscales du gouvernement du Canada* en 1979.

Le processus d'évaluation des dépenses fiscales comprend trois étapes: premièrement, la détermination conceptuelle de la dépense fiscale; deuxièmement, la quantification périodique de son incidence sur les recettes; et, troisièmement, l'évaluation de la mesure dans laquelle la dépense fiscale remplit ses fonctions.

Dans ces trois domaines, les travaux importants ont été et continuent d'être effectués par le gouvernement fédéral.

Premièrement, en ce qui concerne la détermination conceptuelle des dépenses fiscales, l'un des facteurs importants qui a présidé à l'établissement de chaque compte des dépenses fiscales a été l'élaboration du concept des dépenses fiscales et la détermination des nouvelles dépenses fiscales instaurées depuis la publication du compte précédent. Des mises à jour périodiques du *Compte des dépenses fiscales* permettront de s'assurer que toutes les nouvelles dépenses fiscales sont systématiquement identifiées.

En ce qui concerne la quantification des dépenses fiscales, des estimations du manque à gagner n'ont pu être calculées, dans chaque compte, pour plusieurs éléments. Des efforts ont été déployés pour élaborer de nouvelles méthodes d'estimation de l'incidence de ces dépenses sur les recettes. Dans le dernier compte, par exemple, des estimations ont été fournies pour plusieurs éléments dont les effets n'avaient précédemment pas été évalués. Il est hors de doute que la clé de toute quantifica-

[Text]

The primary and most reliable data source is that obtained directly from tax returns. However, while tax returns do provide a valuable source of data on tax expenditures, there are some difficulties with even this source.

Tax return data are typically based on a sample of tax returns. For the more significant tax measures the data are generally very accurate. However, for measures affecting smaller groups of taxpayers the data is less reliable. Errors in the transcription process can further reduce the accuracy of these smaller items.

A second shortcoming of tax return data is the time lag before such data become available. The lag in obtaining personal income tax data is typically about two years and for corporate income tax data the delay is even longer.

A number of techniques are used to project estimates to later years. However, given that the revenue cost of tax measures generally is dependent on taxpayer behaviour, accurate projections are frequently difficult. This is particularly important in considering the revenue cost of newly introduced tax expenditures.

The third drawback of tax return data pertains to the design of the tax form itself. In many cases tax expenditure data is not explicitly reported on the tax return. For example, where a particular source of income is simply not required to be included in the calculation of income, no record of the tax expenditure is obtainable from the tax return. In other cases the tax expenditure is only one component of a larger tax calculation.

In these areas tax data are not as useful as they could be in estimating the cost of tax expenditures.

In recent years the government has taken a number of steps to improve data available to estimate tax expenditures. First, it has increased the computerization of tax return data. A prime example is the computerization of corporate tax returns. Until 1979, little corporate data were computerized and available for estimation purposes. With the recent improvements, much more accurate estimates of corporate tax expenditures are now possible.

Second, in certain areas more information has been required on tax returns. For example, little in the way of hard data is available on sales tax collections and commodity tax expenditures have generally been based on data from secondary

[Translation]

tion précise des dépenses fiscales est l'existence de données sûres.

• 1940

Les données principales et les plus sûres sont celles obtenues directement des déclarations d'impôt. Toutefois, si les déclarations d'impôt représentent une source utile de données sur les dépenses fiscales, elles présentent néanmoins plusieurs inconvénients.

Les données des déclarations d'impôt sont généralement extraites d'un échantillon de déclarations d'impôt. Dans le cas des mesures fiscales les plus importantes, les données sont généralement très précises. Toutefois, dans le cas des mesures qui touchent de petits groupes de contribuables, elles sont moins sûres. Les erreurs qui peuvent se produire à l'étape de la transcription risquent en outre de nuire à l'exactitude des données sur les mesures de moindre envergure.

Le deuxième inconvénient des données des déclarations d'impôt est le délai qui s'écoule avant qu'elles ne soient disponibles. Il faut habituellement attendre deux ans avant d'obtenir les données de l'impôt sur le revenu des particuliers, et ce délai est encore plus long dans le cas de l'impôt des sociétés.

Plusieurs techniques sont utilisées pour effectuer des projections sur les dernières années. Toutefois, comme le coût des mesures fiscales dépend généralement du comportement des contribuables, il est souvent difficile d'effectuer des projections exactes. Cela est particulièrement important dans le cas de l'évaluation du coût des nouvelles dépenses fiscales.

Le troisième inconvénient des données des déclarations d'impôt a trait à la présentation de la déclaration elle-même. Dans de nombreux cas, il n'existe pas de données explicites sur les dépenses fiscales dans les déclarations d'impôt. Par exemple, lorsqu'il n'est tout simplement pas nécessaire d'inclure une certaine source de revenu dans le calcul du revenu, il est impossible d'obtenir des données sur la dépense fiscale considérée à partir de la déclaration d'impôt. Dans d'autres cas, la dépense fiscale n'est qu'un élément d'un calcul plus vaste.

Dans ces circonstances, les données de l'impôt ne sont pas aussi utiles qu'elles pourraient l'être pour estimer le coût des dépenses fiscales.

Ces dernières années, le gouvernement a pris plusieurs mesures pour améliorer les données disponibles en vue d'estimer les dépenses fiscales. Premièrement, il a informatisé davantage les données des déclarations d'impôt. L'un des principaux exemples à cet égard est l'informatisation des déclarations d'impôt des sociétés. Jusqu'en 1979, un nombre limité de données sur les sociétés était informatisé et disponible à des fins d'estimation. Grâce aux améliorations récentes, il est maintenant possible d'effectuer des estimations beaucoup plus précises des dépenses fiscales destinées aux sociétés.

Deuxièmement, dans certains domaines, il est maintenant demandé aux contribuables de fournir davantage de renseignements dans leurs déclarations d'impôt. Par exemple, il existe peu de données précises sur les recouvrements de la taxe de

[Texte]

sources. The recent introduction of an annual sales tax return will add significantly to the data available to compute sales tax expenditures.

The third area of government action concerns the introduction of new tax expenditures. Where possible, new tax measures are being designed to facilitate the accurate estimation of their revenue costs. For example, by designing them as explicit deductions from taxable income, rather than as exclusions in computing total income, the lifetime capital gains exemption, the employee stock option deduction and the northern allowances deduction will all generate accurate revenue estimates in future years.

Of course, there is a cost associated with the efforts to improve data reliability in these areas. Not only are additional resources required in Revenue Canada's operations but taxpayer compliance costs also increase. Nevertheless, given the importance of having a tax system that is accountable, effective and controllable, these additional costs certainly appear justified.

The third step in the process of tax expenditure review is the evaluation of the effectiveness of the measure in achieving its goals. Substantial effort is undertaken by the government to evaluate and review tax measures.

• 1945

Of course, all new measures are thoroughly examined prior to their introduction in a budget. In addition, several studies of existing tax measures have been done by the Department of Finance. These include the review of farming tax measures, the minimum tax paper which examined a range of tax expenditures, the corporate tax review studies, numerous papers examining the problems associated with the federal sales tax, the review of registered retirement savings plans and a charitable contributions.

In addition to this internal review, in a number of areas tax expenditures have become an integral part of the public review of assistance provided to specific sectors. A prime example of this is the recent review of the family benefits system in which the effects of family allowances, the child tax credit and the dependant child exemption were all considered in combination. This integration of tax expenditure information in the formulation of spending priorities is a key aspect of the federal fiscal system which is not equalled in other industrialized countries.

At this time, I would like to elaborate on tax expenditures in the personal income tax system. Basically, personal income tax expenditures can be categorized into three broad groups based

[Traduction]

vente, et il a généralement fallu s'adresser à des sources secondaires pour obtenir les données nécessaires à l'estimation des dépenses fiscales que prévoit la fiscalité indirecte. L'introduction récente d'une déclaration annuelle sur la taxe de vente augmentera sensiblement les données disponibles pour calculer les dépenses fiscales engendrées par la taxe de vente.

Le troisième domaine où agit le gouvernement concerne l'instauration de nouvelles dépenses fiscales. Lorsque cela est possible, les nouvelles mesures fiscales sont élaborées de manière à faciliter une estimation précise de leurs coûts. Par exemple, en concevant l'exonération à vie des gains en capital, la déduction au titre des options d'achat d'actions des employés et l'exemption pour les avantages accordés aux habitants du grand Nord de manière à ce que les contribuables les déduisent explicitement de leur revenu imposable au lieu de les exclure du calcul du revenu total, il sera possible d'obtenir des estimations précises de leurs coûts dans les années à venir.

Bien entendu, les efforts fournis pour améliorer l'exactitude des données dans ces cas comportent un certain coût. Non seulement Revenu Canada doit-il mobiliser des ressources supplémentaires, mais les coûts de l'observation de ces dispositions augmentent également. Il n'empêche que ces coûts additionnels apparaissent certainement justifiés, étant donné qu'il est important de disposer d'un régime fiscal qui soit responsable, efficace et contrôlable.

La troisième étape du processus d'examen des dépenses fiscales consiste à évaluer dans quelle mesure la dépense considérée remplit ses fonctions. Le gouvernement déploie des efforts importants afin d'évaluer et d'examiner les mesures fiscales.

Bien entendu, toutes les nouvelles mesures sont examinées de façon approfondie avant d'être annoncées dans un budget. En outre, le ministère des Finances a effectué plusieurs études des mesures fiscales en vigueur. Au nombre de ces travaux figurent l'examen des mesures fiscales touchant les agriculteurs, le document sur l'impôt minimum, qui s'est penché sur diverses dépenses fiscales, les études sur l'examen de l'impôt des sociétés, de nombreux documents qui ont passé en revue les problèmes que pose la taxe fédérale de vente, l'examen des REÉR et une étude sur l'efficacité de la déduction des dons de charité.

En plus de cet examen interne, les dépenses fiscales ont, dans plusieurs domaines, été intégrées à l'examen public de l'aide offerte à certains secteurs. L'un des principaux exemples à cet égard est l'étude récente du système des prestations familiales qui a considéré dans son ensemble les effets des allocations familiales, du crédit d'impôt pour enfants et de l'exemption pour enfants à charge. Cette intégration des données sur les dépenses fiscales à la formulation des priorités en matière de dépenses est un aspect essentiel du régime fiscal fédéral et n'est d'ailleurs pas égalé par les autres pays industrialisés.

Je voudrais maintenant traiter des dépenses fiscales que renferme le régime de l'impôt sur le revenu des particuliers. Pour l'essentiel, les dépenses fiscales que prévoit ce régime

[Text]

on the method of delineating the group of taxpayers qualifying for preferential treatment.

The first group contains provisions which provide preferential tax treatment based on specific characteristics of the taxpayers themselves. Included in this group is a range of social policy-related measures, including the marital and dependant child exemptions, the child tax credit, the disability deduction and the age exemption. In 1983, tax expenditures in this group accounted for roughly \$4.7 billion.

The second broad group of tax expenditures provides special tax treatment which is tied to the particular sources of income of the taxpayer. This group includes many of the major tax incentives that typically come to mind when the issue of tax expenditures is raised. MURBs, Canadian films, resource-related tax write-offs, the half taxation of capital gains and the lifetime capital gains exemptions all fall under this heading. The total cost of measures included under this group in 1983 was approximately \$3.5 billion.

The third category of tax expenditures consists of measures for which special treatment is provided in respect of the specific uses to which taxpayers put their income. Major examples of tax expenditures falling under this heading are the deductions for pension and RRSP contributions, the investment tax credit and the deductions for medical expenses and charitable contributions. In 1983 the total cost of items falling in this category was about \$6 billion, with the pension and RRSP tax expenditures accounting for roughly \$4.9 billion.

With regard to the allocative and distributive impacts of tax expenditures on the Canadian economy, it is interesting to note that the first category of these tax measures, those providing preferential treatment based on the specific attributes of the taxpayers themselves, does not alter taxpayer behaviour and thus does not have any impact on economic decisions in the marketplace. These provisions are typically provided to improve the fairness of the tax system by recognizing differing individual or family circumstances. Thus, while they may have an impact on the distribution of income or tax burden, they have no major impact on the allocation of resources in the economy.

The second and third categories of tax expenditures do affect taxpayer behaviour. Savings for retirement, donations to charity and investments in Canadian equities are all encouraged through tax expenditures. These types of measures need to be reviewed on an ongoing basis to ensure that they are achieving their objectives in an effective and efficient manner.

[Translation]

peuvent être regroupées en trois grandes catégories à partir de la méthode utilisée pour identifier le groupe de contribuables qui ont droit à un traitement préférentiel.

La première catégorie renferme des dispositions qui accordent un traitement fiscal préférentiel à certains contribuables en fonction de leur situation particulière. Dans ce groupe figure une série de mesures de politique sociale, notamment l'exemption de marié(e), l'exemption pour enfants à charge, le crédit d'impôt pour enfants, la déduction pour invalidité et l'exemption en raison de l'âge. En 1983, les dépenses fiscales de cette catégorie se sont élevées à quelque 4,7 milliards de dollars.

La deuxième grande catégorie de dépenses fiscales prévoit un traitement fiscal spécial qui dépend des sources particulières de revenu du contribuable. Dans cette catégorie figurent nombre des grands encouragements fiscaux qui viennent habituellement à l'esprit lorsque l'on parle des dépenses fiscales. Les IRLM, les films canadiens, les amortissements fiscaux dans le secteur des ressources, l'imposition de la moitié des gains en capital, et l'exonération à vie des gains en capital se retrouvent tous dans cette catégorie. En 1983, le coût total des mesures incluses dans cette catégorie a été d'environ 3,5 milliards de dollars.

La troisième catégorie de dépenses fiscales comprend des mesures qui accordent aux contribuables un traitement spécial en fonction de l'utilisation précise qu'ils font de leur revenu. Au nombre des grandes dépenses fiscales que l'on retrouve dans cette catégorie figurent, par exemple, la déduction au titre des contributions à des régimes de retraite et à des REÉR, le crédit d'impôt à l'investissement, et les déductions pour frais médicaux et dons de charité. En 1983, le coût total des dépenses de cette catégorie a été d'environ 6 milliards de dollars, les dépenses fiscales touchant les régimes de retraite et les REÉR représentant quelque 4,9 milliards de dollars.

En ce qui concerne l'incidence des dépenses fiscales sur l'allocation des ressources et la distribution des revenus dans l'économie canadienne, il est intéressant de noter que la première catégorie de mesures fiscales, celle qui accorde un traitement préférentiel en fonction de la situation particulière des contribuables, ne modifie pas le comportement des contribuables et qu'elle n'a donc aucune incidence sur les décisions économiques prises par le marché. Ces dispositions ont généralement pour objet d'améliorer l'équité du régime fiscal du fait qu'elles établissent une distinction entre les particuliers au niveau de leur situation personnelle ou familiale. Ainsi, bien qu'elles risquent d'avoir un effet sur la distribution du revenu ou du fardeau fiscal, elles n'ont aucune incidence majeure sur l'allocation des ressources au sein de l'économie.

Les deuxième et troisième catégories des dépenses fiscales modifient, elles, le comportement des contribuables. Les dépenses fiscales encouragent l'épargne en vue de la retraite, les dons à des organismes de charité et les investissements dans des actions de sociétés canadiennes. Il convient d'évaluer ces types de mesures sur une base permanente afin de s'assurer qu'elles atteignent leurs objectifs de façon efficace et efficiente.

[Texte]

A second method of categorizing tax expenditures is according to the function of the measure. In each account, tax expenditures have been categorized under headings mirroring those employed in the Public Accounts; economic development and support, health and welfare, education, and culture and recreation, to name a few.

• 1950

Personal income tax expenditures are included in virtually all categories in the account, with the Economic Development and Health and Welfare categories having the most numerous and most significant items.

In concluding, I would like to note that tax expenditures do play an important role in the achievement of social and economic objectives in Canada. While the concept of tax expenditures is relatively new in its development, considerable efforts have been made to identify, quantify and evaluate the effectiveness of tax measures. Substantial progress has been achieved in these areas and will continue.

At this time Canada without question compares favourably with other countries in its examination of tax expenditures and their integration into the fiscal framework. With the work currently under way in the department on these matters, I have no doubt that this tradition will be maintained.

Thank you very much, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Weyman, for your introduction of the subject.

I think we will just go around.

Mr. Garneau.

M. Garneau: Merci, monsieur le président.

Je voudrais d'abord remercier M. Weyman pour son excellent exposé et le féliciter pour la façon dont son texte est structuré. Je voudrais suivre la structure de son texte au moins dans la première série de questions.

Je parlerai d'abord du concept de base des dépenses fiscales. Je comprends la difficulté qu'il y a à bien définir ce qu'on doit inclure dans ces mesures sélectives et ce qu'on doit en exclure. Comment définissez-vous le régime de base? Vous dites qu'on prend le régime de base et que tout ce qui y est extérieur est considéré comme une mesure sélective. Comment définissez-vous donc ce régime de base?

Peut-être pourrais-je vous donner des exemples pour vous aider à mieux comprendre ce que je voudrais établir. Vous considérez que l'exemption pour personnes à charge est une exception au régime de base. Si vous êtes célibataire ou marié, il y a une différence. Vous avez dit que ces exemptions pour personnes à charge pouvaient coûter 4.6 milliards de dollars. On pourrait regarder du côté corporatif et prendre l'exemple d'une entreprise qui bénéficie d'un avantage de 3 p. 100 sur les inventaires comme celui qui existait autrefois. Pourquoi définissez-vous cela comme une exception? Au fond, je

[Traduction]

Il est également possible de classer les dépenses fiscales selon la fonction remplie par la mesure. Dans chaque compte, les dépenses fiscales ont été regroupées dans des catégories semblables à celles utilisées dans les Comptes publics—expansion et soutien économique, santé et bien-être social, éducation, et culture et loisirs pour n'en nommer que quelques-unes.

Des dépenses fiscales liées à l'impôt sur le revenu des particuliers existent dans presque toutes les catégories du compte, même si ces dépenses sont plus nombreuses et plus importantes dans les catégories du développement économique et de la santé et du bien-être social.

Pour terminer, je vous fais remarquer que les dépenses fiscales jouent un rôle important dans la réalisation des objectifs sociaux et économiques du Canada. Bien que le concept des dépenses fiscales existe depuis relativement peu de temps, des efforts considérables ont été déployés afin de déterminer, de quantifier et d'évaluer l'efficacité des mesures fiscales en général. Des progrès importants ont déjà été réalisés dans ces domaines et continueront de l'être.

Il ne fait aucun doute que actuellement la situation du Canada se compare très favorablement à celle d'autres pays du point de vue de son examen des dépenses fiscales et de leur intégration au régime fiscal de base. Avec les travaux en ce sens actuellement en cours au ministère, je suis sûr que cette tradition sera maintenue.

Merci beaucoup, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Weyman, de cet exposé liminaire.

Nous allons maintenant ouvrir la période des questions.

Monsieur Garneau.

Mr. Garneau: Thank you, Mr. Chairman.

I would first like to thank Mr. Weyman for his excellent statement and commend him on the way in which his text was structured. I would like to follow your text, at least as far as my first series of questions is concerned.

I would first like to discuss the basic concept of tax expenditures. I understand how difficult it must be to define what should be included in these selective measures and what should not. How do you define the bench-mark? You say that you start with the bench-mark, and that everything outside of it is considered a selective measure. How, then, do you define the bench-mark?

Perhaps I could just give you some examples so that you will have a better understanding of what I am getting at. You consider the exemption for dependent persons to be a bench-mark exemption. There is a difference, depending on whether one is married or single. You said that these exemptions for dependent persons could cost as much as \$4.6 billion. Looking on the corporate side, let us take the example of a business which receives a 3% tax benefit on inventory, like the one that used to exist. Why do you define that as an exemption? Basically, I would like to know why you do not include in this

[Text]

voudrais savoir pourquoi vous n'incluez pas dans cette revue le coût de l'intérêt sur les *take-overs*, par exemple. Comment peut-on établir la distinction entre cela et le régime de base tel que vous le définissez? Vous avez dit que c'était subjectif, mais comment arrivez-vous à en définir les paramètres?

Mr. S.N. Poddar (Director, Tax Analysis and Commodity Tax Division, Department of Finance): The criteria for defining tax expenditures are several. The key criterion is the neutrality: neutrality in the marketplace, neutrality among taxpayers. If a provision applies uniformly to all taxpayers or does not affect the market prices then that provision is usually not treated as a tax expenditure.

The Chairman: When you say that, Mr. Poddar, you would be on a personal thing looking at a single person and that single person, like all single persons, would have his own personal deduction, but the personal deduction would not be a tax expenditure?

Mr. Poddar: If the deduction was available to every individual simply because he was an individual then that deduction will not be considered as a tax expenditure according to the criteria, but if the deduction is given only because you are married, an extra deduction, then at that point in time that deduction is no longer neutral among single and married people and that deduction becomes categorized as a tax expenditure in the account.

• 1955

The other examples you gave—for example, why is 3% inventory allowance called a tax expenditure? It was called a tax expenditure because, even though initially it was a method of recognizing the impact of inflation in calculating income from a business, since it was not part of a comprehensive scheme of inflation adjustments, its impact was not neutral across various types of business. Therefore it was categorized again as a tax expenditure.

In many of these cases, again, it is a judgment whether you call it a tax expenditure or not. Some people could argue that a 3% inventory allowance was not a tax expenditure because it was a legitimate adjustment to recognize inflation in the calculation of book profits or taxable profits in an inflationary period. The reasons why it was called a tax expenditure are fairly well documented in the count.

Mr. Garneau: Why then were the cost of interest and takeover not considered as a tax expenditure?

Mr. Poddar: Basically under the income tax benchmark that is considered here, any expense incurred to acquire business properties is considered to be part of the benchmark system. So, when I as an individual shareholder borrow money to buy shares, deduction of interest is part of the benchmark system.

[Translation]

review the cost of interest on take-overs, for instance. How does one establish a distinction between that and the benchmark, as you define it? You said that it was subjective, but how do you go about defining its parameters.

M. S.N. Poddar (directeur, analyse de l'impôt et division de la taxe sur les denrées, ministère des Finances): Notre définition des dépenses fiscales est fonction de plusieurs critères. Le critère principal est la neutralité: et j'entends par là la neutralité vis-à-vis de tous les contribuables. Si une disposition s'applique de manière uniforme à tous les contribuables ou ne touche nullement les prix des marchés, elle n'est pas traitée comme une dépense fiscale en règle générale.

Le président: Vous voulez dire, monsieur Poddar, que dans le cas d'une personne seule, il y aurait une déduction personnelle, comme dans le cas de toutes les personnes seules, mais que la déduction personnelle ne serait pas considérée comme une dépense fiscale?

M. Poddar: Si tous les particuliers avaient droit à la déduction du simple fait d'être un particulier, à ce moment là, la déduction ne serait pas considérée comme une dépense fiscale selon nos critères. Mais si la déduction était accordée uniquement aux personnes mariées, si c'était une déduction supplémentaire, à ce moment là, elle ne serait plus considérée neutre, car elle établirait une différence entre les personnes célibataires et les personnes mariées. Une déduction de ce genre serait considérée comme une dépense fiscale dans le compte.

Vous avez donné d'autres exemples. Pourquoi l'allocation d'inventaire de 3 p. 100 est-elle appelée dépense fiscale? Eh bien, on l'appelle dépense fiscale parce que, bien qu'au départ il s'agissait d'une mesure reconnaissant l'incidence de l'inflation dans le calcul des recettes d'une entreprise, elle ne faisait pas partie d'un ensemble de mesures de rajustement en raison de l'inflation, et son incidence n'atteignait pas universellement tous les genres d'entreprises. Par conséquent, on l'a classée dans la catégorie des dépenses fiscales.

Dans bien des cas, définir une mesure comme dépense fiscale est une question de jugement. Certains pourraient prétendre que l'allocation d'inventaire de 3 p. 100 n'était pas une dépense fiscale parce qu'il s'agissait d'un rajustement tout à fait légitime en reconnaissance des effets de l'inflation dans le calcul des bénéfices comptables ou des bénéfices taxables en période d'inflation. Les raisons pour lesquelles on a appelé cette mesure une dépense fiscale sont très bien analysées dans notre document.

M. Garneau: Pourquoi alors les frais d'intérêt et d'acquisition ne sont-ils pas considérés comme des dépenses fiscales?

M. Poddar: Essentiellement en vertu du régime fiscal de référence dont nous parlons ici, toutes les dépenses servant à l'acquisition de propriétés commerciales font partie du régime. Ainsi, quand un actionnaire emprunte de l'argent pour acheter des actions, les déductions d'intérêt dont il jouit font partie du régime fiscal de référence.

[Texte]

The Chairman: Why would that be? When you only tax the person half way on the capital gain and you give them a credit against the corporate tax on the dividend income, why would you not charge the interest as a tax expenditure?

Mr. Poddar: Actually, in the count, that portion of the interest expense that exceeds investment income is considered a tax expenditure item. I guess in the corporate sector the difficulties are that, first of all, it is impossible to distinguish of the total interest that is reported, what was for the the purposes of acquiring shares and what was for the acquisition of other depreciable business assets. Even if you know the interest expense, you cannot really relate it systematically to the investment income and the business income earned by the corporation. So it would be almost impossible to define the value of this item even if you were to call it a tax expenditure.

Mr. Garneau: Is it because of the way the corporations report their income tax that you cannot have an indication? Is it because you do not have the information or is it because, in principle, it should not be considered as a tax expenditure?

Mr. Poddar: This is an area in which the principles are just as uncertain as the quantification. To my knowledge very few countries who prepare tax expenditure accounts have categorized this item as a tax expenditure.

The Chairman: Mr. Riis.

Mr. Riis: Mr. Weyman, tax expenditures have not always been a major part of the budgetary planning process. Do you have some idea, historically, when the proliferation of tax expenditures really began in our country?

Mr. Weyman: I do not think the proliferation of tax expenditures, as you call it, is really the critical factor. As I said in my opening remarks, we are not talking about one particular category of tax expenditures; we are talking about a broad range of tax expenditures. The marital exemption, as far as I know, goes back to 1917 and that is a tax expenditure.

Mr. Riis: You could not identify any time, in a relatively recent history, when we began to use tax expenditures much than in years past?

• 2000

Mr. Weyman: I think we need to be clear about what you mean by "tax expenditures". If you mean the tax expenditures in the second and third categories, which did and do influence economic behaviour, I guess one could say that depreciation has been a significant aspect of our tax system for many years. Certainly it goes back prior to 1948. The system was reformed in 1948 to its present form, present system, but certainly depreciation goes back to well before that time.

As I said in my opening remarks, the real aspect of this from the point of view of evaluation of tax expenditures really began in the mid-1970s, culminating in the publication of the first account of tax expenditures by the government in 1979. So

[Traduction]

Le président: Pourquoi doit-il en être ainsi? Puisque l'on impose seulement 50 p. 100 des gains en capital et que l'on accorde un crédit d'impôt aux sociétés sur les revenus que représentent les dividendes, pourquoi ne pas considérer les déductions d'intérêt comme des dépenses fiscales?

M. Poddar: En fait, dans le compte, les dépenses d'intérêt qui sont supérieures aux revenus de placement sont considérées comme des dépenses fiscales. Je pense que dans le secteur des sociétés, les difficultés proviennent du fait que tout d'abord, il est impossible de distinguer, dans la somme totale des intérêts déclarés, la partie qui a servi à l'acquisition d'actions de celle qui a servi à l'acquisition d'actifs amortis. Même quand on connaît le montant versé en intérêts, on ne peut pas le comparer systématiquement aux revenus de placement et aux recettes de l'entreprise. Il serait donc presque impossible d'établir la valeur de cette somme, même si on décidait d'en faire une dépense fiscale.

M. Garneau: Est-ce que cela est dû à la façon dont les sociétés font leurs déclarations d'impôt? Est-ce que c'est parce que vous n'avez pas les renseignements, ou est-ce parce que, en principe, vous estimez que cela ne doit pas être considéré comme une dépense fiscale?

M. Poddar: C'est un secteur où les principes sont tout aussi obscurs que la quantification est difficile. Que je sache, très peu de pays préparent des comptes de dépenses fiscales en réservant une catégorie à part pour cette somme.

Le président: Monsieur Riis.

M. Riis: Monsieur Weyman, les dépenses fiscales n'ont pas toujours été un élément majeur du processus de planification budgétaire. Savez-vous quand les dépenses fiscales ont commencé à véritablement se multiplier au Canada?

M. Weyman: Je ne pense pas que ce soit la multiplication des dépenses fiscales, comme vous l'appellez, qui soit vraiment le facteur critique. Comme je l'ai dit dans mon exposé, nous ne parlons pas d'une seule catégorie de dépenses fiscales, mais de toute une gamme. L'exemption pour personnes mariées, que je sache, remonte à 1917, et c'est une dépense fiscale.

M. Riis: Mais plus récemment, ne pouvez-vous pas repérer un moment où on a commencé à avoir davantage recours aux dépenses fiscales que dans les années précédentes?

M. Weyman: Il faut nous entendre sur ce que nous appelons «dépenses fiscales». Si vous songez ici aux dépenses fiscales de la deuxième et de la troisième catégories, qui ont influencé le comportement économique et continuent de le faire, on pourrait dire que l'amortissement est un aspect majeur de notre régime fiscal depuis bien des années. Cela date certainement d'avant 1948. Le régime a été réformé en 1948 et a pris la forme que nous connaissons actuellement. Mais de toute façon, l'amortissement en faisait partie bien avant.

Comme je l'ai dit dans mon exposé, l'évaluation des dépenses fiscales remonte véritablement à 1975 environ, et il y a eu tout de suite après la publication du premier compte des dépenses fiscales par le gouvernement, en 1979. À vrai dire,

[Text]

really it was at that time that attention was brought to bear and was focused on tax expenditures as a part of our tax system. But do keep in mind that we are talking about the whole range of tax expenditures, literally from the marital exemption to a deduction that is permitted for, say, oil exploration.

Mr. Riis: Yes.

Mr. Weyman: I want to quote briefly from a C.D. Howe publication called *Policy Review and Outlook, 1979*. In that publication it says tax expenditures have become a regular feature of recent budgets apparently for two reasons. Tax expenditures are politically popular with the business community and a convenient way of helping governments to stay within their expenditure limits because they are recorded as a revenue loss rather than as an expenditure increase. Would you agree with that statement?

Mr. Weyman: That statement was made in 1979. Do you mean is it still valid today?

Mr. Riis: Yes.

Mr. Weyman: I will ask Mr. Poddar, who is the economic analyst in our team here, to answer the question.

Mr. Poddar: We have not done any study to find out if the proliferation has been more significant at any particular point in time. I think it is safe to say that the frequency of tax expenditures has been gradual, historically. I would really have to go back and look at some more data.

Mr. Riis: He says they are popular because they are recorded as a revenue loss, as opposed to an expenditure increase. Presumably you would agree with that.

Mr. Poddar: It is very difficult to answer that question. Various elements go into the decision of the government when it wants to provide a specific fiscal measure, whether it should be on the tax side or the expenditure side.

Mr. Riis: You have been around for some time, and we are not trying to identify any particular era or administration, but generally for politicians it is more popular, because they do not show up as revenue losses; or they show up as revenue losses as opposed to on the expenditure side, and we are all concerned about expenditures. Would you not say that is a fair statement? You do not know.

Mr. Weyman: It is probably more of the nature of a political issue than one of economic analysis.

Mr. Riis: Okay. I will leave that.

Consolidated tax expenditure accounts: are you aware of countries that require these by law to be presented to their legislatures?

[Translation]

c'est à ce moment-là seulement que l'on a analysé la question et que l'on a mis l'accent sur les dépenses fiscales comme faisant partie intégrante de notre régime fiscal. Il faut cependant ne pas oublier que nous parlons ici de toute une gamme de dépenses fiscales, de l'exemption pour personnes mariées à la déduction permise, par exemple, à ceux qui font de la prospection pétrolière.

M. Riis: Je vois.

Monsieur Weyman, je voudrais citer un extrait d'un document publié par l'Institut C.D. Howe et intitulé: *Policy Review and Outlook, 1979*. Dans ce document, on dit que les dépenses fiscales sont devenues un outil routinier des budgets pour deux raisons apparemment. Les dépenses fiscales sont populaires sur le plan politique auprès des milieux d'affaires, et c'est une façon pratique d'aider les gouvernements à contenir leurs dépenses, car elles sont comptabilisées plutôt comme un manque à gagner que comme une augmentation des dépenses. Êtes-vous d'accord?

M. Weyman: Cela remonte à 1979. Vous me demandez si cela vaut encore aujourd'hui, n'est-ce pas?

M. Riis: C'est cela.

M. Weyman: Je vais demander à M. Poddar, qui est notre analyste économique, de répondre à cette question.

M. Poddar: Nous n'avons pas fait d'analyse afin de déterminer si la multiplication des dépenses fiscales était plus marquée à un moment ou à un autre. Je pense qu'on peut très bien dire que les dépenses fiscales ont proliféré graduellement, au fil des ans. Pour vous répondre, il me faudrait me reporter à d'autres données.

M. Riis: L'auteur de ce document dit qu'elles sont populaires parce qu'elles sont inscrites comme un manque à gagner plutôt que comme une dépense. Je suppose que vous êtes d'accord, n'est-ce pas?

M. Poddar: Il est très difficile de répondre à cette question. Divers éléments interviennent quand le gouvernement prend la décision d'offrir une mesure fiscale donnée, quand il doit déterminer si ce sera une mesure fiscale ou l'engagement d'une dépense.

M. Riis: Vous avez beaucoup d'expérience, et il ne s'agit pas ici de pointer du doigt une époque ou une administration, mais en règle générale, les hommes politiques trouvent plus populaire d'avoir recours à des dépenses fiscales parce qu'il ne s'agit pas d'engagement de dépenses véritables. Il s'agit plutôt d'un manque à gagner et, comme vous le savez, les hommes politiques sont très chatouilleux du côté des dépenses. Pensez-vous que l'extrait que je viens de vous lire reflète la réalité? Vous ne savez pas.

M. Weyman: Votre question a une connotation beaucoup plus politique qu'économique.

M. Riis: Je vois. Je m'en tiendrai là.

Le compte des dépenses fiscales consolidé. Saviez-vous que certains pays ont des exigences législatives en ce qui a trait à ce compte?

[Texte]

Mr. Poddar: The U.S. is the only country, to my knowledge, which has a legal requirement for the presentation of the tax expenditure account.

Mr. Riis: I see.

Mr. Poddar: I think so.

Mr. Riis: Austria, France, West Germany, Spain, and other countries, are you saying, do not? Or you do not know?

Mr. Poddar: They do have tax expenditure accounts prepared. But my impression is that it is not a legal requirement.

Mr. Riis: I see. They prepare them regularly, but not because they are required by law.

Mr. Poddar: No, they are prepared on an ad hoc basis. I do not think in any of those countries accounts have come out on a very well-defined timetable.

Mr. Riis: On page 6, Mr. Weyman, of your introductory statement, you say:

Of course, all new measures are thoroughly examined prior to their introduction in a budget.

How, then, do you account for the problems associated with the SRTC's?

• 2005

Mr. Weyman: I think one of the other statements in my remarks is on the issue of behavioural impact, behavioural changes that flow from any tax measure. With a new tax measure, even allowing for the extrapolation of the database, which itself would be, say, two years old in the case of the personal tax system, there is still the aspect of the behavioural change of taxpayers. I do not think any economic analysis that exists has been able to quantify behavioural change in relation not just to the tax system but to other aspects of the economy.

Mr. Dorin: Can I have a supplementary on this?

The Chairman: Yes. Mr. Dorin.

Mr. Dorin: Are you saying then that when you do your estimates you contain yourselves strictly to historical data and returns and do not take into consideration at all the change-in-behaviour aspect?

Mr. Weyman: No. Estimates are made of behavioural changes, but these are largely unpredictable and those behavioural changes themselves have changed over time. So the kind of impact that took place and the kind of change that occurred as a result of a measure, say, in the mid-1950s as compared to the mid-1960s, the mid-1970s, the mid-1980s... There is a pattern there.

For example, registered retirement savings plans were introduced in 1956, I believe. I think it took 20 years before

[Traduction]

M. Poddar: Les États-Unis sont le seul pays au monde, que je sache, qui doit présenter un compte des dépenses fiscales en vertu de dispositions législatives.

M. Riis: Je vois.

M. Poddar: Je pense ne pas me tromper.

M. Riis: L'Autriche, la France, l'Allemagne de l'Ouest, l'Espagne et les autres pays ne le font donc pas? Êtes-vous au courant?

M. Poddar: Dans ces pays-là, on prépare des comptes de dépenses fiscales, mais j'ai l'impression que ce n'est pas exigé par la loi.

M. Riis: Je vois. Vous voulez dire qu'on prépare ces comptes, mais qu'on n'est pas forcé de le faire en vertu de la loi, n'est-ce pas?

M. Poddar: C'est cela. On prépare ces comptes d'une manière ponctuelle. Je ne pense pas qu'aucun des pays que vous avez cités soit forcé de le faire à une date précise.

M. Riis: Monsieur Weyman, à la page 6 de votre déclaration, vous dites, et je cite:

Bien entendu, toutes les nouvelles mesures sont examinées de façon approfondie avant d'être annoncées dans un budget.

Comment expliquez-vous les problèmes qui ont surgi dans le cas du crédit d'impôt à la recherche scientifique?

M. Weyman: Je pense que je dis également dans mon exposé qu'il est important de tenir compte des modifications de comportement qui découlent d'une mesure fiscale. Quand on offre une nouvelle mesure fiscale, même si l'on peut faire des extrapolations à partir de données qui sont déjà vieilles de deux ans dans le cas de l'impôt des particuliers, il y a toujours un élément intangible dans le comportement des contribuables. Je ne pense pas qu'aucune analyse économique ait pu quantifier les modifications de comportement, non seulement du point de vue du régime fiscal, mais également du point de vue d'autres facteurs économiques.

M. Dorin: Puis-je poser une question complémentaire?

Le président: Allez-y, monsieur Dorin.

M. Dorin: Voulez-vous dire que quand vous faites vos estimations, vous vous en tenez strictement à des données historiques et aux déclarations que vous avez entre les mains et que vous ne tenez pas compte d'éventuelles modifications de comportement?

M. Weyman: Non. Nous faisons des estimations des modifications de comportement, mais ces dernières sont très imprévisibles et elles se modifient elles-mêmes au fil des ans. Les incidences découlant d'une mesure fiscale prise vers 1955, comparées à une situation semblable vers 1965, 1975 ou 1985... Il y a une tendance.

Par exemple, les régimes enregistrés d'épargne-retraite ont été offerts dès 1956. Il a fallu 20 ans avant que ces régimes

[Text]

registered retirement savings plans became popular in the sense that people use them. Whether they are using them as a tax expenditure or tax shelter or tax incentive is a matter of perception, but the fact is they were just not widely used. So in the late 1970s the financial industry generally, as a result of their own developing marketing techniques, might have seen this as an opportunity to enhance their business activity, and that may be the reason why registered retirement savings plans became popular 20 years after being introduced, which happened to be towards the end of the 1970s.

From that type of example you can see that it was impossible to predict when RRSPs were introduced that it would take one year or five years or twenty years before they would really affect the behaviour of taxpayers.

Taxpayers themselves in this country have become more sophisticated with the passing of time—in their financial dealings, their business dealings and their reaction to tax measures. As a result, as the years pass the reactions to any measure tend to happen in a shorter timeframe. There are—and I can give examples—very clear examples of how that has occurred.

So, when you relate all this to the process in formulating tax measures, allowance is made for what is thought to be the likely impact both in terms of timeframes and sort of absolute amount of reaction, but no scientific method could possibly be applied to that process.

Mr. Riis: I have four or five other areas and others can ask supplementaries if they wish.

The Chairman: Go ahead.

Mr. Riis: Mr. Weyman, one of the largest corporate tax expenditures, the accelerated capital cost allowance, the Nielsen Task Force identifies as a 1981-82 cost to the Treasury of about \$5.1 billion. Later on, on page 73 of the study team report, he says:

We were advised by the Department of Finance that there is no accurate means of measuring the effect of this tax expenditure.

If there is no accurate means of measuring the effect of this tax expenditure, then how can we know whether we are getting \$5.1 billion of value for this expenditure? You go through in your presentation the various problems of the data and the methodologies involved. It is \$5.1 billion, and they are saying we have no way of measuring its effect.

Mr. Weyman: Let me make one comment, and then I would like Mr. Poddar to talk about the accuracy of that particular measure.

I am just recalling that the Minister of Finance published in conjunction with his budget last May this *The Corporate Tax System: Direction for Change* discussion paper. In the process of preparing that paper an analysis was done to determine at least the tax value of the outstanding deductions, tax credits and unutilized tax losses that existed, at the end of 1981 it

[Translation]

soient populaires, dans le sens où les gens s'en prévalent. Que les gens s'en servent comme une mesure de dépenses fiscales, un abri fiscal, ou un stimulant fiscal, c'est une question de perception, mais il n'en demeure pas moins qu'au départ, ces régimes n'étaient pas en faveur. C'est à la fin des années 70 que le secteur financier en général, suite à une évolution des techniques de commercialisation, y a vu la possibilité d'augmenter son chiffre d'affaires. C'est peut-être pour cette raison que les régimes enregistrés d'épargne-retraite sont devenus populaires 20 ans après leur introduction, et cela à la fin des années 70.

Ainsi, vous constatez qu'il était impossible de prévoir, quand les REER ont été introduits, s'il faudrait 1 an, 5 ans ou 20 ans avant que le comportement des contribuables soit modifié par eux.

Les contribuables eux-mêmes, au Canada, sont de mieux en mieux renseignés, au fil des ans, et leurs transactions financières et commerciales se raffinent, de même que leurs réactions aux mesures fiscales. Par conséquent, au fur et à mesure que les années passent, les réactions à une mesure fiscale ont tendance à se faire sentir de plus en plus vivement. Je puis vous donner des exemples très éloquentes qui illustrent la façon dont les choses se sont passées.

Quand on regarde cela dans le contexte de la formulation des mesures fiscales, on tient compte des incidences auxquelles on s'attend du point de vue du minutage comme du point de vue de la réaction en chiffres absolus. Toutefois, aucune méthode scientifique ne peut être appliquée au processus.

M. Riis: Il y a quatre ou cinq autres sujets que je voudrais aborder, mais mes collègues peuvent poser des questions complémentaires s'ils le souhaitent.

Le président: Allez-y.

M. Riis: Monsieur Weyman, une des plus grosses dépenses fiscales touchant les sociétés est la déduction pour amortissement accéléré, qui, selon le groupe de travail Nielsen, a coûté au Trésor quelque 5,1 milliards de dollars en 1981-1982. Un peu plus bas dans le rapport, page 73, on dit, et je cite:

Le ministère des Finances nous dit qu'il n'y a pas de façon précise de mesurer l'incidence de cette dépense fiscale.

S'il n'y a pas moyen de mesurer l'incidence de cette mesure fiscale, comment peut-on déterminer que cela représente 5,1 milliards de dollars? Vous avez présenté les divers problèmes que comportaient la réunion des données et les méthodes. Il s'agit bien de 5,1 milliards de dollars, et on nous dit qu'il n'y a pas moyen de mesurer l'incidence de cette mesure.

M. Weyman: Je voudrais faire une remarque, et je demanderai ensuite à M. Poddar de vous parler de la précision de cette mesure particulière.

Je me souviens que le ministre des Finances a publié, au moment où il a déposé son budget, au mois de mai dernier, un document dont le titre est: *Le régime fiscal des sociétés: un axe de changement*, et c'est un document de discussion. En préparant ce document, on a analysé la situation afin de déterminer quelle était la valeur fiscale des déductions et des

[Texte]

happened, in the corporate tax sector. Now that analysis was done, and without going into detail which I do not have with me this evening, I do recall that the aggregate tax value of the unutilized tax losses and deductions and tax credits that were in the corporate tax system at the end of 1981 was \$13.8 billion. That was an analysis that was done and was published in the context of that discussion paper at least to give a measure of the unused portion of the various incentives at that time. Of course, flowing from that the Minister has and the government has proceeded with the first phase of its corporate tax reform to deal with the issues that really flowed from that analysis.

• 2010

In his budget, the Minister recently announced that there would be a further discussion paper dealing with the second phase of the corporate tax reform, processed with specific reference to the matter you have just raised, namely, the accelerated capital cost allowances. That does not refer directly to the accuracy of the piece read from the Nielsen Report and I wonder, Mr. Poddar, if you have anything further to add to that.

Mr. Poddar: I guess the difficulty that arises is that when something is very broadly targeted, and the accelerated CCA under the corporate income tax is very broadly targeted, it affects all of manufacturing investment, mining, oil and gas, and many other sectors of the economy benefit from accelerated capital cost allowances. So when a measure is so broadly targeted, it becomes very difficult to isolate the impact of the fiscal tax measure from the impact of all the factors in the economy that operate at the same time, interest rates, the overall tax burden, the expectations about profits, inflation, and that was a context in which that comment in the Nielsen Committee Report was made. If the measure is narrowly targeted it is easy to define precisely what the objectives were and you can measure the effectiveness of the program against the objective. You can also measure how much investment went into that activity as a result of the tax provision. But in the case of capital cost allowances, there was investment tax credit, there were lower corporate tax rates, there were accelerated capital cost allowances and interest rates changing at the same time and inflation changing. And investment in Canada is also affected by the environment in foreign countries. What is the U.S. tax system and tax system in our trading partners? So it is quite a complex exercise to build models that will allow you a scientific and a fairly precise answer to that question.

Also, in a situation like that of the CCA, your objectives are multiple. You do not have the single objective of, say, we want more GNP or more investment. There could be various factors.

Mr. Riis: I guess my question, and I appreciate the very straightforward answers from both of you, but are we getting . . . ? I mean, it is costing us \$5.1 billion for this. Are

[Traduction]

crédits en suspens, de même que des avantages fiscaux non utilisés, à la fin de 1981, dans le secteur des sociétés. On a donc fait cette analyse, et je ne vais pas entrer dans les détails, car je ne les ai pas ici ce soir. Je me souviens cependant que la valeur totale des avantages fiscaux non utilisés, de même que des déductions et des crédits non utilisés au titre du régime fiscal des sociétés, à la fin de 1981, était de 13,8 milliards de dollars. Cette analyse a été publiée dans le contexte des documents de discussion pour donner une idée de la partie non utilisée des divers stimulants fiscaux offerts à l'époque. Bien entendu, suite à cela, le ministre et le gouvernement ont procédé à la première phase de la réforme fiscale des sociétés, afin de régler les questions qui avaient été cernées au cours de l'analyse.

Dans son budget, le ministre des Finances a annoncé récemment qu'il y aurait un autre document de discussion portant sur la deuxième phase de la réforme fiscale des sociétés, et qu'on allait se pencher précisément sur la question que vous venez de soulever, à savoir celle de la déduction pour amortissement accéléré. Comme je n'ai pas répondu précisément à la question que vous me posez en citant le rapport Nielsen, M. Poddar pourra peut-être compléter.

M. Poddar: Quand un objectif est défini de façon très large, comme c'est le cas de la déduction pour amortissement accéléré, tous les placements industriels, le secteur des mines, le pétrole et le gaz, et beaucoup d'autres secteurs de l'économie, profitent d'une telle mesure. C'est là que surgit la difficulté. Quand une mesure vise un objectif très complexe, il est difficile d'en isoler l'incidence de celle d'autres facteurs jouant en même temps dans notre économie, comme par exemple les taux d'intérêt, l'ensemble du fardeau fiscal, les bénéfices, l'inflation, et c'est dans ce contexte que le Comité Nielsen a fait la remarque que vous venez de lire. Si une mesure vise un objectif bien précis, il est facile de cerner l'objectif et de mesurer l'efficacité du programme élaboré pour l'atteindre. On peut par ailleurs calculer les placements dont un secteur d'activité a fait l'objet suite à une mesure fiscale. Dans le cas de la déduction pour amortissement accéléré, il y avait à la fois un crédit fiscal à l'investissement, des taux d'imposition inférieurs pour les sociétés, la déduction pour amortissement accéléré et des taux d'intérêt fluctuant, en même temps qu'un taux d'inflation changeant. D'autre part, les investissements, au Canada, sont également tributaires de ce qui se passe dans d'autres pays. Qu'arrive-t-il au régime fiscal des Américains et à celui de nos autres partenaires commerciaux? C'est donc une chose très complexe que d'établir des modèles qui nous permettent de répondre de façon scientifique et relativement précise à votre question.

En outre, dans le cas de la DPAA, nos objectifs sont multiples. Dans ce cas-là, on ne vise pas uniquement par exemple l'accroissement du PNB et l'augmentation des investissements. Il peut y avoir plusieurs choses à la fois.

M. Riis: Je vous remercie de la sincérité de vos réponses, mais je me demande si nous obtenons . . . ? Cela coûte quelque 5,1 milliards de dollars. Qu'obtenons-nous en retour? Y a-t-il

[Text]

we getting anything in return? Is there anyway that we can say that we are getting anything that we would not get under normal conditions?

The Chairman: To what extent does it cost us \$5.1 billion? Surely to goodness, capital cost allowance taken earlier means it cannot be taken later. In other words, is it a continual \$5.1 billion or is the effect of this rapid depreciation taken in the one year but not reflected in the gain in taxation in the subsequent year that would offset that rapid capital cost allowance? In other words, do you really have a tax loss, or is the measure of the tax loss in a static situation virtually nil? I go to one of my own companies, for example, where we are in the construction business. The new purchases of equipment, which of course go for rapid capital cost allowances, bearly equal the capital cost allowance you have. Really, is there any further deferral other than the one deferral? Am I making myself clear?

• 2015

Mr. Poddar: Mr Chairman, for a company whose investment has reached a plateau . . .

The Chairman: That is right.

Mr. Poddar: —the accelerated CCA is offset by lower CC in all investments.

The Chairman: Right.

Mr. Poddar: But for a company that is growing and making ever increasing investments, the accelerated CCA does provide ongoing deduction in time.

The Chairman: But then, is it fair to say, the way you have calculated your tax expenditure account, that \$5.1 billion is really there all the time? Or, is it there in the year you looked at it but not there . . . In subsequent years you have an increasing revenue because you have already used up that capital cost allowance. So part of it is offset in the increase in revenue in the subsequent year.

Mr. Poddar: Your right, Mr. Chairman. I do not know exactly which number Mr. Riis is referring to but most likely it is a cashflow cost in government revenue.

The Chairman: Yes.

Mr. Poddar: It does not take into account the future recovery of the tax loss.

The Chairman: Precisely. And so in the second year you are not taking into account the recovery. In effect, it is only the marginal increase in investment that would be the continual increase in tax deferral, is that not correct?

Mr. Poddar: I would have to think more about it before I can answer that question.

[Translation]

moyen de déterminer que nous obtenons quelque chose que nous n'obtiendrions pas de toute façon?

Le président: Dans quelle mesure cela nous coûte-t-il 5,1 milliards de dollars? Il est entendu que si on ne se prévaut pas de cette déduction pour amortissement, on ne peut pas le faire plus tard. En d'autres termes, s'agit-il d'une somme de 5,1 milliards de dollars en permanence, ou ne s'agit-il pas plutôt d'un manque à gagner une année donnée, que l'on récupère l'année suivante de toute façon? En d'autres termes, s'agit-il d'une perte sèche, ou s'agit-il d'une mesure d'un manque à gagner fiscal qui serait nul si la situation était statique? Une de mes entreprises s'occupe, par exemple, de construction. De nouveaux achats d'équipements, qui, bien sûr, bénéficient de l'amortissement accéléré, se montent à peine au montant de la déduction pour amortissement. Existe-t-il en fait d'autres possibilités de report d'impôt? Est-ce que vous me suivez?

M. Poddar: Monsieur le président, dans le cas d'une entreprise dont l'investissement a atteint un plateau . . .

Le président: C'est cela.

M. Poddar: . . . la déduction pour amortissement accéléré est compensée par un amortissement moindre des autres investissements.

Le président: Oui.

M. Poddar: Mais dans le cas d'une entreprise en expansion qui consent des investissements toujours accrus, l'amortissement accéléré permet de conserver un montant de déduction stable dans le temps.

Le président: Mais alors, n'est-il pas vrai que, vu la façon dont vous avez calculé le compte d'exonération fiscale, ces 5.1 milliards de dollars sont un montant qui se retrouve tous les ans? Ou bien n'existe-t-il que l'année pour laquelle vous avez calculé les chiffres et pas les autres . . . Les années suivantes, vous auriez des recettes fiscales accrues, car la déduction pour amortissement serait déjà épuisée. Aucune partie de cette exonération ne se trouve compensée par l'accroissement des recettes l'année suivante.

M. Poddar: Vous avez raison, monsieur le président. Je ne sais pas quel est exactement ce chiffre que M. Riis cite, mais il s'agit probablement d'un manque à gagner dans les recettes fiscales de l'État.

Le président: Oui.

M. Poddar: Et ce chiffre ne tient pas compte du recouvrement qui intervient par la suite.

Le président: Précisément. Vous ne tenez pas compte des montants recouvrés la deuxième année. Dans la pratique, ce n'est que l'augmentation marginale de l'investissement qui donne lieu à une augmentation continue du report d'impôt, n'est-ce pas?

M. Poddar: Il faudrait que j'y réfléchisse d'un peu plus près avant de répondre.

[Texte]

Mr. Riis: Mr. Chairman, I am making the assumption that the reason we have an accelerated CCA is that it encourages people to purchase equipment.

The Chairman: No.

Mr. Riis: No. If I could redirect your questions to the Chairman, you said that you have bought new equipment and used CCA?

The Chairman: Yes. Once I have used my CCA up I cannot use it again. It is gone.

Mr. Riis: No, that is right. Now, would you not have bought that equipment had you not had the CCA?

The Chairman: Let us assume, for argument's sake, that there would be no change in my behavioural pattern. I can tell you, there is a change in your behavioural pattern. Let us assume there was no change in behavioural pattern, if I use it up once, I cannot use it in the second year. So while there is a tax expenditure in the year I bought the equipment, there is a tax recovery over and above the normal tax in the subsequent year.

Mr. Riis: I do not think you are answering my question though, Mr. Chairman. I am making the assumption that we have this to encourage people to purchase new equipment.

The Chairman: That is a question of whether the particular tax expenditure in fact motivates activity.

Mr. Riis: That is right. If it does not, then I have to ask, why do we have it?

The Chairman: Well . . .

Mr. Dorin: I look at this a lot and I look at it from another backdoor avenue too. One of the criticisms I have of developing a partisan . . . Some people argue against deferred taxes. That is the reason there is a number, in corporate balance sheets, called before taxes. It has nothing to do with taxes payable.

The only difference, I would argue, in behavioural pattern is timing. It makes a difference the year you introduce the measure, but once it has been in place for a long, long time, it probably has little or no impact. That is why, in terms of the tax measure, to suggest that it costs \$5 billion a year—I am with you, Mr. Chairman—is absolutely wrong. The most it could cost would be the interest on that amount, because it is simply a rolling number, it is not an annual amount. You could collapse it and get \$5 billion maybe this year, but for this year only. Would you not agree?

Mr. Poddar: In fact the corporate discussion paper that came out in May 1985 . . . With the accelerated CCA system under the Canadian Income Tax Act, what kinds of problems have been created? How uneven has the pattern of effective tax rates become, as a result of those incentives? In fact, the whole thrust of the proposals made for the reform of the corporate system was really to correct some of the problems that arose from the use of those incentives.

[Traduction]

M. Riis: Monsieur le président, je suppose que la raison pour laquelle on a instauré une déduction pour amortissement accéléré est qu'elle encourage les entreprises à investir.

Le président: Non.

M. Riis: Non. Si je puis reformuler la question du président, vous dites que vous avez acheté de nouveaux équipements et utilisé la déduction pour amortissement?

Le président: Oui. Je ne peux utiliser qu'une fois la déduction pour amortissement. Une fois que je l'ai utilisée, elle est partie.

M. Riis: C'est vrai. N'auriez-vous pas acheté cet équipement si la déduction pour amortissement n'avait pas existé?

Le président: Disons, aux fins de l'argument, que les décisions d'affaires ne sont pas influencées par la déduction. Je peux pourtant vous garantir qu'elles le sont. Supposons qu'il n'y a pas de changement dans mes décisions d'affaires. Si j'utilise la totalité de la déduction, je n'en dispose plus la deuxième année. Donc, alors qu'il y a un manque à gagner pour l'État l'année où j'ai acheté cet équipement, l'État en recouvre une partie l'année suivante parce que je paierai plus d'impôts que je n'en aurais payé autrement.

M. Riis: Mais vous ne répondez pas à ma question, monsieur le président. Je postule que cette déduction existe pour encourager les entreprises à investir.

Le président: La question est de savoir si cette exonération fiscale encourage l'activité économique.

M. Riis: C'est juste. Si ce n'est pas le cas, comment se justifie-t-elle?

Le président: Eh bien . . .

M. Dorin: J'ai beaucoup réfléchi à tout cela, et sous divers angles. Ce que je reproche à . . . Beaucoup de gens sont opposés au report d'impôt. C'est pour cette raison qu'il existe une ligne dans les bilans des entreprises pour les résultats avant impôt. Cela n'a rien à voir avec l'impôt qui est payé.

A mon avis, la seule différence est dans le temps. Une telle mesure fiscale a un effet l'année de son introduction, mais ne change pas grand-chose les années suivantes. C'est pourquoi, en ce qui concerne cette mesure fiscale, de dire qu'elle coûte 5 milliards par an—je vous suis, monsieur le président—est totalement fallacieux. Le plus qu'elle pourra coûter est l'intérêt sur cette somme, car c'est un montant roulant, ce n'est pas un montant annuel. Si vous supprimiez la déduction, vous augmenteriez les recettes fiscales de 5 milliards peut-être cette année, mais cette année seulement. N'êtes-vous pas d'accord?

M. Poddar: Dans le document de travail publié en mai 1985 . . . Quelle sorte de problèmes identifiait-il à propos du système de l'amortissement accéléré? En quoi ces mesures d'incitation ont-elles introduit des irrégularités dans le barème d'imposition réelle? En fait, toutes les propositions de réforme de l'impôt sur les sociétés visent à rectifier certains des problèmes qui découlent de ces stimulants.

[Text]

Mr. Weyman: I wonder if I could just add one comment, Mr. Chairman?

The Chairman: Go ahead.

Mr. Weyman: It is, I guess, my perspective of this issue. We were talking about the cost, at least as stated in the Nielsen report, of these accelerated capital cost allowances.

• 2020

The aspect that I find significant—I cannot say more significant—is the extent to which these accelerated capital cost allowances that have been provided cannot be used by business because in fact the particular taxpayer or taxpayers who would like to use these accelerated allowances cannot do so on a current basis because they are not in a tax-paying position. To me that calls in question the value of the accelerated allowances; the extent to which they are put there but cannot be used. That is exactly the issue that is identified in the discussion paper we have been referring to.

First there is the aspect we have mentioned that they are targeted and cause distortions for that reason, as opposed to being of general application, say to a particular sector or particular type of taxpayer. Then secondly, they are at a level of “richness”, call it, such that in fact they cannot be used on a current basis, as they were intended to be, by the taxpayers concerned, because they are not in a tax-paying position, for whatever reason. Maybe there is a recession at the time, or levels of profitability are not high enough, or whatever.

That is the reason the Minister at this time, the government at this time, has taken an approach to say that rather than having the level of incentives we have in the system, they should be reduced, and matching that, there should be a reduction in the corporate tax rates, which then represent a benefit of general application to all taxpayers; at least those that are profitable.

So there is that aspect to this question, as I view it, that was really brought out in the discussion paper last May and is part of the present work that is under way in the department in dealing with what the Minister has called the second phase of the corporate tax reform, which will indeed focus on those accelerated capital cost allowances.

The Chairman: I was wondering, Mr. Riis, if we could get out of this—the whole question at this point—because that gets into the corporate and business tax end of things, as opposed to the personal end of things. I was going to ask the witnesses to come prepared on the personal end of things first. Obviously there are individuals with capital cost allowance, so obviously it is part of the personal tax return, but I am wondering if we would not make better progress if we got into some of the perhaps easier items before we got into the whole question of investment flows.

Mr. Riis: Okay. But permit me, Mr. Chairman, to ask two or three other questions along those lines. I think Mr. Weyman just answered my next question, and that was going to be that by the government's own figures more than 90% of the capital cost allowances accrue to the largest Canadian companies and are simply not available to many of the small businesses in the

[Translation]

M. Weyman: Pourrais-je ajouter une chose, monsieur le président?

Le président: Allez-y.

M. Weyman: Je voudrais vous dire comment je vois les choses. On a parlé du coût, ou du moins le rapport Nielsen parle du coût de ces déductions pour amortissement accéléré.

Ce qui me paraît significatif—je ne peux pas dire le plus significatif—c'est que ces déductions pour amortissement accéléré ne peuvent que rarement être mises à profit par les entreprises parce qu'elles ne réalisent déjà pas de profits imposables. C'est la première question de tout l'intérêt de ces déductions accélérées, puisque tant d'entreprises ne peuvent en profiter. Cela est exactement le problème que met en lumière le document de travail.

Il y a le premier aspect, le fait que ces déductions sont ciblées et introduisent des distorsions, par opposition aux mesures d'application générale à tout un secteur ou à toute une catégorie de contribuables. Ensuite, elles profitent aux gros contribuables, aux entreprises qui paient des impôts, et non pas à celles qui, à cause d'une récession ou d'une crise, ne réalisent pas suffisamment de profits.

C'est pour cette raison que le ministre, le gouvernement en général, préféreraient réduire le nombre de ces mesures fiscales spéciales, cette réduction étant assortie d'une diminution du taux d'imposition des sociétés qui bénéficierait à toutes les entreprises, du moins à toutes celles qui réalisent des profits.

Il y a donc tout cet aspect de la question, qui a été mis en lumière par le document de travail de mai dernier et qui fait l'objet des travaux actuellement en cours au ministère, de ce que le ministre a appelé la deuxième phase de la réforme de l'impôt sur les sociétés, réforme dans laquelle la déduction pour amortissement accéléré occupera une place de choix.

Le président: Monsieur Riis, pourrions-nous passer à autre chose, car nous entrons vraiment là dans toute la question de la fiscalité sociale, par opposition à la fiscalité personnelle. J'aurais voulu que les témoins nous parlent d'abord de l'impôt sur le revenu des personnes, mais, évidemment, il y a des particuliers qui ont des déductions pour amortissement, et celles-ci font donc partie de la déclaration d'impôt des personnes. Je me demande néanmoins s'il ne vaudrait pas mieux expédier les points plus faciles avant d'aborder toute cette question des flux d'investissement.

M. Riis: D'accord. Mais permettez-moi, monsieur le président, de poser deux ou trois questions dans cet ordre d'idées. Je crois que M. Weyman vient de répondre à la question suivante que j'allais poser, à savoir que, selon les propres chiffres du gouvernement, plus de 90 p. 100 de la déduction pour amortissement profiteraient aux grandes

[Texte]

country; and I think he has just explained at least one of the reasons why.

Mr. Weyman: I am not sure that I have specifically answered that question, because I am not sure, when you say they are not available to . . .

Mr. Riis: I should not say not available; not used. In excess of 90% of the capital cost allowance money is used by a very small percentage of the Canadian firms, and almost by definition the largest.

Mr. Weyman: I will accept your number. I do not know what that percentage is, but . . .

Mr. Riis: I think it would be useful to know, though, Mr. Chairman—we are talking \$5.1 billion for one year—to find out where this money is going, presumably.

Would it be better to use . . . in a typical year, that is the amount of expenditures we would see in our accounts?

The Chairman: No.

Mr. Dorin: No, it would be a one-shot . . . it would happen in one year and one year only.

Mr. Riis: So next year it would be what?

The Chairman: Zero. If the economy remained flat, it might be absolutely zero, because you would have to have new purchases all the time in excess of the . . .

Mr. Dorin: If we eliminated CCA or accelerated depreciation and made companies taxable on the basis of their book depreciation, you would get a one-shot collection and that would be it.

Mr. Weyman: An example was when the government introduced what we called the the "half-year rule" for depreciation, in 1981. In the first year the benefit from the negative expenditure resulting from the reduction of first-year depreciation on new purchases by all taxpayers was of the order of magnitude of \$1.1 billion, as I recall. Of course it tapered down after that. You are describing a one-shot event.

• 2025

The Chairman: A one-shot benefit, yes.

Mr. Weyman: A one-shot benefit on the introduction of that particular measure.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I think the situation is very analogous to the suggestion that farmers be shifted from a cash-basis to an accrual-basis. In other words, inventory would suddenly be moved in and be taxed once, one time only. There is a tax cost there all right, or a tax gain, but it is a one-shot deal. I think it is the same principle.

Mr. Riis: Mr. Weyman, on page 82 of the same document there is a chart indicating that despite the small business statutory tax rate, the small business sector continues to pay a higher effective tax rate than the large corporate sector. I

[Traduction]

entreprises canadiennes et que les petites entreprises ne peuvent pas en bénéficier du tout; je crois qu'il vient de nous en expliquer la raison.

M. Weyman: Je ne pense pas avoir répondu à cette question précise, car je ne suis pas sûr, lorsque vous dites que les petites entreprises ne peuvent pas en disposer . . .

M. Riis: Je ne devrais pas dire qu'elles ne peuvent pas en disposer, mais qu'elles ne peuvent pas s'en servir. Plus de 90 p. 100 de la déduction pour amortissement bénéficient à un très petit pourcentage des entreprises canadiennes, c'est-à-dire, presque par définition, les plus grosses.

M. Weyman: Je ne sais pas quel est le chiffre, mais . . .

M. Riis: Je pense qu'il serait utile, monsieur le président—it s'agit d'une somme de 5,1 milliards sur un an—de savoir à qui profite cet argent.

Ne vaudrait-il pas mieux employer cet argent . . . est-ce là le coût normal de cette mesure, par an?

Le président: Non.

M. Dorin: Non, c'est un coût ponctuel . . . c'est un coût qui n'est subi qu'une année.

M. Riis: Combien serait-il l'année suivante?

Le président: Nul. Si l'économie stagne, le coût serait absolument nul, car il faut des investissements qui excèdent chaque année le montant de l'année précédente . . .

M. Dorin: Si l'on éliminait la déduction pour amortissement ou la déduction accélérée, et que l'on imposait les entreprises sur la base de l'amortissement comptable, vous ne percevriez un impôt supplémentaire qu'une seule fois, c'est tout.

M. Weyman: Un exemple a été l'introduction de ce que l'on a appelé «la règle semestrielle» d'amortissement, en 1981. La première année, si je me souviens bien, l'économie que retirerait le fisc de la suppression de l'amortissement accéléré sur les investissements nouveaux s'est monté à quelque 1.1 milliard de dollars. Évidemment, les montants ont très fortement diminué par la suite. C'est une mesure ponctuelle.

Le président: Un avantage ponctuel, oui.

M. Weyman: Un avantage ponctuel qui ne joue qu'au moment de l'introduction de cette mesure.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je pense que c'est très similaire à ce qui se passerait si on faisait passer les agriculteurs de la méthode de l'encaisse à la méthode de la comptabilité d'exercice. Autrement dit, ils devraient tout d'un coup faire figurer dans leurs revenus leur stock, qui serait ainsi taxé une fois, mais une fois seulement. Cela leur coûterait de l'impôt mais rien qu'une fois. Je pense que c'est le même principe.

M. Riis: Monsieur Weyman, à la page 82 du même document je vois un graphique indiquant que, en dépit du taux d'imposition moins élevé des petites entreprises, celles-ci continuent de payer un taux effectif supérieur à celui des

[Text]

think the Canadian Federation of Independent Business talks about the small business sector paying an effective tax rate averaging 19% and the large corporate sector 14%. Do you have some views on this?

Mr. Weyman: I would be surprised if that is correct.

Mr. Poddar: I do not have the document with me, but the government discussion paper on corporate measures published in May 1985 does provide data on various tax rates for small and large businesses.

Mr. Weyman: We could bring information on different sectors to the next hearing. Unfortunately I did not bring a copy of that.

Mr. Riis: I think that would be useful, Mr. Chairman.

The Chairman: We did in fact instruct the witnesses to talk about the personal tax at the first instance and you are really getting into material that the rest of us are not ready to talk about yet. I guess we could be, but it is a question of procedure.

Mr. Riis: Okay. Well, let me ask Mr. Weyman or his officials if they can provide us with any benefits to Canada as a result of the \$500,000 lifetime capital gains exemption. One again assumes that since this is quite costly to Canada we get some value for this expenditure. Can you share with us studies or reports indicating that in fact this is the case?

Mr. Weyman: To my knowledge it is premature to expect studies to be made in terms of the impact of that provision. It was effectively introduced as of the beginning of last year, although it was not announced until last year's May budget. Of that measure but it is far too soon to be able to quantify its effect.

Mr. Riis: Mr. Weyman, one assumes that there are many other jurisdictions having a similar kind of tax exemption. Surely the Department of Finance has information indicating where benefits accrue or do we in fact have a tax expenditure program where we have no idea whether any benefits will accrue or not? Is that what you say?

Mr. Weyman: As a matter of fact, a study has just been released in the United Kingdom in conjunction with their budget in March. I am trying to recall their business expansion scheme. As far as I know it provides exemptions from capital gains for small business investment. From what I have read—which I admit is limited—the study's report indicates the scheme has been successful in stimulating investment in that particular sector.

Mr. Riis: Do they provide a methodology indicating how they determine that?

Mr. Weyman: I do not know the answer.

Mr. Riis: What percentage of tax filers in Canada actually claim capital gains?

[Translation]

grosses. Je crois que la Fédération canadienne des entreprises indépendantes affirme que le secteur de la petite entreprise paie un taux d'imposition réel moyen de 19 p. 100 et que les grandes entreprises ne paient que 14 p. 100. Que pouvez-vous nous dire à ce sujet?

M. Weyman: Je serais surpris que ces chiffres soient exacts.

M. Poddar: Je n'ai pas le document ici mais le document de travail du gouvernement sur l'imposition des sociétés publié en mai 1985 donne des chiffres sur les divers taux d'imposition des grandes et des petites entreprises.

M. Weyman: Nous pourrions vous apporter les chiffres pour les divers secteurs la prochaine fois. Malheureusement je ne les ai pas ici.

M. Riis: Je pense que ce serait utile, monsieur le président.

Le président: Nous avons en fait donné instruction aux témoins de nous parler de l'impôt personnel en premier; or vous abordez là un sujet dont les autres membres ne sont pas encore prêts à traiter. Nous pourrions le faire mais c'est une question de procédure.

M. Riis: D'accord. Je voudrais demander à M. Weyman ou à ses fonctionnaires s'ils peuvent nous communiquer des études ou des prévisions concernant l'avantage économique pour le Canada qui est censé résulter de l'exemption des 500,000\$ de gains en capital. Étant donné que cela représente un manque à gagner important il faut supposer que l'on compte que le Canada en retirera un avantage important. Pouvez-vous nous communiquer des études ou des rapports qui établiraient cela?

M. Weyman: Pour autant que je sache il est prématuré de compter sur des études concernant l'impact de cette disposition. Elle a été introduite dans la pratique au début de l'année dernière même si elle n'a été annoncée que dans le budget de mai dernier. Des études seront sans doute faites afin d'en déterminer les effets mais il est trop tôt pour tenter de les quantifier.

M. Riis: Mais il existe sans doute, monsieur Weyman, d'autres pays où existe ce genre d'exemption fiscale. Le ministère des Finances possède sans doute des données lui permettant d'anticiper certains effets ou bien cette mesure a-t-elle été décidée sans que l'on ait la moindre idée des avantages qu'on peut en attendre? Est-ce là ce que vous dites?

M. Weyman: Justement, une étude vient d'être publiée au Royaume-Uni en rapport avec le budget de mars. Je suis en train d'essayer de me souvenir des modalités destinées à favoriser l'expansion économique. Si je me souviens bien, il y a là une exonération des gains en capital réalisés sur les investissements des petites entreprises. D'après ce que j'ai lu—je reconnais que ce n'est pas grand-chose—le rapport de l'étude indique que cette mesure a effectivement stimulé l'investissement dans ce secteur.

M. Riis: Ce rapport indique-t-il la méthode suivie pour tirer cette conclusion?

M. Weyman: Je ne sais pas.

M. Riis: Quel pourcentage de contribuables canadiens se prévalent-ils de l'exemption des gains en capital?

[Texte]

• 2030

Mr. Poddar: I am sorry, Mr. Chairman . . .

The Chairman: It is in the tax return green book for 1983.

Mr. Poddar: I do not have the green book with me, but . . .

Mr. Riis: A rough figure . . .

Mr. Poddar: —my guess, my recollection is about 700,000 to 800,000 individuals reporting capital gains in a given year out of about 12 million taxable taxpayers.

Mr. Weyman: But recall, your question was not directed, I assume, to the cost aspect of this . . .

Mr. Riis: No.

Mr. Weyman: —proposal, but to the effect of it . . .

Mr. Riis: Yes.

Mr. Weyman: —and I am saying, at this time it is really far too soon to begin, in a measured way, to analyze the effect of that measure.

Mr. Riis: Well, then let me ask a final question on this point, Mr. Chairman, because it is, I think, important for a variety of reasons.

It has been introduced in Canada now. I mean, presumably there was some evidence or some indication or some information which would encourage us to believe that there would be influence, investment behaviour, that there would be some net gain to the country. I mean, if we do not have anything to go on, I suppose we could almost imagine any tax expenditure being introduced. So I am assuming that before the finance department decided to include this tax expenditure they must have had something that they had to go on to encourage them to attempt this.

The Chairman: They did, Mr. Riis; they had a resolution of this committee.

Mr. Riis: Well, fair enough, Mr. Chairman . . . but I mean, in all fairness . . .

The Chairman: They really did, though; they had a resolution of this committee in February of last year where we were studying the impact of various measures with respect to the farm economy, and we made a recommendation that the capital gains tax be abolished. And that was the unanimous recommendation of this committee and the member representing your particular party was in favour of that. Now . . . so that really, the government just took the advice from the committee.

Mr. Riis: Based on no data, no information, no studies, nothing. Why, that is having a great deal of faith . . .

The Chairman: You should have been on the committee.

Mr. Weyman: I would also add that, as we have talked earlier about behavioural changes which result from any measure, and in particular a new measure . . .

Mr. Riis: Yes.

[Traduction]

M. Poddar: Je regrette, monsieur le président . . .

Le président: C'est dans le livre vert de 1983.

M. Poddar: Je n'ai pas le livre vert ici mais . . .

M. Riis: Un chiffre approximatif . . .

M. Poddar: Je crois me souvenir qu'il y a entre 700,000 et 800,000 contribuables, sur un total de 12 millions, qui déclarent des plus-values.

M. Weyman: Votre question, je suppose, ne portait pas sur le coût de cette mesure . . .

M. Riis: Non.

M. Weyman: . . . mais sur ses effets . . .

M. Riis: Oui.

M. Weyman: . . . et je vous réponds qu'il est encore beaucoup trop tôt pour pouvoir les quantifier.

M. Riis: Permettez-moi donc de poser une dernière question sur ce point, monsieur le président, car il me paraît important pour diverses raisons.

Cette mesure a maintenant été introduite au Canada. Je suppose que les auteurs de cette décision disposaient d'indications qui leur permettaient d'espérer des effets positifs sur l'investissement, un gain net pour notre pays. Il fallait bien disposer de certaines données, sinon on pourrait bien inventer n'importe quoi. Je suppose donc que le ministère des Finances avait en main des indications concrètes avant qu'il ne se décide à introduire cette mesure fiscale.

Le président: Il avait bien quelque chose, M. Riis, il avait une résolution de ce comité.

M. Riis: Certes, monsieur le président . . . mais je veux dire, quand même . . .

Le président: C'est vrai; notre comité a adopté une résolution en février dernier, après notre étude de diverses mesures intéressant les exploitations agricoles, et nous avons recommandé que la taxe sur les gains en capital soit abolie. Cela fut une recommandation unanime de notre comité et le membre qui y représentait votre parti y était également favorable. Donc, le gouvernement n'a fait que suivre le conseil du Comité.

M. Riis: Sans posséder aucune donnée, aucun renseignement, sans réaliser aucune étude, rien. C'est là accorder une bien grande foi . . .

Le président: Vous auriez dû siéger au Comité.

M. Weyman: J'ajouterais également que, puisque nous avons déjà vu que toute mesure fiscale modifie les comportements, et particulièrement une nouvelle mesure . . .

M. Riis: Oui.

[Text]

Mr. Weyman: ... I think one has to take into account, in the context of this question, the impact of the introduction of a lifetime capital-gains exemption; literally what the behavioural change would be. And I think perhaps you would have to conjecture to what extent Canadians from coast to coast are going to take their money out, whether it is from under the mattress, or from their bank savings account, or from Canada Savings Bonds, and literally begin to buy ...

Mr. Riis: Yes.

Mr. Weyman: ... equities, or make investments in small business, or in large business. And that ...

Mr. Riis: Well, I guess ...

Mr. Weyman: ... to that extent it is something that I think the government acknowledges and I think the minister has stated, represents just a bold move. I would not say a gamble, but the fact that it is a bold move to the extent that it will stimulate Canadians to change their investment behaviour ...

Mr. Riis: Okay. Well, I guess all I am asking, Mr. Chairman, to Mr. Weyman is, that I do hope, rather than wonder or guess, that it does; that somehow we will be able to evaluate whether or not it has done that.

And then to my final question along these same lines ... For a number of years now we have taxed capital gain at 50%, or half of capital gains. Now, do we have information that this has been of use; that by taxing only half of capital gains that this—I mean, we have been doing this now for many years, presumably there is information that this has led to some net gain for Canada—that this has encouraged investment behaviour positively? Do we have that kind of hard data?

Mr. Weyman: Well, I view the issue as really the impact of imposing a tax, rather than relieving tax, because if you recall, prior to 1972, capital gains were a type of economic gain that bore no tax, and in ...

Mr. Riis: But, Mr. Weyman, surely we can then make that say to all people, let us take taxes off people, and surely they will go out and buy more things, or invest, and so on ...

Mr. Weyman: They may well do so.

Mr. Riis: Well—but I mean, if that is a logic ...

• 2035

Mr. Weyman: No, I was responding to your question by just pointing out that what we are really talking about in terms of continuing behaviour or reaction of taxpayers is not so much the fact that capital gains are taxed at half rates, as opposed to full rates, but that they are taxed at half rates rather than not taxed at all. The historical pattern of capital gains is that prior to 1972 they bore no tax and then a tax was applied. The question might be asked whether this in fact inhibited any activity on the part of Canadians to take risks, recognizing that their after-tax return from an investment, say, in an equity or in a small business, diminished as a result of the tax system going from prior to 1972 to post-1971.

[Translation]

M. Weyman: ... je pense qu'il faut donc s'attendre à une évolution des comportements économiques par suite d'une exemption forfaitaire des gains en capital. Il faudrait hasarder des conjectures sur le nombre de Canadiens, d'un bout à l'autre du pays, qui vont sortir leur argent, de sous leur matelas ou d'un compte d'épargne, ou en convertissant les obligations d'épargne, et qui vont commencer à acheter ...

M. Riis: Oui.

M. Weyman: ... des actions, ou qui vont investir dans des petites ou des grandes entreprises. Et cela ...

M. Riis: Eh bien, j'imagine ...

M. Weyman: ... et cela—et le gouvernement le reconnaît, constitue en quelque sorte un pari audacieux, dans la mesure où il incitera les Canadiens à modifier leur comportement économique ...

M. Riis: D'accord. Tout ce que je puis dire, monsieur le président, c'est que j'espère que ce sera bien le cas et que, à un moment donné, nous serons en mesure de déterminer si cela c'est bien produit ou non.

J'en arrive à ma dernière question sur ce sujet ... Pendant un certain nombre d'années les gains en capital ont été imposés à 50 p. 100 seulement, c'est-à-dire que la moitié seulement était imposable. Possédons-nous des indications montrant que le fait que seule la moitié des gains en capital soit imposable a produit un avantage net pour le Canada, que cela a encouragé de manière positive l'investissement? Existe-t-il des chiffres concrets à cet effet?

M. Weyman: La question qui se pose, en réalité, est de savoir quel est l'effet de l'imposition d'une taxe, plutôt que d'une exonération dans ce cas-ci, car vous vous souviendrez qu'avant 1972 les plus-values n'étaient pas du tout imposées et ...

M. Riis: Mais alors, M. Weyman, on pourra dire la même chose de n'importe quel impôt, on pourrait dire qu'il suffit de lever n'importe quel impôt et les gens vont consommer davantage, investir davantage etc ...

M. Weyman: C'est bien probable.

M. Riis: Mais—je veux dire, si c'est cela votre logique ...

M. Weyman: Non, je répondais à votre question en faisant remarquer que l'alternative, en l'occurrence, n'est pas entre taxer la moitié et taxer la totalité des plus-values mais entre taxer la moitié et ne pas les taxer du tout. Avant 1972 les plus-values étaient totalement exemptes d'impôt. La question qu'il faut donc se poser est celle de savoir si l'imposition décidée en 1972 a dissuadé les Canadiens de prendre des risques ou non, sachant que le rendement de leurs investissements dans une petite entreprise diminueraient du fait de l'existence de cette taxe.

[Texte]

So in terms of the historical continuity relative to capital gains taxation, I feel the question is whether the imposition of a half rate of tax inhibited investment where there was risk-taking and whether it in fact resulted in a move from equity investment into, say . . .

The Chairman: Debt investment . . .

Mr. Weyman: —fixed bonds and fixed deposits.

The Chairman: Mr. Wilson?

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Thanks, Mr. Chairman. I would like to just explore a couple of areas. I found this paper useful, Mr. Weyman, because, I think, it set out very succinctly a number of processes in terms of the evaluation of the effectiveness of these tax expenditures. This is something we are doing and I think is obviously long overdue.

Before I ask you something about this, I am very curious about the process of formulation of the tax measures initially. I would like to refer to the investment tax credit just by way of example and to ask you some questions pertaining to it. As I recall it, the investment tax credit was instituted around 1976. I assume it came about because there were some overtures presumably from Canadian industry and Canadian manufacturing asking that there be some sort of incentive to stimulate purchases of the kind of items that would attract the investment tax credit. Am I correct in this, Mr. Weyman?

Mr. Poddar: I do not quite recall all the considerations that went into the introduction of the investment credit. It was far back in history.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Selective tax memory.

Mr. Poddar: At the time . . .

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I do not mean it in a disparaging way.

Mr. Poddar: —the United States had introduced investment tax credit. One of the big concerns was to keep the Canadian tax system comparable to that in the U.S. There was also the desire to stimulate more investment in manufacturing. Those are the two things I recall right now.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Against this background, I would first ask why it was there was a differential. It seems to me there were varying rates of investment tax credit based on where the purchaser lived.

The Chairman: Yes.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Why would the differential be made on the basis of where the purchaser lived, as opposed to where—shall we say—the particular industry was located or the particular sector of the economy that you . . .

The Chairman: No, look. It is where the economic activity took place. You know, the tax credit applied to the economic activity, if I am correct in this. So we are still in the process of

[Traduction]

Si l'on se place donc dans la perspective d'une continuité historique en matière d'imposition des plus-values, la question qu'il faut se poser est de savoir si l'imposition de la moitié des plus-values a incité les Canadiens à prendre moins de risques et à transférer leurs investissements des valeurs mobilières vers d'autres instruments tels que . . .

Le président: Des créances . . .

M. Weyman: . . . des obligations et des dépôts bancaires à rendement fixe.

Le président: Monsieur Wilson?

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je vous remercie, monsieur le président. J'aimerais explorer plusieurs aspects. J'ai trouvé ce document très utile, monsieur Weyman, car il expose de manière très succincte un certain nombre de processus permettant d'évaluer l'efficacité de ces dépenses fiscales. Cela faisait longtemps qu'un tel travail s'imposait.

Avant d'en venir là, je suis très curieux de connaître le processus de formulation initial de ces mesures fiscales. Je veux parler, par exemple, du crédit fiscal d'investissement et vous poser quelques questions à son sujet. Si je me souviens bien, ce crédit a été institué aux alentours de 1976. Je suppose qu'il a été décidé par suite d'interventions des milieux industriels canadiens qui souhaitaient que l'État stimule les achats d'équipement au moyen d'un crédit fiscal d'investissement. Ai-je raison, monsieur Weyman?

M. Poddar: Je ne me souviens pas très bien des considérations qui ont présidé à l'introduction du crédit d'investissements. C'était il y a pas mal de temps.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Mémoire fiscale sélective.

M. Poddar: À l'époque . . .

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je ne disais pas cela au sens péjoratif.

M. Poddar: . . . les États-Unis avaient eux aussi introduit un crédit fiscal d'investissement. On voulait que le régime fiscal canadien reste aligné sur celui des États-Unis et stimuler également l'investissement dans l'industrie de transformation. Ce sont là les deux motifs qui me viennent à l'esprit.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Pourquoi y avait-il un différentiel, dans ce cas? Il me semble que le taux du crédit d'investissement variait selon le lieu de résidence du contribuable.

Le président: Oui.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Pourquoi cette différence selon le lieu de résidence plutôt que selon le secteur économique où l'on réalisait un investissement ou bien selon le lieu de l'entreprise dans laquelle . . .

Le président: Non, regardez. Le critère est le lieu de l'activité économique. Le crédit fiscal s'appliquait à l'activité économique, je crois bien. Nous sommes actuellement en train

[Text]

abolishing it now, except in Atlantic Canada and Cape Breton and so on. Was this the effect of the budget?

Mr. Weyman: And the special credit too. What was the 50% credit is to be phased down to 40% basically. I guess you described it; it is the north?

Mr. Poddar: The regional component.

Mr. Weyman: The regional component, yes. There are two areas: the Atlantic, as you say, Mr. Chairman, and also what is called the Special Investment Credit, which will also be retained at a slightly reduced level.

The Chairman: All right, but the general tax credit of 7% and 10%, respectively, is wiped out.

Mr. Weyman: They are being phased out over the three years.

The Chairman: Over the three-year period.

Mr. Weyman: Yes.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Okay. We then get on to the matter of analysis and evaluation. It is now 10 years since the initiation of that program, and I look at it from perhaps the agricultural perspective, having had some experience with people who have utilized the credit and having noted at one time that there was a double dip through the five-year block averaging, whereby in fact the investment tax credit of 10% in the prairies could be pyramided into 20%. And the time it took to counteract that measure, the fact that the third-party cash rebates were being abused in that the investment tax credit was being taken on the full list cost, as opposed to the actual net cost to the purchaser, a number of items such as that which most people would call abuses... I mean these were well known for years, literally years, and no action taken. Again, can you explain to me why these delays would be so lengthy and the revenue loss presumably so great?

• 2040

Mr. Poddar: Well, I think the question of delay really varies from item to item. It is very difficult to answer generally why the delay does take place. As soon as things which appear anomalous come to the attention of the department, advice is made to the minister for an appropriate corrective action, and it is really his decision as and when he wants to announce the policy changes.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Just on that note, I assume that—and I am speaking generally here... Whether it be the investment tax credit or the SRTC or any number of other programs, do you find that there is really very much delay before the obvious abuses reach your attention, at your level?

Mr. Weyman: My own experience over the past 18 months has been that, in fact, the delay period is getting shorter all the time...

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Bet it is.

[Translation]

de l'abolir, sauf dans la région atlantique, au Cap-Breton, etc. Est-ce là l'effet du budget?

M. Weyman: Et le crédit spécial aussi. Ce qui était le crédit de 50 p. 100 va maintenant devenir le crédit de 40 p. 100. Je crois que vous l'avez décrit; s'agit-il du Nord?

M. Poddar: C'est la composante régionale.

M. Weyman: Oui, la composante régionale. On distingue entre deux régions. La région atlantique, comme vous l'avez dit, monsieur le président, et il y a également le crédit spécial d'investissements qui sera conservé, à un niveau légèrement réduit.

Le président: Très bien, mais le crédit fiscal général de 7 et de 10 p. 100 respectivement est supprimé?

M. Weyman: Il sera supprimé progressivement sur trois ans.

Le président: Sur la période de trois ans.

M. Weyman: Oui.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): D'accord. Nous pouvons donc passer à la question de l'analyse et de l'évaluation. Cela fait maintenant dix ans que ce programme a été adopté et je l'appréhende sous l'angle de l'agriculture, connaissant des gens qui ont mis à profit ce crédit et ayant constaté que par le système des moyennes de cinq ans, il était possible en fait d'en profiter deux fois, le crédit d'investissement de 10 p. 100 pouvant être cumulé, jusqu'à concurrence de 20 p. 100 dans les Prairies. Et le temps qu'il a fallu pour rectifier cette mesure, les abus sous forme de remises en espèces à des tierces parties, le crédit d'investissement étant calculé sur le coût nominal et non sur le coût effectif pour l'acquéreur, et toute une série d'autres lacunes qui permettaient ce que certains ont qualifié d'abus... toutes ces lacunes étaient connues depuis des années sans que l'on ne fasse rien pour y remédier. Pouvez-vous nous expliquer la raison de ces retards qui ont entraîné des pertes de recettes fiscales si grandes?

M. Poddar: La réponse varie dans chaque cas particulier. Il est très difficile de dire, en général, pourquoi il y a des décalages. Dès que nous constatons une anomalie quelconque, nous recommandons au Ministre des mesures correctives appropriées et c'est à lui qu'il appartient de décider du moment où il veut les annoncer.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): À cet égard—et je parle là de manière générale, aussi bien du crédit fiscal d'investissement que du crédit à la recherche scientifique ou d'autres programmes—se passe-t-il beaucoup de temps avant que les abus les plus évidents soient portés à votre attention, à votre niveau?

M. Weyman: Mon expérience propre sur les 18 derniers mois montre que le délai ne cesse de se raccourcir...

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): J'en étais sûr.

[Texte]

Mr. Weyman:—and I realize that invites a criticism in itself, in terms of the necessity that flows from that, of the Minister having to deal with these situations as they do appear in the context of a press release. Clearly, he cannot have a budget every month or so when he needs to deal with some measure of this kind; so what has happened, as you have seen in recent months, has been the announcement of, in some cases, quite significant tax changes by way of a press release or in some cases . . .

An hon. Member: Statement in the House.

Mr. Weyman:—the tabling of a Notice of Ways and Means motion in the House. There are examples of that just in the recent past, where the government has reacted that way to so-called abuses that have been identified and have come to the department's attention or to the minister's attention and have been dealt with in that fashion.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Do you—again in this process of the evaluation of the effectiveness of a measure like the investment tax credit . . . Has your department conducted studies on an ongoing basis to determine whether the original objectives, whatever they were—I guess they are obscured now in the sands of time—but whatever those original objectives were, has there been work done in assessing whether the institution of the investment tax credit produced one iota of stimulation for the particular manufacturing or industrial sector?

Mr. Weyman: I guess really the question, if I can be sure that I have it right, is really the question of whether that investment would have happened anyway, and would it have happened in that location where the differential, additional tax credit was available? We have 7% rates, 10% rates, 20% rates, 50% rates—60% rate now in Cape Breton—and the question is: Would the investment have happened anyway? Would it have happened in that particular part of the country because of the differential investment tax credit rate?

Now, having put the question, I have to turn to my economist colleague . . .

The Chairman: The question is, how much investment has already taken place in Cape Breton because of 60%? Because that is a truly phenomenal tax credit.

Mr. Weyman: That is right.

• 2045

Mr. Poddar: A process has been put in place which requires regular monitoring of that credit. The government is carefully documenting all the investments taking place because of it and hopefully that review will be available.

The Chairman: All right.

Before I go on any further, I think Mr. Garneau has a . . .

Mr. Garneau: Yes.

Concerning this monitoring of tax expenditure legislation, in *The Globe & Mail* of April 3, there is a quotation I would like to read to see how you react:

[Traduction]

M. Weyman: . . . et cela présente en soi un inconvénient, dans la mesure où le Ministre est obligé d'annoncer des modifications au régime fiscal dans un communiqué de presse. Manifestement, il ne peut présenter un budget tous les mois, et lorsqu'il est donc obligé de prendre une mesure fiscale quelconque, il arrive, comme on l'a vu ces derniers mois, qu'elle soit annoncée par un communiqué de presse ou, dans certains cas . . .

Une voix: Une déclaration à la Chambre.

M. Weyman: . . . le dépôt d'un avis de voies et moyens à la Chambre. On en a vu des exemples tout récemment, le gouvernement ayant réagi de cette façon à ce que l'on a pu qualifier d'abus qui sont venus à l'attention du Ministère ou du Ministre.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Est-ce que—toujours en ce qui concerne l'évaluation de l'efficacité d'une mesure comme le crédit fiscal d'investissement . . . votre Ministère a-t-il réalisé des études à intervalles réguliers afin de déterminer si les objectifs d'origine—j'imagine qu'ils ont plus ou moins disparu dans les sables du temps—a-t-on réalisé des études pour déterminer si le crédit fiscal d'investissement a stimulé de quelque manière que ce soit le secteur industriel?

M. Weyman: La question qui se pose, dans la mesure où je l'ai comprise, est de savoir si l'investisseur aurait réalisé son investissement de toute façon, même en l'absence du crédit fiscal, et l'aurait-il réalisé au même endroit? Nous avons des taux de crédit de 7 p. 100, de 10 p. 100, de 20 p. 100, de 50 p. 100—et même à un taux de 60 p. 100 aujourd'hui au Cap-Breton—et la question qui se pose est de savoir si l'investissement aurait eu lieu de toute façon, sans le crédit d'investissement applicable à la région en question?

Ayant maintenant posé la question, je dois me tourner vers mon collègue économiste . . .

Le président: La question est de savoir quel montant d'investissements s'est déjà déplacé au Cap-Breton par suite des 60 p. 100? Parce qu'il s'agit-là vraiment d'un crédit fiscal phénoménal.

M. Weyman: C'est vrai.

M. Poddar: Un mécanisme de vérification a été mis en place. Le gouvernement a répertorié soigneusement tous les investissements réalisés par suite de ce crédit et on peut donc espérer que des chiffres seront disponibles.

Le président: Très bien.

Avant de poursuivre, je crois que M. Garneau a . . .

M. Garneau: Oui.

En ce qui concerne cette évaluation de l'efficacité des allègements fiscaux, je voudrais vous citer un article paru dans le *Globe and Mail* du 3 avril et connaître votre réaction:

[Text]

Dave West, Tax Manager for Imperial Oil Limited and member of the study team . . .

—referring to the Nielsen Task Force.

. . . acknowledged that there are few means of monitoring the benefits of billions of dollars in corporate tax breaks.

I think it could apply also to the individual.

He said the members of the study team were absolutely shocked when they spoke to Finance department officials. Tax measures are adopted, he said, without any details to show how many jobs they will create.

In fact, a moment ago, to one of my first questions or Mr. Riis' questions, you said it was very difficult to monitor all those things. But would it not be simpler to say that, in fact, you cannot really monitor the situation. As the president was saying, how would you know if an investment was going on in Cape Breton or not? And in terms of the capital gains tax, how can you evaluate the number of jobs and investments that are going to be created? Coming back to your point of view a moment ago, you have to consider all the other things being equal and it is not true. It would not be simple to say there is no way we can really monitor the consequences or the positive or negative aspects of the tax expenditure.

Mr. Poddar: Mr. Chairman, it is true of any program that the government introduces, tax program or . . .

Mr. Garneau: An expenditure program.

Mr. Poddar: —or an expenditure program. Effectiveness of evaluation is an art or it is an imprecise science. You do the best you can. There are techniques for isolating the impact of that particular measure from other factors, the only one that changes. In many cases, you may be able to do that, but the point I was making was that if the incentive was very broad based, it almost becomes equivalent to a lower tax base but in a highly uneven fashion and that is where the effectiveness of evaluation becomes very difficult. How do you value the impact of the lower tax burden as opposed to higher tax burden?

Mr. Garneau: In that context of evaluation, have you done any studies about the positive consequences of those tax expenditures compared to a situation where all those advantages will be abolished and lower the rate of taxation? Is there any economic study about the consequence of those measures? Sometimes I wonder if it would not be much better to abolish all that and cut the rate by 10% or 15%.

Mr. Weyman: That is what the government has suggested it would like to do in the corporate sector in that discussion paper we have referred to, not by 10% or 15% admittedly, because surprisingly perhaps, there are not so many tax expenditures in the corporate sector that if they were abolished, in a realistic context, you could achieve a tax rate reduction of 10 to 15 points on a revenue neutral basis. That would become very costly.

[Translation]

Dave West, fiscaliste à la Compagnie pétrolière Impériale Ltée et membre de l'équipe d'étude . . .

parlant du groupe de travail Nielsen.

. . . reconnu qu'il existe peu de moyens permettant de déterminer l'effet des milliards de dollars d'allègements d'impôt consentis aux sociétés.

Je pense que cela s'appliquerait particulièrement aux particuliers.

Il a déclaré que les membres de l'équipe d'étude furent atterrés par ce qu'ils apprirent des fonctionnaires du ministère des finances. On adopte des mesures fiscales, dit-il, sans avoir la moindre idée du nombre d'emplois qu'elles vont créer.

Vous disiez il y a quelques instants, en réponse à mes premières questions ou à une de M. Riis, qu'il est très difficile de comptabiliser tous ces effets. Ne serait-il pas plus simple de dire que c'est un domaine qui vous échappe. Comme le disait le président, comment pourriez-vous savoir si un investissement a été effectué au Cap-Breton à cause d'une mesure fiscale ou non? En ce qui concerne l'impôt sur les gains en capital, comment pourriez-vous évaluer le nombre d'emplois et le montant des investissements qui en résulteront . . . Il faudrait pour cela que tous les autres facteurs restent égaux, or ce n'est pas le cas. Ne serait-il pas plus simple de dire qu'il n'existe absolument aucun moyen de déterminer quelles sont les conséquences, positives ou négatives, des allègements fiscaux.

M. Poddar: Monsieur le président, cela est vrai de n'importe quel programme gouvernemental, qu'il s'agisse d'un programme fiscal ou . . .

M. Garneau: Un programme de dépense ordinaire.

M. Poddar: . . . ou d'un programme de dépense ordinaire. L'évaluation est un art, c'est-à-dire une science imprécise. Nous faisons de notre mieux. Il existe des techniques qui permettent d'isoler l'incidence d'une mesure particulière d'autres facteurs. C'est possible dans certains cas mais s'il s'agit d'une mesure de portée très vaste, tout se passe comme s'ils avaient en fait réduit l'assiette fiscale, mais de façon hautement hétérogène—et c'est là que cette évaluation devient extrêmement difficile. Comment peut-on évaluer l'incidence d'un fardeau fiscal moins lourd par opposition à un fardeau fiscal plus lourd?

M. Garneau: Avez-vous donc réalisé des études sur les conséquences positives de ces dépenses fiscales, par comparaison avec une absence totale de ces mesures conjuguées à un taux d'imposition moindre? Existe-il une étude économique sur les conséquences de ces mesures? Je me demande parfois s'il ne vaudrait pas mieux abolir toutes ces facilités fiscales et réduire le taux d'imposition de 10 ou de 15 p. 100.

M. Weyman: C'est ce que le gouvernement a indiqué qu'il aimerait faire vis-à-vis de l'impôt sur les sociétés, sans aller peut-être jusqu'à réduire le taux d'imposition de 10 ou de 15 p. 100 car, et c'est peut-être surprenant, il n'existe pas tellement d'allègements fiscaux consentis aux sociétés dont la suppression permettrait de réduire le taux d'imposition de 10 à 15 points. Une telle réduction serait extrêmement coûteuse.

[Texte]

In fact, the discussion paper identified the particular tax expenditures that could be removed: inventory allowance, the investment tax credit and accelerated rates of capital cost allowance. Those in total were only equivalent to 7 percentage points of corporate tax, just 7 percentage points. To me, that is a remarkable fact but that is what the analysis led to.

Mr. Garneau: But you have not done any economic study about the consequences or the effect on the total economy or job creation, regional development and things like that. You have not done that.

Mr. Poddar: The studies have been done in various bits and pieces but I think it is a fair assumption to conclude that they are not absolutely precise and answers you get are subject to a lot of judgment.

• 2050

Mr. Garneau: Have you established the criteria on which we are going to evaluate the consequences or the effect of the capital gains exemption?

Mr. Poddar: We are considering at the moment how such a study could be undertaken. It is going to be, again, a fairly difficult exercise and really, it is too soon to tell at this stage.

Mr. Garneau: It is easier if the Minister gives the answer than the accountants.

The Chairman: The capital gains exemption is only in full force as far as farmers are concerned. The real question then is, how many farmers have been selling because we have had, in effect, a depressed price in land?

If you had had a land boom, of course, you might have had enormous numbers of sales. But since you have really had, if anything, a drop in land values in most of the agricultural parts of Canada, hell, you may be finding that it does not mean anything, you see.

Mr. Garneau: Yes, but what you say, Mr. Chairman, is going in the same direction as what we heard before; it is almost impossible to make that certain evaluation.

The Chairman: Sure.

Mr. Garneau: So, you know, we shoot our guns and we see how many birds will fall, but we cannot be sure where they are.

Mr. Riis: —reverse that question, where we have identified two or three. As you say, you and your colleagues have difficulty in evaluating to what extent the country benefits, and so on. Let me pose another question. Can you give us . . . this is our first meeting . . .

The Chairman: That is right. We have not even got into the table yet, and we want to get into the table.

Mr. Riis: Can you give us an example of a tax expenditure that is obviously good value for money, that is obviously benefitting the country, to justify its cost? As an example of one or two.

[Traduction]

En fait, le document de travail a isolé les dépenses fiscales particulières qui pourraient être supprimées: réduction d'inventaire, crédit d'impôt à l'investissement et déduction pour amortissement accéléré. Au total, ces trois allègements ne représentent que sept points de l'appoint sur les sociétés. Cela m'a surpris mais c'est ce qui ressort de l'analyse.

M. Garneau: Vous n'avez pas réalisé d'études économiques sur les conséquences ou sur les effets sur l'économie dans son ensemble, ou sur la création d'emplois, ou sur le développement régional et ce genre de choses. Vous n'avez rien fait de tel.

M. Poddar: Les études réalisées sont ponctuelles et je pense que l'on peut dire sans crainte de se tromper qu'elles ne sont pas extrêmement précises et restent subjectives.

M. Garneau: Avez-vous déterminé des critères à la lumière desquels vous allez évaluer les conséquences ou les effets de l'exonération des gains en capital?

M. Poddar: Nous sommes en train de réfléchir aux modalités que pourraient prendre une telle étude. Là encore, ce sera une tâche extrêmement difficile et il est encore trop tôt pour se prononcer.

M. Garneau: C'est plus facile si c'est le Ministre qui donne la réponse plutôt que les comptables.

Le président: L'exemption des gains en capital ne s'applique encore intégralement qu'aux agriculteurs. La question qui se pose est de savoir combien d'agriculteurs ont vendu leur terre, compte tenu du cours très bas des terres agricole qui règne en ce moment.

Si, au contraire, il y avait une explosion des prix alors il faudrait s'attendre à un grand nombre de ventes d'exploitations. Mais dans la mesure où le prix des terres diminue dans la plupart des régions agricoles du Canada, cette exonération risque de ne guère faire de différence, voyez-vous?

M. Garneau: Oui, mais ce que vous dites va dans le même sens que ce que nous avons déjà entendu, à savoir qu'il est presque impossible de faire une telle détermination.

Le président: Certainement.

M. Garneau: Tout ce que l'on peut faire, donc, c'est de tirer en l'air et voir combien d'oiseaux vont tomber, mais sans savoir d'avance où ils vont tomber.

M. Riis: . . . inverser la question, lorsqu'on en a identifié deux ou trois. Comme vous dites, vous et vos collègues avez du mal à évaluer les avantages que le pays retire et cetera. Permettez-moi de vous poser une autre question. Pouvez-vous nous donner . . . ceci est notre première séance . . .

Le président: C'est juste. Nous n'avons même pas encore attaqué le tableau.

M. Riis: Pouvez-vous nous donner un exemple d'une dépense fiscale qui soit manifestement d'un bon rapport, dont le coût soit manifestement justifié? Essayez de nous donner un exemple ou deux.

[Text]

Mr. Weyman: My gosh, that . . .

Mr. Riis: As a tax expert. You are the only tax expert here; we are not tax experts.

Mr. Weyman: Well, I may be a tax expert; my colleague is an economist expert.

Mr. Riis: Yes.

Mr. Weyman: And I am not sure. I mean, I will get to the question in a moment. My reaction to your question, Mr. Riis, is this: I am not sure, in considering what the answer is, what we mean by "the value of". If, for example, you could say, "Can we identify, could I tell you a particular tax expenditure that had reduced unemployment by one percentage point; had increased the number of new jobs by 100,000; had increased the capital of investment in this country by \$10 billion or \$1 billion?" You know, I mean I cannot . . .

Mr. Riis: If you want to make it easy, use any criterion you want, just so we can have something positive to start from and say, "Okay, we at least know one good tax expenditure, and there are others". So, I mean, use any criterion.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): All right. There is one that . . .

The Chairman: Mr. Wilson.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I am sorry to interject. Can I help? I think the answer is, the one that would cause the most heat if it were done away with.

Mr. Riis: I am talking, really, to the taxpayer in terms of value for money, not politically.

Mr. Weyman: No, I cannot answer that from the taxpayer's . . . No, I do not think I could answer as to value for money, but I think I can answer on the basis of the amount of activity which results from the particular measure—the amount of activity. Now that is not the same thing, but it may be an answer to your question. At least, you may find it an acceptable way to go on this.

One that I recall—and it is no longer in place, it no longer exists, but I was particularly struck by it—was the frontier exploration deduction, the so-called Beaufort Sea extra deduction.

The effect was if you spent \$100 on exploration in the frontier, you were permitted a deduction of \$166.66, and the deduction could be taken against any source of income, not limited to resource income. Now, that led to the Beaufort exploration financing, public financing.

• 2055

I would like to illustrate two points in this example. One, I responded earlier about how taxpayers' behaviour changes when a tax expenditure of that kind is made available.

I recall when the first Beaufort Sea public offering was made—I think it was the late 1970s or early 1980s; I have

[Translation]

M. Weyman: Mon Dieu, cela . . .

M. Riis: En tant qu'expert fiscaliste. Vous êtes le seul expert fiscaliste ici; nous ne sommes pas des experts.

M. Weyman: Je suis peut-être expert fiscaliste mais mon collègue ici est expert économiste.

M. Riis: Oui.

M. Weyman: Je ne sais pas trop. Je vais tâcher de répondre à votre question dans un moment mais ma première réaction est celle-ci: qu'entendez-vous par «rentable»? Si, par exemple, vous me demandiez «pouvez-vous identifier une dépense fiscale en particulier qui ait eu pour effet de réduire le taux de chômage de un point, d'accroître le nombre d'emplois de 100,000, qui ait accru le niveau d'investissements de 10 milliards ou de 1 milliard?» je pourrais vous répondre mais je ne peux pas tirer . . .

M. Riis: Je vais essayer de vous faciliter la tâche. Choisissez le critère que vous voulez, donnez-nous simplement un exemple d'une mesure fiscale dont on puisse affirmer qu'elle soit positive. Choisissez vous-même le critère.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Très bien. Il y en a une qui . . .

Le président: Monsieur Wilson.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Excusez cette interjection. Je peux peut-être vous aider. Je crois que la réponse serait cette mesure dont la suppression causerait le plus grand émoi.

M. Riis: Je ne parle pas tellement au sens politique, je parle de la valeur réelle pour le contribuable.

M. Weyman: Non, je ne peux pas vous donner de réponse à ce niveau . . . Je ne peux vous répondre que sur le plan de l'activité résultant d'une mesure en particulier—le niveau d'activité. Ce n'est pas exactement la même chose que la contrepartie financière mais cela pourrait répondre à votre question.

Une mesure dont je me souviens—et elle n'existe plus, mais elle m'avait particulièrement frappée—était la déduction supplémentaire pour la prospection de puits en zone pionnière, ce qu'on appelait la déduction spéciale pour la mer de Beaufort.

Si vous dépensiez \$100 pour la prospection en zone pionnière, vous pouviez déduire \$166,66 du revenu de toute autre source, et pas seulement du revenu provenant de ressources naturelles. Cette mesure a débouché sur le financement public de la prospection de la mer de Beaufort.

Cela m'amène à faire deux remarques. Premièrement, j'ai déjà parlé tout à l'heure des modifications de comportement économique chez les contribuables par suite d'une mesure fiscale de cette sorte.

Je me souviens, lorsque la première offre publique pour la mer de Beaufort a été faite—je pense que c'était vers la fin des

[Texte]

forgotten the exact timing—I think the first offering was about \$65 million, and it was not sold out. I think they sold about \$50 million of it.

The next year they had an identical offering and they had to increase it. It was eventually two or three times oversubscribed. I am making two points. First, it took a while for Canadians, individuals and businesses, to react, to understand, to appreciate and to respond to the measure.

Second, there was a lot of activity because, in fact, those particular public offerings ultimately were oversubscribed and the companies concerned were able to raise significant amounts of dollars for exploration in the frontier.

Mr. Riis: Did I understand this resulted in activity, not necessarily value for money . . .

Mr. Weyman: No, I prefaced my answer by saying I do not think I could answer on the basis of value because that is your subjective view, but I can talk about activity, which is objective.

Mr. Riis: Using that same example, if for every \$100 someone invested in a swimming pool in their yard, you gave them \$166.66 in tax credits, I suppose you would get a lot of activity, too.

Mr. Weyman: Yes, but the government's decision was that it should be directed not to swimming pool investment, but to frontier exploration . . .

Mr. Riis: I appreciate that.

Mr. Weyman: —and this is what happened. I point out contributions to registered pension plans, which are a major tax expenditure, also seem to result in significant activity. You could argue it is going to happen anyway, or it would happen to some extent, but to a lesser extent.

I do not know to what extent there would be contributions made to a pension plan by an employer or by an employee in the absence of the opportunity to deduct the contributions, but certainly there is a lot of activity, and it is a very high tax expenditure as the account indicates.

Mr. Riis: Are we asking the right question as a committee, then, Mr. Chairman?

The Chairman: No. We have been asking general questions at this point; we have not come to specifics. I was wondering if I could get the general questions first. Then I would like, if possible, to take table 1, starting on page 39, and go through specific provisions, to have those provisions explained by the officials and have a general discussion with respect to their validity so that we might set some point and make a report back to the Minister. I would think this might be accomplishing something, rather than a general nice tea-party discussion, if that would be your wish.

[Traduction]

années 1970 ou au début des années 1980, j'ai oublié l'année exacte—pour un montant de 65 millions de dollars, on n'en a vendu que pour 50 millions de dollars environ.

L'année suivante une émission identique a eu lieu et il a fallu en accroître le montant. Le montant souscrit a finalement dépassé deux ou trois fois les prévisions. Cela m'amène à conclure deux choses. Premièrement, il a fallu un certain temps avant que les Canadiens, les particuliers et les entreprises, ne réagissent, ne comprennent et n'apprécient cette mesure.

Deuxièmement, elle a engendré une très forte activité, car ces émissions publiques permirent de réunir deux ou trois fois plus d'argent que prévu et les entreprises concernées ont pu réunir ainsi des capitaux considérables pour la prospection en régions pionnières.

M. Riis: Cela a donc entraîné une activité, mais n'a pas nécessairement produit une contrepartie . . .

M. Weyman: Justement, je vous ai dit que je ne pouvais pas me prononcer sur la valeur obtenue en échange, car cela est un jugement subjectif, mais je peux vous parler de niveau d'activités, critère objectif.

M. Riis: Si je prenais le même exemple, si vous donniez à chaque contribuable 166.66\$ de crédit d'impôt pour chaque 100\$ investi dans la construction d'une piscine dans le jardin, je suppose que cela engendrerait également beaucoup d'activités.

M. Weyman: Oui, mais la décision du gouvernement était que cet investissement devrait aller non pas dans la construction de piscines mais dans la prospection de gisements de pétrole dans les zones frontières . . .

M. Riis: Certes.

M. Weyman: . . . et cela s'est effectivement produit. Je vous signale que les cotisations au régime d'épargne et retraite enregistré, qui constituent une dépense fiscale importante, semblent également engendrer une activité considérable. On pourrait peut-être affirmer que cette activité aurait lieu de toute façon, à un degré plus ou moins grand.

Je ne sais pas dans quelle mesure les employeurs ou les employés cotiseraient à des régimes d'épargne-retraite en l'absence de toutes déductions fiscales correspondantes mais je sais qu'elles engendrent beaucoup d'activités, ainsi que le prouve d'ailleurs le montant de cette dépense fiscale.

M. Riis: Est-ce que nous posons les bonnes questions, en tant que comité, monsieur le président?

Le président: Non. Jusqu'à présent nous avons posé des questions générales et il nous faudra passer à des choses concrètes. Je voulais expédier d'abord les questions générales et passer ensuite au tableau 1, qui commence à la page 39, et passer en revue les dispositions individuelles, demander aux fonctionnaires de nous les expliquer, avoir une discussion générale concernant leur validité afin que nous ayons des choses concrètes à rapporter au ministre. Je pense que ce n'est qu'ainsi que nous pourrions accomplir quelque chose de réel, au lieu de nous contenter d'une discussion de café du commerce.

[Text]

I see Mr. Dorin wants to get into the act here.

Mr. Dorin: Actually, all I was going to say is I identified a number of specific items I wanted to question about which will fit into your discussion. I think this broad discussion to set the framework is important.

The Chairman: I do, too.

Mr. Dorin: Mr. Wilson has a question I would like to either ask or have him ask on the ITC, because I think it is an important one.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I got side-tracked a little bit. I was asking about the reasons for the variation in rates based on the place of residence of the purchaser of the particular item. I do not think I ever heard a rationale from you. I recall the chairman, but I wonder if I could have your response to it.

Mr. Weyman: The principle behind having a differential rate is to stimulate investment on a differential basis, differential as to location or type of activity.

For example, the special investment tax credit, which is currently at a 50% rate and is now supposed to be scaled down to 40%, is available only in certain parts of the country of high unemployment and low income level as determined, I think, back in 1980.

• 2100

However, in that area, the accelerated or increased rate of credit is only available for manufacturing activity, whereas in the Atlantic region, the lower credit is available to a broader range of activities. So the theory or principle behind having differential rates is to encourage investment to go to a different place, or into a different activity.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): But was it not the original intent of the investment tax credit, to stimulate or increase the manufacturing of these particular goods and products? And would it not therefore be based on where this production was taking place? Should the focus not be on where the things are made rather than where they are being purchased?

Mr. Weyman: No. I think we should be clear. With the investment tax credit, the rate depends on where the investment takes place. Maybe I can give you an example...

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): No, it does not.

Mr. Weyman: It does. Can I give you an example?

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): No. If a farmer buys a tractor in Saskatchewan—and the tractor was probably made in the United States, but we will say it was assembled in Ontario—the credit is given to the farmer in Saskatchewan.

Mr. Weyman: Right, he purchases it for his business. This is where the investment is made by the farmer.

[Translation]

Je vois que M. Dorin souhaite intervenir.

M. Dorin: En fait, tout ce que je voulais dire c'est que j'ai relevé un certain nombre de points précis sur lesquels je voulais poser des questions. Je pense néanmoins que ce débat général n'est pas inutile.

Le président: Moi aussi.

M. Dorin: M. Wilson a une question sur le crédit d'impôt à l'investissement qui me paraît importante. Je voudrais qu'il la pose, sinon je la poserai moi-même.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): J'ai perdu un peu le fil. Je vous avais demandé quelle était la raison des variations de taux en fonction du lieu de résidence de l'investisseur. Je ne crois pas avoir entendu l'explication. Je me souviens de la réponse du président mais j'aimerais bien connaître la vôtre.

M. Weyman: Le principe qui préside à un tel différentiel est de stimuler l'investissement davantage dans certaines régions ou dans certains secteurs d'activités.

Par exemple, le crédit d'impôt spécial à l'investissement, qui est aujourd'hui de 50 p. 100 avant de passer prochainement à 40 p. 100, n'existe aujourd'hui que dans certaines régions du pays à fort taux de chômage ou à faible niveau de revenu, selon la détermination qui en avait été faite en 1980.

En plus, dans cette région, le taux accéléré ou accru n'est disponible que dans le secteur manufacturier, tandis que dans la région Atlantique, le crédit au taux inférieur est disponible pour une plus vaste gamme d'activités. Le principe est donc d'encourager l'investissement à se placer dans une région donnée ou dans une activité donnée.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Mais l'objectif premier du crédit d'impôt à l'investissement n'est-il pas déjà de stimuler ou d'accroître la production de ces biens particuliers? Est-ce que le bénéfice n'irait donc pas de toute façon à ces régions où ces biens sont produits? Ne faudrait-il pas prendre comme critère le lieu de fabrication plutôt que le lieu d'achat?

M. Weyman: Non. Soyons bien clairs. Dans le cas du crédit d'impôt à l'investissement, le taux dépend du lieu de l'investissement. Je vais vous donner un exemple...

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Non, ce n'est pas vrai.

M. Weyman: Si. Est-ce que je peux vous donner un exemple?

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Non. Si un agriculteur achète un tracteur en Saskatchewan—et ce tracteur a probablement été fabriqué aux États-Unis, mais disons qu'il a été monté en Ontario—le crédit profite à l'agriculteur de Saskatchewan.

M. Weyman: Oui, parce qu'il l'achète pour son exploitation. C'est dans son exploitation qu'il a investi.

[Texte]

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Yes, but the original intent of this thing surely has nothing to do with the farmer. It was to stimulate the production of the tractor.

Mr. Weyman: No, it is intended for the farmer. It is an incentive to the farmer to purchase a tractor for farming in Saskatchewan.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): But surely the original intent of the thing, the whole purpose, was to stimulate the production of the equipment and the jobs which go along with it.

Mr. Weyman: No. It might even be an imported item, for example.

The Chairman: The tax credit applied to every item. In other words, if you were buying a fancy bulldozer from Japan, that has a tax credit. It was to assist the purchaser, who was the taxpayer—

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): He is making the investment.

The Chairman: —to finance his capital acquisition.

Mr. Dorin: We appreciate what it was to do. The essence of the question is who benefits more: the guy in Cape Breton who buys the bulldozer or the person who made the bulldozer in Hamilton, or wherever you make bulldozers.

Mr. Weyman: The intention is to direct investment to a particular location, to influence behavioural change to make the investment in one place rather than another, and in one particular industry rather than another.

It happens that the Cape Breton tax credit is very broad in its application. It is the broadest of any, even to service sector activities. The special investment tax credit for the high-unemployment, low-income areas, the designated areas, is essentially only for manufacturing, whereas in the Atlantic region, it is for manufacturing and certain primary resource activities.

Mr. Poddar: Mr. Chairman, I would like to add that the purpose of the investment tax credit was not to stimulate the production of investment goods. Its purpose was to enhance productivity by encouraging businesses to undertake more investment.

This enhancement in productivity comes regardless of whether investment goods are made in Canada or made abroad. As long as they use newer technology, more modern equipment, productivity will be improved, and that was the purpose of the investment tax credit.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I see we have stimulated your memory now after this ten-year lapse, but it makes me wonder whether the original measure was really the right one to accomplish that sort of thing. Surely, one would be interested in stimulating the manufacture of these items within Canada, as opposed to putting an incentive in front of someone who has to have the item in any event.

[Traduction]

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Oui, mais l'objectif premier n'était pas de faire plaisir à l'agriculteur, il était de stimuler la fabrication de tracteurs.

M. Weyman: Non, le crédit d'impôt était destiné à l'agriculteur. Il s'agissait d'inciter l'agriculteur à acheter un tracteur pour produire des denrées agricoles en Saskatchewan.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Mais l'intention première de tout cela, tout l'objectif de cette mesure, était de stimuler la production de ce matériel, et de créer ainsi des emplois dans ce secteur.

M. Weyman: Non. Il pourrait même acheter une machine importée, par exemple.

Le président: Le crédit d'impôt s'appliquait à tout le matériel agricole. Autrement dit, vous pouviez acheter un beau bulldozer japonais, vous touchiez le crédit d'impôt. Il s'agissait d'aider l'acquéreur, c'est-à-dire le contribuable . . .

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Celui qui réalise l'investissement.

Le président: . . . à financer ses achats de matériel.

M. Dorin: Nous voyons très bien le but poursuivi. La question qui se pose est de savoir qui en profite le plus: le type du Cap Breton qui s'achète un bulldozer ou le fabricant du bulldozer à Hamilton ou ailleurs.

M. Weyman: Il s'agit de canaliser l'investissement vers une région donnée, d'induire un changement de comportement économique pour obtenir que l'investissement se fasse dans une région donnée et dans un secteur d'activités donné plutôt qu'ailleurs.

Il se trouve que le crédit d'impôt applicable au Cap Breton est d'application très large. Il est le plus général de tous, puisqu'il s'applique même aux activités du secteur des services. Le crédit d'impôt spécial à l'investissement pour les régions de chômage élevé, les régions désignées, concerne essentiellement l'investissement dans la transformation, tandis que dans la région Atlantique, il existe pour la fabrication et pour certaines activités du secteur primaire.

M. Poddar: J'ajoute, monsieur le président, que l'objectif du crédit d'impôt à l'investissement n'est pas de stimuler la production de biens d'équipement. Son objectif est de stimuler la productivité en encourageant les entreprises à investir davantage.

Ce gain de productivité intervient indépendamment de la provenance du matériel, qu'il soit fabriqué au Canada ou à l'étranger. À partir du moment où l'entreprise utilise une technologie nouvelle, du matériel plus moderne, sa productivité s'en trouvera améliorée et c'est cela l'objectif du crédit d'impôt.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je vois que nous avons maintenant stimulé votre mémoire après tout ce temps, mais il faut se demander si l'on s'y est bien pris pour parvenir à ce genre de choses. Il aurait sans doute été bon de stimuler la fabrication de ce matériel d'équipement au Canada même, plutôt que de simplement faciliter l'acquisition à quelqu'un qui l'aurait acheté de toute façon.

[Text]

Mr. Weyman: But that is done through a different tax exposure, you see.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I realize that.

Mr. Weyman: It is done through accelerated capital-cost allowance on manufacturing equipment used by a manufacture to produce goods and it is achieved by having a lower corporate tax rate applicable to the manufacture and production of goods. This is the mechanism used to achieve that objective.

Mr. Garneau: The information we have is dated 1983 and some 1982. How long did it take to have an up-dated report on it and how close to 1986 would it be?

• 2105

The Chairman: He could not because the latest return from Revenue Canada on the tax tables is 1983. I would think you would have a very difficult time getting it much earlier than this. Remember, while it is 1986 now, taxpayers have not filed or have not been required and will not be until April 30 required to file their 1985 tax return. So you will not get the results for 1984 until this fall. This is not bad because, in a sense, in terms of filing, it is only a year or a year and a half in arrears.

Mr. Poddar: This is correct, Mr. Chairman. The 1984 data are just becoming available for the individual income tax returns. To put the files in a proper format in order to be able to do the numbers takes three to four months. So on the personal income tax side, we will have the 1984 data ready in three to four months' time.

Mr. Garneau: It is not computerized . . .

Mr. Poddar: It is computerized, but . . .

Mr. Garneau: This report, I mean.

Mr. Poddar: This report is almost computerized but there are seven models for the different parts of the report: one for the personal income tax, one for the corporate side, one for the sales tax items and so on. It is not a simple procedure for calculating these numbers, and we use several data sources for filling in the blanks here for any given year. It is not necessarily the tax return data; we have to go to outside information in many cases.

For example, pension plan contributions by the employers are not available on the individual income tax return data. They have to come from the corporate data or from some other service of the corporate contributions.

Mr. Garneau: Okay. Thank you.

The Chairman: Is it the pleasure then to start on page 39? Perhaps these kinds of more esoteric things, like the Governor General and so on . . . I notice as I go through them that sometimes they are repeated under a different heading. Perhaps Mr. Poddar or Mr. Weyman could lead us through these particular items.

[Translation]

M. Weyman: Mais cet objectif-là fera l'objet de mesures fiscales différentes, voyez-vous.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je vois bien.

M. Weyman: On stimule la production de ce matériel par le biais de la déduction d'amortissement accéléré sur l'outillage des entreprises de fabrication et par le biais d'un taux d'imposition réduit sur les bénéfices des sociétés de fabrication de biens. C'est ce mécanisme que l'on emploie à la poursuite de cet objectif.

M. Garneau: Les données dont nous disposons remontent à 1983, et certaines à 1982. Combien de temps a-t-il fallu pour préparer un rapport à jour et se rapproche-t-il de 1986?

Le président: Ce n'est pas possible puisque les dernières données de Revenu Canada sur les tables d'impôt remontent à 1983. Je crois qu'il serait très difficile de faire mieux. Il ne faut pas oublier que nous sommes en 1986, mais que les contribuables ont jusqu'au 30 avril pour remplir leur déclaration de 1985. Les résultats pour 1984 ne seront donc pas disponibles avant l'automne. Ce n'est pas si mal, puisque ce n'est en fait qu'un an ou un an et demi après le dépôt des déclarations.

M. Poddar: C'est exact, monsieur le président. On commence à peine à avoir les données de 1984 pour les déclarations d'impôt sur le revenu des particuliers. Il faut compter trois à quatre mois pour organiser les dossiers de façon à pouvoir faire les calculs. Donc pour l'impôt sur le revenu des particuliers, les données pour 1984 seront prêtes dans trois ou quatre mois.

M. Garneau: Ce n'est pas fait par ordinateur?

M. Poddar: Si, mais . . .

M. Garneau: Je veux parler du rapport.

M. Poddar: Le rapport est presque entièrement fait par ordinateur, mais il contient sept modèles pour les différentes parties: il y en a un pour l'impôt sur le revenu des particuliers, un pour l'impôt des sociétés, un pour la taxe de vente, et ainsi de suite. Ce n'est pas si simple de calculer ces chiffres, et nous nous basons sur plusieurs sources de données pour remplir les blancs pour une année donnée. Tout ne provient pas nécessairement de la déclaration d'impôt; nous devons souvent obtenir des renseignements ailleurs.

Par exemple, les déclarations d'impôt sur le revenu des particuliers ne nous donnent aucune information quant aux cotisations de l'employeur au régime de pensions. Il faut chercher ces données dans l'impôt des sociétés ou les obtenir d'un autre service qui s'occupe des cotisations des sociétés.

M. Garneau: Bon. Merci.

Le président: Pouvons-nous alors passer à la page 39? Ces questions ésotériques, concernant le gouverneur général etc . . . J'ai remarqué en feuilletant le document qu'elles reviennent parfois sous un autre titre. Peut-être que M. Poddar ou M. Weyman pourraient nous guider ici.

[Texte]

I see under Government Services, for example, Item I is the political contribution tax credit. It is a complication in the form; there is both the federal and provincial tax credits for political contributions, depending presumably on the province. You have remarked that the thing is worth somewhere around \$8 million. Could you give us your views on it? Where does it occur in the act, what is its history, and what is the department's view with respect to it?

Mr. Garneau: It seems to be very easy to get the right figures. It is not an evaluation; it is a precise number.

Mr. Poddar: No, those numbers are reported on the tax returns of individuals.

Mr. Garneau: Yes.

Mr. Weyman: It is one that is readily available and with a degree of accuracy because—and I think this is a point worth making—as Mr. Poddar has said, there is a specific line on the tax return that contains this information. Therefore the data can be captured and can be quantified in terms of tax forgone, based on average rates of tax of individual taxpayers.

I make the point because, as I said in my opening remarks, we have to keep in mind that the more we seek precision of data, then clearly the more lines and subdivision lines and so on and the more schedules there need to be in the tax return. One of the examples we gave was the lifetime capital gains exemption. The capital gain is included in income and then the exemption is a deduction further down the return form. So you have two places there where you have to deal with it.

The Chairman: As for this particular one, we are all politicians so we would probably all say it should be retained.

Mr. Weyman: You would clearly say there is great value to this.

Mr. Dorin: It is a question of whether you get your money without it or not.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): There is a redeeming social factor.

• 2110

Mr. Weyman: Could I ask, Mr. Chairman, perhaps it would be of interest to us to hear the approach that the members of the committee would take to determine whether this is indeed . . .

The Chairman: Well, indeed . . . all right, let us just do that. Mr. Garneau, what is your view of this thing?

Mr. Garneau: It is a political judgment. In many of the issues it will not be a precise reaction or a scientific one. It tends to be a question of political orientation.

The Chairman: That is right. I think all of these things are essentially a political judgment, that is why we are politicians. What would your view be on this one though, that politically it would be essential to retain this?

[Traduction]

Je vois, par exemple, sous Services généraux du gouvernement, que le premier poste est celui du crédit d'impôt pour contributions politiques. C'est une des complexités de la formule; il peut y avoir un crédit d'impôt fédéral et provincial pour les contributions politiques, selon la province. Vous avez dit que cela compte pour environ 8 millions de dollars. Pouvez-vous nous dire ce que vous en pensez? Où cela figure-t-il dans la loi, d'où cela vient-il, et qu'en pense le ministère?

M. Garneau: Il semble très facile d'obtenir les chiffres exacts. Ce n'est pas une estimation; c'est un chiffre précis.

M. Poddar: Non, ces chiffres sont tirés des déclarations des particuliers.

M. Garneau: Oui.

M. Wayman: C'est un poste qui est facile à calculer avec une certaine exactitude car—et je pense que cela vaut la peine de le signaler—comme l'a dit M. Poddar, les formulaires de déclaration d'impôt contiennent une ligne réservée à cet effet. L'information est donc facilement accessible et l'on peut quantifier le manque à gagner selon le taux moyen d'imposition des particuliers.

Je le mentionne parce que, comme je le disais dans ma déclaration liminaire, il ne faut pas oublier que plus nous demandons de précisions, plus la déclaration d'impôt comptera de lignes, de sous-lignes et d'annexes. Il y a entre autres exemples celui de l'exonération dans la vie du contribuable des gains en capital jusqu'à concurrence d'un maximum. Le gain en capital est d'abord déclaré à titre de revenu et il est déduit plus loin. Il figure donc à deux endroits.

Le président: Dans ce cas particulier, comme nous sommes tous des politiciens, nous sommes probablement tous en faveur de le garder.

M. Wayman: Vous trouvez bien sûr que c'est très utile.

M. Dorin: Il faut savoir si vous en avez pour votre argent ou non.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Il y a là un facteur social positif.

M. Weyman: Si vous permettez, monsieur le président, il serait peut-être intéressant pour nous de savoir comment les membres du Comité procéderaient pour décider si c'est effectivement . . .

Le président: Oui, en effet . . . très bien, c'est ce que nous allons faire. Monsieur Garneau, qu'en pensez-vous?

M. Garneau: C'est un jugement politique. Sur bien des questions, il n'y aura pas de réaction précise ou scientifique. C'est une question d'orientation politique.

Le président: Vous avez raison. J'estime que toutes ces choses relèvent essentiellement d'un jugement politique, c'est pourquoi nous sommes des politiciens. Mais dans ce cas particulier, pensez-vous que politiquement, il soit important de garder cette méthode?

[Text]

Mr. Garneau: Yes.

The Chairman: Mr. Warner.

Mr. Warner: Yes, I will go along with that.

The Chairman: You have got to keep this?

Mr. Dorin: No, I do not think so.

The Chairman: Mr. Dorin, you do not think it is necessary?

Mr. Dorin: I do not think that the government should necessarily fund advocacy groups; as politicians, we are them. I mean, it seems to me that you could have rules on fund-raising but it does not necessarily have to be an actual tax credit. The question might be whether you want to allow it as a deduction, but...

Mr. Garneau: The advantage of using that compared to a grant or a direct expense is that you leave the choice to the individual.

The Chairman: That is right.

Mr. Garneau: If they want to give it to your party, to our party, to the NDP, they make their choice on that. But if it is a direct subsidy by the government to a political party, I think that it will not achieve exactly the same objective.

Mr. Dorin: I guess the point I am making is, if the person gives \$100 because of the tax credit, maybe he would only give \$50 otherwise. So you would get \$50 and I would get \$50, the same as we would have otherwise got \$100 each. Are we any better or worse off? And I would argue that we are probably no worse off. It is a relative thing; we would spend a little less on lawn signs or whatever.

Mr. Garneau: That is the difficulty explained to us; how can we evaluate the value of the dollar? I do not know... I have been working in fund-raising dinners and it is certainly a good...

The Chairman: It is awfully easy to sell when you can say that, you know for \$100 it only costs you two bits.

Mr. Garneau: But there is a cap on it?

The Chairman: There is a cap on it.

Mr. Garneau: So you cannot use it...

The Chairman: Mr. Wilson.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Mr. Chairman, I would be inclined to use the precedent of the investment tax credit and perhaps vary the amount of deductability, the amount of credit, from region to region.

The Chairman: In other words we would have no deduction in Saskatchewan and a big one in the east, is that it?

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): And, as Mr. Garneau suggests, from party to party. So that, for example, in Alberta particularly the Liberal party would get a \$99 credit for each \$100, whereas the Conservatives would have a much smaller one in an attempt to even things out.

The Chairman: That would hurt us all.

[Translation]

M. Garneau: Oui.

Le président: Monsieur Warner.

M. Warner: Oui, je suis du même avis.

Le président: Il faut garder cela ainsi?

M. Dorin: Non, je ne suis pas d'accord.

Le président: Monsieur Dorin, vous ne trouvez pas que ce soit nécessaire?

M. Dorin: Je ne pense pas que le gouvernement doive nécessairement financer des groupes de pression; c'est ce que nous sommes, en tant que politiciens. Il me semble que l'on peut avoir des règles régissant les campagnes de souscription, sans pour autant accorder des crédits d'impôt. On peut peut-être penser à permettre un dégrèvement, mais...

M. Garneau: L'avantage de ce système par rapport à celui des subventions ou des dépenses directes, c'est que l'individu a le choix.

Le président: C'est cela.

M. Garneau: Il peut faire une contribution à votre parti, au nôtre, au Parti néo-démocratique, c'est son choix. Mais si le gouvernement verse une subvention directe à un parti politique, j'estime qu'on n'atteint plus le même objectif.

M. Dorin: Ce que je veux dire, c'est que si quelqu'un donne 100\$ parce qu'il en tire un crédit d'impôt, il n'en donnerait peut-être que 50 sans cela. Nous recevriions donc 50\$, comme nous en recevons 100 maintenant. Est-ce un bien, est-ce un mal? Je ne pense pas que ce serait plus mal. Tout est relatif; nous dépenserions moins d'argent pour acheter des pancartes à mettre sur les pelouses, ou autres.

M. Garneau: C'est la difficulté que l'on nous a expliquée: comment évaluer la valeur du dollar? Je ne sais pas... j'ai travaillé à des diners organisés pour obtenir des fonds et c'est certainement une bonne...

Le président: Il est beaucoup plus facile de convaincre les gens lorsqu'on peut leur dire que leurs 100\$ ne leur coûteront que quelques sous.

M. Garneau: Mais il y a une limite?

Le président: Il y a une limite.

M. Garneau: On ne peut donc pas en faire...

Le président: Monsieur Wilson.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Monsieur le président, je serais plutôt enclin à adopter la méthode du crédit d'impôt à l'investissement et de varier la part à dégrever, le montant du crédit, selon la région.

Le président: Autrement dit, pas de déduction en Saskatchewan et une grosse portion dans l'Est?

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Et comme le suggérait M. Garneau, selon le parti. Par exemple, en Alberta surtout, le Parti libéral aurait droit à un crédit de 99\$ par tranche de 100\$, alors que ce serait beaucoup plus faible pour les Conservateurs, afin d'équilibrer la situation.

Le président: Cela ferait du tort à tout le monde.

[Texte]

Mr. Garneau: Carried.

The Chairman: I think we have had a discussion on that. I suspect that is kind of necessary to retain, in the view of the current...

Mr. Garneau: May I ask a question? Has it been done on purpose, to put that on the first line?

Mr. Weyman: It is great foresight on the part of the Department, that we knew this would be the first item to be dealt with by this committee and would set the tone for the discussions, Mr. Chairman.

But I would like to add that in terms of the technical details on each of these lines, I draw your attention to the description that begins at the bottom of page 73 that runs parallel to the analysis in Table I. So that at the bottom of page 73, under Item (i)—

The Chairman: It gives the detail of it, yes.

Mr. Weyman: —is the detail, and so on through the account for personal income tax measures.

The Chairman: We go on to the non-taxability of the office of the Governor General. How did that arise?

Mr. Poddar: It has been there historically. I think it has to do with the sovereign not being subject to tax, and the Governor General really being a representative of the sovereign is exempted from tax.

The Chairman: Is it a part of the 1867 British North America Act?

Mr. Poddar: I am not very clear about its link to the British North America Act.

• 2115

Mr. Weyman: Certainly it is prior to... my notes here only take me back to 1952, but it is certainly prior to that, and I suspect it goes back to the inception of the income tax system, that the Governor General has been exempt for the reasons which Mr. Poddar gave: as the representative of the Crown.

The Chairman: Okay.

Mr. Garneau: Is that the principle?

The Chairman: Yes. Do we tax the Governor General on a provincial tax?

Mr. Poddar: No. At the provincial level?

The Chairman: Yes.

Mr. Weyman: I think we should make the point that it is only the income that the Governor General receives from the office of Governor General.

The Chairman: I see.

Mr. Weyman: It is not correct to state that the Governor General is immune from taxation. It is only actually the income from the Office of the Governor General of Canada...

[Traduction]

M. Garneau: Adopté.

Le président: Je crois que la discussion a assez duré. J'ai l'impression qu'il faut garder ce crédit, compte tenu de l'actuelle...

M. Garneau: Puis-je poser une question? Est-ce intentionnellement que vous avez mis cela à la première ligne?

M. Weyman: Cela montre la grande perspicacité du ministère; nous savions que ce serait la première chose dont parlerait le Comité et que cela donnerait le ton à la discussion, monsieur le président.

Mais à propos des détails techniques pour chaque ligne, je vous demanderais de vous référer à la description du crédit qui commence au bas de la page 73, parallèlement à l'analyse donnée au tableau 1. Donc au bas de la page 73, le premier article...

Le président: C'est expliqué en détail, oui.

M. Weyman: ... vous avez le détail, et cela continue pour le compte des mesures fiscales pour les particuliers.

Le président: Nous passons maintenant à l'exonération du revenu provenant de la charge de gouverneur général. Comment cela s'est-il fait?

M. Poddar: Cela a toujours été le cas. Il me semble que c'est parce que le souverain ne peut pas être assujéti à l'impôt, et comme le gouverneur général représente le souverain, il ne peut être assujéti à l'impôt.

Le président: Est-ce que c'était prévu dans l'Acte de l'Amérique du Nord britannique de 1867?

M. Poddar: Je ne sais pas vraiment s'il y a un rapport avec ce texte.

M. Weyman: Cela remonte certainement à avant... Mes notes ne vont que jusqu'à 1952, mais cela remonte bien plus loin, et je suppose que c'est la date de la mise en place du système fiscal, et que le gouverneur général a toujours été exonéré pour les raisons qu'a données M. Poddar: il représente la Couronne.

Le président: Bon.

M. Garneau: Est-ce là la raison?

Le président: Oui. Le gouverneur général paie-t-il un impôt provincial?

M. Poddar: Non. Vous voulez dire au niveau provincial?

Le président: Oui.

M. Weyman: Il faut préciser qu'il ne s'agit ici que du revenu que le gouverneur général tire de sa charge de gouverneur général.

Le président: Je vois.

M. Weyman: Il serait faux de dire que le gouverneur général est exempté de l'impôt. L'exonération ne porte que sur le revenu qu'il tire de sa charge de gouverneur général du Canada...

[Text]

Mr. Garneau: The \$16,000 or \$17,000 we receive as Members of Parliament to look after expenses . . .

Mr. Poddar: His whole income is tax-free, including the salary.

Mr. Garneau: Oh!

The Chairman: The Governor General receives \$40,000, as I recall, approximately.

Mr. Garneau: Forty thousand dollars?

The Chairman: Yes, but it is non-taxable.

Mr. Dorin: —when we pass the Judges' Bill.

The Chairman: Yes?

Mr. Dorin: Yes, to \$75,000 or \$100,000, or something.

The Chairman: And it is non-taxable.

Mr. Dorin: I guess so. I did not know that or I would have . . .

The Chairman: Or you would have raised hell about it.

Mr. Dorin: I would have, yes.

The Chairman: Well, what is the view of the committee with respect to that? Is it the view of the committee that the Governor General—who is no longer an imported Brit, but a Canadian—who, in any case, should pay income tax on his receipt or her receipt in this case?

Mr. Garneau: To the principle, I would say yes.

The Chairman: Would that be the view of . . .

Mr. Garneau: Even though the salary is adjusted accordingly, but . . .

The Chairman: Sure.

Mr. Garneau: —at \$40,000 I understand why they were not taxed but . . .

The Chairman: At \$75,000, as Mr. Dorin points out, plus free digs and the rest of it, there should be some tax to pay.

Mr. Garneau: I know.

Mr. Dorin: Well, one of the arguments as I recall at the time, because it was part of the Judges' Bill was that the Governor General had not had an increase in salary since 1867. It was set at \$40,000 then and it had stayed forever. It was increased this year and nobody ever mentioned at that time, the taxable . . . I am not sure that anybody realized it.

I guess the only question I have Mr. Chairman, and maybe there is a reason to it is, do we have to go through every single item—

The Chairman: Well, I thought the best way to do it would be to come to a view of the committee on each of these and then we could perhaps report then back to the House, and so that when the government is in the process of perhaps rewriting the Income Tax Act, the government has some direction from this committee as to what this committee certainly views

[Translation]

M. Garneau: L'équivalent des 16,000\$ ou 17,000\$ que nous recevons en tant que députés pour régler les dépenses . . .

M. Poddar: L'ensemble de son revenu est exonéré, y compris le salaire.

M. Garneau: Oh!

Le président: Le gouverneur général reçoit 40,000\$ environ, si je ne m'abuse.

M. Garneau: Quarante milles dollars?

Le président: Oui, mais ce n'est pas impossible.

M. Dorin: . . . lorsque nous adopterons la Loi sur les juges.

Le président: Oui?

M. Dorin: Oui, c'est 75,000\$ ou 100,000\$ ou quelque chose comme cela.

Le président: Et c'est exonéré d'impôt.

M. Dorin: Je le suppose. Je ne le savais pas ou j'aurais . . .

Le président: Ou on vous aurait entendu.

M. Dorin: Oui, certainement.

Le président: Bien, qu'en pense le Comité? Le Comité estime-t-il que le gouverneur général—qui n'est plus un Britannique importé, mais un Canadien—devrait payer de l'impôt sur son salaire?

M. Garneau: J'approuve le principe.

Le président: Est-ce l'opinion . . .

M. Garneau: Même si le salaire est ajusté en conséquence, mais . . .

Le président: Bien sûr.

M. Garneau: . . . à 40,000\$, je comprends qu'il ne soit pas soumis à l'impôt mais . . .

Le président: À 75,000\$, comme l'a fait remarquer M. Dorin, avec tous les avantages supplémentaires et le reste, il serait normal qu'il paie l'impôt.

M. Garneau: Tout à fait.

M. Dorin: Eh bien, je me souviens que lorsque la question a été soulevée dans le cadre du débat sur la Loi sur les juges, on avait fait valoir que le gouverneur général n'avait pas reçu d'augmentation depuis 1867. Son salaire avait été fixé à 40,000\$ à l'époque, et cela n'avait pas changé. On l'a augmenté cette année et personne n'a parlé de l'exonération . . . Je ne pense pas que l'on s'en soit rendu compte.

Je me demande seulement, monsieur le président, si nous devons passer chaque point—il y a peut-être une raison à cela . . .

Le président: Eh bien, j'avais pensé que la meilleure façon de procéder serait d'avoir l'avis du Comité sur chacun de ces points et de faire un rapport à la Chambre, afin que le gouvernement sache, lorsqu'il entreprendra éventuellement de refondre la Loi de l'impôt sur le revenu, ce que pense le comité de certains dégrèvements d'impôt. C'est à mon avis une bonne

[Texte]

with respect to the expenditures. I think that is a useful exercise, and it helps considerably in terms of tax reform.

Mr. Weyman: I would like to make a comment and it may sound facetious, Mr. Chairman, but I think one value, of course, which could be associated with any of these provisions, or at least the repeal of them, is that they would result in a simplification of the act.

Without getting into the issue of whether they have any value in an economic sense of stimulating economic activity, the fact is that every one of these tax expenditures or tax provisions, however you want to describe them, represents additional words in the Income Tax Act.

When you are talking about the investment tax credit, I have to say that is one of the more complicated provisions of the Income Tax Act, because it happens to have grown like Topsy as each change and addition was added, and another paragraph and another paragraph, and then it was extended to scientific research and development, and then it was extended to the designated areas, and then, ultimately, to Cape Breton.

I do want to make this point because certainly, from my perspective, there is a very clear correlation between any tax expenditure as listed in this account and . . .

The Chairman: Complications that are implicit in the statute and obviously, in the forms and the trouble that Canadians have filing them.

Mr. Weyman: That is right. Plus, I might add, anti-avoidance measures that then have to be added to prevent unintended use of those particular expenditures.

The Chairman: Do I have general agreement that the Governor General ought to be treated the same as any other person? Agreed?

• 2120

Mr. Weyman: Is there an over-riding constitutional aspect to this? I do not know the answer.

Mr. Garneau: What was the question? I am sorry.

The Chairman: That the Governor General ought to be treated like any other person, and the income of the Governor General, subject to the income being perhaps appropriate, be taxable the same as any other income, on the principle that all Canadians pay tax.

Mr. Garneau: I would like to be sure our information is right.

The Chairman: Can you check that out?

Mr. Garneau: If it is something like what the members of Parliament receive as non-taxable allocation to pay rent in Ottawa and all different types of expenses, if it is the same, I think we will have to check before.

The Chairman: Well, perhaps Mr. Thomas can get us the information on that issue.

Mr. Weyman: Well, the section of the act that relates to this is paragraph 81.(1)(n). It states the income from the office of Governor General of Canada is exempt, in effect.

[Traduction]

chose qui pourra être très utile dans le cadre de la réforme fiscale.

M. Weyman: Mon observation risque de vous paraître facétieuse, monsieur le président, mais l'un des avantages de ces dispositions, ou du moins de leur abrogation, c'est que la loi s'en trouvera simplifiée.

Sans vouloir juger de l'influence positive qu'elles peuvent avoir sur l'activité économique, le fait est que chacune de ces dispositions portant dégrèvement d'impôt a pour effet d'allonger la Loi de l'impôt sur le revenu.

Le crédit d'impôt à l'investissement, par exemple, est l'une des dispositions les plus complexes de toute la Loi de l'impôt sur le revenu, car elle n'a cessé de prendre de l'ampleur au fil des modifications, les paragraphes sont venus s'ajouter aux paragraphes, et puis on y a ajouté le crédit d'impôt pour la recherche au développement scientifique, puis les zones spéciales, et enfin le Cap Breton.

Je tenais à le faire remarquer car, de mon point de vue, il y a un lien très net entre les dépenses fiscales mentionnées ici et . . .

Le président: Les complexités évidentes de la loi et, par conséquent, des formulaires que les Canadiens ont tant de difficulté à remplir.

M. Weyman: C'est exact. Et à cela viennent s'ajouter les mesures qu'il faut prendre pour empêcher l'évasion fiscale que pourrait entraîner l'application non prévue de ces dispositions.

Le président: Sommes-nous d'accord que le gouverneur général doit être soumis au même régime que les autres? Entendu?

M. Weyman: Y aurait-il une interdiction constitutionnelle ici? Je n'en sais rien.

M. Garneau: Quelle était la question? Excusez-moi.

Le président: Que le gouverneur général soit traité comme n'importe qui d'autre et que son revenu, qui bien entendu pourrait être relevé, soit imposable comme n'importe quel autre revenu, en vertu du principe que tous les Canadiens versent des impôts.

M. Garneau: Je voudrais m'assurer d'abord que nos renseignements sont exacts.

Le président: Pouvez-vous vous en charger?

M. Garneau: Si son revenu est assimilé à l'indemnité non imposable que reçoivent les députés pour leur loyer à Ottawa et leurs dépenses diverses, ce n'est pas la même chose et c'est pourquoi il nous faudrait nous renseigner.

Le président: Peut-être que M. Thomas peut obtenir ces renseignements.

M. Weyman: C'est l'alinéa 81(1)n) de la loi qui prévoit cela. Cet article dispose que le revenu du gouverneur général du Canada est exonéré.

[Text]

Mr. Poddar: It is broader than only expense allowance? It covers all income?

The Chairman: Yes, all income is tax free.

Mr. Garneau: If the Governor General was taxed on the value of the residence, we will have to increase the salary by a huge amount.

The Chairman: Well, perhaps Mr. Thomas can give us a breakdown on that.

The next item is the non-taxation of RCMP pensions or compensation for injury, disability or death, and I note in the information on page 74 that—

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Excuse me, I take it that the jury is still out on item 2 until we get further information?

The Chairman: Yes. The tax forgone from the non-taxation of these things, the public accounts, was \$5 million in 1983, but you put . . .

Mr. Weyman: Nil.

The Chairman: —nil or "S" or something; revenue impact expected to be less than \$5 million.

Mr. Weyman: Well, I think under \$5 million is an "S", is it not? The "S" means under \$5 million.

Mr. Garneau: What about "N"?

Mr. Weyman: Not available.

The Chairman: What is this pension benefit? Does this only apply to RCMP people?

Mr. Weyman: I will read you again the specific provision, paragraph 81.(1)(i):

Pension payment or compensation received under section 5, 31 or 45 of the Royal Canadian Mounted Police Pension Continuation Act, or section 27 of the Royal Canadian Mounted Police Superannuation Act in respect of an injury, disability or death.

Mr. Garneau: It is not the normal pension.

The Chairman: How did this arise? Does anybody know?

Mr. Weyman: It is a very long-standing provision. It goes back to before 1952, because this provision is based on an analogous provision in the 1952 Income Tax Act.

Mr. Dorin: Mr. Chairman, is this different from other types of pensions?

Mr. Weyman: Oh, absolutely. Pension income is taxable.

Mr. Dorin: And is this a lump sum payment we are referring to, or . . .

Mr. Weyman: No, no, these would be periodic payments received under those acts.

[Translation]

M. Poddar: Vous voulez dire que tout ce qu'il touche, l'indemnité de dépenses incluse, serait exonéré?

Le président: En effet, tout son revenu.

M. Garneau: Si on percevait l'impôt foncier pour la résidence du gouverneur général, il faudrait que le traitement de ce dernier soit très élevé.

Le président: M. Thomas pourra certainement nous donner le détail.

La mesure suivante est l'exonération des pensions de la GRC ou des indemnités d'accident, d'invalidité ou de décès. Je remarque dans le commentaire qui figure page 82 que . . .

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Excusez-moi, autrement dit, nous ne nous prononcerons pas sur la deuxième mesure tant que nous n'aurons pas obtenu de plus amples renseignements, n'est-ce pas?

Le président: C'est cela. Le manque à gagner fiscal dans le cas de cette mesure-là était, d'après les comptes publics, de 5 millions de dollars en 1983, mais vous indiquez . . .

M. Weyman: Nul.

Le président: . . . nul ou «S». Les recettes auxquelles on a renoncé se seraient élevées à moins de cinq millions de dollars, n'est-ce pas?

M. Weyman: En effet, pour toutes les sommes inférieures à cinq millions de dollars nous indiquons «S», n'est-ce pas? Autrement dit, «S» signifie inférieur à cinq millions de dollars.

M. Garneau: Et que signifie «N»?

M. Weyman: Non disponible.

Le président: De quelle pension s'agit-il? S'agit-il uniquement de la GRC?

M. Weyman: Je vais vous lire l'article de la Loi, alinéa 81(1)i):

une pension ou une indemnité pour blessure, invalidité ou décès, reçu en vertu de l'article 5, 31 ou 45 de la Loi sur la continuation des pensions de la Gendarmerie royale du Canada, ou de l'article 27 de la Loi sur la pension de retraite de la Gendarmerie royale du Canada.

M. Garneau: Il ne s'agit pas d'une pension habituelle.

Le président: Comment cela se fait-il? Est-ce que quelqu'un sait?

M. Weyman: Il s'agit d'une disposition qui remonte à il y a longtemps, plus loin que 1952, car elle est fondée sur une disposition analogue de la Loi de l'impôt de 1952.

M. Dorin: Monsieur le président, les autres types de pension sont-ils traités différemment?

M. Weyman: Tout à fait. Les revenus de pension sont imposables.

M. Dorin: S'agit-il d'une somme forfaitaire ici ou encore . . .

M. Weyman: Pas du tout. Il s'agit de versements périodiques en vertu de ces lois-là.

[Texte]

The Chairman: So this is a peculiar benefit that goes back into antiquity, applicable to RCMP officers, and it carries on and on and on.

Mr. Weyman: I am not even sure how many receive this particular benefit, but it is of a special nature.

• 2125

We have now referred to two provisions in section 81: the Governor General, and now the RCMP pensional compensation in respect of an injury, disability or death. Section 81 is the only provision in the Act that specifically exempts certain types of income from tax. These are items that are just not included in the income of a taxpayer. The kinds of things we are talking about are, for example, pensions, grants or allowances that are paid as a result of the Halifax disaster in 1917, amounts that are received as compensation made by the Federal Republic of Germany as compensation to a victim of National Socialist persecution, or income from a personal injury award where the individual was under 21 years of age. These are the kinds of things that are excluded from income under this provision. This is the type of thing we are talking about at this point in time.

Mr. Poddar: Mr. Chairman, there are two or three exemptions all related to security forces. The items under paragraph 3, Defence, are for non-taxational veterans allowances, civilian war pensions and other service pensions and the RCMP pension. I have a feeling they may be related and may have been brought in together.

The Chairman: So you are saying we get down to the question of defence then. What is the section for defence?

Mr. Poddar: The veterans pensions?

The Chairman: Yes, the veterans pension.

Mr. Poddar: I think it is 81.(1)(d).

The Chairman: It is 81.(1)(d).

Mr. Poddar: D for David.

The Chairman: Yes, and there is non-taxation of service pensions from other countries.

Mr. Weyman: It is section 81.(1)(e).

The Chairman: In formulating these types of pensions, presumably the pensioner gets a cheque from someone. Does he also just not get a T4 or a T5?

Mr. Weyman: I expect there is no T4 for these items. These items, as I have said, are specifically excluded from income. They are of a very special nature. Both of those we have just referred to also predate 1952.

The Chairman: Does anybody have any comments on these things? These things are peculiar old acts, and I think they probably confused the Act, though I am not so sure they are so hard on the taxpayer.

[Traduction]

Le président: Il s'agirait d'un traitement tout à fait particulier accordé depuis très longtemps aux gendarmes de la GRC et qui est maintenu indéfiniment.

M. Weyman: Je ne sais pas combien d'entre eux ont droit à ce traitement particulier, mais il est tout à fait spécial.

Nous avons maintenant parlé de deux dispositions à l'article 81: celle qui concerne le gouverneur général et celle qui concerne les pensions ou indemnités pour blessure, invalidité ou décès de la GRC. L'article 81 est le seul de la Loi qui porte exonération de certains types de revenus. Ce sont donc des revenus qui ne sont pas inclus dans le revenu des contribuables. Ce genre de choses, les pensions par exemple, les subventions ou les déductions permises par suite de la catastrophe de Halifax en 1917, les indemnités versées par la République fédérale d'Allemagne aux victimes des persécutions nazies, les revenus d'une indemnité pour blessure versée à une personne de moins de 21 ans. Voilà donc toutes choses exclues des revenus grâce à cette disposition. Voilà donc pour l'instant ce dont il s'agit ici.

M. Poddar: Monsieur le président, il y a deux ou trois exonérations qui touchent les forces de l'ordre. Au paragraphe III, sous la rubrique Défense, nous énumérons l'exonération des allocations d'ancien combattant, des pensions de guerre aux civils et autres pensions de service militaire. Toutes ces mesures sont reliées aux premières et auraient peut-être dû être mises dans la même catégorie.

Le président: Vous proposez donc que nous passions à ces exonérations sous la rubrique Défense, n'est-ce pas?

M. Poddar: Vous parlez des allocations d'ancien combattant?

Le président: Oui.

M. Poddar: Cela se trouve à l'alinéa 81(1)d).

Le président: C'est bien l'alinéa 81(1)d).

M. Poddar: «D» comme dans «David».

Le président: C'est cela. Il s'agit des pensions militaires qui ne sont pas imposables et qui proviennent d'autres pays.

M. Weyman: Cela, c'est à l'alinéa 81(1)e).

Le président: On suppose que le bénéficiaire touche une pension de quelque part. Ne reçoit-il pas une formule T4 ou un T5?

M. Weyman: Je pense qu'il n'y a pas de T4 pour cela. Comme je l'ai dit, ces revenus sont expressément exclus du reste. Il s'agit de revenus très spéciaux. Ceux dont nous venons de parler remontent plus loin que 1952.

Le président: Est-ce que quelqu'un a quelque chose à dire là-dessus? Il s'agit de dispositions anciennes et même si elles compliquent la loi, je ne pense pas que cela soit trop difficile pour le contribuable.

[Text]

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Is the exemption of workers compensation payments along the same principle?

Mr. Poddar: Yes, there is an exemption for Workers' Compensation payments, but the exemption is quite unrelated to the exemption here for the security forces and the defence personnel.

The Chairman: Is the Workers' Compensation thing a separate section?

Mr. Poddar: Yes, it is.

Mr. Weyman: Yes, it is. The mechanism was changed for Workers' Compensation. Prior to 1982, it used to be specifically exempt in the same way as the items we have just been discussing. But since 1982, it is now included technically in income and then allowed as a deduction further down the form. In computing taxable income, most people just do not bother to show it at all, because it is an in and out in the tax return.

The Chairman: Why did you make Workers' Compensation an in and out, and not make these veterans pensions and the rest of it an in and out?

Mr. Weyman: I guess we wanted to be able to derive data on Workers' Compensation. We were not particularly interested in deriving data on these other items. Remember, every time it is in and out, it is two more lines on the tax form.

The Chairman: So for the sake of data, which are useful, I suppose, to economists in Ottawa but probably to no one else, why would we put hundreds and hundreds and hundreds of people or thousands of people to such trouble?

Mr. Weyman: To what?

The Chairman: To filling in the forms.

Mr. Weyman: On Workers' Compensation, it was considered to be worth doing. There is another factor . . .

The Chairman: My understanding is that Workers' Compensation is paid only by the provinces.

Mr. Weyman: Yes.

The Chairman: There are only ten provinces in the country, and presumably they could all send the data you need to to Stats Canada in one easy filing.

[Translation]

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Est-ce que c'est suivant le même principe qu'on accorde une exonération aux gens qui touchent une indemnité d'accident du travail?

M. Poddar: Oui. Les versements de la Commission des accidents du travail sont exonérées, mais cela n'a rien à voir avec les exonérations qui touchent le personnel militaire et des forces de l'ordre.

Le président: Est-ce que la Commission des accidents du travail fait l'objet d'un autre article de la loi?

M. Poddar: Oui.

M. Weyman: Oui. Le mécanisme a été modifié pour la Commission des accidents du travail. Avant 1982, tous les versements étaient expressément exonérés de la même façon que les indemnités dont nous venons de parler. Depuis 1982 cependant, ces versements sont inclus dans le revenu mais il y a ensuite une déduction que l'on fait un peu plus bas. La plupart des gens, quand ils font le calcul du revenu imposable, ne se donnent pas le mal d'inclure cela car il s'agit de l'ajouter au début pour le retirer ensuite.

Le président: Pourquoi avez-vous décidé de procéder ainsi? Pourquoi avoir choisi de ne pas en faire autant dans le cas des allocations d'ancien combattant?

M. Weyman: Je pense que c'était par souci d'obtenir des données concernant l'indemnité d'accident du travail. Dans les autres cas, ces données ne nous intéressaient pas autant. Il faut se rappeler que chaque fois que l'on ajoute un chiffre dans une case pour le retirer ensuite, il faut deux lignes sur le formulaire de déclaration d'impôt.

Le président: Pourquoi exiger cela de centaines et de centaines ou de milliers de gens tout simplement pour obtenir des données qui ne sont utiles qu'aux économistes d'Ottawa sans doute?

M. Weyman: Exiger quoi?

Le président: De devoir remplir les formulaires.

M. Weyman: Dans le cas des accidents du travail, on estimait que c'était utile. Il y a un autre facteur . . .

Le président: Je crois savoir que les indemnités versées pour un accident du travail ne le sont que par les provinces, n'est-ce pas?

M. Weyman: C'est juste.

Le président: Il n'y a que 10 provinces au Canada et elles pourraient certainement envoyer leurs données à Statistique Canada d'un seul coup.

• 2130

Mr. Dorin: I wanted to ask another question, but there is an important element here, and it comes back to the whole thing of a minimum tax and the gross income number. One of the reasons you put some of these things in is to come up with a gross income number. It distorts statistics, but later on there are calculations based on gross income.

M. Dorin: Je voulais poser une autre question mais il y a un élément important ici qui retient mon attention. Cela a trait à toute la question de l'impôt minimum et du montant du revenu brut. Une des raisons pour lesquelles vous demandez ces renseignements, c'est parce que vous voulez savoir quel est le revenu brut total. Les statistiques sont un peu faussées mais, plus tard, on fait les calculs d'après le revenu brut.

[Texte]

Mr. Weyman: I was going to add that. There are certain items—for example, medical expenses and charitable donations—where the amount of deduction is itself based on net income. The way the system is structured, there are certain items included in income and therefore included in the base on which medical expenses and charitable donations are calculated which are then deducted after that point in computing taxable income. That is another aspect of this issue.

The Chairman: Then what you are really saying is we hurt the government even more, for example, on things like charitable donation deductions by increasing the amount of the income artificially, and then allowing people to give away a larger portion of their income if they . . .

Mr. Weyman: The reverse is true of medical expenses, because you are increasing the flaw over which a deduction can be claimed.

The Chairman: You get more tax.

Mr. Dorin: There is one other question I would like to ask. In addition to the numbers or dollars here, do you have any estimate of the number of people affected by these measures? If you tell us about the 1917 pension deduction or something and the number is zero, obviously we take it out with no problem. I would like to know how many people we are going to make mad at us with each of these.

Mr. Poddar: Mr. Chairman, this task can only be taken item-by-item, and obviously you cannot provide all of the information on everything at the same time. But as these items are being reviewed, the information can be obtained and made available.

Mr. Weyman: I would also like to point out, Mr. Chairman, that the item on the RCMP pensions or compensation we talked about takes four lines in the Income Tax Act. The service pension from another country takes five lines. The other item we have mentioned, which is veterans allowances, civilian war pensions and allowances, takes six lines. I think there is a factor to consider in terms of simplification of the number of lines in the Income Tax Act, as well as the number of lines on the income tax return form.

In terms of simplification, I am saying one has to correlate the provision with the amount of Income Tax Act and amount of tax return form related to them.

The Chairman: Yes. I was just wondering whether there is . . . If there is no provision on the form a taxpayer files with respect to these non-taxable pensions, then as far as the taxpayer recipient is concerned, it costs him no problem, which is fine. It is simple as far as he is concerned. He does not even enter it.

Mr. Weyman: On these items, that is correct.

The Chairman: If it just adds another few lines to the Income Tax Act, it does not really matter a hell of a lot . . .

Mr. Weyman: Not at all.

The Chairman: —because it does not effect the taxpayer, and the government can get its statistics any time it wants to

[Traduction]

M. Weyman: C'est ce que j'allais dire. Dans certains cas comme dans le cas des frais médicaux et des dons aux oeuvres de bienfaisance, la déduction est fondée sur le revenu net. Étant donné la structure de notre régime, il y a certains éléments qui sont inclus dans le revenu et par conséquent, dans l'assiette à partir de laquelle les frais médicaux et les dons aux oeuvres de bienfaisance sont calculés. Ces éléments sont ensuite soustraits quand il s'agit de calculer le revenu imposable. Voilà donc un autre facteur à prendre en considération.

Le président: Vous voulez dire que le gouvernement se trouve lésé davantage dans le cas de la déduction des dons aux oeuvres de bienfaisance quand on augmente artificiellement le total des revenus, permettant ainsi aux gens de donner une plus grosse portion de leur revenu . . .

M. Weyman: L'inverse est vrai dans le cas des frais médicaux car dans ce cas-là, on augmente la somme totale qui sert de fondement au calcul de la déduction.

Le président: Mais les impôts augmentent.

M. Dorin: Je voudrais poser une autre question. En plus de la somme en chiffres absolus ici, avez-vous une idée du nombre de gens qui sont touchés par ces mesures? Si vous pouviez nous dire que la déduction de pension de 1917 ne touche plus personne, de toute évidence, nous pourrions la retirer sans problème. Je voudrais savoir combien de gens seront furieux si nous abrogeons chacune de ces mesures.

M. Poddar: Monsieur le président, on ne peut faire cela qu'en prenant les mesures une après l'autre, et manifestement, on ne peut pas donner tous les renseignements voulus en même temps. Au fur et à mesure que ces mesures sont revues, les renseignements pourront être fournis.

M. Weyman: Je voudrais ajouter que la mesure concernant les pensions et les indemnités de la GRC, équivaut à quatre lignes dans la loi de l'impôt. Les pensions militaires versées par un autre pays y sont prévues en cinq lignes. L'autre mesure dont on a parlé, celle qui touche les allocations d'ancien combattant et les pensions de guerre aux civils, est décrite en six lignes. Je pense qu'il vaudrait la peine d'envisager de simplifier la loi de l'impôt et partant, la formule de déclaration d'impôt sur le revenu.

Parlant de simplification, je pense qu'il faut rapprocher les dispositions de la loi de l'impôt des recettes fiscales qu'elles permettent de recueillir.

Le président: En effet. Je me demandais tout simplement . . . S'il n'y a pas de case réservée sur le formulaire de déclaration à ces pensions non imposables, le contribuable bénéficiaire n'éprouve aucune difficulté, ce qui est très bien. C'est simple de son point de vue. Il n'a même pas besoin d'en parler.

M. Weyman: Pour ces mesures-là, c'est vrai.

Le président: Si cela ne fait qu'ajouter quelques lignes de plus à la loi de l'impôt, il n'y a pas de quoi fouetter un chat . . .

M. Weyman: Pas du tout.

Le président: . . . parce que le contribuable n'est absolument pas touché et le gouvernement peut obtenir toutes les statisti-

[Text]

go to the Department of Veterans Affairs or wherever and pick them up.

Mr. Weyman: The point too, Mr. Chairman, is that if we are going to make provision for the exclusion of these items from income, then clearly it has to be provided in the Income Tax Act.

The Chairman: Yes, of course.

Mr. Weyman: They are the provisions and the references I gave you, and they have been in the act for at least 35 years.

The Chairman: The only other item under "Government Services" is the non-taxation of certain allowances to volunteer firemen, and this is a rather sexy matter as far as the politics of the issue are concerned. This is a situation where volunteer firemen can get \$500 and not pay any income tax on it, a sort of gratuity.

You say the value of this is less than \$500. What is the complication in the act with respect to this particular provision?

Mr. Weyman: I cannot put my hand on it at this point, Mr. Chairman. Some of these are in obscure places because they are obscure provisions. I must say I do not deal with volunteer firemen very often. Perhaps we can come back to them.

• 2135

The Chairman: Well, why do we not come back to that. Why do we not adjourn the meeting tonight because we are now passed our agreed time of adjournment. We agreed when we started at 7.30 p.m. we would quit at 9.30 p.m. and it is past that. Could we perhaps get that detail and the question of the complication of that particular item and what really happens in the street to start with the next time we meet, which is I think Thursday morning?

Mr. Weyman: Good.

The Chairman: Okay, the committee is adjourned until tomorrow. We will again meet the officials of the Department of Finance in room 112 North on Thursday morning, April 10, at 9.30 a.m. The other panel of the committee will meet with Mr. Hammond tomorrow evening here at 7.30 p.m.

The meeting is adjourned.

[Translation]

ques qu'il veut auprès du ministère des Affaires des anciens combattants, ou ailleurs.

M. Weyman: Monsieur le président, il ne faut pas oublier que si l'on veut exonérer ce genre de revenu, il faut absolument que cela soit prévu dans la loi de l'impôt.

Le président: Naturellement.

M. Weyman: Vous pouvez vous reporter donc aux dispositions que j'ai citées, car elles existent dans la loi depuis au moins 35 ans.

Le président: La seule autre mesure dont il est question sous la rubrique «Services généraux du gouvernement» est celle qui prévoit l'exonération de certaines indemnités aux pompiers bénévoles. C'est tout à fait intéressant du point de vue politique. En effet, un pompier bénévole peut toucher 500\$ et il n'aurait pas à verser d'impôt. C'est une sorte de cadeau.

Vous dites que cela représente moins de 500\$. Est-ce que cette disposition particulière pose un problème dans la Loi?

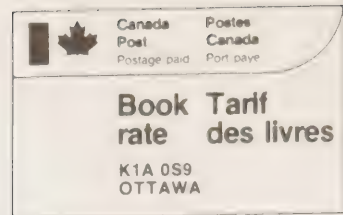
M. Weyman: Monsieur le président, je n'arrive pas à trouver cette mesure pour l'instant. Certaines de ces dispositions sont bien cachées dans la loi parce qu'elles sont obscures. Je dois avouer que je n'ai pas affaire à des pompiers bénévoles, très souvent. Nous pourrions donc peut-être y revenir.

Le président: Eh bien, soit. Pourquoi ne pas lever la séance étant donné que nous avons déjà dépassé l'heure convenue. Quand nous avons commencé à 19h30, nous avons dit que nous siégerions jusqu'à 21h30. Il est maintenant 21h30 passées. Peut-être pourrions-nous, la prochaine fois, commencer par les détails concernant cette mesure et les complications qui en découlent. Ainsi on pourrait voir ce qui se passe véritablement quand nous reprendrons nos travaux jeudi matin, n'est-ce pas?

M. Weyman: D'accord.

Le président: D'accord. La séance est levée. Nous rencontrons les fonctionnaires du ministère des Finances jeudi 10 avril à 9h30 à la pièce 112-N. L'autre groupe du Comité plénier rencontrera M. Hammond demain soir à 19h30.

La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of Finance:

C. David Weyman, Assistant Deputy Minister, Tax Policy
and Legislation Branch;
S.N. Poddar, Director, Tax Analysis and Commodity Tax
Division.

Du ministère des Finances:

C. David Weyman, sous-ministre adjoint, Direction de la
politique et de la législation de l'impôt;
S.N. Poddar, directeur, Division de l'analyse fiscale et des
taxes à la consommation.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 3

Wednesday, April 9, 1986

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 3

Le mercredi 9 avril 1986

Président: Don Blenkarn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Report of the Superintendent of Insurance, Abstract of
Statements of Property and Casualty Insurance
Companies, for the year 1984

CONCERNANT:

Rapport du surintendant des assurances—Précis des
états financiers des compagnies d'assurance de biens et
de risques divers, pour l'année 1984

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85-86

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985-1986

STANDING COMMITTEE ON FINANCE
AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: Geoff Wilson

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES
ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: Geoff Wilson

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau

W. Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 9 AVRIL 1986

(4)

[*Traduction*]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 19 h 36, sous la présidence de Paul McCrossan, (*président suppléant*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Murray Dorin, Paul McCrossan, Aileen Nicholson, Bob Porter, Norman Warner, Geoff Wilson.

Membre suppléant: Bob Porter pour George Minaker.

Autre député présent: Iain Angus.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du parlement: Laurent Desbois, attaché de recherche.

Témoins: Du Département des assurances: R.M. Hammond, surintendant; R. Mabée, directeur, Division des compagnies d'assurance de biens et de risques divers.

Le Comité procède à l'étude du rapport du surintendant des assurances, Précis des états financiers des compagnies d'assurance de biens et de risques divers pour 1984, conformément à l'article 8 de la Loi sur le département des assurances, chapitre I—17, S.R.C. 1970.—Document parlementaire no 331-1/166A. (Tenu pour déferé le vendredi 22 novembre 1985).

R.M. Hammond fait une déclaration, puis lui-même et l'autre témoin répondent aux questions.

Par consentement unanime, il est convenu,—Que le Comité se réunisse à huis clos, avec services d'enregistrement et d'interprétation, pour entendre d'autres témoignages de R.M. Hammond.

A 21 h 51, le Comité interrompt les travaux.

A 21 h 55, le Comité reprend les travaux.

L'interrogatoire des témoins est repris.

A 22 h 15, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Wednesday, April 9, 1986

• 1937

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Good evening again, Mr. Hammond. I wonder if you could start by identifying the officials you have with you. They seem to be primarily the same group as last time, but perhaps for the benefit of the committee you could identify who is at the table.

Mr. R.M. Hammond (Superintendent of Insurance): I will, Mr. Chairman. With me I have Mr. Don McIsaac, who is the Director of our Life Insurance Division; Mr. Keith Bell, who is the Director of our Trust Loan and Investment Companies Division; and Mr. Dick Mabee, who is the Director of our Property and Casualty Insurance Division.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Thank you very much. You had an opening statement which you had prepared for the last time but we did not get to the P and C area. I wonder if you would care to make that statement now.

Mr. Hammond: Yes, Mr. Chairman. The last time I distributed to members of the committee some statistics on insurance companies. I have some extra copies here if members of the committee need them this evening.

Perhaps we could refer to the second page of this package, which is called Property and Casualty Insurance Companies. These figures pertain to federally registered companies, which account for close to 80% of the business done in Canada. If you look at the column titled Underwriting Income, which is column number five, I should explain that underwriting income is premiums minus claims minus expenses. If you look at the column you will notice that federally registered companies during 1985 experienced an underwriting loss of \$1.342 billion. That compares to an underwriting loss last year of \$998 million. So there was an increase in the underwriting loss during 1985.

• 1940

If you look at the column titled "net premiums earned", you will see that during the year net premiums earned increased by 8%, whereas in column three claims and adjustment expenses increased by 14%, which was a greater increase than the increase in net earned premiums. As a result, the underwriting loss the companies experienced increased during 1985.

However, after taking investment income and taxes into account, you will notice in column seven that federally registered companies produced a net profit of \$263 million during 1985. That was up slightly from the \$213 million of net profits produced in 1984. I might mention that the profit Canadian property and casualty insurance companies earned in 1984 produced approximately a 1% return on equity. We have not worked out the figure yet for 1985, but the 1984 figures produced a 1% return on equity.

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le mercredi 9 avril 1986

Le président suppléant (M. McCrossan): Bonsoir, monsieur Hammond. Pourriez-vous tout d'abord nous présenter vos collaborateurs. J'ai l'impression que c'est à peu près le même groupe que la dernière fois, mais vous pourriez peut-être nous les présenter à nouveau pour la gouverne du Comité.

M. R.M. Hammond (surintendant des assurances): Certainement, monsieur le président. Je suis accompagné de M. Don McIsaac, directeur de notre Division de l'assurance-vie; M. Keith Bell, directeur de la Division des compagnies de fiducie et de prêt et des sociétés d'investissement; et M. Dick Mabee, directeur de notre Division de l'assurance de biens et risques divers.

Le président suppléant (M. McCrossan): Merci beaucoup. Vous aviez préparé une déclaration liminaire pour la dernière fois, mais nous n'avions pu aborder la question de l'assurance de biens et risques divers. Voudriez-vous nous en parler maintenant?

M. Hammond: Certainement, monsieur le président. La dernière fois, j'ai distribué certaines statistiques sur les compagnies d'assurances aux membres du Comité. J'en ai apporté d'autres exemplaires en cas de besoin.

Nous pourrions peut-être donc nous reporter à la deuxième page, intitulée: Compagnies d'assurance de biens et de risques divers. Ces chiffres touchent les compagnies qui relèvent de la juridiction fédérale, soit près de 80 p. 100 du chiffre d'affaires réalisé au Canada. Si vous regardez la colonne «Bénéfices d'assurance», colonne numéro cinq, les bénéfices d'assurance sont les primes, moins les réclamations, moins les frais. Dans cette colonne, vous constaterez que les compagnies à charte fédérale ont subi une perte d'assurance de 1.342 milliard de dollars. Alors que l'année dernière, elle était de 998 millions de dollars. Les pertes ont donc augmenté au cours de 1985.

Si vous passez maintenant à la colonne «primes gagnées nettes», vous verrez qu'au cours de l'année, ces primes ont augmenté de 8 p. 100, alors qu'à la colonne 3, les réclamations et frais d'expertise ont augmenté de 14 p. 100, soit plus que les primes gagnées nettes. C'est ce qui explique l'augmentation des pertes d'assurance en 1985.

Toutefois, lorsque l'on tient compte des produits de placement et de l'impôt, on remarque à la colonne 7 que les compagnies canadiennes ont réalisé un bénéfice net de 263 millions de dollars en 1985. Soit une légère augmentation par rapport aux 213 millions de dollars de bénéfices nets réalisés en 1984. Je pourrais ajouter que les bénéfices réalisés par les compagnies canadiennes d'assurance de biens et de risques divers en 1984 ont produit un taux de rendement de capitaux propres de 1 p. 100. Nous n'avons pas encore le chiffre pour

[Texte]

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Excuse me right there, Mr. Hammond. Could I ask you about the treatment of capital gains? Interest rates were falling during the year, which means bond prices were rising, and of course, stocks were rising. Are capital gains amortized or are they reflected fully in income here?

Mr. Hammond: They are fully reflected in investment income, and I am going to mention that in a minute.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Okay. So this is a non-recurring gain because of both bond and stock appreciations.

Mr. Hammond: That is correct; in fact, my very next comment was going to focus on it.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Okay. I am sorry.

Mr. Hammond: The fact there was a net profit despite the fact there were very significant underwriting losses and an increase in the underwriting loss can be explained by the significant increase in investment income. You will see, looking at column six, that investment income increased by 20% during 1985, and the analysis we have carried out in the department has indicated that most of the increase in investment income as compared to last year is due to the capital gains that companies were able to realize because of a very favourable securities market.

Our conclusion is that if it had not been for the favourable securities market and the ability of companies to realize capital gains the industry might well have experienced an operating loss, as many people were predicting last summer.

There has been a lot of talk, as the members of the committee are well aware, about the increases in premium rates. If you look at the figures on the table, if you refer to the figures under the heading called "class of business", if you look at the bottom line, you will see that net premiums written during 1985 increased by 14%, and that compares to a 4% increase that occurred in 1984. The 4% figure is not on your table, but in 1984 net written premiums increased by 4%; in 1985, they increased by 14%.

As you would also expect, you will see that the most significant increase took place in the class titled "liability". If you look at that, you will see that net written premiums in the liability class increased by 46% during 1985. As this increase in premiums is earned, you will notice, for example, that although the net written premiums increased by 14% for all classes combined, the earned premium increased by only 8%. Of course, members of the committee will recognize that many of the increases that were implemented were implemented in the last half of the year and are not yet reflected in the earned premiums. But as these increased premiums are earned, we expect that the operating results of property and casualty insurance companies should continue to improve.

[Traduction]

1985, mais ceux de 1984 font ressortir un rendement de 1 p. 100.

Le président suppléant (M. McCrossan): Excusez-moi, monsieur Hammond. Puis-je vous interroger sur les gains en capital? Les taux d'intérêt ont descendu au cours de l'année, ce qui signifie que le prix des obligations a monté et qu'évidemment les titres ont également monté. Les gains en capital sont-ils amortis ou sont-ils entièrement reflétés dans les revenus indiqués ici?

M. Hammond: Entièrement, et j'y arrive dans un instant.

Le président suppléant (M. McCrossan): Très bien. C'est donc un gain unique dû à l'augmentation des obligations et des titres.

M. Hammond: C'est exact; c'est justement ce dont je voulais parler.

Le président suppléant (M. McCrossan): Parfait. Excusez-moi.

M. Hammond: S'il y a eu un bénéfice net malgré des pertes d'assurance très importantes et une augmentation de ces pertes, c'est parce qu'il y a eu également une augmentation majeure des produits de placement. Vous verrez à la colonne 6 que les produits de placement ont augmenté de 20 p. 100 en 1985 et que l'analyse que nous avons effectuée indique que la majorité de l'augmentation des produits de placement par rapport à l'année dernière est due aux gains en capital que les compagnies ont pu réaliser grâce à un marché des titres très favorable.

Notre conclusion est que si ce marché n'avait pas été aussi favorable et que les compagnies n'avaient pu réaliser ces gains en capital, elles auraient pu terminer l'année avec des pertes d'exploitation, comme beaucoup le prédisaient l'été dernier.

Comme le savent très bien les membres du Comité, on a beaucoup parlé de majoration des primes. Si vous considérez les chiffres qui figurent à ce tableau, dans la colonne «catégorie d'affaires», à la dernière ligne, vous voyez que les primes souscrites nettes en 1985 ont augmenté de 14 p. 100, alors qu'elles avaient augmenté de 4 p. 100 en 1984. Le chiffre de 4 p. 100 n'est pas indiqué, mais en 1984, les primes souscrites nettes ont augmenté de 4 p. 100. En 1985, de 14 p. 100.

Comme vous pouvez également vous y attendre, vous constaterez que l'augmentation la plus importante se trouve dans la catégorie «responsabilités». Vous constatez que les primes souscrites nettes dans cette catégorie ont augmenté de 46 p. 100 en 1985. Pour ce qui est des primes gagnées nettes, vous remarquerez par exemple que, bien que les primes souscrites nettes aient augmenté de 14 p. 100 pour toutes les catégories, les primes gagnées n'ont augmenté que de 8 p. 100. Les membres du Comité reconnaîtront certes que beaucoup de ces augmentations sont entrées en vigueur dans la dernière moitié de l'année et ne se reflètent pas encore dans les primes gagnées. Mais au fur et à mesure que ces primes seront gagnées, nous pensons que les résultats d'exploitation des

[Text]

I think this concludes my general remarks on the results, Mr. Chairman.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Mr. Angus.

• 1945

Mr. Angus: Thank you, Mr. Chairman. Let me apologize for my colleague, Nelson Riis, who was scheduled to be here and has asked me to fill in for him.

My first question concerns column three, which shows claims and adjustment expenses. To me you have that information separated out so we can clearly see what has been the effect of increasing the value of claims, versus what I assume is meant by the costs of administering, which should be relatively constant or just increase in line with inflation as opposed to any substantial jump. Could you respond to that?

Mr. Hammond: I do not have those figures here, but those figures could be derived from the data that we have at the department in the statements, yes.

Mr. Angus: Any impression though? For example, have expenses gone up by 14%, as you show at the bottom of column three, or have they gone up by 4% or 5%, and that therefore the claim, which would obviously be the larger part, has gone up by something greater than 14%?

Mr. Hammond: I do not have the information in my head, but my perception would be that the amount of the claims has gone up more than the costs of adjusting the claims. Nevertheless, as the claims increase in size, the adjustment costs increase as well because included in the adjustments costs, for example, would be some of the legal expenses involved in settling claims, and of course those tend to be proportionate to the size of the claim. We could provide the committee with more exact information by analysing the information in our statements.

Mr. Angus: I think it would be very helpful, Mr. Chairman, if we could.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): We can do that.

Mr. Angus: I have not had much of a chance to look through this, but clearly investment income in this particular situation has bailed out the insurance companies in terms of the difference between profit and loss. Is it something that is historically significant? Has it always occurred that way? Has the industry always relied on a certain amount of money from investments to pay for the services they provide, and if so, can you give us an idea as to the normal range? Is it a capital of 50%, 25% of their balance sheet?

Mr. Hammond: I think investment income has always been important to the property and casualty insurance companies, but it has been more important in recent years as interest rates have increased.

[Translation]

compagnies d'assurance de biens et de risques divers continueront à s'améliorer.

Je crois que c'est tout ce que j'avais à dire pour le moment au sujet des résultats.

Le président suppléant (M. McCrossan): Monsieur Angus.

M. Angus: Merci, monsieur le président. Mon collègue, Nelson Riis, vous prie de l'excuser et m'a demandé de le remplacer.

Ma première question porte sur la troisième colonne, «réclamations et frais d'expertise». Il serait bon d'avoir une ventilation de ces chiffres, de sorte que nous puissions voir clairement l'incidence de l'augmentation du montant des réclamations par rapport à ce que je suppose que l'on entend par frais d'administration, qui doivent être relativement constants, ou n'augmenter qu'en fonction de l'inflation plutôt que brusquement. Pourriez-vous répondre à cela?

M. Hammond: Je n'ai pas ces chiffres ici, mais nous pourrions les extraire des données figurant dans les états financiers que nous avons à nos bureaux.

M. Angus: Mais à première vue? Par exemple, les frais ont-ils augmenté de 14 p. 100, comme vous l'indiquez en bas de la troisième colonne, ou de 4 ou 5 p. 100, ce qui ferait que la réclamation, qui serait évidemment le gros morceau, aurait augmenté de plus de 14 p. 100?

M. Hammond: Je n'ai pas ces chiffres à l'esprit, mais j'ai l'impression que le montant des réclamations a plus augmenté que les frais d'expertise. Néanmoins, au fur et à mesure qu'augmentent les réclamations, les frais d'expertise augmentent aussi, parce qu'il y a là-dedans, par exemple, certains des frais juridiques engagés, qui sont en général proportionnels aux réclamations elles-mêmes. Nous pourrions en effet donner au Comité davantage de précisions en analysant les renseignements contenus dans les états.

M. Angus: Je crois que ce serait en effet très utile, monsieur le président.

Le président suppléant (M. McCrossan): C'est possible.

M. Angus: Je n'ai pas eu tellement l'occasion d'examiner cela, mais il est certain que les produits de placement ont, dans ce cas particulier, sauvé les compagnies d'assurances qui ont par ailleurs subi des pertes. Est-ce quelque chose d'habituellement important? Cela a-t-il toujours été ainsi? Les compagnies d'assurances ont-elles toujours compté sur le produit de leurs placements pour payer les services offerts et, dans l'affirmative, pourriez-vous nous donner une idée de ce que cela représente normalement? Est-ce 50 p. 100, 25 p. 100 de leur bilan?

M. Hammond: Les produits de placement ont toujours été importants pour les compagnies d'assurance de biens et de risques divers, mais certainement encore plus ces dernières années, avec la majoration des taux d'intérêt.

[Texte]

In the old days, statistics that property and casualty insurance companies used to report were the underwriting figures, just the premiums, less expenses and less the claims. But as interest rates began to increase, the investment income became more and more important. In fact I think we adjusted some of our presentations and the statistics we published at the Department of Insurance to include investment income because at one time the only figures that were quoted were the premiums, less the expenses, less the claims. We thought that was rather misleading, because investment income is a rather important item and, I think, has to be looked at in the context of trying to decide whether the industry is profitable or not profitable.

Certainly, as interest rates soared during the late 1970s and the early 1980s, it became a very important item, and that is often cited as part of the reason for some of the problems we are experiencing today. There are people who claim that the insurance companies were trying to attract a lot of business so that they could make money on the cashflow, earn the high rates of investment income.

As rates have come down, of course, the companies have not been able to rely on that investment income to the same extent, and that has been part of the problem. We have had the need to increase premiums.

I guess at current times the investment income amounts to about 10% to 15% of the net premiums earned.

Mr. Angus: Do you require insurance companies to file with you the actual amount they have invested, or just the income earned?

• 1950

Mr. Hammond: No, we get details of their assets. As you are aware, the federal insurance legislation contains provisions that set out the type of investments insurance companies are allowed to make. So we do get details of their complete investment portfolio.

Mr. Angus: So as well as the dollar figure, you get the kinds of things which you invest in.

Mr. Hammond: Oh, yes, completely.

Mr. Angus: Would it be possible to provide the committee—and let me say I do not care about any particular company—with the percentage in general that is in real estate, both in land and building, by general categories that are appropriate. I think, as well, it would be very helpful. Also, can you tell us what is the current investment holdings or—sorry, I am not in on the terminology—the amount of money they have invested today?

Mr. Hammond: The total assets of the industry in Canada would be in the annual report we published last year. We could just look up the figure. I do not have it in my head. For Canadian companies, it was about \$9.5 billion. Then, of course, we have the British and foreign companies that operate here in Canada, which place assets on deposit. We can get you the figure for this as well. The page reference for British

[Traduction]

Autrefois, les chiffres que fournissaient les compagnies d'assurance de biens et de risques divers reflétaient les primes souscrites, moins les frais et les réclamations. Mais au fur et à mesure que les taux d'intérêt ont augmenté, les produits de placement sont devenus plus importants. En fait, nous avons modifié certains des documents et des statistiques que nous publions au Département des assurances, afin d'inclure les produits de placement, parce qu'avant, les seuls chiffres indiqués étaient les primes, moins les frais et moins les réclamations. Nous avons pensé que c'était trompeur, étant donné que les produits de placement représentaient des montants importants et doivent donc être considérés lorsque l'on se demande s'il y a bénéfice ou non.

Il est évident qu'avec la flambée des taux d'intérêt, à la fin des années 70 et au début des années 80, c'est devenu très important, et c'est souvent ce que l'on donne comme explication de certains des problèmes que nous avons aujourd'hui. Il y en a qui prétendent que les compagnies d'assurances essayaient d'attirer beaucoup de clients pour gagner de l'argent sur l'encaisse, toucher des produits de placement élevés.

Les taux d'intérêt étant redescendus, il est évident que les compagnies d'assurances n'ont pu autant compter sur ces produits de placement. Il a ainsi fallu accroître les primes.

Je crois qu'à l'heure actuelle, les produits de placement représentent de 10 à 15 p. 100 des primes gagnées nettes.

M. Angus: Exigez-vous que les compagnies d'assurances vous indiquent les montants réels investis, ou simplement les produits de placement?

M. Hammond: Non, nous demandons des détails sur leur actif. Comme vous le savez, la législation fédérale relative aux compagnies d'assurances contient des dispositions sur les types de placements que peuvent faire les compagnies d'assurances. Nous avons donc des détails sur tout leur portefeuille de placements.

M. Angus: Donc, en plus des montants, vous savez ce dans quoi ils investissent.

M. Hammond: Oh, oui, absolument.

M. Angus: Serait-il possible de fournir au Comité—et je précise tout de suite que je ne m'intéresse pas à une compagnie d'assurances en particulier—le pourcentage général investi dans l'immobilier, terrains et immeubles, par grandes catégories. Je pense que cela pourrait également être utile. D'autre part, pourriez-vous nous dire quels sont les portefeuilles de placements actuels ou—excusez-moi, je ne connais pas bien la terminologie—les montants actuellement placés?

M. Hammond: Le total des actifs de ce secteur au Canada se trouve dans le rapport annuel que nous avons publié l'année dernière. Nous pourrions retrouver ce chiffre. Je ne l'ai pas en tête. Pour les compagnies canadiennes, c'était environ 9,5 milliards de dollars. Évidemment, il y a également les compagnies britanniques et étrangères qui ont des activités au Canada et qui déposent certains actifs. Nous pourrions

[Text]

companies would be page 14-D and then we would have to do the foreign companies as well. For the British companies it is roughly \$1 billion, and for the foreign companies it would be roughly \$4.5 billion.

Mr. Angus: So there is a lot of money tied up in this way.

Mr. Hammond: A lot of money, yes.

Mr. Angus: Do you also regulate provincial government-owned insurance companies?

Mr. Hammond: No. We are responsible for the supervision of all federally incorporated Canadian companies and all non-resident companies that wish to operate here on a branch basis.

Mr. Angus: So this basically leaves who, aside from the provincial government insurance operations?

Mr. Hammond: There are a number of provincially incorporated companies, particularly in Quebec, for example. The Quebec provincially incorporated companies are quite numerous and quite sizable in Quebec. There are some in Ontario and some in some of the other provinces as well. But as I indicated, the companies we supervise account for about 80% of the business.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Mr. Angus, we do not have normal time limits here but we are into 13 minutes now. I wonder if we could come back to you on a second round.

Mr. Angus: Yes, please. Thank you, Mr. Chairman.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Thank you. Maybe there are no other questions. Mr. Warner.

Mr. Warner: Thank you, Mr. Chairman. The property and casualty insurance industry has normally had its cycles with its ups and downs and this is certainly probably one of the most difficult periods the industry has done through. Do you see any changes in this particular cycle as you look back and look at other cycles? Do you see any different trends now or different factors?

Mr. Hammond: In my experience, I guess I lived through the last cycle, the 1974-75 cycle, and certainly this cycle has caused, at least from my point of view, many more problems to the public. There have been many more problems in so far as availability of insurance and affordability of insurance. Certainly, there were some problems back in 1974 and 1975. I remember dealing with some of them. But they certainly were not as numerous as the problems that have been experienced during the recent months.

Mr. Warner: Would you care to give your opinion as to why this is occurring?

Mr. Hammond: I think there are a number of factors. First of all, as I mentioned in response to the previous question, companies had been trying to attract cashflow to be able to make money on the investment income during the periods when interest rates were quite high.

[Translation]

également vous donner ce chiffre. La page de référence pour les compagnies britanniques serait 14-D, et il nous faudrait également trouver les chiffres pour les compagnies étrangères. Pour les compagnies britanniques, c'est environ un milliard de dollars, et pour les compagnies étrangères, environ 4,5 milliards.

M. Angus: Il y a donc beaucoup d'argent ainsi bloqué.

M. Hammond: Beaucoup, en effet.

M. Angus: Êtes-vous également responsables des compagnies d'assurances qui appartiennent aux gouvernements provinciaux?

M. Hammond: Non. Nous ne nous occupons que des compagnies canadiennes constituées en sociétés en vertu d'une loi fédérale et de toutes les compagnies non résidentes qui veulent ouvrir des filiales ici.

M. Angus: Cela laisse qui, à part les régimes d'assurance exploités par les gouvernements provinciaux?

M. Hammond: Il y a un certain nombre de compagnies à charte provinciale, particulièrement au Québec. Celles-ci sont très nombreuses et assez importantes au Québec. Il y en a quelques-unes en Ontario, ainsi que dans d'autres provinces. Je répète toutefois que les compagnies qui relèvent de notre juridiction représentent environ 80 p. cent du marché.

Le président suppléant (M. McCrossan): Monsieur Angus, nous ne sommes pas ici très à cheval sur les heures, mais cela fait déjà 13 minutes. Je me demande si vous ne pourriez pas attendre le deuxième tour.

M. Angus: Si, je vous en prie. Merci, monsieur le président.

Le président suppléant (M. McCrossan): Merci. Peut-être n'y a-t-il pas d'autres questions. Monsieur Warner.

M. Warner: Merci, monsieur le président. Les compagnies d'assurance de biens et de risques divers ont certainement connu des hauts et des bas et traversent à coup sûr l'une des périodes les plus difficiles qu'elles aient jamais connues. Pensez-vous que ce cycle soit différent des autres? Pensez-vous qu'il y ait des tendances différentes maintenant, ou des facteurs différents?

M. Hammond: D'après mon expérience—et j'ai certes connu le dernier cycle, celui de 1974-1975—celui-ci me semble causer beaucoup de problèmes pour le grand public. Il est beaucoup plus difficile de trouver à s'assurer à des prix abordables. Il y a bien sûr eu des problèmes en 1974 et 1975, je me suis occupé de certains d'entre eux, mais ils n'étaient pas aussi nombreux que ces derniers mois.

M. Warner: Pourquoi, à votre avis, sommes-nous dans une telle situation?

M. Hammond: Je crois que les facteurs sont multiples. Tout d'abord, comme je l'indiquais tout à l'heure, les compagnies avaient essayé d'attirer des liquidités pour gagner de l'argent sur les produits de placement quand les taux d'intérêt étaient très élevés.

[Texte]

• 1955

I guess there is some pretty good evidence that it was a highly competitive business in order to track that cashflow, that companies were not increasing the premiums to the degree that they should have. When investment income began to drop they did not increase the premiums significantly enough to catch up. So I think this is part of it.

The other factor is the reinsurance market. A lot of new companies came into the reinsurance market during the 1970s. There were a lot of new reinsurance companies around the world. Those companies have by and large taken a beating. They have not done well. They have either withdrawn from the market or failed. I think the members of the committee will remember when we discussed last summer some of the failures we have had in the past. We talked about reinsurance being a cause, that in some cases the companies had gone overseas for their reinsurance and it turned out that those reinsurance companies were not able to pay, or chose not to pay. There has been a contraction in the reinsurance market as a result. The reinsurers have not been doing well on the bottom line. A lot of them have left the market. The marginal ones have left the market. The ones who remain are being choosy about the type of business that they write and they are also demanding significant premium increases.

I think the third factor is that claims are turning out to be larger than people anticipated, particularly the claims on what we call the long-tail business, the liability business, where it may take many years before a claim is settled. As you are aware, the companies in the liability business were issuing what were called occurrence policies. If a claimable incident occurred when the policy was in force, no matter when the claim was reported, even if it was reported many years later, you had a claim against the company. When claims occur many years later, the problem is that they tend to be settled in terms of the existing environment. Of course, we have had inflation, we have had a different attitude on the part of the courts. So claims are turning out to be larger than the companies anticipated when they wrote the business.

I think the other thing is this tendency on the part of the courts to give larger settlements. I think it has been far more pronounced in the United States than in Canada. We have seen some indications in Canada that there may be some tendency to go the direction of the U.S. courts, but I do not think the situation has been as severe.

This all seemed to develop at the end of the year and in January, complicating the timing, and everybody wondered why there were so many crises in such a short period of time. Compounding the problem is the fact that the reinsurance treaties are all traditionally renegotiated at the end of the year, for the most part. So I think all these events precipitated the circumstances we have seen during the last few months.

Mr. Warner: One of the last points you made is that our legal system and our tort system have changed considerably since the last cycle, in my perspective. We seem to have a growing no-risk public mentality where, if something goes

[Traduction]

On a d'assez bonnes preuves que la concurrence était très féroce, et qu'ainsi, les compagnies ne majoraient pas leurs primes autant qu'elles auraient dû le faire. Lorsque les produits de placement ont commencé à diminuer, elles ne les ont pas majorées suffisamment pour compenser. C'est donc là un facteur important.

L'autre facteur est le marché de la réassurance. Beaucoup de nouvelles compagnies se sont lancées sur ce marché au cours des années 70. Il y en a tout d'un coup eu beaucoup dans le monde entier. De façon générale, ces compagnies ont eu de grosses difficultés. Elles n'ont pas eu de bons résultats. Elles ont soit cessé leurs activités, soit fait faillite. Les membres du Comité se souviendront certainement de la discussion que nous avons eue l'été dernier quant à certaines des faillites passées. Nous avons dit que la réassurance était un facteur de faillite, que dans certains cas, les compagnies avaient été se faire réassurer à l'étranger et que dans certains cas, les compagnies de réassurance n'avaient pu payer ou avaient décidé de ne pas payer. De ce fait, le marché de la réassurance s'est rétréci. Les réassureurs n'ont pas obtenu de bons résultats. Beaucoup ont quitté le marché. Les compagnies marginales en tout cas. Celles qui restent n'assurent pas n'importe quel type d'activités et exigent d'importantes majorations de primes.

Le troisième facteur est que les réclamations sont plus importantes que ce que l'on avait prévu, en particulier pour ce qui est de l'assurance-responsabilité, de l'assurance qui, disons-nous, traîne, pour laquelle il faut quelquefois plusieurs années avant qu'une réclamation ne soit réglée. Comme vous le savez, les compagnies d'assurance-responsabilité offraient des polices d'assurance qui s'appliquaient à tout incident survenu pendant le contrat d'assurance. Si la déclaration n'était faite que longtemps après, même après plusieurs années, la compagnie devait payer. Dans ce cas, le problème est qu'en général, ces réclamations sont payées en fonction du contexte existant. Avec le résultat de l'inflation et des attitudes différentes des tribunaux. Les montants sont donc beaucoup plus importants que ce qu'avaient prévu les compagnies lorsqu'elles ont signé le contrat d'assurance.

Il y a également la tendance des tribunaux à accorder des indemnisations plus élevées. Je crois que c'est encore plus vrai aux États-Unis qu'au Canada, mais il semble que la tendance soit la même au Canada, même si ce n'est pas encore aussi grave.

Tout cela semble s'être produit à la fin de l'année et en janvier, si bien que tout le monde s'est demandé pourquoi il y avait autant de catastrophes en si peu de temps. Ce qui a encore accru le problème, c'est que les contrats de réassurance sont tous traditionnellement renégociés à la fin de l'année. Ces différents événements ont donc aggravé les circonstances connues ces derniers mois.

M. Warner: Vous dites vers la fin que notre système judiciaire et notre système de redressement de torts ont beaucoup changé depuis le dernier cycle. Il semble que de plus en plus, la mentalité soit que si quelque chose ne va pas, ou s'il

[Text]

wrong or there is an accident, someone has to pay. And I am not sure the public realizes yet that this someone is themselves.

The courts have certainly changed their attitude considerably. I think a lot of the apparently technical reasons for the withdrawal or contraction of the market may not be entirely technical, but may be due to the concern about this change in our tort system. The uncertainty has made some major markets, such as Lloyd's of London, pull back considerably. It is certainly not from lack of resources. They have the base to write more premiums and more risks than they currently are, but the concern is quite grave, especially in the liability market in North America, to the point where they will not look at certain risks.

• 2000

I can see, because of certain awards that have been made here in Canada, although you mention they are not as numerous as the ones in the States and have not yet reached the level of ludicrousness that they have there . . . It is still of great concern. This is something I know your department has no control over, but it must be a growing concern for you, because in difficult times this certainly complicates things very much. I appreciate your comments taking note that things have changed in this area. It is certainly a major concern.

Mr. Hammond: I certainly agree with your comments. It is a concern. It is frightening to look at the statistics, particularly as they relate to the United States. Unfortunately we do not have as many good statistics here in Canada. People are working very hard on trying to get them. But if you look at some of the reports that are coming out of the United States on the number of actions that are being taken in liability, the increased frequency with which people are taking action in liability claims, the size of those claims . . .

The other thing that is also very astounding if you look at some of these reports is the percentage of the settlements going to the lawyers and other people associated with trying to negotiate these settlements. Some of the figures indicate that close to two-thirds of the amounts paid in these settlements go to the lawyers and the people who work on obtaining these settlements.

Mr. Attewell: In the net premiums written, the increase from foreign companies seems to be a 20% level. Is that primarily from the U.S.? What companies, and what lines are they going after?

Mr. Hammond: It would be primarily U.S. companies, yes. We have a number of British companies here as well. Mainly we have British and U.S. companies. There are some Scandinavian companies and French companies, but mainly they are British and U.S. companies.

Mr. Attewell: The British are in a separate category, are they not?

Mr. Hammond: That is true, yes.

[Translation]

y a un accident, il faut que quelqu'un paye. Et je ne suis pas sûr que le public comprenne encore que ce quelqu'un, c'est lui.

Les tribunaux ont incontestablement changé radicalement d'attitude. Toutes les raisons apparemment techniques que l'on donne pour expliquer le rétrécissement du marché ne sont peut-être pas exclusivement techniques, mais dues au fait que la conception des torts a beaucoup évolué. L'incertitude a poussé certains grands de cette industrie, comme *Lloyd's of London*, à diminuer considérablement leurs activités. Ce n'est certes pas un manque de ressources. Ils pourraient tout à fait assurer davantage de monde et de risques qu'actuellement, mais la situation a tellement évolué, surtout sur le marché de l'assurance-responsabilité en Amérique du Nord, qu'il y a certains risques dont ils ne veulent même pas entendre parler.

Étant donné certains des jugements qui ont été rendus au Canada, même si vous dites que ce n'est pas aussi sérieux qu'aux États-Unis, ni aussi ridicule que là-bas . . . Il est certain que cela inquiète beaucoup. Je sais que votre département n'a aucun contrôle là-dessus, mais cela doit vous inquiéter vous aussi, car, en période difficile, cela complique certainement beaucoup les choses. Je vous remercie des précisions que vous nous avez données sur l'évolution de la situation dans ce domaine. C'est certainement très important.

M. Hammond: Je suis tout à fait d'accord. C'est grave. Les statistiques sont assez effrayantes, surtout aux États-Unis. Malheureusement, nous n'avons pas autant de statistiques au Canada. On essaie beaucoup d'en obtenir. Mais si vous considérez certains des rapports qui viennent des États-Unis, il est évident qu'il y a de plus en plus de monde qui intentent des poursuites en justice pour des questions de responsabilité civile et que les réclamations sont de plus en plus importantes . . .

L'autre chose qui est également tout à fait ahurissante si vous considérez certains de ces rapports, c'est le pourcentage des règlements que touchent les avocats et autres personnes essayant d'obtenir ces indemnités.

M. Attewell: Dans les primes souscrites nettes, il semble qu'il y ait 20 p. 100 d'augmentation pour les compagnies étrangères. Est-ce essentiellement des compagnies américaines? De quelles compagnies s'agit-il, et quel marché semble les intéresser?

M. Hammond: Essentiellement des compagnies américaines, en effet. Nous avons un certain nombre de compagnies britanniques également. En règle générale, ce sont des compagnies britanniques et américaines. Il y a quelques compagnies scandinaves et françaises, mais surtout britanniques et américaines.

M. Attewell: Les Britanniques sont dans une catégorie distincte, n'est-ce pas?

M. Hammond: Oui, c'est vrai.

[Texte]

Mr. Attewell: So that 20% would be almost all U.S.?

Mr. Hammond: Those would be pretty well all U.S., but not completely; there might be the odd few other companies, but mainly U.S.

Mr. Attewell: That is a pretty generous increase. What lines are they going after?

Mr. Hammond: I think most of them are in the commercial business, although there are some that do all classes. The U.S. companies that are registered here on a branch basis tend to be heavy on the commercial lines.

Mr. Attewell: Where do you show the commercial part; those categories below?

Mr. Hammond: We do not have our classes broken down between commercial property and residential property. We do not have those statistics here, unfortunately. We could get those for you, but I do not have those in the table here.

Mr. Attewell: As you have highlighted, one of the real problems of the industry, of course, is in the liability area. Just looking at one number here, the liability category, there was a 46% increase in net premiums written. Do you have some idea of the breakdown between that amount, as composed of how much is rate increase and how much is volume increase? Presumably there is very little volume.

Mr. Hammond: I would think it would be mostly rate increase.

Mr. Attewell: Would you say 90% of it?

Mr. Hammond: I would say so. I would think it is mostly rate increase.

Mr. Attewell: Could you share a bit with the committee about this whole area of reinsurance? Before you speak, could you just outline what the accounting treatment of reinsurance is in the numbers we are looking at here?

Mr. Hammond: Well, these premiums, these figures, are net of reinsurance.

Mr. Attewell: Before you quote net premiums earned, you have backed out the cost of reinsurance?

• 2005

Mr. Hammond: That is right. You take the gross premiums which the companies receive, less what they pay to the reinsurers and that would be your net premium.

Mr. Attewell: Okay. Could you share a little bit then about what you see as the problems in the reinsurance area and perhaps what you might see as the solution.

Mr. Hammond: As I indicated, certainly there have been some problems with some marginal reinsurers around the world and as I indicated earlier also, we discussed this last summer when we talked about some of the failures.

I think the fact is that the Canadian companies do need access to the international reinsurance market. Just because a reinsurance company is not registered here in Canada or is not

[Traduction]

M. Attewell: De sorte que ces 20 p. 100 sont presque uniquement attribuables aux compagnies américaines?

M. Hammond: En effet, presque toutes américaines, mais pas toutes; il y en a peut-être quelques autres, mais c'est essentiellement des compagnies américaines.

M. Attewell: C'est une sérieuse augmentation. Quel est le marché qui les intéresse?

M. Hammond: Je crois que pour la plupart, c'est le marché commercial, même s'il y en a quelques-unes qui sont dans toutes les catégories. Les compagnies américaines qui ont des filiales ici font essentiellement de l'assurance commerciale.

M. Attewell: Où l'indiquez-vous? Dans les catégories en-dessous?

M. Hammond: Nous n'avons pas la ventilation entre les propriétés commerciales et les propriétés résidentielles. Nous n'avons malheureusement pas apporté ces statistiques. Par contre, nous pourrions vous les obtenir si vous le souhaitez.

M. Attewell: Comme vous l'avez souligné, là où le problème est le plus grave, c'est évidemment dans l'assurance-responsabilité. Prenez seulement un chiffre ici, la catégorie responsabilité, il y a eu une augmentation de 46 p. 100 des primes souscrites nettes. Savez-vous quelle part de cela est attribuable au taux et quelle part au volume? Je suppose que la part du volume est très faible.

M. Hammond: Je pense que c'est essentiellement en effet une augmentation des tarifs.

M. Attewell: Diriez-vous 90 p. 100?

M. Hammond: Oui. Je pense que c'est essentiellement une augmentation des tarifs.

M. Attewell: Pourriez-vous développer un peu votre pensée sur toute cette question de la réassurance? Pourriez-vous tout d'abord nous expliquer comment la réassurance est traitée dans les chiffres que nous avons ici?

M. Hammond: Les primes que nous donnons, les chiffres, sont nets, une fois la réassurance payée.

M. Attewell: Avant donc de donner les primes gagnées nettes, vous soustrayez les frais de réassurance?

M. Hammond: C'est exact. Vous prenez les primes brutes que touchent les compagnies, moins ce qu'elles paient aux réassureurs, et vous avez les primes nettes.

M. Attewell: Quels sont donc les problèmes de réassurance, et quelles solutions envisagez-vous?

M. Hammond: Comme je l'ai dit, il est sûr qu'il y a eu des problèmes pour certains réassureurs marginaux partout dans le monde, et comme je le disais aussi, nous en avons discuté l'été dernier à propos de certaines des faillites.

Le fait est que les compagnies canadiennes doivent avoir accès au marché international de la réassurance. Ce n'est pas parce qu'une compagnie de réassurance n'est pas inscrite au Canada ou n'a pas le permis voulu, n'est pas assujettie à notre

[Text]

licensed and subject to our regulations does not mean it is not a good reinsurance company.

However, there certainly have been some marginal reinsurance companies and I think, as we discussed last summer, perhaps there needs to be some control over the access of companies doing business here to the unregistered reinsurance market.

Now, when I say that, I have to be cautious about it because we do not want to do anything which causes more problems in the marketplace. If you are too restrictive on reinsurance, it could aggravate the problems we have been discussing.

But the fact is if you cannot collect on your reinsurance, it is not much good. This was the experience we had with Strathcona and with some of the other companies; they could not collect on their reinsurance and when you had claims, you could not pay the claims because the reinsurer did not pay.

So reinsurance is not any good if you cannot collect on it. One of the proposals we put forward originally back in 1982 was that there should be some control over the access of Canadian companies to the unregistered market and your committee recommended the same sort of approach in your report on the financial institutions last summer.

I think another thing we realized, based on our experience in the late 1970s, was that there were some new companies coming into the marketplace, into the direct writing marketplace, who were really not insurance companies. They were really brokers.

They were writing the business as fast as they could and then ceding it to reinsurance companies for purposes of making money on the commissions that the reinsurance companies paid and they really did not have any incentive to write good quality business.

Their incentive was to write as much volume as they could so they could get their commissions and the expectation was that the reinsurers were going to pay the claims when they came due.

It did not happen, so we also think there needs to be some incentive in the system for direct writing companies to write good quality business. We also suggested that if we are going to exercise some control over reinsurance, we should require companies to maintain a minimum proportion of the business they write so that they will have incentive to write good quality business.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Can I just jump in with a short supplementary there? You have made your views known publicly and the committee has made their views known. Is there any indication that companies are in fact placing more of their reinsurance with registered reinsurers?

Mr. Hammond: Yes, there is.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Has it increased substantially or just somewhat?

[Translation]

réglementation, que ce n'est pas une bonne compagnie de réassurance.

Toutefois, il y a eu un certain nombre de compagnies de réassurance marginales et, comme nous le disions l'été dernier, peut-être qu'il faudrait un peu contrôler l'accès des compagnies à ce marché non réglementé de la réassurance.

Maintenant, en disant cela, je dois être prudent, parce que nous ne voudrions rien faire qui risque de compliquer encore les choses sur le marché. Si l'on devient trop strict en matière de réassurance, cela peut aggraver les problèmes dont nous avons discuté.

Le fait est néanmoins que si l'on ne peut toucher la réassurance, ça ne sert pas à grand-chose. C'est ce qui s'est passé avec Strathcona et certaines autres compagnies; elles n'ont pu toucher leur réassurance et n'ont ainsi pu payer les réclamations, parce que leurs réassureurs ne les avaient pas payées.

Ainsi, la réassurance ne sert à rien si on ne peut pas la toucher. Une des propositions que nous avons faites dès 1982 était d'exercer un certain contrôle sur l'accès des compagnies canadiennes au marché non réglementé, et votre Comité a recommandé un peu la même chose dans son rapport sur les institutions financières, l'été dernier.

Suite à l'expérience que nous avons eue à la fin des années 70, nous avons également compris qu'il y avait certaines nouvelles compagnies qui arrivaient sur le marché, qui essayaient de souscrire directement des assurances, alors qu'elles n'étaient pas vraiment des compagnies d'assurances. C'était en fait des courtiers.

Elles souscrivaient autant de contrats que possible, puis les cédaient aux compagnies d'assurances pour gagner de l'argent sur les commissions que payaient les compagnies de réassurance, et elles n'avaient donc pas trop à s'inquiéter d'assurer de bonnes affaires.

Elles avaient intérêt à assurer autant de volume que possible pour obtenir la commission, en supposant que les réassureurs allaient payer les réclamations le moment venu.

Il n'en fut rien, si bien que nous pensons aussi qu'il faudrait que le système incite les compagnies d'assurance directe à assurer des compagnies de qualité. Nous avons également dit que si nous voulions exercer un contrôle quelconque sur la réassurance, il nous faudrait demander aux compagnies de conserver une part minimum des assurances qu'elles souscrivent, ce qui les inciterait à insister sur la qualité.

Le président suppléant (M. McCrossan): Me permettez-vous de poser une petite question complémentaire? Vous avez publiquement donné votre avis, et le Comité a également présenté des recommandations. Semble-t-il que les compagnies aient maintenant tendance à signer davantage de contrats de réassurance avec des réassureurs enregistrés?

M. Hammond: Oui, c'est certain.

Le président suppléant (M. McCrossan): Est-ce sensible ou pas?

[Texte]

Mr. Hammond: I cannot give you the figures on it. Now again it is something we could look up, but certainly a greater percentage of the reinsurance is being placed with registered companies. Now, part of the reason may be that a lot of these so-called marginal unregistered reinsurers are no longer around.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Right.

Mr. Hammond: So there is a combination of circumstances which may be leading to this.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): And in terms of the registration that companies increase their minimum retentions?

Mr. Hammond: Yes, they are increasing their minimum retentions, yes. But of course, there is a two-edged sword there, too, in the sense that part of it may be due to the difficulty of getting reinsurance.

Certainly, in the last few years, any applications we have had from foreign companies to become registered to do business here in Canada have been mostly from reinsurance companies and from large, sound reinsurance companies, which has been encouraging, as well.

• 2010

Mr. Attewell: Mr. Hammond, I am getting mixed signals from some of the industry people I know as far as what government should do and what it should not do. The company officials tend to be saying not to do anything and they will solve their own problems, so please do not intervene. Canadians might have enjoyed abnormally low rates for too long a period, and that is partly behind some of these stiff increases now. I am just generalizing a little bit here. The agents themselves tend to be saying you should do something as a government, and their big concern is the size of the liability claims and the lack of being able to place some lines of business.

What do you have to say about those kind of thoughts, and do you see your role essentially as maintaining solvency?

Mr. Hammond: Certainly I think our main responsibility is to try to see that the companies remain able to meet their obligations; there is no question about it. But at the same time, I guess we have some concerns for the marketplace and would like to see that the insurance needs of the Canadian public are met.

I guess as you know, under the federal insurance legislation, as I indicated, our main responsibility is solvency. I think ensuring that the financial standards are strengthened and that companies remain financially sound does not provide a short-term solution to the current problem. I certainly recognize this.

But I think in the long run, if we can improve the financial soundness of the industry and the stability of the industry, it should help to ease the problem, because it should encourage the availability of reinsurance and, hopefully, it should

[Traduction]

M. Hammond: Je ne puis vous donner de chiffres. Mais c'est quelque chose que nous pourrions également vérifier. Il y a certainement un plus fort pourcentage de réassurances contractées auprès de compagnies enregistrées. Évidemment, c'est peut-être également partiellement dû au fait que beaucoup de ces réassureurs non enregistrés dits marginaux n'existent plus.

Le président suppléant (M. McCrossan): C'est vrai.

M. Hammond: Il y a donc un concours de circonstances qui peut expliquer cette évolution.

Le président suppléant (M. McCrossan): Et pour l'enregistrement, que les compagnies restent responsables d'une part plus importante de leur volume d'assurances?

M. Hammond: Oui, c'est plus important. Évidemment, toutefois, c'est là une épée à deux tranchants aussi, en ce sens que ce peut être en partie dû à la difficulté de se réassurer.

Certes, ces dernières années, toutes les demandes que nous ont faites les compagnies étrangères qui veulent être enregistrées pour exercer au Canada sont essentiellement venues de compagnies de réassurance, et de grandes compagnies de réassurance. Ceci est également encourageant.

M. Attewell: Monsieur Hammond, mes relations dans ce secteur ne semblent pas toutes d'accord sur ce que devrait ou ne devrait pas faire le gouvernement. Les cadres supérieurs des compagnies semblent dire qu'il ne faut rien faire et les laisser résoudre leurs propres problèmes sans intervenir. Les Canadiens ont peut-être bénéficié de tarifs anormalement bas pendant trop longtemps et c'est en partie la raison pour laquelle nous avons maintenant ces fortes majorations. Je généralise évidemment un peu ici. Les agents eux-mêmes semblent dire qu'il faut faire quelque chose, que le gouvernement doit faire quelque chose et, ce qui les inquiète le plus, c'est l'importance des réclamations et le fait qu'ils ne peuvent plus vendre certaines polices.

Qu'en pensez-vous et jugez-vous que votre rôle est essentiellement d'assurer la solvabilité de ces entreprises?

M. Hammond: Il est certain qu'à mon avis notre principale responsabilité est d'essayer de veiller à ce que ces entreprises continuent à respecter leurs obligations; cela ne fait absolument aucun doute. En même temps, toutefois, nous nous préoccupons du marché et nous aimerions que les besoins d'assurance de la population canadienne soient satisfaits.

Vous savez probablement qu'au terme de la Loi fédérale sur l'assurance, notre principale responsabilité est en effet la solvabilité. Ce n'est pas en veillant à ce que les normes financières deviennent plus strictes et à ce que les compagnies aient un bon équilibre financier que nous trouverons une solution à court terme au problème actuel. C'est certain.

Toutefois, à long terme, si nous pouvons améliorer la situation financière et la stabilité de cette industrie, cela devrait aider à régler le problème car il devrait alors y avoir davantage de possibilités de réassurance et davantage de

[Text]

encourage more capital to come into the industry, which in turn expands the capacity.

Mr. Attewell: Do you believe rates have been too low? Have Canadians been getting too much of a break?

Mr. Hammond: Certainly, I think rates have been too low. If you look at the figures the last couple of years, the industry has been only marginally profitable. As I indicated, in 1984 for the Canadian companies, the net profits produced a 1% return on equity, which I do not think is at a level that would attract many people to become investors in the industry.

Mr. Attewell: It is kind of ironic. You are likely aware we are discussing a bill in the House now, Bill C-91, a competition bill essentially. The thought goes through my mind wondering what your opinion on the situation in the industry. Is it too competitive? As I recall, the largest market share, I think, is held by a company with only 8% or something of the market. So is it too competitive, or is it badly managed?

Mr. Hammond: It is certainly very competitive. I do not like to say it is too competitive, but it certainly is very competitive.

Whether it is badly managed or not, I think it could be better managed. I certainly think it could be better managed, but I think it is also important to note that Canada is not the only country that is affected by this problem. If you read the U.S. press, I think the problem is even more serious in the United States than it is here.

So it is an international phenomenon. It is not something that is unique to Canada, but of course the property and casualty insurance business, by its very nature, is an international business because it is essential for these large risks that they be spread, and that means that you operate on an international basis.

Mr. Attewell: It is interesting that we do not have Imasco going after . . .

Mr. Hammond: I am sorry?

Mr. Attewell: It is interesting we do not have the Imascos of this world going after the P and C companies. I wonder why . . .

Mr. Hammond: Well, that is true. We do not at the moment, although hopefully there will be more people interested in the property and casualty insurance business. For example, the Metropolitan Life has incorporated a new company, and they have announced that they are getting into the property and casualty insurance business in Canada.

So there may be, as time goes on, there may be more organizations such as Metropolitan Life and other insurance companies who are willing to invest in the industry.

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): I am surprised you were able to get that last question out after Mr. Warner jabbed you in the ribs there.

[Translation]

capitaux investis dans ce secteur, ce qui permet également d'élargir le marché.

M. Attewell: Estimez-vous que les tarifs étaient trop bas? Les Canadiens étaient-ils trop favorisés?

M. Hammond: Certainement, les tarifs étaient trop bas. Si vous considérez les chiffres de ces deux dernières années, l'industrie n'a réalisé que des bénéfices marginaux. En 1984, pour les compagnies canadiennes, les bénéfices nets ont produit un rendement de 1 p. 100 sur les capitaux investis, ce qui n'est pas très séduisant pour d'éventuels investisseurs.

M. Attewell: C'est assez ironique. Vous savez probablement que nous discutons à la Chambre du projet de loi C-91 qui porte essentiellement sur la concurrence. Je me demande alors ce que vous pensez de la situation dans ce secteur. La concurrence est-elle trop forte? Si je me souviens bien, la compagnie qui détient la plus grosse part du marché n'en détient que 8 p. 100. La concurrence est-elle donc trop forte ou mal gérée?

M. Hammond: La concurrence est certainement très forte. Je ne voudrais pas dire qu'elle est trop forte, mais elle est incontestablement forte.

J'ignore si elle est mal gérée ou pas, il y a place pour de l'amélioration. Il y a également lieu de souligner que le Canada n'est pas le seul pays touché par ce problème. Si vous lisez les journaux américains vous constaterez que le problème est encore plus grave aux États-Unis qu'ici.

C'est donc un phénomène international. Ce n'est pas quelque chose de particulier au Canada, mais il est certain que les compagnies d'assurance de biens et de risques divers, de par leur nature même, représentent une activité internationale puisqu'il est essentiel que les grands risques soient répartis et donc que l'on fonctionne sur une base internationale.

M. Attewell: Il est surprenant qu'Imasco n'aille pas . . .

M. Hammond: Excusez-moi?

M. Attewell: Il est surprenant que les sociétés Imascos de ce monde ne s'intéressent pas toutes à l'assurance de biens et de risques divers. Je me demande pourquoi . . .

M. Hammond: En effet. Il n'en est rien pour le moment, mais on peut espérer que plus d'investisseurs s'intéresseront à ce secteur. Par exemple, la *Metropolitan Life* a constitué une nouvelle société et annoncé qu'elle se lançait dans l'assurance de biens et de risques divers au Canada.

Il est donc possible qu'avec le temps d'autres compagnies comme la *Metropolitan Life* soient prêtes à investir dans ce secteur.

M. Attewell: Merci, monsieur le président.

Le président suppléant (M. McCrossan): Je suis surpris que vous ayez réussi à poser cette dernière question après le coup que vous a envoyé dans les côtes M. Warner.

[Texte]

On the list right now, I have myself with a few questions and Mr. Angus for a second round. Is there anyone else who wants to come in on a first round? Yes, okay. Mr. Porter.

• 2015

I have four short questions. The first has to do with capacity and lack of capacity. I seem to recall reading within the last week or so the Red Cross was unable to obtain insurance for its operation because of the liability risk in terms of AIDS screening. Is this so? Are there other areas you are aware of where there is no capacity at all?

Mr. Hammond: Certainly the Red Cross has had some problems. I think the industry rallied around the Red Cross and provided some assistance during a period when it appeared it was going to have a problem. I think it has decided, for good business reasons, it is in its own interest to rearrange its insurance coverage, but there certainly has been a problem for this type of risk.

I think one of the most serious problems we are currently facing relates to product liability insurance, particularly for small businesses wanting to export their products to the United States. It is a particularly difficult area at the moment. The large companies seem to be able to get the coverage they need, but the smaller businesses which do have some exposure to the U.S. market are finding it very difficult to get coverage. If they can get it, it is very, very expensive.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): What about airlines? Is there any indication airlines are having difficulty getting insurance? There seems to be a sort of "bomb-of-the-week" at this stage.

Mr. Hammond: I am not aware. I will ask Dick Mabée. Certainly I have not received any complaints from the airlines, but the airline business has always been a very international business, anyway. Those are big risks and they are placed on the market around the world. There is not much of that business placed here in Canada. Do you have anything to add, Dick?

Mr. Richard H. Mabée (Director, Property and Casualty Insurance Division, Department of Insurance): The only thing I could add is that it comes to our attention periodically that some of the smaller businesses with small commercial airline operations or helicopters do have problems.

As Mr. Hammond said, the larger ones are mostly international, so problems do not come to our attention in relation to those.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Thank you.

[Traduction]

Il reste à ma liste moi-même, pour quelques questions et M. Angus pour un deuxième tour. Y a-t-il quelqu'un d'autre qui voudrait passer au premier tour? Oui, d'accord. Monsieur Porter.

J'aurais quatre petites questions à poser. La première porte sur la question de la capacité et de l'insuffisance de la capacité. Il me semble avoir lu quelque part la semaine dernière que la Croix-Rouge n'avait pas réussi à obtenir des assurances à cause des risques posés par les tests visant à déceler le SIDA. Est-ce le cas? Et savez-vous s'il existe d'autres domaines où interviendrait ce même problème de capacité?

M. Hammond: La Croix-Rouge a certes eu des problèmes. Mais je pense que l'industrie s'est ralliée à sa cause et lui a fourni une certaine aide au moment où il semblait que la Croix-Rouge allait avoir de gros ennuis. Je pense que les responsables de la Croix-Rouge ont décidé qu'il serait dans l'intérêt de la société de modifier sa protection, mais il est certain qu'il y a eu des problèmes avec ce genre de risque.

L'un des gros problèmes que nous avons relevés récemment concernait l'assurance-responsabilité pour les produits, et c'est un problème auquel se sont surtout confrontées les petites sociétés désireuses d'exporter leurs produits aux États-Unis. La situation dans ce domaine est très compliquée à l'heure actuelle. Les grosses sociétés semblent être en mesure d'obtenir la protection qu'elles veulent, mais les plus petites qui ont un certain accès au marché américain éprouvent quant à elles des difficultés pour obtenir les assurances dont elles ont besoin. Et si elles réussissent à obtenir la protection voulue, alors, cela leur coûte très, très cher.

Le président suppléant (M. McCrossan): Et qu'en est-il des compagnies aériennes? Savez-vous si les compagnies aériennes ont du mal à obtenir des assurances? Il semblerait qu'il y ait une bombe chaque semaine depuis quelque temps.

M. Hammond: Je ne suis pas au courant, et je demanderai à M. Mabée de répondre à votre question. Je n'ai reçu aucune plainte de la part des compagnies aériennes, mais le transport aérien a toujours été un secteur véritablement international. Les risques y sont gros, et ils sont partagés par des compagnies d'assurances partout dans le monde. Le Canada n'est pas très actif dans ce domaine. Auriez-vous quelque chose à ajouter là-dessus, Dick?

M. Richard H. Mabée (directeur, Division des assurances de biens et de risques divers, Département des assurances): J'ajouterais simplement que l'on nous saisit de temps en temps du fait que certaines des petites sociétés qui administrent de petits services d'avions ou d'hélicoptères commerciaux rencontrent des problèmes à ce niveau.

Comme l'a dit M. Hammond, dans le cas des grosses sociétés, tout cela se passe au niveau international, et les problèmes que celles-ci peuvent connaître ne sont donc pas portés à notre attention.

Le président suppléant (M. McCrossan): Merci.

[Text]

The second question I had... I think when you were testifying last summer you indicated you were suggesting lowering the ratio of premiums to surplus and capital. Have you, in fact, given guidelines to companies suggesting perhaps they should not write as much business given the strength of the company, and are the companies generally falling in line?

Mr. Hammond: We have not generally told companies they should cut back. We do have some guidelines. There are some rules of thumb. Usually the standard you talk about in the industry is that your net premiums should not exceed three times your capital and surplus.

There are some rules of thumb like that, but it very much depends on the... You have to look at the type of business the company is writing, its particular circumstances, etc. We are doing that and there are some circumstances where we have told companies they should cut back on the volume of their business. Certainly it has not been a general instruction to the industry. It is more related to particular companies who have particular problems.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): My final question, coming back to Mr. Warner's comments on the tort system and, I believe, some comments you made last summer—I thought there was going to be either a meeting of federal and provincial official or a ministerial meeting, looking at the tort issue and possible reform of the tort system because of these large liability claims. Am I mistaken, or have preliminary meetings taken place?

Mr. Hammond: There certainly was a federal-provincial meeting of ministers responsible for financial institutions in March, as you are probably aware. One of the items on the agenda was this issue relating to liability insurance. At the meeting, the provinces seemed to be experiencing different problems. I think the situation has been more severe in Ontario because this is where a lot of the small businesses and the businesses that need liability insurance are located. This does not mean to say that there have not been problems in the other provinces, but most of the problems seem to have been here. I guess the ministers decided at the meeting that each particular jurisdiction should look at its own problems because they were not the same and they were not unique. Certainly, one of the things that was discussed was this question.

• 2020

These were not Ministers of Justice, so they have no direct jurisdiction over the legal system. But one of the issues which was discussed was whether or not there needs to be some adjustment to the tort system, etc. I think there are studies going on in the various provinces in that respect. As you know, this falls primarily within the jurisdiction of the provinces because it affects personal property and civil rights.

[Translation]

Ma deuxième question... Il me semble que lorsque vous avez comparu, l'été dernier, vous avez laissé entendre que vous vouliez réduire le rapport des primes par rapport au surplus et au capital. Avez-vous émis des lignes directrices aux sociétés: leur recommandant de ne pas négocier autant de contrats compte tenu de leur propre situation financière, et, dans l'affirmative, les sociétés s'y plient-elles?

M. Hammond: Nous n'avons pas recommandé de façon générale aux sociétés qu'elles réduisent leurs activités. Nous avons cependant émis certaines lignes directrices, certaines règles de base. La norme, en ce qui concerne cette industrie, c'est que les primes nettes ne devraient pas dépasser le triple du total du capital et du surplus.

Il y a donc un certain nombre de règles de base, mais tout cela dépend très largement de... Il faut tenir compte du genre de polices qu'offre la société, de ses circonstances particulières, et caetera. Nous faisons tout cela, et dans certains cas, nous avons recommandé aux sociétés qu'elles réduisent le volume de leurs affaires. Mais ce n'est pas là quelque chose que nous avons recommandé de façon générale à l'industrie. Mais simplement à certaines sociétés qui éprouvent des difficultés particulières.

Le président suppléant (M. McCrossan): Ma dernière question, et cela fait un peu suite aux commentaires faits par M. Warner au sujet du système de redressement des torts et à certains commentaires que vous avez, je pense, faits l'été dernier... Je pensais qu'il devait y avoir une réunion des responsables fédéraux et provinciaux, ou bien une rencontre ministérielle, dans le but d'examiner la question du tort et les modifications qu'il conviendrait peut-être d'y apporter, étant donné les très importantes réclamations que l'on constate depuis quelque temps. Ai-je tort, ou bien des réunions préliminaires ont-elles déjà eu lieu?

M. Hammond: Comme vous le savez sans doute déjà, il y a eu une réunion fédérale-provinciale des ministres responsables des institutions financières en mars. Figurait justement à l'ordre du jour de cette réunion la question de l'assurance-responsabilité. Il est apparu lors de cette rencontre que les provinces étaient aux prises avec des problèmes différents. La situation, je pense, était plus grave en Ontario, car cette province compte de nombreuses petites sociétés et entreprises qui ont besoin d'assurance-responsabilité. Cela ne veut cependant pas dire qu'il n'y a pas eu de problèmes dans les autres provinces. Il y en a tout simplement eu moins. Lors de cette rencontre, je pense que les ministres ont tout simplement décidé que chaque province devrait examiner ses propres problèmes, étant donné que ceux-ci n'étaient pas les mêmes partout. En tout cas, cette question y a été examinée.

Ces ministres n'étaient cependant pas des ministres de la Justice, et ils ne pouvaient donc transformer le système juridique. Ils ont néanmoins discuté de la question de savoir s'il ne faudrait pas modifier quelque peu le système de tort, etc. Il me semble d'ailleurs que des études à ce propos ont déjà été entreprises dans plusieurs provinces. Comme vous le savez,

[Texte]

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Thank you. Mr. Porter, you are actually next but we have had a string of Conservatives. I wonder if you would agree if we switch over to Miss Nicholson.

Miss Nicholson: I think Mr. Cosgrove... Mr. McCrossan...

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): This is becoming a 10-year long-standing joke now.

Miss Nicholson: The chairman mentioned reinsurance. I wonder if Mr. Hammond would care to comment on the recommendation which came from this committee before, when studying the green paper, that insurance companies should rely less on reinsurance, but should be required to make greater provision themselves for loss, and that there should be liquidity tests and tests to ensure there was adequate provision for payment of claims and so on.

Mr. Hammond: Yes, in fact I fully support those recommendations. They correspond with a number of proposals that we made in the Department of Insurance as far back as 1982, and I think, as I indicated earlier, notwithstanding the problems that we have seen, those recommendations are still pertinent. I think that one of the ways we can work towards promoting capacity in the availability of insurance is to create a financially sound and stable industry, and the proposals that the committee put forward were aimed in that direction. So it does not provide a short-term solution at all. But in the long run I think if those recommendations were implemented it would promote a more stable and financially sound industry. As I indicated earlier, hopefully that would encourage the availability of reinsurance and the injection of additional capital. More people might be willing to put up capital, and of course the capacity of the industry is very much related to its capital base. So if you have more investors, then you should have more capacity.

Miss Nicholson: The second question is another recommendation that evaluation actuaries should be appointed by each insurance company and their financial statements should include a report by the actuary certifying that the provisions for unearned premiums and unpaid claims were adequate. Would you care to comment on that one' too?

Mr. Hammond: Again, that was certainly a recommendation that we were making back in the department a few years ago. I think that is very important, and we would expect the actuary to focus on two things.

First of all, the actuary would focus on the adequacy of the reserves for claims that have already been incurred to make sure that the companies are establishing adequate provisions. This is particularly important as the business becomes a long-tail business where you are not sure exactly how much you are

[Traduction]

cela relève principalement des provinces, car ces questions touchent les biens personnels et les droits civils.

Le président suppléant (M. McCrossan): Merci. Monsieur Porter, vous êtes le prochain sur ma liste, mais nous venons d'entendre plusieurs Conservateurs les uns après les autres. Cela vous ennuerait-il si je cédaï la parole à M^{me} Nicholson?

Mme Nicholson: Je pense M. Cosgrove... M. McCrossan...

Le président suppléant (M. McCrossan): On l'entend depuis bientôt 10 ans, celle-là.

Mme Nicholson: Le président a parlé de la réassurance. M. Hammond pourrait-il nous dire ce qu'il pense de la recommandation que le comité lui a déjà faite dans le cas de son étude du livre vert? En effet, nous avons recommandé que les compagnies d'assurance misent moins sur la réassurance, qu'elles se constituent davantage de réserves en prévision des pertes et que l'on utilise différents calculs, par exemple des évaluations des liquidités, etc., pour être certain que les réserves soient suffisantes pour payer les réclamations, etc.

M. Hammond: J'appuie pleinement ces recommandations. Elles cadrent d'ailleurs avec plusieurs propositions que nous avons formulées au Département des assurances dès 1982 et, comme je l'ai déjà dit, nonobstant les problèmes que nous avons vus, ces recommandations demeurent pertinentes. Je pense que l'une des mesures que nous pourrions prendre pour favoriser l'augmentation de la capacité en ce qui concerne le secteur des assurances, serait de créer une industrie stable et saine sur le plan financier, et les propositions énoncées par le comité visaient justement cela. Mais il ne s'agit pas d'une solution à court terme. Quoiqu'il en soit, si ces recommandations étaient adoptées, je pense qu'à long terme on se retrouverait avec une industrie plus stable et plus solide sur le plan financier. Comme je le disais tout à l'heure, cela devrait normalement déboucher sur de meilleures possibilités de réassurance et sur l'injection de capitaux supplémentaires. Davantage de gens seraient prêts à investir des capitaux, et il ne faut pas oublier que la capacité de l'industrie est très liée à ses disponibilités de fonds. S'il y a plus d'investisseurs, alors la capacité de l'industrie sera d'autant plus grande.

Mme Nicholson: Ma deuxième question concerne une autre recommandation, à savoir que des actuaires d'évaluation soient désignés par chaque compagnie d'assurance et que les états financiers de ces dernières comprennent un rapport établi par l'actuaire et certifiant que les réserves pour les primes non gagnées et les réclamations non payées sont suffisantes. Qu'en pensez-vous?

M. Hammond: Il s'agit là encore de quelque chose qu'au département nous recommandions déjà il y a plusieurs années. C'est là un élément très important, et nous voudrions que l'actuaire se concentre sur deux choses en particulier.

Tout d'abord, qu'il examine les réserves prévues pour les réclamations déjà déposées, afin d'être certain que les compagnies se constituent des réserves suffisantes. Cela est très important étant donné la nature même du secteur des assurances: en effet, on ne sait jamais plusieurs années à l'avance

[Text]

going to have to pay out for a number of years. So I think that is very important.

The other thing I think is important is to have the actuary focus on the adequacy of the unearned premium reserves to meet claims that are expected to be incurred in the future. That is almost an indirect way of getting at the adequacy of the premiums.

• 2025

Traditionnellement, les compagnies ont établi les primes non gagnées comme leur estimation du niveau des réclamations qui sont attendues à l'avenir. C'est une façon plutôt indirecte d'aborder la question de l'adéquation des primes. Traditionnellement, les compagnies d'assurance ont utilisé le total de leurs primes non gagnées pour établir leurs prévisions relativement aux réclamations auxquelles elles doivent s'attendre. C'est un bon système, tant que vos primes sont suffisantes. Mais si elles ne le sont pas, alors ce n'est pas une bonne solution. C'est pourquoi nous pensons qu'il est important que les actuaires examinent la valeur des primes non gagnées. S'ils sont d'avis que ces primes non gagnées sont insuffisantes, alors la compagnie devrait augmenter ses réserves, et pour ce faire, il faudrait qu'elle porte ses primes à un niveau satisfaisant. Ces deux recommandations sont donc très importantes.

Miss Nicholson: Thank you very much.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Mr. Porter.

Mr. Porter: Thank you, Mr. Chairman. Just a couple of brief questions, Mr. Hammond. I believe you indicated a 1% return on equity in 1984. Could you give us any comparative figures for the previous year or two? I realize it is probably too early for the year 1985, but is there an indication of where you may be headed for that year as well?

Mr. Hammond: Yes. I think for 1984, as I indicated, it was about 1%. For 1983 it was 12%; 1982 it was 11%; 1981 it was 6%; 1980 it was 9%. We do not have the figures yet for this year. It may be slightly higher than it was last year.

The industry itself has quoted some of the statistics that are around. They have quoted a figure of 6%, but those figures are based on the results of some of the foreign companies which operate here on a branch basis.

Statistics can be rather misleading because the foreign companies have to maintain a sufficient deposit with the Minister to cover their liabilities plus a bit of a margin. The figures which have been quoted by some of the people for the British and foreign companies are based on this margin that they have to maintain in the form of deposit. We do not think that is a true measure of equity because they can bring in funds from abroad to meet that deposit requirement. They are not necessarily all internally generated funds to the Canadian business. So we think that figure is rather misleading.

[Translation]

combien d'argent devra être déboursé. C'est pourquoi cela m'apparaît extrêmement important.

Deuxièmement, il faudrait que l'actuaire examine les réserves prévues pour les primes non gagnées, afin d'être certain que la compagnie pourra payer les réclamations qui seront déposées à l'avenir. C'est une façon plutôt indirecte d'aborder la question de l'adéquation des primes.

Traditionnellement, les compagnies d'assurance ont utilisé le total de leurs primes non gagnées pour établir leurs prévisions relativement aux réclamations auxquelles elles doivent s'attendre. C'est un bon système, tant que vos primes sont suffisantes. Mais si elles ne le sont pas, alors ce n'est pas une bonne solution. C'est pourquoi nous pensons qu'il est important que les actuaires examinent la valeur des primes non gagnées. S'ils sont d'avis que ces primes non gagnées sont insuffisantes, alors la compagnie devrait augmenter ses réserves, et pour ce faire, il faudrait qu'elle porte ses primes à un niveau satisfaisant. Ces deux recommandations sont donc très importantes.

Mme Nicholson: Merci beaucoup.

Le président suppléant (M. McCrossan): Monsieur Porter.

M. Porter: Merci, monsieur le président. J'aurais quelques petites questions à vous poser, monsieur Hammond. Je pense que vous avez fait état d'un taux de rendement du capital investi de 1 p. 100 pour 1984. Pourriez-vous nous donner les chiffres correspondant pour l'année ou les deux années précédentes? Je me rends compte qu'il est peut-être encore un peu trop tôt en ce qui concerne 1985, mais avez-vous tout de même une idée de ce que la situation aura été?

M. Hammond: Oui. Comme j'ai déjà dit, pour 1984, le taux de rendement était d'environ 1 p. 100. Il était de 12 p. 100 en 1983, de 11 p. 100 en 1982, de 6 p. 100 en 1981 et de 9 p. 100 en 1980. Nous n'avons pas encore les chiffres pour cette année, mais il se peut que le taux de rendement soit légèrement plus élevé que l'an dernier.

L'industrie a elle-même cité certaines des statistiques dont on entend parler. Elle a notamment cité le chiffre de 6 p. 100, mais celui-ci tient également compte des résultats de certaines sociétés étrangères qui ont des succursales ici au Canada.

Les statistiques peuvent être trompeuses, car les compagnies étrangères doivent maintenir des dépôts suffisants auprès du ministre pour pouvoir couvrir tous leurs risques, et elles doivent par ailleurs s'accorder une certaine marge. Les chiffres cités par des représentants de compagnies britanniques et autres, tiennent justement compte de cette marge que ces compagnies doivent maintenir sous forme de dépôt. Nous ne pensons pas que ce soit là un mécanisme fiable pour quantifier le rendement du capital investi, car ces sociétés peuvent aller chercher des fonds à l'étranger pour satisfaire à cette exigence en matière de dépôt. Il ne s'agit pas forcément de fonds imputables à des activités menées au Canada. C'est pourquoi ce chiffre est plutôt trompeur d'après nous.

[Texte]

We have not actually carried out the calculation for the Canadian companies yet. There is some indication it might be slightly larger, but I would not think it would be significantly larger. It certainly would not be up in the area of 10%.

Mr. Porter: I guess that brings me to the next one. You mentioned the total assets and it looks like somewhere in the area of \$15 billion for foreign, British and Canadian companies, about a third of the assets held by other than Canadian companies. Is that ratio changing? Is that about where it has been, in that area?

Mr. Hammond: We have sort of an interesting table here. I think one of the things that you have to realize is that there has been a tendency in the old days . . . Well, first of all, I should back up. There has always been a very significant foreign presence in the Canadian property and casualty insurance industry. In other words, back in the 1800s, it is interesting if you look at the history. There was quite a Canadian industry and they were wiped out by some disasters that occurred back then and the British and American companies came in and sort of filled the gap. Since then, there has always been this very strong foreign presence in the Canadian property and casualty insurance industry.

One of the things that has happened is that a number of these companies which operated here on a branch basis have chosen to incorporate Canadian companies. So you have to be careful. You cannot always equate a Canadian company with Canadian ownership and we do have some statistics in our annual report that indicate that as of . . . We do not have the figures for 1985 yet, but in our last report that would have been tabled in Parliament based on 1984 figures, it indicates that Canadian companies accounted for 67% of the premiums written in Canada. British companies accounted for 8.7%, and foreign companies accounted for 24%. If you look at it in terms of control, the amount of business that was done in Canada by Canadian companies that are Canadian controlled was 27%. Canadian-controlled companies accounted for 27% of the premiums written in Canada in 1984. The remaining 39% of business accounted for by Canadian companies was written by foreign-controlled, Canadian-incorporated companies.

• 2030

Mr. Porter: Just one comment regarding the industry. I am a member from western Canada, and last fall and shortly after New Years I had numerous calls from the trucking industry, particularly those with running rights into the United States. It was pretty obvious the concerns that were raised there. The premiums in some cases were almost to the point where some of those trucking firms were . . . I have two that I do not believe were able to continue business. You commented on some of the settlements. Obviously, we know where the

[Traduction]

Quant aux compagnies canadiennes, nous n'avons pas encore effectué les calculs. Certains indices nous amèneraient à croire que ce pourrait être plus important cette année, mais je ne pense pas que la différence soit trop grande. Le pourcentage sera certainement inférieur à 10.

M. Porter: Cela m'amène à la question suivante. Vous avez parlé de l'avoir total qui se chiffrerait à environ 15 milliards de dollars pour les compagnies étrangères, dont les compagnies britanniques, et les compagnies canadiennes, et le tiers de cela serait détenu par des sociétés autres que canadiennes. Ce rapport est-il en train de changer? Ces chiffres sont-ils représentatifs de la situation qui a prévalu dans ce domaine?

M. Hammond: Nous avons un tableau assez intéressant ici. Il ne faut pas oublier qu'autrefois la tendance était . . . Je devrais faire un peu marche arrière. Il y a toujours eu une présence étrangère assez importante dans le domaine des assurances de biens et de risques divers au Canada. Il est très intéressant par exemple d'étudier ce qui s'est passé dans les années 1800. L'industrie canadienne était assez importante mais elle a été rayée de la carte, ou presque, par un certain nombre de catastrophes, et ce sont des compagnies britanniques et américaines qui sont venues boucher les trous. Depuis, la présence étrangère dans le secteur des assurances de biens et de risques divers a toujours été très importante.

L'une des choses qui s'est produite, c'est que plusieurs de ces compagnies, qui avaient des succursales au Canada, ont décidé de s'incorporer au Canada et de devenir des sociétés canadiennes en bonne et due forme. Il faut être prudent. Lorsqu'on parle de compagnie canadienne, il ne s'agit pas forcément d'une compagnie qui appartient à des Canadiens, et nous avons des statistiques dans notre rapport annuel qui révèlent que des . . . Je n'ai pas encore les chiffres pour 1985, mais dans le dernier rapport que nous avons déposé devant le Parlement, qui cite des chiffres correspondant à l'année 1984, il est dit que les compagnies canadiennes avaient compté pour 67 p. 100 des assurances négociées au Canada. Les compagnies britanniques ont compté quant à elles pour 8,7 p. 100 des primes souscrites et les compagnies étrangères autres 24 p. 100. Pour ce qui est de l'aspect contrôle, les compagnies canadiennes contrôlées par des intérêts canadiens ont compté pour 27 p. 100 des transactions. En effet, les compagnies contrôlées par des intérêts canadiens ont compte pour 27 p. 100 des primes souscrites au Canada en 1984. Les 39 p. 100 restant des primes souscrites par des compagnies canadiennes sont imputables à des compagnies incorporées au Canada mais contrôlées par des intérêts étrangers.

M. Porter: Un tout petit commentaire au sujet de l'industrie. Ma circonscription se trouve dans l'ouest du pays. L'automne dernier et peu de temps après le premier de l'An, j'ai reçu de nombreux appels de la part de représentants de l'industrie du camionnage, et il s'agissait surtout de personnes qui avaient des droits de passage aux États-Unis. Le problème était assez évident. Dans certains cas, les primes étaient si élevées que ces compagnies de camionnage étaient . . . dans ma circonscription, je pense qu'il y en a deux qui n'ont pas

[Text]

payments have to be made for those claims that are being awarded. However, it has had quite an impact in that area and, I am sure, right across the country. But I do, sir, thank you for your comments. Thank you, Mr. Chairman.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): The only person I have for a second round at this stage is Mr. Angus. But before I go to Mr. Angus, you said you were bringing some material back in response to questions, and I wonder if I could ask you at this time to table it with the clerk.

Mr. Hammond: Yes, Mr. Chairman. At the last meeting the chairman asked for some material to be prepared for the committee. You will remember that we produced some summary figures for federal trust companies and federal loan companies. The chairman asked that the figures for the federal loan companies be subdivided to show the figures for mortgage loan subsidiaries of banks separate from the mortgage loan companies that were not affiliated with banks. We have prepared that material. The chairman also asked that we prepare some material relating to the results of individual companies. We prepared some packages that give the information that we gave an aggregate form for the industry on a company-by-company basis. We will leave that material with you.

The other question asked at the last meeting was why the taxes shown as being paid by trust companies seemed to be so low in terms of the figure they reported as profit before taxes. We undertook to look into that. We are not tax experts, and we have not had much time to study the situation, but we did consult with our colleagues at the Department of Finance in the Tax Policy and Legislation Branch. It appears that the reason the amount of income taxes seems to be low in terms of the profit reported before taxes relates to the fact that a number of the big companies are very much involved in after-tax financing, much to the same extent that the banks are involved in this. They provide low rate financing, and under certain instruments, for example preferred shares, the income they receive from these investments does not attract tax. As a result, their taxable income is not very high.

This has sort of a double effect. If they were not providing this after-tax financing, they would be providing loans at higher interest rates. Because they provide financing on an after-tax base, they charge lower interest rates than they would otherwise charge. So this means their investment income is lower than it would otherwise be. They report relatively low income tax. But I am advised by the people in the Tax Policy and Legislation Branch that the impact on their after-tax income is not significant in terms of what it would be if they were not providing this after-tax financing; if they were

[Translation]

survécu. Vous avez fait état tout à l'heure de certains règlements. Nous savons tous où se font les paiements. Cependant, l'incidence de tout cela aura été très forte dans ma région et la situation est sans doute la même dans tout le pays. Quoi qu'il en soit, j'aimerais vous remercier de vos commentaires. Merci, monsieur le président.

Le président suppléant (M. McCrossan): Le seul nom que j'ai en ce moment sur ma liste pour le deuxième tour est celui de M. Angus. Mais j'aimerais régler quelque chose avant de céder la parole à M. Angus. Vous avez dit tout à l'heure avoir apporté avec vous des documents en réponse à plusieurs questions, et je vous inviterai à les déposer maintenant auprès du greffier.

M. Hammond: Oui, monsieur le président. Lors de la dernière réunion, le président m'avait demandé de préparer certains documents pour le Comité. Vous vous souviendrez que nous vous avons fourni certains chiffres correspondant aux sociétés de fiducie fédérales et aux sociétés de prêts fédérales. Le président avait demandé que l'on fasse une ventilation des chiffres correspondant aux sociétés de prêts fédérales afin que les chiffres correspondant aux filiales de banques qui consentent des hypothèques soient distincts de ceux correspondant aux sociétés de prêts hypothécaires qui ne sont pas affiliées à des banques. Nous avons compilé tout cela. Le président nous avait par ailleurs demandé de préparer des documents exposant les résultats des différentes compagnies. Nous avons donc fait un certain découpage des renseignements que nous vous avons fournis au sujet de l'industrie dans son ensemble, et préparé des ventilations société par société. Nous comptons déposer cela auprès du Comité.

Lors de la dernière réunion, on nous a également demandé pourquoi les impôts payés par les sociétés de fiducie étaient si faibles compte tenu du chiffre correspondant aux bénéfices avant impôt. Nous avons donc entrepris de nous renseigner. Nous ne sommes pas experts dans le domaine de la fiscalité, et nous n'avons pas eu beaucoup de temps pour étudier la situation, mais nous avons consulté nos collègues à la Direction de la politique et de la législation de l'impôt au ministère des Finances. Il semblerait que, si le niveau des impôts est faible par rapport aux profits enregistrés avant impôts, c'est parce qu'un certain nombre de grosses compagnies recourent beaucoup au financement après impôt, de la même façon que les banques. Elles consentent du financement à un taux très faible et, grâce à certains instruments, notamment des actions privilégiées, les revenus ainsi obtenus ne sont pas imposables. C'est pourquoi leurs revenus imposables ne sont pas très élevés.

Cela a un effet à double tranchant. Si ces compagnies n'offraient pas ces mécanismes de financement après impôt, les prêts qu'elles consentiraient seraient à des taux d'intérêt beaucoup plus élevés. En recourant à ces mécanismes, elles peuvent accorder des taux d'intérêt plus faibles. Ce qui explique pourquoi leurs revenus d'investissement sont plus faibles qu'ils le seraient autrement. Elles ne paient pas beaucoup d'impôts sur le revenu. Quoi qu'il en soit, les gens de la Direction de la politique et de la législation de l'impôt avec qui j'en ai discuté, m'ont dit que l'incidence sur leurs revenus après impôts n'est pas significative par rapport à ce qu'ils

[Texte]

providing loans at high interest rates and bringing that income into income and paying tax on that basis.

• 2035

But perhaps if the committee wants more information on that, they should pursue it with our colleagues in the Tax Policy and Legislation Branch at the Department of Finance.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Mr. Angus.

Mr. Angus: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Hammond, I want to explore a little further this whole liability situation. I appreciate the fact that it is a provincial concern in terms of the regulation of premiums per se. But if we look at the figures you provided us with, there is a 46% increase in net premiums written while claims and adjustments only went up by 15%. Now I realize that companies, when they are setting their premiums, have to rely on something a little bit more than just historical fact; they have to project into the future. But clearly they projected one heck of an increase that did not come about, at least in terms of that particular year.

Also it would appear from looking at all of the classes, that there is a lot of cross-subsidization in there; that premiums for one kind of insurance are actually partially subsidizing the liability. Would that be a fair statement?

Mr. Hammond: There may indeed have been some cross-subsidization. I think it is clear there was. In the past the companies have been losing money. They have certainly been losing money on the liability business. That means that the profits on the other type of business have had to make up for those losses. There is no doubt about that.

I think part of the problem in the liability business today is that companies are saying that the experience of the past is no longer a reliable indicator of what is going to happen in the future. You used to look at your past experience and try to establish your premiums in terms of the experience you have had on that particular block of business. They are saying now, because of some of the things that are happening with the courts and some of the other things that are happening, they can no longer rely on past experience as a reliable indicator of the future. They are saying it is almost becoming impossible for them to price the business; they do not know what to charge because the past is no longer a reliable indicator of the future.

So I think that is partly reflected in this significant increase in premiums. It is also reflected by the fact that some companies are saying they no longer want to do that type of business. They think it is too risky. They could quadruple their premiums or charge ten times more, but maybe even that will not be enough.

[Traduction]

seraient si elles ne fournissaient pas ce financement après impôt; autrement dit si elles offraient des prêts à des taux d'intérêt plus élevés et si leurs revenus sur lesquels elles auraient à payer de l'impôt étaient donc plus élevés.

Si le Comité aimerait en savoir plus là-dessus, il pourrait peut-être en discuter avec les gens de la Direction de la politique et de la législation de l'impôt au ministère des Finances.

Le président suppléant (M. McCrossan): Monsieur Angus.

M. Angus: Merci, monsieur le président.

Monsieur Hammond, j'aimerais étudier d'un peu plus près toute cette question de l'assurance-responsabilité. Je reconnais qu'il s'agit d'une question qui relève des autorités provinciales, en ce qui concerne la réglementation applicable aux primes elles-mêmes. Mais les chiffres que vous nous avez fournis révèlent qu'il y a eu une augmentation de 46 p. 100 au niveau des primes souscrites nettes tandis que les réclamations et les frais d'expertise n'ont augmenté que de 15 p. 100. Je me rends bien compte que, lorsque les compagnies fixent leurs primes, elles doivent faire intervenir autre chose que de simples faits historiques; elles doivent faire des projections pour l'avenir. Mais il semblerait qu'elles aient prévu une sacrée augmentation qui ne s'est pas réalisée.

Il semblerait, d'autre part, si l'on regarde toutes les catégories, qu'il y a eu beaucoup d'interfinancement, autrement dit que des primes correspondant à une catégorie d'assurance subventionnent en vérité, au moins partiellement, la responsabilité correspondante. Ai-je raison de dire cela?

M. Hammond: Il y a peut-être bel et bien eu un certain interfinancement. Je pense d'ailleurs que cela apparaît assez clairement. Par le passé, les compagnies avaient perdu de l'argent. Elles en ont certainement perdu dans le secteur de l'assurance-responsabilité. Cela signifie qu'elles ont dû puiser dans les profits réalisés ailleurs pour récupérer ces pertes. Cela est évident.

Le problème dans le domaine de l'assurance-responsabilité aujourd'hui, c'est que les compagnies sont en train de dire que l'expérience du passé n'est plus un indicateur fiable sur lequel on peut se fonder pour établir des prévisions pour l'avenir. Autrefois, on se fiait sur l'expérience du passé pour fixer ces primes. Aujourd'hui, ce qu'elles disent, c'est qu'à cause de ce qui se passe avec les règlements accordés par les tribunaux, etc., c'est qu'elles ne peuvent plus utiliser les résultats enregistrés dans les années précédentes pour établir leurs prévisions. Elles prétendent qu'il est devenu pratiquement impossible pour elles de fixer des prix à l'avance. Elles ne savent plus quels primes demander étant donné que l'expérience du passé n'est plus un indicateur fiable.

Ce phénomène est, je pense, reflété en partie dans cette augmentation sensible enregistrée du côté des primes. Et cela est également reflété dans le fait que certaines compagnies ne veulent plus s'occuper de ce genre d'assurance. Elles trouvent cela trop risqué. Elles pourraient quadrupler ou même

[Text]

So I think it is a factor of the sort of circumstances in which the companies have lived during the last few years.

Mr. Angus: We have all raised questions in the House in terms of the horror stories, yet there seems to be very few specific real examples. We always hear about the one settlement in regard to a vacant lot, in one municipality, and we sort of assume that maybe it has something to do with the airline disasters and things like that. But on the other hand, you hear the sports company bodies of Canada, upon examination of their own situation, find that in the last five years, for 50 organizations, they have had a total of \$23,000 or \$25,000 in settlements. Yet they are being handed a horrendous bill. Some of them are being put out of business. The parachute jumping competitions have been moved to the States. Or individual liability has to come into play as opposed to organizations.

Now, those are some examples. In the liability sector, have you examined sector by sector to determine where the problem is? Are the insurance companies fairly distributing the risk factor in terms of both historical and potential claims?

• 2040

Mr. Hammond: I cannot say we have done a detailed analysis of it. No, we have not. As I indicated earlier, our prime responsibility is to try to see that the companies remain able to meet their obligations. Our focus has been on solvency. I have to say that we have been encouraging companies to increase premiums. Interestingly enough, when you look at my report on the results of 1984, which was put together in September, before the crisis really came to a crunch, my comments in the report indicate that I believe premium increases are necessary. I was saying so before we had the crisis. I think the results speak for themselves. There is a necessity for premium increases and the liability experience has been bad.

Now whether or not the companies are overreacting remains to be seen. It will be interesting to see the results next year. It is hard to really tell now because a lot of these increases just came in the last part of the year and we have not really seen the impact of them. Some people are saying the industry is overreacting. It is hard to know. I cannot be sure. Certainly, we have seen some very significant losses on liability business. We have also seen, from the point of view of solvency, the need for companies to increase the reserves they established years ago in respect to some of these losses that are not settled and to increase them significantly.

Companies are saying that if we keep moving in the same direction in terms of court settlements and size of awards, etc.,

[Translation]

décupler leurs primes, et peut-être que même cela ne suffirait pas.

Ce phénomène est donc, selon moi, imputable aux circonstances avec lesquelles les compagnies auront dû composer au cours de ces dernières années.

M. Angus: Nous avons tous posé des questions à la Chambre au sujet de certaines histoires d'épouvante qu'on nous a racontées; or, des exemples concrets, il y en a très peu. On entend sans cesse parler d'un règlement qui a été négocié relativement à un terrain vague dans une municipalité donnée, et l'on en déduit que cela a quelque chose à voir avec les catastrophes aériennes et d'autres choses du même genre. Puis, de l'autre côté, il y a différents organismes sportifs qui se sont penchés sur leur propre situation et qui ont découvert que, pour les cinq dernières années, 50 organismes n'auront compté en tout que pour 23,000\$ ou 25,000\$ en règlement. Pourtant, on leur envoie des notes d'assurance très salées. Certains de ces organismes vont devoir cesser leurs activités. Les concours de sauts en parachute ont notamment dû être annulés, et ces épreuves auront maintenant lieu aux États-Unis. Peut-être faudrait-il en arriver à un système de responsabilité individuelle par opposition à un régime de responsabilité collective pour ce qui est des organismes.

Voilà donc quelques exemples. Avez-vous examiné le domaine de l'assurance-responsabilité secteur par secteur pour savoir où se trouve le problème? Les compagnies d'assurance distribuent-elles de façon juste le facteur risque entre les réclamations passées et les réclamations potentielles?

M. Hammond: Je ne puis pas dire que nous en ayons fait une analyse détaillée. Comme je le disais tout à l'heure, notre première responsabilité, c'est de veiller à ce que les compagnies puissent remplir leurs obligations. Ce qui nous a surtout intéressé jusqu'ici, c'est leur solvabilité. Je dirais cependant que nous avons encouragé les compagnies à augmenter les primes. Chose intéressante, dans mon rapport sur les résultats de 1984, qui a été compilé en septembre avant que la crise n'éclate véritablement, je déclare que les primes devraient selon moi augmenter. Voilà donc ce que je disais avant l'avènement de la crise, et il me semble que les résultats parlent d'eux-mêmes. Les primes doivent augmenter et le dossier en ce qui concerne l'assurance-responsabilité est très mauvais.

Reste à savoir, bien sûr, si la réaction des compagnies a été exagérée. Il sera intéressant de voir les résultats l'an prochain. Il est difficile de prévoir ce qu'ils seront, car un grand nombre de ces augmentations ne sont intervenues que dans la dernière partie de l'année et nous n'en connaissons pas encore l'incidence. Certains prétendent que l'industrie a exagéré dans sa réaction. C'est difficile à savoir. Je ne sais pas. Il y a eu des pertes très importantes dans le domaine de l'assurance-responsabilité. Pour rester solvables, les compagnies ont dû augmenter les réserves établies il y a plusieurs années pour pouvoir absorber certaines de ces pertes.

Les compagnies disent quant à elles que, si les choses continuent d'aller dans le même sens en ce qui concerne

[Texte]

those adjustments will continue to be necessary and that it is very difficult for them to predict where it is going to go, particularly for the companies with some U.S. exposures.

Mr. Angus: By and large, most of those major settlements are elsewhere as opposed to Canada.

Mr. Hammond: There have been some here, too. For example, if you look in Ontario, they talk about the Family Law Reform Act. It has had an impact on the automobile business here in Ontario. Now you are able to claim for loss of companionship of some fairly distant relatives, for example. The insurance companies in Ontario are concerned about the ramifications of this particular piece of legislation. There are a number of other things that seem to have changed the circumstances and seem to have changed the circumstances more dramatically than the insurance industry and some of the other observers ever expected.

Mr. Angus: One final question, if I may, Mr. Chairman. I gather the Province of Alberta has what is called a Good Samaritan law that prevents law suits against somebody who has acted as a Good Samaritan. A typical example would be the medical practitioner who comes upon an accident scene and who does everything possible within his or her human skills to treat the person. Such persons could find themselves liable. On the other side are things like St. John's Ambulance. We have had this problem nationally. Is it one of the answers to part of the problem?

Mr. Hammond: I do not pretend to be an expert in the area. Certainly it is one of the things that may need to be looked at. There may be ramifications to doing this sort of thing, which I am not aware of because I am not an expert in civil rights, personal property rights and such things. It seems to me it may have some merit.

Mr. Angus: Thank you, Mr. Chairman.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Thank you. We have Mr. Dorin on his first round, Mr. Attewell on a second round and then I think we propose to go into a short in camera session. Mr. Dorin.

Mr. Dorin: I suspect if we are going to have an in camera session, these are the kinds of questions we are going to ask. So I was not going to ask you. I just wonder whether you might have some general comments. Then again, if this is the subject for later, you can defer them until then. When you talk about the solvency of the industry and the fact that, in essence, your primary concern is about the solvency, do you have some general comments about it? With regard to the various companies, is the situation improving from what it was last year or is it deteriorating? Is there a trend line that you can determine? Do you have any general comments that you can make?

[Traduction]

l'importance des règlements, etc., ces rajustements continueront d'être nécessaires. Elles disent par ailleurs qu'il est très difficile pour elles de prévoir ce qui va se passer, surtout en ce qui concerne les compagnies qui font affaires aux États-Unis.

M. Angus: De façon générale, la plupart des gros règlements enregistrés jusqu'ici ne l'ont pas été au Canada.

M. Hammond: Il y en a eu quelques-uns ici aussi. Prenez l'Ontario, par exemple. On parle beaucoup de la *Family Law Reform Act*. Celle-ci aura eu une incidence sur l'industrie automobile en Ontario. En vertu de cette loi, il est maintenant possible de demander des dommages si vous perdez des parents très éloignés. Les compagnies d'assurances en Ontario s'inquiètent beaucoup des ramifications que pourraient avoir cette loi. Et il y a bien d'autres choses qui semblent avoir amené des changements beaucoup plus importants que ce à quoi s'était attendu l'industrie elle-même et certains observateurs.

M. Angus: Une dernière question, si vous me le permettez, monsieur le président. D'après ce que j'ai compris, l'Alberta a une loi qui protège contre toute poursuite quiconque a agi en bon samaritain. Un exemple typique serait celui du médecin qui tombe par hasard sur un accident d'un genre ou d'un autre et qui fait tout son possible pour soigner le ou les blessés. Une question de responsabilité pourrait intervenir ici. Il y a, de l'autre côté, le cas de l'Ambulance Saint-Jean, par exemple. Le problème existe à l'échelle nationale. Une loi comme celle adoptée en Alberta réglerait-elle en partie le problème?

M. Hammond: Je ne prétends pas être expert dans le domaine, mais c'est peut-être là l'un des éléments sur lesquels il faudrait nous pencher. Mais cela aurait peut-être des ramifications que j'ignore étant donné que je ne suis pas expert dans le domaine des droits civils, des droits relativement aux biens personnels, etc. Il me semble cependant que ce genre de formule aurait un certain mérite.

M. Angus: Merci, monsieur le président.

Le président suppléant (M. McCrossan): Merci. J'ai sur ma liste M. Dorin, pour son premier tour, et M. Attewell, pour son deuxième tour, après quoi nous siégerons à huis-clos, comme convenu. Monsieur Dorin.

M. Dorin: Si nous allons avoir une séance à huis-clos, c'est à ce moment-là que je vous poserai mes questions. Je ne vais donc pas vous les poser tout de suite, mais vous demander plutôt si vous auriez des commentaires généraux à faire. S'il se trouve cependant que vous pensiez discuter tout à l'heure des questions que je vais maintenant vous poser, alors nous pourrions remettre cela à plus tard. Lorsque vous parlez de la solvabilité de l'industrie et lorsque vous dites que c'est surtout cet aspect-là qui vous préoccupe... Auriez-vous des commentaires généraux à faire à ce propos? Par ailleurs, en ce qui concerne les différentes compagnies que vous connaissez bien, la situation s'améliore-t-elle ou se détériore-t-elle par rapport à ce qu'elle était l'an dernier? Avez-vous décelé une tendance au sein de l'industrie? Enfin, auriez-vous d'autres commentaires généraux dont vous aimeriez nous faire part?

[Text]

• 2045

Mr. Hammond: Certainly, as I have reported to the committee before, and even as we indicate in here in some of the statistics we quote in Part III of the Estimates, the capital and surplus margins of financial institutions generally have been declining in relation to liabilities. They have been operating with narrower capital and surplus margins.

This year, because of the profit, the capital and surplus of property and casualty insurance companies went up in absolute terms. But as related to liabilities, we think there was a slight decline during 1985. So in terms of risk, the capital and surplus margins have declined.

Mr. Dorin: I was just thinking back to some of the meetings we had, say, last summer. I was wondering whether or not the situation seemed to be turning around and improving.

Mr. Hammond: Certainly, if we look at these statistics, as we have indicated, the net premiums have increased by 14%, the earned premiums only by 8%. As those increases work through the system, we would certainly expect there would be an improvement in the bottom line.

We do not have the results for the first quarter of 1985 yet, but we are hopeful they may be better. We have had the luck of having reasonably good weather this winter. This always has a significant impact on the results of property and casualty insurance companies and the weather has been relatively good across the country.

Hopefully, together with the premium increases, this will result in better results during the first quarter. I guess we will have the statistics in another month or so and I am hopeful things will continue to improve. Certainly, with premium increases, I would expect the results would improve.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Mr. Attewell.

Mr. Attewell: Thanks, Mr. Chairman, just a couple of brief questions. In the last good year—I forget the amount you mentioned; either 12% or 13% return in 1982, I believe—what was the claims ratio that year compared to the 84% in this most current year?

Mr. Hammond: Do we have the statistic available, Dick?

Mr. Attewell: Would it be somewhere around 65%?

Mr. Hammond: Seventy-five.

Mr. Attewell: Seventy-five. That sounds high as an industry average, is it not?

Mr. Hammond: Yes. Well, you will have to remember of course that 1982 was one of the years when they had a very high return on investment income.

Mr. Attewell: What is a good standard, versus that 75%? I know it depends on mix.

Mr. Hammond: What was the question?

Mr. Attewell: What is a good level of the claims ratio, in terms of the standard?

Mr. Hammond: About 50%.

[Translation]

M. Hammond: Comme je l'ai dit au Comité, et comme nous l'avons indiqué à la partie III du Budget des dépenses, l'avoir des institutions financières diminue par rapport au passif. Leur marge est plus petite.

Cette année, à cause des profits, l'avoir des compagnies d'assurance de biens et de risques divers a augmenté en termes absolus. Nous estimons qu'il y a eu une petite diminution dans le passif pendant l'année 1985. Donc, en termes de risque, l'avoir a diminué.

M. Dorin: Je me demande si la situation s'est améliorée depuis nos réunions de l'été passé.

M. Hammond: Comme nous l'avons dit, si vous examinez les statistiques, les primes nettes ont augmenté de 14 p. 100, et les primes gagnées de seulement 8 p. 100. Nous nous attendons à une amélioration générale, une fois que tout le système aura connu ces augmentations.

Nous n'avons pas encore les résultats pour le premier trimestre de 1985, mais nous sommes optimistes. Nous avons eu la chance d'avoir eu un assez beau temps cet hiver. Le temps a toujours un impact sur les compagnies d'assurance de biens et de risques divers et, il a été assez beau dans tout le pays.

Nous espérons que le beau temps et les augmentations de primes nous donneront de meilleurs résultats pendant le premier trimestre. Nous aurons les statistiques d'ici un mois et j'espère que l'amélioration se poursuivra. Mais, étant donné les augmentations de primes, j'attends une amélioration.

Le président suppléant (M. McCrossan): Monsieur Attewell.

M. Attewell: Merci, monsieur le président, j'aurais deux ou trois questions. Vous avez parlé d'un rapport en 1982—la dernière bonne année—de 12 ou 13 p. 100, j'oublie le chiffre exact, mais quel pourcentage de réclamations avez-vous eu cette année-là par comparaison aux 84 p. 100 de cette année?

M. Hammond: Avons-nous les chiffres, Dick?

M. Attewell: Serait-il d'environ 65 p. 100?

M. Hammond: Soixante-quinze.

M. Attewell: Soixante-quinze. La moyenne est assez élevée pour l'industrie, n'est-ce pas?

M. Hammond: Oui. Mais il faut se rappeler qu'en 1982 le rapport des investissements était très élevé.

M. Attewell: Où se situe la norme? Je sais que cela dépend des circonstances.

M. Hammond: Voulez-vous répéter la question?

M. Attewell: Quel pourcentage de réclamations constituerait la norme?

M. Hammond: Environ 50 p. 100.

[Texte]

Mr. Attewell: Is it that low? As achievable.

Mr. Mabec: Generally speaking, at the moment, a company needs to earn investment income with a 75% claims ratio of something in the order of 10% or 15% of premiums. So as the investment income fluctuates, it has a major impact on what claims ratio you . . .

Mr. Attewell: Seventy-five, though, is high as a long-term average, is it not?

Mr. Hammond: Yes. Well, I think you have to look at it in terms of investment income. In the old days, when investment income was not very significant, you would expect a lower claims ratio, but as your investment income plays a more important role in your bottom line profitability, you can accept a higher claims ratio because the claims ratio is just claims versus premiums; it does not take account of your investment income. I guess we have some statistics in here. I do not have them in my head, but there must be some long-term . . .

Mr. Attewell: I guess that may have been part of the trap; you accept a higher claims ratio, but in a way it is accepting lower premiums because of the higher investment income.

Mr. Hammond: Because of the higher investment income, that is right, yes.

Mr. Attewell: Just one last question. It is not right on the topic here, Mr. Chairman, but I am not sure where I heard this—whether it was out of the Ontario study going on—but I heard that insurance agents had to declare their commission at the time of sale. Do you know where I would have heard this?

Mr. Hammond: Yes. Ontario has issued a discussion paper in which they raised the possibility of having legislation which would require life insurance agents to disclose their commission.

Mr. Attewell: And general insurance agents?

• 2050

Mr. Hammond: Not at this time, no. Not at this time. No, the proposal was made with respect to life insurance agents. And it is just a discussion paper they have invited.

Mr. Attewell: What is your opinion on that idea?

Mr. Hammond: Well, I guess I am generally in favour of disclosure. I am not so sure whether it will serve much of a useful purpose. It can be confusing, and there are commissions and commissions. It depends how it is presented, etc. But I guess as a regulator I am in favour of as much disclosure to consumers as possible, so long as the information is meaningful.

Mr. Attewell: Thank you.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Thank you, Mr. Attewell.

[Traduction]

M. Attewell: Est-ce que le pourcentage est bas? Je veux dire, est-il facile de l'atteindre.

M. Mabec: En général, quand le pourcentage de réclamations est de 75 p. 100, une compagnie a besoin d'un rapport de 10 à 15 p. 100 des primes. Quand le rapport des investissements varie, il a un impact important sur le pourcentage des réclamations . . .

M. Attewell: Ne pensez-vous pas qu'une moyenne de 75 est assez élevée à long terme?

M. Hammond: Oui. Il faut le voir dans le contexte du rapport des investissements. Par le passé, quand le rapport des investissements n'avait pas trop d'importance, on s'attendait à un pourcentage de réclamations plus bas; mais au fur et à mesure que le rapport des investissements joue un rôle plus important dans les profits, on peut accepter un pourcentage de réclamations plus élevé, car ce pourcentage ne représente que le rapport entre les réclamations et les primes; il n'a rien à voir avec le rapport des investissements. Je pense que nous avons les statistiques. Je ne les ai pas en mémoire, mais il doit y avoir des chiffres à long terme . . .

M. Attewell: Je suppose que cela fait partie du piège; vous acceptez un pourcentage de réclamations plus élevé, mais en fait cela équivaut à accepter des primes plus basses à cause du rapport plus élevé des investissements.

M. Hammond: Vous avez raison, à cause du rapport plus élevé des investissements.

M. Attewell: Une dernière question. Je m'éloigne un peu du sujet, monsieur le président, et je ne sais pas où j'ai entendu parler de cette question, peut-être l'ai-je pris dans une étude de l'Ontario. J'ai entendu dire que les agents d'assurance doivent faire état de leur commission au moment de la vente. Savez-vous où j'ai pu entendre dire cela?

M. Hammond: Oui. L'Ontario a publié un document de travail qui parle de la possibilité d'obliger les agents d'assurance-vie à divulguer leur commission.

M. Attewell: Et les agents d'assurance générale?

M. Hammond: Non, pas en ce moment. La proposition visait les agents d'assurance-vie. Il s'agit d'un document de travail.

M. Attewell: Qu'en pensez-vous?

M. Hammond: Je suis normalement en faveur de la divulgation. Mais je ne suis pas certain qu'elle serait utile. Elle peut mener à la confusion, car il y a toutes sortes de commissions. Cela dépend de la façon dont elle est présentée, etc. Normalement, je suis en faveur de la plus grande divulgation possible, si les renseignements sont utiles.

M. Attewell: Merci.

Le président suppléant (M. McCrossan): Merci, monsieur Attewell.

[Text]

If there are no further questions, I have indicated to Mr. Hammond that I would like an update on the status of some of the problem companies that he identified last August. I would like to seek the unanimous consent of the committee so that the committee resolve itself into an in camera meeting, with recording and interpretation, to hear further evidence from Mr. Hammond. Do I have unanimous consent?

Miss Nicholson: With recording?

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): With recording, yes.

Mr. Dorin: In the past, we have not recorded it when we had it in camera.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Well, the recording is available to members who want to look at the transcript. It is not published.

Some hon. members: Agreed.

The Acting Chairman (Mr. McCrossan): Okay, if we could take a short break.

Mr. Hammond, you can identify everyone at the back who is yours, I hope. I know you have a big department there and I am sure Mr. Blenkarn would say that he would be surprised if you knew all your Ottawa employees.

And perhaps we could ask everyone else not associated with the staff of the committee to clear the room, please.

[Translation]

Si il n'y a pas d'autres questions, j'ai dit à M. Hammond que j'aimerais une ventilation des compagnies en difficulté dont il a parlé au mois d'août. J'aimerais le consentement unanime du Comité pour que l'on tienne une réunion à huis clos, avec enregistrement et interprétation, afin d'entendre davantage M. Hammond. Le Comité est-il d'accord à l'unanimité?

Mme Nicholson: Avec enregistrement?

Le président suppléant (M. McCrossan): Oui, avec enregistrement.

M. Dorin: Par le passé, nous n'avons pas fait un enregistrement pendant les réunions à huis clos.

Le président suppléant (M. McCrossan): L'enregistrement est réservé aux membres du Comité. Il n'est pas publié.

Des voix: D'accord.

Le président suppléant (M. McCrossan): D'accord, faisons une petite pause.

Monsieur Hammond, j'espère que vous pouvez nous identifier tous ceux qui sont avec vous. Je sais que votre ministère est grand, et je suis certain que M. Blenkarn dirait qu'il serait étonné si vous connaissiez tous vos employés d'Ottawa.

Je demanderai à tous ceux qui ne font pas partie du Comité de bien vouloir quitter la salle.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of Insurance:

R.M. Hammond, Superintendent of Insurance;

R. Mabee, Director, Property and Casualty Insurance
Companies Division.

Du Département des assurances:

R.M. Hammond, surintendant;

R. Mabee, directeur, Division des compagnies d'assurance
de biens et de risques divers.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 4

Thursday, April 10, 1986

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 4

Le jeudi 10 avril 1986

Président: Don Blenkarn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on**Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Pursuant to S.O. 96(2), study of the document of the
Department of Finance—"Account of the Cost of
Selective Tax Measures"

CONCERNANT:

En vertu de l'article 96(2) du Règlement, étude du
document du ministère des Finances—"Compte du coût
des mesures fiscales sélectives"

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85-86

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985-1986

STANDING COMMITTEE ON FINANCE
AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: Geoff Wilson

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES
ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: Geoff Wilson

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau

W. Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, APRIL 10, 1986

(5)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 9:32 o'clock a.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Don Blenkarn, Murray Dorin, Raymond Garneau, George Minaker, Nelson Riis, Norman Warner and Geoff Wilson.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Terrence J. Thomas, Research Officer.

Witnesses: From the Department of Finance: C. David Weyman, Assistant Deputy Minister, Tax Policy and Legislation Branch and S.N. Poddar, Director, Tax Analysis and Commodity Tax Division.

In accordance with its mandate under S.O. 96(2), the Committee resumed consideration of the Department of Finance August 1985 document entitled "Account of the Cost Selective Tax Measures". (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Tuesday, April 8, 1986, Issue No. 2*).

Geoff Wilson took the Chair.

The witnesses answered questions.

At 11:05 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 10 AVRIL 1986

(5)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 9 h 32, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Don Blenkarn, Murray Dorin, Raymond Garneau, George Minaker, Nelson Riis, Norman Warner, Geoff Wilson.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du parlement: Terrence J. Thomas, attaché de recherche.

Témoins: Du ministère des Finances: C. David Weyman, sous-ministre adjoint, Direction de la politique et de la législation de l'impôt; S.N. Poddar, directeur, Division de l'analyse fiscale et des taxes à la consommation.

Conformément au pouvoir que lui confère l'article 96(2) du Règlement, le Comité reprend l'étude du document publié au ministère des Finances en août 1985 et intitulé *Compte du coût des mesures fiscales sélectives*. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 8 avril 1986, fascicule n° 2*).

Geoff Wilson occupe le fauteuil.

Les témoins répondent aux questions.

A 11 h 05, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Thursday, April 10, 1986

• 0933

The Vice-Chairman: I guess we might as well start. We were in the process, Mr. Weyman, of going through the various tax measures. I think we got to the question of volunteer firemen, and you were going to take a look at that for us and perhaps give us the sections involved, and how that was really put together.

Mr. Garneau: Thank you very much, Mr. Chairman. The meeting was not open a moment ago, and I want to repeat what I have said—that I understood that the subcommittee could not report to the House until a full . . .

The Vice-Chairman: A full meeting of . . .

Mr. Garneau: —meeting. I just want to be on record with the understanding . . .

The Vice-Chairman: I think we made a real mistake there. I think you are absolutely right there, and I want to say that I am going to make sure that does not happen again.

Mr. Garneau: Okay, thank you.

The Vice-Chairman: Mr. Weyman.

Mr. David Weyman (Assistant Deputy Minister, Tax Policy and Legislation Branch, Department of Finance): Mr. Chairman, this particular item is included in a different section of the act than the one we were discussing the other evening. Previously these previous items were specific exemptions from income. They were just not included in income. I think it is just really a structural issue, with no great significance. But in fact this exemption or non-taxation of certain allowances to volunteer firemen is contained in section 6 of the act. Section 6 is a section that enumerates certain inclusions in income, but, having enumerated them, it then provides some exceptions.

• 0935

One of these exceptions is from the so-called personal or living expenses of a taxpayer that are part of his income if provided by an employer. All amounts received by the employee as an allowance for personal or living expenses, or as an allowance for any other purpose, are normally income. But one of the exceptions provided, and it is in subparagraph 6.(1)(b)(viii), says that:

excluded from these personal or living expenses that are normally taxable is the basically up to \$500 of the allowances received by a volunteer firemen from a government, municipality or other public authority for expenses incurred by him in discharging his duties as a volunteer fireman . . .

That is the provision.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le jeudi 10 avril 1986

Le vice-président: Je crois que nous pourrions commencer. Nous en étions à examiner les diverses mesures fiscales. Je crois d'ailleurs que nous en étions arrivés à la question des pompiers bénévoles. Vous deviez réexaminer cela et nous préciser peut-être des articles pertinents, tout en nous expliquant comment on en était arrivé à cela.

M. Garneau: Merci beaucoup, monsieur le président. Comme la réunion n'était pas officiellement ouverte jusqu'à maintenant, j'aimerais répéter ce que j'ai dit, à savoir que je pensais que le Sous-comité ne ferait pas rapport à la Chambre tant que . . .

Le vice-président: Nous n'aurions pas tenu . . .

M. Garneau: Une réunion du comité plénier. Je voulais simplement préciser que . . .

Le vice-président: Nous avons, à mon avis, commis une belle erreur. Vous avez tout à fait raison, et je vais certainement m'assurer que cela ne se reproduira pas.

M. Garneau: D'accord. Merci.

Le vice-président: Monsieur Weyman.

M. David Weyman (sous-ministre adjoint, Direction de la politique et de la législation de l'impôt, ministère des Finances): Monsieur le président, ce point particulier se trouve dans un autre article de la loi dont nous n'avons pas discuté l'autre soir. Auparavant, il s'agissait de dégrèvements spécifiques. Ce n'était tout simplement pas inclus dans le revenu. C'est donc, à mon avis, simplement une question pratique qui n'a pas grande importance. En fait, ce dégrèvement ou l'exonération de certaines allocations aux pompiers bénévoles se trouve à l'article 6 de la loi. Dans cet article sont énumérées un certain nombre de rémunérations imposées, suivies de quelques exceptions.

Une des exceptions sont les frais appelés personnels ou de subsistance qui, s'ils font l'objet d'une indemnité payée par l'employeur, sont considérés comme faisant partie du revenu du contribuable. Toutes les sommes reçues par l'employé à titre d'allocations pour frais personnels ou de subsistance ou à titre d'allocations pour toute autre fin sont normalement considérées comme un revenu. Une des exceptions prévues se trouve au sous-alinéa 6(1)b) (viii), qui stipule que:

La partie du total des allocations reçues par un pompier dit volontaire d'un gouvernement, d'une municipalité ou d'une autre administration publique au titre des dépenses qu'il a engagées dans l'accomplissement ou en vertu de ses fonctions de volontaire, qui ne dépassent pas 500\$ ou . . .

Voilà le libellé.

[Texte]

Mr. Dorin: I do not see how anybody can argue too much with that, especially since expenses incurred—it is not really a gift per se.

Mr. Garneau: There must not be too many volunteer firemen across . . .

Mr. Dorin: Oh, yes. In western Canada that is all they have.

The Vice-Chairman: Could we move on to the next . . .

Mr. Dorin: I guess we could. There were a couple of questions about other items in this section. Has anyone found the answers to them?

Mr. S.N. Poddar (Director, Tax Analysis and Commodity Tax Division, Department of Finance): There was a question on the RCMP pensions as to why they were exempted. The RCMP pension amounts that are exempt in item three are essentially those that are a substitute for the workers' compensation payment. Now, RCMP employees are not covered by the provincial workers' compensation insurance plans. In the case of injury or death or disability, similar benefits are provided to these people through their pension plan. Because the law does not tax workers' compensation benefits, an exemption is provided for similar benefits received through a pension plan in the case of the RCMP.

Mr. Dorin: I would suggest that we leave this one until we get to workers' compensation, and when we discuss that treat everything that is similar alike. We might as well talk about it in the broader context. Does that make sense?

The Vice-Chairman: Yes. There was also the matter of the Office of the Governor General, not that we want to dwell on it indefinitely.

Mr. Dorin: I think we have an answer to our question here.

The Vice-Chairman: The answer is the Governor General's salary is presently \$70,000, all of which is tax free. Does anything flow from that?

Mr. Weyman: Mr. Chairman, I have sent to the House some volumes of a tax service that I thought might be of assistance to us in our discussions. Did you receive them?

Mr. Garneau: When?

Mr. Weyman: Yesterday afternoon.

Mr. Garneau: What did you send?

Mr. Weyman: They were some binders of our tax service. I could find the answers to this type of question quite readily, I think, from that. I had hoped to have that with me. They are the first eight volumes of the tax service. I thought they might be useful to us.

The Vice-Chairman: The clerk is ascertaining the whereabouts of that material right now.

Mr. Weyman: Thank you.

The Vice-Chairman: Do any members have any further questions under the heading of General Government Services?

[Traduction]

M. Dorin: Je ne crois pas que quiconque puisse s'opposer à cela, surtout qu'il s'agit de dépenses engagées, et non pas vraiment d'un cadeau.

M. Garneau: Il ne doit pas y avoir tellement de pompiers volontaires au . . .

M. Dorin: Oh, si! Dans l'Ouest du Canada, c'est tout ce qu'il y a.

Le vice-président: Pourrait-on passer au prochain . . .

M. Dorin: Je crois que oui. Il y avait quelques questions sur d'autres éléments de cet article. Quelqu'un a-t-il trouvé les réponses?

M. S.N. Poddar (directeur, Division de l'analyse fiscale et des taxes à la consommation, ministère des Finances): On avait demandé pourquoi les pensions de la GRC étaient exonérées. Les montants exonérés au point 3 correspondaient essentiellement à ce que serait une indemnité pour accident du travail. Les employés de la GRC ne sont pas couverts par les régimes d'assurance provinciaux pour accident du travail. En cas de blessures, de décès ou d'invalidité, ils reçoivent des indemnités similaires dans le cadre de leur régime de pension. Comme les indemnités pour accident du travail ne sont pas imposables, la loi prévoit une exonération pour les avantages similaires, tirés d'un régime de pension, comme dans le cas de la GRC.

M. Dorin: Je suggérerais que nous attendions d'en arriver aux accidents du travail pour discuter de tout cela. Il est préférable de l'envisager dans un contexte plus large. Qu'en pensez-vous?

Le vice-président: En effet. Il y avait également la question de la charge du gouverneur général, bien que nous ne voulions pas y passer trop de temps.

M. Dorin: Nous avons probablement là la réponse à notre question.

Le vice-président: La réponse est qu'actuellement, le traitement du gouverneur général s'élève à 70,000\$ entièrement exonérés. En découle-t-il quelque chose?

M. Weyman: Monsieur le président, j'ai envoyé à la Chambre plusieurs volumes d'un service fiscal qui pourrait peut-être nous aider dans nos discussions. Les avez-vous reçus?

M. Garneau: Quand?

M. Weyman: Hier après-midi.

M. Garneau: Qu'avez-vous envoyé?

M. Weyman: Certains documents de notre service fiscal. Je crois que je pourrais y trouver très rapidement réponse à ce genre de question. J'avais espéré qu'ils seraient ici. Ce sont les huit premiers volumes du service fiscal. Ils pourraient nous être utiles.

Le vice-président: La greffière est en train de se renseigner à ce sujet.

M. Weyman: Merci.

Le vice-président: Certains députés ont-ils d'autres questions à poser au titre des services généraux du gouvernement?

[Text]

If not, then I would suggest we move along to foreign affairs, item one.

• 0940

Mr. Weyman: This is dealt with in a similar fashion to the last item. Again, among the categories of items received that are basically allowance for personal living expenses that are normally taxable when received by an employee an exception is provided for representation or other special allowances received in respect of a period of absence from Canada of certain persons. These persons include the following: a member of the Canadian forces; an ambassador, Minister, high commissioner, officer or servant of Canada or an agent, general officer or servant of a province; people who perform services outside of Canada under a prescribed international development assistance program of the Government of Canada—that is basically the CIDA arrangement; and, lastly in this category, a member of the overseas Canadian forces school staff who continues to treat himself or herself as resident in Canada is also exempt from tax on representation or other special allowances received while outside of Canada. This is one category of items that I have described.

Mr. Poddar: Essentially, if you think of the staff of the Canadian embassies abroad, they get their normal pay when they go abroad. In addition, they get an extra amount because they have to carry out a lot of entertainment and other duties, which involve extra costs in some sense. In recognition of those expenses they get a lump sum supplement to their pay abroad and that supplement is exempted from tax under this provision. They do not have to itemize those costs; they do not have to enumerate how and why that amount was spent. But anything that is paid to them as a supplement for a foreign posting is exempt. That provision is applicable to staff of the Canadian embassies, Canadian armed forces posted abroad and certain types of CIDA employees and CIDA consultants.

Mr. Warner: What are these amounts? What range do they fit into? Is it from \$1,000 to \$10,000? Could you give us an indication?

Mr. Poddar: These amounts vary from posting to posting. In hardship postings, as they are called, the amounts can be very large.

Mr. Warner: What amount?

Mr. Poddar: They could easily be 15% to 25% or 30% of income.

Mr. Warner: What amount is that?

Mr. Poddar: Suppose the salary is \$60,000; so those amounts could be \$15,000 to \$20,000.

Mr. Warner: Do you feel that these amounts, \$15,000 or \$20,000, should be accounted for?

Mr. Poddar: It is not a question of my feelings. But it is paid in recognition of certain explicit or implicit costs incurred by

[Translation]

Sinon, je suggère que nous passions aux affaires étrangères, premier point.

M. Weyman: C'est traité d'une façon similaire. Là encore, parmi les catégories d'indemnités obtenues qui sont pratiquement des allocations pour frais personnels ou de subsistance normalement imposables, on prévoit une exonération pour les allocations de représentation ou autres allocations spéciales reçues et afférentes à une période d'absence hors du Canada. Cela s'applique à certaines personnes, dont: un membre des forces canadiennes, un ambassadeur, un ministre, un haut-commissaire, un fonctionnaire ou un représentant du Canada ou un agent général, un fonctionnaire ou un représentant d'une province; une personne qui accomplit des fonctions dans un autre pays que le Canada dans le cadre d'un programme d'aide au développement international établi ou souscrit par le gouvernement du Canada—essentiellement l'ACDI; et, en dernier lieu dans cette catégorie, un membre du personnel scolaire des forces canadiennes d'outre-mer qui a produit sa déclaration pour l'année sur la base qu'il était un résident du Canada est également exonéré d'impôt sur les allocations de représentation ou autres allocations spéciales reçues et afférentes à une période d'absence hors du Canada. Voilà donc pour la catégorie des personnes concernées.

M. Poddar: En fait, pour ce qui est du personnel des ambassades du Canada à l'étranger, il touche son traitement normal à l'étranger. Il reçoit en outre un montant supplémentaire pour ses fonctions de représentation et autres qui représentent des frais supplémentaires. Pour ces frais, ils touchent une somme globale qui vient s'ajouter à leur traitement, et ce supplément est exonéré aux termes de cet article. Ils ne sont pas tenus de présenter le détail de ces frais; ils n'ont pas à expliquer comment ils ont dépensé ce montant. Tout ce qui leur est versé à titre de supplément pour poste à l'étranger est exonéré. Cette disposition s'applique au personnel des ambassades du Canada, des Forces armées canadiennes en poste à l'étranger et de certains types d'employés de l'ACDI et d'experts-conseil embauchés par l'ACDI.

M. Warner: Quels sont ces montants? De quelle échelle s'agit-il? De 1,000\$ à 10,000\$? Pourriez-vous nous donner une indication?

M. Poddar: Cela varie d'un poste à l'autre. Dans les postes difficiles, comme on les appelle, ces montants peuvent être très importants.

M. Warner: Combien?

M. Poddar: Facilement 15, 25 ou 30 p. 100 du revenu.

M. Warner: Qu'est-ce que cela représente?

M. Poddar: À supposer que le salaire soit de 60,000\$, cela pourrait représenter de 15,000\$ à 20,000\$.

M. Warner: Estimez-vous que ces montants, 15,000\$ ou 20,000\$, devraient faire l'objet de notes de frais?

M. Poddar: Mon avis importe peu. Ce qu'il faut savoir, c'est que cela est versé en contrepartie de certains frais implicites ou

[Texte]

these employees at foreign postings. In some cases the amounts may be more than the costs incurred; in some cases they may be less. I am in no position to judge whether those amounts are more than or less than costs incurred.

Mr. Warner: I would think that in the case of an amount of \$20,000 perhaps we should consider this would be worth looking into a bit further. It is a fairly substantial amount. Perhaps it is justified that it be a non-accountable expense, but perhaps we should look at the possibility that it should be made accountable.

The Vice-Chairman: Mr. Dorin.

Mr. Dorin: I think we might ask the appropriate department, which I guess would be External Affairs, to give us some kind of an explanation. They would probably be the ones.

• 0945

Now, in essence, though, we are really not going to find any additional money for the government, I do not believe, because we are giving with one hand and taking with the other. If we were going to make it taxable, we would probably just have to increase the allowance that much, but it would be worthwhile to know, I think, the nature of these things.

The Vice-Chairman: Anything more in connection with that item one? Mr. Garneau.

Mr. Garneau: I would agree with the suggestion that at some point we could have someone from the Department of External Affairs. I would agree with that. We could move to the other item as far as I am concerned.

The Vice-Chairman: Mr. Garneau, we have asked the researcher to follow up on the requested items. It makes one recall the furore over the Hong Kong Club just a year ago. I think part of the hardship encountered there was overcome by the exotic membership in the club over there. It would be interesting to examine. Mr. Minaker.

Mr. Minaker: Mr. Chairman, I have looked through the different personal income tax measures on table one, and I could not find it covered in any area. Maybe it would be under foreign affairs. I believe there is such a category if you are employed outside of Canada that you can become recognized as a world citizen. Does that still exist? I know someone back about four or five years ago, who had been outside of the country working. He got declared a world citizen and was able to make some great capital gains on the sale of his business.

Mr. Weyman: Mr. Minaker, the basis for taxation in Canada is residence. A resident of Canada is taxed on his or her world income, that is income earned anywhere in the world. Now if someone can become a non-resident of Canada—and I emphasize “can become a non-resident of Canada”—after they have been a resident, then their tax status changes to the extent that as a non-resident of Canada they will only be taxed in Canada on really three or four defined types of income. I can tell you that these include income from employment in Canada, carried-on business in

[Traduction]

explicitement engagés par ces employés en poste à l'étranger. Dans certains cas, les montants sont plus élevés que les frais; dans d'autres, peut-être moins. Ce n'est pas à moi de juger s'ils représentent plus ou moins les frais engagés.

M. Warner: Lorsqu'il s'agit d'un montant de 20,000\$, peut-être qu'il serait bon d'examiner un peu mieux la question. C'est une somme importante. Peut-être qu'il est normal que l'on ne demande pas de comptes, mais peut-être aussi que l'on pourrait envisager d'en demander.

Le vice-président: Monsieur Dorin.

M. Dorin: Nous pourrions demander au ministère concerné, probablement les Affaires extérieures, de nous fournir un genre d'explication. Ils seraient probablement les mieux placés.

Mais je ne pense pas que cela puisse rapporter quoi que ce soit au gouvernement, car c'est donner d'une main pour prendre de l'autre. Si nous imposions cette allocation, il nous faudrait probablement l'augmenter d'autant, mais peut-être devrions-nous tout de même nous renseigner sur ce qu'il en est exactement.

Le vice-président: Y a-t-il d'autres questions à ce sujet? Monsieur Garneau.

M. Garneau: Je serais d'accord pour qu'à un certain moment, nous ayons quelqu'un du ministère des Affaires extérieures. Pour ma part, je crois que nous pouvons passer au point suivant.

Le vice-président: Monsieur Garneau, nous avons demandé aux chercheurs de fouiller un peu la question. On se rappellera la fureur soulevée, il y a un an à peine, par l'histoire du club de Hong Kong. On avait oublié les difficultés du poste à ce club dont les membres étaient plus ou moins tous exotiques. Ce serait une question intéressante à examiner. Monsieur Minaker.

M. Minaker: Monsieur le président, j'ai examiné les différentes mesures fiscales touchant le revenu personnel et je n'ai rien trouvé au premier tableau à ce sujet. Peut-être cela se trouve-t-il au chapitre des affaires étrangères. Je crois en effet que dans certains cas, si vous êtes employé en dehors du Canada, vous pouvez alors être reconnu comme citoyen du monde. Cela existe-t-il toujours? Je connais quelqu'un qui, il y a quatre ou cinq ans, avait été travailler en dehors du Canada. Il s'était fait déclarer citoyen du monde et avait réussi à réaliser d'importants gains en capital en vendant son affaire.

M. Weyman: Monsieur Minaker, la base d'imposition au Canada est la résidence. Un résident du Canada est imposé sur son revenu mondial, c'est-à-dire le revenu qu'il touche n'importe où dans le monde. Si quelqu'un peut devenir un non-résident du Canada—et j'insiste sur «peut devenir un non-résident du Canada»—après avoir été résident, sa situation fiscale change dans la mesure où, à titre de non-résident du Canada, il ne sera imposé au Canada que sur trois ou quatre types de revenu bien définis. Je puis vous dire que cela inclut le revenu d'un emploi au Canada, les affaires réalisées au

[Text]

Canada, and thirdly where they have disposed of certain taxable Canadian property such as a piece of real estate in Canada or a business asset in Canada. Also, as non-residents they are taxed on investment income flows from Canada by way of our withholding tax system.

Now how that relates to the example you have described I am not sure. I would presume first that they have established themselves as no longer being resident in Canada; secondly, the property they sold must have been outside Canada, or at least not what we call taxable Canadian property, for it not to be subject to tax in Canada even when disposed of by a non-resident, but world citizenship as such, using that term, is not a factor that is relevant to Canadian taxation.

Mr. Minaker: I do not want to dwell too long on this, Mr. Chairman; I just have a further question concerning his share within a consulting engineering firm. I am just wondering if the consulting engineering firm or a company also had another company within another country, whether they could transfer shares to that other country and then maybe make the sale there.

Mr. Weyman: They could, yes. They first would have to become non-resident. It does not follow automatically that an engineer who is sent on an overseas engagement ceases to be resident in Canada. It is often stated that if you are away two years you are no longer a resident. That is not necessarily correct. It is a factual issue whether a person who is absent from the country, even for so long as two years or longer, has or has not become a non-resident, particularly in an employment situation where there is a very strong inference, almost a commitment on the employer's part, that they will be back in Canada when that contract is over. Having said that, if they can become non-resident and if in fact what they sell in terms of capital profit is not shares of a Canadian company but shares of a foreign company, such as a subsidiary, then I think technically they could avoid or would avoid any tax in Canada.

• 0950

There is also a factor which is built into the next item under foreign affairs—namely, the overseas employment exemption. Certainly individuals working on foreign contracts, in certain circumstances we will discuss in a moment when we get to this item, get a significant credit which has the effect clearly of reducing their Canadian tax liability. And it may be in that context they would be able to save some Canadian tax on selling an investment.

Mr. Minaker: If they were then to return to the country eventually and try to bring some of those assets or moneys back in, would it become taxable?

Mr. Weyman: No. There is no tax on bringing assets in. If they had never ceased to be resident, then really the position has just flowed right through. Their tax status has been unchanged and it has flowed right through their period of absence back into their return to Canada. If they had become non-resident, then that is an event on becoming non-resident where you are deemed to dispose of your capital assets

[Translation]

Canada et, troisièmement, la vente de certaines propriétés canadiennes imposables, comme de l'immobilier au Canada, ou une entreprise au Canada. D'autre part, les non-résidents sont imposés sur leurs produits de placements au Canada par le biais de notre système de retenue des impôts.

Évidemment, je ne suis pas sûr que cela corresponde exactement à l'exemple que vous avez donné. Je suppose que tout d'abord, l'intéressé a déclaré qu'il n'était plus résident au Canada; deuxièmement, les biens vendus doivent avoir été en dehors du Canada, ou du moins ne pas correspondre à ce que l'on appelle des biens canadiens imposables. Sinon cela aurait été imposé, même en étant vendu par un non-résident. Toutefois, l'appellation «citoyen du monde» n'est pas un facteur pertinent en fiscalité canadienne.

M. Minaker: Je ne voudrais pas insister trop longtemps là-dessus, mais j'aurais encore une question à propos de sa part dans un cabinet d'ingénieurs-conseil. Je me demande si, au cas où ce cabinet ou une société aurait également une autre société dans un autre pays, on pourrait transférer des actions dans l'autre pays et vendre là-bas.

M. Weyman: Oui, c'est possible. Il faudrait tout d'abord devenir non-résident. Ce n'est pas parce qu'un ingénieur est envoyé en poste à l'étranger qu'il cesse automatiquement d'être résident du Canada. On dit souvent que si l'on est absent deux ans, on n'est plus résident. Ce n'est pas nécessairement vrai. Il faut savoir si la personne qui est absente du pays, même pour aussi longtemps que deux ans ou plus, est ou n'est pas devenue non résidente, particulièrement lorsqu'il s'agit d'un emploi où l'employeur a laissé clairement entendre, s'il ne s'y est pas complètement engagé, que les intéressés reviendront au Canada à l'expiration du contrat. Cela dit, s'ils peuvent devenir non-résidents et que ce qu'ils vendent avec profit, ce ne sont pas des actions d'une compagnie canadienne, mais des actions d'une compagnie étrangère, d'une filiale étrangère, je crois que techniquement, ils n'ont pas à payer d'impôt au Canada.

Au chapitre des affaires étrangères, il y a de plus la déduction pour emploi outre-mer. Ceux qui travaillent sous contrat à l'étranger, en fonction de certaines circonstances dont nous discuterons tout à l'heure, bénéficient d'un crédit d'impôt important qui a pour effet de réduire leur imposition au Canada. C'est ce crédit qui leur permet en partie d'éviter une certaine imposition au Canada lorsqu'ils vendent des actions.

M. Minaker: S'ils rentrent au Canada, les avoirs qu'ils ont acquis ou l'argent rapporté par ces avoirs deviennent-ils imposables?

M. Weyman: Non. Ces avoirs rapatriés ne sont pas imposables. S'ils n'ont jamais cessé d'être résidents, qu'ils soient ou non absents du Canada ne change rien, leur statut de contribuables aux yeux de l'impôt demeure inchangé. Par contre, s'ils sont devenus non-résidents, on considère qu'ils se sont désaisis de tous leurs avoirs, avec les conséquences fiscales que cela implique. Lorsqu'ils redeviennent résidents, on considère

[Texte]

worldwide, which itself will trigger tax consequences. Then when you become resident again you are sort of deemed to reacquire all your assets at that time with a cost equal to their value at that time.

The Vice-Chairman: Okay. Thank you. Mr. Dorin.

Mr. Dorin: I am not sure if this is the appropriate place for it, but Mr. Minaker has raised what I consider to be a very significant issue—and maybe you could make a comment on it—the fact that in Canada we do tax on the basis of residency as opposed to the United States which, I believe, taxes on the basis of citizenship. Correct me if I am wrong. It seems to me we have situations where people who are citizens of Canada, leave Canada and move to Florida or whatever, continue to receive in many cases I believe old age pensions and others from Canada, are not subject to Canadian taxation and do not have to file a tax return. Is that true?

Mr. Weyman: If they indeed become non-residents. I keep coming back to that point about becoming a non-resident because it is not as easy as many people think to just break your residential ties with Canada by just moving away. But if you really can separate yourself from the country in terms of having no place to live in here that is available to you, either permanent or temporary, or by having no bank accounts and having no membership in clubs—that surprisingly is a factor in this issue—if you really can do that thing and you have become non-resident, then indeed you would not be required to file an income tax return in Canada in respect of pension income.

However, pension income is subject, when paid to a non-resident of the country, to a withholding tax. So there is still some tax. And then you have to look at the double taxation agreement between Canada and the other country to see whether there is a restricted rate applicable. But normally the rate is 25%.

Mr. Dorin: I know of an example, a very good example, of somebody who in essence moved out of the country—I presume they received pensions—but they were careful to . . . They return to Canada frequently and are careful to stay here no more than 183 days.

Mr. Weyman: That is part of the way people sort of believe there are rules of thumb, that if you stay 182 days you are okay and if you stay 184 days you would be not okay. I do not believe that in strict terms that is the test that one looks to. It is not written anywhere that a person who has been a resident of Canada and then absents himself from the country for 182 days a year thereafter is no longer resident. It is not written anywhere that this is the case. It does say that a person who spends more than 183 days here during a year is deemed to be a resident, but the converse does not follow from that.

The Vice-Chairman: Just let me interject for a second, gentlemen, if I could just have your attention for a second. I notice we have approximately 110 items under the personal income tax aspect of this.

[Traduction]

qu'ils se resaisissent de tous leurs avoirs à un coût égal à la valeur courante.

Le vice-président: Très bien. Merci. Monsieur Dorin.

M. Dorin: Je ne sais si c'est l'endroit pour en discuter, mais M. Minaker vient de soulever une question que je considère comme fort importante—et vous voudrez peut-être nous en toucher un mot ou deux—à savoir qu'au Canada, c'est la résidence qui détermine la fiscalité, alors qu'aux États-Unis, sauf erreur, c'est la citoyenneté. Corrigez-moi si je me trompe. Nous avons des citoyens canadiens qui quittent le Canada, s'installent en Floride ou ailleurs, et continuent, dans de nombreux cas, sauf erreur, à percevoir leur pension de vieillesse ou d'autres avantages canadiens, tout en n'étant plus assujettis à la fiscalité canadienne et tout en n'ayant plus à remplir des déclarations d'impôt, n'est-ce pas?

M. Weyman: S'ils ne sont plus résidents. Je reviens toujours à cette question de la non-résidence, car il n'est pas aussi facile que certains le pensent de briser tous les liens résidentiels avec le Canada simplement en partant. Si vous n'avez plus ni résidence permanente ni résidence temporaire, si vous n'avez ni compte bancaire et si vous n'êtes plus membre d'aucun club—c'est peut-être surprenant, mais c'est aussi un facteur—si vous n'avez plus aucun lien physique avec le Canada, vous êtes alors véritablement un non-résident, et dans ce cas, vous n'êtes plus tenu de déclarer au Canada vos revenus de pension.

Cependant, les revenus de pension, lorsqu'ils sont versés à un non-résident, sont assujettis à une taxe forfaitaire. Il reste donc une certaine forme d'imposition. Il faut, dans ce cas, tenir compte de l'entente de double imposition entre le Canada et le pays concerné pour respecter le taux applicable, s'il y en a un. Mais généralement, ce taux est de 25 p. 100.

M. Dorin: Je connais l'exemple parfait d'une personne qui, à toutes fins utiles, a quitté le pays—et je suppose qu'elle perçoit ses prestations de retraite—mais elle s'arrange . . . Elle revient souvent au Canada, mais s'arrange pour que son séjour ne dépasse pas 183 jours.

M. Weyman: Certains pensent qu'il y a une espèce de règle. Si vous restez 182 jours, ça va, si vous restez 184 jours, ça ne va pas. Les choses ne se passent pas ainsi et ne sont pas considérées ainsi. Il n'est écrit nulle part qu'un résident canadien qui s'absente du pays pendant 182 jours perd automatiquement son statut de résident. Ce n'est écrit nulle part. Il est dit qu'une personne qui passe plus de 183 jours sur le territoire canadien pendant une année est considérée comme étant résidente, mais l'inverse n'est pas automatique.

Le vice-président: Permettez-moi de vous interrompre un instant, messieurs, et d'avoir votre attention. D'après ce que je peux voir, il y a environ 110 mesures fiscales sélectives concernant l'impôt sur le revenu des particuliers.

[Text]

• 0955

As I understand it, this is the last session we have with Mr. Weyman, although it may be possible to schedule extra meetings and have him back. But I am wondering if it would be useful to consider examining in detail the items in which there is significant tax loss, if you like, or significant revenue loss and perhaps skip the ones that are considered negligible according to the report for the time being. Do you consider that there is merit in that?

Mr. Garneau: I would agree.

The Vice-Chairman: If any of you has a particular interest in some of them, I am sure we could return to them.

All right, item two, under foreign affairs, Mr. Weyman, please.

Mr. Weyman: There is a provision now that we call the overseas employment tax credit, and it is basically given to people working outside Canada for at least six consecutive months. Basically, it is where they are working in terms of construction, installation, agricultural or engineering activities or certain natural resource activities that this credit is available. I should state that it is not available to employees who work outside Canada in this way under a CIDA contract.

Mr. Minaker: Would the Canadian Armed Forces be exempt from that?

Mr. Weyman: No, it not apply to that. This is very much a private sector provision, and it is limited to those particular types of activities to which I just referred.

Mr. Poddar: If I may add this, Mr. Chairman, initially this provision was brought in when quite a few Canadian companies were exploring the Middle East market for fairly large contracts. At that point in time it was really a question of setting the higher cost, because quite often under the Canadian Income Tax Act, if the employer provides housing, all the cost of benefit of housing has to be included in income. But if you go to Saudi Arabia, the value of your house may be \$24,000 or \$25,000 in terms of the rental value, and if you include that rental value in your income you are paying tax on a very large amount even though you do not really get an additional benefit of that magnitude.

Essentially, this provision became an incentive for working abroad because other countries such as the U.K. and the United States, in order to make those contracts attractive to the local businesses, started exempting employment income from those contracts abroad. So the design of this provision was modified from really an offset to the higher cost of living in those countries to a genuine incentive in order to offset the international competitive disadvantage Canadian employees will have in those locations vis-à-vis the U.K. and the United States.

This provision has also been modified. Initially it was an exemption; now it is a credit. Basically, up to 80% of tax on overseas employment income is refunded through this credit up to \$100,000 of income. So if you make \$100,000 of income

[Translation]

Si je ne m'abuse, c'est la dernière fois que nous rencontrons M. Weyman, bien qu'il soit possible de prévoir des réunions supplémentaires. Je me demande s'il ne serait pas plus utile d'examiner en détail les mesures à l'origine de pertes fiscales importantes, si vous voulez, ou de pertes de revenu importantes, et peut-être de sauter pour l'instant celles qui sont jugées négligeables. Ne pensez-vous pas que cela serait préférable?

M. Garneau: Tout à fait d'accord.

Le vice-président: Si une de ces mesures vous intéresse tout particulièrement, nous pourrions toujours y revenir.

Très bien. Le numéro deux des affaires étrangères. Monsieur Weyman, je vous en prie.

M. Weyman: Il existe à l'heure actuelle ce que nous appelons un crédit d'impôt pour emploi outre-mer, et pour l'essentiel, il est accordé à ceux qui travaillent hors du Canada pendant un minimum de six mois consécutifs. En gros, ce crédit est accordé à ceux qui travaillent dans les domaines de la construction, de l'agriculture, du génie ou des ressources naturelles. Je devrais ajouter que ceux qui travaillent sous contrat pour l'ACDI n'y ont pas droit.

M. Minaker: Les forces armées canadiennes bénéficient-elles de ce crédit?

M. Weyman: Non. C'est une disposition qui vise avant tout le secteur privé et qui est limitée à ces types particuliers d'activités que je viens de citer.

M. Poddar: Je pourrais peut-être ajouter, monsieur le président, qu'au départ, cette disposition a été prise alors qu'un certain nombre de compagnies canadiennes faisaient de la prospection de marché au Moyen-Orient pour des contrats assez importants. Il fallait en réalité trouver une solution pour certains avantages. En vertu de la loi canadienne sur l'impôt, si l'employeur fournit un logement, c'est un avantage qui doit être déclaré dans le revenu. Cependant, en Arabie Saoudite, la valeur locative de votre logement peut atteindre 24,000\$ ou 25,000\$, et si vous incluez cette valeur locative dans votre revenu, il vous faut payer un impôt sur un montant très important, alors qu'en réalité, il ne s'agit pas d'un avantage supplémentaire.

Finalement, cette disposition s'est transformée en encouragement fiscal, car les autres pays, tels que le Royaume-Uni et les États-Unis, afin d'encourager leurs entrepreneurs à rechercher ces contrats, ont décidé d'exonérer d'impôt les participants. Cette disposition qui, au départ, devait compenser le coût de la vie élevé dans ces pays s'est transformée en encouragement fiscal pour que les Canadiens travaillant dans ces pays ne soient pas désavantagés par rapport à leurs homologues britanniques et américains.

Cette disposition a également été modifiée. Au départ, c'était une exonération; maintenant, c'est un crédit. Jusqu'à 80 p. 100 de l'impôt sur le revenu pour emploi outre-mer est remboursé par ce crédit, jusqu'à concurrence de 100,000\$ de revenu. Donc, par exemple, si votre emploi en Arabie Saoudite

[Texte]

from an employment, say, in Saudi Arabia, you pay a tax effectively on only \$20,000 of that income.

The Vice-Chairman: Is there any more in regard to that one? We will move on to defence, the first item.

Mr. Weyman: Mr. Chairman, there is a specific exclusion from income provided for these types of allowances and pensions, as noted there. These are provided actually under the section 81 we discussed earlier, paragraphs 81.1(d) and (e). Item 1 is paragraph 81.1(d) and item 2, which is somewhat insignificant, is paragraph 81.1(e). War Saving Certificates is paragraph 81.1(b).

Mr. Dorin: What justification is there for excluding them? If we are starting out with the basic premise that income is income, I have trouble with any of these things that exclude them for esoteric purposes.

• 1000

Mr. Weyman: Mr. Chairman, it is difficult to answer because these go back to a significant number of years ago. We are talking about these defence items now, I presume. Yes.

I think it would be necessary to look at the particular circumstances at that time. If you are asking the question of why today is it still relevant to exempt these service pensions from another country, I should state it is only available anyway if there is a reciprocal arrangement between Canada and the other country concerned.

They grant substantially similar relief to the exemption we give. I suppose there is a feeling that if there is a pension paid because somebody has become disabled or died on government service in the time of war, the pension should not be taxable.

Mr. Dorin: It seems to me we have two objectives in this exercise. One, presumably, is to maybe pick up a little revenue, but the other one is that if we can get rid of some of these obscure provisions and simplify the act, and I do not know how we approach that . . .

Mr. Poddar: Excuse me a second, I can add to that. Items like number two, "known tax exempt service pensions from some other country" . . . Even though they are obscure items, I do not believe they really add much to the complexity and the Government of Canada has certain international obligations.

Consider, for example, a person in Europe getting a war pension which is exempt from tax in that country. If he moves to Canada, suddenly the pension becomes taxable. Quite often what happens is the amount of the pension is set taking into account the tax exemption in that country. If you move abroad and the pension becomes taxable, your pension does not go up and you suffer an economic loss.

Because of this situation, there are certain international agreements which have been signed between Canada and other countries to recognize. In aggregate, these amounts are not

[Traduction]

vous rapporte 100,000\$, vous n'êtes en réalité imposé que sur 20,000\$.

Le vice-président: Y a-t-il d'autres commentaires? Dans ce cas, nous passons au premier point de la défense.

M. Weyman: Monsieur le président, comme vous pouvez le voir, certains types précis d'allocations et de pensions sont exonérés. Ces exonérations sont prévues à l'article 81, dont nous avons parlé un peu plus tôt, les alinéas 81.1d) et e). Le numéro 1 correspond à l'alinéa 81.1d) et le numéro 2, qui est assez insignifiant, à l'alinéa 81.1e). Les certificats d'épargne de guerre sont couverts par l'alinéa 81.1b).

M. Dorin: Quelle est la justification de ces exonérations? Si notre prémisses de base est qu'un revenu est un revenu, j'ai du mal à comprendre ces exonérations ésotériques.

M. Weyman: Monsieur le président, il est difficile de répondre, car cela remonte à un certain nombre d'années. Je suppose que nous parlons de ces mesures concernant la défense. Oui.

Il faudrait se renseigner sur les circonstances particulières de l'époque. Si vous me demandez de justifier aujourd'hui l'exonération de pensions militaires versées par un autre pays, je vous répondrais que de toute manière, il n'y a exonération qu'en cas d'entente réciproque entre le Canada et l'autre pays concerné.

Ces pays accordent une exonération relativement analogue à la nôtre. Je suppose qu'il est considéré que si une pension d'invalidité de guerre ou de décès en temps de guerre au service du gouvernement est versée, cette pension devrait être exonérée d'impôt.

M. Dorin: Il me semble que nous nous sommes fixé deux objectifs. Le premier, je suppose, est de trouver quelques petites sources supplémentaires de revenu, mais l'autre est de nous débarrasser, dans la mesure du possible, de certaines dispositions obscures et de simplifier la loi, et je me demande comment nous devrions procéder . . .

M. Poddar: Excusez-moi un instant, je peux ajouter quelque chose. Des mesures comme le numéro 2: «exonération des pensions militaires versées par un autre pays» . . . Même si ce sont des mesures obscures, je ne crois pas qu'elles ajoutent vraiment à la complexité, et le gouvernement du Canada a certaines obligations internationales.

Prenez l'exemple d'une personne qui, en Europe, touche une pension de guerre exonérée d'impôt. Cette personne vient s'installer au Canada. Tout d'un coup, sa pension devient imposable. Très souvent, ce qui arrive, c'est que le montant de la pension est justement fonction de l'exonération fiscale. Si vous vous installez à l'étranger et que votre pension devient imposable, votre pension n'augmente pas, et vous subissez une perte économique.

A cause de cette situation, certaines ententes internationales ont été conclues entre le Canada et d'autres pays. Au total, ces

[Text]

very large and it would be very difficult for Canada to move away from these international obligations.

Mr. Dorin: Well, can you somehow help us in this exercise so that as we go through this, we can target in on the ones where there is some potential to do something and ignore the rest?

Mr. Weyman: Can I just respond, Mr. Chairman? That, of course, is a very substantial value judgment on our part and it is a political judgment call anyway, I would suspect. If you are asking us whether any of these represent a waste of government money, the answer is none, and may we please leave?

Mr. Dorin: Maybe we can set some kind of parameters here.

The Vice-Chairman: Perhaps this is the time to examine exactly what it is we are doing. I understand we are going through these items point by point, firstly, to evaluate their effectiveness.

Are they accomplishing something in return for the loss to the treasury? And coincidentally or secondarily, we are also determining whether there are some in there that are redundant and could be eliminated in order to reduce the complexity of the act, to simplify it. Is this the background?

Mr. Weyman: Mr. Chairman, I think we could be of some use to the committee in responding to the question you have just put by talking about or describing to you the criteria we would use in evaluating any tax measure.

Mr. Poddar and I have discussed this since our last meeting. We thought, for example, we could give you an example such as the registered home ownership savings plan, which was, as you know, terminated by the government in the May 1985 budget, effective that date.

We could give you a perspective as to the criteria and some of the factors which are relevant to the decision-making process which the government needs to go through in looking at any of these measures. If it would help the committee, we would be pleased to spend a few minutes and do that.

The Vice-Chairman: Well, I think I heard what you said. Are you proposing to do that with each item in turn?

Mr. Weyman: No, no, just as a general comment now, to set the stage.

The Vice-Chairman: Okay.

• 1005

Mr. Garneau: To answer the question of Mr. Dorin, an easy principle to apply is just to let them increase all the pensions and make them taxable on the same basis as any other pension.

Mr. Weyman: Well, Mr. Garneau, this point was not clear before, with respect. These are not Canadian pensions which we are talking about in this item two. These are pensions in item two that are paid; they arise out of war service and they are paid by a country that was an ally of Canada at the time of the war service. And as Mr. Poddar said, this is where in the

[Translation]

montants ne sont pas très importants, et il serait très difficile au Canada d'ignorer ces obligations internationales.

M. Dorin: Pourriez-vous nous faciliter la tâche en nous signalant certaines mesures plutôt que d'autres?

M. Weyman: Pourrais-je répondre, monsieur le président? Bien évidemment, cela équivaldrait à un jugement de valeur de notre part et, à la limite, à un jugement politique, je suppose. Si vous nous demandez lesquelles de ces mesures représentent un gaspillage des deniers publics, la réponse est simple: aucune, et maintenant, est-ce que nous pouvons partir, s'il vous plaît?

M. Dorin: Nous pourrions peut-être fixer certains paramètres.

Le vice-président: Il est peut-être temps de réfléchir exactement à ce que nous faisons. Je crois comprendre que nous passons en revue toutes ces mesures, tout d'abord, dans le but d'évaluer leur efficacité.

La perte pour le Trésor public est-elle justifiée? Simultanément, ou corollairement, nous essayons également de déterminer si certaines font double emploi et si elles pourraient être éliminées, afin de minimiser la complexité de la loi, de la simplifier. C'est bien le but de l'exercice?

M. Weyman: Monsieur le président, nous pourrions peut-être vous faciliter la tâche en vous décrivant les critères que nous utilisons pour évaluer toute mesure fiscale.

M. Poddar et moi-même en avons discuté depuis notre dernière réunion. Nous avons pensé, par exemple, nous servir de l'exemple du régime d'accès à la propriété, auquel, comme vous le savez, le budget du gouvernement de mai 1985 a mis un terme.

Nous pourrions vous donner une idée des critères et des facteurs entrant dans les décisions prises par le gouvernement. Si cela peut vous sembler utile, nous nous ferons un plaisir de le faire.

Le vice-président: Je crois vous avoir entendu. Proposez-vous de le faire pour chacune de ces mesures?

M. Weyman: Non, non, simplement un commentaire général pour planter le décor.

Le vice-président: Très bien.

M. Garneau: J'ai une réponse à la question de M. Dorin. Il suffirait d'augmenter toutes ces pensions et de les imposer sur la même base que les autres.

M. Weyman: Monsieur Garneau, ce n'est pas aussi simple. Il ne s'agit pas de pensions canadiennes. Il s'agit de pensions versées par des pays qui étaient les alliés du Canada pendant la guerre. Comme M. Poddar vous l'a indiqué, dans ces pays étrangers, ces pensions sont exonérées d'impôt, et leur montant a été calculé en conséquence. Le problème se pose lorsque ces

[Texte]

foreign country they are tax free, and so the amount of them has been set in that environment and then the recipient moves to Canada. And we are saying they should not be taxable because if they are, the whole economic benefit of them is destroyed from the recipient's point of view. This is why in that one I would suggest we just not consider any change to it. It represents only four and a half lines in the Income Tax Act anyway, as an example.

The previous one is Canadian, but . . . And there your point is well taken; if they become tax free, then presumably to maintain the economic benefit to the recipient the whole level of those payments would have to be increased commensurately.

The Vice-Chairman: Mr. Minaker.

Mr. Minaker: When Mr. Dorin was raising the questions, I thought he was raising them on item one as well as item two. I had a question, or a comment, to make about the veterans allowances. My understanding is that the veterans allowance is similar to what provincially would be social allowance for a civilian, if they did not have means of an income because of the fact that they were in the war and were not able to establish a pension plan or something. So I know this veterans allowance is paid out based on a means test. Is it not similar to the approach that has been taken by the government, where they do not count social assistance as income? I see further on that they are not taxed, and it is shown as a five million, or something like that, item.

If we were to change the policy or regulations regarding the veterans pension, would we not have to look at the other one regarding the civilians?

Mr. Poddar: Mr. Chairman, this is an area where the approach that you suggested earlier for the diplomats' allowances can also be followed for this item. For example, you could ask Veterans Affairs to provide a detailed account of these benefits, who gets them how, and perhaps ask them whether it is appropriate to exempt them.

We could do the analysis ourselves, but more specifically, the answer to your question is my impression is these amounts go beyond needs and means test. They are not comparable exactly to the social assistance payment that provinces pay.

Mr. Minaker: No, I agree with you, but the principle is there that there is no means of income for these particular citizens because of the circumstances of World War II, we will say, and for that reason the allowance is made available to them. And they can qualify for this, in my understanding, if there is no other means of income. It has nothing to do with, say, an injury that occurred during wartime, which would be a pension. So in that regard, it is sort of similar to private civilian social assistance, which is not, in our understanding, taxable.

[Traduction]

pensionnés viennent s'installer au Canada. Nous disons que ces pensions devraient continuer à être exonérées, car si elles ne l'étaient pas, leurs bénéficiaires en perdraient tout l'avantage économique. C'est la raison pour laquelle, à mon avis, il ne faut rien changer. Quoi qu'il en soit, cela ne représente que quatre lignes et demie dans la Loi sur l'impôt.

L'exonération précédente est canadienne, mais . . . Dans ce cas, votre proposition est bonne; si elles étaient imposées, pour maintenir l'avantage économique que cela représente pour le bénéficiaire, il faudrait que les montants soient augmentés proportionnellement.

Le vice-président: Monsieur Minaker.

M. Minaker: Lorsque M. Dorin a posé ces questions, j'ai pensé qu'elles s'adressaient aussi bien au numéro 1 qu'au numéro 2. J'avais une question, ou un commentaire, à faire au sujet de ces allocations versées aux anciens combattants. Je crois comprendre que ces allocations versées aux anciens combattants sont analogues aux allocations sociales versées par les provinces aux civils, puisque ayant servi leur pays pendant la guerre, ils n'ont pas touché de revenu et n'ont pu participer à un régime de pensions ou autre. En conséquence, ces allocations versées aux anciens combattants sont calculées en fonction d'un barème. N'est-ce pas la même chose que pour les prestations sociales, qui ne sont pas considérées comme un revenu par le gouvernement? Je vois un peu plus loin que ces prestations sont exonérées et que cela représente environ 5 millions de dollars.

Si nous décidions de changer la politique ou les règlements concernant les allocations des anciens combattants, ne nous faudrait-il pas également considérer celles concernant les civils?

M. Poddar: Monsieur le président, nous pourrions faire dans ce cas la même chose que vous avez suggérée pour les indemnités versées aux diplomates. Par exemple, on pourrait demander au ministère des Affaires des anciens combattants de nous fournir un compte détaillé de ces prestations, une liste des bénéficiaires, et peut-être leur demander si ces exonérations sont justifiées.

Nous pourrions faire l'analyse nous-mêmes, mais pour répondre plus spécifiquement à votre question, j'ai l'impression qu'il est impossible d'appliquer un barème à ces montants. Ils ne sont pas exactement comparables aux montants des prestations sociales versées par les provinces.

M. Minaker: Non, je suis d'accord avec vous, mais il reste que ces citoyens se sont trouvés sans revenu à cause des circonstances de la Deuxième Guerre mondiale, dirons-nous, et c'est pour cette raison que ces allocations leur sont versées. Ils y ont droit, d'après ce que je crois comprendre, s'ils n'ont pas d'autres formes de revenu. Cela n'a rien à voir, disons, avec une blessure reçue pendant la guerre, qui donne droit à une pension. Donc, à cet égard, c'est en quelque sorte analogue aux prestations sociales versées aux civils, prestations qui sont exonérées d'impôt.

[Text]

Mr. Poddar: I am sorry, I do not have all the criteria. I have not reviewed them recently.

Mr. Minaker: The other question I had, Mr. Chairman, was do you have the 1984 or 1985 figures for this? I would think that it would start to diminish that value as the veterans become deceased.

Mr. Poddar: The downturn has not really started yet.

Mr. Minaker: But it will be a downturn, will it not?

Mr. Poddar: Eventually.

The Vice-Chairman: Hopefully.

Mr. Minaker: Well, if we do not have any more wars.

Mr. Garneau: The increase there is due to the inflation problem?

Mr. Poddar: Inflation, and the amounts will have been increased from time to time over and above inflation.

The Vice-Chairman: I wonder, gentlemen, perhaps the approach is simply to carry on the way we have been on each item and ask that our witnesses provide some sort of evaluation, and we will bear in mind possible simplification. Are we done with defence item one then? Item two? Item three.

• 1010

M. Garneau: Au sujet de ce qu'on appelle en français l'exonération du revenu des certificats d'épargne de guerre..., est-ce qu'il en reste encore de cela?

M. Poddar: Oui.

M. Garneau: Beaucoup?

M. Poddar: Je ne sais pas, mais...

Mr. Garneau: Mr. Chairman, if Mr. Weyman is going to be with us for the rest of this meeting, why do we not go to the big amount, as you suggested earlier, unless our witness can come and work with us for a couple of weeks? But if not, I wonder if your suggestion should not be looked at seriously. Item number five, for example: I have \$100 million there and \$400 million at the bottom of the page and we have \$4.9 billion on the RRSP, so I wonder if we should not go to the big amount—except if he can come back and stay.

The Vice-Chairman: I am at a loss, Mr. Garneau. I assume that at the rate we have been going, the expectation was that Mr. Weyman would be back on occasion. I am not averse to jumping ahead. Human nature dictates that we would spend hours on a two-dollar item and gloss over the billion-dollar one, as you know, Mr. Garneau.

Mr. Poddar: Mr. Chairman, if I could make a comment. Some of the items that have N/A are very large, much larger than some of the items that have been quantified. Items that have an S are very small items. So if you go on the basis of the numbers, items S would be very small, but quite a few N/As... For example, the cash basis accounting for farming is an N/A, but that item is very large in aggregate dollars.

[Translation]

M. Poddar: Je m'excuse, mais je ne me souviens pas de tous les critères. La dernière fois que je les ai étudiés remonte à un certain temps.

M. Minaker: Mon autre question, monsieur le président, était la suivante: avez-vous les chiffres pour 1984 ou 1985? Je suppose que ces chiffres commencent à diminuer avec la disparition des anciens combattants.

M. Poddar: Nous n'en sommes pas vraiment encore là.

M. Minaker: Mais ces chiffres diminueront, n'est-ce pas?

M. Poddar: Éventuellement.

Le vice-président: Nous l'espérons.

M. Minaker: S'il n'y a pas d'autre guerre.

M. Garneau: Cette augmentation, c'est un problème d'inflation?

M. Poddar: D'inflation et d'augmentations ponctuelles des allocations.

Le vice-président: Je me demande, messieurs, si nous ne devrions pas simplement suivre l'ordre du tableau, poser quelques questions à nos témoins et noter toutes les possibilités de simplification. Nous en avons terminé avec le paragraphe un? Le paragraphe deux? Le paragraphe trois.

Mr. Garneau: As regards nontaxation of income from war savings certificates, there are still some of those around?

Mr. Poddar: Yes.

Mr. Garneau: A large number of them?

Mr. Poddar: I could not say...

M. Garneau: Si M. Weyman doit être avec nous le reste de la matinée, pourquoi ne discutons-nous pas des montants importants, comme il a été proposé un peu plus tôt, à moins que nos témoins soient prêts à rester avec nous une ou deux semaines? Sinon, la suggestion qui a été faite est excellente. Au paragraphe cinq, par exemple, il y a 100 millions de dollars; au bas de la page, il y a 400 millions de dollars, et sous les REÉR, 4.9 milliards de dollars. Nous pourrions tout de suite passer à ces paragraphes importants, à moins que M. Weyman soit prêt à revenir et à rester.

Le vice-président: Je ne comprends pas, monsieur Garneau. À en juger par les progrès que nous avons faits, je supposais que M. Weyman devait revenir à quelques occasions. Je n'ai rien contre le fait de sauter des paragraphes. La nature humaine fait que nous avons tendance à discuter pendant des heures de tout petits montants et à passer rapidement sur les montants atteignant des milliards de dollars.

M. Poddar: Je voudrais faire une observation. Certains des postes où il est indiqué «n.d.» représentent des montants considérables, beaucoup plus considérables que des postes où les montants sont spécifiés. Les postes où il est indiqué «n.» représentent de très petits montants. Donc, de façon générale, les postes «n.» représentent de petits montants, alors qu'il y a beaucoup de postes «n.d.»... Par exemple, la comptabilité de

[Texte]

Mr. Weyman: Some billion, I am sure. I mean, that is essentially—that item is why farmers have an average tax rate of some 8%, or some lower now. But by the same token, those items were dealt with in the study on farm taxation that was published a year ago.

The Vice-Chairman: Perhaps, Mr. Garneau, we might try proceeding point by point and perhaps we could go speedily through the small ticket items. Are we then onto economic development and support, farming and fishing? Item one.

Mr. Weyman: Well, as you note, Mr. Chairman, items one, two, three, and four together are bracketed on the basis that the data is not available, and maybe we should focus on the cash basis accounting item as at least illustrative of the situation. What is happening here, as probably the committee members are aware, is that farmers will of course, in the normal course, do their accounting on an accrual basis. I mean that, if you like, is the method that is used by all other taxpayers, full accrual accounting to determine their income.

In the case of farmers and fishermen, they are permitted, and historically have been permitted for many years—even prior to the 1972 tax reform, through the 1972 tax reform, right up to date—to compute their income for tax purposes on a cash basis. And in the case of farmers that is usually justified on the basis that they, even in terms of large operations, would basically not see the fruits of their labour until the cash came in. So they do compute their income that way; they report it as received and of course deduct their outlays as they pay for them rather than when the expense is actually incurred.

Now the effect of that is of course to defer income. It would defer income from the year in which the crop is harvested to the year in which the proceeds from selling the crop are received, whatever the crop may be, because farming is a very, very broad industry from a tax point of view.

• 1015

We have no way of measuring the dollar impact of that. I mean, it would be necessary for all farmers not only to submit the income that they compute under the present rules for tax purposes, but they would also have to submit—if they prepare them, which is in many cases not the case—their accrual basis statements, income statements. We would then have to proceed through a very elaborate analysis to compare the two results, and that just is clearly impossible to do. That is sort of the situation we are talking about here.

Mr. Poddar: I could add, Mr. Chairman, that this is an area where even the farm community is very keen to have some analysis done. For example, most farmers find block averaging a complicated calculation. They fill out the forms and they do save taxes as a result, but the calculation is quite complex and becoming almost unmanageable.

[Traduction]

caisse pour ce qui est de l'agriculture est un poste «n.d.», alors qu'elle représente sûrement un montant très important.

M. Weyman: Je suis sûr que le montant atteint les milliards. C'est essentiellement la raison pour laquelle les producteurs ont un taux moyen d'imposition de 8 p. 100, et même moins. Ces postes ont cependant été traités dans une étude sur la fiscalité agricole publiée il y a environ un an.

Le vice-président: Nous devrions peut-être procéder poste par poste, monsieur Garneau, quitte à passer moins de temps sur les postes qui représentent de petits montants. Nous en sommes donc à l'expansion et au soutien économique, pour ce qui est de l'agriculture et de la pêche? Poste un.

M. Weyman: Comme vous pouvez le constater, monsieur le président, les postes un, deux, trois et quatre sont regroupés, en ce sens que les données sont non disponibles en ce qui les concerne. Nous pourrions peut-être quand même commencer par la comptabilité de caisse. Comme les membres du Comité le savent sûrement, les producteurs utilisent normalement une comptabilité d'exercice comme tout le monde. Tous les autres contribuables utilisent une comptabilité d'exercice pour établir leur revenu.

Sauf que dans le cas des producteurs agricoles et des pêcheurs, ils ont pu pendant des années—même avant la réforme fiscale de 1972, au moment de la réforme de 1972 et jusqu'à ce jour—utiliser la comptabilité de caisse aux fins de leur calcul d'impôt. C'est particulièrement justifié dans le cas des producteurs agricoles, même ceux qui ont de grandes exploitations, parce qu'ils ne voient habituellement pas le produit de leurs labeurs avant un certain temps. Donc, ils peuvent calculer leur revenu lorsqu'ils le touchent vraiment. Et ils signalent leurs dépenses au moment où ils les acquittent, plutôt qu'au moment où elles sont vraiment faites.

Le but de cet exercice est évidemment de reporter les revenus. Les revenus sont reportés de l'année de la récolte à l'année où l'argent est touché pour les récoltes, quelles que soient les récoltes, parce que la production agricole couvre beaucoup de choses du point de vue de l'impôt.

Nous ne pouvons pas mesurer ce que cela représente en dollars. Il faudrait que les producteurs agricoles non seulement produisent les états qu'ils produisent actuellement aux fins de l'impôt, mais en outre qu'ils présentent leurs états selon une comptabilité d'exercice, et ce ne sont pas tous les producteurs agricoles qui en maintiennent une. Ensuite, il faudrait que nous soumettions le tout à une analyse très poussée, ce qui serait impossible. Voilà le genre de difficultés auquel nous sommes en butte.

M. Poddar: C'est quand même un domaine où même les producteurs agricoles voudraient voir certainement une analyse effectuée. Par exemple, la plupart des producteurs trouvent l'étalement sur un certain nombre d'années assez compliqué. Ils remplissent les formules et réussissent à payer moins d'impôt de cette façon, mais le calcul est très complexe et presque impossible à faire.

[Text]

In the case of cash basis accounting, many farm groups have expressed the view that it is distorting true accounting of their operations. In fact some farm groups have explicitly asked the government if they can replace these multiple programs—block averaging, cash basis accounting, flexibility in inventory accounting—by a simplified procedure. I know that there are at least one or two studies that have been done by private accounting firms to see what impact cash basis accounting is having on the farm community, both in terms of the internal management of the business and also in terms of the complexity.

Mr. Garneau: But you can change the cash accounting on an accrued basis and keep the five-year block averaging and flexibility in inventory accounting, etc.?

Mr. Poddar: Well, the two and three are interrelated. If you do go from cash basis to accrual accounting some modifications would be needed to the flexibility in inventory accounting, but block averaging is quite independent.

Mr. Garneau: Does a farmer have to go on a cash basis, or can he choose to have an accrued basis?

Mr. Poddar: He can choose, but he will pay a lot more tax if he goes on accrual basis. Essentially what happens is if you buy fertilizer, for example, and you have not used the fertilizer in farming in that year, if you are not a farmer you will not be allowed to deduct the cost of fertilizer because you have not really spent anything; you acquired an asset and it is still sitting on your premises. But a farmer is allowed to deduct the cost of fertilizer when he bought it, even though he may not have used it. So that is why the tax is much lower on the cash basis accounting than it would be under accrual accounting.

Mr. Garneau: It is lower for one particular year, but if you work on the same basis and a consistent basis, I guess it must average—it must be equal at some point.

Mr. Poddar: As long as you have inventory in your business that results one time in a savings in tax and that saving is maintained... If inventory goes up, the saving goes up; if inventory comes down, then you have to pay back what you saved.

Mr. Weyman: And the impact really only sort of hits the farmer, so to speak, when he no longer has inventory—or as Mr. Poddar said, his inventory is reduced. As long as he maintains his level of inventory from year to year, then he is to that extent sheltering that much of his income from tax permanently. It becomes a permanent deferral as long as that inventory level is maintained.

Mr. Garneau: Mr. Chairman, the farmer has a lot of taxes to pay at the end of his active life. When he sells everything he is taxed on the...

Mr. Weyman: Then he will have tax liability.

[Translation]

En ce qui concerne la comptabilité de caisse, beaucoup de groupes agricoles ont exprimé l'avis que c'est une méthode qui déforme la réalité. Il y a même des groupes agricoles qui ont demandé précisément au gouvernement de remplacer tous ces programmes, l'étalement sur un certain nombre d'années, la comptabilité de caisse, la souplesse dans la comptabilisation des stocks, par quelque chose de plus simple. Je suis au courant d'au moins une ou deux études qui ont été effectuées par des bureaux de comptables privés afin de voir quels étaient les effets de la comptabilité de caisse sur les producteurs, collectivement, quant à l'administration interne et au degré de complexité.

M. Garneau: Mais vous pouvez simplement passer de la comptabilité de caisse à la comptabilité d'exercice, tout en gardant l'étalement sur cinq ans, la souplesse dans la comptabilisation des stocks, etc.

M. Poddar: Les postes deux et trois sont liés. Passer de la comptabilité de caisse à la comptabilité d'exercice signifie des changements dans la comptabilisation des stocks, mais l'étalement sur un certain nombre d'années est quelque chose de distinct.

M. Garneau: Le producteur agricole est-il obligé d'avoir recours à la comptabilité de caisse, ou peut-il opter pour la comptabilité d'exercice?

M. Poddar: Il a le choix, mais il paye bien plus d'impôt avec la comptabilité d'exercice. S'il achète de l'engrais, par exemple, et qu'il ne s'en sert pas aux fins de son exploitation pendant l'année, il peut déduire le coût de l'engrais quand même à compter du moment où il l'a acheté, alors que quelqu'un d'autre ne pourrait pas le faire parce qu'il n'aurait pas vraiment utilisé l'engrais; l'engrais représenterait un élément d'actif qui serait simplement entreposé. C'est la raison pour laquelle l'impôt est bien moins élevé avec la comptabilité de caisse qu'avec la comptabilité d'exercice.

M. Garneau: Il est moins élevé pour une année en particulier, mais si la même chose se produit d'année en année, je suppose que le résultat doit finir par être le même.

M. Poddar: Tant que vous avez dans vos stocks un élément qui a donné lieu à une réduction d'impôt et que cette réduction est maintenue... Si vos stocks s'accroissent, votre réduction s'accroît; si vos stocks diminuent, vous remboursez.

M. Weyman: Pour le producteur agricole, les répercussions se font sentir au moment où les stocks sont utilisés, ou au moment où les stocks sont réduits, comme le disait M. Poddar. S'il maintient ses stocks d'année en année, c'est autant qu'il peut protéger de l'impôt. C'est une sorte de rapport permanent, tant et aussi longtemps que les stocks sont maintenus.

M. Garneau: Le producteur agricole doit payer beaucoup d'impôt à la fin de sa vie active. Lorsqu'il vend son exploitation, il doit acquitter...

M. Weyman: Il doit acquitter l'impôt à ce moment-là.

[Texte]

Mr. Garneau: But what groups of farmers are asking to change from cash to accrued?

• 1020

Mr. Poddar: They have not asked for a change from cash to accrued. All they are saying is this is an area where a review is needed. Again, I should not really give the name, because I am not quite sure whether their representation was private or public, but there are two associations I am aware of that questioned all of these programs, which are complicated and in many ways could be simplified by a single program to meet these objectives.

Mr. Weyman: I could add—I think I am correct in this—this review was also in the context of the discussions going on around the restricted farm loss rules, the section 31 rules we discussed with this committee last year when we started the farm taxation paper.

As part of the debate, the question has been to look at the cash basis versus accrual basis of accounting, because it is arguable that if genuine, full-time farmers were on an accrual basis, they would not be as concerned about losses, because they are profitable operations albeit they are not paying tax currently. Therefore, the loss situation would really not be of concern to them. They would be less concerned about the restricted farm loss rules, so this is very much an interwoven issue we are dealing with here.

Mr. Poddar: I should also add the Nielsen task force reviewed these provisions extensively. If I recall, they have estimated if you switch from cash basis to accrual accounting overnight, the tax impact would be very large. It is almost in the \$600 million to a billion dollar range, but the estimates are provided in the Nielsen task force report.

Mr. Garneau: [Inadmissible—Editor]

Mr. Poddar: Yes, the tax increase to the farming community if you did it all in one year. Obviously it would be inadvisable for various reasons . . .

An hon. member: It would just be punitive.

Mr. Poddar: —but the revenue impact of these measures has been quantified in the Nielsen task force report. There is also a discussion of what distortions it is giving rise to.

Mr. Dorin: It is like the story of the capital cost allowance, though. It would be a one-time impact in essence.

Mr. Weyman: It is not one-time . . .

Mr. Dorin: On the averaging basis it is not.

Mr. Weyman: If you assume the farmer buys inventory each year, and has a residual inventory on hand at the end of the year, such as a herd of cattle or fertilizers or whatever, then each year he will have a deferral for that year. Therefore, you

[Traduction]

M. Garneau: Quels sont les groupes de producteurs qui préconisent la comptabilité d'exercice plutôt que la comptabilité de caisse?

M. Poddar: Ils ne demandent pas de passer de la comptabilité de caisse à la comptabilité d'exercice. Ils soulignent simplement la nécessité de revoir toute cette question. Je ne citerai pas de noms, parce que je ne sais pas si leurs instances ont été présentées à titre privé ou publiquement, mais je connais au moins deux associations qui ont mis en doute la valeur de tous ces programmes, qui sont très complexes et qui pourraient atteindre les mêmes objectifs d'une façon beaucoup plus simple.

M. Weyman: Il en a été question au moment des discussions sur les règlements limitant les pertes dues à l'exploitation agricole, les règlements en vertu de l'article 31 sur lesquels s'est penché le comité l'année dernière au moment de l'étude sur la fiscalité agricole.

La question de la comptabilité de caisse et la comptabilité d'exercice est venue sur le tapis à ce moment-là. Il faut se demander si les producteurs agricoles légitimes, à plein temps, auraient autant à craindre de ces nouveaux règlements sur les pertes avec la comptabilité d'exercice. En effet, leurs exploitations sont profitables, même s'ils ne paient pas d'impôt pour l'année courante. Donc, avec les comptabilité d'exercice, ils auraient moins à craindre. Les deux questions sont liées entre elles.

M. Poddar: J'ajoute que le groupe de travail Nielsen s'est longuement penché sur ces dispositions particulières. Si je me souviens bien, il implique plus que le simple fait de passer, du jour au lendemain, de la comptabilité de caisse à la comptabilité d'exercice aurait des répercussions considérables au niveau de l'impôt. Je pense que le montant se situe entre 600 millions de dollars et 1 milliard de dollars. C'est dans le rapport du groupe de travail Nielsen.

M. Garneau: [inaudible—éditeur]

M. Poddar: Ce serait l'augmentation des impôts que devrait assumer la collectivité agricole si c'était fait sur un an. Il est évident qu'il serait inopportun de procéder de cette façon . . .

Une voix: Ce serait une mesure punitive.

M. Poddar: . . . mais les nouveaux revenus pour le Gouvernement sous forme d'impôt sont établis dans le rapport du groupe de travail Nielsen. Il y est également question des déformations qu'entraînerait une telle mesure.

M. Dorin: Ce serait comme pour la déduction pour amortissement. L'effet se ferait sentir seulement une fois.

M. Weyman: L'effet ne se ferait pas sentir seulement une fois . . .

M. Dorin: Non, pour ce qui est de l'étalement.

M. Weyman: Si le producteur achète des stocks tous les ans, et a constamment des stocks excédentaires à la fin de l'année, sous forme d'animaux, d'engrais ou autre chose, il a droit à un report d'impôt tous les ans. C'est presque un report d'impôt

[Text]

have a permanent deferral of tax to the extent of that amount of income, and it becomes . . . It is a permanent deferral and therefore avoids the tax until, as you have said, Mr. Garneau, he sells out. At that time, as you know, farm property is eligible for the lifetime capital gains exemption, and in fact, was eligible even in the first year, 1985, to the full \$500,000 exemption.

Mr. Minaker: I have just one question. How would you arrive at a value of the inventory in the case of a grain farmer, where the commodity price changes drastically from one year to the other? It can, and you might have . . . You gear for a shelf life of your inventory to turn over every three or six months in the retail trade, but a farmer could get stuck with his grain for two years. How would you arrive at a year-by-year value of the inventory if it was fluctuating?

Mr. Poddar: It is not inventory for sale; it is inventory of the materials he is going to use in farming.

Mr. Minaker: In production.

Mr. Poddar: The inventory is usually valued to the price he paid for fertilizer, for seed, for inventory cattle. It is not inventory of the grain he has produced.

Mr. Minaker: That would only come in when he sells it.

Mr. Poddar: Yes.

Mr. Weyman: Normally the grain would have been sold by the fiscal year-end, and that is really the point. The grain would have been sold by the end of the fiscal year, but because he is on a cash basis, he is not required, for tax purposes, to report the income derived from selling the grain until the next year when he receives the cash receipts. Yet all of the related costs of growing the grain will have been deducted, because they would have been paid for in the current year.

• 1025

Mr. Garneau: On the cash basis system, if a farmer has a number of cows and one of them dies, as we do not have an inventory, is it a loss? How does it go on a cash basis?

Mr. Weyman: All the costs incurred in purchasing and raising the cow would have been deducted already for tax purposes. There would presumably be no revenue derived in this case.

Mr. Garneau: There would be no loss in revenue because of the death of one of his cows?

Mr. Weyman: No specific loss of revenue. The revenue has already been lost because all the costs have already been deducted. It is just that no revenue has been earned by the farmer and so no revenue has been earned by the government.

Mr. Garneau: As far as the income tax is concerned, nothing happens.

Mr. Weyman: This is right; nothing happens.

[Translation]

permanent, pour le montant de son revenu qui est consacré . . . Il peut éviter de payer l'impôt jusqu'au moment où il vend son exploitation, comme le soulignait M. Garneau. Mais à ce moment-là, comme vous le savez, sa propriété est admissible à l'exemption unique des gains capital. C'est vrai même pour la première année de l'exemption, soit 1985, pour le plein montant de 500,000,00\$.

M. Minaker: J'aurais une question à vous poser. Comment arrivez-vous à fixer la valeur des stocks dans le cas des producteurs de céréales, alors que le prix des céréales peut varier considérablement d'une année à l'autre? Dans ce cas . . . Dans le commerce du détail, par exemple, on calcule devoir garder les stocks de trois à six mois, alors que le producteur de céréales peut avoir à garder ses céréales pendant deux ans. Avec la fluctuation des prix qui peut intervenir entre temps, comment pouvez-vous arriver à fixer d'année en année la valeur de ces stocks?

M. Poddar: Il ne s'agit pas des stocks qu'il met en vente, mais des stocks qu'il accumule pour faire fonctionner son exploitation.

M. Minaker: Pour la production.

M. Poddar: La valeur tient compte des prix qui ont été payés pour les engrais, les graines de semences, les animaux. Il ne s'agit pas des stocks de céréales produites.

M. Minaker: Dans ce cas, il faut attendre qu'elle soient vendues.

M. Poddar: En effet.

M. Weyman: Normalement, les céréales ont été vendues avant la fin de l'année d'imposition. Cependant, comme le producteur a une comptabilité de caisse, il n'est pas obligé, aux fins de l'impôt, de signaler les recettes provenant de la vente de ses céréales avant l'année suivante au cours de laquelle il reçoit son argent. Cependant, tous les coûts liés à la production de ces céréales peuvent être déduits, puisqu'ils ont été acquittés dans l'année en cours.

M. Garneau: Avec la comptabilité de caisse, si un agriculteur possède un certain nombre de vaches et que l'un d'entre elles meure, étant donné qu'il n'y a pas d'inventaire, cela constitue-t-il une perte?

M. Weyman: Toutes les dépenses engagées pour l'achat et l'entretien de la vache ont déjà été déduites de l'impôt. Par conséquent, cet agriculteur ne pourrait probablement pas en tirer un revenu.

M. Garneau: Voulez-vous dire que la mort d'une de ces vaches n'est pas, pour lui, un manque à gagner?

M. Weyman: Pas précisément. Le revenu est déjà perdu puisque toutes les dépenses ont déjà été déduites. Dans ce cas, donc, aucun revenu n'a été touché par l'agriculteur et, en conséquence, par le gouvernement.

M. Garneau: Pour l'impôt sur le revenu, cela ne change rien, donc.

M. Weyman: C'est exact.

[Texte]

Mr. Garneau: If he is on an accrued basis, all other things being equal, his inventory would have decreased by one cow.

Mr. Weyman: If he was on an accrued basis, he would deduct the related costs of the cow at the time rather than having already deducted them when he paid them.

Mr. Poddar: This is okay in the difference in the case of the cow that dies. Under the cash basis, he gets a deduction when he buys a cow. Under the accrual basis, he gets the deduction when the cow dies.

Mr. Garneau: On this matter, Mr. Chairman, I wonder whether the committee on agriculture ever studied the matter and whether it had recommendations.

An hon. member: Yes.

Mr. Garneau: Do you know whether it studied this accounting procedure for farmers?

The Vice-Chairman: Not to my knowledge . . .

Mr. Blenkarn: If you recall, Mr. Chairman, in the tax issues on agriculture with respect to section 31, capital gains relief and so on, this whole question was in the paper produced by the department. It treated farmers as being the most preferred people in the world and managed to get most of the farm community ready to shoot most of the people in the department. The only saving grace was they were in a fairly tall office building here in Ottawa and there is not that much farmland around. But had they been able to get their tractors and mowers around them, they would have suffered immeasurable pain.

You really get down to this question of cash basis versus accrual basis. The truth of the matter is that it is really a question of when you bring something into income. I would think to treat it as a tax preference is to take the assumption that the accrual method of accounting is the correct method.

Now why would we say the accrual method of accounting is the correct method when, for wage earners, their tax is payable on the wages they receive. So if the end of the week or end of the month is over a year end or something or if they do not receive pay until the following month for the work done the previous month, then they do not have an accrual in their income tax form; they only pay taxes on the cash they receive. So to treat accrual income as some sort of a privilege is to say that the standard form of everybody is accrual. Well, it is not. It is cash at least in half the cases, and certainly with everybody who earns wages it is cash.

So it really is only in business transactions and then it is only in the accrual system in many senses because it is the normal accounting practice. It is the given accounting practice for most businesses simply because they want to do it on an accrual basis to see whether they are in fact making or not

[Traduction]

M. Garneau: Par contre, avec une comptabilité analytique, dans la même situation, l'inventaire de l'agriculteur serait réduit d'une vache.

M. Weyman: S'il utilise une comptabilité analytique, l'agriculteur peut déduire ses dépenses au moment où il les engage, plutôt que de les déduire avant.

M. Poddar: C'est ce qui distingue les deux types de comptabilité, dans le cas de la mort d'une vache. Avec la comptabilité de caisse, l'agriculteur peut déduire ses dépenses lorsqu'il achète la vache. Avec la comptabilité analytique, il déduit sa dépense à la mort de la vache.

M. Garneau: Il serait intéressant de savoir, monsieur le président, si le Comité de l'agriculture a déjà étudié cette question et s'il a fait des recommandations.

Une voix: En effet.

M. Garneau: Savez-vous si ce Comité a déjà étudié les systèmes de comptabilité utilisés par les agriculteurs?

Le vice-président: Pas que je sache . . .

M. Blenkarn: Vous vous souviendrez, monsieur le président, que toute la question a été examinée dans le document préparé par le ministère au sujet des problèmes fiscaux des agriculteurs dans le cadre de l'article 31, l'allègement de l'impôt sur la plus-value. Ce document considérait les agriculteurs comme la catégorie la plus privilégiée au monde, ce qui a soulevé un tollé dans les milieux agricoles, leurs membres étant prêts à assiéger le Ministère. Heureusement que celui-ci occupe un immeuble assez haut, à Ottawa, et qu'il n'y a pas beaucoup de terres agricoles autour. Il n'empêche que s'ils avaient pu venir avec leurs tracteurs et leurs moissonneuses, ils auraient fait des dégâts.

Toute la question tourne en fait autour de la comptabilité de caisse par opposition à la comptabilité analytique, dont la principale différence concerne la date à laquelle vous imputez quelque chose à votre revenu. Si l'on considère cela comme un privilège fiscal, on suppose alors que la comptabilité analytique est la méthode correcte.

Or, pourquoi devrait-on considérer la comptabilité analytique comme la méthode correcte étant donné que les salariés sont imposés sur les salaires qu'ils touchent. Si la fin d'une semaine ou la fin d'un mois chevauche deux années, ou s'ils ne sont pas payés avant le mois suivant pour le travail qu'ils ont réalisé le mois précédent, dans ce cas, leur déclaration d'impôt sur le revenu n'est pas fondée sur la méthode analytique. En d'autres termes, il ne paie des impôts qu'en fonction des sommes qu'ils ont touchées. En d'autres termes, si l'on estime que la comptabilité analytique est une sorte de privilège, cela revient à dire que la déclaration d'impôt de tout un chacun est fondée sur la comptabilité analytique. Or, ce n'est pas le cas. Il s'agit de la comptabilité de caisse dans la moitié des cas au moins et pour tous les salariés.

Ce n'est donc que pour les transactions commerciales que la comptabilité analytique est une pratique courante. La plupart des entreprises l'utilisent tout simplement parce qu'elles tiennent à savoir si elles font ou non des profits, conformément aux pratiques de comptabilité généralement acceptées. Donc,

[Text]

making a profit according to general accounting practice. So if we really said that the ordinary basis on which a tax was calculated was general accounting principles that normal business would use rather than imposing accrual basis on people, then people could do what they wanted. They could use either accrual or they could use cash accounting and this would be the way they normally get their business. As long as they continued to do it in this way, there would be really no change. I was wondering whether Mr. Weyman could give us his views on this.

• 1030

Mr. Weyman: Mr. Chairman, one comment I would like to make is I do not think it is strictly true to say the reason that general business reports—its income for tax purposes in accordance with the accrual method—is because that is the method prescribed by generally accepted accounting principles.

The courts themselves, when they have dealt with issues in this area, addressed the whole question of what is the true measurement of income for the purposes of taxation, and you need to keep in mind that income is not defined in the Income Tax Act. This is purposely the case; it is a longstanding principle that it should not be defined, because we believe—and many people believe, not just the department—that this would create a degree of inflexibility in our tax law which would be undesirable.

But in the context of our Income Tax Act, the courts have analysed the issue of what is the meaning of income and they have reached their conclusions that the accrual method is appropriate, I would say almost disregarding the fact that the accounting profession has prescribed generally accepted accounting principles, which in some cases coincide with the views the courts have taken.

What I am saying here is there really is a body of legal support, not merely accounting support, but legal support for the concept that a business should account for its income in that fashion. This really is the position we are coming from because, as you are aware, the reason farmers and fishermen are entitled to use this other method is because it is specifically provided that they may do so.

Mr. Blenkarn: Mr. Weyman, is it not true that until 1981 all architects basically used the cash method, surveyors used the cash method, and if I recall notaries used the cash method but were brought into the accrual method, then of course brought back into the cash method? Is it not true that a great number of professionals, generally speaking, other than accounting professionals—because the accounting profession, being such of a precise nature, decided to do accrual accounting for some reason—but all the other professions, by and large, use cash accounting?

The Vice-Chairman: I would just like to interject at this moment. A number of members have expressed some concern about the direction this process is going in, and frankly I share this. I am going to just ask our witnesses to be patient for a moment while we have a little bit of a discussion as to exactly what it is we are doing here, because we have something in the

[Translation]

si nous disons que la base de calcul ordinaire de l'impôt était fondée sur des principes de comptabilité généralement acceptées et que normalement, on devrait utiliser plutôt qu'imposer la comptabilité analytique, à ce moment-là, les gens pourraient faire ce qu'ils veulent. Ils pourraient choisir entre la comptabilité analytique et la comptabilité de caisse, et, pourvu qu'ils s'en tiennent à leur choix, cela ne changera pratiquement rien. J'aimerais savoir ce que M. Weyman en pense.

M. Weyman: Monsieur le président, je ne pense pas qu'il soit tout à fait exact de dire que la plupart des entreprises utilisent la comptabilité analytique parce que c'est la méthode prescrite selon les principes de comptabilité généralement acceptés.

Les tribunaux qui ont été saisis de cette question ont cherché à déterminer un système d'évaluation exacte du revenu, aux fins de l'impôt, et il ne faut pas oublier à cet égard que la Loi de l'impôt sur le revenu ne définit pas ce qu'est un revenu. On a toujours estimé que cela ne devrait pas être défini étant donné que le Ministère, comme beaucoup d'autres, sont convaincus qu'une telle définition rendrait notre Loi sur l'impôt beaucoup trop stricte.

Toutefois, dans le contexte de notre Loi de l'impôt sur le revenu, les tribunaux ont essayé de déterminer ce qu'est un revenu et, pour ce faire, ils ont conclu que la méthode de la comptabilité analytique était appropriée, indépendamment, je pense, des principes de comptabilité généralement acceptés, même si, dans certains cas, ces principes coïncident avec les conclusions de ces tribunaux.

Je veux dire par là que cette méthode est confirmée à la fois par la jurisprudence et par les principes comptables, puisque les juges ont décrété qu'une entreprise devrait calculer ces revenus selon ce type de comptabilité. Voilà donc notre position, et si les agriculteurs et les pêcheurs peuvent choisir l'autre méthode, c'est parce que la loi les autorise expressément à le faire.

M. Blenkarn: Monsieur Weyman, n'est-il pas vrai que jusqu'en 1981, tous les architectes utilisaient la comptabilité de caisse, sans parler des géomètres et des notaires, mais qu'ils se sont vu imposer la comptabilité analytique pour en suite en revenir à la comptabilité de caisse? N'est-il pas vrai qu'un grand nombre de professions libérales, à part les comptables qui, par souci de précision, ont opté pour la comptabilité analytique, n'est-il pas vrai, donc, que toutes les autres professions libérales utilisent en grande majorité la comptabilité de caisse?

Le vice-président: Permettez-moi d'intervenir un instant. Plusieurs députés s'inquiètent de l'orientation que prend cette discussion, et je vous dirai que je partage leur opinion. Je vais donc demander à nos témoins de patienter quelques instants pendant que nous essayons de déterminer, entre nous, à quoi

[Texte]

order of 110 of these personal income tax selective tax measures to deal with.

We are not making a great amount of progress, although clearly it is an important area. Are we evaluating the effectiveness of the measures? Are we looking towards simplification? I would like to have some input and I would like to get it, firstly, from Mr. Garneau; secondly, from Mr. Riis; thirdly, from Mr. Blenkarn; and perhaps we can then arrive at some accepted form of process here and we can get on with it. Mr. Dorin.

Mr. Dorin: I would like to make a quick comment on this, because I think it might help to focus what the debate is. I agree with you; if we are going through them on an ad hoc basis with no principles to guide us, we cannot solve the problem, and the witnesses might be able to comment. But I would suggest that if we could take a look at two examples that might be the easiest way to do it.

There are some principles in here, like averaging, which is in essence what we are discussing when we talk about cash basis. There are other methods of averaging as well, applicable to businesses, for example; because of the five years or whatever, they are not applicable to individuals. If we accept averaging as a general principle, then that is a guidance, likewise for specific exemptions.

I look at things like the age exemption, the pension exemption. In my view, I am not sure why those are appropriate, because if you suggest that somebody who earns a certain amount of income, whether it is \$20,000, \$30,000, \$40,000, might pay an applicable amount of tax, it seems to me most of these exemptions, even when we are talking about some of these pensions, if they earn that income in isolation of \$500, or a few hundred, or a few thousand dollars, they are not going to pay tax in any event, and we might be better off saying well, if necessary, raise the basic exemption slightly and get away from some of these myriad deductions, which seem to have sort of an intrinsic value but no real value.

• 1035

I think we will have to somehow establish what our principles are. I do not know if it is clear or not; maybe it is as clear as mud. I do not think examining every item in isolation is not going to work, unless we can say, in general, we would like to take out some of these exemptions because they are simply directed at income.

For example, if I earned \$50,000 this year and nothing the next year, or if I earned \$50,000 and then happen to receive some welfare income, there is no real reason to have welfare income exempt simply because it is welfare income. If I happen to have earned a high amount in some part of the year, maybe later in the year presumably I would pay tax.

Mr. Garneau: I really do not know how we should proceed. Personally, I thought at the beginning the objective was to

[Traduction]

exactement nous voulons en venir, car nous avons à peu près 110 mesures fiscales à examiner.

Nous n'avancons pas beaucoup, même s'il s'agit manifestement d'une question importante. Voulons-nous évaluer l'efficacité de ces mesures? Voulons-nous les simplifier? J'aimerais savoir ce que vous en pensez, M. Garneau en premier, suivi de M. Riis et de M. Blenkarn. J'espère que cela nous permettra de déterminer ce que nous voulons vraiment faire. Monsieur Dorin.

M. Dorin: J'aimerais faire une brève remarque qui, je l'espère, contribuera à mieux orienter la discussion. Je suis d'accord avec vous pour dire que, si nous examinons ces mesures sans aucun ordre et sans aucun principe pour nous guider, nous ne réussissons jamais à résoudre le problème. Il serait peut-être intéressant de savoir ce qu'en pensent les témoins. Toutefois, la meilleure chose à faire serait peut-être de prendre deux exemples pour voir quelle est la meilleure façon de procéder.

Il est question ici de plusieurs principes, notamment du calcul des moyennes, et lorsqu'on parle de comptabilité de caisse, la discussion porte essentiellement autour de cela. Il y a d'autres méthodes de calcul des moyennes qui sont applicables aux entreprises, et pas aux particuliers, étant donné que la moyenne est calculée sur cinq ans ou plus. Si nous considérons que ce calcul des moyennes est un principe général, il faut s'entendre là-dessus, et la même chose pour les exemptions spécifiques.

Prenons l'exemple de l'exemption en fonction de l'âge ou de l'exemption concernant les pensions de retraite. Je ne suis pas convaincu qu'elles soient justifiées; en effet, si vous estimez que celui qui touche un certain revenu, que ce soit 20,000\$ ou 40,000\$ doit payer l'impôt correspondant, il me semble que la plupart de ces exemptions, même celles qui concernent les pensions de retraite car, que celles-ci s'élèvent à 500\$ ou à quelque milliers de dollars, les prestataires ne paieront pas d'impôt de toute façon... par conséquent, il vaudrait peut-être mieux augmenter légèrement, si besoin est, l'exemption de base et supprimer ainsi toutes ces déductions qui semblent avoir une certaine valeur intrinsèque mais aucune valeur réelle.

Il va falloir que nous établissions certains principes. Je ne sais pas si c'est clair ou pas; peut-être que cela ne l'est pas du tout. Je ne crois pas qu'en examinant chaque point séparément nous réussissions à grand chose. Peut-être que le mieux serait de dire que de façon générale nous aimerions que certaines de ces exonérations soient supprimées puisqu'elles portent sur le revenu.

Par exemple, si j'ai gagné 50,000\$ cette année et rien l'année suivante ou si j'ai gagné 50,000\$ et que je touche des prestations d'assistance sociale, il n'y a pas tellement de raisons que ces prestations soient exonérées simplement parce qu'il s'agit d'assistance sociale. Si il se trouve que j'ai beaucoup gagné à un moment de l'année, peut-être qu'un peu plus tard il me faudra payer des impôts.

M. Garneau: Je ne sais vraiment pas comment nous devrions procéder. Personnellement, je croyais au début que l'objectif

[Text]

report to the House which exemptions should disappear because they do not suit the purposes or the reasons why they were implemented at the very beginning. Or other types of recommendations—for example, in principle, when an income is normally taxable and for historical reasons it is not, we should increase the amount and put it on normal taxation. Yet after the information we had, it is more difficult to do than I thought at the beginning. I really do not know.

There was another point of view I had which also disappeared. I thought when there was no amount, it was because there was no dollar involved, but now I have been told when you have N/As it is maybe more important than where we do have actual dollars, so I do not know. I think we will have to discuss it. I am not sure; maybe there are some other, better points of view.

Mr. Weyman: I would like to add, if I can contribute here in the context of the N/As, there is a very big issue as to the cost involved in trying to determine what those amounts might be. Given that this is a full disclosure of the account of the government's tax expenditures, it raises, I would have thought, the question as to what is involved to determine more and more of these amounts. There has been some progress, as I mentioned in our meeting the other night, in terms of design of the income tax form. We are very much focused on the issue of being able to generate the data to develop, in time, the dollar costs, the dollars involved, such as the lifetime capital gains exemption, or reporting methods for flow-through shares required by the government.

Yet for the existing provisions here marked N/A, each one represents a very significant cost, to government and to others, to determine these amounts.

The Vice-Chairman: Mr. Riis, would you like to contribute your thoughts as to how we ought to attack this volume?

Mr. Riis: Not so much to contribute some thoughts, but to contribute an observation. This reference we are dealing with seems to be taking place in a vacuum. If this is an attempt to examine the tax system or to do tax reform, this is not it. If it is simply to attempt to evaluate the effectiveness of each of these programs, I suppose our talking about each of these in trying to understand their implications is one way to do it, but it seems to be very much of an art form as opposed to any kind of a scientific approach.

I am willing to go through and identify some of the various programs we cannot seem to find much benefit in, but I must say that as part of a process to improve the tax system of Canada I find it to be marginally valuable.

As a final comment, if we are going to sit here, as we have done now, and if it is going to take weeks and weeks to do this, I have to question whether this is a valuable way to spend the time of Members of Parliament.

The Vice-Chairman: Mr. Blenkarn?

[Translation]

était d'indiquer à la Chambre les exonérations qui devraient disparaître parce qu'elles ne correspondent pas aux objectifs ou aux raisons pour lesquelles elles ont été d'abord décidées. Ou d'autre type de recommandations—par exemple, en principe, lorsqu'un revenu est normalement imposable et ne l'est pas pour certaine raison historique, le montant devrait être majoré et l'ensemble imposé normalement. Toutefois, après les renseignements que nous avons obtenus, cela se révèle peut-être plus difficile que prévu. Je ne sais vraiment pas.

Il y a autre chose sur lequel vous m'avez détrompé. Je croyais que lorsqu'il n'y avait rien d'indiqué, c'était parce que cela ne coûtait rien mais j'apprends que lorsqu'on indique N/A, cela peut représenter plus que lorsque l'on donne un montant, si bien que je ne sais plus quoi dire. Il faudra probablement en discuter. Je ne sais; peut-être que l'on pourrait penser à autre chose.

M. Weyman: J'ajouterais, si vous me permettez de dire un mot sur les N/A, qu'il y a toute la question de savoir ce qu'il en coûterait d'essayer de déterminer ce que représentent ces montants. Étant donné qu'il s'agit là de la divulgation complète des comptes de dépense fiscale du gouvernement, je pensais que l'on aurait pu se demander ce que représentait le calcul de ces différents montants. Comme je le disais l'autre soir, le formulaire d'impôt sur le revenu a été amélioré. Ce qui importe de plus en plus, c'est de trouver les données nécessaires pour déterminer les coûts, les sommes que cela représente, comme l'exonération à vie des gains en capitaux ou les méthodes de déclaration pour les actions sur lesquelles un impôt est exigible.

Toutefois, dans chacun des cas désignés N/A, il coûterait extrêmement cher, au gouvernement et à d'autres, de déterminer ces montants.

Le vice-président: Monsieur Riis, voudriez-vous nous dire comment à votre avis nous devrions attaquer ce volume?

M. Riis: Je me contenterais peut-être de faire une observation. Il semble que tout cela se fait un peu dans le vide. S'il s'agit d'examiner le régime fiscal ou la réforme fiscale, ce n'est pas comme ça qu'il faut s'y prendre. Si l'on essaie simplement d'évaluer la rentabilité de chacun de ces programmes, on peut probablement le faire en les prenant un par un pour essayer de voir ce qu'ils comportent mais cela ne semble pas très scientifique.

Je suis près à examiner certain des programmes qui ne semblent pas tellement justifiés mais je dois dire que pour ce qui est d'améliorer le régime fiscal au Canada, cela n'est pas très utile.

Enfin, si nous décidons de poursuivre de la même façon, et si il nous faut y passer des semaines et des semaines, je me demande si les députés n'auraient pas mieux à faire.

Le vice-président: Monsieur Blenkarn?

[Texte]

• 1040

Mr. Blenkarn: Mr. Chairman, first of all, if you are going to try to simplify an income tax act to make it possible for people to fill up a form reasonably easily, for professionals to understand it reasonably easily and for citizens to feel that the system is fair and that they too can understand it, then I think we have to understand it.

One of the methods, it seemed to me—and we ought to perhaps reflect on it—is that this production of selected tax measures is put forward as a series of measures that gives some people advantages over other people. In other words, these are the measures that some people might say are unfair because one person cannot do something and another can.

Now since this is one of the real gut issues the public has in terms of the tax system, I think we have to look at this. First of all, in my view, some of these selected tax measures are selected in a fashion such that the tax measures really are not a preference at all. How do you do business as a farmer, for example? Is this a selected preference? No, because it is how you tax farmers. Farmers run a different kind of business from others. You tax electric companies differently, too. You tax people who make gains on the stock market differently, too.

Presumably, people in different classes of business do bookkeeping analysis to determine their income in different ways. Really, those are not selected tax measures that lead to unfairness.

So if we are going after the system to try to determine whether something is unfair in the equity end of it, do we not have to first determine whether these measures are unfair? If they are not unfair, then the argument that all sorts of people are getting away with all sorts of murder in terms of their taxes... You take a look at this huge big book and they go and on and on for pages and pages. Really, some of the items should not be there in the first place. They are misleading and they give the public the impression of unfairness that should not be there, and we ought to say so.

Now the second thing is that I think we ought to see what measures are there that cause a hell of a lot of conflict or problem in the system. How many lines in the Income Tax Act does it use? How many spaces in the form does it use? What does it do to the ordinary taxpayer?

I suggested to Mr. Thomas when he was getting material for us that he get us this book and also send everybody a copy of an ordinary personal income tax form.

We could attack this whole thing the other way around. We could take an ordinary personal income tax form, and question whether certain items really mean anything. Do they need to be there? Can we eliminate them out of the form? Then we could add up all the eliminations on the form and say to the government that, as a result of getting rid of all these eliminations, it can reduce the income tax rate so much.

[Traduction]

M. Blenkarn: Monsieur le président, si vous voulez simplifier la loi de l'impôt sur le revenu pour permettre aux gens de remplir relativement facilement leurs déclarations, aux professions libérales de comprendre facilement et aux citoyens d'avoir l'impression que le système est juste et qu'ils peuvent, eux aussi, le comprendre, il faut que nous, nous puissions le comprendre.

Une des méthodes, me semble-t-il—et peut-être devrions-nous y réfléchir—est que ces mesures fiscales sélectives sont présentées comme une série de mesures qui donnent à certains des avantages sur d'autres. Autrement dit, des mesures que certains pourront juger injustes, puisqu'elles s'appliquent à certains et pas à d'autres.

Étant donné que c'est une des réactions viscérales de la population à propos du régime fiscal, je crois qu'il faut y réfléchir. Tout d'abord, certaines de ces mesures fiscales sélectives sont sélectionnées de telle façon qu'elles ne représentent absolument pas un traitement préférentiel. Comment menez-vous vos affaires d'agriculteurs, par exemple? S'agit-il d'une préférence sélective? Non, parce que c'est la façon dont on impose les agriculteurs. Ils ont des entreprises différentes des autres. On impose différemment les compagnies d'électricité. Différemment aussi les gens qui gagnent de l'argent à la Bourse.

On peut supposer que, selon ce que font les gens, ils font une analyse comptable pour déterminer leur revenu de différentes façons. En fait, il ne s'agit pas de mesures fiscales sélectives qui créent une injustice.

Si nous essayons donc de déterminer si quelque chose est injuste, ne faudrait-il pas d'abord déterminer si ces mesures sont injustes? Si elles ne le sont pas, l'argument selon lequel il y a des tas de gens qui s'en tirent avec des tas de crimes d'ordre fiscal... Vous considérez cet énorme recueil et il y en a des pages et des pages, cela n'en finit plus. Il y a un certain nombre de choses qui ne devraient pas être là. C'est trompeur et cela donne à la population une impression d'injustice. J'estime que nous devrions dire les choses telles qu'elles sont.

Deuxièmement, il nous faut nous demander quelles mesures semblent provoquer le plus de problèmes dans le système. Combien de lignes utilise-t-on dans la Loi de l'impôt sur le revenu? Combien de cases utilise-t-on dans la déclaration d'impôt? Qu'est-ce que cela représente pour le simple contribuable?

J'avais suggéré à M. Thomas, lorsqu'il a commandé des documents à notre intention, qu'il nous achète ce livre et envoie à tout le monde un formulaire de déclaration d'impôt sur le revenu personnel ordinaire.

Nous pourrions envisager toute la question dans l'autre sens. Utiliser ce formulaire et nous demander si certains des éléments signifient vraiment quelque chose. Doivent-ils vraiment être indiqués? Pourrait-on les supprimer? On pourrait ensuite ajouter tout ce qu'on a éliminé dans le formulaire et dire au gouvernement que, grâce à cela, le taux d'impôt sur le revenu peut être diminué d'autant.

[Text]

You would have two things going for you. You would have a lower tax rate. And you would have a form that was dramatically simpler.

Mr. Chairman, I refer you to the American system. Here they have 25% of their taxpayers filling out a form that has nine lines in it and is machine readable. Somebody can mail it in and they push it through the machine and the machine automatically pumps out the refund and sends it out to the taxpayer. This is the kind of thing we ought to...

The Vice-Chairman: I do not think anybody disagrees, if I understand you correctly, with the two fundamental points you made. But the fact is, we have pencilled in, I think, two sets of hearings with Mr. Weyman and Mr. Poddar. We are well on our way through the second one. We have not got very far. I understand what you are saying. I think we all understand in a vague way what we want to do, but we have to develop a process for doing it in some manner.

• 1045

Mr. Blenkarn: Sure. I do not think anybody could ever begin to think that you could take the telephone book or income tax book written in the convoluted manner that ours is, and in five meetings of roughly two hours each, make sensible recommendations on the simplification of the tax system. To suggest that would be to attribute far more ability, sensibility and confidence to this committee than I think it really deserves.

I think what we are doing here is taking a look right now at this particular publication by the department and determining whether this publication leads us in the right way.

Now next week Mr. Huggett and Gordon Reilh will give their views. They are former chairmen of the...

Mr. Weyman: I think you are referring to the joint committee...

Mr. Blenkarn: The joint committee, yes—the Canadian Tax Foundation. And the following week we will have the minister, and I think that is as far as we have planned.

Mr. Chairman, I am wondering if that would give us more of an idea of where we are going. I do not think we can do this work as quickly in this fashion. I think that we are getting some feel for it, and some feel for the horrendous complications in it.

The Vice-Chairman: I again agree, Mr. Blenkarn, but I am wondering if... you know we have experts in front of us. Ought we to perhaps be saying to them that you fellows know this backwards and forwards: what items do you deem we should be hard at? We should also ask Reilh and Huggett and the rest of them the same question. Is there any point in going at these things and talking for 15 minutes about the non-taxation of income from war savings certificates?

[Translation]

Cela présenterait deux avantages. Le taux d'imposition serait diminué et le formulaire de déclaration d'impôt serait nettement plus simple.

Monsieur le président, je vous renvoie au système américain. Il y a 25 p. 100 des contribuables qui, là-bas, remplissent une déclaration de neuf lignes que peut lire une machine. On l'envoie par la poste et on l'introduit dans la machine qui, automatiquement, sort le remboursement et l'envoi au contribuable. C'est le genre de chose que nous devrions...

Le vice-président: Je suis sûr que tout le monde est d'accord avec vous sur les deux points fondamentaux que vous venez d'énoncer. Il n'en demeure pas moins que nous avons prévu deux séries de réunions avec M. Weyman et M. Poddar. Nous en arrivons à la fin de la deuxième. Nous n'avons toutefois pas été très loin. Je comprends bien ce que vous voulez dire. Je crois que nous comprenons tous vaguement ce que nous voulons faire, mais que nous ne savons pas trop comment procéder.

M. Blenkarn: Certainement. Je ne pense pas que quiconque puisse jamais penser qu'en prenant la Loi de l'impôt sur le revenu qui ressemble à un annuaire téléphonique, et qui est écrite dans un langage incompréhensible, on puisse, en cinq réunions d'environ deux heures chacune, présenter des recommandations sensées sur la façon de s'implifier le régime fiscal. Ce serait nous croire beaucoup plus habiles que nous le sommes et nous faire beaucoup plus confiance que nous ne le méritons.

En fait, nous examinons ce document particulier afin de déterminer si une telle publication peut nous mener sur la bonne voie.

Maintenant, la semaine prochaine, M. Huggett et Gordon Reilh nous donneront leur avis. Ce sont d'anciens présidents de...

M. Weyman: Vous parlez du comité mixte...

M. Blenkarn: Oui, le comité mixte—oui—l'Association canadienne d'étude fiscale. Et la semaine suivante, nous aurons le ministre et je crois que c'est tout ce qui est prévu pour le moment.

Monsieur le président, je me demande si nous aurons alors une meilleure idée de vers quoi nous allons. Je ne pense pas que nous puissions faire ce travail de cette façon aussi vite. Tout ce dont nous nous apercevons, c'est que cela présente d'énormes complications.

Le vice-président: Là encore, monsieur Blenkarn, je suis tout à fait d'accord mais comme nous avons des experts avec nous, peut-être que nous pourrions leur demander ce qu'ils nous conseilleraient d'étudier de plus près étant donné qu'ils connaissent tellement bien toute la question? Nous pourrions également poser la question à Reilh et Huggett ainsi qu'aux autres. Leur demander s'ils estiment utile d'examiner ce genre de chose et de parler un quart d'heure de l'exonération du revenu des certificats d'épargne de guerre.

[Texte]

Mr. Blenkarn: Could you not just wipe that out of the act? Are some of those still outstanding?

Mr. Poddar: It never died. Some of them . . .

Mr. Minaker: If we make an assumption that this is not right and that we should eliminate it, or this one should not be in the system, then this committee is really suggesting tax increases to those particular individuals who now benefit from that item.

I can see our committee going over this right now with three things in mind. One is to decide whether there should be a tax increase, because if we eliminate that, we are actually recommending a tax increase for that individual. Secondly, we could simplify the system without necessarily increasing tax. Thirdly, we should also check the fairness of the system: how this applies to the system as a whole and whether or not it should continue to apply. Those are the three general areas that I would look at as a member of this committee.

When it comes to corporate income tax, I think we must look at the value of that particular item in terms of incentive or in terms of what purpose it now serves or did serve before. Does it now have a place in the system? Those are the kinds of things I will be looking at, but I would hate to see us decide at this point that we will look at it from a point of view to throw that out, meaning a tax increase for somebody.

So I think we have to go through this exercise and raise some of these points if we come across an item. I think it is part of the review system that we are going through right now, looking at these different areas.

Mr. Dorin: In essence, I agree with Mr. Minaker, but looking at one of the ones we have discussed, for example, the non-taxation of RCMP pensions for compensation of injury, disability or death, I think the only way we can answer whether that should be in or out is in a broader context: should any of those kinds of pensions be specifically excluded? It is excluded because it is similar to Workmen's Compensation which is excluded. But why is that excluded?

If your income adds up to \$50 thousand or \$100 thousand a year, there is no real reason to exclude it. If it does not, you are excluded by virtue of the fact that you are at the bottom end of the Income Tax Act and we could bump up the minimum exemption a little. Without some kind of idea of that, Don, we cannot look at each of these in isolation, because every time we come to one we say it is excluded because of this or that. We have to have some kind of guiding principle to take them out.

I will give you another example, the agricultural one. The whole notion of averaging is quite unfair.

• 1050

If you are a small business or an incorporated business and you earned \$50,000 this year and lost \$50,000 last year, you can average it and pay no tax. If you are a salaried worker and you earned \$50,000 last year and you lose your job and it is

[Traduction]

M. Blenkarn: Ne pourrait-on pas simplement éliminer cela de la loi? En reste-t-il encore?

M. Poddar: Cela n'a jamais été éliminé. Certains . . .

M. Minaker: Si nous supposons qu'il faut l'éliminer, ou que telle ou telle chose ne devrait pas être dans le système, cela revient à suggérer de majorer l'impôt de ces personnes qui bénéficient actuellement de cette exonération.

Je crois que le Comité pourrait envisager la question de la façon suivante: d'une part décider s'il faut majorer les impôts car si nous éliminons cela, nous recommandons en fait une majoration des impôts de l'individu concerné. Deuxièmement, nous pourrions simplifier le système sans nécessairement augmenter l'impôt. Troisièmement, nous examinerions aussi si le système est juste: ce que cela représente de façon générale et si cela doit continuer à s'appliquer. Ce sont les trois domaines généraux que j'envisagerais comme membre du Comité.

Quand on en vient à l'impôt sur le revenu des sociétés, il faut considérer l'incitation que représente l'exonération en question ou ce à quoi sert aujourd'hui ou a servi auparavant. Est-elle toujours justifiée? C'est le genre de question que j'examinerai mais je ne voudrais pas que nous décidions pour le moment d'éliminer un certain nombre de choses puisque, chaque fois, cela représente une majoration des impôts des intéressés.

Il faut donc au fur et à mesure certainement soulever certains de ces points. Cela fait partie de l'examen que nous avons entrepris.

M. Dorin: Je suis essentiellement d'accord avec M. Minaker mais si l'on considère un des éléments dont nous avons discuté, par exemple l'exonération des pensions de la GRC comme indemnité d'accident du travail pour blessure, invalidité ou décès, la seule façon de répondre est d'envisager la question dans un contexte plus large: y a-t-il des indemnités semblables qui devraient être spécifiquement exonérées? C'est exonéré parce que cela correspond aux indemnités d'accidents du travail qui sont elles-mêmes exonérées. Mais pourquoi est-ce exonéré?

Si vous avez un revenu de 50\$ ou 100,000\$ par an, il n'y a pas vraiment de raison de l'exonérer. Sinon, l'exonération vient du fait que vous vous trouvez au seuil de la Loi de l'impôt sur le revenu et l'on pourrait relever quelque peu l'exemption minimum. Sans cela, Don, on ne peut considérer chacun de ces éléments séparément parce qu'on peut, chaque fois, trouver une justification à l'exonération en question. Il faut avoir un genre de principe directeur qui nous permette de dire que telle ou telle exonération devrait être supprimée.

Prenez un autre exemple, les revenus agricoles. La notion de participation différée est tout à fait injuste.

Si vous avez une petite entreprise ou une société et que vous gagnez 50,000\$ cette année puis que vous perdez 50,000\$ l'année suivante, vous pouvez faire la moyenne et ne pas payer d'impôt. Si vous êtes salarié et que vous gagnez 50,000\$ puis

[Text]

zero this year, you have no billing to average. Now, why is that?

Mr. Blenkarn: You used to have this ability, but it was taken out of the act in 1981, which gets us to further unfairness—a question of whether we should return to general averaging.

Mr. Dorin: But all of these issues are in isolation and without some kind of guiding principles, we cannot say yes or no. I mean, you can say the same thing on a cash basis. The arguments are for whatever holds, without some kind of guiding principles. I know we could decide in this particular case, we should not go by our principles for these reasons. But I cannot see how we are ever going to, you know . . .

The Vice-Chairman: Mr. Garneau.

Mr. Garneau: I agree with Mr. Blenkarn. If we go in the beginning of the discussion, you know, as you said in the paper we read that so many billion of taxes are not being paid because of loopholes and everything, I wonder if one of the possibilities waiting for type of guidelines for others . . . but if we were going to graduate to that and ask if it is still a good thing that the first \$1,000 of investment revenue will be exempted from taxes—it is \$835 million.

This is, I think, what I perceive about the debate on this thing. Well, is it appropriate? I do not know; we could take any other one. If we are doing that, my problem is the fact that the N/A does not mean the dollar is not important and we may make a very important mistake. But otherwise, I do not know what type of report we can make to the House of Commons.

Mr. Weyman: I have one comment I might make; I do not know if it will help the committee. It is that there are really two points of time which are critical in relation to any of these particular measures, and I stress that they are selective tax measures. They are not necessarily what we generally call tax expenditures. We have described, and the account itself, in its opening pages, describes the basis for these items being acknowledged at all.

But leaving that aside, I see two points of time that are critical. Firstly, the time when the measure is introduced and secondly, the time when the measure might be considered for termination.

Now it may or may not be terminated, for whatever reason, but it seems to me therefore that there are really two separate points of time: one, when a new measure is introduced; what are the criteria which lead in general terms to its being put forward by the government in the first place?

And secondly—and I think this is perhaps what we are really talking about, but we should not ignore that first point of time—in terms of an ongoing review, what criteria are relevant in terms of the continuing existence of that particular measure?

[Translation]

que vous perdez votre emploi et que vos revenus l'année suivante sont nuls, il n'y a pas de moyenne qui compte. Pourquoi?

Mr. Blenkarn: Auparavant cette possibilité existait, mais elle a été supprimée de la loi en 1981, ce qui a créé une injustice supplémentaire—devrions-nous rétablir cette moyenne générale?

Mr. Dorin: Toutes ces mesures sont isolées et sans certains principes pour nous guider, il est impossible de dire oui ou non. On peut dire la même chose pour la comptabilité de caisse. Sans certains principes pour nous guider, ces arguments sont vains. Je sais que nous pourrions décider dans ce cas particulier, nous ne devrions pas appliquer nos principes pour ces raisons. Cependant, je ne vois pas comment nous arriverons jamais, voyez-vous . . .

Le vice-président: Monsieur Garneau.

Mr. Garneau: Je suis d'accord avec M. Blenkarn. Si nous revenons au début de la discussion, vous avez dit que dans le document que nous avons lu, il était question de milliards de dollars d'impôt non recouverts à cause de lacunes et autres déficiences; je me demande si la perspective d'attendre des principes directeurs pour d'autres . . . mais si nous en arrivons là, nous nous demandons si exonérer d'impôt les 1,000 premiers dollars de revenu de placements est toujours une bonne chose—cela représente 835 millions de dollars.

A mes yeux, c'est à ce niveau que se situe le débat. Est-ce opportun? Je ne sais pas; nous pourrions prendre n'importe quel autre parti. Si nous le faisons, le problème est que ce ND ne signifie pas que ce n'est pas important en termes de dollars et qu'il est possible que nous nous trompions très lourdement. Mais autrement, je ne vois pas quel genre de rapport nous pouvons communiquer de la Chambre des communes.

Mr. Weyman: J'aimerais faire un commentaire. Je ne sais si cela vous aidera. Il y a en réalité deux points dans le temps qui sont critiques, s'agissant de chacune de ces mesures particulières, et je rappelle qu'il s'agit de mesures fiscales sélectives. Il ne s'agit pas nécessairement de dépenses fiscales comme nous les appelons généralement. Dans le sommaire du compte lui-même, nous expliquons les raisons pour lesquelles ces mesures ont été choisies.

Ceci mis à part, je considère qu'il y a deux points dans le temps qui sont critiques. Premièrement, l'introduction de la mesure et deuxièmement, sa suppression.

Que cette mesure soit maintenue ou supprimée, quels que soient les motifs, deux points séparés dans le temps règlent leur vie: premièrement, quand une nouvelle mesure est introduite; quels sont les critères qui ont incité le gouvernement à l'instaurer en premier lieu?

Et deuxièmement—et c'est peut-être ce qui nous intéresse avant tout, mais nous ne devrions pas ignorer le premier—dans le cadre d'un examen permanent, quels critères doivent être utilisés pour justifier le maintien de cette mesure particulière?

[Texte]

Now, in terms of the first area, it might be helpful to the committee if I just listed some half a dozen factors which are relevant, at least when a measure is being considered for introduction. It would at least set the stage then for the ongoing consideration of that measure after it has indeed been introduced, if this would be helpful.

Now, I do not list these in any particular order of importance; I just list them. The first item is complexity; complexity is an important factor, because we certainly, as officials within the Department of Finance, are very mindful of the complexity that can flow from a particular proposal, complexity in terms of what Mr. Blenkarn has referred to as the convoluted words in the Income Tax Act, but I really myself do not believe they are at all convoluted.

I think they are there, and do serve the purpose they need to, which is to keep the courts straight when they have to interpret them. But that is another matter. There is also complexity...

• 1055

Mr. Blenkarn: I do not know why the courts can stay straight in every other statute which every other ordinary mortal soul can read, but when it comes to the Income Tax Act we have to draw it in such a way that not even the courts can read it.

Mr. Warner: We are also waiting for eight volumes of documents to assist us in understanding this act.

Mr. Weyman: But there is also complexity... I mean, I think that the so-called complexity of the Income Tax Act is, if anything, less significant as compared to the complexity of what the average citizen really does see in relation to the Income Tax Act which is the tax return form and Revenue Canada's guide. I mean, for me the income tax law for Everyman is the income tax guide provided by Revenue Canada; that, to me, is a critical document, because I cannot believe any citizen ever goes out and buys a copy of this book with a view to completing his income tax return. He would seek to use the T1 guide to complete his return, and I think that is important. We are very aware, therefore, of the complexity which might result from a measure in terms of the compliance side and also the administration aspect from Revenue Canada's point of view.

The second factor, Mr. Chairman, is the impact the measure will have on jobs, investment and income. This is an extremely difficult area to measure. It is quite imprecise, but there are certain tools available to do some analysis in that regard.

The next aspect, particularly relevant to the personal tax system, is the impact on income distributions within the population, the so-called redistributive effect of a particular tax measure. For example, when you refer to, say, the investment income deduction, the \$1,000 investment income deduction, which applies to all people regardless of age, that has certain redistributive effects that are relevant to age and other circumstances. So that is the kind of interplay that exists there.

[Traduction]

Il serait peut-être bon que je vous donne la liste de la demi-douzaine de critères qui justifient l'introduction d'une nouvelle mesure. Cela devrait vous permettre d'évaluer ces mesures.

Je ne vous les donne pas dans un ordre d'importance particulier; je vous les cite simplement. Le premier est la complexité; la complexité est un facteur important, car en tant que fonctionnaire du ministère des Finances, nous veillons à minimiser la complexité pouvant être provoquée par une proposition particulière, complexité de la terminologie fiscale que M. Blenkarn a qualifié de tarabiscotée dans la Loi sur l'impôt, mais que personnellement je ne considère pas du tout moi-même tarabiscotée.

Cette terminologie sert un besoin, et c'est le besoin d'interprétation par les tribunaux. Mais c'est une autre histoire. Il y a aussi la complexité...

M. Blenkarn: Je ne comprends pas pourquoi le langage des autres lois étant accessible aux simples mortels, il faut que le langage de la Loi sur l'impôt soit tel que même les tribunaux n'y comprennent rien.

M. Warner: Nous attendons également huit volumes de documents pour nous aider à comprendre cette loi.

M. Weyman: Mais il y a aussi la complexité... Je crois que la soi-disant complexité de la Loi sur l'impôt est, à la limite, moins importante si on la compare à la complexité que pose au citoyen moyen la déclaration d'impôt et le guide de l'impôt. Pour la population c'est le guide d'impôt fourni par Revenu Canada; à mes yeux, c'est ce document qui est le plus important, car je ne peux pas croire que tous les citoyens achètent un exemplaire de ce livre pour remplir leur déclaration d'impôt. Il se sert du guide T1 pour remplir sa déclaration et c'est ce document qui est important. En conséquence, nous sommes très conscients de la complexité pouvant résulter d'une mesure sur le plan de son respect et aussi sur le plan administratif du point de vue de Revenu Canada.

Le deuxième facteur, monsieur le président, est l'incidence potentielle de cette mesure sur l'emploi, les investissements et les revenus. Cette incidence est excessivement difficile à mesurer. Elle est très imprécise, mais certains instruments permettent de l'analyser.

Le facteur suivant, tout particulièrement important au niveau de l'impôt des particuliers, est l'incidence sur la distribution des revenus au sein de la population, l'effet dit de redistribution d'une mesure fiscale particulière. Par exemple, lorsqu'on parle, disons, de la déduction pour revenus de placement, de la déduction de 1,000\$ pour revenus de placement, qui touche la population de tous âges confondus, cette déduction a certains effets redistributifs en fonction de l'âge et d'autres circonstances. Il y a donc une interaction certaine.

[Text]

The next item is distortions in the market. Again, this is one which is less precisely determined, but it is an important factor in evaluating these particular tax measures.

The fifth item is the regional impact. There are significant regional factors which have to be taken into account: an investment tax credit that has different impact in Canada generally, as compared to Atlantic Canada, or the far north, or low-income, high unemployment areas, or Cape Breton. I mean, there are regional impacts there which are relevant.

And last, but certainly by no means least, is the revenue case. You could have a great idea but it could cost billions, and clearly the government could not afford to provide that particular . . . or respond to that great idea.

So this is really a list of six items which clearly impact on the introduction of a measure, and in terms of the ongoing review government makes of all of these measures which are in this account these are as relevant as the criteria which are applied.

The Vice-Chairman: Well, we have in front of us this volume here, the account of the costs of selective tax measures, which we are considering and examining, and I think we have to find a way, collectively, of approaching this thing in some meaningful fashion. The suggestion has been made that we should perhaps ask the particular witnesses for some proposals for change which they are interested in. Perhaps we should be having some research done ourselves along the lines of what I might call "freedom to move", in the sense that some of these things are set. We have probably very little control over them. Others, yes, we can move, and perhaps we should be examining them as well.

I think Mr. Garneau made an excellent point. There are some major items which should be examined, the \$1,000 interest deduction and a number of others. Mr. Blenkarn, of course, has put forward a number of publications, which are well known.

So I think somehow we have to get together to determine some of the major items which we should bounce off witnesses as they come in. We have in front of us two experts at this point in time; what do we do with them for the rest of the day? Are we going to resort to the war of savings certificates, or can we . . . ?

Mr. Garneau: May I suggest that . . . ? As I said, I do not know what will happen if I leave, but I have to leave to debate this motion in the House of Commons, which is a report of the Finance committee. If I leave, being the only member of the opposition party, you do not have a quorum. I do not know what your intentions are, but if I leave you will be in trouble. Would it be a possibility to think about it and . . . ?

• 1100

Mr. Blenkarn: Well, I would think you could do that if you want to. If you want to do that, we could think about it or we could . . . One of the problems, I guess, is we have started in

[Translation]

Le facteur suivant, ce sont les distortions sur le marché. Encore une fois, c'est un facteur qui ne se laisse pas déterminer avec autant de précision, mais il est important pour évaluer ces mesures fiscales particulières.

Le cinquième facteur est l'impact régional. Il faut tenir compte de facteurs régionaux importants: un crédit d'impôt à l'investissement peut avoir des impacts différents au Canada, des impacts différents pour le Canada atlantique ou le grand Nord, pour les faibles revenus, les régions de fort chômage ou le Cap Breton. Les impacts régionaux sont différents et il faut en tenir compte.

Enfin, et ce n'est pas le moindre, il y a le facteur coût. Vous pouvez avoir une idée formidable, mais elle peut coûter des milliards de dollars, et il est clair que le gouvernement ne peut se permettre cette mesure . . . ou répondre favorablement à une idée aussi formidable.

Il s'agit donc en réalité d'une liste de six facteurs qui ont un impact direct sur l'introduction d'une mesure quelle qu'elle soit, et dans le cadre de l'examen permanent auquel le gouvernement livre toutes ses mesures qui figurent dans ce compte, ce sont les critères les plus pertinents à appliquer.

Le vice-président: Nous avons entre les mains ce volume, ce compte du coût des mesures fiscales sélectives que nous étudions et que nous examinons. Il faut que collectivement nous trouvions la bonne méthode à suivre. Il a été suggéré que nous demandions aux témoins quels changements ils préconiseraient eux-mêmes. Nous devrions peut-être nous-mêmes confier certains travaux de recherche à nos documentalistes pour déterminer ce que nous pouvons et ce que nous ne pouvons pas faire. Le contrôle que nous pouvons exercer est probablement très limité. Dans certains cas, nous devons pouvoir agir, alors faisons le point.

M. Garneau a tout à fait raison. Certains points importants devraient être examinés, la déduction de 1,000\$ pour revenus de placement et un certain nombre d'autres. M. Blenkarn, bien entendu, a proposé un certain nombre de publications qui sont connues.

Nous devons d'une manière ou d'une autre déterminer collectivement lesquelles de ces mesures soumettre pour examen à nos témoins. Nous avons deux spécialistes avec nous; que devons-nous faire d'eux pendant le temps qu'il nous reste? Revenons-nous aux certificats d'épargne de guerre ou pouvons-nous . . . ?

M. Garneau: Pourrais-je suggérer que . . . ? Comme je l'ai déjà dit, je ne sais ce qui se passera si je pars, mais je dois partir pour débattre cette motion à la Chambre des communes sur un rapport du Comité des finances. Si je m'en vais, étant le seul membre de l'opposition, vous n'avez plus de quorum. Je ne sais quelles sont vos intentions, mais si je pars cela va causer des problèmes. Serait-il possible d'y réfléchir et . . . ?

M. Blenkarn: Je pense que vous pouvez le faire si vous voulez. Si vous voulez le faire, nous pourrions y réfléchir ou nous pourrions . . . Un des problèmes, je suppose, est qu'à de

[Texte]

many senses in the wrong way. We should perhaps have said we are going to pass on transportation, and we are going to pass on economic development with respect to farming and fishermen, and get right on to things that have some big-ticket items—for example, in the labour force thing, the non-taxation of life insurance, employer-supplied life insurance. In other words, why should somebody working for a company that supplies them life insurance of \$25,000 have that benefit? Is that the kind of thing that . . .

Mr. Garneau: Do you recall the video we saw in Washington a year ago?

Mr. Blenkarn: Well, I remember, if I recall, a certain debate with respect to a 1981 budget that was attempting to bring a good part of that into income. But you know, it is a very substantial amount of money. You know, we have got it up to \$400, for example, in this current fiscal year, in the 1983 return. And I would not be surprised if it is higher than that now. I expect that almost every employer scheme would have the \$25,000 in it at this point, whereas at one time most of them would have been perhaps less than \$25,000.

Mr. Weyman: Mr. Blenkarn, although I have not had a specific question put to me, I do feel that in terms of the general point you just made we should perhaps give some indication of the particular items in this account that we feel should be reviewed.

I have to say that as an official I have no particular feelings one way or the other about any of these items in the account; they are all measures that have been introduced by different governments at different times. The only concern I have—certainly from a professional point of view, from my own position—is certainly in the area of simplification, because I see that as a personal matter as something that we need to strive for, and I do not think that anybody disputes that. Others within my branch in the department may also have feelings from their own perspectives about the economic efficiency of certain measures. But personal views in this matter, I would suggest, are not appropriate at this time. I mean what we really, I think . . . what I hear you questioning, is very much a political process, if I may say so, in terms of any or all of these measures being in existence and continuing to exist from year to year. I really feel that is not an aspect we can deal with.

Mr. Blenkarn: Well, from a complication point of view on the personal tack, you are . . . Here comes the messenger bent over under the weight of the eight volumes.

Mr. Weyman: That is wonderful.

Mr. Blenkarn: What is this all about?

Mr. Weyman: Well, these are my notes, Mr. Blenkarn, so that I can respond adequately to your questions.

Mr. Dorin: It is the first eight volumes of tax explanations or whatever.

[Traduction]

nombreux écarts nous sommes partis du mauvais pied. Nous aurions peut-être dû décider de procéder par catégories, de commencer par les transports, puis de passer au développement économique avec les mesures concernant l'agriculture et la pêche, puis nous attaquer directement aux mesures qui représentent de grosses sommes—par exemple, au chapitre de la population active, l'exonération des primes au régime d'assurance-vie, et primes d'employeurs au régime d'assurance-vie collective. En d'autres termes, pourquoi quelqu'un travaillant pour une compagnie qui lui offre une assurance-vie collective devrait-il être exonéré de cet avantage jusqu'à concurrence de 25,000\$? Est-ce le genre de choses . . .

M. Garneau: Vous vous souvenez de la vidéo que nous avons vu à Washington l'année dernière?

M. Blenkarn: Je me souviens d'une certaine proposition pendant le débat sur le budget de 1981 visant à faire figurer une bonne partie de ces primes dans les revenus. C'est une somme d'argent très importante. Pour 1983, cela représente 400 dollars. Cela ne m'étonnerait pas que cela soit encore plus élevé cette année. Je suis à peu près sûr que tous les employeurs atteignent aujourd'hui ce plafond de 25,000\$ alors qu'auparavant c'était probablement moins élevé.

M. Weyman: Monsieur Blenkarn, bien qu'on ne m'ait pas posé directement la question, pour vous aider, nous devrions peut-être vous donner une idée des mesures particulières figurant dans ce compte qui mérite examen d'après nous.

En tant que fonctionnaire, je dois dire que je n'ai aucun sentiment particulier dans un sens ou dans un autre au sujet des mesures figurant dans ce compte; il s'agit de mesures qui ont été introduites par des gouvernements différents à des époques différentes. Ce qui m'intéresse uniquement—du point de vue professionnel—c'est la simplification car personnellement j'estime que c'est sur cet élément que devraient porter nos efforts, c'est incontestable. Certains de mes collaborateurs dans ma division peuvent également avoir des sentiments professionnels quant à l'efficacité économique de certaines mesures. Les avis personnels me semblent inopportuns pour le moment. Je veux dire qu'en réalité . . . je pense . . . vos questions sur le maintien et la justification de ces mesures sont, si je puis le dire, de nature très politique. J'estime que nous ne pouvons pas y répondre.

M. Blenkarn: Sur le plan de la complexité, personnellement vous . . . voici qu'arrive le messenger écrasé sous le poids des huit volumes.

M. Weyman: Mais c'est merveilleux.

M. Blenkarn: Qu'est-ce que c'est?

M. Weyman: Ce sont mes notes, monsieur Blenkarn, afin que je puisse répondre de manière satisfaisante à vos questions.

M. Dorin: Ce sont les huit premiers volumes d'explications fiscales.

[Text]

The Vice-Chairman: Next item: Mr. Garneau has unavoidable duties in the House . . .

Mr. Blenkarn: Maybe he does, maybe he does not; I do not know.

Mr. Dorin: Well, we are trying another thing first, and if that does not work we are trying to have the emergency debate on agriculture as well.

Mr. Blenkarn: Well, I do not know. I suggested to him that we would as soon he did not do that at this point.

Mr. Garneau: Anyway, he told me he was going to move that, and I wanted to address the question—and it is a report of our committee, too.

Mr. Dorin: You are right, he is going to move it, but they are also trying . . .

Mr. Garneau: You talked to the Speaker.

Mr. Dorin: No, Nelson told me. But they are also trying for the emergency debate on agriculture, which takes precedence. If you get the emergency debate that sort of takes precedence; that happens and this does not, I guess.

Mr. Blenkarn: The emergency debate does not happen until 8 p.m., so I . . .

Mr. Dorin: Okay, well, that is what he told me.

Mr. Blenkarn: Well, if that is the case, Mr. Chairman, maybe we could have a discussion on a couple of other matters and excuse the witnesses for the balance of the day, and perhaps reorganize our forum—Mr. Garneau and myself and Mr. Riis and yourself—and we could perhaps get to something that may come to grips with things better.

• 1105

Mr. Garneau: Who was supposed to be our witness?

Mr. Blenkarn: We have Don Huggett next week, on Monday or Tuesday, I think.

Mr. Garneau: Will he come with the brief?

Mr. Blenkarn: Yes, that is right.

Mr. Garneau: So if he is already . . .

Mr. Blenkarn: Yes, he is ready to go. I think we should listen to him and then perhaps we would have a better idea where we are going.

Mr. Garneau: That is it, because otherwise it will change the agenda. Is it on Tuesday night?

Mr. Blenkarn: That is correct. I move then, Mr. Chairman, that we adjourn.

The Vice-Chairman: So be it. We are adjourned.

[Translation]

Le vice-président: Question suivante: M. Garneau doit se rendre à la Chambre . . .

M. Blenkarn: Peut-être, peut-être pas; je ne sais pas.

M. Dorin: Nous essayons une autre chose d'abord, et si cela ne marche pas nous essayons également d'avoir un débat d'urgence sur l'agriculture.

M. Blenkarn: Je ne sais pas. Je lui dis que nous préférierions qu'il s'abstienne pour le moment.

M. Garneau: De toute manière, il m'a dit que c'est ce qu'il allait proposer et je voulais débattre la question . . . et c'est un rapport de notre Comité, également.

M. Dorin: Vous avez raison, il va le proposer, mais ils essaient également . . .

M. Garneau: Vous avez parlé au président.

M. Dorin: Non, Nelson me l'a dit. Ils essaient également de proposer un débat d'urgence sur l'agriculture débat qui a la préséance. S'il y a un débat d'urgence, il y a préséance; ce débat passe avant toute autre chose.

M. Blenkarn: Le débat d'urgence ne doit pas avoir lieu avant 20 heures; donc . . .

M. Dorin: Très bien, c'est ce qu'il m'a dit.

M. Blenkarn: Dans ce cas, monsieur le président, nous pourrions peut-être discuter des autres questions et excuser les témoins pour le restant de la réunion. Nous pourrions réorganiser notre tribune—M. Garneau, moi-même, M. Riis et vous-même—et nous pourrions peut-être trouver une meilleure solution.

M. Garneau: Qui était censé être notre témoin?

M. Blenkarn: Don Huggett, la semaine prochaine, lundi ou mardi, je crois.

M. Garneau: Apportera-t-il le mémoire?

M. Blenkarn: Oui.

M. Garneau: Dans ce cas, s'il est déjà . . .

M. Blenkarn: Oui, il est prêt à comparaître. À mon avis, il serait intéressant de l'écouter, car cela nous donnera une meilleure idée de ce que nous voulons faire.

M. Garneau: D'accord, sinon, nous devons modifier le programme. C'est pour mardi soir?

M. Blenkarn: C'est exact. Maintenant, monsieur le président, j'aimerais proposer l'ajournement de la séance.

Le vice-président: D'accord. La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of Finance:

C. David Weyman, Assistant Deputy Minister, Tax Policy
and Legislation Branch;

S.N. Poddar, Director, Tax Analysis and Commodity Tax
Division.

Du ministère des Finances:

C. David Weyman, sous-ministre adjoint, Direction de la
politique et de la législation de l'impôt;

S.N. Poddar, directeur, Division de l'analyse fiscale et des
taxes à la consommation.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 5

Monday, April 14, 1986

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 5

Le lundi 14 avril 1986

Président: Don Blenkarn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Main Estimates 1986-87: Vote 15 under FINANCE—
Inspector General of Banks Program

CONCERNANT:

Budget des dépenses principal 1986-1987: Crédit 15
sous la rubrique FINANCES—Programme de
l'inspecteur général des banques

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85-86

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985-1986

STANDING COMMITTEE ON FINANCE
AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: Geoff Wilson

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES
ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: Geoff Wilson

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Nelson Riis
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau

Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, APRIL 14, 1986

(6)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 7:37 o'clock p.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Paul McCrossan, George Minaker, Aideen Nicholson, Norman Warner and Geoff Wilson.

Other Member present: Claude Lanthier.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Terrence J. Thomas and Laurent Desbois, Research Officers.

Witnesses: From the Office of Inspector General of Banks: Neville Grant, Director, Inspection Division and Susan Klassan, Lawyer.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Thursday, February 27, 1986 in relation to the Main Estimates for the fiscal year ending March 31, 1987 (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Monday, April 7, 1986, Issue No. 1*).

By unanimous consent, Paul McCrossan, seconded by Aideen Nicholson, moved—That Merv Lahn from Canada Trust, Angus MacNaughton and Ross Turner of Genstar as well as the Chief Executive Officers of Trilon, Brascan, Olympia and York, and Great Lakes Group, be summoned to attend and give evidence before this committee on Monday, April 21, 1986, in accordance with the Committee's mandate under S.O. 96 (2).

After debate, the question being put on the motion, it was, unanimously, agreed to.

ORDERED,—That the Clerk of the Committee do summon the said witnesses.

The Chairman called Vote 15 under FINANCE.

The witnesses answered questions.

At 9:28 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 14 AVRIL 1986

(6)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 19 h 37, sous la présidence de Don Blenkarn, *président*.

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Paul McCrossan, George Minaker, Aideen Nicholson, Norman Warner, Geoff Wilson.

Autre député présent: Claude Lanthier.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du parlement: Terrence J. Thomas, Laurent Desbois, attachés de recherche.

Témoins: Du bureau de l'Inspecteur général des banques: Neville Grant, directeur, division de l'inspection; Susan Klassan, avocate.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du jeudi 27 février 1986 relatif au budget des dépenses principales pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 1987 (*Voir Procès-verbaux et témoignages du lundi 7 avril 1986, fascicule n° 1*).

Par consentement unanime, Paul McCrossan, appuyé par Aideen Nicholson, propose—Que Merv Lahn, de *La Société du Canada Trust*, Angus MacNaughton et Ross Turner, de la société *Genstar*, ainsi que les hauts fonctionnaires de la société *Trilon, Brascan, Olympia and York*, et ceux du groupe *Great Lakes*, soient priés de se présenter et de témoigner devant le Comité, le lundi 21 avril 1986, en vertu des pouvoirs que lui confère le paragraphe 2 de l'article 96 du Règlement.

Après débat, la motion est mise aux voix et adoptée à l'unanimité.

Il est ordonné,—Que le Greffier du Comité assigne lesdits témoins.

Le président met en délibération le crédit 15 inscrit sous la rubrique FINANCES.

Les témoins répondent aux questions.

À 21 h 28, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Monday, April 14, 1986

• 1937

The Chairman: Order, please.

This is the meeting of the Standing Committee on Finance and Economic Affairs. Our witness tonight is Mr. D.M. Macpherson, Assistant Inspector General of Banks. Mr. Macpherson has with him Mr. Neville Grant, Director of the Inspection Division, and Mrs. Susan Klassen, his solicitor.

Susan, normally speaking, when we used to have people coming before our committee, they did not bring their solicitors. Are you establishing a new standard of attendance before the Committee on Finance?

Mrs. Susan Klassen (Counsel, Department of Finance): I hope not.

The Chairman: I believe, Mr. Macpherson, you have a couple of other people with you. Would you like to introduce them?

Mr. D.M. Macpherson (Assistant Inspector General of Banks, Department of Finance): Thank you, Mr. Chairman, yes. With me are Mr. Blaine Knapp and Mr. Geoff Crew, both of whom are in our administrative side of things, who have had some input to the estimates submission.

The Chairman: Thank you very much. Mr. McCrossan?

Mr. McCrossan: Mr. Chairman, on a point of order, before we get started with tonight's hearings, over the last weekend two allegations have been made concerning self-dealing between non-financial corporate owners and their financial subsidiaries.

In particular, Merv Lahn, the president of Canada Trust, alleged in an interview on CBC Sunday that Genstar in the past did sell companies and assets to Canada Permanent Trust.

Similarly, Martin Mittelstaedt, in Saturday's *The Globe and Mail*, alleged that Brascan, controlled by the Bronfman family, and Olympia and York, controlled by the Reichmann family, have used their control of Trilon to increase their shareholdings in Trilon and, at the same time, to pay a Bronfman subsidiary, Great Lakes Group, \$2 million commission for handling this no-risk deal.

• 1940

Mr. Chairman, I move, seconded by the member from Trinity, that the committee summon Merv Lahn of Canada Trust, Angus MacNaughton and Ross Turner of Genstar, as well as the chief executive officers of Trilon, Brascan, Olympia and York, and Great Lakes Group, to appear before the committee next Monday evening to testify on this alleged self-

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le lundi 14 avril 1986

Le président: À l'ordre je vous prie.

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques est maintenant en séance. Nous avons pour témoin ce soir M. D.M. Macpherson, l'inspecteur général adjoint des banques. M. Macpherson est accompagné de M. Neville Grant, directeur de la Division de l'inspection et de M^{me} Susan Klassen, conseillère juridique.

Susan, en temps normal lorsque nous entendions des témoins, ils n'avaient pas coutume de se faire accompagner de leurs conseillers juridiques. S'agirait-il d'une première qui pourrait devenir un précédent pour le Comité des finances?

Mme Susan Klassen (conseillère juridique, ministère des Finances): J'espère bien que non.

Le président: Monsieur Macpherson, vous avez amené je crois d'autres personnes avec vous. Auriez-vous l'obligeance de nous les présenter?

M. D.M. Macpherson (inspecteur général adjoint des banques, ministère des Finances): Je vous remercie, monsieur le président, effectivement. Il y a M. Blaine Knapp et M. Geoff Crew, qui travaillent tous deux dans le domaine administratif et qui ont participé à la préparation du budget.

Le président: Je vous remercie. Monsieur McCrossan?

M. McCrossan: Monsieur le président, un rappel au Règlement avant que nous commençons ce soir. Au cours de la semaine dernière, deux allégations distinctes ont été portées à propos de transactions intéressées entre sociétés à caractère non financier et des institutions financières qui sont leurs filiales.

Il y a en particulier M. Merv Lahn, le président de Canada Trust, qui dans une entrevue diffusée dimanche sur le réseau CBC aurait dit que la Genstar avait vendu des compagnies et des actifs au trust le Permanent du Canada.

Il y a aussi Martin Mittelstaedt, qui aurait déclaré selon l'édition de samedi du *Globe and Mail* que la Brascan, qui est contrôlée par la famille Bronfman, ainsi qu'Olympia et York, contrôlées par la famille Reichmann, se seraient servies de leur position majoritaire au conseil de Trilon pour augmenter leurs parts dans cette compagnie et, simultanément, pour payer une filiale de Bronfman, le Groupe des Grands lacs, une commission de 2 millions de dollars comme honoraires pour conclure ce marché ne présentant absolument aucun risque.

Monsieur le président, je propose donc, appuyé par la députée de Trinity, que le Comité cite à comparaître M. Merv Lahn de Canada Trust, Angus MacNaughton et Ross Turner de Genstar, ainsi que les administrateurs délégués des compagnies Trilon, Brascan, Olympia et York, ainsi que le Groupe des Grands lacs, pour qu'ils comparaissent devant

[Texte]

dealing, in order that the committee can examine properly the powers of the Superintendent of Insurance in our review of his estimates.

The Chairman: Ladies and gentlemen, you have heard a motion made on a point of order.

Presumably that motion, Miss Nicholson, has been approved by you and seconded by you. Is there any discussion on this matter?

Miss Nicholson: Mr. Chairman, in seconding this motion I was, of course, very much aware that an appearance before a committee to answer allegations that have not been proven does carry a certain risk to people's reputations. But as against that, first of all, if these allegations are unfounded, the individuals concerned can say so, and since the matters have been in the public press in any case, no allegation has originated with this committee.

Secondly, this committee has been very concerned with the possibilities for self-dealing that arise when a non-financial institution gains control of a financial institution. I think we would be irresponsible not to pursue the matter, without in any way prejudging it. Obviously we will keep our options completely open. This committee agreed unanimously last November on the undesirability of industrial conglomerates owning financial institutions, because of the possibility of conflict of interest and self-dealing. We even had a specific recommendation in our report to the Minister recommending that the government not allow one particular merger to occur that did occur; and we are now faced with another large one.

So I second this in the spirit in which I know the hon. member moved it; that is, concern about the principle, and in no way wanting to prejudge things and in no way casting any aspersions on anybody's reputation.

The Chairman: I want to say that Mr. Lahn has raised the issue in the media. It is incumbent upon this committee, since the issue represents a really serious charge on a matter in a sense now before the public, and certainly involves the estimates of the Superintendent of Insurance, that the matter be raised before this committee. It would seem to me, and the clerk has pointed out to me, that the witness should be entitled to the assistance of counsel when appearing before the committee, and I would think that would be in order.

But it would seem to me that with the issue raised by Mr. Lahn and then further raised by Mr. Mittelstaedt, the whole question of self-dealing by non-financial conglomerates involved in financial institutions is in reality right front and centre. Since that involves the very essence of the inspection system and the security of depositors, the matter ought to be examined by this committee when we are examining the only

[Traduction]

Comité lundi prochain en soirée afin de témoigner à propos de ces prétendues transactions intéressées, ce qui permettra au Comité d'examiner comme il le doit les pouvoirs du surintendant des assurances à l'occasion de notre étude du budget de ce dernier.

Le président: Mesdames et messieurs, vous venez d'entendre une motion présentée sur rappel au Règlement.

J'imagine, mademoiselle Nicholson, que cette motion que vous appuyez a reçu votre aval. Y a-t-il des interventions?

Mme Nicholson: Monsieur le président, en appuyant cette motion, je suis toutefois parfaitement consciente du fait qu'une comparution devant un comité pour répondre à certaines allégations qui n'ont pas été prouvées comporte un élément de risque pour la réputation de certaines personnes. En revanche, il faut également admettre que si ces allégations sont non fondées, les personnes en question pourront le dire et puisque de toute manière la presse en a fait état, ces allégations n'ont aucunement trouvé leur origine ici.

En second lieu, le Comité s'est toujours beaucoup inquiété des possibilités de transactions intéressées qui se présentent lorsqu'un établissement à caractère non financier acquiert le contrôle d'un établissement à caractère financier. Je pense que nous manquerions à nos responsabilités si nous ne nous penchions pas sur la question, sans pour autant vouloir porter de jugement hâtif. Il est évident que nous allons rester parfaitement objectifs et que nous n'allons écarter aucune possibilité. Au mois de novembre dernier, notre Comité avait conclu à l'unanimité qu'il était mal avisé de permettre à des conglomerats industriels de posséder des institutions financières en raison précisément des possibilités de conflits d'intérêts et de transactions intéressées. Nous avons même recommandé expressément au ministre que le gouvernement fasse opposition à une fusion, laquelle finit quand même par se réaliser. Et aujourd'hui encore, nous assistons à un cas du même genre.

J'appuie donc la motion dans le même esprit que celui qui a animé mon estimé collègue, c'est-à-dire soucieux que nous sommes de faire respecter les principes et sans vouloir aucunement porter un jugement hâtif ni jeter le doute sur la réputation de qui que ce soit.

Le président: Je voudrais à mon tour ajouter que c'est M. Lahn qui a signalé la chose à la presse. Il nous incombe donc, étant donné qu'il s'agit là d'une accusation très grave à propos de quelque chose qui est maintenant du domaine public, et qui touche assurément le budget du surintendant des assurances, d'étudier ce dossier en Comité. Je crois, et c'est le greffier qui me l'a signalé, que le témoin a le droit de se faire aider par un conseiller juridique lors de sa comparution devant le Comité, et je pense que ce serait donc parfaitement acceptable.

Il me semble toutefois que compte tenu de ce dont parlait M. Lahn, et après lui M. Mittelstaedt, toute la question des transactions intéressées de la part de conglomerats à caractère non financier qui ont un intérêt dans certaines institutions financières est en fait au centre même de ces préoccupations. Il s'agit de l'essence même de notre système d'inspection et de la protection des déposants, et par conséquent c'est une question

[Text]

method now that depositors have of making sure their deposits are secure, and that is the Office of the Superintendent of Insurance for trust companies.

So it would seem to me that the motion is totally in order, and I therefore am prepared to accept the motion.

• 1945

I am going to direct the clerk to issue the summons in accordance with the rules of the House for the persons named in the motion to appear before a regular standing committee meeting to be held on Monday, April 21, 1986 at 7.30 p.m. here, so that we can get to the bottom of this issue. Is that satisfactory with the committee?

Some hon. members: Agreed.

The Chairman: Thank you very much. Now the order of reference this evening is in connection with the vote concerning the Inspector General of Banks.

FINANCE

Inspector General of Banks Program

Vote 15—Program Expenditures.....\$3,705,000

The Chairman: Mr. Macpherson, who is the Acting Inspector General of Banks, is here. Mr. Macpherson, have you any statement to make with respect to your estimates before we proceed?

Mr. Macpherson: No, Mr. Chairman, I think rather than take the time of the committee that way, we might just proceed with the questioning.

The Chairman: Does anyone have any questions they are interested in asking? I have a number. With the permission of the committee then, I will proceed to get into the issue.

Mr. Lanthier: On a point of order, Mr. President, I know I am a Parliamentary Secretary and I am not a member of this committee...

The Chairman: But you are a Member of Parliament, Mr. Lanthier, and you are recognized as being entitled to ask questions in this hearing and to take part in it. I know you have a long and deep interest in making sure the Standing Committee on Finance and Economic Affairs acts the way it should; you certainly were heavily involved in our report that was filed November 6, 1985, and therefore are the kind of member we should have here. It is too bad we do not have others, because this is a very important issue.

Mr. Macpherson, can I ask you what is the total of Canadian domestic assets? And how is that broken down, assets versus the Schedule A banks? Have you a breakdown of assets for the Schedule A banks available?

Mr. Macpherson: Yes, sir.

[Translation]

qui doit être étudiée par notre Comité au moment où nous nous penchons sur le seul dispositif qui permet actuellement aux déposants d'avoir la garantie que leurs dépôts sont assurés, en l'occurrence le bureau du surintendant des assurances dans le cas des fiducies.

Il me semble donc que cette motion est parfaitement recevable et je suis donc prêt à l'accepter.

Je vais donc demander au greffier d'envoyer une assignation conformément aux règlements de la Chambre à toutes les personnes citées par la motion pour qu'elles comparaissent devant le Comité permanent à l'occasion d'une réunion ordinaire de celui-ci qui se tiendra le lundi 21 avril 1986 à 19h 30. Cela nous permettra d'aller au fond des choses. Le Comité est-il d'accord?

Des voix: D'accord.

Le président: Merci beaucoup. Nous passons maintenant à notre ordre du jour d'aujourd'hui, en l'occurrence le crédit de l'inspecteur général des banques.

FINANCES

Programme de l'inspecteur général des banques

Crédit 15—Dépenses du programme\$3,705,000

Le président: Monsieur Macpherson, l'inspecteur général adjoint des banques par intérim, est parmi nous ce soir et je vais lui demander s'il a une déclaration à nous faire à propos de son budget avant que nous ne l'interrogeons.

M. Macpherson: Non, monsieur le président, car j'ai pensé que, plutôt que d'accaparer le temps du Comité de cette façon, nous pourrions immédiatement répondre aux questions.

Le président: Quelqu'un a-t-il des questions à poser? J'en ai plusieurs. Si le Comité est d'accord, je vais donc commencer.

M. Lanthier: Un rappel au Règlement, monsieur le président. Je sais que je suis secrétaire parlementaire et que je ne suis pas membre du Comité...

Le président: Mais vous êtes député, monsieur Lanthier, et vous avez par conséquent le droit de poser des questions en comité et à participer à nos travaux. Je sais que vous vous intéressez depuis très longtemps et avec beaucoup de sérieux au modus operandi du Comité permanent des finances et des affaires économiques, vous avez participé de très près à la rédaction de notre rapport déposé le 6 novembre 1985 et vous seriez donc un membre tout indiqué pour notre Comité. Il est malheureux que nous n'en ayons pas d'autres comme vous étant donné l'importance de la question.

Monsieur Macpherson, pourrais-je vous demander combien s'élève au total l'actif national des banques canadiennes? Comment cet actif se présente-t-il pour les banques de l'Annexe A? Avez-vous le détail de ce chiffre?

M. Macpherson: Oui monsieur.

[Texte]

The Chairman: I am talking domestic assets for a moment, because I want to get into the question of foreign assets after a moment or two.

Mr. Macpherson: By domestic assets, Mr. Chairman, I assume you mean domestic assets being those that are used . . .

The Chairman: Are denominated in Canadian dollars, presumably.

Mr. Macpherson: —are denominated in Canadian dollars?

The Chairman: Yes, presumably domestic assets as would be referred to in the Bank of Canada statement. The latest statement I have is the April 10 statement. On page 3, it indicates that the total Canadian dollar major assets—now I do not know if that is domestic assets or what—is \$217 billion or thereabouts. Is that about the correct amount?

Mr. Macpherson: I would say that is approximately correct, yes.

The Chairman: Yes. How much of that is held by Schedule A banks?

Mr. Macpherson: The numbers I have, Mr. Chairman, are as at January, because that is the most recently published bank-by-bank set of balance sheets.

The Chairman: I see.

Mr. Macpherson: The Canadian dollar assets of the domestic banks, the Canadian banks . . .

It will just take me a second here. I did not bring a calculator.

• 1950

The Chairman: Could you just blow off a round figure?

Mr. Macpherson: Yes, sure. At the end of January, the Canadian dollar assets of the domestic banks would be approximately \$222 billion.

The Chairman: Oh! At the end of January?

Mr. Macpherson: Yes.

The Chairman: That is not what your . . .

Mr. Macpherson: The Bank of Canada weekly numbers which come under the heading Total Canadian Dollar Major Assets does not include all assets.

The Chairman: Oh, I see. So it is \$222 billion.

Mr. Macpherson: Yes, sir.

The Chairman: All right. And how much is the foreign banks' domestic assets?

Mr. Macpherson: Do you mean Canadian dollar assets of the foreign banks?

The Chairman: Yes.

Mr. Macpherson: Approximately \$17 billion.

[Traduction]

Le président: Je parle des actifs nationaux pour l'instant, mais je passerai ultérieurement à celle des actifs étrangers.

M. Macpherson: Par actifs nationaux, monsieur le président, j'imagine que vous voulez parler de ceux qui servent . . .

Le président: Des actifs en devises canadiennes, j'imagine.

M. Macpherson: . . . en dollars canadiens?

Le président: Effectivement, j'imagine qu'il s'agit des actifs nationaux qui figurent au bilan de la Banque du Canada. Le dernier bilan que j'ai sous les yeux est celui du 10 avril et, à la page 3, on constate que le total des principaux actifs en dollars canadiens—je ne sais pas s'il s'agit des actifs nationaux à proprement parler—est de 217 milliards de dollars environ. Ce chiffre est-il bien exact?

M. Macpherson: Il est à peu près exact en effet.

Le président: Bon. Quel est le pourcentage de cet actif total qui est détenu par les banques de l'Annexe A?

M. Macpherson: Les chiffres dont je dispose datent du mois de janvier, monsieur le président, étant donné que ce sont les états de compte les plus récents qu'on puisse trouver pour chaque banque.

Le président: Je vois.

M. Macpherson: Les actifs en dollars canadiens des banques canadiennes . . .

Cela ne prendra que quelques instants. Je n'ai pas apporté de calculatrice.

Le président: Vous pourriez nous jeter un chiffre rond.

M. Macpherson: Oui, bien sûr. À la fin janvier, les actifs en dollars canadiens des banques canadiennes étaient d'environ 222 milliards de dollars.

Le président: Vraiment! À la fin janvier?

M. Macpherson: Oui.

Le président: Ce n'est pas ce que votre . . .

M. Macpherson: Les bilans hebdomadaires de la Banque du Canada, à la rubrique total des principaux actifs en dollars canadiens, ne comprennent pas tous les actifs.

Le président: Je comprends. Il s'agit donc de 222 milliards de dollars.

M. Macpherson: Oui monsieur.

Le président: Parfait. Et les actifs canadiens des banques étrangères?

M. Macpherson: Vous voulez parler des actifs en dollars canadiens?

Le président: Oui.

M. Macpherson: Environ 17 milliards de dollars.

[Text]

The Chairman: Dealing with the Canadian Schedule A banks only, what was their foreign assets at that time?

Mr. Macpherson: Approximately \$190 billion.

The Chairman: So our Canadian banks are at least 45%, if not better, invested in foreign assets and dealing in the international field. Is that correct?

Mr. Macpherson: Approximately correct, yes, sir.

The Chairman: What effort does the Inspector General of Banks make to examine in detail the foreign bank assets of Canadian banks?

Mr. Macpherson: Many of these assets, Mr. Chairman, are indeed booked in Canada. But as part of the overall inspection procedure, we obtain a large amount of information on the asset side and the liability side of the Canadian banks in terms of the currency denomination, in terms of the geographical distribution of the exposures to both borrowers and depositors. We determine where the assets are booked and we determine the place of residence of the customers. From this range of information we do an analysis of the exposures of the banks to foreign customers, and this is part of the process we go through in preparing for our annual on-site examinations.

That work has recently been supplemented by Mr. Grant's division. Most recently, in November, there was a visit paid by him and some of his officials to New York for a round of discussions with the Canadian banks operating in the United States. And prior to that, Mr. Grant and his people undertook a fairly extensive review right across the system of the foreign operations of the major Canadian banks.

The Chairman: In some instances the foreign operations of the major Canadian banks is in excess of their domestic operations, is that not so?

Mr. Macpherson: I would not say there is a case where the foreign operations exceed the domestic operations.

The Chairman: Well, in the case of the Bank of Montreal, how close is it? Is it not almost equal, if not more?

Mr. Macpherson: It may be close to 50%, yes, sir.

The Chairman: Yes. And what about the Bank of Nova Scotia?

Mr. Macpherson: About the same.

The Chairman: In other words, those banks are so close to being equally foreign that you could almost say their assets were more abroad in some cases than domestically, particularly if you looked at the borrowers and found that some of the foreign borrowers were in fact borrowing in Canadian assets in Canada.

[Translation]

Le président: En ce qui concerne uniquement les banques de l'annexe A, quel était le total de leurs actifs étrangers à ce moment-là?

M. Macpherson: Environ 190 milliards de dollars.

Le président: De sorte que nos banques canadiennes investissent au moins 45 p. 100 à l'étranger, dans le domaine international. C'est bien cela?

M. Macpherson: À peu près, oui.

Le président: Que fait l'inspecteur général des banques pour étudier très en détail les actifs étrangers des banques canadiennes?

M. Macpherson: Bon nombre de ces actifs, monsieur le président, sont en fait transigés au Canada. Mais dans le cadre de nos procédures d'inspection générale, nous recueillons une masse importante de données sur la composante actif et sur la composante passif des banques canadiennes, par devises, par distribution géographique des prêts comme des dépôts. Nous déterminons où ces actifs sont placés et nous déterminons également le lieu de résidence des clients. Pour toutes ces données, nous analysons les transactions des banques avec leurs clients étrangers, et c'est une partie du travail que nous effectuons en préparation de nos vérifications annuelles sur place.

Cette activité a d'ailleurs tout récemment été complétée par celle de la division de M. Grant. Tout récemment encore, en novembre, M. Grant et certains de ses collaborateurs se sont rendus à New York pour s'entretenir avec les responsables des banques canadiennes en activité aux États-Unis. Avant cela, M. Grant et ses adjoints avaient procédé à une analyse assez approfondie et assez complète également de toutes les activités étrangères des principales banques canadiennes.

Le président: Dans certains cas, ces activités étrangères des grandes banques canadiennes sont plus importantes que leurs activités au Canada, n'est-ce pas?

M. Macpherson: Je ne pense pas qu'il y ait une banque dont les transactions à l'étranger l'emportent sur les transactions au Canada.

Le président: Mais dans le cas de la Banque de Montréal, quelle est la proportion? Les deux s'équivalent quasiment, n'est-ce pas?

M. Macpherson: Cela peut avoisiner les 50 p. 100, en effet, monsieur.

Le président: Je vois. Et la Banque de Nouvelle-Écosse?

M. Macpherson: C'est environ la même chose.

Le président: En d'autres termes, ces banques travaillent à l'étranger à un point tel qu'on pourrait pratiquement dire dans certains cas que leurs actifs sont davantage détenus à l'étranger qu'au Canada, surtout du point de vue des prêts, dès lors qu'on se rend compte que certains emprunteurs étrangers viennent effectivement au Canada pour emprunter en devises canadiennes.

[Texte]

[Traduction]

• 1955

Mr. Macpherson: We must not be misled entirely, Mr. Chairman, by looking at simply the currency denomination of the assets and liabilities. As you know, a great number of the multinational Canadian corporations borrow in Canada in foreign currency, principally U.S. dollars.

The Chairman: What effort do you make to actually inspect on-site the activities of our banks in the Cayman Islands, where some of our banks—at least one—has been accused of financing the drug trade; in the Bahamas, where there is no tax; in Europe, or in Holland, for example? What efforts do you make? Have you sent inspectors, for example, to our foreign offices in Holland?

Mr. Macpherson: No, sir, and if you were to suggest that we do that, I think we would find such a suggestion quite welcome.

The Chairman: What bothers me is that, on the gross figures, the gross assets booked in Canada in Canadian dollars is \$222 billion and the assets booked in other currencies is \$190 billion, presumably almost all of it booked in other countries.

Mr. Macpherson: I would not go that far, Mr. Chairman. I cannot tell you, but as I mentioned earlier, a large proportion of the foreign currency denominated lending is indeed booked in Canada.

The Chairman: I see. What I am getting at is that, on the face of it, our banks are very, very international.

Mr. Macpherson: Yes, sir.

The Chairman: To inspect our banks only in Canada seems to me to be doing a half-way job, would you not agree?

Mr. Macpherson: Not entirely. As you know, our office is a member of the Committee of Banking Supervisors from the G-10 countries, which meets regularly under the auspices of the Bank for International Settlements in Basel. The object of that committee is to raise the standards of international banking supervision, and in that direction, one of the most important pieces of work done by the committee has been the development of a sharing of responsibilities, which has come to be known as the Basel concordat.

The two main principles of the concordat are, first, that no unit of a bank that is headquartered in one of the member countries should escape the supervisory net, and second, that banking supervision should be conducted on a worldwide consolidated basis. The concordat then goes on to set out how those principles should be implemented, and it develops a sharing of responsibilities for different types of units of banks, with the sharing to be done between the supervisors from the home jurisdiction and the supervisors in the host jurisdiction.

If the concordat works the way it should, the operations of our banks located in those member countries would be

M. Macpherson: Mais ne nous laissons pas induire tout à fait en erreur, monsieur le président, en nous limitant à la nationalité des devises dans le cas des prêts et des emprunts. Comme vous le savez, il y a beaucoup de grandes multinationales canadiennes qui empruntent au Canada en devises étrangères, surtout en dollars américains.

Le président: Que faites-vous pour aller vérifier sur place les activités de nos banques, par exemple aux îles Caïmans, là où certaines de nos institutions bancaires—ou du moins une—ont été accusées de financer le trafic de la drogue, aux Bahamas également, où il n'y a pas d'impôt, en Europe, en Hollande, par exemple? Que faites-vous à ce sujet? Avez-vous déjà envoyé des inspecteurs dans les agences hollandaises de nos banques?

M. Macpherson: Non, monsieur, et si c'est ce que vous nous recommandez de faire, nous le ferions avec le plus grand plaisir.

Le président: Ce qui m'embête un peu, c'est que, du point de vue du total brut, les actifs bruts engagés au Canada en dollars canadiens s'élèvent à 222 milliards de dollars, contre 190 milliards de dollars en devises étrangères, et j'imagine que le plus gros de cela est également engagé dans d'autres pays.

M. Macpherson: Je n'irais pas jusque-là, monsieur le président. Je ne saurais vous le dire, mais comme je vous le disais plus tôt, une bonne partie des prêts consentis en devises étrangères le sont en fait au Canada.

Le président: Je vois. Ce que je voulais dire en fait, d'après ce qu'on peut voir, c'est que nos banques sont extrêmement internationales.

M. Macpherson: En effet, monsieur.

Le président: Et le fait de se limiter à n'inspecter nos banques qu'au Canada ne représente donc que la moitié du travail, n'êtes-vous pas d'accord?

M. Macpherson: Pas tout à fait. Vous le savez, notre bureau est membre du Comité des inspecteurs de banque des pays du groupe G-10, un comité qui se réunit régulièrement sous les auspices de la Banque des règlements internationaux, à Bâle. Ce comité a pour objectif de relever les normes de vérification bancaire sur le plan international et, à cet égard, l'une de ses réalisations les plus importantes a été une formule de partage des responsabilités, qui porte le nom de concordat de Bâle.

Les deux grands principes du concordat sont, pour commencer, qu'aucune agence d'une banque ayant son siège dans l'un des pays membres ne doit pouvoir esquiver les activités d'inspection et, en second lieu, que la supervision des banques doit se faire d'une façon globale à l'échelle mondiale. Le concordat précise également la façon dont ces principes doivent être appliqués et établit une formule pour le partage des responsabilités pour les différentes catégories d'agences, ce partage s'effectuant entre les chargés de surveillance de la juridiction hôte et ceux de la juridiction d'origine.

Si le concordat donne les résultats escomptés, les activités de nos banques dans ces pays membres seront examinées par les

[Text]

examined by the supervisors in those host countries. The arrangements have been that, where difficulties arise as a result of that sort of supervision, the home supervisor is made aware of whatever the problem happens to be.

The Chairman: In other words, when you have a branch of our banks operating in Holland, do you in fact get reports from the Dutch supervisory authorities concerning our branches there?

Mr. Macpherson: If there is anything wrong with them, yes, sir.

The Chairman: Do you get reports? How do you know whether or not they ever look at them? Suppose, for example, the Dutch do not look at their own banks. Does that mean they do not look at ours either, of course?

Mr. Macpherson: I think the Dutch supervisory system is one of the better ones in the world. I have nothing to lead me to believe that the Dutch do not examine their own banks. They are subscribers to the concordat.

The Chairman: Well, do they examine our banks in Holland?

Mr. Macpherson: They would examine our banks, yes, sir.

The Chairman: Yes, and that would occur in the G-10 countries?

Mr. Macpherson: That is right.

The Chairman: What about countries other than G-10; for example, in South America?

• 2000

Mr. Macpherson: In that regard, the system is not as well developed. Another of the chief activities of the Basel committee in recent years has been to foster the development of other regional groups of bank supervisors. In that regard there is presently a body known as the Commission of Banking Supervision for the Latin American and Caribbean Countries which, similar to the Basel committee, is seeking to upgrade the supervisory practices in those countries. That particular grouping of supervisors has subscribed to the principles of the concordat. I cannot attest or vouch for the quality of the supervision in those countries because they are somewhat newer at the game. They are quite receptive to suggestions, advice, help, and guidance from the Basel committee. Similar groupings exist in southeast Asia among the so-called offshore centres; that is, places like the Channel Islands, Bahamas, Cayman Islands, and so on.

The Chairman: Would you believe, though, that in addition to that help we should examine these institutions occasionally ourselves, using our own inspection system?

[Translation]

agents de surveillance des pays hôtes. Jusqu'à présent, en cas de difficultés à la suite d'une opération de surveillance ou d'inspection, l'agent de surveillance du pays d'origine est mis au courant du problème, quel qu'il soit.

Le président: En d'autres termes, si vous avez une agence d'une banque canadienne en Hollande, vous obtenez les rapports de surveillance des pouvoirs hollandais?

M. Macpherson: S'il y a quelque chose qui ne va pas, oui.

Le président: Mais obtenez-vous bien des rapports? Comment pouvez-vous savoir s'il y a bien eu inspection ou surveillance? Admettons un instant que les Hollandais ne s'occupent même pas de leurs propres banques. Cela veut-il dire qu'ils ne s'occupent pas non plus des nôtres?

M. Macpherson: Je dirais que le système hollandais est l'un des meilleurs au monde. Rien ne me permettrait de penser que les Hollandais ne s'occupent pas de leurs propres banques. Ils sont partie au concordat.

Le président: Mais assurent-ils également l'examen de nos banques chez eux?

M. Macpherson: Certainement, monsieur.

Le président: D'accord, et il en irait de même pour tous les pays du groupe G-10?

M. Macpherson: C'est bien cela.

Le président: Et qu'en est-il des autres pays, les pays d'Amérique du Sud, par exemple, qui ne font pas partie du groupe G-10?

M. Macpherson: À cet égard, le système n'est pas aussi bien développé. Une autre des principales activités du comité de Bâle a été, depuis quelques années, d'encourager la mise en place d'autres groupes régionaux de chargés de surveillance bancaire. Dans ce sens, il existe actuellement un organe qui a nom Commission de surveillance des banques pour les pays d'Amérique latine et des Antilles qui, à l'instar du comité de Bâle, tente d'améliorer les méthodes de surveillance en place dans ces pays. Ce groupe en question a également souscrit aux principes du concordat. Je ne saurais me porter garant de la qualité de la surveillance qui s'effectue dans ces pays, étant donné que cela ne fait que peu de temps qu'ils sont entrés sur la scène. Quoi qu'il en soit, ils sont très ouverts à nos suggestions, à nos conseils, à nos offres d'assistance et à nos orientations, et j'entends par là celles du comité de Bâle. Il existe des groupes semblables en Asie du Sud-Est et parmi les centres que nous appelons *offshore*, c'est-à-dire, par exemple, les îles Anglo-Normandes, les Bahamas, les îles Caïmans, et ainsi de suite.

Le président: Estimez-vous qu'en plus de cette assistance, nous devrions quand même effectuer nous-mêmes à l'occasion une inspection de ces établissements avec nos propres ressources?

[Texte]

Mr. Macpherson: Yes, sir, I think it would be helpful.

The Chairman: Why do you not do it?

Mr. Macpherson: We do not have the resources, or have not had them.

The Chairman: I want to get into the resources in a moment, but I am going to let my colleagues, who now seem to have stirred to life . . . Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you very much.

I want to talk about resources. It seems to me, when we were looking at the Canadian Commercial Bank a year or so ago, we were told that the Inspector General of Banks had something like seven professional staff, was it, and then you went rather quickly to 70. Could I have the exact numbers again?

Mr. Macpherson: Mr. Chairman, I think the number seven probably refers to the number of professional staff that was part of Mr. Grant's inspection division. When we were talking about the CCB, just about a year ago, I think the actual number of people in the office was approximately 30 to 35, about a little more than half of which would have been professional staff.

Miss Nicholson: Obviously, with the last revisions to the Bank Act, the number of institutions for which you required inspection responsibilities was multiplied by what? Seven or eight?

Mr. Macpherson: About that; yes.

Miss Nicholson: But your staff did not go up proportionately?

Mr. Macpherson: That is correct.

Miss Nicholson: Do you consider the present number of staff adequate to do the kind of job you want to do?

Mr. Macpherson: The number of staff we have at present is about 45. That is not adequate. Indeed, the estimates we are looking at this evening call for growth to the level of 70 PYs. We are in the process in the office now of doing a fairly comprehensive and in-depth plan of where we see the office going. I would estimate that we will be approaching Treasury Board, and eventually this committee, with something like 100 PYs.

The Chairman: How many do you have out in the field? Forty-five?

Mr. Macpherson: No, sir. We have only three individuals working for us who are resident outside Ottawa just now.

The Chairman: How many banks have head offices in Ottawa?

Mr. Macpherson: None.

The Chairman: And how many major central offices for the banks in Canada—for example, regional centres for the examination of bank records—are in Ottawa?

[Traduction]

M. Macpherson: Effectivement, monsieur, je pense que ce serait utile.

Le président: Pourquoi ne le faites-vous pas?

M. Macpherson: Nous n'en avons pas les moyens, nous n'en avons pas les moyens.

Le président: Je vais parler de cette question de moyens dans un instant, mais je vais laisser mes collègues, qui semblent avoir pris vie . . . Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Merci beaucoup.

Parlons précisément de moyens. Il me semble, lorsque nous étudions le cas de la Banque commerciale du Canada, il y a un an, que l'inspecteur général des banques nous avait dit qu'il disposait d'un personnel professionnel de sept personnes, je crois, et que ce personnel était rapidement passé à 70. Pourriez-vous nous rappeler les chiffres exacts?

M. Macpherson: Monsieur le président, le chiffre en question, sept, est probablement celui des professionnels au service de la division de l'inspection de M. Grant. Lorsque nous parlons du cas de la BCC, il y a environ un an de cela, je pense qu'il y avait dans notre bureau environ 30 ou 35 personnes, dont un peu plus de la moitié faisant partie du personnel professionnel.

Mme Nicholson: De toute évidence, depuis la révision de la Loi sur les banques, le nombre d'établissements bancaires que vous avez la charge d'inspecter s'est multiplié, n'est-ce pas? Par sept, par huit?

M. Macpherson: Environ, oui.

Mme Nicholson: Mais votre effectif n'a pas augmenté dans les mêmes proportions?

M. Macpherson: C'est bien exact.

Mme Nicholson: Pensez-vous que le personnel que vous avez actuellement suffit pour ce que vous voulez faire?

M. Macpherson: Notre effectif actuel est d'environ 45 personnes, ce qui est insuffisant. Et d'ailleurs, le budget dont nous sommes saisis ce soir prévoit une augmentation à 70 années-personnes. Actuellement, à notre bureau, nous procédons à l'établissement d'un plan très complet et très détaillé de nos orientations futures souhaitées. Je pense que nous allons en parler au Conseil du Trésor, et sans doute aussi au Comité, pour leur demander environ une centaine d'années-personnes.

Le président: Et combien de gens avez-vous sur place? Quarante-cinq?

M. Macpherson: Pas du tout. Nous n'avons pour l'instant en poste permanent à l'extérieur d'Ottawa que trois personnes.

Le président: Combien de banques ont leur siège à Ottawa?

M. Macpherson: Aucune.

Le président: Et combien y a-t-il de gros bureaux centraux dans le domaine bancaire—et j'entends par exemple les centres d'examen des archives bancaires—à Ottawa?

[Text]

[Translation]

• 2005

Mr. Macpherson: None.

The Chairman: So what do we do with them all?

Mr. Macpherson: We are in the process of dramatically changing our approach to the supervision of banks.

The Chairman: Miss Nicholson, I just wanted to . . .

Miss Nicholson: Thank you.

The Chairman: I am sorry. I stole your question.

Miss Nicholson: Oh, thank you for asking it for me, because I was also going to ask about the allocation of resources.

And then, related to that, it has been suggested to me that, apart from needing additional people, you also needed a wholly different focus, in order to ensure that your people were more aware of local conditions; and also perhaps had antennae out for picking up possible problems. I relate these two because, in the case of the Canadian Commercial Bank, for instance, we heard occasionally of situations where none of the regulators or the auditor questioned a very high value being put on a mortgage property, whereas, somebody familiar with the area would have known that was not a market value.

So I think we had a lot of evidence that would lead us—it certainly led me—to the belief that you do need people who know local conditions, which I think is what the chairman was getting at. Therefore, people who are based locally so that they know.

But also is there a question of a whole different approach? For instance, apparently, traditionally, in the past, your professional staff accepted the reports of external auditors as being completely reliable. They did not do any further individual checks. Is there a need for, I do not know whether one would call it a more sceptical approach, or, perhaps having antennae out to possible problems? Is there a need for a change of attitude? Is this something that can be taught? Is this something that is part of in-service training or something that comes with one kind of professional formation as against another?

Mr. Macpherson: I guess all of those things. Indeed, as I said, we are setting about to drastically change our approach. Mr. Grant may have something to say about that a little later.

I think the great lesson that we learned from the CCB and the Northland affairs, if we needed to have examples, was that banks most often get into trouble simply because of the quality of their assets.

M. Macpherson: Aucun.

Le président: Alors, que faisons-nous?

M. Macpherson: Nous sommes en train de modifier radicalement notre façon de procéder en matière de surveillance bancaire.

Le président: Mademoiselle Nicholson, je voulais simplement . . .

Mme Nicholson: Merci.

Le président: Excusez-moi. Je vous ai volé votre question.

Mme Nicholson: Je vous remercie de l'avoir posée à ma place, parce que j'allais, moi aussi, parler de la répartition des ressources.

Dans la même veine, donc, on m'a laissé entendre qu'outre le fait qu'il vous fallait davantage de gens, il vous fallait également changer radicalement d'attitude, afin que vos collaborateurs puissent être beaucoup plus au courant des conditions locales, que vous devriez peut-être aussi avoir des antennes sur place pour percevoir les problèmes éventuels. Je fais le lien entre les deux parce que, dans le cas de la Banque commerciale du Canada, par exemple, nous avons entendu parler de cas où aucun des chargés de réglementation, aucun des vérificateurs, ne s'était posé de questions sur le chiffre très élevé de l'évaluation de certains biens hypothécaires, alors que quelqu'un qui aurait été plus au courant des conditions locales aurait tout de suite su que le chiffre ne représentait pas la valeur marchande.

Nous avons donc, je crois, entendu beaucoup de choses qui nous portent à croire—ou du moins qui me portent à croire—qu'il vous faudrait des gens qui connaissent la situation locale, et c'est, je pense, ce dont voulait parler le président. Par conséquent, il vous faudrait des gens en poste sur place.

Mais n'y a-t-il pas également une question d'attitude différente? Ainsi, il semblerait que vos experts aient toujours eu coutume d'accepter les yeux fermés les rapports des vérificateurs externes, sans procéder à de plus amples vérifications individuelles. Ne faudrait-il pas, et j'utilise ce terme faute d'en trouver un meilleur, adopter une attitude un peu plus sceptique, voire utiliser des antennes sur place pour être aux aguets des éventuels problèmes? Faut-il que vous changiez d'attitude? S'agit-il de quelque chose qui peut s'apprendre? S'agit-il de quelque chose qui pourrait faire partie de la formation en cours d'emploi, ou plutôt d'une qualité qui découle d'un certain genre de formation professionnelle plutôt que d'un autre?

M. Macpherson: Je pense qu'il y a un peu des deux. Comme je le disais, nous sommes en train de changer radicalement notre façon de procéder. M. Grant, d'ailleurs, pourrait peut-être vous en dire un peu plus long à ce sujet plus tard.

La principale leçon que nous avons tirée des dossiers de la BCC et de la Norbanque, s'il fallait vraiment que nous eussions ces exemples, a été, je crois, que le plus souvent, les banques ont des problèmes en raison de la qualité de leurs portefeuilles.

[Texte]

You are right that, traditionally, our approach to banking supervision has been the so-called tripartite one that we have heard so much about in the course of various hearings, which sought to lean upon the internal and external auditors of banks for the bulk of the field work and, particularly, the work in assessing the value of a bank's loan portfolio. It is that area of our historical approach to supervision that let us down in the case of those two banks.

I feel personally quite strongly about the ability of the Office of the Inspector General of Banks to place reliance on the external auditors. I think a reasonable interpretation of the sections of the Bank Act that assign responsibility to the external auditors makes it quite clear that the Inspector General of Banks is entitled to rely on their work, that they have a duty to report to him when things that potentially endanger the well-being of the bank—that is the wording of the act—come to their notice. That obviously did not happen in the case of those two banks.

As I said, we are changing our style. We have become quickly convinced that we have to beef up our own on-site examination. We have to recruit the people who have the skills to do that. And we have to place them closer to the marketplace.

We have, to this point, hired three individuals—hired may not be the word. We have taken on our staff, on secondment through the Interchange Canada Program, three individuals from two of the chartered banks. These individuals are working out of Montreal and Toronto.

• 2010

We have also taken under contract a significant number of recently retired bankers, most of whom are credit specialists, who have spent long careers in the chartered banks, making and collecting loans. These people are located in Montreal, Toronto and Vancouver.

We hope that through that we will get the sort of market feel which you have referred to. I agree with you that it is essential we get our antennae out, get the vibes that we should have and pick up the market talk.

Miss Nicholson: Thank you.

Le président: Monsieur Lanthier.

M. Lanthier: Monsieur le président, après l'expérience de la Norbanque, je me pose de grandes questions sur la nécessité d'aller «inspecter» ailleurs. L'expérience de la Norbanque nous montre que le système d'inspection ailleurs, aux États-Unis, par exemple, est meilleur que le nôtre. Les gens des États-Unis avaient été alertés beaucoup plus tôt que nous sur la position douteuse de cette banque. Ne croyez-vous pas, qu'avant d'inciter nos gens à inspecter ailleurs, on devrait renforcer notre propre système? Qu'il soit au moins aussi efficace, avant

[Traduction]

Vous avez parfaitement raison de dire que nous avons toujours eu coutume de voir la surveillance en matière bancaire sous un jour que nous pourrions qualifier de tripartite, et nous en avons entendu beaucoup parler au cours des diverses audiences, tablant ainsi sur les vérificateurs internes et externes des banques pour le plus gros du travail sur place, et en particulier pour tout ce qui a trait à l'évaluation du portefeuille de prêts de ces institutions. C'est d'ailleurs cette attitude que nous avons eu coutume d'adopter qui nous a valu des ennuis dans le cas précis de ces deux banques.

Personnellement, je suis fermement convaincu que le Bureau de l'inspecteur général des banques peut fort bien se fier aux vérificateurs externes. Une interprétation somme toute fort raisonnable des articles de la Loi sur les banques, qui charge précisément ces vérificateurs externes de certaines responsabilités, porte à conclure assez catégoriquement que l'inspecteur général des banques a le droit de se fier à eux, qu'ils ont le devoir de lui faire rapport lorsque quelque chose qui risque de compromettre la situation financière de la banque—c'est ce que dit la loi—est porté à leur attention. De toute évidence, ce ne fut pas le cas pour les deux banques en question.

Comme je le disais, nous changeons de style. Très rapidement, nous avons acquis la conviction qu'il nous fallait étoffer nos activités d'inspection sur place. Nous devons donc recruter des gens qui sont qualifiés pour le faire et nous devons les mettre en poste beaucoup plus près des conditions réelles du marché.

Jusqu'à présent, nous avons réussi à engager trois personnes—même si ce terme ne convient peut-être pas très bien. Nous avons reçu en détachement, dans le cadre du programme Échange-Canada, trois personnes employées par des banques à charte et qui travaillent à Montréal et à Toronto.

Nous avons également engagé par contrat un grand nombre de banquiers retraités depuis peu, le plus souvent des spécialistes des questions de crédit, qui ont fait une longue carrière dans les banques à charte, au département des prêts. Ce sont des gens qui travaillent à Montréal, à Toronto et à Vancouver.

Nous espérons qu'ainsi, nous allons pouvoir prendre, comme vous le disiez, le pouls du marché. Je suis d'accord avec vous, il est essentiel que nous ayons des antennes sur place, que nous soyons aux aguets des moindres vibrations et que nous soyons à l'écoute du marché.

Mme Nicholson: Je vous remercie.

The Chairman: Mr. Lanthier.

Mr. Lanthier: Mr. Chairman, after the Northland affair, I am really in a quandry as to the need to "inspect" abroad. The Northland Bank experience has revealed that the inspection system abroad, in the United States, for instance, is better than ours. The Americans have been warned much earlier than us about the doubtful situation of that bank. Do you not think that, before encouraging our inspectors to go abroad, we should beef up our own system? And that our system should be at least as efficient before even contemplating going abroad? That is my first question.

[Text]

d'aller inspecter chez eux? C'est la première question que je me pose.

Avant d'aller inspecter un système qui a démontré, lors de notre expérience malheureuse avec la Norbanque, qu'il était moins bon que le leur, avant d'aller inspecter, dis-je, ce système qui s'est avéré meilleur que le nôtre ou, à tout le moins, plus alerte que le nôtre, ne serait-il pas préférable de concentrer d'abord nos efforts sur l'amélioration notre propre système?

Mr. Macpherson: Mr. Chairman, I cannot wholly subscribe to the notion that the American system is better than ours. The American federal department of insurance, the Federal Deposit Insurance Corporation, I think, closed or had 130 failed banks on its hands in 1985. It is forecasting that an equal number of American banks will fail in 1986.

That is not to be critical of it because I do not think any system of supervision is going to be fool-proof. You will always have failures and I guess you will have more failures as systems become de-regulated. As competition intensifies, as different sorts of regulations are withdrawn and fields are made more wide open, you are going to have more casualties. I am convinced of it.

Having said that, however, I think indeed the American authorities were examining the subsidiary of the Canadian Commercial Bank. They did raise matters with us. The findings of their inspection supplemented a lot of the knowledge that we already had. They came to us advising us that they were dissatisfied with the portfolio of the Westlands Bank.

The Chairman: As a matter of fact, they gave the bank so many days to clean up or they were out of business, is that not right?

Mr. Macpherson: Well, they issued a cease-and-desist order.

The Chairman: That is right.

Mr. Macpherson: This did not give them a matter of days, Mr. Chairman; it gave them, I guess it was . . .

The Chairman: Six weeks.

Mr. Macpherson: No, sir. It was over a year for some aspects of its operation.

The Chairman: Was there not also an order roughly on February 14, which had to be complied with by March 25?

Mr. Macpherson: No, not to my knowledge. No, I do not think they issued them an order on February 14. I think they reported to the bank on their most recent findings about that time.

I should point out that the American authorities were somewhat leisurely in their approach to advising us of what they were finding in the Westlands Bank. A number of months

[Translation]

Before inspecting a system which proved, with this unfortunate Northland Bank experience, that it was not as good as theirs, before inspecting, as I said, this system which appeared better than ours, or at least swifter than ours, would it not be more appropriate to focus our efforts on upgrading our own system?

M. Macpherson: Monsieur le président, je n'accepte pas tout à fait cette opinion selon laquelle le système américain est meilleur que le nôtre. Le département fédéral des assurances, aux États-Unis, la *Federal Deposit Insurance Corporation*, a, je crois, fait fermer ou mis en faillite 130 banques en 1985, et il escompte un nombre équivalent de faillites bancaires aux États-Unis en 1986.

Je ne dis pas cela comme une critique, parce que je ne pense pas qu'un système, quel qu'il soit, puisse être infaillible. Il y aura toujours des faillites, et j'imagine qu'à mesure que la déréglementation s'intensifiera, il y en aura davantage. A mesure que la concurrence deviendra plus âpre, que les règlements seront retirés les uns après les autres, que les marchés s'ouvriront, les victimes vont se multiplier. Cela, j'en suis persuadé.

Mais cela étant, je dirais qu'effectivement, les pouvoirs américains se sont penchés sur le dossier de la filiale de la Banque commerciale du Canada, et ils nous en ont parlé. Les conclusions de cette inspection sont venues compléter pas mal de choses que nous connaissions déjà. Les Américains sont venus nous dire qu'ils étaient mécontents du portefeuille de la Banque Westland.

Le président: De fait, ils avaient même donné à cette banque un délai imprescriptible pour se reprendre, faute de quoi elle allait devoir fermer, n'est-ce pas?

M. Macpherson: Effectivement, ils avaient décrété une ordonnance d'interdiction.

Le président: C'est bien cela.

M. Macpherson: Mais ils n'avaient pas à imposer un délai de quelques jours, monsieur le président, mais plutôt, je crois . . .

Le président: Six semaines.

M. Macpherson: Pas du tout. Il s'agissait de plus d'un an pour certaines de ses activités.

Le président: N'y avait-il pas eu également, vers le 14 février, une ordonnance qui devait être exécutée pour le 25 mars?

M. Macpherson: Pas que je sache. Non, je ne pense pas qu'il y ait eu une ordonnance le 24 février. Les pouvoirs américains, je pense, avaient communiqué leurs conclusions à la banque vers cette date.

Je dois également signaler que les pouvoirs américains ont été assez lents à nous informer de ce qu'ils avaient découvert dans le cas de la Banque Westland. Il s'est écoulé plusieurs

[Texte]

clapsed between the timing of the completion of their examination and their bringing their concerns to our attention.

• 2015

With respect to your question of whether we should not look more closely at home before we start looking abroad, I think I would like to try to develop the on-site inspection both at home and abroad almost simultaneously.

M. Lanthier: Très bien. Monsieur le président, voici une autre question.

Une remarque du témoin me dérange un peu. Il s'agit de cette confiance qu'on accorde toujours aux banquiers à la retraite ou aux vérificateurs externes. Monsieur le président, ces gens ont, naturellement, de l'expérience. Mais on ignore la notion de responsabilité. Ces gens à leur retraite ne veulent rien risquer; ils examinent les choses d'après leur expérience, certainement, mais aussi avec un peu moins d'agressivité ou peut-être avec d'anciennes méthodes. Quant aux vérificateurs, je crois que même si on se fie à leur jugement, ils ont toujours un paquet de restrictions à formuler dans leurs demandes. Et par le fait même le résultat de leur requête est souvent infirmé par les prémisses qu'ils posent dans leur propre inspection. Excusez-moi de citer en exemple les ingénieurs, mais il y a aussi les avocats, les médecins et les comptables qui ont des responsabilités de moyens. Les architectes ou les ingénieurs ont des responsabilités de fin. Un ingénieur ne dira pas qu'il a construit la meilleure maison possible mais, malheureusement, elle s'est écroulée. Un médecin dira avoir accordé les meilleurs soins possibles, mais malheureusement le patient est mort. L'avocat dira avoir défendu son client le mieux possible mais il avait une mauvaise cause. J'ai fait une bonne inspection dira le comptable, mais suivant mes critères de comptabilité, c'était un mauvais bilan.

Je me demande s'il ne faudrait pas imposer à ceux sur lesquels on se fie des responsabilités directes, évaluées en dollars et en cents. Se fier sur une responsabilité de moyens, demeurera toujours des vœux pieux; les gens mettront toujours un paquet de restrictions. Si on dit aux vérificateurs externes qu'ils sont responsables, soit avec des polices d'assurance ou leurs propres deniers, de ce qui est arrivé, je me demande si on n'aurait pas de meilleurs résultats. En employant des banquiers à la retraite qui n'ont qu'une réputation passée à mettre en jeu ou des comptables qui ont toutes sortes de restrictions possibles et impossibles—vous avez déjà lu leurs prémisses avant de faire une inspection—, je me demande si on ne répètera pas encore les mêmes erreurs avec ces gens qui nous impriment d'avance leur regret d'avoir fait un mauvais travail. Je me demande s'il ne faudrait pas plutôt considérer des responsabilités de fin, au lieu de s'accrocher à d'autres moyens.

Je ne sais pas si je me suis exprimé clairement.

Mr. Macpherson: Yes, sir.

I think our reliance on the retired bankers can be quite good. In the first place, most of them were very senior officers in the banks from which they have come. They have come from those institutions fairly recently, and I do not think they have any

[Traduction]

mois entre la fin de leur examen et le moment où ils nous ont fait savoir leurs préoccupations.

Quant à savoir si nous ne devrions pas renforcer notre système d'inspection au Canada avant de faire des inspections à l'étranger, j'aimerais essayer de faire les deux en même temps.

Mr. Lanthier: I see. I have another question, Mr. Chairman.

A remark made by the witness disturbs me. It has to do with this confidence placed in retired bankers or outside auditors. I realize that such people have experience but the notion of responsibility does not come into play. Retired persons are not willing to take risks, they will of course put their experience to work in their examinations but will be a little less aggressive and their methods may not be the latest. As far as the auditors are concerned, I think that even though we may put faith in their judgment, there always are a lot of restrictions or qualifications and therefore the result of their investigation is often invalidated by the premises they have set for their inspection. Excuse me for citing engineers as an example, there are also lawyers, doctors and accountants who are held responsible for the way in which they have carried out their work. Architects or engineers are responsible for the end results. An engineer will not claim to have built the best house possible, even though it may unfortunately have collapsed. A doctor will say that he gave the best care possible but unfortunately the patient died. A lawyer will say that he provided his client with the best possible defence but that the client had a poor case. As for the accountant, he will say that he has done a proper inspection but that according to his accounting standards, the balance sheet was a poor one.

I wonder whether we should not impose some direct responsibilities in terms of dollars and cents on those on whose judgment we rely. If the responsibility is limited to the methods used, then there is no serious accountability, people will always set a lot of restrictions. If we tell the outside auditors that they are financially responsible, either through insurance policies or their own money, for what happens, I wonder whether we would not end up with better results. By relying on retired bankers who only have their past reputation to put on the line or on accountants who set all sorts of possible and impossible restrictions—we have seen the premises establish before carrying out an inspection—it seems to me that we will be making the same mistakes as in the past with the inspectors covering themselves at the very outset for the very poor quality of their work. I wonder whether we should not give some consideration to holding them accountable for the end result rather than attempting other means.

I do not know whether I have made myself understood.

M. Macpherson: Oui, monsieur.

Je pense que la confiance que nous accordons aux banquiers à la retraite peut se justifier. Tout d'abord, il s'agit essentiellement d'anciens cadres supérieurs de banques. Leur retraite ne remonte pas à loin, et je ne pense pas qu'ils aient des raisons de

[Text]

reason to be unaggressive in their approach. They are sent to do their work under a series of instructions. Mr. Grant as part of his responsibility is directing their activities. They are given a work program to follow. Quite frankly, our experience to date with them has been highly satisfactory.

• 2020

We have not found that they have shrunk from taking tough positions. Indeed, one might question why they would want to do that. They are not beholden to any of the banks. They can take quite an independent approach. They have been given the assurance that our office stands behind them; that we want them to go in there and do a job. While it is early in that game, we have seen nothing but positive results from their work and have no reason to think they are not doing a competent and thorough job.

About the external auditors, I am not quite sure what restrictions you are referring to when you seem to imply that the scope of their work is constrained in some way by some restrictions. Perhaps we could discuss that; but the Bank Act is quite clear in giving the external auditors virtually unlimited access to whatever records or information or any other explanations they feel they require of a bank. They for the most part are representatives of the major auditing firms in the country, all of whom have reputations they want to protect.

However, having said all that, this committee at one point recommended that we might want to consider the establishment of a dual audit system, whereby auditors would be appointed by and report to the Office of the Inspector General of Banks. That is an option we are considering carefully. The recommendation has come to us not only from this committee but from elsewhere, and I think it is worth examining. But as I say, so far our experience with the retired bankers is highly satisfactory.

However, as another leg to this stool, we are going to be recruiting full-time people in our own office who have many of the skills and the training and expertise the retired bankers have. That is, we intend to engage on a permanent basis a number of people from the private sector, if we can get them, who are former lending officers, former treasury officers who understand the working of exchange and other markets, and indeed perhaps some systems people.

So I think in the evolution of the office we see a mix of well-trained former bankers working for us, and then this cadre of retired bankers whom I would like to see given every chance to succeed. I see no problems with it so far.

M. Lanthier: Monsieur le président, si on se fie, par exemple, aux actuaire., et je m'adresse à Paul McCrossan, si on confiait, dis-je, une inspection à un actuaire retraité, il me semble qu'on aurait de moins bons services qu'avec un actuaire en poste; je crois que les actuaire doivent passer des examens à tous les cinq ans, n'est-ce-pas?

[Translation]

manquer de dynamisme. Ils effectuent leur travail conformément à une série de directives. L'une des responsabilités de M. Grant est de diriger leurs activités. On leur donne un programme de travail. Pour vous parler franchement, nous avons été très satisfaits de leur prestation jusqu'ici.

Nous n'avons pas remarqué qu'ils répugnent à adopter une attitude sévère. En fait, on pourrait se demander quels intérêts ils auraient à agir de la sorte. Ils n'ont aucune obligation envers les banques. Ils peuvent travailler de façon indépendante. Ils savent qu'ils peuvent compter sur l'appui de notre bureau et que nous voulons qu'ils effectuent le travail d'inspection. Même si nous n'avons pas une longue expérience, leur travail n'a donné que des résultats positifs et nous n'avons aucune raison de douter de leur compétence ni de la minutie qu'ils apportent à leur tâche.

Quant aux vérificateurs externes, je ne sais pas au juste de quelles restrictions vous parlez quand vous laissez entendre que leur travail est limité d'une façon ou d'une autre. Nous pourrions peut-être en discuter; mais la Loi sur les banques accorde aux vérificateurs externes un accès presque illimité aux dossiers ou à tout autre renseignement ou explication dont ils auraient besoin dans une banque. Dans l'ensemble, ce sont des personnes qui travaillent pour les plus grands cabinets de comptables canadiens, qui ont tous des réputations qu'ils tiennent à protéger.

Cela dit, le Comité avait recommandé que l'on envisage l'établissement d'un système de vérification double selon lequel les vérificateurs seraient nommés par le Bureau de l'inspecteur général des banques et lui feraient rapport. C'est une option que nous examinons soigneusement. La recommandation n'a pas seulement été faite par votre Comité, mais par d'autres, et je pense qu'elle vaut la peine d'être examinée. Mais comme je vous l'ai dit, jusqu'ici, notre expérience avec les banquiers à la retraite s'avère très satisfaisante.

Mais afin de renforcer nos ressources, nous comptons recruter des effectifs à plein temps ayant des compétences et une formation semblables à celles des banquiers à la retraite. C'est-à-dire que nous avons l'intention d'engager comme membres du personnel permanent des personnes du secteur privé, si c'est possible, ayant travaillé comme agents de prêt, ou dans d'autres services financiers, qui comprennent les opérations de change et d'autres marchés, et peut-être aussi des responsables d'un système.

Pour l'avenir, donc, de notre bureau, nous prévoyons un certain nombre d'anciens banquiers ayant une formation solide comme employés permanents, et aussi un groupe de banquiers à la retraite à qui j'aimerais donner toutes les chances de prouver leur compétence. Pour le moment, c'est un programme qui ne m'a pas présenté de difficulté.

Mr. Lanthier: Mr. Chairman, if we take actuaries as an example—I will address my remark to Paul McCrossan—if this responsibility for an inspection were trusted with a retired actuary, I assume that we would not get as good a performance as from an actuary actually exercising his profession; if I

[Texte]

Ne croyez-vous pas qu'un actuaire en pleine force ne donnerait pas de meilleurs services qu'un actuaire retraité? Je m'excuse, mais je me pose de graves questions, monsieur le président, sur la pertinence qui existe d'utiliser des personnes qui «ont été» en poste plutôt que des personnes qui le «sont».

Mr. McCrossan: I guess I have two thoughts on that. I want to ask questions rather than answer them. But first of all, someone who is recently retired is fully capable of doing inspections. Maybe 10 or 15 years out of the field it would be a little different, but certainly within 5 years I would see no problem. The advantage I would see to using someone who has recently retired is that they clearly have no company affiliation, so there is no suspicion, in using them as an examiner, that they are going to be stealing accounts for a competitor.

• 2025

So it would seem to me—and again, I do not want to answer for Mr. Macpherson—that given the great expertise that is around... One does not cease thinking at the age of 60 or 65, and I suspect that the banks being inspected would be more comfortable with someone who is no longer attached to one of their competitors than they would be with having a direct competitor come in.

Mr. Macpherson: Mr. Chairman, if I may pick up on that, I think Mr. McCrossan is absolutely correct. As I mentioned, we have three individuals working for us now on interchange who are with us for a limited period of time, with the expectation that they will go back to their banks. That is posing a little bit of difficulty in that banks who are the subject of attention from these people are somewhat suspicious. They are cautious about allowing people who were their competitors and will be their competitors again to have access to their records.

Indeed, we recognize that we are putting these people in a somewhat conflicting position. We have discussed it with them when we have taken them on. We believe they are completely honourable and will be loyal to the responsibilities of the office while they are with us; nonetheless, they cannot forget everything they have learned on the day they go back to their banks.

Mr. McCrossan made another point about not stopping thinking when you reach age 65. I guess the banks as a sector were among the pioneers of early retirement; indeed, many of the retired bankers we have working for us are under the age of 60. Most of them are between 50 and 60, so they certainly continue to be vigorous people who have taken up this work as a challenging second career. I think a lot of them are thoroughly enjoying the work they do because they can go in there with the kind of freedom of view to which Mr. McCrossan was referring.

It may be a little facetious, but there is the old saying that the easiest thing in the world is to lend money and the hardest thing is to get it back. While people are on a lending platform, part of their responsibility is to get money out. So they want to

[Traduction]

am not mistaken, actuaries must take an exam every five years, is this not so?

Do you not think that we would get a better performance from an exercising actuary than a retired one? I am sorry, but I have some serious doubts, Mr. Chairman, about the usefulness of persons who have exercised a responsibility rather than persons who are still active in their profession.

M. McCrossan: J'ai deux idées à ce sujet. Personnellement, je préfère poser des questions que d'y répondre. Mais tout d'abord, quelqu'un qui vient de prendre sa retraite est entièrement en mesure de faire des inspections. Ce serait peut-être différent après une absence de 10 ou 15 ans, mais après cinq ans, je ne vois pas de problème. L'avantage d'avoir recours à un retraité récent, à mon sens, c'est qu'il n'a manifestement plus de lien avec une société; on ne peut donc pas le soupçonner de vouloir piquer des clients pour un concurrent.

J'ai donc l'impression, et je ne veux pas répondre à la place de M. Macpherson, que, compte tenu de toutes les personnes qualifiées... On ne cesse pas de penser à l'âge de 60 ou 65 ans, et je suppose que les banques qui font l'objet d'inspections accepteraient plus facilement un ancien employé d'un de leurs concurrents qu'un employé actuel.

M. Macpherson: Monsieur le président, si vous me permettez d'ajouter quelque chose, je pense que M. McCrossan a tout à fait raison. Comme je l'ai mentionné, nous avons actuellement parmi notre effectif trois personnes qui ont été détachées à notre bureau pour une période limitée, après quoi elles réintégreront leur banque. Cela crée certaines difficultés, dans la mesure où les banques qui sont inspectées soupçonnent un peu ces personnes. Elles ont des réticences quand il s'agit de permettre l'accès à leurs dossiers à des personnes qui ont travaillé pour un concurrent et qui vont réintégrer leur poste.

Au fait, nous reconnaissons que nous mettons ces personnes dans une situation de conflit d'intérêts. Nous en avons parlé lors de leur arrivée chez nous. Nous croyons que ce sont des personnes honorables, qui vont respecter les responsabilités du bureau pendant leur séjour, mais il est évident qu'elles ne peuvent pas oublier tout ce qu'elles ont appris, le jour où elles retournent à leur banque.

M. McCrossan a aussi fait remarquer qu'on n'arrête pas de penser quand on arrive à l'âge de 65 ans. Les banques ont été parmi les premiers employeurs à permettre la retraite anticipée, et la plupart des banquiers à la retraite qui ont travaillé pour nous ont moins de 60 ans. Ils ont en général entre 50 et 60 ans; ce sont donc des personnes vigoureuses, qui ont commencé ce travail comme une deuxième carrière stimulante. Je pense que beaucoup de ces banquiers aiment énormément le travail qu'ils font, car ils ont beaucoup de latitude et d'indépendance, comme M. McCrossan l'a mentionné.

On a dit que la chose la plus facile au monde est de prêter de l'argent, et la plus difficile est de le faire rembourser. Quand on travaille pour une institution de prêt, on a, entre autres, la responsabilité d'encourager les emprunts. Ensuite, on peut

[Text]

make loans; that is what they are trained to do. Then sometimes they have more trouble than they would like to get it back; nevertheless, their objective was to get the money out. That pressure is removed from them, and they can really fall back on all their prudent instincts when they go into a bank in these circumstances.

The Chairman: Mr. Warner.

Mr. Warner: In analysing the quality of assets of a bank, to what extent do you use appraisals and looking at the value of equipment or real estate?

Mr. Macpherson: We have not reached that stage yet. When we send our people into a bank to examine the records or the loan files, they review the documentation that is on file for each account. They would make observations if it was a real estate loan and there was no appraisal that they felt was recent and perhaps competently done. In the case of other assets, they would note whether or not the method of valuation appeared to be reasonable in the circumstances.

We have not yet gone to the point of asking for our own appraisals. In some cases, it may indeed come to that. Bill C-103, which is now before the House, has a paragraph in it that refers to the Inspector General of Banks as having the power to assess or appraise the value of any given asset and, if it differs from the value ascribed to it by the bank, to make the bank aware of what his views are on the value, which he will presumably have determined in some independent way. But we have not gone that far yet.

• 2030

Mr. Warner: Just two or three years ago, there were certain areas in our country during the recession that had real estate that may have just been newly completed. We had an example before our committee of a building in Calgary that was just built for \$11 million and it was very difficult to determine a value for this building. There was in fact no market for it at all. It just could not be sold.

What would your reaction be to a situation like that if it were to occur again? What would your office do if you came across an instrument that was backed by that asset, and perhaps the loan was 75% of the cost of the article, and you knew full well that at that particular moment there was no market for the asset? Would you allow a certain amount of time of grace for the market to get back into sync? What would your reaction be then?

Mr. Macpherson: We have no cut-and-dried rule in that regard, but clearly in the example you have cited that building is not worthless, not valueless. In those kinds of circumstances perhaps it could not be sold, but it might be producing a certain cashflow, perhaps not enough fully to carry the financing costs and so on.

We would review all of the circumstances surrounding that particular asset and, yes, we would be prepared to give the lender a certain amount of time to get the thing on side,

[Translation]

avoir du mal à recouvrer l'argent, mais néanmoins, l'objet était de faire des prêts. C'est une pression qui n'existe plus chez nous, et ils peuvent faire appel à tous leurs réflexes de prudence quand ils viennent inspecter des banques.

Le président: Monsieur Warner.

M. Warner: Quand vous analysez la qualité des portefeuilles d'une banque, dans quelle mesure utilisez-vous des évaluations, notamment dans le domaine de l'équipement et de l'immobilier?

M. Macpherson: Nous n'avons pas encore atteint cette étape. Nos gens examinent les dossiers relatifs aux prêts, ils étudient la documentation pour chaque compte. Dans le cas d'un prêt immobilier, ils pourraient faire des observations s'il n'y avait pas d'évaluations récentes ou complètes. Pour les autres actifs, ils indiqueraient si la méthode d'évaluation semblait raisonnable dans les circonstances.

Nous n'avons pas encore pris la décision de faire faire nos propres évaluations. Dans certains cas, cela sera peut-être nécessaire. Le projet de loi C-103, qui a été déposé à la Chambre, comporte un paragraphe qui précise que l'inspecteur général des banques a le pouvoir d'évaluer un bien donné, et si la valeur est différente de celle imputée par la banque, de faire communiquer son opinion à celle-ci, étant entendu qu'il aura déterminé la valeur d'une façon indépendante. Mais jusqu'ici, nous n'avons pas procédé de cette façon.

M. Warner: Il y a à peine deux ou trois ans, on trouvait dans certaines régions du pays, pendant la récession, des immeubles nouvellement construits. On a cité au Comité l'exemple d'un immeuble, à Calgary, qui venait d'être construit à un coût de 11 millions de dollars, et il était très difficile de déterminer la valeur de cet immeuble. En fait, les acheteurs intéressés étaient rares. Il était impossible de le vendre.

Quelle serait votre réaction si pareil cas devait se présenter à nouveau? Que ferait votre bureau s'il trouvait un prêt garanti par cet élément d'actif et si le prêt représentait 75 p. 100 de sa valeur, particulièrement si vous saviez pertinemment qu'il serait impossible de trouver un acheteur pour cet immeuble? Accorderiez-vous un certain délai de grâce pour permettre au marché de reprendre de la vigueur? Quelle serait votre réaction?

M. Macpherson: Nous n'avons aucune règle claire et précise à cet égard, mais, de toute évidence, dans l'exemple que vous donnez, l'immeuble n'est pas dépourvu de toute valeur. Dans pareil cas, il se peut que l'immeuble ne puisse être vendu, mais il permettrait néanmoins de générer certains revenus, même si ceux-ci ne sont pas suffisants pour couvrir intégralement le coût de l'emprunt.

Nous examinerions tous les éléments pertinents et nous accorderions certainement au prêteur un délai raisonnable, tout en cherchant nous-mêmes à évaluer les perspectives de reprise du marché immobilier.

[Texte]

attempting, as best we could, to form a view of the likelihood of a turnaround in the particular market it was in.

We believe there is a value in all of these assets. We are not prepared to be very sympathetic to a work-out situation that appears to be extending into an indefinite future, but we are prepared to go with a lender and value the situations, in a sense on a case-by-case basis.

Mr. Warner: With the value of hindsight at this time in 1986, there were not many real estate problems five years ago that, given five-year term financing, could not have been worked out. However, we know that there were great disasters in real estate, many of them unnecessary.

Do you think that perhaps with your attitude as you are expressing it now the Inspector General could possibly give some direction to major lenders, or the chartered banks, if this occasion were to occur again?

Mr. Macpherson: In general terms, I guess we are reluctant to get too far down the path of telling banks how to do their business. I think we try to satisfy ourselves that the management has acquainted itself with all of the risks entailed in the business it is doing.

I think there may be times we would want to give the industry guidance in terms of what we would view as a prudent level of provisioning against sectors, if you like. We have not gone so far as to write many rules on that.

One significant exception to that approach has been what we have done with respect to the lending to the less-developed countries that have experienced difficulties in handling their foreign debt. There we have gathered together a list of 32 country names and given banks specific direction in the level of provisioning that we want to see against that basket of exposures.

• 2035

Mr. Warner: So in fact you have done this with the lesser developed countries.

Mr. Macpherson: That is right.

Mr. Warner: You have allowed the banks certain privileges, which certainly helps out the borrower. I would assume you would be willing to do the same sort of thing with domestic borrowers.

Mr. Macpherson: There are a number of difficulties with that. Nothing is so hidebound that it cannot be changed, I guess, but we have had a system here for a long time that was based on the notion that if a bank views a particular credit as being doubtful of full collection, the bank should set aside a specific provision for loss against that account. If the bank feels it would be prudent to set aside further amounts, just in case, for the losses that are inherent in any portfolio but that have not been specifically identified at any point, the bank should appropriate something from their retained earnings and squirrel it away in what has come to be known as the appropriations for contingencies account.

[Traduction]

Nous croyons que tous ces éléments d'actif ont une valeur. Nous ne sommes pas disposés à accorder un délai qui se prolongerait indéfiniment, mais nous sommes prêts à rencontrer le prêteur et à évaluer tous les facteurs, cas par cas.

M. Warner: Nous pouvons dire, en 1986, après avoir pris un certain recul, qu'il y avait, il y a cinq ans, très peu de problèmes qui n'auraient pas pu être résolus, étant donné les emprunts sur cinq ans accordés à l'époque. Nous savons, toutefois, qu'il y a eu de grands désastres dans le secteur immobilier, dont bon nombre auraient pu être évités.

Étant donné l'avis que vous exprimez ce soir, croyez-vous que l'inspecteur général serait en mesure de donner des directives aux principaux prêteurs, ou aux banques à charte, si pareil cas se présentait à l'avenir?

M. Macpherson: De façon générale, nous hésitons à aller jusqu'à dire aux banques comment faire leur travail. Nous essayons plutôt de vérifier si les administrateurs ont tenu compte de tous les risques de leurs opérations.

Il peut y avoir des cas où nous serions tentés d'indiquer aux institutions financières quel niveau de réserve nous jugeons prudent à l'égard de certains secteurs. Nous ne sommes pas allés jusqu'à rédiger de nombreuses règles à cet égard.

Nous avons cependant fait une entorse à ce principe dans le cas des prêts aux pays moins développés qui ont beaucoup de mal à rembourser leurs dettes étrangères. Nous avons dressé une liste de 32 pays et nous avons donné des directives bien précises aux banques quant au niveau de réserve qu'elles doivent constituer à l'égard de ces portefeuilles de prêts.

M. Warner: Vous êtes donc intervenu en ce sens pour ce qui est des pays les moins développés.

M. Macpherson: C'est exact.

M. Warner: Vous avez accordé certains privilèges aux banques, et cela améliore certainement la situation des emprunteurs. Je suppose que vous seriez disposés à en faire de même pour les emprunteurs canadiens.

M. Macpherson: Cela présente un certain nombre de difficultés. Rien n'est gravé dans le roc, mais nous avons ici un système qui respecte depuis longtemps la règle selon laquelle les banques font des provisions pour pertes lorsqu'elles estiment qu'une créance ne pourra probablement pas être remboursée intégralement. Si la banque juge qu'il serait prudent de constituer des provisions pour pertes plus considérables à l'égard d'un portefeuille en particulier, sans pour autant avoir déterminé quelles sont les créances douteuses, elle peut réserver une part des bénéfices non répartis et les accumuler dans ce qu'il est convenu d'appeler la réserve pour éventualités.

[Text]

To induce banks to do that, as you know, in section 26 of the Income Tax Act, supplemented by rules that come out over the name of the Minister of Finance but that are prepared by us, the government is prepared to give banks a tax deduction for a specified level of additional appropriations for contingencies. That, over time, has worked reasonably well. I am a little concerned about starting down the path of allowing different kinds of baskets to be created in any particular economic sector domestically or even any particular geographic sector domestically. Once you start, how do you stop?

Mr. Warner: Was it the Inspector General who decided to allow a special provision for banks in the case of loans to the lesser developed countries, or did that directive come from . . .

Mr. Macpherson: It is not so much a case of allowing them. It was indeed our office that took that initiative. It was not a case of allowing them; it was a case of directing them to do so.

Mr. Warner: Then I would assume that you can direct the banks to do so in other cases. Although you are expressing some reluctance in doing that, you have already set the precedent. It might be worth considering doing it again at certain times if the economic circumstances would warrant that. I would consider perhaps an example of a certain part of our economy that gets into trouble; you may then set a directive to the banks on the basis that probably time might heal the problem. It might be commodity prices, it might be real estate prices, it might be a lot of things that most likely will turn around within a five-year period. I would think that a five-year period for a lot of domestic problems is fairly reasonable, but five years would probably never solve your lesser developed countries' problems.

Mr. Macpherson: You are quite right; it is something worth thinking about. Indeed, we have an internal review being made right now of that particular idea. We are just trying to identify the pros and cons of that sort of an approach, and in what circumstances we might want to implement it.

The Chairman: Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: Thank you, Mr. Chairman. Following Labour Day last year, when the two banks were placed under the curator, I gather there was a fairly intensive inspection of the other chartered banks in this country. Is my understanding correct?

Mr. Macpherson: In October and into early November, we conducted special examinations of five other banks.

Mr. McCrossan: Would these banks be characterized as being in the wholesale rather than the retail market, or would they be ones that would be characterized as having regional or

[Translation]

Comme vous le savez, pour inciter les banques à le faire, nous avons l'article 26 de la Loi de l'impôt sur le revenu, auquel viennent s'ajouter les règles émises au nom du ministre des Finances, mais préparées par notre bureau, et le gouvernement est en outre disposé à accorder aux banques une déduction fiscale au titre des affectations additionnelles à la réserve pour éventualités. Au fil des ans, cette pratique a donné des résultats assez satisfaisants. J'hésiterais cependant à permettre que des corbeilles spéciales soient créées dans un secteur économique donné au Canada, ou même dans un secteur géographique donné. Si nous nous engageons dans cette voie, jusqu'où cela ira-t-il?

M. Warner: Est-ce l'inspecteur général qui a décidé d'autoriser des provisions spéciales pour les banques à l'égard des prêts accordés aux pays les moins développés, ou est-ce que la directive provenait . . .

M. Macpherson: Il ne s'agit pas tellement d'avoir autorisé la chose. C'est bien notre bureau qui a pris l'initiative. Nous ne les avons pas autorisés à agir de la sorte, mais nous leur avons plutôt enjoint de le faire.

M. Warner: Je suppose donc que vous pourriez enjoindre aux banques de le faire dans d'autre cas. Vous dites que vous hésitez à intervenir de la sorte, mais vous avez déjà créé un précédent. Il serait peut-être opportun d'envisager d'intervenir de la même façon lorsque la conjoncture économique le justifie. Je songe particulièrement aux secteurs de l'économie qui pourraient être en difficulté; vous pourriez alors enjoindre aux banques d'agir de la sorte, en espérant que le problème se règlera avec le temps. Le problème pourrait se situer au niveau des prix à la consommation, des prix dans le secteur de l'immobilier, ou dans de nombreux autres secteurs où la situation pourrait vraisemblablement s'améliorer sur une période de cinq ans. J'estime qu'il est assez raisonnable de compter sur une période de cinq ans pour bon nombre des problèmes sur le marché intérieur, mais il est peu probable que la même période de cinq ans suffise à régler les problèmes des pays les moins développés.

M. Macpherson: Vous avez tout à fait raison; il y a là matière à réflexion. En fait, notre bureau fait présentement une étude de cette suggestion. Nous essayons d'évaluer le pour et le contre d'une telle approche et de déterminer dans quelles circonstances nous pourrions l'adopter.

Le président: Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Merci, monsieur le président. Je crois comprendre qu'après la mise en tutelle des deux banques de l'Ouest après la Fête du travail, l'an dernier, les autres banques à charte ont fait l'objet d'une inspection assez approfondie. Est-ce que je fais erreur?

M. Macpherson: Au mois d'octobre et au début de novembre, nous avons effectué des inspections spéciales auprès de cinq autres banques.

M. McCrossan: S'agissait-il de banques effectuant des transactions en gros ou au détail, ou de banques ayant une concentration des risques dans une région ou un secteur

[Texte]

particular industrial sectoral concentrations of risk? Indeed, would you prefer to answer the question in camera?

Mr. Macpherson: I guess it is fair to say, Mr. McCrossan, that really they were the smaller banks in the system.

Mr. McCrossan: Yes. Since those inspections took place, we have seen some fairly dramatic changes in world commodity situations. Have you gone back since the beginning of the year and reassessed these and additional financial institutions, looking at...

Mr. Macpherson: Yes, sir. Every one of those banks either has been or is in the process of being revisited right now. Two of them, as a matter of fact, have been merged since then.

Mr. McCrossan: That is the Mercantile...

Mr. Macpherson: And Morguard.

Mr. McCrossan: In the last monthly report of the Bank of Canada, there were indications of a fairly large jump in advances. Would I be correct in assuming that you would tend to concentrate your investigations toward institutions where they were having fairly heavy liquidity support from the central bank?

Mr. Macpherson: We have been conducting our examinations along the lines we have discussed a little earlier, using retired bankers and so on, in accordance with our predetermined inspection plan. That has brought us into these other banks, the three of the five that are carrying on as banks on their own feet, together with a number of other banks, since the first of the year.

Mr. McCrossan: Yes. Mr. Lanthier questioned you extensively on the role of auditors and appraisers and even managed to throw in actuaries. Have you been having discussions with the Canadian Institute of Chartered Accountants about accounting standards for bank examiners as opposed to say generally accepted accounting principles? Are there special standards now in place? Indeed, in your opinion do there need to be strengthened standards for auditors?

Mr. Macpherson: Accounting standards or auditing standards?

Mr. McCrossan: Well, auditing standards.

The Chairman: Auditing standards he really means, yes.

Mr. Macpherson: Yes, sir, in my view they are due. Throughout the course of the Estey inquiry it was my impression that from time to time there was a blurring of the difference between accounting principles and auditing standards. We heard a lot about the poor accounting or the innovative accounting or whatever the terminology was at the time.

The Chairman: Creative accounting.

Mr. Macpherson: Creative, okay. I could tell you a little joke about that, Mr. Chairman.

[Traduction]

industriel en particulier? En fait, préféreriez-vous répondre à cette question à huis clos?

M. Macpherson: Je pense qu'il est juste de dire, monsieur McCrossan, qu'il s'agissait essentiellement des plus petites banques du système.

M. McCrossan: Oui. Depuis que ces inspections ont été effectuées, nous avons assisté à des revirements assez dramatiques sur le marché mondial des biens de consommation. Depuis le début de l'année, avez-vous fait une nouvelle inspection de ces banques et d'autres institutions financières, en tenant compte...

M. Macpherson: Oui, monsieur. Chacune de ces banques a fait ou fait présentement l'objet d'une nouvelle inspection. En fait, deux d'entre elles ont fusionné depuis.

M. McCrossan: La Banque Mercantile...

M. Macpherson: Et Morguard.

M. McCrossan: Le dernier rapport mensuel de la Banque du Canada révèle que le montant des avances a fait un saut assez considérable. Ai-je raison de supposer que vous avez tendance à inspecter surtout les institutions financières qui ont obtenu de la banque centrale des apports de liquidité assez considérables?

M. Macpherson: Nous avons effectué des inspections en tenant compte des critères dont nous avons parlé un peu plus tôt, en faisant appel à des banquiers à la retraite et à d'autres experts, conformément à notre plan d'inspection préétabli. Cela nous a amenés, depuis le début de l'année, à inspecter un certain nombre d'autres banques, dont les trois, parmi les cinq, qui poursuivent en toute autonomie leurs activités financières.

M. McCrossan: Oui. M. Lanthier vous a posé de nombreuses questions au sujet du rôle des vérificateurs et des évaluateurs, et il a même réussi à inclure dans le lot les actuaires. Avez-vous abordé avec l'Institut canadien des comptables agréés la question de normes comptables applicables aux examinateurs des banques, par comparaison aux principes comptables généralement acceptés? A-t-on adopté des normes spéciales? En fait, à votre avis, faudrait-il renforcer les normes applicables aux vérificateurs?

M. Macpherson: Les normes de comptabilité ou de vérification?

M. McCrossan: Les normes de vérification.

Le président: Il veut en fait parler des normes de vérification.

M. Macpherson: Oui, monsieur, et je pense qu'il faudrait y voir. Pendant les audiences de la Commission Estey, j'ai parfois eu l'impression que la différence entre les principes comptables et les normes de vérification avait tendance à s'estomper. Nous avons beaucoup entendu parler de piètres pratiques comptables ou de pratiques comptables novatrices, j'oublie la terminologie exacte utilisée à l'époque.

Le président: La comptabilité créatrice.

M. Macpherson: Créatrice, d'accord. Je pourrais, monsieur le président, vous conter une petite blague à cet égard.

[Text]

The Chairman: Please do. We have to lighten this thing up a bit.

Mr. Macpherson: Well in the United States there was something going around for awhile about RAP—regulatory accounting practices—and someone came along and talked about creative regulatory accounting practices.

The Chairman: CRAP.

Mr. Macpherson: Anyway, in my view a lot of that talk is a little bit off the mark, in that I guess I feel—and some of my colleagues do not share my views—that the accounting principles that have been laid down for banks in themselves are fine, are sound.

• 2045

The accounting, however, reflects the management's decision with respect to the value of an asset. Once that decision is taken, the accounting or the bookkeeping is quite simple. So the flaw is with the decision making in the first place that leads to the accounting entry.

The Bank Act requires the auditors to conduct an examination in sufficient depth to permit them to express an opinion to the shareholders of the bank with respect to the fairness of the financial statements. They are required to do that in accordance with generally accepted auditing standards. In my view—and I made this point to the CICA informally, because we do have ongoing informal discussions with them—the generally accepted auditing standards as prescribed by the CICA for financial institutions need a fair amount of work.

Mr. McCrossan: When Mr. Hammond was here a week ago today, he indicated that he had already opened negotiations for the Canadian Institute of Actuaries to develop a new set of standards for valuation actuaries who report on life companies a much stricter set of standards. Can I ask whether you have entered into negotiations with Mr. Buchanan of the CICA in terms of strengthening auditing standards or whether they have been just sort of casual conversations at this stage?

Mr. Macpherson: I would put it more in the latter category, yes. The CICA has a task force that has the mandate to examine, I guess, matters pertaining to financial institutions. I have discussed this particular point with the chairman of that working group and I expressed to him my view that generally accepted auditing standards should be reviewed by the CICA as those standards would be applied to financial institutions, banks and others.

Mr. McCrossan: I am a little concerned about what you just said because you indicated that the CICA has set up a task force and . . .

Mr. Macpherson: This task force has been fairly long standing.

Mr. McCrossan: Right. I understand that, but it seems to me that there is a call, given what has happened, for either

[Translation]

Le président: Je vous en prie. Cela pourrait rendre nos délibérations un peu plus vivantes.

M. Macpherson: À une certaine époque, aux États-Unis, on a parlé pendant un certain temps des RAP, pratiques comptables réglementaires, et quelqu'un a eu l'idée de préciser qu'il s'agissait de pratiques comptables réglementaires créatrices (CRAP).

Le président: De pratiques sans valeur aucune.

M. Macpherson: De toute façon, j'estime que c'est un peu exagéré, puisque je crois—et certains de mes collègues ne partagent pas mon avis—que les pratiques comptables arrêtées par les banques sont essentiellement saines.

Cependant, les pratiques comptables reflètent la décision des administrateurs quant à la valeur d'un élément d'actif. Une fois cette décision prise, la comptabilité ou la tenue de livres est relativement simple. C'est donc la décision initiale donnant lieu à l'écriture comptable qui est contestable.

La Loi sur les banques oblige les vérificateurs à effectuer un examen suffisamment approfondi pour leur permettre d'exprimer un avis aux actionnaires de la banque au sujet de l'exactitude des états financiers. Ils sont tenus de le faire conformément à des normes de vérification généralement acceptées. À mon avis—et j'en ai fait part informellement à l'Institut canadien des comptables agréés, puisque nous avons constamment des discussions informelles avec eux—les normes de vérification généralement acceptées et prescrites par l'ICAC à l'égard des institutions financières doivent être sérieusement repensées.

M. McCrossan: Quand M. Hammond a comparu, il y a une semaine aujourd'hui, il nous a indiqué avoir déjà entamé des négociations avec l'Institut canadien des actuaires afin d'élaborer une nouvelle série de normes beaucoup plus rigoureuses pour les actuaires-évaluateurs qui font rapport sur les sociétés d'assurance-vie. Puis-je vous demander si vous avez entamé des négociations avec M. Buchanan, de l'ICCA, en vue de renforcer les normes de vérification, ou si vous n'avez eu, jusqu'à maintenant, que des entretiens informels?

M. Macpherson: Nous avons eu surtout des entretiens informels. L'ICCA a un groupe de travail qui a pour mandat d'examiner les questions touchant les institutions financières. J'ai abordé ce sujet avec le président de ce groupe de travail et je lui ai dit qu'il fallait, à mon avis, que l'ICCA réexamine les normes de vérification généralement acceptées, dans la mesure où elles sont applicables aux institutions financières, banques et autres.

M. McCrossan: Je ne suis pas certain d'avoir bien compris ce que vous venez de nous dire au sujet du groupe de travail créé par l'ICCA et . . .

M. Macpherson: Ce groupe de travail existe depuis assez longtemps déjà.

M. McCrossan: D'accord. Je comprends cela, mais il me semble, compte tenu des événements que nous avons connus,

[Texte]

direct government participation or direction possibly from your office to this task force because the profession is a self-regulating body and I think it is reasonably apparent to everybody who sat on this committee looking into the CCB inquiry that the rules were just not up to snuff at that particular point in time.

Would you appreciate a direction from the Finance committee that you should get involved, or do you feel you already have a sufficient mandate to insert yourself into the process? You have a perspective from the regulatory side that the CICA does not have from the private practice side.

Mr. Macpherson: We are into a pretty fundamental area here. I guess the profession will argue that the Bank Act gives us that power, if not the mandate, to broaden the scope of an auditor's work. I guess that could be interpreted as meaning that we can write the rules as to how auditors should conduct an audit of a bank.

I do not know how that would go down with the profession, or how long it would take us to get through that sort of an exercise.

• 2050

Another alternative, which may be more attractive and more quickly achievable, is to adopt the recommendation of this committee and other committees that we proceed to a dual audit system, as opposed to the joint audit system we have now; in which case one of the auditors would be reporting to us and we would give him his marching orders when he went off to do his work. Then the shareholders' auditor would presumably continue to do his work in accordance with GAAS, and hopefully the two would result in more or less the same results.

The Chairman: May I ask a supplementary here? If that was the case, presumably only the shareholders' auditor would sign the balance sheet.

Mr. Macpherson: Correct.

The Chairman: The information you would get would be confidential from your auditor. They would pick up the bill, but your auditor would give you his variations or changes, and assuming those changes were not so dramatic as to influence the solvency of the institution, you would be looking at that audit which you have, much the same as the income tax auditors look at their audit, for the purpose of collecting taxes, and not so much at the audit presented to the public by a public corporation. In other words, they look at the books from a tax point of view. You would be looking at it from a solvency point of view. Their auditors would be presenting the financial statement based on the directors' view of the position of the company for the marketplace.

Mr. Macpherson: That is correct, Mr. Chairman. But I would like to hope that if we were to implement such a system, there could be a fair degree of reliance one auditor on the other, and indeed some parts of the work could be performed jointly.

[Traduction]

que le gouvernement, ou votre bureau, devrait donner des directives directes à ce groupe de travail, puisque la profession est autoréglementée et que j'estime que tous les membres du Comité qui se sont intéressés à l'enquête sur la faillite de la BCC ont pu constater que les règles applicables à l'époque laissaient à désirer.

Voudriez-vous que le Comité des finances vous enjoigne d'intervenir, ou estimez-vous avoir un mandat suffisamment large pour en prendre vous-mêmes l'initiative? Vous avez un mandat réglementaire que l'ICCA, oeuvrant dans le secteur privé, n'a pas.

M. Macpherson: Nous abordons une question assez fondamentale ici. Je soupçonne que les membres de la profession soutiendront que la Banque du Canada nous confère le pouvoir, sinon le mandat, d'élargir la portée du travail des vérificateurs. Nous pourrions arguer que cela nous autorise à rédiger les règles régissant la façon dont les vérificateurs doivent effectuer la vérification des états financiers d'une banque.

Je ne sais pas comment les membres de la profession accueilleraient cette idée ni combien de temps il nous faudrait pour compléter une telle vérification.

Une autre possibilité, peut-être plus intéressante et plus rapidement réalisable, serait d'adopter la recommandation de ce Comité et d'autres comités en vue d'instaurer un système de vérification double, par opposition au système mixte actuel; auquel cas l'un des vérificateurs nous ferait rapport, et nous lui donnerions des instructions pour son travail. Le vérificateur des actionnaires continuerait sans doute à faire son travail conformément aux normes de comptabilité généralement admises, et on pourrait espérer que les résultats des deux seraient les mêmes.

Le président: Puis-je poser une question supplémentaire? Si on procédait ainsi, je suppose que ce serait seulement le vérificateur des actionnaires qui signerait le bilan.

M. Macpherson: C'est exact.

Le président: Les renseignements que vous recevriez de votre vérificateur seraient confidentiels. Ce sont eux qui paieraient le coût, mais votre vérificateur vous signalerait les points qu'il estime importants du point de vue de la solvabilité de l'institution. Ce serait donc une vérification aux fins de votre bureau, comme la vérification fiscale qui porte sur les impôts. Autrement dit, les vérificateurs désignés par le fisc étudient les comptes d'un point de vue fiscal, tandis que vous, vous vous intéresseriez à la solvabilité. Les vérificateurs des actionnaires présenteraient les états financiers en fonction de l'opinion des directeurs sur la position commerciale de l'entreprise.

M. Macpherson: C'est exact, monsieur le président. Mais si on devait mettre en pratique ce genre de système, j'espère qu'il y aura un certain degré de collaboration entre les vérificateurs et qu'une partie du travail pourrait se faire ensemble.

[Text]

The Chairman: In the event they disagree, the work could not be performed jointly. You would, of course, have the benefit of both of the audit materials, the audit supplied by the company and the material supplied by your own auditors. So you could make up your mind, and if they did not agree, it might not make any difference to you. In other words, your auditor may think the company is more solid than the company's auditor thinks. In this case, what is the problem?

Mr. Macpherson: That is right. But I would be uncomfortable in any situation where the divergence of view was material enough that it did make a difference, and if that divergence could not be reconciled in one way or the other.

The Chairman: But is it not the situation here that a great deal an auditor puts down is the auditor's opinion as to value? How do you determine the quantum of a reserve you should take against the doubtful account? If the company's auditor, for example, took a \$100 million reserve and your auditor said, well, \$50 million is good enough, surely the company's auditor would have given even better protection.

Mr. Macpherson: That is right. It is particularly in the area of asset valuation that in my view of how this thing will work, the two auditors would work together. I think there is a lot to be said for the so-called "four eyes" approach to this particular issue.

Mr. Lanthier: If you had a chance to put a supplementary on this, I would like to have the same chance.

The Chairman: Mr. Lanthier.

M. Lanthier: Monsieur le président, ne croyez-vous pas que nous tombons dans un piège actuellement? Nous faisons la promotion du statu quo chez les comptables, à tel point qu'en ne mettant pas en doute les standards, nous remplaçons la qualité par la quantité.

The Chairman: I do not think so.

M. Lanthier: Mais, vous dites qu'on devrait utiliser deux bureaux de comptables avec les mêmes standards. Même si vous en mettiez dix, monsieur le président, si vous ne vous attaquez pas à la racine du problème, le standard... Je me demande si on ne devrait pas, pour commencer, mettre en question la procédure et le standard d'inspection. Ensuite on pourrait décider d'utiliser deux bureaux! Actuellement, on ne s'attaque pas aux standards et on multiplie par deux... Les bureaux de comptables n'ont besoin de personne, nous faisons leur promotion!

• 2055

The Chairman: If you recall our report with respect to the Canadian Commercial Bank, Mr. Lanthier, and also with respect to our financial report in November, in both instances we recommended with respect to the banking situation that, of the bank's two auditors, one be appointed directly by the Inspector General or the inspection system and one by the company.

[Translation]

Le président: S'ils ne sont pas d'accord, ils ne pourraient pas faire le travail ensemble. Vous pourriez, bien entendu, examiner les deux vérifications, celle de l'entreprise et celle de votre vérificateur. Vous pourriez vous faire votre propre idée sur la question, et s'il y avait désaccord, cela n'aurait peut-être pas d'importance pour vous. Autrement dit, votre vérificateur pourrait estimer que la société est plus solide que ne le pense le vérificateur de la société. Dans ce cas-là, où se trouverait le problème?

M. Macpherson: C'est exact. Mais je ne me sentirais pas rassuré si la divergence d'opinions était appréciable et qu'il était impossible de concilier les deux points de vue.

Le président: Mais n'est-il pas exact que beaucoup de ce que dit le vérificateur reflète son opinion personnelle sur la valeur? Comment déterminer le montant d'une réserve à prévoir pour une créance douteuse? Si le vérificateur de la société prévoyait, par exemple, une réserve de 100 millions de dollars, tandis que votre vérificateur estimerait que 50 millions de dollars suffiraient, il est évident que c'est le vérificateur de la société qui garantirait une meilleure protection.

M. Macpherson: C'est exact. D'après ma façon de voir ce système, c'est surtout dans le domaine de l'évaluation de l'actif que les deux vérificateurs devraient collaborer. Je pense qu'il y a beaucoup de raisons qui justifient une bonne collaboration dans ce domaine.

M. Lanthier: Puisque vous avez pu poser une question supplémentaire, j'aimerais pouvoir en faire de même.

Le président: Monsieur Lanthier.

Mr. Lanthier: Mr. Chairman, do you not think that we are falling into a trap here? We are promoting the status quo among accountants to such an extent that by not questioning their standards, we are replacing quality by quantity.

Le président: Je ne crois pas.

Mr. Lanthier: But you are saying that we should use two accounting firms with the same standards. Even if we had 10, Mr. Chairman, without getting to the root of the problem, the standards... I wonder whether, to begin with, we should not question the procedure and the standards for inspection. Then we could decide to make use of two firms! Right now, we are not making any attempt to deal with standards, but we are just multiplying by two... The accounting firms do not need anyone to look after their promotion, we are doing it for them!

Le président: Monsieur Lanthier, vous vous souviendrez que nous avons recommandé, dans notre rapport sur la Banque commerciale du Canada et dans celui du mois de novembre sur la réglementation des institutions financières, que l'un des deux vérificateurs de la banque soit nommé directement par l'inspecteur général et le deuxième par l'institution.

[Texte]

Obviously, then, what would happen if these two auditors, now appointed separately, disagree? Until now, they have been appointed jointly by the company involved and they sign the same statement, but if they are both given separate marching orders you are likely to get separate marches. That is why I was asking the question.

M. Lanthier: D'accord, ça va.

The Chairman: Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: Thank you. I will just conclude with one last question or observation.

An hon. member: A final comment.

Mr. McCrossan: The Superintendent of Insurance has an arrangement with the Canadian Institute of Actuaries called the Review Committee, and he is entitled to refer to that committee any actuarial evaluation equivalent to an auditing report that he questions. This sets up a non-judgmental peer review in which there can be several outcomes.

The first outcome, and presumably the most desirable, is that the review finds that the actuary involved followed actuarial principles and that the actuarial principles were the right ones. Second, they can find that he followed the actuarial principles and recommendations but recognize, having reviewed the public policy issue, that in fact the guidelines and recommendations are inadequate for the purpose; and indeed, that was brought out. The third type of finding, of course, is that the actuary involved did not follow the profession's guidelines and recommendations, and conceivably, it could lead to an admonishment or a charge of professional discipline.

Do you have any such device whereby you can refer to the CICA an auditing report, and not only find out whether the person is complying or not complying but also say that we recognize the person is complying, but in fact our standards need to be changed now that we have looked at the situation?

Mr. Macpherson: No, sir, we have no such mechanism, and I have never really thought about anything like that. We do have a group of the more experienced bank auditors whom we have grouped together, and they are referred to as the Inspector General of Banks' Advisory Committee of Bank Auditors. To date, the things we have brought to them for advice and guidance have essentially been accounting matters. We have not brought to them auditing questions.

I guess the little thought we have given to this issue has really been resolved along the lines that most provincial institutes of chartered accountants have introduced a program of practice inspection whereby the institute itself pulls together people and sends them into the various member firms and tests their working papers to see whether or not they have lived up to the institute's auditing standards. I guess if they find they have not, they give them some sort of directive to get in shape.

I do not know that they ever take it the next step and say that this guy followed all the rules but the rules are not good enough. I have not seen any evidence of that, really. I have not gone looking for it, I must confess.

[Traduction]

Qu'arriverait-il s'il y avait désaccord entre ces deux vérificateurs qui sont maintenant nommés par deux entités différentes? Jusqu'à maintenant, ils étaient nommés ensemble par l'institution et ils signaient le même rapport, mais si chacun d'eux reçoit des instructions différentes, vous aurez vraisemblablement deux procédures différentes. Voilà pourquoi j'ai posé la question.

Mr. Lanthier: Fine, thank you.

Le président: Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Merci. Je vais, en guise de conclusion, poser une dernière question, ou faire un dernier commentaire.

Une voix: Un dernier commentaire.

M. McCrossan: Le surintendant des assurances a une entente avec l'Institut canadien des actuaires. Il peut renvoyer au comité de révision de l'institut toute évaluation actuarielle comparable à un rapport de vérification au sujet de laquelle il a des réserves. Cela crée un processus de révision par des pairs et cela peut donner des résultats assez variables.

Le premier résultat, sans doute le plus souhaitable, c'est que le comité de révision juge que l'actuaire a respecté les principes actuariels et que ces principes étaient les bons. Deuxièmement, le comité de révision peut juger que l'actuaire a respecté les principes actuariels et les recommandations, mais reconnaître, après avoir examiné les questions de politique publique, que les directives et les recommandations ne permettent pas d'atteindre le but visé, ce qui a d'ailleurs été révélé. Le troisième résultat serait, bien sûr, que l'actuaire n'a pas à respecter les directives et recommandations de la profession, et cela pourrait donner lieu à une sanction ou à une mesure disciplinaire.

Existe-t-il un tel mécanisme qui vous permettrait de renvoyer un rapport de vérification à l'ICCA, qui pourrait s'assurer du respect des normes par le vérificateur et aussi se prononcer sur la nécessité de modifier les normes?

M. Macpherson: Non, monsieur, nous n'avons accès à aucun mécanisme du genre, et je ne me suis pas penché sur cette question. Nous avons, cependant, réuni un groupe de vérificateurs de banque expérimentés, que l'on appelle le Comité consultatif des vérificateurs de banque de l'inspecteur général des banques. Jusqu'à ce jour, nous leur avons généralement soumis, pour avis, des questions comptables. Nous ne leur avons pas soumis de questions de vérification.

Nous avons peu réfléchi à cette question, mais nous avons conclu que la plupart des instituts provinciaux de comptables agréés ont mis en place un programme d'inspection des pratiques dans le cadre duquel l'institut réunit lui-même des gens qu'il envoie dans les diverses entreprises afin de vérifier les documents de travail, pour savoir s'ils ont respecté les normes de vérification de l'institut. J'imagine qu'ils les somment de s'y conformer s'ils constatent que cela n'a pas été fait.

Je ne sais pas s'ils vont parfois jusqu'à dire que les comptables ont suivi les normes, mais que celles-ci laissent à désirer. Je n'en ai pas la confirmation, puisque, je dois l'avouer, je n'ai pas cherché à l'obtenir.

[Text]

Mr. McCrossan: I said that would be my last question, but I will ask whether you would find such a review committee, a formal structure between yourself and the CICA, useful to you.

Mr. Macpherson: I think it could be, yes. It could be.

Mr. McCrossan: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Attewell.

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman. I would like to ask some specific questions about two specific banks. As for whether or not we need to move in camera, I will be guided by your opinion.

Regarding the Bank of British Columbia, currently what is the total size of their assets, roughly?

• 2100

Mr. Macpherson: Three billion dollars.

Mr. Attewell: What is the extent of the Bank of Canada's support for deposits?

Mr. Macpherson: Today, sir, I cannot tell you. At the end of January, in the balance sheet that was published as at that date, it was \$7 million.

The Chairman: You mean \$700 million.

Mr. Macpherson: No, \$7 million at that date.

Mr. Attewell: Roughly what has been their mix of retail and wholesale deposits, or term and time?

Mr. Macpherson: I guess historically the retail segment of their deposits ran about 50%, roughly. If you look at their January 31 balance sheet, they had total deposit liabilities of \$2.8 billion, of which about \$1.3 billion or \$1.4 billion were deposits from individuals.

Mr. Attewell: They have closed, as I understand it, all their branches east of British Columbia, or are in the process of closing.

Mr. Macpherson: Except Edmonton and Calgary, I believe, in Alberta. I believe they intend to close the remainder.

Mr. Attewell: The question I was coming to is roughly what percentage of their deposit base would currently be represented in branches that are going to be closing?

Mr. Macpherson: I am sorry; I cannot tell you that. I do not know.

Mr. Attewell: Is it significant? There are 19 branches involved, are there not? No, 17...

Mr. Macpherson: Yes. But I do not believe the deposit base there is particularly significant.

Mr. Attewell: Of those 17, you mean, it is not significant?

Mr. Macpherson: That is right.

[Translation]

M. McCrossan: J'ai dit que ce serait ma dernière question, mais j'aimerais savoir si vous trouveriez utile d'avoir un tel comité de révision, qui constituerait une liaison officielle entre vous-mêmes et l'ICCA.

M. Macpherson: C'est possible, oui. Cela pourrait être utile.

M. McCrossan: Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Attewell.

M. Attewell: Merci, monsieur le président. J'aimerais poser des questions précises au sujet de deux banques en particulier. Je vous laisserai le soin de décider si nous devons nous réunir à huis clos.

A quoi se chiffrent approximativement les actifs de la Banque de la Colombie-Britannique?

M. Macpherson: Trois milliards de dollars.

M. Attewell: À quoi se chiffrent les montants accordés par la Banque du Canada pour couvrir les dépôts?

M. Macpherson: Je ne peux pas vous dire le total d'aujourd'hui, monsieur. À la fin de janvier, d'après le bilan publié à ce moment-là, le total s'élevait à 7 millions de dollars.

Le président: Vous voulez dire 700 millions de dollars.

M. Macpherson: Non, 7 millions de dollars à la fin du mois de janvier.

M. Attewell: Pouvez-vous nous dire, approximativement, comment se répartit leur portefeuille entre les dépôts aux particuliers et aux gros clients et entre les dépôts à terme et à échéance fixe?

M. Macpherson: Par le passé, leurs dépôts aux particuliers représentaient environ 50 p. 100 du portefeuille. Si vous vous reportez au bilan du 31 janvier, le passif-dépôt s'élevait à 2,8 milliards de dollars, donc 1,3 ou 1,4 milliard de dollars en dépôts des particuliers.

M. Attewell: Je crois savoir que la Banque de la Colombie-Britannique a fermé toutes ses succursales à l'est de la Colombie-Britannique, ou est en train de le faire.

M. Macpherson: Sauf à Edmonton et à Calgary, en Alberta. Je crois qu'elle a l'intention de fermer les autres succursales.

M. Attewell: J'aimerais savoir quel pourcentage de leurs dépôts se trouve présentement dans les succursales qui vont être fermées?

M. Macpherson: Je regrette, je ne peux pas vous le dire. Je ne le sais pas.

M. Attewell: Est-ce un pourcentage appréciable? Ne prévoit-elle pas fermer 19 succursales? Non, 17...

M. Macpherson: Oui. Mais je ne crois pas que la proportion des dépôts dans ces succursales soit particulièrement significative.

M. Attewell: Vous voulez dire que les dépôts dans ces 17 succursales ne sont pas considérables?

M. Macpherson: C'est exact.

[Texte]

Mr. Attewell: The amount you quote for government support of you said \$7 million, the government has only had to help to the extent of 3%?

Mr. Macpherson: That was as at January 31.

Mr. Attewell: And almost 90 days have passed since then. What is our current level?

Mr. Macpherson: I do not have that figure with me, sir.

Mr. Attewell: Is it substantially higher?

Mr. Macpherson: It is higher, indeed. I think the chairman of the bank himself publicly stated that the bank was going to rely to some extent on the Bank of Canada. He acknowledged that the bank had suffered some run-off of its wholesale deposits, and that it was his intention to rely on the Bank of Canada to replace them.

Mr. Attewell: Currently, how would you assess the adequacy of their borrowing base or capital base?

Mr. Macpherson: Quite high. They are probably close to being the best capitalized of the Schedule A banks.

Mr. Attewell: So, you do not have any concerns currently in that area.

Mr. Macpherson: No.

The Chairman: Could I ask a supplementary? Have you had recent inspections of the Bank of British Columbia, and can you assure us tonight that the Bank of British Columbia, in the view of the Inspector General of Banks, is sound and capable of staying in business and there is no risk whatsoever?

Mr. Attewell: That was my next question, except for the whatsoever.

The Chairman: Okay, take the whatsoever out.

Mr. Attewell: We will put you on the third round, if you like.

Mr. Macpherson: Mr. Chairman, you understand that we are getting into quite a sensitive area here. I want to be as frank and open as I can with the committee. I am labouring a little bit under the provision of the act that I think constrains me in this regard.

• 2105

I think we are all conscious of the sensitivities here. I would be reluctant to get too far into discussion of an individual bank if we could avoid it.

Mr. Attewell: What is the size of the deposits of the Continental Bank of Canada? Around \$3.5 billion, is it?

Mr. Macpherson: At the end of January again, its deposit liabilities were \$2.7 billion.

Mr. Attewell: In the mix with that bank, as I recall, they have been heavily dependent on the time or the wholesale market.

[Traduction]

M. Attewell: Vous dites que le gouvernement a accordé 7 millions de dollars en aide, mais que cela ne représente que 3 p. 100?

M. Macpherson: C'était au 31 janvier.

M. Attewell: Près de 90 jours se sont écoulés depuis. Où se situe le niveau actuel?

M. Macpherson: Je n'ai pas ce chiffre avec moi, monsieur.

M. Attewell: Est-il considérablement plus élevé?

M. Macpherson: Il est effectivement plus élevé. Je crois que le président de la banque a lui-même déclaré publiquement que la banque devra faire appel à l'aide de la Banque du Canada. Il a reconnu que certains de ses gros clients ont retiré leurs dépôts et qu'il avait l'intention de demander à la Banque du Canada de remplacer ces sommes.

M. Attewell: À l'heure actuelle, jugez-vous que le capital ou les emprunts de la banque sont suffisants?

M. Macpherson: Il est appréciable. C'est sans doute l'une des banques de l'Annexe A les mieux capitalisées.

M. Attewell: Vous n'avez donc pas de sérieuses préoccupations à cet égard à l'heure actuelle.

M. Macpherson: Non.

Le président: Puis-je poser une question supplémentaire? Avez-vous effectué récemment des inspections à la Banque de la Colombie-Britannique, et pouvez-vous nous dire ce soir que, de l'avis de l'inspecteur général des banques, elle est saine et capable de poursuivre ses opérations, sans risque aucun?

M. Attewell: C'était ma prochaine question, mais je n'aurais pas dit «sans risque aucun».

Le président: Cela va, nous pouvons retirer ces mots.

M. Attewell: Nous pouvons vous inscrire au troisième tour, si vous le voulez.

M. Macpherson: Monsieur le président, vous comprendrez que nous touchons ici à une question assez délicate. Je veux être aussi franc et aussi ouvert que je le puis avec le Comité. Toutefois, la Loi sur les banques m'impose certaines contraintes à cet égard.

Je crois que nous savons tous que ce sont des questions délicates. J'hésiterais à me lancer dans une discussion détaillée d'une banque particulière, s'il est possible de l'éviter.

M. Attewell: Quel est le total des dépôts de la Banque continentale du Canada? Environ 3,5 milliards de dollars, n'est-ce pas?

M. Macpherson: Encore une fois, pour la fin de janvier, le passif-dépôt de cette banque était de 2,7 milliards de dollars.

M. Attewell: Si je me souviens bien, c'est une banque qui avait fait beaucoup de transactions à terme, ou des prêts de gros.

[Text]

Mr. Macpherson: Yes, they are using the same measure and the same date of their \$2.7 billion deposit base. Deposits from individuals was about \$620 million.

Mr. Attewell: What is the latest figure on support by the Central Bank?

Mr. Macpherson: At the end of January, they had advances from the Bank of Canada of \$1.76 billion.

Mr. Attewell: What about their capital base?

Mr. Macpherson: The leverage of the Continental Bank of Canada is higher than that of the Bank of British Columbia.

Mr. Attewell: The leverage is higher or the capital base is higher?

Mr. Macpherson: The leverage is higher.

Mr. Attewell: To an extent that concerns you?

Mr. Macpherson: We have had discussions with the bank about the level of their capital. We believe it is quite adequate at the moment.

Mr. Attewell: Is there still an owner there with something like 18% of capital base?

Mr. Macpherson: Yes.

Mr. Attewell: So I hear you correctly that you are leaning on the group to put in more capital there?

Mr. Macpherson: Well, there is a difficulty there. The major shareholder under the Bank Act is not allowed to take any more common voting stock of the bank. He is not allowed to add to his present holding.

Mr. Attewell: What about preferred stock?

Mr. Macpherson: He is really not allowed to take more than 10% of the shares of any class. Now if they put out a preferred share issue, he could take 10% of that but he cannot take any more of the common stock.

The Chairman: That applies to the banks but it does not apply, of course, to the trust companies.

Mr. Macpherson: That is right.

The Chairman: You can have one guy owning a \$21 billion trust company, but one person cannot have any more than 10% of a \$2.7 billion bank. Is that the answer?

Mr. Macpherson: That is an answer. Yes, sir.

The Chairman: It makes sense.

Mr. Attewell: I believe the National Bank of Canada was called in, either by your department or the management of the Continental Bank of Canada several months ago to do a review of the quality of assets. As I recall, they gave a fairly good report publicly. I think Mr. Lewis, at that time, reported as the head of Continental Bank of Canada. Were you instrumental in having the National Bank of Canada go in there?

[Translation]

M. Macpherson: Oui, il s'agit de la même mesure et de la même date du portefeuille de dépôts de 2,7 milliards de dollars. Les dépôts des particuliers se chiffraient à environ 620 millions de dollars.

M. Attewell: Quel est le chiffre le plus récent pour les prêts consentis par la banque centrale?

M. Macpherson: À la fin de janvier, elle avait reçu des avances de la Banque du Canada d'une valeur de 1,76 milliard de dollars.

M. Attewell: Et quel était son capital-actions?

M. Macpherson: Le ratio d'endettement de la Banque continentale du Canada est plus élevé que celui de la Banque de la Colombie-Britannique.

M. Attewell: Est-ce le ratio d'endettement ou le capital-actions qui est plus élevé?

M. Macpherson: Le ratio d'endettement.

M. Attewell: Cela vous préoccupe-t-il?

M. Macpherson: Nous avons eu des discussions avec la banque au sujet du niveau de son capital-actions. Nous estimons qu'il est tout à fait suffisant pour l'instant.

M. Attewell: Y a-t-il toujours un actionnaire qui possède quelque chose comme 18 p. 100 du capital-actions?

M. Macpherson: Oui.

M. Attewell: Si je vous comprends bien, vous voulez que le groupe augmente le capital?

M. Macpherson: Il y a une difficulté. Aux termes de la Loi sur les banques, l'actionnaire principal n'a pas la possibilité d'accroître sa part des actions ordinaires donnant droit de vote. Il ne peut pas dépasser son niveau actuel.

M. Attewell: Qu'en est-il des actions privilégiées?

M. Macpherson: Il n'a pas le droit d'avoir plus de 10 p. 100 des actions de toute catégorie. Or, s'il y a une émission d'actions privilégiées, il pourrait en prendre 10 p. 100, mais il ne peut pas acquérir davantage d'actions ordinaires.

Le président: C'est une règle pour les banques, mais, bien entendu, pas pour les sociétés de fiducie.

M. Macpherson: C'est exact.

Le président: Une personne peut être propriétaire d'une société de fiducie qui vaut 21 milliards de dollars, mais une personne ne peut pas avoir plus de 10 p. 100 d'une banque qui vaut 2,7 milliards de dollars, c'est bien cela?

M. Macpherson: C'est exact, monsieur.

Le président: C'est logique.

M. Attewell: Je crois savoir qu'on a convoqué la Banque nationale du Canada—c'est votre département, ou la direction de la Banque continentale du Canada qui l'a fait—pour examiner la qualité des portefeuilles. Si je me souviens bien, on a rendu un assez bon rapport en public. Je pense que c'était M. Lewis, à l'époque, qui a fait le rapport en tant que chef de la Banque continentale du Canada. Avez-vous contribué à cette décision de faire convoquer la Banque nationale du Canada?

[Texte]

Mr. Macpherson: It was not just the National Bank of Canada, sir. This was one of the banks that was subjected to a special review that Mr. McCrossan questioned us on a few minutes ago.

As I recall, the National Bank of Canada did have some of its staff involved in that exercise but there was a team of bankers drawn from a number of banks that went into Continental and did that work. You are quite right; they gave the bank a reasonably good report which Mr. Lewis, in effect, made public.

Mr. Attewell: Yes, to me, if those numbers still hold true, there is a world of difference between that sort of review, where you are reasonably confident with the quality of the assets but have a very serious deposit run, and one in which both sides are in great trouble like we had in a couple of the failures in the western banks.

Mr. Macpherson: Both sides of the balance sheets, you mean?

Mr. Attewell: Yes. Let me just use the word "surprises" in either Continental or the bank. It sounds as if you have had both of them then on a pretty short leash, in terms of your watch list for many months. Could you give some general comment? You obviously had several negative surprises in the two western bank failures. Have you had anything close to those sort of surprises in your reviews of the two banks I have been asking about?

• 2110

Mr. Macpherson: No, sir. Nothing anything like we had in the case of the two Alberta banks.

Mr. Attewell: You have not found any instances where you have been, let me use the word misled, as far as the quality of assets, the accounting practices, the loan loss reserves, the renewal experience, the extension experience?

Mr. Macpherson: No, sir, none.

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman. Some months ago, the Inspector General's branch came to this committee with a request for supplementary estimates for legal fees for the Estey commission. Can you tell us this evening whether that total amount was expended?

Mr. Macpherson: It has all been committed one way or the other. We do not have all the bills yet. As a matter of fact, I think the number was \$500,000. And essentially, as a result of the requirement to move the show to Calgary, the total expenditure will be something in excess of \$500,000.

Miss Nicholson: I was puzzled as to why the Inspector General of Banks would need his own lawyers, since the Department of Finance had legal counsel representing them before the Estey commission and the Bank of Canada had legal counsel. The requirement for the third set of lawyers was

[Traduction]

M. Macpherson: Ce n'était pas seulement la Banque nationale du Canada, monsieur. C'était l'une des banques soumises à l'examen spécial mentionné par M. McCrossan tout à l'heure.

Si ma mémoire est bonne, la Banque nationale du Canada a fait participer certains membres de son personnel à l'exercice, mais c'est une équipe de banquiers de plusieurs banques qui a effectué le travail à la Banque continentale. Vous avez raison, ils ont fait un assez bon rapport pour la banque, que M. Lewis a effectivement rendu public.

M. Attewell: Si les chiffres sont toujours les mêmes, j'estime qu'il y a une différence énorme entre ce genre d'examen, où on est relativement sûr de la qualité des portefeuilles, mais où il y a eu une ruée importante sur la banque pour des demandes de remboursement, et la situation où on constate des difficultés des deux côtés, comme cela s'est produit pour certaines des faillites des banques de l'Ouest.

M. Macpherson: Vous voulez dire des deux côtés du bilan?

M. Attewell: Oui. Je parlerai, si vous le voulez bien, de «surprises» en ce qui concerne ces deux banques. D'après ce que vous me dites, vous les surveillez de très près depuis quelques mois. Voulez-vous faire un commentaire général? Les deux faillites des banques de l'Ouest ont évidemment été des surprises désagréables pour vous. Y a-t-il eu des découvertes semblables dans le cas des deux banques que j'ai mentionnées?

M. Macpherson: Non, monsieur. Rien de semblable au cas des deux banques albertaines.

M. Attewell: Vous n'avez pas découvert d'exemple où on vous a induit en erreur concernant la qualité des portefeuilles, les pratiques de comptabilité, la provision pour pertes, les renouvellements ou les accroissements de crédit?

M. Macpherson: Non, il n'y a eu aucun cas de ce genre, monsieur.

M. Attewell: Merci, monsieur le président.

Le président: Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président. Voilà quelques mois la direction de l'inspection générale a demandé à notre Comité un budget supplémentaire pour frais d'avocats pour la Commission Estey. Pouvez-vous nous dire ce soir si cette somme a été intégralement dépensée?

M. Macpherson: Tout le montant a été engagé d'une façon ou d'une autre. Nous n'avons pas encore reçu toutes les factures. Je pense qu'il s'est agi d'une somme de 500,000\$. Et surtout à cause de la nécessité du déménagement à Calgary, la dépense totale va se situer un peu au-delà de 500,000\$.

Mme Nicholson: Je ne comprenais pas très bien pourquoi l'inspecteur général des banques avait besoin de ses propres avocats, puisque le ministère des Finances avait des conseillers juridiques qui le représentaient devant la Commission Estey et la Banque du Canada avait aussi des avocats. On nous a

[Text]

explained to us in committee then as being related to the need to examine files to ensure that the information given to the Estey commission did not contravene the privacy requirements. It seems to be a rather high bill for that kind of service. Were there other needs?

Mr. Macpherson: Mr. Chairman, I think in hindsight it was probably a wise decision to have engaged separate counsel. I think had we not done that, it simply would have meant that additional resources from the firm which was acting for the Department of Finance would have been devoted to our work.

I must admit I was quite impressed at the amount of work that was involved. It was far beyond what I had anticipated, I guess beyond what most of us anticipated. The sheer volume of document handling had to be seen to be believed. I am confident that even had we gone with the same counsel as were serving the department, there just would have been more resources from them and the outcome probably would have been the same in terms of expenditures.

Miss Nicholson: Thank you.

The Acting Chairman (Mr. Attewell): Anything else?

Miss Nicholson: Mr. Chairman, it is your turn for a supplementary question.

The Acting Chairman (Mr. Attewell): Mr. Lanthier, would you care to ask a question?

M. Lanthier: Oui, une question, s'il vous plaît.

Je crois que vous avez exprimé un peu plus de réticence pour la Banque de Colombie-Britannique que pour la Banque continentale. Ai-je bien compris vos réponses? Vous semblez répondre d'une façon affirmative et très directe pour la Banque continentale, tandis que vous semblez montrer certaines réticences pour la Banque de Colombie-Britannique.

Mr. Macpherson: If I left that impression, Mr. Lanthier, it is unfortunate because I really, in response to the question as to whether we had any surprises in either bank, the answer is no. In that regard, we found them . . .

• 2115

M. Lanthier: Je voulais préciser cela parce que je crois qu'on ne vous a pas posé les mêmes questions pour les deux banques. C'est pour cette raison qu'on a eu une fausse impression. C'est très bien que vous ayez clarifié ce point-là.

Mr. Macpherson: Yes, I would not want to leave that impression at all.

M. Lanthier: Non, non. Très bien.

Monsieur le président,

I would like to remind him, to answer his joke, that everywhere else in Canada we have WASPs, which are white Anglo-Saxon Protestants; in Montreal we have GRASPs, god-damned rich Anglo-Saxon Protestants.

[Translation]

expliqué en Comité que le besoin d'un troisième groupe d'avocats était relié à l'obligation de vérifier les dossiers pour s'assurer que les renseignements communiqués à la Commission Estey ne contrevenaient pas aux dispositions protégeant les informations confidentielles. Cela me semble assez cher pour ce genre de service. Y avait-il d'autres tâches?

M. Macpherson: Monsieur le président, en rétrospective je pense que cela a sans doute été une bonne décision que d'engager nos propres conseillers. Faute de cela, il aurait fallu des ressources supplémentaires du Cabinet qui travaillaient pour le ministère des Finances pour faire notre travail.

Je dois avouer que j'ai été fort impressionné par la quantité du travail. Elle dépassait de beaucoup ce que j'avais prévu, ce que la plupart d'entre nous avions prévu. Il faut avoir vu le nombre de documents pour se faire une idée de la quantité énorme. Je suis persuadé que si le travail avait été fait par les conseillers qui représentaient le Ministère, il aurait fallu consacrer les mêmes ressources et cela nous en aurait coûté autant.

Mme Nicholson: Merci.

Le président suppléant (M. Attewell): Y a-t-il autre chose?

Mme Nicholson: Monsieur le président, c'est votre tour de poser une question supplémentaire.

Le président suppléant (M. Attewell): Monsieur Lanthier, voulez-vous poser une question?

Mr. Lanthier: Yes, I would like to ask a question.

I believe that you were a bit more hesitant in your answer about the Bank of British Columbia than for the Continental Bank. Am I correct in such an understanding? You seemed to give a very straight and affirmative answer for the Continental Bank but showed some hesitation about the Bank of British Columbia.

M. Macpherson: Si j'ai créé cette impression, monsieur Lanthier, c'est bien regrettable, car j'ai répondu par la négative à la question de savoir si l'une ou l'autre des banques nous réservait des surprises désagréables. Nous avons constaté que . . .

Mr. Lanthier: I wanted to say that because I think we did not ask the same questions for both banks. That is why we did not get the right impression. It is a good thing you clarified that point.

M. Macpherson: Oui, je ne voulais pas du tout vous donner cette impression-là.

Mr. Lanthier: No, no. Fine.

Mr. Chairman,

j'aimerais lui rappeler, pour lui rendre un peu la monnaie de sa pièce, que partout ailleurs au Canada, nous avons des WASPs qui sont les *White Anglo-Saxon Protestants* (les Blancs anglo-saxons et protestants); à Montréal, nous avons les GRASPs, c'est-à-dire les *god-damned rich Anglo-Saxon Protestants* (les anglo-saxons protestants, riches quelque chose d'écoeuvrant).

[Texte]

The Chairman: Are you finished?

Mr. Lanthier: Yes.

The Chairman: You ought to be finished after that.

Now I want to get two or three matters on the record. First of all, I think I am going to get Mr. Thomas to ask some questions. He has a number of figures on which he has, I think, checked with your officials.

Mr. Terrence J. Thomas (Researcher, Library of Parliament): Mr. Macpherson, at the beginning of the session there was some concern about the foreign operations of the Canadian banks. I just took some figures from the Bank of Canada Review, based, I believe, on your tables. I just wanted to read them into the record. This is just an attempt to get some feel for the size of operations outside Canada of the Canadian banks.

From Table C-3, the total assets at the end of December 1985 were, for Canadian dollar and foreign currency, \$444 billion, of which \$242 billion would be in Canadian dollars and \$202 billion would be in foreign currency.

The Chairman: Is that correct?

Mr. Macpherson: Yes, sir.

Mr. Thomas: And then on the liability side of course the same total, \$444 billion, of which \$239 billion would be Canadian dollars—this is table C-4 now—and then \$205 billion would be the foreign currency.

Mr. Macpherson: Right.

Mr. Thomas: To go back to the foreign currency assets, \$202 billion total, that is booked globally. From table C-12 the booked-in-Canada portion is \$98 billion.

Mr. Macpherson: The assets or liabilities?

Mr. Thomas: The assets side.

Mr. Macpherson: That was \$98 billion booked in Canada?

Mr. Thomas: Yes.

Mr. Macpherson: Roughly \$100 billion. What are we looking at?

Mr. Thomas: C-12.

Mr. Macpherson: Okay.

Mr. Thomas: This is Decen.ber . . .

Mr. Macpherson: That is the assets. All right, \$98 billion booked in Canada.

Mr. Thomas: Of which \$38 billion with residents and \$60 billion with non-residents.

Mr. Macpherson: Right.

[Traduction]

Le président: Vous avez fini?

M. Lanthier: Oui.

Le président: Après une intervention comme celle-là, cela devrait.

Il y a deux ou trois choses que je voudrais maintenant consigner au compte rendu. Tout d'abord, je crois que je vais demander à M. Thomas de vous poser quelques questions. Il a un certain nombre de chiffres qu'il a déjà vérifiés auprès de votre personnel.

M. Terrence J. Thomas (rechercheur, Bibliothèque du Parlement): Monsieur Macpherson, au tout début de la séance, on se posait certaines questions concernant les opérations des banques canadiennes à l'étranger. J'ai pris quelques chiffres de la revue de la Banque du Canada, qui s'appuie, me semble-t-il, sur vos tableaux. Je voulais tout simplement les lire pour les consigner au compte rendu. J'essaie tout simplement d'avoir une idée de l'importance des opérations des banques canadiennes à l'extérieur du Canada.

Au tableau C-3, l'actif total à la fin de décembre 1985 était, en monnaie canadienne et étrangère, de 444 milliards de dollars dont 242 milliards de dollars en dollars canadiens et 202 milliards de dollars en monnaies étrangères.

Le président: C'est exact?

M. Macpherson: Oui, monsieur.

M. Thomas: Ensuite, du côté du passif, le même total, soit 444 milliards de dollars, dont 239 milliards de dollars en dollars canadiens, nous sommes maintenant au tableau C-4, et dont 205 milliards de dollars seraient en monnaies étrangères.

M. Macpherson: Exactement.

M. Thomas: Pour en revenir à l'actif en monnaies étrangères, 202 milliards de dollars au total, inscrits en globalité. D'après le tableau C-12, la partie inscrite au Canada est de 98 milliards de dollars.

M. Macpherson: Actif ou passif?

M. Thomas: Actif.

M. Macpherson: Quatre-vingt-dix-huit milliards de dollars inscrits au Canada?

M. Thomas: Oui.

M. Macpherson: Environ 100 milliards de dollars. Et nous sommes où?

M. Thomas: C-12.

M. Macpherson: D'accord.

M. Thomas: C'est le mois de décembre . . .

M. Macpherson: C'est l'actif. Bon, 98 milliards de dollars inscrits au Canada.

M. Thomas: Dont 38 milliards de dollars pour les résidents et 60 milliards de dollars pour les non-résidents.

M. Macpherson: Exactement.

[Text]

Mr. Thomas: Then, on the liability side, of the total \$205 billion booked globally, \$100 billion was booked in Canada.

Mr. Macpherson: Sorry, \$100 million . . . ?

Mr. Thomas: It was \$100 billion booked in Canada, of which \$14 billion was with residents and \$86 billion with non-residents.

So roughly, if you take a look—assets, \$200 billion; foreign currency assets booked in Canada, about \$100 billion; with total assets, Canadian dollars and foreign currency, \$444 billion—I think about 23% of assets would be booked outside of Canada, roughly.

Mr. Macpherson: Roughly, yes.

The Chairman: The question was to what extent we were in foreign banking and Mr. Thomas suggests that we are really about 25% foreign and the rest is domestic. But a good part of the domestic business is booked in foreign assets or foreign currencies.

Mr. Macpherson, Bill C-103, now before the House, requires a number of things. One, it requires the ability to go and appraise assets. Are you equipped in the Inspector General's branch to take your responsibility at this point under that statute?

• 2120

Mr. Macpherson: I guess my reading of the bill did not say we must appraise; it gives the inspector the power to do so. Of course, if one has the power, it is expected he will use it, I dare say. But I guess the short answer to your question is no, we do not have appraisers on our staff.

The Chairman: The appraisal, I presume, is intended to refer to real estate. But a number of bank assets are more than real estate. They are leasehold interests and economic interests of that nature that are capitalized out to produce a value; which means that you really need people who are actuaries, almost, to determine the valuation, rather than real estate appraisers. Would you not think that would be the requirement of the bill?

Mr. Macpherson: I think the clause of Bill C-103, as I read it, that pertains to the banks is different from that pertaining to the non-banks, dealt with in the bill, in that in the non-bank clause the bill is only talking about real estate assets. In the bank clause it is any assets.

The Chairman: That is right.

Mr. Macpherson: So if we were to exercise the power that bill gives us, the way I would see that working is that we would probably not have the expertise on our own staff. We would

[Translation]

M. Thomas: Ensuite, du côté du passif, du total de 205 milliards de dollars inscrits, 100 milliards de dollars inscrits au Canada.

M. Macpherson: Désolé, 100 millions . . . ?

M. Thomas: Cent milliards de dollars inscrits au Canada, dont 14 milliards de dollars pour les résidents et 86 milliards de dollars pour les non-résidents.

En gros, donc, si l'on étudie les chiffres: actif, 200 milliards de dollars; actif en monnaies étrangères inscrit au Canada, environ 100 milliards de dollars; actif total, dollars canadiens et monnaies étrangères, 444 milliards de dollars . . . Je crois que 23 p. 100 des actifs seraient inscrits à l'extérieur du Canada, en gros.

M. Macpherson: En gros, oui.

Le président: La question est donc de savoir quelle importance revêtent nos opérations bancaires à l'étranger et M. Thomas semble nous dire que 25 p. 100 de nos opérations se font à l'étranger et que le reste s'effectue à l'intérieur du Canada. Mais pour ces opérations qui s'effectuent à l'intérieur du Canada, il y a beaucoup d'inscriptions qui sont faites soit en actifs étrangers, soit en monnaies étrangères.

Monsieur Macpherson, le projet de loi C-103, dont est saisie la Chambre à l'heure actuelle, pose un certain nombre d'exigences. Tout d'abord, il faut pouvoir aller évaluer les actifs. L'inspecteur général a-t-il à sa disposition, à l'heure actuelle, les ressources nécessaires pour se charger de cette responsabilité?

M. Macpherson: De la façon dont j'interprète le projet de loi, nous ne sommes pas obligés d'évaluer; l'inspecteur a le pouvoir de le faire. Évidemment, lorsqu'on a le pouvoir, je crois bien que le monde s'attend à ce que l'on s'en serve. Mais pour répondre brièvement à votre question, non, nous n'avons pas d'évaluateurs chez nous.

Le président: L'évaluation, je crois bien, c'est pour les biens immobiliers. Mais l'actif de la banque, c'est beaucoup plus que les biens immeubles. Il y a les baux à long terme, et des intérêts économiques de cette nature qui sont capitalisés pour rendre une certaine valeur; ce qui signifie qu'il faut presque des actuaires pour faire cette évaluation plutôt que des évaluateurs. Ne croyez-vous pas que ce serait plutôt là l'exigence d'après ce projet de loi?

M. Macpherson: Je crois que l'article du projet de loi C-103, d'après mon interprétation, en ce qui concerne les banques, s'interprète de façon fort différente que lorsqu'il s'agit de l'interprétation visant les institutions non-bancaires puisqu'à ce moment-là il ne s'agit que de l'actif représenté par les biens immeubles. Dans l'article concernant les institutions bancaires, il s'agit d'actif de toute nature.

Le président: C'est exact.

M. Macpherson: Donc, si nous devons exercer le pouvoir que ce projet de loi nous confère, je crois bien que nous n'aurions pas ces experts dans nos rangs. Il faudrait aller chercher ces experts ailleurs selon les circonstances.

[Texte]

have to go and get it, and we would get the expertise that was necessary in the circumstances.

The Chairman: Where would you find the expertise to value commercial loan portfolios?

Mr. Macpherson: We think we are building it now. We have our retired bankers, we have our interchange people, and we are going to be taking bankers onto our own staff.

The Chairman: Your staff that you are authorized for this year is 70 person-years. How many of those are located in Ottawa and how many in the country?

Mr. Macpherson: At the present moment we have three people. Three interchange people are outside of Ottawa.

The Chairman: And does that mean we have, at present, 67 of the 70 people located in Ottawa?

Mr. Macpherson: No, sir, because we only have about 45 on our staff. We have not built the . . .

The Chairman: You have not been able to build the staff up to the authorized level, then?

Mr. Macpherson: That is right.

The Chairman: Are you taking on part-timers, or what are you doing there?

Mr. Macpherson: We have 17 retired bankers under contract. We have engaged 2 former bankers, neither of whom have joined us yet, but we have come to an agreement with them, so . . .

The Chairman: Hired them, yes.

Mr. Macpherson: —that is two more coming on staff.

Part of the problem, Mr. Chairman, with relocating—and we are entirely in agreement with your proposition that we have to get out into the country; we do not debate that at all—is we feel that before we can hire people or move people outside of Ottawa, we have to have a place to house them, and we are having a degree of difficulty in finding premises, both in Toronto and in Montreal.

The Chairman: Is it not possible for you to get premises associated with the Bank of Canada or with the Superintendent of Insurance in Toronto and Montreal?

Mr. Macpherson: We have tried that, Mr. Chairman. We have succeeded in convincing the Department of Insurance in Toronto, who are already crowded in their own premises there, to give us a desk and a filing cabinet for the one interchange person we have who resides in Toronto. We have done the same thing with the Bank of Canada in Montreal. We have a couple of desks and what not in their premises in Montreal. But the Bank of Canada cannot do anything for us in Toronto and the Department of Insurance feel they cannot go beyond what they have already done.

[Traduction]

Le président: Et où trouvez-vous les experts qui peuvent vous évaluer des portefeuilles des prêts commerciaux?

M. Macpherson: Nous sommes à les trouver à l'heure actuelle. Il y a des banquiers à la retraite, il y a notre personnel qui participe à des programmes d'échange et nous allons embaucher des banquiers aussi.

Le président: Vous avez 70 années-personnes autorisées pour l'année en cours. Combien de ces gens se trouvent à Ottawa et combien ailleurs au pays?

M. Macpherson: À l'heure actuelle, nous en avons trois. Ils font partie d'un programme d'échange et se trouvent à l'extérieur d'Ottawa.

Le président: Cela veut-il dire qu'à l'heure actuelle 67 de ces 70 personnes se trouvent à Ottawa?

M. Macpherson: Non, monsieur, puisque notre personnel se compose seulement d'environ 45 personnes. Nous n'avons pas . . .

Le président: Vous n'avez donc pas embauché tout votre personnel comme autorisé?

M. Macpherson: Exactement.

Le président: Prenez-vous des gens à temps partiel? Que faites-vous au juste?

M. Macpherson: Nous avons 17 banquiers à la retraite qui travaillent pour nous à contrat. Nous avons embauché deux anciens banquiers, aucun des deux n'est encore avec nous, mais nous en sommes arrivés à un accord avec eux et . . .

Le président: Oui, vous les avez embauchés.

M. Macpherson: . . . Ce qui en fait deux de plus pour augmenter notre personnel.

Monsieur le président, un des problèmes avec cette relocalisation . . . et nous sommes tout à fait d'accord avec vous, c'est-à-dire qu'il faut sortir de la capitale du pays; nous ne contestons pas du tout ce fait . . . mais enfin, nous croyons qu'avant d'embaucher plus de monde ou d'envoyer nos gens à l'extérieur d'Ottawa, il nous faut quand même avoir des bureaux pour les loger et nous avons bien des problèmes à trouver ces locaux et à Toronto et à Montréal.

Le président: N'est-il pas possible pour vous d'aller loger avec la Banque du Canada ou avec le surintendant des finances à Toronto et à Montréal?

M. Macpherson: Nous avons bien essayé, monsieur le président. Nous avons réussi à convaincre les gens du département des Assurances à Toronto, qui sont déjà à l'étroit dans leurs propres locaux là-bas, de nous prêter un bureau et un classeur pour la personne que nous avons à Toronto en programme d'échange. Nous avons fait la même chose avec les gens de la Banque du Canada à Montréal. Nous avons quelques bureaux et autres objets dans leurs locaux à Montréal. Mais la Banque du Canada ne peut rien faire pour nous à Toronto et le département des Assurances ne croit pas pouvoir en faire davantage que ce qui nous a déjà été consenti.

[Text]

[Translation]

• 2125

We have identified a couple of parcels or blocks of space in different downtown Toronto office buildings, one of which would be suitable on a short-term basis, another of which would be suitable a much longer-term basis. But we are having a great deal of difficulty in advancing the necessary approvals and all the rest of it, which apparently, I am led to believe, involve Department of Public Works, Treasury Board, and a great deal of time, to the point where I guess I am afraid that by the time machinery has ground the space will be gone to somebody else.

The Chairman: In other words, the bureaucracy is preventing you from doing your job by moving the new people you want to hire, whom I presume you are going to have to hire in either Toronto or Montreal, because that is where the business is.

Mr. Macpherson: Exactly correct.

The Chairman: You do not want to have to move them here, because that is going to cost you money.

Mr. Macpherson: Exactly.

The Chairman: And I do not expect you have space here for 70 people anyway, and you could not use them here anyway.

Mr. Macpherson: Exactly.

The Chairman: And the bureaucracy is holding you up in finding the space.

Mr. Macpherson: They are certainly not helping.

The Chairman: Is there anything you would suggest this committee might do for you with respect to that matter other than perhaps in our report to the House set that requirement out in detail and castigate the public officials in the Treasury Board for failing to come to grips with the reality of the problem you face?

Mr. Macpherson: Do not tempt me, Mr. Chairman. I guess it might be helpful, Mr. Chairman, if in your report you were to say that in your view it is essential for the OIGB to establish presences in Toronto and in Montreal, and that every effort by whoever is involved in that process should be made to achieve that as quickly as possible.

The Chairman: Mr. Lanthier.

Mr. Lanthier: I want to wish these people welcome in the riding of LaSalle.

Mr. Macpherson: If the price is right . . .

The Chairman: What I am getting at is there is no point in you having an inspection staff if it is not on-site. There are no head offices of banks in Ottawa, aside from the Bank of Nova Scotia, which technically has a head office in Halifax, and the Bank of British Columbia, with its head office in Vancouver. I suppose the Bank of Alberta, western banks and so on . . . But the guts of it is in Toronto and Montreal, and that is where you ought to be.

Nous avons trouvé quelques endroits dans divers édifices à bureau du centre-ville de Toronto, dont l'un pourrait faire l'affaire à court terme et l'autre qui ferait mieux l'affaire à long terme. Mais nous avons énormément de difficulté à obtenir les autorisations nécessaires et à faire approuver tout le reste et, d'après ce qu'on me dit, tout cela implique le ministère des Travaux publics, le Conseil du Trésor, ça prend énormément de temps et j'ai bien peur que lorsque que tout un chacun y sera allé de sa petite autorisation, les locaux nous auront été soufflés par quelqu'un d'autre.

Le président: En d'autres termes, la machine bureaucratique vous empêche de faire votre travail en plaçant les nouveaux employés que vous voulez embaucher, et je crois bien que vous allez les embaucher soit à Toronto ou à Montréal, parce que c'est là que se fait le travail.

M. Macpherson: Tout à fait exact.

Le président: Et vous ne voulez pas avoir à les y déménager parce que ça va vous coûter de l'argent.

M. Macpherson: Tout à fait.

Le président: Et je crois bien que vous n'avez pas suffisamment de locaux pour 70 personnes ici ni que vous pourriez tous les y employer, de toute façon.

M. Macpherson: Exactement.

Le président: Et la machine bureaucratique vous met des bâtons dans les roues.

M. Macpherson: En tout cas, cela ne nous aide pas.

Le président: Auriez-vous des propositions à faire à notre Comité qui pourraient avancer votre cause si ce n'est nous demander de préciser dans notre rapport à la Chambre que cette exigence existe et qu'on devrait conspuer les fonctionnaires du Conseil du Trésor qui n'ont pas réussi à saisir la réalité du problème auquel vous faites face?

M. Macpherson: *Vade retro, Satana!* Monsieur le président, ce serait peut-être utile si, dans votre rapport, vous précisiez qu'à votre avis il est essentiel que le BIGB puisse s'établir à Toronto et à Montréal et que les responsables de cela doivent faire tous les efforts nécessaires pour que cela se fasse aussi vite que possible.

Le président: Monsieur Lanthier.

M. Lanthier: Je veux souhaiter la bienvenue à tout le monde dans ma circonscription de LaSalle.

M. Macpherson: Si le prix est bon . . .

Le président: Là où je veux en venir, c'est qu'il est inutile d'avoir tout un personnel d'inspecteurs si ces gens ne se trouvent pas sur les lieux. Il n'y a pas de sièges sociaux de banque qui se trouvent à Ottawa, à part la Banque de Nouvelle-Écosse qui, à proprement parler, a son siège social à Halifax et la Banque de Colombie-Britannique qui a son siège social à Vancouver. Il y a toujours la Banque d'Alberta, les banques de l'ouest et ainsi de suite . . . Mais le gros des sièges sociaux se trouvent à Toronto et à Montréal et c'est là que vous devriez vous trouver.

[Texte]

Mr. Macpherson: Yes, sir.

The Chairman: Indeed, if you were to have your staff in Ottawa, you would have to pay the flight costs, out-of-town living expenses and the rest of it for any work they would do out of town. Is that not correct?

Mr. Macpherson: That is correct.

The Chairman: And the time you pay people on a per diem basis out of town and pay their hotel expenditures and their transportation and flights back and forth, would you not deem that to be a horrendous waste of public funds?

Mr. Macpherson: I guess we have not costed it in that way in detail, Mr. Chairman. There is no question that premises in downtown Toronto will be more expensive than premises in Ottawa, so there may be a balancing act to be done there. But in terms of effectiveness of our work, our proximity to our clients, our proximity to the marketplace, in our view it is essential to have a presence in Toronto.

The Chairman: Has anybody else any other questions? Mr. Lanthier.

M. Lanthier: La proximité de ressources humaines différentes à Montréal et à Toronto serait certainement un avantage pour le Québec; nous aurions quelque chose à dire sur place plutôt que de venir à Ottawa. Monsieur, laissez-moi vous le dire, c'est un avantage additionnel.

Mr. Macpherson: On that point, we have received on an unsolicited basis a surprising number of applications from people in Montreal, in Toronto, elsewhere, viewing the OIGB as a glorious opportunity. We would far prefer to hire them where they are, house them where they are, and let them get on with it.

The Chairman: Are there any other questions? I declare the meeting adjourned. Thank you very much, Mr. Macpherson.

[Traduction]

M. Macpherson: Oui, monsieur.

Le président: En réalité, si tout votre personnel se trouvait à Ottawa, il vous faudrait payer l'avion, l'hôtel et tout le reste toutes les fois que ces gens travaillaient à l'extérieur de la ville, n'est-ce pas?

M. Macpherson: Tout à fait.

Le président: Et tout cet argent que vous devez payer aux gens pour leur rembourser leurs frais lorsqu'ils sont à l'extérieur de la ville, l'hôtel, le transport, l'avion, le va-et-vient, n'est-ce pas là, à votre avis, un gaspillage éhonté de fonds publics?

M. Macpherson: Nous n'avons pas tout calculé dans le détail, monsieur le président. Il ne fait aucun doute qu'il coûtera plus cher de louer des bureaux à Toronto que d'en louer à Ottawa et cela peut faire un peu contrepoids. Mais pour ce qui est de l'efficacité de notre travail, de notre proximité par rapport à nos clients, de notre proximité par rapport au marché que nous servons, à notre avis, il est essentiel d'être présent à Toronto.

Le président: Quelqu'un a-t-il d'autres questions? Monsieur Lanthier.

Mr. Lanthier: The proximity of different human resources in Montreal and in Toronto would certainly be an advantage for Quebec; we would have something to say on site rather than coming to Ottawa. Allow me to say, sir, that that is an additional advantage.

M. Macpherson: À ce propos, sans en avoir sollicité, nous avons reçu un nombre appréciable de demandes de candidatures de gens à Montréal, à Toronto et ailleurs qui croient que le BIGB représente pour eux une occasion en or. Nous préférons de loin les embaucher sur place, les y loger et leur laisser faire leur travail.

Le président: D'autres questions? La séance est levée. Merci beaucoup, monsieur Macpherson.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES—TÉMOINS

From the Office of the Inspector General of Banks:

Neville Grant, Director, Inspection Division;
Susan Klassan, Lawyer.

Du bureau de l'Inspecteur général des banques:

Neville Grant, directeur, division de l'inspection;
Susan Klassan, avocate.

6 REPRINT

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 6

Tuesday, April 15, 1986

Chairman: Don Blenkarn

RÉIMPRESSION

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 6

Le mardi 15 avril 1986

Président: Don Blenkarn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Pursuant to S.O. 96(2), study of the document of the
Department of Finance—"Account of the Cost of
Selective Tax Measures"

CONCERNANT:

En vertu de l'article 96(2) du Règlement, étude du
document du ministère des Finances—"Compte du coût
des mesures fiscales sélectives"

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85-86

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985-1986

STANDING COMMITTEE ON FINANCE
AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: Geoff Wilson

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES
ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: Geoff Wilson

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Paul McCrossan

George Minaker
Aideen Nicholson
Nelson A. Riis
Norman Warner

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

(ERRATUM)

Issue No. 6

The re-print of this issue was necessary in order to include the missing evidence in the first print-out.

(ERRATUM)

Fascicule n° 6

Ce fascicule est ré-imprimé afin d'insérer le témoignage qui avait été omis lors de l'impression.

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, APRIL 15, 1986
(7)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 7:38 o'clock p.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Don Blenkarn, Simon de Jong, Murray Dorin, George Minaker, Aileen Nicholson, Norman Warner and Geoff Wilson.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Terrence J. Thomas, Research Officer.

Witness: From Coopers and Lybrand: Donald R. Huggett, F.C.A.

In accordance with its mandate under S.O. 96(2), the Committee resumed consideration of the Department of Finance August 1985 document entitled "Account of the Cost Selective Tax Measures". (See *Minutes of Proceedings and Evidence, Tuesday, April 8, 1986, Issue No. 2*).

The witness made an opening statement and answered questions.

At 9:43 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 15 AVRIL 1986
(7)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 19 h 38, sous la présidence de Don Blenkarn, (président).

Membres du Comité présents: Don Blenkarn, Simon de Jong, Murray Dorin, George Minaker, Aileen Nicholson, Norman Warner, Geoff Wilson.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du parlement: Terrence J. Thomas, attaché de recherche.

Témoin: De Coopers and Lybrand: Donald R. Huggett, expert-comptable agréé.

Conformément au pouvoir que lui confère l'article 96(2) du Règlement, le Comité reprend l'étude du document publié au ministère des Finances en août 1985 et intitulé *Compte du coût des mesures fiscales sélectives*. (Voir *Procès-verbaux et témoignages du mardi 8 avril 1986, fascicule n° 2*).

Le témoin fait une déclaration préliminaire et répond aux questions.

A 21 h 43, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Tuesday, April 15, 1986

• 1938

The Chairman: Order. The reference is in connection with the Income Tax Act. We are particularly looking at selected tax measures, but we are really looking at simplifying the Income Tax Act.

We have perhaps our finest witness and our most regular witness to the Committee on Finance and Economic Affairs, Mr. Don Huggett, of Coopers & Lybrand, the Editor of *Canadian Tax News* and a legend in his own right with respect to the Income Tax Act.

Mr. Huggett, we welcome you again to our committee, because you have helped us a great deal in the past and we are sure you can help us again.

Mr. Donald Huggett (National Tax Partner, Coopers & Lybrand): Thank you very much, Mr. Chairman. I am beginning to feel quite welcome here, having appeared on a number of occasions in 1982 and 1984 and I think twice last year.

The Chairman: We should get you two or three times this year too.

Mr. Huggett: I am not sure I can stand that.

I understand your committee is studying this publication of finances entitled *Accounts of the Cost of Selective Tax Measures*. For this purpose I have prepared a summary or an analysis of the so-called tax expenditures, in a format that is different from the method of presentation in the paper. The figures, of course, are the same, but I have regrouped the items into different categories so as to make your study and appreciation of the matters more meaningful, I hope. I would like to table this analysis for the record. I believe your members received copies of it yesterday or today.

The Chairman: That is correct. It is an analysis of tax expenditures done a new way.

Mr. Huggett: Before dealing with it, I would like to preface my remarks with the quotation "Once bitten, twice shy". You will recall that Revenue Canada issues statistics annually with respect to income tax returns. These statistics are undoubtedly accurate, but they remind me of the old adage "figures do not lie, but liars figure". And I say this because the figures contained in Revenue Canada's statistics have led many Canadians to believe there are thousands of taxpayers who do not pay their fair share of tax. This issue was blown up to such large proportions that the government felt compelled to introduce a minimum tax. In so doing, it analysed the situation more carefully and discovered that it was not nearly as bad as

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mardi 15 avril 1986

Le président: À l'ordre s'il vous plaît. Notre ordre de renvoi porte sur la Loi de l'impôt sur le revenu. Nous sommes en train d'examiner un certain nombre de mesures fiscales sélectives, mais notre objet premier c'est de simplifier la Loi de l'impôt sur le revenu.

Nous accueillons parmi nous ce soir, M. Don Huggett, de la société Coopers & Lybrand, qui est rédacteur d'une publication intitulée *Canadian Tax News* et qui est entré dans la légende dans le domaine de l'impôt sur le revenu. Il est sans doute le plus intéressant et le plus fidèle témoin que nous ayons eu le plaisir d'accueillir au Comité des finances et des affaires économiques.

M. Huggett, je vous souhaite une nouvelle fois la bienvenue au comité. Vous nous avez déjà beaucoup aidés par le passé et je suis certain que vous nous aiderez encore une fois aujourd'hui.

M. Donald Huggett (Associé, Coopers & Lybrand): Merci beaucoup, monsieur le président. Je commence à me sentir très à l'aise parmi vous. En effet, j'ai comparu plusieurs fois devant le comité en 1982 et en 1984, et il me semble que je vous ai rencontrés deux fois l'an dernier.

Le président: Nous devrions cette année encore vous voir au moins deux ou trois fois.

M Huggett: Je ne sais pas si je pourrai tenir le coup.

Si j'ai bien compris, le comité est en train d'étudier un document intitulé «Compte du coût des mesures fiscales sélectives». J'ai préparé à votre intention un résumé ou une analyse de ce manque à gagner du gouvernement, mais je n'ai pas suivi l'ordre établi dans le livre blanc. Les chiffres sont bien sûr les mêmes, mais j'ai regroupé les différents éléments dans plusieurs catégories en vue de vous en faciliter l'étude. J'aimerais donc déposer cette analyse auprès du comité et demander qu'elle figure au procès-verbal. D'après ce que j'ai compris, les membres du comité en ont tous reçu un exemplaire hier ou aujourd'hui.

Le président: C'est exact. Il s'agit d'une nouvelle analyse de ce manque à gagner.

M. Huggett: Avant de m'y lancer, j'aimerais préfacier mes commentaires par le dicton suivant: «Chat échaudé craint l'eau froide». Vous vous souviendrez que le ministère du Revenu publie chaque année des statistiques sur les déclarations d'impôt. Ces chiffres sont sans doute tout à fait exacts, mais, comme on dit, il y a toujours moyen de moyennner. Et si je dis cela, c'est que les chiffres énoncés dans les rapports statistiques de Revenu Canada ont amené de nombreux Canadiens à croire qu'il y a des milliers de contribuables qui ne paient pas leur juste part d'impôt. Cette question a été tellement grossie que le gouvernement s'est senti obligé d'imposer un impôt minimal. Ce faisant, il a analysé la situation de façon plus attentive et il

[Texte]

had been thought and that the media reports had been blown out of all proportion. In fact, the discussion paper dealing with the subject concluded that the number of taxpayers paying little or no tax, while having high incomes over extended periods of time, is relatively small compared with the number who do so in any one year.

• 1940

Yet we now have a minimum tax in Canada which has been imposed for cosmetic reasons and seems likely to be a nuisance rather than a generator of revenue. To make matters worse, it adds another layer of complexity upon a system that has already grown too difficult and which is on the verge of collapsing under its own weight.

Now, I raise this point, Mr. Chairman, not as a last whimper, after the battle is lost, but rather as an admonition to you and your committee members not to let the raw statistics lead you to incorrect conclusions. As my father used to say, if a man deceive me once, shame on him; if he deceive me twice, shame on me.

Thus, I would hope that having been deceived on the minimum tax issue, you will not allow yourselves to be conned again with respect to tax expenditures.

The analysis provided in the paper is interesting and I suppose represents a factual estimate of where and how the government may be losing revenue. But you have to remember at all times that the so-called costs are predicated on the assumption of a benchmark system, and this may not be acceptable. For example, if one concluded that a proper tax system should tax consumption only, then most of the items in the categories that I have labelled *Tax-Favoured Income* or *Income Deferrals* would disappear.

While the so-called benchmark system is described in the paper, it comes very close to saying that everything one has or earns or receives belongs to the state and anything that the state lets one keep is a cost to the state or a tax expenditure. This is pretty dangerous stuff and I would hope that you would keep this in mind.

As an example of how easy it is to be misled, consider the employment expense deduction, which is shown in the paper as a memorandum item only, presumably because the authors of the paper have deemed such a deduction to be proper in their benchmark system. While I would concede that one should be able to deduct the cost associated with the earning of income, the employment expense deduction is in the form of an allowance available to all employees whether they incur any expenses or not. One might, therefore, question this item and ask how much of it relates to real expenses and how much is a give-away. And then you might ask why the cost of getting to

[Traduction]

a découvert que le tableau était loin d'être aussi noir qu'il l'avait pensé et que les rapports produits par les médias avaient largement exagéré le problème. D'ailleurs, on lit dans la conclusion du document de travail portant là-dessus que le nombre de contribuables qui ne paient pas beaucoup ou pas du tout d'impôt, bien qu'ils enregistrent des revenus importants sur des périodes assez longues, est relativement faible par rapport au nombre de personnes qui échappent à l'impôt pour une année donnée.

Or, il y a maintenant au Canada un impôt minimal qui a été imposé pour une question de forme et qui semble avoir amené plus de problèmes que de revenus. Et, ce qui aggrave encore les choses, cela n'a fait que rendre encore plus complexe un système qui est déjà compliqué et qui est sur le point de s'écrouler sous son propre poids.

Si je soulève cette question, monsieur le président, ce n'est pas pour pleurnicher, une fois la bataille perdue, mais pour lancer un avertissement. En effet, je ne voudrais pas que ces statistiques brutes vous amènent à de mauvaises conclusions. Comme le disait mon père, si un homme me trompe une fois, honte à lui. S'il me trompe deux fois, c'est moi qui doit avoir honte.

Vous avez été trompé relativement à la question de l'impôt minimal, et j'espère seulement que vous ne vous laisserez pas avoir une nouvelle fois avec la question du manque à gagner imputable à des mesures fiscales.

L'analyse donnée dans le document est intéressante et je suppose qu'il s'agit d'une bonne récapitulation des revenus que le gouvernement est peut-être en train de perdre. Il ne faut cependant jamais perdre de vue le fait que ces coûts s'appuient sur l'hypothèse d'une structure fiscale de référence, ce qui n'est peut-être pas acceptable. Par exemple, si l'on décidait que tout bon système fiscal ne devrait imposer que la consommation, alors la plupart des articles figurant dans les catégories *Tax-Favoured Income* (revenus donnant droit à des allègements fiscaux) ou *Income Deferrals* (revenus reportés) disparaîtraient.

Bien que la structure fiscale de référence soit décrite dans le livre blanc, celui-ci semble dire que tout ce que l'on possède ou tout ce que l'on reçoit appartient à l'État et que tout ce que l'État nous laisse représente pour lui un coût ou un manque à gagner. Cela me semble assez dangereux, et j'ose espérer que vous y réfléchirez.

Pour vous montrer à quel point il est facile d'être induit en erreur, je vous demanderais de réfléchir un instant à la déduction pour frais d'emploi qui figure sous la rubrique «postes pour mémoire», sans doute parce que les auteurs du livre blanc sont d'avis que ce genre de déduction est logique dans le cadre du système de référence. Bien que je convienne qu'il devrait être possible de déduire les dépenses engagées pour gagner des revenus, cette déduction pour frais d'emploi se présente sous forme d'allocation dont peuvent bénéficier tous les employés, qu'ils aient ou non des dépenses. Il y aurait peut-être lieu de se demander dans quelle mesure cette déduction correspond à des dépenses réelles et dans quelle mesure il ne

[Text]

work, by car or public transportation, should not be deductible, and so on.

Each item by itself raises further questions and I hope your committee will get the answers before it pronounces judgment.

I would also hope that you will not forget that the material is raw data and that it may need a considerable amount of further analysis before any conclusions are reached.

By way of another example, I refer you to the item on the top of page 2 under *Income Deferrals* which suggests that there is a tax cost of \$4.9 billion associated with the deduction for retirement savings in registered pension plans and RRSPPs. This amount represents a revenue loss from allowing contributions to such plans as a deduction. But nowhere is it indicated how much revenue the government receives when these contributions are drawn down and subjected to tax. It is axiomatic that if no deduction were allowed for retirement savings, no tax could be levied when such savings were withdrawn. Thus, you cannot just look at the one figure of \$4.9 billion and conclude that a sizeable chunk of revenue could be derived from this source.

• 1945

By the same token, unemployment insurance deductions and contributions to the Canada Pension Plan are shown as memorandum items only. Again, in so doing the department has displayed a certain amount of bias in the sense that it has, so to speak, unilaterally determined the contributions to the Canada/Quebec Pension Plans are right and proper whereas contributions to private plans somehow are not. Of course some degree of bias is inevitable, but you should be wary of it.

Other comments of the same nature might be made, but all I can do for you would be to point out as forcefully as I can that this is raw data and that you should not jump to any conclusions too quickly. I might also add that where the numbers do not appear in my analysis the reason is that the revenue cost is insignificant, or in some cases not known. Thus, you cannot blindly accept that there is very little cost in all instances.

I do not think I have anything more to say by way of formal remarks, but I would be glad to respond to your questions. I might reiterate, however, a statement contained in the paper: the paper is an accounting of selective tax measures and is not an evaluation of government tax policy. It is not a list of tax loopholes or areas for tax reform, and I hope that you will examine it in this light. It is tempting, of course, to regard it as a prescription to cure all ills, but I would point out to you that MPs' tax-free expense allowances are also listed.

[Translation]

s'agit que d'un cadeau. Et il y aurait peut-être lieu de se demander pourquoi l'argent que vous devez dépenser pour vous rendre jusqu'à votre travail, que ce soit en voiture ou utilisant les transports en commun, ne devrait pas lui aussi faire l'objet d'une déduction.

Chacun de ces éléments débouchent sur d'autres questions, et j'espère que votre comité obtiendra toutes les réponses avant qu'il ne rende sa décision.

J'espère par ailleurs que vous n'oublierez pas que ces données sont des données brutes et qu'il faudrait les analyser de façon approfondie avant d'en tirer des conclusions.

Pour vous donner un autre exemple, je vous renverrai au haut de la page deux, au texte qui figure sous la rubrique *Income Deferrals* (revenus reportés), où il est dit que les déductions correspondant à l'argent investi dans des régimes de pension enregistré d'épargne-retraite représentent un manque à gagner de 4,9 milliards de dollars. On dit que c'est là le montant des revenus perdus à cause de cette déduction. Mais il n'est dit nulle part combien d'argent le gouvernement touche lorsque cet argent est retiré de ces régimes et imposé. Il est parfaitement logique de dire que, si aucune déduction n'était permise pour les versements à un régime d'épargne-retraite, aucun impôt ne serait perçu lors du retrait de l'argent ainsi économisé. Vous ne pouvez donc pas prendre ce chiffre de 4,9 milliards de dollars et dire qu'il s'agit là du total des revenus que pourrait vous procurer cette source.

Les cotisations d'assurance-chômage et les cotisations au Régime de pensions du Canada figurent elles aussi sous la rubrique 'Postes pour mémoire'. Là encore, le ministère laisse entrevoir un certain préjugé, car il déclare unilatéralement que les cotisations au RPC et au RRQ sont justes tandis que les cotisations à des régimes privés ne le sont pas. On ne peut bien sûr pas éliminer tous les partis pris, mais il faut en être conscients.

Je pourrais vous faire toutes sortes d'autres commentaires du même acabit, mais ce que je tiens à souligner, c'est qu'il s'agit ici de données brutes et que l'on ne doit pas en tirer trop rapidement des conclusions. J'ajouterais que là où des chiffres n'apparaissent pas dans mon analyse à moi, c'est que les sommes sont insignifiantes ou bien, dans d'autres cas, inconnues. Vous ne pouvez donc pas en déduire que, dans chacun des cas, les coûts seraient minimes.

Je pense en avoir terminé avec mes remarques préliminaires, et je me ferai un plaisir de répondre à toutes vos questions. Je répéterai cependant une déclaration qui figure dans le document, et je cite: le document est un rapport sur les mesures fiscales sélectives et non pas une évaluation de la politique du gouvernement en matière de fiscalité. Il ne s'agit pas d'une liste d'échappatoires ni de questions pour lesquelles la fiscalité devrait être révisée, et j'espère que vous l'étudierez en conséquence. Il est bien sûr tentant de vouloir y trouver une panacée, une solution à tous les problèmes, mais je soulignerai qu'y figurent également les indemnités de dépenses des députés.

[Texte]

Thank you very much.

The Chairman: That was not a fair a dig at the last there. That was a bit unfair.

Mr. Huggett: They have everything in there.

The Chairman: We have to have our perks.

I want to thank you particularly for forwarding us the analysis by categories, as you set them out. I was wondering, to start the discussion off, whether it would be possible for us quickly to go through the analysis you have provided in your table and come up with whether any of this is really something we might address in terms of a simplification of the ordinary individual's income tax form.

I think most of us, particularly at this time of the year, have come to the conclusion that the ordinary form we mail out by the government to every taxpayer is horrendously complicated. Perhaps you might say a few things about that when we go over some of these particular items.

I see your first item is employment expense deduction and you have a little "a" beside it.

Mr. Huggett: I could go down these line by line if you would like, Mr. Chairman, with a few comments.

The Chairman: Would you? I think that might be the easiest way of handling it.

Mr. Huggett: The first item there is the employment expense deduction, which I talked about earlier. It is partially a deduction for expenses that an employee might incur, but it is also an allowance that he gets in any event, even if he does not incur the expense.

The Chairman: Yes. It is only applicable to employment income, though.

Mr. Huggett: It is only applicable to employment income. It was introduced in the act as a way of simplifying the act, believe it or not, in that the Department of National Revenue would not have to sift through vouchers for taxi fares or what have you that employees might decide to try and claim. They are not allowed to claim any deduction against employment income and are given this flat 5% allowance.

The Chairman: So, in effect, if you eliminated the allowance you could reduce the tax rate because when everybody is a somebody, nobody is an anybody.

Mr. Huggett: That is correct. It is, in effect, a reduction in tax for employees.

• 1950

The Chairman: But it applies only to employment income, whatever it is, and if you therefore had some provision that a certain block of T4 income was not to be reported or need not be reported or would be deducted from the report of T4

[Traduction]

Merci beaucoup.

Le président: Votre dernière remarque n'était pas très gentille. C'est un peu injuste.

M. Huggett: Tout y est.

Le président: Il nous faut tout de même jouir de certains avantages.

J'aimerais vous remercier de nous avoir fait une analyse ventilée, par catégories. Seriez-vous d'accord pour qu'on entame la discussion en passant rapidement en revue l'analyse que vous nous donnez dans votre tableau pour voir s'il est des choses que nous pourrions faire pour simplifier la déclaration d'impôt que doit remplir le Canadien moyen.

Je pense que la plupart d'entre nous sont d'avis, surtout à cette époque-ci de l'année, que le formulaire que le gouvernement envoie à tous les contribuables est bien trop compliqué. Vous pourriez peut-être nous donner quelques idées là-dessus au fur et à mesure que nous examinerons les différentes questions que vous abordez dans votre rapport.

La première question dont vous traitez est celle de la déduction pour frais d'emploi, et je vois que vous avez mis un petit «a» à côté du titre.

M. Huggett: Si vous le voulez, monsieur le président, je pourrais parcourir ce document avec vous ligne par ligne, en vous fournissant quelques explications.

Le président: Il me semble que ce serait la meilleure façon de procéder, si cela ne vous ennuie pas.

M. Huggett: Premièrement, donc, la déduction pour frais d'emploi, dont j'ai parlé tout à l'heure. Il s'agit en partie d'une déduction correspondant aux dépenses qu'un employé peut être appelé à faire, mais il s'agit en même temps d'une allocation dont il bénéficie de toute façon, même s'il n'a pas de dépenses à ce chapitre.

Le président: Oui. Mais cela ne s'applique qu'au revenu tiré d'un emploi.

M. Huggett: Oui. Et, croyez-le ou non, cela a été ajouté en vue de simplifier la loi, car le ministère du Revenu ne voulait pas avoir à examiner tous les billets de taxi, etc., que certains employés auraient peut-être annexés en vue de bénéficier d'une déduction. Les employés ne peuvent rien déduire de leur revenu au titre des dépenses entraînées par l'emploi, mais ils bénéficient de cette allocation de 5 p. 100.

Le président: Si vous supprimiez cette allocation—puisque vous l'accordez à tout le monde—vous pourriez réduire le taux d'imposition.

M. Huggett: C'est exact. Il s'agit en fait d'une réduction d'impôt pour les employés.

Le président: Mais cela ne s'applique qu'au revenu d'emploi. S'il était prévu qu'une certaine partie des revenus dont le total figure sur le formulaire T-4 n'avait pas à être déclaré, alors il ne serait même pas nécessaire de la faire apparaître sur le

[Text]

income, then it would not even have to appear on the form. It could even be worked into the tables.

Mr. Huggett: It probably could not be worked into the tables because an individual might have employment income from more than one source.

The Chairman: Yes. So what? You would have to pay the income tax at the end of the year.

Mr. Huggett: Yes, there is a limit on it of \$500, you see.

The Chairman: Yes. How come we get up to 1,070?

Mr. Huggett: That is the so-called cost, as I say, to the revenue of however many thousands of employees there are in Canada claiming 5% of their salary income.

The Chairman: Oh, I see. In other words, that is \$1,070 million.

Mr. Huggett: That is right.

The Chairman: Thank you. Health and group insurance.

Mr. Huggett: Presently, where companies provide health or group insurance for employees, the benefit to the employee is not subject to tax. Group insurance, premiums for coverage up to \$25,000 are exempt from tax. Any premiums paid on coverage in excess of \$25,000 is taxable. Companies provide additional health coverage for their employees, and those are not treated as taxable benefit. Workers' Compensation . . .

The Chairman: Workers' Compensation is a different proposition, is it not?

Mr. Huggett: Yes, that is where an employee is, let us say, injured on the job and gets Workers' Compensation.

The Chairman: Yes, but that comes from the province, and it is calculated not to include income tax.

Mr. Huggett: There have been situations, which I am sure you are aware of, where the employer continues to pay the employee because he has been injured. If for one reason or another the employer pays him, that is taxable, whereas if he goes to the Workers' Compensation Board and gets an award from there, it is not taxable.

The Chairman: Usually the award from the Workers' Compensation Board is determined by a formula of 75% of earnings up to something like \$400 a week. That does not create a great big pile of taxable income because, in effect, they pay only the net benefit he would normally receive if he had his tax deducted at source, right?

Mr. Huggett: I cannot be sure that the awards by the Workers' Compensation Board are so-called tax-effected. To my way of thinking, the proper way to tax-effect things is to make them taxable and work out the tax at the end of the year rather than having all sorts of tax-free items in the system.

[Translation]

formulaire. On pourrait même modifier les tableaux en conséquence.

M. Huggett: On ne pourrait sans doute pas faire intervenir cela dans les tableaux, car il se pourrait qu'une personne ait des revenus d'emploi de plusieurs sources.

Le président: Et que cela changerait-il? Il faudrait malgré tout payer de l'impôt à la fin de l'année.

M. Huggett: Oui, il y a une limite de 500\$.

Le président: Oui. Mais d'où vient ce 1,070?

M. Huggett: Cela correspond au manque à gagner dû aux 5 p. 100 des revenus d'emploi de milliers de Canadiens.

Le président: Je vois. Autrement dit, il s'agit de 1,070 milliards de dollars.

M. Huggett: C'est exact.

Le président: Merci. Qu'en est-il maintenant pour l'assurance-maladie ou l'assurance collective.

M. Huggett: À l'heure actuelle, les employés que l'employeur fait bénéficier d'une assurance-maladie ou d'une assurance collective n'ont pas à payer d'impôt là-dessus. Pour ce qui est des assurances collectives, les primes correspondant à une protection allant jusqu'à 25,000\$ sont exemptées d'impôt. Mais toutes les primes versées en vue d'obtenir une protection d'une valeur supérieure à 25,000\$ sont imposables. Certaines entreprises offrent par ailleurs à leurs employés une assurance-maladie supplémentaire, et il ne s'agit pas là non plus d'un avantage imposable. Quant aux indemnités pour accidents de travail . . .

Le président: La situation est tout à fait différente pour les indemnités pour accidents de travail, n'est-ce pas?

M. Huggett: Vous parlez de la situation d'un employé qui est blessé au travail et qui touche des indemnités, n'est-ce pas?

Le président: Oui, mais cet argent est versé par la province et les indemnités sont fixées sans tenir compte de l'impôt sur le revenu.

M. Huggett: Il y a eu des situations, dont vous êtes sans doute au courant, où l'employeur a continué de payer l'employé qui s'était blessé. Si pour une raison ou une autre l'employeur continue de lui verser son salaire, cet argent est imposable, mais si l'employé s'adresse à la Commission des accidents du travail et obtient gain de cause, alors l'argent qu'il touche n'est pas imposable.

Le président: En général, la Commission des accidents du travail versera une indemnité qui correspondra à 75 p. 100 du salaire jusqu'à concurrence de 400\$ par semaine. Ce n'est pas étonnant: d'ailleurs, c'est comme si on lui versait ce qu'il toucherait normalement, une fois l'impôt déduit à la source. C'est bien cela, n'est-ce pas?

M. Huggett: Je ne suis pas certain que les sommes versées par la Commission des accidents du travail soient établies en tenant compte de l'impôt. D'après moi, il est préférable de faire en sorte que tout soit imposable afin que l'on puisse faire

[Texte]

The Chairman: Except this: If you have a tax-free item in the system, nobody has to pay any attention to it. So they would neither have to add up the figures when they calculate their forms nor have to report it, in which case you have it down simply. The only trouble is, of course, that now we have decided to take Workers' Compensation into account in determining the requirement, for example, for old age supplement and so on.

Mr. Huggett: I think it is really a question of methodology, but as one casts about for so-called loopholes... Obviously, somebody is not getting away with murder by receiving Workers' Compensation receipts, but they have estimated what the revenue loss is. Now, it might be higher if the Workers' Compensation awards were not tax-effected. Then they would pay out higher amounts and there would be more tax revenue coming in.

The Chairman: Yes. What about child care expenses? That is \$2,000 a child, is it not?

Mr. Huggett: That is right, and that is what they figure the cost is there.

The Chairman: It is \$110 million.

Mr. Huggett: It is \$110 million.

The Chairman: Would you think it is worth \$110 million to keep the Status of Women off our backs?

• 1955

Mr. Huggett: Yes, it is probably worth more. In the sense that I think one can argue that...

The Chairman: I am stirring up my colleagues from the opposition.

The fact is in this particular kind of society you have to get some sort of an allowance. Would it be easier to give it a better allowance for children and not have that?

Mr. Huggett: No. If you are going to give a deduction for children, it should be where the mother is working and has to pay someone to look after the children. I do not see giving an allowance to a mother who is at home, not working.

The Chairman: You would say that this is an effective way of doing it, but the effect is \$110 million.

Mr. Huggett: That is correct.

The Chairman: How does it affect the form? It creates a whole schedule in the income tax...

Mr. Huggett: It is very complicated; yes.

[Traduction]

les calculs à la fin de l'année, plutôt que d'avoir toutes sortes d'éléments exonérés d'impôt.

Le président: Mais s'il y a dans le système un élément exonéré d'impôt, personne n'a à y prêter attention. La situation serait fort simple, car il n'y aurait ni calcul à effectuer ni déclaration à faire. Le problème, bien sûr, c'est que l'on a tenu compte des indemnités versées par la Commission des accidents du travail pour déterminer le niveau du supplément de revenu garanti pour les personnes âgées, etc.

M. Huggett: Il s'agit véritablement, selon moi, d'une question de méthodologie, mais lorsqu'on part à la recherche de ces prétendus échappatoires... il est évident que personne ne va faire fortune avec des indemnités d'accidents, mais le gouvernement a tenté de calculer ce qu'il perd en revenu. Toutefois, les pertes seraient peut-être encore plus grandes si les versements consentis par la Commission des accidents du travail n'étaient pas établis en fonction de l'impôt. Les sommes versées seraient plus importantes et cela procurerait au gouvernement davantage de revenus sous forme d'impôt.

Le président: Oui. Et qu'en est-il des frais de garde d'enfants. Il y a un crédit de 2,000\$ par enfant, n'est-ce pas?

M. Huggett: C'est exact, et c'est ce que cela coûte d'après leurs calculs.

Le président: Il s'agit de 110 millions de dollars.

M. Huggett: Oui, 110 millions de dollars.

Le président: Pensez-vous que cela vaille la peine de dépenser 110 millions de dollars pour rester en paix avec Condition féminine Canada?

M. Huggett: Oui, cela vaut probablement davantage. J'entends par là qu'on peut probablement prétendre que...

Le président: Je provoque des remous chez mes collègues de l'opposition.

Il n'en demeure pas moins que dans ce genre de société, il faut trouver une allocation quelconque. Serait-il plus facile d'accorder une allocation pour enfants à charge plus élevée et d'éliminer l'autre mesure?

M. Huggett: Non. Si on accorde une déduction pour enfants à charge, cela devrait se faire dans le cas d'une mère qui travaille et qui doit payer quelqu'un pour s'occuper des enfants. Je ne crois pas qu'on devrait accorder une allocation à une mère qui reste au foyer, c'est-à-dire qui ne travaille pas.

Le président: D'après vous, cette façon de faire est efficace, mais elle correspond à des dépenses de 110 millions de dollars.

M. Huggett: C'est exact.

Le président: Maintenant, comment cela touche-t-il la formule? Cela crée toute une annexe dans la déclaration d'impôt...

M. Huggett: Oui, c'est très compliqué.

[Text]

The Chairman: As a matter of fact, I filled one of those out the other day for my daughter. It is exceptionally complicated. Why would it have to be as complicated as it is?

Mr. Huggett: One of the reasons it is so complicated is that in the search for perfection, they say that if we are going to give a deduction for baby-sitting costs, we want to see the person who is doing the baby-sitting; we want to make sure they pay tax on their income.

The Chairman: I see. And so if it happens to be a day care centre supported by a municipality under the Canada Assistance Plan, you would still have to file that?

Mr. Huggett: Yes.

The Chairman: Have you given any thought to a better way of producing that social good without a whole schedule in the income tax form?

Mr. Huggett: I suppose what you could do would be to give a straight allowance of, let us say, \$100 a month to a woman who was employed during that month. That could be done.

The Chairman: Under the present system, the \$2,000 a year to someone who is a medical doctor earning, say, \$100,000 a year, that \$2,000 is worth \$1,000 in her pocket. To someone who is marginally taxable anyway, and virtually on social assistance, the \$2,000 allowance is probably not even collectable; they do not get anything out of it. They just wind up with a bigger deduction, but they do not need the deduction anyway, so it does not matter.

Mr. Huggett: Of course we have child tax credits which sort of cover that aspect. You see, we are trying to do too many things with the tax system. We are trying to give working mothers a deduction in respect of their children, and then we provide an exemption for children to everybody.

The Chairman: Would we be better off to increase the exemption for children and increase the family allowance, and get rid of this?

Mr. Huggett: Then you would be benefiting those who do not require child care, where the wife is at home.

The Chairman: But you would make it easier for people to stay at home, to be homemakers.

Mr. Huggett: But I thought the thrust today was to make it easier for people to go to work. That is a policy issue, I guess.

The Chairman: Does anybody else have some comments on this? I think I have opened a discussion.

Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Mine is on another area. I appreciate that we are meant to be looking at this document, which is called *An Account of the Cost of Collective Tax Measures*, and this is dated August 1985, so therefore will not include some of the more recent budgetary measures, but if it is in order, Mr.

[Translation]

Le président: En fait, j'ai rempli une de ces formules l'autre jour pour ma fille et elle est très compliquée. Pourquoi faut-il qu'elle le soit autant?

M. Huggett: L'une des raisons pour lesquelles c'est aussi compliqué c'est le grand souci d'exactitude; en effet, on estime que, si l'on accorde une déduction pour frais de garde d'enfants, on tient à savoir quelle est la personne qui effectue cette garde afin que cette dernière paie de l'impôt sur son revenu.

Le président: Je vois. Et s'il s'agit d'une garderie subventionnée par une municipalité en vertu du Régime d'assistance publique du Canada, faut-il aussi le déclarer?

M. Huggett: Oui.

Le président: Avez-vous réfléchi à autre chose qu'une longue annexe dans la déclaration d'impôt pour atteindre cet objectif très louable sur le plan social?

M. Huggett: On peut toujours accorder une allocation uniforme d'environ 100\$ par mois à une femme qui travaille. C'est possible.

Le président: Dans le système actuel, les 2,000\$ par année représentent environ 1,000\$ nets dans le cas d'un médecin qui gagne, disons, 100,000\$. Ces 2,000\$ ne sont probablement même pas touchés s'il s'agit de quelqu'un dont l'impôt est minime et qui vit plus ou moins de l'aide sociale; la mesure ne lui apporte rien. Cela donne une déduction plus élevée, bien sûr, mais étant donné que cette femme n'en a pas besoin, cela n'a aucune importance.

M. Huggett: Bien sûr, le crédit d'impôt pour enfants à charge couvre assez cette situation. Vous voyez, nous essayons de trop en faire par le truchement de mesures fiscales. Nous nous efforçons d'accorder une déduction pour enfants à charge aux mères qui travaillent et nous accordons une exemption pour enfants à charge à tout le monde.

Le président: Ne serait-il pas préférable d'augmenter l'exemption pour enfants à charge ainsi que l'allocation familiale et de se débarrasser de cela?

M. Huggett: On se trouverait alors à favoriser ceux qui n'ont pas besoin des services de garde d'enfants, c'est-à-dire les couples où la femme est à la maison.

Le président: Ce serait cependant plus facile pour les gens de rester à la maison justement, c'est-à-dire pour les femmes d'être maîtresses de maison.

M. Huggett: Je croyais toutefois que l'on cherchait aujourd'hui à aider les gens à entrer dans la population active. Je suppose que c'est une question de politique.

Le président: Quelqu'un d'autre veut-il intervenir là-dessus? Je crois avoir lancé une discussion.

Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: J'aimerais aborder une autre question. Je n'ignore pas qu'en vertu de notre mandat, nous sommes censés étudier le document intitulé «Compte du coût des mesures fiscales sélectives», daté du mois d'août 1985. Cela signifie donc que nous ne sommes pas chargés d'étudier certaines des

[Texte]

Chairman, I would like to ask some questions about the capital gains tax exemption.

• 2000

The Chairman: Do you have that here at all, Mr. Huggett?

Mr. Huggett: Yes, that is down there under "Tax-Favoured Income".

The Chairman: Could we leave it till then, if it is in here? I was hoping we could get right through this thing with Mr. Huggett tonight.

Mr. de Jong: Is it the intention, Mr. Chairman, that we go through this item by item by item?

The Chairman: I do not know. He has it broken down into employment, retirement; and we have checked on some of these things already. I think we can skip them. For example, on the retirement situation, there are certain veterans' allowances that are tax free; and that is what you are talking about.

Mr. de Jong: Yes.

The Chairman: But when you get into some of these other things, we have not touched them. For example, when it gets into "Other Employment Items", investment income and life insurance, for example, I think it is worth understanding what the heck is happening.

Miss Nicholson: Is it necessary that our questions go in the order in which . . .

The Chairman: No, except that the witness has produced this particular presentation.

Mr. de Jong: Mr. Chairman, the House is starting this special debate. I want to be there just for the opening remarks. So I would like to excuse myself. But I do have some questions I want to ask, so when I come back I will check to make certain those questions have been asked and then I will read the report of the committee. If not, I will place the questions at that time. I will be back in a few minutes.

The Chairman: We will make sure we do not have another bombing.

Miss Nicholson: If I could just ask a question, then, about the capital gains tax, I wonder if Mr. Huggett could say if he has any views on the kind of taxpayer who is most likely to use this particular exemption.

What kind of income level would you see it at? Generally, have you been able to look at this enough to have any idea of the profile the taxpayer was likely to benefit?

Mr. Huggett: Any taxpayer who has a capital gain benefits from this particular measure, which excludes half of the gain. If somebody earns a \$15 capital gain, only \$7.50 is subject to tax; and the tax cost appears in this \$440 million figure.

[Traduction]

dernières mesures budgétaires, mais si cela vous paraît recevable, monsieur le président, j'aimerais poser certaines questions au sujet de l'exemption concernant les gains en capitaux.

Le président: Avez-vous ici des renseignements là-dessus, monsieur Huggett?

M. Huggett: Oui, on trouve cela sous la rubrique «Revenus donnant droit à des allègements fiscaux».

Le président: En ce cas, pouvons-nous remettre cela à un peu plus tard, puisque la question figure dans le document? J'espérais pouvoir examiner tout cela avec M. Huggett ce soir.

M. de Jong: Monsieur le président, devons-nous étudier cela article par article?

Le président: Je l'ignore. Il a réparti cela entre l'emploi et la retraite, et nous avons déjà étudié certaines des choses s'y rapportant. Nous pourrions donc les sauter. Ainsi, au sujet de la retraite, certaines prestations d'anciens combattants sont exemptes d'impôts; c'est à cela que vous songiez.

M. de Jong: Oui.

Le président: Toutefois, nous n'avons pas encore abordé certains des autres sujets. Par exemple, pour ce qui est des «autres questions liées à l'emploi», des revenus tirés des investissements et de l'assurance-vie, je crois qu'il importe de savoir ce qu'il en retourne.

Mme Nicholson: Faut-il que nous posions nos questions dans le même ordre que . . .

Le président: Non, sauf que le témoin a choisi un ordre particulier de présentation.

M. de Jong: Monsieur le président, la Chambre amorce son débat spécial, et je tiens à assister aux remarques liminaires. Je tiens donc à être excusé. J'ai toutefois certaines questions à poser à mon retour. Je vérifierai donc si on les a déjà posées, auquel cas je me contenterai de lire le procès-verbal du Comité. Sinon, je les poserai. Quoi qu'il en soit, je serai de retour dans quelques minutes.

Le président: Nous allons veiller à ce qu'il n'y ait pas d'autres explosions.

Mme Nicholson: J'aimerais poser une autre question au sujet de l'impôt sur les gains en capitaux. M. Huggett peut-il nous dire quelle catégorie de contribuables va le plus vraisemblablement recourir à une telle exemption.

J'entends par là, à quel niveau de revenu cela intervient-il? En général, avez-vous étudié la question d'assez près pour savoir quel contribuable bénéficiera de cette exemption?

M. Huggett: Tout contribuable ayant tiré des gains de biens en capitaux bénéficiera de cette mesure, qui exempte d'impôt la moitié du bénéfice. Par exemple, si quelqu'un gagne un capital de 15\$, la moitié de cette somme, soit 7.50\$ sera imposable. Le coût d'une telle mesure est de 440 millions de dollars.

[Text]

Now, obviously the type of taxpayer who has capital gains of significant amounts is not your factory worker, but it can be a lot of small businessmen; people who build up their corner grocery and work night and day and then decide to sell out. Or perhaps the land on which their store is situated becomes more valuable and so on. Any number of people can benefit from this so-called exemption.

But while we are on the subject, I would just point out—and I think my note (c) mentions it—that capital gains as they are measured today contain an element of inflation in there which should not be taxed, and no estimate is given in these statistics as to how much of that \$440 million represents... well, of course that is the other side of it; that is the exempt side.

The Chairman: Well, it does not matter. The exempt side is probably equal to the tax side. In other words, you are saying here that the tax cost to the government on your figures for 1983 was \$440 million for all persons who had capital gains in 1983. So the fact is if you exempted all capital gains to persons, it would increase the revenue by \$440 million.

Mr. Huggett: That is right.

The Chairman: But you did not exempt all your capital gains to persons. You have only accepted, so far, \$20,000 last year, and...

Mr. Huggett: That is not in these figures...

The Chairman:—so on.

Mr. Huggett:—because these figures only cover up to 1983.

The Chairman: Yes. But the fact is that with the \$500,000 cap and so on and all these funny little rules and form 677 or whatever it is you have to file in order to claim it, really there is not very much of a reduction in tax as a result of that thing right now.

• 2005

Mr. Huggett: Well, I think if you are talking about the \$500,000 exemption, what that means is that 90% of Canadian taxpayers do not have to worry about tax on capital gains.

The Chairman: Yes, that is right.

Mr. Huggett: It is only the rich fellows.

The Chairman: The rich, yes, the big fellows, yes.

Miss Nicholson: Are you aware of any studies that have been done about the impact of this particular measure on job creation or on economic growth?

Mr. Huggett: No, I am not.

Miss Nicholson: Do you know if anyone has compared the impact of the capital gains measure with other measures to stimulate the economy, as for example, reducing tax for the lowest income people? I am thinking of people who have less

[Translation]

Évidemment, le contribuable ayant à son actif des gains de capitaux importants n'est pas d'habitude un ouvrier d'usine, mais c'est souvent un chef de petite entreprise; par exemple, quelqu'un qui possède un commerce de dépanneur et qui, après des années de travail acharné, décide de le vendre. De plus, le terrain sur lequel est situé son commerce peut prendre davantage de valeur, etc. Il y a donc une assez vaste gamme de gens qui peuvent bénéficier de cette exemption.

Pendant que nous y sommes, je tiens à préciser—et je pense que ma note c) le mentionne—que les gains en capitaux, tels qu'on les calcule aujourd'hui, contiennent un élément lié à l'inflation qui ne devrait pas être taxé, et ces statistiques ne donnent aucune estimation sur la partie des 440 millions de dollars qui représentent... Bien sûr, c'est l'autre partie; c'est la partie exemptée.

Le président: Eh bien, c'est égal, ce qui est exempté est probablement équivalent à ce qui est imposable. Autrement dit, d'après vos chiffres pour 1983, le manque à gagner pour le gouvernement a atteint 440 millions de dollars pour toutes les personnes ayant réalisé des gains en capitaux pendant l'année. En conséquence, si on exemptait tous les gains en capitaux, cela augmenterait le revenu des particuliers de 440 millions de dollars.

M. Huggett: C'est exact.

Le président: Vous n'avez toutefois pas exempté tous ces gains en capitaux. Vous n'en avez accepté que jusqu'à 20,000\$ l'année dernière, et...

M. Huggett: Cela ne figure pas dans les chiffres que nous avons...

Le président:... et caetera.

M. Huggett:... car ces données ne vont que jusqu'à 1983.

Le président: Oui. N'empêche qu'en raison de cette limite de 500,000\$, etc., de toutes ces petites règles et de la formule 677 que l'on doit remplir pour avoir droit à l'exemption, à l'heure actuelle, l'allègement fiscal n'est pas très important.

M. Huggett: Eh bien, si vous vous reportez à l'exemption de 500,000\$, cela signifie que 90 p.100 des contribuables canadiens n'ont pas à craindre de devoir payer de l'impôt sur leurs gains en capital.

Le président: Oui, c'est exact.

M. Huggett: Ce ne sont que les riches.

Le président: Oui, les riches, les nantis.

Mme Nicholson: À votre connaissance, a-t-on fait des études sur les répercussions de cette mesure sur la création d'emplois ou sur la croissance économique?

M. Huggett: Je l'ignore.

Mme Nicholson: Savez-vous si quelqu'un a comparé les répercussions de la mesure relative aux biens en capital avec d'autres mesures destinées à stimuler l'économie, comme par exemple réduire l'impôt des contribuables aux revenus les plus

[Texte]

discretionary income, and therefore might be expected to help get a consumer-led recovery going.

Mr. Huggett: I am sure that a number of studies have been done and that they are out there somewhere, but I cannot give you any information on them. Unfortunately, I am a tax specialist, not an economist. My concern is not the overall macro effect; it is the individual effects of each bloody little section, if you will excuse me. That is where I am coming from, so I do not know the economic consequences of dropping something and imposing tax elsewhere or vice versa.

Miss Nicholson: Then when you mentioned that small business would be able to use this capital gains tax exemption, you were simply thinking of this in practical terms. You were not suggesting that this particular measure would be of more benefit to small business than a measure that is particularly targeted to small business. You were just citing small business...

Mr. Huggett: Well, yes, I was just citing... Investors benefit by it. The employee who bought Canada Savings Bonds in the early eighties benefited by it because half of his supplement was treated as a capital gain at that time.

The Chairman: That is right.

Mr. Huggett: The employee who is in a stock purchase plan with his employer, and who buys a few shares each year, will ultimately benefit from it when he retires or sells the shares. So it is very broad based.

Miss Nicholson: Thank you. If I could have one, please...

The Chairman: If you bought a cottage or something of that nature or a taxi licence.

Mr. Huggett: Yes.

Miss Nicholson: I have just one final question on the minimum tax which you have described, as have others, as being clumsy and adding another layer of complexity. Have you any projections of the amount of revenue that will capture?

Mr. Huggett: The government estimated the amount of revenue it would get when they released the original paper and then, I think, again when they released the subsequent paper outlining the system. Those revenue projections are now all ski-whiff because of the change in the treatment of dividends. My understanding was that originally the revenues to be derived from the minimum tax would come largely, and very largely, from the treatment of dividends. Now that they have changed the treatment of dividends, I think their expectations in terms of revenue from the minimum tax are minimal.

The Chairman: Would it be even fair to say that it is likely that it will cost the government more to collect the minimum tax than the government will in fact collect from the minimum tax. Getting rid of dividends out of the scheme and getting rid

[Traduction]

faibles? Je songe aux gens ayant un revenu net très peu élevé, et qui pourraient ainsi participer à une reprise de l'économie par le biais de la consommation.

M. Huggett: Je suis sûr qu'on a déjà effectué un certain nombre d'études là-dessus, mais je ne suis pas en mesure de vous renseigner. Malheureusement, je suis un spécialiste de l'impôt et non un économiste. Je n'envisage donc pas les répercussions macro-économiques; je m'attache plutôt à l'incidence de chaque satané petit rouage, si vous me passez l'expression. Étant donné cette perspective, je ne puis savoir quelles peuvent être les répercussions économiques de l'abandon d'une mesure ici et de l'imposition d'un impôt ailleurs à sa place, ou du contraire.

Mme Nicholson: Donc, lorsque vous avez dit que la petite entreprise allait pouvoir recourir à cette exemption sur les gains en capital, vous vous placiez simplement sur le plan pratique. Vous ne laissiez pas entendre que cette mesure précise allait être plus avantageuse pour les petites entreprises qu'une mesure conçue à leur intention. Vous ne faisiez que citer l'exemple des petites entreprises...

M. Huggett: Oui, je me contentais de citer... Les investisseurs en bénéficient. Ainsi, l'employé qui a acheté des Obligations d'épargne du Canada au début des années 80, en a bénéficié parce que la moitié de son revenu supplémentaire a été considéré comme un gain en capital.

Le président: C'est exact.

M. Huggett: N'oublions pas non plus l'employé qui a le droit d'acheter des actions de son entreprise, à raison de quelques actions par année, car il en tirera un profit au moment où il prendra sa retraite ou lorsqu'il vendra ses parts. Il s'agit donc d'une mesure très vaste.

Mme Nicholson: Merci. Si vous permettez...

Le président: Si vous achetez un chalet ou quelque chose de ce genre, ou encore un permis de taxi.

M. Huggett: Oui.

Mme Nicholson: J'ai une dernière question à poser au sujet de l'impôt minimal. D'après vous et d'autres aussi, cette mesure est maladroite et complique encore davantage la déclaration d'impôt. Avez-vous une idée des sommes que cette mesure réussira à faire rentrer?

M. Huggett: Le gouvernement a procédé à une telle estimation lors de la publication du premier document ayant trait à la mesure, et encore une fois, je crois, lorsque le document suivant, qui expliquait le système, a été publié. Ces projections sont maintenant tout à fait inutilisables du fait que l'on considère différemment les dividendes. Je crois savoir qu'à l'origine, les recettes fiscales à tirer de l'impôt minimal devaient surtout provenir des dividendes. Cependant, maintenant qu'on a modifié la façon de considérer ces mêmes dividendes, je crois qu'on s'attend à tirer des recettes très faibles de l'impôt minimal.

Le président: Est-il juste de dire que la perception de l'impôt minimal coûtera davantage d'argent au gouvernement qu'il ne lui en rapportera. Le fait de se débarrasser des dividendes et des dividendes en capital, etc. ne nous donnera vraiment rien

[Text]

of capital dividends and so on out of the scheme, we will wind up with really nothing. The only people who will ever pay are those who have to retire and have to get a big hunk in a pension plan they want to roll over and will get nailed or people who have to sell their farm and as a result become subject to the minimum tax, and those people will, unless they die in the interval, all recapture that minimum tax anyway.

• 2010

Mr. Huggett: That is certainly my feeling. The cost to the government of collecting it probably is not significant in that all they have to do is reprogram the computer and add it in, and it is not much.

It is going to cost about 100,000 or 200,000 taxpayers a little more because they are going . . .

The Chairman: Would you believe that 1.5 million taxpayers who have income over \$40,000 will have to file the return?

Mr. Huggett: Well, they are filing a return in any event.

The Chairman: But the minimum tax return.

Mr. Huggett: They will have to go through the motions. That is right.

The Chairman: Sure, every one of them: 1.5 million Canadians.

Mr. Huggett: And when you come to me with your tax return you can bet I am going to charge you a little more to go through that calculation. It is great stuff for us, but I really do not think it is worth the candle.

Miss Nicholson: Thank you.

The Chairman: Does anybody else want to attack these particular issues on page 1 of Mr. Huggett's presentation?

Mr. Dorin.

Mr. Dorin: I am wondering—and I guess this was attempted in the MacEachen budget—about the question of this deductibility of employee life insurance premiums and health and group insurance, I guess we call it. Do you recall the rationale or do you know the rationale for that? Again, it favours one set of treatments over the other. If you were not an employee and have to buy your own or you work in a small firm that does not offer a group, then you do not get that benefit.

Mr. Huggett: I think perhaps the rationale for the exemption is in the difficulty in measuring the benefit. You are an employee and you are taxable on the benefit you derive from your employment. If you are 25 years old and you have \$25,000 of life insurance, you can say: I get no benefit from that; I am not married; I have no children; I do not need life insurance; that is no benefit to me at all.

[Translation]

au bout du compte. Les seuls qui paieront de l'impôt sont par exemple, ceux qui prendront leur retraite et qui devront retirer une partie importante de leur régime de pension afin de la réinvestir, ou encore ceux qui vendent leur exploitation agricole; ceux-là écoperont mais quand même, s'ils ne meurent pas, ils pourront récupérer tous cet impôt ultérieurement.

M. Huggett: C'est certainement mon impression. Cela dit, il en coûtera probablement assez peu au gouvernement de mettre cette mesure en oeuvre, en ce sens que tout ce qu'il faudra faire, c'est de reprogrammer l'ordinateur afin d'ajouter l'impôt, ce qui est peu de chose.

Cela coûtera un peu plus à 100,000 ou peut-être 200,000 contribuables, du fait qu'ils vont . . .

Le président: Croyez-vous que 1.5 million de contribuables, dont les revenus excèdent 40,000\$, devront déclarer quelque chose?

M. Huggett: Eh bien, de toute façon ils doivent remplir une déclaration.

Le président: Mais la déclaration liée à l'impôt minimal.

M. Huggett: Ils vont certainement devoir remplir la formule, c'est exact.

Le président: Certainement, chacun d'entre eux, c'est-à-dire 1.5 million de Canadiens.

M. Huggett: Et lorsque vous vous adresserez à moi pour que je vous aide à remplir votre déclaration d'impôt, vous pouvez être sûr que je vous demanderai un peu plus d'argent pour effectuer ce genre de calcul. C'est très avantageux pour des gens comme nous, mais je ne pense pas vraiment que le jeu en vaille la chandelle.

Mme Nicholson: Merci.

Le président: Y a-t-il quelqu'un d'autre qui aimerait aborder les questions figurant à la page 1 de l'exposé de M. Huggett?

Monsieur Dorin.

M. Dorin: Je crois qu'une des mesures ressemble à ce qu'avait essayé de faire le budget MacEachen. Je songe ici à la possibilité de déduire les primes d'assurance-vie des employés ainsi que celles de leur assurance-maladie et de leur assurance collective. Vous rappelez-vous de la justification donnée à cet effet? Encore une fois, cela favorise une catégorie plutôt qu'une autre. Par exemple, si on n'est pas employé, si on est à son propre compte ou si l'on travaille dans une petite entreprise n'offrant pas d'assurance collective, alors on ne bénéficie pas d'une telle mesure.

M. Huggett: Je crois qu'on a exempté cela parce qu'il était peut-être difficile de mesurer les avantages obtenus. Supposons que vous soyez employé et que les avantages tirés votre emploi soient imposables. Si vous avez 25 ans et que vous ayez souscrit à une assurance-vie de 25,000\$, vous pouvez alors estimer n'en tirer aucun avantage car vous n'êtes pas marié, vous n'avez pas d'enfants, vous n'avez donc pas besoin

[Texte]

So they came up with some formulas to try and measure the thing and it was too difficult.

I think the same goes with health insurance. If a company feels that they want to have a general plan that covers all the employees, how do you measure the benefit that the individual employee gets each and every year? The 60-year-old worker is more likely to draw on health benefits than the 25-year-old.

You are coming from trying to tax every single benefit that an employee gets. I can state that I remember somebody in the Department of Finance trying to work out how to tax somebody who worked in an air-conditioned office as opposed to one who did not: There must be a benefit there and how can we tax that? Fortunately, that individual got taken off that project fairly quickly, but that is where it is coming from.

But you just run up against certain things that are too difficult to work out for the gain, and I think that is why the health insurance and the group insurance things are still left exempt. They have said that on group insurance it cannot be higher than \$25,000. If you are going to have very high group insurance, then they are going to go after you.

Mr. Dorin: Well, I can understand that.

One more question: I guess a couple of lines would be applicable—one is veterans allowances and one is workers' compensation. Presumably the rationale for not taxing those is that people receiving those are probably at lower levels of income. But it seems to me that the progressivity of the tax system and the bottom exemptions and those kind of things would take care of that.

• 2015

So I am wondering again: Are you aware of any other rationale for excluding them as taxable income? Presumably, if in addition to receiving Workers' Compensation you have \$50,000 or \$60,000 a year or \$25,000 a year in investment income or taxable capital gains or whatever it happens to be, I can see no good reason why they should be excluded or exempt by their nature.

Mr. Huggett: I suppose I would argue that Workers' Compensation is not employment income because it is not received from my employer. That is the legal argument.

As for veterans' allowances, I presume those were fixed in wartime and were understood not to be taxable, and there would be a hue and cry if we suddenly were to make them taxable.

[Traduction]

d'assurance-vie. Vous estimerez donc que cela ne vous est d'aucune utilité.

On a donc essayé de trouver une formule quelconque susceptible de mesurer la chose, et cela s'est révélé trop difficile.

La même remarque vaut pour l'assurance-maladie. Si une entreprise décide d'avoir un régime protégeant tous les employés, comment peut-on évaluer l'avantage que chaque employé en tire à chaque année? Le travailleur de plus de 60 ans recevra probablement davantage de prestations pour son assurance-maladie que celui de 25 ans.

Il n'y a pas si longtemps, l'attitude la plus répandue au gouvernement en matière d'impôt était de taxer chaque avantage que l'employé pouvait retirer. Moi-même, je me rappelle quelqu'un au ministère des Finances qui essayait de trouver un mécanisme qui aurait imposé une taxe plus élevée à une personne travaillant dans un bureau climatisé qu'à une personne qui ne bénéficiait pas de la climatisation. On se disait que, puisqu'il existait un avantage quelconque, il fallait trouver un moyen de le taxer. Heureusement, l'employé en question fut retiré du projet assez rapidement, mais son attitude était symptomatique de celle des spécialistes de l'impôt d'alors.

On se heurte tout simplement à des choses qui sont trop difficiles à évaluer pour que cela soit rentable, et je crois que c'est pour cela qu'on continue à exempter l'assurance-maladie et l'assurance collective. Au sujet de l'assurance collective, on a dit que le montant ne peut être supérieur à 25,000\$. Si donc vous avez un montant très élevé, le fisc va chercher à percevoir l'impôt.

M. Dorin: Eh bien, cela me paraît normal.

Une dernière question: j'aimerais aborder le sujet des prestations aux anciens combattants et celui des indemnités aux accidentés de travail. La raison pour laquelle on exempte ces deux catégories est, je suppose, que les personnes bénéficiant de ces prestations font probablement partie des contribuables à faible revenu. Mais il me semble que la progressivité du système fiscal, des exemptions de base et d'autres éléments de ce genre auraient dû régler la question.

C'est pourquoi je répète: y a-t-il, à votre connaissance, une autre raison pour les exclure comme revenu imposable? Si en plus de toucher une indemnité pour accidents du travail, vous avez 50,000 dollars, 60,000 dollars, ou encore 25,000 par année de revenu de placement, de gains en capital imposables, ou autre chose, je ne vois pas pourquoi il faudrait exclure ou exempter ces prestations.

M. Huggett: Je pourrais vous dire que l'indemnité pour accidents de travail ne constitue pas un revenu d'emploi car ce n'est pas l'employeur qui la verse. C'est en fait l'argument juridique invoqué.

Quant aux allocations aux anciens combattants, je crois qu'elles ont été fixées pendant la guerre et ne devaient pas être imposables. S'il fallait soudainement les rendre imposables, il y aurait un tollé général.

[Text]

Mr. Dorin: I appreciate the politics of them. I am just talking about the theory. Thank you.

The Chairman: Mr. Minaker.

Mr. Minaker: Mr. Huggett, my apologies for arriving late, but unfortunately our Manitoba caucus meets at the same hour as the Finance committee.

I understand you have not commented on this. You have listed government lotteries and race-track betting, and I am wondering what your views are on taxing gambling gains.

Mr. Huggett: I think that would be the most wonderful source of revenue if there were a way of collecting it. But you read in the papers about so and so winning \$7 million in the Lotto 6/49, and to nip off 25% or something at source before he got his cheque, I think, would be a great thing, because a lot of people feel resentment about these people winning these large sums that are not even taxable.

Mr. Minaker: One of the theories put forward, I think, is the fact that the tickets are bought with tax-paid dollars and that you would be taxing twice or having double taxation.

Mr. Huggett: You could argue that the cost of the \$5 ticket or whatever should be deductible.

The Chairman: Why should everyone not be able to deduct it, then?

Mr. Huggett: I guess Revenue's computers do not want to digest all those . . .

The Chairman: After all, it is investment for the purpose of earning income. If you treat the benefit as an income, surely all tickets could be deducted as a cost of doing business.

Mr. Huggett: I think that looking through everybody's lottery tickets by Revenue Canada officials would certainly increase employment in this country.

Mr. Minaker: It would use up 100 million of us.

Mr. Dorin: What is the treatment for losses now on stock indexes? Can those be written off against other income?

The Chairman: We just got rid of ISIPs.

Mr. Huggett: You got rid of ISIPs, but . . .

Mr. Dorin: I am looking at options, in essence.

Mr. Huggett: —if you buy an option or sell an option, it is either income or a capital gain. For example, if you own stock and sell an option for somebody else to buy, then what you get for that is treated as a capital gain. but if you do not own stock . . .

The Chairman: And you buy and sell options.

[Translation]

M. Dorin: Je comprends bien l'aspect politique de la chose. Mais je ne parle que de la théorie. Merci.

Le président: Monsieur Minaker.

M. Minaker: M. Huggett, je vous présente mes excuses pour mon retard, mais malheureusement le caucus du Manitoba se réunit à la même heure que le Comité des finances.

Je crois que vous n'avez pas encore parlé de ceci. Vous avez mentionné les loteries gouvernementales et les paris sur les courses, mais j'aimerais savoir ce que vous pensez de la possibilité d'imposer les gains de jeu.

M. Huggett: À mon avis, s'il était possible de percevoir un tel impôt, ce serait une source de revenu extraordinaire. On apprend toujours dans les journaux qu'un tel a gagné 7 millions de dollars à la Lotto 6/49. Ce serait merveilleux de pouvoir percevoir 25 p. 100 ou quelque chose de ce genre sur le montant global avant que le gagnant ne touche son chèque, car bien des gens sont envieux de ceux qui gagnent des gros montants de ce genre sans avoir à payer un sou en impôt.

M. Minaker: On dit, entre autres, que c'est parce qu'on a déjà payé de l'impôt sur l'argent servant à acheter les billets, et que ce serait alors taxer deux fois le même montant ou avoir une double imposition.

M. Huggett: Il faudrait peut-être alors demander que le coût du billet de 5 dollars, par exemple, soit deductible.

Le président: Alors, ne faudrait-il pas que tout le monde puisse déduire le prix de ces billets?

M. Huggett: Je crois que les ordinateurs de Revenu Canada ne pourraient pas digérer toutes ces . . .

Le président: Après tout, il s'agit d'un placement effectué dans le but de générer un revenu. Si un lot est considéré comme un revenu, le prix de tous les billets devrait être deductible à titre de dépenses d'entreprise.

M. Huggett: Je crois que le gouvernement pourrait considérablement réduire le chômage au Canada si Revenu Canada embauchait des gens pour examiner tous les billets de loterie achetés.

M. Minaker: Cela créerait quelque 100 millions d'emplois.

M. Dorin: Que se passe-t-il maintenant pour les pertes sur les actions inscrites à la Bourse? Peut-on les déduire d'un autre revenu?

Le président: Nous venons d'éliminer les RPTI.

M. Huggett: Vous venez d'éliminer les RPTI, mais . . .

M. Dorin: Je pense surtout aux options.

M. Huggett: . . . si vous achetez une option ou que vous la vendez, cela devient un revenu ou un gain en capital. Par exemple, si vous êtes propriétaire d'actions et que vous vendez une option à quelqu'un, l'argent que vous recevez est considéré comme un gain en capital. Mais si vous n'êtes pas propriétaire d'actions . . .

Le président: Et que vous achetez et vendez des options . . .

[Texte]

Mr. Huggett: —and you buy and sell options, then sometimes it is treated as a capital gain and sometimes as ordinary income.

Mr. Dorin: But I guess my question was: Assuming you have a loss, no gain—I appreciate capital gain—can the loss be written off against other income now?

Mr. Huggett: If you had a gain and you treated it as an income gain, then you can deduct the losses from other income. If you had a gain and you treated it as a capital gain, then your loss would be a capital loss and could be deducted only from subsequent capital gains.

Mr. Dorin: In my view, there is not much difference between speculation on the Toronto Stock Index and the buying of lottery tickets.

The Chairman: Well, there is a little bit of difference. As a matter of fact, the odds are better on the market.

Mr. Dorin: Maybe.

Mr. Huggett: Considerably better; that is, of late, anyhow.

The Chairman: Mr. Dorin, were you finished?

Mr. Dorin: Yes, I have finished.

• 2020

The Chairman: What are "Home Owner Grants", as you have in the other item?

Mr. Huggett: I do not know, but those are grants the federal government has been paying out to people under the . . . would it be the CHIP program?

The Chairman: The CHIP program was totally taxable.

Mr. Huggett: That is the only program I am aware of, but there may be others.

The Chairman: I think there were some grants in Nova Scotia and Prince Edward Island that at one point or another were non-taxable.

Taking those out and taking the lotteries and bursaries out, you are faced with the life insurance income, which is as a result of the \$25,000 deduction. Is that correct?

Mr. Huggett: No, I believe that item—and I cannot be sure of this, Mr. Chairman—is the deemed income. If you buy a life insurance policy, the difference between what it costs you and what you get when you die is tax free.

The Chairman: All right. That is the imputed income in the gain in the policy that has not yet been taxed by virtue of the taxable nature of life insurance. It is all of a sudden now treated as a tax holiday.

Mr. Huggett: That is right.

[Traduction]

M. Huggett: . . . et que vous achetez et vendez des options, c'est parfois considéré comme un gain en capital, et parfois comme un simple revenu.

M. Dorin: Mais ce que je voulais savoir c'est ceci: supposons que vous vous retrouvez avec une perte, pas un gain—je comprends le principe du gain en capital—cette perte peut-elle être déduite d'un autre revenu?

M. Huggett: Si vous réalisez un gain et que vous le traitez comme un gain de revenu, vous pouvez déduire les pertes d'autres revenus. Mais si vous réalisez un gain que vous traitez comme un gain en capital, vos pertes deviendront une perte en capital et ne pourront alors être déduites que des gains en capital subséquents.

M. Dorin: À mon avis, il n'y a pas grande différence entre la spéculation à la Bourse de Toronto et l'achat de billets de loterie.

Le président: Il y en a quand même une petite. En fait, les chances sont meilleures sur le marché.

M. Dorin: Peut-être.

M. Huggett: De loin meilleures; du moins depuis quelque temps.

Le président: Monsieur Dorin, avez-vous terminé?

M. Dorin: Oui.

Le président: Que sont les «Subventions à l'habitation», que vous mentionnez à l'autre point?

M. Huggett: Je ne sais pas au juste, mais ce sont des subventions que le gouvernement fédéral accorde en vertu du . . . PITRC?

Le président: Le PITRC était entièrement imposable.

M. Huggett: C'est le seul programme que je connaisse, mais il y en peut-être d'autres.

Le président: Je crois qu'il y avait des subventions en Nouvelle-Écosse et à l'Île-du-Prince-Édouard qui étaient non imposables à un moment donné.

Si on les élimine et qu'on élimine les loteries et les bourses, il ne reste plus que le revenu d'assurance-vie, qui découle de la déduction de 25,000\$. Est-ce bien cela?

M. Huggett: Non, je crois—et je me trompe peut-être, monsieur le président—qu'il s'agit du revenu présumé. Si vous achetez une police d'assurance-vie, la différence entre les prestations et l'indemnité que touche vos survivants est nette d'impôt.

Le président: Très bien. Il s'agit donc du revenu fictif émanant de la police mais qui n'a pas encore été imposé, même si les polices d'assurance sont imposables. Maintenant, soudainement, on traite ce revenu comme une exonération fiscale temporaire.

M. Huggett: C'est juste.

[Text]

The Chairman: So really if you took a look at that column under "Others", there is just nothing but feathers there that really you would want to write home about or say really existed. The figures are in the imagination of the person who created them.

Mr. Huggett: I would suggest, though, that you might consider whether lotteries and race-track winnings ought not to be taxable. I really think that is an easy source of income.

The Chairman: Let us attack that for a moment. If you were to tax that, would you not have to allow the deduction of the bets? In other words, if a person were to be taxed on his race-track betting, would you not have to allow him to deduct all his wagers?

Mr. Huggett: Well, just a minute now. I will make an analogy here. If I have two stocks and I have a capital loss on one, you do not allow me to deduct that capital loss . . .

The Chairman: Sure I do, from your capital gains.

Mr. Huggett: Only from my capital gains.

The Chairman: Right.

Mr. Huggett: Well, I would say that if I found somebody who has won \$7 million in the 6/49, I would let him deduct the cost of his tickets, \$52 or . . .

The Chairman: But why would you not treat these lottery winnings and race-track winnings just like capital gains? We just do not tax them. They are really not income earned in the course of organizing one's affairs for an income. I suppose there is the odd person who believes, misguidedly, that he or she can earn a living with betting on the horses, but that is a pretty rare bird. This is really a gain in the nature of a capital gain. You can have capital losses, as you point out. Why would you not just leave capital gains and capital losses alone completely and never tax them?

Mr. Huggett: I am all in favour of that, but . . .

Mr. Minaker: I was just going to ask you for details about gambling earnings. Would you then set a threshold at which the tax would be applied, \$1,000 or \$2,000, and then that person could bring in his or her tickets to show how much it cost to win that?

Mr. Huggett: Yes. I think you would have to set a threshold of some kind, because you would not want to be covering the office hockey pools and that sort of thing. That would be just too much. But if you said any earnings . . . and maybe you would just restrict it to those where you have control over it, the government lotteries or the race-tracks. At the race-tracks, somebody appears at the wicket and he gets \$10,000 . . .

The Chairman: The government is already getting a good tax on the race-tracks, 15% or 16% on the bet, and the lotteries are run by the government where the government is taking, including its cost of administration, about 55%; not a bad tax.

[Translation]

Le président: Donc, si on regarde la colonne sous la rubrique «Autres», on n'y trouve rien d'important ou de concret. Les chiffres ont été inventés par l'auteur.

M. Huggett: À mon avis, vous devriez peut-être tenter de déterminer si les revenus de loteries et de paris sur les courses devraient être imposables ou non. Ce sont quand même des sources de revenu facile.

Le président: Parlons-en un instant. S'il fallait imposer ces revenus, ne faudrait-il pas aussi permettre la déduction des paris? En d'autres termes, si quelqu'un devait payer de l'impôt sur ses gains tirés de paris sur les courses, ne devrait-il pas pouvoir déduire le montant de ses paris?

M. Huggett: Un instant. Je vais vous faire une analogie. Je possède deux actions, une sur laquelle je subis une perte en capital, que je n'ai pas le droit de déduire . . .

Le président: Au contraire, vous pouvez la déduire de vos gains en capital.

M. Huggett: Mais seulement de mes gains en capital.

Le président: Oui.

M. Huggett: Eh bien, si quelqu'un gagnait 7 millions de dollars à la 6/49, je lui permettrais de déduire le coût de ses billets, c'est-à-dire 52\$ ou . . .

Le président: Pourquoi les gains de loterie et de paris sur les courses ne seraient-ils pas considérés comme des gains en capital? Les gains en capital ne sont pas imposables. Il ne s'agit pas d'un revenu gagné à la suite d'un travail de tous les jours. Il y a toujours des gens qui croient à tort qu'ils peuvent vivre des paris sur les courses, mais ils sont quand même assez rares. Les gains de ce genre sont en fait des gains en capital. Comme vous l'avez indiqué, il est possible d'avoir des pertes en capital. Pourquoi ne pas simplement considérer les gains et pertes en capital comme étant non imposables?

M. Huggett: Je le voudrais bien, mais . . .

M. Minaker: J'allais justement vous demander des détails sur les gains émanant de paris. Croyez-vous qu'il faudrait établir un seuil d'imposition, par exemple 1,000\$ ou 2,000\$? Au-delà de ce seuil, les gens pourraient présenter leur billet pour prouver combien ils ont dû dépenser pour gagner ces sommes.

M. Huggett: Oui, je crois qu'il faudrait établir un seuil quelconque, car il ne faudrait pas commencer à imposer la cagnotte des paris de bureaux sur les parties de hockey. Ce serait beaucoup trop compliqué. Mais s'il s'agissait des revenus en général de ce genre . . . il faudrait peut-être les limiter à ceux qu'il est possible de contrôler, c'est-à-dire les loteries et les pistes de course administrées par le gouvernement. Aux courses, les gens arrivent au guichet et gagnent 10,000\$. . .

Le président: Le gouvernement perçoit déjà suffisamment d'impôt des pistes de course; je crois qu'il perçoit 15 p. 100 ou 16 p. 100 du montant des paris. Mentionnons également que les loteries sont administrées par le gouvernement qui perçoit,

[Texte]

Mr. Dorin: That was one of the issues I was going to raise: that there is already a high degree of tax. It is just collected in a slightly different way. One of the concerns you might have is there might be a problem with the provinces in that they would see it as a grab at their revenue, which, presumably, it would be, because it would be another form of tax, would it not?

• 2025

Mr. Huggett: That is right. The provinces see the lotteries as a source of revenue. But again, it just illustrates perhaps the caveats I gave you at the beginning that you have to look at these figures with care. I mean, if you tell me the government is getting 60% on race-track bets anyhow, then why do they say they are losing \$215 million?

The Chairman: They are getting 16% of it, but somebody has to pay for the horses and the jockeys, run the track, and so on, so their—

Mr. Huggett: Yes, but what you have here is one side of the equation. You have what they lose by not taxing the winnings, but they do not show you what revenue they gain by taxing the bets. That is why you have to be careful of these figures. In other words, if you were looking, as a committee, to find \$250 million to hand to the Finance Minister tomorrow, I do not think you could go and say we will tax race-track betting and get \$250 million.

The Chairman: Yes. As a matter of fact, if you took a look at this whole page, you would not get it any money.

Mr. Warner: On the lotteries, one area we could look is the larger prizes, say in excess of \$100,000.

The Chairman: Who would buy the tickets, though?

Mr. Warner: I think the tickets would be bought just the same. I do not think that would affect the . . .

Mr. Huggett: Do you think that would stop anybody from buying a ticket? I do not.

The Chairman: Yes, I do.

Mr. Minaker: You do not buy them anyway.

The Chairman: One of the reasons we have—capital gains tax is, by the way, something you should not levy, because it is very similar to a lottery winning. In other words, you buy it and you hope you are going to become rich. So you buy that deal, or you buy that cottage, or you buy that stock or something, and you hope it is going to go to the moon and all of a sudden you are going to retire. If you take away some of the hopes and dreams and promises—the smell of the roses and that kind of a thing—of these things, pretty soon nobody will touch them at all, because essentially they are a bad deal. Right?

Mr. Huggett: Oh, yes, but, if someone . . .

The Chairman: For example, on a capital gain, there is nothing in this world that goes up in value, with the exception

[Traduction]

avec ses frais d'administration, près de 55 p. 100? Ce n'est pas mal.

M. Dorin: C'est ce que je voulais mentionner: l'impôt est déjà assez considérable. Il est simplement perçu d'une façon un peu différente. Un des problèmes que vous risquez d'avoir est que les provinces pourraient vous accuser de leur voler leur revenu, ce qui serait sûrement le cas, puisque ce serait une autre taxe, n'est-ce pas?

M. Huggett: C'est vrai. Pour les provinces, les loteries constituent une source de revenu. C'est justement l'avertissement que je vous ai donné au début, à savoir qu'il faudra examiner attentivement les chiffres. Si vous me dites que le gouvernement prend de toute façon 60 p. 100 des paris de course, pourquoi prétend-il qu'il perd 215 millions de dollars?

Le président: C'est plutôt 16 p. 100 du total, mais après tout, il faut payer les chevaux, les jockeys, l'entretien des pistes, etc., de sorte que . . .

M. Huggett: Oui, mais ce n'est qu'un seul côté de la médaille. Le gouvernement parle de ce qu'il perd en n'imposant pas les gains, mais il ne parle pas des revenus qu'il réalise en imposant les paris. C'est pourquoi il faut se méfier de ces chiffres. En d'autres termes, si votre Comité voulait trouver 250 millions de dollars demain matin pour le ministre des Finances, je ne crois pas que ce serait en imposant les gains.

Le président: C'est juste. En fait, si vous regardez toute cette page, il n'y a pas un sou à faire.

M. Warner: Pour ce qui est des loteries, il faudrait peut-être envisager de taxer les gros lots, par exemple ceux de plus de 100,000\$.

Le président: Mais qui achèterait les billets?

M. Warner: Je pense que les gens les achèteraient quand même. À mon avis, cela ne diminuerait pas la . . .

M. Huggett: Croyez-vous que cela empêcherait qui que ce soit d'acheter les billets? Moi pas.

Le président: Moi si.

M. Minaker: De toute façon, vous n'en achetez jamais.

Le président: Une des raisons pour lesquelles—en passant, il ne faudrait pas imposer les gains en capital car c'est tout à fait comme les gains de loterie. En d'autres termes, on achète les billets dans l'espoir de gagner. Vous effectuez une opération, vous achetez un chalet, une action ou autre chose, dans l'espoir que sa valeur monte en flèche, et que vous puissiez prendre votre retraite. Si vous enlevez aux gens les espoirs, les rêves et les promesses—toutes ces belles illusions—que présentent ce genre de choses, bientôt personne ne s'y intéressera car l'investissement n'en vaudra pas la peine. N'est-ce pas?

M. Huggett: Oui, mais si quelqu'un . . .

Le président: En ce qui concerne les gains en capital, par exemple, rien au monde ne prend de la valeur, à l'exception des

[Text]

of vacant land. And that only goes up in value across the whole system if there is an increase in population. But in order to keep your vacant land, your annual real estate taxes represents such a levy that it is probably well in excess of inflation, so you probably cannot make any money on these things, unless you happen to be fortunate. You buy a building and it goes up in value because somewhere along the line you were bright to buy the building in that right location, but for every guy who is bright and does the right thing, there are a hell of a lot of guys who lose their shirt.

Mr. Warner: Large wins in gambling are taxed in Las Vegas now, and I have not seen too many people being discouraged by these taxes. They still play the big jackpot machines, and the big winnings are taxed. I would suggest we could possibly look at especially the larger wins. If someone wins \$5 million and has to pay a million dollars in tax, I think most of his dreams and aspirations for wealth are going to be satisfied with the \$4 million. I would not dismiss it entirely. I think Mr. Huggett has a good idea.

The Chairman: Mr. Minaker.

Mr. Minaker: Mr. Chairman, I cannot totally agree with Mr. Warner, and I do not want to get into a debate with our guest here tonight because I want to ask him a few questions.

One concern I have is when we were in government in Manitoba we would never put the revenue we got from lotteries into our operating expenditures, because then it becomes a hidden tax. They were strictly spent on one-time capital projects; that we would not be taxing individuals as a hidden tax, because most people who buy lottery tickets are the lower income bracket families. That is why I would hate to see you start to become... While we are not taxing it across the board, we are becoming selective on who we tax and it becomes a hidden tax.

• 2030

Mr. Warner: The guy who wins the \$5 million is not one of your poor people. I think he has the ability to pay \$1 million in taxes.

Mr. Minaker: Mr. Huggett, I have one question with regard to the front page. This is all personal income tax. What are your thoughts on a flat tax, like President Reagan has proposed, where he, basically, has not raised the tax but has shifted, I think, something like \$190 million off of the personal income tax on to business tax? Do you feel, maybe, that might be the approach that our government should look at?

Mr. Huggett: I think it certainly should consider it. I think it is going to be vitally important in this country to get the top rates of tax down if President Reagan's proposals go through, and we see what other countries are doing. It may be something that we have to do, too.

Now, whether you shift...

[Translation]

terrains vagues. Et la valeur de ces terrains n'augmente que s'il y a un accroissement de la population. Mais entre-temps, pour conserver ces terrains, il faut payer l'impôt foncier, qui dépasse sûrement le taux d'inflation, de sorte qu'il est impossible de réaliser des bénéfices, à moins d'un coup de chance. Vous pouvez toujours acheter un immeuble qui prend de la valeur parce que vous avez eu la chance de bien tomber et d'acheter un immeuble au bon endroit. Mais pour chaque personne qui réussit en affaires, il y en a des dizaines d'autres qui perdent des fortunes.

M. Warner: En ce moment, les gros gains de jeux sont imposables à Las Vegas, et je n'ai pas l'impression que cela décourage bien des gens de parier. Au contraire, ils jouent encore aux machines à sous à gros enjeu et paient l'impôt sur les gros gains. À mon avis, il faudrait peut-être envisager d'imposer particulièrement les gros gains. Si quelqu'un gagne 5 millions de dollars et doit payer un million en impôt, je pense qu'il pourra quand même réaliser la plupart de ses rêves et de ses aspirations de fortune avec le 4 millions de dollars qui lui resteront. Je ne pense pas que cela découragerait bien des gens. D'après moi, l'idée de M. Huggett est bonne.

Le président: Monsieur Minaker.

M. Minaker: Monsieur le président, je ne suis pas entièrement d'accord avec M. Warner, mais je n'ai pas envie de me lancer dans une discussion devant notre invité car j'ai quelques questions à lui poser.

Lorsque nous étions au pouvoir au Manitoba, nous n'avons jamais inclus les recettes de loterie dans nos dépenses de fonctionnement, car cela aurait été un impôt déguisé. Ces revenus servaient plutôt exclusivement aux immobilisations ponctuelles; nous ne voulions pas obliger les gens à payer un impôt déguisé, car la plupart de ceux qui achètent des billets de loterie viennent de familles à faible revenu. C'est pour cela que je ne voudrais pas que vous commenciez à... Puisque ce n'est pas un impôt généralisé, c'est un impôt sélectif, donc un impôt déguisé.

M. Warner: La personne qui gagne cinq millions de dollars n'est pas pauvre. Elle est capable de payer un million de dollars en impôts.

M. Minaker: Monsieur Huggett, je voudrais vous poser une question au sujet de la première page. Tous ces chiffres représentent l'impôt sur le revenu personnel. Que pensez-vous d'un système d'impôt proportionnel, comme celui qu'a proposé le président Reagan, en vertu duquel, au lieu d'augmenter les impôts, on déplaçait environ 190 millions de dollars de l'impôt sur le revenu personnel à l'impôt sur le revenu des entreprises? Croyez-vous que le gouvernement canadien devrait envisager un tel système?

M. Huggett: Il devrait certainement en étudier la possibilité. Si les propositions du président Reagan sont adoptées, et selon ce que font d'autres pays, il sera indispensable de réduire les taux d'impôt maximum au Canada. Nous risquons d'être obligés de le faire.

Or, que vous déplaciez...

[Texte]

Mr. Minaker: No, I am not suggesting shifting on to industry, but I just wanted the proposal of a flat tax for initiative purposes.

Mr. Huggett: If you could show me that a flat tax would simplify the system, then I think I would consider it, or be more in favour of it, than I perhaps am at the moment.

I do not think it is going to simplify the system. I suppose the problem with it is that people perceive it as a shift of the tax from the rich to the poor. I do not know how you get over that.

I did have an idea at one time, which this committee might like to consider, and that would be to have an alternative flat tax so that taxpayers could take their option. They could go under the existing system, which is horribly complicated, or they could elect to pay the flat tax of 20%, or whatever the rate is, on their total income without any deductions.

That would simplify things for the vast majority of people. Those who had fancy deductions and so on, would go through the complicated manoeuvres. It would be one way of getting to a flat tax without upsetting the whole system.

Mr. Dorin: Do you think a lot of people would opt to switch back and forth?

Mr. Huggett: Yes.

Mr. Minaker: That is where the minimum tax is supposed to be, is it not?

The Chairman: Have you given any thought to the rate that you would have to put on a flat tax?

Mr. Huggett: No.

The Chairman: Mr. Minaker.

Mr. Minaker: Mr. Huggett, I had an opportunity to watch Mr. Parkinson, from Parkinson's Law, on TV about two years ago, in a documentary. He was being interviewed about levels of income tax in a country. He was asked whether he felt there was potential productivity growth in Canada.

I think the first question he asked the interviewer was the average level of taxes paid by an average Canadian. He said it was much too high. I forget the exact figure. He believed the lower the average tax paid by the average person in a country, the higher the chances of productivity increases. Do you have any views on that?

Mr. Huggett: I think fundamentally I would have to agree with it. The problem, to my mind, is that somebody has to pay for the services we demand from our governments.

Unfortunately, when you compare Canadians with Americans, we find that, yes, our taxes are much higher, but we have free medical care . . .

Mr. Minaker: Yes.

[Traduction]

M. Minaker: Non, en fait, je ne parlais pas de décharger le fardeau de l'impôt sur l'industrie, je voulais simplement parler de l'impôt proportionnel proposé pour les initiatives.

M. Huggett: Si vous réussissez à me prouver qu'un impôt proportionnel simplifierait le système, je serais prêt à l'envisager, c'est-à-dire que je serais plus favorable à l'idée que je ne le suis en ce moment.

Je doute que cela simplifie le système. À mon avis, les gens ont tendance à croire que ce genre de système n'est qu'un déplacement de l'impôt des riches vers les pauvres. Et je ne vois pas comment il serait possible de combattre cette impression.

J'ai eu une idée à ce sujet, que vous voudriez peut-être examiner. J'ai pensé qu'on pourrait peut-être établir un impôt proportionnel facultatif, afin que les contribuables aient un choix. Ils pourraient payer leur impôt selon le système actuel, qui est terriblement compliqué, ou payer un impôt proportionnel, par exemple, 20 p. 100 de leur revenu global, sans aucune déduction.

Pareil système simplifierait les choses pour la majorité des gens. Ceux qui ont toutes sortes de déductions à réclamer n'auraient qu'à suivre le processus compliqué. Ce serait une façon d'adopter un impôt proportionnel, sans chambarder tout le système.

M. Dorin: Croyez-vous que beaucoup de gens passeraient régulièrement d'un système à l'autre?

M. Huggett: Oui.

M. Minaker: C'est là que l'impôt minimum serait fixé, n'est-ce pas?

Le président: Avez-vous réfléchi à ce que pourrait être le taux de l'impôt proportionnel?

M. Huggett: Non.

Le président: Monsieur Minaker.

M. Minaker: Monsieur Huggett, il y a environ deux ans, j'ai eu l'occasion de voir M. Parkinson, auteur de la loi de Parkinson, dans un documentaire télévisé. Il était interviewé au sujet des niveaux d'imposition dans un pays. On lui a demandé s'il croyait qu'il y avait des possibilités de croissance de la productivité au Canada.

En réponse, il a commencé par demander à l'interviewer quel était le niveau moyen des impôts payés par le Canadien moyen. Lorsqu'on le lui a répondu, il a déclaré que c'était beaucoup trop élevé. Je ne me souviens plus du chiffre exact. D'après lui, plus le niveau de l'impôt moyen est bas, plus les possibilités d'augmentation de la productivité sont grandes. Que pensez-vous de tout cela?

M. Huggett: Essentiellement, je suis d'accord. Mais le problème est qu'il faut que quelqu'un paie pour les services que nous exigeons de nos gouvernements.

Malheureusement, lorsqu'on compare les Canadiens aux Américains, il est évident que nos impôts sont beaucoup plus élevés; par contre, nos soins médicaux sont gratuits . . .

M. Minaker: Oui.

[Text]

Mr. Huggett: —and they do not. But you cannot just make a neat, nice comparison between the two.

The Chairman: That represents about 8% of the GNP in the United States, and they do not have it. You could take 8% more of GNP in Canada to tax and maybe you would be in the same position.

Mr. Huggett: Yes.

Mr. Minaker: I raised the question because I was wondering whether the flat tax at certain levels in different income brackets might create an additional incentive to those income bracket earners to work a little harder, or a little longer, rather than . . . In some cases now, I know people would rather have extended holidays, rather than an income increase, at this point in time, because of the tax bracket.

• 2035

Mr. Huggett: There is some of that, but I would be afraid of making a generalization that we would all work 10% more if our tax rates came down a bit. That is an individual sort of thing. But, yes . . . We have seen it in England: when they had tax rates at 98% or something like that people just did not bother working. Why? There was no point. So there is a point where people say that they are not willing to work any more because so much goes in tax.

The Chairman: Would you agree then with Ken Carter, who suggested that 50% was the marginal rate and that anything over that became . . .

Mr. Huggett: Very much so. I really feel that in this country 50% at this moment in time is about all you can ask a person to pay.

The Chairman: So with surtaxes and the rest presently being collected in most of the country, to the effect of driving the marginal personal rate up as high as 63% or 64% in Quebec, we have created a situation that is very anti-productive in terms of income and revenue and growth?

Mr. Huggett: Yes.

The Chairman: Is that correct?

Mr. Huggett: Yes, I think so.

You can argue whether 50% is the right figure, or maybe it should be 45% or maybe 55%, but I think people from any walk of life feel that once the government takes more than 50¢ on the dollar that is a disincentive to them to go and earn another dollar.

Mr. Minaker: Are you talking about all levels of government?

Mr. Huggett: Yes. When you look at your tax bill you are not just looking at what you are paying the federal government. In Quebec we have our Quebec returns so we know how much is going to the province, but every other taxpayer in Canada sees the amount of provincial tax and he adds it up. Well, it is added up in the form.

[Translation]

M. Huggett: . . . tandis que les leurs ne le sont pas. Mais il ne suffit pas de faire une comparaison simpliste entre les deux.

Le président: Les services médicaux représentent environ 8 p. 100 du PNB des États-Unis, et les Américains doivent les payer. Si 8 p. 100 de plus du PNB canadien allait aux impôts, nous nous trouverions peut-être dans la même situation.

M. Huggett: Exactement.

M. Minaker: Je vous en parle, parce que je me demandais si l'établissement d'un impôt proportionnel pour les divers groupes de revenus ne représentait pas une incitation additionnelle qui pousse les contribuables visés à travailler un peu plus fort, un peu plus longtemps, plutôt que de . . . En ce moment, dans certains cas, les gens demandent plus de congés plutôt que des augmentations salariales pour ne pas changer d'échelle de salaires.

M. Huggett: C'est vrai, en quelque sorte, mais j'hésiterais à généraliser en disant qu'une diminution de nos impôts produirait une augmentation de 10 p. 100 de notre productivité. C'est quelque chose de personnel. Mais c'est juste . . . C'est arrivé en Angleterre: lorsque les taux d'imposition étaient situés aux environs de 98 p. 100, les gens ne prenaient plus la peine de travailler. Pourquoi? Parce que cela n'en valait pas la peine. Il arrive un point où les gens se disent qu'il ne vaut plus la peine de travailler, puisqu'une si grande proportion du salaire va aux impôts.

Le président: Êtes-vous d'accord, donc, avec Ken Carter, qui a dit que 50 p. 100 était le taux marginal, et que tout ce qui le dépassait devenait . . .

M. Huggett: Absolument. Je suis convaincu qu'en ce moment au Canada, le maximum que l'on puisse demander aux gens de payer en impôt est 50 p. 100.

Le président: Ainsi, avec les surtaxes et autres mesures fiscales imposées un peu partout à travers le pays—qui font qu'au Québec, le taux marginal d'impôt a grimpé aux environs de 63 p. 100 ou 64 p. 100—nous avons découragé la croissance de la productivité.

M. Huggett: Exactement.

Le président: Et c'est vrai?

M. Huggett: Oui, je crois.

On pourrait discuter pour savoir si 50 p. 100 est le bon niveau, ou s'il faudra le fixer à 45 p. 100 ou peut-être encore à 55 p. 100, mais je crois que, pour toutes les couches sociales, dès que le gouvernement enlève plus de 50 cents au dollar, il n'y a plus de raison d'essayer de gagner davantage.

M. Minaker: Êtes-vous en train de parler de tous les paliers du gouvernement?

M. Huggett: Oui. Votre projet de loi fiscale ne concerne pas uniquement les impôts fédéraux. Le Québec, a sa propre déclaration d'impôt, de sorte que le contribuable sait exactement combien il paie à la province. Cependant, tous les autres contribuables canadiens ne font pas la distinction entre l'impôt

[Texte]

Mr. Minaker: In Manitoba, ours is the highest.

Mr. Huggett: Quebec now has the distinction of not being the highest; we are the second highest.

The Chairman: Mr. de Jong, did you have anything on page 1 that you wanted to go into?

Mr. de Jong: Are we still on page 1?

The Chairman: Yes, I am going to go to page 2 next, but I...

Mr. de Jong: Yes, I do have some questions on capital gains. I am more interested in the forest rather than the trees, and I think that if we are going to go through item by item then we will know the trees but lose the concept of the forest.

The Chairman: I have an idea that I agree with you. That is why I thought this particular presentation by Mr. Huggett was so appropriate because in effect, dealing with his way of presenting it, we have gone through in the space of just barely an hour what took us a day and a half with the Department of Finance.

Mr. de Jong: Yes.

Mr. Huggett: I think there are a number of items you can skip over very quickly in this presentation.

Mr. de Jong: The capital gains is on that first page.

Mr. Huggett: Yes, that is on page 1 so, if you have any questions on that, now is an appropriate time.

Mr. de Jong: Okay. I understand that at the 1985 Annual Conference of the Canadian Tax Foundation Mr. William Lawlor was quoted by *The Financial Post* as saying in respect to the capital gains exemption increased in the May 1985 budget that

It is going to be abusive, and there will be many varieties of abuse. These will not be understood for some time because of their complexity.

Is that a fair assessment, and what kinds of abuses might the capital gains exemption be subject to?

Mr. Huggett: I think it is a fair assessment because there are so many anti-avoidance provisions in the legislation. But, to put it in its simplest terms, think of a businessman who has a business and it is incorporated. He earns a reasonable profit each and every year and keeps those profits in the business to reinvest and expand. If at the end, whatever it is, he wants to sell his business and so on, he has two options. One, he can take out his accumulated earnings as a dividend and pay tax, or he can sell the shares and get a capital gain. Now, obviously, that man with a capital gains exemption would prefer to sell and get a capital gain. So he is not going to draw a salary or dividend from his company; he is just going to let its value build up so he gets it out tax free. When you translate that into large corporations and corporate manoeuvres and the way they

[Traduction]

provincial et l'impôt fédéral. Les deux montants sont additionnés sur la formule.

M. Minaker: L'impôt manitobain est le plus élevé du pays.

M. Huggett: Le Québec n'a plus le privilège d'être la province la plus taxée; elle est maintenant la deuxième au pays.

Le président: Monsieur de Jong, voulez-vous parler de quelque chose à la page 1?

M. de Jong: En sommes-nous toujours à la page 1?

Le président: Oui, je vais passer à la page 2, mais je...

M. de Jong: Oui, j'avais quelques questions au sujet du gain en capital. Je m'intéresse plus à la question globale qu'aux détails, car je crois que si nous nous attardons aux petits détails, nous allons les connaître à fond, sans toujours comprendre le principe de base.

Le président: Je crois que je suis d'accord avec vous. C'est pour cela que j'ai tant apprécié l'exposé que nous a fait ce soir M. Huggett car, avec sa façon de voir les choses, nous avons réussi, en une heure à peine, à faire plus que le ministère des Finances ne nous a permis de faire en une journée et demie.

M. de Jong: C'est juste.

M. Huggett: Vous pouvez passer rapidement par-dessus un certain nombre de points de mon exposé.

M. de Jong: Les gains en capital se trouvent à la première page.

M. Huggett: Oui, ils sont à la page 1. Donc, si vous avez des questions à me poser, c'est le moment.

M. de Jong: D'accord. Je crois savoir que lors de la conférence annuelle de 1985 de l'Association canadienne d'études fiscales, le *Financial Post* a cité M. William Lawlor qui parlait de l'exemption du gain en capital qui avait été augmentée dans le budget de mai 1985. Il disait ce qui suit:

L'exemption va donner lieu à des abus de toutes sortes. Il ne sera pas possible de les repérer immédiatement à cause de leur complexité.

Est-ce qu'il a raison? Quel genre d'abus l'exemption du gain en capital va-t-elle susciter?

M. Huggett: Je pense qu'il a raison, car la loi prévoit énormément de dispositions contre les évasions fiscales. Pour vous donner un exemple bien simple, pensez à un homme d'affaires dont l'entreprise est juridiquement constituée. Chaque année, il réalise des bénéfices raisonnables qu'il réinvestit dans son entreprise pour l'agrandir. Si un jour il décide, pour une raison ou pour une autre, de vendre son entreprise, il a deux possibilités. Premièrement, il peut en retirer ses gains accumulés comme dividendes et payer l'impôt sur ce montant ou, deuxièmement, il peut vendre ses actions et réaliser un gain en capital. Il est évident que s'il a droit à une exemption pour gain en capital, il préférera vendre ses actions et réaliser un gain. Il ne va donc pas se verser un salaire ou des dividendes de la compagnie; il va simplement laisser la valeur

[Text]

can move things around, you can see that there have to be some pretty tough anti-avoidance provisions to stop it. The little man, the ordinary person is not going to be affected by all of these provisions, but the large corporations will be.

• 2040

The Chairman: How do the large corporations pick it up, because the capital gains relief is so limited?

Mr. Dorin: The exemption applies to persons only. I am just wondering how that . . .

Mr. Huggett: Every corporation is owned by an individual shareholder somewhere along the line. Even with pensions plans there are individuals behind them. The incentive for the shareholders is to somehow build up the value.

The Chairman: Yes, but if you could sell the shares for what you could take out in dividends, is there not an arbitrary figure there that works all the time so that people will not pay you as much for the capital assets as you might receive if you did not have to pay tax and strip the thing down?

Mr. Huggett: Oh, yes.

The Chairman: Is there not also the implicit cost to the person who does that type of thing in the loss of income of the money that he does not receive over the number of years he waits to save it?

Mr. Huggett: Yes, but let us say your business has increased in value by \$100,000. It is still better to get \$75,000 as a tax free capital gain than a \$100,000 dividend or salary, because after you have paid tax you have less than \$75,000.

The Chairman: I see.

Mr. Dorin: I am still interested in your comment though because I cannot really see this being of particular benefit to larger corporations, except in the way we want, which is getting more people involved in, say, purchase of stocks in the stock market and things like that. With the limit on it, it is not particularly going to assist the majority shareholder, in other words, the person who is dealing in the hundreds of millions and billions. It is really only going to entice somebody maybe to invest \$10,000, \$15,000, \$20,000 in the stock market, through which they may benefit from the capital gains exemption. I wonder how you think that is really going to affect to a great degree large corporate transactions.

Mr. Huggett: Maybe I am a little off base there, but I am thinking of corporate reorganizations and that sort of thing where there is no concern for the capital gains exemption, but if a certain transaction is deemed to be a dividend instead of a capital transaction, there can be ramifications.

[Translation]

de la compagnie augmenter afin de pouvoir empocher les bénéfices exemptés d'impôt. Si vous transposez cela à une grande société avec ses manipulations coutumières, vous comprenez pourquoi il est nécessaire de prévoir des dispositions strictes contre l'évasion fiscale pour mettre fin à ce genre d'activités. Le contribuable moyen, le Canadien de tous les jours, ne sera pas touché par toutes ces dispositions. Ce sont les grandes sociétés qui le seront.

Le président: Comment les grandes sociétés en profitent-elles, étant donné que l'exemption pour gains en capital est si limitée?

M. Dorin: Cette exemption ne s'applique qu'aux particuliers. Je ne comprends pas exactement comment . . .

M. Huggett: Toute société, d'une façon ou d'une autre, appartient à un actionnaire individuel. Même les régimes de pension appartiennent à des particuliers. Les actionnaires ont pour motivation d'augmenter la valeur de leurs avoirs d'une manière ou d'une autre.

Le président: Oui, mais s'il était possible de vendre les actions pour le même montant que l'on obtiendrait en dividendes, ne serait-il pas possible de fixer un chiffre arbitraire qui fonctionnerait à tous les coups afin que les gens ne soient pas tentés de vous payer autant pour les biens en capital que vous recevriez si vous n'aviez pas à payer de l'impôt et réduire d'autant cet élément de l'actif?

M. Huggett: Absolument.

Le président: Ne faut-il pas également tenir compte du coût implicite pour celui qui fait ce genre de choses, c'est-à-dire le revenu perdu au fil des ans pendant qu'il réinvestissait son argent dans la compagnie?

M. Huggett: Oui, mais si votre compagnie avait pris 100,000\$ de valeur, il vous serait quand même préférable de toucher 75,000\$ comme gain en capital exempté d'impôt, que 100,000\$ en dividendes ou en salaires, auquel cas il vous resterait moins de 75,000\$ après l'impôt.

Le président: Je vois.

M. Dorin: Votre remarque m'intéresse quand même, car je ne vois pas comment cela pourrait intéresser les grandes compagnies, sauf comme nous disions, c'est-à-dire en encourageant les gens à acheter plus d'actions à la bourse et à faire des investissements de la sorte. Étant donné son plafond, l'exemption n'avantagera pas particulièrement les actionnaires majoritaires, ceux qui jouent dans les centaines de millions ou les milliards de dollars. Elle n'avantagera que ceux qui ont 10,000\$, 15,000\$ ou 20,000\$ à investir dans le marché des valeurs, placements qui leur permettront d'en profiter. D'après vous, comment cela va-t-il influencer de façon notable les transactions de grosses compagnies?

M. Huggett: Je me trompe peut-être, mais je pense notamment aux réorganisations de société, entre autres, où l'on ne se préoccupe pas de l'exemption pour gain en capital. Mais, si une transaction particulière est considérée comme étant un

[Texte]

The Chairman: Because these sections apply in certain specific cases, and then can apply in a corporate reorganization where there is no thought of benefiting from the capital gain exemption, it has confused the system so much. There are so many anti-avoidance rules that I do not think there is a tax specialist around who could know all the rules.

I want to move on to page two, if I can.

Mr. de Jong: Mr. Chairman, I have one or two more questions regarding the capital gain.

The Chairman: Yes, go ahead.

• 2045

Mr. de Jong: I realize my first question triggered off this whole other discussion.

I am wondering as well if any empirical data exist that would support the thesis that by the elimination of the tax and capital gains investment, those utilizing this provision will in fact invest in ventures which may be risky but if successful will benefit the economy. Is there any empirical evidence at all that it will encourage that type of investment?

Mr. Huggett: I am not aware of anything, although I presume studies have been done by some organizations. Whether the Department of Finance would have any such studies I do not know.

Mr. de Jong: Apparently an article in the *Canadian Tax Journal* last summer indicated that taxation on capital gains has not reduced the propensity to take risks.

The Chairman: I do not know how you would classify that. Do you, Mr. Huggett?

Mr. Huggett: No.

The Chairman: I do not know how you would say one way or another whether it increases the propensity or decreases the propensity to take risks.

Mr. de Jong: It was one of the arguments used by the government . . .

The Chairman: Yes.

Mr. de Jong: —to advance the notion of the capital gains. It was to encourage Canadians to invest in . . .

The Chairman: Sure, but it depends on which side of the boat you are looking at or which side of the . . .

Mr. de Jong: What I am asking is is there any empirical evidence that would indicate the government is right in its claim?

Mr. Huggett: I would think you would find that with the exemption there are a lot more middle-class Canadians who are saying, oh, I will not put my money in Canada Savings Bonds, I am going to invest in Bell Telephone. Now, does their investment in Bell Telephone do any more for the country than

[Traduction]

dividende plutôt qu'une transaction en capital, il peut y avoir des répercussions.

Le président: Le fait que ces articles s'appliquent à certains cas particuliers et aussi à la réorganisation de société où il n'est pas question de profiter de l'exemption pour gain en capital, le système est devenu très confus. Les règles visant l'évasion fiscale sont si nombreuses que je doute qu'il existe un fiscaliste qui puisse nous les expliquer toutes.

J'aimerais maintenant passer à la page 2.

M. de Jong: Monsieur le président, j'aurais une ou deux autres questions à poser au sujet du gain en capital.

Le président: Allez-y.

M. de Jong: Je me rends compte que c'est ma première question qui a lancé cet autre débat.

Je me demande s'il existe des chiffres empiriques qui permettraient de penser que, l'impôt sur la plus-value ayant été éliminé, ceux qui ont recours à cette disposition investiront dans des entreprises risquées peut-être, mais qui profiteront à l'économie si ces entreprises représentent de bons placements. Existe-t-il des preuves empiriques qui nous porteraient à croire que ce type de placements se multiplieront?

M. Huggett: S'il en existe, je ne les connais pas, quoique je suppose que certains organismes ont dû faire des études à ce sujet. Je ne pourrais pas vous dire, par exemple, si le ministère des Finances a commandé des études de ce genre.

M. de Jong: Un article paru l'été dernier dans la revue *Canadian Tax Journal* a révélé que l'impôt frappant les gains en capital n'avait apparemment pas réduit la propension à prendre des risques.

Le président: Je ne sais pas comment on pourrait le savoir. Avez-vous une idée à ce sujet, monsieur Huggett?

M. Huggett: Non.

Le président: Je ne sais pas comment l'on pourrait savoir si cela aurait pour effet d'augmenter ou au contraire de diminuer la propension à courir certains risques.

M. de Jong: C'était l'argument avancé par le gouvernement . . .

Le président: Oui.

M. de Jong: . . . lorsqu'il a décidé d'introduire la notion de plus-value. C'était pour encourager les Canadiens à investir . . .

Le président: Oui, mais cela dépend du côté où vous vous placez . . .

M. de Jong: Je vous demande s'il existe des preuves nous permettant de croire que l'argument avancé par le gouvernement était bon.

M. Huggett: Je crois que l'on constatera, maintenant que cet impôt a été supprimé, qu'un plus grand nombre de Canadiens moyens décideront d'investir non pas dans les obligations d'épargne du Canada, mais dans des actions de Bell, par exemple. Or, il s'agit de savoir si le fait d'investir dans Bell

[Text]

putting their money in Canada Savings Bonds? Not necessarily. On the other hand, it does get those people into an entrepreneurial frame of mind, which I think is good for the country.

Mr. de Jong: My last question on the capital gains is if in part the reason for it was to stimulate Canadian employment, would you not think it rather odd that the government did not restrict the exemption to investment in Canada?

The Chairman: We have been here before.

Mr. de Jong: I am sorry, was this asked before?

The Chairman: It was asked at a Christmas meeting. But carry on.

Mr. Huggett: I guess I would just say that if you restrict it to investment in Canada, then you are just going to make it that much more complicated. Is an investment in Genstar an investment in Canada? Yes, if I buy real estate in Canada, that qualifies; if I buy a condominium in Florida, no, it does not. But if I own my Florida condominium through a Canadian company . . .

I think the government was right in saying, look, we are going to do this, and it is going to be broad-based, and yes, we know we are going to lose on the fringes, but generally Canadians invest in Canada. There are not many Canadian investors in the Tokyo stock market and the Milan bourse, or whatever it is.

The Chairman: Are there any other questions on page 1? We go to page 2, then.

The principle item you have there is the one you referred to in your notes, Mr. Huggett, which is \$4.9 billion as the cost, presumably a deferral cost, for people who pump their dough into RRSPs and pension plans and so on. That is because presumably the contributions are deductible.

Mr. Huggett: That is right.

The Chairman: The result is a loss to the government of \$4.9 billion in taxation in every year.

Mr. Huggett: But that is not so, because every year the government collects tax from those who have reached 71 or retired and are now paying tax on the capital contributions they made.

The Chairman: Yes. In other words, your view is that to suggest that that is a tax expenditure is to bury your head in the sand. Really, that points out the fallacy of this whole system.

• 2050

Mr. Huggett: That figure is not correct, because if you withdrew the deduction for pension plans, yes, you would . . . by this you would save the \$4.9 billion, but you would lose tax from those who were retired.

[Translation]

profite davantage au pays que le fait d'investir dans les obligations d'épargne du Canada. Ce n'est pas nécessairement le cas. Cependant, cette élimination de l'impôt sur la plus-value permet à ces gens-là de se lancer sur le marché boursier, ce qui est une bonne chose pour le pays.

M. de Jong: Enfin, ne pensez-vous pas, si cet impôt a été supprimé en vue de stimuler l'emploi au Canada, que cette exemption ne devrait s'appliquer qu'aux placements réalisés au Canada?

Le président: Cette question a déjà été posée.

M. de Jong: Excusez-moi, l'a-t-elle été?

Le président: Elle a été posée aux alentours de Noël. Mais allez-y.

M. Huggett: Je dirais que si cette exemption ne porte que sur les placements réalisés au Canada, vous allez tout simplement vous compliquer la vie. Investir dans Genstar, est-ce investir au Canada? Si j'achète un bien immobilier au Canada, j'ai droit à cette exemption, mais pas si j'achète un condominium en Floride. Mais si j'achète mon condominium en Floride en passant par une entreprise canadienne . . .

Je crois que le gouvernement a eu raison de ne pas imposer ce genre de restrictions, même s'il savait qu'il allait en sortir perdant ici ou là, mais il faut dire qu'en général, les Canadiens investissent au Canada. Je ne connais pas beaucoup d'investisseurs canadiens qui placent leur argent sur les marchés financiers de Tokyo ou de Milan.

Le président: Avez-vous d'autres questions à poser à propos de la première page? Nous passons alors à la page 2.

Le point principal, et vous en avez parlé dans vos notes, monsieur Huggett, est ce coût différé de 4,9 milliards de dollars imputable à ceux qui placent leur argent dans des régimes enregistrés d'épargne-retraite et dans des régimes de retraite. Ces cotisations sont déductibles, ce qui explique sans doute ce coût.

M. Huggett: Vous avez raison.

Le président: Il en résulte un manque à gagner pour le gouvernement de 4,9 milliards de dollars par an.

M. Huggett: Pas vraiment, car chaque année, le gouvernement taxe ceux qui ont atteint l'âge de 71 ans ou qui ont pris leur retraite, et dont les cotisations sont maintenant imposables.

Le président: Oui. Autrement dit, c'est pratiquer la politique de l'autruche que de donner à penser qu'il s'agit d'un manque à gagner. En réalité, cela ne fait qu'accentuer les lacunes que présente tout ce système.

M. Huggett: Ce chiffre n'est pas exact, car si la déduction pour cotisation à des régimes de retraite était supprimée, le gouvernement récupérerait ces 4,9 milliards de dollars, mais perdrait une partie de ses recettes fiscales puisque les retraités ne seraient pas imposables.

[Texte]

Mr. Dorin: Would you not exempt [*Inaudible—Editor*]?

Mr. Huggett: Yes, and of course today from people who are already retired and are presently paying tax on their ...

Mr. de Jong: And that is the point you make in your submission. Would the government then be fair in including tax deferred, something that it will collect in the future, enter that in its books and reduce the deficit accordingly, as income to come in?

Mr. Huggett: That is a novel idea.

Mr. de Jong: If you accept your part of the argument, then surely you have to accept the following part ...

Mr. Huggett: No, no, all I am saying is that when you look at the \$4.9 billion, that is not the real cost, you have to look at the other side. And we do not know how much the government is collecting from matured plans. That figure is correct in the terms, presumably, of what the deduction is costing.

The Chairman: Yes, but if you reduce the income side by twice that, then, maybe your net result would be—you would even be worse off.

Mr. Dorin: Mr. Chairman, would you not suggest though that the marginal rates of the taxpayers receiving pensions or drawing down on their pensions are probably much, much less? In other words, a person who is contributing \$3,500 is probably making maybe \$40,000 year. The people today who are drawing down a pension income—and presumably in the future the ratios might not change that much—are probably drawing maybe \$10,000 to \$20,000 a year. And given the additional exemptions—age exemption and pension income deduction and those things—I would suggest the government is not collecting anywhere near what it is losing on the front end.

Mr. Huggett: No, I think that is probably right. On the other hand, you can say, well, should not an individual be taxed over his lifetime on what he earns? And if he has a big lump up here, why do we take 60% from him and so on? Why is he not allowed to spread it out?

The Chairman: On the balance of this page you have two large items; one is unemployment insurance. It was my understanding that unemployment insurance is taxable. Now, what does that represent?

Mr. Huggett: This is the deduction allowed for unemployment insurance.

The Chairman: The premiums?

Mr. Huggett: The premiums.

The Chairman: But the fact is the receipts from UI are taxable in the hands of the recipient.

Mr. Huggett: That is right.

The Chairman: And since the government is presently paying out about \$11 billion in unemployment insurance and only collecting \$8 billion in premium, is not the effect—that is

[Traduction]

M. Dorin: Ne dispenseriez-vous pas ... [*Inaudible—Éditeur*]

M. Huggett: Oui, et bien sûr ceux qui sont déjà retraités et qui paient l'impôt sur leur ...

M. de Jong: Et c'est ce que vous dites dans votre exposé. Le gouvernement aurait-il raison alors de considérer cet impôt différé comme des recettes qu'il récupérerait plus tard, lui permettant ainsi d'inscrire ces recettes dans ses livres comptables et de réduire le déficit en conséquence?

M. Huggett: C'est nouveau.

M. de Jong: Si on accepte votre partie de l'argument, il faut nécessairement accepter la partie qui suit!

M. Huggett: Non, non, tout ce que je dis, c'est que ces 4,9 milliards de dollars ne représentent pas le coût réel, il faut également tenir compte des régimes de pension venus à échéance. Et à ce sujet, nous ne savons pas combien le gouvernement en tire. Ce chiffre est exact dans la mesure où il représente le coût de ces déductions.

Le président: Oui, mais si l'on réduit de moitié ces revenus, le résultat net, peut-être, est que ... Ce sera peut être pire.

M. Dorin: Monsieur le président, ne pensez-vous pas cependant que les taux d'imposition des contribuables pensionnés sont vraisemblablement beaucoup moins élevés? Autrement dit, quelqu'un qui verse une cotisation de 3,500\$ touche vraisemblablement un revenu de 40,000\$ par an. Or, les pensionnés d'aujourd'hui, et il est vraisemblable que ces taux ne fluctueront pas beaucoup à l'avenir, ont probablement un revenu de l'ordre de 10,000\$ à 20,000\$ par an. D'autre part, si l'on tient compte des autres exemptions, comme l'exemption pour raison d'âge et la déduction au titre du revenu de pension de retraite et ainsi de suite, je crois que le gouvernement débourse plus qu'il ne reçoit.

M. Huggett: Je crois que vous avez probablement raison. D'un autre côté, on pourrait se poser la question suivante: le revenu d'un particulier ne devrait-il pas être imposé toute sa vie? Et s'il reçoit une grosse somme tout d'un coup, pourquoi l'imposer à concurrence de 60 p. 100? Pourquoi ne pourrait-il pas l'étaler?

Le président: Il reste deux gros postes à la page 2 et l'un d'entre eux est l'assurance-chômage. Je croyais que les prestations d'assurance-chômage étaient imposables. Qu'est-ce que cela représente alors?

M. Huggett: Il s'agit de la déduction permise au titre de l'assurance-chômage.

Le président: Vous voulez parler des primes?

M. Huggett: Les primes, oui.

Le président: Mais les prestations d'assurance-chômage doivent être déclarées par le prestataire?

M. Huggett: Vous avez raison.

Le président: Et comme le gouvernement verse actuellement environ 11 milliards de dollars de prestations d'assurance-chômage et qu'il ne reçoit que 8 milliards de dollars de primes,

[Text]

just a foolish figure. The fact is we are paying out more in taxable unemployment insurance benefits to individuals than we are allowing people to deduct from their taxable income to pay the premiums.

Mr. Huggett: That is right. But when you look at this publication, it is there, and you can draw the conclusion that it is a loophole.

The Chairman: Yes.

Mr. Huggett: It is not.

The Chairman: No, it is not a loophole at all.

Mr. Huggett: No.

The Chairman: Let us go to the other one. Now, the next one is the Canada and Quebec Pension Plans.

Mr. Huggett: Again the same thing.

The Chairman: That plan is taxable as it is received by the individuals.

Mr. Huggett: That is right . . . with the exception of the supplement and so on, which is not taxable.

The Chairman: The supplement is not part of the Canada Pension Plan though.

Mr. Huggett: No. No, the old age pension . . .

The Chairman: That is right. The Canada Pension Plan, though, is allegedly to come from the fund type of thing built up by these contributions.

Mr. Huggett: Yes. In fairness, these things are shown in the document as memorandum items, just memorandum items. But the uninitiated, looking at this thing, would say, oh, there is a big loophole; maybe we could catch that.

The Chairman: Let us go back to two of the other ones on the page, I note RHOSPs, which we have eliminated . . .

Mr. Huggett: Yes.

• 2055

The Chairman: —and MURBs which we have eliminated, although there are existing MURBs that carry on for awhile.

Mr. Huggett: Yes.

The Chairman: Really, there is nothing to be gained there because there is nothing currently being created. Is that a fair statement?

Mr. Huggett: Yes. But it is interesting, even where there are no revenue figures against the items, to see what sort of fiddles are available to people. They are not large-scale but . . .

The Chairman: Yes. Now, the other item, which is roughly \$100 million, is the alimony transfer. Allowances as a result of a court order, I presume, is what you mean.

Mr. Huggett: Yes.

[Translation]

ne pensez-vous pas . . . ce chiffre est ridicule. En fait, le montant des prestations imposables d'assurance-chômage accordé au particulier est plus élevé que le montant des primes que ces particuliers peuvent déduire de leur revenu imposable.

M. Huggett: C'est exact. Mais si vous examinez ce document, cela existe bel et bien, et chacun peut en déduire qu'il s'agit d'une échappatoire.

Le président: Oui.

M. Huggett: Mais ce n'en est pas une.

Le président: Non, ce n'est absolument pas une échappatoire.

M. Huggett: Non.

Le président: Passons au point suivant. Il s'agit des régimes de pension du Canada et du Québec.

M. Huggett: C'est la même chose là encore.

Le président: Les prestations que reçoivent les particuliers sont imposables.

M. Huggett: Oui, exception faite du supplément de revenu garanti et ainsi de suite, qui n'est pas imposable.

Le président: Le supplément du revenu garanti ne fait cependant pas partie du Régime de pensions du Canada.

M. Huggett: Non. Non, la pension de vieillesse . . .

Le président: Oui. Cependant, les prestations du Régime de pensions du Canada sont censées venir de la caisse dans laquelle ont été versées ces cotisations.

M. Huggett: Oui. Mais il faut dire en toute équité que cela figure dans le document sous la rubrique postes pour mémoire, un point c'est tout. Mais les profanes, qui se pencheraient sur ce document, pourraient croire qu'il s'agit d'une énorme échappatoire; peut être pourrions-nous y remédier.

Le président: Revenons à deux des autres points qui figurent à la même page, les régimes enregistrés d'épargne-logement, qui ont été supprimés!

M. Huggett: En effet.

Le président: . . . et les IRLM qui ont été supprimés, même s'il en existe encore.

M. Huggett: Oui.

Le président: En fait, on ne peut rien récupérer de ce côté-ci car rien de nouveau n'a été proposé, n'est-ce pas?

M. Huggett: Oui. Mais il est intéressant de noter, même lorsque rien n'entre dans les caisses de l'État, ce qui est offert aux gens. Il ne s'agit pas de grosses sommes, mais . . .

Le président: Oui. Passons au point suivant qui est la déduction pour versement d'une pension alimentaire et qui coûte environ 100 millions de dollars. Il s'agit, je présume, de pensions alimentaires devant être versées à la suite d'une décision d'un tribunal.

M. Huggett: En effet.

[Texte]

The Chairman: That represents a loss to the government, presumably from the major earner who pays the alimony of \$95 million, but there is no compensating entry for the recipient of the alimony who has to pay tax on it.

Mr. Huggett: That is right.

The Chairman: Is it fair to allow the deduction of alimony? Usually the recipient has a lower tax base than the payer, and on that basis, all of us should suddenly get divorced, pay our wives alimony and work a super income split despite Mr. Weyman's attribution rules.

Mr. Huggett: Mr. Chairman, I guess people have thought about it, but the tax saving is not all that great.

The Chairman: You mean not enough people have done it.

Mr. Huggett: I suppose.

Mr. de Jong: I was a single parent for a number of years, and getting married certainly has cost me tax-wise.

Mr. Huggett: You should not have gotten married, then.

The Chairman: You ought to know better, Simon. If you are going to be on this committee, you have got to act sensibly.

Mr. de Jong: It depends upon what one's bottom line is, I suppose.

Mr. Huggett: Now, in Ontario, does the new Family Law Act not decree that the spouse gets half?

The Chairman: But unfortunately, you cannot file an income tax return on that basis. These fellows do not have the act to comply with the Family Law Act. There is no question about it. I guess you could have a divorce and have all the income assets by virtue of a court order go to the wife, and then you could remarry her and you would get around the attribution rules.

Mr. Huggett: Thank you, Mr. Chairman; that is a thought. I will try that on my wife tonight and see what happens.

The Chairman: I mention this only because Mr. Weyman is here and he is going to have another amendment to the Income Tax Act to provide against that.

Mr. Huggett: That is what I am afraid of.

The Chairman: It will be two pages more in the book.

Mr. Huggett: The trouble is it might be 20 pages more.

The Chairman: Are there any other questions with respect to page 2? Can we go to page 3, then?

Mr. Huggett: Scientific research is no longer a problem, I presume. Of course, this is at the individual level, not the corporate level, but I presume when that blows over it will be solved.

[Traduction]

Le président: Cela représente une perte pour le gouvernement de 95 millions de dollars au bénéfice de celui qui verse cette pension alimentaire, mais il n'existe aucune contrepartie pour celui qui reçoit cette pension car elle est imposable.

M. Huggett: Oui.

Le président: Pensez-vous que cette déduction soit juste? En général, celui qui reçoit cet argent paie moins d'impôt que celui qui le verse, et partant, nous devrions tous divorcer, verser une pension alimentaire à nos épouses et nous débrouiller pour procéder à un partage de revenus malgré les règles d'attribution de M. Weyman.

M. Huggett: Monsieur le président, je pense que beaucoup y ont pensé, mais il faut dire que les économies réalisées ne sont pas très importantes.

Le président: Vous voulez dire que peu de gens l'ont fait?

M. Huggett: Oui, je suppose.

M. de Jong: Je suis demeuré parent célibataire pendant un certain nombre d'années et je dois dire que ma situation fiscale s'est aggravée lorsque je me suis marié.

M. Huggett: Vous n'auriez pas dû vous marier.

Le président: Vous auriez dû le savoir, Simon. Si vous voulez faire partie de ce Comité, il vous faut penser.

M. de Jong: Cela dépend de ce qu'on veut en réalité, je suppose.

M. Huggett: Mais la nouvelle Loi sur la famille ne décrète-t-elle pas que le conjoint obtient la moitié de tout en Ontario?

Le président: Oui, mais malheureusement, vous ne pouvez remplir ainsi votre déclaration d'impôt sur le revenu. Ces gens-là n'ont pas la loi pour respecter la Loi sur le droit familial. Cela ne fait aucun doute. Mais je suppose que vous pourriez demander un divorce, demander au tribunal de remettre tous les biens mobiliers à votre épouse, vous pourriez ensuite la réépouser, ce qui vous permettrait de contourner les règles d'attribution.

M. Huggett: Merci, monsieur le président; c'est une façon de procéder. Je proposerai cela à ma femme ce soir et je verrai comment elle réagit.

Le président: Je ne dis cela que parce que M. Weyman est ici et qu'il va proposer un autre amendement à la Loi de l'impôt sur le revenu pour empêcher que cela ne se fasse.

M. Huggett: C'est ce que je crains.

Le président: La loi comportera deux pages supplémentaires.

M. Huggett: L'ennui, c'est que ce pourrait être plutôt 20 pages supplémentaires.

Le président: Avez-vous d'autres questions à poser à propos de la page 2? Pouvons-nous alors passer à la page 3?

M. Huggett: Je présume que le crédit d'impôt à la recherche scientifique ne pose plus de problème. Évidemment, il s'agit ici des particuliers et non pas des sociétés, mais je suppose que ce problème sera bientôt réglé.

[Text]

The Chairman: Farming and fishing tax credits: What are they?

Mr. Huggett: Those are investment tax credits.

The Chairman: Those are the ITCs. Well, they are basically gone in most of the country except in the east coast, I think.

Mr. Huggett: Yes, I am not sure. Investment tax credits were reduced in the last budget.

The Chairman: Yes. Drilling fund flow-throughs: What are they all about?

Mr. Huggett: That is the flow-through individual shareholders get in exploration companies that are exploring for oil. Those expenses can be flowed through to the shareholder, who takes a deduction for them.

The Chairman: On the basis that if the shareholder were a partner in the drilling operation, he could deduct them.

Mr. Huggett: Yes, that is right.

The Chairman: And that is a particular flow-through share.

Mr. Huggett: Yes.

• 2100

The Chairman: Does anybody have any thought on that particular item, flow-throughs? Mining exploration people think they are the greatest thing since sliced bread, but ...

Mr. Huggett: They are raising a lot of money.

The Chairman: They sure are.

Mr. Dorin: In deference to my mining friends, having had my salary paid by them partially, or in a good measure, before I got here, I should not really criticize them, but, quite frankly, I am not sure that it is an economic allocation of resources. Most of these kinds of things for some reason are almost like movies, in my view. As long as there are doctors there will be people who invest, but very few people ever end up with a return on their investment. I think that will be proven true of the flow-throughs, too. Over the course of time they will become less and less popular as people start to realize that.

The Chairman: You are saying that the cost of setting up a flow-through and marketing the flow-through on marginal operations is so high that ...

Mr. Dorin: It is not the cost even ...

The Chairman: —you cannot become a winner. You would be better off to pay your income tax and buy Canada Savings Bonds or put your money in an old sock.

Mr. Dorin: I think the best example is they are very similar to either Canadian movies or some of those drilling funds. Who ever made money on those? I have not heard of anybody.

Mr. Huggett: I have one client who is enjoying a lovely little income through one. It is the first one I have seen, though.

[Translation]

Le président: Et que représentent ces abattements fiscaux accordés aux exploitants agricoles et aux pêcheurs?

M. Huggett: Il s'agit d'abattements fiscaux à l'investissement.

Le président: Ah bon. Ils ont été pour la plupart supprimés, sauf sur la côte Est, je crois.

M. Huggett: Oui, mais je n'en suis pas certain. Ces abattements ont été réduits lors du dernier budget.

Le président: Oui. Et que représentent les transferts de fonds de forage?

M. Huggett: Il s'agit des transferts qu'obtiennent les actionnaires investissant dans des compagnies de prospection de pétrole. Ces dépenses peuvent être transmises aux actionnaires qui à leur tour demandent une déduction.

Le président: Ils peuvent déduire ces dépenses à condition qu'ils soient actionnaires de cette compagnie de forage.

M. Huggett: Oui, vous avez raison.

Le président: Et c'est ce qu'on appelle une action accréditive.

M. Huggett: Oui.

Le président: Quelqu'un a-t-il quelque chose à dire à propos de ces transferts? Les prospecteurs estiment que c'est la meilleure chose qui leur est arrivée depuis que le monde est monde, mais ...

M. Huggett: Ils obtiennent ainsi beaucoup d'argent.

Le président: En effet.

M. Dorin: Je ne voudrais pas critiquer mes amis prospecteurs, étant donné qu'ils m'ont payé en partie mon salaire, avant que je ne devienne député, mais en toute honnêteté, je ne sais pas si cette affectation de ressources est vraiment judicieuse. La plupart des trucs de ce genre ressemblent un peu, à mon avis, aux films. Tant qu'il y aura des médecins, il y aura des investisseurs, mais très peu de gens obtiennent un bon rendement. Je crois que cette observation vaudra également pour ces transferts. Ils deviendront de moins en moins populaires à mesure que les gens s'en rendront compte.

Le président: Voulez-vous dire que ces transferts et leur commercialisation coûtent si cher que ...

M. Dorin: Ce n'est pas tellement le coût que ...

Le président: ... il est difficile d'en sortir gagnant. Il vaudrait mieux payer l'impôt sur le revenu et acheter des obligations d'épargne du Canada ou mettre son argent dans un vieux bas de laine.

M. Dorin: Mais je crois que cela s'apparente beaucoup aux films canadiens et à certains de ces fonds de forage. Qui en a jamais profité? Je ne connais personne qui en ait profité.

M. Huggett: J'ai un client qui s'en est pas mal tiré. Mais je n'en connais pas d'autres.

[Texte]

Mr. Dorin: The same thing on flow-through shares. They are newer, but I have yet to hear of anybody who has made an economic profit. So I think that in time they will become less popular as people realize they have put up money that has ended up drilling a bunch of holes or doing a bunch of exploration in moose pasture that is never going to return anything.

Mr. Huggett: I suppose you can make the argument that that is at least employing somebody out in the field drilling the holes and so on, and maybe at a time of high unemployment that is a darned good idea.

The Chairman: Has there been any audit as to whether the tax allowance or the tax expenditure in fact is flowing through more, so to speak, to real work in the field? Or is it flowing through to real work in the brokerage houses, real work in the law offices, real work in the accounting offices, real work in commissions and so on?

Mr. Huggett: I think that as far as the companies are concerned that is probably pretty well policed because the flow-through that the shareholder gets is determined at the end of the year after the company has... not certified, but said it spent so much on exploration. I presume that Revenue Canada in the course of its audits would check that out.

Mr. Dorin: Yes. That is true in actual fact, unless you are breaking the law. But if you operate within the law you cannot charge administration costs and things like that. It is, in essence, money spent on exploration...

Mr. Huggett: Yes. I think so.

Mr. Dorin: —and so if you operate within the rules brokerage fees do not count. I do not think the costs of share issues are deductible.

The Chairman: The next two items are rather substantial. One is investment income as a result of the \$1,000 investment exemption in the personal tax form. The other is the \$1,000 deduction if you happen to be in receipt of pension income. I note that we are talking of \$835 million in one case and \$150 million in the other case. What is your comment on that? There was some thought at the last budget that the \$1,000 personal exemption would have gone the way of the do-do bird.

Mr. Huggett: I think that probably they could have eliminated the \$1,000 investment income deduction without much of an outcry because it could be said that inflation had been wrestled to the ground or was virtually under control and that this was introduced at a time of high inflation, and presumably if inflation was 0% then it should not be there.

The Chairman: Why should it be there anyway? Why should someone who has income from investments have a preferred position on \$1,000 of receipts over and above a person who rakes asphalt for a living?

• 2105

Mr. Huggett: Well, it is simply this. If a person has invested \$10,000 in a 10% bond and he gets \$1,000 of income...

[Traduction]

M. Dorin: La même observation vaut pour ces actions accréditives. C'est une idée nouvelle, mais je n'ai jamais encore entendu dire que quelqu'un en avait profité. C'est pourquoi je pense qu'elles deviendront de moins en moins populaires à mesure que les gens se rendront compte qu'ils ont investi leur argent dans des entreprises qui forent un tas de trous ou qui prospectent des prés qui ne donneront jamais rien.

M. Huggett: Je suppose que l'on pourrait avancer que cela permet de créer des emplois et que c'est une très bonne idée vu le taux de chômage élevé.

Le président: Sait-on réellement si ce manque à gagner a vraiment permis de créer des emplois locaux? Ou cela permet-il aux maisons de courtage, aux cabinets d'avocats et aux cabinets de comptables de se remplir les poches?

M. Huggett: Je crois que cette règle est assez stricte car le transfert qu'obtient l'actionnaire est calculé à la fin de l'année après que l'entreprise a déclaré qu'elle a dépensé tant d'argent en travaux de prospection. Je suppose que le ministère du Revenu vérifie tout cela lorsqu'il procède à une vérification.

M. Dorin: Oui, cela est vrai, à moins que vous ne respectiez la loi. Mais si vous la respectez, vous ne pouvez pas y imputer des frais administratifs et autres. Il s'agit en fait de sommes qui ont été utilisées pour prospecter...

M. Huggett: Oui, c'est ce que je crois.

M. Dorin: ... et si vous respectez les règles, les frais de courtage ne comptent pas. Je ne crois pas que l'on puisse déduire les coûts d'émission d'actions.

Le président: Les deux prochains points représentent de grosses sommes. L'un porte sur la déduction pour placement de 1,000\$ pour les particuliers et l'autre, sur la déduction de 1,000\$ si vous êtes pensionné. Ces coûts se chiffrent à 835 millions de dollars et à 150 millions de dollars respectivement. Qu'en pensez-vous? Lors du dernier Budget, certains avaient dit que l'abattement de 1,000\$ serait supprimé.

M. Huggett: Je crois que le gouvernement aurait pu supprimer cet abattement fiscal sans que cela soulève de tollé car il aurait pu faire valoir que l'inflation avait été jugulée ou du moins qu'elle avait été maîtrisée et que cet abattement fiscal avait été introduit à une époque où l'inflation était élevée; si l'inflation était nulle, cet abattement serait vraisemblablement supprimé.

Le président: Mais pourquoi offrir cet abattement de toute façon? Pourquoi quelqu'un qui tire un revenu de placement serait-il privilégié par rapport à un goudronneur?

M. Huggett: Eh bien, c'est simple. Si quelqu'un investit 10,000\$ dans une obligation rapportant 10 p. 100 et qu'il perçoit 1,000\$ de revenus...

[Text]

The Chairman: Yes, no risk at all.

Mr. Huggett: —and inflation is running at 10%, his \$1,000 is only worth \$900 at the end of the year. Therefore he ought to be allowed to replenish the real value of his investment before he pays tax, because we all know that the interest you are getting on a bond is a combination of real interest and compensation for inflation.

Mr. Dorin: But does that not suggest that there is no reason for the deduction, because presumably... obviously in the short-run period it may not, but over the longer term the interest rates adjust to be just that. So if you put your \$1,000 in for 10 years, while there may be some ups and downs and some differences in the spread from what the real return is, presumably you have been compensated for inflation.

Mr. Huggett: Yes, but you have been taxed on that compensation. That is the problem.

It is the same thing with the pension income, and perhaps even more appropriate there, in the sense that until recently, anyhow, people retired on pensions that were fixed. They bought an annuity or the company pension plan had fixed and it was not sweetened up. There were a lot of people suffering from inflation in that period.

The Chairman: Right now there is a \$2,500 or \$2,550 allowance on the special personal exemption for those over 65. Is it fair, in your view, to give a \$1,000 pension income allowance at the same time as you give people over 65 an additional \$2,500-and-change personal deduction?

Mr. Huggett: I suppose I would have to say why does somebody, just because he is 65, get a \$2,500 additional exemption? I do not know if I could justify that or not in ordinary terms. I see the reason for the pension income deduction, because...

The Chairman: Was that strictly introduced because of inflation?

Mr. Huggett: Yes.

The Chairman: And when was it introduced?

Mr. Huggett: I do not know, but I would guess 1975, 1977. I do not have my act with me.

The Chairman: So what you are saying is that both of those items were essentially introduced to give an inflation allowance, and with inflation rapidly dropping, it is pretty hard to justify them.

Mr. Huggett: Yes.

The Chairman: And the same would apply, of course—this is personal income tax—to inventory allowances, which are more appropriate in... that is eliminated.

Mr. Huggett: That has been eliminated.

The Chairman: The bulk of that is in corporate tax.

Mr. Huggett: That is right, yes.

[Translation]

Le président: Oui, il ne court aucun risque.

M. Huggett: ... et que l'inflation atteint 10 p. 100, ses 1,000\$ ne valent plus que 900\$ à la fin de l'année. Par conséquent, il devrait pouvoir récupérer la pleine valeur de son placement avant de verser sa part de l'impôt, car nous savons tous que l'intérêt que rapporte une obligation dépend du taux d'intérêt réel et de l'inflation.

M. Dorin: Mais cela ne veut-il pas dire précisément que cette déduction n'est pas utile car, même si à court terme elle semble utile, à long terme, les taux d'intérêt auront fluctué. Ainsi, si vous placez la somme de 1,000\$ pour une période de 10 ans, il se peut fort bien que vous soyez compensé pour l'inflation, même s'il y a des hauts et des bas et si l'écart entre ce taux d'intérêt et le taux d'intérêt réel varie.

M. Huggett: Oui, mais l'ennui, c'est que cette compensation a été frappée par le fisc.

La même observation vaut pour les revenus de retraite, et elle est même plus appropriée, dans la mesure où jusqu'à une date fort récente, les pensionnés percevaient des retraites fixes. Ils avaient acheté une rente où les prestations versées par leur ancien employeur étaient fixes et elle n'augmentait jamais. Beaucoup de gens ont souffert de l'inflation pendant cette période.

Le président: À l'heure actuelle, ceux de plus de 65 ans bénéficient d'un abattement fiscal spécial de 2,500\$ ou de 2,250\$. À votre avis, est-ce juste d'offrir aux retraités un abattement fiscal de 1,000\$ et un autre abattement de 2,500\$ à ceux de plus de 65 ans?

M. Huggett: Effectivement, pourquoi quelqu'un obtiendrait-il un dégrèvement supplémentaire de 2,500\$ uniquement parce qu'il a 65 ans? Je ne sais pas si je peux justifier cette mesure en termes simples ou pas. Je comprends pourquoi un abattement fiscal est accordé aux retraités, car...

Le président: Est-ce uniquement à cause de l'inflation que cet abattement a été introduit?

M. Huggett: Oui.

Le président: Et quand l'a-t-il été?

M. Huggett: Je ne sais pas, mais je dirais vers 1975, 1977. Je n'ai pas la Loi avec moi.

Le président: Vous dites donc que ces deux abattements ont été accordés aux intéressés à cause de l'inflation, mais qu'il est difficile de les justifier maintenant que l'inflation a fléchi?

M. Huggett: C'est exactement cela.

Le président: Et pour les particuliers, la même observation vaut pour la déduction relative aux stocks qui a d'ailleurs été supprimée.

M. Huggett: Oui, elle a été supprimée.

Le président: Cela intéressait surtout les sociétés.

M. Huggett: Vous avez raison.

[Texte]

The Chairman: You mention here in the capital loss deduction... that is against the capital gains thing, really, and...

Mr. Huggett: No, this is the deduction that if you have capital losses and no capital gains, you could deduct \$2,000 against other income.

The Chairman: But you cannot accept it. It has to be against capital losses—prior to what?

Mr. Huggett: May 1985.

The Chairman: May 1985. That still carries on.

Mr. Huggett: That will disappear now, with the...

The Chairman: In due course it will disappear. What would happen if we just got rid of it right away? There would be a bunch of people, like myself, sitting with \$100,000 capital losses we would like to wipe out. What would happen?

Mr. Huggett: It is gone. You cannot claim it in 1986.

The Chairman: You can claim it if you use up all your capital gains allowance.

Mr. Huggett: No, you cannot deduct \$2,000 against other income any more. You could only deduct if you had capital losses in 1985 before the budget...

The Chairman: You can deduct it from capital gains, though?

Mr. Huggett: Oh, yes. But this is an allowance where you have losses...

The Chairman: You cannot claim it any more anyway. It is gone.

Mr. Dorin: Not that you could realize the loss after the budget, but if you realize a loss and you still have a residual there, can you claim the \$2,000 until it is...

• 2110

Mr. Huggett: No, not in 1986 and subsequent years.

The Chairman: Okay, what are these losses on private companies all about?

Mr. Huggett: That is the deduction you can get for what is called an active business investment loss. If you invest in a private company and lose your shirt and it is really a business you have been in, you can deduct half the loss against other sources of income.

The Chairman: Yes, that exemption was expanded in the February budget.

Mr. Huggett: That is right.

Mr. Dorin: For this one, is it necessary that it be incorporated, or could it be an unincorporated business?

Mr. Huggett: If it were an unincorporated business you would just have an operating loss, which you would deduct from other sources of income. But because people like to use corporations, they would incorporate the business and then

[Traduction]

Le président: Vous parlez ici de la déduction pour pertes en capital... Ces pertes sont déduites des gains en capital, en réalité, et...

M. Huggett: Non, si vous avez subi des pertes en capital et n'avez réalisé aucun gain en capital, vous pouvez déduire 2,000\$ de vos autres revenus.

Le président: Mais vous ne pouvez pas l'accepter. Cela doit être déduit des pertes en capital avant quelle date?

M. Huggett: Mai 1985.

Le président: Mai 1985. Cela dure toujours.

M. Huggett: Elle sera supprimée, avec le...

Le président: Elle sera supprimée en temps voulu. Que se produirait-il si elle était supprimée immédiatement? Des tas de gens, comme moi-même, voudront éponger leurs pertes en capital de 100,000\$, par exemple. Que se produirait-il?

M. Huggett: Elle a été supprimée. Vous ne pouvez pas la demander en 1986.

Le président: Vous y avez droit si vous vous servez de la déduction pour gains en capital.

M. Huggett: Non, vous ne pouvez plus déduire 2,000\$ de vos autres revenus. Vous ne pouviez déduire quoi que ce soit que si vous aviez subi des pertes en capital en 1985 avant le budget...

Le président: Mais vous pouvez déduire ces pertes de vos gains, non?

M. Huggett: Oh, oui. Mais cette déduction ne vaut que si vous avez subi des pertes...

Le président: De toute façon vous ne pouvez plus la demander. Elle a été supprimée.

M. Dorin: On ne peut plus déduire ces pertes depuis que le budget a été annoncé, mais si on subit une perte et qu'il nous reste quelque chose, a-t-on droit à la déduction de 2,000\$...

M. Huggett: Non, à partir de 1986, cela n'est plus possible.

Le président: Bien. Que représentent ces pertes provenant de sociétés privées?

M. Huggett: C'est une déduction à laquelle vous avez droit si vous avez subi une perte commerciale. Si vous investissez votre argent dans une société privée, que tout foire et que vous participiez activement à son exploitation, vous pouvez déduire la moitié des pertes de vos autres sources de revenu.

Le président: Oui, d'ailleurs cet abattement a été élargi dans le Budget du mois de février.

M. Huggett: Vous avez raison.

M. Dorin: Pour avoir droit à cet abattement, la société en question doit-elle avoir été constituée au préalable ou non?

M. Huggett: S'il s'agissait d'une entreprise non constituée en société, vous auriez tout simplement subi une perte d'exploitation, que vous pourriez déduire de vos autres sources de revenu. Mais comme les gens ont l'esprit d'entreprise, ils

[Text]

they would find themselves in the trap of not being able to offset the loss. So that is why that provision was brought in.

The Chairman: That is expanded now, though, is it not?

Mr. Huggett: Just in the definition of what constitutes a loss.

The Chairman: Okay. Now, you have a bunch of other things here. You have tuition fees and a \$50 allowance. What is all that about?

Mr. Huggett: That is simply the deduction to a student for the tuition fees he pays to the university.

The Chairman: And the \$50 is this monthly allowance that he...

Mr. Huggett: That is the amount he can deduct or that his parent or supporting relative can deduct if the student cannot use the \$50 a month.

The Chairman: Do you have any thoughts as to how we might simplify the system with that? There is a whole bunch of lines in the form about that.

Mr. Huggett: No. My solution, Mr. Chairman, would be stop funding the universities and the schools and give every student a voucher.

The Chairman: Okay. I have heard that one before. What would happen if you just eliminated the deduction?

Mr. Huggett: I do not think very much would happen.

Mr. Dorin: Marches on the Hill.

Mr. Huggett: They have to go to university because they cannot get a job.

The Chairman: If you gave them a larger personal deduction, would it be easier to do it that way?

Mr. Huggett: No, because then you would have to police it. I do not think you would gain anything from it.

Mr. Dorin: In reality, those deductions are not again probably all that costly. We have a real number here, but I mean per individual, because those people are going to be in relatively low marginal tax brackets. They are going to earn income for only three or four months a year.

Mr. Huggett: Yes. This figure is interesting, though. As you say, you think it is not costing the government anything because they do not have much in the way of income, but when you add it up over all the students in the country, you find there is \$55 million gone.

The Chairman: These medical expenses: Is that the 3% allowance?

Mr. Huggett: Yes, that is for people who are able to claim expenses in excess of 3%.

[Translation]

aient en général constituer leur entreprise en société et constatent par la suite qu'ils ne peuvent compenser leurs pertes. C'est la raison pour laquelle cette disposition a été introduite.

Le président: Elle a été élargie, cependant, non?

M. Huggett: La définition de «perte» a été élargie, effectivement.

Le président: Bien. Il y a maintenant toute une série de déductions ici. Que représentent ces frais de scolarité et cette déduction de 50\$?

M. Huggett: Les frais de scolarité versés à une université par un étudiant peuvent être déduits, c'est tout.

Le président: Et que représente cette déduction mensuelle de 50\$...?

M. Huggett: C'est une déduction à laquelle l'étudiant a droit ou à laquelle ses parents ou toute autre personne dont il est à la charge ont droit si l'étudiant ne peut utiliser ces 50\$ par mois.

Le président: Pensez-vous que nous puissions simplifier ce système? La feuille d'impôt comporte toute une série de lignes à ce sujet.

M. Huggett: Non. Monsieur le président, je proposerais de cesser de subventionner les universités et les écoles et de donner un bon à chaque étudiant.

Le président: Bien. Ce n'est pas la première fois que j'entends cela. Que se produirait-il si on supprimait cette déduction?

M. Huggett: Pas grand-chose, à mon avis.

M. Dorin: Il y aurait des manifestations sur la Colline du Parlement.

M. Huggett: Ils doivent fréquenter des universités car ils ne peuvent trouver d'emplois.

Le président: Si on augmentait l'abattement personnel auquel ils ont droit, cela permettrait-il de simplifier le système?

M. Huggett: Non, car il faudrait procéder à des vérifications. Je ne crois pas que le gouvernement y gagnerait quoi que ce soit.

M. Dorin: En réalité, ces déductions ne coûtent vraisemblablement pas si cher que cela. Un chiffre a été cité ici, mais pris individuellement, cela ne coûte pas cher, car les taux d'imposition de ces étudiants sont relativement peu élevés. Ils ne tirent de revenus que pendant trois ou quatre mois par an.

M. Huggett: Oui, mais ce chiffre est intéressant. Comme vous l'avez dit, on pense en général que cela ne coûte pas cher au gouvernement parce que ces étudiants n'ont pas beaucoup de revenus, mais pris collectivement, on s'aperçoit que ce chiffre s'élève à 55 millions de dollars.

Le président: Pour ces frais médicaux, s'agit-il de l'abattement de 3 p. 100?

M. Huggett: Oui, ceux dont les frais médicaux sont supérieurs à 3 p. 100 de leur revenu net y ont droit.

[Texte]

The Chairman: Charitable donations are \$515 million.

Mr. Huggett: Yes.

The Chairman: What is your view on the personal exemption? You have here personal exemption, with a little symbol behind it.

Mr. Huggett: That is just out of the book. These are the personal exemptions that everybody gets if he qualifies in filing his tax return. Sure, there is \$8 billion . . .

The Chairman: Is that your marital exemption, too? That is separate, is it?

Mr. Huggett: That is separate. The basic personal exemption is \$8 billion and the marital exemption is only \$1.3 billion, which suggests to me that only one-quarter of the people are married.

The Chairman: Yes. Is the federal tax deduction not eliminated now?

Mr. Huggett: That is eliminated now, yes.

The Chairman: You can draw a line through that one; it is gone. Now, the childrens' exemption is frozen at \$715 now and tied to the baby bonus, is it not?

Mr. Huggett: Yes.

The Chairman: So that essentially is eliminated.

Mr. Huggett: Well, it is not eliminated, but I suppose it will not increase in dollar amounts . . .

The Chairman: Yes.

• 2115

Mr. Huggett: Over the years.

The Chairman: What do you mean by relatives exemption?

Mr. Huggett: That is the deduction you can get if you support your parents or aunts or . . .

The Chairman: That is really one of the forms of personal deduction, though?

Mr. Huggett: It is sort of the equivalent to the marital exemption.

The Chairman: What would happen if we eliminated that?

Mr. Huggett: You would gain \$15 million.

Mr. Minaker: Mr. Chairman, I would not agree with that. Some of them probably would go on welfare, and we would end up paying 50% through the Canada Assistance Plan. So I do not think you can use that totally.

Mr. Huggett: No.

Mr. Minaker: We would end up paying 50% of the cost . . .

The Chairman: You have the Child Tax Credit here of \$1,435. Earlier this day I was speaking to the Minister of Revenue. What would happen if, instead of having a child tax credit, we used the income tax system the same as we use it for

[Traduction]

Le président: Nous avons 515 millions de dollars pour les dons de charité.

M. Huggett: Oui.

Le président: Que pensez-vous de l'exemption personnelle? Vous avez mis un astérisque à côté.

M. Huggett: C'est tiré du livre. Il s'agit des exemptions personnelles auxquelles tout le monde a droit s'il remplit une feuille d'impôt. Cela représente 8 milliards de dollars . . .

Le président: Cela comprend-il aussi l'exemption pour personne mariée ou est-ce à part?

M. Huggett: C'est à part. L'exemption personnelle de base représente 8 milliards de dollars et l'exemption pour personne mariée ne représente que 1,3 milliard de dollars, ce qui me donne à penser que seul un quart des contribuables est marié.

Le président: Oui. La déduction d'impôt fédéral n'a-t-elle pas été supprimée?

M. Huggett: Oui, elle l'a été.

Le président: Vous pouvez la biffer; elle a été supprimée. L'exemption pour enfants est fixée à 715\$ et est liée aux allocations familiales, n'est-ce pas?

M. Huggett: Oui.

Le président: Donc, cela aussi est supprimé.

M. Huggett: Non, ce n'est pas supprimé, mais je crois que son montant n'augmentera pas . . .

Le président: Oui.

M. Huggett: Au cours des années.

Le président: Qu'est-ce que vous entendez par abattement pour la parenté?

M. Huggett: La déduction permise si vous avez à votre charge vos parents, vos tantes ou . . .

Le président: Il s'agit d'une forme d'exemption personnelle, alors?

M. Huggett: Cela correspond à l'exemption pour conjoint.

Le président: Qu'arrive-t-il si on élimine cette exemption?

M. Huggett: Cela nous rapporterait 15 millions de dollars.

M. Minaker: Monsieur le président, je ne suis pas d'accord sur ce chiffre. Parmi ces personnes, il y en a qui deviendraient des assistés sociaux, nous devrions payer 50 p. 100 de leurs prestations par le truchement du Régime d'assistance publique du Canada. Le chiffre n'est donc pas acceptable.

M. Huggett: En effet.

M. Minaker: Nous paierions la moitié des prestations . . .

Le président: Vous avez un crédit d'impôt pour enfant de 1,435\$. J'ai eu l'occasion de parler au ministre du Revenu en début de journée. Que dites-vous de l'idée d'avoir recours au système de l'impôt sur le revenu, comme on le fait pour

[Text]

the determination of the guaranteed income supplement, and paid those persons who had a low income check-out, and eliminated some of those damn deductions out of the form?

Mr. Huggett: I think that might well be a good idea. This credit is income-related. If you earn over \$24,000, you do not get the credit, or it phases out. It does complicate things, because to get the credit, the individuals have to file a tax return and an awful lot of them would not otherwise have to file a tax return because they do not have enough taxable income. Thousands of returns are being filed just for the Child Tax Credit.

The Chairman: The same applies, of course, to the provincial sales tax credits and now we are going to have a federal sales tax credit. So what you are going to wind up is all sorts of people filing returns who really have no income at all and they file a return in order to get some money back.

Mr. Huggett: Yes, well, maybe that is a good idea. Maybe we need everybody on the tax department's rolls. It might help compliance. Somebody starts off by filing as a student, getting a \$25 credit and suddenly he is on the rolls and when he is out earning a few thousand dollars on the side, he will be asked to file a return. A lot of paper work but I think there is some merit in it.

The Chairman: You get used to paying tax.

Mr. Huggett: Yes.

The Chairman: Next you have a transfer of the spouse's federal tax reduction.

Mr. Huggett: That is gone now.

The Chairman: That is gone again.

Mr. Huggett: That is the \$200 that you could take if your spouse could not claim it.

The Chairman: Okay. The disabled and blind exemption we increased, did we not?

Mr. Huggett: I am not sure.

The Chairman: We broadened the base of it.

Mr. Huggett: We broadened it.

The Chairman: Does anybody have any questions on this page? Simon?

Mr. de Jong: —to compensate the blind people who will now have to pay federal sales tax on the dog food. I had an amendment to exempt them, in fact. Your party voted against me.

The Chairman: That was an effort at social conscience.

[Translation]

déterminer le supplément de revenu garanti, de supprimer le crédit d'impôt pour enfant et pour les personnes en-deçà d'un certain revenu, et de prévoir le versement d'un montant déterminé, ce qui permettrait d'éliminer quelques-unes de ces fiches déductions de la déclaration fiscale?

M. Huggett: C'est probablement une bonne idée. Le crédit est fonction du revenu. Si vous gagnez plus de 24,000\$, vous n'y avez pas droit ou vous ne recevez pas le plein montant. Cela complique les choses, car pour recevoir ce montant, il faut que les particuliers remplissent d'abord une déclaration d'impôt et parmi eux, il y en a beaucoup qui ne l'auraient pas fait autrement parce que leur revenu imposable n'est pas suffisamment élevé. Il y a des milliers de déclarations fiscales qui sont remplies uniquement pour obtenir le crédit d'impôt pour enfant.

Le président: La même chose s'applique, bien entendu, aux crédits de taxe de vente provinciale et maintenant, nous allons avoir un crédit de taxe de vente fédérale par-dessus le marché. On va donc voir toutes sortes de gens commencer à remplir des déclarations fiscales alors qu'ils ne gagnent pas un traitre sou mais que c'est la seule façon pour eux de recevoir quelque argent.

M. Huggett: Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée que le ministère du Revenu ait une liste complète des contribuables. Cela encouragerait peut-être les gens à payer leurs impôts. Les étudiants rempliraient leur première déclaration pour obtenir un remboursement de 25\$ et la minute où ils gagneront quelques milliers de dollars, on saura où les trouver s'ils remplissent leur déclaration. Cela représente de la paperasse, mais ça vaut la peine, je pense.

Le président: On s'habitue à payer des impôts.

M. Huggett: C'est vrai.

Le président: Le point suivant est le transfert du dégrèvement d'impôt fédéral du conjoint.

M. Huggett: Cela n'existe plus.

Le président: On l'a supprimé une fois de plus.

M. Huggett: Il s'agit des 200\$ que vous pouviez réclamer si votre conjoint n'était pas en mesure de le faire.

Le président: Bon. Nous avons augmenté les exonérations pour personnes aveugles et handicapées, n'est-ce pas?

M. Huggett: Je n'en suis pas certain.

Le président: Il y a plus de gens qui y ont accès.

M. Huggett: C'est exact.

Le président: Avez-vous des questions sur cette page? Simon?

M. de Jong: C'est une compensation pour les personnes aveugles qui doivent désormais payer la taxe de vente fédérale sur la nourriture pour animaux. J'avais présenté un amendement en vue qu'ils soient exonérés mais votre parti a voté contre.

Le président: Belle démonstration de conscience sociale.

[Texte]

Mr. de Jong: Well, it certainly showed a lack of social conscience by the government!

The Chairman: I thought the pet food one was really good, but even more importantly, I thought when we allowed the granola bar guys to get away without paying tax, that was an element of generosity. Of course that was only . . .

Mr. de Jong: That was because they bought off this committee with granola bars!

The Chairman: Bribery and corruption, would you not say?

Now, you have here another measure on the next page—it is not numbered, I see—of certain tax favoured income.

Mr. Huggett: We are into the corporate tax area now, Mr. Chairman.

The Chairman: All right.

Mr. Huggett: Again, this capital gains is the exemption of one-half of capital gains from tax.

The Chairman: So if I added the corporate and the personal, I get less than a million dollars.

Mr. Huggett: Right.

The Chairman: How much complication is there in the Income Tax Act, pages, exemptions and curative sections and paper work and forms, to catch that money?

• 2120

Mr. Huggett: Oh, about a quarter to 33 1/3% of the whole act.

The Chairman: So if you eliminated capital gains tax completely, you could reduce the book by one-third, as a major advance, for the cost of less than \$1 billion.

Mr. Huggett: I suppose.

The Chairman: I am wondering what the NDP would think about that. Do you think it would be fair to eliminate one-third of the complications to the Income Tax Act if the price is only \$1 billion?

Mr. de Jong: That would be in place, Mr. Chairman, of simplifying the Income Tax Act without the loss of \$1 billion. In fact, you might be able to simplify the Income Tax Act and gain an extra \$1 billion.

The Chairman: I was wondering whether if you just got rid of that \$1 billion of capital gains you might just pick it up in the efficiencies of the system. Particularly when you are looking at a \$450 billion economy, surely to goodness you could pick that up.

Small Business Development Bonds. They are gone now, effectively. They are just the . . .

Mr. Huggett: No, I believe they were extended, Mr. Chairman.

[Traduction]

M. de Jong: Ça montre certainement un manque de conscience sociale de la part du gouvernement!

Le président: J'avais trouvé ça bien qu'on n'impose pas de taxe de vente sur la nourriture pour animaux, mais ce que j'avais trouvé mieux, c'est que l'amateur de tablette granola ait lui aussi profité de notre générosité. Bien entendu, il s'agissait seulement . . .

M. de Jong: Parce que les membres du Comité se sont vendus pour des tablettes granola!

Le président: Alors, pots-de-vin, corruption?

Il y a une autre mesure de favoritisme fiscal à la page suivante. Tiens, il n'y a pas de numéro.

M. Huggett: Nous avons passé à l'impôt sur les sociétés, monsieur le président.

Le président: Très bien.

M. Huggett: La moitié des gains de plus-value ne sont pas imposables.

Le président: Si j'additionne l'impôt sur les sociétés et l'impôt sur le revenu des particuliers, ça me donne moins d'un million de dollars.

M. Huggett: C'est juste.

Le président: Cet impôt-là, dans quelle mesure est-ce qu'il complique la Loi de l'impôt sur le revenu? Combien de pages, d'exonérations, de chapitres, de paperasse, de formules cela représente-t-il?

M. Huggett: Oh, environ un quart ou un tiers de la loi actuelle.

Le président: Autrement dit, en abolissant l'impôt sur la plus-value, vous croyez réduire l'épaisseur de la loi d'un tiers à un coût inférieur à 1 milliard de dollars.

M. Huggett: Je suppose.

Le président: Je me demande ce qu'en diraient les Néo-démocrates. Pensez-vous que ça vaut la peine de dépenser seulement 1 milliard de dollars pour simplifier la Loi de l'impôt?

M. de Jong: Monsieur le président, il conviendrait de simplifier cette loi, sans pour autant dépenser 1 milliard de dollars. En fait, la simplification de la Loi de l'impôt pourrait vous rapporter 1 milliard de dollars de plus.

Le président: Ce milliard de dollars de manque à gagner pourrait être récupéré grâce à une amélioration de l'efficacité du système. Ça ne devrait pas être trop difficile avec une économie qui représente 450 milliards de dollars.

Les obligations pour l'expansion de la petite entreprise, ça n'existe bel et bien plus. Il s'agit simplement de . . .

M. Huggett: Non, monsieur le président, il y a eu sursis.

[Text]

The Chairman: Yes, I know. But they are only the bail-out bonds.

Mr. Huggett: That is right.

The Chairman: And while you are giving tax relief there, really you are talking about people who do not have taxable income anyway.

Mr. Huggett: That is right.

The Chairman: So the tax saving is to the banks or lending institutions. If they did not give those things—because they are only because of necessity—they probably would have a write-off, in which case you probably would not get the money anyway. Is that a fair statement?

Mr. Huggett: I am not sure I followed that one around the circle.

The Chairman: To qualify for a bail-out bond, you have to show you cannot pay.

Mr. Huggett: Yes, but then the bank loans you the money, and it gets that income tax-free under the bonds.

The Chairman: So really the bail-out bond is a bank bail-out bond.

Mr. Huggett: Yes.

The Chairman: We have done that before.

Mr. Huggett: And it cost them more than \$145 million, too.

The Chairman: I was wondering whether anything was to be gained by eliminating that at this point. Would we be better off to eliminate that provision and look after farmers in trouble through the Farm Credit Corporation, in a simpler fashion? What would your view on that be?

Mr. Huggett: The Small Business Development Bond does not just apply to farmers. It applies mainly to other businesses.

The Chairman: Yes.

Mr. Huggett: So you cannot relate the two. This is really for non-farming businesses, although a farm corporation presumably could qualify.

The Chairman: You have here accelerated depreciation as being something. Is there not a mistake in looking at that? We were on that the other day with Mr. Weyman, and what happened? If you accelerate the depreciation in one year, sure, there is a tax saving, but you cannot take that capital cost allowance in the next year . . .

Mr. Huggett: No, that is right.

The Chairman: —so then you pay more tax the next year. What is your view of the net?

Mr. Huggett: Obviously if you allow people to write off capital assets over, let us say, a three-year period, when the useful life is ten, there will be a saving to that company, individual, be it what it is, because he is getting deductions

[Translation]

Le président: Oui, je sais, mais seulement pour ceux à qui on a tendu une main secourable.

M. Huggett: C'est juste.

Le président: Mais vous parlez ici de dégrèvements fiscaux pour des gens qui en fait n'ont pas de revenu imposable.

M. Huggett: C'est juste.

Le président: Alors, ça ne rapporte qu'aux banques et aux institutions de crédits. Si elles refusaient ce secours en cas d'extrême nécessité, elles auraient probablement le droit de déduire le même montant; autrement dit, vous ne verriez jamais la couleur de cet argent. J'ai bien raison, n'est-ce pas?

M. Huggett: J'ai du mal à suivre votre raisonnement.

Le président: Si vous voulez qu'on vous tende une main secourable, il faut d'abord prouver que vous n'êtes pas en mesure de payer.

M. Huggett: C'est vrai, mais dans ce cas la banque vous prête l'argent nécessaire et l'intérêt que rapportent les obligations n'est pas imposable.

Le président: La main secourable joue donc en faveur des banques elles-mêmes.

M. Huggett: Eh oui.

Le président: Ça s'est déjà vu.

M. Huggett: Et ça a coûté plus de 145 millions de dollars.

Le président: Je me demande ce que ça nous rapporterait d'éliminer ce genre de choses. Ce serait plus simple d'aider les cultivateurs en difficulté par le truchement de la Société du crédit agricole. Pensez-vous que ça serait une meilleure solution?

M. Huggett: Ce ne sont pas seulement les cultivateurs, mais un grand nombre d'autres hommes d'affaires qui ont accès aux obligations d'expansion de la petite entreprise.

Le président: En effet.

M. Huggett: Il ne faut pas confondre les deux. Ça s'adresse surtout à des entreprises autres que les entreprises agricoles, même si, en principe, une entreprise agricole y aurait accès.

Le président: Vous considérez ici l'amortissement accéléré comme un avantage. N'y a-t-il pas erreur? On en a parlé l'autre jour avec M. Weyman. Si vous accélérez l'amortissement une année, cette année-là, vous payez moins d'impôt mais l'année suivante, vous ne pouvez plus réclamer d'amortissement . . .

M. Huggett: En effet, vous avez raison.

Le président: . . . de sorte que l'année suivante, vous payez plus d'impôt. Pensez-vous que ça s'équilibre?

M. Huggett: Bien entendu, si vous permettez aux gens d'amortir leurs biens immobiliers au cours d'une période de trois ans, alors que leur durée de vie utile est de dix ans, le propriétaire, qu'il s'agisse d'une société ou d'un particulier, va profiter de ces exonérations plus vite et va donc y gagner. C'est

[Texte]

faster. So in effect, if you will, he has got a tax-free loan from the government.

The Chairman: Right.

Mr. Huggett: It is a widely accepted measure. It has been with us since 1951, I believe, when we shifted from straight-line depreciation over the useful life to the capital cost allowance system.

The Chairman: When we did that, did we really improve the system? What is your view, as a public accountant, of that?

Mr. Huggett: You certainly, certainly, made it a heck of a lot simpler in record keeping.

• 2125

The Chairman: Because you have created the class system...

Mr. Huggett: Yes, because you have created the class system. But prior to that you had to keep track of all the assets acquired in each particular year. I do not know what the schedule for the Hudson's Bay Co. looked like, but if it was incorporated in 1679 or something, they probably had all the years down for each type of asset.

The Chairman: Yes.

Mr. Huggett: The capital cost allowance system simplified things immeasurably, made it a lot easier for corporations and for the revenue people in checking out the claims.

In terms of the economic benefits, from allowing accelerated write-offs, if you want to call them that, I do not know...

The Chairman: Does anybody have any questions on that?

Mr. Dorin.

Mr. Dorin: I have one question. In essence, you say that the Hudson's Bay Co. would not have to keep all these records because of the capital cost allowance system. But do you not, as a public accountant, still require them to keep them so that they can calculate the book depreciation, which you then compare to the capital cost allowance to come up with the deferred taxes?

Mr. Huggett: In most cases of small business, no, they use the capital cost allowance rates. The large corporations, yes.

Mr. Dorin: But I am saying, anybody who records deferred taxes, in essence, which is anybody of any substantial size, is still going to have to keep all those records—for instance, the Hudson's Bay Co..

Mr. Huggett: Yes, but you simplify them and boil them down.

The Chairman: In any event, this is where we create this concept of deferred taxes, and you remember "bum-air" and all the rest of it.

[Traduction]

comme si le gouvernement lui avait consenti un prêt sans intérêt.

Le président: Vous avez mis le doigt dessus.

M. Huggett: C'est une disposition très populaire qui remonte, je pense, à 1951, au moment où nous avons laissé tomber l'amortissement pur et simple qui s'appliquait à la durée de vie utile pour adopter le système d'amortissement du coût d'immobilisation.

Le président: Est-ce que c'était vraiment un meilleur système? Vous qui êtes comptable, dites-nous ce que vous en pensez?

M. Huggett: L'ancien système était meilleur, bien sûr, car la tenue des livres comptables était beaucoup moins compliquée.

Le président: Parce qu'on a créé un système avec des catégories...

M. Huggett: Précisément. Mais avant cela, il fallait inscrire tous les avoirs acquis au cours d'une année particulière. Je ne sais pas de quoi a l'air le bilan de la compagnie de la Baie d'Hudson; elle a refait sa charte vers 1679 et chaque type d'avoir acquis au fil des ans devait figurer sur la liste.

Le président: Oui.

M. Huggett: Le nouveau système a simplifié immensément les choses; il est beaucoup plus facile désormais pour les sociétés et pour les agents de l'impôt de faire des vérifications.

Quant à l'avantage pécuniaire que représentent les amortissements accélérés puisque c'est le terme choisi, je me demande si...

Le président: Quelqu'un a-t-il une question là-dessus?

Monsieur Dorin.

M. Dorin: J'ai une question. Ce que vous nous dites, en fait, c'est qu'avec le nouveau système la compagnie de la Baie d'Hudson n'a plus besoin de conserver un registre complet de tous ses avoirs. Mais vous, les comptables, vous exigez que la compagnie continue à le faire pour vous permettre de calculer l'amortissement comptable, que vous comparez ensuite à l'amortissement du coût d'immobilisation pour calculer le montant des impôts différés, n'est-ce pas?

M. Huggett: Pas pour les petites entreprises qui utilisent les barèmes de l'amortissement au coût d'immobilisation. C'est le cas pour les grosses sociétés.

M. Dorin: Ce que je disais, c'est que toute entreprise qui enregistre son impôt différé est une entreprise d'une certaine taille; il lui faut donc tenir ce registre et c'est le cas, entre autres, de la compagnie de la Baie d'Hudson...

M. Huggett: Effectivement, mais ces registres sont beaucoup plus simples.

Le président: Quoi qu'il en soit, vous vous souvenez sûrement dans quelles circonstances cette notion d'impôt différé a vu le jour.

[Text]

Mr. Huggett: That is right.

The Chairman: Yes. Mr. de Jong remembers that. Come on, Mr. de Jong, let us get some questions in here.

Mr. de Jong: It is getting to 9.30 p.m. and I did have another engagement at 9.30 p.m..

I wanted to ask really my most important question, and it is a general question. As we have gone through the items, both individually and personally, there were always thoughts behind each item, either a social-policy thought or an economic-development thought, in terms of creating more investment, creating more jobs in certain sectors and parts of the country, helping with day care or whatever. This is done through the tax system. Would you say that doing it through the tax system, rather than direct expenditure, is a more efficient and more accountable way? Or would you think that accomplishing economic and social goals through direct expenditures, rather than through the income tax system, is a more efficient way and has a larger amount of credibility and accountability?

Mr. Huggett: No; simply no. I think using the tax system for these things is superior to cash handouts or grants. When you are in the situation of handing out cash grants, you have to decide whether the claimant is eligible. It is a question of judgment. It is a question of going through layers of civil servants to determine whether you qualify or not. Whereas in the tax system, there it is, you qualify or you do not. You claim it. Yes, you are audited, and sometimes it is disallowed. But I think that is a much more efficient way of doing it, rather than a large bureaucracy with bundles of dollar bills to hand out.

The Chairman: Mr. Minaker.

Mr. Minaker: How are we going to get around regional disparities, like they might have in the Maritimes, to get people to invest or develop or expand?

Mr. Huggett: I do not know.

Mr. Minaker: Do you think it would be through the tax system?

Mr. Huggett: If I did, I would be very welcome down in the Maritimes.

Mr. Minaker: Do you think your proposal of the tax system rather than, say, cash grants...

Mr. Huggett: You may want to top up the tax system, which is supposedly essentially neutral, vis-à-vis areas certainly. You may want to top it up with special provisions for certain areas, as we have done with the northern allowances for people in the Territories.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): There are tax incentives, in Cape Breton particularly, through the investment tax credits. They are continued in so far as Cape Breton is concerned.

[Translation]

M. Huggett: Et comment!

Le président: Oui, monsieur de Jong s'en souvient. Allez, monsieur de Jong, posez-lui donc quelques questions.

M. de Jong: Il est près de 9h30 et je suis pris ailleurs à 9h30.

La question la plus importante que je voulais poser est en fait une question générale. Chaque mesure fiscale étudiée concernait soit les particuliers, soit les sociétés, et chacune avait sa raison d'être: promotion sociale ou économique—encourager les investissements, créer plus d'emplois dans certains secteurs et dans certaines régions du pays, aide aux garderies, etc. Toutes ces mesures sont des mesures fiscales. Pensez-vous que la législation fiscale se prête mieux à la réalisation d'objectifs socio-économiques qu'un système de financement direct? Est-ce un système plus efficace, plus crédible, plus responsable?

M. Huggett: Bien sûr que oui. Il est toujours préférable de recourir au régime fiscal plutôt qu'aux subsides ou aux subventions. Les demandes de subsides et subventions doivent être analysées par plusieurs paliers de fonctionnaires avant d'être jugées admissibles. La décision est un jugement de valeur. Il s'agit de mesures fiscales, soit qu'on est admissible, soit qu'on ne l'est pas. Vous réclamez l'exonération, on vérifie et votre demande est parfois rejetée. C'est toutefois une façon beaucoup plus efficace de procéder plutôt que de faire distribuer les largesses du gouvernement par des fonctionnaires.

Le président: Monsieur Minaker.

M. Minaker: Si on veut éliminer les disparités régionales, il va falloir convaincre les gens de s'établir dans les régions défavorisées comme les Maritimes, ou d'agrandir leurs installations. Comment s'y prendre?

M. Huggett: Je l'ignore.

M. Minaker: Choisiriez-vous le régime fiscal?

M. Huggett: Si c'était mon choix, je deviendrais populaire dans les Maritimes.

M. Minaker: Pensez-vous que votre idée de remplacer les subsides par les mesures fiscales...

M. Huggett: Le régime fiscal est neutre en principe et certaines régions devraient être favorisées. On pourrait donc avoir des dispositions spéciales pour ces régions, comme on l'a fait pour ceux qui se sont établis dans les Territoires du Nord-Ouest.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Certaines régions jouissent d'allègements fiscaux sous forme de crédits d'impôt. C'est encore le cas du Cap-Breton.

[Texte]

[Traduction]

• 2130

Mr. Huggett: Yes. So you can do it in the tax system selectively. I guess, generally, businessmen oppose selective measures unless there is a really real need.

The Chairman: I have one other item. All right, Geoff, go ahead.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Thank you, Mr. Chairman. I wanted to ask Mr. Huggett: Faced with having to pare \$3 billion out of these selective tax measures, which ones would you aim at? I ask you that from your perspective as a practitioner in terms of simplification and in terms of your idea of eliminating the ones that provide, shall we say, the least incentive or the least benefit or may have outlived their usefulness in your opinion?

Mr. Huggett: I would have started with the inventory allowance and then . . . I am getting myself in a little dangerous water here, Mr. Chairman. I suppose I can respond to the question. I would come back . . .

If you are dealing with the personal side, certainly I would get rid of the \$1,000 deduction for investment income and maybe the pension income deduction, on the basis that inflation is not running at double-digit figures. Now, whether you would just reduce it to, let us say, \$500 or eliminate it completely, I do not know.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): That is one.

Mr. Huggett: That is one. I do not see how you could tax the investment income on life insurance, so that does not go. I would go for home-owner grants, but I presume they are pretty well phased out anyhow.

The Chairman: Yes.

Mr. Huggett: Yes, I would like to go for government lotteries and race-track winnings to see if I could get something there. The MURBs are gone. You cannot do anything with alimony, I do not think. I guess if you pressed me for more money, I would have to go down to the exemptions and reduce them. Maybe you could tax clergymen's residences and MPs' expense allowances and volunteer firemen's allowances and the Governor General, but . . .

The Chairman: I could stir up a good constituency against you there.

Mr. Huggett: I got a chance to get in that dig again.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): On the corporate side, do you see any benefit, for example, in trying to match the capital cost allowance rates better with reality?

Mr. Huggett: Yes, I would have to agree with that. If you had asked me that question five years ago, I would have said no. But they have done studies in Great Britain and in the United States now, and they have more or less concluded that fast write-offs and so on were wonderful at the time but it may be a misdirection of the economy. So certainly, I would have to go with that.

M. Huggett: Effectivement, vous pouvez utiliser le régime fiscal de façon sélective. Je suppose qu'en général, les hommes d'affaires sont contre les mesures sélectives, à moins qu'elles ne soient vraiment nécessaires.

Le président: J'ai un autre sujet à aborder. Bon, Geoff, allez-y.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Merci, monsieur le président. J'ai une question pour M. Huggett. Si vous deviez récupérer 3 milliards de dollars en éliminant les mesures fiscales sélectives, lesquelles sacrifieriez-vous? Je m'adresse à vous en tant que spécialiste de la simplification; quelles sont à votre avis les mesures les moins productives, les moins profitables ou les plus désuètes?

M. Huggett: Je commencerais par l'amortissement de l'inventaire et ensuite . . . J'ai peur de trop m'aventurer, monsieur le président. Je peux quand même essayer de répondre à la question. Je reviendrai . . .

Si vous parlez de l'impôt sur le revenu des particuliers, j'éliminerais certainement l'abattement de 1,000\$ pour les revenus de placement et peut-être aussi l'abattement pour les revenus de pensions, vu que le taux d'inflation est inférieur à 10 p. 100. On pourrait ramener cet abattement à 500\$ ou l'éliminer purement et simplement, je ne sais pas.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Et d'une!

M. Huggett: Et d'une. Je vois mal comment on pourrait taxer le revenu d'une police d'assurance-vie, alors celle-là ne marche pas. Je supprimerais les subventions à l'achat d'une propriété, mais je suppose que c'est pratiquement déjà fait.

Le président: C'est fait.

M. Huggett: Après cela, je verrais s'il y a quelque chose à gratter auprès des gagnants à la loterie ou aux courses de chevaux. Les IRLM, cela n'existe plus, et je ne pense pas qu'on puisse toucher aux pensions alimentaires. Si c'est de l'argent que vous voulez, ce qu'il faut faire c'est diminuer les exonérations. On pourrait peut-être taxer les presbytères, les indemnités parlementaires, les indemnités des sapeurs-pompiers bénévoles et celles du Gouverneur général, mais . . .

Le président: Je n'aurais pas de mal à rallier des gens contre vous, dans ce cas-là.

M. Huggett: Je n'ai pas pu résister à la tentation.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Quant à l'impôt sur les sociétés, pensez-vous qu'on aurait intérêt à adopter des allocations du coût en capital plus réalistes?

M. Huggett: Je dois bien l'admettre. Si vous m'aviez posé la question il y a cinq ans, ma réponse aurait été négative. Mais on a fait des études en Grande-Bretagne et aux États-Unis, qui ont conclu que si les amortissements rapides avaient donné d'excellents résultats dans l'immédiat, ils se sont révélés par la suite moins bénéfiques pour l'économie. Je suis donc obligé d'être d'accord avec vous.

[Text]

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): There is one other thing I want to raise, Mr. Chairman, and that is the matter of the patronage dividends, on the first page, of the corporate tax. In essence, is most of that not reportable by the individual owners of the...

Mr. Huggett: Yes, I think so. That figure, I would say, is not reality.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): It is pretty much awash, is it not?

Mr. Huggett: Yes. Where it may not be awash is: If somebody belongs to a co-operative for buying groceries and gets a patronage dividend on his groceries, he will not pay tax on it; but to the extent that it is any business expense, then the dividend is income and it is offset.

You see, this is the way they gather the statistics. They gather it from the corporate returns, I presume, and there is somewhere a deduction for the patronage dividend. They are not picking up the other side.

• 2135

The Chairman: On that page we wiped out inventory allowance, investment tax credits again. You could not get rid of bad debts, I presume, could you?

Mr. Huggett: No. The banks would wish you could.

Mr. Dorin: Let us leave exploration development expenses and earned depletion allowances. It does not work like that any more, does it?

Mr. Huggett: I am not sure. Individuals can get earned depletion. I just do not know on the corporate side. I will have to pass on that one.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): May I ask one more question? The investment tax credits are in the process of being phased out, as announced in the February budget. Again, based on your experience and judgment, do you feel that those investment tax credits were justified back in 1976 when they were initiated? Have they been useful in any way?

Mr. Huggett: I would say that at the time of their introduction they were justified or else they would not have been introduced. But I think of many measures in the tax area, they get introduced for a particular reason, and then of course if you want to withdraw them, everybody jumps up and screams. It is easy to introduce a measure; it is hard to withdraw it.

But I think the government, quite rightly, can look at these things each year, and say, well now, this year we do not need it any more. I have no problem with that. I think that sort of review should be an ongoing thing, and I guess that is why this document is published, and to that extent it is useful.

The Chairman: One thing you mentioned coming in here, and you have mentioned before, is you think a great deal of simplification could be achieved if we were to get somebody who wrote the Income Tax Act in English to write it in a form

[Translation]

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Il y a un autre point que j'aimerais soulever, monsieur le président, celui des ristournes, à la première page de l'impôt sur les sociétés. Est-ce que ce n'est pas la responsabilité des propriétaires de déclarer...

M. Huggett: C'est leur responsabilité, j'imagine. Ce chiffre n'est pas réaliste.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Cela ne représente pas grand-chose, si?

M. Huggett: Si. Prenez par exemple quelqu'un qui est membre d'une coopérative où il achète son épicerie: il profite d'une ristourne et il ne paie pas d'impôts sur cette ristourne; mais si la ristourne représente des frais d'entreprise, elle représente aussi un revenu et cela s'équilibre.

Mais cela ne s'équilibre pas dans les statistiques, puisqu'ils prennent uniquement leurs statistiques dans les déclarations d'impôt des sociétés où ces ristournes figurent comme dépenses.

Le président: Sur cette page, nous avons déjà fait sauter l'amortissement pour inventaire et les crédits d'impôt à l'investissement. Vous ne voulez tout de même pas faire sauter aussi les mauvaises créances?

M. Huggett: Non, même si les banques le souhaitent.

M. Dorin: Laissons de côté l'amortissement des frais d'exploration au Canada et les indemnités pour épuisement. Ce n'est plus la même chose qu'avant, n'est-ce pas?

M. Huggett: Je n'en suis pas certain. Les particuliers peuvent réclamer l'indemnité pour l'épuisement. Je ne sais pas au juste ce qu'il en est des sociétés. Quelqu'un d'autre devra reprendre.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Me permettez-vous encore une question? Les crédits d'impôt à l'investissement sont en voie de disparition, comme on l'a annoncé dans le budget de février. Là encore, d'après votre expérience, pensez-vous que ces crédits d'impôt à l'investissement étaient justifiés en 1976, au moment de leur adoption? À quoi ont-ils servi?

M. Huggett: Je dirais qu'au moment de leur adoption, ils étaient justifiés, ou alors on ne les aurait pas adoptés. Il arrive bien souvent que vous adoptiez une mesure fiscale dans un but précis, mais quand vous décidez de la supprimer, tout le monde crie au meurtre. Adopter une mesure, c'est facile; l'abolir, ça l'est beaucoup moins.

Et pourtant, le gouvernement est justifié de décider chaque année qu'une mesure est devenue désuète. C'est le genre de chose qu'on devrait faire régulièrement. C'est probablement la raison d'être de ce document et son utilité.

Le président: Vous l'avez dit en arrivant, et ce n'est pas la première fois, que l'on pourrait grandement simplifier nos mesures fiscales si on les rédigeait dans une langue simple et claire et facile à comprendre. Pourriez-vous développer votre pensée?

[Texte]

and a style that would make it readable. Would you like to expand on that?

Mr. Huggett: It is just, Mr. Chairman, that all the provisions we have in the act—the special rates of tax, or the special allowances, or the special deductions, all of which are sort of in the name of equity and fairness—are put in there, and the language is something that virtually nobody can understand. There is a drafting style to the act that is just not English, and it takes a battery of lawyers and one or two accountants who can understand it to interpret the provisions. And when you have something that is as broadly based and affects so many people who cannot look at the act and say yes, I have to report this, or yes, I can do that, because they cannot understand it, then I think something is wrong.

The Chairman: Do other countries have an act written in language or in a style that is easier to read than ours?

Mr. Huggett: Yes. The U.S. Internal Revenue Code, which I would not hold up as being a paragon of virtue, by any manner of means, is an awful lot easier to read.

The Chairman: How about the Brits? Or do they copy us?

Mr. Huggett: Well, they do not speak English.

Mr. Dorin: How about France?

Mr. Huggett: I do not know about the French code; I have not looked at it. You could not copy the British act because it is hard for a Canadian to understand their use of words, which obviously is better English than we use, but it is still difficult conceptually.

But we could certainly make our act a lot more readable if we could find somebody, or a group of people, to take the existing act and put it into a better form.

The Chairman: In other words, that would mean putting the definitions in a definition section, and the deductions in a deduction section, and—

• 2140

Mr. Huggett: And, when you had to refer to another section in one section, you would indicate what that section was all about. At the moment you can go through some provisions and you are reading through and it says “except for” and then it lists a whole bunch of other sections or subsections. So you sit there and say: Well, I do not know what that one is. You look it up: Oh, that does not apply. You go on to the next one; you look it up: That does not apply. If they were described in the original section then you would know that you did not have to look at those things.

The Chairman: Some people have suggested to us that you should have a general taxing section in a particular item of tax and then sections that are exempted or are the exceptions so if you looked at the general section then in most cases you could understand it pretty simply and from then on you might have some fancy wording in terms of the exemptions or to handle the esoteric activities of the human mind.

[Traduction]

M. Huggett: Voyez-vous, monsieur le président, toutes les dispositions contenues dans la loi—barèmes, indemnités, dégrèvements—dont le but est de traiter les contribuables de façon équitable, sont couchées dans une langue qui est pratiquement incompréhensible. La loi a son style qui lui est propre. Ce n'est pas du français et ça prend un peloton d'avocats et deux ou trois comptables pour la comprendre et en interpréter les dispositions. Or, la plupart des gens à qui cette loi s'adresse ne sont pas en mesure de voir les dispositions qui s'appliquent à eux parce qu'ils ne comprennent pas la loi. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond.

Le président: Est-ce que les lois fiscales des autres pays ont un style ou une langue plus clair que chez nous?

M. Huggett: Certainement. Le *Internal Revenue Code* des États-Unis, qui est loin d'être un modèle, quel que soit l'angle sous lequel on se place, est beaucoup plus facile à lire pourtant.

Le président: Et les Britanniques? Est-ce qu'ils font comme nous?

M. Huggett: Ce n'est pas de l'anglais.

M. Dorin: Et les Français?

M. Huggett: Je ne suis pas au courant pour les Français; je n'ai jamais lu leurs lois. L'anglais utilisé dans la loi britannique est supérieur au nôtre, mais difficilement utilisable, car la conception britannique et leur usage des mots diffèrent des nôtres.

Et on pourrait certainement avoir une loi beaucoup plus facile à lire si on confiait la rédaction à quelqu'un ou à un groupe de gens.

Le président: En d'autres termes, on mettrait les définitions dans un chapitre spécial et les abattements dans un chapitre spécial et...

M. Huggett: Et quand dans un article on ferait mention d'un autre article, on en donnerait le contenu. À l'heure actuelle, quand vous avez fini d'éplucher une disposition, vous lisez «sauf» et vous trouvez toute une liste d'autres articles ou alinéas mentionnés. Vous vous dites alors: celui-là, je ne sais pas à quoi il s'applique. Vous faites vos recherches et vous vous apercevez que ça ne s'applique pas. Vous passez au suivant: il ne s'applique pas non plus. Si on vous en avait donné une description dans l'article original, vous n'auriez pas eu besoin de perdre votre temps.

Le président: On nous a suggéré d'avoir un article général pour un point fiscal particulier qui donnerait la liste des articles qui sont exonérés ou la liste des exceptions; ainsi, en jetant un coup d'oeil sur l'article général, vous pourriez dans la plupart des cas comprendre facilement ce dont il s'agit; quant aux élucubrations ampoulées des cerveaux fumeux, elles trouveraient leur échappatoire dans la description des exonérations.

[Text]

Mr. Huggett: That would be a remarkable improvement because the way it is drafted now you have one long sentence that has the general charging section and then all the exceptions, all in one long sentence.

The Chairman: That is what I find. I find I have a hell of a time reading a section because I have to find my subject and verb and then I have to outride the clauses until I can figure out what it says.

Mr. Huggett: That is right. It is getting to a point where it is almost impossible for anybody to read it. So I am firmly convinced that we need a new style of drafting.

The Chairman: What would happen if we got rid of the preciseness in the act; in other words, we went back to the old system of reasonableness, leaving it to the courts to determine whether a person had brought himself under the terms of an exemption or not? That would take away some of the certainty of the act, but to most people it would not matter.

Mr. Huggett: I still think an act has to be reasonably certain as to what it is seeking to tax. You must look for certainty in the thing. You cannot . . .

The Chairman: I know, but we have these concepts called "reasonableness" and "fair" and so on in the Criminal Code, on which we were prepared to send people to a bird cage for long numbers of years.

Mr. Huggett: Yes, but are you going to . . .

The Chairman: Is liberty of less value than tax?

Mr. Huggett: I guess my reply would be that if you are going to force me to go to the courts because of a \$20 deduction I have claimed then you are denying me justice because I will not go to the courts for that and you put me in the hands of the Revenue Canada officials.

The Chairman: You might if you thought you could persuade a judge of the reasonableness of your cause.

Mr. Huggett: Yes, but, my goodness, we have how many cases a year already when we have a so-called certain act? If it was left to the courts to interpret all of the provisions then they would be swamped.

The Chairman: I think the time, as Simon explained, has already passed, and I believe indeed passed by 15 minutes now. Does anybody have any further questions?

May I, on behalf of you all, thank our witness, who has been, as always, most enlightening and stimulating and all the rest of it.

Mr. Huggett: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: I thank you for preparing your introductory remarks and a new look at the tax expenditures.

[Translation]

M. Huggett: Ce serait certainement une amélioration; dans le libellé actuel, l'article général est une phrase interminable suivie d'une autre phrase interminable, qui regroupe toutes les exceptions.

Le président: C'est bien mon avis. J'ai un mal de chien à lire un article parce que je dois retrouver d'abord mon sujet et mon verbe et avant de comprendre ce que l'on veut dire, il faut que je débarrasse la phrase de toutes les propositions subordonnées.

M. Huggett: C'est bien vrai. En fait, il n'y a pratiquement plus personne qui est capable de lire la loi. Je suis fermement convaincu que ce qu'il nous faut, c'est un nouveau style de rédaction.

Le président: Qu'arriverait-il si on y perdait en précision? En d'autres termes, si l'on revenait au bon vieux système du doute raisonnable et qu'on laissait aux tribunaux le soin de déterminer si l'exonération est justifiée ou pas? La loi y perdrait en précision, mais la plupart des gens n'en ont rien à faire.

M. Huggett: Je pense que la loi doit quand même préciser ce qui est visé par la mesure fiscale. Il faut être sûr. Il n'est pas possible de . . .

Le président: Je sais, mais on retrouve ces notions de «raisonnable» et «juste» dans le code criminel et ça ne nous empêche pas de mettre les gens derrière les barreaux pendant de longues années.

M. Huggett: Effectivement, mais allez-vous . . .

Le président: Est-ce que la liberté est moins importante que les impôts?

M. Huggett: Si vous me forcez à m'adresser aux tribunaux parce que vous m'avez refusé un abattement de 20\$, je vous répondrai dans ce cas que c'est un déni de justice parce que je ne m'adresserai pas aux tribunaux pour ce montant et je me trouverai donc à la merci des agents du fisc.

Le président: Vous feriez peut-être appel à un tribunal si vous aviez des chances à votre avis de convaincre le juge que vous avez raison.

M. Huggett: Effectivement, mais avec la loi actuelle, soit disant à toute épreuve, Dieu sait le nombre de litiges que nous avons chaque année devant les tribunaux! Si on laissait aux tribunaux le choix d'interpréter toutes les dispositions de la loi, ils seraient débordés.

Le président: C'est l'heure, comme disait Simon. En fait c'était déjà l'heure il y a 15 minutes. Est-ce qu'il reste des questions?

En votre nom à tous, permettez-moi de remercier notre témoin, qui a manifesté sa verve habituelle et éclairé notre lanterne.

M. Huggett: Merci, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie d'avoir préparé un exposé à notre intention et de nous avoir offert une perspective nouvelle sur les dépenses fiscales.

[Texte]

We have a full meeting tomorrow where we have two directors of the Bank of Canada to be examined, and our budget for the year. That will be interesting.

This meeting stands adjourned.

[Traduction]

Nous avons une journée chargée demain avec les deux directeurs de la Banque du Canada qui comparaissent, et notre budget pour l'année. Ce sera intéressant.

La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESS—TÉMOIN

From Coopers and Lybrand:

Don Huggett, F.C.A.

De Coopers and Lybrand:

Don Huggett, expert-comptable agréé.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 7

Wednesday, April 16, 1986

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 7

Le mercredi 16 avril 1986

Président: Don Blenkarn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Finance and Economic Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 103 and 104, review of
Order in Council appointments to the Board of
Directors of the Bank of Canada

Business of the Committee

CONCERNANT:

Conformément aux articles 103 et 104 du Règlement,
étude des nominations par décret du Conseil
d'administration de la Banque du Canada

Travaux du Comité

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85-86

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985-1986

STANDING COMMITTEE ON FINANCE
AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: Geoff Wilson

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES
ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: Geoff Wilson

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Paul McCrossan

George Minaker
Aideen Nicholson
Nelson A. Riis
Norman Warner

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

ORDERS OF REFERENCE

Pursuant to Standing Order 103, the following Orders in Council were referred to the Committee:

Tuesday, April 8, 1986

—P.C. 1986-803, dated April 2, 1986, approving the appointment of Mr. Brian Richard Heidecker of Coronation, Alberta, as Director of the Bank of Canada—Sessional Paper No. 331-8/4I.

—P.C. 1986-808, dated April 2, 1986, approving the appointments of Mr. Leslie Murray Little, Q.C., Vancouver, British Columbia and Frederick Eardley Hyndman, Charlottetown, Prince Edward Island as Directors of the Bank of Canada—Sessional Paper No. 331-8/4H.

ORDRES DE RENVOI

Conformément aux dispositions de l'article 103 du Règlement, les nominations par décret suivantes ont été renvoyées au Comité:

Le mardi 8 avril 1986

—C.P. 1986-803, en date du 2 avril 1986, approuvant la nomination de M. Brian Richard Heidecker, de Coronation (Alberta), à titre d'administrateur de la Banque du Canada—Document parlementaire n° 331-8/4I.

—C.P. 1986-808, en date du 2 avril 1986, nommant M. Leslie Murray Little, C.V., Vancouver, (Colombie-Britannique) et M. Frederick Eardley Hyndman, Charlottetown, (Île-du-Prince-Édouard), à titre d'administrateur de la Banque du Canada—Document parlementaire n° 331-8/4H.

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, APRIL 16, 1986
(8)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 7:36 o'clock p.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Murray Dorin, Paul McCrossan, George Minaker, Aileen Nicholson and Nelson Riis.

Other Member present: Blaine Thacker.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Terrence J. Thomas and Laurent Desbois, Research Officers.

Witnesses: From the Board of Directors of the Bank of Canada: Brian R. Heidecker and Frederick E. Hyndman.

The Committee proceeded to the consideration of the Order in Council appointments to the Board of Directors of the Bank of Canada of Brian R. Heidecker and Frederick E. Hyndman—Sessional Papers No. 331-8/4I and No. 331-8/4H. (*Referred on Tuesday, April 8, 1986.*)

The witnesses answered questions.

Bill Attewell moved,—That this Committee approve the Orders in Council appointments to the Board of Directors of the Bank of Canada of Brian R. Heidecker and Frederick E. Hyndman.

After debate, the motion was, by unanimous consent, withdrawn.

At 8:30 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 8:36 o'clock p.m., the sitting resumed.

Bill Attewell moved,—That the Committee approve the budget for direct costs of \$657,360, presented by the Chairman, for the period of April 1st, 1986 to March 31, 1987; and that the Chairman be instructed to table the budget before the Liaison Committee and ultimately to the Board of Internal Economy.

After debate, the question being put on the motion, it was agreed to.

At 9:03 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 16 AVRIL 1986
(8)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 19 h 36, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Murray Dorin, Paul McCrossan, George Minaker, Aileen Nicholson, Nelson Riis.

Autre député présent: Blaine Thacker.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du parlement: Terrence J. Thomas, Laurent Desbois, attachés de recherche.

Témoins: Du Conseil d'administration de la Banque du Canada: Brian R. Heidecker et Frederick E. Hyndman.

Le Comité procède à l'étude des nominations par décret du conseil, de Brian R. Heidecker et de Frederick E. Hyndman, au Conseil d'administration de la Banque du Canada—Documents parlementaires n^{os} 331-8/4I et 331-8/4H. (*Déférés le mardi 8 avril 1986.*)

Les témoins répondent aux questions.

Bill Attewell propose,—Que le présent Comité approuve les nominations par décret du conseil, de Brian R. Heidecker et de Frederick E. Hyndman, au Conseil d'administration de la Banque du Canada.

Après débat, la motion est retirée à l'unanimité.

A 20 h 30, le Comité interrompt les travaux.

A 20 h 36, le Comité reprend les travaux.

Bill Attewell propose,—Que le Comité approuve le budget de 657,360\$ que le président a présenté en prévision des dépenses directes, pour la période allant du 1^{er} avril 1986 au 31 mars 1987; et que le président reçoive instruction de déposer le budget sur le bureau du Comité de liaison et, en dernier lieu, sur celui du Comité d'économie interne.

Après débat, la motion est mise aux voix et adoptée.

A 21 h 03, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Wednesday, April 16, 1986

• 1937

The Chairman: I call the meeting to order. We have three matters to attend to tonight. The first is a question of the approval process under the appointments of people to the Public Service of Canada, appointments that some people wind up calling patronage appointments and other people call public service appointments. In any event, these are appointments to very important positions in the operation of our government. This is the first time that screening of appointments has ever occurred in a parliamentary democracy, as far as I know, anywhere.

We have tonight Mr. Brian Heidecker and Mr. Frederick Hyndman, who have been nominated to the board of the Bank of Canada. What I thought we might do is interview each of the individuals separately. Mr. Heidecker, you are the first on my list, so we could talk to you first, I guess. We have your résumé, which is in my view a pretty impressive résumé; I expect it indicates that you might have even borrowed the odd dollar or two from a bank . . .

Mr. Brian R. Heidecker (President, Drylander Ranch Limited, Alberta): A reasonable assumption.

The Chairman: —and that you might have had some significant business activity and so on. I note you have had a rather active career helping your community. With that, I am going to commence the questioning with Mr. Riis.

Mr. Riis: Thank you very much, Mr. Chairman. First of all, I want to welcome our two guests; it is a delight to have you folks before us, and I think we will find this to be an informative process all around—you to get to know us as finance committee members a bit more, and we of course have a chance to get to know some of the directors. I think this is an important breakthrough, quite frankly.

Mr. Heidecker, taking on the responsibilities that you are, how do you see gauging whether the bank is doing the job it should? In other words, if we are interested in the bank doing a successful job, being successful, have you given any thought to how at a certain interval you will determine whether or not the corporation for which you are working is in fact accomplishing what it has set out to accomplish? How do you tell if it is doing a good job? As a rancher, it is a little easier to measure. How will you measure this one?

• 1940

Mr. Heidecker: I would think the success of the operation would be gauged by . . . the report card would be in the economy and in such things as economic improvement, or unemployment and the general attitude of the business

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mercredi 16 avril 1986

Le président: La séance est ouverte. Nous avons trois points à l'ordre du jour de ce soir. Le premier concerne le processus d'approbation des nominations à la Fonction publique du Canada, nominations que certains qualifient de favoritisme politique. De toute façon, il s'agit de nominations à des postes très importants dans l'administration fédérale. À ma connaissance, c'est la première fois que des nominations font l'objet d'un examen dans un régime parlementaire démocratique, où que ce soit au monde.

Nous accueillons ce soir M. Brian Heidecker et M. Frederick Hyndman qui ont été nommés au Conseil d'administration de la Banque du Canada. Je propose que nous interroguions chaque témoin individuellement. Monsieur Heidecker, vous êtes le premier sur ma liste et je vous invite donc à prendre la parole en premier. Nous avons votre *curriculum vitae* qui est, à mon avis, très impressionnant; il révèle sans doute que vous avez l'occasion d'emprunter un dollar ou deux auprès d'une banque . . .

M. Brian R. Heidecker (président, Drylander Ranch Limited, Alberta): C'est une supposition raisonnable.

Le président: . . . et que vous vous êtes sans doute adonné à des activités commerciales appréciables. Je note que vous avez participé assez activement à la vie de votre collectivité. Cela étant dit, je vais accorder la parole à M. Riis.

M. Riis: Merci, monsieur le président. Je tiens d'abord à souhaiter la bienvenue à nos deux invités; c'est un grand plaisir pour nous de vous accueillir ce soir et j'ose croire que ce sera une séance très informative qui vous permettra de mieux connaître les membres du Comité des Finances, et nous aurons nous aussi la possibilité de mieux connaître certains des administrateurs de la Banque. Je vous dis bien franchement qu'à mon avis, la séance de ce soir marque un tournant.

Monsieur Heidecker, au moment où vous assumez ces nouvelles responsabilités, pouvez-vous nous dire comment vous ferez pour déterminer si la Banque s'acquitte convenablement de son mandat? Autrement dit, si nous voulons que la Banque s'acquitte de son mandat de façon satisfaisante, avez-vous une idée de la manière dont vous procéderez à certains intervalles pour déterminer si la société pour laquelle vous travaillez atteint les objectifs qu'elle s'est fixés? Comment allez-vous pouvoir juger de la qualité de son travail? Il est un peu plus facile pour vous de mesurer le rendement de l'élevage. Comment allez-vous mesurer le rendement de la Banque?

M. Heidecker: Je pense que le succès des activités de la Banque pourrait être mesuré . . . le bulletin, pour ainsi dire, correspondrait au niveau de certains indicateurs économiques, par exemple à l'amélioration des indices économiques et du

[Text]

community and the citizens of the country as to whether they feel there are proper policies in place to accomplish what they desire. Which specific yardsticks you would use to determine that, I am not really sure at this time.

Mr. Riis: What did you think about the decision to bail out the two western banks using taxpayers' money for the uninsured depositors?

Mr. Hiedecker: I guess my shortcomings are becoming quite apparent right off the bat. I do not have all the information that was available to make those decisions. It was a decision that was made some months ago. Until I have an opportunity to review the information and the situation of the banks, I honestly will not even venture an opinion on that.

Mr. Riis: Why do you think you were appointed?

Mr. Hiedecker: I would hope it was because I represent a region of the country, because maybe in the past I have demonstrated some ability to represent a region and industry, and bring the aspirations and desires of that region into the balance as the decisions are made at the bank board.

Mr. Riis: It is encouraging to know that a food producer, someone involved in cattle in particular, will be on the board.

What is your view of the National Farmers Union?

Mr. Hiedecker: We certainly do not share too many philosophical similarities.

Mr. Riis: What would be the most obvious dissimilarity?

Mr. Hiedecker: Basically they are on one end of the spectrum and I am on the other.

Mr. Riis: Would you classify yourself as an extreme right-winger then?

Mr. Hiedecker: No.

Mr. Riis: Where would you class yourself—I mean, where would you classify them then, if they are on the extreme?

Mr. Hiedecker: They are on the extreme left and I am somewhere to the right of centre in my beliefs.

Mr. Dorin: You are moderate, are you not?

Mr. Hiedecker: Like all of us Albertans.

Mr. Minaker: Are you talking economics or political now?

Mr. Riis: Does it matter? I am talking about the Canadian Cattlemen's Association.

Would you consider yourself to be a monetarist?

Mr. Hiedecker: In which sense . . . ?

[Translation]

taux de chômage, et à l'attitude générale des hommes d'affaires et des Canadiens vis-à-vis de l'opportunité des politiques adoptées et de la mesure dans laquelle elles leur permettent d'atteindre les objectifs qu'ils se sont fixés. Toutefois, je ne suis pas certain de pouvoir vous dire, pour l'instant, quels étalons plus précis pourraient être utilisés pour déterminer le rendement.

M. Riis: Que pensez-vous de la décision de monter une opération de sauvetage au profit des déposants non assurés des deux banques de l'Ouest en utilisant l'argent des contribuables?

M. Hiedecker: Je soupçonne que mes lacunes deviennent évidentes dès le départ. Je ne possède pas tous les renseignements qui ont servi à étayer ces décisions. Elles ont été prises il y a de cela quelques mois. Tant que je n'aurai pas eu la possibilité d'examiner l'information et la situation des banques, je n'ose pas, en toute honnêteté, m'aventurer à donner une opinion.

M. Riis: Pourquoi pensez-vous avoir été nommé à ce poste?

M. Hiedecker: J'espère avoir été nommé parce que je représente une région particulière du pays, parce que j'ai, par le passé, fait preuve d'une certaine aptitude à représenter cette région et une industrie particulière et parce que je pourrai faire valoir les aspirations et les souhaits de cette région quand le Conseil d'administration de la Banque sera appelé à prendre des décisions.

M. Riis: C'est encourageant de penser qu'un producteur de denrées alimentaires et plus particulièrement un éleveur sera membre de ce conseil.

Que pensez-vous du Syndicat national des cultivateurs?

M. Hiedecker: On ne peut certainement pas parler d'identité de vues sur le plan philosophique.

M. Riis: Quelle serait la principale divergence?

M. Hiedecker: Essentiellement, nos points de vue sont diamétralement opposés.

M. Riis: Diriez-vous donc que vous êtes de l'extrême droite?

M. Hiedecker: Non.

M. Riis: Où vous situez-vous donc par rapport à eux s'ils ont un point de vue diamétralement opposé au vôtre?

M. Hiedecker: Ils sont à l'extrême gauche et je me situe à la droite du centre.

M. Dorin: Vous êtes un modéré, n'est-ce pas?

M. Hiedecker: Comme tous les Albertains.

M. Minaker: Voulez-vous parler d'économie ou de politique?

M. Riis: Quelle importance? Je vous parle de la *Canadian Cattlemen's Association*.

Diriez-vous que vous êtes monétariste?

M. Hiedecker: En quel sens . . . ?

[Texte]

Mr. Riis: Take it in any sense you want to describe. It does not matter to me, you know.

Mr. Hiedecker: I have to admit that I do not know the formal, legal definition of a monetarist. That is why I asked... I understand a lot of economic theory; I do not understand the title.

Mr. Riis: I am sorry to have used a jargon term.

A few years back the governor of the Bank of Canada decided that it was in the country's best interest to cut back on the money supply significantly and use that as an approach to deal with some of the problems facing the country. After a few years he realized that M1 was not a good way to measure that sort of business anyway. However, we had suffered for some time during that process.

Would you feel that the policies of Governor Bouey have been appropriate policies for the Government of Canada to follow, whether under a Liberal administration or a Tory administration?

Mr. Hiedecker: Not having been involved in the discussions with respect to the various things you mentioned, I really would not want to venture a guess. I am newly appointed. If you want to ask me that question a year from now I would be quite willing to take a shot at it. At this time I think it would be a bit presumptuous of me to start commenting on past policies and past decisions, not having had the benefit of the discussions.

Mr. Riis: Mr. Chairman, I will have further questions, but perhaps I will allow some of my colleagues a chance.

The Chairman: Mr. Attewell.

Mr. Attewell: Welcome, Mr. Heidecker. I wonder if you could just bring forth what you feel would be your special role, or expertise; what you would think you are bringing to the table in terms of your perspective role.

• 1945

Mr. Heidecker: I think I can bring a very in-depth view of the agricultural scene across Canada, specifically western Canadian agriculture and agri-business, the concerns that are peculiar to that industry, and our view of what appropriate policies might be or might not be, and bring that into the balance of decision. Certainly, as you see, I am involved in the fertilizer business, and so I am in the agri-business, agri-services side of things also, which gives me a perspective there. For instance, one of the timely topics now is financial difficulties, but if your accounts receivable are not showing it, well then you have to question it.

But, really, I have a fairly good working knowledge of the energy business, having been involved in it for a number of years personally, and having a great number of contacts within it. I think I can bring that perspective into the discussions of the board, and, hopefully, influence the direction of future policy by that method.

[Traduction]

M. Riis: Vous pouvez interpréter ce terme comme vous le voulez. Cela m'importe peu, vous le savez.

M. Heidecker: Je dois admettre que je ne connais pas la définition officielle du terme monétariste: voilà pourquoi j'ai posé la question? Je connais de nombreuses théories économiques... je ne comprends pas ce terme.

M. Riis: Je regrette d'avoir utilisé un mot de jargon.

Il y a quelques années, le gouverneur de la Banque du Canada a décidé qu'il était dans l'intérêt du pays de réduire considérablement la masse monétaire pour régler certains des problèmes du pays. Après quelques années, il a constaté que M1 n'était pas une bonne façon de mesurer la masse monétaire. Toutefois, nous avons souffert pendant un certain temps de cette pratique.

Croyez-vous que le gouvernement du Canada, Libéral ou Conservateur, ait eu raison de faire sienne les politiques du gouverneur Bouey?

M. Heidecker: Comme je n'ai pas participé aux discussions concernant les diverses politiques que vous avez mentionnées, j'hésite à prendre position. Je suis nouvellement nommé. Si vous voulez me poser cette question dans un an, je serai tout à fait disposé à essayer d'y répondre. Pour l'heure, j'estime qu'il serait un peu présomptueux de ma part de commenter des décisions et des politiques adoptées dans le passé sans avoir participé aux discussions.

M. Riis: Monsieur le président, j'aurai d'autres questions à poser mais je vais maintenant donner une chance à mes collègues.

Le président: Monsieur Attewell.

M. Attewell: Bienvenue, monsieur Heidecker. Je me demande si vous pouvez nous expliquer en quoi vous pourrez jouer un rôle spécial et quel savoir-faire vous allez pouvoir apporter au conseil d'administration.

M. Heidecker: Je crois pouvoir influencer le processus décisionnel grâce à la connaissance approfondie que j'ai de la scène agricole canadienne, particulièrement les secteurs de l'agriculture et de l'agro-alimentaire dans l'Ouest, et en faisant valoir les préoccupations particulières de cette industrie et son point de vue sur les politiques les plus appropriées. Comme vous le savez, j'aurai une perspective un peu différente du fait de mes activités dans le secteur des engrais, de l'agro-alimentaire et des services agricoles. Par exemple, les difficultés financières du secteur agricole sont un sujet brûlant d'actualité mais si les comptes à recevoir ne reflètent pas fidèlement la situation, il faut se poser des questions.

En outre, j'ai une assez bonne connaissance de base du secteur de l'énergie puisque j'y ai travaillé pendant un certain nombre d'années et que je conserve un grand nombre de contacts dans ce milieu. Je crois pouvoir faire valoir cette perspective lors des délibérations du conseil et, je l'espère, influencer, grâce à ce bagage, l'orientation des politiques futures.

[Text]

Mr. Attewell: I thought you might have started with you are just a humble farmer who started at 0 in 1966 and now have 12,700 acres of property. Thank you for your answer on that. Do you have any particular priorities as far as what you think the role of the central bank should be in Canada?

Mr. Heidecker: Here again, I am not trying to cop out, I am just recently appointed, I really do not know the full terms of the mandate of the Bank of Canada. I expect this to be a tremendous learning experience, and hopefully, within a number of months, I will learn the full magnitude of what the policies are and how they impact upon the various regions and on the various sectors of the economy, and then maybe I could appropriately answer your question. But, right now, I have to answer that I really do not know how much I can influence it.

Mr. Attewell: I suspect you are going to bring to the board a pragmatic, common-sense, grass-roots approach to it.

Mr. Chairman, I had just those couple of questions on it but I thank you for your answer.

The Chairman: Mr. Dorin.

Mr. Dorin: Thank you, Mr. Chairman. Brian, maybe I will just ask you a couple of questions.

As you are well aware, in our province both major industries are not doing well. One of the things we hear probably more in our end of the country, although it is also brought up in other areas, is the whole question of the value of the Canadian dollar vis-à-vis the U.S. dollar, and interest rates. As you probably know, one of the measures the Bank of Canada has to maintain the value of the Canadian dollar is its ability to influence interest rates. I am just wondering if you have any comment on that. What do you think might be the priority from your point of view? Do you think higher interest rates defend the Canadian dollar? It is appropriate policy, if necessary, in circumstances? Do you have any comments? I am sure you are familiar with the issue.

Mr. Heidecker: Well, you did not pick the easiest question to ask me there anyway, Murray.

The Chairman: You always have more trouble with the Tories, here.

Mr. Heidecker: Yes, more than anyone else.

An hon. member: Albertans.

The Chairman: If they come to your own province you are really in trouble.

Mr. Heidecker: Certainly, as the Chairman indicated, we all have borrowed money, and when we borrow money, the rate is always too high, and when we deposit it, the rate is always too low. That is the way it is always going to be. If you are in an export business, the dollar is too low and if you are importing, it is too high. The name of the game is balancing all of these things off so the most people possible can benefit. Here again,

[Translation]

M. Attewell: Je croyais que vous alliez d'abord nous expliquer comment vous étiez parti de zéro en 1966 comme simple cultivateur pour en arriver à posséder 12,700 acres de terrain. Je vous remercie de votre réponse. Avez-vous une idée des priorités que devrait avoir la Banque centrale du Canada?

M. Heidecker: Là encore, je n'essaie pas de me défilier mais, comme j'ai été nommé récemment, je ne connais pas tous les aspects du mandat de la Banque du Canada. Ce sera sans doute une expérience très enrichissante et j'espère, d'ici à quelques mois, pouvoir me familiariser à fond avec les politiques actuelles et leurs incidences sur les diverses régions et les différents secteurs de l'économie; je pourrai sans doute à ce moment-là mieux répondre à votre question. Mais, pour l'instant, je dois avouer que je ne sais pas au juste dans quelle mesure je pourrai influencer les décisions du conseil.

M. Attewell: Je soupçonne que vous allez apporter aux délibérations du conseil d'administration une contribution pragmatique, empreinte de bon sens et reflétant les points de vue du Canadien moyen.

Monsieur le président, je n'ai pas d'autres questions et je remercie le témoin de ses réponses.

Le président: Monsieur Dorin.

M. Dorin: Merci, monsieur le président. Brian, j'aimerais vous poser quelques questions.

Comme vous le savez très bien, les deux principales industries de notre province sont en difficulté. Nous entendons de plus en plus parler, dans notre bout du pays, même si les mêmes préoccupations sont soulevées dans d'autres régions, de la valeur du dollar canadien par rapport à la devise américaine et des taux d'intérêts. Comme vous le savez sans doute, la Banque du Canada peut utiliser certains mécanismes pour soutenir la valeur du dollar canadien et, notamment, manipuler les taux d'intérêts. Je me demande si vous avez des commentaires à cet égard. À votre avis, quelle devrait être la priorité? Croyez-vous que les taux d'intérêts élevés contribuent à soutenir la valeur de notre dollar? Est-ce une politique appropriée dans certaines circonstances? Avez-vous des commentaires? Je suis certain que vous connaissez cette question.

M. Heidecker: Murray, vous n'avez pas choisi la question la plus simple à me poser.

Le président: Ici, ce sont toujours les conservateurs qui vous donnent le plus de fil à retordre.

M. Heidecker: Oui, plus que tous autres.

Une voix: Les Albertains.

Le président: Soyez sur vos gardes s'ils viennent de votre propre province.

M. Heidecker: Comme l'a dit le président, nous avons tous eu à faire des emprunts et, quand nous empruntons de l'argent, le taux est toujours trop élevé alors qu'il est toujours trop faible quand nous déposons. Il en sera toujours ainsi. Si vous êtes exportateur, le cours du dollar est trop bas, et, si vous importez, il est trop élevé. L'essentiel, c'est de trouver un juste équilibre pour que le plus grand nombre possible en bénéficie.

[Texte]

I am not sure where that absolute balance is. From a borrower's point of view, sure, rates are too high, but what are the trade-offs and what are the balances. I do not know. As I indicated to Mr. Riis, ask me in a year and maybe I will have an answer or maybe I will attempt an answer. Certainly it is a concern.

• 1950

Mr. Riis: I have two or three more questions, Chairman. Being familiar with agriculture, in particular the problems being faced in western Canada, do you have a view regarding the proposed debt review boards with teeth in them? I am going back to the comment you made a few moments ago in terms of the problems in agriculture. Is that a possible solution, do you think, to get some people out of some difficulties?

Mr. Heidecker: With all due respect, I cannot think of a more inappropriate device possible to put in a debt moratorium. Now the review boards may or may not be a good thing, but the last thing we need in the financial community . . . The financial community and all our financial structures are built on confidence. If a third party intervenes in a mandatory way in such a way that they can deem to a borrower or to a lender to change the terms of a contract, it will be detrimental. What will happen is that people who are not in trouble will not have credit available to them.

So the debt review panels I will approach with somewhat of a jaundiced view. I will look at them and see, but if there are compulsory debt breakdowns involved in them my answer is no, an unequivocal no; they will cause us much more grief.

Maybe I am a little long in my answer. I live in a part of the country that was totally and completely destroyed by the debt moratoriums that were put in in the 1930s. It took us 25 years before we could even go back to the bank with anything other than cashing a family allowance cheque.

Mr. Riis: Was that under the Farmers' Creditors Arrangement Act?

Mr. Heidecker: That is correct, yes. We were totally destroyed. When the Farmers' Creditors Arrangement Act came into place that destroyed the few remaining viable farms, because they could not get any credit from anybody; there was no assurance you could realize on your security. Debt moratoriums turn farm assets and farm security into second-class security. On that one I am going to totally disagree with NFU and a few other organizations.

Mr. Riis: What about agri-bonds, do you have any views on agri-bonds? We have had a chance to look at that—was it the agriculture committee or this committee?

[Traduction]

Mais là encore, je ne sais pas quel doit être ce point d'équilibre absolu. C'est certain que les taux d'intérêts sont trop élevés de l'avis des emprunteurs mais quels sont les avantages et les inconvénients. Je ne le sais pas. Comme je l'ai dit à M. Riis, reposez-moi cette question dans un an et j'essaierai alors d'y répondre. C'est certainement une source de préoccupations.

M. Riis: Monsieur le président, j'ai deux ou trois autres questions. Comme vous connaissez bien le secteur de l'agriculture et plus particulièrement les problèmes des cultivateurs de l'Ouest, que pensez-vous de la proposition de constituer des conseils de révision de l'endettement dotés de pouvoirs accrus? Je fais allusion aux commentaires que vous avez faits il y a quelques instants au sujet des problèmes dans le secteur de l'agriculture. Croyez-vous que ce serait une solution pour régler certains problèmes qu'ont les cultivateurs?

M. Heidecker: Sauf le respect que je vous dois, un moratoire sur le remboursement de la dette est le pire mécanisme qui soit. Le conseil de révision ne sont pas nécessairement une mauvaise chose, mais ce dont nous n'avons absolument pas besoin dans la collectivité financière . . . le monde des finances et toutes nos structures financières ont la confiance pour assise. Si un tiers intervient de façon à obliger un emprunteur ou un prêteur à modifier les clauses d'un contrat, cela aura des effets nuisibles. Ce qui se produira, c'est que les cultivateurs qui n'ont pas de difficulté ne réussiront plus à obtenir du crédit.

J'ai donc des préjugés défavorables à l'égard des conseils de révision de l'endettement. Je vais examiner ce dossier avant de me faire une idée, mais je peux vous dire dès maintenant que je m'opposerai, sans équivoque, à toute intervention obligatoire en cas de défaut de remboursement. J'estime que ces conseils ne feront qu'aggraver le problème.

Ma réponse est peut-être un peu longue. Je vis dans une région du pays qui a été totalement dévastée par les moratoires sur le remboursement de la dette décrétés dans les années 30. Il nous a fallu 25 ans avant de pouvoir à nouveau nous présenter à la banque pour autre chose que l'encaissement d'un chèque d'allocations familiales.

M. Riis: S'agissait-il de la Loi sur les arrangements entre cultivateurs et créanciers?

M. Heidecker: C'est exact, oui. Nous avons été tout à fait dévastés. Quand la Loi sur les arrangements entre cultivateurs et créanciers a été adoptée, cela a détruit les quelques exploitations agricoles encore viables parce qu'elle ne pouvaient plus obtenir de prêts de qui que ce soit. Les institutions financières n'étaient pas certaines de pouvoir réaliser les biens donnés en garantie. Les moratoires sur le remboursement de la dette transforment les actifs agricoles et les garanties agricoles en garanties de second rang. Sur cette question, j'avoue être tout à fait en désaccord avec le Syndicat national des cultivateurs et quelques autres organisations.

M. Riis: Que pensez-vous des obligations agricoles? Le Comité de l'agriculture ou le Comité des finances, je ne sais plus lequel, a examiné cette question.

[Text]

The Chairman: No, this committee recommended a system whereby the Farm Credit Corporation would advance funds on a low-interest basis that would reflect no tax on the money, but that the Farm Credit Corporation, which is a taxable corporation, would in effect operate in such a fashion as if it had in fact paid taxes. While the Farm Credit Corporation is a taxable corporation, Farm Credit Corporation never paid taxes, so it was a bit of a fraud of the system. In any event, the concept was to produce an agri-bond through the Farm Credit Corporation for those farmers who were in trouble by taking over existing farm debt and so on . . .

Mr. Riis: That is not the agri-bond concept I was referring to.

The Chairman: It was what this committee decided anyway.

Mr. Riis: The concept of the agri-bond . . .

Mr. Heidecker: Yes, I believe it is something that could and should be looked at. I am not sure that Farm Credit Corporation is the appropriate vehicle because of the very problem that the chairman has pointed out. It is derived from the concept of municipal bonds in the States, and all through the period of very high interest rates and that we have to remember that many industries in the States have operated on 5% or 6% money generated by the municipal bonds. So sure I think there is potential there; we should look at all avenues of that nature, providing there is not a big tax cost to somebody on the other side. It is the old balancing game again.

Mr. Riis: This is the last question, without getting into a whole number of things that perhaps would be inappropriate, Mr. Chairman. I just want to ask Brian if he is a member of any political party of Canada.

Mr. Heidecker: Yes.

Mr. Riis: We will have to just guess which one, right?

Mr. Thacker: Mr. Chairman, I suspect I know, because he has developed a number of co-operatives here.

• 1955

Mr. Minaker: I have a lot of supporters for co-operatives in my area by the way.

The Chairman: I bet you he has gone over to the NDP. We do not know that.

Mr. Minaker: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Heidecker, I am not going to get as political or as specific as my good friend and colleague Mr. Riis with regard to your views are on specific duties of the board or directorship. I see you bringing a lot of common sense economics to the table by coming to the board or directorship. I am interested in that because I find I enjoy Ottawa and this town, but they think differently than our constituents might when we go back home and I go back home every weekend. So I would like to ask you, and I think I know the answer, if you feel you understand and know the pulse of the economy in your region and in your particular industry, agriculture. That is the first question I would like to

[Translation]

Le président: Non, le comité a recommandé un système en vertu duquel la Société du crédit agricole consentirait des avances de fonds assorties de faibles taux d'intérêts qui correspondraient à une exonération de l'impôt tout en permettant à la Société du crédit agricole, assujettie à l'impôt, de fonctionner comme si elle payait effectivement des impôts. La Société du crédit agricole est assujettie à l'impôt mais n'en a jamais payé et cela fraudait en quelque sorte le système. De toute façon, l'idée c'était d'offrir une obligation agricole par l'entremise de la Société du crédit agricole aux cultivateurs qui étaient en difficulté, en assumant le fardeau de la dette agricole existant . . .

M. Riis: Ce n'est pas à l'idée des obligations agricoles que je faisais allusion.

Le président: C'est ce qu'avait décidé notre Comité.

M. Riis: L'idée des obligations agricoles . . .

M. Heidecker: Oui, j'estime que c'est un mécanisme qui pourrait et devrait être envisagé. Je ne suis pas certain que la Société du crédit agricole soit la plus apte à administrer ce programme étant donné les problèmes mentionnés par le président. Ce mécanisme est modelé sur les obligations municipales aux États-Unis et il ne faut pas oublier que, pendant la période de très fort taux d'intérêts, de nombreuses industries aux États-Unis ont eu accès à des fonds à 5 ou 6 p. 100 d'intérêt grâce aux obligations municipales. J'estime donc que cette idée a du mérite et que nous devrions examiner toutes les possibilités en ce sens, à condition que personne n'ait à assumer un énorme manque à gagner fiscal. Ici aussi, il s'agit de trouver le point d'équilibre.

M. Riis: Monsieur le président, j'aimerais poser une dernière question sans toucher à des points qu'il vaudrait mieux ne pas aborder ce soir. J'aimerais demander à Brian s'il est membre d'un parti politique au Canada.

M. Heidecker: Oui.

M. Riis: Il nous faudra deviner lequel, est-ce exact?

M. Thacker: Monsieur le président, je crois le savoir puisqu'il a créé un certain nombre de coopératives.

M. Minaker: Je vous signale que j'ai dans ma circonscription de nombreux partisans des coopératives.

Le président: Je vous parie qu'il est passé dans le camp des néo-démocrates. Nous ne le savons pas.

M. Minaker: Merci, monsieur le président. Monsieur Heidecker, je ne vais pas vous poser des questions aussi politiques ou aussi précises que celles de mon bon ami et collègue M. Riis en ce qui concerne les fonctions que vous prévoyez assumer au sein de conseil d'administration. Je soupçonne que votre contribution au plan économique sera empreinte de bon sens. Cela m'intéresse parce que j'aime bien Ottawa mais j'ai constaté, en rentrant chez moi toutes les fins de semaines, que nos électeurs ne pensent pas comme les habitants de cette ville. J'aimerais donc vous demander, et je crois savoir la réponse, si vous croyez comprendre la philosophie économique des habitants de votre région et plus particu-

[Texte]

know. I would like to know if you feel you could contribute to the bank so they would better understand the basic human problems and the business problems in that particular business or region or in all regions of Canada.

Mr. Hiedecker: Yes, I think that would be my intent. I do not have a degree in economics. Sometimes when I have been in a little bit of a smark-aleck mood, I suggest that I have a Master's degree from the school of hard knocks and that it cost me substantially more than a degree would have from some of the more conventionally recognized universities. But I think it would be my intent to bring common sense economic outlook, a feel for the agricultural and energy industries and the regional concerns, and meld that into the concerns of the more conventional economic theory in such a way that the policies will assist business instead of hampering it. If you have people making policy in isolation with no pulse on the current economic reality, it is very difficult. Certainly I am not pointing a finger and saying that it has happened in the past. I am just suggesting that I do not know all the great economic theories of the world, but I think I can understand the everyday reality out there. It would be my intent to bring that in.

Mr. Minaker: With the background you have in your industry, I think you are very modest in your answer, Mr. Hiedecker. But, as Mr. Riis asked, the other question would be whether you belonged to a political party. My question is: Would it matter to you whether a member of the National Farmers Union or a member of any party came to you as a farmer or an agriculture producer with a problem and stated to you that the problem in the area should be corrected? If it can be corrected through policies within the bank, would you have any reason to be less objective for that person, regardless of what his political background was, or would you, as an interested citizen of Canada and a farmer and producer in the agricultural field, hold as your main objective to see a better situation for that part of the economy? Would the political party they belong to affect you at all?

Mr. Hiedecker: No, as a matter of fact I much enjoy talking to those fellows because you can get into very good arguments with them, where as it is somewhat more difficult to get into arguments with Murray and so on. But I think this job is much above political and philosophical thing. You bring the problems and concerns of people in and resolve them in the way which makes the most sense. As far as I am concerned the partisanship is irrelevant.

Mr. Minaker: This is my last question Mr. Chairman. My question is: Do you feel that, with the energy and the effort you have put in from what I can read from your background in industry, the members of the board and people who are there now will overpower you or do you feel that you will stand your ground with your opinions and views and what you feel are correct?

[Traduction]

lièrement des cultivateurs. Voilà ma première question. J'aimerais savoir si vous pensez pouvoir amener les autres membres du conseil d'administration à mieux comprendre les problèmes humains et commerciaux qu'ont les cultivateurs et les habitants de toutes les autres régions du Canada.

M. Hiedecker: Oui, c'est bien mon intention. Je n'ai pas de diplôme en économie. Parfois, quand je me sens un peu crâneur, je me vante d'avoir obtenu une maîtrise à l'école de la vie qui m'a coûté considérablement plus qu'un diplôme que j'aurais obtenu dans une des universités reconnues. Je me propose effectivement d'apporter un élément de gros bon sens aux théories économiques, de contribuer une connaissance directe des industries agricoles et énergétiques et des préoccupations régionales et de fusionner tout cela aux théories économiques plus classiques de façon à favoriser l'élaboration de politiques qui aideront l'entreprise au lieu d'y faire obstacle. Il est très difficile d'élaborer isolément des politiques lorsqu'on est tout à fait coupé de la réalité économique. Je n'accuse personne d'avoir agi de la sorte par le passé. J'admets tout simplement ne pas connaître à fond toutes les grandes théories économiques du monde mais je crois pouvoir comprendre la réalité quotidienne. J'ai l'intention d'apporter ma contribution en ce sens.

M. Minaker: Étant donné les antécédents que vous avez dans le secteur agricole, j'estime que vous êtes très modeste dans vos réponses, monsieur Hiedecker. Mais, comme l'a demandé M. Riis, il s'agirait, par ailleurs, de savoir si vous appartenez à un parti politique. Voici ma question: Comment accueilleriez-vous un membre du Syndicat national des cultivateurs ou un membre de tout autre parti qui s'adresserait à vous en tant que cultivateur ou que producteur agricole en vous disant que tel ou tel problème doit être réglé? Si ce problème peut être réglé grâce aux politiques adoptées par la Banque, auriez-vous tendance à être moins objectif envers cette personne ou l'accueilleriez-vous comme tout autre citoyen canadien intéressé, cultivateur ou producteur agricole, quelles que soient ses affiliations politiques, en ayant comme principal objectif d'améliorer la situation dans ce secteur de l'économie? Seriez-vous porté à agir différemment en fonction de ces affiliations politiques?

M. Hiedecker: Non, en fait, j'aime bien parler à ces gens parce qu'il est possible d'engager des discussions très intéressantes avec eux alors qu'il est parfois difficile d'en faire autant avec Murray et d'autres comme lui. J'estime que cette charge qui m'est confiée me place au-dessus du débat politique et philosophique. Il faut examiner les problèmes et les préoccupations des gens et essayer de trouver la solution la plus sensée possible. Pour ma part, j'estime que la partisanerie n'a pas sa place.

M. Minaker: J'ai une dernière question, monsieur le président. La voici: compte tenu de l'énergie et de l'effort que vous avez consacrés dans ce secteur de l'économie, si j'en juge par votre curriculum vitae, croyez-vous que les autres membres du conseil et les personnes présentement en place réussiront à vous intimider ou pensez-vous plutôt que saurez défendre vos positions et faire valoir votre point de vue?

[Text]

• 2000

Before you answer the question, I would like first to commend you for the honesty you have shown before the board, because this is one of the prime areas I look at when I am talking to people, how they answer questions. I think you have been very forthright and honest in your answers. What I want to ask you is: will you be a strong-voiced member of the board on behalf of the region—the region could be all of Canada—and the industry you represent, the farming and agricultural community?

Mr. Heidecker: There are two responses I will give you. The first one—and pardon the pun—is I have never been noted for being a sheep. I speak my mind and I say what I believe in, and I will certainly bring this perspective to the board. I will bring this to the board and express what I think. This is the way I approach all the jobs I have had.

But the other thing you will never ever see me doing is an end run on the board after a decision has been made. You bring your arguments to the table, you put the hands up in the air and whoever has the most hands wins; it is the policy of the board and I will stick to it. That is the way I operate.

The Chairman: Mr. Heidecker, I see you have a rather impressive curriculum vitae with some pretty outstanding awards: Outstanding Young Farmer Award in Alberta in 1982; Alberta Chamber of Commerce Small Business Person of the Year Award, 1983; Agra leader, three-year travelling seminar to acquaint 15 potential agricultural leaders with Agra-Business, 1975 to 1978.

You have been involved in the Chamber of Commerce. You have been involved with the University of Alberta. I see you did not graduate from there, but you wound up teaching the business management course, so I suppose it indicates you learned a few things. For a relatively young prospective director to the bank, in my view anyway, you bring to the bank the prospect of someone who has been there before and hired people and done some high-steel rigging and been around with a bunch of animals and people and other things, and you have been there.

This is the kind of “there” attitude we need on this bank board of directors, because in my view, some of the people who have been there have not been giving the personal attention I think the bank board needs. As the Chairman of this committee, I am quite impressed with what you have to offer.

Could we talk to Mr. Hyndman? Mr. Hyndman is from Charlottetown, Prince Edward Island. He is the controlling shareholder, managing director and chief Pooh Bah of Hyndman & Company Limited. But Hyndman has been operating since 1872 and he does not look that old. He has got

[Translation]

Avant de vous laisser répondre à la question, je voudrais vous féliciter pour l'honnêteté dont vous avez fait preuve devant le Conseil d'administration, car c'est en général une qualité que j'apprécie particulièrement chez ceux à qui je m'adresse. Je vous félicite donc pour votre sincérité et votre honnêteté. J'aimerais maintenant vous demander si, à ce Conseil, vous défendrez ardemment les intérêts de la région, celle-ci pouvant englober la totalité du Canada, et du secteur industriel que vous représentez, c'est-à-dire les milieux agricoles?

M. Heidecker: Je vais vous donner une réponse en deux parties. D'abord, et vous me pardonnerez ce jeu de mots, on ne m'a jamais reproché d'être un mouton. Je dis ce que je pense et ce que je crois sincèrement être la vérité, et je n'ai certainement pas l'intention de changer mon attitude au Conseil d'administration. C'est toujours ainsi que je me suis comporté dans l'exercice de toutes les responsabilités qui m'ont été jusqu'à présent été confiées.

Par contre, vous ne me verrez jamais reprocher au Conseil d'avoir pris telle ou telle décision. Chacun doit essayer de défendre ses arguments, mais au moment du vote, c'est le nombre de mains levées qui détermine les résultats. C'est là la politique du Conseil d'administration, et j'ai bien l'intention de la respecter.

Le président: Monsieur Heidecker, votre curriculum vitae, au demeurant fort impressionnant, indique que vous avez reçu plusieurs distinctions remarquables, notamment la *Outstanding Young Farmer Award* de l'Alberta, en 1982; la *Alberta Chamber of Commerce Small Business Person of the Year Award*, en 1983; et la distinction Agra, parce que vous vous êtes consacré, de 1975 à 1978, à l'organisation et à l'animation d'un colloque itinérant destiné à informer de futurs dirigeants agricoles sur Agra-Business.

Vous avez travaillé pour la Chambre de commerce et pour l'Université de l'Alberta, dont vous avez obtenu le diplôme, et vous vous êtes retrouvé à un poste de professeur de gestion des entreprises. Cela montre donc que vous y avez appris certaines choses. Vous êtes encore relativement jeune pour devenir administrateur de la Banque, à mon avis tout au moins, mais, malgré cela, vous avez une certaine expérience du secteur privé, de la gestion du personnel, etc. En tout cas, vous avez l'expérience des milieux d'affaires.

C'est justement cette expérience-là qui fait défaut à l'actuel Conseil d'administration de la Banque du Canada, car à mon avis, les administrateurs qui y sont déjà n'y ont pas accordé l'attention voulue. En tant que président de ce Comité, je peux vous dire que je suis très impressionné par l'expérience et par la contribution que vous apportez à ce Conseil.

Nous allons maintenant nous adresser à M. Hyndman. Il vient de Charlottetown, dans l'Île-du-Prince-Édouard. Il est actionnaire majoritaire et président-directeur général de la Société *Pooh Bah of Hyndman & Company Limited*. La société Hyndman existe depuis 1872, mais le témoin n'est certainement pas aussi vieux. Son curriculum vitae est très

[Texte]

a rather impressive curriculum vitae, including some very excellent community work.

Mr. Riis: I have just three questions, Mr. Hyndman, and I must say again that this is a welcome process.

The Chairman: I think it is, Mr. Riis. I think for the first time we are at least seeing the people who are responsible for . . . the chairman of the bank or the president of the bank, when he comes here . . .

Mr. Riis: Maybe we will have something nice to say to Governor Bouey next time he comes here instead of giving him our normal . . .

The Chairman: Maybe Governor Bouey will have a different board of directors.

Mr. Riis: Anyway, I appreciate this. It is difficult for me to say anything particularly positive about the present administration, but this initiative is certainly one of them. It is very encouraging to have this opportunity to share some views with some of the new board members. What I also like about Brian is he does not even look like a banker. He looks like a westerner, and that is very refreshing.

I have three questions, Mr. Hyndman. During our hearings as a finance committee, we ran into an individual in western Canada who felt very strongly about what he viewed when he was a director of a financial institution; and when he saw they were doing things he thought were not in the best interest of the company and of the country, he resigned.

• 2005

Is it fair to assume about people like yourself that this is a very august appointment? One assumes you go into it accepting the general philosophies and approaches the Central Bank has taken up to this point. If it were to carry out policies against your own philosophic feelings, would you depart?

Mr. Frederick E. Hyndman (Managing Director, Hyndman & Company Limited): I would think, Mr. Riis, the answer would be yes, but one would have to qualify it by saying it would be the only mechanism by which one could express what would be a very, very serious divergence with the policy of the board.

I rather like Brian's answer to a similar question, and I would subscribe to it: one would make one's views known, but one would have to abide by the will of the majority. If it were of such quality or importance to be so radical, what else could a director of the bank do? Certainly, it would not be proper or appropriate to go running around the countryside condemning the policy while at the same time continuing to sit. The simple answer to your question is yes, but by gosh, it would have to be a very, very serious problem.

Mr. Riis: I would like to ask you the same question I asked Brian. As a director going on to such a critical board, how will

[Traduction]

impressionnant et comporte notamment des références excellentes de travail communautaire.

M. Riis: Je n'ai que trois questions à poser à M. Hyndman, mais je tiens à vous dire auparavant, monsieur le président, que tout cela est fort encourageant.

Le président: En effet, monsieur Riis. C'est la première fois que nous rencontrons vraiment ceux qui sont responsables . . . Lorsque le président du Conseil d'administration ou le directeur général de la Banque comparaitra devant nous . . .

M. Riis: Contrairement à notre habitude, nous aurons peut-être des choses positives à dire à M. Bouey, la prochaine fois qu'il viendra nous voir . . .

Le président: Monsieur Bouey aura peut-être un Conseil d'administration différent.

M. Riis: Oui, bien sûr. Il m'est difficile de dire quoi que ce soit de positif du Conseil actuel, mais je pourrais le faire à propos de cette initiative qui, à mon avis, est très encourageante puisqu'elle nous permet de discuter avec certains des nouveaux administrateurs de la Banque. Ce que j'aime bien aussi chez Brian, c'est qu'il n'a pas du tout l'air d'un banquier. Il a plutôt l'allure d'un cowboy, et j'en suis ravi.

J'ai trois questions à lui poser. Dans le cadre de nos audiences, nous avons rencontré un type de l'Ouest qui avait des opinions bien arrêtées sur son rôle d'administrateur d'un établissement financier; a tel point que lorsque son conseil d'administration a pris des décisions qui, à son avis, ne servaient pas les intérêts de la société et du pays, il a donné sa démission.

Cette nomination qu'on vous a offerte est un grand honneur, n'est-ce pas? On peut supposer que vous endossez les orientations générales prises par la Banque centrale jusqu'à présent. Par contre, si elle décidait d'adopter des politiques contraires à vos principes, donneriez-vous votre démission?

M. Frederick E. Hyndman (président-directeur général, Hyndman & Company Limited): Je pense que oui, monsieur Riis, à cette nuance près qu'il faudrait alors que ce soit la seule façon qui me reste d'exprimer ma désapprobation profonde à l'égard de la politique adoptée par le conseil d'administration.

En fait, la réponse donnée par Brian tout à l'heure me convient tout à fait, et je vais donc la répéter: il est bien évident que je ferai connaître mes propres opinions, mais qu'après le vote, je devrai respecter la volonté de la majorité. Par contre, si la nature et l'importance de la mesure que je désapprouve sont critiques, force me serait alors de démissionner. Que pourrais-je faire d'autre? Il serait en effet tout à fait déplacé de ma part de clamer dans tout le pays que la décision en question est tout à fait injustifiée, tout en continuant de siéger au conseil d'administration. Je réponds donc oui à votre question, mais il est bien évident que je ne démissionnerais qu'en cas de divergence très profonde.

M. Riis: Permettez-moi maintenant de vous poser la même question que celle que j'ai posée à Brian tout à l'heure. En tant

[Text]

you know whether the Bank of Canada is successful? Perhaps to help you, not that you need help, but to put it in some context, we often ask this to bureaucrats who come before us, how they measure the effectiveness of their departments.

They are seldom, if ever, able to give us a satisfactory answer, which leads one to believe we have not looked at it very carefully in the past. In fact, we have been doing things without ever asking if they have been done effectively with the best value for money or however else you might want to evaluate it. You must have given some thought, as a director, to how you are going to tell, a year from now, whether or not the bank has been performing well.

Mr. Hyndman: I have given it a great deal of thought, particularly given my lack of professional qualifications as an economist. I believe if one looks at the purposes of the bank as they are set forward in the preamble to the act of Parliament which created it, there is some guidance there. The preamble tells us what the purpose of the institution is, to preserve stability and the value of the currency, etc..

Clearly, if those objectives are not being met, as would be evident in the economy, then one would be dissatisfied with the administration of the institution, but to be more specific is very difficult. The bank exists for a purpose, and when it ceases to do a reasonable job in fulfilling the purpose, then one would be dissatisfied. Perfection, I suspect, is non-existent in this particular realm.

Mr. Riis: In essence, how do you measure it? Can you simplify it in a phrase for me?

Mr. Hyndman: No. I suspect it would be a range of responses and a judgment on balance.

Mr. Riis: Do you have any feelings, Mr. Hyndman, regarding the nearly \$5 billion the Central Bank has loaned out someplace?

Mr. Hyndman: Yes. I, as most Canadians, saw it through the media and was curious and interested, but beyond that, I have no feelings. It was certainly an extraordinary year we had, and all Canadians, I am sure, were astounded at the events which took place.

As to the propriety of it, I have no comment. I do not know. I again would subscribe to the answer Brian gave: really, I was not there. I do not know. Perhaps another time, if one had been a director... Perhaps in two years, perish the thought, one would then have some responsibility and understanding.

Mr. Riis: This may be an inappropriate question, and I will ask the chairman to rule on it, but one of the concerns we have as members of the Finance Committee is that we too share the same concern of where the better part of that \$5 billion is.

[Translation]

que membre d'un conseil aussi important, comment pourriez-vous déterminer si la Banque du Canada atteint vraiment ses objectifs? Vous n'avez certainement pas besoin que je vous aide, mais pour replacer cette question dans son contexte, je vous signale que nous la posons fréquemment aux bureaucrates qui comparaissent devant notre comité, à savoir comment ils peuvent évaluer l'efficacité de leurs ministères respectifs.

Or, ils sont rarement en mesure de nous donner une réponse satisfaisante, et j'en conclus que nous n'avons sans doute pas insisté suffisamment là-dessus dans le passé. En fait, nous poursuivons toutes sortes de programmes sans jamais nous demander s'ils sont administrés selon le principe de l'optimisation des ressources ou selon d'autres principes d'évaluation. En tant qu'administrateur, vous avez certainement réfléchi à la façon dont vous pourriez nous dire, d'ici un an, si la Banque a enregistré des résultats satisfaisants.

M. Hyndman: J'y ai en effet beaucoup réfléchi, d'autant plus que je n'ai pas de diplôme en économie. À mon avis, il faut tout d'abord se reporter aux objectifs qui ont été arrêtés pour la Banque dans le préambule de sa loi organique. Il y est dit notamment que cet établissement a pour mandat de préserver la stabilité et la valeur de notre monnaie, etc. . .

Il est bien évident que si ces objectifs ne sont pas atteints, et la situation économique de notre pays en témoignera, on ne pourra éprouver que du mécontentement vis-à-vis des administrateurs de l'établissement en question; je ne peux pas vous en dire davantage. La Banque a été créée dans un but bien précis, et si sa performance est insatisfaisante à ce titre, on ne pourra éprouver que du mécontentement. J'estime cependant que la perfection n'est pas de ce monde, surtout de ce monde-là.

M. Riis: Pouvez-vous me dire, en quelques mots, comment vous pourriez évaluer l'efficacité de la Banque?

M. Hyndman: Non. Je ne peux pas vous donner une seule réponse et, de plus, il faudrait, en dernière analyse, porter un jugement subjectif.

M. Riis: Que pensez-vous, monsieur Hyndman, des cinq milliards, ou presque, que la Banque centrale a octroyés en prêts?

M. Hyndman: Comme la plupart des Canadiens, je l'ai appris par les médias, et il est évident que cela a piqué ma curiosité, mais je ne peux pas vous en dire plus. L'année qui vient de s'écouler a été riche en rebondissements, et je suis sûr que tous les Canadiens seront de mon avis.

Vous comprendrez cependant que je ne peux pas vous en dire plus quant au caractère adéquat des mesures qui ont été prises. Je me contenterai, à nouveau, de répéter la réponse que Brian vous a donnée tout à l'heure, à savoir que je ne faisais pas partie, à ce moment-là, du conseil d'administration. Par conséquent, je ne peux rien vous dire. D'ici quelque temps, d'ici deux ans peut-être, j'aurai une meilleure idée de tout cela.

M. Riis: Je ne sais pas si ma question est acceptable, et je m'en remets au président pour trancher, mais j'aimerais savoir, comme beaucoup de mes collègues, où se trouve la majeure partie de ces cinq milliards de dollars? En tant que nouvel

[Texte]

What does it mean? How critical is it? As a new director, did you think that Members of Parliament ought to be involved in some form of discussions and let us say intelligence, either on or off the record, regarding this \$5 billion, particularly those on the Finance Committee who are particularly interested in the Canadian banking industry and financial industries generally?

• 2010

Mr. Hyndman: I really do not know, because the mechanisms of the communication of what must be confidential data on a day-to-day basis with Members of Parliament... I really do not quite understand how that could take place. I think that Members of Parliament have a responsibility to the citizens that there be a stable economic environment and a stable system in which they can conduct their business.

As to the day-to-day administration of any such system, it is my reading of the act that Parliament has delegated this to the Bank of Canada in so far as those areas are concerned. I suspect it has done so because of the very fluid and active nature of financial marketplaces.

Mr. Riis: We recall Governor Bouey's comments prior to the collapse of the Canadian Commercial Bank to the Toronto *Globe and Mail*. He told everyone to relax. So we all relaxed, and two banks collapsed. We are not so keen in retrospect to relax and leave it to the Governor and the bank and the directors to simply carry the can. I think there is some concern around this table that perhaps there should be some more involvement. But perhaps that is an unfair question. Do you get paid for this job?

Mr. Hyndman: Yes sir, I am paid modestly.

Mr. Riis: What is modest?

Mr. Hyndman: The annual honorarium is \$2,500 per year, and there is a daily director's fee of about \$300 for approximately nine meetings per year.

Mr. Blenkarn: You are going to get really rich at this job, are you not?

Mr. Riis: Good. Since Paul Volcker is paid half of what Governor Bouey should make, I would like to ask you whether that is a fair situation which should be allowed to continue. But perhaps as a director it is something you can look at in the future. But I will not ask you to comment on that. Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Attewell: I just want to ask Mr Hyndman a kind of a general question. Are you moving on to this board with some—let us call them—preconceived ideas or objectives? For instance, some of us, if we were going to be appointed to the board of CBC, might possibly have some objectives of what we would like to do with that august organization.

Mr. Belsher: You do not look like a terminator.

[Traduction]

administrateur, pensez-vous que les députés devraient être informés, à huis clos ou non, de l'utilisation qui a été faite de cette somme de 5 milliards de dollars, et je veux surtout parler des membres du comité des finances qui s'intéressent tout particulièrement au secteur bancaire canadien et à l'ensemble des établissements financiers?

M. Hyndman: Je n'en sais rien. Vous voulez parler de mécanismes permettant de communiquer quotidiennement à des députés des informations confidentielles... Je ne vois vraiment pas comment cela pourrait se faire. Les députés doivent veiller à la stabilité de notre système économique, et ils en sont responsables devant ceux qui les ont élus.

Quant à l'administration quotidienne de ce système, j'estime que la loi adoptée par le Parlement en délègue précisément la responsabilité à la Banque du Canada, sans doute à cause de la nature extrêmement mouvante des marchés financiers.

M. Riis: Nous nous souvenons tous que M. Bouey avait déclaré au *Globe and Mail* de Toronto, juste avant la faillite de la Banque commerciale canadienne, qu'il n'y avait aucune raison de paniquer. Nous avons tous suivi son conseil, mais deux banques ont fait faillite peu de temps après. Étant donné cette expérience, nous hésitons beaucoup à confier l'entière responsabilité de ce secteur au gouverneur de la banque et à ses administrateurs. Je suis sûr que plusieurs de mes collègues voudraient être impliqués davantage là-dedans. Je ne devrais peut-être pas vous poser cette question, mais êtes-vous payé pour ce travail?

M. Hyndman: Oui, modestement.

M. Riis: Qu'entendez-vous par modestement?

M. Hyndman: Les honoraires s'élèvent à 2,500\$ par an, auxquels il faut ajouter les jetons de présence d'environ 300\$ par jour pour neuf réunions en général par an.

M. Blenkarn: Vous allez vraiment vous enrichir, n'est-ce pas?

M. Riis: Bien. Étant donné que Paul Volcker touche la moitié de la rémunération de M. Bouey, j'aimerais savoir si, à votre avis, cette situation est justifiée. Toutefois, étant donné que vous n'avez pas encore occupé votre poste, je pense qu'il est préférable que je retire ma question. Merci, monsieur le président.

M. Attewell: J'aimerais simplement poser une question d'ordre général à M. Hyndman. Vous êtes sur le point d'occuper ce poste au conseil d'administration, mais j'aimerais savoir si vous avez des idées préconçues ou des objectifs particuliers? Par exemple, si certains d'entre nous étaient nommés au conseil d'administration de Radio-Canada, ils auraient certainement des idées précises sur ce qu'ils comptent faire de cette auguste institution.

M. Belsher: Vous n'avez pas l'air d'être un expert du couperet.

[Text]

Mr. Attewell: Without sounding too frivolous, I would like to get your views on it. Are you indeed coming with some, not necessarily sophisticated, but with some preconceived priorities or ideas of what you would like to bring to the table? Or are you arriving as kind of a new boy on the block, with great experience in the insurance industry and so on? Or do you have some ideas of things that you might bring to the table, as I would have if I had the honour of being appointed to the CBC?

Mr. Hyndman: Yes, I have some notions, Mr. Attewell. As you may know from the documentation you have, I am involved in several businesses and I and my associates in business have a stake in the economic well-being of the areas in which we work, which is a part of Canada.

I have one objective, and that is that we have a reliable, predictable monetary system and financial system upon which we, as business people and as private citizens, can make certain commitments and hope that there can be stability. If I have a preconceived notion, it is only that I might in some way be able to bring stability, reliability, and believability to the people I represent. As to any specific policies to achieve that objective, I will pass on that one.

Mr. Attewell: Mr. Heidecker made a statement that he would air his views with the board, and that there would be a vote, and whatever number of hands won, he would be supportive of that decision. The topic came through my honourable colleague from the NDP in terms of this question of confidence.

• 2015

Could you just share with the committee your views on how important that is? Let us not hope that there are situations of crisis over the next few years, but if there are, do you see yourself airing your views but then being part of that team decision?

Mr. Hyndman: Yes, very much so.

Mr. Attewell: Not to second guess the governor of the bank, but there was a situation, as we know, in which a couple of different banks were looked at, etc. and the decision was made to assist them. The decision was also made that we would try to have that stability and confidence you talk of, and to speak that way as opposed to coming out of a room and saying that I think it may succeed or that I hope it does. I guess I am really asking if once you had aired your views you would either resign or be part of a team decision.

Mr. Hyndman: I believe that is the only choice.

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman. I apologize that I was delayed at an earlier meeting. If what I ask has been asked before, just tell me.

[Translation]

M. Attewell: Très sérieusement, j'aimerais que vous me répondiez. Arrivez-vous avec des priorités, pas forcément très élaborées, mais en tout cas bien arrêtées et le reste? Avez-vous des idées bien précises sur ce que vous avez l'intention de proposer à ce conseil? Allez-vous plutôt jouer le rôle de l'expert en assurance? Allez-vous proposer des idées bien précises, et c'est ce que je ferais si j'avais l'honneur d'être nommé au conseil d'administration de Radio-Canada?

M. Hyndman: Oui, j'ai quelques idées, monsieur Attewell. Comme l'indiquaient les documents que vous avez entre les mains, j'ai travaillé pour plusieurs entreprises, et je peux vous dire que je tiens tout particulièrement, comme mes associés d'ailleurs, à préserver le bien-être économique de notre région, qui fait partie du Canada.

Mon objectif principal est de doter le Canada d'un système monétaire et financier fiable et stable, qui encouragera les entrepreneurs et les particuliers à prendre des risques. Si j'ai un objectif bien arrêté, c'est celui de pouvoir, un jour, apporter la stabilité, la sécurité et la crédibilité à ceux que je représente. Je ne peux pas vous en dire davantage pour ce qui est des politiques spécifiques qui permettront d'atteindre cet objectif.

M. Attewell: M. Heidecker a déclaré tout à l'heure qu'il saurait défendre ses opinions devant le conseil d'administration, mais qu'après le vote, il s'en remettrait à la décision prise par la majorité. C'est mon collègue du NDP qui a soulevé ce point à propos, justement, de cette question de confiance.

Pourriez-vous peut-être dire au Comité quelle est l'importance de tout cela, à votre avis? Espérons surtout que de pareilles crises ne se reproduiront pas dans les prochaines années, mais si cela devait se produire, croyez-vous que vous pourriez faire connaître votre idée tout en prenant fait et cause, par la suite, pour la décision rendue par l'équipe, quelle qu'elle soit?

M. Hyndman: Oui, absolument.

M. Attewell: Ce n'est pas pour critiquer le gouverneur de la Banque, mais il y a eu une situation, comme nous le savons tous, où quelques banques ont fait l'objet d'études, et finalement la décision a été prise de leur venir en aide. Il a aussi été décidé d'essayer de créer cette stabilité et cette confiance dont vous parlez et aussi de tenir le langage de la fermeté plutôt que d'exprimer le vague espoir que cela pourrait éventuellement réussir. Pour parler net, après avoir exprimé votre avis sur le sujet, ou bien vous démissionnez, ou bien vous avalisez la décision prise par le reste de l'équipe.

M. Hyndman: À mon avis, c'est la seule possibilité.

M. Attewell: Merci, monsieur le président.

Le président: Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président. Je suis désolée d'être arrivée en retard, j'étais retenue à une autre

[Texte]

I am not sure exactly how the board of directors operates in relation to the committees. There is an executive committee and there is a group committee that acts as pension trustees. Do the directors themselves elect the people for these committees or is that membership arrived at in some other way?

Mr. Hyndman: I do not know at this point. It is premature.

Miss Nicholson: You have not actually attended a meeting yet.

Mr. Hyndman: I have attended one meeting, but . . .

Miss Nicholson: Yes. Thank you very much.

Could I ask Mr. Heidecker . . .

Mr. Heidecker: You are asking him questions.

Miss Nicholson: Oh, you are Mr. Heidecker.

Mr. Heidecker: You are done with me already.

Miss Nicholson: I was not here then.

The Chairman: Our witness is a director of three active corporations in Prince Edward Island, one involving some ferry work from Nova Scotia, Northumberland Ferries Limited, Paddocks Canada Limited, a private company . . .

Mr. Riis: On a point of order, Mr. Chairman.

The Chairman: Yes.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman, that is very helpful, but the point is that I wished to pose a question to the other witness, Mr. Heidecker, and he seems to think there had been some arrangement . . .

The Chairman: If you want to come back to Mr. Heidecker, I would be happy . . . if you wanted to. I was wondering if you could stay with Mr. Hyndman, but if you want to, I will let you go ahead. Everybody else has asked questions of Mr. Heidecker.

Miss Nicholson: I want to ask you if you have formed any particular views on the practices of the Bank of Canada in providing liquidity support for banks from time to time. Is your understanding of it that the directors are very much involved in this kind of policy direction or that these decisions are taken by the governor and his staff? Do you see the role of the directors as something quite different, as less hands-on?

Mr. Heidecker: I am in the same position as Mr. Hyndman. I have attended one meeting and do not understand the mechanics of it yet. I have not read through . . . I am going to inform myself on that thing over the course of the next few months, but at the present time I do not know the answer.

• 2020

Miss Nicholson: The press release issued by the Minister of Finance is a little curious, because it says that the Minister of

[Traduction]

réunion. Si les questions que je vais poser l'ont déjà été, vous me le direz.

Je ne sais pas exactement quel est le rôle du conseil d'administration par rapport à celui des comités. Il y a un comité de direction et il y a un comité des fiduciaires de la caisse de retraite. Est-ce que ce sont les administrateurs qui en nomment les membres ou se sert-on d'une autre méthode?

M. Hyndman: Je ne le sais pas encore. C'est un peu tôt.

Mme Nicholson: Vous n'êtes allé à aucune réunion, jusqu'ici.

M. Hyndman: Oui, à une réunion, mais . . .

Mme Nicholson: Oui. Merci beaucoup.

Pourrais-je demander à M. Heidecker . . .

M. Heidecker: C'est à lui que vous posez vos questions.

Mme Nicholson: Oh, vous êtes M. Heidecker.

M. Heidecker: Vous en avez déjà terminé avec moi.

Mme Nicholson: Mais je n'étais pas ici tout à l'heure.

Le président: Notre témoin est directeur de trois sociétés actives sur l'Île-du-Prince-Édouard, dont une dans le domaine des traversiers à partir de la Nouvelle-Écosse, *Northumberland Ferries Limited, Paddocks Canada Limited*, une société privée . . .

M. Riis: J'invoque le Règlement, monsieur le président.

Le président: Oui.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président, c'est très utile tout cela, mais je voulais quand même poser une question à l'autre témoin, M. Heidecker, et il semble croire qu'on s'était entendu pour . . .

Le président: Si vous voulez revenir à M. Heidecker, je serais heureux . . . si vous le désirez. Je me demandais si vous pourriez continuer de poser vos questions à M. Hyndman, mais si c'est ce que vous désirez, allez-y. Tous les autres ont eu l'occasion de poser leurs questions à M. Heidecker.

Mme Nicholson: J'aimerais savoir si vous avez des idées précises concernant cette pratique qu'à la Banque du Canada de fournir, au besoin, des liquidités à diverses banques, de temps à autre. D'après ce que vous en savez, est-ce que les membres du conseil d'administration ont leur mot à dire dans ces politiques, ou ces décisions sont-elles prises par le gouverneur et son personnel? D'après votre conception de la chose, le rôle des administrateurs est-il tout à fait différent en ce que ces derniers ne s'occupent pas de ces choses quotidiennes?

M. Heidecker: Il en va pour moi comme pour M. Hyndman. Je n'étais présent qu'à une seule réunion et je n'en connais pas encore tous les mécanismes. Je n'ai pas encore étudié dans le détail . . . Je vais étudier cette question pendant les prochains mois, mais pour le moment, je n'ai pas de réponse à vous donner.

Mme Nicholson: Le communiqué de presse du ministre des Finances fait quelque peu curieux, car on y dit que le ministre

[Text]

Finance is announcing the appointment of five members to the board of directors of the Bank of Canada; they are . . . and then it lists three names. So when do we get the other two?

The Chairman: We take them as we get them. Next Thursday we have Mr. Little to the board of the Bank of Canada and another gentleman to the Tariff Board. I was just quickly discussing . . . That is the date I was making with Marie for the Economic Council of Canada and a Deputy Minister of Finance. So it is a question of trying to set dates as to when we could see these people; that is when we get them.

I have only heard of three directors to the Bank of Canada, Miss Nicholson; I did not know there were five coming. If there are five coming, well . . .

Miss Nicholson: Well perhaps this press release is inaccurate, but I will pass it up to you. It announces five members. It says they appointed five members. It says "they are", and then there are three names. So perhaps the five could be . . .

The Chairman: There may be a mistake there. What happens is that the three proposed directors to the Bank of Canada were nominated at the same time, but Mr. Little is involved in a tax case; he is an accountant involved in a tax case in British Columbia, and could not be here tonight.

Mr. Hyndman: If it is helpful, Miss Nicholson, it is my understanding that was just a clerical error. There were in fact only the three appointments made at the time Mr. Heidecker and I were appointed.

Miss Nicholson: Oh. Thank you very much; that is helpful. Then we will not look for the other two.

May I ask both Mr. Heidecker and Mr. Hyndman if they have any views on the particular division of responsibility? This is a variation of what I have asked Mr. Heidecker. The Bank of Canada Act provides that each director has a vote in the transactions of the business of the bank—except I believe the Deputy Minister of Finance does not vote. But in practice, most people tend to regard the Governor of the Bank of Canada as the person with the final decision-making authority. Have you any views on this?

Mr. Hyndman: Miss Nicholson, the only view I have is that I have read the act. I have yet to learn what the practice has been. But I may assure you and members of the committee that I am not a person who is known to be reticent about expressing views. It is my belief that any board of directors is a voting board and must take its responsibility. One does have to recognize that the Governor of the Bank of Canada is in a rather different situation than the chief executive officer of a conventional corporation by reason of the necessity for decisions being made I believe sometimes as often as hourly.

[Translation]

annonce la nomination de cinq membres du conseil d'administration de la Banque du Canada, et on ne trouve que trois noms. Alors quand rencontrerons-nous les deux autres?

Le président: Nous les prenons au fur et à mesure. Jeudi prochain, nous rencontrons M. Little, du conseil d'administration de la Banque du Canada, et un autre monsieur nommé à la Commission du tarif. J'en parlais rapidement . . . c'est de cela dont je parlais avec Marie, tout à l'heure pour le Conseil économique du Canada et pour un sous-ministre des Finances. Il fallait fixer les dates où nous pouvons les recevoir.

Je n'ai entendu parler que de trois administrateurs nommés au conseil d'administration de la Banque du Canada, mademoiselle Nicholson; je ne savais pas qu'il devait y en avoir cinq. Si nous devons en rencontrer cinq . . .

Mme Nicholson: Peut-être le communiqué de presse est-il inexact, mais je vous le fais parvenir. On y annonce cinq administrateurs. On y dit que cinq membres ont été nommés. Ensuite, on ne nous donne que trois noms. Alors peut-être les cinq pourraient-ils être . . .

Le président: Peut-être y a-t-il eu erreur. Ce qui arrive, c'est que les trois administrateurs proposés pour la Banque du Canada ont été nommés en même temps, mais M. Little est occupé par une cause fiscale; il est comptable et il est occupé par une cause fiscale en Colombie-Britannique; il ne pouvait se trouver ici ce soir.

M. Hyndman: Si cela peut vous être utile, mademoiselle Nicholson, je crois comprendre qu'il s'agit d'une erreur administrative. Il n'y avait que trois nominations lorsque M. Heidecker et moi-même avons été nommés.

Mme Nicholson: Oh! Merci beaucoup; c'est très utile. Nous ne chercherons donc pas à rencontrer les deux autres.

Peut-être pourrais-je demander à M. Heidecker et à M. Hyndman quelles sont leurs idées sur ce partage précis des responsabilités? C'est une variation sur le thème de la question que j'ai posée à M. Heidecker. La Loi sur la Banque du Canada stipule que chacun des membres du conseil d'administration dispose d'une voix dans la gestion des affaires de la banque, et ce, à l'exception du ministre des Finances, qui n'a pas droit de vote. Toutefois, en pratique, la plupart des gens ont tendance à croire que le gouverneur de la Banque du Canada est celui qui a le dernier mot dans toutes les décisions. Qu'en pensez-vous?

M. Hyndman: Mademoiselle Nicholson, tout ce que j'en pense, c'est que j'ai bien lu la loi. Je ne sais pas encore quelle est la pratique. Mais je puis vous dire à vous ainsi qu'aux autres membres du Comité que je ne suis pas de ceux qui répugnent à exprimer leur point de vue. À mon avis, toute décision d'un conseil d'administration fait l'objet d'un vote, et le conseil doit prendre ses responsabilités. Il faut cependant reconnaître que le gouverneur de la Banque du Canada se trouve dans une situation fort différente de celle du président d'un conseil d'une société ordinaire, tout simplement parce qu'il arrive que certaines décisions doivent parfois être prises d'heure en heure.

[Texte]

I am very curious myself about how that relationship will evolve, but it is premature for me to answer you, other than I will take my responsibility seriously and I will not be reluctant to speak my mind and vote my will.

Miss Nicholson: How many directors meetings are normally scheduled in a year?

Mr. Hyndman: I believe eight to nine per year.

Miss Nicholson: Yes. So that puts some limits on the amount of direct involvement. Therefore perhaps it becomes more of a matter of . . . Yes?

Mr. Hyndman: That is supplemented as a result of by-laws that the executive of the board must meet, I believe, no less frequently than weekly. So there is a mechanism in place according to the act and the by-laws to cause that to happen. The exact mechanics I am not familiar with, but I do see in the background material and the act and the regulations, etc., or the by-laws rather, that the executive committee must meet not less frequently than weekly.

Miss Nicholson: Right. Thank you.

The Chairman: Do any other members have questions?

Mr. Riis: Mr. Chairman, I have just a supplementary on that last point. I am going back to the reimbursement that folks get, which is obviously in a sense a token. What was the daily rate or whatever—was it \$300? Was that what you said?

• 2025

Mr. Hyndman: Yes.

Mr. Riis: That is for directors' meetings.

Mr. Hyndman: For directors' meetings of which there are approximately eight to nine per year.

Mr. Riis: So if you are meeting 52 times a year, or weekly, are they receiving the \$300 a day as well?

Mr. Hyndman: I believe it is a lesser rate but I would have to double check.

Mr. Riis: I see.

The Chairman: I have only one other question, Mr. Hyndman. I see you are a member of the Atlantic Advisory Panel for the Bank of Montreal. I expect you will be resigning that position will you?

Mr. Hyndman: I have already done so, sir.

The Chairman: Thank you. You are a director of three private companies. There is no need for you to resign those, but they indicate you have had a pretty active business career in terms of borrowing money and paying payrolls and worrying about how you do it.

I am really quite impressed with your business career together with a pretty active community-work career in the Queen Elizabeth Hospital Foundation, the Confederation Arts

[Traduction]

J'ai moi-même bien hâte de savoir comment tout cela se passera, mais si toute réponse de ma part serait prématurée, pour le moment, je dirai tout de même que je prends mes responsabilités au sérieux, que je n'hésiterai pas à dire ce que je pense ni à voter comme je l'entends.

Mme Nicholson: Combien de fois le conseil d'administration se réunit-il, normalement, dans une année?

M. Hyndman: Je crois qu'il y a huit ou neuf réunions annuelles.

Mme Nicholson: Oui. Cela restreint donc, en partie, la participation directe de chacun. Il s'agit peut-être donc un peu plus de . . . oui?

M. Hyndman: S'ajoute à cela, par voie de règlement, la stipulation que le comité de direction doit se réunir, me semble-t-il, au moins une fois par semaine. Il y a donc un mécanisme prévu par la loi et les règlements. Je n'en connais pas tous les détails, mais dans la documentation ainsi que dans la loi et règlement, ou devrais-je plutôt dire le règlement interne, et ainsi de suite, il est prévu que le comité de direction doit se réunir au moins une fois par semaine.

Mme Nicholson: Très bien. Merci.

Le président: Y a-t-il d'autres questions?

M. Riis: Monsieur le président, une question supplémentaire sur ce dernier point. Je fais un petit retour en arrière à propos du remboursement qu'obtiennent ces gens, qui, dans un certain sens, n'est que symbolique. C'était combien par jour . . . 300\$? C'est bien ce que vous avez dit?

M. Hyndman: Oui.

M. Riis: Pour les réunions du conseil d'administration.

M. Hyndman: Pour les réunions du conseil d'administration, et il y en a huit ou neuf par année, me semble-t-il.

M. Riis: Alors ceux qui se rencontrent 52 fois l'an, c'est-à-dire chaque semaine, reçoivent-ils aussi 300\$ par jour?

M. Hyndman: Je crois que c'est un peu moins, mais il me faudrait le vérifier.

M. Riis: Je vois.

Le président: Je n'ai qu'une autre question, monsieur Hyndman. Je vois que vous êtes membre du comité consultatif pour la Banque de Montréal. Vous entendez bien démissionner de ce poste?

M. Hyndman: C'est déjà fait, monsieur..

Le président: Merci. Vous êtes aussi directeur de trois sociétés privées. Pas besoin de démissionner de ces postes, mais tout cela nous prouve à quel point vous avez été actif dans le milieu des affaires, où vous avez certainement dû apprendre ce qu'il en coûte d'emprunter des fonds, de payer ses employés à temps et de s'en inquiéter tous les jours.

Je suis impressionné par votre travail dans le milieu des affaires et dans la communauté, entre autres, à la *Queen Elizabeth Foundation*, au *Confederation Arts Centre*, à la

[Text]

Centre in the Charlottetown area development corporation, the local Heritage Committee, the Holland College Board of the Governors, and so on.

I have no further questions. I do not see any members with other questions.

Mr. Attewell: Mr. Chairman, I would like to move a motion but before I do, may I just summarize. I am personally very impressed with the backgrounds these two gentlemen bring. Without demeaning the economist profession—and I am looking at one or two in this room—you know if you put 10 of them together you get 11 opinions.

I think from what I have seen of these two gentlemen, we are going to get varied opinions with a background of very practical experience. We are talking about areas of Canada here. I see this as a breath of fresh air coming into it, frankly. They bring business experience, they bring community experience, they bring an honesty to this job, and I am really quite impressed with what we are going to get on the board. I will not elaborate but I just want to say, Mr. Chairman, I am very impressed.

Frankly, as this process is just starting, I consider it almost an honour to move a motion that two men of the calibre of the two we have before us, Mr. Hyndman and Mr. Heidecker . . . I do not want to prejudge the whole situation but I think the bank and therefore Canadians, are going to be much better served from people who have their roots in different parts of the country. They have their roots in very practical upbringings. We are going to be better served by gentlemen of this calibre.

So Mr. Chairman, with great pride I would like to move a motion that Messrs. Heidecker and Hyndman be appointed directors of the Bank of Canada.

Mr. Riis: One moment, Mr. Chairman. I am not sure the motion would be in order since I do not think we have power to appoint them or not.

The Chairman: That is right.

Mr. Riis: May I suggest, Mr. Chairman, that I think the comment Mr. Attewell has made reflects more or less the views of the committee. I suspect there will be some appointments when we might not feel that way and there may be others we might not see at all. Rather than set a precedent of having to vote and have the situation where we might have some members or all members dissenting, may I suggest we simply consider your comments to reflect more or less the views of the group and thank the two gentlemen for making tonight possible.

The Chairman: I think that is wise advice, Mr. Riis, and therefore I suggest we not have a motion.

The committee thanks you for coming. Congratulations.

[Translation]

société d'expansion de la région de Charlottetown, au comité du patrimoine local et au conseil d'administration du Collège Holland.

Je n'ai pas d'autres questions à vous poser. Je ne vois personne d'autre qui veuille en poser, non plus.

M. Attewell: Monsieur le président, j'ai une proposition à faire, mais auparavant j'aimerais résumer ma pensée. Personnellement, les antécédents de ces deux messieurs m'impressionnent. Sans vouloir dévaloriser la profession d'économiste, et j'en vois un ou deux dans la salle, nous savons fort bien que lorsqu'il y en a 10 qui se rencontrent, il y a 11 opinions différentes.

D'après ce que nous avons vu de ces deux témoins, nous en tirerons des opinions variées fondées sur des expériences très pratiques. Nous avons des représentants des régions du Canada devant nous. En vérité, c'est une véritable bouffée d'air frais. Ils apportent avec eux l'expérience du monde des affaires, l'expérience de l'activité communautaire, une honnêteté pour ce nouveau travail, autant d'éléments qui militent en faveur de leur présence au conseil d'administration. Je n'en dirai pas davantage, monsieur le président, mais je tiens tout de même à dire que cela m'impressionne favorablement.

Franchement, ce n'est que le début de ce processus, et c'est pour moi presque un honneur de présenter une motion portant que deux hommes de la qualité de ceux que nous avons devant nous, soit M. Hyndman et M. Heidecker . . . je ne veux pas préjuger de toute la situation, mais je crois que la banque elle-même et que tous les Canadiens, par conséquent, seront beaucoup mieux servis par des gens qui ont leurs racines dans différentes régions du pays, qui possèdent une expérience pratique. Nous allons être beaucoup mieux servis par des gens de cette qualité.

Donc, monsieur le président, c'est avec beaucoup de fierté que j'aimerais proposer que MM. Heidecker et Hyndman soient nommés administrateurs de la Banque du Canada.

M. Riis: Un instant, monsieur le président. Je ne crois pas que la motion soit recevable, car je ne crois pas que nous ayons le pouvoir de nommer ou de ne pas nommer ces messieurs à ce poste.

Le président: Vous avez raison.

M. Riis: Monsieur le président, si vous me le permettez, je crois que M. Attewell résume assez bien ce qu'en pense le Comité. J'ai l'impression qu'il en ira peut-être autrement pour d'autres nominations et peut-être y a-t-il des nominations que nous n'étudierons pas du tout. Plutôt que de créer un précédent, de demander le vote et de nous retrouver dans une situation où quelques membres du Comité, sinon tous, pourraient voter contre la motion, peut-être vaudrait-il mieux de dire tout simplement que ces propos résument bien la pensée du groupe, après quoi nous pourrions remercier les deux témoins sans que cette séance n'aurait pas eu lieu.

Le président: Je crois que c'est de bon conseil, monsieur Riis; il n'est pas nécessaire qu'on présente une motion.

Le Comité vous remercie d'être venus. Mes félicitations.

[Texte]

Mr. Hyndman: Thank you very much. It is a pleasure being here.

The Chairman: We have one other item of business for the meeting tonight and that is how we spend the Government of Canada's money.

Let us have a two-minute break.

• 2035

• 2036

The Chairman: You have in front of you a budget which represents the anticipated expenses from April 1 to March 31, 1987, for \$657,360—which is not small potatoes. By the way, it only covers one trip across the country, and it covers the possibility of hiring consultants for up to 20 weeks. The principal item in the budget, you will obviously see, is printing; for printing a report, \$354,500. From then on, the expenses are not out of this way at all.

Marie, can you make some comments on this whole thing?

The Clerk of the Committee: For the printing costs, if you look, there is an explanation of the budget further down. The data we have from the Comptroller's office is that in order to print 1,000 copies it costs \$900 per sitting hour. That is why it is so high. I have also indicated why we have something for the appendices. You have information there to the effect that the committee, during a 10-month period, appended 95 documents to its minutes of proceedings. So we are asking for 50 appendices; that is an average. Then a report to the House, based on the report the committee made on financial institutions.

The Chairman: Yes, Mr. McCrossan?

Mr. McCrossan: Mr. Chairman, I have some comments about printing. First of all, my office receives all kinds of committee reports from various committees, and I keep a grand total of three files, and everything else gets in the garbage, because I do not have a place to store it, and I understand . . . and then if I need it, I go back to the Library of Parliament and get an extra copy or so. I understand that the practice in the United States is that there is a master Hansard created, which is typeset, but not printed. Indeed, similar to what we have with our transcripts . . . That particular . . . if we think of as committee Hansard, resides with the Clerk of the Committee and copies are run off for members of the committee using a Xerox machine rather than printing it. We are talking about, now, ten copies or seven copies or whatever, and any other Member of Parliament, or Congress in the States, is entitled to ask for it if they want it. If a member of the public wants it, then he is entitled to get it on a cost-reimbursement basis. When I look at the 1,000 copies of all these reports we do, as important as our work is, I cannot imagine what is being done with them, where they are being stored. We cannot be distributing—I guess we distribute 282 to the members and I do not know where the rest go, but most of the ones that go to the members must go right in the garbage pail. Certainly that

[Traduction]

M. Hyndman: Merci beaucoup. C'était un plaisir que d'être ici.

Le président: Il y a un autre point à l'ordre du jour de notre réunion de ce soir, et c'est de savoir comment nous dépenserons l'argent du gouvernement canadien.

Prenons une pause de deux minutes.

Le président: Vous avez devant vous un budget qui représente les frais éventuels du 1^{er} avril au 31 mars 1987, un budget de 657,360\$. . . Ce n'est pas rien. En passant, on ne prévoit qu'un voyage et la possibilité de retenir les services d'un consultant pour une période pouvant aller jusqu'à 20 semaines. Le gros morceau du budget, comme vous le voyez, c'est l'impression; impression des rapports, 354,500\$. Pour le reste, les frais ne sont pas vraiment énormes.

Marie, vous pouvez nous toucher un mot de tout cela?

La greffière du Comité: Pour l'impression, si vous regardez bien, vous y trouverez les explications un peu plus bas. D'après les données fournies par le bureau du contrôleur pour imprimer 1,000 exemplaires, il en coûte 900\$ par heure de séance. Ce qui explique pourquoi le montant est si élevé. Il y a aussi une explication pour ce qui est des annexes. Donc, pendant une période de 10 mois, le Comité a annexé 95 documents à ses procès-verbaux. Nous prévoyons donc 50 annexes; c'est une moyenne. Ensuite, il y a le rapport à la Chambre, le tout calculé en fonction du rapport que le Comité a rendu sur les institutions financières.

Le président: Oui, monsieur McCrossan?

M. McCrossan: Monsieur le président, quelques commentaires à propos de l'impression, tout d'abord. À mon bureau, on reçoit toutes sortes de rapports émanant de divers comités et j'ai chez moi total de trois dossiers; tout le reste prend la direction de la poubelle parce que je n'ai pas de place pour entreposer tout cela, et je crois savoir . . . puis si j'en ai besoin, je vais en ramasser un exemplaire ou deux à la Bibliothèque du Parlement. Je crois savoir qu'aux États-Unis, il y a un Hansard, une copie maîtresse, qui est composée sans être imprimée. Un peu comme pour nos transcriptions . . . Si on prend notre compte-rendu et procès-verbal comme un Hansard, alors la transcription reste chez le greffier du Comité et on en fait des copies au Xérox pour les membres du Comité plutôt que de faire imprimer le tout. En tout, 10 ou sept copies ou quelque chose de ce genre, et tout autre député, ou membre du Congrès des États-Unis, aux États-Unis, a le droit d'en demander une copie s'il le désire. Si un simple particulier en veut un exemplaire, il lui suffit de payer le prix coûtant. Notre tâche a beau être importante, je me demande à quoi sert d'imprimer 1,000 exemplaires de tous les rapports que nous produisons. Où les garde-t-on? Nous ne les distribuons certainement pas tous . . . Nous en distribuons 282 à tous les députés, mais qu'advient-il du reste? Et même, la plupart de ceux qui sont envoyés aux députés doivent aller directement

[Text]

is what happens with Indian Affairs and all those others—the Fisheries committee and Transport—in my office.

• 2040

I would like to suggest that we put that money aside and when we have the meeting of the chairmen of all the committees, that we discuss a change in our procedure for all committees whereby we go through to the preparing the report but not go to the stage of printing. From my experience—my only experience in printing is with election brochures—it seems to me that it does not matter whether you print 50 copies, 1,000 copies or 5,000 copies; the whole cost is in setting up the press.

The Chairman: Is your cost not in setting it up to print? What you are really suggesting we do is set up to print, but not print.

Mr. McCrossan: No, I am not.

My understanding is that in the States—and I would like to have some investigation of this, is that... With word processors these days, you can set things up quite satisfactorily to print in both languages without typesetting, without doing all the fancy stuff we do.

Mr. Minaker: Have a formal cover on it.

Mr. McCrossan: We can have a formal cover on it and just xerox enough copies for the members of this committee. Anybody else who is interested and any Member of Parliament can ask for it.

Similarly, I think one of the things about it is that...

The Chairman: The library will get one.

Mr. McCrossan: Yes. When we look at the reports, I get concerned that... I think our own report was fairly modest. I do not know that we hired graphic artists and everything, but I look at the reports that the committees are putting out. They do put out a big report, such as our financial institutions report, and I start to see photographs all through the reports, fancy designs... and photographs of the chair...

The Chairman: You noticed that. Our report had a white cover on it and the only emblem was the House of Commons emblem. Our names were printed and that was it.

Mr. Dorin: We are the finance committee though; we did not want it.

Mr. McCrossan: Seriously, I think since we are the Finance Committee, we have a responsibility... Look, half of the blessed budget is printing and I cannot imagine that we are getting value for money. I would really suggest that we pull that aside and put in a recommendation for the finance committee that all committees look at adopting this procedure they use in the States of just having the reference thing, which is available and is just distributed to the members. I suspect we could cut that \$354,000 number down to \$20,000 or some-

[Translation]

dans la corbeille à papier. En tout cas, c'est ce que je fais moi-même des rapports du comité des Affaires autochtones, des Pêches, des Transports, etc.

Je propose donc de réserver cette somme-là, et lorsque nous aurons une réunion des présidents de tous les comités, nous pourrions envisager de modifier la procédure applicable à tous les comités afin que les rapports soient préparés, mais pas automatiquement imprimés. J'ai personnellement constaté, mais je reconnais que mon expérience se limite à l'impression des brochures électorales, qu'il revient à peu près au même de faire imprimer 50, 1,000 ou 5,000 exemplaires; c'est essentiellement la préparation de la matrice qui coûte de l'argent.

Le président: N'est-ce pas la préparation de la matrice qui coûte de l'argent? Or, vous nous proposez de préparer la matrice, mais de ne pas imprimer.

M. McCrossan: Non, pas du tout.

J'ai entendu dire, et il faudrait peut-être vérifier, qu'aux États-Unis... les machines de traitement de texte permettent aujourd'hui d'imprimer des rapports tout à fait satisfaisants dans les deux langues, sans composition préalable et sans toutes les fioritures que nous demandons souvent.

M. Minaker: On pourrait adopter une page couverture standard.

M. McCrossan: Oui, et n'imprimer que des exemplaires pour les membres du Comité. Toute autre personne ou tout autre député voulant s'en procurer un exemplaire peut le demander.

De même, on pourrait...

Le président: Il faut en prévoir un exemplaire pour la bibliothèque.

M. McCrossan: Oui. À propos des rapports, il y a des problèmes... J'estime que le nôtre était plutôt modeste. Je ne crois pas que nous ayons engagé des graphistes ou des experts, mais par contre, certains comités ont fait publier de ces rapports... J'en ai consulté certains, comme notre rapport sur les établissements financiers, qui étaient illustrés de nombreuses photographies, de belles illustrations...

Le président: Notre rapport avait une couverture blanche, et sa seule illustration était l'emblème de la Chambre des communes. Nous n'y avons fait imprimer que nos noms, c'est tout.

M. Dorin: Pourtant, notre comité des finances ne le voulait pas.

M. McCrossan: Très sérieusement, en tant que comité des Finances, nous sommes responsables... Songez-y, près de la moitié de notre maudit budget est consacré à l'impression, et je suis convaincu que nous n'avons pas besoin de tout cela. Je vous propose donc très sérieusement de réserver ce poste budgétaire et de recommander aux autres comités, par l'intermédiaire de notre président, qu'ils envisagent d'adopter la procédure américaine, à savoir de n'en donner des exemplaires qu'aux députés. Je suis sûr qu'ainsi, nous pourrions réduire

[Texte]

thing. I do not have any know-how as to how that can be done...

The Chairman: I do not know. I do not know how much of that is billed through from the Committee's Branch as part of the Committee's Branch overhead attributed to us. At \$900 an hour, I expect it includes the people at the desks, the translators and the paperwork and I suspect that although it is called printing, the printing is precious little of the cost. In other words, it probably costing us \$200 a meeting for the reports and \$1,800 or \$1,900 a meeting for the other stuff that happens, which we would have to do anyway, because there is nothing in here for translation.

Mr. McCrossan: I understand that, and I would like to know what the breakdown is of that item because I doubt that more than 20 copies of any committee report are ever used. Perhaps, on rare occasions, we are up to 100, but when we are talking about...

The Chairman: When we were in financial institutions on the green paper stuff, we were in fact running 5,000 and getting rid of most of them.

Mr. McCrossan: That is right.

The Chairman: When we did our report on the thing, we printed 5,000 English and 1,000 or 2,000 French. We have run out of English and we are still reprinting English right now.

• 2045

Mr. Dorin: Again, that was high profile and if you take a look at the cost of the report, and I think it bears what you are saying, the report costs \$27,000, I believe, versus a total printing cost of \$350,000. So I think you are right, Mr. Chairman, when you say that the cost is not really the printing. But still, there might be something to be said for what Paul is, and maybe you might bring this idea up, in that...

The Chairman: I am glad Paul brought it up, and you are saying that the committees of Congress do not bother printing reports.

Mr. McCrossan: That is right.

Mr. Dorin: I was just going to say, one of the ways I would think it could be done, if it were put on Micoms. I do not know how they operate their printing, but rather than typesetting, if they are on Micoms and they do a dozen copies, it is still on the Micom. I hate to say this but, quite frankly, I keep all my letters on a Micom so that if I get another letter on the same subject, I use it again. I am sure it would not be very tough, and maybe that is what they do already...

The Chairman: Shame.

Mr. Dorin:—for them to produce additional copies.

[Traduction]

ce poste de 354,000\$ à 20,000\$ à peu près. Je ne sais pas exactement comment on pourrait faire...

Le président: Je n'en sais rien. Je ne sais pas dans quelle mesure la direction des comités nous facture une partie de ce poste budgétaire au titre des frais généraux... À raison de 900\$ l'heure de séance, je suppose que cela comprend le personnel à la console, les interprètes et toute l'administration, et qu'en fin de compte, les frais d'impression n'en représentent qu'une petite partie. En d'autres termes, il nous en coûte peut-être 200\$ par réunion pour les rapports et 1,800\$ ou 1,900\$ par réunion pour tout le reste, dont nous ne pouvons pas nous passer d'ailleurs, puisqu'il n'y a pas d'autre poste budgétaire prévu pour l'interprétation.

M. McCrossan: Peut-être, mais j'aimerais bien avoir la ventilation de ce poste budgétaire, car je doute beaucoup que nous ayons besoin de plus de 20 exemplaires de nos rapports. Il nous en faudra peut-être 100, dans de rares occasions, mais en général...

Le président: Lorsque nous étudions le Livre vert sur les établissements financiers, nous en faisons imprimer 5,000 exemplaires, qui étaient pratiquement tous distribués.

M. McCrossan: C'est exact.

Le président: À cette occasion, nous avons fait imprimer notre rapport en 5,000 exemplaires en anglais et 1,000 ou 2,000 exemplaires en français. Comme il n'y avait pas suffisamment d'exemplaires anglais, nous avons dû en faire réimprimer.

M. Dorin: Il s'agissait d'un rapport fort important, et justement, le coût de sa publication confirme bien ce que vous dites puisque son impression n'a coûté que 27,000\$, par rapport au coût d'impression total de 350,000\$. Vous avez donc raison de dire, monsieur le président, que les frais d'impression ne constituent pas la totalité du poste budgétaire qui y est consacrée. Toutefois, la suggestion de Paul a peut-être une certaine validité, et vous pourriez peut-être en parler...

Le président: Je suis content que Paul en ait parlé, et vous nous avez bien dit que les comités du Congrès américain ne faisait pas imprimer leurs rapports.

M. McCrossan: C'est exact.

M. Dorin: Justement, la solution consisterait peut-être à utiliser des machines Micom. Je ne sais pas comment ils font pour imprimer des rapports, mais on pourrait éviter l'étape de la composition en utilisant des machines Micom qui permettent quand même d'imprimer une douzaine d'exemplaires. Je vous dirais même que je garde une lettre standard sur Micom, si bien que si je dois envoyer une autre lettre sur le même sujet, je peux la réutiliser. Ce ne serait certainement pas très compliqué, et il se peut qu'ils le fassent déjà...

Le président: Vous n'avez pas honte de vous servir d'une lettre standard!

M. Dorin: ... c'est peut-être ce qu'ils font déjà pour produire des exemplaires supplémentaires.

[Text]

The Chairman: Miss Nicholson.

Miss Nicholson: I think Paul has a very good point about trying to cut down printing because it is expensive. I am not so sure the number of copies that are reproduced can be got as low as he might think because, apart from the Members of Parliament, there are a number of users, such as universities, business groups and so on. I wonder if the clerk has any idea of how many, normally, are mailed out.

The Chairman: Do you have any idea, Marie?

The Clerk: Mailed out . . .

Miss Nicholson: When you think of university users and this kind of thing.

The Chairman: Who is on the regular mailing list?

Miss Nicholson: The provincial governments, too.

The Clerk: You mean for the formal reports from committees? We send some to the witnesses who made a presentation to the committee. We still are getting, I would say, about five to six requests per week for copies of the Canadian Financial Institutions Report.

Mr. McCrossan: We are talking about the report of this meeting, for example.

The Clerk: Depending on the subject matter, the day after, we might get a lot of requests for the transcripts when the issues are not available. But we do get, I would say, about 10 to 20 requests for a given issue.

The Chairman: Have you got people on a regular mailing list?

The Clerk: If people ask, yes, we keep one. But they usually are interested in one subject. We have one on financial institutions. We had about, I would say, 25 to 30 persons who wanted . . .

The Chairman: I had that many myself.

The Clerk: But that is approximate because it is done by the support staff. I would not know if there were more.

Mr. Minaker: Marie, how many would go to each member's office? One or two or . . . ?

The Clerk: One to each member's office and one to . . .

Mr. Minaker: Then one to each Senator's office.

The Clerk: Yes.

Mr. Minaker: With that total we are up to . . .

The Chairman: 400.

The Clerk: Yes.

Mr. McCrossan: I am suggesting that when we ask the members what ones they wanted to see, I suspect . . . As I say, I am really not interested in receiving Transport and Indian Affairs and Fisheries and those things. I mean, if I want them I will get them, but if there is an issue up there . . . Unfortu-

[Translation]

Le président: Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Paul a tout à fait raison d'essayer de trouver le moyen de réduire le poste consacré à l'impression, car il est considérable. Je ne suis pas sûre que l'on puisse réduire autant qu'il le propose le nombre d'exemplaires, car à part les députés, il y a d'autres groupes qui s'intéressent à nos délibérations, notamment les universités, des groupes d'entrepreneurs etc. La greffière pourrait-elle nous dire combien d'exemplaires nous envoyons normalement?

Le président: En avez-vous une idée, Marie?

La greffière: Combien nous en envoyons . . .

Mme Nicholson: En comptant les universités, etc.

Le président: Qui figure sur notre liste de distribution ordinaire?

Mme Nicholson: Il y a aussi les gouvernements provinciaux.

La greffière: Voulez-vous parler des rapports officiels des comités? Nous en envoyons généralement aux témoins qui ont comparu devant le comité en question. Nous recevons encore cinq ou six demandes, chaque semaine, d'exemplaires du rapport sur les établissements financiers canadiens.

M. McCrossan: Nous, nous parlons du compte rendu de cette réunion, par exemple.

La greffière: Tout dépend du sujet de la réunion; il se peut que, le lendemain, nous recevions toute une série de demandes. Normalement, nous recevons 10 à 20 demandes.

Le président: Avez-vous une liste de distribution?

La greffière: Si les gens demandent à figurer sur cette liste, nous les inscrivons. Cependant, ils ne sont généralement intéressés que par un sujet donné. Pour les établissements financiers, par exemple, 25 à 30 personnes ont demandé . . .

Le président: J'en ai eu autant.

La greffière: Mais ce n'est qu'un chiffre approximatif, car c'est le personnel de soutien qui s'en occupe. Je ne sais donc pas s'il y en a eu davantage.

M. Minaker: Marie, combien d'exemplaires envoie-t-on au bureau de chaque député? Un, deux ou . . . ?

La greffière: Un exemplaire au bureau de chaque député et un . . .

M. Minaker: Et un au bureau de chaque sénateur?

La greffière: Oui.

M. Minaker: Ce qui nous fait un total de . . .

Le président: 400.

La greffière: C'est cela.

M. McCrossan: Si l'on demandait aux députés à quels comités ils s'intéressent précisément, je crois bien . . . Comme je vous le disais, je ne suis pas intéressé à recevoir le compte rendu du comité des Transports, des Affaires autochtones ou des Pêches. Enfin, si j'en veux des exemplaires, je peux me les

[Texte]

nately, what happens is—I do not know what happens in other people's office—but my staff know what things I follow and everything else goes straight to the garbage and I never see it.

Mr. Riis: Let us make this recommendation, and that the appropriate group...

The Chairman: On your behalf, what I suggest I do is advise the Liaison Committee of the problems we have here with the printing budget, because in our own draft budget, based on the requirements—in other words, we have not padded or anything like that—it comes to \$350,000. I think it is outrageous, too. You are accused of spending a whole lot of government money, but where is it all? It is all in the fixed costs of having a report of your committee work. Who determines that? Your committee sure does not determine the costs of printing. We do not tender it out. It is handled by a government service organization, so I think it is fair to say that we should do that.

I have already gone over the question of coffee, for example. We have coffee at meetings, with a couple of jugs of juice, and it is \$47.50 a pot. Now that covers the juice. Two juices and a pot of coffee is \$47.50. I suggested to the House Leader that this was ridiculous and the House Leader wrote me a note back saying he thought it was ridiculous too and it was going to be corrected. I suspect maybe the House Leader will have some idea of getting the \$47.50 down to something in the neighbourhood of \$17.50, which might include the labour of bringing the pot of coffee here.

• 2050

Mr. Minaker: Mr. Chairman, maybe we could also consider streamlining our meetings so we, as members of the committee, will not take too long. While I am suggesting this to you, it is costing us \$15 per minute, so it might be well worth our while, with this \$900 per hour we were given as a budget, to look at ways of becoming more efficient as members of this committee. We will obviously still have to ask the right questions and the questions we want to ask of the witnesses, but maybe we can streamline it to some degree in other areas.

Mr. Riis: I agree with the point George has made. Why do we not just have one round of questions from each of the political parties and leave it at that?

The Chairman: I would think we would not get the in-depth study we are used to.

Mr. Minaker: The five minute question for each of the members represents \$75 in expenditure at best.

The Chairman: I think the point is well taken that we ought to criticize and have the Liaison committee do an investigation into this habit of printing. I had no idea until tonight, when this kind of a budget figure was presented to us, that these were the figures we were looking at in terms of the cost of running a meeting. It means it is costing us \$1800 for a report of a two-hour meeting and this is just for the report and everything goes

[Traduction]

procurer. Malheureusement, et je ne sais pas s'il en va de même avec les autres députés, mais mon personnel sait parfaitement à quels domaines je m'intéresse, et tous les documents qui ne les concernent pas vont tout droit dans la corbeille à papiers, sans que je les vois.

M. Riis: Je suis d'accord pour que nous faisons cette recommandation, pour que les groupes appropriés...

Le président: Ce que je peux faire, en votre nom, c'est de faire part au comité de liaison des problèmes que nous pose notre poste budgétaire consacré à l'impression des documents, étant donné que dans notre ébauche de budget, nous en sommes arrivés à la somme de 350,000\$, sans même compter les imprévus. Je reconnais, moi aussi, que c'est une somme astronomique. On nous accuse de dépenser des sommes faramineuses, mais où va tout cet argent? Dans les coûts fixes qu'entraîne la préparation d'un rapport de comité. Qui détermine ce coût? Une chose est sûre, c'est que ce n'est pas votre comité qui fixe le coût des services d'imprimerie. Nous ne faisons pas d'appel d'offres. C'est un service du gouvernement qui s'en occupe, et j'estime donc qu'il est tout à fait normal que nous faisons cette recommandation.

Nous avons déjà réglé la question du café, par exemple. On nous en sert à chaque réunion, avec un ou deux pots de jus de fruits, et cela nous coûte 47.50\$ à chaque fois, les jus de fruits compris. J'ai dit à notre leader à la Chambre que c'était absolument ridicule, et il m'a répondu qu'il était du même avis et que la situation allait être rectifiée. Il va peut-être trouver le moyen de ramener cette somme de 47.50\$ à 17.50\$ ou dans ces eaux là, ce qui comprendra peut-être le coût de la main-d'œuvre pour apporter la cafetière dans la salle.

M. Minaker: Monsieur le président, nous pourrions également nous efforcer de ne pas faire trainer nos réunions en longueur, car chaque minute de séance nous coûte 15\$; il vaudrait donc peut-être la peine, étant donné un budget de 900\$ de l'heure, que nous nous efforcions d'être un peu plus efficaces. Bien sûr, il faut que nous puissions poser les questions pertinentes aux témoins, mais nous pourrions raccourcir nos réunions dans les autres cas.

M. Riis: Je suis tout à fait d'accord avec George, et on pourrait peut-être se limiter à un seul tour de questions pour chaque parti politique?

Le président: >A ce moment là, nous ne pourrions pas procéder à une étude aussi approfondie que d'habitude.

M. Minaker: Les cinq minutes de questions accordées à chaque député représentent au maximum 75\$.

Le président: Vous avez raison de me demander de soulever toute cette question du poste consacré à l'impression des documents auprès du comité de liaison. Je n'avais aucune idée, jusqu'à ce soir, que la tenue d'une réunion coûtait autant d'argent. En effet, il nous en coûte 1,800\$ pour le procès verbal d'une réunion de deux heures, et seulement pour le procès verbal. C'est absolument ridicule. Je vais donc, si vous

[Text]

on from there. It just seems to me ridiculous. I think if you leave it with me to raise it with the House Leader and the Commissioners of Internal Economy and with the Liaison Committee and so on, I will do so.

But I am suggesting, unless there are some real concerns about this budget, that we pass the budget, present the budget in. And at the time I present the budget in I will make my views known with respect to the printing.

Miss Nicholson: I just have one more question. On the contract consulting . . .

The Chairman: I expect we will be stuck with a white paper or a green paper or some kind of a purple paper with respect to the business transfer tax, which will require us to have some people who are experts in commodity tax and this type of thing. I have contemplated a 20-week retainer for this, and I have contemplated an across-Canada tour similar to a year ago for it, which will include three cities in Western Canada and a city in Atlantic Canada. That is the size of it. The advertising you see for this kind of a study is one insertion across the country.

Obviously, if we wind up going with two different things during the period from now until April we will have to get further budgetary assistance from the House.

Mr. Dorion: Mr. Chairman, I would like to ask a question on this, because it seems to me very difficult for a committee to try and set its budget without knowing what kind of agenda or references it might have. I do not know how the procedure works, but it seems to me the fair way; if you ask a committee to set its own budget, it should set a budget for the routine proceedings, the routine things it deals with. And when you get special references, it should include a budgetary provision. Because it would really be quite unfair. We could have three or four references.

The Chairman: We have enough budget here for four meetings a week, while Parliament is in session. This may well leave us some surplus, because we might not in fact have four meetings a week. I can think of lots of weeks when we will not meet at all. For example, should we have a Speech from the Throne, I am sure we will not meet in that week.

• 2055

Mr. McCrossan: If we have another thing like the green paper . . . We were meeting four times a day.

The Chairman: That is right.

Mr. McCrossan: I am happy with the items, other than the printing item. It is hard to tell whether they are too high or too low. If we get involved in tax simplification, corporate tax review or the . . .

The Chairman: BTT.

Mr. McCrossan: —yes, business transfer tax, we are quite clearly going to need consulting. Domestic travel is an

[Translation]

le voulez bien, en parler au leader à la Chambre, aux commissaires de la régie interne et au comité de liaison.

Je vous propose maintenant d'adopter le budget proposé, à moins que vous n'ayez de sérieuses réserves. Lorsque je le présenterai, croyez-moi, je dirai tout ce que j'ai à dire au sujet des coûts d'impression.

Mme Nicholson: Permettez-moi de poser une dernière question en ce qui concerne le recours à des experts conseils . . .

Le président: Je suppose que nous allons être saisis d'un livre blanc, vert ou violet en ce qui concerne la taxe de transfert commercial, ce qui va nous obliger à avoir recours à des experts dans ce domaine. J'ai prévu pour cela une période de 20 semaines et j'envisage des déplacements dans tout le Canada, comme nous l'avons fait il y a un an environ, notamment dans trois villes de l'ouest et une ville de l'Atlantique. Voilà ce que je compte faire.

Si nous sommes saisis de deux mandats d'ici avril, il est bien évident que la Chambre devra nous accorder un budget supplémentaire.

M. Dorion: Monsieur le président, je voudrais justement poser une question à ce sujet, car il me paraît très difficile de fixer un budget sans savoir quelle tâche nous sera confiée. Je ne sais pas comment cela fonctionne exactement, mais il me semble que, si vous demandez à un comité de préparer son budget, il devrait s'agir d'un budget de base, couvrant les activités ordinaires. Par contre, si le comité est saisi d'un mandat spécial, celui-ci devrait être assorti d'une provision budgétaire correspondante. Sinon, ce serait tout à fait injuste. On pourrait nous saisir de trois ou quatre mandats, sans aucun budget supplémentaire.

Le président: Le budget proposé ici nous permet d'avoir quatre réunions par semaine tant que le Parlement siège. Par conséquent, si nous ne nous réunissons pas aussi souvent, il nous restera sans doute de l'argent. En effet, il y a plusieurs semaines où nous n'allons pas pouvoir siéger. Par exemple, s'il y a un discours du Trône, nous ne pourrions certainement pas nous réunir pendant cette semaine là.

M. McCrossan: Par contre, si nous devons étudier un document comme le Livre vert . . . C'est quatre fois par jour que nous nous réunirons.

Le président: Vous avez raison.

M. McCrossan: J'approuve tous les postes budgétaires, à l'exception de celui de l'impression. Il est difficile de dire si les sommes prévues sont excessives ou insuffisantes. Si nous nous lançons dans la simplification du régime fiscal, dans l'examen de l'imposition des sociétés ou . . .

Le président: Dans la taxe de transfert commercial . . .

M. McCrossan: . . . c'est cela, nous allons devoir engager des experts. Vous avez parlé de faire des déplacements au

[Texte]

interesting idea. The only places you have BTTs right now are in the EEC, if I can throw a lot of initials at you. In any case, it is obvious we are going to want to hear widely on it, at least in Canada, if it is proposed.

I do not know about the advertising budget; I am a little dubious of whether we get value for money. It seems to me we scare up most of the witnesses by word-of-mouth or by requesting or knowing who we want to have. When we did our last tour, I am not sure how many witnesses came out of newspaper ads and how many came out because we got in contact with the people directly on the phone who we thought should testify. I suspect . . .

The Chairman: I think you will find the advertising is only to cover your *derrière*. You put an ad in the paper and somebody says: Well, I did not hear about it. You say: Did you not read the ad? It is like serving somebody by advertising for a divorce case. You do not expect them to read the ad, but at least you have something there to point out they were notified.

Mr. Riis: I think you will find a lot more people are interested in the business transfer tax concept than they were in the financial institutions . . .

The Chairman: You had better believe it.

Mr. Riis: —and I think they would feel very strongly if they were not aware we were coming to town or if we were looking into the matter and they were not alerted to the fact. I think . . .

The Chairman: I think when we get into the business transfer tax, we may have—it is one day in major dailies, but we may have to do special advertisements for each city when we are going to be there—an advertisement saying on Tuesday next the illustrious committee will be there and you can do your thing.

Mr. Dorin: I guess this brings us back to my point, Mr. Chairman. It seems to me, again, it is difficult for us to try to produce a budget in terms of a particular reference. It almost seems to me the fair way in this—and maybe this is just for you to bring up at the liaison meeting . . . For specific references, it should be out of the budget: in this case, the Department of Finance or the Minister. Really, they are the ones. Whether they choose us or a task force to do it, a private-sector task force or an Estey Commission—whoever—presumably, they are bearing the cost of it. I am not sure how we can guess what our budget should be.

The Chairman: Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: I had one more question along those lines. I had heard rumblings that the income tax amendments might be referred to the finance committee as of old, as opposed to a legislative committee. If this is so, has it been anticipated?

The Chairman: Yes. I anticipate what we will do on the tax panel is take Ways and Means motions as we go along from the point of view of simplification, and make a series of reports including clause 92.(2) reports at the same time as we make

[Traduction]

Canada, et c'est une idée intéressante. Les seuls pays où existe ce genre de taxe sont les pays du marché commun. Quoiqu'il en soit, nous en entendrons certainement beaucoup parler, tout au moins au Canada, si la proposition en est faite.

En ce qui concerne le budget consacré à la publicité, je doute que tout cela soit très efficace. J'ai l'impression que nous effrayons la plupart des témoins par oui-dire, en faisant savoir qui nous avons l'intention de convoquer, etc. Lors de nos derniers déplacements, je ne sais pas combien de témoins ont comparu grâce aux annonces faites dans les journaux et combien l'ont fait grâce aux contacts directs que nous avons pu établir. Je crains bien que . . .

Le président: Le budget consacré à la publicité n'est destiné qu'à assurer vos arrières. Si vous mettez une annonce dans le journal, personne ne peut se plaindre de ne pas avoir été informé. C'est comme pour un divorce. Vous faites passer une annonce, sachant très bien que personne ne la lira, mais au moins, personne ne pourra se plaindre de ne pas avoir été informé.

M. Riis: Je suis sûr que beaucoup plus de personnes seront intéressées par la taxe de transfert commercial que par toute la question des établissements financiers . . .

Le président: Tant mieux si c'est ce que vous croyez.

M. Riis: . . . et je suis sûr qu'elles seraient furieuses si nous ne les avertissions pas de notre venue ou tout simplement du fait que nous entreprenons l'étude de cette question-là.

Le président: Lorsque nous aborderons cette question, nous pourrions faire passer une annonce dans les principaux quotidiens du pays, et ensuite, une annonce spéciale dans chaque ville où nous nous rendrons, indiquant par exemple que mardi prochain, notre auguste comité sera prêt à écouter leurs doléances.

M. Dorin: Cela me ramène à ce que je disais tout à l'heure, monsieur le président. Il est extrêmement difficile de préparer un budget en l'absence d'un mandat particulier. Normalement, et vous en parlerez peut-être lorsque vous rencontrerez le comité de liaison . . . Tout mandat spécial qui nous sera confié ne devrait pas élargir à ce budget-là. Si le ministère ou le ministre des Finances choisit de confier à notre comité, à un groupe de travail ou à un groupe du secteur privé, ou encore à une commission Estey, la tâche d'étudier cette question, c'est le ministère qui devra en assumer le coût. À mon avis, nous ne pouvons tout simplement pas anticiper sur ce que sera notre budget.

Le président: Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: J'aimerais poser une autre question à ce sujet. J'ai entendu dire que le Comité des finances, et non pas le comité législatif, serait saisi des modifications proposées à l'impôt sur le revenu. Dans ce cas, en a-t-on tenu compte dans le budget?

Le président: Oui. Je suppose que nous partirons des motions de voies et moyens pour essayer de les simplifier, et que nous ferons une série de rapports, y compris sur le paragraphe 92(2), simultanément aux autres rapports qu'on

[Text]

reports for stuff referred to us. In other words, we will not necessarily tie ourselves down to what is referred to us.

Mr. McCrossan: I have no problem with the numbers, looking at them, except for printing, knowing what is ahead of us.

The Chairman: I want to say there is not much juice in this one. I think you are quite right; in terms of the printing and cost of production, it is nuts. Yet you look at it, and \$657,000 is a lot of dough.

Mr. McCrossan: Yes.

The Chairman: Any other comments? Can I have a motion, then, to approve the budget so it can be submitted to the Liaison Committee of chairmen?

Mr. Attewell: Yes, sir, without a preamble.

• 2100

I move that the committee approve the budget of \$657,360 for direct costs presented by the chairman for the period of April 1, 1986, until March 31, 1987, and that the chairman be instructed to table the budget before the Liaison Committee and, ultimately, to the Board of Internal Economy.

Motion agreed to.

Meeting adjourned.

[Translation]

nous aura chargés de faire. En d'autres termes, nous ne nous limiterons pas nécessairement à ce qui nous aura été confié.

M. McCrossan: Les sommes prévues dans ce budget ne me posent aucun problème, à l'exception du poste consacré à l'impression.

Le président: Vous avez tout à fait raison, 657,000\$, c'est beaucoup de fric.

M. McCrossan: Oui.

Le président: Avez-vous autre chose à dire? Voulez-vous dans ce cas présenter une motion d'adoption du budget, afin qu'il puisse être soumis au comité de liaison des présidents?

M. Attewell: Oui.

Je propose que le Comité approuve le budget le 657,360\$ pour coûts directs, présentés par le Comité pour la période du 1^{er} avril 1986 au 31 mars 1987 et qu'il enjoigne le président de déposer le budget devant le comité de liaison et, ultimement, la commission de régie interne.

La motion est adoptée.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From the Board of Directors of the Bank of Canada:

Brian R. Heidecker;
Frederick E. Hyndman.

Du Conseil d'administration de la Banque du Canada:

Brian R. Heidecker;
Frederick E. Hyndman.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 8

Thursday, April 17, 1986

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 8

Le jeudi 17 avril 1986

Président: Don Blenkarn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Pursuant to S.O. 96(2), study of the document of the
Department of Finance—"Account of the Cost of
Selective Tax Measures"

CONCERNANT:

En vertu de l'article 96(2) du Règlement, étude du
document du ministère des Finances—"Compte du coût
des mesures fiscales sélectives"

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85-86

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985-1986

STANDING COMMITTEE ON FINANCE
AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: Geoff Wilson

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES
ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: Geoff Wilson

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Paul McCrossan

George Minaker
Aideen Nicholson
Nelson A. Riis
Norman Warner

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, APRIL 17, 1986

(9)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 9:36 o'clock a.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Don Blenkarn, Simon de Jong, Murray Dorin, George Minaker and Norm Warner.

Acting Members: Jim Jepson for Geoff Wilson, Russell MacLellan for Raymond Garneau.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Terrence J. Thomas, Research Officer.

Witness: From Deloitte, Haskins and Sells: Gordon Reilh, National Tax Director.

In accordance with its mandate under S.O. 96(2), the Committee resumed consideration of the Department of Finance August 1985 document entitled "Account of the Cost of Selective Tax Measures". (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Tuesday, April 8, 1986, Issue No. 2*).

The witness made an opening statement and answered questions.

At 11:05 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 17 AVRIL 1986

(9)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 9 h 36, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Don Blenkarn, Simon de Jong, Murray Dorin, George Minaker, Norm Warner.

Membres suppléants: Jim Jepson remplace Geoff Wilson; Russell MacLellan remplace Raymond Garneau.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du parlement: Terrence J. Thomas, attaché de recherche.

Témoin: De la firme Deloitte, Haskins and Sells: Gordon Reilh, directeur national des impôts.

Conformément aux pouvoirs que lui confère l'article 96(2), le Comité reprend l'étude du document publié en août 1985 par le ministère des Finances et intitulé *Compte du coût des mesures fiscales sélectives*. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 8 avril 1986, fascicule n° 2*).

Le témoin fait une déclaration préliminaire et répond aux questions.

A 11 h 05, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Thursday, April 1, 1986

• 0938

The Chairman: Ross, welcome to the Finance committee. I understand you are representing Mr. Garneau here this morning. We are continuing with our study of selective account tax measures and things; essentially, what we might do to make the Income Tax Act more readable and perhaps be able to come to grips with the problems therein.

Our witness this morning happens to be a constituent of mine but he is the National Tax Director of Deloitte, Haskins & Sells and is, I think, Gordon, a past president of the Canadian Tax Foundation and was the president when the Canadian Tax Foundation ran a three-day seminar in Toronto where some of us, as members of the committee, went at the invitation of the foundation to study tax simplification.

I came away with the feeling that we were somehow having the foxes fix up a new henhouse. Mr. Riehl.

Mr. Gordon Riehl (National Tax Director, Deloitte, Haskins and Sells): That is not really fair, but I did tell my staff if I was successful today, we would all be out of a job by the end of the year. However, I have been a chartered accountant since 1948 and I really started as an apprentice accountant in 1942, so I have been dealing with tax laws, you might say, for some 43-plus years.

During this time, of course, I have seen a lot of complexity added. It seems to me that we are always adding complexity and very seldom have we tried to simplify the law.

I have had the opportunity of reading the *Minutes of Proceedings and Evidence* of the first two meetings of the committee and I understand some of the problems the committee has and if one of the objectives is simplification, and perhaps you would allow me a few minutes to deal with the problem.

I have also had an opportunity of reading Mr. Huggett's comments, particularly with regard to minimum tax, and I must say I concur with them. I think the provisions as they now stand are really not necessary and just add more complexity.

• 0940

Mr. Warner made a comment that I thought was apropos. He said that to the average citizen the tax return and the guide are Canada's tax law. I think that is the comment I want to dwell on today—and I had written my comments prior to seeing Mr. Warner's comments, so I feel I can definitely agree with that. There are very few Canadians who are going to sit down with the Income Tax Act and try to read it. Even if we make it very simple, I doubt they will bother to read it. So that is the act they really know.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le jeudi 1^{er} avril 1986

Le président: Bienvenue au Comité des finances, Ross. On me dit que vous représentez M. Garneau, ce matin. Nous continuons l'étude des mesures fiscales sélectives et autres; en fait ce que nous pourrions faire pour faciliter la lecture de la Loi de l'impôt sur le revenu et, peut-être, en régler les problèmes inhérents.

Notre témoin de ce matin habite ma circonscription. Il est le directeur national de l'impôt de la *Deloitte, Haskins & Sells*, et je pense, Gordon, ancien président de l'Association canadienne d'études fiscales. Il en était le président lorsque cette association a tenu un colloque de trois jours à Toronto et que certains d'entre nous y ont assisté, à titre de membres du Comité, sur une invitation de l'association afin d'étudier la simplification de l'impôt.

J'en suis sorti avec l'impression que le renard construisait un autre poulailler. Monsieur Riehl.

M. Gordon Riehl (directeur national de l'impôt, Deloitte, Haskins & Sells): Ce n'est pas très juste, mais j'ai averti mon personnel que, si j'avais du succès aujourd'hui, nous serions tous mis à pied d'ici la fin de l'année. Toutefois, je suis comptable agréé depuis 1948 et j'ai vraiment commencé comme apprenti-comptable en 1941. On peut donc dire que je travaille avec les lois de l'impôt depuis plus de 43 ans.

Bien entendu, les lois se sont beaucoup compliquées pendant ces années. Il me semble que nous les rendons toujours plus complexes, mais que nous n'avons jamais essayé de les simplifier.

J'ai eu l'occasion de lire les procès-verbaux et témoignages des deux premières sessions du Comité et je comprends certains des problèmes du Comité si son objectif est la simplification. Peut-être m'accorderez-vous quelques minutes pour vous parler de ce problème.

J'ai également eu l'occasion de lire les commentaires de M. Huggett, en particulier ceux sur l'impôt minimum, et je dois dire que je les appuie. Je crois que les dispositions actuelles ne sont pas vraiment nécessaires et ajoutent plus de complexité encore.

M. Warner a fait un commentaire très approprié. Il a déclaré qu'aux yeux du citoyen moyen, la formule d'impôt et son guide sont la Loi de l'impôt sur le revenu. C'est là le commentaire sur lequel j'aimerais m'étendre, aujourd'hui—et j'avais écrit mes commentaires avant de lire ceux de M. Warner, de sorte que je suis parfaitement d'accord avec cela. Très peu de Canadiens vont se donner la peine d'essayer de lire la Loi de l'impôt sur le revenu. Même si nous la simplifions, je doute qu'ils se donneront la peine de la lire. La formule d'impôt est donc la loi qu'ils connaissent.

[Texte]

I did have a bit of an outline of a subject-matter I would like to cover, if I could. You will notice that I did have a note about tax returns. So maybe we can drop down to that item: the importance of the return and the guide should never be underestimated, because for most taxpayers this is the tax law.

In here I refer to the T1 short form. I do not know whether you recall that form. I have a copy here. This happens to be a form that was used 30 years ago, called the T1 short form. It applied to only certain people:

For use by individuals (except those claiming capital cost allowance and foreign tax credits) whose earned income consists solely of salary, wages or pension and whose investment income, if any, is not over \$2,400.

I should note that was 30 years ago, when \$2,400 was a lot of money compared with today.

This form is a four-page form. It includes the guide on how to prepare it. The first page is the name, address, and so on, the income and deductions and the calculation of the tax. The second page is the claim for personal exemptions. Then pages 3 and 4 consist of the guide, together with the table of the applicable tax rates.

The Chairman: I think we are starting to get on the line of things. I have the general tax form for Ontario residents here. You have yourself a book.

Mr. Riehl: That is correct. I have added up the pages here. Their numbering system is not quite accurate, but the number of pages here is 84. I figure that over 30 years you have increased the size of the guide and the return by 16 times. The challenge to you is that in another 30 years you are going to have to have 1,344 pages. So that is the task before you, gentlemen.

I was going to suggest that the committee look at the 1956 return from the point of view of what would have to happen to be able to get back to that kind of simplified approach. That was not the return done by all taxpayers, but it certainly took up the majority; and I think that is whom you have to be concerned with first.

• 0945

The Chairman: You had an opportunity I suppose to see the American form T40-EZ.

Mr. Riehl: Yes. Some of them.

The Chairman: Which is machine readable; it is nine lines and machine readable, and presumably then processed by machine to pay and mail out refunds or the demand letter with it, whatever.

Mr. Riehl: I have a few notes I wanted to make. You will notice the bottom there, in computerized returns.

The Chairman: Yes.

Mr. Riehl: This is the Quebec return, which has a lot of pages in it too. But I think the Quebec return is probably

[Traduction]

J'ai prévu un petit exposé sur le sujet dont je veux traiter, si vous le permettez. Vous noterez que j'ai fait une note sur les formules d'impôt. Nous pouvons peut-être passer tout de suite à ce point: on ne devrait jamais sous-estimer l'importance de la formule d'impôt et de son guide, parce que, pour la plupart des contribuables, c'est là la loi.

Je parle ici de la formule T1 abrégée. J'ignore si vous vous souvenez de cette formule. J'en ai une copie. Il s'agit de la formule qui était en usage il y a 30 ans. Elle ne s'appliquait qu'à certaines personnes:

À l'usage des personnes (à l'exception de celles qui réclament une déduction pour amortissement et un dégrèvement pour impôt étranger) dont le revenu est uniquement constitué d'un salaire, d'un traitement ou d'une pension de retraite et dont le revenu d'investissement ne dépasse pas, le cas échéant, 2,400\$.

Il faut souligner qu'il y a trente ans, 2,400\$ représentaient beaucoup plus d'argent qu'aujourd'hui.

C'est une formule de quatre pages. Elle comprend le guide sur la façon de la remplir. La première page porte sur les coordonnées, le revenu et les déductions, et le calcul de l'impôt. La deuxième page traite des exemptions personnelles. Les pages 3 et 4 constituent le guide ainsi que le tableau des taux d'imposition applicables.

Le président: Je crois que je commence à saisir l'idée. J'ai une formule d'impôt générale pour les résidents de l'Ontario, ici. Vous avez vous-même un livre.

M. Riehl: C'est exact. J'ai ajouté les pages les unes aux autres. Le système de numérotation n'est pas très précis, mais il y a 84 pages. Je calcule donc que, depuis trente ans, ce document est devenu 16 fois plus volumineux. Si la tendance se maintient, il comptera 1,344 pages dans 30 ans. C'est donc là le défi à relever, messieurs.

Je suggérerai donc que le comité étudie cette formule de 1956 en vue de décider de ce qu'il faudrait faire pour retrouver cette approche simplifiée. Ce n'était pas là la formule utilisée par tous les contribuables, mais par la majorité d'entre eux; et je crois que c'est d'eux qu'il faut se préoccuper d'abord.

Le président: Je suppose que vous avez eu l'occasion de voir la formule américaine T40-EZ.

M. Riehl: Oui. J'en ai vu.

Le président: Qui est compréhensible par une machine. Elle compte neuf lignes et est compréhensible par une machine. Elle est traitée par la machine en vue d'établir et de poster les remboursements d'impôt ou la facture, selon le cas.

M. Riehl: Je veux souligner certaines choses. Vous remarquerez les dernières lignes des formules informatisées.

Le président: Oui.

M. Riehl: Voici la formule du Québec, qui compte également beaucoup de pages. Mais je crois que la formule du

[Text]

easier to follow than the federal return if you want to go through it. My understanding is they did hire outside professional help to design their return. I think it is easier to go through.

I think that is one area the committee might look at, what has happened to the income tax return and the guide over a period of years. What has happened really is that each year we have added further complexities. And often I think there has been good reason for having them: to provide relief where there was thought to be hardship, to provide incentives where they thought they were needed. But very seldom have we ever taken them away. So I think you can say, as far as tax concessions are concerned, it is easier to give than to taketh away.

I do not think, however, that you can only deal with the tax returns. I think we have to look at the Income Tax Act itself. Napoleon, when he was setting about to create the Napoleonic code, advised the drafters that the laws must seem to be fair—be seen to be fair; they must apply equally to every one and they must be easily understood by every one. He had those three principles. And I think that is relevant to any law that is drawn that is supposed to be applicable to people.

So I have made some suggestions on what I think you might want to do if you are going to revise the Income Tax Act. First of all, I think you could at least split it into two parts: have one part deal with general information, including a taxation of individuals, and another part that would deal with corporations. Now, there might be some cross-reference. But corporations are the area where there is the most complexity and corporations normally employ experts to provide tax advice in any event, not that we should not worry about the legislation. But this might be an appropriate time to think about it because, as you know, the government has signalled that they are going to go through a reform of the corporation tax area.

And there are precedents; for example. Ontario and Quebec have corporation tax acts that parallel the federal act, and there are separate acts dealing with just the corporate side of it.

Another thing, have the regulations numbered to correspond. These are small items. But these are things that are done in other jurisdictions; having regulations numbered to correspond to the particular section in the act to which they refer. And similarly, when revenue interpretations are made, they should follow a similar numbering system so you know exactly what they are trying to get at.

If there are other sections referred to, these can be cross-referenced. It could be written, I believe, in simple language with short sentences. It is difficult when you have sentences that go on for several pages; one sentence goes on for several pages, with a lot of punctuation marks. The punctuation is very important because court decisions have rested on just exactly where a comma has been placed.

[Translation]

Québec est plus facile à comprendre que la formule fédérale, si vous l'examinez bien.

Il semble qu'ils aient eu recours à des professionnels de l'extérieur pour concevoir leur formule. Je crois qu'elle est plus facile à remplir. Le Comité pourrait étudier l'évolution de la formule de l'impôt sur le revenu sur une période donnée. Chaque année, on y a ajouté de nouvelles complications. Et on avait souvent une bonne raison de le faire: pour compenser certaines injustices ou pour offrir des incitations lorsqu'on les jugeait nécessaires. Mais on les a très rarement retirées. Je crois qu'on peut donc dire en ce qui concerne les allègements fiscaux qu'il est plus facile de donner que de retirer.

Je crois cependant qu'on ne peut pas s'occuper uniquement des formules d'impôt. Je crois que nous devons examiner la Loi de l'impôt sur le revenu proprement dite. Lorsque Napoléon a entrepris d'élaborer son code napoléonien, il a avisé les rédacteurs que les lois doivent paraître justes, qu'elles doivent s'appliquer également à tous et qu'elles doivent être facilement compréhensibles par tout le monde. C'était là ses trois principes. Je crois que cela vaut pour toute loi qui s'applique aux gens.

J'ai donc fait certaines suggestions sur ce que vous pourriez faire pour réviser la Loi de l'impôt sur le revenu. D'abord, je crois qu'il faudrait la diviser en au moins deux parties: qu'une partie traite des renseignements généraux et de l'impôt des particuliers, et qu'une autre partie traite de l'impôt sur le revenu des corporations. On pourrait prévoir des renvois. La partie des corporations est beaucoup plus complexe, mais celles-ci ont normalement recours à des experts pour obtenir des conseils fiscaux. Ce qui ne veut pas dire que nous ne devons penser également à elles. Ce serait même le moment d'y penser parce que, comme vous le savez, le gouvernement a indiqué qu'il prépare une réforme de l'impôt sur le revenu des corporations.

Il y a des précédents: l'Ontario et le Québec, par exemple, ont une loi de l'impôt sur le revenu des corporations qui fait pendant à la loi fédérale, et des lois distinctes traitent des corporations.

Autre chose: prévoyez que la numérotation des règlements corresponde. Ce sont de petites choses. Mais ces choses sont prévues dans d'autres juridictions: les règlements sont numérotés en vue de correspondre à l'article de la loi auquel ils se réfèrent. Et de même, lorsqu'on fait des interprétations au sujet du revenu, elles devraient respecter le même système de numérotation, de sorte que vous savez exactement où ils veulent en venir.

Si on se réfère à d'autres articles, on pourrait avoir recours aux renvois. Je crois qu'on pourrait les rédiger dans une langue simple et avec des phrases courtes. C'est difficile lorsque les phrases couvrent plusieurs pages; une phrase couvre plusieurs pages et sa ponctuation est très compliquée. La ponctuation est très importante parce que les tribunaux ont rendu des arrêts fondés sur la position d'une virgule dans le texte.

[Texte]

I would think too that it would be important to have an explanation of the intent of the section, either as a forward to that particular section or as a marginal note. Now, they have been starting to do that when they make amendments, but then the marginal notes do not follow through into the act itself. One of the problems in trying to interpret a section of the act is you start reading—and it is very difficult to follow, in any event—and you are trying to find out what the intent is, and often it is just for some very remote unrelated purpose. If somebody would tell you what they were trying to achieve, then I think you would understand a lot quicker.

• 0950

Now, there are ways of finding this out. You might look in the tax services and they have made a note of it. You might go back to the Senate committee or the House of Commons committee when this amendment was made, to find out why. But this takes a lot of research and time and maybe nobody ever asked because it was considered just a technical amendment, not worthy of being questioned. I see no reason why the act itself could not, as a forward, say what the intent of the section was.

The organization of the act is not too bad. It is pretty good, as a matter of fact. But because of all the amendments that have been made, it is starting to get a little mixed up so perhaps, if something were to be done . . . maybe a little bit of reorganization could be done.

Also, the final point there is putting all the definitions in section 248. Right now, the definitions are scattered all over the place. But gradually, I think, as amendments had been made, they have been starting to put more of them in section 248.

Now, if I may, I would like to just discuss the Quebec Taxation Act. It parallels the federal act with some notable exceptions. It was rewritten at the same time as the federal act was rewritten in 1971. The English version is much easier to understand than the federal version of the same points. I have some sections here which I think can prove it to you and if I could, I would like to just distribute those.

First of all—I want to do this in sections here; I wanted to give him this one—this is just part of a concordance showing the relevant Quebec sections to the federal sections. It is only one page, and I am sure you gentlemen can get the more detailed or the full concordance, which might be helpful because you could then look up any equivalent section. I know some people have said if you really have trouble with the federal section, read the Quebec law.

The Chairman: So you go to the Quebec law for interpretation.

Mr. Riehl: Yes, some people have. I am going to give you two sections as proof of this. Now, you will notice that in this concordance, when you look at the Quebec act, there are a lot more sections than in the federal act.

[Traduction]

Je crois qu'il serait aussi important d'expliquer l'intention de l'article, soit en introduction, soit en note liminaire. On a commencé à faire cela pour les modifications, mais ces notes liminaires ne se retrouvent pas dans la loi proprement dite. Un des problèmes de l'interprétation d'un article de la loi est que vous le lisez—et c'est déjà très difficile à suivre—pour essayer de trouver quelle en est l'intention et, en fait, son objet d'être est souvent très éloigné. Il serait beaucoup plus facile de comprendre si on vous expliquait le but qu'on veut atteindre.

Il y a des façons de trouver cette intention. Il est possible de chercher dans les services de l'impôt qui peuvent lui avoir consacré un note. Vous pouvez vous adresser au comité du Sénat ou au comité de la Chambre des communes qui a étudié cet amendement et trouver ainsi sa raison d'être. Mais cela prend beaucoup de recherches et de temps et il se peut que personne n'ait jamais pris la peine de mettre en doute l'intention de cet amendement parce qu'on le considérerait comme technique. Je ne vois aucun obstacle à ce que la loi proprement dite donne, en introduction, l'intention de l'article.

Le plan de la loi n'est pas mauvais. Il est assez bon, en fait. Mais les modifications qui y ont été apportées le rendent parfois un peu confus. Il faudrait donc peut-être le revoir un peu.

Et le dernier point est de mettre toutes les définitions dans l'article 248. En ce moment, ces définitions sont éparpillées un peu partout. Mais je crois que, graduellement, à mesure qu'on apportait des modifications, on a commencé à les rassembler dans l'article 248.

Si vous le permettez, je vais maintenant parler de la Loi sur le revenu du Québec. Elle est parallèle à la loi fédérale, sauf quelques exceptions importantes. Elle a été réécrite en même temps que la loi fédérale, en 1971. La version anglaise est beaucoup plus facile à comprendre que les mêmes éléments de la version fédérale. J'ai avec moi des copies de certains articles qui le prouvent, et j'aimerais vous les distribuer.

Premièrement—je veux procéder par article; je voulais lui donner celle-ci—voici une partie montrant la concordance entre certains articles pertinents du Québec et du fédéral. Il n'y a qu'une page, mais je suis sûr que vous pourrez obtenir une concordance plus détaillée ou plus complète, ce qui pourrait vous être utile parce que vous pourriez alors consulter n'importe quel article équivalent. Je sais que certaines personnes disent que si vous avez des difficultés avec l'article de la loi fédérale, vous n'avez qu'à lire la loi du Québec.

Le président: Vous vous servez donc de la loi québécoise pour vos interprétations.

M. Riehl: Oui, certaines personnes le font. Et, comme preuve, je vais vous montrer deux articles. Vous noterez d'abord que, dans cette concordance, la loi du Québec compte beaucoup plus d'articles que la loi fédérale.

[Text]

The federal act seems to go into subsections, paragraphs, subparagraphs, clauses and subclauses and when references are made, this gets very, very confusing. So there alone, just having more sections and not so many subclauses, subparagraphs and so on, perhaps makes it a little bit easier to follow the organization.

I would like to deal with two sections. I will hand those out as well. There are four parts to this.

• 0955

The first section of the act I was going to refer to was section 3. Section 3 is a very important section of the Income Tax Act, as you know, because it tells you how it all fits together, how you calculate your income, what deductions you get and so on. It sets out the whole structure of the act. I am just suggesting that you look at section 3 and then you read section 28 of the Quebec act which really means exactly the same thing. Now, this is before the recent amendments so they will both be parallel.

The Chairman: Right off the bat I know that the federal act has your income divided into office employment, business and property. What happens if you get income by luck? No business, but they pay you; no employment, but they pay you. It is sort of given to you. Is that income?

Mr. Riehl: That is right.

The Chairman: Quebec has it covered; it is all income.

Mr. Riehl: Yes, but they really mean the same thing.

The Chairman: I suppose they do. I was wondering whether...

Mr. Riehl: Then I chose just a section that most people might want to deal with at some time, and these are moving expenses. I think we can both follow that. I thought it was interesting. That is paralleled by section 347 of the Quebec act. Notice that the federal act goes on for that whole page as one sentence. Then you can look at the Quebec act and you will see that it is much easier to follow.

This is pretty well typical throughout when you compare the two, so I think this is some proof that the act could be written so it would be easier to understand because somebody has already done it.

The Chairman: That point is well made.

Mr. Riehl: Now, just to get a very simple phrase let us look at subsection 62.(3) of the federal act. We get down to paragraph (d)...

The Chairman: That is on the second page I believe.

Mr. Riehl: Take paragraphs (d) and (e) of the two acts. They are trying to just tell you something very simple, but look at the number of words it takes in the federal act compared to how simply... In the Quebec act it says:

the cost him of cancelling the lease of his old residence.

In the federal act it says:

the cost to him of cancelling the lease, if any, by virtue of which he was the lessee of his old residence.

[Translation]

La loi fédérale utilise les paragraphes, les alinéas et les clauses et, lorsqu'on fait une référence, cela devient très, très confus. Le seul fait d'avoir plus d'articles et moins de paragraphes, d'alinéas et ainsi de suite, permet de mieux comprendre comment ils sont organisés.

Je voudrais parler de deux articles. Je vais les distribuer aussi. Il y a quatre parties.

Le premier article de la loi dont je veux parler est l'article 3. L'article 3 de la Loi de l'impôt sur le revenu est très important, comme vous le savez, parce qu'il définit ce qui la sous-tend, comment calculer votre revenu, à quelles déductions vous avez droit, etc. Il définit toute la structure de la loi. Je suggère que vous lisiez l'article 3 et que vous lisiez ensuite l'article 28 de la loi québécoise, qui explique la même chose. C'est le texte avant qu'on y apporte des modifications, de sorte que les deux textes sont parallèles.

Le président: Je sais d'ores et déjà que la loi fédérale divise le revenu en emploi, affaires et immobilier. Qu'est-ce qui se produit si vous avez un revenu par chance? Pas d'affaires, mais on vous paie; pas d'emploi, mais on vous paie. Comme s'il vous était donné. Est-ce un revenu?

M. Riehl: C'est exact.

Le président: Le Québec a prévu ça; c'est un revenu.

M. Riehl: Oui, mais les deux articles disent la même chose.

Le président: Je suppose que oui. Je me demandais si...

M. Riehl: J'ai ensuite choisi un article que tout le monde utilise tôt ou tard, les frais de déménagement. On peut suivre les deux. J'ai pensé que ce serait intéressant. C'est l'équivalent de l'article 347 de la loi québécoise. Veuillez noter que, dans la loi fédérale, l'article n'est constitué que d'une seule phrase qui occupe toute la page. Regardez ensuite le texte québécois et vous verrez qu'il est beaucoup plus facile à comprendre.

Et il en est presque toujours ainsi lorsque vous comparez les deux textes. Je crois donc que cela constitue la preuve qu'il est possible de rédiger la loi de façon à ce qu'elle soit plus facile à comprendre, parce que cela a déjà été fait.

Le président: C'est très juste.

M. Riehl: Examinons maintenant une phrase toute simple, le paragraphe 62.(3) de la loi fédérale. Allons à l'alinéa d)...

Le président: C'est à la deuxième page, je crois.

M. Riehl: Regardez les alinéas d) et e) des deux textes. Ils essaient de dire quelque chose de simple, mais voyez le nombre de mots qu'il faut au texte fédéral comparé à la simplicité... La loi du Québec stipule:

Les frais d'annulation du bail de son ancienne résidence.

La loi fédérale, pour sa part:

Les frais encourus pour annuler le bail, s'il en est un, en vertu duquel il était le locataire de son ancienne résidence.

[Texte]

They both mean the same thing.

The Chairman: In other words, "by virtue of which" must be there to make it more difficult.

Mr. Dorin: Well, you could stop at "cost of cancelling the lease, if any". The last half of the sentence really does not add anything, does it?

An hon. member: Probably not.

The Chairman: Well, if you did not have a lease but you were a month-to-month tenant . . .

• 1000

Mr. Riehl: I just make that as a point. I think that even with the Quebec act it could probably be improved upon; you can always improve upon anything if you want. I think I made the point.

Mr. de Jong: Is there some reason for the complicated matters? Do the folks that write the act feel they have to do this for some legal reason or other, or is it just a style that has been developed?

Mr. Riehl: I think it was a style they developed and then they followed it ever since. You might ask the authors. I know one of the authors told a group of us one time that it should not be difficult to follow, because they used very simple words—which they do, but when they stream it out in sentences for two or three pages it does get a little difficult.

The Chairman: He felt the words were what mattered, eh?

Mr. Riehl: Oh, he is an excellent lawyer. Are there any lawyers present?

The Chairman: There is always one in the room somewhere.

Mr. Riehl: The final point I guess I was trying to make was that computerized returns . . . I think we are in the computer age now. Our young people are using computers in the schools; certainly the university graduates we are getting coming into the CA profession are all computer literates. Even I am using a computer. I know that fairly young children are using them, and seem to be pretty competent in their use. I think if we look to the future, we know that in the future probably most of our people will be more familiar with a computer keyboard than they will with a pen. Right now we do a lot of our banking, for example, on electronic machines. It took a little while to get used to, but many of us now would not do it any other way. It is very convenient and an easy way to handle things.

In the professional practices, almost all accounting firms use computer packages now. We used to use computer packages by mailing the information in to a central mainframe computer. There are about 10 of these computer services probably in Canada. It is hard to know just exactly how many; I know there are at least seven, and I am sure there are more. Those services have now been partially replaced by providing computer programs that will run on micro-computers. So for most of our tax returns for most of the accounting firms I

[Traduction]

Ils veulent dire la même chose.

Le président: En d'autres mots, «en vertu duquel» n'est là que pour nous rendre la tâche plus difficile.

M. Dorin: On pourrait arrêter après «les frais encourus pour annuler le bail, s'il en est un». La dernière partie de la phrase n'ajoute rien, n'est-ce pas?

Une voix: Sans doute, non.

Le président: Eh bien, si vous n'avez pas de bail, mais que vous êtes locataire au mois . . .

M. Riehl: Je ne fais que souligner ce point. Je crois qu'on pourrait même améliorer le texte de la loi québécoise; il est toujours possible d'améliorer quelque chose, si on le veut. Je crois avoir démontré ce point.

M. de Jong: Y a-t-il une raison de compliquer ainsi les choses? Les rédacteurs de la loi font-ils cela pour des raisons juridiques ou autres, ou est-ce un style qui s'est développé avec les années?

M. Riehl: Je crois qu'on a adopté ce style et qu'on le respecte depuis. Il faudrait demander aux rédacteurs. Je sais qu'un des rédacteurs a déjà dit à un groupe d'entre nous que ça ne devrait pas être difficile à comprendre parce qu'ils utilisent des mots très simples—et c'est vrai, mais quand ils les enchaînent en phrases de deux ou trois pages, ça devient un peu difficile.

Le président: Il croyait que seuls les mots comptaient n'est-ce-pas?

M. Riehl: Oh, c'est un excellent avocat. Y a-t-il des avocats parmi nous?

Le président: Il y en a toujours un quelque part dans la salle.

M. Riehl: Le dernier point que je voulais souligner a trait aux rapports informatisés . . . Je crois que nous sommes maintenant à l'ère de l'informatique. Les jeunes utilisent les ordinateurs à l'école; les diplômés d'université qui entrent dans la profession de c.a. sont certainement tous familiarisés avec les ordinateurs. J'utilise moi-même un ordinateur. Je sais que des enfants assez jeunes les utilisent avec assez de compétence. Je crois qu'à l'avenir, la plupart des gens seront mieux familiarisés avec l'ordinateur qu'avec la plume. Nous faisons déjà, par exemple, de nombreuses opérations bancaires par ordinateur. Il a fallu un peu de temps pour s'y habituer, mais beaucoup d'entre nous refuseraient maintenant de les faire autrement. C'est un moyen très pratique et facile de faire les transactions.

Dans ma profession, presque tous les cabinets de comptabilité utilisent maintenant des progiciels. Nous avions l'habitude d'utiliser les progiciels en envoyant l'information à un ordinateur central. Il y a environ 10 compagnies qui offrent ce service au Canada. Il est difficile de savoir combien il y en a exactement, mais je sais qu'il y en a au moins sept et je suis certain qu'il y en a plus. Ces services sont maintenant remplacés en partie par des programmes d'ordinateur qui peuvent être utilisés par un micro-ordinateur. Alors, la plupart des cabinets

[Text]

know of, we are processing them now on microcomputers and printing them out.

The Chairman: So your micro-computer prints the whole form.

Mr. Riehl: The computer prints the whole form, does the whole thing.

Mr. Minaker: Last year mine was done that way and they made a fundamental mistake of allowing a \$500 expense for your work expense, I think it is.

Mr. Riehl: Oh, yes.

Mr. Minaker: They do not allow that, because we have the allowance that we get paid.

Mr. Riehl: The computer only knows what it is told.

Mr. Minaker: At least the program of software they were using...

Mr. Riehl: Well that was obviously a fault in the computer program. It is computer programmed, but if the computer program is not told that then of course it will not take that into account. It is only as smart as the input that has been put into it. There are not very many people that particular instance would apply to. I think the tax department are happier to have computer returns, because there is less chance of error and so on.

• 1005

So it is being done now to a large extent. I see no reason why we could not move into computer returns. We could take a simplified return, for example. If you just had a simplified input, you could look after a good number of the taxpayers in that way. Mr. Chairman, I would refer back to your comment about the United States, where they are starting to do that now.

The Chairman: Their form, Mr. Riehl, allows a nine-line, one-page, one-sided form. I understand they just shove it into their terminal when people mail it in. It goes through. It is machine-read. The machine corrects the arithmetic and pumps out either the refund or the demand for tax. Untouched by human hand after it leaves the taxpayer, the whole thing is processed, calculated, reported, and so on, audited right through.

I am told in the United States that covers about 25% of their taxpayers; and as you know, they have proportionately fewer people in the United States who file tax returns than in Canada, largely because of our social benefits paid through the tax system. It would seem to me that proportion well might therefore be very much higher in Canada. Even if you had to have perhaps two or three forms—in other words, you had a form for those claiming child tax credits, a simplified one-pager that had nine lines in it; something of that nature—you might just be able to do something very simple and save a fair amount of money in just the administration of Revenue Canada.

[Translation]

de comptabilité que je connais traitent les rapports d'impôt sur micro-ordinateurs et produisent un relevé imprimé.

Le président: Votre micro-ordinateur imprime donc toute la formule.

M. Reihl: L'ordinateur imprime toute la formule, s'occupe de tout.

M. Minaker: Ma déclaration a été faite de cette façon, l'an dernier, et ils ont fait une erreur en allouant des frais de travail de 500\$, je crois.

M. Reihl: Oh, oui.

M. Minaker: Cette déduction n'est pas reconnue, parce que nous recevons une allocation.

M. Reihl: L'ordinateur ne sait que ce qu'on lui dit.

M. Minaker: Au moins le programme de logiciel qu'ils utilisaient...

M. Riehl: C'est évidemment une erreur du programme. L'ordinateur est programmé, mais si on ne le lui dit pas, il n'en tiendra pas compte. L'ordinateur ne peut pas être plus intelligent que les données qu'on lui a fournies. Il n'y a pas beaucoup de personnes dans ce cas. Je crois que le ministère du Revenu est content d'avoir ces déclarations informatisées parce que les erreurs sont moins nombreuses.

C'est donc ainsi que cela se fait dans une grande mesure. Je ne vois pas de raison de ne pas adopter les déclarations informatisées. Nous pourrions utiliser une déclaration simplifiée, par exemple. Si les données à l'entrée étaient simplifiées, on pourrait traiter la déclaration d'un grand nombre de contribuables de cette façon. Monsieur le président, je reviens à ce que vous avez dit que les États-Unis commencent à faire cela.

Le président: Leur formule, monsieur Riehl, est une formule de neuf lignes, d'une page sur un seul côté. Je crois qu'on l'introduit simplement dans l'ordinateur quand les gens la postent. Elle est traitée. Elle est compréhensible par la machine. La machine corrige le calcul et extrait le remboursement ou la facture d'impôt. Aucune main humaine ne la touche après le contribuable, elle est entièrement traitée, calculée, enregistrée et contrôlée etc.

Je crois que cette façon de faire est utilisée par 25 p. 100 des contribuables des États-Unis; et, comme vous le savez, il y a proportionnellement moins de personnes aux États-Unis qui font des déclarations d'impôt, surtout à cause des avantages sociaux que le Canada offre par le biais du système fiscal. Il me semble donc que cette proportion pourrait être plus forte au Canada. Même si on devait élaborer deux ou trois formules—bref, une formule pour ceux qui réclament une déduction pour enfants, une formule simplifiée d'une page et qui compterait neuf lignes, ou quelque chose de ce genre—it serait possible de faire quelque chose de très simple et d'économiser une bonne somme d'argent dans l'administration de Revenu Canada.

[Texte]

Mr. Riehl: There could be several ways to go about solving the problem. There is not just one way. I think there are several ways you could do it. Perhaps at some point the committee might want to look into that.

I think it is worth considering, and certainly in the future I think that is the way to go, because that is what most of our young people know how to do now. As they start to mature, they are going to become the main taxpayers, hopefully, to pay our pensions and so on. It might make it easy for them.

I could make a couple of comments about the expenditures.

The Chairman: Would you like to do that, then we could carry on and perhaps let members ask questions.

Mr. Riehl: They can ask questions now.

Mr. MacLellan: Mr. Riehl, it is a pleasure to meet you. I would like to say, as one who is not a regular member of this committee, it is very nice to have the opportunity to be here this morning to discuss a subject which has been perplexing me for some time. I am just now starting to realize that maybe it is not me at all. Maybe there is a lot more to the system that needs to be corrected.

You have indicated that the Income Tax Act is just far too complex. If you were to read it, even with your general knowledge of tax, without any kind of clarification notices or memos from Revenue Canada, could you really understand it yourself, without . . .

Mr. Riehl: Parts of it would be close to impossible. You would have to go back and do research behind it really to understand it.

Mr. MacLellan: What I find perplexing is not only the Income Tax Act—and I am a lawyer as well, although I have not done extensive work in income tax—but that the memoranda and the clarification notices from Revenue Canada bear no resemblance, in many cases, to the section they are trying to clarify. So really, even if a person could read the Income Tax Act, they would not have the faintest idea of what was intended.

• 1010

Mr. Riehl: This is the problem. Unless you know what the intent of a particular section is, it is sometimes very difficult to try and determine exactly what point is trying to be made. Sometimes, it is some very obscure thing that is irrelevant to what your problem is or what you are trying to solve. It would just make it easier to follow.

Mr. MacLellan: But to the average Canadian now, as you mentioned, the guide is not really much help at all. It is far too lengthy. The average Canadian is not even prepared to read through an 85-page guide. They are just not prepared to do it. And they do not understand the act.

They are in a real quandary here—it is a serious situation—so they put in what they think they would like to have. They write, and take whatever leeway and whatever interpretation they think is going to be in their best interest, and they send it in.

[Traduction]

M. Riehl: Il y a plusieurs façons de régler le problème. Il n'y a pas qu'une solution. Je crois qu'il y a plusieurs façons de s'y prendre. Le Comité devrait peut-être se pencher sur cette question.

Je crois qu'il vaut la peine d'étudier la question, car ce sera la façon de faire à l'avenir et la plupart de nos jeunes savent s'y prendre. À mesure qu'ils vieilliront, ils deviendront les principaux contribuables, espérons-le, pour payer nos pensions. Cela pourrait leur faciliter l'existence.

Je pourrais faire quelques commentaires sur les dépenses.

Le président: Faites cela et nous passerons ensuite aux questions des membres.

M. Riehl: Ils peuvent poser des questions maintenant.

M. MacLellan: Monsieur Riehl, je suis heureux de vous rencontrer. J'aimerais dire qu'à titre de membre temporaire de ce Comité, il est bon d'avoir l'occasion d'être ici ce matin pour discuter d'un sujet qui me laisse perplexe depuis longtemps. Je commence à peine à me rendre compte que ce n'était peut-être pas ma faute. Peut-être faut-il corriger beaucoup de choses dans notre système.

Vous avez dit que la Loi de l'impôt sur le revenu est beaucoup trop complexe. Si vous deviez la lire, même avec votre connaissance de l'impôt, sans l'aide des clarifications et des brochures de Revenu Canada, pourriez-vous la comprendre vous-même?

M. Riehl: Ce serait presque impossible pour certaines parties. Il faudrait faire beaucoup de recherches pour arriver à vraiment comprendre.

M. MacLellan: La Loi de l'impôt sur le revenu n'est pas la seule chose qui me laisse perplexe—et je suis avocat, bien que je n'aie pas travaillé beaucoup dans le domaine de l'impôt sur le revenu—les publications et les clarifications de Revenu Canada n'ont rien en commun avec l'article qu'ils ont pour but de clarifier, et ce, dans bien des cas. Alors, même si quelqu'un lisait la Loi de l'impôt sur le revenu, il n'aurait pas la moindre idée de ce qu'on veut dire.

M. Riehl: Voici en quoi consiste la difficulté. A moins de connaître l'objet d'un article en particulier, il est parfois très difficile d'essayer de déterminer à quoi cela rime. Il s'agit parfois d'un point très obscur et sans rapport avec votre problème, ou avec ce que vous tentez de régler. Il serait plus facile de suivre les étapes.

M. MacLellan: Mais comme vous le dites si bien, le guide ne s'avère guère utile au Canadien moyen. C'est un ouvrage beaucoup trop long. Le Canadien moyen n'est même pas disposé à lire un guide de 85 pages. Pas du tout. Et il n'y comprend rien.

Il est pris dans un dilemme, dans une impasse, et il inscrit ce qu'il aimerait bien obtenir. Il s'explique par écrit et se donne la liberté d'action et interprète le guide suivant ce qu'il perçoit être à son plus grand avantage, puis il expédie le tout.

[Text]

Revenue Canada disagrees with it and sends it back. They make some corrections or go down to the Revenue Canada office locally, talk to the people at the department, may or may not then send it back with their new interpretation, which may or may not be agreed to by Revenue Canada, who sends it back again.

What percentage of items—this may not be a fair question to ask—but how much of this is going on? How much of this correspondence is there, for months, between the taxpayer and Revenue Canada, before there is a final agreement on what the taxpayer should pay? And what is this costing the country?

Mr. Riehl: I cannot answer that.

Mr. MacLellan: I know it is extensive, just from my own experiences. It is happening in a great many cases, because people are just throwing their hands up and saying, look, I will pay this, and if it is not right, they will not put me in jail; they will just write back to me and tell me it is wrong where it is wrong and I can decide then whether I want to agree with their interpretation or go to an accountant. If I go to an accountant on this one point, it is going to be a heck of a lot cheaper than if I go to an accountant to fill out my whole form.

You know, it is a difficult situation. It is at a crisis stage now, I think. This underlines the urgency which I think exists in this country; it is not something we are looking at for the future, but something that darn well exists right now.

You are probably familiar with the report in *The Toronto Sun* recently, I think it was on April 3rd—"Tax Man Fails Star Test for Third Time". I do not know if you read the article but, God, it is incredible, absolutely incredible. Three cracks at the test and the guy failed it three times.

In *The Gazette* on April 14, the headline read "Seven out of Seven Tax Return Firms Fail Gazette Tests". It is ludicrous that this is happening.

The Toronto Star found out that Revenue Canada staff, the supposed tax experts, could not answer or wrongly answered over 43% of the questions put to them. Now, my gosh, where does this leave the citizen? And what kind of system do we really have, if we are into that category?

The clarification is so necessary, the need is immediate. And I am sure you would agree that while it may not be as much work for accountants... and even a simplified Income Tax with a straightforward approach has been done much better by the Government of Quebec, certainly, than by the Government of Canada.

It is necessary immediately. How do we do it? How do we put together this important simplification? If we could have a little more idea as to how this could be done and when it should be done...

Mr. Riehl: I suggested in my little outline there, before, that you might divide it into two parts. It makes it a little easier if you break it down a little bit; but the points I have made are that perhaps it could be organized to some extent—it does not

[Translation]

Revenu Canada, n'étant pas d'accord, le lui renvoie. Notre bon Canadien moyen y apporte certaines corrections, se rend même au bureau local de Revenu Canada, s'enquiert auprès des fonctionnaires du Ministère, quitte à renvoyer la déclaration ou non, ainsi que la nouvelle interprétation qui aura l'heur ou non de convenir à Revenu Canada, qui la lui renvoie de nouveau.

Dans quelle mesure—la question est peut-être cruelle—les choses se passent-elles ainsi? Sur combien de mois la correspondance entre le contribuable et Revenu Canada s'étend-elle, avant qu'on s'entende sur le montant que doit verser le contribuable? Et combien cela coûte-t-il au pays?

M. Riehl: Je ne saurais vous dire.

M. MacLellan: Je sais par expérience que cela coûte cher à l'État. Dans bien des cas, c'est ainsi que les choses se passent parce que les gens abandonnent la partie et se disent: Voici le montant que je vais envoyer, peut-être pas la somme exacte, mais on ne va quand même pas me jeter en prison pour si peu. Les gens m'écrivent et me signalent leur erreur et me demandent de trancher la question, ou s'il faut s'adresser à un comptable. Il en coûte beaucoup moins de consulter un comptable sur un point litigieux, que de lui demander de se charger de toute la déclaration d'impôt.

La situation est délicate, situation que je qualifierais de crise. Cela fait bien ressortir toute l'urgence qui existe au pays. Je ne parle pas de ce qui nous attend demain, mais de ce que nous vivons dès maintenant.

Vous avez sans doute entendu parler du rapport publié dans le journal *The Toronto Star*, le 3 avril, si je ne m'abuse. L'article s'intitulait: *Tax Man Fails Star Test for Third Time*. J'ignore si vous avez lu l'article en question, mais c'est tout à fait incroyable. Un type s'est présenté trois fois à l'épreuve, et il a failli chaque fois.

En outre, dans le journal *The Gazette* du 14 avril, une autre histoire loufoque faisait les manchettes: *Seven out of Seven Tax Return Firms Fail Gazette Tests*.

L'enquête du *Toronto Star* devait révéler que 43 p. 100 des spécialistes de Revenu Canada n'ont su ou n'ont pu répondre correctement aux questions qu'on leur a posées. Cela étant dit, que pouvons-nous exiger du citoyen? Et de quel système sommes-nous dotés si nous tombons dans cette catégorie?

La clarification s'impose d'urgence. Vous conviendrez peut-être avec moi que même si les comptables s'y retrouvent mieux... Et même que le gouvernement du Québec a pondu une version beaucoup plus directe et heureuse que celle du gouvernement du Canada.

Il faut agir dès maintenant. Comment allons-nous procéder? Comment obtiendrons-nous une version simplifiée? Fasse le Ciel que nous soyons un peu plus inspirés quant à la façon de procéder.

M. Riehl: J'ai proposé plus tôt que nous procédions en deux étapes. C'est un peu plus facile de procéder ainsi. Mais ce que j'ai voulu faire ressortir, c'est que la formule pourrait être remaniée, dans une certaine mesure, et rédigée dans un

[Texte]

need a lot of reorganization—and it could be written in simpler language. Tell us what you are trying to say in simple language, and tell us in simple sentences what the message is.

• 1015

Mr. MacLellan: But I am concerned that . . .

Mr. Riehl: But the rest of the complexity is all those provisions that are in there. I think that is one of the things you are trying to look at now: Are they necessary? But every time you put a new provision in it adds complexity.

Mr. MacLellan: I am also concerned about the fact that not only do you have to make the act simpler, you have to incorporate all those memoranda and clarification notices that have come from the department into the embodiment of the act. Even with the clarification, you have a major overhaul of the Income Tax Act. Now, that is before we even get into the changing of the amendments and rewriting the act, whether we feel certain provisions are necessary, how we can make it simpler. Are these deductions and allowances necessary?

Can we really look into the question of simplifying the act with the immensity of just that problem alone? Or should we be looking at the whole question of income tax reform, with regard to simplifying, embodying the interpretations that have been given to us by Revenue Canada, as well as major tax reforms? Can we do it all at the same time?

Mr. Riehl: I am not suggesting that the interpretations of Revenue Canada should be in the act themselves. They are just elaborating on their view. Sometimes their interpretations have been wrong and they have had to change them. But that is only their view and, after all, that is a separate department. It is not Finance or Justice, which writes the act, but their interpretation of how they view the act, and sometimes there is some clarification of how they are going to treat certain items. I think that has been very helpful with taxpayers, and certainly their advisers, as to what the department's attitude is. But if you read the act and do not agree with their interpretation, you can certainly argue the point with them and, if necessary, go to court.

Mr. MacLellan: But the thing that concerns me is that they are putting one thing in the act and saying, they are going to look at it in this way, interpret it this way. You have the same people with the act who are giving the interpretation, and this can bear no resemblance to the provision in the act. It is such a complexity for Canadians to begin with, but to have to deal with that sort of thing . . .

I agree, certainly the interpretation per se should not be included in the act, and the act should be as simple and straightforward as possible. But in some cases it is downright misleading when you look at what the follow-up information from the Department of Revenue really is. That is a concern.

You mentioned the provisions on the minimum tax are not necessary. What did you mean?

Mr. Riehl: I think Mr. Huggett made those points.

[Traduction]

langage plus simple. Dites ce que vous voulez dire dans un langage simple et transmettez-nous le message en phrases simples.

M. MacLellan: Mais je suis inquiet que . . .

M. Riehl: Le reste de la complexité tient à toutes les dispositions que le texte contient. Je crois que c'est une des choses que vous devez examiner maintenant. Sont-elles nécessaires? Car chaque fois que vous prévoyez une nouvelle disposition, vous augmentez la complexité.

M. MacLellan: Je pense aussi au fait qu'il faut non seulement simplifier la loi, mais qu'il faut aussi y intégrer toutes les publications et les clarifications du ministère. Avec cette clarification seule, vous avez déjà une refonte importante de la Loi de l'impôt sur le revenu. Et ce, avant de songer à changer les modifications et à récrire la loi, à décider si certaines dispositions sont nécessaires ou non, et au moyen de la simplifier. Ces déductions et allocations sont-elles nécessaires?

Devons-nous simplifier la loi et nous en tenir à ce problème énorme? Ou devons-nous considérer l'ensemble de la réforme de l'impôt sur le revenu, y compris sa simplification, et l'intégration des interprétations de Revenu Canada, en plus des réformes fiscales importantes? Pouvons-nous tout faire à la fois?

M. Riehl: Je ne suggère pas que les interprétations de Revenu Canada soient intégrées au texte de la loi. Ils élaborent leur point de vue. Il est arrivé que leurs interprétations soient fausses et qu'ils aient dû en changer. Mais c'est seulement un point de vue et, après tout, c'est un ministère distinct. Ce ne sont pas les ministères des Finances ou de la Justice qui écrivent les lois, mais leur interprétation de la loi, et ils précisent parfois le traitement qu'ils prévoient pour un poste particulier. Je crois que cela a été très utile pour les contribuables, et certainement pour leurs conseillers, pour connaître l'attitude du ministère. Mais si vous lisez la loi et que vous n'êtes pas d'accord avec leur interprétation, vous pouvez en discuter avec eux et, au besoin, soumettre le cas à la cour.

M. MacLellan: Mais ce qui me préoccupe est qu'ils disent une chose dans la loi, qu'ils vont comprendre les choses d'une certaine façon, les interpréter de cette façon. Mais les mêmes personnes donnent une interprétation qui n'a rien à voir avec la disposition de la loi. C'est déjà très complexe pour les Canadiens, alors si on y ajoute ce genre de choses . . .

Je suis d'accord que l'interprétation comme telle ne devrait pas être intégrée à la loi, et que la loi devrait être aussi claire et aussi simple que possible. Mais dans plusieurs cas, le suivi du ministère du Revenu prête à confusion. C'est un problème.

Vous avez dit que les dispositions sur l'impôt minimum ne sont pas nécessaires. Que voulez-vous dire?

M. Riehl: Je crois que c'est M. Huggett qui a soulevé ce point.

[Text]

Mr. MacLellan: Yes.

Mr. Riehl: And I think the point he is making—the necessity for a minimum tax was based on misinformation of statistics, and I could go into them if we wanted. It is really why it was taking a summary of a portion of the income tax returns and summarizing it for all of Canada, taking that portion and interpreting it to say that some people were not paying enough tax. But it did not take into account a number of items that would relate to their not paying tax. Simply stated, for example, if a person lost \$50,000 one year and made \$50,000 the next year, in that latter year it would look as if it were someone who had made \$50,000 and had not paid tax. But in the context of a period of more than two years, that person broke even.

Mr. MacLellan: Yes. With deferrals, how much would we really be gaining with a minimum tax?

Mr. Riehl: I do not think a minimum tax, as it is now written, is going to pick up very much. We will see . . .

• 1020

The Chairman: You say that without given an income into the minimum tax calculations, as a result of the budget, that the cost to the government to collect the minimum tax will be in excess of the tax collected, and the cost to the taxpayers will be horrendous, nonetheless, because there will still be 1,500,000 taxpayers who will have to fill in the forms, despite the fact that perhaps only 20,000 will ever have to pay any.

Mr. Riehl: Of course there is a minimum amount of \$40,000, I think.

The Chairman: That is all right, but how many taxpayers are over \$40,000 gross?

Mr. Riehl: Those people will probably have to make the calculation. But I do not think most of those will pay tax. There are very few.

The Chairman: No, none of them will.

Mr. Riehl: And there is a carry-forward provision, so they can get it back in any event. I really think it is going to be ineffectual. The abuses people were really looking at were the MURBs, the movies, and some of the resource incentives.

The Chairman: Boats and yachts.

Mr. Riehl: And maybe a few of those. But essentially those were the main ones. You could have put a cap on those if you really felt they were a bad abuse. You would have done a lot of people a favour, because in many cases some of these were scams that were really taking the taxpayer. Most of the movies they claim were invested in were never shown anywhere.

Mr. Dorin: If they were, nobody went to see them.

Mr. Riehl: Very few of them were actually ever shown to the public. That is my understanding.

[Translation]

M. MacLellan: Oui.

M. Riehl: Ce qu'il voulait dire . . . la nécessité d'un impôt minimum était fondée sur une mauvaise interprétation des statistiques, et je peux les expliquer, si vous voulez. On prenait le résumé d'une partie des rapports d'impôt de tout le Canada et on s'en servait pour démontrer que certaines personnes ne payaient pas suffisamment d'impôt. Mais ce résumé ne tenait pas compte d'un certain nombre d'éléments liés au fait qu'ils ne payaient pas d'impôt. Par exemple si une personne perd 50,000\$ une année et gagne 50,000\$ l'année suivante, on pourrait dire en considérant cette dernière année qu'il n'a pas payé d'impôt bien qu'il ait gagné 50,000\$. Mais si on considère une période de plus de deux ans, cette personne n'a fait que récupérer sa perte.

M. MacLellan: Oui. Avec les reports, combien gagnerions-nous avec l'impôt minimum?

M. Riehl: Je ne crois pas qu'un impôt minimum, tel qu'il est formulé maintenant, nous rapporte grand-chose. Nous verrons . . .

Le président: Vous dites que si on ne fixe pas un plafond dans le calcul de l'impôt minimum, étant donné le budget, les frais de perception de cet impôt minimum dépasseraient l'impôt perçu, et que les frais seraient considérables pour les contribuables, de toute façon, parce que 1,500,000 contribuables devront quand même remplir les formulaires, même si seulement 20,000 d'entre eux paient de l'impôt.

M. Riehl: Bien entendu, il y a un montant minimum de 40,000\$, je crois.

Le président: C'est vrai, mais combien de contribuables gagnent plus de 40,000\$ brut?

M. Riehl: Ces personnes devront faire le calcul. Mais je ne crois pas que la plupart paieront de l'impôt. Il y en aura très peu.

Le président: Non, aucun d'entre eux n'en paiera.

M. Riehl: Il y a une disposition de report sur les exercices postérieurs, ils peuvent donc le recouvrer dans tous les cas. Je crois vraiment que ce serait inefficace. Les abus dont les gens se plaignaient touchaient les immeubles résidentiels à logements multiples, les films et certains encouragements reliés aux ressources.

Le président: Les bateaux de plaisance.

M. Riehl: Quelques-uns d'entre eux. Mais ce sont les principaux. Vous auriez pu mettre fin à ces déductions si vous pensiez qu'elles étaient abusives. Vous auriez fait une faveur à de nombreuses personnes parce que dans plusieurs cas, il ne s'agissait que de combines pour avoir le contribuable. La plupart des films dans la production desquels on dit avoir investi n'ont jamais été présentés nulle part.

M. Dorin: S'ils l'ont été, personne n'a été les voir.

M. Riehl: Très peu ont en fait été montrés au public. C'est ce que j'ai compris.

[Texte]

An hon. member: The censor board, or what?

Mr. MacLellan: No. Just terrible, terrible. Some of them were like they were made in a back yard.

The Chairman: Amateur hour.

Mr. MacLellan: I do not want to tie up too much time, but I would like to ask a question on the capital gains exemption of \$500,000. My concern is the ability to be able to invest outside of the country. Has that been a stimulus to the business world—the \$500,000? I would like your comments on it. And would it still be a stimulus without the ability to be able to invest outside the country? Just your general thoughts on the exemption, because it is quite expensive.

Mr. Riehl: I have not been able to measure that it has done anything for the economy, but I am not in a position to know. As far as being able to stop people from investing outside of the country, I do not know how you would do that, unless you imposed exchange controls. But a person can make a capital gain tax free in Canada and then take those proceeds and invest them outside of Canada. Now if they make capital gains outside of Canada they can be tax free, and perhaps they hope that will bring the money back to Canada. I do not know.

Mr. MacLellan: I think that is quite an—

Mr. Dorin: This is sort of a supplementary. Would you agree that it would be virtually impossible in any event to limit it to investments in Canada, in that if, for example, somebody was to purchase shares in a Canadian company, that company could very well have assets outside the country? In many cases there would be no way to trace, if you like, the original gain to the end assets.

Mr. Riehl: Of course, your investment is represented by the shares in that company. If it is a Canadian company it meets a defined definition of being resident in Canada.

Mr. Dorin: I appreciate that, but I am just saying, by virtue of the . . . I mean if I were to buy in a new share offering, let us say, shares, I do not really know where that investment is going. We are talking about stimulus to the economy.

Mr. Riehl: Oh, I see.

Mr. Dorin: I am not sure how you could ever necessarily direct the . . .

Mr. Riehl: You have no control, in other words, over how the Canadian company invests its money, or where it invests it.

The Chairman: Mr. de Jong.

Mr. de Jong: Thank you, Mr. Chairman.

Just one general observation and then a general question. We were in Washington last year and met with the Internal Revenue people. As part of their process of forming the simplified tax form, they did as you suggested. Quebec apparently brought in an outside specialist. What the Americans did was they went to Madison Avenue. They used focus groups. In other words, the bureaucrats, thinking it was

[Traduction]

Une voix: La commission de censure, ou quoi?

M. McLellan: Non, ils étaient seulement terribles, terribles. C'est comme si certains d'entre eux avaient été tournés dans une arrière-cour.

Le président: Du travail d'amateur.

M. McLellan: Je ne voudrais pas prendre trop de temps, mais j'aimerais poser une question sur l'exemption de 500,000\$ pour gains de capital. Je crains qu'on permette ainsi d'investir en dehors du pays. Est-ce un stimulant pour le monde des affaires, ces 500,000\$? J'aimerais que vous fassiez des commentaires là-dessus. Serait-ce toujours un stimulant sans la possibilité d'investir en dehors du pays? Donnez-nous votre opinion générale de l'exemption parce qu'elle est très coûteuse.

M. Riehl: Je n'ai pas pu apprécier si cela a eu une influence sur l'économie, mais je ne suis pas en mesure de savoir. Pour ce qui est d'empêcher les gens d'investir en dehors du pays, je ne sais pas comment vous vous y prendriez, à moins d'imposer des contrôles sur les changes. Mais on peut très bien faire un gain en capital non imposable au Canada pour l'investir ensuite en dehors du Canada. Mais s'ils font des gains de capital en dehors du Canada, et qu'ils ne sont pas imposables, on espère peut-être qu'ils rapporteront ces gains au Canada. Je ne sais pas.

M. McLellan: Je crois que c'est une . . .

M. Dorin: Êtes-vous d'accord pour dire qu'il serait pratiquement impossible de la limiter aux investissements faits au Canada en ceci que, par exemple, si on achète des actions d'une compagnie canadienne, cette compagnie peut très bien avoir des actifs à l'étranger. Dans plusieurs cas, il n'y aurait aucun moyen de relier le gain initial aux actifs finaux.

M. Riehl: Bien sûr, votre investissement est représenté par les actions de la compagnie. Si c'est une compagnie canadienne, elle doit satisfaire à la définition précise qui stipule qu'elle doit résider au Canada.

M. Dorin: Je comprends cela, mais je dis seulement qu'en vertu de . . . Je veux dire que si j'achète des actions d'une nouvelle émission, je ne sais pas vraiment où cet investissement ira. Nous parlons de stimulants pour l'économie.

M. Riehl: Oh, je vois.

M. Dorin: Je ne suis pas sûr qu'on puisse nécessairement diriger le . . .

M. Riehl: Vous n'avez pas de contrôle, en d'autres termes, sur les investissements de la compagnie canadienne.

Le président: Monsieur de Jong.

M. de Jong: Merci, monsieur le président.

Une observation générale, puis une question générale. Nous sommes allés à Washington, l'an dernier, pour rencontrer des représentants de l'*Internal Revenue*. Pendant le processus d'élaboration de leur formulaire simplifié, ils ont fait ce que vous avez suggéré de faire. Québec a apparemment fait appel à un spécialiste de l'extérieur. Les Américains, eux, se sont adressés aux spécialistes de Madison Avenue. Ils ont utilisé des

[Text]

simple, assuming the people understood this, actually went out and tested it to determine if people actually did understand it. By going through that process, they were able to develop a much simpler language. To the bureaucrats it was simple, but to the folks out there it was not simple at all.

• 1025

Mr. Riehl: That is right.

Mr. de Jong: I was interested in that technique, and it seemed to me it made a lot of sense just to get the right phraseology and the right word so it is understood by the population at large and it is not just an in-house thing. It seems to me that the attempts in the past to simplify our forms have just led to more complexity.

My other question gets into tax expenditures. Governments in the past have attempted to form social and economic policies through the tax system, and this in large part has led to complexity. At times it has led, I think, to something we would all agree is massive misappropriation of funds. The scientific research tax credit is a major example of this. There is the difficulty as well of zeroing in on exactly who you want to help. Once you introduce it into the tax system, it becomes universal.

What are your thoughts on using the tax system as a means of working through social and economic policies, as an instrument?

Mr. Riehl: That is a pretty difficult question to give to me. I do not think I am qualified to give a good answer to that. I would think there is some fairness in putting it through the tax system in that it is available to everyone who qualifies. There is then the idea that it is seen to be fair, whereas if it is handed out if you happen to qualify and meet certain conditions, then it is not done as openly and people might see it as not being fair. Now, that is not an accounting and tax specialist's view, but my view as an individual.

Mr. de Jong: Thank you.

The Chairman: Mr. Dorin.

Mr. Dorin: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Riehl, I want to say first that I think you have done a good job this morning in giving us some suggestions on how we might go about this. You mentioned that you had read the minutes of previous meetings we have had on this subject, and I must say, what an enlightening experience that must have been! You probably realized that we started off on this with one idea and ran smack into a brick wall and found we were going nowhere. So I think some of the ideas you have given us here are helpful to us and maybe can set us back on track in doing something.

I want to come back to one of your opening comments, because again, I think you have to start with some kind of underlying principle in attempting to do anything like this. You mention, with regard to the Napoleonic Code, that it should be applicable to the Income Tax Act: It should be seen

[Translation]

groupes-cibles. En d'autres termes, les bureaucrates croyaient qu'il était simple et que les gens le comprenaient, mais ont décidé de le mettre à l'épreuve pour s'assurer que les gens le comprenaient bien. Grâce à ce processus, ils ont pu simplifier la langue de leur texte. C'était simple pour les bureaucrates, mais pas pour les gens ordinaires.

M. Riehl: C'est exact.

M. de Jong: Cette technique m'a intéressé et il m'a semblé que c'était le bon sens même que d'utiliser une phraséologie et des mots compréhensibles par l'ensemble de la population, plutôt que d'en faire un texte hermétique. Il me semble que les tentatives qu'on a fait par le passé pour simplifier notre formulaire ne l'ont en fait rendu que plus complexe.

Ma question suivante a trait aux dépenses fiscales. Les gouvernements antérieurs ont essayé de mettre des politiques économiques en oeuvre par le biais du régime fiscal, et c'est ce qui explique en partie sa complexité. Dans certains cas, cette façon de faire a mené, je crois, à ce que nous accepterions tous d'appeler des détournements de fonds massifs. Le crédit d'impôt pour la recherche scientifique en est le principal exemple. Il y a aussi la difficulté d'atteindre exactement la personne qu'on veut aider. Une fois la mesure intégrée au système fiscal, elle devient universelle.

Que pensez-vous de cet usage qu'on fait du régime fiscal pour mettre les politiques sociales et économiques en oeuvre?

M. Riehl: C'est une question assez difficile. Je n'ai pas la compétence nécessaire pour vous donner une bonne réponse. C'est un moyen assez équitable en cela que toute personne qui remplit les conditions peut recevoir la déduction. Il y a ensuite le fait qu'on trouve cela juste, alors que si on donne aux personnes qui remplissent certaines conditions, ce n'est pas fait aussi ouvertement et les gens peuvent trouver cela injuste. Ce n'est pas l'opinion du comptable ou du fiscaliste, mais mon opinion en tant qu'individu.

M. de Jong: Merci.

Le président: Monsieur Dorin.

M. Dorin: Merci, monsieur le président.

Monsieur Riehl, je veux d'abord dire que je crois que vous avez été utile ce matin en nous suggérant des moyens de nous y prendre. Vous avez dit avoir lu les délibérations des réunions précédentes sur ce sujet, et je dois dire que cela a dû être une expérience enrichissante. Vous vous êtes sans doute rendu compte que nous avons commencé avec une seule idée et que nous avons foncé tête première dans un mur de brique, pour prendre conscience que nous n'allions nulle part. Je crois donc que vos idées nous sont utiles et nous mettront peut-être sur la bonne voie.

Je veux revenir à un de vos commentaires du début parce que je crois qu'il faut commencer une entreprise semblable en établissant un principe sous-jacent. Vous avez dit que le code napoléonien devrait s'appliquer à la Loi de l'impôt sur le revenu: elle doit paraître juste, s'appliquer également à tous et

[Texte]

to be fair, should apply equally and should be easily understandable. But as the only CA on the committee, I should make my own biases known.

It seems to me that if you are fair . . . Fairness is over here and easy to understand is over there. As soon as you start to make it easy to understand, you start to make rules that are broadly applicable, but the taxpayer who just does not quite happen to fit or who gets caught out a little bit one way or another is then dealt with unfairly. So as soon as you try to adjust those to take in those particular circumstances and you add fairness to it, you start to complicate the act. Do you really think you can achieve fairness and simplicity?

Mr. Riehl: At some times they may be at opposite ends, as you say, but if it is organized properly and worded properly, with some real thought given to how to organize it and word it, I think it is not going to be simple, but it can be a lot easier to understand than it is now. I do not think Napoleon had to deal with an income tax act, so maybe he would not have said that if he had known about it.

• 1030

Mr. Dorin: It seems to me the whole question of fairness, for most taxpayers, is in large part one of perception. It is not that it is unfair to them so much as that they feel, if they just knew the Income Tax Act better or if they knew as much as the guy down the street or the corporation that can hire expensive experts, they could do better; that they are missing something due to their lack of knowledge. Do you think that is probably the case?

Mr. Riehl: That is often the perception by individuals but, as I said at the start, they really are not looking at the Tax Act, they are looking at the tax form and the guide.

Mr. Dorin: What I was thinking, sort of fits with what you were saying, which is that the way to introduce an element of simplicity or understandableness into the act would be to in fact double the thickness of it and have on the left-hand page the act in the technical legal language, but on the right-hand side have somewhat of a prose ready-readable version that would have no weight in law, if you like, or in the courts, but which would allow somebody to read along and find out in general what they want to know. Then, if they really wanted to determine the law or how the law would apply, or if they wanted to go to court, they could read the legal language on the left-hand page, for it seems to me you will never be able to get readily simple language and legal language when, as you say, court decisions have rested on commas.

Mr. Riehl: What I am suggesting is that you write sentences without too many commas in them; make them shorter, easier to understand.

I do not think it is necessary to go on for several pages with one sentence, and you find that throughout the act. A lot of the time a placement of a comma is very important to its understanding.

[Traduction]

être facilement compréhensible. Mais à titre de seul comptable agréé du Comité, je dois faire connaître mon propre préjugé.

Il me semble que si vous êtes équitable . . . L'équité et la facilité de compréhension ne sont pas compatibles. Dès que vous essayez de faciliter la compréhension, vous élaborez des règles qui s'appliquent grossièrement, et le contribuable qui ne remplit pas exactement les conditions, d'une façon ou d'une autre, est traité d'une façon inéquitable. Alors, aussitôt que vous adaptez le texte pour y inclure ces circonstances particulières, et augmentez ainsi l'équité, vous commencez à compliquer le texte de la loi. Croyez-vous qu'il soit possible d'atteindre l'équité et la simplicité?

M. Riehl: À certains moments, ces deux choses sont antinomiques, comme vous dites, mais si le texte est bien organisé et bien libellé, je crois qu'il ne sera pas simple, mais qu'il peut être beaucoup plus facile à comprendre que maintenant. Je ne crois pas que Napoléon ait eu à élaborer une loi de l'impôt sur le revenu, et peut-être n'aurait-il pas dit cela s'il avait été au courant.

M. Dorin: Il me semble que pour la majorité des contribuables, toute la question de l'équité est une question de perception. Ce n'est pas que la loi soit inéquitable pour eux, comme le fait qu'ils sentent qu'ils pourraient en tirer un meilleur parti s'ils connaissaient mieux la loi de l'impôt sur le revenu ou s'ils en connaissaient aussi long que les autres ou que les corporations capable de se payer des experts coûteux, ils sentent qu'ils passent à côté de quelque chose à cause de leur manque de connaissances. Ne croyez-vous pas que c'est sans doute le cas?

M. Riehl: C'est souvent ce que pensent les individus, mais comme je l'ai dit au début, ils ne lisent pas le texte de la loi, ils lisent le formulaire et le guide.

M. Dorin: Ce que je pense se rapproche de ce que vous dites. La façon de simplifier ou de faciliter la compréhension de la loi serait d'en doubler le volume et d'avoir, d'un côté, le libellé légal technique, et de l'autre, une version facilement compréhensible qui n'aurait aucune valeur juridique, si vous voulez, mais qui permettrait aux gens de suivre et de trouver en général ce qu'ils cherchent. S'ils veulent ensuite vraiment connaître la loi ou la manière de l'appliquer, ou s'ils veulent se présenter en cour, ils pourraient lire le libellé technique, car il me semble qu'il n'est pas possible d'atteindre à un libellé simple et légal lorsque, comme vous dites, des décisions juridiques ont été fondées sur une virgule.

M. Riehl: Je suggère que vous écriviez des phrases qui ne contiennent pas trop de virgules; faites-les plus courtes et plus faciles à comprendre.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'avoir des phrases de plusieurs pages, mais vous en trouvez tout au long du texte de la loi. Souvent, la position d'une virgule est très importante pour la compréhension.

[Text]

As far as your idea of having a simplified common language interpretation of what the law is saying, the courts, I am sure, would take it into consideration. If they found the law was fuzzy, they would look over on the other side to see what was really intended, because they are always talking about what was the intent of Parliament, and a lot of times they cannot figure that out either.

The Chairman: Neither can Parliament.

Mr. Dorin: I guess the difficulty is that although we may talk about other laws, probably in no area other than the Income Tax Act are there so many people, a whole raft of people out there, searching for those commas and those interpretations to try to find something more favourable to the circumstances.

There is a whole industry, yours and mine included, and a whole bunch of lawyers and who knows how many others, in essence attacking the act, looking for favourable interpretations and we see the result of that every year. The Minister has to come forward and patch up a few holes that somebody has found. I just wonder, again, if we went back and rewrote it in easy-to-read language whether we will not be back in the situation again in 15 to 20 years because people will have found the favourable interpretations; the Minister will have come along and patched these here and there. I really wonder whether it is possible to do it and maintain it over the long run.

Mr. Riehl: I think the points you are making are valid. A lot of the complexity has arisen because it was hard to understand to start with. Perhaps if it was easier to understand to start with, there would not be as much need to make so many changes all the time, but I do not think an Income Tax Act as such will ever be etched in stone. It will always be a changing act.

The other point that should be made, particularly when you are dealing with the corporate tax side of things, is that most of the time you are really trying to stop your client from getting into trouble. It is sort of like working your way through a mine field. You can get badly hurt by some provisions in the law. So a good part of your time is not looking for loopholes, but making sure they do not inadvertently get into a lot of trouble and create a lot of tax where none was probably intended.

• 1035

Mr. Dorin: We talked earlier about the T1 short form. Do you know when that was discontinued?

Mr. Riehl: I think it certainly was going in 1966. I think it probably went with the tax reform, but I am not sure. That is the 1966 guide and return. It is getting a little larger each time. In 10 years it did not make a big difference. I do not know exactly when it did; I did not research that.

Mr. Dorin: I am sure we could find out. One additional thing is the minimum tax. Again, I think the minimum tax is a prime example of why the Income Tax Act gets complicated; that is, it is due to politics. It has nothing to do with logic or what is right. That was plain and simple with the minimum tax.

[Translation]

Quant à votre idée d'une interprétation simplifiée en un langage familier de ce que dit la loi, je suis certain que les cours de justice en tiendraient compte. S'ils trouvent la loi confuse, ils en vérifieront l'intention de l'autre côté, parce qu'ils cherchent toujours quelle est l'intention du Parlement qu'ils n'arrivent pas toujours à percevoir non plus.

Le président: Pas plus que le Parlement, d'ailleurs.

M. Dorin: Je crois que la difficulté tient à ce que nous parlons d'autres lois, mais qu'aucune loi n'est aussi attentivement scrutée que la loi de l'impôt sur le revenu, par des tas de gens qui cherchent les virgules et les interprétations qui seraient plus favorables à leur situation.

Toute une industrie, y compris la vôtre et la mienne, un grand nombre d'avocats et combien d'autres personnes encore étudient cette loi afin de trouver des interprétations favorables, et nous en voyons le résultat chaque année. Le ministre doit colmater certaines brèches qu'on a trouvées. Je me demande si, une fois la loi réécrite dans une langue facile à lire, nous ne nous retrouverons pas dans la même situation dans 15 ou 20 ans parce que les gens auront trouvé les interprétations favorables; et le ministre aura dû intervenir pour boucher quelques brèches ici et là. Je me demande vraiment si c'est réalisable et s'il sera possible de maintenir cette simplicité.

M. Riehl: Je crois que ce que vous dites est valable. Une grande partie de la complexité a été ajoutée parce que c'était difficile de comprendre au départ. Mais si le texte initial était facile à comprendre, peut-être ne serait-il pas nécessaire d'y apporter toutes ces modifications. Mais je ne crois pas qu'une loi de l'impôt sur le revenu puisse jamais être gravée dans la pierre. Ce sera toujours une loi en évolution.

Ce qu'on doit souligner aussi, surtout lorsque vous considérez l'impôt sur le revenu des corporations, c'est que la plupart du temps, vous essayez d'empêcher votre client de se créer des difficultés. C'est comme traverser un champ de mines. Vous pouvez être gravement blessé par certaines dispositions de la loi. La plus grande partie de votre temps passe, non à chercher des échappatoires, mais à vous assurer qu'ils ne se créent pas accidentellement des difficultés et qu'ils ne paient pas d'impôts que le gouvernement ne demande pas.

M. Dorin: Nous avons parlé du formulaire T1 abrégé. Savez-vous quand son usage a été abandonné?

M. Riehl: Je crois qu'il était encore en usage en 1966. Il a probablement été abandonné au moment de la réforme fiscale, mais je n'en suis pas sûr. Je parle du guide et du formulaire de 1966. Ils sont plus volumineux chaque fois. Mais 10 années ne les ont pas beaucoup modifiés. Je ne sais pas quand ils ont été changés; je n'ai pas fait de recherche là-dessus.

M. Dorin: Je suis sûr que nous pourrions le déterminer. L'autre chose est l'impôt minimum. Je crois que l'impôt minimum est un bon exemple de ce qui complique la Loi de l'impôt sur le revenu; c'est-à-dire la politique. Cela n'a rien à voir avec la logique ou le bon sens. C'était clair et net pour

[Texte]

There was, as you mentioned, and I agree with you . . . You did not necessarily use the same words, but misinformation was being placed out there. It was being put out in a way that it got people believing it. It was irresponsible, I believe, of the people who were putting it out there, because they full well knew better but they did it anyway; they did it strictly and simply for political purposes. It forced the Minister into a political response. Again, he full well knows, I believe, it is not a good thing to do. It has no logic or sense to it, but he is forced into it because he has to respond to a political pressure.

Again, I would suggest that probably no other act of Parliament is as much subject to political pressure and politics to the degree of the Income Tax Act. I think that is in a large measure part of the result of the complexity, the fairness or unfairness and why we get into these situations. Most of the other acts of Parliament usually have an objective in mind. People might debate the objectives, but at least you are going somewhere and you are trying to achieve that objective.

The Income Tax Act is very, very much tied up in politics. If you go to MURBs and movies, those things were political. I mean, MURBs and deductions for movies were not put there to somehow help the taxpayer; they were put there to build rental housing in areas where there was perceived to be not enough rental housing, or they were put there to make movies, because they felt there were not enough Canadian movies. I do not know anybody who has ever had an economic profit from an investment in a movie; there may be someone, but they have to be few and far between. So they were probably poor investments. Most of the tax shelters were. They were directed at social programs. They were politics as opposed to tax laws or tax motivated.

So I suppose I really have not as much a question as I do a comment to you. As long as we have people talking about things like minimum tax and there is political pressure, do you think we will ever be able to get a tax law that is strictly based on trying to collect tax in the fairest possible way?

Mr. Riehl: You are in a better position to answer that than I am.

Mr. Dorin: Well, I do not think so.

Mr. Riehl: You are a Member of Parliament.

The Chairman: I was wondering, Mr. Riehl, why on our current tax forms, for example . . . Do you not think that we really complicate things, even despite the act, by on page one, for example, listing business income, professional income, commission income, farming income, and numbers 162, 164, 166, 168, 170, that kind of thing? Is there any real need for having anything more than just income? I mean, is there any special reason that this kind of display is put forward, in your view?

Mr. Riehl: I think you would have to talk to Revenue Canada. They may have reasons of their own.

[Traduction]

l'impôt minimum. Il y avait, comme vous l'avez mentionné, et je suis d'accord avec vous . . . Vous n'avez pas nécessairement utilisé les mêmes mots, mais vous avez parlé de mauvaise interprétation. On a présenté ces renseignements de façon crédible pour les gens. Je crois que c'était irresponsable de la part de ceux qui ont publié ces renseignements, parce qu'ils étaient mieux au courant que cela, mais ils l'ont quand même fait à des fins purement et strictement politiques. Le ministre a donc été forcé de s'expliquer. Je crois qu'il sait très bien que ce n'est pas une bonne chose à faire. Ce n'est ni logique ni sensé, mais il est forcé de réagir à une pression politique.

Je crois qu'il n'y a aucune autre loi du Parlement comme la Loi de l'impôt sur le revenu qui soit autant assujettie à la politique et aux pressions politiques. Je crois que c'est en partie à cause de la complexité, de l'équité et de l'inéquité, que nous nous retrouvons dans de telles situations. La plupart des autres lois du Parlement visent habituellement un objectif. Les gens peuvent discuter de ces objectifs, mais on va au moins quelque part et on essaie d'atteindre cet objectif.

La Loi de l'impôt sur le revenu est très étroitement liée à la politique. Si vous pensez aux IRLM et aux films, c'était de la politique. Je veux dire que les IRLM et les déductions pour films n'ont pas été adoptés pour aider les contribuables: ils ont été adoptés pour qu'on construise des immeubles locatifs dans les régions où l'on pensait qu'il n'y en avait pas assez, ou pour qu'on tourne des films parce qu'on trouvait qu'il n'y avait pas assez de films canadiens. Je ne connais personne qui ait fait de bénéfices sur un investissement dans un film; il y en a peut-être, mais ils sont rares. C'étaient donc de mauvais investissements. La plupart des échappatoires étaient de mauvais investissements. Elles étaient axées sur les programmes sociaux. Elles étaient politiques et non motivées par les lois de l'impôt.

Je constate que ce n'est pas tellement une question, mais plutôt un commentaire. Puisque nous parlons d'impôt minimum et de pressions politiques, croyez-vous qu'il soit possible d'avoir une loi de l'impôt fondée strictement sur la perception la plus équitable possible des impôts?

M. Riehl: Vous êtes mieux placé que moi pour répondre à cela.

M. Dorin: Eh bien, je ne crois pas.

M. Riehl: Vous êtes député.

Le président: Je me demande, monsieur Riehl, pourquoi, sur les formulaires d'impôt actuels, par exemple . . . Ne pensez-vous pas que nous compliquons les choses, même en dépit de la loi? À la page 1, par exemple, on énumère le revenu d'affaires, professionnel, les commissions, le revenu agricole et les numéros 162, 164, 166, 168, 170, et ce genre de choses? Est-il vraiment nécessaire d'avoir autre chose qu'un revenu? Je veux dire, y a-t-il une raison spéciale, à votre avis, de faire une telle présentation?

M. Riehl: Je crois que vous devriez le demander à Revenu Canada. Ils ont peut-être des raisons particulières.

[Text]

• 1040

But otherwise I would think in order to account for the revenue, they would want to know the various sources it was coming from. It would have to be accounted for separately, or it would have to be totalled up somewhere and accounted for. If it was from, say, dividends, you would have your T5 slips. If it was from employment, you would have your T4 slips. If it was from business, you would have to have a financial statement attached, and so on.

The Chairman: For example, for unemployment insurance benefits, why is the slip you get a T4U slip, and why can the T4U slips not be added to the T4 slips? They are all income.

Mr. Riehl: I cannot argue that.

The Chairman: Has any representation been made by tax professionals to Revenue Canada about some of these inordinately numbered paragraphs on the forms?

Mr. Riehl: I do not believe so; not that I am aware of. I was on the Taxation Advisory Committee for a while, and I do not recall that it was ever discussed there.

Mr. Warner: I am sorry I arrived late and missed your introductory remarks, but I am certainly glad to see an old short form out before the committee. I do not know if it is beyond the realm of possibility that some time in the immediate future we may see a short form with "1987" or "1988" on the top instead of "1956". I am not sure what your remarks were, but I am wondering if you think it is something that we can reasonably consider and work towards, with the possibility of achieving something similar to this form. Or is this basically a dream and really beyond the realm of possibility?

Mr. Riehl: Well, obviously we were doing it in 1956. All that has happened since is we have added complexity that has probably not made that possible. As a matter of fact, I paraphrased your comments in one of the first early meetings of this committee, in that for the average taxpayer it was the tax form and the guide that really was the tax law, as far as he is concerned.

The Chairman: That is why he brought forward 1956, which is the entire tax guide and form, page 2 being how to fill it out and the back page being how much tax you have to pay.

Mr. Warner: Unfortunately, I feel if we are ever going to achieve this, we are probably going to have to introduce some sort of radical change in our tax structure. It has been discussed earlier—Mr. Dorin certainly made some comments on it—that to reconcile simplicity and fairness is very difficult, and there are going to be some people who are going to be adversely affected by any radical change. To make radical changes in the Income Tax Act is probably something that is most difficult politically to handle.

I hope that discussions like this, and input you are making, will assist the committee in rationalizing this problem. But it could be that you would offer us some guidance, or some of your own opinions, on possible radical changes that we could consider to the Income Tax Act.

[Translation]

Je crois par ailleurs qu'ils veulent connaître les diverses sources de revenu pour en rendre compte. On en rend compte séparément ou on en fait le total quelque part et on en rend compte. Si le revenu provient, disons, de dividendes, vous avez le feuillet T5. S'il provient d'un emploi, vous avez le feuillet T4. S'il provient de transactions commerciales, vous devez présenter un bilan financier et ainsi de suite.

Le président: Par exemple, pour les prestations d'assurance-chômage, pourquoi faut-il utiliser le feuillet T4U? Ne peut-on pas simplement l'ajouter au T4? C'est un revenu.

M. Riehl: Je ne peux pas nier cela.

Le président: Les experts fiscaux ont-ils déjà fait des représentations auprès de Revenu Canada sur ces paragraphes numérotés dans un ordre bizarre, sur les formulaires?

M. Riehl: Je ne crois pas; pas que je sache. J'ai fait partie un certain temps du Comité consultatif sur l'Impôt et je ne me souviens pas qu'on en ait parlé.

M. Warner: Je m'excuse d'être arrivé en retard et d'avoir manqué vos commentaires du début, mais je suis content de voir que le Comité a le vieux formulaire abrégé en main. Je ne sais pas s'il est possible de voir dans un proche avenir un formulaire abrégé portant «1987» ou «1988» comme en-tête, plutôt que «1956». Je ne sais pas ce que vous avez déjà dit, mais je me demande si vous pensez qu'on peut croire et y travailler, et peut-être, arriver à produire un formulaire semblable. Ou est-ce un rêve qui sort du domaine du possible?

M. Riehl: Eh bien, il est évident que nous le faisons en 1956. Depuis, nous avons ajouté de plus en plus de complexités, ce qui a empêché ce rêve de se réaliser. En fait, j'ai utilisé vos commentaires d'une des premières réunions de ce comité à l'effet que pour le contribuable moyen, ce sont la formule et le guide de l'impôt qui constituent la loi.

Le président: C'est pour cette raison qu'il nous a présenté le formulaire de 1956, qui constitue le guide et le formulaire à la fois, la page 2 expliquant la manière de remplir et le verso, le montant d'impôt que vous devez payer.

M. Warner: Je crois malheureusement que si nous voulons atteindre cette simplicité, nous devons modifier radicalement la structure fiscale. On a dit plus tôt—M. Dorin a fait des commentaires là-dessus—qu'il qu'il est très difficile de concilier simplicité et équité, et certaines personnes subiront les conséquences de tout changement radical. De plus, les changements radicaux à la Loi de l'impôt sur le revenu sont les plus difficiles à faire accepter politiquement.

J'espère que les discussions comme celles-ci et les idées que vous apportez aideront le comité à rationaliser ce problème. Mais vous pouvez peut-être nous offrir des conseils ou des avis personnels sur les changements radicaux que nous pourrions apporter à la Loi sur l'impôt sur le revenu.

[Texte]

Mr. Riehl: First of all, the T1 short did not apply to everyone. It was of limited use. But it was intended to apply to a large part of the population who did not have complex financial arrangements and a whole lot of different kinds of unusual income, so that they could go to a simple form. Right now everyone has to go to this one.

Mr. Jepson: Do you recall what percentage of people . . .

Mr. Riehl: I do not know, but I think most people could use that form. If you had employment income and that was your only source of income, and you had a bit of investment income . . .

Mr. Jepson: So a majority.

Mr. Riehl: I would think so.

The Chairman: Oh, yes, by far the majority.

• 1045

Mr. Riehl: I would think so, but I do not have the statistics on that. I do not have a copy of the 1956 regular return, but it was certainly more complicated than the T1 Short. I think you are only going to be able to eliminate so much complexity. I am saying: Can we not look at a good majority of the taxpayers and try and come up with something that will make it easier for them? At least we solve part of the problem that way.

Mr. Warner: Getting back to my question of a possible change which could be of a radical nature and could affect a great many taxpayers, do you have any suggestions or comments in that area?

Mr. Riehl: Yes. All I suggested was perhaps the committee could talk to Revenue or someone, and say that we have a form and ask whether one like it could be designed to apply to a limited group and also cover a large part of the taxpaying population. We could ask what the simplest kind of a form is that we could come up with, then compare the two to see what could be eliminated. But ask them to draft up something, saying what the law is today and that this form is the simplest we could come up with if we were just dealing with, say, salary income and a limited amount of investment income. We could then take a look at the two and point out the things that complicate it and ask if they are necessary. I mean, it is a very practical way to do it, but I do not see anything wrong with it.

Mr. Jepson: It makes common sense.

Mr. Warner: If you were to make changes in the Income Tax Act, wholesale changes, do you have any suggestions as to what sections you would change or what areas you would consider changing, or possibly to eliminate entire sections of the act?

There have been some suggestions. As an example, a flat tax. There have been suggestions such as this. Would you have any comments or suggestions?

[Traduction]

M. Riehl: Premièrement, la formule T1 abrégée ne s'appliquait pas à tout le monde. Son usage était limité. Mais on l'avait élaborée pour qu'elle s'applique à une grande partie de la population qui n'avait pas d'arrangements financiers complexes ou diverses sources inhabituelles de revenu, de sorte qu'une formule simple suffisait. Maintenant, tout le monde doit utiliser celle-ci.

M. Jepson: Vous souvenez-vous du pourcentage de personnes . . .

M. Riehl: Je ne sais pas, mais je crois que la plupart des gens pourraient utiliser ce formulaire. Si vous avez un revenu d'un emploi comme seule source de revenu, avec un modeste revenu d'investissements . . .

M. Jepson: La majorité, donc.

M. Riehl: Je le crois.

Le président: Oh oui, la majorité, et de loin.

M. Riehl: Je le crois mais je n'ai pas de statistiques là-dessus. Je n'ai pas de copie du formulaire ordinaire de 1956, mais il était certainement plus long que le T1 abrégé. Je crois que vous ne pourrez éliminer qu'une partie des complexités. Je dis: peut-on considérer la majorité des contribuables et élaborer un formulaire qui leur faciliterait les choses? Nous réglerions au moins une partie du problème de cette façon.

M. Warner: Pour en revenir à ma question sur un changement radical possible qui affecterait la majorité des contribuables, avez-vous des suggestions ou des commentaires à faire sur ce sujet?

M. Riehl: Oui. J'ai seulement suggéré que le Comité s'adresse à Revenu Canada ou à un autre pour soumettre ce formulaire et demander s'il est possible d'en obtenir un semblable qui s'appliquerait à un groupe limité couvrant une grande partie de la population. Nous pourrions demander de produire le formulaire le plus simple possible, comparer les deux et éliminer ce qui peut l'être. Mais demandez-leur de faire une ébauche en leur expliquant ce qu'est la loi et en expliquant que ce formulaire doit être le plus simple possible si nous ne tenons compte que d'un revenu d'emploi et d'un modeste revenu sur des investissements. Nous pourrions alors comparer les deux, souligner ce qui le complique et demander si ces choses sont nécessaires. Je veux dire que c'est la façon la plus pratique de procéder et je n'y vois aucun inconvénient.

M. Jepson: C'est le bon sens même.

M. Warner: Si vous deviez apporter des changements à la Loi de l'impôt sur le revenu, des changements profonds, quels articles ou parties d'article suggéreriez-vous de changer, ou peut-être voudriez-vous éliminer certains articles?

On nous a fait des suggestions. Par exemple, un impôt uniforme. On nous a suggéré des choses comme cela. Avez-vous des commentaires ou des suggestions?

[Text]

Mr. Riehl: Certainly a flat tax would simplify a lot of things in the Income Tax Act. I am not necessarily advocating we have a flat tax, but it is one of the things that advocates of a flat tax point out. I think some professor in California said we could get down to about 12 pages of Income Tax Act but I do not believe that.

You might consider whether joint returns would add any simplicity. You might get away from some of the attribution rules. I am not suggesting that is the way to go, I am just saying we could look at these things. I have not gone at it because it was not my task to try to simplify the act. I was always just worrying about trying to understand whatever you people did to us, so I have tried to cope with the act as it exists.

Mr. Warner: Thank you.

The Chairman: Back on the question of simplicity and fairness, a theoretical argument of course is that we can make it very simple. We could say, What is your income? Give us all of it and we will give you an allowance. The allowance depends on your age and your condition. That would be pretty simple. We have in the system all sorts of fairness provisions that provide different deductions—dependents, for example; a deduction for a wife; a personal deduction; a deduction for children; strangely enough, a deduction of two different levels for children, one for children born before 1967 and one for children born in 1968 or later, and so on. There is an age exemption, the \$2,590. We have an investment exemption, a deduction of the amount of money paid in premiums to unemployment insurance and Canada Pension Plan and so on, all of which surely could be calculated together but may change the fairness end of it. I was wondering if you would comment on that.

• 1050

Mr. Riehl: It is hard for me to comment on that, really, because each one of them has its own purpose. I guess it was felt there should be relief to people as they got older. That is why you have the old age exemption. I am not sure that is needed, but I do not have the statistics to analyse how necessary it is. The two levels for children are because of the child allowances.

The Chairman: The family allowances.

Mr. Riehl: The family allowances.

The Chairman: That, of course, is caused by the fact that you made the family allowances larger but you made them taxable.

Mr. Riehl: Yes.

The Chairman: So you either make the family allowances untaxable and make them smaller, or something else. Is there any sense in having them confusing the system?

Mr. Riehl: I cannot answer that because I think it is more of a social problem and a political decision.

If you look at the tax expenditures, there is a justification, I guess, for each one of them, and I know you have gone over a

[Translation]

M. Riehl: L'impôt uniforme simplifierait certainement un tas de choses dans la Loi de l'impôt sur le revenu. Je n'appuie pas nécessairement l'impôt uniforme, mais c'est une des choses que soulignent les défenseurs de l'impôt uniforme. Un professeur de Californie a prétendu qu'on pouvait réduire la Loi de l'impôt sur le revenu à 12 pages, mais je ne le crois pas.

On pourrait aussi voir si les rapports conjoints ne simplifieraient pas les choses. On pourrait ainsi éviter les règles d'attribution. Je ne dis pas que c'est ce qu'il faut faire, je dis seulement qu'on pourrait considérer ces idées. Je ne me suis pas penché là-dessus parce que ce n'est pas mon rôle de simplifier la loi. J'en avais assez d'essayer de comprendre ce que vous nous faisiez et de m'arranger de la loi telle qu'elle existe.

M. Warner: Merci.

Le président: Revenons à la question de la simplicité et de l'équité. Théoriquement, bien sûr, nous pouvons élaborer une loi très simple. Nous pourrions dire: «Quel est votre revenu? Faites-en rapport et nous vous donnerons une allocation, selon votre âge et votre situation». Ce serait très simple. Le système actuel prévoit toutes sortes de dispositions d'équité qui offrent diverses déductions—les personnes à charge, par exemple; la déduction pour l'épouse; la déduction personnelle; la déduction pour les enfants; chose étrange, une déduction à deux niveaux pour les enfants, une pour les enfants nés avant 1967, et une pour les enfants nés après 1968, et ainsi de suite. Il y a l'exemption pour raison d'âge de 2,590\$. Nous avons l'exemption pour investissements, une déduction pour les sommes versées au régime d'assurance-chômage et au Régime de pension du Canada, etc., qui pourraient sûrement être toutes calculées ensemble, mais cela en modifierait l'équité. Avez-vous des commentaires à faire là-dessus?

M. Riehl: Il m'est difficile de faire des commentaires, vraiment, parce que chaque déduction a sa propre raison d'être. Je suppose qu'on a décidé de soulager les gens à mesure qu'ils vieillissent. C'est la raison d'être de l'exemption pour raison d'âge. Je ne suis pas sûr que ce soit nécessaire, mais je ne dispose pas de statistiques pour analyser le degré de cette nécessité. Les deux niveaux de la déduction pour enfants s'explique par les allocations familiales.

Le président: Les allocations familiales.

M. Riehl: Les allocations familiales.

Le président: Bien sûr, cela tient au fait qu'on a augmenté les allocations familiales, mais pour les rendre imposables.

M. Riehl: Oui.

Le président: Alors, il n'y a qu'à les diminuer et à les exempter d'impôt, ou autre chose. Mais il est insensé que cela complique le système.

M. Riehl: Je ne peux répondre à cela, car je crois que c'est une décision politique et un problème social.

Si vous examinez les dépenses fiscales, j'imagine que chacune d'elles est justifiée, et je sais que vous en avez examiné

[Texte]

number of them. They have gradually come into the act. Each time they came in everybody said: Well, that was a nice thing for the government to do. It seems fair. So there has never been an attempt really to remove very many of them. I think a few have gone in the last year or two, but generally when these provisions have been put in there has been a good reason for them and they have been left there. And I think what you are doing today is a good idea, going through them and seeing if they are necessary or can be taken away.

The Chairman: How would we go about doing an overall study, in your view, of whether these particular measures are really worthwhile? Say, for example, the 3% medical allowance. In other words, your medical expenses have to be in excess of 3% of your income in order to claim them, and then only to that portion. But, you know, everybody is covered with hospital insurance and medical insurance right across the country now. We have complete medicare. Why should we allow those who spend beyond the medicare to deduct anything? I mean, is there a great fairness requirement there?

Mr. Riehl: I think if you look at the kinds of expenditures that are allowed under the act, they are a lot broader than what would normally be covered by medicare, wheelchairs and things of that sort.

Mr. Dorin: I was talking about this sort of thing on the side at one of the previous meetings with Mr. Wilson, a member of this committee who is not here today, and I suggested to him the same thing. He made the point that he had three kids, I think, getting orthodontics, so he had enough bills to get the deduction. I guess that is a prime example.

Mr. Riehl: I know my wife had some dental bills this year that were fairly excessive and which I thought may be qualified. They would not be covered by medical insurance.

The Chairman: I was wondering, though, obviously that is a fairness item, but it is also an item that adds lines into the system. You know, each one of them by themselves do not make that much difference, but when you are finished you have numbers running up to 500 or 600 various lines in the forms that could apply to some people.

For example, take the child tax credits or the child care system. It is almost impossible to take a look at that form, and it is supposed to apply to ordinary people who happen to require child care. And the whole of Schedule 5 occupies a whole page with five basic items in it. How do you justify that kind of thing?

Mr. Riehl: I think that is due to the fact that you have so many married couples where both are now working.

The Chairman: That is right.

• 1055

Mr. Riehl: This has been a change which has taken place in the last 30, 40 years. We did not used to have it 40 years ago. I do not know when it came in, but it certainly was . . .

[Traduction]

beaucoup. On les a intégrées graduellement à la loi. Lorsqu'on les adoptait, tout le monde disait que le gouvernement venait de faire une bonne chose. Cela semblait équitable. On n'a donc jamais vraiment tenté d'en enlever. Je crois que quelques unes ont été éliminées dans les deux dernières années, mais en général, ces dispositions ont été adoptées pour une bonne raison et on les a conservées. Je crois que ce que vous faites aujourd'hui est une bonne idée, de les passer en revue pour voir si elles sont nécessaires et si elles ne peuvent être éliminées.

Le président: À votre avis, comment doit-on s'y prendre pour faire une étude d'ensemble de la valeur réelle de ces mesures particulières? Prenons, par exemple, l'exemption de 3 p. 100 pour frais médicaux. En d'autres termes, vos frais médicaux doivent dépasser 3 p. 100 de votre revenu pour pouvoir les réclamer, et sur cette portion seulement. Mais vous savez, tout le monde est couvert par l'assurance-maladie, de nos jours. Nous avons une assurance-maladie complète. Pourquoi permettrions-nous à ceux qui dépensent au delà de ce qui est alloué par l'assurance-maladie de déduire quoi que ce soit? Y a-t-il vraiment une question d'équité qui entre en jeu?

M. Riehl: Je crois que si vous examinez le genre de dépenses qui sont admises en vertu de la loi, vous verrez quelles sont beaucoup plus larges que celles couvertes normalement par l'assurance-maladie, comme les fauteuils roulants et ce genre de choses.

M. Dorin: À une des réunions précédentes, je parlais de ce genre de choses en aparté à M. Wilson, membre du comité absent aujourd'hui, et je lui suggérais la même chose. Il m'a fait remarquer qu'il avait trois enfants, je crois, recevant des soins orthodontiques et il avait assez de factures pour se prévaloir de la déduction. Je crois que c'est un bon exemple.

M. Riehl: Je sais que ma femme a reçu des soins dentaires pour des sommes assez importantes et qui pourront être admises. Ils ne sont pas couverts par l'assurance-maladie.

Le président: C'est donc évidemment une question d'équité, mais c'est également un élément qui ajoute des lignes au formulaire. Vous savez, chacune d'elles ne fait pas une grosse différence, mais à la fin, vous aboutissez à 500 ou 600 lignes sur le formulaire qui pourraient s'appliquer à certaines personnes.

Prenez, par exemple, le crédit d'impôt pour enfant ou la section sur la garde d'enfant. Il est presque impossible de comprendre ce formulaire, alors qu'il s'applique à des personnes ordinaires qui ont besoin de faire garder leurs enfants. Tout le tableau 5 occupe une pleine page et contient 5 éléments. Comment justifier ce genre de choses?

M. Riehl: Je crois que cela tient au fait qu'il y a aujourd'hui tant de couples mariés qui travaillent tous les deux.

Le président: C'est exact.

M. Riehl: Il s'agit là d'un changement qui s'est produit au cours des 30 à 40 dernières années. Cela n'existait pas il y a 40 ans. Je ne sais pas à quand cela remonte, mais c'était certainement . . .

[Text]

The Chairman: Well, it is a relatively new thing.

Mr. Riehl: It is a relatively new one, I believe, and is a social justification for that.

By the way, if you could go back to medical expenses just for a moment, I think if you looked at the history of this particular section, you would see each year, there seems to be another thing that qualifies as a medical expense because of some person not being able to qualify and it seemed reasonable.

The Chairman: Well, indeed, the medical expenses deduction goes way back before Medicare. You gave us a 1956 form, and there was no Medicare in 1956; there was not even hospital insurance, so you could buy private insurance. Thus, the 3% really meant something.

Mr. Riehl: That is right.

The Chairman: You can deduct most of your medical expenses above 3% which you are expected to absorb yourself. We have carried the deduction on, even though on the other side of the ledger, we have paid most of the bills.

Being an item of fairness, I was wondering if you had given any thought to where we draw the line between fairness and simplicity. Are we better off at this point with a horrendously complicated system to leave the alleged fairness into it—which means for sure that you will never have any T1 Short, ever, because everybody has to be given the opportunity to deduct these fairness provisions?

Or do we say, Look, this is ridiculous, why do we not just lower the tax rate and say that is the way it goes; here is what you pay, and expenses over this you absorb yourself, only we charge . . . Less rate and less form.

Mr. Riehl: I guess my answer would be that I would at least start to try and simplify the language and try and simplify the form with what you have, and I would try for a T1 Short. It may not be as short as back in 1956, but I would try to get one that would suit most people; that would fit most people, most taxpayers.

I would start from there, and then I think I would start to look at trying to simplify some of the provisions. But you know quite well, and you know better than I do, that a lot of these things are political decisions and it is much easier to give concessions than to eliminate them. That takes a lot of political courage to do.

The Chairman: Yes.

Mr. Dorin: You mentioned something about the family allowance and integration into the system. How many hundreds of thousands of petitions have we had presented in Parliament during the last year on a simple thing like de-indexing? And this is one example.

The chairman was right when he said we could take out some deductions, lower the rate. It seems to me a very simple

[Translation]

Le président: Oui, c'est relativement nouveau.

M. Riehl: C'est relativement nouveau, il me semble, et cela a été motivé par des raisons sociales.

Entre parenthèses, retournons, juste un moment, aux dépenses médicales. Si l'on regarde l'évolution de cette section, on constate qu'il semble y avoir, chaque année, quelque chose de nouveau qui devient admissible comme dépense médicale, parce que quelqu'un n'arrive pas à devenir admissible, et que cela semblait raisonnable.

Le président: Oui, en fait la déduction des dépenses médicales est plus ancienne que le régime d'assurance-maladie. Vous nous avez présenté une formule de 1956. En 1956, il n'y avait pas d'assurance-maladie, il n'y avait même pas d'assurance privée pour l'hospitalisation. En conséquence, les 3 p. 100 comptaient vraiment.

M. Riehl: C'est vrai.

Le président: Au-delà des 3 p. 100, le contribuable peut déduire la plupart des dépenses médicales qui restent à sa charge. Nous avons conservé cette déduction, bien que, maintenant, le gouvernement assume la plupart des frais.

Comme il s'agit ici d'une question d'équité, je me demande si vous avez pensé à ce que pourrait être le juste milieu entre l'équité et la simplicité. Vaut-il mieux conserver un système horriblement compliqué dans le but de garder cette soi-disant équité, ce qui veut dire que nous n'aurons jamais de T1 abrégé, sous prétexte qu'il faut donner à tous la possibilité de profiter de ces déductions équitables?

Ou vaut-il mieux dire: «Écoutez, tout cela est ridicule, pourquoi ne pas simplement réduire le taux d'imposition et indiquer voilà ce que vous devez payer, vous devrez assumer vous-mêmes toutes les dépenses supplémentaires, par contre nous ne compterons que . . . » Autrement dit, une réduction du taux et une réduction de la paperasserie.

M. Riehl: Je pense que ma réaction serait de dire qu'il faut au moins commencer par simplifier le texte et simplifier la formule, sans rien changer d'autre, et essayer d'établir un T1 abrégé. On ne parviendra peut-être pas à avoir une formule aussi courte que celle de 1956, mais il faudrait essayer d'avoir une formule qui convienne à la majorité des gens, à la majorité des contribuables.

Je commencerais par là, puis je pense que j'essaierais de simplifier certaines des dispositions. Mais vous savez fort bien, mieux que moi, qu'un grand nombre de ces points sont des décisions politiques, et qu'il est plus facile d'accorder des concessions que d'en éliminer. Il faut avoir beaucoup de courage politique pour éliminer des concessions.

Le président: Oui.

M. Dorin: Vous avez parlé des allocations familiales et de leur intégration au système. Combien de centaines de milliers de pétitions avons-nous présentées l'an dernier au Parlement à propos d'une chose aussi simple que la désindexation? Et ce n'est là qu'un exemple.

Le président avait raison quand il a dit que nous pourrions éliminer certaines déductions et abaisser le taux d'imposition.

[Texte]

thing to do would be maybe to take out a few deductions and increase the basic exemption. But again, they are put in there to give a perception of fairness, in many cases, rather than any real fairness.

The best example I can think of is the employment expense deduction. It is now in a way that for anybody with over \$2,500 in employment income, you get the maximum \$500 employment expense deduction.

The Chairman: You might as well give them \$3,000.

Mr. Dorin: It seems to me there would be very few people, I would say, and very little difference in impact on the treasury, if we simply eliminated the deduction and increased the basic exemption by \$500, because anybody who is now able to claim less employment expense deduction than \$500—their employment income is less than \$2,500—they are unlikely to be paying much tax, anyway. I suppose you could have all investment income, but not too many people are in this category, I would suggest.

So it would be very simple. But then everybody would suggest, Well, gee, the guy over there gets to deduct this, that and the other thing; I do not get any deduction for all the expenses I have to incur with employment.

So we put it there, not because it is any fairer in reality, but to give them the impression that they get some kind of an expense deduction for employment expenses because we do not allow them to deduct the cost of driving back and forth to work, and some guy who is a salesman gets a company car. It is strictly there for perception. And I think most of these things are . . .

• 1105

The Chairman: The same applies to Canada Pension and the same applies to unemployment insurance.

Mr. Dorin: Sure. All those things are strictly there . . . UIC, CPP, we could not allow those, increase the basic exemption, lots of other things—union dues. I just got my bill, which I am not happy about, for \$495 CA dues that I have to pay this year, up from \$405. You talk about deficit reduction.

A lot of those things could be taken out and we could bump up the personal exemption with very little impact on the treasury and probably pretty minimal change to most individuals. Again, those things are put in there to give them this perception of fairness that we are trying to achieve, which—as I said before—adds to that complexity.

I like your suggestion that we should try to deal with what we have and leave it at that, and change the language a little and try to come up with a shorter form. That might be useful. If you start attacking these deductions I think we will end up—as much as I . . .

[Traduction]

Il me semble que le plus simple serait peut-être d'éliminer quelques déductions et d'augmenter l'exemption de base. Mais, une fois de plus, ces déductions ont été adoptées pour donner l'impression que le système est juste, plutôt que pour rendre le système vraiment juste.

Le meilleur exemple que je puisse vous donner est la déduction pour dépenses relatives à un emploi. À l'heure actuelle, tous ceux qui ont un revenu d'emploi de plus de 2,500\$ ont droit à la déduction maximale de 500\$.

Le président: Autant leur donner 3,000\$.

M. Dorin: Je pense que cela ne changerait pas grand-chose si nous éliminions tout simplement cette déduction et que nous augmentions de 500\$ la déduction de base, car tous ceux qui ne peuvent maintenant demander l'exemption maximale de 500\$ ont un revenu d'emploi inférieur à 2,500\$, ce qui veut dire que, de toute façon, ils ne paient probablement pas beaucoup d'impôts. Je suppose qu'il pourrait y avoir les revenus de placement, mais je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de contribuables dans cette catégorie.

Ce serait donc fort simple, mais tout le monde se dirait alors: «Mon voisin a le droit de déduire ceci et cela, mais, moi, je n'ai droit à aucune déduction pour les dépenses que m'occasionne mon emploi.»

Nous avons donc inclus cette disposition, non pas parce qu'elle est plus équitable, mais parce qu'elle donne aux contribuables l'impression qu'ils ont droit de déduire dans une certaine mesure les dépenses relatives à leur emploi, du fait que nous ne leur permettons pas de déduire les frais de déplacement entre leur foyer et leur travail, etc., et qu'un représentant de commerce se sert d'une voiture de sa compagnie. Il ne s'agit là que d'une question de perception. Et je pense que la plupart de ces dispositions sont . . .

Le président: La même chose s'applique au Régime de pensions du Canada et à l'assurance-chômage.

M. Dorin: Bien entendu. Toutes ces choses servent uniquement à . . . L'assurance-chômage, le Régime de pensions du Canada, nous pourrions ne plus les compter et augmenter en contrepartie l'exemption de base. Il y a également bien d'autres choses, comme les cotisations syndicales. Je viens de recevoir une facture qui ne m'a pas beaucoup plu; ma cotisation de CA, qui était l'an dernier de 405\$, est passée cette année à 495\$. Et vous parlez de réduction du déficit.

Un grand nombre de ces déductions pourraient être éliminées, et nous pourrions augmenter l'exemption de base, sans que cela change grand-chose pour le trésor public ou même pour la plupart des contribuables. Je le répète, ces déductions ne servent qu'à donner l'impression d'équité, mais, comme je l'ai déjà dit, cela rend le système plus complexe.

Je pense que votre suggestion est bonne: conservons ce que nous avons, en essayant de simplifier un peu les choses et d'établir une formule plus courte. Cela pourrait convenir. Si l'on commence à s'attaquer à ces déductions, je pense qu'on risque de . . . bien que je . . .

[Text]

The Chairman: Do you really think so?

Mr. Dorin: The only way we are going to . . . Unfortunately, there is nothing left . . .

The Chairman: I think you could do that with a reduction. Obviously it has to be simultaneous with reductions in rates or allowances.

Mr. Riehl: I think there are a few places where you might consolidate. For example, on the pension deduction, you might increase the old age deduction and eliminate it; or you might eliminate the \$1,000 income deduction and increase the old age deduction.

Mr. Dorin: There is a perfect example again. You mentioned the age exemption. Those, we were told at an earlier meeting, were put in as a response to inflation in times of high inflation. So they were there directly due to inflation. Now that we have relatively low inflation, presumably they should be taken out. But again, as you said . . .

Mr. Riehl: It is hard to take things away. All I am suggesting is that perhaps those three items could be consolidated into one without hurting anyone. As far as the \$1,000 income deduction with people in the working age group, they are getting an increased contribution to registered retirement savings plans or pension plans; that is a better investment than a \$1,000 deduction as far as they are concerned. You know, \$1,000 put into an RRSP is a better tax advantage than a \$1,000 income deduction. So they are getting something anyway. Some of those things I think you can look at consolidating.

The Chairman: And at the same time simplifying.

Mr. Riehl: Well, if you reduce something from three to one it has to be simpler.

The Chairman: So there are two lines gone out of three.

Mr. Riehl: The problem is, as I said before, it is easier to give than taketh away when it comes to tax concessions.

The Chairman: Have you any further questions?

Mr. Dorin: No, I am fine.

The Chairman: Mr. Riehl, I thank you for coming. It has been a super presentation. I am particularly interested in your suggestions that if Quebec can do it, why can we not do it federally. I think that might be the kind of suggestion that would be received under the politics of the place in a good fashion, much the same as our finance report followed to a large extent financial suggestions from the Province of Quebec, where their administration of loans and trust companies and credit unions is much more satisfactory in form and fashion than we have nationally. So our report followed that

[Translation]

Le président: Le pensez-vous vraiment?

M. Dorin: Le seul moyen pour nous de . . . Malheureusement, il ne reste plus rien . . .

Le président: Je pense que vous pourriez atteindre ce but à l'aide d'une réduction. Evidemment, il faudrait réduire en même temps les taux ou les allocations.

M. Riehl: Je pense qu'il y a certains points qui pourraient être rationalisés. Prenez, par exemple, la déduction relative aux pensions de retraite. On pourrait l'éliminer et augmenter en même temps la déduction de vieillesse, ou bien éliminer la déduction de 1,000\$ sur le revenu et augmenter la déduction de vieillesse.

M. Dorin: Il y a un autre exemple idéal. Vous avez mentionné l'exemption de vieillesse. Nous avons appris, lors d'une réunion antérieure, que cette exemption avait été adoptée pour tenir compte de l'inflation à une époque où le taux d'inflation était élevé. Cette exemption est donc directement reliée à l'inflation. Maintenant que le taux d'inflation a baissé, nous pourrions probablement éliminer cette exemption. Mais, ici encore, comme vous l'avez dit . . .

M. Riehl: Il est difficile d'éliminer ce genre de choses. Tout ce que je propose, c'est qu'on pourrait peut-être regrouper ces trois déductions sans que personne en souffre. En ce qui concerne la déduction de 1,000\$ sur le revenu, pour ceux qui travaillent, ces personnes ont déjà reçu l'autorisation de contribuer davantage à un régime d'épargne-retraite enregistré ou à un régime de pension de retraite. En ce qui les concerne, c'est là un meilleur placement que la déduction de 1,000\$. Comme vous le savez, d'un point de vue fiscal, il vaut mieux placer 1,000\$ dans un REER que d'avoir une déduction de 1,000\$ sur le revenu. Par conséquent, ces contribuables ont déjà reçu quelque chose. À mon avis, on pourrait envisager de regrouper certaines de ces déductions.

Le président: Ce qui simplifierait le système en même temps.

M. Riehl: Disons que, si l'on remplace trois choses par une seule, on ne peut que simplifier le système.

Le président: On arriverait donc à éliminer deux de ces trois lignes.

M. Riehl: Le problème, comme je l'ai indiqué, est qu'il est plus facile de donner que de prendre quand il s'agit de concessions fiscales.

Le président: Avez-vous d'autres questions?

M. Dorin: Non, merci.

Le président: Monsieur Riehl, je vous remercie d'être venu. Votre exposé a été excellent. J'ai en particulier été intéressé par votre suggestion que, si le Québec peut simplifier son système, le gouvernement fédéral le peut aussi. Je pense que ce genre de suggestion pourrait être bien accueillie dans le climat politique actuel, de la même façon que notre rapport sur les finances s'est inspiré dans une grande mesure des mesures financières suggérées par le Québec, où l'administration des sociétés de prêts et de fiducie est bien supérieure à ce que nous avons à l'échelon fédéral. Notre rapport s'en est donc inspiré.

[*Texte*]

line. Perhaps our report here might follow the suggestions in the Province of Quebec with respect to the drafting of tax statutes.

Mr. Riehl: Maybe in turn you could offer to write the French version for them.

The Chairman: Oh, yes; that is a great idea. Thank you very much.

Mr. Riehl: Thank you.

The Chairman: The meeting is adjourned.

[*Traduction*]

Peut-être que, sur le plan de la rédaction de la législation fiscale, notre rapport pourrait également adopter les suggestions du Québec.

M. Riehl: Peut-être qu'en échange vous pourriez offrir de rédiger la version française.

Le président: Oh oui, voilà une bonne idée. Merci beaucoup.

M. Riehl: Merci.

Le président: La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESS—TÉMOIN

From Deloitte, Haskins and Sells:

Gordon Reilh, National Tax Director.

De Deloitte, Haskins et Sells:

Gordon Reilh, directeur national des impôts.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 9

Monday, April 21, 1986

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 9

Le lundi 21 avril 1986

Président: Don Blenkarn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Order of Reference pursuant to S.O. 96(2), in relation
to the Department of Insurance

CONCERNANT:

Ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du
Règlement, ayant trait au département des assurances

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85-86

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985-1986

STANDING COMMITTEE ON FINANCE
AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: Geoff Wilson

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES
ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: Geoff Wilson

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Paul McCrossan

George Minaker
Aideen Nicholson
Nelson A. Riis
Norman Warner

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

(ERRATUM)

Issue No. 5

In the Minutes of Proceedings and on the back cover, the witnesses should include:

From the Office of the Inspector General of Banks: D.M. Macpherson, Assistant Inspector General.

(ERRATUM)

Fascicule n° 5

Dans le Procès-verbal et à l'endos, la liste des témoins devrait inclure:

Du Bureau de l'inspecteur général des banques: D.M. Macpherson, inspecteur général adjoint.

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, APRIL 21, 1986

(10)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 7:37 o'clock p.m. this day, the Vice-Chairman, Geoff Wilson, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Simon de Jong, Murray Dorin, Jim Jepson, W. Paul McCrossan, George Minaker, Aideen Nicholson, Nelson A. Riis, Norman Warner and Geoff Wilson.

Acting Member: Jim Jepson for Don Blenkarn.

Other Members present: Bill Blaikie, Gabriel Fontaine, Robert Kaplan, David Orlikow, Reginald Stackhouse, Robert Toupin.

In attendance: The Law Clerk and Parliamentary Counsel: Marcel Pelletier. From the Research Branch of the Library of Parliament: Terrence J. Thomas and Laurent Desbois, Research Officers.

Witnesses: From Canada Trust: Mervyn Lloyd Lahn, President and Chief Executive Officer. From Genstar Corporation: Ross J. Turner, President Chief Executive Officer; Richard Patterson, Senior Vice-President, Chief Financial Officer; Angus MacNaughton, Chairman & Chief Executive Officer. From Trilon Financial Corporation: Melvin Michael Hawkrigg, President and Chief Executive Officer; Gordon R. Cunningham, Executive Vice-President and Chief Operating Officer. From Olympia & York: Kenneth Lung, Chief Financial Officer. From Great Lakes Group: R.A. Dunford, Chairman. From Brascan: John H. Tory for J. Trevor Eyton, President and Chief Executive Officer.

The Committee proceeded to its Order of Reference pursuant to S.O. 96(2) in relation to the Department of Insurance.

On motion of Bill Attewell, seconded by Paul McCrossan, it was agreed,—That the evidence to be given before this Committee, this day, be taken under oath.

Mervyn Lahn was called, duly sworn and examined.

At 7:55 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 7:58 o'clock p.m., the sitting resumed.

Angus MacNaughton and Ross J. Turner were called, duly sworn and examined.

The Chairman authorized that the brief submitted by Genstar Corporation be appended, as part of the examination, to this day's Minutes of Proceedings and Evidence (See Appendix "FNCE-1").

At 9:36 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 9:40 o'clock p.m., the sitting resumed.

Michael Hawkrigg and Gordon Cunningham were called, duly sworn and examined.

The Chairman authorized that the brief submitted by Trilon Financial Corporation be appended, as part of the examination

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 21 AVRIL 1986

(10)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 19 h 37, sous la présidence de Geoff Wilson, (*vice-président*).

Membres du Comité présent: Bill Attewell, Simon de Jong, Murray Dorin, Jim Jepson, W. Paul McCrossan, George Minaker, Aideen Nicholson, Nelson A. Riis, Norman Warner and Geoff Wilson.

Membre suppléant: Jim Jepson remplace Don Blenkarn.

Autres députés présents: Bill Blaikie, Gabriel Fontaine, Robert Kaplan, David Orlikow, Reginald Stackhouse, Robert Toupin.

Aussi présents: Le légiste et conseiller parlementaire: Marcel Pelletier. Du Service de recherche de la Bibliothèque du parlement: Terrence J. Thomas, Laurent Desbois, attachés de recherche.

Témoins: De la compagnie Canada Trust: Mervyn Lloyd Lahn, président et chef de la direction. De Genstar Corporation: Ross J. Turner, président-directeur général; Richard Patterson, premier vice-président, fonctionnaire en chef des Finances; Angus MacNaughton, président et chef de la direction. De Trilon Financial Corporation: Melvin Michael Hawkrigg, président et chef de la direction; Gordon R. Cunningham, vice-président exécutif et administrateur principal. De Olympia & York: Kenneth Leung, chef, Finances. Du groupe Great Lakes: R.A. Dunford, président. De Brascan: John H. Tory au nom de J. Trevor Eyton, président et chef de direction.

Le Comité procède à l'étude de son ordre de renvoi en ce qui a trait au Département des assurances, conformément aux pouvoirs que lui confère l'article 96(2) du Règlement.

Sur motion de Bill Attewell, appuyé par Paul McCrossan, il est convenu,—Que le témoignage qui doit être devant le Comité aujourd'hui le soit sous serment.

Mervyn Lahn est assigné, dûment assermenté et entendu.

A 19 h 55, le Comité interrompt les travaux.

A 19 h 58, le Comité reprend les travaux.

Angus MacNaughton et Ross J. Turner sont assignés, dûment assermentés et entendus.

Le président permet que le mémoire présenté par Genstar Corporation soit annexé aux Procès-verbaux et témoignages d'aujourd'hui, en tant qu'élément de l'interrogation assermentée des témoins. (*Voir Appendice «FNCE-1»*).

A 21 h 36, le Comité interrompt les travaux.

A 21 h 40, le Comité reprend les travaux.

Michael Hawkrigg et Gordon Cunningham sont assignés, dûment assermentés et entendus.

Le président permet que le mémoire présenté par Trilon Financial Corporation soit annexé aux Procès-verbaux et

to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (See Appendix "FNCE-2").

At 10:38 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 10:41 o'clock p.m., the sitting resumed.

It was agreed,—That J. Trevor Eyton, President and Chief Executive Officer from the Brascan Corporation be summoned to appear, before the Committee, at a meeting to be scheduled the week of April 28, 1986, for questioning in relation to the Committee's Order of Reference pursuant to S.O. 96(2) in relation to the Department of Insurance.

Robert A. Dunford and Kenneth Leung were called, duly sworn and examined.

At 11:09 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

témoignages d'aujourd'hui, en tant qu'élément de l'interrogation sous serment. (Voir Appendice «FNCE-2»).

A 22 h 38, le Comité interrompt les travaux.

A 22 h 41, le Comité reprend les travaux.

Il est convenu,—Que J. Trevor Eyton, président et chef de la direction pour la *Brascan Corporation*, soit assigné à comparaître devant le Comité lors d'une séance qui se tiendra dans la semaine du 28 avril 1986, aux fins d'interrogation dans la perspective de l'ordre de renvoi du Comité, en ce qui a trait au Département des assurances, conformément aux pouvoirs que lui confère l'article 96(2) du Règlement.

Robert A. Dunford et Kenneth Leung sont assignés, dûment assermentés et entendus.

A 23 h 09, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Monday, April 21, 1986

• 1933

The Vice-Chairman: Order. The committee is resuming its order of reference pursuant to Standing Order 96(2), and more particularly in regard to the powers of the Superintendent of Insurance. Tonight we have a number of witnesses. It is proposed that we try to divide the evening up into four parts. We ask that from Canada Trust Company, Mr. Mervyn Lahn, the President and Chief Executive Officer, be the first witness to appear in front of us.

I would like to entertain a motion at this point concerning the giving of evidence under oath.

Mr. Attewell: Mr. Chairman, I would like to move the following motion: That the evidence to be given before this committee on its order of reference pursuant to Standing Order 96(2) be taken under oath.

• 1935

Motion agreed to.

The Vice-Chairman: The motion is unanimously carried. I would now ask the clerk to administer the oath to Mr. Lahn.

The Clerk of the Committee: The evidence you shall give on this examination shall be the truth, the whole truth, and nothing but the truth, so help you God.

Mr. Mervyn Lloyd Lahn (President and Chief Executive Officer, Canada Trust Company): Yes.

The Vice-Chairman: Mr. Lahn, I want to thank you for coming this evening. In the event you have a preliminary statement, certainly you are free to make one. I would, in the interest of time constraints, ask for brevity in preliminary statements and in the questions and answers to the extent possible.

So with that, Mr. Lahn, do you have any preliminary remarks to make?

Mr. Lahn: Mr. Chairman, I have no preliminary remarks.

The Vice-Chairman: Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Lahn, in a CBC interview which I did not hear myself, I understand you referred to sales of assets and companies by Genstar and Canada Permanent. Would you be kind enough to give the list of those sales to the committee?

Mr. Lahn: That is correct. I did state in the interview, which I believe was with CBC, that there were related party transactions between the predecessor, Canada Permanent, now

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le lundi 21 avril 1986

Le vice-président: À l'ordre, s'il vous plaît. Le comité poursuit l'examen de son ordre de renvoi en vertu du paragraphe 96(2) du Règlement et plus particulièrement en ce qui concerne les pouvoirs du surintendant des assurances. Nous accueillons ce soir un certain nombre de témoins. Je propose que nous essayions de diviser la soirée en quatre parties. Je demanderais à M. Mervyn Lahn, président-directeur général de la *Canada Trust Company* de bien vouloir prendre place à la table.

J'aimerais que quelqu'un propose, maintenant une motion concernant les témoignages sous serment.

M. Attewell: Monsieur le président, j'aimerais proposer la motion suivante: Que les témoignages entendus par ce Comité conformément à son ordre de renvoi en vertu du paragraphe 96(2) du Règlement soient faits sous serment.

La motion est adoptée.

Le vice-président: La motion est adoptée à l'unanimité. J'inviterais maintenant le greffier à faire prêter serment à M. Lahn.

Le greffier du Comité: Je jure de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, que Dieu me vienne en aide.

M. Mervyn Lloyd Lahn (président-directeur général, Canada Trust Company): Oui.

Le vice-président: Monsieur Lahn, je tiens à vous remercier d'être venu ce soir. Vous êtes libre de faire un exposé si vous le souhaitez. Compte tenu des contraintes de temps, je demanderais que les exposés soient aussi courts que possible, de même que les questions et réponses.

Cela étant dit, monsieur Lahn, voulez-vous faire un exposé liminaire?

M. Lahn: Monsieur le président, je n'ai préparé aucun exposé.

Le vice-président: Madame Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président.

Monsieur Lahn, je crois comprendre que, dans une entrevue que vous avez accordée à Radio-Canada et que je n'ai pas entendue personnellement, vous avez fait état de la vente par *Genstar* et *Canada Permanent* de certains actifs et de certaines sociétés. Auriez-vous l'obligeance de donner la liste de ces ventes au Comité?

M. Lahn: C'est exact. J'ai dit dans l'entrevue, donnée à Radio-Canada, je crois, qu'il y avait eu des transactions entre parties liées, c'est-à-dire entre *Canada Permanent* maintenant

[Text]

amalgamated with the predecessor, Canada Trust Co., and Genstar. These related party transactions were part of the public record in that they were reported in the financial statements of Canada Permanent.

I have here a list of those transactions, complete to the best of my knowledge, compiled from the annual reports of the Canada Permanent Mortgage Corporation and partially from the minutes of Canada Permanent; but I cannot give you a complete assurance that they cover all items. If you wish, I would be happy—I have sufficient copies—to hand to all of the members the transactions, and then you might wish to question me on those transactions, although I again caution you that I was not part of Canada Permanent during the period when these transactions took place, so it may well be that you will wish to question other members on the transactions.

I might say, however, to the best of my knowledge, each and every one of these transactions was approved by the audit committee of Canada Permanent Mortgage Corporation, reviewed by the external auditors of Canada Permanent Mortgage Corporation, and they apprised the audit committee of Canada Permanent that in their view they were fair and reasonable at the price levels of the transactions. But again, others can speak to that better than can I.

Miss Nicholson: In addition to the sales by the parent company to a subsidiary, would you be able to give us details, Mr. Lahn, of any back-to-back sales? And by "back-to-back" I do not mean necessarily even those where the money flowed through the third company on the same day, but where it is in the same loop. Were there any such that you know of?

Mr. Lahn: Not to the best of my knowledge were any of them back to back in the sense in which I believe you are asking the questions. Relating to the larger items, the first one in 1982, Canada Permanent Mortgage Corporation purchased from a subsidiary of Genstar Corporation all of the issued and outstanding shares of Genstar Securities Corporation for a consideration of U.S.\$50 million, or \$61.835 million at the then current exchange rates, of which \$35 million was, to the best of my knowledge and belief, set as \$35 million U.S., satisfied in cash, and \$15 million satisfied by the issuance of common shares of Canada Permanent Mortgage Corporation at, I believe, \$35 per share.

• 1940

In the case of the second transaction listed, it was a purchase by Sutter Hill Developments Ltd., a subsidiary of Canada Permanent Mortgage Corporation and/or Canada Permanent Trust, of the Lime Ridge Mall, a large shopping centre in Hamilton, at a Canadian dollar price of \$72 million.

And in the case of the 1984 transaction, Canada Permanent Mortgage Corporation sold to Genstar Financial Corporation the common and preference shares of Sutter Hill Developments Ltd. at \$50 million Canadian. Partially the consideration was cash and partially preference shares of Sutter Hill Developments Ltd.

[Translation]

fusionnée avec *Canada Trust Co.* et *Genstar*. Ces transactions entre parties liées sont du domaine public puisqu'elles ont été consignées dans les états financiers de *Canada Permanent*.

J'ai ici une liste de ces transactions, complète pour autant que je sache, établie à partir des rapports annuels de la *Canada Permanent Mortgage Corporation* et, en partie, des procès-verbaux de *Canada Permanent*. Je ne peux cependant pas vous garantir que cette liste est complète. Si vous le voulez, je me ferai un plaisir de distribuer à chacun la liste de ces transactions—je crois en avoir un nombre suffisant d'exemplaires—et vous pourrez alors, le cas échéant, me poser des questions sur ces transactions. Je répète cependant que je n'étais pas avec la *Canada Permanent* à l'époque où ces transactions ont été conclues et que vous voudrez peut-être aussi poser des questions à d'autres témoins.

Je tiens à préciser, cependant, qu'au mieux de ma connaissance, chacune de ces transactions a été approuvée par le Comité de vérification de la *Canada Permanent Mortgage Corporation* et revue par les vérificateurs externes de cette société qui ont ensuite fait savoir au Comité de vérification interne de la *Canada Permanent* que ces transactions leur paraissaient justes et raisonnables, compte tenu des prix payés. D'autres sont peut-être plus en mesure que moi de vous expliquer les détails de ces transactions.

Mme Nicholson: Monsieur Lahn, en plus de nous parler des ventes par la société-mère à une filiale, seriez-vous en mesure de nous donner des détails sur des ventes adossées? Par «ventes adossées», j'entends non seulement les transactions où les fonds ont été transférés à un tiers le même jour mais aussi les transactions effectuées en même temps. À votre connaissance, y a-t-il eu de telles transactions?

M. Lahn: À ma connaissance, il n'y a pas eu de ventes adossées au sens où vous semblez l'entendre. Pour ce qui est des transactions plus importantes, la première a été faite en 1982 quand *Canada Permanent Mortgage Corporation* a acheté à une filiale de *Genstar Corporation* toutes les actions émises et en circulation de *Genstar Securities Corporation* pour 50 millions de dollars américains ou 61,835 millions de dollars au taux de change de l'époque, dont 35 millions de dollars américains, à ma connaissance, versés en espèces et 15 millions de dollars en actions ordinaires de la *Canada Permanent Mortgage Corporation* à raison de 35\$ l'action, je crois.

Pour ce qui est de la deuxième transaction de la liste, il s'agit d'un achat par *Sutter Hill Developments Ltd.*, filiale de la *Canada Permanent Mortgage Corporation* ou de *Canada Permanent Trust*, du centre commercial Lime Ridge à Hamilton à un prix de 72 millions de dollars canadiens.

Dans le cas de la transaction de 1984, *Canada Permanent Mortgage Corporation* a vendu à *Genstar Financial Corporation* les actions ordinaires et privilégiées de *Sutter Hill Developments Ltd.* pour 50 millions de dollars canadiens. Le prix a été versé en partie en espèces et en partie en actions privilégiées de *Sutter Hill Developments Ltd.*

[Texte]

So I do not believe that meets the criterion of a back-to-back, in the sense of your question.

Miss Nicholson: But there were no further transactions not shown here that you know of that were back-to-back?

Mr. Lahn: Not to the best of my knowledge.

I should draw your attention to other transactions which, from the statements of The Permanent, were made in the normal course of business in the years 1981 to 1985 inclusive. They had, as well, a transaction which closed in 1986, the purchase of third party mortgages for an amount of \$32 million.

By way of explanation, these mortgages arose from the sale of properties arising from the Genstar Corporation land and development business. They were mortgages which in the normal course of business would be totally suitable investments for any trust or loan company.

Miss Nicholson: Thank you. Could you also give us details of commissions, finders' fees, management fees, other emoluments involving the . . .

Mr. Lahn: I cannot, Mr. Chairman, give you the precise details of the amounts involved or the particular transactions. But I do know that in the ordinary course of business, Canada Permanent acted as transfer agent for Genstar for a portion of the period of time during which Canada Permanent was owned by Genstar. There were also some real estate commissions with respect to properties sold through the Canada Permanent real estate organization for the account of Genstar. And there would be fees for a period of time with respect to the administering of the Genstar Pension Fund, although that was removed from The Permanent approximately one year ago or thereabouts.

In each of these instances, the fees were at the normal fees or tariffs with respect to that type of business. And in terms of total dollar amounts, from that which I have seen and reviewed, they were not really material. You might be talking in terms of a quarter million dollars here or there, but no major sums.

Miss Nicholson: Thank you. I will pass, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Mr. Riis.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Lahn, some months ago you made a speech down in Kitchener. I would like to just quote one of the phrases in that speech. You said:

The government's position is that the potential for self-dealing by institutions, with their dominant owners, can be minimized by strict controls.

and that is something we are exploring, of course, as a parliament today.

In light of the failures of Seaway, Greymac, Crown, Fidelity and Pioneer, all deposit-taking institutions controlled by one

[Traduction]

Je ne crois donc pas qu'il s'agisse de ventes adossées, au sens où vous l'entendez dans votre question.

Mme Nicholson: Mais, outre les transactions énumérées ici, il n'y a pas eu, à votre connaissance, d'autres transactions adossées?

M. Lahn: Pas à ma connaissance.

Je dois porter à votre attention d'autres transactions qui, d'après les états financiers de la *Permanent*, ont été effectuées dans le cours normal des affaires entre 1981 et 1985, inclusivement. Ils ont conclu également, en 1986, une transaction portant acquisition des créances hypothécaires de tiers pour une somme de 32 millions de dollars.

Je vous dirai, à titre d'explication, que ces hypothèques ont changé de main à la suite de la vente de propriétés par le service immobilier de *Genstar Corporation*. Il s'agissait d'hypothèques qui, dans le cours normal des affaires, constituaient des placements tout à fait acceptables pour toute société de fiducie ou de prêt.

Mme Nicholson: Merci. Pourriez-vous aussi nous donner des détails au sujet des commissions, honoraires de démarcheurs, frais de gestion et autres émoluments . . .

M. Lahn: Monsieur le président, je ne peux pas vous donner la ventilation de ces sommes ni les détails précis de diverses transactions. Mais je sais que, dans le cours normal des affaires, *Canada Permanent* a agi comme agent de transfert pour le compte de Genstar pendant une partie de la période où *Canada Permanent* appartenait à Genstar. Certaines commissions immobilières ont été versées à l'égard de propriétés vendues par le service immobilier de la *Canada Permanent* pour le compte de Genstar. Certains autres frais ont pu être versés pendant un certain temps au titre de l'administration de la caisse de retraite de Genstar, mais cette fonction a cessé d'être exercée par la *Permanent* il y a environ un an.

Dans chacun de ces cas, les frais correspondaient aux tarifs en vigueur à l'époque pour des transactions de ce genre. D'après les rapports que j'ai vus et étudiés, la somme totale était minime. Cela représentait peut-être un quart de million de dollars, ici et là, mais personne n'a touché de grosses sommes.

Mme Nicholson: Merci. Je cède la parole à d'autres, monsieur le président.

Le vice-président: Monsieur Riis.

M. Riis: Merci, monsieur le président.

Monsieur Lahn, il y a quelques mois, vous avez prononcé un discours à Kitchener. J'aimerais vous citer l'une des phrases de ce discours. Vous avez dit:

Le gouvernement estime que les possibilités de transaction intéressée entre les institutions et leurs principaux actionnaires peuvent être réduites au minimum au moyen de contrôles plus serrés.

C'est justement une pratique que le gouvernement examine à l'heure actuelle.

Étant donné les faillites de Seaway, Greymac, Crown, Fidelity et Pioneer, qui étaient toutes des institutions de

[Text]

or a few individuals and all involved in blatant and ruinous self-dealings with their principal shareholders, the government's view is surely naive.

Then you went on to say in that same speech how grandfathering provisions could allow up to 10 or 15 years to bring individual shareholdings down to 10%, which you advocated.

My question is: Do you still stand by these comments of 10% and surely being naive as a government?

Mr. Lahn: Mr. Chairman, I stand by those statements completely. Notwithstanding my inability to keep an employer, I have not changed my views one iota. I strongly believe that non-bank—well, bank included—but that deposit-taking financial institutions should be independent, that they should be free of a controlling shareholder, whether individual or corporate. My views have not changed. With respect to my perhaps intemperate statement that the government is naive, I still believe that to be the case.

Mr. Riis: I appreciate your frankness, Mr. Lahn. With your involvement with Genstar, you had by-laws reflecting your interest in view of the 10% rule. Are those by-laws still in place?

• 1945

Mr. Lahn: The predecessor, Canada Trustco, had a voting restricting limiting any individual shareholder to 10% of the voting rights attaching to all common shares of the corporation. That by-law was rescinded. Those voting restrictions were removed prior to the end of 1985. The voting restrictions in the end analysis were not of any value if you had a 98.5% shareholder in that, through a series of meetings and legal manoeuvres, they would be removed.

Mr. Riis: Going back to the Kitchener speech, Mr. Lahn, you went on to say that:

The government's posture on the ownership question lacks pragmatism. It appears to be a political decision swayed by the views of influential party backers rather than by sheer logic, common sense and widespread informed opinion. Several of the trust company owners fall into the category of influential Conservative party backers.

These are very strong statements, Mr. Lahn. Do you still stand by them?

Mr. Lahn: Yes. I prefaced that, I believe, by "in my opinion" or words to that effect, and I still stand by them.

Mr. Riis: You commented in response to my colleague, Miss Nicholson, regarding a view of self-dealing, the back-to-back

[Translation]

dépôt contrôlées par une personne ou par un groupe restreint de personnes et qui avaient toutes effectué des transactions intéressées flagrantes et ruineuses avec leurs principaux actionnaires, le gouvernement fait évidemment preuve de naïveté.

Vous expliquez ensuite, dans le même discours, comment les dispositions de protection des droits acquis permettraient, sur une période de dix ou quinze ans, de ramener à 10 p. 100 la participation d'un actionnaire individuel, ce que vous préconisez.

Ma question est la suivante: Maintenez-vous que le taux de participation devrait être limité à 10 p. 100 et que le gouvernement a fait preuve de naïveté?

M. Lahn: Monsieur le président, je maintiens tout à fait ces affirmations. Malgré mon incapacité à rester chez un employeur, je n'ai modifié en rien ma façon de penser. Je suis convaincu que les institutions non bancaires et même les banques, mais particulièrement les institutions financières de dépôt devraient être indépendantes, et ne pas avoir d'actionnaire majoritaire, qu'il s'agisse d'un particulier ou d'une société. Je continue de le croire. Si je suis allé un peu loin en disant que le gouvernement a fait preuve de naïveté, je soutiens néanmoins que c'est le cas.

M. Riis: Je vous remercie de votre franchise, monsieur Lahn. A cause de votre participation avec Genstar, vous étiez assujettis à des règlements étant donné la règle des 10 p. 100. Ces règlements sont-ils toujours en vigueur?

M. Lahn: Le prédécesseur, c'est-à-dire Canada Trustco avait un règlement en vertu duquel tout particulier détenant des actions ne pouvait avoir plus de 10 p. 100 des droits de vote rattachés à toutes les actions ordinaires de la société. Ce règlement a été aboli, ce qui veut dire que les restrictions sur le droit de vote ont aussi été abolies avant la fin de 1985. Les restrictions au sujet du droit de vote étaient inutiles dans le cas d'un actionnaire détenant 98.5 p. 100 car, grâce à une série de réunions et de manoeuvres juridiques, la restriction disparaissait.

M. Riis: Pour revenir à votre discours de Kitchener, monsieur Lahn, vous avez dit ce qui suit:

La position adoptée par le gouvernement au sujet de la propriété n'est pas assez pragmatique. Elle semble inspirée par des motifs politiques et orientée par les idées d'un groupe influent de bailleurs de fonds du parti plutôt que par la logique, le bon sens et une bonne connaissance du dossier. Or plusieurs des propriétaires de fiducies sont justement d'influents bailleurs de fonds du Parti conservateur.

Ce sont des propos non équivoques, monsieur Lahn. Êtes-vous toujours du même avis?

M. Lahn: Oui. Je me souviens toutefois d'avoir dit auparavant «à mon avis» ou quelque chose d'approchant, mais cela dit je n'ai pas changé d'avis.

M. Riis: En réponse à la question posée par ma collègue, M^{lle} Nicholson, au sujet d'un genre de transactions intéressées,

[Texte]

arrangements, and said you could not recall any. Under the agreement that has now been entered into with the government on behalf of Genstar prohibiting any business-to-business interaction for the life of the agreement, if the situation were where one of the subsidiaries of Imasco were in fact to do a deal outside the Imasco family that would in turn do a deal with another of the subsidiaries of Imasco, would that not be a way to get around the agreement that is presently in place?

Mr. Lahn: Mr. Chairman, yes. In my view, if that were deliberately undertaken, it would be a method of getting around it. But if that were apparent to the board of Canada Trustco, such a deal would not be undertaken, and I do add in good conscience that I do not believe Imasco would attempt to circumvent an undertaking that they would give by such a devious method.

Mr. Riis: I suspect you are right, sir. However, perhaps if that same ban were applied across the board, as your experience reflected in your earlier comments would indicate, perhaps other families would not think the same.

Mr. Lahn: Mr. Chairman, I think in the past we have seen transactions of a nature not too dissimilar to that taking place with respect to the Ontario trust companies that subsequently went down. I think that is a fair comment.

Mr. Riis: If we had a general ban in place, the one that is reflected in the agreement with Imasco, and individuals were actually identified as self-dealing under that ban, would you feel that levying criminal penalties would not be inappropriate?

Mr. Lahn: Mr. Chairman, I believe criminal penalties would be appropriate if they circumvented such a ban.

Mr. Riis: I think you had some comments, Mr. Lahn, and some views of perhaps converting Canada Trustco to a bank. Would you elaborate on that comment?

Mr. Lahn: Mr. Chairman, it has long been my view that banks should be given trust powers. That is not shared by most of my colleagues in the trust industry. There is no need, because of the brevity required, to go on as to why banks should have trust powers. You have heard all of that.

The reason for Canada Trustco considering becoming a bank if trust powers were to be granted to banks was very clear. By such a conversion and by continuing to serve the trust clientele the company built up over 100 years, we would then come under the 10% voting restriction in the Bank Act and we would not have ended up in the situation that we did. Regrettably, banks were not given trust powers, so we did not have the opportunity to convert to a chartered bank status.

[Traduction]

les arrangements adossés, vous avez dit ne pas vous rappeler en avoir jamais vu. Or l'entente conclue avec le gouvernement, pour le compte de Genstar, et qui interdit toute transaction d'entreprise à entreprise pendant la durée de l'entente pourrait être contournée. Je songe par exemple au cas où l'une des filiales d'Imasco ferait une transaction avec une entreprise extérieure au groupe Imasco, et où cette entreprise à son tour en ferait une avec une autre filiale d'Imasco. Est-ce que ce ne serait pas là un bon moyen de contourner les dispositions de l'entente actuelle?

M. Lahn: Oui, monsieur le président. À mon avis, si c'était fait de façon délibérée, ce serait un moyen de contourner l'entente. Toutefois, si le conseil d'administration de Canada Trustco s'apercevait d'une telle chose, la transaction n'aurait pas lieu, et honnêtement, j'ajoute qu'à mon avis, Imasco n'essaierait pas d'esquiver ses obligations en vertu de l'entente de façon aussi sournoise.

M. Riis: Vous avez probablement raison. Toutefois, si la même interdiction était généralisée, comme vous avez semblé le dire auparavant, peut-être que d'autres groupes ne penseraient pas de la même façon.

M. Lahn: Monsieur le président, je crois que, par le passé, nous avons assisté à des transactions assez semblables à celles des fiducies ontariennes qui ont ensuite fait faillite. Je crois qu'il faut le dire.

M. Riis: Si cette interdiction était généralisée, c'est-à-dire celle qui figure dans l'entente d'Imasco, et si on constatait que des particuliers faisaient malgré tout des transactions intéressées, croyez-vous qu'il conviendrait d'imposer des sanctions au criminel?

M. Lahn: Monsieur le président, je crois que l'on pourrait imposer des sanctions au criminel dans le cas où l'on contournerait une telle interdiction.

M. Riis: Monsieur Lahn, je crois que vous aviez des remarques à faire, au sujet par exemple de la transformation possible de Canada Trustco en une banque. Pouvez-vous développer quelque peu votre pensée?

M. Lahn: Monsieur le président, cela fait longtemps que je suis d'avis qu'il faudrait accorder aux banques le pouvoir de fiducie. Cet avis n'est toutefois pas partagé par la plupart de mes collègues oeuvrant au sein de fiducies. Étant donné le peu de temps dont on dispose, je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'expliquer pourquoi il faudrait accorder le pouvoir de fiducie aux banques. De toute façon, vous avez déjà entendu tout cela.

La raison pour laquelle Canada Trustco envisageait de devenir une banque, si l'on pouvait accorder le pouvoir de fiducie aux banques, était très claire. Grâce à une telle transformation et au fait qu'on continuerait à desservir la clientèle que la société de fiducie s'est constituée en plus de 100 ans, nous serions alors assujettis à la limite de 10 p. 100 d'actions avec droit de vote qui figure dans la Loi sur les banques, et nous ne nous serions pas retrouvés dans la situation que nous connaissons maintenant. Malheureusement, on n'a pas accordé le pouvoir de fiducie aux banques, et nous n'avons donc pas pu nous transformer en banque à charte.

[Text]

Mr. Riis: Mr. Lahn, I appreciate your frank remarks. Mr. Chairman, I will pass to my colleague.

The Vice-Chairman: Thank you.

Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: Thank you, Mr. Chairman.

I would like to get back to the issue of back-to-back transaction, Mr. Lahn, and also to explore some of the transactions that took place subsequent to the acquisition of Canada Trust by Genstar. You have provided a list of transactions, which are on the public record, between Genstar and Canada Permanent. Have there been transactions between Genstar and Canada Trust since the acquisition?

• 1950

Mr. Lahn: Mr. Chairman, if you would refer to the item 1986, the purchase of third party mortgages, \$32 million, that transaction was between Genstar Corporation and the amalgamated Canada Trust Company. The reason Canada Permanent is shown is that the transaction was under way prior to year end and the amalgamation.

In fairness I must go on that that transaction was taken to the first meeting of the amalgamated company executive committee on, I believe, January 7, 1986. It was the first meeting in January. It was reviewed by that executive committee. In fairness to Messrs. Turner and MacNaughton, they absented themselves from the room and took no part whatsoever in the discussion. The transaction, as I stated earlier, was the purchase of vendor take-back mortgages, primarily on single family dwellings across the country. It did not pass unanimously by the executive committee, but it passed by a majority vote. Subsequently when the minutes of the executive committee were referred to the total Board of Canada Trust Company, there was a discussion with respect to the appropriateness of any transaction, even if it were lending 50¢ on a dollar's market value of Canada Bonds for reasons of public perception.

Senior management was asked to bring in to the next board meeting, a recommendation with respect to related party transactions, or self-dealing if you wish. Senior management considered the question and brought to a subsequent board meeting early in April, a recommendation that there be no self-dealing or related party transactions with respect to investing, lending, or trusteeship activities. That was approved unanimously by the board members present. At that meeting Messrs. Turner and MacNaughton were not present, nor were there nominees except John Hilliker, who is currently Chairman of Canada Permanent Trust Company.

I should add, editorially, that it had nothing to do with Imasco. All of this started prior to Imasco coming on the scene. I should further add that the resolution of the board of directors makes no direct reference to Genstar. It was

[Translation]

M. Riis: Monsieur Lahn, je vous remercie de votre franchise. Monsieur le président, je vais maintenant céder ma place à mon collègue.

Le vice-président: Merci.

Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Merci, monsieur le président.

J'aimerais maintenant revenir à la question des transactions adossées, monsieur Lahn, et aussi m'attacher à certaines des transactions qui ont eu lieu après l'acquisition de Canada Trust par la Genstar. Vous nous avez fourni une liste de ces transactions, maintenant connues du public, intervenues entre la Genstar et la Canada Permanent. Y a-t-il eu des transactions entre la Genstar et Canada Trust depuis l'absorption?

M. Lahn: Monsieur le président, je vous renvoie à la rubrique pour 1986, c'est-à-dire l'achat d'hypothèques entre les mains de tiers d'une valeur de 32 millions. Cette transaction a eu lieu entre Genstar Corporation et la société fusionnée, Canada Trust Company. Le nom de Canada Permanent figure dans cette transaction parce qu'elle avait été amorcée avant la fin de l'exercice et avant la fusion.

Je dois vous dire que cette transaction a été discutée pendant la première séance tenue par le comité exécutif de la société après la fusion qui a eu lieu, je crois, le 7 janvier 1986. Enfin c'était la première réunion tenue en janvier par le comité exécutif, qui a discuté de cette transaction. Je me dois également de signaler que MM. Turner et MacNaughton ont quitté la pièce et n'ont pris aucune part à ces discussions. Comme je l'ai dit tout à l'heure, il s'agissait de l'achat d'hypothèques réalisé par les créanciers hypothécaires après dépossession, ces hypothèques concernant principalement des logements unifamiliaux répartis un peu partout au pays. La transaction n'a pas été acceptée à l'unanimité, mais la majorité était en faveur. Par la suite, au moment où le procès-verbal du comité exécutif a été soumis au conseil d'administration de la *Canada Trust Company*, on a discuté de l'opportunité de toute transaction, même s'il s'agissait d'un prêt de 50c. contre une obligation d'épargne du Canada d'une valeur de 1\$ consenti pour des raisons publicitaires.

Les cadres supérieurs ont été chargés de présenter, lors de la prochaine réunion du conseil, une recommandation au sujet des transactions entre parties liées, c'est-à-dire les transactions intéressées. Après avoir étudié la question, les cadres supérieurs ont recommandé, lors d'une séance du conseil tenue au début d'avril, qu'aucune transaction intéressée ne soit permise dans les domaines de l'investissement, du prêt et des fiducies. Cette recommandation a été approuvée à l'unanimité par les membres du conseil qui étaient présents. MM. Turner et MacNaughton n'y étaient pas, et il n'y avait aucun propriétaire pour compte, sauf John Hilliker, actuellement président de la *Canada Permanent Trust Company*.

Soit dit en passant, toute cette affaire ne concernait en rien Imasco, qui n'avait pas encore fait son entrée en scène. Je tiens à ajouter également que la résolution adoptée par le conseil d'administration ne mentionne pas expressément Genstar. La

[Texte]

anticipated in the event of any majority shareholder, because it was not known whether or not Genstar would continue to be a majority shareholder.

Mr. McCrossan: When you listed the categories of transactions which you would not conduct, you did not list buying or selling of assets or companies.

Mr. Lahn: It is included in, in terms of investing; at least in the context of the board, that is to be included.

Mr. McCrossan: I see. So you would see as of this point, no financial transaction, direct or indirect, between the owners, whoever they may be of Canada Trustco and Canada Trust Co.

Mr. Lahn: Mr. Chairman, that is absolutely correct.

Mr. McCrossan: Okay. How does this resolution compare in strength to the 10% voting by-law that Mr. Riis referred to?

Mr. Lahn: It is very, very weak. Relative to a by-law, a resolution of directors can be rescinded from the books by a majority vote of the board. A by-law would have the full force and effect of a shareholders' vote, although if you have a control "in the absence of undertakings", that is not much more effective than the resolution of directors.

Mr. McCrossan: You had two by-laws which interested me; one is the 10% voting restriction by-law; the other one was a foreign ownership by-law. Is the foreign ownership by-law still in place, or was it rescinded at the same time as the 10% ownership by-law?

Mr. Lahn: The foreign ownership by-law really goes back to the federal Loan and Trust Companies Act and the restrictions in that act respecting foreign ownership which, if I recollect correctly, is no more than 10% in the hands of any one owner, or if they are over 10%, they cannot vote any of the shares, and the maximum content of all non-Canadian shareholders is 25%. Imasco of course is deemed to be a Canadian resident corporation, and notwithstanding 44% ownership by BAT Industries, does not come under the 10% or the 25%.

Mr. McCrossan: I see. So my question specifically then you have answered. The 44% control by BAT's does not trigger the by-law. You do not look through the company; you merely look at the first level of control.

Mr. Lahn: No, it does not flow through.

Mr. McCrossan: Thank you. I would just like to go back to the back-to-back transactions. Instead of having a transaction between parties A and B, party A and C might do a transaction together, and party B and C might do a transaction together. These are normally done virtually simultaneously. Is this a common practice in the trust industry? Could you speak to Canada Trust's practice with respect to these transactions?

[Traduction]

résolution a été adoptée, quel que soit l'actionnaire majoritaire, car on ne savait pas à l'époque si Genstar continuerait d'être un des actionnaires majoritaires.

M. McCrossan: La liste des transactions interdites fait-elle mention de la vente ou de l'achat des éléments d'actif ou de société.

M. Lahn: Le conseil d'administration a estimé que l'interdiction relative à l'investissement visait également ce genre de transaction.

M. McCrossan: Je vois. Par conséquent, toute transaction financière, directe ou indirecte, effectuée entre les propriétaires, qu'il s'agisse de Canada Trustco ou de Canada Trust, était interdite.

M. Lahn: Monsieur le président, c'est tout à fait exact.

M. McCrossan: Très bien. Cette résolution est-elle aussi forte que le règlement fixant un plafond de 10 p. 100 des actions avec droit de vote, dont a parlé M. Riis?

M. Lahn: Elle est très, très faible. Contrairement à un règlement, une résolution du conseil peut être renversée par la majorité du conseil. En revanche, un règlement équivaut à une décision prise par la majorité des actionnaires, sauf que, si le règlement est adopté par défaut, il a plus ou moins les mêmes conséquences qu'une résolution adoptée par le conseil.

M. McCrossan: J'ai trouvé deux de vos règlements particulièrement intéressants, à savoir le plafond de 10 p. 100 dont nous venons de parler et le règlement concernant les propriétaires étrangers. Ce dernier règlement est-il toujours en vigueur, ou a-t-il été abrogé en même temps que le premier?

M. Lahn: Le règlement sur les propriétaires étrangers remonte en fait à la Loi fédérale sur les compagnies de prêt et de fiducie qui stipule, sauf erreur, que 10 p. 100 des actions seulement peuvent être entre les mains d'un quelconque actionnaire, à défaut de quoi le droit de vote est perdu à l'égard de toutes les actions, et que le maximum de toutes les actions entre les mains de non-Canadiens est de 25 p. 100. Bien entendu, Imasco est réputée être une société canadienne et, malgré le fait que 44 p. 100 de ces actions sont entre les mains de BAT Industries, elle n'est pas visée par les plafonds de 10 p. 100 et de 25 p. 100.

M. McCrossan: Je vois. Vous avez répondu très clairement à ma question. Même si BAT Industries contrôle 44 p. 100 des actions, elle n'est pas pour autant visée par le règlement, qui n'atteint que le premier palier, et s'arrête là.

M. Lahn: C'est exact.

M. McCrossan: Merci. J'aimerais maintenant revenir aux transactions adossées. Afin d'éviter une transaction directe entre deux parties, A et B, par exemple, il arrive parfois que A et C effectuent une transaction, de même que D et C. Toute cela se fait pour ainsi dire simultanément. Les sociétés de fiducie se livrent-elles couramment à cette pratique? Pourriez-vous nous dire qu'elle est l'attitude de Canada Trust à l'égard de ces transactions?

[Text]

[Translation]

• 1955

Mr. Lahn: I really cannot speak for the industry as a whole, and there are others here better qualified than I am in that respect representing other companies. I can tell you that no such transactions were ever undertaken by the predecessor Canada Trustco to the best of my knowledge and belief, and that is virtually 99.999%.

Mr. McCrossan: Thank you. I have no more questions.

The Vice-Chairman: Mr. Attewell.

Mr. Attewell: Mr. Lahn, what is the size of the consolidated administered funds for the combined company now?

Mr. Lahn: With respect to the combined company, the corporate assets are slightly over \$22 billion. The administered assets for estates, trusts and agencies are approximately \$25 billion. So total business under administration is \$47 billion in round figures.

Mr. Attewell: On the \$25 billion, that area of estate, trust and agency, when you first arrived or first took over the combined operation I am sure you went through different areas of policies, how they compared or did not compare to Canada Trust. Could you share with the committee what differences, if any, there were in this... call it the Chinese wall; how well maintained it was through Canada Permanent compared to how well maintained you had it in Canada Trust? Were there any differences, and, if so, what were they?

Mr. Lahn: The two companies were somewhat differently structured from an organizational standpoint. The differences were not all that material relative to conflict of interest matters between the corporate account, if you like, corporate loans and investing activities in the trusteeship area. The amalgamated company has attempted to take the best policies, procedures, if you like, of the two predecessor companies, and it has been structured in such a way that any corporate lending activities are totally divorced from the trusteeship investment functions.

But at some point in time someone has to look over the Chinese wall. In other words, someone will see transactions on both sides of the wall.

Our structure essentially is that only directors and Peter Maurice, Senior Vice-President, and myself would see over both sides of the wall. I think we have as secure a wall as can be put in place with respect to any potential conflicts of interest, but I acknowledge that at some point in time someone will see over both sides of the wall.

Mr. Attewell: Were there any transactions that concerned you in that area?

Mr. Lahn: Since the amalgamation?

Mr. Attewell: No, before that might have come to your attention.

Mr. Lahn: I cannot speak for Canada Permanent prior to the amalgamation. I can speak since the amalgamation. There

M. Lahn: Je ne puis parler au nom de toutes les sociétés en question, car certaines d'entre elles sont en effet représentées ici même ce soir par des personnes beaucoup plus qualifiées que moi pour répondre à votre question. Je peux cependant vous assurer que Canada Trustco n'a jamais, à ma connaissance, entrepris de telles transactions et je suis certain que cette assertion est à 99,999 p. 100 exacte.

M. McCrossan: Merci. J'ai terminé.

Le vice-président: Monsieur Attewell.

M. Attewell: Monsieur Lahn, à combien se chiffre actuellement le total des fonds administrés par la société fusionnée?

M. Lahn: L'actif de la société fusionnée est d'un peu plus de 22 milliards de dollars. Les éléments d'actifs administrés, au titre des successions, des fiducies et des agences, sont d'environ 25 milliards de dollars. Au total, les montants administrés s'élèvent à quelque 47 milliards de dollars.

M. Attewell: Lorsque vous êtes arrivé et que vous avez pris en charge les activités de la société fusionnée, vous avez dû sûrement vous pencher sur certaines options relatives à l'administration des 25 milliards de dollars au titre des successions, des fiducies et des agences, et vous avez dû sûrement comparer ces options aux pratiques de la Canada Trust. Pourriez-vous nous dire s'il y avait à cet égard des différences? Le principe du cloisonnement, c'est-à-dire le mur du silence, était-il respecté aussi rigoureusement à Canada Permanent qu'à Canada Trust? Y avait-il des différences et, dans l'affirmative, lesquelles?

M. Lahn: Les deux entreprises avaient des structures quelque peu différentes. Les différences ne portaient pas tellement à conséquence en ce qui concerne les conflits d'intérêts touchant le compte de la société, c'est-à-dire les prêts et investissements dans le secteur «fiducies». La société fusionnée s'est efforcée de maintenir les politiques et procédures qui avaient semblé les plus efficaces aux deux sociétés originales et la structure retenue est telle que toutes les activités de prêts de la société sont totalement isolées des activités d'investissement des fonds en fiducie.

Cependant, il faut un jour ou l'autre escalader le mur de séparation et celui qui s'y trouve perché peut voir les transactions effectuées des deux côtés.

Chez nous, seuls les membres du conseil, Peter Maurice, vice-président supérieur, et moi-même pouvons voir des deux côtés du mur. Je crois, par conséquent, qu'il ne pourrait être plus solide et qu'il nous protège contre les conflits d'intérêts possibles, mais je reconnais que certains doivent inévitablement voir des deux côtés.

M. Attewell: Certaines transactions vous ont-elles inquiété à cet égard?

M. Lahn: Depuis la fusion?

M. Attewell: Non, avant la fusion.

M. Lahn: Je ne peux parler des activités de la Canada Permanent avant la fusion. Je puis vous assurer que, depuis la

[Texte]

have been no activities whatsoever that have given me rise for concern. I should add that the predecessor Canada Trustco was very careful to attempt to the very best of its ability not to be placed in the position where a conflict of interest could arise through trusteeship activities with respect to any corporate client and the corporate investment activities of Canada Trustco.

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Do any other members wish to ask questions?

If not, at this point, Mr. Lahn, we will excuse you subject to possible recall. Thank you very much.

Mr. Lahn: Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: We will break at this point for 90 seconds. In the meantime, I am going to ask the Genstar representatives, Mr. MacNaughton and Mr. Turner, to come forward and assume their chairs.

• 1959

• 2005

The Vice-Chairman: We are going to resume with representatives from Genstar Corporation: Ernest Hartz, Counsel; Angus MacNaughton; Ross Turner; and Richard Paterson. I am going to ask the clerk to administer the oath to Messrs. MacNaughton and Turner.

The Clerk: The evidence you shall give on this examination shall be the truth, the whole truth, and nothing but the truth, so help you God.

Mr. Angus MacNaughton (President and Chief Executive Officer, Genstar Corporation): Yes.

The Clerk: The evidence you shall give on this examination shall be the truth, the whole truth, and nothing but the truth, so help you God.

Mr. Ross J. Turner (Chairman and Chief Executive Officer, Genstar Corporation): Yes.

The Vice-Chairman: May I ask first if it would be acceptable to receive this 32-page preliminary statement on behalf of the committee and that it be treated as evidence in these proceedings. Is this acceptable of all concerned? I ask this in the interests of brevity, because we have a long evening in any event and I fear that reading this into the record would take an unwarranted amount of time. Is that agreed?

Thank you.

I wonder if Mr. MacNaughton or Mr. Turner would like to make some brief preliminary remarks.

Mr. R. Turner: Mr. Chairman, with your indulgence and that of your committee, we believe the material we have put in the brief will deal with the transactions that Mr. Lahn has raised, plus others which we feel it would be important to bring before the committee. Possibly if we were prepared to go

[Traduction]

fusion, je n'ai pris connaissance d'aucune activité irrégulière. Je tiens à ajouter que notre prédécesseur, Canada Trustco, avait tout fait pour éviter les conflits d'intérêts possibles entre les activités de fiducie effectuées pour le compte des sociétés clientes et les activités d'investissement de la société Canada Trustco.

M. Attewell: Merci, monsieur le président.

Le vice-président: Y a-t-il d'autres questions?

Comme il n'y en a pas, vous pouvez disposer, monsieur Lahn, mais vous pourriez être reconvoqué plus tard. Merci beaucoup.

M. Lahn: Merci, monsieur le président.

Le vice-président: Nous ferons maintenant une pause de 90 secondes et je demanderais aux représentants de Genstar, MM. MacNaughton et Turner, d'en profiter pour prendre place à la table.

Le vice-président: Nous accueillons maintenant les représentants de la Genstar Corporation, et c'est-à-dire Ernest Hartz, avocat, Angus MacNaughton, Ross Turner et Richard Paterson. Je demanderais au greffier de faire prêter le serment à MM. MacNaughton et Turner.

Le greffier: Jurez-vous pendant cette séance de dire toute la vérité et rien que la vérité, que Dieu vous vienne en aide?

M. Angus MacNaughton (président-directeur général, Genstar Corporation): Je le jure.

Le greffier: Jurez-vous pendant cette séance de dire toute la vérité et rien que la vérité, que Dieu vous vienne en aide?

M. Ross J. Turner (président du conseil et directeur général): Je le jure.

Le vice-président: J'aimerais savoir si tout le monde est d'accord pour que la déclaration de 32 pages soit annexée au procès-verbal de la séance? Les débats promettent d'être fort longs et je crois que la lecture de cette déclaration exigerait un temps excessif. Vous êtes d'accord?

Merci.

Je me demande si M. MacNaughton ou M. Turner aimerait faire quelques observations liminaires.

M. R. Turner: Monsieur le président, sauf votre respect, nous croyons que la déclaration fournirait d'importants renseignements sur les transactions dont a parlé M. Lahn, de même que d'autres renseignements qu'il faudrait porter à l'attention du Comité. Je crois que, si vous nous permettez de

[Text]

through this it would answer a number of the questions that might be in the committee's minds, because we have prepared it with that thought.

The Vice-Chairman: Mr. Riis, your comments.

Mr. Riis: I appreciate the assistance the witnesses have provided us, but again, since we already, I suspect, have a lot of questions that are covered here, perhaps instead of asking the questions we can actually save time.

Mr. R. Turner: I believe we could, Mr. Chairman.

Mr. McCrossan: When did Genstar purchase Canada Permanent?

Mr. MacNaughton: We purchased Canada Permanent in 1981.

Mr. McCrossan: And the cost to Genstar at that time?

Mr. MacNaughton: I believe the price was \$288 million.

Mr. McCrossan: And the assets of Canada Permanent at that time?

Mr. MacNaughton: I think they were \$0.57 billion.

Mr. McCrossan: That is the combined assets, or does that include the estates, trusts, and agencies?

Mr. MacNaughton: That did not include the estates, trusts, and agencies. They were \$4.3 billion.

Mr. McCrossan: At that time were you able to pay for that acquisition through retained earnings, or was there borrowing to pay for the acquisition?

Mr. MacNaughton: I believe the funds were primarily borrowed from a syndicate of banks.

Mr. McCrossan: Mr. Lahn has provided us with a list of inter-company transactions with Genstar and its affiliates. Is this a complete list of the transactions? These were taken from your annual reports, I believe.

Mr. MacNaughton: No, there are more transactions, and they are more fully spelled out in our presentation, which we would have liked to have made, because we feel it would have moved the process ahead.

Mr. McCrossan: Could I get you to summarize, then, the nature and size of the additional transactions which were not reflected in Mr. Lahn's brief?

Mr. MacNaughton: I am not sure I can summarize them without reading from my notes, which are here. Perhaps I could do some of that.

• 2010

Mr. McCrossan: Yes, absolutely.

The first transaction shown was in 1982?

Mr. MacNaughton: We have grouped them slightly differently from the way Mr. Lahn has on his schedule, and

[Translation]

lire la déclaration dans son ensemble, vous aurez des réponses à plusieurs de vos questions car c'est dans cet objectif que nous l'avons préparée.

Le vice-président: Monsieur Riis, qu'en pensez-vous?

M. Riis: Je sais gré aux témoins d'avoir préparé ce document, et je crois que, s'il répond à de nombreuses questions, nous pourrions gagner du temps.

M. R. Turner: Je crois que nous le pourrions, monsieur le président.

M. McCrossan: Quand la société Genstar s'est-elle portée acquéreur de Canada Permanent?

M. MacNaughton: En 1981.

M. McCrossan: Combien avez-vous payé?

M. MacNaughton: Je crois me souvenir que nous avons payé 288 millions de dollars.

M. McCrossan: À l'époque, quelle était la valeur de l'actif de Canada Permanent?

M. MacNaughton: Je crois qu'il était de 0,57 milliard de dollars.

M. McCrossan: Ce chiffre représente-t-il l'ensemble de l'actif, ou uniquement les successions, fiducies et agences?

M. MacNaughton: Ce chiffre ne comprend pas les successions, fiducies et agences, dont la valeur était de 4,3 milliards de dollars.

M. McCrossan: Avez-vous obtenu les fonds pour réaliser l'achat à même les bénéfices non répartis, ou avez-vous dû emprunter cette somme?

M. MacNaughton: Je crois savoir que Genstar a obtenu un prêt consenti par un groupe de banques.

M. McCrossan: M. Lahn nous a fourni une liste des transactions qui avaient eu lieu entre Genstar et ses filiales. La liste des transactions est tirée des rapports annuels de votre société et j'aimerais savoir si elle est complète.

M. MacNaughton: Non, elle ne l'est pas. D'autres transactions ont eu lieu, qui sont décrites en détail dans notre exposé, et c'est pourquoi nous aurions voulu le lire pour accélérer les choses.

M. McCrossan: Pourriez-vous résumer la nature et la taille des transactions additionnelles, dont M. Lahn n'a pas parlé?

M. MacNaughton: Pour le faire, il me faudra probablement lire ma déclaration, avec votre permission.

M. McCrossan: Oui, tout à fait.

La première transaction était en 1982?

M. MacNaughton: Nous les avons regroupées dans un ordre un peu différent de celui utilisé par M. Lahn dans son

[Texte]

what we would like to do is . . . We tried to discuss these in our presentation tonight, in order to give you the context of some of these transactions. It is difficult to just, as you say, summarize them because they are really transactions which require a certain amount of explanation in order to get the story across. If you would like me to, I could perhaps read from this text for a while.

Mr. McCrossan: Okay.

Mr. MacNaughton: Mr. Chairman, earlier we talked about periodic mortgage sale transactions, and there were certain other related party transactions involving The Permanent. We would like to take a few minutes to comment on three of these, which are material and amount.

After the acquisition of The Permanent, Genstar became aware of The Permanent's desire to expand into the United States. At the same time, Genstar was reorganizing its financial services operations, including The Permanent, under Genstar Financial Corporation. That company was established specifically for the purpose of owning and financing Genstar's financial services operations.

The Vice-Chairman: Excuse me for a moment. Could you just identify the portion of your text you are reading from?

Mr. MacNaughton: Yes. I am reading now from the top part of page 22.

The Vice-Chairman: Thank you.

Mr. MacNaughton: As part of that reorganization, The Permanent purchased all the issued shares of Genstar Securities Corporation for cash of \$43.3 million, and the issue of common shares of The Permanent valued at \$18.6 million. The principal asset of Genstar Securities Corporation was Genstar Mortgage Corporation, whose mortgage origination and servicing operations were complementary to The Permanent's existing mortgage business.

In 1983, The Permanent completed its acquisition of Genstar's interest in Genstar Securities by the purchase from a Genstar subsidiary of a 10% term note of Genstar Mortgage for \$54 million. The share purchase was completed on the basis of independent valuations carried out at the direction of the board of directors of the permanent by Dominion Securities Ames and Price Waterhouse, and was approved by the board of directors and audit committee of The Permanent, and by the Superintendent of Insurance.

The purchase of the note in 1983 was reviewed by the audit committee in accordance with its normal mandate outlined earlier in our remarks. The acquisition of Genstar Securities resulted in an immediate increase of \$18.6 million in The Permanent shareholders' equity. In addition, in the first year of ownership, Genstar Securities accounted for more than 40% of The Permanent's net income of \$23.4 million.

Also in 1982, CanPerm Realty, a wholly owned subsidiary of The Permanent, purchased from Genstar the fully operational Lime Ridge Mall Shopping Centre in Hamilton,

[Traduction]

document et nous voudrions . . . nous avons essayé d'en parler dans notre présentation ici, ce soir, afin de vous faire comprendre le contexte de certaines de ces transactions. Il est difficile de tout simplement, comme vous dites, les résumer parce qu'il s'agit vraiment de transactions et qu'il faut les expliquer un peu afin de mieux les faire comprendre. Si vous le voulez, je pourrai peut-être tout simplement vous lire une partie du texte.

M. McCrossan: Parfait.

M. MacNaughton: Monsieur le président, en plus de ces opérations périodiques dont nous avons parlé plus tôt, il y a eu certaines autres opérations entre parties apparentées impliquant Le Permanent. Nous aimerions prendre ici quelques minutes pour citer trois de ces opérations dont le montant est d'importance.

Après l'acquisition du Permanent, *Genstar* s'est aperçue que ce dernier désirait élargir ses activités aux États-Unis. Au même moment, *Genstar* restructurait ses services financiers, dont Le Permanent, sous *Genstar Financial Corporation*. Cette société a été établie dans le but spécifique de posséder et de financer l'exploitation de services financiers de *Genstar*.

Le vice-président: Excusez-moi. Pourriez-vous nous dire à quelle page vous lisez exactement?

M. MacNaughton: Oui. Je suis maintenant au milieu de la page 23.

Le vice-président: Merci.

M. MacNaughton: Dans le cadre de cette restructuration, Le Permanent a acheté toutes les actions émises de *Genstar Securities Corporation* moyennant 43,3 millions de dollars en espèces et l'émission d'actions ordinaires du Permanent évaluées à 18,6 millions de dollars. L'actif principal de *Genstar Securities Corporation* était *Genstar Mortgage Corporation* dont la création et le service de prêts hypothécaires s'ajoutaient à l'entreprise existante de financement hypothécaire du Permanent.

En 1983, Le Permanent a terminé son acquisition de la participation de *Genstar* dans *Genstar Securities* en achetant à une filiale de *Genstar*, un billet à terme de 10 p. 100 de *Genstar Mortgage* contre 54 millions de dollars. L'achat d'actions a été conclu en fonction d'évaluations indépendantes exécutées à la demande du conseil d'administration du Permanent par *Dominion Security Ames* et *Price Waterhouse* et a été approuvé par le conseil d'administration, le comité de vérification du Permanent et le surintendant des assurances.

L'achat du billet en 1983 a été révisé par le comité de vérification dans le cadre du mandat courant dont nous avons déjà parlé. L'acquisition de *Genstar Securities* a entraîné une augmentation immédiate de 18,6 millions de dollars de l'avoir des actionnaires du Permanent. De plus, pendant la première année de propriété, *Genstar Securities* a constitué plus de 40 p.100 des bénéfices nets du Permanent se chiffrant à 23,4 millions de dollars.

Egalement en 1982, Immeubles CanPerm Ltée, filiale et propriété exclusive du Permanent, a acheté à *Genstar* le centre commercial *Lime Ridge Mall Shopping Centre* en pleine

[Text]

Ontario, for \$72 million. CanPerm Realty, which is now known as Sutter Hill Developments Ltd., had been engaged in income property development and management since 1974. The consideration received by Genstar was cash of \$47 million and the issue of common shares of The Permanent valued at \$25 million.

Like the acquisition of Genstar Securities, this transaction resulted in an immediate and substantial increase in shareholders' equity of The Permanent. Shareholders' equity was further increased when this property was sold by The Permanent to a third party the following year for a gain of approximately \$5.4 million. While regulatory approval was not required for this transaction, the then chairman and president of The Permanent, prior to the transaction being entered into, discussed the transaction with the Superintendent of Insurance. The Superintendent acknowledged that the transaction was in compliance with the law, although he stated he did not favour such significant direct real estate transactions with a major owner. The directors of The Permanent were advised of the Superintendent's views and approved the transaction on the basis of independent appraisals which established the value in excess of the purchase price. The transaction was also subjected to the customary review by the audit committee. The transaction was intended to expand The Permanent's established portfolio of income-producing property.

In 1982 and 1983, several smaller development properties were purchased by Sutter Hill from Genstar, for a total of \$18.6 million for the same purpose.

In 1984, Genstar Financial Corporation purchased from The Permanent all the common share of Sutter Hill Developments Ltd. At the same time, Sutter Hill redeemed certain preferred shares held by The Permanent and paid cash dividends to The Permanent. The aggregate cash proceeds to The Permanent on these transactions amounted to \$50 million. The Permanent continued to hold an investment of \$28.4 million in second preferred shares of Sutter Hill. The purchase price for this transaction was established by reference to current independent appraisals of the underlying properties and the transaction was approved by the board of directors of The Permanent and the Superintendent of Insurance and reviewed by the auditors for The Permanent and its audit committee.

• 2015

The sale of Sutter Hill to Genstar Financial was motivated by two considerations. First, in the aftermath of the problems experienced by Crown Trust, Greymac Trust and others, public and regulatory attitudes concerning real estate development by loan and trust companies changed markedly.

Second, at that time financial rating agencies considered real estate development to be a negative factor in setting ratings for The Permanent's debt.

[Translation]

exploitation à Hamilton (Ontario), contre 72 millions de dollars. Immeubles CanPerm Ltée, maintenant connue sous le nom de Développement Sutter Hill Ltée., s'occupe d'aménagement et de gestion de biens productifs de revenus depuis 1974. La contrepartie reçue par Genstar se composait d'une somme en espèces de 47 millions de dollars et de l'émission d'actions ordinaires du Permanent évaluées à 25 millions de dollars.

Tout comme l'acquisition de *Genstar Securities*, cette opération a immédiatement entraîné une augmentation marquée de l'avoir des actionnaires du Permanent qui a connu une autre hausse lorsque la propriété a été vendue par ce dernier à une tierce partie l'année suivante, moyennant un gain approximatif de 5,4 millions de dollars. Même si cette opération n'était pas soumise à l'approbation des autorités de réglementation, celui qui était alors président du conseil et président du Permanent a discuté de l'opération avec le surintendant des assurances avant sa conclusion. Le surintendant a reconnu que l'opération respectait la loi, bien qu'il se soit déclaré ne pas être en faveur de ce genre d'opérations immobilières directes d'envergure avec un propriétaire important. Informés du point de vue du surintendant, les administrateurs du Permanent, ont approuvé l'opération en fonction de deux évaluations indépendantes ayant établi une valeur supérieure au prix d'achat. L'opération, qui a également été soumise à la révision d'usage par le comité de vérification, avait pour but d'élargir le portefeuille établi de biens productifs de revenus du Permanent.

En 1982 et 1983, Sutter Hill a acheté à Genstar plusieurs propriétés d'aménagement de taille plus modeste dans le même but, moyennant une contrepartie totale de 18,6 millions de dollars.

En 1984, *Genstar Financial Corporation* a acheté du Permanent toutes les actions ordinaires de Développement Sutter Hill Ltée. Au même moment, Sutter Hill a racheté certaines actions privilégiées détenues par Le Permanent et versé des dividendes en espèces à ce dernier. Le produit global en espèces versé au Permanent sur ces opérations s'est chiffré à 50 millions de dollars. Le Permanent a continué de détenir un placement de 28,4 millions de dollars dans des actions privilégiées de deuxième rang de Sutter Hill. Le prix d'achat de cette opération a été établi en fonction d'évaluations indépendantes valides des biens sous-jacents et l'opération a reçu l'autorisation du conseil d'administration du Permanent et du surintendant des assurances et a de plus été révisée par les vérificateurs du Permanent et son comité de vérification.

Deux raisons sont à la base de la vente de *Sutter Hill* à *Genstar Financial*. Tout d'abord, à la lumière des problèmes vécus par *Crown Trust*, *Greymac Trust* et d'autres, les attitudes du public et des autorités de réglementation sur les activités d'aménagement immobilier des compagnies de prêts et sociétés de fiducie se sont radicalement modifiées.

Ensuite, les agences de cote de crédit jugeaient alors l'aménagement immobilier comme un facteur négatif

[Texte]

Mr. Chairman, these are three material transactions in which Genstar has had direct dealings with The Permanent. Let us broaden the picture for you and your committee somewhat by citing a transaction which we would not characterize as related party, in which Genstar has generated a third party business opportunity for The Permanent.

In 1982, The Permanent loaned \$63 million to Canadian-Dominion Leasing Corporation which applied the funds to the purchase of heavy construction equipment which it leased to Genstar. This loan was approved by the board of directors and reviewed by the audit committee.

Canadian-Dominion Leasing, now known as Bank of Montreal Leasing Corporation, is directly liable to The Permanent in respect of a loan and the loan is guaranteed by the Bank of Montreal.

This transaction provided The Permanent with a business opportunity to make a profitable, commercial loan at market rates with a Canadian bank credit. In addition to the above, we might note, Mr. Chairman, that through the years Genstar has paid approximately \$3 million in service fees to The Permanent for stock transfer and register administration, employee relocation assistance and other services which The Permanent provide to the public. Genstar has tried to support The Permanent with its business, where appropriate, and has paid for such services at The Permanent's normal fees.

Mr. R. Turner: Mr. Chairman, in response to the question, I would just like to add further to Mr. MacNaughton's comments and to deal with item No. 4 on the sheet that Mr. Lahn circulated to the committee, if I may.

I direct the committee, if I may, to page 18 where we deal with the purchase of third party mortgages, but we cover the period since 1982 and we feel we should get that on the record with the committee.

The Vice-Chairman: Mr. McCrossan, is that agreeable?

Mr. McCrossan: Sure.

Mr. R. Turner: May I go ahead, Mr. Chairman?

On page 18 we start off with the comment where we want to illustrate our position with respect to the fact that Genstar conducts land development activities in both Canada and the United States. In the past, these activities have represented third party mortgage lending opportunities for The Permanent which The Permanent has taken advantage of on customary terms in the normal course of its business.

Essentially, The Permanent has selectively purchased from Genstar or its affiliates mortgages on serviced residential property sold by Genstar to third parties. These transactions did not involve loans to Genstar or any of its affiliates. The aggregate value of such mortgages acquired by The Permanent from 1982 to the end of 1985, was approximately \$43 million.

[Traduction]

lorsqu'elles établissaient les cotes de crédit pour la dette du Permanent.

Monsieur le président, voici trois opérations importantes dans lesquelles *Genstar* s'est impliquée directement avec Le Permanent. Permettez-nous de vous donner, à vous et à votre Comité, une meilleure idée de la situation en vous citant l'exemple d'une opération que nous ne saurions qualifier «d'opération entre parties apparentées» dans le cadre de laquelle *Genstar* a créé une occasion de tierce partie pour Le Permanent.

En 1982, Le Permanent a prêté 63 millions de dollars à *Canadian-Dominion Leasing Corporation* qui a affecté les fonds à l'achat de matériel lourd de construction qu'elle a ensuite loué à *Genstar*. Ce prêt a été approuvé par le conseil d'administration et révisé par le comité de vérification.

Canadian-Dominion Leasing, actuellement connue sous le nom de Corporation de crédit-bail Banque de Montréal, est directement responsable envers Le Permanent de ce prêt dont la Banque de Montréal s'est portée garante.

Cette opération a fourni au Permanent l'occasion de consentir un prêt commercial rentable aux taux du marché avec le crédit d'une banque à charte canadienne. Outre ce qui précède, nous pourrions ajouter, monsieur le président, que *Genstar* a, au fil des années, versé au Permanent environ 3 millions de dollars de frais pour les services de transfert des valeurs et d'administration des registres, d'aide à la relocalisation des employés et autres services que Le Permanent offre au public. *Genstar* a tenté d'appuyer Le Permanent dans son entreprise lorsqu'il y avait lieu et a payé de tels services aux taux habituels du Permanent.

M. R. Turner: Monsieur le président, en réponse à cette question, j'aimerais ajouter quelque chose à ce que vient de dire M. MacNaughton et vous parler un peu du n° 4 sur la feuille que M. Lahn a fait circuler, si vous me le permettez.

Il serait peut-être donc bon de nous reporter à la page 19 du texte où il est question d'achat d'hypothèques de tierces parties, mais cela porte sur la période commençant en 1982 et nous croyons utile de le souligner au Comité.

Le vice-président: Monsieur McCrossan, cela vous va?

M. McCrossan: Parfaitement.

M. R. Turner: Je continue, monsieur le président?

A la page 19, donc, nous disons que *Genstar* s'adonne à des activités d'aménagement immobilier au Canada et aux États-Unis. Dans le passé, ces activités ont engendré pour Le Permanent des occasions de prêts hypothécaires à des tierces parties dont il a profité dans le cadre d'opérations conclues à distance, selon l'usage dans le cours habituel de ses affaires.

Essentiellement, Le Permanent a effectué des achats sélectifs auprès de *Genstar* ou de sociétés appartenant à son groupe, consistant en hypothèques sur des propriétés résidentielles desservies, vendues par *Genstar* à des tierces parties. Ces opérations n'impliquaient aucun prêt à *Genstar* ou à des sociétés appartenant à son groupe. Le volume global d'hypothèques de ce genre dont Le Permanent s'est porté acquéreur

[Text]

Decisions with respect to such mortgage financing were made by The Permanent in accordance with its customary review procedures and based upon its standard criteria for these types of loans. These procedures and criteria required the performance of an internal appraisal in each of the underlying properties, the determination that the purchase price for each mortgage did not exceed 75% of the appraised value, the determination that at least a current market rate of return was being earned and confirmation that each mortgage was in good standing, had never been in arrears and was secured by serviced land.

Each of these transactions was subject to the internal review practices which are described earlier in the brief and all have been reviewed with the Superintendent of Insurance.

Then dealing with Mr. Lahn's item No. 4: Canada Trust recently completed the purchase of an additional \$32 million of such mortgages which had been agreed to in principle by The Permanent prior to the amalgamation.

In addition to the customary review by The Permanent's external auditors, the transaction was reviewed by The Permanent's executive committee and authorization of the executive committee of Canada Trust's board of directors. It was a specific condition to the transaction that it be approved by the Superintendent of Insurance, which it was. In addition, the purchase was subsequently reported to the board of directors and reviewed by the audit committee of Canada Trust.

• 2020

Mr. Chairman, as a final comment with respect to these mortgage sales, let us say that neither Canada Trustco nor The Permanent has suffered any loss in respect of any of the mortgages that have been acquired over the years from Genstar. In fact, Genstar has agreed in each of the sale contracts to repurchase any mortgage if it goes into default.

I think these cover what Mr. MacNaughton has stated, the grouping of the transactions that we have outlined to the committee, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: Thank you, Mr. Chairman. I would like to refer you specifically to the transaction on page 28 of your brief with respect to the Canadian-Dominion Leasing Corporation, which you have typified as not being characterized as a related-party transaction.

It is my understanding that in 1981, shortly after acquiring Canada Permanent, you brought a somewhat different variation of this transaction to the Superintendent of Insurance whereby Canada Permanent would purchase equipment for some \$63 million or \$65 million from Genstar, one of its subsidiaries, and then lease it back, and that the consideration would be paid in the form of preferred shares. Is my understanding correct?

[Translation]

de 1982 à la fin de 1985 s'est chiffré à environ 43 millions de dollars.

Le Permanent a pris les décisions relatives à ce financement hypothécaire selon sa procédure de révision en usage et ses normes habituelles s'appliquant à ce genre de prêts, lesquelles exigeaient que chaque propriété sous-jacente fasse l'objet d'une évaluation interne; que le prix d'achat de chaque hypothèque ne dépasse pas 75 p. 100 de la valeur de l'évaluation; que le taux de rendement réalisé soit au moins égal à celui qui était en vigueur sur le marché; et qu'il soit confirmé que chaque hypothèque était en état de régularité, n'avait jamais été en arriéré et était garantie par un terrain desservi.

Chaque opération de ce genre fut soumise aux pratiques de révision interne que nous venons de décrire et révisée par le surintendant des assurances.

Ensuite, pour en venir au n° 4 de M. Lahn: *Trustco Canada* vient de terminer l'achat d'hypothèques additionnelles de 32 millions de dollars auxquels Le Permanent avait consenti en principe avant la fusion.

Outre la révision usuelle par les vérificateurs externes du Permanent, l'opération a été revue par son comité de direction et a reçu l'autorisation unanime de celui du conseil d'administration de *Trustco Canada*. L'opération dépendait précisément de l'approbation du surintendant des assurances, qui la lui a accordée. De plus, l'achat fut ensuite porté devant le conseil d'administration et révisé par le comité de vérification de *Trustco Canada*.

Monsieur le président, en guise de conclusion sur ces ventes d'hypothèques, permettez-nous d'affirmer que ni *Trustco Canada* ni Le Permanent n'ont subi quelque perte que ce soit au sujet des hypothèques que nous avons acquises de *Genstar* au fil des années. En réalité, dans chaque contrat de vente, *Genstar* a accepté de racheter toute hypothèque en cas de défaut.

Je crois que cela répond aux préoccupations de M. MacNaughton concernant le regroupement des transactions que nous avons résumé pour le comité, monsieur le président.

Le vice-président: Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Merci, monsieur le président. J'aimerais plus précisément revenir à la transaction, figurant à la page 30 de votre mémoire, concernant l'opération avec la *Canadian-Dominion Leasing Corporation* dont vous avez dit qu'on ne saurait la qualifier d'opération entre parties apparentées.

D'après ce que j'ai cru comprendre, en 1981, pas longtemps après avoir acheté Le Permanent, vous avez proposé une variante un peu différente de cette transaction au surintendant des assurances où Le Permanent devait acheter le matériel pour quelque 63 millions de dollars ou 65 millions de dollars de *Genstar*, une de ses filiales, pour ensuite le louer à cette même *Genstar* et où le paiement devait se faire sous forme d'actions privilégiées. Ai-je bien compris?

[Texte]

Mr. MacNaughton: I believe it is substantially correct. I am not sure what the consideration was to be, but we did discuss the possibility of doing that transaction directly.

Mr. McCrossan: The effect of doing that transaction directly would have been, at least to a layman, that \$65 million in cash or securities would have been transferred from The Permanent to Genstar, and Genstar would have retained possession of equipment on a lease-back arrangement. Is that correct?

Mr. MacNaughton: If it had happened, that would have been right; but it did not happen.

Mr. McCrossan: It did not happen. Now, subsequently in the following year, that deal was restructured, involving the Canadian-Dominion Leasing Corporation, which is now the Bank of Montreal Leasing Corporation. I would like to understand the sequence that took place because the net effect of the transaction appears to be the same; that is, Genstar ended up with cash, Canada Permanent paid out cash, but there was a third party involved that facilitated the transaction.

Now, what I do not understand is why the third party was necessary at all in this transaction.

Mr. MacNaughton: Let me explain that, if I could. There are really two distinct separate transactions. First of all, there is a transaction between Genstar Corporation and the Bank of Montreal Leasing Corporation, whereby we lease equipment that the Bank of Montreal has purchased . . .

Mr. McCrossan: Purchased from you?

Mr. MacNaughton: In some cases it is purchased from us, and in some cases, more recently, it is purchased from suppliers and subsequently leased to us. I think it is six of one and half a dozen of another. But the thing is that the Bank of Montreal are leasing equipment to us for which we are paying them a lease.

We felt that, because this looked like a very good piece of business, somehow or other our subsidiary, Canada Permanent, should benefit from this. What we did was say: Would you, Bank of Montreal, accept a loan from Canada Permanent to help use some of the funds of Canada Permanent on a good banking basis?

The facts are that Canada Permanent loaned money to the Bank of Montreal Leasing Corporation, guaranteed by the Bank of Montreal, at prime minus one-eighth. At the same time, Genstar was borrowing money—it just happened to be from Canada Trustco—at prime minus three-eighths, so we thought it was a very good deal for Canada Permanent. In no way is there liability or responsibility on behalf of Canada Permanent for any of the leases with Genstar. The transaction with the Bank of Montreal is a strict loan just between Canada Permanent and the Bank of Montreal.

[Traduction]

M. MacNaughton: Je crois que c'est exact, en gros. Je ne sais pas exactement comment cela devait se payer, mais il a été question de la possibilité d'effectuer directement cette transaction.

M. McCrossan: Le résultat d'une telle opération effectuée directement aurait été, aux yeux du profane, tout au moins, que 65 millions de dollars en espèces ou en titres auraient été transférés du Permanent à *Genstar* et *Genstar* aurait été en possession du matériel grâce à un accord de location-bail n'est-ce pas le cas?

M. MacNaughton: Si cela s'était produit, c'aurait été le cas; mais cela ne s'est pas produit.

M. McCrossan: Cela ne s'est pas produit. Bon, l'année suivante, cet accord, impliquant la *Canadian-Dominion Leasing Corporation* actuellement connue sous le nom de Corporation de crédit-bail, Banque de Montréal, a été revu et corrigé. J'aimerais comprendre le déroulement des événements parce que l'effet net de toute l'opération me semble être le même; c'est-à-dire que *Genstar* empêche les espèces, Le Permanent débourse les espèces, mais il y a une tierce partie impliquée qui a rendu la transaction beaucoup plus facile.

Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il a fallu mêler une tierce partie à l'opération.

M. MacNaughton: J'essaierai de vous l'expliquer. Il y a, en réalité, deux transactions séparées et distinctes. Tout d'abord, il y a la transaction entre *Genstar Corporation* et la Corporation de crédit-bail, Banque de Montréal où nous louons le matériel que la Banque de Montréal a acheté . . .

M. McCrossan: Qu'elle vous a acheté?

M. MacNaughton: Dans certains cas, elle nous l'a acheté, et dans d'autres cas, plus récemment, ce matériel a été acheté d'autres fournisseurs pour nous être loué par la suite. C'est bonnet blanc, blanc bonnet, à mon avis. L'important, c'est que la Banque de Montréal nous loue du matériel en vertu d'un bail et que nous lui versons de l'argent en contrepartie.

L'affaire semblait intéressante et nous avons cru qu'il serait bon d'en faire profiter notre filiale, Le Permanent. Alors, nous avons demandé à la Banque de Montréal si elle voulait bien accepter que Le Permanent lui prête de l'argent qui serait ainsi placé conformément aux bonnes pratiques bancaires.

Voici les faits: Le Permanent a fait à la Corporation de crédit-bail, Banque de Montréal, un prêt garanti par la Banque de Montréal, au taux préférentiel moins un huitième. En même temps, *Genstar* empruntait de l'argent—de *Canada Trustco*, tout à fait comme par hasard—au taux préférentiel moins trois huitièmes, et nous avons donc décidé que c'était une très bonne affaire pour Le Permanent. Le Permanent n'est donc grevé d'aucun passif ni d'aucune responsabilité pour quelque contrat de crédit-bail que ce soit passé avec *Genstar*. La transaction avec la Banque de Montréal est strictement un prêt qui n'implique que Le Permanent et la Banque de Montréal.

[Text]

Mr. McCrossan: While you stated that they are unrelated transactions, I believe they also occurred simultaneously.

Mr. MacNaughton: As I understand it, they occurred simultaneously.

Mr. R. Turner: If I may add to this, I think it is fair to state that we would have made the lease transaction with the Bank of Montreal if The Permanent were not involved. It was a normal leasing arrangement which we would have made in our normal operating procedures. We felt it was an opportunity where The Permanent could get a very good asset on its balance sheet with the Bank of Montreal's guarantee.

• 2025

Mr. McCrossan: The net effect of the transaction then, when we look at it, is that \$65 million moved from Canada Permanent to Genstar; that Genstar gave up title to some equipment, but retained use of the equipment through a lease-back arrangement.

Mr. MacNaughton: I am not sure that is a good characterization of it, because without the transaction between Canada Permanent and the Bank of Montreal, the transaction would have been the same as far as Genstar is concerned, but the Canada Permanent would have not put a good loan on its books at a good rate of interest. We could have done it, in other words, without Canada Permanent, but we felt it was a good piece of business for them with no risk.

Mr. McCrossan: Did you take this transaction to the superintendent?

Mr. MacNaughton: The superintendent, as I understand it, if he did not approve this, I believe he was aware of it. As I understand it, the reason the first transaction was not done was that he did object to it, and this is why it was done in a different form the way we have actually done it.

Mr. Riis: The equipment that was leased, what percentage of the equipment that you eventually leased originally belonged to Genstar?

Mr. MacNaughton: I think in the original one it was mostly from Genstar, but as time went on the lease was kept alive and new equipment that was purchased was put into it, and this lease is still operating today, I believe, with Canada Trust.

Mr. Riis: Just for clarification, Genstar affiliates had equipment and this enabled you, in a sense, to purchase the equipment, or lease the equipment from yourself through a purchase mechanism.

Mr. MacNaughton: Let me explain. Genstar during this period of time had been looking at the possibility, instead of owning its equipment, of leasing its equipment, like many people do. About the time we purchased Canada Permanent we had made the decision that, yes, we did want to lease a good deal of our equipment from somebody.

[Translation]

M. McCrossan: Vous dites que ce sont des transactions indépendantes l'une de l'autre, mais je crois que ces transactions se sont effectuées simultanément.

M. MacNaughton: Je crois comprendre que ces transactions ont eu lieu simultanément.

M. R. Turner: Si vous me permettez d'ajouter quelque chose, je crois qu'il serait juste de dire que la transaction de crédit-bail avec la Banque de Montréal aurait eu lieu même si Le Permanent n'avait pas été impliqué dans l'affaire. C'était une transaction de crédit-bail tout à fait normale que nous aurions fait dans le cours normal de nos affaires. Nous avons vu là l'occasion pour Le Permanent d'inscrire à son bilan un actif avec la garantie de la Banque de Montréal.

M. McCrossan: L'effet net de toute l'affaire, lorsque nous l'étudions, c'est que 65 millions de dollars sont passés du Permanent à Genstar et que Genstar a cédé la propriété du matériel tout en en gardant l'usage grâce à un accord de crédit-bail.

M. MacNaughton: Je ne sais pas si c'est bien expliquer l'affaire, car sans cette transaction entre Le Permanent et la Banque de Montréal, la transaction aurait été la même pour ce qui concerne Genstar, mais Le Permanent n'aurait pas pu inscrire dans ses livres un bon prêt consenti à un taux d'intérêt avantageux. Nous aurions pu le faire, en d'autres termes, sans que Le Permanent ne soit impliqué, mais nous avons cru que c'était pour cette société une bonne affaire qui ne représentait aucun risque.

M. McCrossan: Vous avez saisi le surintendant de cette opération?

M. MacNaughton: Je crois savoir que le surintendant était au courant de l'affaire, même s'il ne l'a pas approuvée comme telle. Si j'ai bien compris, la raison pour laquelle la première transaction n'a pas eu lieu, c'était qu'il s'y opposait, et c'est pour cela que l'opération, telle qu'on vous l'a décrite, a eu lieu.

M. Riis: Donc, ce matériel a été loué. Quel pourcentage du matériel que vous avez fini par louer appartenait au départ à Genstar?

M. MacNaughton: Je crois que le matériel visé par le premier contrat venait surtout de Genstar, mais, au fur et à mesure des années, le même contrat restait en vigueur et on y inscrivait le nouveau matériel acheté. Ce contrat est encore valable aujourd'hui avec, me semble-t-il, Trustco Canada.

M. Riis: Pour ma gouverne, les filiales de Genstar avaient du matériel et cela vous a permis, dans un certain sens, d'acheter du matériel ou de louer le matériel grâce à un mécanisme d'achat.

M. MacNaughton: Permettez-moi de vous expliquer. Genstar, pendant cette période, songeait à la possibilité de louer son matériel, comme le font tant d'entreprises, plutôt que de l'acheter. À peu près au même moment où nous avons acheté Le Permanent, nous avons décidé que nous préférierions louer une bonne partie de notre matériel de quelqu'un d'autre.

[Texte]

Mr. Riis: Could you under existing legislation—sorry for the intervention, Paul—lease directly from your affiliate?

Mr. MacNaughton: I do not know whether... I think perhaps we could. I am not sure of the answer to that. I am not sure if we could legally do that or not.

Mr. Riis: Why would you not? If you had one affiliate with equipment and another affiliate that wanted to lease, why would you not do it directly?

Mr. MacNaughton: I think if the Department of Insurance would approve that, we probably would; but since we understood that they would not, we felt we could not do it.

Mr. Riis: But in the end the result was the same.

Mr. MacNaughton: The result was not the same. I just said a minute ago that the result was we could have leased this from anybody. We happened to pick the Bank of Montreal. Then we organized and arranged for them to get their money—to make a loan from Canada Permanent at what we thought was a very good rate, and Canada Permanent felt it was a very good rate.

Mr. Riis: And they happen to have leased equipment from you.

Mr. MacNaughton: I beg your pardon.

Mr. Riis: And they happen to have leased the equipment from one of your affiliates.

Mr. MacNaughton: The Bank of Montreal leased the equipment to Genstar.

Mr. Riis: And did they lease the equipment from...?

Mr. MacNaughton: The Bank of Montreal bought the equipment—

Mr. Riis: They bought the equipment...

Mr. MacNaughton: They purchased the equipment. In some cases they purchased it from Genstar, and latterly they purchased some directly from equipment suppliers, and then leased it to us.

Mr. McCrossan: I am surprised the Bank of Montreal could not have funds available for its subsidiary at a rate below that rate. Was the Bank of Montreal in some difficulty at that time?

Mr. MacNaughton: Not at all. We felt this was a good piece of business for The Permanent, and we requested that they give them this loan. What we are trying to demonstrate here is that this is a good piece of business where a party such as Genstar was able to make a loan to The Permanent, which was virtually risk free, a bank loan in effect, at a very good rate for The Permanent.

Mr. Dorin: Could you repeat the rates of interest charged on the two loans?

[Traduction]

M. Riis: Je suis désolé d'intervenir ainsi, Paul, mais en vertu des lois existantes, pouviez-vous louer directement de votre filiale?

M. MacNaughton: Je ne sais pas si... je crois que c'était peut-être possible. Je ne suis pas sûr de la réponse. Je ne sais pas si nous pouvions légalement faire cela ou non.

M. Riis: Pourquoi pas? Si vous aviez une filiale avec le matériel et l'autre filiale qui voulait louer, pourquoi ne l'avez-vous pas fait directement, sans intermédiaire?

M. MacNaughton: Je crois que si le département des assurances l'avait approuvé, nous l'aurions fait; mais puisque nous avons compris que cela ne nous était pas permis, nous avons cru bon de ne pas le faire.

M. Riis: Mais le résultat final est le même.

M. MacNaughton: Le résultat n'est pas le même. J'ai expliqué, il y a un instant, que nous aurions pu louer ce matériel de n'importe qui. Nous avons décidé, comme ça, de choisir la Banque de Montréal. Ensuite, nous nous sommes organisés et nous avons pris les mesures nécessaires pour que la Banque de Montréal puisse obtenir les fonds nécessaires, c'est-à-dire emprunter les fonds au Permanent à ce qui nous semblait être un taux avantageux et à un taux que Le Permanent semblait trouver très avantageux.

M. Riis: Et comme par hasard, ils vous ont loué le matériel.

M. MacNaughton: Pardon?

M. Riis: Et, comme par hasard, ils ont loué ce matériel d'une de vos filiales.

M. MacNaughton: La Banque de Montréal a loué le matériel à Genstar.

M. Riis: Et ont-ils loué le matériel de...?

M. MacNaughton: La Banque de Montréal a acheté le matériel...

M. Riis: Ils ont acheté le matériel...?

M. MacNaughton: Ils ont acheté le matériel. Dans certains cas, ils l'ont acheté à Genstar et, plus tard, ils en ont acheté directement des fournisseurs de ce matériel pour ensuite nous le louer.

M. McCrossan: Je suis étonné que la Banque de Montréal n'avait pas à sa disposition les fonds nécessaires pour sa filiale à un taux inférieur à celui-là. La Banque de Montréal était-elle en difficulté à l'époque?

M. MacNaughton: Pas du tout. Nous avons cru que c'était une bonne affaire pour Le Permanent et nous avons demandé que ce prêt soit consenti. Ce que nous essayons de vous faire comprendre, c'est qu'à notre avis, il s'agit d'une bonne affaire puisqu'une des parties, Genstar, a réussi à consentir un prêt au Permanent, prêt qui était presque sans risque, un prêt bancaire, en réalité, et ce, à un taux extrêmement intéressant pour Le Permanent.

M. Dorin: Vous pourriez nous répéter les taux d'intérêt pour ces deux prêts?

[Text]

Mr. MacNaughton: Yes. I believe the rate of interest was prime minus one-eighth between The Permanent and Bank of Montreal leasing, and we were borrowing money at the same time from Canada Trust at prime minus three-eighths.

Mr. Dorin: Genstar was—I am sorry.

Mr. MacNaughton: Genstar was borrowing money from Canada Trust at that moment in time. We were borrowing from Canada Trust at prime minus three-eighths.

Mr. Richard Paterson (Senior Vice-President, Genstar Corporation): It was not a subsidiary at that time.

Mr. MacNaughton: This was before we purchased Canada Trust.

• 2030

So we are saying that we were able to borrow money more cheaply than the Bank of Montreal, and on that basis it seems to me it has to be a pretty good deal for the Canada Permanent.

Mr. Dorin: If you were borrowing money at Canada Permanent at prime minus $3/8$, why would you go to the Bank of Montreal for prime minus $1/8$?

Mr. MacNaughton: We were not borrowing any money from the Canada Permanent.

Mr. Dorin: I am sorry; from Canada Trust.

Mr. MacNaughton: Why would we go to the Bank of Montreal? We did not borrow the money from the Bank of Montreal.

Mr. Dorin: You entered into a lease. What would be the inherent interest rate in the lease?

Mr. MacNaughton: That becomes a very complicated transaction because the inherent interest rate obviously takes into calculation depreciation and various other amounts. So I cannot give you an answer on what the lease rate was. Mr. Paterson could comment on that, if you would like.

Mr. Paterson: The built-in lease rate was prime plus $5/8$. So there is a $3/4$ spread to the Bank of Montreal Leasing Corporation.

Mr. Dorin: Thank you.

The Vice-Chairman: Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: I would like to turn to the second transaction that was listed in 1982. There are a number of transactions again which took place in a very short period of time: the purchase of Genstar Securities and the purchase of certain assets from Genstar and affiliates, I guess the prime of which is the Lime Ridge Shopping Mall. As I understand these transactions, the net effect of the first transaction is that Canada Permanent acquired Genstar Securities for some \$61.8 million—I guess that is Canadian—partly in cash and partly in common shares, and in the second transaction

[Translation]

M. MacNaughton: Oui. Je crois que le taux d'intérêt était le taux préférentiel moins un huitième, entre Le Permanent et la Corporation de crédit-bail de la Banque de Montréal tandis qu'en même temps, à la même époque, nous empruntons l'argent à *Trusco Canada* au taux préférentiel moins trois huitièmes.

M. Dorin: *Genstar* était... je suis désolé.

M. MacNaughton: *Genstar* empruntait de l'argent à *Trustco Canada* à ce moment là. Nous empruntons de *Trusco Canada* au taux préférentiel moins trois huitièmes de point.

M. Richard Paterson (vice-président principal, Genstar Corporation): Ce n'était pas une filiale, à l'époque.

M. MacNaughton: Cela se passait avant que nous n'achetions *Trustco Canada*.

Nous sommes ainsi en mesure d'emprunter à meilleur compte que la banque de Montréal, ce qui n'est pas une mauvaise affaire après tout pour la Canada Permanent.

M. Dorin: Si la Canada Permanent offrait un prêt au taux de la banque du Canada moins $3/8$, vous adresseriez-vous à la Banque du Montréal si elle vous offrait le taux de la Banque du Canada moins $1/8$?

M. MacNaughton: Nous n'empruntons pas de la Canada Permanent.

M. Dorin: Mille excuses; je voulais dire la Canada Trust.

M. MacNaughton: Pourquoi nous adresser à la Banque de Montréal? Nous n'avons pas emprunté d'argent à la Banque de Montréal.

M. Dorin: Vous avez signé un contrat de location-bail. Quel en était le taux d'intérêt?

M. MacNaughton: Ce genre de transaction est fort complexe, car le taux d'intérêt doit tenir compte de la dépréciation et d'autres calculs. Je ne peux donc pas vous dire quel est le taux d'intérêt dans ce cas. Si vous voulez, M. Paterson pourra vous répondre.

M. Paterson: Dans le cas de contrats de location-bail, le taux d'intérêt était le taux de la Banque du Canada plus $5/8$. Il y a donc une différence de $3/4$ de point avec la filiale de la Banque de Montréal qui s'occupe des baux.

M. Dorin: Je vous remercie.

Le vice-président: Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: J'aimerais passer à la deuxième transaction qui s'est faite en 1982. Plusieurs transactions se sont déroulées en très peu de temps: l'achat de *Genstar Securities* et l'achat de certains actifs de Genstar et de ses filiales, dont le plus important est le centre commercial Lime Ridge, je pense. Si j'ai bien compris, la première transaction, c'est l'achat par la Canada Permanent de *Genstar Securities* pour la somme 61,8 millions de dollars—je suppose qu'il s'agit de dollars canadiens—versés en partie en espèces, en partie sous forme d'actions ordinaires, et la deuxième transaction représente

[Texte]

Canada Permanent bought investment properties and loans totalling \$97.9 million for approximately \$73 million in cash and \$25 million, roughly, in securities.

You indicated—I cannot point to the page, but I think I heard it—that there was a desire by Canada Permanent to move into the U.S. market and this was an appropriate business opportunity. How much of Canada Permanent's liabilities would be U.S. liabilities?

Mr. Paterson: That would depend on their assets because they generally would match their assets and liabilities in the currency of their asset. So they would borrow in U.S. dollars to match their U.S. assets. At any particular time it could be a variety of numbers.

Mr. McCrossan: And in the case of Genstar Securities?

Mr. Paterson: In the case of Genstar Securities, all of its assets were U.S. denominated assets.

Mr. McCrossan: Right. In the case of the investment properties and loans bought, the prime property out of the \$97 million was the Lime Ridge Shopping Mall?

Mr. R. Turner: That is correct.

Mr. McCrossan: And there were other assets as well. These are mostly third-party-related mortgages? What were the other assets at that time?

Mr. R. Turner: There were, I think, about 10. Some of them were land for development; some of them were options on land. As I think we have said in our text, in 1982 the Permanent was looking to get more involved in real estate development, and I believe they had started CanPerm Realty Ltd. in 1974 for that purpose. I think, as a matter of fact, that, when we acquired The Permanent, in our application to FIRA we stated—and it was a matter of record—that one of the benefits we could pass on to The Permanent, because we believed that of their interest to expand into the real estate development field, was some assistance in that regard, and that was clearly outlined at that time.

• 2035

Mr. McCrossan: In 1982, I can remember a number of constituents coming to me, talking about 20% and 22% mortgage interest rates. I think I can recall the Mercantile Bank paying close to 20% on certificates of deposit, and a very unliquid property market at that time; indeed, with many, many firms under serious cash flow problems. It seemed to me a very curious time for the Permanent—I can understand why they might have made a decision when they established their subsidiary, in 1974—to make a major move into the real estate market, given the lack of liquidity in real estate at that time.

Mr. R. Turner: I think the facts support that they did acquire the Lime Ridge Shopping Centre for \$72 million and they sold it considerably less than a year later and made over \$5 million profit. They did acquire these properties—other than the Lime Ridge, they totalled approximately \$17 million—for I think it was approximately \$10 million. When it was viewed that Sutter Hill Development, which was the name

[Traduction]

l'achat par la Canada Permanent de propriétés de placements et de prêts, représentant au total 97,9 millions de dollars, dont environ 73 millions ont été versés en espèces et 25 millions sous forme de titres.

Vous avez mentionné que la Canada Permanent souhaitait faire affaire aux États-Unis et que c'était une bonne occasion. Je ne peux pas vous indiquer la page, mais je vous l'ai entendu dire. Que le pourcentage du passif de la Canada Permanent représente des dettes aux États-Unis?

M. Paterson: Cela dépend de leur actif puisqu'en général on utilise pour le passif les devises utilisées pour l'actif. Si leur actif est en dollars américains, leurs emprunts sont en dollars américains. Ça fluctue.

M. McCrossan: Et dans le cas de la Genstar Securities?

M. Paterson: Dans le cas de la Genstar Securities, l'actif est en devises américaines.

M. McCrossan: Bien. Dans le cas des propriétés de placement et des prêts qui ont été rachetés, le gros des 97 millions a bien servi à l'acquisition du centre commercial Lime Ridge?

M. R. Turner: C'est exact.

M. McCrossan: Ce n'est pas le seul achat. En quoi consiste les autres achats? S'agit-il essentiellement d'hypothèques qui appartiennent à des tiers?

M. R. Turner: Je pense qu'il y en a environ une dizaine. Certains représentent des terrains à aménager, d'autres des options sur des terrains. Je pense qu'on signale dans notre mémoire qu'en 1982, Le Permanent voulait se lancer dans l'immobilier, et c'est la raison pour laquelle, je pense, ils avaient créé la *CanPerm Realty Ltd.* en 1974. En fait, lorsque nous avons acheté Le Permanent, nous avons précisé dans la demande adressée à l'AECE—c'est un document officiel—que cette société avait tout intérêt à multiplier ses activités foncières et que nous pouvions leur être utile à cet égard.

M. McCrossan: En 1982, certains de mes électeurs se plaignaient de devoir payer de 20 à 22 p. 100 d'intérêt sur leur hypothèque. À la même époque, la Banque Mercantile payait près de 20 p. 100 sur les certificats de dépôt alors que le marché immobilier était très en difficulté et que de nombreuses entreprises avaient de sérieux problèmes de trésorerie. Dans ces conditions, je trouve étrange que la Permanent ait choisi ce moment pour se lancer dans l'immobilier.

M. R. Turner: Il n'empêche qu'ils avaient acheté le centre commercial Lime Ridge pour 72 millions de dollars et l'ont revendu moins d'un an plus tard avec un bénéfice de plus de 5 millions de dollars. En plus, ils avaient acheté d'autres propriétés d'une valeur d'environ 17 millions de dollars pour 10 millions de dollars seulement. De plus, la vente à Genstar de la *Sutter Hill Development*, anciennement connue sous le nom de

[Text]

of the company that Canperm Realty changed its name into, was sold back to Genstar, a profit was made on the transaction. So notwithstanding that it may have been a difficult market subsequently, the Permanent made a profit all the way through the transaction.

Mr. McCrossan: It made a profit, but it did not make a profit comparable with the cost of money at the time. In a time of 20% and 22% interest rates, which I believe was the period we are talking about, I will accept they did not make a loss, but a profit of \$5 million on an investment of \$72 million over a period of about a year does not seem to be what they could have done by not doing the transaction.

Mr. R. Turner: I do not have the operating numbers, obviously, but during that period of time they had the benefits of the operation. The shopping centre was fully developed, so they had whatever benefit that was during the period of ownership, and then when it was sold less than a year later, they made a profit of \$5 million. That seemed to be, I think, a reasonable performance. If you look at other trust companies during that period of time—we have looked at them—they were all adding to their asset base of income properties. That is after interest, as well.

Mr. McCrossan: I guess I have two questions, then; and I understand you want me to summarize briefly. It is my understanding that when this transaction was taken to the superintendent, he indicated that he did not want this transaction to proceed, but that you felt you had a legal right to proceed with it, and did. I wondered if you would confirm that.

Also, just doing sums on the spot here, from the first three transactions which took place in the first nine months that you controlled Canada Permanent, it looks as if the effect of both the lease and the property sales was to transfer property and equipment from Genstar amounting to some \$211 million, and that money was paid out by Canada Permanent, either directly or indirectly, for equivalent amounts which ended up in Genstar, and this \$211 million, just by coincidence, represents virtually the bulk of the purchase price for Canada Permanent.

Mr. R. Turner: If you add them up, you may come to that conclusion. I think the way we would look at it, when we acquired the Permanent, the Permanent was not doing well. In fact, in 1981 and 1982, if you eliminate the investment gains and income tax gains, they lost money.

• 2040

Investment gains and income tax gains, they lost money in 1981 and 1982. They are right up against their borrowing ratios and the transaction on Genstar Securities added equity to The Permanent, which we do not believe they could have raised at that time. The sale of Lime Ridge added more equity to their base. I think if you look at The Permanent under our stewardship, when we acquired The Permanent the amount of common shareholders' equity was \$199 million, and when it was amalgamated in 1985 it was \$325 million to \$330 million, which is a significant increase. And from 1855 when The Permanent started, to 1981 when we acquired it, it took them

[Translation]

Canperm Realty, a également laissé un bénéfice. Donc, si la situation de l'immobilier dans son ensemble était difficile, la Permanent a toujours réalisé des bénéfices sur ses transactions.

M. McCrossan: C'est possible, mais ces bénéfices étaient inférieurs au loyer de l'argent en vigueur à l'époque. En effet, 5 millions de bénéfices en un an sur un investissement de 72 millions est loin des 20 ou 22 p. 100 d'intérêt qu'on pouvait obtenir à ce moment.

M. R. Turner: Je n'ai pas les chiffres précis avec moi, mais il n'en reste pas moins que toutes ces transactions ont laissé des bénéfices. Le centre commercial qui était terminé leur a rapporté tant qu'il leur a appartenu et il a été revendu au bout de moins d'un an en laissant 5 millions de dollars de bénéfices, ce qui n'est pas si mauvais que cela. Toutes les autres sociétés de fiducie achetaient d'ailleurs des immeubles de rapport à cette époque.

M. McCrossan: Il paraît que, lorsque cette transaction a été portée à l'attention du surintendant, il s'est prononcé contre, mais que vous êtes quand même allés de l'avant, estimant être dans votre droit. Je voudrais donc savoir si c'est bien ce qui est arrivé.

Par ailleurs, je constate après un rapide calcul des trois premières transactions effectuées au cours des neuf premiers mois qui coïncident avec votre vérification des comptes de la Canada Permanent, que la location et les ventes ont eu pour effet de transférer de Genstar des immeubles et de l'équipement d'une valeur de 211 millions de dollars, somme payée directement ou indirectement par la Canada Permanent pour des montants équivalents versés à Genstar; or ces 211 millions de dollars sont pratiquement équivalents au prix d'achat de la Canada Permanent.

M. R. Turner: C'est ce qu'on pourrait effectivement conclure d'après les chiffres. Mais, à notre point de vue, au moment où nous avons acquis la Permanent, sa situation n'était guère brillante. En 1981 et 82, ils ont enregistré des pertes si l'on ne tient pas compte des bénéfices réalisés sur les investissements et les bénéfices fiscaux.

Donc si l'on ne tient pas compte des bénéfices réalisés sur les investissements et des bénéfices fiscaux, ils ont perdu de l'argent en 1981 et 82. Alors qu'ils avaient épuisé leurs possibilités d'emprunt, la vente des actions de Genstar a apporté à la Permanent des capitaux frais qu'ils n'auraient pas pu obtenir autrement. La vente de Lime Ridge leur a également rapporté des capitaux. Au moment où nous avons racheté la Permanent, leur portefeuille d'actions ordinaires représentait une valeur de 199 millions de dollars, alors qu'en 1985, ce même portefeuille valait entre 325 et 330 millions de dollars, ce qui est une augmentation très sensible. Depuis sa fondation

[Texte]

about 125 years to put that much equity on the balance sheet. These transactions were to help The Permanent at a time when they could not raise equity and when they needed it.

The Vice-Chairman: Mr. Riis.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman. I have three or four questions.

Mr. MacNaughton and Mr. Turner, can you confirm that the \$61.835 million paid for Genstar Securities Corporation was a difference between the book value of the assets, which were \$359.7 million, and the liabilities which were recorded as \$297.9 million?

Mr. Paterson: Where is the information coming from?

Mr. Riis: It is coming from the annual report of Canada Permanent.

Perhaps rather than the figures, can you confirm that \$61.8 million was paid for Genstar Securities?

Mr. Paterson: That was the amount paid for the shares of Genstar Securities Corporation.

The Vice-Chairman: Let me interrupt for a second. We have two witnesses sworn here, Mr. Turner and Mr. MacNaughton, and I wonder if perhaps the answers could be brought in either through them, or else we should have Mr. Paterson sworn in. As you wish.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman. So I will assume then that was the amount paid. And was that, Mr. Turner, based on the book value of assets and liability?

Mr. MacNaughton: Perhaps I can help with that answer. I do not know whether it had a relation to book value or not, but there were several appraisals made of the value of the shares of that company at the time, and I believe the appraisals were made, one by Price Waterhouse and one by Dominion Securities Ames. I do not know what relation book value has to value, because at the time the sale was made the management of Canada Permanent and the directors requested that appraisals be obtained in order to determine what the value was, and they were obtained.

Mr. Riis: So the values on which the purchase was made, then, would be based on existing market values, presumably as reflected by the appraisal reports.

Mr. MacNaughton: That is correct. And I think the values that were obtained in the appraisals, if my memory serves me correctly, were somewhat higher than the value at which the transaction took place.

Mr. Riis: Mr. Turner mentioned the problems with Canada Permanent, and again, noticing the provision for loan losses, it escalated from the year you purchased it and over the next number of years it has escalated substantially. To what extent were those loan losses a reflection of the assets acquired by Genstar and its affiliates through Canada Permanent?

Mr. MacNaughton: I think I answered that question in my comments, Mr. Chairman. I said there were no loan losses

[Traduction]

en 1855 jusqu'à 1981, date de notre acquisition, il aura donc fallu 125 ans à la Permanent pour amasser ses capitaux. Ces transactions ont donc permis à la Permanent d'obtenir des capitaux à un moment où ils en avaient besoin et où ils n'en auraient pas obtenu autrement.

Le vice-président: Monsieur Riis.

M. Riis: Merci, monsieur le président. Je voudrais poser quelques questions à notre témoin.

Messieurs MacNaughton et Turner, les 61,835 millions de dollars payés pour la *Genstar Securities Corporation* représentent-ils la différence entre les 359,7 millions de dollars d'actif et les 297,9 millions de passif?

M. Paterson: D'où viennent ces renseignements?

M. Riis: Du rapport annuel de la Canada Permanent.

Pouvez-vous nous confirmer que vous avez payé 61,8 millions de dollars pour la Genstar Securities?

M. Paterson: C'est effectivement ce qui a été payé pour les actions de la *Genstar Securities Corporation*.

Le vice-président: Nos deux témoins officiels sont MM. Turner et MacNaughton qui en principe doivent répondre aux questions, car M. Paterson n'est pas un des témoins officiels.

M. Riis: C'est donc le montant qui a été payé. Ce montant était-il calculé en fonction de la valeur comptable de l'actif et du passif?

M. MacNaughton: Je ne sais pas si ce montant a été calculé en fonction de la valeur comptable de la société. Ce qui est certain, c'est que les firmes *Price Waterhouse* et *Dominion Securities Ames* ont toutes deux fait des estimations de la valeur des actions de la société. Donc, au moment de la transaction, la direction et les administrateurs de la Canada Permanent ont fait estimer la valeur des actions de la société.

M. Riis: Donc le prix payé a été calculé en fonction du prix du marché qui a également servi à l'estimation.

M. MacNaughton: C'est exact. D'ailleurs, si je me souviens bien, la valeur estimée était légèrement supérieure au prix que nous avons payé.

M. Riis: M. Turner a fait allusion aux difficultés de la Canada Permanent. Or, je constate que les provisions pour pertes sur prêts ont augmenté très sensiblement depuis que vous avez racheté la société. Dans quelle mesure les pertes sur prêts correspondent-elles aux actifs de la Canada Permanent acquis par la Genstar?

M. MacNaughton: Je vous ai déjà dit que le rachat des actifs n'a donné lieu à aucune perte sur prêts. Il avait d'ailleurs

[Text]

from any assets that were purchased from Genstar, and also we agreed that if there were any loans in default we would repurchase them.

Mr. Riis: Fine. The point you made at the outset, when you indicated that you purchased Canada Permanent for a cost of \$288 million and the funds were borrowed from a syndicate of banks, presumably the cost of that borrowing would be a tax deduction as simply the cost of doing business in this case.

Mr. MacNaughton: I believe that is correct.

Mr. Riis: Each of you two fellows, as reported in the press, stands to make \$40 million on this transaction. Is this true? If it is, is it the reflection of some incentive plan or some shares that you hold or does it really matter?

Mr. R. Turner: It is nowhere near true. It is completely fanciful.

• 2045

Mr. Riis: So you are not planning to make \$40 million each, as reported in the press?

Mr. MacNaughton: That is correct.

Mr. R. Turner: Definitely not. We have issued a letter to a number of the business editors across the country because we feel it was clearly not a responsible statement, and any careful viewer of the proxy material, etc., could come nowhere near that number. In addition, a number of the shares Mr. MacNaughton and I had were privately purchased, had nothing to do with any incentive plans whatsoever, and we feel it has been very irresponsibly reported.

Mr. Riis: During the discussions of the various purchases that had been made, and noticing again in the early document passed out that:

Canada Permanent Mortgage Corporation and its affiliates purchased investment properties and loans from Genstar Corporation and its affiliates in the following amounts

And it went on to list the amounts. In other words, it seems that a lot of transactions took place under the umbrella of Genstar.

Since tax planning has not been mentioned here tonight so far as a motivation for all these transactions, to what extent does tax planning or the movement from the losses of one group or perhaps the purchase of one group into another assist you in tax planning and avoiding paying taxes that you would if you had not made those transactions?

Mr. MacNaughton: I think I could comment briefly on that. As far as taxes in Canada are concerned, I believe there was very little tax planning because each of these units was a self-sustained tax-paying organization. Canada Permanent paid its own taxes and Genstar paid its taxes. I do not recall any tax planning that was involved in connection with the sale of assets to Canada Permanent.

Mr. Riis: So when we look at all these transactions, then, Mr. MacNaughton, you are saying they were all done for good

[Translation]

été convenu que nous rachèterions toutes les mauvaises créances éventuelles.

M. Riis: D'accord. Vous avez donc racheté la Canada Permanent pour 288 millions de dollars, que vous avez emprunté auprès d'un consortium de banques; le loyer de cet argent vous a sans doute valu une déduction fiscale.

M. MacNaughton: C'est exact.

M. Riis: D'après des articles parus dans la presse, vous devriez chacun réaliser 40 millions de dollars de bénéfices sur cette transaction. Est-ce bien exact? Dans l'affirmative, est-ce parce que vous détenez un bloc d'actions ou quoi?

M. R. Turner: Ce sont des chiffres tout à fait fantaisistes.

M. Riis: Vous ne comptez donc pas réaliser chacun un bénéfice de 40 millions?

M. MacNaughton: Pas le moins du monde.

M. R. Turner: Certainement pas. Nous avons d'ailleurs adressé une lettre à ce sujet aux responsables des rubriques financières des principaux journaux du pays car cette affirmation ne correspond absolument pas à la réalité. D'ailleurs, les actions détenues par M. MacNaughton et moi-même avaient été achetées à titre privé et n'avaient strictement rien à voir avec un plan de stimulation quelconque. Ces articles ne correspondent donc nullement à la réalité.

M. Riis: Permettez-moi de vous citer un extrait d'un document qui nous a été remis:

La Canada Permanent Mortgage Corporation et ses filiales ont acheté des immeubles de rapport et des créances à la Genstar Corporation et à ses filiales pour les montants suivants.

Les montants sont ensuite énumérés. Donc, toute une série de transactions auraient été effectuées dans le cadre de celle de la Genstar.

Il n'a pas été question ce soir de raisons fiscales qui auraient pu éventuellement justifier ces transactions. Je voudrais néanmoins savoir dans quelle mesure ces transactions vous aurait permis de réduire le montant d'impôt que vous deviez au fisc.

M. MacNaughton: Du point de vue fiscal, on ne pouvait pas faire grand-chose vu que chacune de ces sociétés étaient entièrement distinctes et devaient donc verser les impôts à titre individuel. La Canada Permanent et la Genstar payaient donc toutes deux leurs impôts à titre individuel. Je ne me souviens pas qu'il ait été question de facteurs fiscaux au moment de cet achat.

M. Riis: Vous voulez donc dire que cette série de transactions a été effectuées uniquement pour des raisons commerciales à l'exclusion de toutes raisons fiscales.

[Texte]

sound business reasons, not as a result of tax planning purposes?

Mr. MacNaughton: That is correct.

Mr. Riis: Good.

The Vice-Chairman: Mr. Attewell.

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman.

In the offer to purchase dated July 6, 1981, it is mentioned on page 15 that you had arranged for up to \$350 million in two lines of credit, one Canadian and one U.S. Could you share with the committee what peak amount you drew down? Was that close to that \$288 million in total?

Mr. MacNaughton: Yes. I understand that was what we drew down.

Mr. Attewell: That is on a floating rate basis. What was the peak interest rate you hit?

Mr. MacNaughton: During the period of high interest rates, I presume we had some loans where we were paying virtually the top of the market rates.

Mr. Attewell: On an annualized basis, what would we be talking about there, \$40 million or something in interest?

Mr. MacNaughton: Yes, it is possible it was up in that area.

Mr. Attewell: Canada Permanent, as you mentioned, had some rougher years, but in 1982 the after-tax return was \$12 million. On an accounting basis, since you were going to acquire 100% on a consolidated basis, to me it does not matter whether Genstar or Canada Permanent owns the asset in terms of an earnings contribution, but it does matter who has the debt. It would seem to a few of us here that, under that extreme pressure of loans of well over \$200 million, under pressure of interest rates of anywhere from \$30 million to \$40 million, as you mentioned, you had to be in a hurry to get that loan down. Could you share with this committee how rapidly that loan came down during 1982 and 1983? I assume it still is not outstanding today.

Mr. MacNaughton: I think Genstar had a lot of loans. Those were not the only loans we had on our books, and of course, during this period . . .

Mr. Attewell: Excuse me, Mr. Chairman. You went to market and for a specific transaction made specific arrangements for that transaction. So yes, you have lots of other loans. But, Mr. Chairman, through you, I would ask the witness to address the pay-down of the money for the acquisition of Canada Permanent.

Mr. MacNaughton: I will have to consult with our financial people to find out exactly how the funds flowed to repay that loan, but we can do that.

• 2050

I am advised that although a loan was specifically made for this acquisition, there was no pledge of shares for the loan, and there was no specific repayment schedule. Consequently, it really became part of our total debt, and we cannot distinguish

[Traduction]

M. MacNaughton: C'est exact.

M. Riis: Parfait.

Le vice-président: Monsieur Attewell.

M. Attewell: Merci monsieur le président.

L'offre d'achat datée du 6 juillet 1981, dont il est question à la page 15, indique que vous aviez obtenu deux lignes de crédit pour un montant total de 350 millions de dollars, une ligne de crédit canadienne et une ligne américaine. Avec ces deux lignes de crédit, vous auriez donc touché un maximum de 288 millions?

M. MacNaughton: C'est exact.

M. Attewell: Le taux d'intérêt étant flottant, quel était le taux maximum que vous avez dû payer.

M. MacNaughton: S'agissant d'une période où les taux d'intérêt étaient très élevés, je présume que pour certains de ces prêts nous avons dû payer l'intérêt maximum.

M. Attewell: Vous aurez donc eu à verser quelque 40 millions de dollars d'intérêt en un an?

M. MacNaughton: C'est tout à fait possible.

M. Attewell: Malgré les années difficiles, la *Canada Permanent* a enregistré 12 millions de dollars de bénéfices après impôt en 1982. Puisque vous avez acquis la totalité des actions, peu importe si les actifs appartiennent en fait à la *Genstar* ou à la *Canada Permanent*, ce qui compte c'est qui détient le passif. Or avec un prêt de plus de 200 millions de dollars et des intérêts pouvant atteindre 30 ou 40 millions, vous aviez certainement intérêt à essayer de réduire vos emprunts. Dans quelle mesure avez-vous réussi à réduire vos emprunts au cours de 1982 et 1983? Je présume que cette dette a maintenant été liquidée.

M. MacNaughton: La *Genstar* avait un tas de prêts à l'époque, et elle n'était pas la seule.

M. Attewell: Pardon, mais vous avez obtenu des lignes de crédit justement pour ces transactions, même si par ailleurs vous aviez toutes sortes d'autres emprunts. Je voudrais donc que vous nous expliquiez les modalités de paiement pour l'acquisition de la *Canada Permanent*.

M. MacNaughton: Je vais devoir demander à nos experts financiers pour savoir au juste comment cet emprunt a été remboursé.

On me signale que bien que nous ayons pris un emprunt en vue de cette transaction, nous n'avons pas offert d'actions à titre de garantie et un calendrier de remboursement n'avait pas été établi. Cet emprunt fait donc partie de l'ensemble de notre

[Text]

any particular payments against that loan from repayments against other loans.

Mr. Attewell: I guess this is one of the risks of non-financial owning financial corporations, if I may say so. But it really has all the earmarks of . . . you ended up using depositors' money to take over a financial corporation, and your loan was paid down substantially within perhaps as early as a year.

Mr. MacNaughton: Well, I would not characterize it that way at all. I would characterize it as normal business transactions. In one case, Canada Permanent said they wished to get into the businesses of mortgage lending in the United States, and at the time we bought Canada Permanent, it was apparent to them that we had such a business. It seemed to us to be a very logical thing for them to be involved in the administering of our financial service operations in the United States.

I think if you will read the first part of our remarks that we intended to get into the record, you would find that there is considerable explanation about our strategy and philosophy. A lot of the questions you are putting to us would have been better discussed and answered by our having been able to review this with you, because most of those questions are really addressed here, we think, very adequately. So we hope this will get into the record and you will see those answers there.

Our strategy was very simple. We were in the financial services business before we bought Canada Permanent. Canada Permanent was, however, the most significant financial service company that we owned at the time we bought it. It seemed very logical to us to group various financial services companies that we had under Canada Permanent, where the management was. So what we did is we discussed it with them when we knew they were interested in looking at the Genstar securities, Genstar mortgage type of operation, and it was agreed that this would be the logical place for it to be.

You must remember, they were also in need of capital at that stage of the game. So not only did we provide the company they were looking at, but we provided them with capital and yes, in exchange, we got paid for it.

Mr. Attewell: Just a few minutes ago I think it was said that this Sutter Hill development . . . as if that helped the capital base. I do not understand how a sale of a property would help the capital base.

Mr. MacNaughton: The way that happens is that when we sold the property for \$72 million, \$25 million of the purchase price was received in shares of Canada Permanent, which increased their capital by \$25 million. At that time that was a very significant part of their capital. It was something over 10%.

Mr. Attewell: When you offered \$31 a share, what was the goodwill per share and how much in total? In other words, what was the book value of common shares at that time?

Mr. MacNaughton: There was somewhat under \$100 million of goodwill.

[Translation]

passif et nous ne pourrions pas vous dire combien a été remboursé au titre de cet emprunt à l'exclusion de tout autre.

M. Attewell: C'est ce qui arrive lorsqu'une société non financière prend en main une société financière. En fait, vous avez utilisé l'argent des déposants pour racheter cette société financière, ce qui vous a permis de rembourser une bonne partie de votre emprunt en un an seulement.

M. MacNaughton: À mon avis, il s'agit d'une opération commerciale pure et simple. D'une part, la *Canada Permanent* avait exprimé le désir de se lancer dans les prêts hypothécaires aux États-Unis. Or, lorsque nous avons racheté la *Canada Permanent*, il se faisait que nous étions justement introduits sur le marché hypothécaire américain. Il était donc parfaitement logique qu'ils participent à nos opérations hypothécaires aux États-Unis.

Dans l'exposé que nous avons l'intention de vous faire, nous expliquons justement notre stratégie commerciale. D'ailleurs les réponses à la plupart des questions que vous nous avez posées figurent dans notre exposé. Nous espérons donc que cet exposé figurera dans votre compte rendu de façon à ce que vous puissiez le consulter pour y trouver les réponses à vos questions.

Notre stratégie est fort simple. Nous avons déjà certaines activités financières avant de racheter la *Canada Permanent*, même si cette dernière devenait sans aucun doute la société financière la plus importante de toutes celles que nous possédions. C'était donc parfaitement logique pour nous de regrouper nos divers services financiers sous la houlette de la *Canada Permanent*. Sachant que la *Canada Permanent* cherchait à se lancer justement sur le marché hypothécaire, marché dans lequel la *Genstar* avait déjà ses entrées, nous en avons discuté avec eux et il a été convenu que ce serait la meilleure façon de procéder.

Il ne faut pas oublier en effet qu'ils avaient besoin de capitaux à cette époque. Nous leur avons donc en même temps offert les capitaux nécessaires ainsi que l'entreprise hypothécaire qu'ils voulaient s'adjoindre, ce pour quoi nous avons bien entendu été payés.

M. Attewell: Vous disiez tantôt que la vente de *Sutter Hill* vous a valu un apport de capitaux. Or, je ne vois pas comment la vente d'une propriété pourrait se traduire par un apport de capitaux.

M. MacNaughton: Lorsque cette propriété a été vendue pour 72 millions de dollars, des actions de la *Canada Permanent* pour un montant de 25 millions de dollars ont été transférées au titre de cette vente, ce qui correspond à un apport de capitaux de 25 millions de dollars. À l'époque, cela représentait plus de 10 p. 100 de leurs capitaux.

M. Attewell: Au moment où vous avez offert de payer 31\$ par action, quelle était la valeur comptable des actions ordinaires?

M. MacNaughton: La valeur de l'achalandage était d'un peu moins de 100 millions de dollars.

[Texte]

Mr. Attewell: What accounting decision did you make as far as ... how many years did you pick to write that \$100 million off? The maximum, as you know, is 40 years. What did you choose?

Mr. MacNaughton: We chose a period of years to write different parts of it off, so it was a very complicated write-off. But we can give you some of the numbers. The average was 25 years.

Mr. Attewell: Were you taking more at the front end, or less?

Mr. MacNaughton: We took more at the front end.

Mr. Attewell: Can you just explain a bit further? An average would be \$4 million a year. What did you start off with?

Mr. MacNaughton: There is a long, complicated explanation of this. I believe in the notes to Genstar's financial statements ... and perhaps I could read it for you: Reported net income of Canada Permanent Mortgage Corporation is adjusted to the equity method to amortize the purchase price allocation over a term to maturity of financial assets and liabilities, which in most cases occurs by December 31, 1986, and over the estimated remaining useful lives of 4 to 40 years for depreciable portions of properties and equipment. For intangible assets, the periods and methods of amortization range from 10 year declining balance to 4 years straight line, with an average charge approximating at 25 years straight line amortization of total intangible assets.

• 2055

Mr. Attewell: Do you know what you charged in the first full year, which would be year 1982, I guess?

Mr. Paterson: We bought it in 1981, so the first year would be 1981.

Mr. MacNaughton: I am afraid we do not have the information here. Certainly we could supply it.

Mr. Attewell: Mr. Chairman, that is all for now. Thank you.

The Vice-Chairman: Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman.

I would like to try to clarify some of what we have heard already. Mr. MacNaughton has said that Canada Permanent was not doing very well when Genstar bought it. Nevertheless, soon afterward Canada Permanent acquired Genstar Securities Corporation, a U.S. corporation, from Genstar for a total of \$61.8 million. Also soon afterward, Canada Permanent bought investment properties and loans totalling \$97.9 million from Genstar and its affiliates.

Then between 1981 and 1983, the provision for loan losses at Canada Permanent goes from \$1.1 million in 1981 to \$7.5 million in 1982 and \$32.8 million in 1983. Now, Mr. MacNaughton said that this is not attributable to any assets acquired from Genstar and its affiliates. How would you explain it then?

[Traduction]

M. Attewell: Sur combien d'années avez-vous décidé d'amortir ces 100 millions de dollars, le maximum autorisé étant de 40 ans?

M. MacNaughton: Les modalités d'amortissement retenues étaient très complexes mais en moyenne la durée prévue est de 25 ans.

M. Attewell: Vous alliez amortir davantage au début qu'à la fin.

M. MacNaughton: Oui.

M. Attewell: En moyenne, cela ferait 4 millions de dollars par an. Vous avez commencé par combien?

M. MacNaughton: Il nous faudrait beaucoup de temps pour vous expliquer la chose. Si vous le permettez, je vais vous lire un extrait des notes qui accompagnent l'état financier de Genstar. Le revenu net de la *Canada Permanent Mortgage Corporation* est ajusté selon la comptabilisation de la valeur de consolidation pour amortir le prix d'achat jusqu'à l'échéance de l'actif et du passif, ce qui dans la plupart des cas tombera le 31 décembre 1986, et sur la durée utile restante de 4 à 40 ans pour l'amortissement des propriétés et de l'équipement. Pour l'avoir intangible, les formules adoptées vont de l'amortissement dégressif de dix ans à l'amortissement linéaire de 4 ans, la moyenne étant un amortissement linéaire de 25 ans du montant global de l'actif intangible.

M. Attewell: Qu'est-ce que vous avez compté en 1982 qui était la première année?

M. Paterson: La première année était 1981, année où nous avons acheté la société.

M. MacNaughton: Nous n'avons pas ces renseignements sur nous mais nous pourrions vous les faire parvenir.

M. Attewell: C'est tout pour le moment.

Le vice-président: Madame Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président.

M. MacNaughton a expliqué que la *Canada Permanent* ne marchait pas très bien au moment où elle a été rachetée par Genstar. Néanmoins peu de temps après, la *Canada Permanent* a racheté à Genstar la *Genstar Securities Corporation*, firme américaine, pour un montant de 61,8 millions de dollars. Plus ou moins à cette même époque, la *Canada Permanent* a acheté à la Genstar et à ses filiales des immeubles de rapport et des créances pour une valeur totale de 97,9 millions de dollars.

Entre 1981 et 1983, les provisions pour pertes sur prêts de la *Canada Permanent* sont passées de 1,1 million en 1981 à 7,5 millions en 1982 pour atteindre 32,8 millions en 1983. D'après M. MacNaughton, ceci ne serait pas dû aux achats effectués auprès de Genstar et de ses filiales. Alors, à quoi?

[Text]

Mr. MacNaughton: That is correct, Mr. Chairman. There were no losses attributable to any mortgages that were purchased from Genstar. My recollection is that there were several reasons for these loan losses. Two in particular. One was that during the recession of 1982, as everyone knows, the Alberta economy got into a great deal of difficulty and there were significant loan loss provisions made for mortgages on loans on properties in Alberta, which Canada Permanent had made in the normal course of their business.

In addition, Canada Permanent had a special situation in Montreal where loans had been made in an improper way. A gentleman in Montreal had made certain unauthorized loans, and there was a significant loss recorded in that year as a result of those loans.

Miss Nicholson: Thank you. Also in 1982, Canada Permanent borrowed \$146.1 million from Genstar affiliates. I do not want to suggest things, but would you comment on this suggestion which is in fact simply drawn out of the 1982 annual report. It looks as though the \$146.1 million borrowing might have been used for a \$73 million payment in connection with the transaction when Canada Permanent bought properties and loans totalling \$97 million from Genstar and its affiliates, because \$73 million of that was in cash.

• 2100

Perhaps I will put that as a first question. Was \$73 million of that \$146.1 million borrowing the cash payment in respect of the transaction, the total \$97.9 million?

Mr. MacNaughton: No, I believe that is not correct. These amounts which are shown as due to affiliates were amounts of loans that were on the books of Genstar Securities at the time Genstar Securities was purchased by Canada Permanent Mortgage.

Miss Nicholson: Let me ask you a simple question. Since Genstar was at the head of the pyramid, what was the point of all of this moving around of money? Who benefited?

Mr. MacNaughton: Now we can read our speech!

Miss Nicholson: I hope the witnesses are not thinking this is a joke, Mr. Chairman.

Mr. MacNaughton: No, this is . . .

Miss Nicholson: And I hope that it will not be necessary to remind them again they are on oath.

Mr. MacNaughton: I would like to suggest, Mr. Chairman, that we go to great lengths at the beginning of our comments to outline the rationale for all of these transactions.

As I said earlier, we were in the financial services business at the time we purchased Canada Permanent and when we purchased Canada Permanent one of the things that was discussed, at the suggestion of Canada Permanent, was they were interested in getting into the United States, into the mortgage business. Genstar Securities was a mortgage-generator and lender in the United States and it seemed logical

[Translation]

M. MacNaughton: C'est tout à fait exact, monsieur le président. Aucune des hypothèques achetées à Genstar ne s'est soldée par des pertes. Les pertes sur prêts sont attribuables entre autres à la récession que nous avons connue en 1982 et qui a provoqué de graves difficultés en Alberta. Ceci c'est traduit par d'importantes provisions pour pertes sur prêts pour des prêts hypothécaires consentis par la *Canada Permanent* dans cette province.

En outre, la *Canada Permanent* a essuyé au cours de cette même année des pertes importantes en raison de prêts effectués de façon irrégulière à Montréal.

Mme Nicholson: Toujours en 1982, la *Canada Permanent* a emprunté 146,1 millions de dollars auprès des filiales de la *Genstar*. Or, d'après le rapport annuel pour 1982, il semblerait que cet emprunt de 146,1 millions de dollars ait été utilisé pour payer 73 millions de dollars au comptant sur les 97 millions de dollars d'immeubles et de créances achetées par la *Canada Permanent* à la *Genstar* et à ses filiales.

Ma première question est donc la suivante: sur ces 146.1 millions de dollars d'emprunt, en avez-vous versé 73 millions à valoir sur cette transaction d'une valeur de 97,9 millions de dollars?

M. MacNaughton: Non, ce n'est pas exact. Ces montants correspondant aux créances figuraient dans les livres comptables de la *Genstar Securities* au moment où cette dernière a été rachetée par la *Canada Permanent Mortgage*.

Mme Nicholson: Je voudrais vous poser une question fort simple: puisque Genstar se trouvait au sommet de cette pyramide, à quoi ont bien pu servir toutes ces opérations et qui en a profité?

M. MacNaughton: C'est maintenant que nous devons vous donner lecture de notre exposé.

Mme Nicholson: J'espère que les témoins ne prennent pas les choses à la légère.

M. MacNaughton: Pas le moins du monde.

Mme Nicholson: Je présume qu'il est inutile de leur rappeler qu'ils sont en train de déposer sous serment.

M. MacNaughton: Je voulais simplement vous faire remarquer que nous avons justement expliqué en détail dans notre mémoire les raisons de toutes ces transactions.

Au moment où nous avons racheté la *Canada Permanent*, nous nous étions déjà lancés dans le secteur financier. Or, lors des négociations, la *Canada Permanent* faisait valoir qu'elle voudrait avoir accès au marché hypothécaire américain. Or, comme la *Genstar Securities* travaillait justement dans ce secteur aux États-Unis, il nous a paru tout à fait logique que la *Genstar Securities* se charge de nos opérations financières aux

[Texte]

for them to take on the responsibilities of handling our financial services operations in the United States under that management team. So the arrangements were made and the deal was made as we have outlined at this hearing.

In addition, we talked about the real estate transactions. As you know, Canada Permanent, as we said, was in the real estate business, and with the types of transactions we were doing, where we were owning income properties and they owned income properties, it seemed logical to concentrate them under one management group in one place. Canada Permanent had the management team and the assets were then concentrated in that area.

Subsequent to that, as you may know, we formed Genstar Financial Corporation, which in effect is a financial holding company where all the assets of Genstar's financial operations are currently lodged.

So there was a business rationale for all of these transactions and that was the rationale that Genstar pursued.

Miss Nicholson: No more questions at this time, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: At the time you sold Genstar Securities Corporation there appears to be an outstanding loan by Genstar to Genstar Securities of some \$30 million. Is that correct?

Mr. MacNaughton: That is correct.

Mr. McCrossan: So the net effect is that Canada Permanent paid Genstar \$62 million for a corporation the principal asset of which was a debt of Genstar to that corporation. Is that correct?

Mr. MacNaughton: That I do not believe is correct.

Mr. McCrossan: If the price of the corporation was \$61.8 million and you owed \$30.8 million to that corporation, unless I am missing something—and I would be happy to have it understood—that seems to be half the worth of the corporation.

Mr. MacNaughton: I would like to respond that the total assets of Genstar Securities Corporation at the end of 1982 were \$283 million so there were a lot of other assets involved in Genstar Securities Corporation. One of the assets was the one that was referred to.

Mr. McCrossan: No, I understand that completely. I understand it was shown in your accounts that the total assets... actually, I have slightly different numbers: \$359.7 million and liabilities of \$297.7 million, for a net worth of \$61.8 million. In effect, the loan due from Genstar to Genstar Securities represented half of the net worth of the company. In effect, Canada Permanent Mortgage Corporation paid \$61 million in cash for a company whose principal asset, when you get down to net worth, was a loan from Genstar to that company.

[Traduction]

États-Unis. C'est donc ainsi que les choses se sont passées, comme nous vous l'avons expliqué.

Il a également été question des opérations immobilières. La *Canada Permanent* s'occupait déjà d'opérations immobilières et comme nos deux sociétés avaient l'une et l'autre toute une série d'immeubles de rapport, il semblait tout à fait logique que ce soit la *Canada Permanent* qui assume la gestion de ces transactions, puisque c'est elle qui avait le personnel qualifié.

Ce n'est que par la suite que nous avons fondé la *Genstar Financial Corporation* qui est un holding qui contrôle la totalité des opérations financières de la *Genstar*.

Donc, toutes ces transactions ont été effectuées pour des raisons purement commerciales.

Mme Nicholson: C'est tout pour le moment, monsieur le président.

Le vice-président: Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Au moment où vous avez vendu la *Genstar Securities Corporation*, la *Genstar* devait 30 millions de dollars à la *Genstar Securities*, n'est-ce pas?

M. MacNaughton: C'est exact.

M. McCrossan: Ce qui revient à dire que la *Canada Permanent* a versé 62 millions de dollars à *Genstar* pour une société dont l'actif correspond essentiellement aux créances de cette société sur *Genstar*.

M. MacNaughton: Ce n'est pas exact.

M. McCrossan: Puisque vous avez payé 61,8 millions de dollars pour le rachat de cette société alors que vous deviez 30,8 millions de dollars à cette même société, cela représente il me semble la moitié de la valeur de ladite société.

M. MacNaughton: À la fin de 1982, la totalité des actifs de la *Genstar Securities Corporation* s'élevait à 283 millions de dollars; donc, cette créance ne représentait qu'un poste de l'actif parmi d'autres.

M. McCrossan: Cela, c'est tout à fait clair. Mes chiffres divergent légèrement des vôtres: le montant total des actifs s'élèverait à 359,7 millions de dollars contre un passif de 297,7 millions de dollars, soit un actif net de 61,8 millions de dollars. En effet, là les emprunts de Genstar à *Genstar Securities* représentaient la moitié de la valeur nette de la société. La *Canada Permanent Mortgage Corporation* a payé 61 millions de dollars comptant pour une société dont l'actif principal, réduit à sa valeur nette, représentait un emprunt de Genstar à cette société.

[Text]

[Translation]

• 2105

Mr. MacNaughton: I understand those loans were on the books because of loans we made for some of our developments in the United States—because we had owned this company for some time prior to its being owned by Canada Permanent Mortgage Corporation—but I also understand that the loan was run down over the next couple of years. So it was repaid over the next couple of years.

Mr. McCrossan: I will accept that. You are accepting my assertion, and . . .

Mr. MacNaughton: Yes. You are right. There was a loan of \$30 million . . . The difference between the numbers you have and I have . . . I am looking at U.S. dollars and you are talking about Canadian dollars.

Mr. McCrossan: Right.

Secondly, you outlined in your brief only one transaction, which you characterize as not being a related-party transaction but one which took place in a back-to-back manner, where the transactions were completed in a very short period of time—you have indicated on the same day. Now, that is the only such transaction you have mentioned, I believe, in your brief. I have had a chance to scan through it.

Were there other similar transactions that took place involving a third party, and involving Genstar and its affiliates on one side and Canada Permanent Mortgage Corporation, or any of its affiliates and subsidiaries, on the other?

Mr. MacNaughton: Not that I am aware of, Mr. Chairman.

Mr. McCrossan: So that is the sole transaction?

Mr. MacNaughton: That is the only one of that nature I am aware of.

Mr. McCrossan: You indicated in your testimony that in some situation you took your payment in terms of redeemed preferred shares, I believe, for some third-party mortgages. Is my memory serving me correctly? It was oral testimony rather than written testimony.

Mr. MacNaughton: I do not believe that is correct.

Mr. McCrossan: Then, I do not have the correct information. Thank you.

The Vice-Chairman: Mr. Minaker.

Mr. Minaker: Thank you, Mr. Chairman. I would like to change the subject slightly, Mr. Chairman.

In your brief, on page 18, you have indicated that Canada Permanent Mortgage Corporation became involved in providing mortgages for a third party. Did this commence in 1981, after you purchased Canada Permanent Mortgage Corporation?

Mr. MacNaughton: Canada Permanent Mortgage Corporation, of course, have been in the business of purchasing mortgages for many, many years. Whether this was the first time they purchased mortgages from us, I would doubt that it was. I cannot tell you what mortgages they purchased from Genstar prior to the year 1981. But obviously, once we were

M. MacNaughton: Ces emprunts avaient été faits pour financer certaines de nos entreprises aux États-Unis—nous possédions cette société bien avant leur achat par *Canada Permanent Mortgage Corporation*. Je crois comprendre cependant que cet emprunt avait été complètement remboursé au cours des deux années suivantes.

M. McCrossan: Je veux bien l'accepter, car vous acceptez mes prémisses et . . .

M. MacNaughton: Vous avez raison. Il y a bien eu un emprunt de 30 millions de dollars . . . La différence entre les chiffres que vous avez et les miens provient du fait que j'ai les chiffres en dollars américains et vous en dollars canadiens.

M. McCrossan: Oui.

Deuxièmement, vous ne nous parlez dans votre mémoire que d'une seule transaction, que vous définissez comme une opération qui n'a pas été passée entre parties apparentées. Vous dites que cette opération a été faite très rapidement—vous parlez du jour même. Il s'agit là de la seule transaction de ce genre que vous mentionnez dans votre mémoire, si je ne me trompe, et j'ai eu la possibilité de passer celui-ci en revue.

Y a-t-il d'autres transactions de ce genre qui ont eu lieu et qui impliquaient une tierce partie entre Genstar et ses associés d'une part et la *Canada Permanent Mortgage Corporation* ou un de ses associés ou filiales de l'autre?

M. MacNaughton: Pas que je sache, monsieur le président.

M. McCrossan: Ce sera par conséquent la seule transaction?

M. MacNaughton: La seule de cette nature dont je sois au courant.

M. McCrossan: Vous avez témoigné du fait que dans certains cas vous étiez prêt à racheter des actions privilégiées et à considérer cela comme remboursement d'hypothèques de tierces parties. Est-ce bien exact? Il s'agit de votre témoignage oral et non écrit.

M. MacNaughton: Je ne le crois pas exact.

M. McCrossan: Alors je n'ai pas les bons renseignements. Je vous remercie.

Le vice-président: Monsieur Minaker.

M. Minaker: Merci, monsieur le président. J'aimerais passer à un sujet quelque peu différent.

À la page 19 de votre mémoire, vous indiquez que la *Canada Permanent Mortgage Corporation* a fourni des hypothèques à une tierce partie. Avant 1981 ou après que vous avez racheté Permanent?

M. MacNaughton: La *Canada Permanent Mortgage Corporation* a l'habitude depuis de nombreuses années d'acheter des hypothèques. Je doute par conséquent que cela ait été la première fois que cette société en a acheté à Genstar. Cependant je ne puis vous dire de quelles hypothèques de Genstar la Permanent s'est portée acquéreur avant 1981.

[Texte]

the owners of Canada Permanent Mortgage Corporation, we felt it was beneficial to them to present them with a list of the mortgages that we had developed through third parties, and, in effect, to let them choose the ones they felt they would like to have.

Mr. Minaker: Perhaps I can get a further explanation of that, Mr. Chairman. What you are saying is that once you owned Canada Permanent Mortgage Corporation you—

First of all, does Genstar have their own sales force on these land developments? In other words, do you have your own real estate people who sell the land and the houses, or how do you work this?

Mr. R. Turner: Yes, we have a real estate organization that would sell land to builders and then we also had operations where we were building houses ourselves.

Mr. Minaker: As I understand it, Mr. MacNaughton is saying that, when either a builder came to you to buy the land or a private owner came to buy the completed house, you would give that information to Canada Permanent Mortgage Corporation.

Mr. R. Turner: In many cases, we would sell land to a builder—serviced land. Then we would in effect register a first mortgage take-back for that sale, in part. Then he would go ahead and build on that and get his permanent financing, and at that time he would pay down the mortgage he had on the land.

• 2110

What would happen is that these packages, these mortgages, would be presented to the Permanent, and they would go through them and select those they wanted. In other words, we gave them first opportunity before we sold them to others.

Mr. Minaker: Would you consider that was peeking over the Chinese wall?

Mr. R. Turner: We were not really looking over the wall. We were taking packages of mortgages that we sell, and we were selling previously to the Permanent and to others, and we presented to the Permanent these mortgages to see if they were interested in them. They would go through them and select those mortgages which suited them. The balance which they did not take we would present to others and sell.

Mr. Minaker: Was there any incentive or were there any finder's fees or commissions that were given to either the Genstar employees or Genstar for providing this information or providing these mortgages to Canada Permanent?

Mr. R. Turner: Certainly none that I am aware of. As far as I would be aware, this was a normal transaction, and we were merely trying to give the Permanent the first opportunity at these mortgages before we dealt with others.

Mr. Minaker: So the mortgage would be on the land. In these land developments, does Genstar continue to own the land for 99 years and the owner leases the land, or who would

[Traduction]

Après notre rachat de cette société, nous avons pensé qu'il serait à l'avantage de celle-ci d'être au courant de toutes les hypothèques conclues par l'intermédiaire de tierces parties et de choisir parmi celles-ci celles dont elle préférerait se porter acquéreur.

M. Minaker: J'aimerais d'autres détails, monsieur le président. Ce que vous dites, c'est que votre société, une fois propriétaire de la *Canada Permanent Mortgage Corporation*...

J'aimerais auparavant cependant savoir si vous avez votre propre personnel immobilier qui achète les terrains et les maisons?

M. R. Turner: Nous avons une organisation immobilière qui vend les terrains aux constructeurs. De plus, nous avons également une entreprise de construction domiciliaire.

M. Minaker: D'après ce que dit M. MacNaughton, quand un constructeur voulait vous acheter du terrain ou un particulier une maison, vous transfériez les renseignements à la *Canada Permanent Mortgage Corporation*.

M. R. Turner: Dans de nombreux cas, nous vendions du terrain viabilisé à des constructeurs. Ensuite, nous enregistrons une reprise de première hypothèque pour cette vente, du moins en partie. Le constructeur obtiendrait son financement permanent et rembourserait l'hypothèque sur le terrain.

En fait, nous présentons la liste des différentes hypothèques à la Permanent qui choisit parmi celles-ci celles dont elle veut se porter acquéreur. En d'autres termes, nous donnons à cette société le premier choix par rapport aux autres institutions hypothécaires.

M. Minaker: Et ne croyez-vous pas que c'est là offrir un avantage injuste à cette compagnie?

M. R. Turner: Pas vraiment. Nous vendons ces hypothèques d'abord à la Permanent au cas où elle s'y intéresserait, et ensuite aux autres.

M. Minaker: Les employés de Genstar ou la Genstar elle-même se voyaient-ils offrir certaines compensations ou commissions par la Permanent à qui ils fournissaient ce genre de renseignements et de possibilités hypothécaires?

M. R. Turner: Pas que je sache. Il s'agit là d'une transaction normale, et nous donnions simplement à la Permanent le premier choix.

M. Minaker: Il s'agit d'hypothèques foncières. Dans ces activités d'aménagement immobilier, la Genstar signe-t-elle pour ainsi dire un bail de 99 ans ou le terrain appartient-il au

[Text]

the final owner, the citizen, have the mortgage with? Would they have it with Canada Permanent?

Mr. MacNaughton: Maybe I could answer the question. It could be with Canada Permanent; it could be with somebody else. These land mortgages were, generally speaking, repaid within one, two, or three years, and the person who bought the property which had a house on it, at the time they purchased the house would take out a mortgage with whomever they wished. It might have been Canada Permanent or it might have been somebody else.

Mr. Minaker: Would Canada Permanent notify these citizens that they presently had the mortgage on the property and encourage them to keep the mortgage? Was there a cost for them to change over the mortgage?

Mr. MacNaughton: I would doubt that would happen. But I would suspect that since our salesmen were aware that we were involved with Canada Permanent, they might have suggested that they do that. But the mortgages were on the land, and when the land was developed and when the builder of the house wanted to get a first mortgage on, he obviously had to discharge the mortgage that was already on the land. So the home owner was getting a house which was free of any mortgages, and he put his own mortgage on.

Mr. Minaker: Of all the mortgages that were placed on land in 1981 or 1982, what percentage would be with Canada Permanent?

Mr. MacNaughton: I have to pick a number out of the sky, but I would say that we probably developed \$300 million or \$400 million worth of mortgages in some of those years, and a relatively small proportion of the numbers were with Canada Permanent in that year: \$20 million.

Mr. R. Turner: In 1982 it \$9,970,000.

Mr. Minaker: What did it proceed to grow to?

Mr. R. Turner: In 1983 it was \$8,200,000. In 1984 it was \$20,185,000. In 1985 it was \$2,254,000. In 1986, which was the one Mr. Lahn referred to, he listed it as approximately \$32,000,000. Our number is \$31,971,000.

Mr. Minaker: These would be all primarily residential land mortgages?

Mr. R. Turner: Primarily, yes.

Mr. Minaker: So it hopped to \$31 million in 1986.

Mr. R. Turner: Yes.

Mr. Minaker: For the land you developed in 1986, what percentage would that represent?

Mr. R. Turner: It would be land that would have been developed in 1985. These were presented, I think Mr. Lahn

[Translation]

propriétaire de la maison? L'hypothèque est-elle contractée auprès de la Canada Permanent?

M. MacNaughton: Je pourrais peut-être répondre à cette question. Il est possible que l'hypothèque soit consentie par la Canada Permanent ou par une autre institution hypothécaire. De façon générale il s'agit d'hypothèques foncières remboursées en un, deux ou trois ans. Ainsi, la personne qui achète le terrain sur lequel se trouve la maison, contracte une hypothèque au moment de l'achat de celle-ci, auprès de la Canada Permanent ou de toutes autres institutions financières du genre.

M. Minaker: Est-ce que la Canada Permanent informe ces personnes du fait qu'elle détient une hypothèque sur la propriété et est-ce qu'elle les encourage à maintenir celle-ci? Le fait de changer de bailleur hypothécaire implique-t-il certains coûts pour le futur propriétaire?

M. MacNaughton: J'en doute fort, mais je suppose que puisque nos vendeurs connaissent notre situation par rapport à Canada Permanent, c'est précisément le genre de suggestion qu'ils auraient pu faire. De toute façon, les hypothèques s'appliquaient au terrain. Lorsque celui-ci était mis en valeur, lorsque le constructeur de la maison voulait obtenir une première hypothèque, il devait s'acquitter de l'hypothèque déjà existante sur le terrain. Par conséquent, le propriétaire de la maison achetait celle-ci sans lien hypothécaire et il devait obtenir sa propre hypothèque.

M. Minaker: Parmi toutes les hypothèques qui grevaient des terrains en 1981 ou 1982, quel pourcentage était détenu par la Canada Permanent?

M. MacNaughton: Je vous cite un chiffre au hasard, je pense que nous avons sans doute établi un chiffre d'affaires de 300 ou 400 millions de dollars d'hypothèques au cours de certaines de ces années et une proportion assez peu importante de ces hypothèques était assurée par Canada Permanent au cours de cette année. Il s'agit de 20 millions de dollars.

M. R. Turner: En 1982, il s'agissait de 9.970 millions de dollars.

M. Minaker: Et quels ont été les chiffres par la suite?

M. R. Turner: En 1983, il s'agissait de 8,200 millions, en 1984 de 20,185 millions, en 1985 de 2,254 millions. En 1986, le chiffre cité par M. Lahn était de 32 millions. Le nôtre est de 31,971 millions.

M. Minaker: Il s'agit dans tous ces cas surtout d'hypothèques sur terrains résidentiels?

M. Turner: Surtout.

M. Minaker: Ainsi donc le chiffre de 31 millions de dollars a été atteint en 1986.

M. R. Turner: Oui.

M. Minaker: En ce qui concerne les aménagements immobiliers que vous avez réalisés en 1986, quel pourcentage cela représenterait-il?

M. R. Turner: Il s'agit là de terrains qui auraient été aménagés en 1985. Les chiffres ont été présentés, comme l'a

[Texte]

said, at the beginning of 1986. I would only be guessing, but it would be probably a couple of hundred million dollars.

Mr. Riis: Gentlemen, much of what you have been describing tonight in terms of a variety of transactions . . . would you consider these transactions to be self-dealing within the Genstar family?

• 2115

Mr. MacNaughton: Again, in our comments we refer to them as related-party transactions. The expression "self-dealing" I do not like. I do not know exactly what it means. It seems to have a use that implies something might not be proper. We used the term "related-party transactions" in our comments, and we felt that some of them were related-party and some of them were not.

Mr. R. Turner: We felt—and I believe I may be correct—flowing from your committee, that self-dealing was where transactions were thought to threaten the ongoing solvency and viability of a financial institution. In our view, these related-party transactions were to help the financial institution.

Mr. Riis: Just for communication's sake, Mr. Turner, let us identify that the inter-affiliate transactions would be self-dealing, whether that it is a negative or positive term. It is not intended to be a pejorative term. Now under the new expanded Genstar family, these interactions presumably have been banned. Is that correct?

Mr. MacNaughton: With Canada Trust they have, yes.

Mr. Riis: Yes. Going back to the point you made on the sole transaction involving the Bank of Montreal, if this ban were to continue, using the route you used at that point, would this not be a way around the ban on what is called self-dealing, by bringing in a third partner?

Mr. MacNaughton: I do not believe it would because I do not believe they necessarily have to even match. The loans do not need to match each other. The Bank of Montreal is prepared to do business with Canada Trust and is prepared to make them loans that Canada Trust would like to accept. I do not see why that should have any relationship to an arrangement we have with the Bank of Montreal Leasing Corporation to lease equipment.

Mr. Riis: Maybe I will put it in a more theoretical mode, Mr. MacNaughton. If Canada Trust wants to do business with one of the Genstar affiliates and is banned from doing so under the terms of the recently signed agreement, but had an understanding where Canada Trust would do business with the Bank of Montreal, which in fact, in turn, then would do business with the affiliate, in a sense the connection is still there. Is this not the back-to-back way around the ban, then?

[Traduction]

dit M. Lahn si je ne me trompe, au début de 1986. Je suppose qu'il devait s'agir de 200 millions de dollars environ, mais c'est là un chiffre que je lance ni plus ni moins.

M. Riis: Messieurs, les différentes opérations que vous venez de décrire ce soir . . . estimez-vous qu'il s'agit là de transactions intéressées au sein de la famille Genstar?

M. MacNaughton: Nous parlons, dans notre exposé, d'opérations entre parties apparentées. Personnellement je n'aime pas l'expression «transaction intéressée». Je ne sais pas exactement ce que cela signifie et cela semble impliquer quelque chose de douteux. Nous avons par conséquent utilisé l'expression «opérations entre parties apparentées». Nous estimons que certaines de ces opérations sont vraiment entre parties apparentées, d'autres pas.

M. R. Turner: D'après les travaux du Comité, il semblerait que les transactions intéressées impliquent des opérations susceptibles de menacer la solvabilité ou la viabilité permanente d'une institution financière. À notre avis, ces transactions entre parties apparentées avaient pour but d'aider l'institution financière.

M. Riis: Pour permettre une meilleure communication, monsieur Turner, on pourrait dire que les transactions entre affiliés sont des transactions intéressées, que l'on considère cette expression comme étant négative ou positive. En fait, nous ne voulons pas attacher à cette expression une valeur péjorative. Je suppose qu'au sein de la famille Genstar agrandie, de telles opérations ont été interdites. Ais-je raison de le croire?

M. MacNaughton: De telles opérations ont été interdites avec Canada Trust.

M. Riis: Oui. Pour en revenir à l'argument que vous nous avez présenté sur la transaction unique impliquant la Banque de Montréal, si cette interdiction devait se poursuivre, le fait de s'y prendre comme vous vous y prenez ne serait-ce pas là une façon détournée, en impliquant un troisième associé, de contourner l'interdiction de procéder à une transaction intéressée?

M. MacNaughton: Je ne le crois pas, car je ne crois pas que les prêts et emprunts doivent correspondre. La Banque de Montréal est prête à faire affaire avec la Canada Trust, c'est-à-dire à leur consentir des prêts que la Canada Trust à son tour aimerait obtenir. Je ne vois pas ce que cela pourrait avoir comme rapport dans le cas de l'entente que nous avons avec la société de crédit-bail de la Banque de Montréal en vue de la location d'équipement.

M. Riis: Je devrais peut-être m'exprimer de façon plus hypothétique, monsieur MacNaughton. Si la Canada Trust veut faire affaire avec une des filiales de Genstar et ne peut le faire aux termes de l'entente signée récemment, mais s'il était possible à la suite d'une entente que la Canada Trust fasse affaire avec la Banque de Montréal qui à son tour ferait affaire avec un associé, cela permettrait de contourner son problème de façon détournée, n'est-ce pas?

[Text]

Mr. MacNaughton: I do not believe it is, because I think the one loan is with the bank and another loan is with a different company. There is a absolute wall between those two situations. There is no risk for Canada Trustco today to make such a situation. There is no Genstar risk. The risk is entirely with the loan they have made to the leasing company, guaranteed by the Bank of Montreal. So I would not view that as a way of getting around something you are describing.

Mr. Riis: So you would see that as just an acceptable transaction within the terms of the agreement.

Mr. MacNaughton: That is what I believe it is. I am not sure what Mr. Lahn believes. Perhaps you might ask him.

Mr. Riis: Yes. The present agreement would indicate that direct dealing between affiliates now will not be possible, pending legislation that will be brought in on ownership. Presumably that means firms will be asked to broaden the ownership of the financial institutions they control.

How do you feel about the view stated earlier by Mr. Lahn? If this is the only option, then is the expanded Genstar family prepared to support that?

Mr. MacNaughton: Let me say that the way I understand the current situation is that the board of directors of Canada Trustco, first of all, have said they do not want to have any interrelated or inter-company transactions take place, and that has been approved by their board of directors. We should also say that we have an agreement and an understanding with the Minister of Finance that we would not enter into any such transactions without the Department of Finance's approval.

So the one referred to by Mr. Lahn, which took place early in 1986, did not get that approval from the Department of Insurance. In effect, transactions have not been banned; they have just said they would like to review them and approve them before they are under way.

Now, the question on ownership you are asking me is: Do I feel that, let us say, a 10% ownership restriction or some other ownership restriction should be put into financial institutions? I do not feel that way, and we have given you a brief tonight that sets out what Genstar feels its views are. We give a lot of reasons why we feel there are a lot of benefits to be derived from closely held ownership of financial institutions.

• 2120

Mr. Riis: Could I ask, Mr. Chairman, just one short supplementary, for clarification?

I will just quote from the agreement:

There will be no self-dealing

those are the words of the Minister in this case

between Canada Trustco and Imasco and its affiliates, either through loans, trustee arrangements or other types of transactions.

[Translation]

M. MacNaughton: Je ne le crois pas, puisque un prêt est consenti par la banque et l'autre auprès d'une compagnie différente. Il n'y a pas de possibilité de vases communicants entre les deux. Ce ne serait pas possible à l'heure actuelle dans le cas de Canada Trustco, ni dans le cas de Genstar. Le risque peut intervenir uniquement dans le cas du prêt à la compagnie de crédit-bail, prêt qui est garanti par la Banque de Montréal. Par conséquent ce ne serait pas une façon détournée de faire ce que vous décrivez.

M. Riis: À votre avis, il s'agirait par conséquent d'une transaction acceptable dans le cadre de l'entente?

M. MacNaughton: C'est ce que je pense. Je ne suis pas sûr de ce que pense M. Lahn et vous pourriez peut-être lui demander.

M. Riis: Oui. L'entente actuelle semble indiquer qu'il ne sera plus possible de procéder à des transactions directes entre associés et qu'une loi sur la propriété sera adoptée. Je suppose que cela signifie que l'on assistera à un élargissement du contrôle financier et de la propriété des institutions financières.

Que pensez-vous du point de vue exprimé précédemment par M. Lahn? S'il s'agit là de la seule option possible, la Genstar, qui regroupe maintenant un nombre plus considérable de sociétés, est-elle prête à appuyer un tel changement?

M. MacNaughton: J'aimerais vous expliquer la façon dont je comprends la situation actuelle: D'abord, le Conseil d'administration de la Canada Trustco a fait savoir qu'il n'était pas du tout intéressé à appuyer des opérations qui se feraient entre sociétés sous son contrôle. Nous avons également signé une entente avec le ministre des Finances prévoyant que nous ne procéderions pas à des opérations de ce genre sans l'aval du ministère des Finances.

Ainsi donc, l'opération dont a parlé M. Lahn et qui a eu lieu au début de 1986 a été faite sans l'approbation du département des Assurances. Il ne s'agit pas ici d'interdire des transactions, des opérations, mais de passer celles-ci en revue, de les approuver, avant que nous ne recevions l'autorisation d'aller de l'avant.

Vous posez une question au sujet de la propriété. Vous me demandez si à mon avis l'on devrait imposer aux institutions financières certaines restrictions en matière de propriétés, celles-ci s'élevant à 10 p. 100 par exemple. Personnellement, j'estime que non, et nous nous exprimons clairement à ce sujet dans notre mémoire. Nous expliquons en long et en large les raisons pour lesquelles la propriété fermée d'institutions financières est une très bonne chose.

M. Riis: Pourrais-je poser une brève question supplémentaire, monsieur le président?

Je cite l'entente:

Il ne sera permis aucune transaction intéressée

ce sont là les paroles du ministre . . .

entre Canada Trustco et Imasco et ses associés, qu'il s'agisse de prêts, d'ententes de fiducie ou d'autres genres d'opérations.

[Texte]

It seems to me that is saying that within the family of Imasco now there will be no transaction between the affiliates. Is that what you understand?

Mr. MacNaughton: I cannot comment on that because I am not aware of that letter.

Mr. Riis: I see. So as far as you understand, then, arrangements can take place between the affiliates of the expanded Genstar family?

Mr. MacNaughton: I do not know the answer to the question. You are reading from a letter that is between Imasco and somebody; and I am not with Imasco.

Mr. Riis: No, actually I was just reading a press release of the statement the Minister made in the House about the new marriage.

Mr. MacNaughton: We have a commitment, Genstar, with the Minister that we would not do any transactions without the approval of the Department of Insurance.

Mr. Riis: I see. But any transactions done through a third party you would see as appropriate?

Mr. MacNaughton: You describe it as any transaction done through a third party. No, I would not deem it appropriate for any transaction to be done through a third party. If the transaction done through the third party was the same transaction as we discussed earlier, where the Bank of Montreal Leasing obtained money from Canada Permanent in the way they did and subsequently leased equipment from Genstar, yes, I would describe that as a transaction that I believe could take place.

Mr. Riis: That could take place?

Mr. MacNaughton: Yes.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman. I have no more questions.

The Vice-Chairman: Mr. Dorin.

Mr. Dorin: I just have two questions. One is a supplementary question to a question asked earlier. It is about the approximately \$288 million to finance the purchase of Canada Permanent, from a syndicate of banks I believe you said. I assume the interest rate was based on prime. Do you know what it was?

Mr. MacNaughton: I believe it was prime-related. What the rates were I am not sure.

Mr. Dorin: So it was at prime.

Mr. MacNaughton: There could have been a number of options in there, but they had relation to prime or LIBORs or U.S. swap rates or whatever they were.

Mr. Dorin: Thank you. I have another question, which is sort of unrelated. Some comments have been made that following this transaction there is the potential for the move of the head office from San Francisco to Montreal. Have you, to

[Traduction]

Cela me semble signifier bel et bien que la famille Imasco ne pourra plus procéder à des opérations entre associés. Est-ce cela que vous comprenez?

M. MacNaughton: Je ne pourrais faire de commentaires à ce sujet car je ne suis pas au courant de cette lettre.

M. Riis: Je vois. Ainsi donc, à votre avis, des dispositions peuvent être prises entre les différents associés de la nouvelle famille Genstar?

M. MacNaughton: Je ne connais pas la réponse à cette question. Vous faites lecture de correspondance entre Imasco et quelqu'un d'autre. Je ne travaille pas pour Imasco.

M. Riis: En fait, je lisais simplement un communiqué émis suite à la déclaration du ministre faite à la Chambre au sujet de ce nouveau mariage.

M. MacNaughton: Genstar s'est engagé auprès du ministre à ne pas procéder à des opérations financières sans l'approbation du département des Assurances.

M. Riis: Je vois. Cependant vous estimez que toute transaction faite par l'intermédiaire d'une tierce partie serait tout à fait appropriée?

M. MacNaughton: C'est vous qui parlez d'une transaction faite par l'intermédiaire d'une tierce partie. J'estime qu'il ne conviendrait pas de procéder à des opérations par l'intermédiaire d'une tierce partie. Si une telle opération était semblable à celle dont nous avons discuté précédemment, où la société de crédit-bail de la Banque de Montréal avait obtenu de l'argent de la Canada Permanent de la façon que l'on sait pour louer ensuite l'équipement à Genstar, je dirais oui, car j'estime qu'il s'agit là d'une opération qui à mon avis devrait pouvoir avoir lieu.

M. Riis: Qui devrait pouvoir avoir lieu?

M. MacNaughton: Oui.

M. Riis: Merci, monsieur le président, je n'ai plus d'autres questions à poser.

Le vice-président: Monsieur Dorin.

M. Dorin: J'ai deux questions. La première est une question complémentaire à une question qui a été posée auparavant. Au sujet de ces 288 millions de dollars environ obtenus en vue de l'achat de Canada Permanent auprès de différentes banques, je suppose que le taux d'intérêt était calculé en se basant sur un taux préférentiel. Quel était ce taux?

M. MacNaughton: Je pense que ce taux avait été calculé en tenant compte du taux préférentiel, mais je ne sais pas exactement quel était le taux d'intérêt.

M. Dorin: Le taux préférentiel.

M. MacNaughton: Il y avait différentes possibilités, le taux préférentiel, le taux offert sur le marché des dépôts interbancaires à Londres ou le taux d'échange américain.

M. Dorin: Je vous remercie. Ma deuxième question porte sur un autre sujet. On a dit qu'à la suite de la transaction, il était possible que le siège déménage de San Francisco à Montréal. Avez-vous jamais étudié une telle possibilité avez-vous pris des dispositions en ce sens?

[Text]

this point, made any consideration of that or made any undertakings of that to anyone?

Mr. MacNaughton: We have made no undertaking to move the head office to Montreal.

Mr. Dorin: Thank you.

The Vice-Chairman: Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: Going back to the initial three transactions between the companies—the decision by Genstar to sell and lease its equipment back and the subsequent participation by Canada Trust in Canadian Dominion Leasing; the decision to purchase Genstar Securities, where the principal net worth of the company was represented by a loan from Genstar to its subsidiaries; and the purchase of the Lime Ridge Mall property, all of which added up to some \$200 million, which flowed one way or other—you have made a very good case that there were valid business reasons for doing it, nevertheless they provided in excess of \$200 million which flowed in your direction at a time when you had a bank loan outstanding.

All of these transactions, from what you have said, took place at the principal initiative of Genstar. Is that correct?

Mr. MacNaughton: No, I do not think I said that. I think I said that we were reviewing with Canada Permanent the situation concerning our financial services operations in the United States and they said to us that they had been exploring entering into those businesses in the United States. Then the conversations took place concerning the sale of Genstar Mortgage to Canada Permanent. So, if you ask me where the initiation came from, I would say that I cannot say that one party or the other initiated it.

Mr. McCrossan: All right. Thank you.

The Vice-Chairman: Mr. Attewell.

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman.

I wonder if I could ask both Messrs. MacNaughton and Turner just to describe briefly their remuneration package. Are you paid a salary from Genstar?

• 2125

Mr. MacNaughton: That is correct.

Mr. Attewell: Do you get any salary from any other company in the group?

Mr. MacNaughton: No we do not.

Mr. R. Turner: No.

Mr. MacNaughton: We get no salary, nor do we receive any fees or any other emoluments from any of our subsidiary companies.

Mr. R. Turner: We do not even take director's fees from The Permanent, or indeed when we are directors of Canada Trust.

Mr. Attewell: So your total salary comes from Genstar, period.

Mr. R. Turner: That is correct.

[Translation]

M. MacNaughton: Nous n'avons pas prévu de déménager le siège central à Montréal.

M. Dorin: Merci.

Le vice-président: Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Pour en revenir aux trois opérations initiales entre les sociétés—la décision de Genstar de vendre et de reprendre à bail son équipement, et la participation subséquente de Canada Trust à *Canadian Dominion Leasing*; la décision d'acheter Genstar Securities dont la valeur nette principale consistait en un emprunt fait par Genstar à ses filiales; et l'achat de *Lime Ridge Mall*, ce qui représentait en tout 200 millions de dollars allant dans un sens ou dans l'autre—vous avez défendu la validité commerciale de ces opérations, et pourtant celles-ci vous rapportaient plus de 200 millions de dollars à un moment où vous aviez contracté un emprunt.

Toutes ces opérations, d'après ce que vous avez dit, auraient été dues à l'initiative principale de Genstar, n'est-ce pas?

M. MacNaughton: Non, je ne crois pas que c'est cela que j'ai dit. Ce que j'ai dit, c'est que nous étudions pour le moment avec Canada Permanent la situation de nos opérations de services financiers aux États-Unis et que la Permanent nous avait confié explorer la possibilité de participer à ses entreprises commerciales américaines. Ensuite, il y a eu des conversations au sujet de la vente de Genstar Mortgage à Canada Permanent. Par conséquent, si vous me demandez quel était le point de départ, je ne pourrais vous répondre.

M. McCrossan: Très bien, merci.

Le vice-président: Monsieur Attewell.

M. Attewell: Merci, monsieur le président.

J'aimerais demander à messieurs MacNaughton et Turner de me décrire brièvement leurs avantages financiers. Êtes-vous sur la liste de paie de Genstar?

M. MacNaughton: Oui.

M. Attewell: Recevez-vous un salaire d'une autre société du groupe?

M. MacNaughton: Non.

M. R. Turner: Non.

M. MacNaughton: Nous ne recevons ni salaire, ni honoraires, ni émoluments d'aucune autre filiale.

M. R. Turner: Nous ne recevons même pas de jetons en dépit de nos fonctions de membres du conseil d'administration de la Permanent ou de Canada Trust.

M. Attewell: Par conséquent, tout votre traitement provient de Genstar.

M. R. Turner: C'est exact.

[Texte]

Mr. MacNaughton: That is correct.

Mr. Attewell: Are there any performance bonuses.

Mr. MacNaughton: Yes there are.

Mr. Attewell: Could you just briefly describe what they are linked to?

Mr. MacNaughton: Yes, they are linked to the profit performance of the company and there is an annual cash incentive award that is made by the remuneration committee to various members of the Genstar management.

Mr. Attewell: Is that a simple one-year look or an average over five years or ... ?

Mr. MacNaughton: This particular one I am referring to is, generally speaking, related to the previous year's results and the awards are made usually in March of the following year.

Mr. Attewell: Could you share with us some idea of the size?

Mr. MacNaughton: My recollection is that for the senior group of people of the company, which would include 40-some-odd people, it was about \$4.5 million.

Mr. Attewell: Do you also have stock options?

Mr. MacNaughton: I have no stock options and I have had no stock options for many years.

Mr. Attewell: Is that true of each of you?

Mr. MacNaughton: That is true for both of us. We do have stock options in Genstar, but very few people participate in the stock options. There are only, I think, one or two people who to my knowledge have had stock options in Genstar in the last couple of years.

Mr. Attewell: How many shares of Genstar, roughly, would you each own?

Mr. MacNaughton: Today I could tell you exactly how many shares I own. I own 312,500 of what are known as series SP shares, and these are shares which the remuneration committee and the board of directors sold to various members of the management team as part of a reward system.

Mr. Attewell: At \$54 a share roughly what capital gain will you be making?

Mr. MacNaughton: I would have to calculate that for you, but it is a significant amount.

Mr. Attewell: For tax purposes are you a resident of Canada or the U.S.?

Mr. MacNaughton: I am a resident of the U.S.

Mr. Attewell: There is some reference to this on page 21 of the Imasco offer, that there may be some way of tax relief. Could you share with us what that means?

Mr. MacNaughton: Well, if there is any method of tax relief, I would be delighted to hear of it because I am not aware that there will be any tax relief, and as far as I am aware we will pay full taxes on that transaction.

[Traduction]

M. MacNaughton: Oui.

M. Attewell: Donne-t-on des primes au rendement?

M. MacNaughton: Oui.

M. Attewell: Et comment sont-elles accordées?

M. MacNaughton: En tenant compte des bénéfices réalisés par la compagnie. Chaque année sont accordés également des prix en espèces à certains membres de la direction Genstar suite à la recommandation d'un comité de rémunération.

M. Attewell: Se base t-on pour cela de l'évaluation de l'année précédente ou d'une évaluation quinquennale ou ... ?

M. MacNaughton: Dans le cas particulier auquel je fais allusion, ce prix se rapporte généralement aux résultats qui ont été réalisés au cours de l'année précédente. Ces prix sont décernés généralement en mars de chaque année.

M. Attewell: Pouvez-vous nous donner une idée de l'importance de ces prix?

M. MacNaughton: Si je me souviens bien, les gestionnaires de la société, 40 personnes environ partageaient environ 4,5 millions de dollars.

M. Attewell: Pouvez-vous bénéficier également d'options d'achat d'action?

M. MacNaughton: Je n'ai pas d'options d'achat et je n'en ai pas eu depuis longtemps.

M. Attewell: Est-ce vrai pour vous deux?

M. MacNaughton: Oui. Nous avons des options d'achat auprès de Genstar, mais très peu de personnes se prévalent d'une telle possibilité. Je crois qu'il n'y a qu'une ou deux personnes à ma connaissance qui s'en sont prévaluées au cours des deux dernières années.

M. Attewell: Combien de parts de Genstar avez-vous, grosso modo?

M. MacNaughton: Je vais vous le dire exactement pour aujourd'hui. Je suis propriétaire de 312,500 actions de la série SP. Il s'agit là d'actions vendues par le comité de rémunération et le conseil d'administration à différents membres de l'équipe de la gestion dans le contexte d'un système de récompenses.

M. Attewell: À 54\$ l'action environ quel sera votre gain en capital?

M. MacNaughton: Il faudrait que j'en fasse le calcul, mais il s'agit d'une somme importante.

M. Attewell: Pour le fisc, êtes-vous résident du Canada ou des États-Unis?

M. MacNaughton: Des États-Unis.

M. Attewell: Il semblerait qu'à la page 21 de l'offre d'Imasco, il est prévu certains dégrèvements fiscaux. Pourriez-vous nous en parler?

M. MacNaughton: Si une telle possibilité de dégrèvements existe, je serais extrêmement heureux d'en entendre parler. En fait, je ne suis pas au courant d'une telle possibilité et pour autant que je sache, aucun allègement ne sera prévu.

[Text]

Mr. Attewell: Lastly, I understand there is some plan for Imasco to end up with really just the financial operation; that there could be a deal in the works, presumably with you two front and center, to assume the non-financial assets. Is that true, and if it is, could you give us some idea of the split in assets and equity that is being talked about here?

Mr. R. Turner: Well, you had mentioned the \$54. When the original announcement was made by Imasco it referred to \$58 and the possibility of a \$4 security package, but that has now passed and their offer is out there for \$58 cash. We hope we will be able to have some discussions with the Imasco officials to possibly consider putting a group together to buy some of the non-financial asset of Imasco. There is no commitment on their part as to what or if, but just the statement of intention.

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Finally, I would refer to your written submission, "Notes for an Address by McNaughton and Turner". I would like to append the written submission to the *Minutes of Proceedings and Evidence* of tonight's meeting. Do I have your undertaking that it can be taken as evidence as if read in under oath?

• 2130

Mr. R. Turner: Yes.

Mr. MacNaughton: Yes, you do.

The Vice-Chairman: Thank you very much.

Mr. Turner, Mr. MacNaughton, Mr. Paterson, Mr. Hartz, thank you very much. We very much appreciate your participation. You are all excused, subject to any possible recall. Thank you.

At this point, I am going to adjourn the meeting for five minutes. We will resume with Trilon Financial Corporation.

• 2135

The Vice-Chairman: We will resume the hearings at this point with representatives of Trilon Financial Corporation. We have with us Melvin Hawkrigg, the President and Chief Executive Officer, and Gordon Cunningham, Executive Vice-President and Chief Operating Officer.

I would ask the clerk to administer the oath to Mr. Hawkrigg and also to Mr. Cunningham, if Mr. Cunningham will be giving evidence.

The Clerk: The evidence you shall give on this examination shall be the truth, the whole truth and nothing but the truth, so help you God?

Mr. Melvin Michael Hawkrigg (President and Chief Executive Officer, Trilon Financial Corporation): It will.

[Translation]

M. Attewell: Il semblerait qu'Imasco pourrait en fin de compte ne plus détenir que les opérations financières alors que vous vous occuperiez des autres aspects. Est-ce vrai? Si tel est le cas, pourriez-vous nous donner une certaine idée de la répartition des actifs et de l'avoir dont il pourrait s'agir?

M. R. Turner: Vous avez parlé de 54\$. Lorsque l'annonce originale a été faite par Imasco, celle-ci mentionnait 58\$ et la possibilité de titres pour 4\$. La situation est maintenant différente et l'offre actuelle prévoit 58\$ comptant. Nous espérons pouvoir avoir des discussions avec les fonctionnaires d'Imasco ce qui donnerait la possibilité de former un groupe qui s'intéresserait à acheter certains des actifs non financés d'Imasco. À l'heure actuelle, aucun engagement n'a été pris, simplement une déclaration d'intention.

M. Attewell: Merci, monsieur le président.

Le vice-président: Au sujet de votre exposé écrit: «Notes d'allocation par Messieurs MacNaughton et Turner». Pourrait-on les joindre en annexe au compte rendu des délibérations et témoignages de la séance de ce soir? Êtes-vous d'accord que ce texte soit considéré comme ayant été lu sous serment?

M. R. Turner: Oui.

M. MacNaughton: Oui.

Le vice-président: Merci.

Messieurs Turner, MacNaughton, Paterson, Hartz, nous vous remercions. Nous avons beaucoup apprécié votre participation. Vous pouvez partir, bien que nous puissions toujours vous rappeler. Je vous remercie.

La séance est ajournée pendant cinq minutes. Nos témoins suivants seront la *Trilon Financial Corporation*.

• 2138

Le vice-président: Nous accueillons maintenant les représentants de la *Trilon Financial Corporation*, c'est-à-dire Melvin Hawkrigg, président et directeur général, et Gordon Cunningham, vice-président exécutif et directeur des opérations.

Je demanderais maintenant au greffier de faire prêter serment à M. Hawkrigg, et également à M. Cunningham, si celui-ci a l'intention de témoigner.

Le greffier: Jurez-vous de dire pendant cette séance toute la vérité, rien que la vérité, que Dieu vous vienne en aide?

M. Melvin Michael Hawkrigg (président et directeur général, Trilon Financial Corporation): Je le jure.

[Texte]

The Clerk: The evidence you shall give on this examination shall be the truth, the whole truth and nothing but the truth, so help you God?

Mr. Gordon R. Cunningham (Executive Vice-President and Chief Operating Officer, Trilon Financial Corporation): Yes, it will.

The Vice-Chairman: Welcome, gentlemen. You have some opening remarks in writing, and I would first ask if you agree that we may append that statement to the *Minutes of Proceedings and Evidence* of tonight's meeting and take it as evidence?

• 2140

Mr. Hawkrigg: Yes, you may, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: In your opening remarks you may wish to refer to portions of it you consider relevant to the proceedings this evening.

Mr. Hawkrigg: Mr. Chairman, I would like to open by saying that I do have opening remarks. Because Trilon are not exactly certain as to the areas the committee would like to inquire of them, I think it is appropriate that I read the remarks, because I think it may be germane with respect to the questioning of the previous witnesses, and I think it might help in the question and answer process that would follow. It is approximately seven to eight minutes, if that is permissible.

The Vice-Chairman: Proceed, please.

Mr. Hawkrigg: Thank you very much, Mr. Chairman.

I would like to begin by making a few opening remarks. As many of the members of the committee know from our early appearance before you, Trilon Financial Corporation was formed just over three years ago to acquire and to manage interest in financial services businesses.

It was formed to bring together a group of companies which has the professionalism, size and resources to meet the changing needs of financial services customers and to compete effectively in both domestic and world markets.

1985 was an important year for Trilon. Given our concern about the instability in the financial services sector, we spent a great deal of time ensuring that each of our group companies is one of the most conservatively capitalized and prudently leveraged in its particular sector. In this regard, we have raised more than \$1 billion of equity over the last nine months within the Trilon group.

In addition, we have had a significant number of discussions with various federal and provincial authorities on the question of the restructuring of the financial services industry and on the relevant regulatory process.

Trilon's reaction to the various reports and discussions has been generally favourable. We support the intent to increase and stimulate financial sector competition, provide consumers with a wider opportunity for selection of services, and signifi-

[Traduction]

Le greffier: Jurez-vous de dire pendant cette séance toute la vérité et rien que la vérité, que Dieu vous vienne en aide?

M. Gordon R. Cunningham (vice-président exécutif et directeur des opérations, Trilon Financial Corporation): Je le jure.

Le vice-président: Bienvenue, messieurs. Vous avez présenté un bref exposé écrit et, avec votre permission, nous l'annexerons au compte rendu de la séance de ce soir.

M. Hawkrigg: Vous avez notre permission, monsieur le président.

Le vice-président: Je vous demanderais tout d'abord d'exposer les aspects qui vous semblent pertinents pour les débats de ce soir.

M. Hawkrigg: Monsieur le président, j'aimerais tout d'abord faire quelques commentaires. Comme nous n'avons pu prévoir quelles seraient les questions que nous poserait le Comité, je crois qu'il serait opportun de lire l'ensemble de l'exposé, qui me semble pertinent à la lumière des questions posées aux témoins précédents, et qui pourrait ensuite faciliter les débats. Avec votre permission, donc, je ferai mon exposé, qui dure sept ou huit minutes.

Le vice-président: Très bien.

M. Hawkrigg: Merci beaucoup, monsieur le président.

Ceux d'entre vous qui étaient là pendant notre comparution précédente savent que Trilon Financial Corporation a été mise sur pied il y a à peine trois ans dans le but d'acquérir et d'administrer des intérêts dans des sociétés du domaine des services financiers.

Trilon rassemble un groupe d'entreprises qui a les ressources humaines et financières requises pour répondre aux besoins en constante évolution des clients à la recherche de services financiers et Trilon est en mesure de mener une concurrence efficace, tant au pays qu'à l'étranger.

L'année 1985 a revêtu une grande importance pour Trilon. Confrontée à la stabilité du secteur des services financiers, nous nous sommes employés à veiller à ce que toutes les sociétés membres du groupe soient dotées de capitaux solides et d'un ratio d'endettement prudent, compte tenu du secteur en cause. À cet égard, nous avons souscrit, au cours des neuf derniers mois, des actions d'une valeur supérieure à 1 milliard de dollars et ce, au sein du groupe Trilon seulement.

En outre, nous avons discuté avec diverses autorités fédérales et provinciales de la restructuration de l'industrie des services financiers, de même que de la réglementation connexe.

De façon générale, Trilon a réagi favorablement aux divers rapports déposés et aux diverses discussions qui ont eu lieu. Nous croyons qu'il faut stimuler la concurrence dans le secteur des services financiers, fournir une plus vaste gamme de

[Text]

cantly to maintain public confidence in our national financial system, and to ensure consumers have access to products and services on a cost-efficient basis.

While we recognize that the most immediate job for the government is to ensure stability and credibility in the industry, the most important job will be to restructure the industry to allow its growth on a world scale without inhibiting innovation. When the green paper was released, we believed there was great promise for long overdue review and modernization of the trust and insurance legislation. Unfortunately, the environment for restructuring has changed as the failure of two widely held chartered banks has put the financial industry under scrutiny, and public and public policy concerns have concentrated on the stability and confidence in the financial system.

There is no question that today's needs for a revised regulatory system deserve immediate and decisive attention. Trilon and its group companies have advocated stringent controls, and we welcome any reasonable revisions to the rules governing the conduct and operation of the financial industry.

We believe public confidence and stability in the financial industry can be regained by enactment of exacting regulatory standards of responsibility, reputation, and substance for those who would seek to own or to manage a financial institution.

We also believe that while there is a responsibility on government to bolster perceptions of the industry through proper regulation, there is also a corporate responsibility to install governing rules for conduct and ethics. For instance, Trilon and its group companies recognize the potential that conflicts of interest may arise in the normal course of business dealings. We also recognize there is a justifiable measure of public policy concern over the influence those conflicts may have on the operation and, indeed, the solvency of a financial institution.

We believe we must always remain diligent to identify possible conflicts of interest and deal with them quickly and appropriately. We also believe it is the responsibility of a corporation to install its own effective rules rather than deferring its responsibility entirely to government.

Among the Trilon companies, Royal Trust and Lonvest Corporation, in conjunction with London Life, have already established a business conduct review committee as an integral part of the role of their boards of directors. This committee has a clear self-policing mandate and its decisions are irrevocable. It is charged with reviewing business ethics and resolving any conflict-of-interest situations as they may arise, no matter whether these situations apply to employees, directors, or major shareholders. The business conduct review committee is

[Translation]

services au client et rassurer le public quant à la stabilité du système financier national et veiller à ce que les clients aient accès à des produits et services à un prix raisonnable.

Nous reconnaissons que pour le gouvernement, la tâche la plus urgente est d'assurer la stabilité et la crédibilité de ce secteur, mais nous croyons néanmoins que la tâche la plus importante est de restructurer l'industrie afin de lui permettre de croître et d'innover sans entrave à l'échelle internationale. Le Livre vert laisse présager, ce qui nous a beaucoup réjouis, une étude en vue de mettre à jour la législation en matière de fiducie et d'assurances, initiative qui s'était faite attendre beaucoup trop longtemps. Malheureusement, l'ambiance est moins favorable à la restructuration par suite de la faillite de deux banques à charte à grand nombre d'actionnaires, faillites qui ont mis sous la loupe le secteur financier et qui ont ébranlé la confiance du public et du gouvernement dans la stabilité du système financier.

Il ne fait aucun doute que la révision du système de réglementation doit s'effectuer immédiatement et de façon décisive. Trilon, ainsi que les sociétés qui la composent, préconisent une réglementation stricte et nous sommes favorablement disposés envers une mise à jour raisonnable des règlements régissant les activités de l'industrie financière.

Nous croyons que pour rétablir la confiance du public et la stabilité de ce secteur, il va falloir élaborer des normes régissant les obligations, les antécédents et les activités de ceux et celles qui voudraient se lancer dans le domaine des institutions financières.

Si selon nous le gouvernement doit, au moyen d'une réglementation appropriée, rétablir la confiance, il reste que les sociétés elles-mêmes assument certaines responsabilités, à savoir celles de se fixer un code déontologique. Trilon et les sociétés qui la composent, par exemple, ont reconnu que les activités commerciales normales peuvent mener à des conflits d'intérêt. Nous avons également reconnu que l'État s'inquiète, et pour cause, des répercussions de ces conflits d'intérêt sur les activités des institutions financières, voire sur leur solvabilité.

Nous croyons qu'il faut exercer une surveillance de tous les instants dans le but d'identifier les conflits d'intérêt possibles et de les supprimer immédiatement et comme il se doit. Nous croyons également qu'il appartient aux sociétés d'adopter elles-mêmes des règles efficaces en ce sens et qu'elles ne doivent pas se soustraire à cette responsabilité en tentant de la transmettre entièrement au gouvernement.

Les directeurs de deux sociétés Trilon, la Royale Trust et la Lonvest Corporation, en collaboration avec les directeurs de la London Life, ont mis sur pied un comité d'étude de la déontologie des affaires. Ce comité s'est doté d'un mandat clair et ces décisions sont irrévocables. Sa tâche consiste à étudier le code d'éthique des affaires et à résoudre les problèmes de conflits d'intérêts lorsqu'ils surgissent, que les intéressés soient des employés, des directeurs ou d'importants actionnaires. Ce comité sur la déontologie des affaires est composé entièrement

[Texte]

comprised entirely of members of the board of directors who are unaffiliated with major shareholders.

We believe these are the first committees of their kind in Canada. Their creation and implementation was cited as a model by your committee in its report to Parliament. They have also received commendations from senators on the Senate Banking Committee.

So in result, we believe the proper system for dealing with conflicts of interest of all kinds is a combination of appropriate regulation and corporate self-governance restrictions. We believe a total ban on related party transactions is not in the public interest, as it will unnecessarily stifle the carrying out of many normal and useful operations. Canada is a very open economy, with few world-scale businesses, and if those that are are excessively restricted in the carrying out of their operations, they will not be competitive and business will move to foreign entities.

As we discuss these issues, it is important to recall that the government has indicated its support for networking products and services for the benefit of consumers. Trilon believes legislators should strive to attain control of abuses in related-party dealings without the impairment of the reasonable functioning of the financial system, or impairment of legitimate and useful business transactions, or constraining particularly the ability of related companies to network.

Technological advancements have transformed the financial marketplace into a global one. Other countries have dealt with shocks to their financial system and have moved ahead with restructuring their financial industries so they will be suitably equipped to compete internationally.

In my view, Canada must not let the future slip away. We must not let Canada's place in the world financial markets be eroded by a preoccupation with traumas and preventive regulation. The future of the Canadian financial industry, both at home and abroad, is dependent on our ability to install a reasonable regulatory framework in a timely manner, and on our ability to plan for the development of our financial industry to meet public and public policy expectations.

I understand that of particular interest to your committee this evening are the circumstances surrounding our recent common share issue. That issue raised an additional \$102 million equity for the Trilon Financial Corporation as a result of the issue of an additional 3.4 million common shares at \$30 per share.

The issue was completed on what is colloquially known as a "bought-deal" basis. By this I mean that prior to filing a preliminary prospectus, Trilon had firm and binding commitments from purchasers to acquire all 3.4 million shares. These purchasers were Merrill Lynch, Dominion Securities Pitfield, Gordon Capital, Nesbitt Thomson, McLeod Young Weir, Wood Gundy, and Great Lakes Group. The fees paid by Trilon in connection with those purchases aggregated \$4,080,000.

[Traduction]

de membres du conseil d'administration qui sont indépendants des principaux actionnaires.

Je pense qu'il s'agit là du premier comité de ce genre au Canada et dans son rapport au Parlement, votre Comité l'a cité en exemple. Il a également inspiré l'admiration des membres du comité sénatorial sur les banques.

Bref, nous sommes convaincus que la meilleure façon de régler les problèmes de conflits d'intérêts de toutes sortes, c'est d'avoir en place une réglementation appropriée dont les sociétés contrôlent elles-mêmes l'application. Nous sommes convaincus que l'interdiction pure et simple des transactions intéressées ne serait pas à l'avantage du public, vue qu'elle générerait indûment la réalisation d'opérations utiles dans le cours normal des choses. Le Canada a une économie très ouverte, et un petit nombre de sociétés internationales; si l'on impose trop de restrictions à ces dernières, elles perdront des débouchés au profit des sociétés étrangères.

Il est important de se souvenir que le gouvernement s'est prononcé en faveur de l'établissement d'un réseau de biens et services qui profiterait aux consommateurs. Trilon estime que les législateurs devraient essayer de limiter le recours abusif aux transactions intéressées, sans toutefois perturber le fonctionnement normal du système financier, sans entraver les transactions commerciales légitimes et sans compliquer l'établissement de ce réseau pour des compagnies affiliées.

Grâce aux progrès de la technique, le marché financier fait aujourd'hui un marché global. Leur système ayant été bouleversé, d'autres pays ont dû restructurer leurs industries financières pour pouvoir survivre sur la scène internationale.

Je pense que le Canada ne doit pas laisser l'horloge prendre de l'avance. Il ne faut pas que des mesures préventives et un souci des chocs éventuels empêchent le Canada de prendre la place qui lui revient parmi les marchés financiers. L'avenir de l'industrie financière canadienne, ici comme à l'étranger, repose sur notre aptitude à mettre en place un cadre de réglementations raisonnables dans les délais voulus et notre aptitude à planifier l'expansion de notre industrie financière pour répondre aux attentes du public et de la politique gouvernementale.

Les circonstances qui entourent notre dernière émission d'action ordinaire intéressent particulièrement votre Comité, apparemment. La Trilon a émis 3,4 millions d'actions ordinaires, à 30 dollars l'action, ce qui lui a permis de recueillir un capital de 102 millions de dollars.

L'émission a été faite sur la base d'un contrat d'achat. Autrement dit, avant que la Trilon n'ait lancé son prospectus d'émission, la Merrill Lynch, la Dominion Securities Pitfield, la Gordon Capital, la Nesbitt Thomson, la McLeod Young Weir, la Wood Gundy et le groupe Great Lakes s'étaient déjà engagés officiellement à acheter les 3,4 millions d'actions. Le montant total des frais de transactions s'est chiffré à 4,080,000\$.

[Text]

Of the 3.4 million shares being issued, 1.35 million were purchased by Merrill Lynch, Dominion Securities Pitfield, Nesbitt Thomson, McLeod Young Weir, Gordon Capital, and Wood Gundy at \$30 per share. They were also provided with the opportunity to buy up to an additional 350,000 shares at the same price.

In addition, Great Lakes Group committed to buy 1.7 million shares at \$30 per share and agreed to buy up to an additional 350,000 shares at the same price if the underwriters failed to purchase those shares. It is important to point out that no further fee was paid by Trilon to Great Lakes Group for this additional commitment.

• 2150

Thus, at the time of filing the preliminary prospectus, a copy of which is attached to these remarks, Mr. Chairman, Trilon was assured that its issue would be successful and fully sold. For this assurance, Trilon paid \$1.20 per share commission in connection with each share issued, and that per share commission was paid to those purchasers who committed to underwrite our issue.

As with any public issue of securities, a preliminary prospectus was filed in all provinces across Canada. This prospectus contained complete disclosure about Trilon, the common share issue and the underwriting arrangements, including all fees to be paid by Trilon in connection with the issue. That prospectus was reviewed in detail by the appropriate regulatory authorities across Canada and was approved.

Following approval approximately two weeks ago, Trilon filed a final prospectus, and the share issue was completed last Thursday. The result of the transaction was that Trilon was able to raise an additional \$102 million of common equity at a price that met our publicly stated business principles and that our board of directors believed was appropriate. This issue was completed at a cost to Trilon that was completely consistent with recent common equity issues of other corporations and at a commission rate that was set following negotiations with arm's length parties.

As I mentioned earlier, completion of this equity issue increases the amount of additional capital raised by the Trilon group over the last year to over \$1 billion. That capital has ensured that each of our group companies is one of the most conservatively capitalized and prudently leveraged in its business sector.

Royal Trust, our trust company investment, currently has more than \$1 billion in equity and has the highest return on equity and return on capital of any major financial institution in Canada. London Life, with equity of approximately \$600 million, continues in its industry-leading return on equity and growth. Wellington, with its equity base of over \$100 million, is now well positioned to provide good growth in earnings and return on equity as the property and casualty insurance industry emerges from a protracted period of underwriting losses.

[Translation]

La Merrill Lynch, la Dominion Securities, la Nesbitt Thomson, la McLeod Young Weir, la Gordon Capital et la Wood Gundy ont acheté pour 1,35 millions de dollars d'actions à 30\$ l'unité. On leur a également réservé le droit d'acheter au même prix 350,000 actions supplémentaires.

Le groupe Great Lakes s'est engagé à acheter 1,7 millions d'actions à 30\$ l'action, et à accepter d'acheter 350,000 actions supplémentaires au même prix, au cas où les acheteurs se désistent. Il est important de faire remarquer que ce dernier engagement du groupe Great Lakes n'a rien coûté à Trilon.

Ainsi, au moment où la Trilon a déposé son prospectus d'émission, dont vous trouverez une copie en annexe à cet exposé, monsieur le président, toutes les actions étaient déjà vendues d'avance. Cette garantie a coûté à Trilon 1.20\$ l'action par action émise sous forme de commission versée au souscripteur.

Tout comme dans le cas d'émission publique de titre, un prospectus d'émission a été déposé dans toutes les provinces canadiennes. Ce prospectus révélait tous les détails relatifs à Trilon, l'émission d'action ordinaire et les modalités de souscription, y compris la commission versée par Trilon. Ce prospectus a été étudié en détail par les autorités pertinentes et a été approuvé il y a 15 jours environ.

Trilon a déposé la version finale du prospectus et conclu l'émission mardi dernier. Cette transaction a permis à Trilon de se procurer 102 millions de dollars de capitaux sous forme d'actions ordinaires qui se sont vendues à un prix jugé approprié par le conseil d'administration et la transaction a été conforme à notre code officiel de conduite. Des frais de transaction étaient comparables aux frais encourus par d'autres sociétés pour une émission d'action ordinaire récente et le taux de la commission a été établi à la suite de négociations avec les tiers indépendants.

Je l'ai mentionné tout à l'heure, le groupe Trilon a recueilli l'an dernier plus d'un milliard de dollars si l'on compte capitaux rapportés par cette dernière émission qui donne à notre groupe de sociétés un rapport d'endettement très prudent et une des capitalisations les plus sûres de tout le secteur des entreprises.

La Royale Trust, notre société de fiducie, a un capital action de plus d'un milliard de dollars et son capital et ses actions rapportent plus qu'aucune autre grosse institution financière canadienne. La London Life, qui a un capital-action de 600 millions de dollars environ, est en tête de l'industrie pour le rendement des actions et la croissance. Après une longue période au cours de laquelle les compagnies d'assurances immobilières et d'assurances contre les accidents ont accumulé des pertes, la Wellington, dont le capital-action dépasse 100 millions de dollars, est désormais en mesure d'assurer une hausse raisonnable des gains et de verser des dividendes.

[Texte]

Given our current financial position, Trilon continues ready to provide any additional capital that may be required for these or any other of our group companies. We believe this to be a fundamental part of our obligation as their major shareholder.

Mr. Chairman, we are prepared to answer any questions the committee may have.

The Vice-Chairman: Thank you. Mr. Riis, would you proceed?

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Cunningham, regarding the Wellington group, we understand Trilon plans to spend up to \$100 million this year to acquire partial interest in up to 200 general insurance brokers across Canada in an effort to obtain 25% equity, I think the guideline is, in these various brokers. Do you not feel it would compromise the independence of these independent insurance brokers to have a 25% equity position from one company?

Mr. Hawkrigg: Not at all, Mr. Chairman, because those ownership positions will not be held in the underwriting company; in other words, they will not be held by Wellington Insurance Company. They will be held under Lonvest Corporation, which is Trilon's insurance arm, and will have no direct involvement with Wellington; nor will they have any requirement for the dealer or the broker to deal directly with Wellington or to provide them with any percentage of their business. We obviously hope Wellington would have sufficient quality of product and price that they would be able to deal with Wellington, but it is not a requirement as far as the arrangements are concerned.

Mr. Riis: If you were a client, Mr. Hawkrigg, seeking some independent insurance advice, would you be comforted by the fact that 25% was owned by one of the affiliates?

Mr. Hawkrigg: I would hope I am, because I think what obviously is happening in the general insurance and the brokerage industry is that there is a lot of rationalization going on. There are over 16,000 independent brokers in Canada, and I think there is no doubt they will ultimately have to reduce in numbers to ensure their economic viability. So I would feel quite comfortable in knowing I am dealing with a broker that is well capitalized and, I think, has a participation of a major financial service institution in Canada.

• 2155

Mr. Riis: Just to pursue this aspect. Mr. Hawkrigg, this past year, in 1985, 30% of Royal Trust mortgages were from . . .

Mr. Hawkrigg: Royal LePage.

Mr. Riis: Yes, Royal LePage. And the expectations are that sales could increase, could double in 1986, plus plans to move into other areas such as house insurance, life insurance and so on. Does that not encourage tied selling to occur?

Mr. Hawkrigg: Not at all. I am sorry.

[Traduction]

La situation financière actuelle de la Trilon lui permet de fournir des capitaux supplémentaires à ses compagnies aux compagnies faisant partie de ce groupe le cas échéant. Vue que nous sommes l'actionnaire principal, nous considérons que cela fait partie de nos obligations fondamentales.

Monsieur le président, si les membres du Comité ont des questions, nous sommes prêts à y répondre.

Le vice-président: Merci. Monsieur Riis, voulez-vous commencer?

M. Riis: Merci, monsieur le président. M. Cunningham, en ce qui concerne le groupe Wellington, Trilon envisage apparemment d'investir jusqu'à concurrence de 100 millions de dollars cette année pour essayer d'acheter 25 p. 100 du capital-action des 200 courtiers d'assurances canadiens. Je pense que, dans leur cas, la limite est de 25 p. 100. Ne pensez-vous pas que ces compagnies de courtage risquent de perdre leur indépendance si une société possède 25 p. 100 de leur capital-action?

M. Hawkrigg: Absolument pas, monsieur le président, puisque la société en question n'est pas la *Wellington Insurance Company*, mais la *Lonvest Corporation*, qui représente la participation de Trilon l'industrie de l'assurance et qui n'a pas de relations directes avec le groupe Wellington; ni le vendeur, ni le courtier ne devront faire affaire directement avec la Wellington ni leur verser un pourcentage de leurs recettes. Bien entendu, que la Wellington leur offrira des produits de qualité à un prix tel qu'ils souhaiteront traiter avec elle, mais ce n'est pas une condition imposée.

M. Riis: M. Hawkrigg, si vous deviez vous faire assurer par une compagnie indépendante, seriez-vous rassuré si l'on vous disait que la compagnie suggérée a vendu 25 p. 100 de son capital-action à une de ses filiales?

M. Hawkrigg: Je l'espère, car il est évident que l'industrie de l'assurance et de courtage se rationalise beaucoup. Il y a actuellement plus de 16,000 courtiers indépendants au Canada et certains devront disparaître pour que les autres survivent. Ça ne me gênerait pas du tout donc de savoir que je traite avec un courtier bien capitalisé qui possède des actions ou une grosse institution financière canadienne.

M. Riis: Dans la même veine, Monsieur Hawkrigg, l'an dernier, en 1985, 30 p. 100 des hypothèques de la Royal Trust venaient de . . .

M. Hawkrigg: Royal LePage.

M. Riis: Oui, Royal LePage. Et l'on s'attend à ce que les ventes continuent à monter, voir même doubler en 1986, et la compagnie envisage de se diversifier et de se lancer dans l'assurance domiciliaire, l'assurance sur la vie, etc. Cette situation n'est-elle pas propre à encourager les ventes liées?

M. Hawkrigg: Pas du tout.

[Text]

Mr. Riis: Perhaps you can elaborate why you do not think so.

Mr. Hawkrigg: Obviously, we do not endorse tied selling. We agree with the committee and all the other studies that are being done. It is our view that if networking is to work, the companies must work together and offer the clients the convenience and obviously the quality of the products at a proper price. So I think it would be quite in order, if we are going to be listing or selling your home, Mr. Riis, that we would also be able to offer you life insurance, possibly on the mortgage financing. We could probably offer you an opportunity to have the home insured by our general insurance company.

I want to stress these are offers. There is no requirement that in order to, say, have one of the services that you buy all the services.

Mr. Riis: It would be terribly tempting, if you were in the same office with all the desks side by side and you can do some one-stop shopping here, to do it all under one roof.

Mr. Hawkrigg: I think that is, of course, the strength of networking. I think we have to be very careful that the tied selling aspect, which you have identified, is not part of the process.

Mr. Riis: Could you explain the Share with the Leaders program of Trilon?

Mr. Hawkrigg: Okay. Share with the Leaders is a program we instituted just last fall. It is the first of three steps in going to the networking aspect of our member companies.

Mr. Chairman, we felt that in order for networking to be effective, it was absolutely essential that our own employees are aware of the products and services, the quality and the pricing structure of our sister companies, so what we wanted to do was encourage our own employees to use those services, because we felt they would probably be the most critical consumer we could find. We felt that if we could satisfy the needs, desires and pricing of our own employee group, we would probably have a reasonably attractive program for the consumer group.

With the Share with the Leader program, we had a number of ways we could go. We could offer straight cash discounts, which I think is a normal employee benefit that you would find throughout industry. But we felt that because of our feeling toward share ownership—and a very major part of the Trilon group companies' philosophy is that we want our employees to participate in ownership of the companies—it would be much more effective if we offered values that could then be translated into share values rather than pure cash.

We have 20,000 employees amongst our group companies. Approximately 18% of them are now participating in that plan and the response and reaction has been quite satisfactory.

Mr. Riis: So it is a share purchase now that encourages employees to participate in . . .

Mr. Hawkrigg: It is an incentive.

[Translation]

M. Riis: Expliquez-vous.

M. Hawkrigg: Bien entendu, nous n'approuvons pas les ventes liées. Nous sommes d'accord sur ce point avec votre Comité et les conclusions des études qui ont été faites. À notre avis, pour qu'un réseau soit profitable, les compagnies doivent collaborer et offrir à leur clientèle toute une gamme de produits à un prix raisonnable. Si vous voulez vendre votre maison, Monsieur Riis, je ne vois pas pourquoi l'agence immobilière à laquelle vous vous adressez ne pourrait pas vous offrir une assurance-vie, voir même financer votre hypothèque. Nous pourrions probablement vous offrir de faire assurer votre maison par notre compagnie d'assurance.

Je souligne qu'il s'agit là de simples possibilités. Pour avoir accès à un service particulier, vous n'avez nullement besoin d'accepter les autres.

M. Riis: Mais si vous êtes dans le même bureau, avec des bureaux côte à côte, si vous pouvez faire tous vos achats sur place, la tentation serait très forte.

M. Hawkrigg: C'est précisément ce qui fait la force d'un réseau. Il faut s'assurer que l'on évite cet aspect de vente liée que vous avez identifiée.

M. Riis: Parlez-nous du programme *Share with the Leaders* de Trilon?

M. Hawkrigg: Bon. *Share with the Leaders* est un programme qui a été lancé l'automne dernier et qui représente la première étape dans l'établissement de notre réseau.

Monsieur le président, pour qu'un réseau soit efficace, nous pensons qu'il est impératif que nos propres employés connaissent bien la gamme des produits et services offerts, leur qualité et le prix auquel nos sœurs compagnies les vendent, pour encourager ces employés à utiliser leurs services; nous estimons en effet que nos employés sont probablement nos meilleurs critiques; que si on peut répondre à leurs besoins et à leurs vœux à un prix raisonnable, nous avons de fortes chances de satisfaire également un groupe de consommateurs.

Le programme *Share with the Leader* nous offrait plusieurs options. On aurait pu opter pour la remise en espèces, qui est populaire dans toute l'industrie. Mais parce que la philosophie du groupe Trilon est axée sur la notion de copropriété—nous voulons que nos employés achètent des actions de nos compagnies—nous avons pensé qu'il serait préférable d'offrir des remises sous forme d'actions plutôt que des remises en espèces.

Nous avons en tout 20,000 employés, dont 18 p. 100 ont déjà souscrit au régime et leur réaction est tout à fait satisfaisante.

M. Riis: C'est par l'achat d'actions que vous encouragez donc vos employés à participer à . . .

M. Hawkrigg: C'est un encouragement.

[Texte]

Mr. Riis: Okay. The understanding was that you wanted to expand this further . . .

Mr. Hawkrigg: That is right.

Mr. Riis: —so that if your employees could have their clients also involved with the various affiliates, they would be rewarded through shares in Trilon or some other aspect as well.

Mr. Hawkrigg: Yes. We have not yet finalized them. We are testing various incentive programs that would encourage our employees to . . .

Mr. Riis: Just to go back to the point where we were a minute ago with Royal Trust mortgages. When you have all of the desks side by side and the employee is going to be rewarded financially through shares in Trilon if he can get that client to actually take out his life insurance, home insurance and other services, with the desk beside him, will that not encourage him to do that?

Mr. Hawkrigg: We would hope the incentive program would encourage the employees because that, of course, is the whole reason for putting the program in.

They will not be sitting at desks side by side, incidentally. This is not our program. Each company will have its own distribution network. They will have their own facilities. We may encourage them to have one representative from the different companies that will service the different offices, but it is not our intention to have them sitting side by side. But obviously, the incentive program, we hope, would encourage our employees to refer other brother and sister company products to clients.

Mr. Riis: You do not think that is going to lead to tied selling, though?

Mr. Hawkrigg: No, no.

Mr. Riis: It is a fine line, I suppose, is it not, Mr. Hawkrigg?

Mr. Hawkrigg: I do not think so, because I think it can be very easily policed. We are expecting it is going to be very easily policed through our management process.

• 2200

Mr. Riis: While we lauded the management program in our report as a model, a major step forward, I must admit that some of us, however, thought it was a bit like asking the wolf to keep an eye on the chicken house.

Mr. Hawkrigg: I do not think we asked the wolf to keep an eye on the chicken house, Mr. Chairman.

Mr. Riis: Mr. Hawkrigg, what is your definition of self-dealing?

Mr. Hawkrigg: Self-dealing is inter-company transactions. I think our feeling is not too dissimilar to your previous witness. I think the terms is not a flattering term. I think it is any transaction between companies that are related to the Trilon group.

[Traduction]

M. Riis: Bon. Mais vous voulez que ça prenne de l'ampleur . . .

M. Hawkrigg: C'est exact.

M. Riis: De sorte que si vos employés arrivent à convaincre leurs clients de traiter avec les diverses filiales, vous les récompenseriez en leur donnant des actions de Trilon?

M. Hawkrigg: En effet. Le programme n'est pas au point. Nous avons mis à l'essai plusieurs programmes qui encourageaient nos employés à . . .

M. Riis: J'aimerais revenir aux hypothèques de la Royal Trust dont nous parlions il y a une minute. Vous avez deux bureaux côte à côte et si votre employé peut convaincre son client de prendre aussi une assurance-vie, une assurance domiciliaire ou d'acheter un autre service au bureau voisin, vous le récompensez financièrement en lui donnant des actions de Trilon. Ne pensez-vous pas que c'est un encouragement suffisant?

M. Hawkrigg: Évidemment, nous espérons que cela encouragera nos employés; c'est la raison même du programme.

Incidentement, les bureaux ne seront pas côte à côte. Ce n'est pas ce qui est prévu. Chaque compagnie aura son propre réseau de distribution et ses propres locaux. Nous les encourageons peut-être à avoir des représentants de différentes compagnies dans chaque bureau, mais nous n'avons pas l'intention de mettre leurs bureaux côte à côte. Ce que nous voulons, c'est que notre programme d'encouragement soit suffisant pour pousser nos employés à référer leurs clients à une autre société soeur.

M. Riis: Et vous ne pensez-pas que vous encouragez par là même les ventes liées?

M. Hawkrigg: Pas du tout.

M. Riis: La ligne de démarcation est bien étroite, n'est-ce pas, Monsieur Hawkrigg?

M. Hawkrigg: Je ne pense pas, car c'est le genre de choses que les gestionnaires peuvent facilement surveiller.

M. Riis: Nous avons effectivement cité comme modèle dans notre rapport le programme de gestion qui représente un grand pas en avant. Je dois vous avouer toutefois, que certains d'entre nous se demandent si l'on n'a pas mis le loup dans la bergerie.

M. Hawkrigg: Non monsieur le président, on ne vous demande pas de mettre le loup dans la bergerie.

M. Riis: M. Hawkrigg, comment définissez-vous une transaction auto-intéressée?

M. Hawkrigg: Il s'agit d'une transaction interne. Nous partageons probablement l'avis des témoins qui nous ont précédés. Le terme n'est pas flatteur. Je dirais qu'il s'agit d'une transaction entre des sociétés qui sont affiliées au groupe Trilon.

[Text]

Mr. Riis: Yes. Then, there is, of course, self-dealing going on within the Trilon family.

Mr. Hawkrigg: Inter-company, yes.

Mr. Riis: Obviously. The way things appear to be moving . . . that is going to change. Either the opportunity for those types of transactions will change or there will be a change in the ownership of some of the financial institutions within the Trilon group.

Mr. Hawkrigg: Yes.

Mr. Riis: Do you have a view on those options?

Mr. Hawkrigg: Yes. I certainly do, Mr. Chairman. I think it would be a tragedy if self-dealing or inter-company dealings are absolutely precluded, particularly when transactions are done on a market rate and there is . . . You have approval processes between the different companies that you are comfortable with and the regulators are obviously comfortable with them. I think that is why we have worked so hard, prior to the committee's being formed or the study's being formed, to ensure that inter-company transactions are third-party transactions properly priced. Each of the companies that we have ownership in has its own separate board of directors. The companies have their own separate management teams and they have accountabilities to their groups.

Mr. Riis: Yes.

Mr. Hawkrigg: They do not have a specific accountability to Trilon, as such. We are sitting there, obviously, as a major shareholder. But the accountability of our senior management and the other boards of directors of those operating companies is directly to their own companies.

Mr. Riis: Yes.

Mr. Hawkrigg: Obviously, Trilon's role is to encourage the companies to work together, where it is proper and where it is effective, and, of course, where it is economically justifiable.

Mr. Riis: Did you write the green paper?

Mr. Hawkrigg: No, I did not. We thought it was a very reasonable, well-thought-out paper.

Mr. Minaker: Mr. Chairman, I would like to ask a supplementary question to Mr. Hawkrigg, regarding self-dealing.

In your CVL Incorporated, which is a leasing company . . .

Mr. Hawkrigg: Yes.

Mr. Minaker: Of all your affiliates, you said . . . Labbatt's, Great Lakes Paper and Scott Paper, etc., are all of those companies encouraged to lease their vehicles from CVL Incorporated?

Mr. Hawkrigg: What we do is encourage the two companies to at least be aware of what is available. And let us take CVL-Trilon would be facilitators. We would encourage the companies to get together where there is a need. But once again, CVL has to be very competitive, obviously, before they are going to get the business. Because I think the key . . .

[Translation]

M. Riis: Précisément. Et au sein de la famille Trilon, vous avez bien entendu des transactions auto-intéressées.

M. Hawkrigg: Des transactions internes, effectivement.

M. Riis: C'est évident. La façon dont les choses se passent apparemment . . . un changement s'impose. Il va falloir soit changer les conditions dans lesquelles ce genre de transaction peut s'effectuer, soit changer la propriété de certaines institutions financières qui font partie du groupe Trilon.

M. Hawkrigg: En effet.

M. Riis: Avez-vous une opinion sur ces options?

M. Hawkrigg: Oui, certainement, monsieur le président. Je pense que les résultats seraient catastrophiques si l'on interdisait purement et simplement les transactions auto-intéressées ou les transactions internes, en particulier lorsque ces transactions s'effectuent à la valeur au marché et que . . . Pour les différentes compagnies qui veulent faire des transactions entre elles, il existe des méthodes officielles de procéder qui ne vous posent pas de cas de conscience ni à vous ni aux législateurs, c'est évident. C'est la raison pour laquelle avant la formation même de votre Comité et avant que l'étude ne soit lancée, nous avons fait beaucoup d'efforts pour nous assurer que les transactions internes et les transactions avec des tiers se faisaient à un prix adéquat. Toutes les compagnies dont nous possédons des actions ont leur propre conseil d'administration, leurs propres cadres et leurs propres responsabilités.

M. Riis: C'est vrai.

M. Hawkrigg: Ils n'ont pas de responsabilité vis-à-vis de Trilon même. Faisant partie de leur conseil d'administration, bien sûr, puisque nous sommes l'actionnaire principal. Mais les cadres supérieurs et les autres membres du conseil d'administration de ces compagnies relèvent d'elles directement.

M. Riis: C'est juste.

M. Hawkrigg: Le rôle de Trilon est évidemment d'encourager ces compagnies à collaborer, si les circonstances le permettent et, bien entendu, si c'est rentable.

M. Riis: C'est vous qui avez rédigé le Livre vert?

M. Hawkrigg: Non, ce n'est pas moi. Nous pensons que c'est un document très raisonnable, très bien pensé.

M. Minaker: Monsieur le président, j'aimerais poser une question complémentaire à M. Hawkrigg, concernant les transactions auto-intéressées.

La CVL Incorporated, qui est une société location-bail . . .

M. Hawkrigg: En effet.

M. Minaker: Parmi les sociétés affiliées à votre groupe,—la Labbatt, la *Great Lakes Paper*, la *Scott Paper*, etc., toutes sont encouragées à louer leurs véhicules de CVL Incorporated?

M. Hawkrigg: Nous encourageons les deux compagnies à être au moins au courant des services offerts. Nous encourageons le cas échéant les compagnies à faire affaire entre elles, mais là encore, la CVL doit être très concurrentielle pour éviter la faillite. À mon avis, la clé . . .

[Texte]

Mr. Minaker: I have a supplementary to that. Would CVL give a preferred special rate to affiliated companies, like Scott Paper, MacMillan Bloedel, etc., over what they would to other competitors?

Mr. Hawkrigg: No. I cannot answer, because I am not running the company on a day-to-day basis, but that is not a part of any of our programs, that you give preferred pricing fees or any other allowances to the sister companies.

Mr. Minaker: This is the last question, Mr. Riis. Of the 36,000 leased vehicles, how many would be leased to affiliated companies that are presently controlled by Brascan?

Mr. Hawkrigg: Very few, I would think. I am not sure, because I do not have all the customer lists, but I would be surprised if it were 10%.

Mr. Minaker: Thank you.

Mr. Riis: Mr. Hawkrigg, let us return to the question. Why would you not give a preferred rate?

Mr. Hawkrigg: Because the company that is making the decision to accept the CVL business is very profit oriented as well. I think it may be hard for this committee to understand, but I can assure you, because we at Trilon have been trying to encourage the companies to work together, the toughest group of people to try to get to work together is within the family. As I say, each of the companies is independent. Each company is responsible for its bottom line to its shareholders and its board of directors.

• 2205

Mr. Riis: It is an interesting question, Mr. Chairman. Mr. Hawkrigg is obviously watching carefully the last while with Imasco now having an opportunity to bring Canada Trust within its family.

Mr. Hawkrigg: Yes.

Mr. Riis: In the interest of being consistent, would you think it would only be reasonable to allow banks now to purchase their own industrial companies; to have banks with non-financial institutions creating conglomerates as well?

Mr. Hawkrigg: I think that is a very strong possibility, and I would hope, if that is happening, the 10% ownership restriction on banks would be lifted so we might have an opportunity to...

Mr. Riis: Would you agree, though, that it seems consistent if we are going to allow large trust companies to...

Mr. Hawkrigg: Yes. Mr. Chairman, let me just make a few comments on this ownership and cross-ownership issue. Really I think the issue of ownership is the quality of the owner, not what he happens to own as other additional investments. The prime concern, I think, of this committee and the government and the industry itself would be the responsibility, the reputation and substance of those who want to own a financial institution.

[Traduction]

M. Minaker: J'ai une question complémentaire sur ce point. Si la *Scott Paper*, la *MacMillan Bloedel* etc faisaient affaire avec la CVL, profiteraient-ils d'un taux préférentiel?

M. Hawkrigg: Non. Je n'administre pas la compagnie au jour le jour. Je ne peux pas répondre vraiment à votre question mais nos programmes ne prévoient pas de prix spéciaux ni de conditions particulières pour nos filiales.

M. Minaker: Ma dernière question, M. Riis. Sur les 36,000 véhicules loués, combien sont loués à des filiales contrôlées actuellement par la Brascan?

M. Hawkrigg: Très peu, j'imagine. Je n'en suis pas sûr parce que je n'ai pas la liste complète de la clientèle, mais ça m'étonnerais que ça dépasse 10 p. 100.

M. Minaker: Je vous remercie.

M. Riis: M. Hawkrigg, revenons à notre question. Pourquoi ne par leur donner un taux préférentiel?

M. Hawkrigg: Parce que la compagnie qui décide de traiter avec la CVL est là pour faire des bénéfices. J'aurais peut-être du mal à comprendre la situation, mais je vous assure que c'est vraiment le cas. Parce que Trilon a essayé d'encourager ces compagnies à collaborer, nos concurrents les plus retors font partie de la famille. Je le répète, chaque compagnie est indépendante et en dernier ressort doit rendre des comptes à ses actionnaires et à son conseil d'administration.

M. Riis: C'est une question intéressante, monsieur le président. M. Hawkrigg suit manifestement la situation de très près, Imasco ayant maintenant la possibilité d'ajouter le Canada Trust à sa famille.

M. Hawkrigg: Oui.

M. Riis: Pour que tout se tienne, pensez-vous qu'il serait maintenant tout à fait raisonnable de permettre aux banques d'acheter leurs propres entreprises industrielles, de former des conglomerats avec des institutions non financières?

M. Hawkrigg: Je pense que c'est une possibilité très grande, auquel cas mon seul espoir serait que le plafond de 10 p. 100 sur la participation des banques soit supprimé afin que nous puissions...

M. Riis: Ne pensez-vous pas néanmoins que ce serait logique, si nous allons permettre aux grosses sociétés de fiducie de...

M. Hawkrigg: Oui. Monsieur le président, m'accorderiez-vous quelques minutes pour que je vous entretienne un petit peu de cette question de la propriété et de la propriété partagée. Il me semble que ce qui importe en ce qui concerne la propriété, c'est la qualité du propriétaire, et non pas la nature de ses autres investissements. Il me semble que ce qui devrait compter pour le Comité, le gouvernement et l'industrie elle-même devrait être la responsabilité, la réputation et la stabilité financière de ceux qui veulent être propriétaires d'une institution financière.

[Text]

I agree with what the government is doing in assessing changes in ownership, because those of you who have read our brief would be aware that we did propose a review and that it would be assessed by government. We suggested that any change in ownership resulting in a 25% owner going in must be reviewed and approved and then monitored thereafter. Then at a 50% ownership position there would be a subsequent approval process by the government and the regulatory bodies.

We think the combination of a strong regulatory control process with corporate control and, as I say, our business conduct review committee and the other ways in which we run the company provide a very reasonable way of regulating ownership of financial institutions. There is no magic, I do not think, to an owner of a financial services company being owned by another financial services. What does that mean? I think it should be the quality of that ownership upstream that is important, and the reputation and the substance of those people. That is the important issue.

The Vice-Chairman: Mr. Attewell.

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman.

I would like to come back to the two recent stock issues of \$51 million each. There seem to be conflicting reports in the press of what actually happened. The one issue of \$1.7 million shares was taken down, I gather, in total by Brascan and O&Y, with a \$2 million fee being paid to Great Lakes. According to one write-up here, today's *The Financial Post*, in the past that would normally have been handled directly by Trilon through a board meeting and approval by the board. There is some hint here that a board meeting could not be arranged until May. I am concerned here with the impact on minority shareholders. Why would you have gone ahead at a cost of \$2 million? What does it cost to have a board meeting?

Mr. Hawkrigg: Mr. Chairman, in my opening remarks I thought I was explaining reasonably clearly the role that Great Lakes played. Trilon were desirous of issuing a common share issue of \$100 million at \$30. We were not able to get that commitment on a bought-deal basis from our normal dealer group at \$30. We could have done it and probably had a bought basis from a dealer group at \$29, but we were not interested in \$29 because, according to our valuations and the valuations subsequently approved by our board, \$30 was the appropriate price at that time. So Great Lakes played a very key role as far as we at Trilon were concerned because they did assure that the bought deal was going to be successful when we could do the deal then and not wait to have any other areas confirmed.

[Translation]

J'applaudis ce que fait le gouvernement dans son étude visant à modifier les règles en matière de propriété. Ceux d'entre vous qui ont lu notre mémoire sauront que nous avons nous-mêmes proposé au gouvernement qu'il entreprenne pareil examen. Nous avons notamment proposé que tout changement ayant pour résultat d'accorder 25 p. 100 des actions à un seul et même propriétaire, devrait être étudié et approuvé et que la situation devrait être surveillée de près par la suite. Nous avons proposé par ailleurs qu'une fois atteint le seuil de 50 p. 100, intervienne un autre processus d'approbation qui relèverait du gouvernement et des différents organismes de réglementation.

Un processus de contrôle réglementaire solide conjugué à des mécanismes de contrôle interne ainsi qu'au comité d'examen et aux autres mécanismes en place offrirait un moyen très raisonnable de réglementer la composition des intérêts des institutions financières. Que le propriétaire d'une société de services financiers appartienne à d'autres services financiers ne relève pas selon moi de la magie. Qu'est-ce que cela signifie? Il me semble que ce devrait être la qualité, la réputation et la stabilité du propriétaire en un mot qui comptent. C'est cela l'important.

Le vice-président: Monsieur Attewell.

M. Attewell: Merci, monsieur le président.

J'aimerais revenir sur la question des deux récentes émissions d'actions d'une valeur de 51 millions de dollars chacune. Il semblerait que les rapports parus dans la presse ne coïncident pas tous. D'après ce que j'ai compris, l'émission d'actions d'une valeur de 1,7 millions de dollars a été entièrement souscrite par Brascan et pas l'*Olympic & York*, une commission de 2 millions de dollars étant versée à la société *Great Lakes*. D'après un article paru dans le *The Financial Post* d'aujourd'hui, il semblerait qu'autrefois, cela aurait normalement été pris en main par Trilon, qui aurait examiné la question en conseil d'administration. On semble laisser entendre qu'il n'aurait pas été possible d'organiser une réunion du conseil d'administration avant mai. Ce qui m'intéresse ici, c'est l'incidence que cela aura sur les actionnaires minoritaires. Pourquoi aller de l'avant, lorsque cela va coûter 2 millions de dollars? Combien cela coûte-t-il de tenir une réunion du conseil d'administration?

M. Hawkrigg: Monsieur le président, il me semble que j'ai assez bien expliqué le rôle joué par la société *Great Lakes* dans mes remarques préliminaires. La société Trilon était désireuse de faire une émission d'actions ordinaires de 100 millions de dollars, chaque action devant être vendue 30 dollars. Nous n'avons pas réussi à obtenir du groupe de négociants avec lequel nous faisons généralement affaires qu'il s'engage à souscrire l'émission entière à l'avance selon une formule de 30 dollars l'action. Nous aurions sans doute pu obtenir l'accord d'un groupe de négociants pour émission entièrement souscrite à l'avance si nous avions fixé le prix à 29 dollars, mais cela ne nous intéressait guère, car d'après nos calculs et les calculs et les évaluations que le conseil d'administration a approuvés par la suite, 30 dollars était le prix approprié à l'époque. La société *Great Lakes* a donc joué un rôle clé en garantissant à Trilon que l'émission entièrement souscrite à l'avance allait se

[Texte]

[Traduction]

poursuivre. Nous pouvions donc nous lancer sans avoir à attendre d'obtenir d'autres confirmations.

• 2210

I also think—just note the first days of the prospectus, Mr. Chairman—the role of Great Lakes in taking on and assuming other responsibility as far as particularly the greenshoe or that additional 350,000 shares are concerned was of value to Trilon because we did not want to have an issue that was not successful, which can happen. We did not want to have our dealer group in a position of holding Trilon shares and become nervous or not have sufficient capital to retain those shares within their dealers and therefore maybe have to issue or distribute them to the marketplace at the inappropriate time.

So it was not a matter necessarily of having a board meeting at that time.

Mr. Attewell: I had assumed that Brascan and O&Y would be taking down the numbers quoted there; in other words, it is not a bought deal. Was there not a commitment? Were they not interested in taking down those shares?

Mr. Hawkrigg: They absolutely had indicated support and would be in favour of doing it, and this was their senior management team who sit on the Trilon board of directors, who indicated that they would be in favour of the deal, but obviously it would be subject to their board approval.

Mr. Attewell: Where is the risk involved with that sort of commitment that they would take down 1.7 million shares? Where is the risk and how did Great Lakes earn \$2 million. That is expense of minority shareholders.

Mr. Hawkrigg: No, I do not think there was any expense of minority shareholders. If we were to have done the \$100 million deal, if the other dealers had been able to give us an offer of a \$100 million share issue at \$30, a guaranteed bought deal, we would have paid them the same \$4,080,000. So there was absolutely no additional fee paid whatsoever in the total \$102 million issue.

Mr. Attewell: Brascan owns how much of Great Lakes? What per cent? There is a chart here with 49% on it. Is that current?

Mr. Cunningham: That is a 49% voting interest. That is right.

Mr. Attewell: So roughly \$1 million stayed in the hierarchy, within Brascan, of that \$2 million?

Mr. Hawkrigg: I have no idea.

Mr. Attewell: Well, is that not the net effect?

Je pense par ailleurs—et il suffit de voir ce qui s'est passé dans les premiers jours suivant la sortie du prospectus, monsieur le président—que le rôle joué par la société Great Lakes en assumant ces responsabilités en ce qui concerne le bloc d'actions offertes en prime et ces 350,000 actions supplémentaires a beaucoup aidé la société Trilon, car nous ne voulions pas nous retrouver avec une émission qui n'allait pas se vendre, car cela peut arriver. Nous ne voulions pas que le groupe de négociants avec lequel nous faisons affaires s'inquiète ou ait des problèmes de liquidités qui auraient pu l'empêcher de conserver ces actions, l'obligeant peut-être à les émettre ou à les distribuer sur le marché à un moment favorable.

Il n'était donc pas forcément question d'organiser une réunion du Conseil d'administration à cette époque là.

M. Attewell: J'avais pensé que Brascan et que l'Olympia and York se seraient occupés des actions citées ici. Autrement dit, il ne s'agit pas d'une émission d'actions entièrement souscrites à l'avance. N'y a-t-il eu aucun engagement? Ces deux sociétés n'étaient-elle pas désireuses de prendre en main ces actions?

M. Hawkrigg: Elles nous avaient donné leur appui et leur accord. C'est d'ailleurs l'équipe de gestion supérieure, qui siège au Conseil d'administration de Trilon, qui nous a fait savoir qu'elle serait favorable aux arrangements prévus, mais il lui fallait bien sûr obtenir, au préalable, un accord du Conseil d'administration.

M. Attewell: Où est le risque dans le contexte de ce genre d'engagement à prendre 1,7 million d'actions? Où intervient le risque et comment la société Great Lakes a-t-elle empoché 2 millions de dollars. C'est profiter des actionnaires minoritaires.

M. Hawkrigg: Non, je ne pense pas que l'on ait profité des actionnaires minoritaires. Si nous étions allés de l'avant avec l'affaire de 100 millions de dollars, si les autres négociants avaient pu nous proposer une émission de 100 millions de dollars à \$30 l'action, dans le cas d'une émission d'actions entièrement souscrites à l'avance, nous leur aurions de toute façon payé le même montant d'argent, soit 4 millions 80 milles dollars. L'émission de 102 millions de dollars n'a donc pas supposé de frais supplémentaires.

M. Attewell: Quelle part de la Great Lakes appartient à Brascan? Quel pourcentage? Il y a ici un tableau où il est question de 49 p. 100. Ce chiffre est-il à jour?

M. Cunningham: Il s'agit d'une participation avec droit de vote de 49 p. 100. C'est exact.

M. Attewell: Par conséquent, de ces 2 millions de dollars, environ 1 million sont restés à l'intérieur de la hiérarchie, avec la société Brascan. C'est bien cela, n'est-ce pas?

M. Hawkrigg: Je n'en ai aucune idée.

M. Attewell: N'est-ce pas là le résultat net?

[Text]

Mr. Hawkrigg: It is in Great Lakes obviously.

Mr. McCrossan: Could I just have a supplementary here, Mr. Chairman?

The selection of Great Lakes Group is interesting. If you have a commitment—and you have indicated you have a commitment to purchase that additional 1.7 million shares . . .

Mr. Hawkrigg: Yes.

Mr. McCrossan: —from O&Y and from Brascan . . .

Mr. Hawkrigg: No, it was not a commitment; there was an indication of support.

Mr. McCrossan: Okay. There was an indication of support. Are you telling me seriously that, based on that indication of support, none of Merrill Lynch or Dominion Securities would be willing to take those shares, or are you telling me that the O&Y group and the Brascan group directed that they would be willing to do that but if it was to be done then it should be done through Great Lakes Group?

Mr. Hawkrigg: I am not aware that . . .

Mr. McCrossan: Then how does Great Lakes Group come into the picture?

Mr. Hawkrigg: Mr. Dunford, to whom I believe you are going to be chatting, will be in a much better position to answer that; but the Great Lakes Group have been financial advisers to Trilon and Trilon-related companies with respect to their public share issues.

Mr. McCrossan: I understand that, but you listed a whole series of firms: Merrill Lynch, Dominion Securities . . .

Mr. Hawkrigg: Yes.

Mr. McCrossan: —Pitfield, Nesbitt Thomson and McLeod Young Weir and so on. Are you saying that none of those firms would touch the deal based on the indications of O&Y and Brascan, or were they given the opportunity to touch the deal?

Mr. Cunningham: If I could respond to that, at the time we were thinking about doing the issue we spoke to the dealer group. They were comfortable doing the issue, which was ultimately done. They did not express any . . .

Mr. McCrossan: Were they given the opportunity of doing the additional issue based on the . . .

Mr. Cunningham: They were not prepared to do a \$100-million transaction at that time. Great Lakes Group came to us with a commitment to purchase 1.7 million shares. That assured Trilon of completing its \$102 million offer.

[Translation]

M. Hawkrigg: C'est évidemment la société Great Lakes qui en est propriétaire.

M. McCrossan: Puis-je poser une question supplémentaire, monsieur le président?

Je trouve intéressant que l'on ait choisi le groupe Great Lakes. Si vous avez un engagement—et vous dites que vous aviez un engagement pour l'achat de 1,7 million d'actions supplémentaires . . .

M. Hawkrigg: Oui.

M. McCrossan: . . . engagement de la part de l'Olympia and York de Brascan . . .

M. Hawkrigg: Non, ce n'était pas un engagement. Ces deux sociétés nous avaient tout simplement manifesté leur appui.

M. McCrossan: Très bien. Il y a donc eu manifestation d'appui. Soyons sérieux. Voulez-vous dire qu'à partir de cette manifestation d'appui, ni Merrill Lynch ni la *Dominion Securities* n'étaient prêtes à prendre ces actions, ou bien voulez-vous dire que le groupe *Olympia and York* et que le groupe Brascan vous avaient fait savoir qu'ils seraient prêts à s'en occuper, mais qu'il faudrait à ce moment-là que cela se fasse par l'intermédiaire du groupe Great Lakes?

M. Hawkrigg: Pas, que je sache . . .

M. McCrossan: Alors comment la société Great Lakes intervient-elle dans toute cette affaire?

M. Hawkrigg: M. Dunford, avec qui vous allez, je pense, discuter, serait mieux en mesure que moi de répondre à cette question. Je puis cependant vous dire que le groupe Great Lakes a servi de conseiller financier auprès de la société Trilon et de ses sociétés affiliées en ce qui concerne leur vente publique d'actions.

M. McCrossan: Je comprends cela, mais vous avez cité toute une liste de sociétés, notamment Merrill Lynch, *Dominion Securities* . . .

M. Hawkrigg: Oui.

M. McCrossan: . . . Pitfields, Nesbitt Thomson et McLeod Young Weir, etc. Voulez-vous dire qu'aucune de ces sociétés n'a été intéressée par cette affaire, compte tenu des indications données par Olympia and York et par Brascan, ou bien leur a-t-on même donné la possibilité de s'y intéresser?

M. Cunningham: Si vous me permettez de répondre, lorsque nous avons commencé à réfléchir à la possibilité de négocier cette émission, nous en avons discuté avec le groupe de négociants. Celui-ci s'était dit intéressé, et l'émission fut faite. Ces sociétés n'ont jamais exprimé . . .

M. McCrossan: Leur a-t-on donné la possibilité de faire une émission supplémentaire à partir de . . .

M. Cunningham: Ils n'étaient pas prêts, à cette époque là, à faire une transaction de 100 millions de dollars. Des représentants du groupe Great Lakes sont venus nous voir avec un engagement pour l'achat de 1,7 million d'actions. Cette proposition permettrait à la société Trilon de mener à bien cette offre de 102 millions de dollars.

[Texte]

• 2215

In addition, Great Lakes said to us that they were prepared to take up the so-called "Green Shoe" if the underwriters were not able to distribute those shares.

The other fact available to us at that time was that the Great Lakes Group had offered to sell those shares to Olympia & York and to Brascan. Those were the facts. We had a commitment from Great Lakes Group and we had a commitment from the underwriters.

Mr. McCrossan: And you are saying the others were not aware of the commitment. This was strictly . . . they were not willing to take the \$100 million total, period. Was there any discussion that they might be given a piece of the action with Olympia & York or Brascan, or because it was your custom to issue those on a non-commission basis, did they even know that transaction was a possibility?

Mr. Cunningham: They certainly knew about the transaction with Great Lakes Group. It was described in the prospectus.

Mr. McCrossan: Yes. I understand they knew about it after the fact.

Mr. Cunningham: Well, they participated in preparing the prospectus. The underwriters were very much involved in the preparation of that document. The underwriters must sign the prospectus before it is filed with any of the securities commissions across the country.

Mr. McCrossan: When you have done other Treasury share issues before, have Olympia & York and Brascan maintained their ownership positions in the company consistently?

Mr. Cunningham: They have in common share issues. There has not been an equity issue other than our original common equity issue.

Mr. McCrossan: Sorry, did you say they have or have not?

Mr. Cunningham: There has not been a common equity issue in which they have participated since Trilon originally went public back in November 1983.

Mr. McCrossan: You have shareholder records. Have either company been increasing their ownership of Trilon through market purchases?

Mr. Hawkrigg: Since?

Mr. McCrossan: Since November 29, 1985, to pick a date that is mentioned in Bill C-103.

Mr. Cunningham: I am sorry, I cannot answer that question. I do not know. I can find out the answer for you, if that would be useful.

Mr. McCrossan: I see. Thank you.

[Traduction]

D'autre part, les gens de la *Great Lakes* nous ont dit qu'ils seraient prêts à prendre le bloc d'actions en prime si les courtiers ne parvenaient pas à les distribuer.

Nous savions d'autre part à l'époque que le groupe *Great Lakes* avait offert de vendre ses actions à *Olympia and York* et à Brascan. Voilà quelle était la situation. Nous avions un engagement du groupe *Great Lakes* et nous en avions également un de la part des courtiers.

M. McCrossan: Voulez-vous dire par là que les autres n'étaient pas au courant de cet engagement. C'était tout simplement . . . ils n'étaient pas prêts à prendre le tout pour 100 millions de dollars, un point c'est tout. Avait-il été envisagé que *Olympia and York* ou Brascan leur donnent une partie du gâteau, ou bien, étant donné que vous aviez l'habitude d'émettre ces actions sans faire intervenir de commission, étaient-ils même au courant de la possibilité de cette transaction?

M. Cunningham: Ils étaient certainement au courant de la transaction avec le groupe *Great Lakes*. Cela était clairement écrit dans le prospectus.

M. McCrossan: Oui. D'après ce que j'ai compris, ils ont été mis au courant après coup.

M. Cunningham: Ils avaient participé à la préparation du prospectus. Les courtiers étaient justement intervenus dans une très large mesure dans la préparation de ce document. Les courtiers doivent toujours signer les prospectus avant que ceux-ci ne soient déposés auprès des commissions des valeurs mobilières du pays.

M. McCrossan: Lorsque vous avez fait des émissions d'action de trésorerie par le passé, les sociétés *Olympia and York* et Brascan ont-elles maintenu au même seuil leur niveau de participation dans la société?

M. Cunningham: Oui, dans le cas d'émission d'actions ordinaires. Il n'y a pas eu d'émission de titres de participation, à part notre émission originale d'actions ordinaires de capital social.

M. McCrossan: Excusez-moi, mais avez-vous répondu par oui ou par non?

M. Cunningham: Depuis que la société Trilon a été transformée en société privée en novembre 1983, les deux sociétés n'ont pas participé à une émission de titres de participation.

M. McCrossan: Vous avez des dossiers sur les actionnaires. L'une ou l'autre de ces deux sociétés a-t-elle augmenté sa participation dans la société Trilon grâce à des achats sur le marché?

M. Hawkrigg: Depuis?

M. McCrossan: Depuis le 29 novembre 1985, pour citer une date qui figure dans le projet de loi C-103.

M. Cunningham: Je regrette, mais je ne suis pas en mesure de répondre à cette question. Je ne le sais pas. Mais si cela peut vous être utile, je pourrais me renseigner.

M. McCrossan: Je vois. Merci.

[Text]

Mr. Attewell: Mr. Chairman, I wonder if we could go back to one item. I understand in London Life's annual report they describe... I believe they bought \$12 million of I am not sure what type of assets from Brascan. Do you know the nature of that transaction?

Mr. Hawkrigg: No.

Mr. Attewell: It is described in London Life's annual report. Do you have that with you?

Mr. Cunningham: I am sorry, we do not.

Mr. Attewell: Maybe we could get that later, Mr. Chairman.

Could I just move into some discussion about your share structure, not in particular order here. You have a class B common share, none issued yet. Do you plan to issue any of those?

Mr. Cunningham: Not at this time, no.

Mr. Attewell: Will they be a non-voting class?

Mr. Cunningham: They are a non-voting share, yes.

Mr. Attewell: But you have no plans to issue any?

Mr. Hawkrigg: No, no plans.

Mr. Attewell: Why were they put in?

Mr. Cunningham: I believe originally Brascan owned some of the class B shares. Those class B shares have subsequently been converted to class A voting shares. So those shares were put in when Trilon was originally formed. Brascan, as I say, took some of those shares, and they were subsequently converted.

Mr. Attewell: Your various preferred series: none of those are convertible, are they?

Mr. Cunningham: No, they are not. Sorry, we have one series, the class 2, series 2, which are convertible. Those shares were issued to Brascan and to Olympia and York in connection with the transfer to Trilon of their equity positions in Royal Trust.

Mr. Attewell: I am looking at page 7 here. Some of the preferred issues... I notice you ascribed... that on class 1 shares they carry one vote per share, in certain circumstances. Could you elaborate on just what that means, what type of vote, what sort of circumstances? I am sorry, that was page 26: "Class 2 series carry four votes per share in certain circumstances".

Mr. Cunningham: Those circumstances, I believe, relate to a non-payment of dividends. In other words, if dividends are not paid on those shares for specific periods of time, the shares become voting shares.

[Translation]

M. Attewell: Monsieur le président, j'aimerais revenir un petit peu en arrière. Dans le rapport de *London Life*, on décrit... il me semble que cette société a acheté quelque chose à la société Brascan pour un total de 12 millions de dollars. Êtes-vous au courant de cette transaction?

M. Hawkrigg: Non.

M. Attewell: Elle est décrite dans le rapport annuel de *London Life*. Avez-vous ce document avec vous?

M. Cunningham: Non, je regrette.

M. Attewell: Nous pourrions peut-être nous occuper de cela plus tard, monsieur le président.

J'aimerais, si vous voulez bien, discuter un peu avec vous de la structure de votre groupe d'actions. Mais je ne vais suivre aucun ordre en particulier. Vous avez une action ordinaire de catégorie B qui n'a encore fait l'objet d'aucune émission. Comptez-vous aller de l'avant avec une émission d'actions?

M. Cunningham: Non, pas en ce moment.

M. Attewell: Ces actions ne donneront à leur propriétaire aucun droit de vote, n'est-ce pas?

M. Cunningham: C'est exact.

M. Attewell: Mais avez-vous l'intention d'en émettre?

M. Hawkrigg: Non, pas pour l'instant.

M. Attewell: Pourquoi figure-t-elle ici?

M. Cunningham: Je pense qu'au départ la société Brascan possédait un certain nombre d'actions de catégorie B. Mais ces actions de catégorie B ont par la suite été converties en actions avec droit de vote de catégorie A. Ces actions sont donc liées à la création de la société Trilon. Comme je viens de le dire, Brascan avait pris certaines de ces actions, mais celles-ci furent converties par la suite.

M. Attewell: Vous avez également plusieurs séries d'actions privilégiées. Aucune d'entre elles n'est convertible, n'est-ce pas?

M. Cunningham: Non. Je vous demande pardon. Nous avons une série, la classe II, catégorie 2, qui est convertible. Ces actions ont été émises à Brascan et à *Olympia and York* dans le cadre du transfert à la société Trilon de leur titre de participation dans Royal Trust.

M. Attewell: J'en suis à la page 7. Certaines émissions d'actions privilégiées... je remarque que vous attribuez... dans certaines circonstances, à chaque action de catégorie A correspond une voix. Pourriez-vous nous expliquer ce que cela signifie au juste, quel sorte de vote et dans quelles circonstances? Vous le trouvez à la page 26: «Les actions de classe II, catégorie 2 donnent droit, dans certaines circonstances, à quatre voix par action».

M. Cunningham: Ces circonstances s'appliquent, je crois, au non-paiement des dividendes. Autrement dit, si aucun dividende n'est versé pour ces actions pendant un certain temps, ces actions donnent à leur titulaire le droit de vote.

[Texte]

Mr. Attewell: The same as common?**Mr. Cunningham:** Yes, they do.**Mr. Attewell:** I know this is a consolidated statement, but on a consolidated basis your total revenues are \$2.2 billion, your pre-tax earnings about about \$100 million, your rate of tax is half of 1%, you owe the government roughly \$53 million in deferred taxes. I am wondering if you think that is being a good corporate citizen.**Mr. Cunningham:** I am not entirely sure how to respond to that question. I can describe to you, though, the source of the bulk of Trilon's earnings. Those earnings come from dividends from our group of companies, and under our present tax scheme, dividends flowing from our operating companies into the hands of Trilon are not taxable in Trilon's hands.**Mr. Attewell:** Thank you, Mr. Chairman.**The Vice-Chairman:** Mr. McCrossan.**Mr. McCrossan:** Thank you, Mr. Chairman. I have just one more question on the equity and then I would like to seek reassurance about non-arm's length transactions. When it is commonly quoted that Brascan has, I think, 34% and that O&Y has 12% to 14%, does that count the class 2 preferred shares as if they were exercised on a fully diluted basis?**Mr. Hawkrigg:** Fully diluted, yes.**Mr. McCrossan:** Thank you. Now, with respect to non-arm's length transactions, there was a whole series of them listed, and you have brought in a very fine statement that indeed, as you mentioned, we appended to our report. This should not take too long. Would I be correct in saying that neither Trilon nor either of the controlling companies, O&Y or Brascan, has suggested locking the loan by either London Life or Royal Trust, particularly a loan to a competitor?**Mr. Hawkrigg:** Absolutely not.**Mr. McCrossan:** I am sorry, are you agreeing with me or you are disagreeing with me?**Mr. Hawkrigg:** No, they have not suggested any locking of the company...**Mr. McCrossan:** I did not think they had.**Mr. Hawkrigg:** No, not at all.**Mr. McCrossan:** Have there been any loans to subsidiaries or affiliates of O&Y or Brascan by London Life or Royal Trust?**Mr. Hawkrigg:** I cannot tell you the dimension, but they would have gone through the normal approval process that we have established at those companies. First of all, they would be reviewed by the investment committees of either of the companies, the majority of whose members are composed of directors who are not affiliated with any of the group companies. Then they would be referred up to the Business Conduct Review Committee for their approval or otherwise, and if they

[Traduction]

M. Attewell: Au même titre que des actions ordinaires?**M. Cunningham:** Oui, effectivement.**M. Attewell:** Je sais qu'il s'agit d'un état financier consolidé, mais sur cette base vos recettes totales s'élèvent à 2,2 milliards de dollars, votre bénéfice comptable à environ 100 millions de dollars, votre taux fiscal est la moitié de 1 p. 100, et vous devez au gouvernement environ 53 millions de dollars en report d'impôts. Je me demande si vous vous considérez comme une société qui a le sens de ses responsabilités.**M. Cunningham:** Je ne sais au juste comment répondre à cette question, mais je peux préciser pour vous d'où proviennent, en gros, les bénéfices de Trilon. Ils proviennent des dividendes de notre groupe de sociétés et, sous notre régime fiscal actuel, les dividendes provenant de nos sociétés exploitantes ne sont pas imposables parce qu'ils sont entre les mains de Trilon.**M. Attewell:** Je vous remercie, monsieur le président.**Le vice-président:** Monsieur McCrossan.**M. McCrossan:** Je vous remercie, monsieur le président. Il me reste une autre question sur les fonds propres, et je voudrais ensuite être rassuré quant aux transactions privilégiées. Quand il est notoire que Brascan détient, je crois, 34 p. 100 des actions et que O&Y en détient 12 à 14 p. 100, est-ce que cela signifie que les actions privilégiées de catégorie 2 sont considérées comme des actions diluées?**M. Hawkrigg:** Oui, entièrement.**M. McCrossan:** Je vous remercie. En ce qui concerne les transactions privilégiées, il y en avait toute une liste et vous avez apporté une très belle déclaration que nous avons, comme vous le mentionniez, mis en annexe à notre rapport. Ceci ne devrait pas nous prendre trop longtemps. Ai-je raison de dire que ni Trilon, ni O&Y ou Brascan, les sociétés dominantes, n'a proposé de faire bloquer cet emprunt soit par London Life, soit par Royal Trust, s'agissant en particulier d'un emprunt à un concurrent?**M. Hawkrigg:** Absolument pas.**M. McCrossan:** Excusez-moi: êtes-vous d'accord avec moi ou ne l'êtes-vous pas?**M. Hawkrigg:** Non, il n'a pas été proposé que la société bloque...**M. McCrossan:** Je ne pensais pas que cela avait été proposé.**M. Hawkrigg:** Non, pas du tout.**M. McCrossan:** Est-ce que London Life ou Royal Trust a consenti des prêts à des filiales ou à des sociétés apparentées à Brascan ou à O&Y?**M. Hawkrigg:** Je ne puis vous dire de quel ordre il s'agit, mais ces demandes auraient été soumises à la même procédure que nous avons mise en place pour ces sociétés. Elles auraient d'abord été soumises aux comités d'investissement de l'une ou l'autre de ces sociétés, dont la majorité des membres sont des administrateurs qui ne sont affiliés à aucune des sociétés du groupe. Elles auraient été ensuite transmises pour approbation ou rejet au *Business Conduct Review Committee* (Commission

[Text]

were refused, as I said in my opening remarks, Mr. Chairman, their decision is irrevocable. So there would be transactions in the normal sense of doing business.

Mr. McCrossan: In particular, both companies, Brascan and O&Y, have been making some acquisitions recently. Would there have been any loans from either London Life or Royal Trust that would have financed or helped finance those acquisitions?

Mr. Hawkrigg: Not that I am aware of, Mr. Chairman.

Mr. McCrossan: Okay.

Mr. Cunningham: Perhaps I could add one thing to that. There are two types of transactions we are talking about in the way our process works. First of all, there are loans or investments that would be prohibited by the rules that exist today under the trust or insurance legislation. Obviously, those loans are not made.

• 2225

Mr. McCrossan: Right.

Mr. Cunningham: There is a broader category of loans that come up under our own definition of related parties for purposes of our business conduct review committee. There could be loans that are legally permitted, but that would be made to the broader related party group that we have set for ourselves under our business conduct review committee. Those transactions would then follow the process Mr. Hawkrigg has described.

Mr. McCrossan: I understand that exactly. The committee assumes that the law will be obeyed, and we are looking specifically at transactions which are currently legal, but which possibly should be regulated in the future. That is why I was asking the question.

Finally, with respect to back-to-back transactions, are there any transactions you are aware of between either of your two major financial subsidiaries and either of your two major parents or their affiliates which have been in effect simultaneous transactions involving a third party so as to not record a loan directly to either them or their affiliates, but in effect they have been party to a transaction?

Mr. Hawkrigg: Not that I am aware of, Mr. Chairman. None.

Mr. McCrossan: That is my final question.

The Vice-Chairman: Mr. Riis.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman.

Looking back at 1985, it looked like a good year for Trilon. What was the effective tax rate for Trilon in 1985?

Mr. Cunningham: The text to the financial statement describes that. It says:

The difference between the approximate statutory rate of . . . in 1985 and 1984, and the effective rates of half a

[Translation]

d'examen d'éthique commerciale) et en cas de rejet, comme je l'ai dit dans ma déclaration d'ouverture, monsieur le président, cette décision est irrévocable. Il y aurait donc des opérations commerciales au sens normal du terme.

M. McCrossan: Les deux sociétés, en particulier, à savoir Brascan et O&Y, ont fait récemment certaines acquisitions. Celles-ci auraient-elles été financées par London Life ou Royal Trust, en tout ou partie?

M. Hawkrigg: Pas que je sache, monsieur le président.

M. McCrossan: Très bien.

M. Cunningham: Permettez-moi d'ajouter quelque chose. Notre société pratique deux catégories d'opérations: tout d'abord, des prêts ou des investissements qui seraient interdits par la Loi actuelle sur les comptes de fiducie ou les assurances. Il est évident que ce genre de prêt n'a pas été consenti.

M. McCrossan: Bien.

M. Cunningham: Il existe une catégorie plus large de prêts qui relèvent de notre propre définition de parties apparentées aux fins de notre commission d'examen d'éthique commerciale. Il pourrait s'agir de prêts légalement autorisés, mais qui seraient consentis à une partie apparentée au sens plus large que celui défini pour la commission d'examen. Ces opérations se feraient donc selon la procédure décrite par M. Hawkrigg.

M. McCrossan: Je comprends très bien. Le Comité part du principe que tout se fait dans le respect de la loi, mais nous nous penchons actuellement sur le cas d'opérations qui sont actuellement autorisées, mais qui devraient peut-être réglementées à l'avenir. C'est pourquoi je posais la question.

Enfin en ce qui concerne les opérations complémentaires, êtes-vous au courant de certaines qui auraient eu lieu soit entre l'une de vos deux principales filiales financières, soit entre vos deux principales sociétés mères ou avec leurs filiales, opérations qui auraient été, en fait, simultanées et auraient eu une tierce partie afin que le prêt ne soit pas enregistré directement à l'une ou l'autre de ces sociétés ou de leurs filiales, mais qui auraient fait d'elles, en fait, l'une des parties de l'opération?

M. Hawkrigg: Pas que je sache, monsieur le président. Il n'y a eu aucun cas de ce genre.

M. McCrossan: C'est ma dernière question.

Le vice-président: Monsieur Riis.

M. Riis: Je vous remercie, monsieur le président.

L'année 1985 a été une année faste pour Trilon. Quel a été son taux d'imposition en 1985?

M. Cunningham: Cela figure dans notre rapport annuel:

La différence entre le taux statutaire approximatif de 49 p. 100 en 1985 et 1984 et les taux effectifs de 0,5 p. 100 et de

[Texte]

percent of 3.2% in those years respectively, is principal attributable to non-taxable investment income.

The reason the tax rate is low is for the reasons I described earlier.

Mr. Riis: So the effective tax rate is half of 1% attributable to non-taxable investment income.

Mr. Cunningham: Right.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: You issued a whole series of preferred shares at percentage of bank rates, and these are very attractive, both for corporations and for individuals. If the majority of your earnings are from intercorporate dividends, do I assume that means the equity raised by Trilon through those issues is in fact passed downstream to London Life and to Royal Trust, who themselves are in a non-taxpaying situation; that in effect you are able to play the spread between the tax incentive given to an individual or corporation that owns a preferred share versus the fact that neither of those corporations are taxpaying? Is that the structure you are using?

Mr. Cunningham: The reason that preferred shares are an attractive financing vehicle for Trilon is because of the nature of its income. Its income comes in by way of dividend, and dividends are then paid out on the preferred shares. It is a tax effective way for Trilon to finance its operations. As far as what happens to the cash that is raised as a result of those issues, some of that cash has been injected into our operating companies as they require it, and that all goes in as an equity investment. The rest of it has been invested in various marketable securities.

Mr. McCrossan: If you invest it in marketable securities, why would you not pay tax on the...

Mr. Cunningham: If we take dividends on those marketable securities, that is not taxable either.

Mr. McCrossan: Yes. Okay.

The Vice-Chairman: Mr. de Jong.

Mr. de Jong: Just going back to your discussion at the beginning of your statement on the importance of a strong regulatory regime that would police companies like yourself to make certain there is not any tied selling or self-dealing. You mention as well that you have initiated things within your corporations to make certain this does not happen. The question, first of all, is: What do you think is the best method of preventing self-dealing and tied selling? What sort of policing do you see internally?

• 2230

Mr. Hawkrigg: Mr. Chairman, looking at self-dealing as we were discussing it before, we do not suggest it be precluded from self-dealing, depending on how it is controlled and how it is managed and the nature of the transaction.

[Traduction]

3,2 p. 100 respectivement pour ces années est surtout due à des bénéfices d'investissements non imposables.

Si le taux d'imposition est si bas, c'est pour les raisons que je vous ai données précédemment.

M. Riis: Le taux effectif d'imposition est donc de 0,5 p. 100 et est dû aux bénéfices d'investissements non imposables.

M. Cunningham: C'est exact.

M. Riis: Je vous remercie, monsieur le président.

Le vice-président: Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Vous avez émis toute une série d'actions privilégiées au taux bancaire qui sont fort intéressantes, tant pour les sociétés que pour les particuliers. Si la majorité de vos bénéfices provient de dividendes inter-sociétés, est-ce que cela signifie que les capitaux mobilisés par Trilon par ces émissions ont été transérés en aval, à *London Life* et à *Royal Trust*, sociétés qui ne paient pas d'impôts, et que vous jouez en fait de la différence entre l'incitation fiscale accordée à un particulier ou à une société qui détient des actions privilégiées et le fait qu'aucune de ces sociétés ne paie d'impôt? Est-ce de cette situation que vous tirez avantage.

M. Cunningham: Si les actions privilégiées constituent un instrument financier intéressant pour Trilon, c'est à cause de la nature de ses bénéfices, qui proviennent de dividendes; des dividendes sont alors versés sur les actions privilégiées. C'est une façon fiscalement rentable pour Trilon de financer ses opérations. Quant aux fonds réunis grâce à l'émission de ces actions, une partie est versée à nos sociétés d'exploitation au fur et à mesure de leurs besoins, et est considérée comme un investissement en capital; le reste a été consacré à l'achat de divers titres négociables.

M. McCrossan: Si vous investissez ces capitaux en titres négociables, pourquoi ne payeriez-vous pas d'impôts sur...

M. Cunningham: Si nous recevons des dividendes sur ces titres négociables, ceux-ci ne sont pas non plus assujettis à l'impôt.

M. McCrossan: Oui, je vois.

Le vice-président: Monsieur de Jong.

M. de Jong: Je voudrais revenir à la question soulevée au début de votre déclaration sur l'importance d'une réglementation stricte des sociétés comme la vôtre, afin d'empêcher toute vente liée ou auto-transaction. Vous dites également que vous avez imposé certaines règles à vos sociétés pour éviter que ceci ne se produise. Je vais d'abord vous demander quelle est, à votre avis, la meilleure méthode pour empêcher ces ventes liées et ces auto-transactions? Quel genre de règlement interne préconisez-vous?

M. Hawkrigg: Monsieur le président, nous discutons tout à l'heure des auto-transactions et nous ne proposons pas quelles soient interdites; cela doit dépendre de leur nature et de la façon dont ces auto-transactions se font et dont elles sont surveillées.

[Text]

As far as tied selling is concerned, we would expect to have a management process in there, and it would be managed down through the different corporations that it is not an allowed activity as far as the Trilon and the Trilon group companies are concerned. It would be dealt with appropriately if it was found that our people were practising tied selling. That comes into the management process of running your companies and your organizations.

Mr. de Jong: On the other hand, you certainly provide the incentives too.

Mr. Hawkrigg: We are providing incentives for people, yes, obviously to have an opportunity to use other group company products and services. But they are not contingent upon do one deal and in order, say, to receive one product or one service you must buy another service.

Mr. de Jong: I know, but you are really moving into a very thin line are you not? I mean, in all the hundreds and thousands of transactions and situations, what gets adjusted, what gets conveyed to the consumer? How can you possibly control that?

Mr. Cunningham: We are happy to accept, as a regulatory matter, a complete ban on tied selling and appropriate penalties to deal with tied selling.

What we have tried to achieve with our Share with the Leaders program, with the Royal LePage mortgage and the like, is the start of being able to network our products and services through our various distribution systems. First of all, we believe that principle has been accepted as a worthwhile principle, both by this committee and certainly in the green paper in Ontario, and as part of that whole networking operation we think that has substantial future benefits for consumers. We have never thought we were going to be prohibited, or there was any suggestion of prohibiting companies like ourselves, groups like ourselves, from networking our products and services amongst our various group companies.

Mr. de Jong: How would you internally police it, to make certain that tied selling does not occur?

Mr. Cunningham: Internally we will set our own rules which will provide that tied selling is prohibited and anyone caught tied selling will be severely dealt with.

Mr. de Jong: Would you consent to having a separate audit, in terms of compliance, if there were rules and regulations concerning both self-dealing and tied selling, that a separate auditor other than your regular auditor would have the sole responsibility of making certain there is a compliance on these regulations?

Mr. Cunningham: In principle, I do not think we have any problem with that.

Mr. de Jong: Okay. Thank you.

The Vice-Chairman: Mr. Attewell, a third supplementary.

[Translation]

En ce qui concerne les ventes liées, il faudrait que la direction intervienne et fasse savoir aux différentes sociétés qu'il s'agit d'opérations non autorisées pour Trilon et le groupe de sociétés apparentées à Trilon. Si nous constatons que nos gens concluent des ventes liées, nous devrions agir en conséquence, conformément aux règles de gestion des sociétés et organisations.

M. de Jong: Mais par ailleurs vous encouragez également les gens.

M. Hawkrigg: Oui, nous encourageons les gens, de toute évidence, à utiliser les produits et les services d'autres sociétés du groupe, mais sans en faire une condition, toutefois, sans que, pour obtenir un produit ou un service, il faille en acheter un autre.

M. de Jong: Je le sais, mais est-ce que vous n'êtes pas ici sur un terrain mouvant? Avec les centaines, voire les milliers de transactions et de situations, comment pouvez-vous effectivement contrôler ce qu'on fait comprendre au consommateur, ce qu'on lui consent?

M. Cunningham: Nous consentirions bien volontiers à accepter pour règle une interdiction complète de ventes liées et à sévir de façon appropriée contre ceux qui les pratiquent.

Ce que nous avons essayé d'obtenir avec notre programme *Share with the Leaders*, avec une hypothèque de Royal LePage et autres, c'est de procéder à la première étape du maillage de nos produits et services par nos divers systèmes de distribution. Tout d'abord ce principe a été, nous le pensons, généralement reconnu par le Comité et dans le Livre vert de l'Ontario, et cette opération de maillage promet aux consommateurs, à l'avenir, de considérables bénéfices. Nous n'avons jamais pensé qu'on allait nous interdire ou qu'on songeait à interdire à des sociétés, à des groupes comme les nôtres d'établir, entre nous, un réseau pour nos produits et nos services.

M. de Jong: Quel système de surveillance interne mettriez-vous en place pour empêcher qu'on ne procède à des ventes liées?

M. Cunningham: Nous aurons notre règlement interne interdisant les ventes liées et prévoyant des peines sévères pour tous ceux qui en concluraient.

M. de Jong: Est-ce que vous consentiriez à subir une vérification spéciale par un vérificateur autre que celui qui procède régulièrement à la vérification de vos comptes et qui serait responsable de veiller à ce que vous obéissiez à ce règlement et vous absteniez d'auto-transactions et de ventes liées?

M. Cunningham: Je ne pense pas que nous ayons, en principe, la moindre objection à cette proposition.

M. de Jong: Très bien. Je vous remercie.

Le vice-président: Monsieur Attewell, une troisième question complémentaire.

[Texte]

Mr. Attewell: Mr. Chairman, I just wanted to ask, the charter of Trilon, does it have a pre-emptive clause in it to protect minority shareholders?

Mr. Cunningham: I am sorry, I do not understand the question.

Mr. Attewell: A pre-emptive clause would normally entitle all shareholders to take down a pro rata amount of any new issue, so that a minority shareholder could—if the person wanted to—maintain their position.

Mr. Cunningham: No. In that respect there is no pre-emptive right in Trilon's charter.

Mr. Attewell: So the owners are, depending on what issue, you are just dealing with one now... they could indeed increase their percentage holdings, perhaps against the wish of minority shareholders.

Mr. Cunningham: Obviously we must comply with the securities rules and the stock exchange rules across the country, and there are rules prohibiting the increase by a majority shareholder of his respective interest. In our situation they permit a majority shareholder to maintain his interest, but I do not believe they have ever permitted a majority shareholder to increase his interest.

• 2235

The Vice-Chairman: Thank you, gentlemen. I believe that concludes the questioning this evening.

We thank you, Mr. Hawkrigg and Mr. Cunningham. You are excused and subject to possible recall. We want to thank you for your participation and contribution this evening.

Mr. Attewell: Mr. Chairman, maybe just a reminder about that information on London Life, which is to be forthcoming.

Mr. Hawkrigg: Yes, we would be quite happy to provide that for you, Mr. Chairman.

Mr. Riis: It will probably be of interest to you and perhaps some of your colleagues that apparently the election results in P.E.I. resulted in quite a Liberal sweep.

The Vice-Chairman: Are you reading something into that, Mr. Riis; some comfort?

Mr. Riis: We have to get moving on this financial institution legislation. There is a trend happening in the country.

Mr. Attewell: I am surprised you did not let the member from Trinity make that announcement.

The Vice-Chairman: We have with us now Kenneth Leung, Chief Financial Officer of Olympia & York; Mr. R.A. Dunford, Chairman of the Great Lakes Group; and John Tory, Counsel for Brascan, and Mr. Eyton. I am going to ask the clerk to swear in Mr. Leung and Mr. Dunford.

[Traduction]

M. Attewell: Monsieur le président, je voulais seulement demander si la charte de Trilon contient une clause de préemption pour protéger les actionnaires minoritaires?

M. Cunningham: Je regrette, mais je ne comprends pas la question.

M. Attewell: Une clause de préemption accorde généralement à tous les actionnaires le droit de souscrire à une nouvelle émission d'actions au prorata des actions qu'ils possèdent déjà, de sorte qu'un actionnaire minoritaire pourrait, s'il le souhaite, maintenir sa position.

M. Cunningham: Non, la charte de Trilon ne contient aucune clause préemptive de ce genre.

M. Attewell: De sorte que les actionnaires pourraient, selon l'émission... à l'heure actuelle, il n'y en a qu'une... ils pourraient donc augmenter le pourcentage de leurs actions, peut-être contre la volonté des actionnaires minoritaires.

M. Cunningham: Nous devons, de toute évidence, respecter les règles qui régissent les émissions de titres et la Bourse, dans tout le pays, et il existe une règle interdisant à un actionnaire majoritaire d'augmenter sa participation respective. Dans notre cas, ces règles permettent à un actionnaire majoritaire de maintenir sa participation, mais je ne pense qu'il ait jamais eu le droit de l'augmenter.

Le vice-président: Je vous remercie, messieurs. Je crois que nous avons terminé nos questions pour ce soir.

Nous vous remercions, messieurs Hawkrigg et Cunningham. Nous serons peut-être obligés de vous rappeler; nous vous remercions de votre participation à cette séance.

M. Attewell: Monsieur le président, je voulais simplement vous rappeler que nous vous ferons parvenir l'information demandée sur *London Life*.

M. Hawkrigg: Oui, nous vous l'enverrons bien volontiers, monsieur le président.

M. Riis: Je voulais vous annoncer le résultat des élections dans l'Île-du-Prince-Édouard, qui constitue une grande victoire pour les libéraux. La nouvelle ne manquera pas de vous intéresser, vous et certains de vos collègues.

Le vice-président: Quelle est votre interprétation de cette nouvelle, monsieur Riis? Cela vous réconforte sans doute?

M. Riis: C'est une tendance qui s'affirme dans le pays, et nous devons intervenir rapidement sur cette question de la législation des institutions financières.

M. Attewell: Je m'étonne que vous n'ayez pas laissé le député de Trinity annoncer la nouvelle.

Le vice-président: Nous avons maintenant devant nous M. Kenneth Leung, directeur financier de *Olympia & York*, M. R.A. Dunford, président du *Great Lakes Group* et John Tory, conseiller juridique de Brascan ainsi que M. Eyton. Je vais demander au greffier de faire prêter serment à MM. Leung et Dunford.

[Text]

The Clerk: Mr. Dunford, the evidence you shall give on this examination shall be the truth, the whole truth, and nothing but the truth, so help you God.

Mr. R.A. Dunford (Chairman, Great Lakes Group): It will.

• 2240

The Clerk: Mr. Leung, the evidence you shall give on this examination shall be the truth, the whole truth and nothing but the truth, so help you God.

Mr. Kenneth Leung (Chief Financial Officer, Olympia & York Developments Ltd.): Yes.

The Clerk: Thank you.

The Vice-Chairman: Now, first of all, I should point out that one of the witnesses required here, Mr. Eyton, the President and Chief Executive Officer at Brascan, is not here. His inability to attend was communicated some time in advance, in fairness, and he has asked Mr. Tory, his counsel, to represent him before the committee. He has made it clear that he is more than willing to appear at virtually any other time.

In the circumstances, Mr. Tory, I am wondering if we could have Mr. Eyton's undertaking through you to appear at the call of the Clerk of the Committee next week, on a day to be ascertained.

Mr. John Tory (Counsel, Brascan Limited): Yes, Mr. Chairman, you have that undertaking. I should point out that I am here on behalf of him and of Brascan. I am not here to answer questions on their behalf tonight, but merely to make representations on his behalf with respect to his absence, which was discussed with Mr. Blenkarn. But you certainly have my undertaking and his, through me, that he will make himself available at the call of the committee within the next 10 days.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Tory.

We will begin, then. I am going to ask Miss Nicholson to lead off.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman. I would like to return to the issue of the commissions paid to the Great Lakes Group. I listened attentively to the explanation given by the previous witnesses, and it may be a defect in my understanding, but I am still left with an impression that the Great Lakes Group collected a \$2 million payment for a no-risk transaction. I wonder if I could ask for further comments on that.

Mr. Dunford: Mr. Chairman, while the committee is undoubtedly more familiar with Trilon, having heard from Mr. Hawkrigg and Mr. Cunningham, in response to the question I thought it might be helpful for the committee in understanding Great Lakes' role in that transaction if you had the benefit of some of the background, albeit briefly, of Great Lakes Group. With that in mind, I would like to offer some very brief opening comments that I think will go a long way towards answering at least the first question; that is, with your leave, Mr. Chairman.

It is necessarily briefer than Trilon's, I might add.

[Translation]

Le greffier: Monsieur Dunford, vous vous engagez sur l'honneur et devant Dieu à dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité.

M. R.A. Dunford (président, Great Lakes Group): Je le jure.

Le greffier: Monsieur Leung, vous vous engagez sur l'honneur et devant Dieu, à dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité.

M. Kenneth Leung (directeur financier, Olympia & York Developments Ltd.): Je le jure.

Le greffier: Je vous remercie.

Le vice-président: Je voudrais tout d'abord vous signaler l'absence d'un des témoins convoqué ce soir, M. Eyton, président directeur général de Brascan. Il m'a fait savoir il y a un certain temps qu'il ne pourrait se trouver ici ce soir et a demandé à M. Tory, son avocat, de le représenter devant le Comité, mais il s'est montré disposé à comparaître à tout autre moment.

Est-ce que nous pourrions vous demander, dans ces circonstances, M. Tory, de prier M. Eyton de comparaître la semaine prochaine au jour que lui fixera le greffier du Comité?

M. John Tory (avocat, Brascan Ltd): Oui, monsieur le président, je m'y engage. Je voudrais vous faire remarquer que je suis ici ce soir à la demande de M. Eyton et au nom de Brascan. Je ne répondrai pas ce soir, en leur nom, à des questions, mais j'interviendrai simplement pour justifier l'absence de M. Eyton, dont ce dernier a discuté avec M. Blenkarn. Mais je puis certainement m'engager en son nom à ce qu'il compareaisse dans les 10 jours à venir, sur demande du Comité.

Le vice-président: Je vous remercie, monsieur Tory.

Nous allons donc commencer, et je donne la parole à M^{lle} Nicholson.

Mme Nicholson: Je vous remercie, monsieur le président. Je voudrais revenir sur la question des commissions versées au *Great Lakes Group*. J'ai écouté attentivement l'explication donnée par les témoins précédents, et il se peut que je n'ai pas bien compris, mais j'ai toujours l'impression que le *Great Lakes Group* s'est fait payer deux millions de dollars pour une opération qui ne comportait aucun risque. J'aimerais avoir des explications complémentaires sur ce point.

M. Dunford: Monsieur le président, après le passage de MM. Hawkrigg et Cunningham, le Comité a certainement entendu davantage parler de Trilon; c'est pourquoi, pour répondre à la question qui m'a été posée, il serait utile, pour mieux vous faire comprendre le rôle du *Great Lakes Group* dans cette transaction, de vous donner sur cette société une information rapide, mais générale. Je vais donc, si vous me le permettez, monsieur le président, faire quelques remarques d'introduction, qui répondront, en partie, à cette première question.

J'ajouterai que je serai plus bref que Trilon.

[Texte]

The Vice-Chairman: Please proceed.

Mr. Dunford: Thank you.

Great Lakes Group is a private Ontario company that was organized in 1980 to develop, among other things, a security placement ability to facilitate the access of companies, including companies within the group, to the Canadian equity capital markets. For example, it was considered that Great Lakes Group could play a key role for companies, including group companies, in their overall financing programs and especially their relationships with the investment dealers, while at the same time providing material support to the investment dealers, especially in difficult equity markets.

Dealing with what I will call Great Lakes Group's selected financial activities, these include a unique and highly specialized advisory and equity placement support service to corporations seeking to tap the capital markets for new financings. By way of an example of just some of the services Great Lakes Group provides, Great Lakes Group assists a company in preparing its overall equity financing program; it assists on the nature and terms of the financing; and it provides ongoing liaison with the issuer and the investment dealers, especially during the course of an issue.

• 2245

To elaborate, Great Lakes Group specializes in advising corporate issuers on the steps leading to a successful issue of securities including the issuer's profile on the marketplace, its relationship with credit-rating agencies, its capitalization strategies, the strategies for launching and pricing of a deal, as well as assisting in negotiating with the investment dealers. But it does more than just provide these services. If requested or if appropriate, it is prepared to stand behind an issue and thereby guarantee the success of an issue.

In this regard I should point out that from an issuer's point of view GLG's participation does two things: it ensures that the issue becomes a "done deal" at the price and on the terms the issuer wants; secondly, GLG provides an orderly marketplace for the issue because it has the equity base and the staying power to take and hold a security for the longer term. While a good portion of these services is for the benefit of group companies, increasingly unrelated companies have sought GLG's services.

I think it is fair to say that the major investment dealers now recognize GLG's involvement in a transaction as a positive factor because of the added professionalism GLG brings to the issuer's side of the transaction and also because of the added financial support that GLG brings to a new issue, thereby ensuring its success and reducing the company's and the dealer's risk, particularly in a "bought deal" situation. I should point out, however, that GLG does not seek to compete directly with the investment dealers but rather services those corporate issuers where its experience and willingness to commit its capital can bring added value to an underwriting.

[Traduction]

Le vice-président: Vous avez la parole.

M. Dunford: Je vous remercie.

Great Lakes Group est une société privée ontarienne constituée en 1980 pour servir, entre autres, de courtier en placements et permettre aux sociétés, en particulier à celles du groupe, d'avoir accès au marché des capitaux canadiens. La société avait un rôle capital à jouer, pensait-on, en permettant aux sociétés y compris à des ensembles d'entreprises, d'assurer leur programme de financement général, en particulier leurs relations avec les courtiers en placements, tout en apportant une aide concrète à ces courtiers, en particulier pour mobiliser des capitaux sur les marchés difficiles.

Les activités financières du *Great Lakes Groupe* comprennent un service de conseil et d'aide aux placements pour les sociétés qui cherchent à mobiliser des capitaux pour de nouvelles entreprises. À titre d'exemple, *Great Lakes Group* aide les sociétés à préparer leur programme général de mobilisation de capitaux, les instruit sur la nature et les conditions du financement et assure une liaison constante entre la société émettrice et les courtiers en placements, en particulier pendant la durée de l'émission.

Précisons que *Great Lakes Group* se spécialise dans les conseils donnés aux sociétés émettrices sur les démarches à suivre pour assurer à ladite société le placement de ses actions, sa réputation sur le marché, ses relations avec les organismes d'appréciation de la solvabilité, la structure de ses capitaux, les méthodes de lancement d'une émission, les règlements à respecter, la structuration et le prix des actions d'une émission ainsi qu'une aide dans les négociations avec les courtiers en placement. Mais GLG ne se contente pas d'offrir ce genre de services et, sur demande ou selon les besoins, il accepte de garantir une émission et par conséquent d'en assurer le succès.

Je voudrais, à cet égard, signaler que du point de vue de la société émettrice, la participation de GLG comporte deux volets: elle garantit que l'émission se fera au prix et aux conditions de la société émettrice et, en second lieu, grâce à ses capitaux et aux ressources qui lui permettent de persévérer le temps qu'il faut, il assure à l'émission un accueil qui lui donnera ses chances. Ces services s'adressent, en grande partie, aux groupes d'entreprises, mais un nombre de plus en plus grand de sociétés indépendantes se sont adressées à GLG pour obtenir ses services.

En toute justice, les principaux courtiers en placements rendent maintenant hommage au rôle de GLG dans une opération de financement grâce au caractère professionnel dont font ainsi preuve, grâce à GLG, les sociétés émettrices, grâce également à l'appui financier que GLG engage pour une nouvelle émission, assurant ainsi son succès et diminuant les risques pour la société et pour le courtier, en particulier lorsqu'il s'agit de la vente de tout un lot d'actions. Je voudrais toutefois souligner que GLG n'entre pas en concurrence directe avec les courtiers en placements, mais en donnant aux sociétés émettrices le concours de ses capitaux et de son expérience, il contribue à rehausser la valeur d'une souscrip-

[Text]

When and if required, as a co-investor GLG can assume a longer-term view with respect to its investment positions.

In summary then, GLG's participation in financing, along with other companies, usually results in a more expeditious and cost-efficient method for issuers to raise capital.

I want to stress that GLG particularly values its reputation for fair dealing in its transactions with its clients and with the investment community generally. It is recognized that in carrying out its activities there will be services provided from time to time along the lines I have outlined for related companies, and with this in mind specific procedures have been established and reviewed with the board of directors and shareholders to ensure not only that effective decision-making procedures are in place to enable the company to act expeditiously in committing to and executing transactions but, more importantly, self-imposed standards have been laid down to deal with possible conflicts of interest.

Specifically in this regard, GLG established an Investment Review Committee, whose terms of reference include—and I am quoting from the terms of reference established by the board for the committee—a review of:

investment decisions with particular reference to investments involving a major shareholder, affiliated company, director or company with which a director is affiliated.

It goes on to state that action will only be taken with approval of the committee, which is composed of representatives of GLG and other major shareholders, excluding Brascan.

The point I want to make is that, going beyond any legislative requirement, at least at this time, GLG has since its inception ensured strict procedures are in place so that investment decisions may be made in the best interests of all parties.

I hope this background is useful in understanding GLG's financial activities and especially its participation in the recent Trilon common share issue. In that transaction, and in line with the services it offers, GLG agreed to purchase as principal, and with full risk, 1,700,000 shares. This compares with the other six underwriters, who agreed to purchase a total of 1,350,000 shares and took up an option for another 350,000. In addition to committing for 1,700,000 shares, GLG also agreed with Trilon to purchase an additional 350,000 shares if the issue encountered difficulties and the underwriters failed to place the shares.

While the amount of money GLG has put up is substantial, its strong capital base allows it to do this sort of thing in that, if it does not resell the shares, it is committed to and is able to hold them for the longer term or at least until the market has restabilized.

• 2250

To be specific, Great Lakes Group agreed to hold these shares until April 1, 1987, if they were not placed elsewhere on

[Translation]

tion. GLG, si on le lui demande, peut devenir co-investisseur et s'engager ainsi à plus long terme.

Je résumerai donc en disant que la participation de GLG au financement, conjointement avec d'autres sociétés, permet généralement une stratégie plus rapide et plus efficace de mobilisation des capitaux.

GLG tient particulièrement à sa réputation d'intégrité à l'égard de ses clients et, plus généralement, du monde des investissements. Compte tenu de ses activités, il est prévu que GLG rende des services de même nature à des sociétés apparentées; c'est pourquoi le conseil d'administration et des actionnaires ont mis au point certaines procédures non seulement pour permettre à la société d'intervenir rapidement et efficacement quand une opération se présente, mais surtout pour éviter, grâce à des règles librement acceptées, d'éventuels conflits d'intérêt.

C'est avec cet objectif en vue que GLG a mis sur pied un comité d'examen des investissements, dont le mandat comprend—je cite textuellement le mandat élaboré par le conseil d'administration à l'intention du Comité—un examen:

des décisions d'investissement ayant trait en particulier aux investissements qui comportent un actionnaire majoritaire, une société apparentée, un directeur ou une société auxquels un directeur est apparenté.

Il précise que des mesures seront prises seulement avec l'approbation du comité, qui est constitué de représentants de GLG et d'autres actionnaires majoritaires, à l'exclusion de Brascan.

Je voulais simplement faire ressortir que même en l'absence, jusqu'à ce jour, de toute loi à cet égard, GLG, depuis sa création, s'est plié à des règles strictes afin que les décisions de placements soient prises au mieux des intérêts de toutes les parties.

J'espère vous avoir aidé à mieux comprendre les activités financières de GLG, en particulier sa participation à la récente émission d'actions ordinaires de Trilon. Dans le cadre des services qu'elle propose, GLG s'était engagé à acheter 1,700,000 actions en prenant tous les risques. Les six autres souscripteurs se sont engagés d'acheter au total 1,350,000 actions et ont pris une option sur 350,000 autres, ce qui vous donne une idée de l'ampleur de l'intervention de GLG. En outre, GLG a également pris l'engagement auprès de Trilon d'acheter 350,000 actions supplémentaires si la vente des actions laissait à désirer et si les souscripteurs ne parvenaient pas à placer leurs actions.

La somme ainsi avancée par GLG est considérable, mais les capitaux qu'elle détient le lui permettent en ce sens que si elle ne revend pas les actions, elle est mesurée de les conserver à long terme, suffisamment longtemps en tout cas pour attendre une stabilisation du marché.

Plus précisément, le groupe *Great Lakes* a accepté de conserver ses actions jusqu'au premier avril, 1987, dans le cas

[Texte]

a long-term basis. Although Great Lakes Group had no commitment at the time, it has subsequently successfully placed 431,000 shares to Olympia & York Developments Limited at the price of \$30 per share and has had discussions with Brascan to sell 1,350,000 at the same price. However, that purchase remains subject to Brascan board approval, and I understand the Brascan board will be meeting early in May. If Brascan does not purchase them, Great Lakes Group will be required to hold the shares until at least April 1 of next year.

I should point out, an issue of this size, priced at \$30 per share, was not available to Trilon in the marketplace without Great Lakes Group's participation. I mentioned earlier that from an issuer's point of view, it wants the assurance of a "done deal", and, with the involvement and support of Great Lakes Group, it got just that, in that it had the assurance that the issue would be successful in the marketplace through the mechanism of the "green shoe", and at Trilon's targeted price of \$30 per share.

As to the fee received by Great Lakes Group, I just want to say that while Great Lakes Group received exactly the same fee as the underwriting group, Great Lakes Group was at full risk on 2,050,000 shares, while the dealer groups were only at risk on 1,350,000 shares.

In conclusion, I think it is fair to say, and I do stress, that through Great Lake Group's involvement, Trilon Group companies have enjoyed lower financing costs associated with a distribution of equity than probably any other comparable financial group in Canada.

Thank you, Mr. Chairman. I will be happy to answer any questions.

Mr. Attewell: It just seems to me—I will go on record—it is as close to a "done deal" as you would ever get. It surely is not just circumstantial that the deal was placed.

I really fail to see any risk whatsoever in Great Lakes Group's role in this. Mittelstaedt—you saw the article a week ago Saturday, I guess, in the *Globe and Mail*—hinted that the investment community choked on the size of the fee. We have minority shareholders in this group, if you exclude Olympia & York and Brascan, who own about 51%, 52%. So you have the minority shareholders' position being eroded by, say, half of that \$2 million.

I guess I am not really asking a question, because we have asked at least two witnesses about this, but I will just make a comment there. I just think the fee was unwarranted.

Mr. Dunford: Mr. Chairman, I would like to respond, with all due respect, to that article, which I must say I have not read, but I have heard about, and I have heard about the numbers. All I can say is that the reporter in question was I

[Traduction]

où elles n'auraient pas été placées ailleurs à long terme. Quoi que le groupe *Great Lakes* n'avait pas d'engagements à l'époque, il a subséquemment réussi à placer 431,000 actions chez la société *Olympia & York Developments Limited* au prix de 30\$ l'action, et il est entré en négociation avec *Brascan* pour la vente de 1,350,000 actions au même prix. Toutefois, l'achat doit obtenir l'autorisation du conseil d'administration de *Brascan*; je crois savoir que le conseil de *Brascan* prévoit de se réunir au début mai. Si l'achat n'est pas autorisé à ce moment là, le groupe *Great Lakes* devra conserver les actions jusqu'au premier avril de l'an prochain, au plus tôt.

Je tiens à signaler que la société *Trilon* n'aurait pas pu se prévaloir de l'émission de cette importance, au prix de 30\$ l'action, sur le marché normal sans la participation du groupe *Great Lakes*. Du point de vue de l'émetteur, il est souhaitable d'avoir l'assurance d'une transaction «toute cuite», et la participation et l'appui accordés par le groupe *Great Lakes* lui ont donné cette assurance. C'est-à-dire que la société *Trilon* était assurée de la réussite commerciale de cette émission de par le mécanisme du «coup de rateau», comme nous l'appelons dans le jargon, au prix escompté de 30\$ l'action.

Quant aux honoraires du groupe *Great Lakes*, bien qu'ils étaient équivalents aux honoraires touchés par le groupe de souscription, le groupe *Great Lakes* s'était exposé à un risque total pour la vente de 2,050,000 actions, alors que les groupes de courtiers ne s'exposaient qu'aux risques de perte sur la vente de 1,350,000 actions.

En conclusion, et j'insiste là dessus, grâce à la participation du groupe *Great Lakes*, le groupe des sociétés *Trilon* a pu bénéficier de coûts financiers associés à l'émission des actions inférieurs à ceux de tout autre groupe financier comparable au Canada.

Merci, monsieur le président, je serai heureux de répondre à vos questions.

M. Attewell: Je vais dire publiquement que c'est la transaction la plus «cuite» que l'on pourrait jamais espérer. Le marché n'a pas été conclu grâce à un simple concours de circonstances, après tout.

Je vois mal comment on peut soutenir que le groupe *Great Lakes* s'était exposé à un risque quelconque. Vous avez sans doute vu l'article dans l'édition du samedi d'il y a une semaine du *Globe and Mail*, où Mittelstaedt a laissé entendre que les investisseurs ont failli s'étouffer quand ils ont appris le montant des honoraires. Dans le groupe, à l'exception de *Olympia & York* et de *Brascan*, il y a des actionnaires à participation minoritaire qui détiennent 51 ou 52 p. 100 des actions. Par conséquent, leur position a été minée par le déboursement de la moitié des deux millions de dollars.

C'est plutôt un commentaire qu'une question que je suis en train de faire, car le sujet a déjà fait l'objet d'une discussion avec au moins deux témoins. À mon avis, les honoraires ne se justifient pas.

M. Dunford: Monsieur le président, en toute déférence, j'aimerais répondre au commentaire sur l'article, que je n'ai pas lu, je dois vous l'avouer, mais dont j'ai entendu parler. D'ailleurs, j'ai entendu parler des chiffres cités. Tout ce que je

[Text]

think comparing Brascan's undiluted interest in Great Lakes Group to its fully diluted interest in Trilon; and even then he had his numbers wrong. For example, if we compare the relative undiluted voting interest of Brascan in Trilon, then it is approximately 40%, and for Great Lakes Group it is 43%.

I just want the record to be clear, because the report as I heard about it is quite wrong.

Mr. Attewell: Just a kind of technical question. In the Brascan—I have this chart . . .

Mr. Tory: I do not have it with me, Mr. Attewell, no.

Mr. Attewell: I see that Brascan holdings . . . it says also 34% owned by Hees International, and Brascan in turn owns 60% of Hees. I believe under the Canada Business Corporations Act a subsidiary cannot own shares of its parent. Is this just a temporary arrangement?

• 2255

Mr. Tory: May I consult with Mr. Cunningham, Mr. Attewell?

Mr. Attewell: Sure.

Mr. Tory: Mr. Cunningham informs me, Mr. Attewell, that there are no shares of Hees owned by Brascan of which he is aware.

Mr. Attewell: No, this is Hees owning shares of Brascan.

Mr. Cunningham: That is right.

Mr. Tory: This is what I said. Hees does own shares of Brascan, but Brascan does not own any shares of Hees.

Mr. Attewell: Who owns Hees?

Mr. Tory: It is a public company, Mr. Attewell, and its largest shareholder is Edper Resources Limited.

Mr. Attewell: Who in turn owns Brascan?

Mr. Tory: I believe they have a substantial interest in Brascan. Mr. Attewell, I would suggest these are questions that might more appropriately be directed to Mr. Eyton when he does come here. I indicated to the chairman at the outset a few moments ago that I really was not here in a position to answer on behalf of Brascan or Mr. Eyton tonight. I certainly will make note of these questions and have the *Minutes of Proceedings and Evidence* brought to his attention before he comes here.

Mr. Dunford: Mr. Chairman, I think I can answer the question for Mr. Attewell. I am reading from Brascan's proxy information circular:

Brascan is owned by Brascan Holdings Corporation, which in turn is owned, as the 51%, by Edper Resources Limited and, as the 49%, by Hees International Corporation.

That is the corporate structure.

[Translation]

peux vous dire, c'est que le journaliste en question faisait la comparaison entre la participation non diluée de *Brascan* dans le groupe *Great Lakes* et sa participation diluée par actions dans *Trilon*. Même là, il s'était trompé de chiffre. Par exemple, si l'on compare la participation non diluée portant droit de vote de *Brascan*, on voit qu'elle détenait environ 40 p. 100 des parts de *Trilon*, alors que pour le groupe *Great Lakes*, il s'agissait de 42 p. 100 des parts.

Je veux éclaircir les choses et faire disparaître tout malentendu, car les faits n'ont pas été rapportés correctement.

M. Attewell: J'aurais une question d'ordre technique. J'ai un graphique et pour la compagnie *Brascan* . . .

M. Tory: Je ne l'ai pas, monsieur Attewell.

M. Attewell: Je vois que *Hees International* a 34 p. 100 des actions de *Brascan* et que *Brascan* détient 60 p. 100 des actions de *Hees*. Or, aux termes de la Loi sur les corporations commerciales canadiennes, une filiale ne peut détenir des actions de sa société mère. S'agit-il d'un arrangement temporaire dans ce cas-ci?

M. Tory: Permettez-moi de consulter M. Cunningham, monsieur Attewell?

M. Attewell: Certainement.

M. Tory: Selon M. Cunningham, monsieur Attewell, *Brascan* ne détient pas d'actions de la Société Hees, pour autant qu'il sache.

M. Attewell: Non, c'est plutôt la société Hees qui détient des actions de la société *Brascan*.

M. Cunningham: C'est exact.

M. Tory: Je viens de l'expliquer. Hees détient des actions de *Brascan*, mais *Brascan* ne détient pas d'actions de Hees.

M. Attewell: Qui est propriétaire de Hees?

M. Tory: C'est une société publique, monsieur Attewell, dont le plus grand actionnaire est la société *Edper Resources Limited*.

M. Attewell: Donc, qui est propriétaire de *Brascan*?

M. Tory: Je crois qu'elle détient une participation importante dans *Brascan*. Monsieur Attewell, vous feriez mieux de vous adresser à M. Eyton pour obtenir des réponses à ces questions-là. Au départ, tout à l'heure, j'ai indiqué au président que je n'étais pas vraiment en mesure de répondre au nom de *Brascan* ni au nom de M. Eyton ce soir. Toutefois, je prendrai certainement note de ces questions et je porterai à son attention les procès-verbaux de la réunion avant qu'il ne compare.

M. Dunford: Monsieur le président, je crois pouvoir répondre à la question de M. Attewell. Je cite le prospectus de *Brascan* sur les votes par procuration:

Brascan est propriété de *Brascan Holding Corporation*, qui est, elle, détenue à 51 p. 100 par *Edper Resources Limited* et à 49 p. 100 par *Hees International Corporation*.

Voilà sa structure sociale.

[Texte]

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Mr. Riis.

Mr. Riis: I have a supplementary to the point raised by Mr. Attewell. The witness indicated on the last page of his statement that for the fee received by the Great Lakes Group they assume full risk, of course, on the 2 million shares. Perhaps I could ask the witness to elaborate on just what he perceives that risk to have been.

Mr. Dunford: At the time the transaction was completed between Trilon and Great Lakes Group, Great Lakes Group entered into the commitment with Trilon without having any commitment from either O&Y Developments Limited or from Brascan. In fact, it was not until three or four days before the closing last week, I think, that Great Lakes Group concluded an agreement with O&Y Developments for the resale of 431,000 shares to O&Y. It was only again last week that Great Lakes Group concluded an agreement with Brascan for the sale of shares to it, and that transaction has still not been completed because Brascan made that agreement subject to approval of its board, which is meeting some time in May.

In the meantime, Great Lakes Group is at and has been at full risk. Again, at the time the transaction was entered into between Great Lakes Group and Trilon, mention has been made of the "Green Shoe". It really meant that if the markets were difficult, if the underwriting group, the dealer group, were unable to sell those 350,000 shares, Great Lakes committed to Trilon that it would pick up those shares and either resell them or hold them without any additional fee being paid to Great Lakes Group on that number of shares. To me, that is full risk.

Mr. Riis: Mr. Chairman, in the witness's opinion, then, the fee received for these services rendered would be quite appropriate.

Mr. Dunford: It is quite in line with ordinary fees paid to any investment dealer.

Mr. Riis: Recognizing the degree of risk that has just been described.

Mr. Dunford: Yes.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Mr. de Jong.

Mr. de Jong: Thank you. I noticed in your remarks as well that a good portion of your services are for the benefit of group companies, although increasingly unrelated companies have sought Great Lakes' services. What proportion of your business is done within the family, so to speak?

• 2300

Mr. Dunford: Perhaps I should explain in part that the services we have been talking about tonight are one component of the services that Great Lakes Group provides. The Great Lakes Group also has, for example, an investment portfolio; the

[Traduction]

M. Attewell: Merci, monsieur le président.

Le vice-président: Monsieur Riis.

M. Riis: J'ai une question qui suit logiquement celle posée par M. Attewell. À la dernière page de son mémoire, le témoin nous indique que le groupe *Great Lakes* a touché cette commission en récompense du risque auquel il s'est exposé dans la souscription des deux millions d'actions. Je voudrais demander au témoin de nous expliquer avec plus de précision le risque en question.

M. Dunford: Au moment de la conclusion de la transaction entre Trilon et le groupe *Great Lakes*, celui-ci s'est engagé auprès de Trilon sans pour autant avoir obtenu un engagement de *Olympia and York Developments Limited* ou de Brascan. En fait, la conclusion du marché de vente des 431,000 actions à la société *Olympia and York Developments* n'a été faite que trois ou quatre jours avant la signature finale la semaine dernière. Mais la conclusion de la transaction prévoyant la vente d'actions à Brascan n'a eu lieu que la semaine dernière, et encore faut-il attendre l'autorisation du conseil d'administration de Brascan, qui doit se réunir au mois de mai.

Entre temps, le groupe *Great Lakes* s'est exposé et s'expose encore à un grand risque. Encore une fois, au moment de la transaction entre le groupe *Great Lakes* et Trilon il y a eu ce que nous avons déjà appelé le mécanisme du «coup de rateau». En d'autres termes, si, au moment de la transaction, les marchés étaient difficiles, si le groupe de souscripteurs à forfait, les courtiers, n'arrivait pas à vendre les 350,000 actions, le groupe *Great Lakes*, en vertu de son engagement auprès de Trilon, aurait récupéré les actions pour les revendre ultérieurement ou pour les conserver sans demander de commission supplémentaire sur les actions. À mon point de vue, le groupe a assumé le plein risque.

M. Riis: Monsieur le président, on peut donc conclure qu'à l'avis du témoin, la commission touchée en récompense des services rendus est tout à fait appropriée.

M. Dunford: Elle est tout à fait conforme aux commissions qui reviennent d'ordinaire aux courtiers en placement.

M. Riis: Vu le risque que l'on vient de décrire.

M. Dunford: Oui.

M. Riis: Merci, monsieur le président.

Le vice-président: Monsieur de Jong.

M. de Jong: Merci. D'après votre déclaration, je constate qu'une bonne partie de vos services sont consacrés aux sociétés du groupe, quoique des sociétés non reliées au groupe font de plus en plus appel à vos services. Quelles proportions de vos affaires sont internes, pour ainsi dire.

M. Dunford: Je devrais d'abord vous expliquer que les services mentionnés ce soir ne constituent qu'un élément des services offerts par le groupe *Great Lakes*. Il a aussi un portefeuille et prévoit d'autres types de services financiers. Par

[Text]

Great Lakes Group provides other types of financial services. For example, the Great Lakes fund has recently been instrumental in forming what you call the Canadian Small Business Fund in which various pools of capital in Canada—held, for example, by pension and other funds—have been gathered together through Great Lakes Group and funneled into this Canadian Small Business Fund. Great Lake Group, in turn, goes out and sources out small- to medium-sized Canadian businesses and makes investments in those funds. That is becoming a major activity of Great Lakes Group.

Fund asset management is another activity that is rapidly becoming a major activity. Just two weeks ago, Great Lakes Group announced that it had joint ventured with a company out on the west coast that operates mutual funds, and Great Lakes Group took a 50% interest in that business.

I say this because the underwriting activities are only one part of the Great Lakes Group overall activities. In addition, of course, we operate a utility up in Sault Ste. Marie. So if we are talking about this sort of narrow group of activities, to this date substantially—I cannot be more precise than that—the business would be with related companies in the group.

Mr. de Jong: So in other words, you have a pretty ongoing and pretty familiar and thorough relationship with the other groups.

Mr. Dunford: That is right. We think we can perform a service for the companies in the group that no one else can perform.

Mr. de Jong: You were not aware then, you are telling us, that when you took the commitment of the 2 million and some shares, that Olympia & York and Brascan had any interest in picking up the majority of those shares?

Mr. Dunford: Well, I think that would not be fair to say. Of course they had an interest. Brascan would be interested in maintaining its position; it may not be. Brascan has always publicly said that its major investments in companies should be in public companies that continue to be widely held, and that its target area, if you will, is to hold between 40% and 50% of those companies. Whether it is happy at 40% or wants to move to 45% or drop down to 38%, that is a decision it makes at the time. What I am saying is that there is no assurance that under all circumstances it is going to pick up its pro rata portion of an issue by a related company. On the other hand, Brascan has also publicly stated its commitment to support affiliated companies.

Mr. de Jong: So by the close relationship you have with Brasscan and with Olympia & York, you were probably able to make a pretty educated guess, that of the 2 million-and-some shares you were going to take on a good portion might be taken up by these two members of the family.

Mr. Dunford: Absolutely true.

Mr. de Jong: All right.

[Translation]

exemple, il a contribué à la formation de ce que l'on appelle le Fonds canadien pour la petite entreprise, qui réunit, par le truchement du groupe Great Lakes des réserves de capitaux détenus dans des fonds de pension, par exemple. Avec ce fonds, le groupe Great Lakes cherche à investir dans des fonds des petites et moyennes entreprises au Canada. L'investissement du Fonds constitue une partie de plus en plus importante de nos activités.

La gestion des fonds est une autre activité qui prend de plus en plus d'ampleur. Il y a deux semaines, le groupe Great Lakes a annoncé sa participation conjointe à une entreprise mixte avec une société de la côte ouest qui gère des fonds mutuels. Le groupe Great Lakes détient 50 p. 100 de la participation à cette entreprise.

Vous voyez donc que la souscription à forfait ne constitue qu'un élément des activités du groupe Great Lakes. De plus, nous exploitons un service public à Sault Sainte-Marie. Donc, dans l'ensemble, la plupart de nos affaires se font avec des sociétés reliées au groupe. Je ne puis être plus précis pour le moment.

M. de Jong: En d'autres termes, vous avez des rapports soutenus et assez familiers avec d'autres groupes.

M. Dunford: Nous pensons pouvoir offrir un service aux sociétés du groupe que nul autre ne peut offrir.

M. de Jong: Vous êtes en train de nous dire, si j'ai bien compris, que lorsque vous vous êtes engagé à vous charger des deux millions et quelques d'actions, vous ignoriez le désir de Olympia & York et de Brascan d'acheter la majorité des actions?

M. Dunford: Ce n'est pas tout à fait le cas. Evidemment, l'achat les intéressait. Brascan était peut-être intéressé à maintenir sa position, mais peut-être pas. Brascan a toujours déclaré publiquement que ses investissements majeurs devaient être faits dans des sociétés publiques à capital dilué et qu'elle visait à se porter acquéreur de 40 p. 100 à 50 p. 100 des actions des sociétés en question. Or, qu'elle se contente de détenir 40 p.100, qu'elle veuille se porter acquéreur de 45 p.100 ou de réduire sa participation à 38 p. 100, c'est une décision qu'elle doit prendre au moment opportun. Je soutiens simplement que nous n'avons aucune garantie qu'elle achètera la part qui lui revient des actions émises par une société reliée. En revanche, Brascan a déclaré publiquement qu'elle s'engage à appuyer des sociétés apparentées.

M. de Jong: Donc, en vertu du rapport étroit que vous avez avec Brascan et avec Olympia & York, vous avez probablement pu deviner en connaissance de cause, que les deux millions et quelques d'actions que vous alliez assumer seraient rachetées, dans l'ensemble, par les deux membres de votre «famille».

M. Dunford: Absolument.

M. de Jong: Très bien.

[Texte]

Mr. Dunford: But also remember that the equity base of Great Lakes Group is 400-odd million. The total equity base of the investment dealers in Canada, if my memory serves me correctly, is approximately 700 million, and I am not sure all of that is free as opposed to unencumbered capital. If for whatever reason The Great Lakes Group is left holding those shares, it has the ability to hold those shares for the longer term.

Mr. de Jong: So the risk you talk about was certainly substantially reduced by this special and close relationship you have with those companies.

Mr. Dunford: Well, I think we are sort of theorizing that Olympia & York Developments is going to purchase part of the issue, and Brascan as well. As I said before, all I can say is that it was only three days before the issue closed that Great Lakes Group was able to strike an agreement with Olympia & York Developments, and similarly with Brascan, subject to board approval. I am not going to speculate whether or not Brascan board is or is not going to approve the transaction. And certainly with respect to the 350,000 shares, the "Green Shoe" portion that the dealers were not obligated to pick up, the Great Lakes Group was at full risk.

• 2305

Mr. de Jong: I think this will be of interest to this committee when we determine what type of risk the Great Lakes Group was undertaking in order to justify its commission. It seems to me that the close relationship that you have had with these companies certainly reduced that risk quite significantly; besides the fact that officially things have not been approved by the board and so forth. Surely, in the world of corporations, there are other ways of gauging which way a company and a board are going to go.

Mr. Dunford: If I can suggest, the risk Great Lakes was under was at least equal to, if not greater, than the risk the underwriters were under. As you may very well know, on these bought deals, they are only bought by the underwriters because they have been presold. If we follow that through, I would be quite certain that the portion the underwriters took down for the fee they received was all presold, and that was somewhat different from the position the Great Lakes Group was in. Notwithstanding, we can speculate that the Great Lakes Groups would have expected O&Y and Brascan to pick up its relative portions of the issue.

The Vice-Chairman: Thank you. Does anyone else wish to ask a question?

I believe that concludes this evening's evidence. I want to thank Mr. Leung, Mr. Dunford and Mr. Tory. The witnesses are excused, subject to possible recall, and we accept the undertaking from Mr. Eyton to appear some time next week, at the call of the Chair.

I think this has been a useful exercise in that we have had the opportunity, as a committee, to hear a number of leading executives in the financial and nonfinancial sphere regarding the possibilities of self-dealing. It helps this committee

[Traduction]

M. Dunford: Souvenez-vous également que le groupe Great Lakes en a pour 400 et quelques millions de dollars en capitaux propres. Or, si ma mémoire ne me fait pas défaut, le total des capitaux des courtiers en placements au Canada s'élève à environ 700 millions de dollars, et je ne suis pas sûr qu'il s'agisse de capitaux propres dans tous les cas. Si, pour une raison ou une autre, le groupe Great Lakes demeure titulaire des actions en question, il a la capacité de les détenir à plus long terme.

M. de Jong: Donc, le risque que vous mentionnez a été considérablement atténué par l'effet de ce rapport étroit et spécial que vous avez avec ces sociétés.

M. Dunford: Nous prenons cependant comme hypothèse que Olympia & York Developments et Brascan se porteront acquéreurs d'une partie de l'émission. Comme je l'ai déjà mentionné, ce n'est que trois jours avant l'émission finale que le groupe Great Lakes a pu conclure un accord avec *Olympia & York Developments* et avec Brascan, sous réserve de l'autorité de son conseil d'administration. Je ne vais pas présumer de la décision du conseil de Brascan maintenant. Quant aux 350,000 actions supplémentaires, celles que les courtiers n'étaient pas obligés de conserver, le groupe Great Lakes en a assumé le plein risque.

M. de Jong: Les renseignements que vous nous avez donnés aideront le Comité à déterminer le degré de risque auquel le groupe Great Lakes s'est exposé afin de justifier sa commission. Les liens étroits qui existent avec ces compagnies auront, me semble-t-il, réduit considérablement le risque. À côté, il y a, entre autres, la question de l'autorisation du conseil d'administration. Dans le monde des affaires, il y a sûrement moyen de jauger les sociétés et les conseils d'administration.

M. Dunford: Si vous le permettez, le risque auquel Great Lakes s'est exposé était équivalent, sinon supérieur, à celui auquel s'exposait les souscripteurs à forfait. Comme vous le savez très bien, dans le cas de transactions «toutes cuites», les souscripteurs ne prennent pas les actions si elles n'ont pas été vendues d'avance. Il s'ensuit donc que la proportion des actions souscrites par les preneurs équivalait au nombre d'actions vendues d'avance, ce qui fait la distinction entre leur cas et le cas du groupe Great Lakes. Nonobstant cela, on peut spéculer que le groupe Great Lakes se serait attendu que *Olympia and York* et Brascan prennent leur part d'actions.

Le vice-président: Merci. Y a-t-il d'autres interventions?

Voilà ce qui termine les témoignages de ce soir. Je tiens à remercier M. Leung, M. Dunford et M. Tory. Sauf avis contraire, les témoins ne seront pas rappelés. M. Eyton s'est engagé à comparaître au cours de la semaine prochaine, à l'ordre du président.

L'exercice de ce soir a été utile. Il nous a permis, en tant que Comité, d'entendre des directeurs généraux du monde financier et non financier au sujet de transactions intéressées. Vos témoignages aident le Comité à découvrir des façons de

[Text]

determine ways in which government, through the Superintendent of Insurance, can perhaps better regulate the institutions and protect Canadians, depositors, creditors and minority shareholders alike.

I thank everyone for participating. Everyone has been very patient. It has been a splendid evening with the sole exception of Prince Edward Island. I would remind members of the taxation panel meeting tomorrow evening, 7.30 p.m., Room 112 North, Michael Wilson appearing. I would be pleased to accept a motion to adjourn.

Mr. Attewell: So moved, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you.

The committee is adjourned to the call of the Chair

[Translation]

mieux régler les institutions par le truchement du surintendant des assurances et de mieux protéger les Canadiens, les déposants, les créanciers et les actionnaires minoritaires.

Je remercie tout le monde d'avoir participé à la réunion et d'avoir fait preuve de tant de patience. À l'exception des résultats de l'Île-du-Prince-Édouard, la soirée a été très agréable. Je vous rappelle que le groupe du travail sur l'impôt se réunira demain à 19h30 à la pièce 112 N et que nous entendrons M. Michael Wilson. Je suis prêt à recevoir une motion d'ajournement.

M. Attewell: J'en fait la proposition, monsieur le président.

Le vice-président: Merci.

La séance est levée jusqu'à nouvel ordre.

APPENDIX "FNCE-1"

Notes for an Address
by
Angus A. MacNaughton
and
Ross J. Turner
of
Genstar Corporation
to the
Standing Committee
on
Finance, Trade and Economic Affairs
of the House of Commons

April 21, 1986

GENSTAR CORPORATION

Mr. Chairman, honourable members, we at Genstar have followed with interest the debate in recent years about the potential for conflicts of interest between regulated financial institutions and their major shareholders. We are conscious, in particular, that in November 1985 this committee commented in its report to the House of Commons that an absolute ban on related party transactions would significantly impede the achievement of several other important objectives, such as increased competition, a broader product mix and the synergy resulting from financial groupings. On this basis, the committee recommended that any ban on related party transactions should only apply to transactions which were thought to threaten the ongoing solvency and viability of a financial institution.

A variety of other measures have been proposed, some of them by this committee, to eliminate the potential problems associated with related party transactions.

Included among them are:

- (a) enhanced supervisory powers to assist in the enforcement of statutory prohibitions;
- (b) enhanced public disclosure to provide a market check on improper behaviour;
- (c) improved internal control mechanisms, particularly the use of specialized board committees that monitor related party transactions;
- (d) increased standards of care for directors; and
- (e) increased responsibilities for third party advisors such as auditors, lawyers and appraisers.

Leaving aside the issue of ownership limitations, we at Genstar believe that the legislative response in this area should reflect the recommendations of this committee.

On March 17 of this year, prior to Imasco's recent offer for Genstar common shares, Genstar prepared and delivered to the Honourable Barbara McDougall a position paper on domestic ownership of financial institutions which addresses the topic of related party transactions and which endorses this committee's recommendations as to the structure of legislative regulation of such transactions. We supported the committee's recommendations because our experience over a number of years with The Permanent, and more recently with Canada Trustco, has shown that so long as proper steps are taken to ensure the independence of the financial institution's decisions with respect to these types of

transactions, significant advantages can accrue to the institution. We have here for the benefit of the members of your committee, Mr. Chairman, copies of our recent submission. We hope that you will find it useful not only in connection with the issue we are discussing here tonight, but also in connection with the whole issue of ownership limitations.

Mr. Chairman, we at Genstar believe that a combination of the measures which we referred to a few moments ago would effectively deal with the concerns surrounding related party transactions. We think it would be useful for us to outline for you the application of some of those measures in the context of Genstar's ownership of The Permanent and Canada Trustco. Let us first offer to you and the other committee members a brief history of Genstar's involvement in the financial services area.

Genstar has been in the financial services business since 1970, when it became a majority partner in Sutter Hill Ventures, a highly successful venture capital operation based in Palo Alto, California, the centre for high technology development in the United States. Like almost all of Genstar's operations, Sutter Hill Ventures was operated by an independent management group responsible for all aspects of day-to-day operations.

As part of its strategy to diversify both industrially and geographically in the latter half of the 1970's, Genstar expanded further into the financial services industry in the United States. The relative stability of earnings from the financial services businesses, when compared with Genstar's building materials and real estate activities, was perceived to be beneficial to Genstar's

shareholders. Most growth was by way of acquisition of small financial services businesses, including Genstar Mortgage Corporation, which later was to become a subsidiary of The Permanent.

Although small in size, many of these companies were leaders in the segment of the financial services industry in which they competed. For example, Genstar Mortgage was among the ten largest mortgage servicing companies in the United States at the time of its acquisition in 1979.

It was within this framework that the opportunity to acquire The Permanent presented itself in mid-1981. You may recall that The Permanent was then the subject of a hostile take-over bid by a third party financial services company. We were sought out by The Permanent's advisors as

a white knight. While The Permanent was a well-established national institution in Canada, it was operating well below its potential. However, Genstar management, like others, foresaw some of the coming changes in the financial services industry in Canada and took advantage of the opportunity to create a flagship for the company's emerging financial services businesses.

It became apparent to us almost immediately that The Permanent required quick changes in operating practices in order to repair a serious interest-sensitive mismatch of assets and liabilities. In fact, The Permanent lost money in each of 1981 and 1982 before taking into account gains on sales of securities and income tax recoveries. In response, Genstar committed more than \$43 million of additional

capital to The Permanent, a 20% increase in equity, and eliminated dividends on common shares in 1982 to keep the leverage below the maximum 25:1 borrowing ratio allowed by regulation. At that time Genstar owned more than 99% of the common shares of The Permanent. You should be aware that this support for The Permanent was provided at a time when Genstar itself was suffering its first and only loss.

It was also apparent to us that management changes were required and, commencing in 1982, changes were made in almost all of The Permanent's senior management positions. These changes included the hiring of John Hilliker, formerly Vice-Chairman of a major Canadian chartered bank, as Chairman and Chief Executive Officer. None of the new executives was formerly associated with Genstar.

At the Board of Directors level, no such changes were made, but the size of the board was reduced. We find that a large board can result in less participation and involvement on the part of each director, but continuity is important to the confidence of the institution's depositors. It is indicative of Genstar's recognition of the need for continuity and independence that, at the time of the recent amalgamation of Canada Trustco and The Permanent, 13 of the 16 directors of The Permanent were independent outside directors and 11 of these had been board members since prior to Genstar's acquisition of The Permanent in 1981.

Our most recent, and our largest, acquisition in the financial services area was the acquisition of Canada Trustco Mortgage Company in September of last year. On

December 31, 1985 Canada Trustco and The Permanent were amalgamated to form the present Canada Trustco Mortgage Company.

Canada Trustco's \$22 billion of corporate assets make it the largest loan and trust company and the seventh largest financial institution in Canada. Canada Trustco has additional assets under administration of approximately \$28 billion.

Mr. Chairman, over the years, Genstar's activities in relation to The Permanent, and more recently in relation to Canada Trustco, have been governed not only by the provisions of applicable loan and trust legislation, but also by certain commitments given to the Superintendent of Insurance and the Minister of State for Finance.

We will be pleased to file these commitments with this committee later this evening.

Under federal legislation governing the operations of loan and trust companies, The Permanent was prohibited from making an investment in or loaning money to Genstar or any of its affiliates. It was the established practice of The Permanent that any material transaction between The Permanent and Genstar, or any of its affiliates, be presented to the Board of Directors of The Permanent for approval. The audit committee of The Permanent, which was composed entirely of independent outside directors, had the responsibility for reviewing these transactions and obtaining assurance from The Permanent's external auditors that appropriate steps had been taken to evaluate each of such transactions and proper authorization for each transaction had been obtained. The Permanent undertook to the Superintendent of Insurance that, if in relation to any

permitted material transaction, a conflict should arise between the audit committee and the Board of Directors, management was obliged to take up such matter with the federal Department of Insurance. This requirement was disclosed in annual reports, prospectuses and other similar documents published by The Permanent and Genstar. No such conflict has ever arisen.

The procedures adopted by Genstar and The Permanent in relation to transactions which were not regarded as material required that such transactions be in the ordinary course of business and that management of The Permanent be satisfied that the transactions were on terms which were at least comparable to arm's length transactions.

In making its offer for shares of Canada Trustco last year, Genstar stated its intention that the relationship between Genstar and Canada Trustco and the

authorization of any permitted material transactions affecting Canada Trustco would be governed by policies and practices which would be similar in purpose and effect to those applicable to the relationship between Genstar and The Permanent, which we have just outlined. In addition, the amalgamation of Canada Trustco and The Permanent was undertaken last year on the express understanding with the Minister of State for Finance that there would be no sales of assets from Genstar companies to Canada Trustco without the prior concurrence of the federal Superintendent of Insurance.

All material transactions between The Permanent and Genstar or its affiliates have been reviewed by The Permanent with the Department of Insurance.

Extreme care has been taken to ensure that all transactions complied fully with applicable legal requirements and met the standards of prudence appropriate to a regulated deposit-taking institution. In addition, of course, all related party transactions have been reflected and disclosed in the published financial statements of The Permanent. Let us be clear on that point. All of the related party transactions which we will comment on here tonight have previously been publicly disclosed by The Permanent.

Mr. Chairman, this, briefly, is the context within which transactions have occurred during the past few years between The Permanent, or more recently, Canada Trustco, on the one hand, and Genstar or its affiliated companies on the other. The net effect of these transactions has been beneficial to The Permanent and Canada Trustco. We strongly support this committee's view that a complete ban on

related party transactions would put unnecessary limits on commercial opportunities for the financial institutions. In this connection we would like to quote briefly from our March 17 submission to the Minister. The following comments are found at paragraph 4.18:

"The most effective means to control self-dealing, for both closely and widely-held institutions, is through a combination of the six proposals contained in the various government reports and draft legislation outlined above. However, great care must be taken when the self-dealing prohibitions are drafted. An absolute ban would be excessive because not all self-dealing transactions are harmful. An absolute ban would significantly reduce the efficiency of and benefits to be derived from the type of integrated financial structure proposed by the Green Paper. Accordingly, the balanced recommendations contained in the Blenkarn committee report constitute the most effective means to regulate self-dealing.

That Committee felt that:

'an absolute ban would not reflect the fact that not all self-dealing transactions are destructive, indeed the contrary is the case, nor are all of equal weight nor threaten the solvency of the institution. As many witnesses pointed out a ban would significantly impede the achievement of several of the other stated objectives of the Green Paper including increased competition, a broader product mix, and the synergy resulting from financial groupings.'

"The Committee then went on to recommend an approach including a ban on those non-arm's length transactions thought to threaten the ongoing solvency and viability of a financial institution, increased corporate self-regulation particularly through the use of specialized board committees that monitor self-dealing issues, more onerous civil and criminal penalties for

self-dealing abuses and broader administrative powers for regulators.

"Genstar is in favour of prohibitions against, and tighter supervision of, self-dealing transactions, particularly along the lines of the recommendations of the Blenkarn Committee. Self-dealing must be closely controlled. Genstar has a significant investment in the loan and trust industry for several reasons. The loan and trust industry, particularly Canada Trustco Mortgage Company, has experienced stable long-term growth yielding higher returns than other segments of the financial services industry. These stable earnings will help offset the cyclical returns of several of Genstar's other business interests. In addition, Genstar regards the loan and trust industry as one with tremendous growth potential, particularly in the context of the regulatory environment proposed by the Green Paper. Genstar has not made its investment in the loan and trust industry in order to

obtain self-financing or otherwise engage in self-dealing transactions."

Mr. Chairman, let us illustrate our position with one particular example. You may be aware that Genstar conducts land development activities in both Canada and the United States. In the past, these activities have represented third party mortgage lending opportunities for The Permanent, which The Permanent has taken advantage of on customary arm's length terms in the normal course of its business. Essentially, The Permanent has selectively purchased from Genstar or its affiliates, mortgages on serviced residential properties sold by Genstar to third parties. These transactions did not involve loans to Genstar or any of its affiliates. The aggregate value of such mortgages acquired by The Permanent from 1982 to the

end of 1985 was approximately \$43 million. Decisions with respect to such mortgage financing were made by The Permanent in accordance with its customary review procedures and based upon its standard criteria for these types of loans. These procedures and criteria required:

- (i) the performance of an internal appraisal on each of the underlying properties;
- (ii) the determination that the purchase price for each mortgage did not exceed 75 percent of the appraised value;
- (iii) the determination that at least a current market rate of return was being earned; and
- (iv) confirmation that each mortgage was in good standing, had never been in arrears and was

secured by serviced land.

Each of these transactions was subjected to the internal review practices which we described a few minutes ago and all have been reviewed with the Superintendent of Insurance.

Canada Trustco recently completed the purchase of an additional \$32 million of such mortgages which had been agreed to in principle by The Permanent prior to the amalgamation. In addition to the customary review by The Permanent's external auditors, the transaction was reviewed by The Permanent's executive committee and received the prior unanimous authorization of the executive committee of Canada Trustco's Board of Directors. It was a specific condition to the transaction that it be approved by the Superintendent of Insurance, which it was. In addition, the purchase was subsequently reported to the Board of Directors and reviewed by the audit committee of Canada Trustco.

Mr. Chairman, as a final comment with respect to these mortgage sales, let us say that neither Canada Trustco nor The Permanent has suffered any loss in respect of any of the mortgages which have been acquired over the years from Genstar. In fact, Genstar has agreed, in each of the sale contracts, to repurchase any mortgage if it goes into default.

Mr. Chairman, apart from these periodic mortgage sale transactions there have been certain other related party transactions involving The Permanent. We would like to take a few minutes to comment on three of these which are material in amount:

- (i) After the acquisition of The Permanent, Genstar became aware of The Permanent's desire to expand into the United States. At the same time, Genstar was re-organizing its financial services

operations, including The Permanent, under Genstar Financial Corporation. That company was established specifically for the purpose of owning and financing Genstar's financial services operations. As part of that re-organization, The Permanent purchased all the issued shares of Genstar Securities Corporation for cash of \$43.3 million and the issue of common shares of The Permanent valued at \$18.6 million. The principal asset of Genstar Securities Corporation was Genstar Mortgage Corporation, whose mortgage origination and servicing operations were complementary to The Permanent's existing mortgage business. In 1983 The Permanent completed its acquisition of Genstar's interest in Genstar Securities by the purchase from a Genstar

subsidiary of a 10% term note of Genstar Mortgage for \$54 million. The share purchase was completed on the basis of independent valuations carried out at the direction of the Board of Directors of The Permanent by Dominion Securities Ames and Price Waterhouse and was approved by the Board of Directors and audit committee of The Permanent and by the Superintendent of Insurance. The purchase of the note in 1983 was reviewed by the audit committee in accordance with its normal mandate outlined earlier in our remarks.

The acquisition of Genstar Securities resulted in an immediate increase of \$18.6 million in The Permanent's shareholders' equity. In addition, in the first year of ownership, Genstar

Securities accounted for more than 40% of The Permanent's net income of \$23.4 million.

- (ii) Also in 1982, CanPerm Realty Ltd., a wholly-owned subsidiary of The Permanent, purchased from Genstar the fully operational Lime Ridge Mall Shopping Centre in Hamilton, Ontario for \$72 million. CanPerm Realty Ltd., which is now known as Sutter Hill Developments Limited, had been engaged in income property development and management since 1974. The consideration received by Genstar was cash of \$47 million and the issue of common shares of The Permanent valued at \$25 million. Like the acquisition of Genstar Securities, this transaction resulted in an immediate and substantial increase in shareholders' equity of The Permanent.

Shareholders' equity was further increased when the property was sold by The Permanent to a third party the following year for a gain of approximately \$5.4 million.

While regulatory approval was not required for this transaction, the then Chairman and President of The Permanent, prior to the transaction being entered into, discussed the transaction with the Superintendent of Insurance. The Superintendent acknowledged that the transaction was in compliance with the law, although he stated that he did not favour such significant direct real estate transactions with a major owner. The directors of The Permanent were advised of the Superintendent's views and approved the transaction on the basis of two independent appraisals which established a value in excess of

the purchase price. The transaction was also subjected to the customary review by the audit committee. The transaction was intended to expand The Permanent's established income producing property portfolio. In 1982 and 1983 several smaller development properties were purchased by Sutter Hill from Genstar for a total of \$18.6 million for the same purpose.

- (iii) In 1984 Genstar Financial Corporation purchased from The Permanent all the common shares of Sutter Hill Developments Limited. At the same time, Sutter Hill redeemed certain preferred shares held by The Permanent and paid cash dividends to The Permanent. The aggregate cash proceeds to The Permanent on these transactions amounted to \$50 million. The Permanent continued to hold an investment of \$28.4 million in second preferred

shares of Sutter Hill. The purchase price for this transaction was established by reference to current independent appraisals of the underlying properties and the transaction was approved by the Board of Directors of The Permanent and the Superintendent of Insurance and reviewed by the auditors of The Permanent and its audit committee.

The sale of Sutter Hill to Genstar Financial was motivated by two considerations. First, in the aftermath of the problems experienced by Crown Trust, Greymac Trust and others, public and regulatory attitudes concerning real estate development by loan and trust companies changed markedly. Secondly, at that time financial rating agencies considered real estate development to be a negative factor in setting ratings for The Permanent's debt.

Mr. Chairman, these are three material transactions in which Genstar has had direct dealings with The Permanent. Let us broaden the picture for you and your committee somewhat by citing a transaction which we would not characterize as "related party", in which Genstar has generated a third party business opportunity for The Permanent.

In 1982 The Permanent loaned \$63 million to Canadian-Dominion Leasing Corporation, which applied the funds to the purchase of heavy construction equipment which it leased to Genstar. This loan was approved by the board of directors and reviewed by the audit committee. Canadian-Dominion Leasing, now known as Bank of Montreal Leasing Corporation, is directly liable to The Permanent in respect of the loan and the loan is guaranteed by the Bank of Montreal. This transaction provided The Permanent with a business opportunity to make a profitable commercial loan at

market rates with a Canadian bank credit.

In addition to the above, we might note, Mr. Chairman, that through the years Genstar has paid approximately \$3.0 million in service fees to The Permanent for stock transfer and register administration, employee relocation assistance and other services which The Permanent provides to the public. Genstar has tried to support The Permanent with its business where appropriate and has paid for such services at The Permanent's normal rates.

Mr. Chairman, the recent report of this committee to the House of Commons made reference to a submission by The Cadillac Fairview Corporation which raised the concern that ownership concentration may lead to the exercise of economic and political power to alter the behaviour of other firms involuntarily. The Cadillac Fairview submission cited a number of examples as to how this might be done. We wish to state categorically here tonight that Genstar has never

used its position as the major shareholder of The Permanent or Canada Trustco for such purposes.

Mr. Chairman, to respond properly to the pace, size and complexity of today's commercial transactions requires a high degree of judgment, competence and professionalism on the part of the directors and senior management of our financial institutions.

Both of us here tonight would like to pay particular tribute to the truly outstanding and dedicated work of the directors and officers of The Permanent who have well and truly discharged, with common sense, perception and independence, their obligations to The Permanent over the years. The performance of The Permanent in recent years, the financial health it enjoyed at the time of the amalgamation and the confidence which that institution at all times enjoyed from its depositors are testimony to their contribution.

Mr. Chairman, we hope that our remarks have served to illustrate that there are circumstances in which transactions between related parties operate to the advantage of financial institutions and that they should not be prohibited. The focus of legislative reform should be to establish a framework which requires observance of duties and practices which are designed to protect the interests of depositors and minority shareholders and maintain public confidence in our financial institutions. At the outset we spoke of enhanced supervisory powers and public disclosure requirements, improved internal control mechanisms and increased responsibilities for directors and third party advisors. We have illustrated how, in conformity with what we believe to be good business practice and in a co-operative spirit, Genstar has worked with The Permanent and Canada Trustco, their directors and their auditors, the

regulators and the government to implement these types of controls and procedures, notwithstanding the limitations of the existing legislation. We believe that these are the proper tools to effectively control the potential for abuse in related party transactions and we would welcome legislative changes which mandate these types of controls and procedures. We look forward with interest to the continuing debate and we will be pleased to offer to you and to the government any insights which we may have which will be helpful in the development of a comprehensive policy in this area.

APPENDIX "FNCE-2"

***Trilon
Financial
Corporation***

OPENING REMARKS

BY

MELVIN M. HAWKRIGG
PRESIDENT AND CHIEF EXECUTIVE OFFICER
TRILON FINANCIAL CORPORATION

TO THE

HOUSE OF COMMONS STANDING COMMITTEE
ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

MONDAY, APRIL 21, 1986

THANK YOU VERY MUCH MR. CHAIRMAN

I WOULD LIKE TO BEGIN BY MAKING A FEW OPENING REMARKS. AS MANY OF THE MEMBERS OF THE COMMITTEE KNOW FROM OUR EARLIER APPEARANCE BEFORE YOU, TRILON FINANCIAL CORPORATION WAS FORMED JUST OVER THREE YEARS AGO TO ACQUIRE AND TO MANAGE INTERESTS IN FINANCIAL SERVICES BUSINESSES.

IT WAS FORMED TO BRING TOGETHER A GROUP OF COMPANIES WHICH HAS THE PROFESSIONALISM, SIZE AND RESOURCES TO MEET THE CHANGING NEEDS OF FINANCIAL SERVICES CUSTOMERS AND TO COMPETE EFFECTIVELY IN DOMESTIC AND WORLD MARKETS.

1985 WAS AN IMPORTANT YEAR FOR TRILON.

GIVEN OUR CONCERN ABOUT THE INSTABILITY IN THE FINANCIAL SERVICES SECTOR, WE SPENT A GREAT DEAL OF TIME ENSURING THAT EACH OF OUR GROUP COMPANIES IS ONE OF THE MOST CONSERVATIVELY CAPITALIZED AND PRUDENTLY LEVERAGED IN ITS PARTICULAR SECTOR. IN THIS REGARD, WE HAVE RAISED MORE THAN \$1 BILLION OF EQUITY OVER THE LAST NINE MONTHS WITHIN THE TRILON GROUP.

IN ADDITION, WE HAVE HAD A SIGNIFICANT NUMBER OF DISCUSSIONS WITH VARIOUS FEDERAL AND PROVINCIAL AUTHORITIES ON THE

QUESTION OF THE RE-STRUCTURING OF THE FINANCIAL SERVICES INDUSTRY AND ON THE RELEVANT REGULATORY PROCESS.

TRILON'S REACTION TO THE VARIOUS REPORTS AND DISCUSSIONS HAS BEEN GENERALLY FAVOURABLE. WE SUPPORT THE INTENT TO INCREASE AND STIMULATE FINANCIAL SECTOR COMPETITION, PROVIDE CONSUMERS WITH A WIDER OPPORTUNITY FOR SELECTION OF SERVICES, AND, SIGNIFICANTLY, TO MAINTAIN PUBLIC CONFIDENCE IN OUR NATIONAL FINANCIAL SYSTEM AND TO ENSURE CONSUMERS HAVE ACCESS TO PRODUCTS AND SERVICES ON A COST-EFFICIENT BASIS.

WHILE WE RECOGNIZE THAT THE MOST IMMEDIATE JOB FOR THE GOVERNMENT IS TO ENSURE STABILITY AND CREDIBILITY IN THE INDUSTRY, THE MOST IMPORTANT JOB WILL BE TO RE-STRUCTURE THE INDUSTRY TO ALLOW ITS GROWTH ON A WORLD SCALE WITHOUT INHIBITING INNOVATION. WHEN THE GREEN PAPER WAS RELEASED, WE BELIEVED THAT THERE WAS GREAT PROMISE FOR LONG OVERDUE REVIEW AND MODERNIZATION OF THE TRUST AND INSURANCE LEGISLATION. UNFORTUNATELY, THE ENVIRONMENT FOR RE-STRUCTURING HAS CHANGED AS THE FAILURE OF TWO WIDELY HELD CHARTERED BANKS HAS PUT THE FINANCIAL INDUSTRY UNDER SCRUTINY AND PUBLIC AND PUBLIC POLICY CONCERNS HAVE CONCENTRATED ON THE STABILITY AND CONFIDENCE IN THE FINANCIAL SYSTEM.

THERE IS NO QUESTION THAT TODAY'S NEEDS FOR A REVISED REGULATORY SYSTEM DESERVE IMMEDIATE AND DECISIVE ATTENTION. TRILON AND ITS GROUP COMPANIES HAVE ADVOCATED STRINGENT

CONTROLS. AND WE WELCOME ANY REASONABLE REVISIONS TO THE RULES GOVERNING THE CONDUCT AND OPERATION OF THE FINANCIAL INDUSTRY.

WE BELIEVE PUBLIC CONFIDENCE AND STABILITY IN THE FINANCIAL INDUSTRY CAN BE REGAINED BY ENACTMENT OF EXACTING REGULATORY STANDARDS OF RESPONSIBILITY, REPUTATION AND SUBSTANCE FOR THOSE WHO WOULD SEEK TO OWN OR TO MANAGE A FINANCIAL INSTITUTION.

WE ALSO BELIEVE THAT WHILE THERE IS A RESPONSIBILITY ON GOVERNMENT TO BOLSTER PERCEPTIONS OF THE INDUSTRY THROUGH PROPER REGULATION, THERE IS ALSO A CORPORATE RESPONSIBILITY TO INSTALL GOVERNING RULES FOR CONDUCT AND ETHICS.

FOR INSTANCE, TRILON AND ITS GROUP COMPANIES RECOGNIZE THE POTENTIAL THAT CONFLICTS OF INTEREST MAY ARISE IN THE NORMAL COURSE OF BUSINESS DEALINGS. WE ALSO RECOGNIZE THERE IS A JUSTIFIABLE MEASURE OF PUBLIC POLICY CONCERN OVER THE INFLUENCE THESE CONFLICTS MAY HAVE ON THE OPERATION AND, INDEED, THE SOLVENCY OF A FINANCIAL INSTITUTION.

WE BELIEVE THAT WE MUST ALWAYS REMAIN DILIGENT TO IDENTIFY POSSIBLE CONFLICTS OF INTEREST AND DEAL WITH THEM QUICKLY AND APPROPRIATELY. WE ALSO BELIEVE IT IS THE RESPONSIBILITY OF A CORPORATION TO INSTALL ITS OWN EFFECTIVE RULES RATHER THAN DEFERRING THIS RESPONSIBILITY ENTIRELY TO GOVERNMENT.

AMONG THE TRILON COMPANIES, ROYAL TRUST AND LONVEST CORPORATION, IN CONJUNCTION WITH LONDON LIFE, HAVE ALREADY ESTABLISHED A BUSINESS CONDUCT REVIEW COMMITTEE AS AN INTEGRAL PART OF THE ROLE OF ITS BOARD OF DIRECTORS. THIS COMMITTEE HAS A CLEAR SELF-POLICING MANDATE AND ITS DECISIONS ARE IRREVOCABLE.

IT IS CHARGED WITH REVIEWING BUSINESS ETHICS AND RESOLVING ANY CONFLICTS OF INTEREST SITUATIONS AS THEY MAY ARISE, NO MATTER IF THESE SITUATIONS APPLY TO EMPLOYEES, DIRECTORS OR MAJOR SHAREHOLDERS.

THE BUSINESS CONDUCT REVIEW COMMITTEE IS COMPRISED ENTIRELY OF MEMBERS OF THE BOARD OF DIRECTORS WHO ARE UNAFFILIATED WITH MAJOR SHAREHOLDERS.

WE BELIEVE THESE ARE THE FIRST COMMITTEES OF THEIR KIND IN CANADA. THEIR CREATION AND IMPLEMENTATION WAS CITED AS A MODEL BY YOUR COMMITTEE IN ITS REPORT TO PARLIAMENT AND IT HAS ALSO RECEIVED COMMENDATIONS FROM SENATORS ON THE SENATE BANKING COMMITTEE.

SO, IN RESULT WE BELIEVE THAT THE PROPER SYSTEM FOR DEALING WITH CONFLICTS OF INTEREST OF ALL KINDS IS A COMBINATION OF APPROPRIATE REGULATION AND CORPORATE SELF-GOVERNANCE RESTRICTIONS. WE BELIEVE A TOTAL BAN ON RELATED PARTY TRANSACTIONS IS NOT IN THE PUBLIC INTEREST AS IT WILL

UNNECESSARILY STIFLE THE CARRYING OUT OF MANY NORMAL AND USEFUL OPERATIONS. CANADA IS A VERY OPEN ECONOMY WITH FEW WORLD SCALE BUSINESSES AND IF THOSE THAT ARE, ARE EXCESSIVELY RESTRICTED IN THE CARRYING OUT OF THEIR OPERATIONS, THEY WILL NOT BE COMPETITIVE AND BUSINESS WILL MOVE TO FOREIGN ENTITIES.

AS WE DISCUSS THESE ISSUES, IT IS IMPORTANT TO RECALL THAT THE GOVERNMENT HAS INDICATED ITS SUPPORT FOR NETWORKING PRODUCTS AND SERVICES FOR THE BENEFIT OF CONSUMERS. TRILON BELIEVES LEGISLATORS SHOULD STRIVE TO ATTAIN CONTROL OF ABUSES IN RELATED PARTY DEALINGS WITHOUT THE IMPAIRMENT OF THE REASONABLE FUNCTIONING OF THE FINANCIAL SYSTEM, OR IMPAIRMENT OF LEGITIMATE AND USEFUL BUSINESS TRANSACTIONS, OR CONSTRAINING, PARTICULARLY, THE ABILITY OF RELATED COMPANIES TO NETWORK.

TECHNOLOGICAL ADVANCEMENTS HAVE TRANSFORMED THE FINANCIAL MARKETPLACE INTO A GLOBAL ONE. OTHER COUNTRIES HAVE DEALT WITH SHOCKS TO THEIR FINANCIAL SYSTEM AND HAVE MOVED AHEAD WITH RE-STRUCTURING THEIR FINANCIAL INDUSTRIES SO THEY WILL BE SUITABLY EQUIPPED TO COMPETE INTERNATIONALLY.

IN MY VIEW, CANADA MUST NOT LET THE FUTURE SLIP AWAY. WE MUST NOT LET CANADA'S PLACE IN THE WORLD FINANCIAL MARKETS

BE ERODED BY A PREOCCUPATION WITH TRAUMAS AND PREVENTIVE REGULATION.

THE FUTURE OF THE CANADIAN FINANCIAL INDUSTRY, BOTH AT HOME AND ABROAD, IS DEPENDENT ON OUR ABILITY TO INSTALL A REASONABLE REGULATORY FRAMEWORK IN A TIMELY MANNER AND ON OUR ABILITY TO PLAN FOR THE DEVELOPMENT OF OUR FINANCIAL INDUSTRY TO MEET PUBLIC AND PUBLIC POLICY EXPECTATIONS.

I UNDERSTAND THAT OF PARTICULAR INTEREST TO YOUR COMMITTEE THIS EVENING ARE THE CIRCUMSTANCES SURROUNDING OUR RECENT COMMON SHARE ISSUE. THAT ISSUE RAISED AN ADDITIONAL \$102 MILLION EQUITY FOR TRILON FINANCIAL CORPORATION AS A RESULT OF THE ISSUE OF AN ADDITIONAL 3.4 MILLION COMMON SHARES AT \$30 PER SHARE.

THE ISSUE WAS COMPLETED ON WHAT IS COLLOQUIALLY KNOWN AS A "BOUGHT-DEAL" BASIS. BY THIS I MEAN THAT PRIOR TO FILING A PRELIMINARY PROSPECTUS, TRILON HAD FIRM AND BINDING COMMITMENTS FROM PURCHASERS TO ACQUIRE ALL 3.4 MILLION SHARES. THESE PURCHASERS WERE MERRILL LYNCH, DOMINION SECURITIES PITFIELD, GORDON CAPITAL, NESBITT THOMSON, MCLEOD YOUNG WEIR, WOOD GUNDY AND GREAT LAKES GROUP. THE FEES PAID BY TRILON IN CONNECTION WITH THOSE PURCHASES AGGREGATED \$4,080,000.

OF THE 3.4 MILLION SHARES BEING ISSUED, 1.35 MILLION WERE PURCHASED BY MERRILL LYNCH, DOMINION SECURITIES PITFIELD, NESBITT THOMSON, MCLEOD YOUNG WEIR, GORDON CAPITAL AND WOOD GUNDY AT \$30 PER SHARE. THEY WERE ALSO PROVIDED WITH THE OPPORTUNITY TO BUY UP TO AN ADDITIONAL 350,000 SHARES AT THE SAME PRICE. IN ADDITION, GREAT LAKES GROUP COMMITTED TO BUY 1.7 MILLION SHARES AT \$30 PER SHARE AND AGREED TO BUY UP TO AN ADDITIONAL 350,000 SHARES AT THE SAME PRICE IF THE UNDERWRITERS FAILED TO PURCHASE THOSE SHARES. IT IS IMPORTANT TO POINT OUT THAT NO FURTHER FEE WAS PAID BY TRILON TO GREAT LAKES GROUP FOR THIS ADDITIONAL COMMITMENT.

THUS AT THE TIME OF FILING THE PRELIMINARY PROSPECTUS, A COPY OF WHICH IS ATTACHED TO THESE REMARKS, TRILON WAS ASSURED THAT ITS ISSUE WOULD BE SUCCESSFUL AND FULLY SOLD. FOR THIS ASSURANCE TRILON PAID \$1.20 PER SHARE COMMISSION IN CONNECTION WITH EACH SHARE ISSUED AND THAT PER SHARE COMMISSION WAS PAID TO THOSE PURCHASERS WHO COMMITTED TO UNDERWRITE OUR ISSUE.

AS WITH ANY PUBLIC ISSUE OF SECURITIES, A PRELIMINARY PROSPECTUS WAS FILED IN ALL PROVINCES ACROSS CANADA. THIS PROSPECTUS CONTAINED COMPLETE DISCLOSURE ABOUT TRILON, THE COMMON SHARE ISSUE AND THE UNDERWRITING ARRANGEMENTS INCLUDING ALL FEES TO BE PAID BY TRILON IN CONNECTION WITH THE ISSUE. THAT PROSPECTUS WAS REVIEWED IN DETAIL BY THE

APPROPRIATE REGULATORY AUTHORITIES ACROSS CANADA AND WAS APPROVED.

FOLLOWING APPROVAL APPROXIMATELY TWO WEEKS AGO, TRILON FILED A FINAL PROSPECTUS AND THE SHARE ISSUE WAS COMPLETED LAST THURSDAY. THE RESULT OF THE TRANSACTION WAS THAT TRILON WAS ABLE TO RAISE AN ADDITIONAL \$102 MILLION OF COMMON EQUITY AT A PRICE WHICH MET OUR PUBLICLY STATED BUSINESS PRINCIPLES AND WHICH OUR BOARD OF DIRECTORS BELIEVED WAS APPROPRIATE.

THIS ISSUE WAS COMPLETED AT A COST TO TRILON WHICH WAS COMPLETELY CONSISTENT WITH RECENT COMMON EQUITY ISSUES OF OTHER CORPORATIONS AND AT A COMMISSION RATE WHICH WAS SET FOLLOWING NEGOTIATIONS WITH ARMS-LENGTH PARTIES.

AS I MENTIONED EARLIER, COMPLETION OF THIS EQUITY ISSUE INCREASES THE AMOUNT OF ADDITIONAL CAPITAL RAISED BY THE TRILON GROUP OVER THE LAST YEAR TO OVER \$1 BILLION. THAT CAPITAL HAS ENSURED THAT EACH OF OUR GROUP COMPANIES IS ONE OF THE MOST CONSERVATIVELY CAPITALIZED AND PRUDENTLY LEVERAGED IN ITS BUSINESS SECTOR. ROYAL TRUST, OUR TRUST COMPANY INVESTMENT, CURRENTLY HAS MORE THAN \$1 BILLION IN EQUITY AND HAS THE HIGHEST RETURN ON EQUITY AND RETURN ON CAPITAL OF ANY MAJOR FINANCIAL INSTITUTION IN CANADA. LONDON LIFE WITH EQUITY OF APPROXIMATELY \$600 MILLION CONTINUES IN ITS INDUSTRY LEADING RETURN ON EQUITY AND GROWTH. WELLINGTON WITH ITS EQUITY BASE OF OVER \$100

MILLION IS NOW WELL POSITIONED TO PROVIDE GOOD GROWTH IN EARNINGS AND RETURN ON EQUITY AS THE PROPERTY AND CASUALTY INDUSTRY EMERGES FROM A PROTRACTED PERIOD OF UNDERWRITING LOSSES.

GIVEN OUR CURRENT FINANCIAL POSITION, TRILON CONTINUES READY TO PROVIDE ANY ADDITIONAL CAPITAL THAT MAY BE REQUIRED FOR THESE OR ANY OTHER OF OUR GROUP COMPANIES. WE BELIEVE THIS TO BE A FUNDAMENTAL PART OF OUR OBLIGATIONS AS THEIR MAJOR SHAREHOLDER.

APPENDICE "FNCE-1"

Notes d'allocution

par

Angus A. MacNaughton

et

Ross J. Turner

de

la Corporation Genstar

au

Comité permanent des finances, du commerce et des

questions économiques

de la Chambre des Communes

Le 21 avril 1986

CORPORATION GENSTAR

M. le président et honorables membres, nous, chez Genstar, avons suivi avec intérêt le débat soulevé au cours des dernières années par les conflits d'intérêt éventuels entre les institutions financières réglementées et leurs actionnaires importants. Nous nous rappelons particulièrement qu'en novembre 1985, le présent comité a affirmé, dans son rapport adressé à la Chambre des Communes, qu'un interdit général des opérations entre parties apparentées nuirait sérieusement à la réalisation de plusieurs autres objectifs importants comme l'accroissement de la concurrence, l'amélioration de la combinaison des produits offerts et l'action coordonnée résultant des groupements financiers. En conséquence, le comité a recommandé que toute interdiction visant les opérations contre parties apparentées ne s'applique qu'aux opérations susceptibles de menacer

la solvabilité et la viabilité permanente d'une institution financière.

Diverses autres méthodes visant à éliminer les problèmes éventuels reliés aux opérations entre parties apparentées ont été proposées, dont certaines par le présent comité. En voici quelques-unes:

- a) l'accroissement des pouvoirs de surveillance pour faciliter la mise en application des interdictions statutaires;
- b) le renforcement des exigences de divulgation pour permettre que les cas de conduite douteuse n'échappent pas à la vigilance du marché;
- c) l'amélioration des mécanismes de contrôle interne, particulièrement par la création de comités techniques contrôlant les opérations entre parties apparentées;

- d) le renforcement des normes de soin imposées aux administrateurs; et
- e) l'accroissement des responsabilités des conseillers externes comme les vérificateurs, les avocats et les évaluateurs.

Mise à part la question des restrictions sur la propriété, nous, chez Genstar, croyons que les mesures législatives prises dans ce domaine devrait refléter les recommandations du présent comité. Le 17 mars dernier, avant la récente offre d'Imasco portant sur les actions ordinaires de Genstar, cette dernière a préparé et remis à l'Honorable Barbara McDougall un exposé sur la propriété nationale des institutions financières qui aborde la question des opérations entre parties apparentées et endosse les recommandations du présent comité sur la structure de la réglementation

appuyé les recommandations du comité, car notre expérience s'échelonnant sur plusieurs années avec Le Permanent, et plus récemment avec Trustco Canada, nous a démontré qu'une institution financière peut tirer des avantages appréciables de ce genre d'opérations, pourvu que les mesures appropriées soient prises pour assurer l'indépendance de son processus décisionnel. Des exemplaires de notre récent exposé sont à la disposition des membres de votre comité, M. le président. Nous espérons que cet exposé saura vous éclairer, non seulement sur la question débattue ici ce soir, mais également sur toute la question des restrictions sur la propriété.

M. le président, nous, chez Genstar, croyons qu'une combinaison des mesures que nous venons de citer apaiserait sûrement les préoccupations suscitées par les opérations

entre parties apparentées. Nous jugeons opportun de vous résumer ici l'application de certaines de ces mesures dans le cadre de la propriété du Permanent et de Trustco Canada par Genstar. Tout d'abord, permettez-nous de vous donner, à vous et aux autres membres du comité, un aperçu de l'histoire de l'implication de Genstar dans le domaine des services financiers.

Genstar a pris pied dans cette entreprise en 1970 lorsqu'elle est devenue associée majoritaire de Sutter Hill Ventures, entreprise de capitaux spéculatifs très florissante établie à Palo Alto, en Californie, centre de l'évolution de la haute technologie aux États-Unis. Comme la plupart des activités de Genstar, Sutter Hill Ventures était exploitée par un groupe de gestion indépendant se chargeant de tous les aspects de l'exploitation journalière.

Dans le cadre de sa stratégie visant à diversifier son exploitation au cours de la dernière moitié des années '70, tant dans d'autres industries que dans d'autres régions géographiques, Genstar a élargi ses activités dans l'industrie des services financiers aux États-Unis. En comparaison des activités immobilières et de matériaux de construction de Genstar, la stabilité relative du bénéfice provenant des entreprises de services financiers fut jugée bénéfique pour les actionnaires de Genstar. La croissance s'est effectuée presque'entièrement par voie d'acquisitions de petites entreprises de services financiers, dont Genstar Mortgage Corporation qui devint ensuite filiale du Permanent.

Malgré leur taille modeste, plusieurs de ces sociétés se trouvaient à la tête du secteur de l'industrie des services financiers au sein duquel elles évoluaient. Par exemple, Genstar Mortgage faisait partie des dix premières

sociétés de prêt hypothécaire aux États-Unis au moment de son acquisition en 1979.

L'occasion d'acquérir Le Permanent s'est présentée dans ce cadre opérationnel au milieu de 1981. Vous vous rappellerez sans doute que Le Permanent faisait alors l'objet d'une offre publique d'achat hostile de la part d'une autre société de services financiers. Les conseillers du Permanent ont fait appel à nous pour que nous venions à sa rescousse. Même si Le Permanent était une institution nationale solidement établie au Canada, ses activités étaient loin d'atteindre son potentiel. Cependant, la direction de Genstar, tout comme d'autres, voyaient s'amorcer une certaine évolution au sein de l'industrie des services financiers au Canada et saisirent donc l'occasion de

créer un véhicule principal pour les nouvelles entreprises de services financiers de la société.

Presqu'au départ, nous nous sommes aperçus que les pratiques d'exploitation du Permanent devaient changer sans tarder pour corriger un sérieux déséquilibre de l'actif et du passif soumis aux fluctuations des taux d'intérêt. En fait, Le Permanent a essuyé des pertes en 1981 et 1982 avant de réaliser des gains sur la vente de titres et de recouvrer des impôts sur le revenu. Genstar a donc investi dans Le Permanent plus de 43 millions de dollars de capitaux additionnels, ce qui représentait un accroissement de 20 % de l'avoir, et a éliminé les dividendes sur les actions ordinaires en 1982 pour maintenir le levier au-dessous du coefficient maximal d'emprunt de 25:1 permis par la réglementation. Genstar était alors propriétaire de plus de 99 % des

actions ordinaires du Permanent. Nous vous signalons que Genstar a accordé son appui au Permanent à une époque où elle avait elle-même subi sa première et unique perte.

Nous nous sommes également aperçus que la direction devait subir des changements. En conséquence, dès 1982, la plupart des postes de la haute direction du Permanent ont été modifiés. On remarque notamment la nomination de John Hilliker, auparavant vice-président du conseil d'une importante banque à charte canadienne, au poste de président du conseil et chef de la direction. Aucun des nouveaux cadres n'avait auparavant des liens avec Genstar.

Bien que le conseil d'administration n'ait subi aucune modification de ce genre, sa taille a été réduite. Selon nous, un conseil d'administration composé de plusieurs membres ne saurait favoriser la participation et l'implication

des administrateurs individuels. Cependant, nous croyons que la permanence est un facteur sur lequel repose la confiance des déposants de l'institution. L'importance que Genstar accorde à la permanence et à l'indépendance des membres du conseil se dégage du fait qu'au moment de la récente fusion de Trustco Canada et du Permanent, 13 des 16 administrateurs du Permanent étaient des administrateurs externes indépendants et 11 de ces administrateurs étaient membres du conseil, même avant l'acquisition du Permanent par Genstar en 1981.

L'acquisition d'Hypothèques Trustco Canada en septembre de l'année dernière constitue notre plus récente et importante acquisition dans le domaine des services financiers. Le 31 décembre 1985, Trustco Canada et Le Permanent ont

fusionné pour constituer la société actuelle Hypothèques Trustco Canada.

Grâce à son actif d'entreprise de 22 milliards de dollars, Trustco Canada est la plus importante compagnie de prêt et société de fiducie et occupe le septième rang parmi les institutions financières canadiennes. L'actif additionnel sous gestion de Trustco Canada se chiffre à environ 28 milliards de dollars.

M. le président, les activités de Genstar par rapport au Permanent, et plus récemment par rapport à Trustco Canada, ont été dictées au fil des années non seulement par les dispositions législatives applicables en matière de prêt et de fiducie, mais également par certains engagements envers le surintendant des assurances et le ministre d'État aux finances.

Nous nous empresserons de soumettre ces engagements au présent comité plus tard dans la soirée.

La législation fédérale régissant les activités des compagnies de prêt et des sociétés de fiducie interdisait au Permanent d'investir dans Genstar ou les sociétés appartenant à son groupe ou de leur consentir des prêts. Le Permanent a pris l'habitude de soumettre à l'approbation de son conseil d'administration toute opération importante entre elle et Genstar ou une des sociétés appartenant à son groupe. Le comité de vérification du Permanent, entièrement composé d'administrateurs externes indépendants, était chargé de réviser ces opérations et d'obtenir des vérificateurs externes du Permanent l'assurance que les mesures appropriées avaient été prises pour évaluer chacune de ces opérations et que les autorisations nécessaires avaient été

obtenues pour chacune d'elles. Le Permanent s'était engagé envers le surintendant des assurances qu'en cas de conflit entre le comité de vérification et le conseil d'administration dans le cadre de toute opération importante autorisée, la direction serait tenue de porter l'affaire devant le département fédéral des assurances. Cette exigence a été divulguée dans les rapports annuels, les prospectus et d'autres documents similaires publiés par Le Permanent et Genstar. Aucun conflit de ce genre n'a jamais eu lieu.

Genstar et Le Permanent ont adopté comme procédure d'insérer les opérations non jugées importantes dans le cadre des affaires courantes et d'assurer la direction du Permanent que leurs modalités étaient au moins similaires à celles d'opérations conclues à distance.

Lorsqu'elle a formulé son offre visant les actions de Trustco Canada l'année dernière, Genstar a déclaré qu'elle entendait soumettre sa relation avec cette dernière ainsi que l'approbation de toute opération importante autorisée la touchant à des politiques et pratiques dont le but et les conséquences seraient similaires à celles qui s'appliquent à sa relation avec Le Permanent dont nous venons de donner un aperçu. En outre, la fusion de Trustco Canada et du Permanent a été entreprise l'année dernière sur l'entente expresse avec le ministre d'État aux finances qu'aucune vente de l'actif des sociétés Genstar à Trustco Canada n'aurait lieu sans le consentement préalable du surintendant fédéral des assurances.

Le Permanent a révisé avec le département des assurances toutes les opérations importantes intervenues entre lui

et Genstar ou les sociétés appartenant à son groupe. On s'est particulièrement assuré que toutes les opérations respectaient entièrement les exigences légales applicables et les normes de prudence appropriées pour une institution de dépôt réglementée. De plus, toutes les opérations entre parties apparentées ont évidemment été comprises et divulguées dans les états financiers publiés du Permanent. Permettez-nous de clarifier ce point en affirmant que les opérations entre parties apparentées que nous commenterons ici ce soir ont déjà toutes été divulguées au public par Le Permanent.

M. le président, ceci décrit brièvement le contexte des opérations intervenues au cours des dernières années entre Le Permanent, et plus récemment Trustco Canada, d'une part, et Genstar ou les sociétés appartenant à son groupe, d'autre part. Les répercussions nettes de ces opérations se sont

avérées bénéfiques pour Le Permanent et Trustco Canada.

Nous appuyons d'emblée le point de vue de ce comité sur le fait qu'un interdit général des opérations entre parties apparentées limiterait indûment les occasions commerciales pour les institutions financières. Dans cet ordre d'idées, nous aimerions vous citer un extrait de notre exposé du 17 mars dernier soumis au ministre qui figure au paragraphe 4.18:

"La méthode la plus efficace pour contrôler les pratiques intéressées, tant des institutions appartenant à peu d'actionnaires que celles qui appartiennent à un grand nombre d'entre eux, réside dans la combinaison des six propositions que l'on retrouve dans les divers rapports gouvernementaux et projets de lois précités. Cependant, la rédaction des interdictions des pratiques intéressées doit faire l'objet d'un soin minutieux. Un interdit général serait excessif en soi, puisque les pratiques intéressées ne sont pas toutes préjudiciables. Un interdit absolu diminuerait sensiblement l'efficacité et les avantages que l'on peut tirer du type de structure financière intégrée que propose le Livre vert. En conséquence, les recommandations équilibrées du rapport du comité Blenkarn repré-

sentent la méthode la plus efficace de réglementer les pratiques intéressées.

Le comité estime:

'qu'une interdiction absolue ne tiendrait pas compte du fait que les transactions intéressées ne sont pas toutes nuisibles, bien au contraire, et qu'elles n'ont pas toutes la même incidence sur la solvabilité de l'institution en cause. Comme de nombreux témoins l'ont soumis, une telle interdiction nuirait considérablement à la réalisation de plusieurs autres objectifs énoncés dans le Livre vert, notamment l'accroissement de la concurrence, l'amélioration de la combinaison de produits offerts et l'action coordonnée résultant de groupements financiers.'

"Le comité a ensuite recommandé une approche qui engloberait un interdit sur les opérations non conclues à distance susceptibles de menacer la solvabilité et la viabilité permanente d'une institution financière, une auto-réglementation accrue des sociétés, particulièrement par la création de certains comités techniques qui contrôleraient les questions des pratiques intéressées, des pénalités plus lourdes pour les infractions civiles

et criminelles de pratiques intéressées abusives et l'élargissement des pouvoirs administratifs des autorités de réglementation.

Genstar préconise les interdictions de pratiques intéressées et une surveillance plus étroite dans ce domaine, particulièrement selon les termes des recommandations du comité Blenkarn. Les pratiques intéressées doivent faire l'objet d'un contrôle sévère. Le placement de Genstar dans l'industrie du prêt et de la fiducie est important pour plusieurs raisons. La croissance de cette industrie en général, et de la société Hypothèques Trustco Canada en particulier, s'est révélée stable à long terme, réalisant des rendements plus élevés que ceux des autres secteurs de l'industrie des services financiers. Ces revenus stables contribueront à neutraliser les rendements cycliques de plusieurs autres entreprises commerciales de Genstar. De plus, elle juge que cette industrie est dotée d'un potentiel formidable de croissance, particulièrement dans le cadre de réglementation proposé par le Livre vert. Genstar n'a pas effectué son placement dans l'industrie du prêt et de la fiducie dans le but

de s'autofinancer ou de s'adonner autrement à des pratiques intéressées."

M. le président, permettez-nous d'étayer notre position d'un exemple particulier. Vous savez peut-être que Genstar s'adonne à des activités d'aménagement immobilier au Canada et aux États-Unis. Dans le passé, ces activités ont engendré pour Le Permanent des occasions de prêt hypothécaire à des tierces parties dont il a profité dans le cadre d'opérations conclues à distance, selon l'usage dans le cours habituel de ses affaires. Essentiellement, Le Permanent a effectué des achats selectifs auprès de Genstar ou de sociétés appartenant à son groupe consistant en hypothèques sur des propriétés résidentielles desservies, vendues par Genstar à des tierces parties. Ces opérations n'impliquaient aucun prêt à Genstar ou à des sociétés appartenant à son groupe. Le volume global d'hypothèques de ce genre dont

Le Permanent s'est porté acquéreur de 1982 à la fin de 1985 s'est chiffré à environ 43 millions de dollars. Le Permanent a pris les décisions relatives à ce financement hypothécaire selon sa procédure de révision en usage et ses normes habituelles s'appliquant à ce genre de prêt, lesquelles exigeaient:

- i) que chaque propriété sous-jacente fasse l'objet d'une évaluation interne;
 - ii) que le prix d'achat de chaque hypothèque ne dépasse pas 75 % de la valeur de l'évaluation;
 - iii) que le taux de rendement réalisé soit au moins égal à celui qui était en vigueur sur le marché;
- et

iv) qu'il soit confirmé que chaque hypothèque était en état de régularité, n'avait jamais été en arriéré et était garantie par un terrain desservi.

Chaque opération de ce genre fut soumise aux pratiques de révision interne que nous venons de décrire et révisée par le surintendant des assurances.

Trustco Canada vient de terminer l'achat d'hypothèques additionnelles de 32 millions de dollars auxquelles Le Permanent avait consenti en principe avant la fusion. Outre la révision usuelle par les vérificateurs externes du Permanent, l'opération a été revue par son comité de direction et a reçu l'autorisation unanime de celui du conseil d'administration de Trustco Canada. L'opération dépendait précisément de l'approbation du surintendant des assurances, qui la lui a accordée. De plus, l'achat fut ensuite porté

devant le conseil d'administration et révisé par le comité de vérification de Trustco Canada.

M. le président, en guise de conclusion sur ces ventes d'hypothèques, permettez-nous d'affirmer que ni Trustco Canada ni Le Permanent n'ont subi quelque perte que ce soit au sujet des hypothèques que nous avons acquises de Genstar au fil des années. En fait, dans chaque contrat de vente, Genstar a accepté de racheter toute hypothèque en cas de défaut.

M. le président, en plus de ces opérations périodiques de vente d'hypothèques, certaines autres opérations entre parties apparentées ont impliqué Le Permanent. Nous aimerions prendre ici quelques minutes pour citer trois de ces opérations dont le montant est d'importance:

i) après l'acquisition du Permanent, Genstar s'est aperçue que ce dernier désirait élargir ses activités aux États-Unis. Au même moment, Genstar restructurait ses services financiers, dont Le Permanent, sous Genstar Financial Corporation. Cette société a été établie dans le but spécifique de posséder et de financer l'exploitation de services financiers de Genstar. Dans le cadre de cette restructuration, Le Permanent a acheté toutes les actions émises de Genstar Securities Corporation moyennant 43,3 millions de dollars en espèces et l'émission d'actions ordinaires du Permanent évaluées à 18,6 millions de dollars. L'actif principal de Genstar Securities Corporation était Genstar Mortgage Corporation dont la

création et le service de prêts hypothécaires s'ajoutaient à l'entreprise existante de financement hypothécaire du Permanent. En 1983, le Permanent a terminé son acquisition de la participation de Genstar dans Genstar Securities en achetant, d'une filiale de Genstar, un billet à terme de 10 % de Genstar Mortgage contre 54 millions de dollars. L'achat d'actions a été conclu en fonction d'évaluations indépendantes exécutées à la demande du conseil d'administration du Permanent par Dominion Securities Ames et Price Waterhouse et a été approuvé par le conseil d'administration, le comité de vérification du Permanent et le surintendant des assurances. L'achat du billet en 1983 a été

révisé par le comité de vérification dans le cadre du mandat courant dont nous avons déjà parlé.

L'acquisition de Genstar Securities a entraîné une augmentation immédiate de 18,6 millions de dollars de l'avoir des actionnaires du Permanent. De plus, durant la première année de propriété, Genstar Securities a constitué plus de 40 % du bénéfice net du Permanent se chiffrant à 23,4 millions de dollars.

- ii) Également en 1982, Immeubles CanPerm Limitée, filiale en propriété exclusive du Permanent, a acheté de Genstar le centre commercial Lime Ridge Mall Shopping Centre en pleine exploitation à Hamilton (Ontario) contre 72 millions de dollars. Immeubles CanPerm Limitée, maintenant connue sous

le nom de Développement Sutter Hill Limit e, s'occupe d'aménagement et de gestion de biens productifs de revenus depuis 1974. La contrepartie reçue par Genstar se composait d'une somme en espèces de 47 millions de dollars et de l'émission d'actions ordinaires du Permanent  valu es à 25 millions de dollars. Tout comme l'acquisition de Genstar Securities, cette opération a immédiatement entraîné une augmentation marqu e de l'avoir des actionnaires du Permanent qui a connu une autre hausse lorsque la propriété a été vendue par ce dernier à une tierce partie l'année suivante, moyennant un gain approximatif de 5,4 millions de dollars.

Même si cette opération n'était pas soumise à l'approbation des autorités de réglementation, celui qui était alors président du conseil et président du Permanent a discuté de l'opération avec le surintendant des assurances avant sa conclusion. Le surintendant a reconnu que l'opération respectait la loi, bien qu'il se soit déclaré ne pas être en faveur de ce genre d'opérations immobilières directes d'envergure avec un propriétaire important. Informés du point de vue du surintendant, les administrateurs du Permanent ont approuvé l'opération en fonction de deux évaluations indépendantes ayant établi une valeur supérieure au prix d'achat. L'opération, qui a également été soumise à la révision d'usage par le comité de vérification, avait pour but d'élargir

le portefeuille établi de biens productifs de revenus du Permanent. En 1982 et 1983, Sutter Hill a acheté de Genstar plusieurs propriétés d'aménagement de taille plus modeste dans le même but, moyennant une contrepartie totale de 18,6 millions de dollars.

- iii) En 1984, Genstar Financial Corporation a acheté du Permanent toutes les actions ordinaires de Développement Sutter Hill Limitée. Au même moment, Sutter Hill a racheté certaines actions privilégiées détenues par Le Permanent et versé des dividendes en espèces à ce dernier. Le produit global en espèces versé au Permanent sur ces opérations s'est chiffré à 50 millions de dollars. Le Permanent a continué à détenir un placement de

28,4 millions de dollars dans des actions privilégiées de deuxième rang de Sutter Hill. Le prix d'achat de cette opération a été établi en fonction d'évaluations indépendantes valides des biens sous-jacents et l'opération a reçu l'autorisation du conseil d'administration du Permanent et du surintendant des assurances et a de plus été révisée par les vérificateurs du Permanent et son comité de vérification.

Deux raisons sont à la base de la vente de Sutter Hill à Genstar Financial. Tout d'abord, à la lumière des problèmes vécus par Crown Trust, Greymac Trust et d'autres, les attitudes du public et des autorités de réglementation sur les activités d'aménagement immobilier des compagnies de

prêt et sociétés de fiducie se sont radicalement modifiées. Ensuite, les agences de cote de crédit jugeaient alors l'aménagement immobilier comme un facteur négatif lorsqu'elles établissaient les cotes de crédit pour la dette du Permanent.

M. le président, voici trois opérations importantes dans lesquelles Genstar s'est impliquée directement avec Le Permanent. Permettez-nous de vous donner, à vous et à votre comité, une meilleure idée de la situation en vous citant l'exemple d'une opération que nous ne saurions qualifier "d'opération entre parties apparentées" dans le cadre de laquelle Genstar a créé une occasion de tierce partie pour Le Permanent.

En 1982, Le Permanent a prêté 63 millions de dollars à Canadian-Dominion Leasing Corporation qui a affecté les

fonds à l'achat de matériel lourd de construction qu'elle a ensuite loué à Genstar. Ce prêt a été approuvé par le conseil d'administration et révisé par le comité de vérification. Canadian-Dominion Leasing, actuellement connue sous le nom de Corporation de Crédit-bail Banque de Montréal, est directement responsable envers Le Permanent de ce prêt dont la Banque de Montréal s'est portée garante. Cette opération a fourni au Permanent l'occasion de consentir un prêt commercial rentable aux taux du marché avec le crédit d'une banque à charte canadienne.

Outre ce qui précède, nous pourrions ajouter, M. le président, que Genstar a, au fil des années, versé au Permanent environ 3 millions de dollars de frais pour les services de transfert des valeurs et d'administration des registres, d'aide à la relocalisation des employés et autres

services que Le Permanent offre au public. Genstar a tenté d'appuyer Le Permanent dans son entreprise lorsqu'il y avait lieu et a payé de tels services aux taux habituels du Permanent.

M. le président, le récent rapport du présent comité adressé à la Chambre des Communes citait l'exposé de La Corporation Cadillac Fairview Limitée dans lequel on craignait qu'une concentration de la propriété donne lieu à l'exercice d'un pouvoir économique et politique modifiant involontairement la conduite d'autres entreprises. L'exposé de Cadillac Fairview citait divers exemples de la façon dont cela pouvait se produire. Nous désirons ce soir affirmer catégoriquement que Genstar ne s'est jamais servi de sa position d'actionnaire important du Permanent ou de Trustco Canada à de telles fins.

M. le président, les administrateurs et membres de la haute direction de nos institutions financières doivent faire preuve d'un jugement, d'une compétence et d'un professionnalisme à toute épreuve pour réagir adéquatement au rythme, à l'importance et à la complexité des opérations commerciales d'aujourd'hui.

Nous aimerions tous les deux porter ce soir un hommage particulier au travail exemplaire et exceptionnel des administrateurs et membres de la direction du Permanent qui se sont acquittés avec brio de leurs obligations envers celui-ci au fil des ans en faisant preuve de bon sens, de perspicacité et d'indépendance. Le rendement du Permanent au cours des dernières années, sa situation financière florissante au moment de la fusion et la confiance de ses déposants qui ne lui a jamais fait défaut témoignent de la

contribution de ses administrateurs et des membres de sa direction.

M. le président, nous espérons que nos remarques ont su vous démontrer que dans certains cas, les opérations entre parties apparentées peuvent s'avérer à l'avantage des institutions financières et ne devraient pas être interdites. La réforme législative devrait s'employer à établir un cadre exigeant l'observation de devoirs et pratiques conçus dans le but de protéger l'intérêt des déposants et des actionnaires minoritaires et de préserver la confiance du public face à nos institutions financières. Au début, nous avons parlé d'accroître les pouvoirs de surveillance et de renforcer les exigences de divulgation, d'améliorer les mécanismes de contrôle interne et d'accroître les responsabilités des conseillers externes. Nous avons démontré com-

ment, par ce qui nous semble de bonnes pratiques commerciales et dans un esprit de collaboration, Genstar a travaillé de concert avec le Permanent et Trustco Canada, leurs administrateurs et leurs vérificateurs, les autorités de réglementation et le gouvernement pour instaurer des contrôles et procédures de ce genre, nonobstant les restrictions de la législation existante. Nous croyons qu'il s'agit là des moyens appropriés pour contrôler efficacement les abus potentiels des opérations entre parties apparentées et accueillerons volontier les modifications législatives mandatant ce type de contrôles et de procédures. Nous continuerons de surveiller avec intérêt le débat continu et serons heureux de communiquer, à vous et au gouvernement, tout renseignement en notre possession pouvant vous éclairer dans l'élaboration d'une politique globale en la matière.

APPENDICE « FNCE - 2 »

EXPOSE PRESENTE

PAR

MELVIN M. HAWKRIGG

PRESIDENT DIRECTEUR GENERAL DE LA

TRILON FINANCIAL CORPORATION

DEVANT LE

COMITE PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ECONOMIQUES

DE LA CHAMBRE DES COMUNES

LE LUNDI 21 AVRIL 1986

Merci, monsieur le président.

Je voudrais d'abord commencer par faire quelques remarques préliminaires. Comme nous avons déjà comparu devant le Comité, bon nombre d'entre vous savez que la Trilon Financial Corporation a été formé il y a un peu plus de trois ans à peine pour acquérir et gérer des intérêts dans des institutions financières.

La société Trilon groupe un certain nombre de sociétés qui possèdent le professionnalisme, les effectifs et les ressources voulues pour répondre aux besoins changeants des clients des institutions financières et soutenir la concurrence sur le marché national et international.

L'année 1985 a été une année importante pour Trilon.

Compte tenu des inquiétudes que nous avons au sujet de l'instabilité du secteur des services financiers, nous avons déployé de nombreux efforts pour faire en sorte que la gestion et l'exploitation des fonds de chacune de nos sociétés soit des plus prudentes. À cet égard, le groupe Trilon a accumulé plus de 1 milliard de dollars de capitaux propres au cours des neuf derniers mois.

Nous avons également eu un grand nombre d'entretiens avec diverses autorités fédérales et provinciales sur la question de la restructuration de l'industrie financières et sur le processus réglementaire qui s'y rapporte.

La société trilon a bien réagi en règle générale aux divers rapports et discussions. Nous appuyons l'idée d'accroître et de stimuler la concurrence au sein du secteur financier, de fournir aux clients une gamme plus étendue de services et, plus important encore, de maintenir la confiance du public à l'égard de notre système financier national pour que le consommateur ait accès à des produits et à des services rentable.

Bien que nous reconnaissons que le gouvernement doive, dans l'immédiat, assurer la stabilité et la crédibilité de l'industrie, sa tâche la plus importante sera de restructurer l'industrie pour lui permettre de prendre de l'expansion à l'échelle mondiale sans toutefois l'empêcher d'innover. Lorsque le Livre vert a été publié, nous avons cru que l'examen et la mise à jour tant attendu des lois sur les sociétés de fiducie et les compagnies d'assurance allaient enfin être réalisés. Malheureusement, le projet de restructuration a été modifié puisque l'industrie financière a été assujettie à un examen minutieux à la suite de la faillite de deux banques à charte comptant de nombreux actionnaires et que la stabilité du système financier et la confiance qu'il inspire sont devenues les principales sources de préoccupation du public et du gouvernement.

Il faut réexaminer sans délai le système de réglementation. Trilon et ses sociétés favorisent l'adoption de contrôle sévères. Nous sommes en faveur de

toute révision raisonnable dont pourraient faire l'objet les règles régissant la conduite des opérations du secteur financier.

Nous croyons que la confiance du public à l'égard du secteur financier, ainsi que la stabilité de celui-ci peuvent-être rétablie si des normes réglementaires rigoureuses sont adoptées, de responsabilité, de réputation et de solidité, pour ceux qui cherchent à acquérir ou à gérer une institution financière.

Bien que le gouvernement doive, à notre avis, rehausser l'image que projette l'industrie en instituant une réglementation adéquate, les entreprises doivent également, de leur côté, adopter des règles régissant la conduite des affaires.

Par exemple, Trilon et ses sociétés reconnaissent que des conflits d'intérêts peuvent survenir au cours de transactions normales. Nous reconnaissons également que le public peut avoir des inquiétudes justifiables au sujet de l'incidence que ces conflits peuvent avoir sur les opérations et, en fait, la solvabilité de l'institution financière.

Nous devons, à notre avis, nous appliquer à détecter les conflits d'intérêts réels ou éventuels pour les régler le plus rapidement et le plus adéquatement possible. En outre, nous croyons qu'il revient à une entreprise d'adopter ses propres règles et qu'il ne faut pas laisser cette responsabilité au gouvernement.

Parmi les sociétés membres de Trilon, la Royal Trust et la Lonvest Corporation, de concert avec la London Life, ont déjà mis sur pied un comité d'examen de la conduite des affaires, dont le mandat fait partie intégrante de celui du conseil d'administration. Ce comité a des attributions très précises et ses décisions sont irrévocables.

Le comité est chargé de revoir les règles de conduite et de régler tous les cas donnant lieu à des conflits d'intérêts, peu importe si cela s'applique à des employés, à des administrateurs ou à des actionnaires majoritaires.

Le comité d'examen est formé uniquement de membres du conseil d'administration qui n'entretiennent aucun lien avec les actionnaires majoritaires.

Nous croyons que ce comité et les comités analogues sont uniques en leur genre au Canada. Votre comité les a cités en exemple dans son rapport au Parlement et les membres du Comité sénatorial permanent des banques les ont loués.

Par conséquent, nous croyons que les conflits d'intérêts peuvent être réglés au moyen de règlements appropriés et de restrictions imposées par les sociétés. Nous sommes d'avis qu'il n'est pas dans l'intérêt du public d'interdire les opérations entre entreprises apparentées puisque cela aurait pour effet de compromettre inutilement de nombreuses opérations normales et utiles. L'économie canadienne est une économie libre comptant peu

d'entreprise de renommée mondiale; or, celles-ci ne seront pas compétitives et risqueront d'être absorbées par des intérêts étrangers si leur mode d'exploitation est indûment restreint.

Nous tenons à rappeler que le gouvernement s'est dit d'accord pour procéder à l'établissement de réseaux pour la distribution de produits et la prestation de services et ce, dans l'intérêt du consommateur. Nous croyons que le législateur devrait déployer tous les efforts possibles pour réprimer les abus engendrés par les transactions entre entreprises apparentées, sans pour autant gêner le fonctionnement du système financier, interdire la conclusion de transactions légitimes et utiles ou empêcher les entreprises apparentées de constituer des réseaux.

Les progrès technologiques ont transformé le marché financier en un marché universel. Les autres pays ont réagi aux chocs qu'a subis leur système financier et ont restructuré leur industries financières pour leur permettre de soutenir concurrence sur le plan international.

À mon avis, le Canada ne doit pas compromettre son avenir. Il doit tout faire pour que la place qu'il occupe sur les marchés financiers internationaux ne lui soit pas ravie pour s'être trop préoccupé de traumatismes financiers et avoir adopté des règlements préventifs.

L'avenir des industries financières canadiennes, tant au pays qu'à l'étranger, tient à notre capacité d'établir un cadre réglementaire raisonnable en temps opportun et de planifier le développement de nos industries financières pour qu'elles puissent répondre aux besoins de la population et aux attentes de l'État.

Je sais que ce qui intéresse particulièrement votre Comité ce soir, ce sont les circonstances qui entourent l'émission d'actions ordinaires à laquelle nous avons procédé récemment. Trilon Financial Corporation a obtenu 102 millions de dollars par suite de l'émission d'un autre bloc de 3,4 millions d'actions ordinaires à 30\$ l'unité.

Cette émission a été réalisée selon ce que l'on appelle dans le jargon une «transaction réglée d'avance». J'entends par là qu'avant de présenter un prospectus préliminaire, la société Trilon avait en main un engagement ferme et exécutoire d'acheteurs qui acceptaient d'acquérir les 3,4 millions d'actions. Ces acheteurs étaient les sociétés Merrill Lynch, Dominion Securities Pitfield, Gordon Capital, Nesbitt Thomson, McLeod Young Weir, Wood Gundy et Great Lakes Group. Les frais de gestion versés par la société Trilon à cet égard se sont élevés à 4 080 000\$.

Des 3,4 millions d'action émises, 1,35 million ont été achetées par Merrill Lynch, Dominion Securities Pitfield, Nesbitt Thomson, McLeod Young Weir, Gordon Capital et Wood Gundy à 30\$ l'unité. Ces sociétés ont également pu acheter au plus 350 000 actions supplémentaires au même prix. En outre, le Great Lakes Group s'est engagé à acheter 1,7 million d'action à 30\$ l'unité et

a convenu d'acheter jusqu'à concurrence de 350 000 actions de plus au même prix au cas où les preneurs fermes se désisteraient. Il est important de signaler ici que la société Trilon n'a versé aucun autre frais de gestion au Great Lakes Group au titre de cet engagement supplémentaire.

Ainsi, au moment où elle a déposé le prospectus préliminaire, dont copie est jointe à la présente, la société Trilon était assurée de vendre toutes ses actions. Pour obtenir une telle assurance, nous avons versé aux acheteurs qui se sont engagés à prendre nos actions une commission de 1,20\$ par action émise.

Comme dans toute émission publique de titres, un prospectus préliminaire a été présenté dans toutes les provinces canadiennes. Il contenait des renseignements complets sur la société Trilon, des détails sur l'émission d'action ordinaires et sur les ententes de prise ferme, y compris tous les frais de gestion versés par Trilon eu égard à cette émission. Ce prospectus a été étudié en détail par les autorités réglementaires pertinentes dans tout le Canada pour être ensuite approuvé.

Après l'approbation du prospectus il y a environ deux semaines, la société Trilon a déposé un prospectus définitif et l'émission d'actions a été complétée jeudi dernier. Il en résulte donc que notre société a été capable de mobiliser 102 millions de dollars de plus en actions ordinaires à un prix qui satisfaisait à nos principes commerciaux bien établis et que notre conseil d'administration a jugé adéquat.

Pour notre société, l'émission des actions a été réalisée à un coût tout à fait conforme aux récentes émissions d'actions ordinaires d'autres sociétés et le taux de commission a été fixé après négociation avec des parties non privilégiées.

Comme je l'ai signalé tout à l'heure, grâce à cette émission d'actions, le groupe Trilon a augmenté les capitaux supplémentaires qu'il a pu obtenir l'an dernier, les portant ainsi à plus de 1 milliard de dollars. Grâce à ces capitaux, nous nous sommes assurés que chacune de nos sociétés constitue une société dont la gestion des capitaux et l'exploitation sont des plus prudentes dans le secteur commercial. La société Royal Trust, société de fiducie dans laquelle nous avons investi, a maintenant plus de 1 milliard de dollars de capitaux propres et, de toutes les grandes institutions financières au Canada, est celle qui offre le rendement le plus élevé sur les actions et les capitaux. La London Life, avec des capitaux propres d'environ 600 millions de dollars, est toujours en première place pour le rendement du capital et la croissance. La société Wellington, avec une base de capitaux de plus de 100 millions de dollars, est maintenant bien placée pour s'assurer une bonne croissance de ses revenus et verser un rendement intéressant sur ses actions, au moment où les compagnies d'assurance I.A.R.D. sortent d'une période prolongée de pertes.

Compte tenu de sa situation financière, la société Trilon se dit toujours prête à fournir les capitaux supplémentaires dont pourront avoir besoin ces sociétés ou d'autres. Nous estimons qu'il s'agit là d'un élément fondamental de nos obligations en tant qu'actionnaire principal.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From Canada Trust:

Mervyn Lloyd Lahn, President and Chief Executive Officer.

From Genstar Corporation:

Ross J. Turner, President Chief Executive Officer;

Richard Patterson, Senior Vice-President, Chief Financial Officer;

Angus MacNaughton, Chairman & Chief Executive Officer.

From Trilon Financial Corporation:

Melvin Michael Hawkrigg, President and Chief Executive Officer;

Gordon R. Cunningham, Executive Vice-President and Chief Operating Officer.

From Olympia & York:

Kenneth Lung, Chief Financial Officer.

From Great Lakes Group:

R.A. Dunford, Chairman.

From Brascan:

John H. Tory for J. Trevor Eyton, President and Chief Executive Officer.

De Canada Trust:

Mervyn Lloyd Lahn, président et chef de la direction.

De Genstar Corporation:

Ross J. Turner, président-directeur général;

Richard Patterson, premier vice-président, fonctionnaire en chef des Finances;

Angus MacNaughton, président et chef de la direction.

De Trilon Financial Corporation:

Melvin Michael Hawkrigg, président et chef de la direction;

Gordon R. Cunningham, vice-président exécutif et administrateur principal.

De Olympia & York:

Kenneth Lung, chef, Finances.

Du groupe Great Lakes:

R.A. Dunford, président.

De Brascan:

John H. Tory au nom de J. Trevor Eyton, président et chef de direction.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 10

Tuesday, April 22, 1986

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 10

Le mardi 22 avril 1986

Président: Don Blenkarn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Pursuant to S.O. 96(2), study of the document of the
Department of Finance—"Account of the Cost of
Selective Tax Measures"

CONCERNANT:

En vertu de l'article 96(2) du Règlement, étude du
document du ministère des Finances—"Compte du coût
des mesures fiscales sélectives"

APPEARING:

The Honourable Michael Wilson

COMPARAÎT:

L'honorable Michael Wilson

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



First Session of the

Thirty-third Parliament, 1984-85-86

Première session de la

trente-troisième législature, 1984-1985-1986

STANDING COMMITTEE ON FINANCE
AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: Geoff Wilson

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES
ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: Geoff Wilson

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Paul McCrossan

George Minaker
Aideen Nicholson
Nelson A. Riis
Norman Warner

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, APRIL 22, 1986

(11)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 7:36 o'clock p.m. this day, the Vice-Chairman, Geoff Wilson, presiding.

Members of the Committee present: Simon de Jong, Murray Dorin, Raymond Garneau, George Minaker, Norman Warner and Geoff Wilson.

Other Members present: Claude Lanthier, Jim Jepson.

In attendance From the Research Branch of the Library of Parliament: Terrence J. Thomas, Research Officer.

Appearing: The Honourable Michael Wilson, Minister of Finance.

Witness: From the Department of Finance: David Weyman, Assistant Deputy Minister, Tax Policy and Legislation Branch.

In accordance with its mandate under S.O. 96(2), the Committee resumed consideration of the Department of Finance, August 1985 document, entitled "Account of the Cost of Selective Tax Measures" (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Tuesday, April 8, 1986, Issue No. 2*).

The Minister made an opening statement and with the other witness answered questions.

At 9:39 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 22 AVRIL, 1986

(11)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 19 h 36, sous la présidence de Geoff Wilson, (*vice-président*).

Membres du Comité présents: Simon de Jong, Murray Dorin, Raymond Garneau, George Minaker, Norman Warner, Geoff Wilson.

Autres députés présents: Claude Lanthier, Jim Jepson.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du parlement: Terrence J. Thomas, attaché de recherche.

Comparait: L'honorable Michael Wilson, ministre des Finances.

Témoin: Du ministère des Finances: David Weyman, sous-ministre adjoint, Direction de la politique et de la législation de l'impôt.

Conformément aux pouvoirs que lui confère l'article 96(2) du Règlement, le Comité reprend l'étude du document paru en août 1985 au ministère des Finances, intitulé *Compte du coût des mesures fiscales sélectives* (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 8 avril 1986, fascicule n° 2*).

Le Ministre fait une déclaration préliminaire, puis lui-même et le témoin répondent aux questions.

A 21 h 39, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Tuesday, April 22, 1986

• 1936

The Vice-Chairman: I would like to call the meeting to order.

We have members of the opposition here and are therefore in a position to hear the witness, who tonight is the Hon. Michael Wilson, Minister of Finance, accompanied by Mr. David Weyman and Mr. Brian Wurts. Mr. Wilson, I presume you have a statement you would like to read into the record.

Hon. Michael Wilson (Minister of Finance): I have a three-hour statement, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Please proceed with a condensed version.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Thank you very much, Mr. Chairman.

The topic of this evening's discussion is "The Account of the Cost of Selective Tax Measures". This document was released in August 1985, last summer, as an update to the Government of Canada tax expenditure accounts that were released in 1979 and 1980. The account identifies and describes all the tax expenditures that exist under the personal corporate and commodity tax systems. It provides, where possible, estimates of the annual impact on federal revenues of each tax measure.

This type of accounting is an important component of fiscal management and it has proved very useful in our review of tax provisions. The account itself is not intended as an evaluation of government tax policy; rather, it is intended as an important tool to be used in the evaluation process of these measures.

The measures included in the account should not be viewed as undesirable loopholes that have been singled out as subjects for future tax reform; rather, tax expenditures have all been introduced to serve valid social or economic objectives. It is in fact a complete listing of all selective tax exemptions, deductions, reduced tax rates, credits and deferrals.

However, in order for the government to provide sound and effective fiscal management, it is important that both types of expenditures, either those provided directly as grants or those provided through the tax system, be effective in achieving their goals. This is the role of the tax expenditure review process that my officials spoke of earlier this month at these meetings.

The review of tax expenditures should not be viewed as primarily a search for ways to save money; rather, the review is intended to find ways to improve the targeting of tax measures and to enhance the effectiveness of the tax system in

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le mardi 22 avril 1986

Le vice-président: La séance est ouverte.

Puisque l'opposition est représentée ici ce soir, nous pouvons entendre le témoin que nous avons convoqué, à savoir M. Michael Wilson, ministre des Finances, qui est accompagné de M. David Weyman et de M. Brian Wurts. M. Wilson, je crois que vous avez une déclaration à faire.

L'honorable Michael Wilson (ministre des Finances): J'ai une déclaration de trois heures à vous faire, monsieur le président.

Le vice-président: Dans ce cas, veuillez nous en donner un résumé.

M. Wilson (Etobicoke—Lakeshore): Merci beaucoup, monsieur le président.

Le débat de ce soir porte sur «le compte du coût des mesures fiscales sélectives». Ce document, publié en août 1985, visait à mettre à jour les comptes des dépenses fiscales du gouvernement du Canada de 1979 et 1980. Le compte identifie et décrit toutes les dépenses fiscales qui existent en vertu des régimes de l'impôt sur le revenu de sociétés et des taxes à la consommation. Et il fournit, dans la mesure du possible, des estimations des répercussions annuelles de chacune des mesures fiscales sur les recettes fédérales.

Ce genre de comptabilité est un aspect important de la gestion financière qui s'est avéré un outil très utile dans notre étude des dispositions fiscales. Le compte ne vise pas en soi à évaluer la politique fiscale du gouvernement, mais plutôt à servir d'outil important dans le processus d'évaluation de ces mesures.

Les mesures incluses dans le compte ne devraient pas être considérées comme des échappatoires contestables qui ont été choisies pour faire l'objet d'une réforme fiscale future. Les dépenses fiscales ont toutes été établies pour répondre plutôt à des objectifs sociaux ou économiques valables. En fait, ce compte est un répertoire de toutes les mesures fiscales sélectives prenant la forme d'exemptions, de déductions, de crédits, de taux réduits et de reports d'impôt.

Toutefois, afin de permettre au gouvernement d'assurer une gestion financière saine et efficace, il est important que les deux types de dépenses, soit celles qui sont effectuées directement par le biais de subventions, soit celles qui sont effectuées par le biais du régime fiscal, atteignent leurs objectifs. C'est là le rôle de l'étude des dépenses fiscales dont les fonctionnaires de mon ministère ont parlé plus tôt au cours du mois devant ce Comité.

L'étude des dépenses fiscales ne devrait pas être considérée en premier lieu comme la recherche de façons de réalier des économies. L'étude vise plutôt à trouver des façons de mieux orienter les mesures fiscales et d'accroître l'efficacité du

[Texte]

promoting economic activity and social fairness. Throughout this review, attention is focused on the objectives of individual tax measures, and where the objectives are no longer relevant or where the objectives are not being effectively or equitably achieved by the existing tax measure, the provision is either modified or eliminated.

It is important to recognize that the review of tax measures is an ongoing process in the Department of Finance. Since I have come to office, a number of tax measures have been either eliminated or modified when the review indicated changes were necessary. For example, tax shelters on investment in yachts, recreational vehicles and similar properties were eliminated. The abuse of the scientific research tax credit was ended. Income splitting through interest-free loans between family members was halted. We stopped the "carve-out" transactions in the oil and gas sector.

Plans to introduce new provisions covering salary deferral arrangements have been announced. Similarly, the tax deferral associated with the claiming of deductions for unpaid remuneration will be limited. New rules for limited partnerships have been implemented that restrict limited partners' claims to tax credits and business losses to the amount of their investment that is actually at risk.

• 1940

The married exemption has been modified to require that in the year of marriage the spouse's income for the whole year, rather than from the date of marriage, is taken into account.

Changes have also been made to the sales tax system. Tax exemptions for a variety of products, such as energy conservation goods, soft drinks, and confectioneries, have all been eliminated.

Moreover, proposals are presently being reviewed for a major structural change to the sales tax system in Canada. The system we currently favour will eliminate numerous anomalies currently embedded in the present federal manufacturers' sales tax and will significantly enhance the competitive position of our industries internationally.

A competitive Canadian economy is crucial to sustained economic growth and job creation. Our competitiveness will be enhanced by a more effective corporate tax system, with both lower rates and fewer tax expenditures that contribute to market distortions.

The February 1986 budget implemented the first phase of this restructuring process. The inventory valuation allowance was eliminated, and beginning in 1987 the general investment tax credit will be phased out.

[Traduction]

régime fiscal sur le plan de la promotion de l'activité économique et de l'équité sociale. Cette étude porte sur les objectifs de chacune des mesures fiscales. Lorsque les objectifs ne sont plus pertinents, ou lorsque la mesure fiscale existante ne permet pas de les atteindre efficacement ou équitablement, la disposition est soit modifiée, soit éliminée.

Il est important de reconnaître que le ministère des Finances examine constamment les mesures fiscales. Depuis que nous sommes entrés en fonction, un certain nombre de mesures fiscales ont été soit éliminées, soit modifiées, lorsque l'étude a indiqué que des changements étaient nécessaires. Par exemple, des abris fiscaux relatifs aux investissements dans des bateaux de plaisance, des véhicules de loisirs et des propriétés semblables ont été éliminés, on a mis fin à l'abus qui était fait du crédit d'impôt à la recherche scientifique. Il n'est plus possible de fractionner le revenu par le biais de prêts consentis sans intérêt entre membres de la famille. Nous avons mis fin aux opérations relatives aux «avoirs miniers restreints» dans le secteur pétrolier et gazier.

Des plans visant à établir de nouvelles dispositions concernant les arrangements de paiement différé du traitement ont été annoncés. De même, le report d'impôt associé à la demande de déductions au titre de la rémunération non versée sera limité. De nouvelles règles pour les sociétés en commandite ont été introduites limitant les crédits d'impôt et les pertes d'entreprise pouvant être réclamés par les commanditaires à la fraction de risque réelle de leur investissement.

L'exemption de personne mariée a été modifiée fin d'exiger qu'il soit tenu compte, dans l'année du mariage, du revenu du conjoint pour l'ensemble de l'année plutôt que du revenu à partir de la date du mariage.

Des changements ont également été apportés au régime de la taxe de vente. Des exemptions de taxe sur une variété de produits, comme les biens de conservation de l'énergie, les boissons gazeuses et les produits de confiserie ont toutes été éliminées.

En outre, des propositions sont actuellement examinées en vue de restructurer le régime de la taxe de vente au Canada. Le régime que nous favorisons présentement supprimera de nombreuses anomalies que renferme la taxe fédérale de vente actuelle au niveau du fabricant et accroîtra sensiblement la position concurrentielle de nos industries à l'échelle internationale.

Il est important que l'économie canadienne soit concurrentielle pour assurer une croissance économique soutenue et la création d'emplois. Un régime fiscal des sociétés plus efficace—prévoyant à la fois des baisses de taux et une diminution des dépenses fiscales qui contribuent aux distorsions du marché—accroîtra également notre compétitivité.

Le budget de février dernier mettait en oeuvre la première étape de cette restructuration. La déduction relative aux stocks a été supprimée et, à compter de 1987, le crédit d'impôt général à l'investissement sera éliminé progressivement.

[Text]

Corporate tax rates will be reduced over the next three years as well. By 1989 the basic federal corporate rate will have fallen three percentage points, to 33%. During this period the tax rate on small businesses will also be reduced, to 13% from 15%.

The recent budget also proposed important changes to the tax treatment of dividends. These changes will simplify the tax system for small businesses while ensuring that investors continue to have a significant incentive to buy dividend-producing shares of Canadian companies.

The review of the corporate tax system is an ongoing process. A new discussion paper to be released later this year will examine further reductions in corporate tax preferences, coupled with lower general corporate tax rates. This is in keeping with the government's basic view that investment decisions should be based primarily on market factors, as opposed to tax considerations.

Shortly after coming to office, the Nielsen task force was created to examine the operations of the federal government, including its direct and tax expenditure programs. As you are aware, their report has recently been made public. The government is indebted to the many talented men and women who devoted a great deal of time and energy to this exercise. I wish to assure them that their efforts are greatly appreciated and that their proposals are being given careful consideration.

The important role of tax expenditures in the achievement of economic and social objectives has become increasingly recognized in recent years. In a very real way the examination of tax expenditures has become an integral part of the public review of assistance provided to specific sectors.

For example, when the Nielsen task force was created, it was asked to look at both direct and tax expenditure programs provided by the federal government. In addition, in the recent review of the child benefit system, the effects of all types of assistance, namely family allowances, the child tax credit, and the dependent child exemption, were considered together. This integration of tax expenditures in the formulation of overall spending priorities is a key element of the federal fiscal system which is not equalled in other industrialized countries.

The examination of tax expenditures is an important part of the social policy review also announced in the budget. But having said that, I would caution the committee not to draw conclusions that are too rigid. This review involves important social policy considerations which other committees may wish to comment on. In addition, changes in tax expenditures must be integrated with the direct spending programs in order to ensure that the total impact of any changes is fair.

In my view, a key factor giving rise to the increased awareness of tax expenditures in Canada was the release of the

[Translation]

Les taux d'imposition des sociétés seront également abaissés au cours des trois prochaines années. D'ici 1989, le taux de base de l'impôt fédéral sur les sociétés diminuera de 3 points de pourcentage, pour s'établir à 33 p. 100. Au cours de cette période, le taux d'imposition des petites entreprises sera également réduit de 15 à 13 p. 100.

Le récent budget a également proposé des changements importants au traitement fiscal des dividendes. Ces changements simplifieront le régime fiscal des petites entreprises tout en assurant que les investisseurs continuent d'être encouragés à acheter des actions à dividendes, de sociétés canadiennes.

L'étude du régime fiscal des sociétés est un processus permanent. Un nouveau document d'étude qui sera publié plus tard au cours de l'année examinera d'autres réductions des préférences fiscales dont jouissent les sociétés et une réduction des taux généraux d'imposition des sociétés. Cela est conforme au point de vue fondamental du gouvernement que les décisions d'investissement doivent être fondées principalement sur des facteurs économiques et non uniquement sur des considérations d'impôt.

Peu après notre arrivée au pouvoir, le groupe de travail Nielsen a été établi afin d'examiner les activités du gouvernement fédéral, y compris ses programmes de dépenses directes et de dépenses fiscales. Comme vous le savez, le rapport du groupe de travail a récemment été rendu public. Le gouvernement est redevable aux nombreuses personnes compétentes qui ont consacré beaucoup de temps et d'énergie à cette étude. Je désire leur assurer que leurs efforts sont grandement appréciés et que leurs propositions sont examinées attentivement.

Le rôle important des dépenses fiscales dans la réalisation des objectifs économiques et sociaux a été de plus en plus reconnu au cours des dernières années. L'examen des dépenses fiscales est véritablement devenu partie intégrante de l'examen public de l'aide accordée à certains secteurs.

Par exemple, lorsque le groupe de travail Nielsen a été établi, il a reçu pour mandat d'examiner les programmes de dépenses directes et de dépenses fiscales offerts par le gouvernement fédéral. En outre, lors du récent examen du régime de prestations pour les enfants, les effets de tous les types d'aide, c'est-à-dire les allocations familiales, le crédit d'impôt pour enfants et l'exemption pour enfants à charge, ont été considérés dans leur ensemble. Cette intégration des dépenses fiscales à la formulation des priorités en matière de dépenses est un aspect du régime fiscal fédéral qui ne le cède en rien aux autres pays industrialisés, bien au contraire.

L'examen des dépenses fiscales est un élément important de la revue de la politique sociale annoncée dans le budget. Toutefois, suite à cet énoncé, je mets en garde le Comité de ne pas en arriver à des conclusions qui sont trop rigides. Cette revue soulève des considérations importantes de la politique sociale que d'autres comités désireront sûrement examiner. De plus, les changements aux dépenses fiscales doivent être intégrés avec les programmes de dépenses directes afin de s'assurer que l'impact total des changements est équitable.

A mon avis, un facteur clé qui a suscité un intérêt accru pour les dépenses fiscales au Canada a été la publication des

[Texte]

tax expenditure accounts in 1979 and 1980, and it was an important priority for me to continue this process with the release of the account of the cost of selective tax measures last summer. In the last account, estimates were provided for a number of items for which previously no values were available. In addition, through the use of new methodologies and data sources, significant improvements were made for several other items.

Efforts are continuing to develop new methodologies and data sources. In particular, where possible, new tax measures are being designed in such a way as to facilitate their quantification and review in future years.

• 1945

In closing, I would like to note that the review of tax expenditures is a crucial element of tax policy formulation. The "Account of the Cost of Selective Tax Measures", and the Tax Expenditure Accounts of 1979 and 1980, have played a significant role in increasing the awareness of the importance of tax expenditures in the fiscal system.

The review process for these incentives that is being undertaken by the government will ensure a more effective and responsive tax system now and in the future. I encourage the work that this committee has undertaken. It is an integral part of this review process.

Thank you very much, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you very much, Mr. Wilson.

In previous meetings, we have had the benefit of an analysis of tax measures by category which, I think, most of us have. I have taken the liberty of having it photocopied. It will be distributed to you and your people shortly.

Perhaps, later in the meeting, some reference can be made to the particular items in the tax cost. In the meantime, I would ask Mr. Garneau to commence the questioning.

M. Garneau: Monsieur le président, d'abord je voudrais remercier le ministre des Finances d'avoir accepté de venir discuter avec les membres du Comité de la question des dépenses fiscales. Comme vous l'indiquez dans votre exposé, c'est la troisième fois que le gouvernement dépose un tel document et cette fois-ci—vous l'avez mentionné et je pense que tout le monde l'avait reconnu—on constate une plus grande utilisation des hypothèses de travail et probablement des bases de données; de même, certains chiffres qui n'étaient pas disponibles dans les documents antérieurs le sont maintenant.

Je voudrais demander au ministre s'il a l'intention de publier ce document chaque année ou bien tous les deux ans, trois ans. Quelle est l'intention du gouvernement à ce propos?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Mr. Chairman, I have not decided yet whether this is something we should do on an annual basis. But I think it is important that we keep this

[Traduction]

comptes des dépenses fiscales de 1979 et 1980; je me suis fait un devoir de ne pas rompre avec cette pratique et j'ai publié le *Compte du coût des mesures fiscales sélectives* l'été dernier. Dans le dernier compte, des estimations ont été fournies pour plusieurs éléments dont les effets n'avaient précédemment pas été évalués. En outre, grâce à l'utilisation de nouvelles méthodes et sources de données, des améliorations importantes ont été apportées à plusieurs autres éléments.

Les efforts se poursuivent pour établir de nouvelles méthodes et sources de données. En particulier, les nouvelles mesures fiscales sont conçues dans la mesure du possible afin de faciliter leur quantification et leur étude au cours des prochaines années.

En terminant, j'aimerais souligner que l'étude des dépenses fiscales est un élément important de la formulation de la politique fiscale. Le *Compte du coût des mesures fiscales sélectives* et les *Comptes des dépenses fiscales* de 1979 et 1980 ont joué un rôle important du fait qu'ils ont sensibilisé davantage les Canadiens à l'importance des dépenses fiscales dans le régime fiscal.

L'étude de ces encouragements entrepris par le gouvernement assurera dorénavant une plus grande efficacité et une meilleure adaptation du régime fiscal. J'encourage le travail que ce comité a entrepris. C'est une partie intégrale de cette revue.

Merci beaucoup, monsieur le président.

Le vice-président: Merci beaucoup, monsieur Wilson.

Lors de réunions précédentes, nous avons eu droit à une analyse des mesures fiscales par catégorie, et je pense que la plupart d'entre nous en avons copie. Je me suis permis de la faire photocopier. Elle sera distribuée à vous et à vos fonctionnaires très prochainement.

Plus tard, nous pourrions peut-être évoquer des postes de dépense fiscale précis. Dans l'intervalle, je donne la parole à M. Garneau.

Mr. Garneau: Mr. Chairman, first of all I would like to thank the Minister of Finance for having agreed to come and discuss tax expenditures with members of the committee. As you state in your brief, it is the third time that the government has tabled such a document and this time, as you mentioned and I am sure everyone recognized, greater use is made of new working hypotheses and data bases. Also, figures which were not available in previous documents are now provided.

I would like to ask the Minister if he intends to publish such a document yearly, every second year or every third year. What is the government's intention?

M. Wilson (Etobicoke Centre): Monsieur le président, je n'ai pas encore décidé si il faut le faire chaque année. Je pense qu'il importe que la revue soit à jour. Mais, je ne sais pas encore s'il faut le faire tous les deux ans ou tous les trois ans.

[Text]

review reasonably current. Whether it will be every two years or every three years, I do not know at this stage.

I think we have to get some sense as to whether there is any significant changes from one year to the next, then we can ascertain how frequent that should be.

M. Garneau: À l'occasion de la première réunion du Comité, on mentionnait que dans certains pays, entre autres aux États-Unis, le gouvernement est obligé selon la loi de publier un tel document. Le ministre des Finances du Canada considère-t-il que la loi l'oblige à publier un tel document chaque année, tous les deux ans ou tous les quatre ans, comme cela semble être le cas aux États-Unis et dans certains autres pays du monde?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): That is something I have not given an awful lot of thought to, Mr. Garneau. The account was first published in 1979, and then again in 1980, right after the change of government, and then there was no further work done on it.

I think that is a very useful document, so it is something worth giving some thought to. The Auditor General, as you know, has taken an interest in this particular matter, so we might take some guidance, as well, from him, during the course of the reports that I am sure he will be producing for us.

M. Garneau: J'ai été heureux de constater précédemment dans votre exposé traitant des dépenses fiscales qu'il ne s'agit pas uniquement de façons pour les riches de sauver de l'impôt. Nombreux sont les avantages fiscaux qui sont reliés à des mesures sociales ou à des façons de redistribuer d'une façon plus juste le fardeau fiscal. On pense par exemple aux exemptions personnelles de base, aux exemptions de personne mariée, aux exonérations pour les personnes aveugles, etc.

• 1950

J'imagine que c'est un travail colossal que de préparer tout cela. Serait-il possible d'envisager un document plus restreint, mais qui toucherait davantage ce qu'il est convenu d'appeler des dépenses fiscales? En fait, ce sont des façons pour le gouvernement d'orienter des politiques dans certains cas, et certains contribuables ayant des revenus plus élevés peuvent bénéficier de ces avantages. Je pense, par exemple, aux crédits d'investissement, à l'exemption de 500,000\$ pour les gains en capital et à d'autres mesures de ce genre qui sont davantage reliées à ce qu'il est convenu d'appeler un dépense fiscale dans le sens où les gens l'entendent.

Si ma mémoire est fidèle, au moment de la publication du document, les journaux disaient que le gouvernement fédéral perdait 30 milliards de dollars à cause de trous dans la loi et laissaient entendre que c'était presque une façon détournée et véreuse de ne pas payer son impôt. Serait-il possible d'envisager une publication qui soit davantage reliée à ce que les gens ont à l'esprit quand on parle de dépenses fiscales? Evidemment, l'exemption de base ou l'exonération pour personnes aveugles et handicapées constitue une dépense fiscale en ce sens que c'est une façon détournée de ne pas payer d'impôt.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I think, Mr. Garneau, you make an extremely good point. I guess I think it is an

[Translation]

Je pense qu'il faut d'abord établir s'il y a des changements majeurs d'une année à l'autre, avant de déterminer la fréquence.

Mr. Garneau: During the committee's first meeting, mention was made of the fact that in certain countries, including the United States, the government is required by law to publish such a document. Does the Minister of Finance feel that the law requires him to publish such a document on an annual basis, biennially, or every four years, as seems to be the case in the United States and other countries?

M. Wilson (Etobicoke Centre): Je n'y ai vraiment pas réfléchi, monsieur Garneau. Le premier compte a été publié en 1979, le deuxième en 1980, à la suite du changement de gouvernement, après quoi plus rien n'a été fait.

Je pense que ce document est très utile et vaut la peine qu'on y réfléchisse. Comme vous le savez, le Vérificateur général s'intéresse au sujet, et nous pourrions le consulter pendant l'étude des rapports qu'il va sans doute produire pour nous.

Mr. Garneau: I was happy to note that when you dealt with tax exemptions, you were not just referring to ways for the rich to save on their taxes. Many of the tax advantages are related to social measures, or to ways of redistributing the tax burden in a fairer way. I am thinking about basic personal exemptions, spousal exemptions, tax exemptions for the blind and so forth.

I imagine it is a colossal undertaking to prepare all this. What about preparing a shorter document dealing more specifically with tax expenditures? It might be a way for the government to outline certain policies and taxpayers with higher income might benefit from these measures. There are investment credits, the \$500,000 exemption for capital gains, and other measures more often thought of as tax expenditures.

If I recall correctly, when the document was released the newspapers stated that the federal government would lose \$30 billion because of loopholes in the law and they implied that people were worming out of paying their taxes. Do you think it would be possible to publish a document more closely linked to what people have in mind when they talk about tax expenditures? Obviously, the basic exemption or exemptions for the blind and handicapped represent taxes forgone, but they are not a way of worming out of paying one's taxes.

M. Wilson (Etobicoke Centre): Je pense, monsieur Garneau, que vous avez entièrement raison. Si je le reconnais, c'est que moi-même j'ai dit la même chose.

[Texte]

extremely good point because it is the point that I made as well.

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): But seriously, this is not a listing of tax loopholes. I think there may be some items in here which you or I may disagree on as being good or bad, but for the most part I think it is a listing of items which it is generally agreed are producing good economic or social benefits.

I think it is significant that there has not been a rush of newspaper articles or comments from the professional community or people on the political scene giving me a long list of suggestions of items that can or should be removed. Now, I have indicated the ones that in our ongoing process of review we have removed. I listed some of those in my earlier remarks; the dividend tax credit shift is another item which I did not mention, but that falls into the document.

I agree with you, the fact that there was a talk of . . . I think the figure was \$50 billion as opposed to \$30 billion, that people get the sense there is an enormous rip-off out there. Well, when people go through this document item by item, I think people found it difficult to come forward to me prior to the budget with a lot of suggestions as to what of that \$30 billion or \$50 billion should be removed.

The specific answer to your question is . . . I guess I would have to answer it in the way that what you might feel I should put in the document and what I might put in the document might be different. We took a lot of care this time to make the document as complete as we could, because we did not want to infringe on that grey area, if you will, as to what people might think are tax provisions which people use in the pejorative sense to reduce their taxes. So I think it would be difficult. Now, maybe there are some things that we could agree on that we need not include there, such as the personal exemption or something like that. Then, after while I think you would probably get into a fair amount of judgmental areas, so why not do the whole document?

• 1955

Mr. Garneau: I know it is a question of judgment if you look at different measures. In fact on our first meeting here we went through a document and we did not know exactly how to tackle that. What can we say on the fact that the Governor General is not taxed on his salary? Is it a tax expenditure, or is it another way to give salary to a person? If he has to pay taxes, we will have to increase the salary.

The reason I was raising that point was that perhaps in the future, take, for example, your \$500,000 capital gain exemption, it would be possible—when we pass the legislation, I do not know if you would agree with that—to stipulate that it is a tax expenditure that should be reported annually.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Annually in a document.

[Traduction]

Des voix: Oh, oh!

M. Wilson (Etobicoke Centre): Mais, soyons sérieux, ce n'est pas une liste d'échappatoires fiscales. Nous ne serons pas peut-être d'accord sur tous les points, mais j'estime que dans l'ensemble la liste contient des mesures qui, de l'avis général, apportent des avantages économiques et sociaux importants.

Il est à noter qu'il n'y a pas eu d'afflux de commentaires de la collectivité professionnelle, ni d'articles dans les journaux, sur les mesures qui devraient ou pourraient être éliminées. Je vous ai indiqué les mesures que nous avons éliminées au cours de notre évaluation. Je les ai données dans mes remarques préalables; je n'ai pas mentionné le transfert du crédit d'impôt sur les dividendes, mais il fait partie de ce document.

Je suis d'accord avec vous, quand les journaux disaient . . . je pense que le chiffre donné était de 50 milliards de dollars, plutôt que à 30 milliards, et les gens ont l'impression que c'est du vol organisé. Si les gens avaient étudié ce document article par article, il leur aurait été difficile de dire quelles mesures dans ces 30 milliards ou 50 milliards de dollars devaient être éliminées, avant le dépôt du budget.

La réponse précise à votre question est la suivante . . . il y a une différence entre ce que vous estimez devoir figurer dans le document, et ce que j'inclurais. Nous avons consacré beaucoup de temps à rendre le document aussi complet que possible, car nous ne voulions pas laisser entendre que certaines dispositions fiscales constituent une façon détournée de réduire son impôt. Ce serait difficile d'y changer quoi que ce soit. Il y a peut-être certaines choses qui, d'un commun accord, n'ont pas besoin d'être incluses, comme l'exemption personnelle et d'autres. Quand même, après un certain temps, on en arrive à des domaines où il faut tout simplement exercer son jugement, alors pourquoi pas refaire tout le document?

M. Garneau: Je sais que c'est une question de jugement si on prend les diverses mesures. À vrai dire, à notre première réunion ici, nous avons épluché un document et ne savions pas exactement comment faire. Le salaire du Gouverneur général est exempté d'impôt, et puis après? Est-ce une dépense fiscale ou est-ce une autre façon d'augmenter le salaire que l'on verse à quelqu'un? S'il doit payer des impôts, il nous faudra augmenter son salaire.

J'ai soulevé cette question parce qu'il serait peut-être possible dans l'avenir, prenez votre exemption de gains en capital de 500,000\$, par exemple, quand nous adopterons la loi, je ne sais pas si vous seriez d'accord avec cela, mais il serait peut-être possible, dis-je, de stipuler qu'il s'agit d'une dépense fiscale dont il faut faire rapport annuellement.

M. Wilson (Etobicoke Centre): Annuellement dans un document.

[Text]

Mr. Garneau: In a document, yes. Would you favour that approach? So without having a legal obligation for the Minister of Finance to publish yearly or every second year the whole document, when we have a specific one which the majority of the House of Commons agree upon, that should be reported annually or *tous les deux ans*.

I do not know whether it would be an approach that you would suggest to make sure that this discussion that we have had since the beginning of our meetings would be more useful because it is really difficult for us to analyse each item. I do not know whether you would favour that.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I give some thought to it. Starting now to cause some things to be itemized in a report, such as this, once a year without going back and trying to pick up some of the things that were already there, I think would provide for quite an incomplete document. It may be that one of the things the committee might wish to consider is to go through some of these items and say that is something that you would like to see in a report every year, so that we know then what you wanted to see on an ongoing basis. There may be some other items that for our policy review purposes we like to see on a regular basis as well so we could expand on the work that you had requested of us.

Quite frankly, I would like to put the onus back to you on this, and if that is the recommendation you would like to make to us, then I would like to build on that, rather than that you would get the sense that I am trying to tighten it up for my own purposes, or that the departmental officials want to tighten it up for their own purposes.

Mr. Garneau: If we had a unanimous recommendation, you would agree on that.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I always would—no I had better watch what I am saying here.

Mr. Garneau: I would recall the recommendation 58 in our last report.

Vous avez dit à ce sujet dans votre mémoire:

L'étude vise plutôt à trouver des façons de mieux orienter les mesures fiscales et d'accroître l'efficacité du régime fiscal sur le plan de la promotion de l'activité économique et de l'équité sociale. Cette étude porte sur les objectifs... Lorsque les objectifs ne sont plus pertinents, ou lorsque la mesure fiscale existante ne permet pas de les atteindre efficacement ou équitablement, la disposition est soit modifiée, soit éliminée.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes, I see.

Mr. Garneau: Donc, le ministre des Finances doit juger si telle mesure fiscale constitue une dépense fiscale qui n'est plus nécessaire ou qui n'atteint pas son objectif. Mais pour être en mesure d'en faire l'analyse, il faut avoir des bases, des points de référence. Vous nous dites que vous en avez un certain nombre et que vous en avez ajouté, comme l'exemption sur le gain de capital.

[Translation]

M. Garneau: Dans un document, oui. Seriez-vous en faveur de cette solution? Donc, sans que le ministre des Finances ne soit obligé, par la loi, de publier annuellement ou tous les deux ans tout un document, lorsque nous en aurons un qui fera l'affaire de la majorité en Chambre, peut-être y a-t-il lieu de sortir un rapport annuel ou *tous les deux ans*.

C'est peut-être une solution que vous pourriez proposer si nous voulons que le débat que nous avons entamé depuis le tout début de nos rencontres aboutisse à quelque chose d'utile parce que c'est vraiment difficile pour nous d'analyser tous les points individuellement. Je me demande si vous seriez en faveur de cela.

M. Wilson (Etobicoke Centre): J'y songe. Je crois que nous aurions un document fort incomplet si l'on devait commencer, aujourd'hui, à détailler certaines choses comme celles-ci dans un rapport annuel, sans faire un retour en arrière pour ramasser certains renseignements qui existent déjà. Il se pourrait fort bien que le Comité veuille, entre autres choses, étudier certaines de ces questions pour ensuite décider qu'elles devraient se retrouver dans un rapport annuel; nous saurions alors quels dossiers vous voulez garder à jour. Aux fins d'étude de nos grandes politiques, il y a peut-être d'autres questions que vous voudriez faire étudier régulièrement et nous pourrions donc ajouter au travail que vous nous avez déjà demandé de faire.

Très franchement, je préfère que vous preniez la responsabilité de tout cela et si vous nous faites une telle recommandation, je pourrais m'en servir comme point de départ plutôt que de vous donner l'impression que j'essaie d'en restreindre la portée à mes propres fins ou que les fonctionnaires de mon ministère voudraient le faire.

M. Garneau: Si la recommandation faisait l'unanimité, vous seriez d'accord.

M. Wilson (Etobicoke Centre): J'ai toujours... non, je ne devrais pas m'avancer.

M. Garneau: Je vous rappelle la recommandation numéro 58 de notre dernier rapport.

On that, you said in your brief:

Rather, the review is intended to find ways to improve the targeting of tax measures and enhance the effectiveness of the tax system in promoting economic activity and social fairness. Through this review, attention is focused on the objectives... and, where the objectives are no longer relevant, or where the objectives are not being effectively or equitably achieved by the existing tax measure, the provision is either modified or eliminated.

M. Wilson (Etobicoke Centre): Oui, je vois.

Mr. Garneau: So the Minister of Finance must judge whether such and such a tax measure is, in fact, a tax expenditure that is no longer necessary or does not attain its objective. But to be able to do this analysis, you have to have a base, a reference point. You are telling us that you have a certain number of those and that you have even added a few, like the capital gains exemption.

[Texte]

[Traduction]

• 2000

L'an prochain ou dans deux ans, le Comité des finances va analyser l'effet de l'exemption sur le gain de capital de 500,000\$. Comment le Comité pourra-t-il savoir si cet objectif est encore valable et si les résultats qu'on escomptait ont été atteints, si aucune étude n'a été déposée au début? En d'autres mots, on peut vouloir abolir des exemptions fiscales et en créer d'autres, mais ne trouvez-vous pas que pour qu'on puisse faire le travail correctement, il serait important que le ministère des Finances dépose maintenant ou le plus tôt possible les études qui ont été faites sur ces questions? Par exemple, en ce qui concerne le gain de capital, comment pourrions-nous savoir dans deux ou trois ans si l'objectif visé a été atteint si le ministre des Finances ne nous donne pas au départ les documents ou les études qui ont été faites pour appuyer cette mesure-là? J'imagine qu'on a fait une analyse de l'emploi que cela pourrait créer; cela n'a pas été tiré d'un chapeau. Autrement, dans deux ou trois ans, quand il s'agira de recommander son maintien ou son abolition, on n'aura pas de données de base.

Le ministre serait-il prêt à déposer les études qui ont dû être faites et qui l'ont amené à proposer l'exemption sur les gains de capital plutôt qu'une réduction des taxes à la consommation ou d'autres taxes? J'imagine qu'une telle étude existe.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Mr. Garneau, there obviously are studies done. These are done as part of the budget process and they are done as advice to the Minister. There is a range of views presented during the course of budget preparation, sometimes in a very discreet way, directed at a specific proposal, sometimes covering a range of proposals.

I am prepared, if you wish, to comment on the reasons for any specific policy initiative in a budget, as I have done before committee at any time. But in our ongoing review—and I mention these because I would be interested in having the views of this committee as to the basis on which you feel we should be assessing some of these tax expenditures—some of the considerations we take into account as equity.

Take income splitting: Is it fair for certain income levels to be able to take advantage to a greater extent of income splitting, whereas in other income levels this is not possible? Level playing field: this gets into the corporate side. We want decisions to be made more based on market considerations as opposed to tax considerations, so we are trying to remove tax incentives in order to bring the investment decision down more to a level playing field as between different sectors of the economy.

We consider the cost of some of these tax expenditures, and in some cases it is quite clear. Although we do not have necessarily a precise cost, we have an order of magnitude that we can get a sense of, and we know we can make a judgment as to the cost. Whether we have it precisely or in order of

Next year or two years from now, the Finance Committee is going to be analyzing the effect of the \$500,000 capital gains tax. How can the committee tell whether that objective is still valid and whether the expected results were attained if no study has been tabled on that at the very outset? In other words, perhaps we might want to do away with some tax exemptions and create others, but do you not think that for the work to be done correctly the Minister of Finance should table now, or as soon as possible, whatever studies were done on those questions? For example, for capital gains, how will we know, in two or three years, if the expected objective was attained if the Minister of Finance does not give us, at the outset, those documents or studies which were done to support that measure? I imagine that an analysis was made to find out how many jobs it would help to create; it was not just drawn out of a hat. Otherwise, in two or three years from now, when its continuance or abolition comes up for decision, we will not have any basic data.

Would the Minister be willing to table these studies which must have been done and upon which he based his decision to suggest a capital gains tax exemption rather than a decrease in taxes on consumer goods or other taxes? I imagine that such a study must exist.

M. Wilson (Etobicoke Centre): Monsieur Garneau, c'est évident qu'il y a eu des études. Ces études se font dans le cadre du processus budgétaire et le ministre en est saisi. Pendant la préparation d'un budget, il y a toutes sortes de vues qui nous sont présentées, parfois de façon très discrète, visant parfois des propositions très précises et visant, en d'autres temps, toute une gamme de propositions.

Si vous le désirez, je suis prêt à vous expliquer le pourquoi de toute initiative politique précise d'un budget, comme je l'ai déjà fait maintes fois en comité. Mais dans le cadre de cette révision continue, et j'en parle parce qu'on aimerait bien connaître le point de vue de votre comité quant à la base qui, à votre avis, devrait nous servir pour évaluer certaines de ces mesures fiscales, mais il ne faut pas oublier que nous tenons compte de certaines choses comme l'équité.

Prenons le fractionnement du revenu: est-il juste, lorsqu'on a atteint un certain niveau de revenu, de pouvoir profiter davantage du fractionnement du revenu, tandis que ce n'est pas possible à d'autres niveaux? Règles uniformes: ça, c'est du côté des compagnies. Nous voulons que les décisions soient fondées davantage sur des considérations de marché, par opposition à des considérations d'impôt, et nous essayons donc de faire disparaître l'incitatif fiscal au niveau de l'investissement afin de créer des règles plus uniformes entre les divers secteurs de l'économie.

Nous nous penchons sur le coût de certaines de ces dépenses fiscales et, dans certains cas, c'est très clair. Quoique nous n'en connaissions pas nécessairement le coût très précis, nous avons une idée de l'ordre de grandeur et nous pouvons alors juger de leur coût. Donc, que nous ayons des chiffres très précis ou qu'il s'agisse tout simplement d'un ordre de grandeur, nous savons

[Text]

magnitude, we know whether or not this is an effective way of doing the job.

• 2005

These are three considerations. There may be others you would wish to recommend to us to use in our ongoing evaluation of tax expenditures during the course.

M. Garneau: Monsieur le président, je comprends ce que nous dit le ministre. Il base son intervention sur une question de jugement, jugement qui est influencé par des orientations politiques. Il se peut qu'un gouvernement conservateur, pour des raisons philosophiques, veuille accorder une exemption d'impôt pour des gains de capital de 500,000\$. On peut être d'accord ou non, mais un parti politique a certainement le droit de prôner cette approche philosophique.

Cependant, si on étudie la question de la dépense fiscale d'une façon objective et qu'on veut savoir si un objectif a été atteint, en faisant abstraction des orientations libérale, conservatrice ou néo-démocrate, il faut savoir quel est l'objectif au point de départ. Il me semble que si on veut faire un travail efficace plus tard, qui ne soit pas fondé sur des orientations ou des jugements politiques, il faudra avoir des données un peu plus précises. À moins que vous ne soyez défaits à la Chambre demain, vous avez des chances de garder le pouvoir au moins jusqu'à la fin de votre mandat. J'imagine que, dans deux ans, vous jugerez bon de conserver cette exemption en vous fondant sur la même philosophie et qu'un autre gouvernement l'abolirait, toujours sur une base philosophique, mais on n'aura jamais eu de données précises. Donc, si des études ont été faites en termes d'investissement et de création d'emplois, est-il possible de les avoir? Pourquoi ne seraient-elles pas déposées si la décision a été prise en fonction de données et non en fonction d'une orientation idéologique? Si j'insiste là-dessus, c'est que jamais on ne pourra faire d'analyse objective d'une dépense fiscale si on ne sait pas au départ quel objectif quantitatif on veut atteindre.

Je ne sais pas si le ministre est d'accord avec moi. Autrement, un gouvernement socialiste pourrait vous remplacer et changer la loi...

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): God forbid!

M. Garneau: ... pour d'autres raisons, et le Comité devra faire un débat idéologique au lieu d'un débat économique appuyé par des données précises. C'est la raison pour laquelle j'insiste beaucoup. Si le ministre a ces études-là, il devrait les déposer et on pourra voir, dans deux ou trois ans, si le coût prévu est plus élevé en termes de pertes de revenu et si les objectifs visés ont été atteints. De cette façon, on pourra faire au ministre une recommandation éclairée.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): You are getting into an area that, as I am sure you understand, Mr. Garneau, is very sensitive. As I indicated, during the course of the preparation of a budget we look at a wide range of proposals from various different directions and we draw our conclusions and make our decisions based on a range of reasons. For this process, which is obviously a very sensitive process, to be thrown into the

[Translation]

si, oui ou non, c'est une façon efficace d'atteindre les objectifs fixés.

Voilà, c'en était trois. Vous voudrez peut-être nous recommander d'en utiliser encore d'autres dans le cadre de notre évaluation continue des dépenses fiscales.

Mr. Garneau: Mr. Chairman, I understand what the Minister is telling us. He is basing his intervention on a question of judgment, a judgment influenced by political orientation. It is possible that a Conservative Government, for reasons of philosophy, might want to grant a \$500,000 capital gains tax exemption. We may agree or not, but a political party certainly has the right to extol that particular philosophical approach.

However, if we look at the question of tax expenditure in an objective manner and attempt to find out whether an objective has been attained, setting aside any Liberal, Conservative or New-Democratic orientation, one must know what the objective is at the outset. It would seem to me that if we want our subsequent work to be efficient and not based on political orientations or judgment calls, we do need slightly more specific data. Unless you go down to defeat in the House tomorrow, you will probably stay in power at least until the end of your mandate. I imagine that, two years from now, you will decide that it is best to keep that exemption, basing your decision on your political philosophy, and another government might want to abolish it, again for philosophical reasons, but we will never have had any specific data on the whole question. So if there were studies in terms of investment and job creation, is it possible for us to get them? Why should they not be tabled if the decision was made based on data and not on any kind of ideological orientation? I emphasize that because we will never be able to objectively analyze any given tax expenditure if we do not know, at the outset, what the quantitative objective is.

I do not know if the Minister is in agreement with me. Otherwise, a socialist government could replace you and change the legislation...

M. Wilson (Etobicoke Centre): À Dieu ne plaise!

Mr. Garneau: ... for other reasons and the committee would then have to get into an ideological debate instead of an economic debate based on specific data. That is why I am being really insistent. If the Minister has those studies available, he should table them and then we shall see, in two or three years from now, if the estimated cost is higher in terms of loss of revenue and whether the objectives were attained. We will then be in a position to make well-informed recommendations to the Minister.

M. Wilson (Etobicoke Centre): Vous abordez là un terrain miné et je suis sûr que vous le comprenez, monsieur Garneau. Comme je l'ai dit, dans le cadre de la préparation d'un budget, nous étudions une vaste gamme de propositions qui nous viennent d'un peu partout, nous tirons nos conclusions et prenons nos décisions en fonction de toutes sortes de raisons. Que tout ce processus, qui de toute évidence est extrêmement

[Texte]

public arena I think has the possible effect of indicating future policy changes that could provide some benefits to people who were shrewd enough to be able to analyse this work. I think it could constrain the objectivity of the work being done by the officials in providing the advice to Ministers.

But I have indicated on other occasions the rationale for the capital gains tax exemption. I acknowledge that the motivation for this would be different than you or other opposition members might have as to the reasons why this is done, but I certainly made it clear on previous occasions as to why we did this.

• 2010

The Vice-Chairman: Okay. We will afford you an opportunity later, Mr. Garneau. Mr. de Jong.

Mr. de Jong: Yes, Mr. Chairman, thank you very much.

First of all, I wish to congratulate the Minister and this government for issuing the statement and also his predecessor in the 1979 government for also, I think for the first time, giving the Canadian public an intelligent look at the tax expenditure side. Much in the beginning of his statement is absolutely correct, that with the publication of an accounting of tax measures it has focused public opinion on this side of government expenditures and tax programs. I think it is an important side and I think your government and your party should be congratulated for doing that.

Having said that, however,—

The Vice-Chairman: Sorry, that is it! Next.

Some hon members: Oh, oh!

Mr. de Jong: I would encourage you, sir, to make this an annual report. I think it is important that it gets done annually so that, first of all, you have some indication where the changes are from year to year. I think it is important not only for Members of Parliament but for the public as a whole to know. I think this type of information is essential if we are to have intelligent public debate on economic matters and government economic programs in this country.

I would also encourage you to adopt some of the methodology that the Auditor General uses to state with each tax expenditure what the original purpose of such a tax expenditure was, and any and all studies you might have to show the effectiveness of the tax measure. In other words, is it doing what it is supposed to be doing.

I think, again, that information is important, not only for Members of Parliament and for members of this committee, but I think for the general public as a whole. In fact, I am of the opinion that this information is really quite essential from several points of view. One, that Canadians do not generally know what the tax expenditures are, what the tax provisions are, so there is a general feeling out there that there is a whole bunch of loopholes which those in the know and those who are

[Traduction]

délicat, soit révélé en détail dans l'arène publique, voilà qui, me semble-t-il, pourrait avoir l'effet de révéler certains changements futurs de politique qui pourraient se révéler fort avantageux à certaines personnes qui seraient suffisamment averties pour pouvoir analyser tout ce travail. Je crois que cela pourrait nuire à l'objectivité du travail effectué par les fonctionnaires qui conseillent le ministre.

Mais j'ai déjà, en d'autres circonstances, expliqué le pourquoi de cette exemption d'impôt sur le gain en capital. Il est évident que vos motifs ou ceux d'autres députés de la majorité auraient été différents, mais j'ai déjà clairement exposé, à plusieurs reprises, les raisons pour lesquelles nous avons pris cette décision.

Le vice-président: Bien. Monsieur Garneau, je vous redonnerai la parole plus tard. M. de Jong.

M. de Jong: Merci, monsieur le président.

J'aimerais tout d'abord féliciter le Ministre et son gouvernement d'avoir publié ce document, sans oublier celui qui l'a précédé en 1979, car c'est la première fois qu'on offrait au peuple canadien une étude sérieuse des dépenses fiscales. Ce qu'il a dit au début de sa déclaration est tout à fait exact, à savoir que la publication d'un compte du coût des mesures fiscales a permis d'attirer l'attention du public sur toute cette question. Je vous en félicite, vous et votre gouvernement.

Cela dit, il y a cependant . . .

Le vice-président: Je pense que cela suffira pour cette fois! Au suivant.

Des voix: Oh, oh!

M. de Jong: Je vous encourage, monsieur le Ministre, à publier ce genre de document chaque année, car ainsi, vous auriez une meilleure idée des changements survenus d'une année à l'autre. Il faut que les députés, aussi bien que le public, en aient connaissance. Ce genre d'information est à mon avis absolument indispensable à un débat public intelligent sur des questions économiques et sur les programmes économiques du gouvernement de notre pays.

Je vous encourage également à adopter la méthodologie du Vérificateur général, selon laquelle chaque mesure fiscale est accompagnée d'une description de son objectif initial, et c'est en fonction de cet objectif qu'on peut évaluer l'efficacité de la mesure fiscale. En d'autres termes, il s'agit de déterminer si la mesure fiscale en question permet bien d'atteindre l'objectif qui a été fixé au départ.

J'estime donc, et je le répète, que ces informations sont indispensables, non seulement aux députés et aux membres de ce comité, mais aussi au grand public, et je vais vous dire pourquoi. Tout d'abord, les Canadiens ignorent en général tout des mesures fiscales, de leur contenu, et ils s'imaginent que ce ne sont que des échappatoires dont profitent les initiés et ceux qui ont les moyens d'engager des experts en droit fiscal, et que par conséquent, ce système est inéquitable. Si l'on publiait

[Text]

wealthy enough to hire tax accountants and tax lawyers are able to find, and that this is unfair. If we were to have such a statement and as well the justification for these tax expenditures, i.e., how many jobs they create and so forth, I think Canadians would accept them more than if we just get the raw data the way we have received it in the past.

I know what I am saying has also been said by Mr. Garneau, but perhaps I have said it in somewhat of a different way and I would like your comment on that.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Let me address the suggestion of an annual document. I have no reluctance in principle for doing this. Obviously, the fact that we have put one out within the first year of our mandate indicates this is something we are not reluctant to do.

I guess the question I have to ask is whether it is an effective use of time. There is great pressure within all government departments to utilize the time of officials as effectively as possible. I have to make a judgment as to how much debate this is going to generate, how many recommendations, or how much commentary I am going to get on the effectiveness of these programs from the standpoint of those people who are affected by them; judge whether in fact to spend the time—and time is money—of officials to produce the document.

• 2015

I think you made reference to the sense people have that there is just a huge array of loopholes. I will make a couple of comments on that.

One, we have brought in a minimum tax which addresses that particular concern in one way; and in another way we are removing some of these tax expenditures which might be categorized as loopholes because they have not been doing the job expected of them, or they were not equitable, or for whatever reason. The fact I have not been rushed off my feet with suggestions that there is something that should go, or that is something that is useless, get rid of it... We have not had a lot of that. It indicates that \$50 billion figure, or the \$30 billion figure, Mr. Garneau and I were talking about is a grossly overstated figure, if that figure is referred to in the context of it being \$30 billion or \$50 billion in loopholes. They are just not there. To that extent this has been useful in putting the lie to that particular statement.

As I said, I have an open mind on this as to how frequently we should be publishing it. If there is a lot of debate, a lot of suggestions coming out of this committee and the debate this committee consideration generates, then maybe we should be looking at it on a regular basis, on an annual basis. But I think it is a little early to make that judgment.

Mr. de Jong: I think as well there is some justification for them. If a particular provision is to encourage investment in capital, or to create new jobs, or to have more investment in a

[Translation]

chaque année ce genre de document, avec une justification des mesures fiscales examinées, notamment le nombre d'emplois créés et caetera, je crois que les Canadiens les accepteraient mieux que si on se contente de leur donner les informations rudimentaires auxquelles ils ont eu droit jusqu'à présent.

Certes, je répète un peu ce qu'a dit M. Garneau, mais je le dis sous un angle un peu différent. Qu'avez-vous à me répondre?

M. Wilson (Etobicoke Centre): Vous me proposez de publier ce document chaque année. Je n'ai aucune raison de m'y opposer, en principe, et le fait que nous en avons publié un pendant la première année de notre mandat montre bien que nous n'y sommes pas opposés.

Par contre, il faut se demander si une publication aussi fréquente ne serait pas une perte de temps. Tous les ministères du gouvernement sont fortement encouragés à optimiser leurs ressources humaines et, donc, à éviter toute perte de temps. C'est donc à moi de décider, en fonction des débats qu'un tel document va susciter, des recommandations qui me seront faites ou de l'opinion de ceux qui sont touchés par ces programmes quant à l'efficacité de ces derniers; il me faudra donc déterminer si, compte tenu de tous ces facteurs, il est justifié de consacrer un certain temps, et le temps c'est de l'argent, à la production d'un tel document.

Vous avez dit que bon nombre de gens s'imaginent que ces mesures fiscales ne sont en fait qu'une série d'échappatoires. Permettez-moi de revenir quelques instants là-dessus.

Nous avons décidé de créer un impôt minimum justement pour dissiper ce genre d'idées fausses; par ailleurs, nous sommes en train de supprimer certaines mesures fiscales qu'on pourrait qualifier d'échappatoires étant donné qu'elles n'ont pas permis d'atteindre l'objectif qui leur avait été fixé, ou parce qu'elles ne sont pas équitables, ou encore pour quelque autre raison que ce soit. En fait, je n'ai pas reçu une avalanche de suggestions m'indiquant que telle mesure était inutile, qu'il fallait s'en débarrasser... très franchement, je n'en ai pas reçu beaucoup de ce genre. Par conséquent, lorsqu'on parle de 50 milliards de dollars, ou de même de 30 milliards de dollars, comme nous en parlions tout à l'heure avec M. Garneau, il s'agit d'un chiffre fortement exagéré, et le document que nous venons de publier prouve bien que notre régime fiscal n'offre pas 30 ou même 50 milliards de dollars en échappatoires.

Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je n'ai pas d'idée bien arrêtée quant à la fréquence à laquelle ce document devrait être publié. Par contre, s'il suscite beaucoup de discussions, s'il en ressort beaucoup de suggestions, de votre comité ou d'ailleurs, il faudra peut-être alors en envisager la publication régulière, peut-être chaque année. Toutefois, je pense qu'il est encore trop tôt pour le dire.

M. de Jong: Je voudrais également que ces dépenses soient justifiées. En effet, si une mesure fiscale est destinée à encourager l'investissement dans un secteur ou à créer des

[Texte]

certain field, there should be some accounting afterwards, as soon as possible, whether that in fact has done the job.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): That is difficult to do with a tax provision. Let us take the capital cost allowance, an important element of the investment process. In some industries it takes \$100,000 worth of capital investment to produce a job; in another industry it might be \$25,000; in another it may be \$500,000. That raw figure you find in here for capital cost allowance cannot give you that. What we have to do is compare our system of capital cost allowance, or depreciation allowance, or however you want to describe it, with the system in another country, primarily the United States, because that is where most of our trade is, to see whether our system is competitive with their system. If our system is not competitive, then we may find more investment goes to the United States and creates jobs down there than up here. I do not think you should just view it in the context of it is producing x amount of jobs, because that is going to be hard to measure.

Mr. de Jong: Exactly, and that perhaps brings me to my other point. There might not be \$50 billion in loopholes, but certainly we are talking about big hunks of money. And the fact is that a lot of them we cannot determine how effective they are. There is this lack of accountability. Can that incentive be put in place in some other way? Our inability to accurately judge how much we are getting out of our buck disturbs me. I wonder if that also disturbs you.

• 2020

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Let us go back to capital cost allowance. A company, at any one time, is faced with the decision as to whether the investment will be made in Canada or in the United States.

Mr. de Jong: Some companies.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Well, in the open trading system that we have, the free flow of capital between Canada and the United States, most companies of any size are in a position where, if the tax system in one country together with other considerations is more attractive, then capital will flow to the most attractive place for investment.

The point I am making is that, if you draw the line of reasoning you are moving down to its ultimate conclusion, you are saying: Since we cannot judge how many jobs are created by the capital cost allowance system we have, then let us replace it with a grant system.

Mr. de Jong: Or something else.

[Traduction]

emplois, il faudrait en évaluer et en comptabiliser les résultats le plus rapidement possible, afin de pouvoir déterminer si la mesure en question a atteint son objectif.

M. Wilson (Etobicoke Centre): C'est difficile de le faire avec une disposition fiscale. Prenons l'exemple de la déduction pour amortissement, qui est un élément important du processus d'investissement. Dans certains secteurs industriels, il faut investir 100,000 dollars pour créer un emploi; dans d'autres, il suffit de 25,000 dollars, mais cela peut aller jusqu'à 500,000 dollars. Or, le chiffre brut qui correspond ici à la déduction pour amortissement ne peut pas vous donner toute cette ventilation. Nous devons alors comparer notre système de déductions pour amortissement, ou d'allocation du coût en capital, quel que soit le nom que vous lui donniez, au système qui existe dans d'autres pays, notamment aux États-Unis, puisque c'est notre principal partenaire commercial, afin de voir si le nôtre est compétitif par rapport au leur. S'il ne l'est pas, nous risquons d'encourager les investisseurs à aller créer des emplois aux États-Unis plutôt que chez nous. Il ne faut donc pas se limiter au critère de la création de tant d'emplois pour évaluer l'efficacité de notre système.

M. de Jong: Je suis tout à fait d'accord avec vous, et votre réponse m'amène à ma question suivante. Notre système n'offre peut-être pas 50 milliards de dollars en échappatoires, mais celles-ci représentent quand même des sommes énormes. Or, nous ne savons même pas, dans la plupart des cas, dans quelle mesure elles sont efficaces. J'estime donc que les systèmes d'évaluation sont insuffisants, et cela m'inquiète beaucoup. Nous ne savons tout simplement pas si les sommes que nous engageons pour encourager telle ou telle activité permettent vraiment d'atteindre leur objectif, ou si nous ne devrions pas plutôt procéder d'une autre façon. J'aimerais savoir si cela vous inquiète aussi.

M. Wilson (Etobicoke Centre): Revenons, si vous le voulez bien, à la déduction pour amortissement. A un moment ou à un autre, une entreprise doit prendre la décision d'investir au Canada ou aux États-Unis.

M. de Jong: Pas toutes les entreprises, certaines d'entre elles.

M. Wilson (Etobicoke Centre): Étant donné la liberté des échanges qui existe entre nos deux pays, et je veux parler de la libre circulation des capitaux entre le Canada et les États-Unis, la plupart des entreprises, à partir d'une certaine taille bien sûr, doivent déterminer si elles ont intérêt, compte tenu du régime fiscal d'un pays par rapport à l'autre, à investir au Canada ou aux États-Unis.

Ce que je veux vous dire, c'est que si vous poursuivez votre raisonnement jusqu'au bout, force vous est de conclure que, étant donné que nous ne pouvons pas calculer le nombre d'emplois créés grâce à notre système de déductions pour amortissement, il faut alors remplacer ce dernier par un système de subventions.

M. de Jong: Ou par quelque chose d'autre.

[Text]

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Well, you give me the something else. I will talk just about a grant system at this point because I do not know what the something else might be.

Mr. de Jong: Yes.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): We have a grant system that gets to be very bureaucratic and complex because you have to go to a government to get an approval for it. The whole decision-making process could be slowed down quite considerably, and at the same time the individual says he can compare two tax systems.

The point I am making is that when you are considering capital cost allowances, since I do not believe the option of a grant system is workable, then you have to put in a capital cost allowance system or investment tax credit or whatever combination of incentives for investment you might come up with, and then they have to be compared one country to the next. So there is another consideration you have to take into account to judge whether or not the system that is in place here, as outlined in the selective tax measures, is the most effective way of providing taxpayers some support through the tax system.

Mr. de Jong: So in part, the justification is what happens south of the border, and we cannot be too far out of tune with that, which leads me to my third question.

If the Reagan proposal on tax reforms gets passed and adopted, this would surely have tremendous implications on us in Canada. Would we not end up in a situation where those companies that benefit little from tax deductions would go to the United States, where there would be a lower corporate tax rate, because they have done away with most of their deductions? Those that depend upon a lot of deductions would end up in Canada. In other words, we are going to get the sick ones and they are going to get the healthy ones. Is this a real possibility?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I think what you point out is the competitive nature of a tax system. Putting it another way, if Eaton's is selling on one side of the street at a certain price and The Bay is on the other side of the street at another cheaper price, people are going to go shopping at The Bay. It is the same with tax systems.

But the point you raise is an excellent one. It is a very important consideration in our ongoing assessment of the tax system. As I pointed out in both the budget and my opening remarks, we have an ongoing review of the corporate tax system. We have just completed phase one as a result of this budget, and that will be before Parliament shortly. We are going to have a discussion paper later on this year on phase two, with a view to dealing with that in the next budget.

What we do in phase 2 will be affected by the progress that is made in the United States, because we have to judge what the effective tax rate is; not the tax rate as set out in the

[Translation]

M. Wilson (Etobicoke Centre): Justement, qu'entendez-vous par «quelque chose d'autre»? Restons-en au système de subventions, puisque nous ne savons pas ce que «quelque chose d'autre» peut être.

M. de Jong: Bien.

M. Wilson (Etobicoke Centre): Tout système de subventions devient généralement très bureaucratique et très complexe par le simple fait que vous devez demander l'approbation du gouvernement. Or, la prise de cette décision peut exiger beaucoup de temps, et en attendant, celui qui a fait une demande peut comparer les deux régimes fiscaux.

Je ne pense donc pas qu'un système de subventions soit applicable, et c'est pour cela qu'à mon avis, lorsqu'on examine le système de déductions pour amortissement, il faut prendre en compte tous les autres stimulants offerts, que ce soit un crédit d'impôt à l'investissement ou toute autre forme d'encouragement des investissements, avant de pouvoir comparer l'ensemble du système à celui d'un autre pays. Vous devez donc tenir compte de tout cela avant de déterminer si le système canadien, tel que décrit dans ce document sur les mesures fiscales sélectives, est la façon la plus efficace d'aider ou d'encourager certains contribuables au moyen du régime fiscal.

M. de Jong: Donc, vous estimez que notre système est en partie justifié par ce qui se passe chez nos voisins du Sud, et que nous ne pouvons pas trop nous en écarter. Cela m'amène à ma troisième question.

Si le projet de réforme fiscale de M. Reagan est adopté, il aura indéniablement des ramifications considérables au Canada. Les entreprises qui auront épuisé la plupart de leurs déductions fiscales ne risquent-elles d'aller s'installer aux États-Unis, où le taux d'imposition des sociétés sera bien moindre? Par contre, celles qui dépendront de toutes sortes de déductions resteront au Canada. En d'autres termes, nous nous retrouverons avec les entreprises peu rentables et les États-Unis attireront les plus prospères. N'est-ce pas un risque réel?

M. Wilson (Etobicoke Centre): Vous parlez essentiellement de la compétitivité d'un régime fiscal. Si vous me permettez l'analogie suivante, je vous dirai que lorsque Eaton vend un produit à un certain prix et que, de l'autre côté de la rue, La Baie le vend moins cher, les gens vont aller l'acheter à La Baie. C'est la même chose avec les régimes fiscaux.

Il n'en demeure pas moins que votre remarque est tout à fait judicieuse, et que c'est une considération très importante de la révision que nous avons entamée de notre régime fiscal. Comme je l'ai indiqué lors de la présentation du dernier budget et au cours de ma déclaration de ce soir, nous avons entrepris l'étude de notre régime d'imposition des sociétés. Nous venons d'en terminer la première phase, et les résultats en seront bientôt communiqués au Parlement. D'ici la fin de l'année, un document de travail sera présenté dans le cadre de la deuxième phase, laquelle débouchera sur le prochain budget.

La phase 2 de cette étude dépendra des progrès enregistrés aux États-Unis, car il nous faudra déterminer le taux d'imposition réel de nos deux pays; en d'autres termes, il ne s'agit pas

[Texte]

Income Tax Act, but the effective tax rate after the various deductions in Canada and the United States in various industries. And we are doing this; and it will affect the pace with which we move, but it also will affect the extent to which we move. If they are not able to complete their tax reform, as an example, before the mid-term elections, and the whole thing gets put off into 1987, that may well affect the timing of ours. We will then have to judge whether it is in the interests of Canada to move ahead of the United States, whether we are sufficiently satisfied that our approach is going to make our system a more competitive system. We may well move more quickly than the United States. In fact, we have taken the first step more quickly than the United States. But their composition of deductions is different from our composition of deductions.

• 2025

So it is quite a complex area. That is why I have these intelligent men sitting beside me here to give me advice.

Mr. de Jong: You mentioned in your statement and in the budget the desire of the government to change the sales tax system to one that I would assume would not only address some of the anomalies and some of the negative taxation . . . I am not certain "negative taxation" is the right phrase, but the impediment it has on export. When can we expect the paper on the business transfer tax? Our understanding was that this committee was to have received it around today . . .

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I do not know who told you that.

Mr. de Jong: Our beloved chairman—and that we were supposed to have been holding hearings on this this springtime. What is the timetable now?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I cannot be absolutely precise on the timetable. We are working on the paper right now. Certainly before we rise for the summer you will see the paper. I would hope it would be sooner than that. But do not ask me to be precise on it. Any time you are moving from one system to another system there are a lot of elements that have to be taken into account and reflected in this discussion paper, if it is going to generate the type of discussion we want to give us the guidance to help us produce the right system.

Mr. de Jong: Is it your hope and intention to have legislation on this by the fall?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Again, do not hold me to be precise on this, but we want to move ahead. Whether it will be this year or early next year is difficult to say. Once the discussion paper is brought forward, we will be having active consultations with various interested parties and industry groups, with the social policy groups. Certainly we will want to have the advice of this committee. As soon as we can compile all that, then if it still looks as if it is the right way to go, then we will be moving ahead with legislation pretty quickly.

[Traduction]

de comparer le taux d'imposition stipulé par la Loi de l'impôt sur le revenu, mais plutôt de comparer le taux d'imposition réel, déduction faite des différents dégrèvements offerts au Canada et aux États-Unis. C'est ce que nous sommes en train de faire; tout cela influera sur le rythme de notre étude et sur l'envergure des décisions que nous prendrons. Par exemple, si les Américains n'ont pas terminé leur réforme fiscale avant les prochaines élections au Congrès, tout sera alors reporté à 1987, et cela influera très certainement sur notre échéancier à nous. Il nous faudra alors décider si nous avons intérêt à devancer les États-Unis et si notre démarche va vraiment rendre notre système plus compétitif. Il se peut que nous devançons les États-Unis. En fait, nous l'avons fait pour la première étape. Toutefois, leur éventail de déductions est différent du nôtre.

C'est donc un domaine fort complexe. Et c'est la raison pour laquelle je me fais conseiller par ces gens très intelligents qui sont assis à côté de moi.

M. de Jong: Vous aviez annoncé dans votre budget, et vous l'avez réitéré dans votre déclaration de ce soir, la volonté du gouvernement de modifier le système de taxes de vente afin d'en corriger certaines anomalies et même . . . «l'impôt négatif», je ne sais pas si c'est le terme exact, qui entrave nos exportations. Quand allez-vous nous présenter un document de travail sur la taxe de transfert commercial? On nous avait laissé entendre que nous l'aurions aujourd'hui.

M. Wilson (Etobicoke—Centre): Je me demande qui vous a dit cela.

M. de Jong: Notre cher président . . . Et nous devons commencer nos audiences à ce sujet dès le printemps. Quel est votre échéancier maintenant?

M. Wilson (Etobicoke Centre): Je ne peux pas vous donner de précision à cet égard. Nous n'avons pas terminé la préparation de ce document, mais vous l'aurez certainement d'ici le congé d'été, peut-être avant, même. Ne me demandez toutefois pas d'être plus précis. Chaque fois qu'on remplace un système par un autre, toutes sortes de facteurs interviennent; or, si nous voulons susciter un débat fructueux, nous devons vous donner les indices nécessaires pour aboutir au meilleur système possible.

M. de Jong: Avez-vous l'intention de présenter un projet de loi à l'automne?

M. Wilson (Etobicoke Centre): Ne me demandez pas des engagements précis à ce sujet, mais je peux vous dire que nous y travaillons. Je ne sais pas si ce projet de loi sera présenté cette année ou au début de l'année prochaine. Après la présentation du document de travail, nous entamerons toutes sortes de consultations avec les différents groupes intéressés, qu'ils soient sociaux ou industriels . . . Bien sûr, nous compterons sur les recommandations de votre Comité. Ensuite, si nous sommes toujours convaincus que nous avons choisi le bon système, nous présenterons sans tarder le projet de loi correspondant.

[Text]

Mr. de Jong: In the tables on the accounting of selective tax measures a fair number of blanks are "Not Available". In an appearance before this committee on April 10, Mr. Poddar, of your department, said:

Mr. Chairman, if I could make a comment. Some of the items that have N/A are very large, much larger than some of the items that have been quantified.

I wonder if in future times those blanks could be filled in.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): As we have indicated, Mr. de Jong, since the 1979 and 1980 work there has been work done in the department, working with National Revenue, to try to quantify more of the items with changes in methodology, changes I believe in the tax form, so this information can be more complete.

• 2030

If you compare this document with the previous one, you will see that previously there were more N/As. So we are continuing to work on that. I had the same reaction when I saw the first draft of this, as to why we could not have more, and I have asked the same question. So the department, working with National Revenue, will be trying to complete that as much as possible. But in some instances it is just not possible to identify it, because the information is not there in the tax form.

The Vice-Chairman: Mr. Lanthier is not a member of the committee, but with the indulgence of opposition members, I would like to afford him an opportunity to pursue some questioning. Are you in accord with that?

M. Lanthier: Monsieur le président, j'aimerais poser une question au témoin.

I like to call my former boss "the witness".

Monsieur le président, n'est-il pas vrai que ce document était nécessaire du fait que la maison était en désordre? Il nous a fallu, lorsque nous avons pris le pouvoir, mettre les choses en ordre. C'était notre mot d'ordre, et il a fallu, entre autres, faire du ménage dans le système fiscal. N'est-il pas exact que ce document ne sera peut-être pas nécessaire si la maison est tenue en ordre? N'avez-vous pas fait, en émettant ce document, un grand ménage du printemps dans le système fiscal, ménage qui aurait dû être fait d'une façon moins étendue, mais chaque année? Étant donné que ce grand ménage n'avait pas été fait depuis cinq ans, il a fallu préparer cet important document. C'est à se demander si nous tenons notre maison en ordre tout le temps, et si nous aurons besoin d'un document semblable tous les ans. J'espère bien que non.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Mr. Lanthier, I think it is important that we do have some regularity in this. As you pointed out, the last time we did have this type of document was in 1980. So it was long overdue that we produce the next one, and that is why I moved as quickly as I did to get something done within our first year in office.

But I do not think it is a question simply of cleaning up the system. I think we have to review these things on an ongoing

[Translation]

M. de Jong: J'ai constaté qu'il y avait plusieurs «blancs» dans les tableaux du Compte du coût des mesures fiscales sélectives. Le 10 avril dernier, M. Poddar, de votre ministère, avait déclaré devant notre Comité:

Monsieur le président, certains de ces «blancs» correspondent à des sommes considérables, bien supérieures à celles des postes que nous avons pu quantifier.

Je me demande si on va pouvoir remplir un jour ces blancs.

M. Wilson (Etobicoke Centre): Comme nous vous l'avons indiqué, monsieur de Jong, notre ministère essaie, depuis 1979 et 1980, en collaboration avec le ministère du Revenu national, de quantifier un plus grand nombre de ces postes, grâce à des modifications apportées à la déclaration d'impôt, afin que toutes ces informations soient plus complètes.

Si vous comparez ce document au document précédent, vous allez constater qu'il y avait davantage de blancs. Nous continuons de travailler là-dessus. J'ai eu la même réaction lorsque j'ai vu la première ébauche du document, et j'ai donc posé la même question que vous. Le Ministère, en collaboration avec celui du Revenu national, va essayer de régler ce problème. Dans certains cas, cependant, il n'est pas possible d'indiquer un chiffre, car l'information ne se trouve pas dans la déclaration d'impôt.

Le vice-président: Monsieur Lanthier n'est pas membre du Comité, mais avec l'indulgence des députés d'Opposition, je voudrais lui donner l'occasion de poser certaines questions. Êtes-vous d'accord?

Mr. Lanthier: I would like to ask the witness a question, Mr. Chairman.

Il me plaît d'appeler mon ancien patron «le témoin».

Mr. Chairman, is it not true that this document was necessary because when we took office, we had to put our house into some sort of order. That was our watchword, and one of the things that needed cleaning up was the tax system. Is it not correct to say that this document will perhaps not be necessary if the house is kept in order? Does this document not represent a spring cleaning of the tax system, something which should have been done on a smaller scale every year? Since there had been no housecleaning done for five years, we had to draft this rather comprehensive document. The question is whether we will need a document such as this every year if we keep our house in order all the time. I certainly hope not.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Monsieur Lanthier, j'estime qu'il est important de procéder à ce genre d'exercice de façon régulière. Comme vous l'avez signalé, c'était en 1980 que nous avons eu le dernier document de ce genre. C'est donc un document qui se fait attendre depuis longtemps, et c'est la raison pour laquelle j'ai agi rapidement, au cours de la première année de notre mandat.

Cependant, il ne s'agit pas que de faire le ménage du système. Je crois qu'il faut passer en revue ces questions de

[Texte]

basis. The tax system is complex. We would like to make it less complex. But in order to understand the elements of that complexity, it is important that we have a document like this.

I guess the other point I think it is important to bear in mind is that in our ongoing review of the tax system, of which this is a very important part, we are trying to bring as many of these items into review . . . so that we can identify those that are no longer necessary, with a view to reducing the number of deductions and hopefully in time putting ourselves in a position where we can do on the personal side what we are doing on the corporate side, and that is reduce the overall rates. This is because some of the changes we have made we have not been able to quantify. So we will have to watch through experience to see whether there is room to reduce the personal tax rates.

• 2035

M. Lanthier: Monsieur le président, j'aimerais soulever un autre point. En français, nous n'avons qu'un terme pour traduire les termes *expense* et *expenditure*, soit le terme «dépenses fiscales». N'est-il pas exact de dire que si nous disposons d'un système financier équitable, il ne faut pas qu'il y ait de dépenses, mais seulement des investissements? Des investissements équitables pour les personnes défavorisées, les vieillards, les infirmes ou des investissements dans le secteur privé qui vont créer des emplois. Du moment qu'il s'agit d'une dépense, peu importe que vous l'appeliez *expense* ou *expenditure*, ne croyez-vous pas qu'elle doit immédiatement être freinée? Je remets en question, au nom du public, le terme «dépenses fiscales». Il est péjoratif et correspond de très loin à l'idée que s'en font les économistes, soit d'être un investissement. Du moment que ce n'est pas un investissement, n'est-il pas exact de penser que c'est le devoir d'un bon gouvernement de l'enrayer et de l'arrêter? Ne devrait-il pas s'agir plutôt d'investissements dans la création d'emplois ou d'investissements équitables?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Mr. Lanthier, you are quite right that one of the key elements in any judgment here is tax fairness or tax equity. There are some elements, as I indicated to Mr. de Jong, it is sometimes difficult, or administratively quite a burden to deliver something through a grant system, so a tax system can be very important, I think.

You mentioned disabled. I think delivering the disabled deduction is administratively better through the tax system than through a grant system.

I guess I would have to agree with you, the expression "tax expenditure" has developed a bit of a pejorative sense. We changed the term. It used to be called a tax expenditure account. The 1979 and 1980 documents were calling this the account, the cost of selective tax measures, because some of them you could call a tax expenditure, another may be an exemption, another you might refer to as a deduction, but they are all tax measures and that does have the effect of removing some of the pejorative nature of the expression.

M. Lanthier: Monsieur le président, permettez-moi de poser une dernière question. Si je comprends bien, vous êtes capable

[Traduction]

façon permanente. Le régime fiscal est complexe, et nous voudrions le rendre moins complexe. Afin de comprendre les éléments de sa complexité, il est important d'avoir un document de ce genre.

Il ne faut pas oublier non plus que dans le cadre de notre examen permanent du régime fiscal, dont ce document constitue une partie importante, nous essayons d'identifier les dispositions qui ne sont plus nécessaires, afin de réduire le nombre de déductions pour éventuellement être en mesure de réduire les taux globaux de l'impôt sur le revenu des particuliers, comme nous sommes en train de faire du côté des compagnies. Cette situation découle du fait que nous n'avons pas pu quantifier certains des changements que nous avons effectués. Nous allons donc suivre de près l'évolution de la situation pour voir si nous avons la latitude nécessaire pour réduire les taux d'impôt sur le revenu des particuliers.

Mr. Lanthier: I would like to move to another point, Mr. Chairman. In French there is only one term to translate the English terms, "expense" and "expenditure," namely "dépenses fiscales". Is not correct to say that if our financial system is fair, there should not be any expenditures, but only investments? I am thinking of fair investments for disadvantaged individuals, the elderly, the disabled, or investments in the private sector to create jobs. As soon as we start talking about expenses or expenditures, do you not think those immediately have to be curbed? On behalf of the public, I challenge the use of the term "tax expenditures". It has a pejorative connotation and does not really reflect the concept economists have in mind when they use the term, namely that of an investment. If we are not talking about investments, is it not correct to think that it is up to a good government to get rid of and halt this type of expenditure? Would it not be preferable to talk about investments in job creation or fair investments?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Vous avez raison de dire, monsieur Lanthier, qu'un des éléments clé de la question est celui de l'équité fiscale. Comme je l'ai dit à M. de Jong, il est parfois difficile du point de vue administratif d'offrir un certain avantage à même un régime de subventions. J'estime donc que le régime fiscal peut être très important.

Vous avez parlé des infirmes. Je crois que l'administration d'une déduction pour les infirmes se fait mieux à même le régime fiscal qu'à même un régime de subventions.

Je suis néanmoins d'accord avec vous pour dire que l'expression «dépenses fiscales» est devenue un peu péjorative. Nous avons changé l'expression. Par le passé, le terme était le compte de dépenses fiscales. Les documents de 1979 et 1980 faisaient allusion au compte du coût des mesures fiscales sélectives, car certaines d'entre elles sont des dépenses fiscales, d'autres sont des exemptions ou des déductions, mais ce sont toutes des mesures fiscales. Nous avons donc éliminé en partie la connotation péjorative de l'expression.

Mr. Lanthier: I come now to my last question, Mr. Chairman. I believe you have said you can justify the financial and

[Text]

de justifier par des choix politiques les mesures financières et sociales, c'est-à-dire économiques, que vous avez préconisées dans le budget. Cependant, il y a certaines mesures qui vous sont imposées par les lois du marché. Même si les États-Unis utilisaient certaines mesures fiscales dont nous ne saurions appuyer la philosophie étant donné la proximité du marché américain, nous sommes obligés de suivre quelque peu ce courant. N'est-il pas juste d'affirmer que la grande majorité de ces mesures peut être défendable du point de vue philosophique, alors qu'une minorité d'entre elles doit obéir qu'aux lois du marché, et cela même si nous n'acceptons ni ne comprenons ce fait?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes, I think you are probably right, although I am trying to think of some examples that just do not come to mind. Let us be frank. There has been another government in office for a number of years prior to 1984. If we were to start today, we might not want to do exactly the same things. I do not want to put words in Mr. Garneau's mouth or Mr. de Jong's mouth, but I would expect there might be one or two things they might have done differently in the two budgets that we have had. It is hard to think what they might be though.

• 2040

Just going back to my comments to Mr. de Jong, I think it is important that we keep an eye on the competitive position of the Canadian system relative to the U.S. system primarily, but also some of the other systems, partly to pick up ideas, but partly to make sure that what we are doing and what they are doing is competitive, and to that extent market forces are important.

Mr. Garneau: Thank you.

The Vice-Chairman: Mr. Minaker.

Mr. Minaker: Mr. Chairman, my questions to the Minister are going to be more general. Our committee, as the Minister knows, is trying to find out how we can make recommendations and suggestions to his department with regard to the account of the cost of selective tax measures. For that reason we have had witnesses other than the Minister before us. Mr. Huggett from Coopers Lybrand was in the other evening. I do not know whether you have had a chance to see his presentation, but in part he said:

While the so called benchmark system is described in the paper, it comes very close to saying that everything one has or earns or receives belongs to the state and anything that the state lets one keep is a cost to the state or a tax expenditure.

I just wonder whether the Minister basically believes in that philosophy. When I look at this report we have received, that underlying benchmark seems to exist there. I guess the only area where it would not . . . in the case of personal income tax the approach seems to be that it is an expenditure of cost, but on the other hand if one wins \$7 million in a lottery, then that is not part of the state's ownership, so you do not get taxed on it. I just wonder whether the Minister might want to comment

[Translation]

social measures, that is, the economic measures you advocated in your budget, on the basis of political choices. However, some measures are imposed on you by the laws of the marketplace. Even if the United States were to implement some tax measures whose underlying philosophy we could not support, we would have to follow their lead to some extent, because we are so close to the American market. Is it not correct to say that the vast majority of these measures can be defended from the philosophical point of view, while a minority of them are there because of market constraints, even if we neither accept or understand this fact?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui, je crois que vous avez probablement raison, même si je n'arrive pas à trouver de bons exemples. Soyons francs. Il y avait un autre gouvernement au pouvoir pendant plusieurs années, avant 1984. Si nous devions commencer aujourd'hui, nous ne voudrions pas nécessairement faire exactement les mêmes choses. Je ne veux pas faire dire à M. Garneau ni à M. de Jong ce qu'ils n'ont pas dit, mais j'estime qu'ils auraient peut-être fait une ou deux choses différemment dans les deux budgets que nous avons eus. Il est difficile de dire toutefois quelles auraient été ces choses.

Pour revenir aux remarques de M. de Jong, il est important d'avoir l'oeil sur la position concurrentielle du système canadien relativement surtout au système américain, mais également à d'autres systèmes, en partie pour reprendre certaines idées, et en partie pour nous assurer que nos activités et les leurs sont concurrentielles, et, dans ce sens, les forces du marché sont importantes.

M. Garneau: Je vous remercie.

Le vice-président: Monsieur Minaker.

M. Minaker: Monsieur le président, je vais poser des questions d'ordre plus général au Ministre. Il le sait, le Comité cherche le moyen de présenter à son ministère des recommandations et des suggestions concernant le compte du coût des mesures fiscales sélectives. Nous avons donc entendu à cette fin d'autres témoins que le Ministre. Nous avons accueilli l'autre soir M. Huggett, de Coopers Lybrand. Je ne sais pas si vous avez eu l'occasion de lire son exposé, où il disait:

Même si le prétendu système de repère est décrit dans ce document, il revient presque à dire que tout ce qu'on a et tout ce qu'on gagne ou reçoit appartient à l'État et tout ce que l'État nous laisse garder représente un coût pour l'État ou une dépense fiscale.

Je me demande si le Ministre croit fondamentalement à cette philosophie. Il me semble que ce repère sous-jacent se trouve dans le rapport que nous avons reçu. J'imagine que le seul secteur où ce ne serait pas . . . pour ce qui est de l'impôt sur le revenu des particuliers, on semble le considérer comme une dépense fiscale; par ailleurs, si on gagne 7 millions de dollars à la loterie, cette somme n'appartient pas à l'État et, par conséquent, elle n'est pas imposée. Je me demande si le Ministre peut répondre à cette première question concernant

[Texte]

on the first question regarding our concerns about the benchmark that has sort of been laid out in this report.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I think the purpose of the benchmark has been described by the officials previously. I disagree with that interpretation, both philosophically, as well as in principle. I just would not put that interpretation on it, but you have to have a starting point. The starting point is the base system as if there were no tax measures. That basic system, if you had no tax measures, would have a considerably lower set of tax rates. That is one of the reasons why this type of review is very important.

I think to move from that base system and say that because the report measures against the tax system reflects a philosophy on the part of the government that any deviation from that base system represents money that the government should have, I do not accept that.

Mr. Minaker: Mr. Chairman, I am happy to hear the Minister say that. One of the concerns I would have, if we continually get this annually, is that then we are locked into this type of a system. One of the problems I have as a member of the committee is that when we start to become selective that we should maybe eliminate that expenditure, really, what we are saying is that we are going to increase the taxes to those particular individuals or companies that are benefiting under that particular system at the present time for whatever reason.

I was happy to hear what the Minister had to say about possible simplification. I am a supporter of the idea that we as individuals or companies benefit by being in Canada from either the services that the government provides, whether they be social services or protection, and the general ability to work and enjoy life in Canada.

• 2045

If I start with the premise that it costs money to provide that and look at, say, personally certain levels of incomes earned by people, whether it be family or individuals, they can afford to pay a certain portion of the cost for that, and as the income goes up they would pay more, and similarly with companies. So a simplified approach—I guess basically an “a dollar is a dollar” type of approach—and then you would tax on that basis and try and get down to that level. I think it is similar to what Reagan is trying to do in the States.

I was just wondering if the Minister's department have given up that idea of approach and are going to be following more this type of approach, or are they looking at trying again to bring it down to a more simplified approach and maintaining incentives, both for the individual and the companies, that would improve productivity in our country, obviously, and still raise the same amount of dollars but try and look at it from a different approach than we are now?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): No, I think the two are consistent. The United States is presenting a package and they are going through a lot of committee hearings right now developing the components of that package. They are saying that if they take this tax expenditure or this tax deduction or

[Traduction]

nos préoccupations au sujet du repère qui a été en quelque sorte identifié dans ce rapport.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je crois que les hauts fonctionnaires ont déjà expliqué quel était le but du repère. Je ne suis pas d'accord avec cette interprétation, tant sur le plan de la philosophie que du principe. Je ne lui donnerais pas cette interprétation, mais il faut bien commencer quelque part. Le point de départ, c'est le système de base, comme si les mesures fiscales n'existaient pas. Ce système de base, s'il n'y avait pas de mesures fiscales, comprendrait des taux d'imposition considérablement moins élevé. C'est une des raisons pour lesquelles cet examen est si important.

Affirmer que, selon la philosophie du gouvernement, toute modification du système de base doit lui rapporter de l'argent, est quelque chose que je n'accepte pas.

M. Minaker: Monsieur le ministre, je suis content de vous l'entendre dire. Ce qui m'inquiète, c'est que, si nous recevons ce rapport tous les ans, nous serons en quelque sorte prisonniers de ce genre de système. En tant que membre du Comité, cela me pose un problème, lorsque nous commençons à devenir sélectifs pour éliminer peut-être cette dépense, en réalité nous disons vouloir augmenter les impôts pour les particuliers ou les sociétés qui profitent actuellement de ce système particulier pour une raison ou pour une autre.

Je suis heureux que le Ministre ait mentionné la possibilité de simplifier la chose. Je suis d'accord pour que nous, en tant que particuliers ou sociétés, profitions au Canada des services qu'offre le gouvernement—services sociaux ou protection—et aussi de la possibilité que nous avons tous de travailler et de jouir de la vie dans ce pays.

Si je pars de la prémisse que tout cela coûte de l'argent et si j'examine, disons personnellement, certains niveaux de revenu, que ce soit de familles ou d'individus, ils peuvent payer une certaine partie de ce coût, et au fur et à mesure que le revenu augmente, ils en paieraient davantage; il en serait de même pour les sociétés. Une approche plus simple—je pense surtout à l'approche «dollar pour dollar» on imposerait sur cette base afin de pouvoir descendre à ce niveau. C'est à peu près ce que Reagan essaie de faire aux États-Unis.

Est-ce que votre ministère a renoncé à cette méthode-là et adoptera celle-ci, ou essaie-t-il de revenir à une approche plus simple et au maintien d'encouragements fiscaux, à la fois pour les particuliers et les sociétés, afin d'améliorer le productivité au pays, de toute évidence, et de percevoir quand même les mêmes montants, mais d'une manière différente de ce que nous avons à l'heure actuelle?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Non, je crois que les deux méthodes sont compatibles. Les États-Unis présentent un ensemble de mesures et les commissions parlementaires tiennent de nombreuses audiences pour mettre au point les éléments de cet ensemble. Ils prétendent qu'en abrogeant tel

[Text]

this tax exemption out and they do a lot of juggling around of different elements of the tax system, the result being that this produces a net amount of savings as far as the government is concerned in tax expenditures, then they can reduce tax rates by a comparable amount and the net result is a simpler tax system, a lower set of tax rates, plus a tax system that is more oriented to markets, as opposed to tax considerations for investment decision-making, as an example.

We are doing the same thing, only in the personal side we are not doing it as much as a package, although, as I have indicated in the budget, we are going to be reviewing the social system looking at the tax preferences as well as some of the social programs, the payment programs like the family benefits and the elderly benefits. But the approach is, in principle, the same; they are just doing it in a somewhat different way.

I would just make one other comment. When you are reviewing this, from time to time I am sure this committee and other committees have reviewed a cash expenditure program—is such-and-such a program an effective use of government funds?—and you have a hard dollar lay-out that is listed in the estimates so you can see what the cost is, what it was a year ago and two years ago and so on. This is really trying to accomplish the same analysis for you so you can go through this the same way as you go through the blue book on estimates and make judgments as to whether a certain program or a certain tax expenditure is appropriate for whatever reason. I have discussed some of the considerations or criteria you might want to use in making those judgments, and, as I said, I would welcome any observations the committee had on expanding those considerations, those criteria.

Mr. Minaker: Some witnesses we have had before us on the subject have very strongly recommended simplification of the income tax form, particularly for personal income taxes. Is the department working strenuously on that right now to see if we can get something simplified over the next few years?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes, that is part of the consideration of any tax change. I know the Minister of National Revenue, Mr. MacKay, is working on the simplification of the tax form. But you have to be cautious on this whole question of simplification. It has to be something that is always with you, but to be looking for something much simpler overnight may result in a less equitable tax system. That is the balance you have to carry. Some of the reasons for complexity are to avoid certain types of abuse of the tax system, as an example. And if you removed a lot of those elements of the Income Tax Act to make it simpler, you might leave the act open to a greater degree of abuse and end up with a far less satisfactory tax system. That is a trade-off which is always there.

• 2050

In some cases we have been able to make some good strides toward reducing the complexity in the system. As an example,

[Translation]

ou tel dégrèvement d'impôt, telle ou telle déduction ou exemption et qu'en jonglant avec divers éléments du système fiscal, cela se traduira en fin de compte pour le gouvernement par une économie en matière de dégrèvements d'impôt. Ils réduiront donc les taux d'impôt d'autant et le résultat final sera un système fiscal plus simple, des taux d'impôt plus bas, un système fiscal qui est davantage axé sur le marché, par opposition aux considérations fiscales aux fins de décision en matière d'investissements par exemple.

Nous faisons la même chose, sauf que du côté des particuliers il n'y a pas cet ensemble de mesures, bien que, comme je l'ai indiqué dans le budget, nous allons revoir le système social en analysant les préférences fiscales, de même que certains programmes comme les allocations familiales et les prestations aux gens âgés. En principe toutefois, l'approche est la même, c'est la manière qui est quelque peu différente.

J'aimerais faire une autre remarque. Lorsqu'on étudie la question—de temps à autre je suis certain que ce comité-ci et d'autres comités ont examiné un programme de dépenses de caisse pour savoir si tel ou tel programme utilise efficacement les fonds gouvernementaux—vous avez devant vous un exposé rigoureux des sommes prévues au budget des dépenses, qui vous donne une idée des coûts, notamment des coûts pour l'année ou les deux années précédentes. On essaie donc d'en arriver à la même analyse afin que vous puissiez procéder de la même façon que vous le faites pour le livre bleu concernant les prévisions budgétaires. Vous pouvez de cette façon juger vous-mêmes si un programme ou certaines dépenses sont appropriés pour quelque raison que ce soit. J'ai discuté de certains critères que vous voudrez peut-être appliquer pour porter ce jugement et, je le répète, je serais heureux de savoir ce que les membres du comité pensent d'une extension de ces considérations ou de ces critères.

M. Minaker: Nous avons entendu des témoins qui nous ont fortement recommandé de simplifier la déclaration de l'impôt sur le revenu, surtout pour les particuliers. Est-ce que le ministère travaille vraiment dessus afin que nous ayons une formule simplifiée d'ici quelques années?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui, cela fait partie des changements à l'étude dans le système fiscal. Je sais que le ministre du revenu national, M. MacKay, étudie la possibilité de simplifier la déclaration d'impôt. Toutefois, il faut être très prudent en la matière. C'est une chose à laquelle il nous faut penser constamment, mais s'il fallait décider du jour au lendemain de simplifier la déclaration, le système fiscal pourrait devenir moins équitable. C'est l'équilibre dont il faut tenir compte. L'une des raisons pour lesquelles la question est complexe est qu'il faut éviter certains types d'abus du système fiscal, par exemple. Si on enlève un grand nombre de ces éléments de la Loi de l'impôt, pour la rendre plus simple, la loi peut faire l'objet d'un plus grand nombre d'abus et le système sera finalement beaucoup moins satisfaisant. Il faut donc toujours essayer de compenser.

Nous avons pu, dans certains cas, faire de grands progrès et rendre le système moins complexe. Je vous donne en exemple,

[Texte]

this year with the elimination of the 12.5% dividend distribution tax for small business, Part II Tax, that five pages in the Tax Act, but more importantly it reduced by a meaningful extent the complexity that was imposed on small businessmen making decisions as to how they were going to manage their companies.

We are continually working on these elements and if any of you have suggestions as to directions in which we should be going we would certainly welcome them.

Mr. Minaker: Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Mr. Warner.

Mr. Warner: Thank you, Mr. Chairman. I would like to follow along the same line of the possibility of simplification of the tax form. At one of our recent meetings we had a 1956 short form. I think I probably filled out one of those and it was refreshingly simple. And we can probably do a lot better than that.

I would think that as we are considering a lot of these items it must be quite apparent to all of us that at this time of year a great many people are filling in tax forms and are considering a lot of these facts that are completely irrelevant. I think perhaps one of the easiest considerations you would have, or we would have, is to recognize the number of people who are filing tax returns and perhaps give them the opportunity to complete a short form. Perhaps you could take people who only have employment income and interest income. I give you that as an example. But right now you are forcing every taxpayer to go through pure hell, and most of them do not do it. They go to a tax consultant and have to pay to have their returns done.

I think just the exercise we are going through now indicates some of the problems every taxpayer has. Do you not feel the time is right to consider some sort of short form you could target to a certain group of taxpayers?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Work is going on in this direction, Mr. Warner, so I agree with the point you make. You know, I fill out my tax form every year. I think I have used an accountant on one occasion when I was doing a lot of travelling, so I am quite familiar with the form. When you go through these things, yes, there are more lines than in 1956, but tell me what line you would remove.

The Vice-Chairman: The bottom one.

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): You know, it is because we have more things available. We have the Canada and Quebec Pension Plans available now. They were not available in 1956. The unemployment insurance premiums, pension plan contributions, RRSP premiums, RHOSP—that is a line we have removed; some people might have preferred that we did not remove that line—union dues, tuition fees, child care expenses. It is integral to this form. People say, we should not

[Traduction]

l'élimination cette année de l'impôt de 12,5 p. 100 pour la répartition des dividendes pour les petites entreprises, Partie II de l'impôt, qui couvre aussi une page dans la Loi de l'impôt, mais ce qui est plus important encore, c'est qu'on a réduit de façon significative la difficulté pour les petits hommes d'affaires de prendre des décisions sur la façon dont ils devaient gérer leurs sociétés.

Nous travaillons toujours sur ces questions, et si vous avez des suggestions sur ce que nous devrions faire, nous aimerions certainement les connaître.

M. Minaker: Merci, monsieur le président.

Le vice-président: Monsieur Warner.

M. Warner: Merci, monsieur le président. Je voudrais poursuivre dans la même veine, sur la possibilité de simplifier la déclaration d'impôt. Lors d'une réunion récente, nous avions en main une déclaration abrégée de 1956. J'ai probablement rempli moi-même cette déclaration qui était très agréablement simple. Nous pouvons probablement faire mieux que cela.

Nous sommes en train d'étudier un grand nombre de ces éléments, et il doit être évident pour nous tous qu'à ce moment-ci de l'année, beaucoup de gens remplissent les déclarations d'impôt et y voient un grand nombre de questions non pertinentes. Une des façons les plus faciles de procéder serait peut-être de tenir compte du nombre de personnes qui remplissent les déclarations d'impôt et de leur donner l'occasion de remplir une déclaration abrégée. On pourrait peut-être tenir compte de ceux qui n'ont qu'un revenu d'emploi et un revenu d'intérêt. C'est un exemple que je vous donne. Pour le moment, on force tous les contribuables à s'arracher les cheveux sur cette déclaration, et la plupart ne la remplissent même pas. Ils s'adressent à un conseiller en matière fiscale et doivent payer pour faire remplir leur déclaration.

Même ce que nous faisons, nous, montre bien les problèmes auxquels fait face le contribuable. Ne croyez-vous pas qu'à ce moment-ci, il faudrait songer à une déclaration abrégée pour un certain groupe de contribuables?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): On est en train d'y travailler, monsieur Warner, je suis donc d'accord avec vous. Vous savez, je remplis moi-même ma déclaration d'impôt tous les ans. Je crois que je me suis adressé à un comptable une fois quand je voyageais beaucoup, et par conséquent, je connais très bien cette déclaration. Si on lit la déclaration, oui, on y voit beaucoup plus de lignes qu'en 1956, mais dites-moi quelles lignes vous voudriez enlever.

Le vice-président: Celle qui se trouve au bas de la déclaration.

Des voix: Oh, oh!

M. Wilson (Etobicoke-Centre): La raison en est que nous avons davantage de services par exemple. Nous avons le Régime de pensions du Canada et le Régime des rentes du Québec. Ils n'existaient pas en 1956. Nous avons les prestations d'assurance-chômage, les cotisations au régime de pension, les primes de REER, de REEL—nous avons enlevé cette ligne, certains auraient peut-être préféré que nous ne l'enlevions pas—il y a des cotisations syndicales, les frais de

[Text]

be having deductions for tuition fees. There is a basic social and economic policy decision that we have to consider. We can remove a line. But there is a big step that has to be taken before we remove a line. The basic personal exemptions are all pretty much a part of our system. But certainly we have to review all of these things.

• 2055

Then you have these other deductions: interest and dividend income deduction, pension income deduction, medical expenses, charitable donations, gifts to Canada, deductions for blind persons or persons confined to a wheelchair, education deductions, employee stock option deductions, unemployment insurance benefit repayment payable. These are all part of making the whole social economic framework more productive, more equitable. So with that comes a more complex tax form. But it is difficult to make a categorical statement that this or this line is not an appropriate one for the form.

Mr. Warner: I will agree with that. I think that form is certainly right for our system, as it is now. But I would think that your department can probably look over the tax forms that are filed this year . . . take, say, the low 20% and perhaps arrive at a form that is more suitable for them. Quite a few of those people do not use all the lines. Maybe 20% is not the right number. Maybe we are going to go to 15%. But at least I think there is a group there . . . we could look at having a special short form made up. Perhaps they would have to go through a preliminary list: Do you have employment deduction expenses? Are you involved in education? Quite a few people will be eliminated right away.

From a few broad questions, they will be able to determine that they do not have to fill in the long form. They will go immediately to a short form. Some people's only income is social assistance. There are many people who would fall into these categories. Right now, they have to go to a tax consultant—discounting is not quite the same as it used to be, because of some of the measures that you have brought in. I think there is a group of people that could have a short form that would be much more helpful to them.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): There is a short form that Revenue Canada will send out to people who in previous years filled in only certain parts of the tax form. In other words, they have only certain categories of income or have taken advantage of certain fairly basic, fairly general tax deductions. That is done automatically through the Revenue Canada computer. So we do have that. But work, I understand, is going on to see

[Translation]

scolarité, les dépenses pour garde d'enfants. Tout cela fait partie de la déclaration. Les gens disent: Nous ne devrions pas avoir de réduction pour les frais de scolarité. Il s'agit d'une décision politique économique et sociale qu'il nous faut étudier. Nous pouvons enlever une ligne. Toutefois, il faudrait prendre une mesure importante avant de le faire. Les exemptions personnelles de base font toutes partie en quelque sorte de notre système. Il nous faut certainement étudier toutes ces choses.

Il y a aussi les autres deductions: les deductions pour le revenu provenant des intérêts et des dividendes, les deductions pour les revenus provenant de pensions, les dépenses médicales, les dons de charité, les dons au Canada, les deductions pour aveugles ou personnes en fauteuil roulant, les deductions pour l'éducation, les options d'actions offertes aux employés, pour le remboursement et les prestations d'assurance-chômage. Tout cela fait partie d'un cadre économique social plus productif, plus équitable. À cause de cela, nous avons une déclaration d'impôt plus complexe. Il est difficile de déclarer de façon catégorique que cette ligne-ci ou celle-là ne devrait pas faire partie de la déclaration.

M. Warner: Je suis d'accord. Cette déclaration est probablement celle qui convient à notre système, tel qu'il existe actuellement. Cependant, j'aimerais que votre ministère puisse étudier les déclarations d'impôt remplies cette année . . . Tenir compte par exemple des 20 p. 100 qui font partie de la catégorie inférieure et concevoir pour eux une déclaration plus appropriée. Un grand nombre de ces personnes n'ont pas à remplir toutes ces lignes. Peut-être que 20 p. 100 n'est pas le pourcentage approprié. Il s'agit peut-être de 15 p. 100. Il y a certainement un groupe de contribuables . . . Nous pourrions songer à mettre au point pour eux une déclaration spéciale plus courte. Il faudrait peut-être étudier une première liste: la personne a-t-elle des dépenses déductibles pour son emploi? A-t-elle des frais relatifs à l'éducation? On pourrait éliminer bien des gens de cette façon.

Si on pose des questions d'ordre général, on pourrait déterminer qui n'a pas à remplir la longue déclaration. Ces personnes pourraient immédiatement se servir de la déclaration abrégée. Le seul revenu de certains, ce sont les prestations d'aide-sociale. Beaucoup de gens tombent dans cette catégorie. Présentement, si la personne doit s'adresser à un conseiller fiscal—grâce aux mesures que vous avez adoptées, il n'y en a pas autant qui ont recours à l'escompte sur l'impôt qu'ils remettent à ces experts en fiscalité. Ce groupe de personnes pourrait certainement remplir une déclaration abrégée, qui leur serait beaucoup plus utile.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Revenu Canada envoie cette déclaration abrégée à des gens qui, au cours des années précédentes, n'ont rempli que certaines parties de la déclaration d'impôt. Autrement dit, il s'agit de ceux qui touchent certains revenus ou qui ont profité des deductions fiscales de base, des deductions plutôt générales. Les ordinateurs de Revenu Canada font le tri automatiquement. Par conséquent,

[Texte]

whether there are any refinements that can be made to that form.

Mr. Warner: How many people would be doing that now?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): It is below a certain level of income. It is \$30,000.

Mr. Warner: What percentage? Do you have a number on how many would . . . ?

Mr. Brian Wurts (Tax Policy Officer, Department of Finance): I do not have a number, but it is pretty broad. It goes out to the great majority of people who have a taxable income under \$30,000. They are provided with the tax tables. It is a small package . . . You will see it, for instance, in the postal stations. That will be the T1 General. The other one is a T1 Special. I do not know the numbers sent out or the proportions.

• 2100

Mr. Warner: Is it 10% of people who file, or . . . ?

Mr. Wurts: I would think it would be much more than that. I would think a very large number only fill in tax forms for the child tax credit, and I would be very surprised if they filled in other than the T1 Special.

Mr. Warner: But there are people right now who are basically at a very low income level who have to go to a tax consultant to complete their forms. I do not understand. Why would this be? They must have very low levels of income. I think if you have a lot of people there now then it might be worth while having a form available so they can pick it up and it is not mailed to them. I guess that is my point.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): They can get those, can they not?

An hon. member: This one already comes through the mail.

Mr. Wurts: The only time I have seen it is where it has been mailed to people in part of the general mail-out from the previous year. I am not sure . . .

Mr. Warner: If someone is going broke . . .

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): But it is related to the . . .

Mr. Warner: —this year, why do they not go and get one of those forms?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): But it is related to the type of income, the composition of their income and their deductions in a previous year.

This is something you should be discussing with Mr. MacKay rather than me.

Mr. Warner: Just in conclusion, as we have looked over these items it has been very difficult to say which should go and which should not. It is going to take a lot of discussion and perhaps before a decision is reached it will take more sophistication than this committee has.

[Traduction]

ce système existe. Je crois savoir cependant qu'on essaie toujours d'améliorer la déclaration.

M. Warner: De combien de personnes s'agit-il présentement?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Ceux qui ont toujours eu un revenu inférieur à un certain niveau. Il s'agit de 30,000\$.

M. Warner: Quel pourcentage représentent-ils? Avez-vous une idée du nombre . . . ?

M. Brian Wurts (agent de politique fiscale, ministère des Finances): Je n'ai pas de chiffres, mais le nombre est assez important. La déclaration est envoyée à la majorité des gens dont le revenu imposable est inférieur à 30,000\$. On leur fournit les tables d'imposition. On leur envoie une petite enveloppe . . . On la trouve par exemple dans les bureaux de poste, il s'agit de la déclaration générale T1. Les déclarations et la déclaration spéciale T1. Je ne sais pas dans quelle proportion ces déclarations sont distribuées.

M. Warner: S'agit-il de 10 p. 100 de ceux qui envoient la déclaration, ou . . . ?

M. Wurts: Je crois que le pourcentage serait beaucoup plus élevé. Je crois que beaucoup de personnes ne remplissent la déclaration que pour avoir le crédit d'impôt pour enfants, et je serais très étonné de savoir qu'ils remplissaient ces formulaires autres que le T-1 spécial.

M. Warner: Mais il y a beaucoup de gens à très faible revenu qui sont obligés de consulter un conseiller fiscal pour remplir leur déclaration d'impôt. Je ne le comprends pas. Pourquoi est-ce le cas. Ils doivent avoir des revenus très bas. J'estime que s'il y en a beaucoup dans ce cas, il vaudrait peut-être la peine de leur permettre de venir chercher le formulaire plutôt que de leur envoyer. C'est cela que je voulais vous dire.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Ils peuvent obtenir ces formulaires, n'est-ce pas?

Une voix: Celui-ci est déjà envoyé par la poste.

M. Wurts: Que je sache, les formulaires ne sont expédiés qu'avec les envois normaux de l'année précédente. Je ne suis pas sûr . . .

M. Warner: Si quelqu'un est fauché . . .

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Mais tout dépend du . . .

M. Warner: Cette année, pourquoi ne viennent-ils pas chercher un de ces formulaires?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Tout dépend du revenu, de la composition de ce revenu et des déductions d'une année précédente.

Vous feriez mieux d'en discuter avec M. MacKay plutôt qu'avec moi.

M. Warner: En conclusion, nous avons trouvé qu'il était très difficile de décider quels postes devraient être éliminés et lesquels devraient être retenus. Il faudra discuter de ces questions longuement, et le Comité aura peut-être besoin de

[Text]

But we appreciate your comments and input.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Thank you.

The Vice-Chairman: It is comforting to have a Minister of Finance who can file his own income tax return.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I was going to make the comment that when I met my wife she did not have a very complex return to fill out but she still needed a lot of help.

The Vice-Chairman: Mr. Garneau.

Mr. Garneau: Mr. Chairman, how do you intend to divide the last 30 minutes—10, 10, 10?

The Vice-Chairman: Take two minutes and the rest to be allocated . . .

M. Garneau: Tout à l'heure, l'un de nos collègues s'est référé à un exposé de M. Huggett, et vous, monsieur le ministre, avez parlé de l'impôt minimum qu'on a annoncé. À quel moment le projet de loi portant sur cet impôt minimum sera-t-il déposé?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): It should be a couple of weeks, three weeks maybe.

M. Garneau: Est-ce que cela fera partie du projet de loi portant sur les autres modifications fiscales proposées ou si cela fera l'objet d'un projet de loi séparé?

Mr. David Weyman (Assistant to the Minister of Finance): It is intended to be ultimately part of the bill that will flow from the budget, but it will be available for release in draft form at an early date—as the Minister has said, within the next two to three weeks.

M. Garneau: Concernant cet impôt minimum, M. Huggett, en répondant à une question sur le rendement de cet impôt, a dit, et je cite la page 6:13 de nos délibérations du 15 avril:

The government estimated the amount of revenue it would get when they released the original paper and then, I think, again when they released the subsequent paper outlining the system. Those revenue projections are now all ski-whiff because of the change in the treatment of dividends. My understanding was that originally the revenues to be derived from the minimum tax would come largely, and very largely, from the treatment of dividends. Now that they have changed the treatment of dividends, I think their expectations in terms of revenue from the minimum tax are minimal.

Do you agree with that statement?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): No. I think that is too narrow a comment.

[Translation]

d'avantage de compétences afin de pouvoir prendre une décision.

Mais nous sommes reconnaissants de vos commentaires et de votre participation à nos discussions.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Merci.

Le vice-président: Il est réconfortant d'avoir un ministre des Finances qui sait remplir sa propre déclaration d'impôt sur le revenu.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): J'allais dire que quand j'ai connu ma femme, sa déclaration d'impôt n'était pas très compliquée, mais elle avait toujours besoin d'aide pour la remplir.

Le vice-président: Monsieur Garneau.

M. Garneau: Comment allez-vous diviser les 30 minutes qui nous restent, monsieur le président—10 minutes pour chaque intervenant?

Le vice-président: Prenez deux minutes et le reste du temps sera accordé à . . .

Mr. Garneau: One of our colleagues earlier referred to a statement made by Mr. Huggett, and you referred to the minimum income tax that has been announced, Mr. Minister. When will the bill on minimum income tax be tabled in the House?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Le projet de loi devrait être déposé d'ici deux ou trois semaines.

Mr. Garneau: Will it be part of the bill on other income tax amendments, or it will it be a separate bill?

M. David Weyman (adjoint du ministre des Finances): Cela fera partie du projet de loi qui découlera du budget. Mais il sera prêt sous forme d'ébauche d'ici deux ou trois semaines, comme le ministre vient de le dire.

Mr. Garneau: In answering your question about the amount of money that would be generated by a minimum income tax, Mr. Huggett said, at page 6:13 of our proceedings of April 15:

Le gouvernement a procédé à une telle estimation lors de la publication du premier document ayant trait à la mesure, et encore une fois, je crois, lorsque le document suivant, qui expliquait le système, a été publié. Ces projections sont maintenant tout à fait inutilisables du fait que l'on considère différemment les dividendes. Je crois savoir qu'à l'origine, les recettes fiscales venant de l'impôt minimal devaient surtout provenir des dividendes. Cependant, maintenant qu'on a modifié la façon de considérer ces mêmes dividendes, je crois qu'on s'attend à tirer des recettes très faibles de l'impôt minimal.

Êtes-vous d'accord avec cette déclaration?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Non. Je crois que le commentaire est trop étroit.

[Texte]

• 2105

[Traduction]

First of all, there will still be significant revenues from the minimum tax. The second point I would make, Mr. Garneau, is that the change in the treatment of dividends under the minimum tax has to be seen in conjunction with the treatment of dividends under the change in the dividend tax credit. By the change we made there, we increased revenues under the treatment of the regular taxation of dividends, and that about offset the reduction under the minimum tax.

Mr. Garneau: I understand you disagree with the statement by Mr. Huggett.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I think it is too narrow a statement. That is the point I am making.

Mr. Garneau: Would the reason you changed the dividend treatment be related to the fact that the minimum tax would have favoured investment in the United States rather than in Canada?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): That was a factor. We were looking at a broad range of elements of the tax treatment of dividends. One is that, as we are able to demonstrate success in getting the deficit down and taking the pressure off markets resulting from heavy government borrowing, one of the primary beneficiaries of this will be the holders of common shares and preferred shares. As interest rates come down, the capital value of those securities will increase.

So we felt it was important for that element of the population to participate in the whole deficit reduction exercise; hence, the reduction in the dividend tax credit. That had the effect of helping us in two other areas. First, as I mentioned, it allowed us to eliminate the 12.5% Part II tax on small business dividend distributions; and second, it helped us address a problem in the minimum tax where the gross-up of dividends was being taxed under the minimum tax without the offset of the credit, with the result that people were being taxed, as I have said, on fresh air.

So in looking at all those four elements, we felt that the combination made sense, the fourth element being the impact of the minimum tax as it impacted on dividends from U.S. or other foreign investments relative to Canadian investments. You got a credit on the non-resident tax on foreign investments, foreign dividends, but you did not get a credit on the Canadian dividend.

Mr. Garneau: Without the minimum tax proposal, would you have changed the taxation on dividends just the same?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes. I was looking at that very closely for the 1985 budget, but we just did not get around to doing that.

Mr. Garneau: I will have to split the time. We are talking in terms of tax expenditures. Is the department studying how much revenue the government is losing year after year through the black market; that is, a truck or . . . ? Do you have any

Il faut dire avant tout que nous obtiendrons quand même des recettes importantes grâce à l'impôt minimum. D'autre part, M. Garneau, avec l'impôt minimum, les dividendes sont traitées différemment car en même temps, il y a des modifications au crédit d'impôt sur les dividendes. En effet, les modifications apportées à ce crédit d'impôt signifie une augmentation des recettes du fait que plus de dividendes sont pleinement imposées et cela annule grosso modo la réduction que représente l'impôt minimum.

M. Garneau: Si je comprends bien, vous n'êtes pas d'accord avec M. Huggett.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je pense que ses propos sont trop limités. C'est ce que j'ai voulu dire.

M. Garneau: Est-ce qu'il y a un rapport entre votre modification du Régime d'imposition des dividendes et le fait que l'impôt minimum aurait stimulé l'investissement aux États-Unis plutôt qu'au Canada?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): C'est un facteur dont nous avons tenu compte mais nous avons tenu compte de toute une gamme d'autres facteurs pour le Régime d'imposition des dividendes. Entre autres, comme nous pouvons constater que nous avons réussi à réduire le déficit et à alléger la pression que représente des emprunts massifs gouvernementaux sur le marché, ce sont les actionnaires ordinaires et privilégiés qui en profitent les premiers. Au fur et à mesure que les taux d'intérêt baissent, ces valeurs augmenteront.

Nous avons estimé important que ce segment de la population participe aux efforts de réduction du déficit et voilà pourquoi nous avons réduit le crédit d'impôt sur les dividendes. Cela nous a aidé dans deux autres secteurs. Tout d'abord, comme je l'ai dit, nous avons pu supprimer l'impôt de 12,5 p. 100 prévu à la partie II sur l'étalement des dividendes des petites entreprises. Deuxièmement, cela nous a permis de nous attaquer à un problème que pose l'impôt minimum, c'est-à-dire que les dividendes bruts étaient imposés en vertu de l'impôt minimum sans qu'intervienne l'effet modérateur du crédit, si bien que les gens étaient imposés sur du vent.

Ces quatre éléments donc, une fois analysés, nous ont amené à conclure que la combinaison était raisonnable, le quatrième élément étant l'incidence de l'impôt minimum sur les dividendes reçus des États-Unis ou d'autres investissements étrangers par rapport aux investissements canadiens. En effet, les non-résidents bénéficiaient d'un crédit d'impôt sur les investissements étrangers, sur les dividendes touchées à l'étranger, mais un tel crédit n'existait pas sur les dividendes canadiens.

M. Garneau: Sans la proposition d'impôt minimum, auriez-vous quand même modifié le régime fiscal des dividendes?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui. J'y songeais sérieusement pour le budget de 1985 mais nous ne l'avons pas fait à ce moment-là.

M. Garneau: Il va me falloir répartir le temps qui me reste. Nous parlons ici de dépenses fiscales. Le ministère analyse-t-il le manque à gagner du point de vue du gouvernement chaque année à cause du marché noir? C'est-à-dire un camion ou . . .

[Text]

idea of how much revenue goes untaxed because of this black economy?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): There are estimates. I will ask Mr. Weyman if he wishes to comment on it. There are estimates; I do not know those off the top of my head.

But one of the reasons for the minimum tax was to address that problem. People felt that, for whatever reason, because they were paying little or no tax, someone was beating the system. There may have been good and valid reasons why they were not paying any tax, consistent with the Income Tax Act, but the fact is that people see that there are 5,000 people who are paying no tax and they say: Something is wrong; therefore, someone must be getting away with something, and I am going to get away with something, too. They take cash for some work they do, or they do not report some other income; this type of thing. There is obviously the underground economy of crime, where there is some income that will not be taxed.

• 2110

These are things that are of concern to us. But one of the reasons for this review on the account of the selective tax measures was to show people that that \$40 billion or \$50 billion number is represented by a number of quite valid deductions. While there are some of those deductions that we are weeding out and eliminating, the vast bulk of them... I think the general reaction I have received since publication of this is that the vast number of these are regarded as quite legitimate.

Mr. Garneau: But you do not have figures now?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I will ask. Do you have any figures?

Mr. Weyman: I do not have the figures. There really are no estimates that are reliable.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): It is just an order of magnitude that people talk about.

Mr. Garneau: In your presentation you talk about variations of VAT. Is it a link, or is it a different set of decisions that you have taken? One knows that crime or this "black economy"... some people are talking in terms of billions of dollars; that some rackets will go tax-free. Is the reason why you want to implement some form of VAT that you want to tax those revenues that have to be spent in one way or another, and what you cannot get through the income tax system you will get through the VAT?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): That is an element, but it is not the driving force. The driving force is the inequity of the existing system, where it is a very narrow base. There are goods just inside the base and others that are just outside the base, and there is always a question of judgment or sometimes a question of law as to which is in and which is out. But for whatever reason, if you are at the edge within the base and you

[Translation]

Savez-vous combien de recettes ne sont pas imposées à cause du marché noir?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous en avons fait des estimations. Je vais demander à M. Weyman s'il veut bien répondre. Nous en avons des estimations. Je ne sais pas ce que cela représente par coeur.

Si nous avons décidé de percevoir un impôt minimum, c'est en partie pour régler ce problème. Pour une raison quelconque, les gens estimaient que parce qu'ils ne versaient à peu près pas d'impôt, ils contournaient le système. Il se peut qu'il existe de très bonnes raisons qui expliquent que certains ne versent pas d'impôt, et que cela respecte les dispositions de la Loi de l'impôt, mais le fait est qu'il y a 5,000 personnes qui ne versent pas d'impôt et qui disent: quelque chose ne va pas. Par conséquent, ils se disent que certains s'en tirent impunément, et ils veulent en faire autant. Ces gens se font payer en liquide ou bien ils ne déclarent pas leurs revenus. C'est ce genre de situation-là. Il existe de toute évidence une économie illégale, un marché noir, et certains revenus ne sont pas imposés.

Ce sont des choses qui nous inquiètent. Si nous avons entrepris de revoir le compte des mesures fiscales sélectives, c'était pour démontrer que cette somme de 40 milliards à 50 milliards de dollars représentait des déductions tout à fait justifiées. Il y a certaines déductions que nous sommes en train de supprimer, mais la majorité... Je pense que la réaction générale depuis que nous avons publié ce document a été de constater que la vaste majorité de ces déductions sont tout à fait légitimes.

M. Garneau: Vous n'avez pas de chiffres actuellement, cependant?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je vais me renseigner. Avez-vous des chiffres?

M. Weyman: Nous n'avons pas de chiffres. Il n'y a pas d'estimation qui soit fondée.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Ce n'est qu'un ordre de grandeur dont les gens parlent.

M. Garneau: Dans votre exposé vous parlez des fluctuations de la TVA. Est-ce qu'il y a un rapport? S'agit-il de décisions différentes que vous avez prises? On sait que le crime, ou ce marché noir... certains parlent de milliards de dollars. Il y a des rackets qui sont nets d'impôt. Est-ce pour cette raison que vous voulez introduire une sorte de TVA? Est-ce que vous voulez imposer ces revenus qui doivent être dépensés d'une façon ou d'une autre? Ce que vous ne pouvez pas obtenir grâce à l'impôt sur le revenu, vous l'obtiendriez alors grâce à la TVA, n'est-ce pas?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): C'est une considération mais ce n'est pas l'élément central. L'élément central est l'injustice du régime actuel, dont l'assiette est très réduite. Il y a des biens qui sont dans l'assiette et d'autres qui sont juste à l'extérieur et il faut toujours faire intervenir le jugement, et parfois les dispositions de la Loi, pour savoir où on en est. Pour

[Texte]

have a competitor just outside the base, there is a little unfairness here.

Mr. de Jong mentioned another element of it, and that is to assist in making Canadian companies more competitive. There are impediments in the manufactured sales tax which add a burden on exports and provide an inequity on imports in competition with domestic production.

Mr. Garneau: This variation of VAT, would it be applied to services?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): We will be putting out a booklet, a discussion paper, on this, as I indicated, later on this spring, which will provide you with a very complete description. But the purpose is to broaden the tax base in a very considerable way relative to the existing base, which is strictly manufactured products.

Mr. Garneau: Is it true that your department is working on a video presentation of the VAT?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): We are going to provide you with every opportunity possible to understand the full effect of this and the benefits to the Canadian economy, the benefits to tax equity.

Mr. Garneau: Is it yes or no?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): You will see in due course.

Mr. Dorin: "This spring". Is there any estimate of . . . in this country "spring" has a certain amount of latitude, I appreciate, but would you suggest a month?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): June 21, Mr. Dorin.

Mr. de Jong: I just hope we are not going to have any dancing nurses trying to display the benefits of a VAT system.

• 2115

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Cartoon characters. Care bears.

Mr. de Jong: Before I get into capital gains, there is one remark you had made earlier, somewhat to the effect that a tax system is better to deliver benefits to the disabled than grants. Does this not just apply to those, first of all, who earn taxable income? For example, in terms of the disabled, those not earning taxable income would not get any of those benefits. And secondly, the higher the income earned, the more beneficial those deductions would be, unless you anticipate getting further into a form of negative income tax and tax credits. Is there any thought within your department at all of perhaps implementing a form of guaranteed income through the taxation system?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): We have, as you know, announced a review of the tax transfer programs that are a part of social policy. As a part of that review there is in some sense the question of elements of a negative income tax system. We have that in a sense now, the child tax credit. We have introduced the refundable low-income sales tax credit. We have said we are going to expand on that with the business

[Traduction]

une raison quelconque, si vous êtes juste à l'intérieur et que votre concurrent est juste à l'extérieur, c'est un peu injuste.

M. de Jong a cité un autre facteur, à savoir qu'il faut aider les compagnies canadiennes à devenir plus compétitives. La taxe sur les produits manufacturés vendus est une entrave à l'exportation et elle constitue une injustice par rapport aux produits importés et qui concurrencent les produits fabriqués ici.

M. Garneau: Cette fluctuation de la TVA s'appliquerait-elle au service?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous allons publier un dépliant, un document de discussion qui portera là-dessus, comme je l'ai dit, un peu plus tard ce printemps-ci et il vous fournira tous les détails. L'objectif est d'élargir l'assiette fiscale de façon considérable, car l'assiette actuelle s'en tient strictement aux produits manufacturés.

M. Garneau: Est-il vrai que votre ministère prépare un vidéo sur la TVA?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous allons vous donner toutes les possibilités de bien comprendre tous les effets de cette mesure et les avantages qu'elles représentent pour l'économie canadienne et les recettes fiscales.

M. Garneau: Avez-vous dit oui ou non?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Vous verrez le moment venu.

M. Dorin: «Ce printemps-ci». Est-ce qu'on a évalué . . . au Canada, le «printemps» varie beaucoup et voilà pourquoi je vous demande si vous pouvez préciser le mois?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Monsieur Dorin, le 21 juin.

M. de Jong: J'espère qu'on n'aura pas recours à des infirmières danseuses pour vanter les avantages de la TVA.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous aurons recours à des personnages de bandes dessinées. Au Calinours.

M. de Jong: Avant de parler des gains en capitaux, je voudrais revenir à une remarque que vous avez faite plus tôt, quand vous avez dit que le régime fiscal valait mieux que des subventions quand il s'agit d'aider les handicapés. Mais pour en bénéficier, ne faut-il pas avant tout toucher des revenus? Par exemple, les handicapés qui n'ont pas de revenu imposable n'ont donc pas accès à ces avantages. En outre, plus le revenu est élevé, plus ces déductions sont avantageuses, à moins que vous ne prévoyez en même temps une sorte d'impôt sur le revenu négatif ou des crédits d'impôt. Votre ministère songe-t-il à concrétiser une sorte de revenu garanti par l'intermédiaire du régime fiscal?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Comme vous le savez, nous avons annoncé une révision des programmes de transfert d'impôt qui découlent de notre politique sociale. Cette révision prévoit en partie certains éléments d'un régime d'impôt sur le revenu négatif. Cela existe déjà d'une certaine façon, grâce au crédit d'impôt pour enfants. Nous avons introduit le remboursement de la taxe de vente pour les gens à faible revenu. Nous

[Text]

transfer tax. As we explore this whole area, we will be looking into possibilities of expanding on the features of the tax system that are there now.

So in a sense, yes, but I would not want to leave you with the impression that we are ready to embrace the total amount or the total impact of what the Macdonald commission has recommended. That is not something that is immediately there. But we may be moving in that direction in an evolutionary way.

Mr. de Jong: In the true Canadian way.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Well, you have to take a pragmatic approach to these things. One of the important considerations in the development of tax policy we have followed during our term of office is an evolutionary way, rather than a revolutionary way, so that you gradually move in certain directions. We have indicated what those directions are; and as we move in steps, we achieve the goals, but not in a way that leaves people with major adjustments to make in their after-tax income.

Mr. de Jong: One can typify that is the difference between Ronald Reagan's approach and your approach. I think Ronald Reagan looks at his tax reform as more of a revolutionary . . .

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): We went through this in 1971. That resulted in some major changes in the tax system. One of the things it does do is you can bring in, in a package, a number of changes, as happened in 1971, and find that the yield in the system is different from what you had anticipated; that the more things you bring into the system the greater chance you have of misjudging what the yield will be. I remember at that time a number of people said the yield of this new tax system is going to be greater, what are you going to do? The reply from the previous government, from the government at the time, was we will reduce tax rates, or we will cut government spending, or things like that. Well, what happened was that tax rates stayed up. There was some marginal reduction, but there was far more increase in government spending to fill the vacuum that was created.

• 2120

Mr. de Jong: In everything you have said about tax reform, and you have given us the examples of how you have moved in an evolutionary way in that direction, it seems to me the major item, the capital gains exemption, stands sort of really in contradiction with what you have said and to other measures you have undertaken. Now, when you introduced that you stated:

I want to encourage risk-taking, but in a way that lets the investors choose where to invest. I do not want to further distort the tax system by measures that tell Canadians where and how to invest.

First of all, can you indicate whether this risk-taking, in terms of investment, has in fact occurred?

[Translation]

avons dit que nous allions ajouter à cela la taxe de transfert des entreprises. Au fur et à mesure que nous analysons ce secteur, nous étudions la possibilité de développer certaines caractéristiques du régime fiscal qui existent déjà.

En un sens, oui, mais je ne voudrais pas vous donner l'impression que nous sommes prêts à accepter totalement, avec toutes leurs conséquences, les recommandations que la Commission Macdonald a faites à ce sujet. Ce n'est pas pour demain. Nous allons sans doute progresser dans cette direction graduellement.

M. de Jong: Fidèles à la tradition canadienne.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il faut être pragmatique dans de tels cas. Un des éléments importants dans l'élaboration de la politique fiscale que nous avons suivie depuis que nous sommes au pouvoir est la démarche graduelle plutôt que révolutionnaire afin que nous puissions petit à petit nous orienter dans certaines directions. Nous avons indiqué là où nous voulions aller et au fur et à mesure que nous progressons, nous atteignons des objectifs mais jamais nous ne forçons les gens à faire des rajustements majeurs dans leur revenu net.

M. de Jong: On peut certainement dire que c'est là la différence entre la méthode de Ronald Reagan et la vôtre. Je pense que Ronald Reagan considère que sa réforme fiscale est plus une mesure révolutionnaire . . .

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous avons fait la même chose en 1971. Cela a donné lieu à des modifications majeures du régime fiscal. Comme on l'a constaté en 1971, on peut introduire toute une gamme de modifications, et découvrir ensuite que les recettes ne sont pas ce qu'on attendait. Plus on introduit de mesures différentes en même temps, plus on court le risque de faire une erreur dans l'évaluation des recettes qu'elles apporteront. Je me souviens qu'à ce moment-là certains ont dit que les recettes tirées du nouveau régime fiscal seraient supérieures et ils ont demandé ce qu'on allait faire. Le gouvernement précédent, le gouvernement de l'époque, a dit qu'il réduirait les taux d'imposition ou encore qu'il réduirait les dépenses gouvernementales. À la vérité, les taux d'imposition n'ont pas chuté. Il y a eu certaines réductions marginales mais l'augmentation des dépenses gouvernementales a été beaucoup plus forte pour qu'on puisse combler la différence.

M. de Jong: Vous venez de nous donner des exemples de la façon dont vous procédiez graduellement mais selon moi, une des mesures les plus importantes, l'exemption sur les gains en capital qui fait partie de votre réforme fiscale, semble être en contradiction avec les autres mesures que vous avez prises et avec ce que vous avez dit. Quand vous l'avez annoncé, vous avez dit:

Je veux encourager les gens à courir des risques mais je tiens à ce que les investisseurs puissent choisir où ils investissent. Je ne veux pas faire d'autres entorses au régime fiscal en adoptant des mesures qui diraient aux Canadiens où et comment investir.

Tout d'abord, pouvez-vous nous dire si effectivement, les investisseurs acceptent désormais de courir des risques?

[Texte]

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes, I think there are some signs that this is happening. If you notice, there have been a number of articles in the financial press to the effect that there has been quite a pick-up in interest in mutual funds. So the small investor is being attracted into the market by the attraction of capital gain and that money is ending up creating jobs with the companies that it is ultimately invested in.

It is too early to tell what the impact would be in a comprehensive way, as to how many small businesses have been started or how many small businesses have been expanded. I do not know how possible it is to identify what is related to the capital gain exemption and what is related to general improvement in business confidence and therefore a desire in people to expand their businesses. But in an anecdotal way, from comments I hear from small businessmen, people who have left jobs in large companies, taken their savings and invested that in new business because there is the expectation of this, people stop me on the street and say thank you for that, here is what I have done. So in an anecdotal way, I know it is happening.

I guess this goes back to Mr. Garneau's question: Can you quantify this? It is too early to quantify it. And even down the road it is fuzzy.

Mr. de Jong: It is going to be difficult.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): It is fuzzy.

Mr. de Jong: Yes. Are you considering any restrictions at all on the types of investments which will be eligible for the capital gains exemption?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Well, this gets back to the whole question of complexity. It is possible to say, okay we will only provide for investment in Canadian small businesses. So when someone says, well I am going to create a Canadian small business, the sole purpose of which is to invest in art, or the sole purpose of which is to invest in U.S. stocks. So then you say: fine, we will disallow that. Will that mean if I buy one picture, or is it if 50% of my company is invested in these items?

These two gentlemen who are on my right here can tell you all sorts of different ways you can get around the system, so you lead to a greater degree of complexity in the act. And as you introduce a greater degree of complexity, you inadvertently cut off investment in the type of investment you want to encourage. So you end up chasing your tail and end up going in smaller and smaller circles and not doing what you want to do ultimately, which is to create jobs.

So we looked at this. We looked at it very carefully when we decided on the provision and decided that we were better off saying it is far better for us to leave this free, leave it less complex and try our darnedest to make the investment environment for small business in particular in Canada as attractive as possible so that people would want to invest in Canada, in Canadian small business, and create jobs here rather than be told by the Income Tax Act that this is where

[Traduction]

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui, je pense qu'on voit certaines manifestations de ce phénomène. Vous aurez sans doute remarqué que dans la presse financière il y a nombre d'articles annonçant un regain d'intérêt à l'égard des fonds mutuels. Le petit investisseur trouve donc le marché intéressant étant donné le gain en capital et cette argent au bout du compte crée des emplois dans les entreprises qui bénéficient d'un investissement.

Il est trop tôt pour annoncer la véritable incidence, car on ne sait pas combien de petites entreprises ont ouvert leur porte ou encore combien d'entre elles ont pris de l'expansion. Je ne sais même pas s'il sera possible de déterminer ce qui est dû à l'exemption sur les gains en capital ou ce qui est dû à un regain de confiance dans les entreprises, se traduisant par des efforts pour donner de l'expansion aux entreprises. Je puis vous dire, et cela n'a qu'une valeur anecdotique, que de petits entrepreneurs, des gens qui ont laissé des emplois dans de grosses sociétés pour investir leurs épargnes dans une nouvelle entreprise à cause des espoirs suscités, des gens donc m'arrêtent dans la rue pour me remercier et me parlent de ce qu'ils ont fait. C'est donc réel même si ça ne dépasse pas l'anecdote.

Je reviens donc à la question de M. Garneau qui me demandait si l'on pouvait quantifier cela. Il est trop tôt pour le quantifier. Et même plus tard, ce sera difficile.

M. de Jong: En effet.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il y a trop d'impondérables.

M. de Jong: Je sais. Envisagez-vous de restreindre le genre d'investissements qui seront admissibles aux exonérations sur les gains?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Tout cela nous ramène à la complexité de la chose. Il est possible de dire que seul les investissements dans les petites entreprises canadiennes seront admissibles. Ainsi, quelqu'un pourrait créer une petite entreprise canadienne, dont la seule raison d'être serait d'investir dans des oeuvres d'art ou encore dans des actions américaines. Alors, nous pourrions interdire cela. Qu'arrive-t-il ensuite si on achète un tableau? Qu'arrive-t-il ensuite si 50 p. 100 de la petite entreprise est consacrée à ce que je décrivais tout à l'heure?

Les deux personnes qui sont à ma droite pourraient vous décrire toutes sortes de façons de contourner le système, mais cela n'aboutit qu'à compliquer la loi. Plus les choses sont complexes, plus par la même occasion l'investissement se tarit précisément dans le secteur que l'on veut stimuler. C'est alors que l'on tourne en rond et le cercle n'arrête pas de se rapetisser si bien que l'objectif poursuivi, la création d'emplois, n'est pas atteint.

Nous avons donc analysé cette situation. Nous l'avons fait très soigneusement quand nous avons décidé de prendre cette mesure et nous avons conclu qu'il valait mieux de notre point de vue que ce soit complètement ouvert, le moins complexe possible, et essayer de notre mieux de rendre les choses propices ici, pour les petites entreprises en particulier au Canada, si bien que les gens souhaiteraient investir au Canada, dans de petites entreprises canadiennes, et créer des emplois ici plutôt que de se voir dicter par les dispositions de la loi de

[Text]

we want you to do your investing. It is a little bit of difference in philosophy.

Mr. de Jong: This brings me to the SRTCs.

• 2125

I was the science critic at the time Mr. Lalonde brought it in, and I objected to it. I thought going the route of a tax expenditure to encourage research and development was crazy and was open to abuse. In terms of simplicity and having sort of a direct effect and making a quick fix in R and D in this country, the government of the day decided to go that route, and it ended up being a horror story.

There are all sorts of questions I would like to ask surrounding that one. Some academic or somebody should do a study on the interrelationship between the Finance department and Revenue on this one as well because abuse was occurring but sending out the warning signals within government and government reacting and beginning to shut down took a long time. While these billions of dollars were gushing out, government revenues were really being haemorrhaged on this, and I think this whole interrelationship between your department and Revenue, particularly in terms of the SRTCs, deserves some study to make certain that when the signals are there the apparatus is there to react very quickly and to stop the haemorrhaging.

Your government claims that you shut this down in your October statement . . .

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): No, before the statement. It was the first thing I did publicly.

Mr. de Jong: Right. But still, of the \$3-billion-and-some losses, around \$1 billion and some occurred and were approved after you took office through the grandfathering clause.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): No.

Mr. de Jong: I understand some of the justification for that, but I do not understand why you did not put into effect at that time a more rigid control mechanism within Finance to make certain that those people applying for the SRTCs were in fact capable of doing the research because even though you had put the moratorium down . . .

For example, the one case that I brought up in Kingston where they were going to build . . .

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): It was not a moratorium.

Mr. de Jong: I brought up that case in Kingston where they were going to build miniature submarines but the scientists were a bunch of drug-runners and gun-runners. But that was done after the moratorium.

So why did you not at the same time institute a more rigid control within Finance—or perhaps within Revenue and it

[Translation]

l'impôt dans quel secteur ils doivent investir. Il y a donc ici une petite différence de théorie.

M. de Jong: Cela m'amène à vous parler du CIRS.

J'ai été le porte-parole de mon parti sur les questions scientifiques quand M. Lalonde a présenté cette mesure et je m'y suis opposé. Je pensais que le fait d'avoir recours à une dépense fiscale pour encourager la recherche et le développement était tout à fait ridicule et que c'était prêté le flanc à des abus. Pour simplifier les choses et pour obtenir un effet direct, rapide, dans le secteur de la recherche et du développement au Canada, le gouvernement de l'époque a décidé d'avoir recours à cette mesure et ce fut la catastrophe.

Il y a plusieurs questions que je voudrais poser à ce sujet. Quelqu'un, un universitaire je pense, devrait faire une étude des rapports entre le ministère des Finances et le ministère du Revenu non seulement sur l'abus que l'on a pu constater mais également sur le fait que l'on a tardé à alerter le gouvernement, que ce dernier a mis longtemps à réagir et à stopper toute l'affaire. Pendant que ces milliards de dollars fuyaient, les recettes gouvernementales étaient siphonnées et je pense que les rapports entre votre Ministère et le ministère du Revenu, surtout à l'occasion du CIRS, exigent une étude afin de veiller à ce que les systèmes d'alerte soient en place et que le mécanisme de réaction intervienne rapidement pour empêcher la débandade.

Votre gouvernement prétend avoir stoppé la mesure dans une déclaration d'octobre . . .

M. Wilson (Etobicoke Centre): C'était fait avant la déclaration. Ce fut mon premier geste public.

M. de Jong: Vous avez raison. Quoi qu'il en soit sur un total de 3 milliards de dollars de pertes, il y en a eu pour 1 milliard de milliards pendant les mois qui ont suivi votre entrée en fonction, à cause de la clause des droits acquis.

M. Wilson (Etobicoke Centre): Non.

M. de Jong: Je comprends certaines raisons fournies pour expliquer cela, mais je ne comprends pas pourquoi vous n'avez pas dès ce moment-là établi au ministère des Finances des mécanismes de contrôle plus serrés pour vous assurer que les gens qui faisaient une demande de CIRS étaient en effet capables de mener à bien la recherche, car même si vous aviez imposé le moratoire . . .

Par exemple, il y a un cas à Kingston où on allait construire . . .

M. Wilson (Etobicoke Centre): Il n'y avait pas de moratoire.

M. de Jong: J'ai rappelé le cas de Kingston où des trafiquants de drogue et d'armes proposaient de construire des sous-marins miniatures. Ce cas-là a été approuvé après le moratoire.

Pourquoi n'avez-vous pas en même temps imposé des mesures de contrôle plus serrées au ministère des Finances, ou

[Texte]

should be a question directed to that Minister—that would have prevented that type of abuse?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I do not know the particular instance you are referring to so I cannot comment specifically on that.

I spent a lot of my time in the private sector in the investment business prior to getting here, and I see this whole SRTC episode, particularly after we made the change, as an area where the private sector was its own worst enemy. The change we made in October 1984 was a change to result in permanent capital coming into the company. So we got rid of the quick flip. We tried to make the amendment on the basis that only permanent capital would come into the company so there was far, far less opportunity for the abuse.

The private sector then proceeded to do things under the guise of it being permanent capital, but in essence a quick flip. As soon as we saw what was happening, we scrapped the whole thing. That was done very quickly as well because that change was made in the May budget.

I should say to you that we have a study under way in the Department of Finance as to what went wrong here, and the whole purpose of it is to try to avoid those mistakes happening in the future.

Mr. de Jong: Thank you.

The Vice-Chairman: Mr. Dorin.

Mr. Dorin: Thank you, Mr. Chairman.

I just have one question. I am not sure whether it should be addressed to you or to Mr. MacKay when he comes. For purposes of instalment payments, are people required to take into consideration the minimum tax? I bring this up because of a case brought to me by a constituent. He had been asked to fill out in advance a very complicated form estimating, if you like, what his minimum tax might be. A quick perusal showed—and he showed me his numbers—there was no possibility of his paying minimum tax. But it seems to me that would add an increasing amount of complexity. I do not know if that is your responsibility or not, but I thought I would ask the question.

• 2130

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Mr. Weyman tells me there will be no requirement for that this year. In future years, however, there will be a requirement to pay on the instalment basis, if there is no periodic withholding.

Mr. Dorin: It seems to me that due to the nature of the kinds of things that give rise to a person's paying little or no tax—they are usually, I think as demonstrated by your own paper, nonrecurring and in many ways unpredictable. I am wondering why, for the sake of simplicity and probably the relatively small amount of dollars available, we could not require the minimum tax calculation to be done in advance; simply have it only once and only after completion of the

[Traduction]

encore au ministère du Revenu, et je devrais peut-être dire cela au Ministre concerné, ce qui aurait empêché ce genre d'abus?

M. Wilson (Etobicoke Centre): Je ne connais pas le cas auquel vous faites allusion si bien que je ne peux pas vous répondre.

Avant de faire de la politique, je me suis beaucoup occupé d'investissements dans le secteur privé et j'en conclus après tout cet épisode du CIRS, surtout après les modifications que nous avons apportées, que le secteur privé était son propre et pire ennemi dans ce cas-là. Les modifications apportées en octobre 1984 devaient aboutir à un apport permanent de capital dans la compagnie. Ainsi, nous nous sommes débarrassés des ventes-rachats. Nous avons essayé d'apporter une modification exigeant que seul le capital permanent serait investi dans la compagnie si bien qu'il y avait dès lors beaucoup moins de possibilités d'abus.

Le secteur privé a alors commencé à prendre des mesures déguisées d'injection de capital permanent qui n'en était pas moins des ventes-rachats. Dès que nous l'avons constaté, nous avons abrogé la mesure. Cela s'est fait rapidement car la modification se trouvait dans le budget de mai.

J'ajouterai que le ministère des Finances étudie actuellement les raisons de cet échec, et si nous le faisons c'est pour éviter que ce genre d'erreurs se reproduisent.

M. de Jong: Merci.

Le vice-président: Monsieur Dorin.

M. Dorin: Merci, monsieur le président.

Je n'ai qu'une question à poser. Je ne sais pas si je devrais vous l'adresser à vous ou à M. MacKay quand il arrivera. Est-ce qu'on est sensé tenir compte de l'impôt minimum pour les acomptes provisionnels d'impôt? Si je soulève la question, c'est à cause d'un cas qu'on m'a signalé dans ma circonscription. On avait demandé à quelqu'un de remplir d'avance un formulaire très compliqué qui estimait son impôt minimum. Il m'a montré les chiffres, et j'ai rapidement constaté qu'il était impossible pour lui de payer son impôt minimum. Il me semble que cette procédure complique davantage la situation. Je ne sais pas si la question relève de votre compétence ou pas, mais je voulais vous la poser quand même.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): M. Weyman me dit qu'il ne sera pas nécessaire de faire cela cette année. À l'avenir, cependant, il sera nécessaire de payer des acomptes provisionnels d'impôt s'il n'y a pas de retenues périodiques.

M. Dorin: Il me semble que les provisions qui permettent à un contribuable de payer peu ou pas d'impôt, sont d'habitude, comme vous l'avez démontré vous-mêmes dans votre document, ponctuelles et imprévisibles de bien des façons. Vous simplifiez les choses, et compte tenu des ressources limitées, pourquoi ne pas exiger que le calcul de l'impôt minimum soit fait à l'avance. On le ferait une fois après la déclaration annuelle d'impôt. Autrement dit, il ne faudrait pas exiger le

[Text]

annual tax return. In other words, we should not make it a requirement for consideration of instalment payments.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): You are correct, Mr. Dorin. Sometimes it is difficult to anticipate what transactions might occur during the course of the year that might require you to pay tax, whether it is on a minimum or on a regular tax basis. But it is important to have that instalment requirement for those people who are subject to minimum tax but are not able to estimate what they might have to pay during the course of the year on a periodic payment basis, on an instalment basis. There has to be a basis on which their tax could be calculated for interest purposes, for not paying through the course of the year. We are paying tax on a periodic basis, and that person would be put on the same basis. That is the main reason for that.

Mr. Dorin: The form was very complicated, I might point out.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): The minimum tax form?

Mr. Dorin: The one that he was asked to complete.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I have not seen that particular form. I have not seen a minimum tax form, but I have seen the minimum tax calculation and that is not a complex form.

Mr. Weyman: That must have been a private form, because the government does not put out a form that relates to the minimum tax, other than the illustrative document that was in the Minister's original press release last December.

Mr. Dorin: Mr. Weyman, I will make it available to you.

Mr. Weyman: Thank you.

The Vice-Chairman: There are two more short, final interjections. Mr. Lanthier.

M. Lanthier: Merci, monsieur le président. Monsieur Wilson, il est absolument urgent, au point de vue de la recherche et du développement, de ramener une dimension positive aux incitations dans ces domaines, parce que le mal causé par ces *quick flips*, ces détournements de fonds en matière d'échappatoires fiscales est encore ressenti; car enfin, les hommes d'affaires ne peuvent plus croire aujourd'hui qu'ils peuvent investir dans la recherche et le développement autrement que pour en tirer des profits directs. Il ne faut pas leur parler de recherche et de développement seulement.

Au ministère où je suis actuellement, c'est un de nos problèmes. Quand on parle à des hommes d'affaires de se lancer dans la recherche et le développement, ils nous regardent avec un grand sourire et nous disent: «C'est encore la même chose.»

Il est donc très urgent, je crois, d'avoir une mesure fiscale, comme le disait M. de Jong, une mesure positive pour ramener le mal qui, par inertie, tend à se propager à cause de cette mauvaise réputation des échappatoires fiscales qui étaient mal utilisées.

[Translation]

calcul de l'impôt minimum dans les cadre des acomptes provisionnels.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Vous avez raison, monsieur Dorin. Il est parfois difficile de prévoir quelles transactions pourraient avoir lieu au cours de l'année qui peut-être seront taxables, peu importe qu'il s'agisse d'un impôt minimum ou d'un impôt normal. Il importe cependant d'exiger que ceux qui font l'objet de l'impôt minimum mais qui ne peuvent pas estimer ce qu'ils auront à payer de façon périodique, versent des acomptes provisionnels. Il faut avoir un moyen de calculer l'intérêt sur les impôts qu'ils doivent s'ils ne les ont pas payé au cours de l'année. Nous payons régulièrement l'impôt, et la personne en question ferait de même. C'est la raison principale pour laquelle nous avons cette disposition.

M. Dorin: Je tiens à vous signaler que le formulaire était très compliqué.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Le formulaire de calcul de l'impôt minimum?

M. Dorin: Le formulaire qu'on lui a demandé de remplir.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je n'ai pas vu le formulaire en question. Je n'ai pas vu la déclaration d'impôt minimum, mais j'ai vu le calcul de l'impôt minimum, et ce n'est pas un formulaire compliqué.

M. Weyman: Vous avez dû voir un formulaire d'origine privée, car le gouvernement ne remet pas de formulaire pour l'impôt minimum, à part le document inclus à titre d'exemple dans le communiqué de presse du Ministre de décembre dernier.

M. Dorin: Je vais vous le donner, monsieur Weyman.

M. Weyman: Merci.

Le vice-président: Il y a deux autres députés qui veulent faire de courtes interventions. Monsieur Lanthier.

Mr. Lanthier: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Wilson, it is urgent that incentives for research and development be given a more positive thrust, because the harm caused by the "quick flips", whereby people use tax loopholes to get large amounts of money, is still felt in the community. Businessmen no longer believe that they can invest in research and development except in order to get direct profits. We should not talk to them about research and development only.

That is one of our problems in the Department with which I am presently involved. When we talk to businessmen to encourage them to get into research and development, they give us a big smile and say: "it is still the same story".

As Mr. de Jong was saying, I therefore think it is very urgent to introduce a positive tax measure to correct the harm, which seems to be growing because of the bad reputation of some improperly used tax loopholes.

[Texte]

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Mr. Lanthier, as a government, we have placed a high priority on research and development, as you are aware. When we removed the SRTC, when we eliminated that, we replaced it with a refundable research and development credit for research and development expenditures, which was particularly beneficial to small companies.

• 2135

In addition, we have brought in changes in the allocation of funds for the three granting councils, and have done so in a way that will encourage those granting councils to work more closely with the private sector in the development of research projects. That way, we hope the laboratory will be brought more closely in tune with the marketplace by, if you will, forcing this relationship on the private sector and public sector or on the universities and the private sector. This we have a lot of high hopes for, and you might say we received a lot of help from your department in the development of this proposal.

The Vice-Chairman: Mr. Warner, pour le mot de la fin, j'espère.

M. Warner: Merci, monsieur le président.

Mr. Minister, considering that the capital gains tax is a fairly small amount of money that you are receiving now and that perhaps most of this tax is really just a tax on inflation, do you think it is possible that you could consider elimination of all the complications that have been added to the Income Tax Act by simplifying it so that all capital gains basically are exempt? Can you consider this now that you do have a minimum tax? Is it possible for you to do that at this stage?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I am not sure we would eliminate all the complexity in the Income Tax Act. Part of that complexity is there because, even without the lifetime exemption, there is still a difference between the treatment of dividend income and capital gains income which does require certain provisions to put some control over that type of tax avoidance. That is there, and that would be there even if you were to remove the capital gains tax altogether.

But I think the question is whether or not it is necessary to have a capital gains tax for wealthy people. I think it really focuses on the point that the lifetime exemption was brought in to encourage people who are in that middle-income bracket to invest in Canadian companies, although as we discussed earlier, it is broader than that. But that is what we wanted to encourage. I think there is a certain element of tax equity as to whether we should remove the whole thing, and at this point that is not under consideration.

Yes, there is a degree of complexity there because people have to calculate up to that limit the lifetime exemption, but I guess that is one of the prices paid in trying to reach that balance of equity and encouragement of entrepreneurial activity, job creation and so on.

[Traduction]

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Notre gouvernement, monsieur Lanthier, a accordé une autre priorité à la recherche et au développement, comme vous le savez. Lorsque nous avons supprimé le crédit d'impôt à la recherche scientifique, nous l'avons remplacé par un crédit remboursable de recherche et de développement pour les dépenses dans ce domaine. C'est une mesure fiscale qui a bénéficié particulièrement les petites sociétés.

En outre, nous avons apporté des modifications à la répartition des fonds aux trois conseils de subvention, et nous l'avons fait d'une façon qui encouragera ces conseils à travailler en collaboration plus étroite avec le secteur privé dans la concrétisation de projets de recherche. Ainsi, nous espérons que le laboratoire sera rapproché du marché, si vous voulez, grâce à cette relation forcée entre le secteur privé et le secteur public, ou encore entre les universités et le secteur privé. Nous fondons donc beaucoup d'espoir là-dessus et on doit reconnaître que nous avons reçu une aide précieuse de la part de votre ministère dans l'élaboration de cette proposition.

Le vice-président: Monsieur Warner, in order to conclude, I hope.

Mr. Warner: Thank you, Mr. Chairman.

Monsieur le ministre, étant donné que l'impôt sur les gains en capital représente une somme minime actuellement pour vous, et qu'elle est peut-être en majeure partie tout simplement un impôt sur l'inflation, pensez-vous qu'on puisse envisager de supprimer toutes les complications qu'on a introduites dans la loi de l'impôt en exonérant pratiquement tous les gains en capital? Puisque vous avez désormais l'impôt minimum, serait-il possible d'envisager cela? Une telle mesure est-elle possible à ce stade-ci?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je ne pense pas que nous supprimerions ainsi toute la complexité de la loi de l'impôt. Une partie de cette complexité s'y trouve, de toute façon, même en l'absence de l'exonération à vie, car on fait encore la différence entre le régime fiscal pour les dividendes et celui des gains en capital, ce qui implique certaines dispositions pour surveiller les échappatoires possibles. Cela existe donc et cela demeurerait même si on décidait de supprimer tout impôt sur les gains en capital.

Je pense toutefois qu'on peut se demander s'il est nécessaire de supprimer l'impôt sur les gains en capital pour les gens nantis. Il faut se rappeler que l'exonération à vie est introduite pour encourager les gens qui sont dans l'échelle des salaires moyens à investir dans les sociétés canadiennes, même si comme on l'a dit tout à l'heure, cela va au-delà. C'est ce que nous voulons encourager. Je pense qu'on pourrait se demander si, en toute justice, il ne faudrait pas le supprimer mais pour l'instant, nous n'y songeons pas.

Effectivement, les choses sont complexes car les gens doivent calculer leur exonération à vie, jusqu'à une certaine limite, mais c'est ce à quoi il faut se soumettre si l'on veut, sans sacrifier la justice, encourager l'ouverture d'entreprises, la création d'emplois, etc.

[Text]

The Vice-Chairman: Thank you very much, Mr. Wilson.

We are beyond our stated time now, and I think this is probably a useful time to conclude the meeting. There is a theory that nothing of any great and lasting merit occurs after 9 p.m., and bearing that in mind, I am going to forgo the luxury of putting any comments myself.

On behalf of the committee, I want to thank you for attending, Mr. Minister. I think your remarks have been useful and quite forthcoming. We thank you for that. I would also point out that the Minister will be in attendance again in six days' time in regard to the main estimates.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): No one had told me about that.

The Vice-Chairman: Well, a day at a time. In so far as the committee is concerned, there is a meeting of the general finance panel tomorrow evening at 7.30 p.m. in room 253-D and a meeting of the taxation panel on Thursday at 9.30 a.m. in room 253-D. There is a general meeting on Thursday morning of all members.

• 2140

With that, the meeting is adjourned.

[Translation]

Le vice-président: Merci beaucoup, monsieur Wilson.

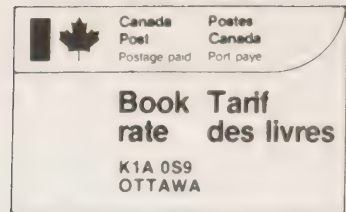
Nous sommes allés au-delà du temps que nous nous étions réservés et je pense qu'il serait probablement utile de lever la séance. Un dicton veut que rien de bon et de durable ne se produit après 21 heures et, cela étant, je renonce moi-même à prendre la parole.

Au nom des membres du Comité, je tiens à vous remercier d'être venu, monsieur le ministre. Je pense que vos remarques ont été utiles et constructives. Nous vous en remercions. Je voudrais également ajouter que le ministre reviendra dans six jours, lorsque nous étudierons les prévisions budgétaires principales.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je ne savais pas, personne ne m'avait prévenu.

Le vice-président: Une chose à la fois. Pour ce qui est du Comité, il y aura réunion demain soir à 19h30 à la salle 253-D, pour le groupe de finance générale et une réunion pour le groupe fiscal, jeudi à 9h30 à la salle 253-D. Jeudi matin il y aura réunion générale de tous les membres du Comité.

La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESS—TÉMOIN

From the Department of Finance:

David Weyman, Assistant Deputy Minister, Tax Policy and
Legislation Branch.

Du ministère des Finances:

David Weyman, sous-ministre adjoint, Direction de la
politique et de la législation de l'impôt.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 11

Wednesday, April 23, 1986

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 11

Le mercredi 23 avril 1986

Président: Don Blenkarn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Main Estimates 1986-87: Votes 10 and 15 under
REVENUE CANADA

CONCERNANT:

Budget des dépenses principal 1986-1987: crédits 10 et
15 sous la rubrique REVENU CANADA

APPEARING:

The Honourable Elmer MacKay,
Minister of National Revenue

COMPARAÎT:

L'honorable Elmer MacKay,
Ministre du Revenu national

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85-86

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985-1986

STANDING COMMITTEE ON FINANCE
AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: Geoff Wilson

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES
ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: Geoff Wilson

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Paul McCrossan

George Minaker
Aideen Nicholson
Nelson A. Riis
Norman Warner

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, APRIL 23, 1986

(12)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 7:34 o'clock p.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Raymond Garneau, Jim Jepson, W. Paul McCrossan, Aideen Nicholson, Nelson A. Riis and Norman Warner.

Acting Member: Jim Jepson for Bill Attewell.

Other Member present: Harry Brightwell.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois, Research Officer.

Appearing: The Honourable Elmer MacKay, Minister of National Revenue.

Witnesses: From the Department of National Revenue: Harry G. Rogers, Deputy Minister; Hervé Diguier, Assistant Deputy Minister, Policy and Systems Branch; Perry Anglin, Assistant Deputy Minister, Legislative and Intergovernmental Affairs.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Thursday, February 27, 1986 in relation to the Main Estimates for the fiscal year ending March 31, 1987 (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Monday, April 7, 1986, Issue No. 1*).

The Chairman called Votes 10 and 15 under NATIONAL REVENUE.

The Minister made a statement and with the other witnesses answered questions.

At 9:51 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 23 AVRIL 1986

(12)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 19 h 34, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Raymond Garneau, Jim Jepson, W. Paul McCrossan, Aideen Nicholson, Nelson A. Riis, Norman Warner.

Membre suppléant: Jim Jepson remplace Bill Attewell.

Autre député présent: Harry Brightwell.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du parlement: Laurent Desbois, attaché de recherche.

Comparaît: L'honorable Elmer MacKay, ministre du Revenu national.

Témoins: Du ministère du Revenu national: Harry G. Rogers, sous-ministre; Hervé Diguier, sous-ministre adjoint, Direction de la politique et des systèmes; Perry Anglin, sous-ministre adjoint, Direction générale des affaires législatives et intergouvernementales.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du jeudi 27 février 1986 relatif au budget des dépenses principal pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 1987 (*Voir Procès-verbaux et témoignages du lundi 7 avril 1986, fascicule n° 1*).

Le président met en délibération les crédits 10 et 15 inscrits sous la rubrique REVENU NATIONAL.

Le Ministre fait une déclaration, puis lui-même et les autres témoins répondent aux questions.

A 21 h 51, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Wednesday, April 23, 1986

• 1930

The Chairman: I would like to call the meeting to order.

We have before us the estimates of the Minister of National Revenue. With the Minister of National Revenue is Mr. Harry Rogers, the Deputy Minister; Hervé Diguier, Assistant Deputy Minister of Policy and Systems Branch; E. Parker, Finance Branch; and Perry Anglin, Assistant Deputy Minister, Legislation Branch. How come you have all these branches, Mr. Minister?

Hon. Elmer MacKay (Minister of National Revenue): Well, Mr. Chairman, we have to have someone here who knows the answers.

The Chairman: Does somebody also look after customs, income tax and that type of thing as well?

Mr. MacKay: You had better believe it. We excise all our problems in the customary way.

The Chairman: Well, we have before us an estimate of exceeding amounts. We really are on vote 1.

NATIONAL REVENUE

Customs and Excise

Vote 1—Operating expenditures\$386,541,000

The Chairman: We are going to start with vote 1, and then we will get on to taxation later.

Mr. Minister, have you some pearls of wisdom that you could share with us? Maybe we will have an opening statement from you.

Mr. MacKay: Thank you, Mr. Chairman,

Monsieur le président et membres du Comité, c'est un plaisir pour moi d'être avec vous ce soir pour discuter du Budget des dépenses pour 1986-1987 du ministère du Revenu national, Impôt.

Avec votre permission, je ferai une brève déclaration d'ouverture.

With apologies to Mr. Garneau for my French.

Mr. Chairman, Revenue Canada (Taxation) estimates for the 1986-87 fiscal year total approximately \$757 million. This is an increase of \$44.1 million or 6.3% over last year. We have also provided for a net increase of 274 person-years, an increase of 1.4%. Our total authorized staffing level will be 20,137 person-years.

In light of our government's program of restraint, the growth in the taxation side of the department might at first glance seem to be out of step. Let me assure you and members of the committee that we have presented Treasury Board with

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le mercredi 23 avril 1986

Le président: La séance est ouverte.

Nous étudions aujourd'hui le budget des dépenses du ministre du Revenu national. Accompagnent le ministre, M. Harry Rogers, sous-ministre, M. Hervé Diguier, sous-ministre adjoint, Politique et systèmes, M. E. Parker, des Finances, et M. Perry Anglin, sous-ministre adjoint, Direction de la législation. Comment se fait-il que vous ayez autant de fonctionnaires avec vous, monsieur le ministre?

L'honorable Elmer MacKay (ministre du Revenu national): Nous devons pouvoir répondre aux questions, monsieur le président.

Le président: Reste-t-il quelqu'un pour s'occuper de la douane, de l'impôt sur le revenu, etc.?

M. MacKay: Ne craignez rien. Vous ne pouvez pas nous taxer de négligence face aux problèmes.

Le président: Nous avons devant nous des prévisions très élevées. Nous en sommes au crédit 1.

REVENU NATIONAL

Douanes et Accise

Crédit 1—Dépenses de fonctionnement\$386,541,000

Le président: Nous commencerons par le crédit 1; nous aborderons l'impôt ensuite.

Monsieur le ministre, vous avez des trésors de sagesse dont vous voulez nous faire part? Nous sommes prêts à vous écouter.

M. MacKay: Merci, monsieur le président.

Mr. Chairman and members of the committee, it is a pleasure to be with you today to discuss the 1986-87 Estimates for National Revenue, Taxation.

With your permission, I would like to make a brief introductory statement to the committee.

Je m'excuse auprès de M. Garneau pour la qualité de mon français.

Monsieur le président, le Budget des dépenses pour l'année financière 1986-1987 de Revenu Canada, Impôt, totalise 757 millions de dollars environ. Il s'agit d'une augmentation de 45 millions de dollars, ou de 6,3 p. 100 par rapport à l'an dernier. Nous prévoyons également une augmentation nette des effectifs de 274 années-personnes, ce qui correspond à une hausse de 1,4 p. 100. L'effectif autorisé du ministère atteindra au total 20,137 années-personnes.

Étant donné le programme de restriction du gouvernement, la croissance de la partie impôt de mon ministère peut paraître déplacée à première vue. Mais je peux vous assurer que nous avons présenté au Conseil du Trésor un plan de restriction

[Texte]

a realistic program restraint plan, well within the spirit of the Public Service Rationalization Program.

We undertook an extensive review of our operations, and as a result, we have proposed to cap the overall growth in person-years in our existing programs this year and next year despite the increase in our regular workload. Person-year savings have been identified through program adjustments and by increasing the application of computer technology to further improve productivity.

• 1935

The additional financial requirement of \$44.1 million net is comprised of three items:

(1) Increases in salaries and benefits to cover wage adjustments, salaries for new personnel and the cost of providing editing and coding services for Census '86.

(2) An increase to other operating expenditures to compensate for volume increases in purchased services such as postage, printing, rental and maintenance of EDP equipment and consulting fees for the Research and Development Program. We have not requested incremental funds for inflationary cost increases in operating costs apart from salaries.

(3) Additional capital expenditures to expand the use of computers and communication technology for processing taxpayer returns, improving taxpayer enquiries services, and facilitating general improvements in productivity.

One of the important challenges facing the department is that of providing assistance to taxpayers who are faced with complex tax legislation. That complexity arises from the increasing complexity of our society, from our collective willingness to see our tax system used for something more than merely the raising of revenue. The taxation system, as you know, has become a means of serving social policy and economic development.

The department has initiated a number of major initiatives that will have a positive effect on the service provided by our enquiries staff. There is an increase in resources devoted to training, with particular emphasis on enquiries officers. We are concerned with readability of the tax guide and various internal reference material is being improved. An automated information bank is now being tested, which will give enquiries officers instant access to all available reference material. A comprehensive review of the enquiries function is nearing completion under the direction of senior departmental officials to evaluate factors affecting quality performance.

Within the limits of the current climate of restraint, we are taking a number of other important steps to simplify the

[Traduction]

réaliste qui respecte tout à fait l'esprit du programme de rationalisation de la Fonction publique.

Nous avons effectué une révision en profondeur de nos opérations et, à la suite de celle-ci, nous avons proposé de plafonner cette année et l'année prochaine la croissance globale des années-personnes dans nos programmes actuels malgré l'augmentation de notre charge de travail ordinaire. Les redressements de programmes et l'utilisation accrue de l'informatique, pour accroître davantage la productivité, nous permettront de réaliser des économies d'années-personnes.

L'augmentation nette de 44 millions de dollars de nos besoins financiers tient à trois causes:

1) Les augmentations des traitements et des avantages conséquentes aux révisions salariales, la rémunération du nouveau personnel et le paiement des coûts nécessités par la fourniture d'édition et de codage pour le recensement de 1986.

2) La hausse des autres dépenses de fonctionnement en raison de l'utilisation accrue de services achetés tels que la poste, l'impression, la location et l'entretien de matériel informatique et les honoraires de consultation pour le programme de recherche et de développement. Nous n'avons pas demandé de nouveaux fonds pour compenser les augmentations de coûts attribuables à l'inflation.

3) Enfin, la réalisation de nouvelles dépenses en capital afin d'étendre l'utilisation des ordinateurs et des techniques de communication pour traiter les déclarations des contribuables, améliorer les services de réponse aux demandes de renseignements des contribuables et faciliter le relèvement général de la productivité.

L'un des grands défis auxquels doit faire face le ministère est la prestation d'aide aux contribuables qui sont assujettis à une législation fiscale très complexe. Cette complexité découle, monsieur le président, de la complexité croissante de notre société, de notre volonté collective d'utiliser notre régime fiscal à d'autres fins que la simple perception de recettes. Comme vous le savez, le régime fiscal est devenu un instrument de la politique sociale et du développement économique.

Le ministère a pris un certain nombre d'initiatives importantes qui auront un effet bénéfique sur le service fourni par le personnel des demandes de renseignements. Les ressources consacrées à la formation, en particulier au perfectionnement des agents des demandes de renseignements, ont été considérablement accrues. La lisibilité du Guide d'impôt et de divers documents de référence interne est en voie d'être améliorée. Une banque d'information informatisée est actuellement à l'essai; elle permettra aux agents des demandes de renseignements d'avoir accès instantanément à toute la documentation disponible. Une revue complète de la fonction des demandes de renseignements a été entreprise sous la direction de fonctionnaires supérieurs du ministère, afin de cerner les nombreux secteurs qui influent sur la qualité de ce travail délicat.

À l'intérieur des limites établies par le climat actuel de restrictions budgétaires, nous prenons également d'autres mesures importantes afin de simplifier l'administration du

[Text]

administration of the tax system, to make it more responsive to taxpayer needs.

To be more specific, during the current filing season we have tripled the number of taxpayer service locations to 209. We are simplifying the forms and letters that are distributed to the public. Steps have been taken over the past two years to meet the needs of specific groups of taxpayers by expanding the department's volunteer program; establishing a telecommunications device to enable the speech- and hearing-impaired to have access to the department's enquiry services; making available to visually-impaired taxpayers an audio version of the tax guide; and placing renewed emphasis on the provision of special tax packages for the media serving new Canadians in Greek, Portuguese, Chinese and Italian.

There are other important examples, as well, of how we are continuing to improve service. Due to recent jurisprudence, particularly the *Stubart* case, the department will now consider issuing rulings in cases where there is no bona fide business report. This is an important widening of our advance ruling service that will assist taxpayers in their planning for tax purposes.

Secondly, a new district office will be opened in Scarborough in late 1986 to better serve the taxpayers of the Toronto area. The resources required to operate the new office will be found within the department's existing reference level. Another office is scheduled to be opened in Mississauga in 1987-88.

Perhaps the news which will be most interesting to Canadians is the fact that we do recognize the need to simplify the tax administration. It is not news to anyone here, Mr. Chairman, particularly to this committee, that the government has been using the tax system as an instrument of social engineering with more and more provisions designed to benefit a cross-section of Canadian taxpayers. This has presented the administrators of the law with a paradox—the more selective the legislation becomes, the more complex the law is to administer. The more people required to file tax returns, the more difficult it becomes to meet the diverse needs of these tax-filers.

Our goal is to strive for a better technique of informing people about their rights and obligations, and perhaps even more important, to create a simpler, more direct way of collecting tax. We are reviewing with interest recent changes in Quebec and new methods being used in the United States.

I can comment on a number of initiatives currently underway with the tax return and guide, initiatives that I hope will culminate in the introduction of a new format for next year. We are currently doing a review of the tax returns, schedules

[Translation]

régime fiscal, pour qu'il réponde mieux aux besoins des contribuables.

De façon plus précise, au cours de la présente période de production des déclarations, nous avons triplé le nombre des points de service au contribuable, qui sont maintenant au nombre de 209. Nous simplifions les formulaires et les lettres distribués au public. Des mesures ont été prises au cours des deux dernières années pour répondre aux besoins de groupes précis de contribuables en élargissant le programme des bénévoles du ministère; en mettant au point un dispositif de télécommunications pour permettre aux personnes atteintes de troubles de la parole ou de l'ouïe d'avoir accès aux services des demandes de renseignements de l'impôt; en mettant à la disposition des contribuables atteints de troubles de la vue, une version sur cassette du Guide de l'impôt; en accordant une importance sans précédent à l'établissement de jeux de documents fiscaux spéciaux à l'intention des médias qui desservent les Néo-canadiens de langue grecque, portugaise, chinoise et italienne.

Il y a d'autres exemples qui illustrent bien de quelle façon nous continuons d'améliorer le service aux contribuables. En raison de la jurisprudence récente, en particulier l'affaire *Stubart*, le ministère envisage maintenant de publier des décisions dans les situations où il n'existe pas d'objet commercial véritable. Il s'agit d'un élargissement très marqué de notre service des décisions anticipées qui aidera les contribuables à réaliser leur planification fiscale.

Deuxièmement, un nouveau bureau de district ouvrira ses portes à Scarborough à la fin de 1986 de façon à mieux servir les contribuables de la région de Toronto. Les ressources nécessaires au fonctionnement du nouveau bureau proviendront des niveaux de référence actuels du ministère. Un autre bureau devrait ouvrir à Mississauga en 1987-1988.

La nouvelle qui réjouira peut-être le plus l'ensemble des Canadiens est la reconnaissance du besoin de simplifier l'administration de la législation fiscale. Tous ici savent bien, monsieur le président, que le gouvernement utilise le régime fiscal comme un instrument d'action sociale en adoptant de plus en plus de dispositions visant à avantager des groupes précis de contribuables canadiens. Ceci a eu pour effet de placer les administrateurs de la Loi dans une situation un peu paradoxale: plus la législation devient sélective, plus elle est compliquée à administrer. Et plus grand est le nombre de contribuables qui doivent produire des déclarations d'impôt, plus il devient difficile de répondre aux besoins variés de ces contribuables.

Notre objectif est de chercher à mettre au point une meilleure façon d'informer les contribuables de leurs droits et de leurs obligations et, ce qui est peut-être encore plus important, de tenter de trouver des moyens plus simples et plus directs de percevoir l'impôt. Nous étudions avec intérêt les récents changements apportés au Québec et les nouvelles méthodes qui ont été mises en application aux États-Unis.

Permettez-moi de vous décrire un certain nombre d'initiatives qui sont actuellement prises en rapport avec la déclaration et le Guide d'impôt, initiatives dont le résultat ultime sera, je l'espère, l'introduction à la même époque l'an prochain, de

[Texte]

and guides to make the language as simple and clear as the constraints of space will permit. The tax guide itself will be redesigned in a more attractive format, with charts and work areas that permit taxpayers to do their calculations on the spot. Colour-coded instructions will lead people through the return, allowing them to skip those parts that do not apply to them. Ultimately, our objective is to develop an optional no-calculation return to assist those who have a limited amount of information to provide. We hope, Mr. Chairman, to include this option for next year's filing season.

• 1940

One of the steps about to be taken by the department is the introduction of a new service for taxpayers. I am pleased to take this opportunity to announce the introduction of the problem resolution program, which, as its name suggests, is meant to solve problems faced by taxpayers through the administration of the tax system. We have always had district offices where taxpayers and their representatives have been able to obtain personal assistance with their questions and problems. The new problem resolution program will operate in each of the 29 district offices, but will be distinct from the regular tax assistance provided through the telephone and counter enquiries service. The problem resolution program will operate as part of the public affairs division to deal on a priority basis with taxpayers that have problems that are hard to solve through normal channels.

Even more important, these problems will not only be resolved on an individual basis, they will be examined in terms of national or regional trends to allow us to prevent a recurrence and to fine-tune our administration. I see the introduction of the problem resolution program as one of the most positive steps we can take in improving direct service to taxpayers both in the long and short term. As the service is just being phased in, it will take a few months before all staff is in place and the program is operating at full speed.

I should point out that the service will be of special benefit to Members of Parliament. The problem resolution officers will be dealing on a priority basis with problems that are often referred to the department by third parties, such as Members of Parliament. In fact, letters being sent to all members in coming weeks will provide a copy of information that can be used to alert their constituents to this important new service.

[Traduction]

documents ayant une nouvelle présentation. Nous procédons actuellement à la révision des déclarations d'impôt, des annexes et des guides d'impôt afin de rendre le langage utilisé aussi simple et clair que le permettent les contraintes d'espace. La présentation du Guide d'impôt lui-même sera modifiée pour qu'elle soit plus attrayante; des tableaux et des espaces libres seront prévus de façon à permettre aux contribuables de procéder immédiatement à leurs calculs. L'emploi de diverses couleurs dans les instructions guidera le contribuable dans l'établissement de sa déclaration en lui permettant de sauter les parties qui ne le concernent pas. Notre objectif ultime est de mettre au point une déclaration optionnelle «sans calcul» à l'intention des contribuables qui n'ont que peu de renseignements à fournir. Nous espérons, monsieur le président, offrir cette possibilité lors de la prochaine période de production des déclarations.

L'une des mesures que le ministère est sur le point de prendre concerne l'introduction d'un nouveau service à l'intention des contribuables. Je suis très heureux de profiter de l'occasion pour annoncer la création du programme de solution des problèmes qui, comme son nom l'indique, a pour but de régler les problèmes auxquels font face les contribuables en matière d'administration du régime fiscal. Les contribuables et leurs représentants ont toujours pu rencontrer en personne les employés des bureaux de district pour obtenir des réponses à leurs questions et des solutions à leurs problèmes. Le nouveau programme de solution de problèmes sera accessible dans chacun des 29 bureaux de district mais constituera un service distinct de l'aide fiscale courante fournie au téléphone ou au comptoir par le personnel des demandes de renseignements. Le programme de solution de problèmes s'inscrira dans les activités de la Division des affaires publiques et permettra de traiter prioritairement les problèmes soumis par les contribuables qui sont difficiles à régler par les voies normales.

Ce qui est encore plus important, monsieur le président, ces problèmes seront non seulement réglés individuellement, mais ils seront aussi examinés pour découvrir des tendances nationales ou régionales de façon à empêcher leur répétition et à apporter des corrections à l'administration de la législation fiscale à un niveau plus raffiné. Je vois dans l'introduction du programme de solution des problèmes l'une des mesures les plus positives que nous pouvons prendre pour améliorer le service direct aux contribuables, que ce soit à court ou à long terme. Puisque ce programme n'est qu'amorcé, il faudra quelques mois pour que tout le personnel soit en place et que le programme soit totalement opérationnel.

Je me dois de souligner, monsieur le président, que ce service sera particulièrement avantageux pour les députés. En effet, les agents de solution de problèmes s'attaqueront de façon prioritaire aux problèmes qui sont souvent soumis au ministère par des tiers, comme les députés. D'ailleurs, j'ai fait joindre aux lettres expédiées aujourd'hui à tous les députés un exemple de bulletin parlementaire que ceux-ci peuvent utiliser pour signaler à leurs commettants la création de ce nouveau service important.

[Text]

So I am pleased to have this opportunity to review some of the significant steps we are taking to improve both the efficiency of tax administration and the service to taxpayers, while respecting the need to exercise restraint in expenditures. I would certainly welcome any comments from members of the committee, and of course would be pleased to try to respond to your questions.

I might also suggest, Mr. Chairman, that you or any members of the committee interested in seeing the tax system at the peak of its operation visit the taxation centre here in Ottawa or in fact any one of our seven locations. The full effect of 17 million tax returns can only be fully understood when one sees the processing operation in full force. So I extend a personal invitation to all of you. Thank you very much.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Minister. You have a very large department, certainly in terms of people employed. I see that you are increasing the numbers of people employed and that you are not even going to add that Mississauga office until next year, when you will undoubtedly want to have more people employed.

I was wondering, before I turn the matter over to my colleagues, what real efforts had been made—and perhaps you might expand on that—to determine whether you really need all the people you have. We were looking the other day at the situation with the Superintendent of Insurance, where he had 71 people out in the field and not quite 200 people here in Ottawa, and the people in Ottawa were shuffling the paper that was prepared by the people out in the field. Where are your people?

Mr. MacKay: Mr. Chairman, let me try to respond to that. First of all, as you know, there is an incremental increase in tax filers every year—about 2% this year, I believe, my deputy tells me. We have no choice but to react to legislative initiatives. We have to administer the new legislation since May of 1985—the minimum tax, the capital gains, the advance child tax credit, for example. But we have, I am confident, freed resources within our department to look after some of these needs, such as the new office you have referred to. I guess all I can say is that as far as I am aware we have held growth in personnel down to a considerable extent over what it would have been had we not brought in this restraint program. Perhaps my deputy might like to . . .

• 1945

The Chairman: Before he goes on, perhaps you might explain to us whether you will be able, in this next coming year, to have tax forms that are machine readable, like the Americans have.

These machines can take 25% of their tax returns . . . They can be processed without touching the human hand, mind, heart, or anything. They can take a nine-line form and pump

[Translation]

Je suis heureux d'avoir pu profiter de cette occasion pour passer en revue certaines des mesures importantes que nous prenons pour respecter l'initiative de restriction du gouvernement, tout en améliorant l'efficacité de l'administration fiscale et le service de correspondant fourni aux contribuables. Les commentaires que les membres du Comité aimeraient formuler seront les bienvenus; et, bien entendu, je serai heureux de répondre à vos questions.

Je vous suggère, monsieur le président, ainsi qu'aux membres du Comité qui seraient intéressés à voir le fonctionnement du système fiscal à son apogée, de visiter le centre fiscal, ici à Ottawa, ou l'un des sept autres répartis à travers le Canada. Les effets de la production de 17 millions de déclarations d'impôts ne peuvent être pleinement ressentis et appréciés que lorsqu'on voit les opérations de traitement au plus fort de la période de production. Je vous invite donc tous personnellement. Merci beaucoup.

Le président: Merci beaucoup, monsieur le ministre. Vous avez un très grand ministère, du moins si nous en jugeons par vos effectifs. Or, vous augmentez encore ces effectifs, même si le bureau de Mississauga ne doit entrer en opération que l'an prochain. Nous devons sûrement nous attendre à une autre augmentation à ce moment-là.

Avant de céder la parole à mes collègues, je voudrais savoir si vous avez tenté . . . vous pourriez peut-être nous parler des efforts que vous avez faits . . . de déterminer si la présence de tout ce personnel était vraiment nécessaire. Nous examinions l'autre jour la situation du Surintendant des assurances, qui avait 71 personnes sur le terrain et presque 200 ici à Ottawa. Et les gens ici à Ottawa ne faisaient que classer et reclasser les documents qui leur étaient envoyés par les gens sur le terrain. Où se trouvent vos gens à vous?

M. MacKay: Je puis essayer de répondre à votre question, monsieur le président. D'abord, comme vous le savez, il y a une augmentation du nombre de personnes produisant des déclarations tous les ans, de l'ordre de 2 p. 100 annuellement, me signale mon sous-ministre. Et nous n'avons pas le choix; nous devons réagir aux diverses mesures législatives qui sont introduites. Depuis mai 1985, nous avons l'impôt minimum sur le revenu, les gains en capital, le crédit d'impôt anticipé pour enfants, entre autres. Pour une certaine partie de ces besoins, comme le nouveau bureau dont nous avons parlé, nous avons pu libérer des ressources déjà affectées à notre ministère. Tout ce que je puis dire c'est que nous avons maintenu la croissance des effectifs à un niveau de beaucoup inférieur à ce qui aurait été le cas sans le programme de restriction budgétaire. Mon sous-ministre pourrait peut-être . . .

Le président: Avant de poursuivre, peut-être pourriez-vous nous dire si, l'an prochain, vous serez en mesure d'introduire des déclarations d'impôt lisibles par machine, comme l'ont fait les Américains.

Aux États-Unis, jusqu'à 25 p. 100 des déclarations d'impôt sont lisibles par machine. Ainsi, le traitement s'effectue sans aucune intervention humaine. La formule n'a que neuf lignes

[Texte]

out a rebate to people, or a tax notice to people, after the machine is finished the form.

Now, can you do something of that nature, and what are you doing with respect to using the technology that the Americans have to cut down the cost of collecting this revenue?

Mr. MacKay: The Americans have in some ways their own particular technology and their own tax system, which does not always match, as you know, with ours. But we do have at the present an on line correction capability.

I saw it at work, just a few days ago, in the Surrey Data Centre. Taxpayers' returns that had errors, either in their favour or against them, were able to be corrected automatically, on the spot, as it were. Where applicable, a refund was directed back instantaneously. So we do have a similar capability.

I know there is a lot of work to be done, but we are not completely without that capacity at the present time. I think Mr. Rogers would like to elaborate on that, if he may.

Mr. Harry G. Rogers, (Deputy Minister, Department of National Revenue): If I could, Mr. Chairman, there may be some additional points I could supplement.

We do follow very closely what the U.S. does and have an active visitation program throughout the year with them on a variety of operating issues, including their technology applications, as they look, with great interest, at our technology applications. At the moment, in some respects, we are ahead of them. In other areas, they are ahead of us.

To answer one of your other questions, 88% of our resources are in the field and 12% are located around the Ottawa area only. It is a heavily decentralized department by definition.

There is one statistic I would like to give you, which is not in the estimates book, but which we could certainly provide you with data on, if you were interested. We do track the productivity gains over time in this department.

I would like to make reference to the T1 and T2 returns processing, which represent the bulk of our tax returns, and what has happened over a 10-year period.

The volume of returns on the personal side has gone up by 68%. On the corporate side, it has gone up by 153% in that 10-year period. In that same 10-year period, our person-years have gone up by 77%.

But that really does not take into account what has happened to legislation in this period. I can give you one number that might dramatize what has happened in the complexity of tax legislation in this 10-year period.

[Traduction]

et la machine peut établir l'avis de cotisation, et ensuite préparer le chèque de remboursement, s'il y a lieu.

Serait-il possible de faire la même chose ici? Essayez-vous de mettre à profit la technologie mise au point par les Américains en vue de réduire les coûts de la perception de l'impôt?

M. MacKay: Les Américains ont leur propre technologie et leur propre régime fiscal, qui ne correspondent pas toujours aux nôtres. Toutefois, nos systèmes informatisés sont actuellement en mesure de corriger certaines erreurs automatiquement.

J'ai pu voir, il y a quelques jours seulement, ce système fonctionner au centre de données fiscales *Surrey*, où les ordinateurs peuvent corriger automatiquement et instantanément les erreurs faites par le contribuable sur sa déclaration, que ces erreurs lui soient avantageuses ou non. Le cas échéant, le chèque de remboursement est établi immédiatement. C'est donc dire que nous disposons de cette technologie.

Je sais qu'il y a beaucoup à faire, mais nous ne sommes pas totalement démunis. M. Rogers aimerait vous en dire plus long, je crois.

M. Harry G. Rogers (sous-ministre, ministère du Revenu national): Si vous le permettez, monsieur le président, j'ajouterai quelques détails.

Nous suivons de très près les progrès réalisés par les Américains, nous les visitons régulièrement pendant l'année pour discuter de diverses questions, y compris les applications technologiques, et les Américains eux aussi s'intéressent beaucoup aux technologies que nous mettons en oeuvre. À certains égards, nous les devançons à l'heure actuelle, tandis que dans d'autres domaines, c'est le contraire.

Pour répondre à votre question au sujet de la répartition de l'effectif, je vous dirais que 88 p. 100 de nos ressources humaines sont affectées dans les régions, tandis que 12 p. 100 sont dans la région de la Capitale nationale. C'est donc dire que notre ministère est très décentralisé.

Si vous le désirez, je peux vous fournir des données qui ne figurent pas au budget des dépenses, à savoir des données sur l'amélioration de la productivité au ministère.

Je parle plus précisément du traitement des déclarations T1 et T2, activité qui représente le gros de nos activités de traitement, et je ferai ressortir les progrès réalisés sur une période de 10 ans.

Pendant cette période, le volume des déclarations présentées par des particuliers a augmenté de 68 p. 100, tandis que celui des déclarations présentées par les sociétés a augmenté de 153 p. 100. Sur la même période, c'est-à-dire 10 ans, le nombre d'années-personnes a connu une augmentation de 77 p. 100.

Toutefois, ces chiffres ne reflètent pas l'évolution qu'a connue la législation pendant cette même période, qui est devenue beaucoup plus complexe, comme l'indique l'exemple suivant.

[Text]

In 1973, in the tax return, there were 37 fields to key. In 1983, there were 97 fields. If you take the volume growth and the complexity and put it through an efficiency computation, we have a factor of 250% improvement in the 10-year period, 1984-85 over 1974-75.

This kind of documentation is what we provide to Treasury Board in demonstration of where the department has come over this period of time.

The Chairman: Mr. Rogers, the other day, Mr. Gordon Riehl was before our taxation panel and produced for us the 1956 tax form for simplified taxpayers. It was called the T1 simple, or standard, or whatever.

And it, including the guide that went with it, had four pages of information. In other words, two pieces of letter-sized paper printed on both sides, including the tax form. One portion was detachable, which included all of the information in the rate schedule, and the rest of it.

Your current piece of material sent out to ordinary taxpayers is 84 pages in length. Will you tell me why we have to be that much more complicated today than we were in 1956?

Mr. MacKay: Mr. Chairman, it seems to me— Lord knows, I am no expert in this field, although I happen to be Minister—that it is pretty well resulting in the evolution of the complexities involved in the various legislative options that have taken place in the last 25 years, or 30 years, in some of the services that we deliver for the provinces. I think it is possible for us to simplify the returns to some extent, but I do not think we can do it in isolation unless we have a look at some legislative changes.

• 1950

The Chairman: What representations, then, Mr. Minister, have you made to the Minister of Finance and the provincial governments for whom you collect to simplify this thing, bearing in mind that probably 50% of the filers have to have someone to assist them with the tax return?

A great number of filers require the services of people like H & R Block or Bentax. People discount their tax just to have somebody file it for them. All sorts of people are required to hire chartered accountants and others. The burden on the ordinary citizen in filing a return is horrendous. Surely some of the responsibility of this horrendous problem rests with your department.

Mr. MacKay: It certainly does. As you and other members of the committee probably know, we have been increasing our efforts to get together with officials of our colleague, the Minister of Finance, to work with them.

The consultative process is going on and has been going on for some time, but as I say, we cannot really hold out any hopes for dramatic improvement until we get some legislative

[Translation]

En 1973, la déclaration d'impôt ne comportait que 37 zones de composition, tandis qu'en 1983, elle en comportait 97. Si l'on tient compte de la plus grande complexité de la déclaration, de même que de l'augmentation enregistrée au chapitre du volume, on constate qu'entre 1974-1975 et 1984-1985, la productivité du ministère a connu une augmentation de l'ordre de 250 p. 100.

C'est là un exemple du genre de données que nous présentons au Conseil du Trésor dans le but de démontrer les progrès réalisés pendant cette période.

Le président: Monsieur Rogers, il y a quelques jours, M. Gordon Riehl a comparu devant le groupe de travail sur la simplification fiscale et il a discuté d'une déclaration d'impôt simplifiée qui existait en 1956. Cette formule s'intitulait la T1 simplifiée, ou standard, enfin j'oublie.

Le tout, y compris le guide, ne comportait que quatre pages, c'est-à-dire deux feuilles de papier à lettre imprimées. La table d'impôt était détachable et la formule renfermait tous les renseignements requis.

Aujourd'hui, la documentation que vous envoyez aux contribuables comporte 84 pages. Pourriez-vous me dire pourquoi la formule est beaucoup plus compliquée qu'elle ne l'était en 1956?

M. MacKay: Monsieur le président, bien que ministre, je ne suis pas expert en la matière, mais il me semble que cela est attribuable au fait que depuis 25 ou 30 ans, la loi est devenue beaucoup plus complexe, de même que certains des services que nous dispensons aux provinces. Je crois que nous pourrions simplifier quelque peu les déclarations d'impôt, mais nous ne pouvons le faire isolément, à moins que la loi ne soit modifiée.

Le président: Monsieur le ministre, quelles pressions avez-vous exercées auprès du ministre des Finances et des gouvernements provinciaux, pour lesquelles vous percevez l'impôt, en vue de simplifier la déclaration d'impôt, compte tenu du fait que probablement 50 p. 100 des déclarants doivent demander à quelqu'un de les aider à remplir leur déclaration?

Nombreux sont ceux qui ont recours aux services de préparateurs fiscaux, tels que H & R Block et Bentax, tandis que d'autres doivent se tourner vers les escompteurs fiscaux, les comptables agréés, les fiscalistes et d'autres. Les contribuables canadiens supportent un fardeau vraiment incroyable et il me semble que votre ministère assume une part de la responsabilité.

M. MacKay: Bien sûr que oui. Comme vous le savez peut-être, nous redoublons d'efforts en vue d'intensifier la coopération entre nos fonctionnaires et ceux du ministère des Finances.

Les consultations ont été amorcées il y a déjà un certain temps, mais je répète que toute amélioration substantielle exige des modifications à la loi. Comme vous le savez, quelques

[Texte]

changes. There have been some changes on the corporate side, as you know—few. I hope, as I mentioned in my statement, we will have some improvements for next year.

The Chairman: Mr. Minister, you know the Standing Committee of Finance and Economic Affairs has a tax panel presently inquiring into the simplification of the Income Tax Act. I was wondering if this committee could rely on the assistance of you, your deputy minister and your other officials to go over the tax form you have so we might be able to make representations.

Clearly, you are making no headway with Finance, whose only interest is to complicate the system, presumably, because they have done an amazing job of it. I was wondering if you might consent to change your technique and work with this committee so we might make some recommendations to the House, because surely the people of the country are tired of the additional complications foisted upon them.

Mr. MacKay: I think there is no question we would welcome the opportunity to work with this committee and to get any input from the various members around this table.

I think, Mr. Chairman, if you and other members could take a leading role in this, they would probably build statutes to you in every village in Canada if you could be responsible for a new simplified tax return. Yet it is not that simple. We would be pleased to work with you. We are looking forward to your input.

The Chairman: With that in mind, I have to call on Mr. Garneau.

Mr. Garneau: I have another question, but I would like to pursue the same matter of simplification. You said our fiscal system is very complex. How would you or your experts compare the complexity of our tax structure with the one in the United States? Would you say ours is more or less complex?

Mr. MacKay: I would think it is probably more complex. Our T1 Special, I am aware, is not as efficacious as the counterpart in the United States; but still, it is used by around seven million or eight million Canadians. I think this particular form lends itself to a pretty utilitarian use. They have one called the 1040-EZ.

The Chairman: Nine lines.

Mr. Garneau: That is why I was asking the question, because...

Mr. MacKay: In Quebec, your home province, they are doing interesting things as well. Again, as I understand it, the comparable form to the 1040-EZ in Quebec is not necessarily used as much as it might be. I guess it does not mesh. Quebecers do not necessarily identify with it because of our more complex form. So maybe there is some work we can do there to combine the two.

[Traduction]

changements mineurs ont été apportés au régime fiscal des sociétés et, comme je l'ai indiqué dans ma déclaration, nous espérons pouvoir apporter d'autres améliorations l'année prochaine.

Le président: Monsieur le ministre, vous savez sans doute que le Comité permanent des finances et des affaires économiques a mis sur pied un groupe de travail qui étudie actuellement la simplification de la Loi de l'impôt sur le revenu. Je me demande si le groupe de travail pourrait compter sur votre coopération, de même que celle de votre sous-ministre et de vos fonctionnaires, lorsque viendra le temps d'examiner en profondeur la déclaration d'impôt et de faire des recommandations en conséquence.

Il est clair que vous n'avez pas réussi à faire bouger le ministère des Finances, dont le seul objectif semble être de compliquer le régime fiscal, tâche que ce ministère a accomplie à merveille. Je me demande si vous seriez disposé à changer de stratégie et à collaborer avec le Comité dans le but de formuler des recommandations qui seront présentées à la Chambre, car il me semble que les Canadiens en ont sûrement assez de la complexité toujours grandissante du régime fiscal.

M. MacKay: Il ne fait aucun doute que nous serions heureux de coopérer avec le Comité et de prendre en compte les points de vue de ses membres.

Monsieur le président, je crois que si vous, ou d'autres membres du Comité, lancez une telle initiative, et si vous êtes en mesure de simplifier la déclaration d'impôt, les Canadiens érigeront en votre mémoire des statues dans toutes les villes du pays. Nous serons ravis de travailler de concert avec vous.

Le président: Dans cette perspective, je cède la parole à M. Garneau.

M. Garneau: J'aimerais tout d'abord pousser un peu plus à fond cette question de la simplification fiscale. Vous dites que notre régime fiscal est très complexe, et j'aimerais savoir s'il est plus complexe que le régime fiscal américain? Qu'en pensez-vous, ou qu'en pensent vos experts?

M. MacKay: Notre système est probablement plus complexe. Je sais pertinemment que la T1 spéciale n'est pas aussi efficace que la formule correspondante aux États-Unis, mais 7 ou 8 millions de Canadiens l'utilisent néanmoins. Elle n'est pas trop difficile à remplir. Aux États-Unis, il existe une formule intitulée la 1040-EZ.

Le président: Elle comporte neuf lignes.

M. Garneau: C'est pourquoi j'ai posé la question, parce que...

M. MacKay: Au Québec, votre province natale, on a lancé des initiatives intéressantes aussi. Selon mes renseignements, la formule introduite au Québec, comparable à la 1040-EZ, n'a pas été accueillie aussi favorablement que prévu. Peut-être les Québécois ne l'ont-ils pas acceptée parce que cette formule n'est pas semblable à la formule fédérale, plus complexe. Peut-être y aurait-il lieu de combiner ces deux formules en une seule.

[Text]

• 1955

In answer to your question, I think our system of distribution and the things we do for the provinces through the tax system probably makes ours more complex. I would be interested in what Mr. Rogers says. He has recently come back.

Mr. Rogers: To work? Yes.

Mr. MacKay: No. I understand you were checking with some American counterparts.

Mr. Rogers: Yes. Ours is complicated by the fact we have 28 variations on a personal income tax form, for example, where they have one for the nation. And of course, we have provincial variations in each province, excluding Quebec, personal and corporate, two languages and, of course, the territories as well. And we have some 57 elements of provincial tax legislation which are listed in the back of Part III, which have to be taken care of by us in accordance with the agreements between the Department of Finance and the Revenue Ministers of the various provinces.

On the other hand, they have a variety of greater deductions and exemptions on the personal side than we do here in Canada, mortgage interest and other. But if you looked at our form and you looked at nine lines, what we are dealing with as complexity are a raft of provincial tax refund elements for the aged, or for the renter, or, in the case of the federal government, the child tax credit, age exemptions and the like, which inevitably make our form more difficult because those are instrumentalities of social policy that the Minister made reference to and which have to be catered to in the return.

What we are struggling with is a variant in between the T1 Special and the General that would be for the very simple filer. It is in this area that we are expending efforts to come up with the very simple 1040 easy equivalent here in Canada.

Mr. MacKay: We have 25 provincial tax credits, do we not? Something like that. And no standard deductions. I think, Mr. Garneau, we have really got ourselves into an administrative pickle when it comes to trying to accomplish much through the form...

Mr. Garneau: Is there any way we could envisage having the postcard such as they will have in the United States, or they intend to have in the coming year, for their personal income tax return?

Mr. Rogers: The postcard return they have, Mr. Garneau, through you, Mr. Chairman—the one that we are aware of—is sent out to people who use tax filers. They say: Do you want us to send you a return? If you do, please return this card; if you do not, would you take the label off and take it to your tax filer? That has cut down on some 10 million or 15 million returns. So it has been an efficiency from their point of view, probably in terms of postage, mailing and the like. We are going to look at that, definitely.

[Translation]

Pour répondre à votre question, je crois que notre régime fiscal est peut-être rendu plus complexe du fait du mode de répartition et des services que nous rendons aux provinces. J'aimerais savoir ce qu'en pense M. Rogers, car il vient de rentrer au bureau.

M. Rogers: En effet, je viens de revenir au travail.

M. MacKay: Non, je crois savoir que vous venez de consulter vos homologues américains.

M. Rogers: Oui. Notre système est rendu plus complexe du fait que nous avons 28 sortes de déclarations d'impôt sur le revenu des particuliers, tandis que les Américains n'en ont qu'une seule. Aussi faut-il tenir compte des variables pour chacune des provinces, à l'exception du Québec, des déclarations pour les particuliers et pour les sociétés, des deux langues officielles et, bien entendu, des Territoires aussi. De plus, la Partie III énumère 57 lois fédérales, dont nous devons tenir compte conformément aux accords entre les ministères des Finances et les ministres du Revenu des diverses provinces.

En revanche, le régime fiscal américain comporte plus de déductions et d'exemptions personnelles que le régime canadien, dont les déductions pour intérêt hypothécaire, et ainsi de suite. Toutefois, si vous comparez notre formule à la formule américaine comportant neuf lignes, vous constaterez que la plus grande complexité de la formule canadienne est le résultat de toute la panoplie d'éléments dont bénéficient les contribuables, tels que les déductions pour personnes âgées, les déductions pour locataires, le crédit d'impôt pour enfants, les exemptions en raison d'âge et ainsi de suite, qui, inévitablement, rendent notre formule plus complexe car ces divers éléments sont l'instrument par lequel nous mettons en oeuvre notre politique sociale dont a parlé le ministre.

Nous essayons de créer, à partir de la T1 spéciale et de la T1 générale, une formule destinée au contribuable dont la situation fiscale est relativement simple. Ainsi, nous espérons élaborer une formule semblable à la 1040-EZ utilisée aux États-Unis.

M. MacKay: Je crois qu'il existe environ 25 crédits d'impôt provinciaux, et il n'y a aucune déduction applicable à tous, il me semble. Du point de vue administratif, monsieur Garneau, cette formule nous met dans une situation extrêmement contraignante.

M. Garneau: Serait-il possible d'introduire une déclaration d'impôt sur le revenu des particuliers sous forme de carte postale, comme compte faire le fisc américain d'ici à un an?

M. Rogers: Monsieur le président, selon nos renseignements, la carte postale en question est envoyée aux déclarants qui ont recours à un préparateur fiscal. Sur la carte, on leur demande s'ils veulent obtenir une formule de déclaration. Dans l'affirmative, le contribuable doit renvoyer la carte et, dans la négative, il enlève l'étiquette et la remet au préparateur. Cela a permis de réduire de 10 à 15 millions le nombre de déclarations présentées. Par conséquent, du point de vue de l'affranchissement postal et de l'expédition, le système est beaucoup

[Texte]

In addition, we are looking at a comparable simplified return, as Quebec has, for the very simple filer.

Third, one of the things we think is very important is that we take the tax guide and go through it in a vigorous attempt to put it in language that can be more readily understood. It has not been subject to a readability review for some time, and in some places it is just terrible. It can be made dramatically better.

So in those areas, we think we can make some short term gains, even as we work with Finance and this committee and others on the broader subject of how you make the whole system simpler, to the extent that we have an administrative role and input in that.

Mr. Garneau: Mr. Chairman, I do not know if other people want to address this question of simplification, but personally I would like to go to another subject. I do not know if you want to...

The Chairman: Does anyone else want to go on the question of simplification at this point? Mr. Warner.

Mr. Warner: The no calculation return is your simplified form you are talking about. You are going to continue to have the T1 Special and you are hoping next year to introduce what would amount to a third form? Is that right?

• 2000

Mr. Rogers: That is the concept, Mr. Warner, through you, Mr. Chairman.

Mr. Warner: Right now, the T1 Special handles about seven to eight million files. You have a total of about 17 million files. What would be your target group for that short-form, no calculation return?

Mr. Rogers: Could I please ask Mr. Diguier, my Assistant Deputy Minister, to comment on that?

Mr. Hervé Diguier (Assistant Deputy Minister, Policy and Systems Branch, Department of National Revenue): It is hard to estimate the amount. We would probably be very conservative in saying that perhaps we would address ourselves to about a million people for the first year. Hopefully, in the longer run you would get more.

The experience the Americans and Quebec Revenue have had has not been really tremendous in the sense of getting people to respond with a simple form that you just tick off some squares or put some numbers. The take-up rate has not been high. Taxpayers seem to traditionally wish to do their own calculation and determine themselves exactly how much money they are entitled to receive or how much money they are required to pay. It is amazing that the take-up rate is not as high as they thought it would be in the experience in both the United States and Quebec.

[Traduction]

plus efficace. Nous avons définitivement l'intention d'étudier cette possibilité.

En outre, nous étudions la possibilité d'introduire une déclaration simplifiée, comme l'a fait le fisc québécois, à l'intention des déclarants dont la situation fiscale est peu complexe.

Troisièmement, nous croyons qu'il faut éplucher complètement le guide de l'impôt dans le but de le simplifier et de le rendre plus compréhensible. Cela n'a pas été fait depuis un certain temps et certains passages sont quasi illisibles. Il y aurait lieu d'apporter des améliorations marquées au guide.

Nous croyons donc que ces quelques initiatives nous permettront de réaliser quelques progrès à court terme et nous comptons également coopérer avec le ministère des Finances, le Comité et les autres intéressés en vue de simplifier le régime fiscal dans son ensemble, compte tenu des responsabilités que nous assumons à cet égard.

M. Garneau: Monsieur le président, je ne sais pas si d'autres membres du Comité veulent poser des questions au sujet de la simplification fiscale, mais personnellement, j'aimerais passer à une autre question. Je ne sais pas si vous désirez...

Le président: Y a-t-il d'autres questions au sujet de la simplification fiscale? Monsieur Warner.

M. Warner: Si j'ai bien compris, la déclaration simplifiée dont vous parlez ne comporte aucun calcul. Est-ce que cela veut dire que la T1 spéciale continuera d'être utilisée et que vous espérez introduire une troisième formule l'an prochain?

M. Rogers: Monsieur le président, c'est exactement notre intention.

M. Warner: À l'heure actuelle, entre sept et huit millions de déclarants utilisent la T1 spéciale, sur un total d'environ 17 millions de déclarants. À quel groupe cible serait destinée la formule simplifiée ne comportant aucun calcul?

M. Rogers: Je demanderais à M. Diguier, sous-ministre adjoint, de répondre à la question.

M. Hervé Diguier (sous-ministre adjoint, Direction de la politique et des systèmes, ministère du Revenu national): Il est difficile d'estimer le nombre de contribuables visés, mais pendant la première année, probablement qu'un million de personnes au moins utiliseraient la formule. Nous espérons qu'avec le temps, de plus en plus de contribuables l'utiliseraient.

L'expérience du fisc américain et du fisc québécois a démontré que les contribuables n'accueillent pas avec un enthousiasme débordant les formules simplifiées, même s'il s'agit uniquement de cocher certaines cases ou d'inscrire quelques chiffres. Il semble que les contribuables préfèrent remplir la déclaration eux-mêmes, faire les calculs et déterminer exactement le montant de leur remboursement ou le montant qu'ils doivent verser au fisc. Étonnamment, l'accueil, tant aux États-Unis qu'au Québec, n'a pas été aussi favorable que prévu.

[Text]

Mr. Warner: At the present time, I believe the T1 Special is mailed out to people who qualified the previous year for its usage, and through this system you do not mail to all of the people who would be using it in the current year. How do you intend to distribute your new short-form return? Is this going to be something that will be distributed with the long form, or is it going to be a special mailing based on the previous years' statistics?

Mr. Diguier: Our present plan is to examine the historical record for the prior year, and from that base determine who our population would be, and we would send a labelled return. It would have your social insurance number on the label, the address that you gave us in the last file return, and we of course would assume that your income pattern had not changed in the current year. You would, of course, be able to ignore that return—and there would be material with the return that would tell you that—and simply pick up a larger or more complicated return, if we can call it that, at the post office.

Mr. Warner: Would you make the simplified form available at the post office as well for people who have normally been filling the long form and feel they would qualify for the shorter form in that year?

Mr. Diguier: I do not recall if we considered that, but if we did not, we certainly will. It is not a bad idea.

Mr. Rogers: We would certainly put what we call flats in the post office. That would be a non-labelled return.

Mr. Warner: Do you do that with the T1 Special now?

Mr. Rogers: Both the T1 Special and general are available in post offices.

The Chairman: There is no difference in the T1 Special and the general.

Mr. Rogers: Oh, yes. A great difference, Mr. Chairman.

Mr. Diguier: Actually, the special is a very short guide, and it has a fewer number of keypunch fields, as Mr. Rogers has previously explained. It is a shorter form, less comprehensive and, of course, the guide that comes with it deals with far fewer issues.

Mr. Warner: Is the form you are proposing a machine-readable form?

Mr. Diguier: Yes.

Mr. MacKay: I want to come back to a point I wanted to make when Mr. Garneau had the floor. I am not sure, and maybe he can tell us, but it is my impression that the PYs in Quebec, which are used in connection with their simplified form, are quite high. At the point where they are filling out this form for the taxpayer, this is a fairly expensive thing for the province.

Mr. Garneau: I have no information on that.

[Translation]

M. Warner: Actuellement, la T1 spéciale est envoyée par la poste aux contribuables qui l'avaient utilisée l'année précédente et cela veut dire que certains contribuables qui devraient l'utiliser cette année, par exemple, ne la recevront pas par la poste. Comment comptez-vous distribuer la nouvelle formule simplifiée? Accompagnera-t-elle la formule plus longue actuellement utilisée, ou l'enverrez-vous par la poste, en vous basant sur les données de l'année précédente?

M. Diguier: Nous avons l'intention d'étudier les données fiscales de l'année précédente, à partir desquelles nous établirons la population cible et enverrons par la poste des déclarations personnalisées, qui comporteraient le numéro d'assurance sociale, et l'adresse selon la déclaration de l'année précédente. Bien entendu, vous pourriez, après avoir consulté la documentation fournie, conclure que vous devez remplir une déclaration plus longue ou plus complexe, que vous pourriez obtenir au bureau de poste.

M. Warner: Les personnes qui normalement utilisent la formule plus complexe pourraient-elles obtenir au bureau de poste la formule simplifiée, si elles le jugent nécessaire?

M. Diguier: Je ne suis pas certain que nous ayons envisagé cette possibilité, mais c'est une excellente idée.

M. Rogers: Nous avons l'intention de déposer dans les bureaux de poste des déclarations non étiquetées.

M. Warner: On peut actuellement se procurer au bureau de poste des T1 spéciales non étiquetées, je crois.

M. Rogers: On peut se procurer au bureau de poste la T1 spéciale et la T1 générale.

Le président: Il n'y a aucune différence entre la T1 spéciale et la T1 générale?

M. Rogers: Au contraire, les différences sont importantes, monsieur le président.

M. Diguier: En fait, le guide qui accompagne la T1 spéciale est très bref et, comme l'a indiqué M. Rogers, la formule compte moins de zones de composition. La formule est plus courte, moins complète et, bien entendu, le guide qui l'accompagne est moins exhaustif.

M. Warner: Est-ce que c'est cette formule que vous comptez introduire sous forme lisible par machine?

M. Diguier: Oui.

M. MacKay: Je n'ai pu le faire tout à l'heure, mais j'aimerais néanmoins demander des renseignements à M. Garneau. Je crois savoir qu'au Québec, le nombre d'années-personnes requis pour le traitement de la formule simplifiée est relativement élevé. Étant donné qu'il faut remplir la formule pour le contribuable, je crois comprendre que les coûts qu'assume la province sont assez élevés.

M. Garneau: Je ne saurais vous le dire.

[Texte]

Mr. Rogers: Mr. Chairman, may I just suggest that machine readable is not optical character read, such as the pilots that are going on in the United States now, if that was the thrust of your question.

The Chairman: Why would you not have something that was machine readable in the sense that the machine would in fact read the form on an optical basis?

Mr. Rogers: Well, we are working on it. That is one place where their pilot is more advanced than we are. As you know, they are not applying that to the broad base of their individual tax filers. It is a very, very small and selective sample.

The Chairman: On this question of the people not even having to fill in the form, they are talking about that as well.

• 2005

It would seem that since you have everybody's social insurance number, there is no reason for people who are wage-earners with one, or even two or three employers . . . You have the detail of their tax deductions immediately available in your computers. You have a pretty good idea of their personal deductions because they declared those personal deductions when they became employed in the first place. So you know how many kids they have and presumably who their spouse is because they had to declare that when they became employed in the first place. In other words, you really have all the information on these people. Banks and the others have to advise you on what dividends and other things they receive in terms of income. My question to you is: Is there a practical reason why you could not almost assess people based on the information you receive as mandatory filing from all sorts of businesses, including employers and the rest?

Mr. MacKay: Circumstances obviously change in many cases. But I think Mr. Rogers would like to respond.

Mr. Rogers: We would have to verify, at least we think it is important to verify, that those personal conditions apply in the current tax year and that the taxpayer signs something. So the fact that he is still married and the fact that the dependents have not changed, gone up or gone down, and that he does not when asked . . .

The Chairman: How do you verify it anyway, except by what he signs and what information is supplied to you from other sources of other people who also sign something? Presumably, if there is a requirement for verification, it would demand a signed form. But, without some other evidence of a demand for verification, why would you need anything?

Mr. Rogers: It is a certification. It is a self-assessment system. I suppose we run to a philosophical point as to whether the state makes itself responsible for stating what the conditions the taxpayer and his personal state of living are, or whether you continue to ask the taxpayer to repeat certain minimum information and confirm that those conditions still apply. We can certainly match income data and . . .

[Traduction]

M. Rogers: Monsieur le président, lisible par machine ne signifie pas lisible par dispositif optique, comme cela se produit actuellement aux États-Unis.

Le président: Je me demande pourquoi vous n'auriez pas recours à un dispositif optique.

M. Rogers: Nous étudions cette possibilité, mais c'est un des domaines où les Américains nous devancent. Comme vous le savez, un nombre très restreint seulement de contribuables américains sont visés par les formules lisibles par machine.

Le président: Le fisc américain étudie également une déclaration d'impôt remplie par les autorités fiscales elles-mêmes.

Vous avez le numéro d'assurance sociale de tous les contribuables canadiens et vous connaissez les employeurs des salariés, même s'ils en ont deux ou trois, vous avez dans vos ordinateurs toutes les données relatives aux déductions fiscales, vous savez de façon générale quelles sont les exemptions personnelles de chacun, vous savez le nom du conjoint, le nombre de personnes à charge, car il faut fournir ces renseignements au moment de l'entrée en service. En d'autres termes, vous avez tous les renseignements requis au sujet des contribuables. De plus, les banques et autres institutions doivent vous indiquer quels dividendes et autres versements ont été faits au titre du revenu. Voici ma question: y a-t-il des raisons pratiques qui vous empêchent d'établir les avis de cotisation en vous reportant aux renseignements que vous recevez des employeurs, des institutions financières, et ainsi de suite?

M. MacKay: Il arrive souvent que ces renseignements changent, mais, de toute façon, je crois que M. Rogers aimerait répondre à votre question.

M. Rogers: Nous croyons qu'il est important de vérifier l'exactitude des renseignements personnels chaque année et nous attachons une grande importance à la signature du contribuable. Qu'il soit encore marié ou non, qu'il ait plus ou moins de personnes à charge . . .

Le président: Oui, mais comment vérifiez-vous l'exactitude de ces renseignements, sauf en lui demandant de signer une formule et en rassemblant des renseignements provenant d'autres sources? Présument, s'il faut vérifier l'exactitude des renseignements, il faut signer une formule, mais s'il n'est pas nécessaire de vérifier, pourquoi demander une formule ou une signature?

M. Rogers: C'est une forme d'attestation essentielle dans une régime d'auto-cotisation tel que le nôtre. Sur le plan des idées, je suppose qu'on peut se demander si l'État devrait assumer la responsabilité de décrire la situation personnelle du contribuable, ou s'il faut plutôt demander au contribuable de fournir certains renseignements de base dans le but de confirmer sa situation, comme cela se fait actuellement. Bien

[Text]

The Chairman: You have the taxpayer's basic material filed with you when the taxpayer becomes employed with an employer.

Mr. Rogers: The T-4 does not tell us anything about his personal...

The Chairman: But in order to determine the deductions his employer takes from him weekly, does he not file a statement with the employer which you get a copy of and which states whether he is married with three kiddies, in which case he pays at a lower tax rate than he would if he was single? Is that not what happens?

Mr. Rogers: First of all, it is only submitted by the employee to the employer in a numerical form from 0 to 12.

Mr. Riis: I think we are saying it could be changed so that it could be verified at tax time each year. A person would simply go in to his or her employer and say the information is correct, the employer has made the deductions, the employer knows his exemptions for the year and nothing has changed since last year when he started employment. So there would not be the need to file a return for a certain percentage of the population.

Mr. Warner: Perhaps the employer could be allowed to file certain, very simple amendments, such as the donations a person has made. There could be just a few, minor things picked up at the employer end which would make life a lot simpler for a tremendous number of taxpayers.

Mr. Rogers: I would like Mr. Anglin to comment on this as well. But I think it is a very interesting proposition. You are moving close to the U.K. system. It is a question of whether or not that is an acceptable burden of administration to place on the private sector. I think that is at least one question which would be raised.

The Chairman: Mr. Rogers, we are placing it on the private sector. All our taxpayers are private individuals who have to put up with the forms you people create which cause all sorts of problems. As Members of Parliament we face complaint after complaint by individuals who cannot prepare their tax returns and somehow blame us, as Members of Parliament, because we did it to them. And it is your guys who did it to them, and we have you before us and now we are asking. It is the private sector.

Mr. Rogers: With respect, Mr. Chairman, it is this Parliament which passed the laws which created the forms.

• 2010

The Chairman: Yes, this Parliament.

Mr. MacKay: So we are the authors of their misfortunes.

[Translation]

entendu, nous pouvons voir si les renseignements portant sur le revenu correspondent...

Le président: Chaque contribuable fournit à son employeur, au moment de l'entrée en fonction, une formule qui renferme tous les renseignements de base dont vous avez besoin.

M. Rogers: La T-4 ne fournit pas de renseignements personnels...

Le président: Oui, mais lorsque l'employeur établit les déductions qui doivent être retenues du traitement de l'employé, ce dernier n'est-il pas tenu de fournir une déclaration, dont copie est transmise au fisc, dans laquelle il indique s'il est marié et s'il a des personnes à charge, auquel cas il paie moins d'impôt que l'employé célibataire? N'est-ce pas le cas?

M. Rogers: Tout d'abord, les données sont fournies par l'employé à l'employeur sous forme numérique, selon un barème variant de 0 à 12.

M. Riis: Je crois que le président veut vous faire comprendre que la formule pourrait être changée de façon à permettre au fisc de vérifier l'exactitude des renseignements chaque année. Il suffirait pour l'employeur d'indiquer à son employé que les renseignements sont exacts, l'employeur a tenu compte des déductions, il connaît les exemptions auxquelles a droit l'employé et il serait mis au courant des changements par rapport à l'année précédente. Par conséquent, une certaine fraction de la population n'aurait pas besoin de remplir une déclaration d'impôt.

M. Warner: L'employeur pourrait être autorisé à apporter certaines modifications mineures, par exemple, les dons de charité de l'employé. Ainsi, un très grand nombre de contribuables auraient la vie beaucoup plus facile.

M. Rogers: Je demanderais à M. Anglin de nous donner son point de vue sur cette proposition fort intéressante, qui ressemble de beaucoup au système en vigueur au Royaume-Uni. Il faut se demander, entre autres questions, si le secteur privé est en mesure d'accepter ce fardeau administratif.

Le président: Monsieur Rogers, le secteur privé assume déjà ce fardeau du fait que tous les contribuables sont des particuliers qui déjà doivent s'arracher les cheveux pour remplir ces formules que vous avez pondues et qui sont truffées de problèmes. En tant que députés, nous devons répondre jour après jour aux plaintes formulées par nos commettants, qui nous disent qu'il est impossible de remplir les déclarations d'impôt et qui jettent le blâme sur nous. Aujourd'hui, vous, les rédacteurs de ces formules, êtes là et vous êtes les coupables. C'est un fardeau que le secteur privé assume déjà.

M. Rogers: Sauf votre respect, monsieur le président, c'est le Parlement qui a adopté les lois qui ont mené à l'élaboration de ces formules.

Le président: Oui, en effet, c'est le Parlement.

M. MacKay: C'est donc dire que nous sommes les auteurs des malheurs des contribuables.

[Texte]

The Chairman: Previous Parliaments passed some of them, and this Parliament passed some of them too. We are going to change those we can.

Mr. Warner: You must also remember that employers have been pumping out those T-4s for you for a long time as well, with all sorts of little blocks that have to be filled in. You know, the employer can give you more information as well. It is not a great task; he has to fill in all the bloody blocks now. Put in two more blocks; you might be able to save a million returns.

Mr. MacKay: What you are suggesting is that the file be on an ongoing basis, supplemented from time to time to make sure it is up to date by whatever expeditious means are available. It seems to me that this is an interesting concept. Certainly I am not adverse to it.

Mr. Perry Anglin (Assistant Deputy Minister, Legislation Branch, Revenue Canada): It would be indeed possible to have a system like they have in the United Kingdom, which I believe is probably the only country in the world that does operate a system where the employer is required to manipulate the deductions from his employees' wages to take into account the employees' situation. In doing this, the employer in the United Kingdom has a relatively small number of deductions that he must gear to the employees' situation. I believe they have only something like eight or ten basic situations that an employee can be in.

In our situation, there are a greater number of deductions and deduction situations that an employee can be in. It would indeed, as you are suggesting, be possible to require the employers to provide that information, but it would entail a significantly heavier burden on employers here than it does in the United Kingdom.

There is another problem with this. There is still some keeping track, even if the employer were required to say how many weeks of the year the individual was working for him in such a way that we could then take that data from the employer and relieve the employee of having to report in detail. But we also have a significant number of deductions that only the employee knows about, such as charitable donations and medical expenses. So even if we went to a much different system, like the United Kingdom—which is more costly for both the employer and the government, but easier for the employee—there would still be need to take into account and have some kind of a return as long as we wish to provide deductions of the sort I mentioned.

The Chairman: Mr. Riis wants to go on this for a moment, then I want to make a proposition.

Mr. Riis: Well, from what we have heard, a number of things, there is no reason why we could not simplify our system to correspond more closely to the U.K. model. It is now costing us approaching \$1 billion to run this department, with in excess of 20,000 people in the department. I mean, perhaps we could put some of that cost . . . We could pay the private sector a hell of a lot of money to assist us and reduce the public service by thousands, perhaps. So again, there may be ways.

[Traduction]

Le président: Les Parlements précédents ont adopté certaines de ces lois, et le Parlement actuel d'autres. Nous comptons apporter des modifications là où c'est possible.

M. Warner: N'oubliez pas non plus que les employeurs vous alimentent déjà depuis un certain temps en T-4, et qu'ils remplissent toutes ces jolies petites cases. Il serait par conséquent facile pour les employeurs de remplir quelques cases de plus, deux par exemple, et les renseignements ainsi obtenus pourraient peut-être éliminer un million de déclarations.

M. MacKay: Vous proposez donc que le dossier de chaque contribuable soit maintenu à jour de façon soutenue et par le moyen le plus expéditif. C'est une idée intéressante et je ne m'y oppose pas.

M. Perry Anglin (sous-ministre adjoint, Direction de la législation, Revenu Canada): Sans doute serait-il possible de mettre sur pied ici un système semblable à celui en vigueur au Royaume-Uni, qui est probablement le seul pays au monde où l'employeur est tenu de tenir compte des déductions et de la situation de chaque employé lorsqu'il établit le chèque de paie. Cependant, le nombre de déductions dont l'employeur doit tenir compte au Royaume-Uni est relativement peu élevé. Je crois savoir qu'il n'y a que huit, neuf ou dix situations fiscales possibles.

Au Canada, il y a beaucoup plus de déductions possibles, ce qui complique beaucoup la situation. Comme vous l'avez dit, nous pourrions exiger des employeurs qu'ils nous fournissent ces renseignements, mais cela serait beaucoup plus difficile pour eux que pour les employeurs du Royaume-Uni.

Il existe aussi un autre problème, car même si nous demandons à l'employeur de nous dire pendant combien de semaines de l'année un employé donné a travaillé pour lui, ce qui permet à l'employé en question de se soustraire à cette responsabilité, il existe néanmoins un nombre important de déductions dont seul l'employé connaît les détails, telles que les dons de charité et les dépenses médicales. Par conséquent, même si nous adoptons un régime fiscal différent, comme celui en vigueur au Royaume-Uni, qui est d'ailleurs beaucoup plus onéreux pour l'employeur et pour le gouvernement, quoique beaucoup plus pratique pour l'employé, il faudrait tout de même, si nous voulons continuer à offrir les déductions comme celles qui existent actuellement, que le contribuable présente une quelconque déclaration.

Le président: M. Riis aimerait en savoir plus long là-dessus, après quoi j'aimerais faire une proposition.

M. Riis: Après avoir entendu les témoins, il me semble que rien ne nous empêche de simplifier notre système et de le modéliser sur le régime fiscal du Royaume-Uni. À l'heure actuelle, les frais d'exploitation du ministère s'élèvent à environ 1 milliard de dollars et plus de 20,000 personnes participent aux activités du fisc. Peut-être pourrions-nous dédommager le secteur privé s'il est prêt à nous aider, sans

[Text]

I am wondering if something like this, as it has been in the U.K. in one form, is not something, Mr. Chairman, that we should, because of the comments of the Minister earlier in terms of co-operating with the committee and considering what we are attempting to do as a subcommittee, not have the Minister look into this situation perhaps in some depth to see how it might be applied to the Canadian system or how the Canadian system would have to be changed to facilitate the introduction of this type of system.

Mr. MacKay: Mr. Chairman, I think this would be a very interesting area where our officials could work with this committee. I am interested in looking into this, and I am sure we would like to co-operate.

Mr. Riis: Could I have one supplementary on this, Mr. Chairman? In the U.K. experience, can you give us an indication of the percentage of tax filers that used this system of non-filing, so to speak?

Mr. Rogers: The U.K. has 25 million taxpayers, tax filers, of whom, as I recall, 17 million do not file any return. Over 7 million file some form of return, which would be individual proprietorships, small corporations, large corporations, and financial institutions and the like. So it is the vast majority.

I would also give you another statistic. They have 80,000 employees and we have 20,000, and they only have 7 million more taxpayers than we do. They have four times the number of employees.

• 2015

The Chairman: Mr. Rogers, the ineptness of the Brits is world famous in terms of complications. We are not going to compare their number of public servants to ours. But there is surely some merit in what we are suggesting.

In any event, I was wondering if we could have your concurrence to be at our tax panel on May 1 or May 6, and we may have other meetings scheduled after. We would certainly like to get more deeply into the whole question of machine-readable forms, things you might suggest which can be taken out of the existing form, things that might be done with respect to the existing form which are really redundant, and any studies the ministry might have with respect to the way people react in terms of filing.

There was one thing I noted, for example: on the front page it has farming income and fishing income and investment income and umpteen different kinds of income you are supposed to have. It seems to me there are a great many redundancies there already, or situations which could be simplified considerably. So I am asking, Mr. Minister, if we could have your people assist us on this. It is really an important thing we can do as a committee, and I am sure your

[Translation]

compter que nous pourrions mettre des milliers de fonctionnaires à pied. Il doit sûrement y avoir un moyen.

Compte tenu de ce qu'a dit le ministre tout à l'heure au sujet de la coopération qui devrait exister entre le groupe de travail et son ministère, et compte tenu des avantages que semble comporter le régime fiscal britannique, n'y aurait-il pas lieu pour le ministre de se pencher sur cette question en profondeur afin de déterminer si le Canada pourrait adopter un régime semblable ou s'il pourrait modeler davantage son régime sur le système britannique.

M. MacKay: Monsieur le président, c'est une question très intéressante qui pourrait faire l'objet d'une coopération entre nos fonctionnaires et le Comité. Soyez assurés de notre collaboration.

M. Riis: Une question complémentaire, si vous le permettez, monsieur le président. Pourriez-vous nous dire combien de contribuables au Royaume-Uni n'ont pas besoin de présenter une déclaration d'impôt?

M. Rogers: Le Royaume-Uni compte 25 millions de contribuables, dont environ 17 millions ne sont pas tenus de présenter une déclaration. Plus de 7 millions le font, ce groupe étant constitué de propriétaires, de petites entreprises, de grandes sociétés, d'institutions financières et ainsi de suite. Par conséquent, la très grande majorité des Britanniques ne présentent pas de déclaration.

J'aimerais ajouter que si le Royaume-Uni compte 7 millions de contribuables de plus que le Canada, il reste que le fisc britannique a à son service 80,000 personnes, par rapport à 20,000 au Canada, c'est-à-dire quatre fois plus.

Le président: Monsieur Rogers, l'ineptie des Britanniques est connue dans le monde entier en ce qui concerne leur capacité à compliquer les choses. Ainsi, il serait tout à fait inutile de comparer la Fonction publique britannique avec la nôtre, du point de vue de son importance. Mais il me semble que notre proposition a tout de même un certain mérite.

De toute façon, j'aimerais savoir si vous accepteriez de participer à notre discussion soit le 1^{er}, soit le 6 mai, et il est même possible que nous organisions d'autres réunions par la suite. Nous aimerions approfondir la question des formules lisibles par machine, connaître vos suggestions quant à ce qui pourrait être éliminé de la formule actuelle—c'est-à-dire tout ce qui est superflu—et obtenir des renseignements sur les études qui auraient pu être faites par le ministère quant à la réaction de la population canadienne devant cette obligation annuelle de remplir un rapport d'impôt.

Il y a d'ailleurs une chose en particulier qui m'a frappé. Par exemple, à la première page, il est question de revenu tiré d'une exploitation agricole, de la pêche ou des investissements, et de toutes sortes d'autres types de revenu. J'ai l'impression qu'il y a beaucoup de superflu là-dedans ou, du moins, des parties qui pourraient être grandement simplifiées. Je vous demande donc, monsieur le ministre, de mettre vos fonctionnaires à notre disposition pour nous aider là-dessus. C'est une

[Texte]

ministry views it as an important thing to simplify the system as much as we can.

Mr. MacKay: Absolutely. I have been preoccupied with this during the last few months, and we have had numerous discussions about it. I have talked with Mr. Wilson, and I think our officials are working perhaps more closely than they ever have in this respect. We welcome this initiative you suggest.

Mr. Jepson: I have one quick question here for Mr. Rogers. It is not relevant to the exact topic we are talking about, but it is a problem I would like to hear an answer on.

I have had some complaints from constituents of mine who are required to make quarterly installments on investment income. They are penalized of course with interest charges if they do not make these payments, and yet they do not receive their investment income per se until the last quarter of the year. Would it not seem only just and fair to let them pay these charges when they are due, rather than penalize them to make payments when they do not have any revenues coming in? In other words, if they get their money in December for instance, yet they have to make payments through the year.

Mr. MacKay: There are a lot of people in this category, Mr. Jepson; businesses as well as people with investment income. Maybe it is something worth looking at to see if it can be modified. But it is the law and we must administer it: this is our dilemma. We have to follow what the legislation requires us to do, and where there is any discretion we try to use it to be equitable, but in a lot of cases we cannot.

Mr. Jepson: It is pretty tough to have to go back to a constituent under those circumstances, because there really does not seem to be a lot of justice.

Mr. MacKay: I agree. Although in some cases I know where deemed income is attributed to a taxpayer—we have seen a couple of cases recently—they are liable for the tax, and all you can tell them is if the income does not materialize next year, the adjustment can be made then. Again, it may seem harsh, but as Jimmy Durante would say, "them is the conditions that prevail".

M. Garneau: Monsieur le président, dans ces prévisions budgétaires, il y a une demande de crédits de l'ordre de 50 millions de dollars sous la rubrique *Demandes de renseignements au public*. Dans les journaux, au cours des dernières semaines, entre autres dans le *The Toronto Star* du 3 avril que vous avez certainement vu, on indiquait un nombre considérable de renseignements donnés par les services, et on parlait de

[Traduction]

tâche importante que nous, en tant que Comité, pourrions accomplir, et je suis sûr que votre ministère est aussi convaincu que nous de la nécessité de simplifier le système autant que possible.

M. MacKay: Absolument. C'est une question qui me préoccupe depuis plusieurs mois, et j'ai d'ailleurs eu un certain nombre de discussions à ce sujet-là. J'en ai parlé avec M. Wilson, et je suis sûr que nos fonctionnaires travaillent plus fort là-dessus qu'ils ne l'ont jamais fait par le passé. Nous vous félicitons de l'initiative que vous proposez.

M. Jepson: Je voudrais poser une brève question à M. Rogers. Elle est un peu en dehors du sujet, mais c'est un problème auquel je voudrais connaître la réaction du ministère.

Certains de mes électeurs se sont plaints du fait qu'ils soient obligés de faire des versements trimestriels à titre d'impôt sur le rendement de leurs investissements. S'ils ne font pas ces versements trimestriels, ils sont tenus de payer des intérêts là-dessus, bien qu'ils ne reçoivent pas ces revenus avant le dernier trimestre de l'année. Ne serait-il pas plus juste de leur permettre de payer cet impôt au moment où ce dernier est vraiment payable, plutôt que de les pénaliser s'ils refusent de faire des versements trimestriels sur des revenus qu'ils n'ont toujours pas reçus? Autrement dit, s'ils reçoivent cet argent en décembre, par exemple, pourquoi les oblige-t-on à faire plusieurs versements dans le courant d'une année?

M. MacKay: Il y a beaucoup de gens dans cette catégorie, monsieur Jepson; non seulement des compagnies privées, mais des particuliers qui ont des revenus tirés de leurs placements. Peut-être vaudrait-il la peine d'examiner de plus près cette situation pour voir si on peut la modifier. Mais pour l'instant, la loi reste inchangée, et nous sommes tenus de l'appliquer: c'est justement notre dilemme. Nous sommes obligés de respecter les dispositions de la loi, et même si nous avons recours à notre pouvoir discrétionnaire lorsqu'il nous permet d'accorder un traitement plus équitable à l'intéressé, nous avons rarement la possibilité de le faire.

M. Jepson: Il nous est très difficile d'avoir à expliquer cela à un électeur, car le système ne semble vraiment pas être très juste.

M. MacKay: Je suis entièrement d'accord avec vous. Je sais que parfois un contribuable est jugé avoir reçu certains revenus—puisque nous avons eu un certain nombre de cas semblables récemment—it est obligé de payer l'impôt en question, et tout ce qu'on peut leur dire, c'est que s'il n'a toujours pas reçu ce revenu l'année suivante, les rajustements nécessaires seront effectués à son compte. Encore une fois, cela vous paraît peut-être injuste, mais comme Jimmy Durante l'aurait dit, «ce sont les conditions actuelles», et il n'y a rien à faire.

Mr. Garneau: Mr. Chairman, in these estimates, there is a budget item of approximately \$50 million under the heading Public Enquiries. Over the past few weeks, a number of newspapers—including the *Toronto Star** of April 3, which you have certainly seen—have been indicating that a considerable amount of information is passed on to the public, but that in 43% of cases, departmental employees had given false

[Text]

43 p. 100 de cas où les fonctionnaires du ministère avaient fourni de faux renseignements aux contribuables. Est-ce que ces gens qui auraient failli l'examen sont sous la rubrique *Demande de renseignements du public*? Je suis à la page 24 de la version française, partie 3, du plan de dépenses du ministère. S'agit-il bien de ces gens-là? J'ai des questions à poser mais je voudrais m'assurer que je suis sur le bon poste budgétaire.

• 2020

M. Diguier: Oui, monsieur le président, ces gens sont inclus dans ce chiffre.

M. Garneau: Il semble que le service rendu aux contribuables ne soit pas de très grande qualité. Quand on regarde l'évolution de ces prévisions budgétaires, en 1984-1985 on avait prévu une dépense de 53,792,000\$ et 1526 années-personnes, malgré l'inflation. On s'aperçoit qu'en 1985-1986, ou un an plus tard, les dépenses prévues étaient de près de 2 millions de moins. Quand on regarde le budget 1986-1987 et qu'on le compare au budget des dépenses de 1984-1985, malgré l'inflation, on arrive à une diminution de 3,732,000\$ dans les dépenses prévues. Alors, compte tenu de l'article du quotidien *The Toronto Star* qui indiquait que 43 p. 100 des réponses données par les fonctionnaires étaient de mauvais renseignements, pourrait-on dire que c'est le resserrement dans les crédits et le fait qu'on ait coupé des années-personnes qui expliqueraient cette situation? Comment pourrait-on expliquer cette baisse autrement? On a vu que le nombre de personnes qui retournent des rapports d'impôt a augmenté d'une façon importante? Est-ce que le ministre pourrait commenter là-dessus?

Mr. MacKay: As I understand it, the resources we have... I hope I am not misinterpreting the question; if I am, please correct me. You are concerned, basically, about the resources applied to this area and the performance. Am I correct?

Mr. Garneau: Yes.

The Chairman: [Inaudible—Editor], Mr. Minister, and we have 1,589 person-years involved, and *The Toronto Star* says you are wrong 40% of the time. Now, at the...

Mr. MacKay: When I was made aware of this, my first reaction, of course, was to try to analyse what went wrong. I think it is the human reaction. I wanted to ascertain whether there was some degree of integrity in the way the questions were asked, whether they were set-up questions or whether there were problems in the way our employees were approached.

I think, upon analysis, the performance was better than *The Toronto Star* indicated, but it was still sufficiently bad to be a cause for grave concern. I think the resources allocated for this were adequate, but perhaps the techniques used should be examined. I think we should have data banks where our people, who have to answer questions under rather adverse circumstances, can get better readouts. I think we perhaps ought to consider putting a two-tier system in, as was recom-

[Translation]

information to taxpayers. Do the people who provided this false information come under the heading *Public Inquiries*? The reference is page 22 of the English version of Part III of the Departmental Expenditure Plan. Are these people included here? I have a number of questions to ask, but I would first like to be sure that this is the correct budget item.

Mr. Diguier: Yes, Mr. Chairman, those people are included in the figure given here.

Mr. Garneau: It would seem that the equality of service provided to taxpayers leaves something to be desired. Looking at the evolution of your estimates over the years, in 1984-85, there was an allocation of \$53,792,000 and 1,526 person-years, despite inflation. Then, looking at 1985-86, in other words, one year later, projected expenditures were almost \$2 million less. If we look at the 1986-87 estimates and compare them to the 1984-85 estimates, discounting inflation, one arrives at a decrease of \$3,732,000 in projected expenditures. Furthermore, given the statistics quoted in the daily *The Toronto Star*, which indicated that 43% of information provided by employees was inaccurate, would it be fair to say that this situation can be attributed to the fact that both expenditures and person-years were cut? How else can one possibly explain such a decrease? It has been noted that the number of people filing tax returns has increased significantly, has it not? Could the Minister comment on that?

M. MacKay: Si je comprends bien, nos ressources... J'espère que j'ai bien compris votre question; mais n'hésitez pas à me corriger, s'il le faut. Je crois que vous vous préoccupez des ressources affectées à cette activité et du rendement des employés, n'est-ce pas?

M. Garneau: Exact.

Le président: Monsieur le Ministre, il s'agit de 1,589 années-personnes, et d'après le quotidien *The Toronto Star*, 40 p. 100 des renseignements fournis par votre ministère sont faux. Eh bien...

M. MacKay: Quand on m'a avisé de ce résultat, ma première réaction était d'analyser la situation pour voir ce qui n'allait pas. C'est une réaction tout à fait normale, d'ailleurs. Mais je voulais m'assurer que les questions avaient été posées de bonne foi, car j'avais l'impression qu'on avait peut-être essayé de piéger les employés d'une façon ou d'une autre.

Après analyse, je crois que je peux me permettre de dire que les résultats n'étaient pas aussi mauvais que ceux indiqués dans le *The Toronto Star*, mais ils étaient tout de même suffisamment mauvais pour que nous considérions cette situation comme étant très grave. Bien que les ressources affectées à cette activité étaient suffisantes, à mon avis, il conviendrait peut-être d'examiner les techniques utilisées. Je crois que nos employés, qui doivent répondre à des questions dans des circonstances difficiles, devraient avoir accès à des banques de

[Texte]

mended in the Woods Gordon report, so there can be more specialization.

I think we have to devote more material, more training, to our people. I cannot explain the relatively poor performance any more than I do not want to be unreasonable and blame our staff. I think they are conscientious people; I think they are doing the very best they can under adverse circumstances. I think they, like ourselves, are to some extent handicapped by the complexity of the forms and the need to give answers under, perhaps, conditions which, when people are asking the questions as in a survey, they have no real commitment to the question. They are parroting questions. This probably makes a difference. As well, I think sometimes when one of our employees referred the question to someone else or indicated he would call back, this was marked as a failure, when in fact it probably was not. However, I repeat, I am not trying to alibi for our staff except to say that I recognize the problems they face and that we have to do better.

Mr. Garneau: In fact, my question relates to the estimates themselves. Could one attribute this result to the fact that, even if we have had inflation since 1984-85, the budget is being cut by \$3 million. Is the cut in the budget the reason you have not been able to give those employees all the material they need or something in real terms? It may be a \$5 million cut . . . it is a 10% cut, and that would explain the result. Well, even though it is not \$43 million, let us say that it is \$38 million, and it is still not very good for those taxpayers who have to file their income tax returns.

Mr. MacKay: It could be, Mr. Garneau, that we are not allocating sufficient resources or apportioning the resources in the best way possible. We are of course preoccupied with other areas such as collections, and when it comes to this kind of administrative priority, I think I would like Mr. Rogers to comment on it. However, I take your point. It may well be that our employees have not been given enough opportunity or enough options to do their work to the optimum of what they could do had they more support. We are trying to correct this now, as I indicated not so long ago.

Mr. Rogers: This area was well highlighted in the PC task force report on Revenue Canada. We have certainly been working on this now for some two years, trying to define what

[Traduction]

données qui leur fournissent de meilleurs renseignements. Je crois que nous devrions peut-être examiner la possibilité d'instaurer un système qui prévoie deux niveaux de compétence, comme l'a recommandé le rapport de Woods Gordon, afin de permettre davantage de spécialisation.

Il conviendrait aussi de donner une meilleure formation à nos employés et de mettre davantage de documentation à leur disposition. Même si je ne peux pas vraiment expliquer ces résultats peu satisfaisants, je ne voudrais pas non plus être injuste en rejetant toute la responsabilité sur notre personnel. Je crois que nos employés sont très consciencieux; ils font de leur mieux dans des circonstances souvent difficiles. Comme nous, ils sont handicapés jusqu'à un certain point par la complexité des formules et la nécessité de répondre à des questions qui, parfois—comme dans le cas d'un sondage—ne sont pas vraiment posées de bonne foi; c'est-à-dire que les gens qui posent ces questions ne cherchent pas vraiment à connaître la réponse aux questions qu'ils posent presque machinalement. Je suis sûr que cela a un effet. De plus, je pense que lorsqu'un employé proposait à l'intervenant d'appeler quelqu'un d'autre pour obtenir ce renseignement, ou qu'il indiquait qu'il rappellerait pour lui fournir ce renseignement, c'était considéré comme un échec, alors qu'en réalité, ce n'était probablement pas le cas. Cependant, je ne cherche pas nécessairement à excuser notre personnel, bien que je sache que leur travail est parfois problématique, car je sais que nous devons améliorer notre performance.

M. Garneau: En fait, ma question concerne plus précisément les prévisions budgétaires. Est-ce qu'on pourrait attribuer ce résultat au fait que le budget a été réduit de 3 millions de dollars depuis 1984-1985, malgré l'inflation. Ces réductions budgétaires expliquent-elles votre incapacité à donner à vos employés tout ce dont ils ont besoin pour faire leur travail? C'est une réduction de peut-être 5 millions de dollars? Ce serait une diminution budgétaire de 10 p. 100, ce qui expliquerait peut-être les résultats du sondage. Il ne s'agit pas de 43 millions de dollars, mais mettons qu'il s'agisse de 38 millions de dollars; de l'avis des contribuables qui présentent chaque année une déclaration d'impôt, ce n'est probablement pas très satisfaisant.

M. MacKay: Il se pourrait, M. Garneau, que les crédits soient insuffisants ou que nous n'en fassions pas la meilleure répartition possible. Nous sommes bien sûr préoccupés par d'autres questions comme la perception des impôts. Quoi qu'il en soit, pour ce qui est de nos priorités administratives, je préférerais que M. Rogers vous fournisse des explications. Je comprends néanmoins ce que vous voulez dire. Il se pourrait fort bien que l'on ne permette pas suffisamment aux employés de s'acquitter au mieux de leur tâche. En effet, ils feraient peut-être un meilleur travail s'ils jouissaient d'un appui important. Quoi qu'il en soit, comme je l'ai déjà dit, nous essayons de corriger ce problème.

M. Rogers: Toute cette question est étudiée dans le rapport du groupe de travail des conservateurs sur le ministère du Revenu. Nous y travaillons déjà depuis deux ans. En effet,

[Text]

our needs are in this area, and it is not a quick fix in one area. You are dealing with a wide array of variables.

One factor is the ratio of permanent staff to temporary staff, because we bring on temporary people to handle inquiries during the peak period. It is the adequacy of the training of those temporary people.

Another factor is the question of whether or not we are adequately screening calls, such that employees will pass on a call they are not qualified to answer to a more senior person. We probably have to do more to ensure that employees do not try to answer calls they are not qualified to answer. We are re-examining how we monitor the work of these people and how the supervisors monitor their work.

Mr. MacKay: We cannot do it like we used to.

Mr. Rogers: At the moment, we have been stopped from silent monitoring by virtue of charter implications. We believe there is a way through that, which will satisfy . . .

Mr. Garneau: I am not sure that I understood what you meant, what the Canadian Charter of Rights and Freedoms has to do with that.

Mr. Rogers: It is an invasion of privacy.

Mr. MacKay: Since 1983, we have not been using the technique of listening in on the calls to verify the quality of the answers.

Mr. Rogers: We have the adequacy, as I say, of our training materials, the readability of the text. We are experimenting with a program we call a public inquiries information bank, which is an accumulation, in plainer language, on a computer file, for the enquiry staff who can be question-driven. Therefore, if they get a question, they can punch it in while they are talking, get the reference materials to discuss the point and elaborate on the points that the taxpayer is raising on the phone. That, we think, is going to be a major quality improver for us.

The Chairman: Can I ask a supplementary here, Mr. Rogers?

Mr. Rogers: Yes, sir.

The Chairman: Why are you prevented, under the Canadian Charter of Rights and Freedoms, from monitoring the calls of your employees talking to taxpayers who use their nickels to phone you? I mean, after all, taxpayers phone the office; these are not personal calls to individuals in your establishment with respect to personal matters of your employees. They are business calls which are being made to inquire about the

[Translation]

nous essayons de définir quels sont nos besoins dans ce domaine, mais ce n'en est pas un où il existe une solution miracle. Il y a toutes sortes de variables qui interviennent.

Un des facteurs, c'est le rapport entre l'effectif permanent et l'effectif temporaire. En effet, nous faisons appel à des employés temporaires pour répondre aux demandes pendant les périodes de pointe. Le problème, c'est peut-être que la formation donnée à ces employés temporaires n'est pas suffisante.

Un autre facteur, c'est la question de savoir si nous trions suffisamment bien les appels, si les employés qui ne sont pas en mesure de répondre à certaines questions passent ces appels à leurs supérieurs. Il faudrait sans doute faire un peu plus pour être bien certain que les employés qui ne sont pas en mesure de répondre à certaines questions ne s'y essaient pas malgré tout. Nous avons d'ailleurs entrepris de réexaminer la façon dont nous contrôlons le travail de ces employés et dont ils sont supervisés.

M. MacKay: Nous ne pouvons plus faire ce travail de la même façon qu'auparavant.

M. Rogers: En effet, la Charte des droits nous empêche de faire des écoutes non déclarées. Nous pensons qu'il y a cependant une solution, qui satisfera . . .

M. Garneau: Je ne vois pas très bien ce que la Charte canadienne des droits et libertés vient faire là-dedans.

M. Rogers: Cela empiète sur la vie privée des gens.

M. MacKay: Nous ne faisons plus d'écoute téléphonique depuis 1983 pour vérifier la qualité des réponses fournies.

M. Rogers: Comme je le disais tout à l'heure, il y a également la question de la qualité de la formation et du style des textes. Nous sommes en train de mettre à l'essai un programme que nous avons baptisé banque d'informations pour les demandes du public. Dans le cadre de ce programme, nous sommes en train de compiler sur ordinateur des renseignements exprimés dans une langue et des formules très claires que les employés chargés de répondre aux questions du public pourront utiliser. Si on leur pose une question, ils pourront tout en parlant avec le client entrer les renseignements pertinents sur l'ordinateur, qui leur donnera alors des renseignements et les ouvrages de référence qui permettraient de fournir une réponse complète au contribuable qui est à l'autre bout du fil. Nous sommes d'avis que cela va rehausser de beaucoup la qualité des réponses et des renseignements fournis.

Le président: Monsieur Rogers, puis-je intervenir ici pour vous poser une question supplémentaire?

M. Rogers: Oui.

Le président: Comment la Charte canadienne des droits et libertés vous interdit-elle de contrôler les conversations téléphoniques que vos employés ont avec les contribuables qui téléphonent d'une cabine ou de chez eux? Après tout, ce sont des contribuables qui appellent pour des renseignements. Il ne s'agit pas d'appels téléphoniques personnels, mais d'appels d'affaires. Il s'agit d'appels que font les gens pour avoir des

[Texte]

validity of a tax claim. Surely to goodness that kind of information is information for your department and subject to monitoring to make sure your employees, in fact, are giving correct information over the telephone.

• 2030

Mr. Rogers: I gave you the wrong reference, Mr. Chairman. It is the Criminal Code, not the charter.

The Chairman: Again, in the Criminal Code, where is the crime when you are monitoring your own employees with respect to inquiries made by people phoning the department? They do not phone for individuals; they are phoning the department.

Mr. Rogers: Mr. Diguier will tell you the legal advice we got on this point from the Department of Justice.

Mr. Diguier: We share your concern. We were just as astounded as you appear to be, but it is a fact of life that the communication by a taxpayer to our department is considered a private communication.

The Chairman: I agree with you that it is private vis-à-vis your department and the taxpayer, but it is not private vis-à-vis the internal workings of your department. It is certainly private vis-à-vis the taxpayer and your department, but with respect to the people within your department doing the work on that taxpayer's file, surely to goodness you are entitled to use any employee and as many employees as you want per taxpayer on the taxpayer's file. Now, to raise that horny toad, to say that you cannot monitor your employees seems to me a bit ridiculous.

Mr. Diguier: We are not raising it, Mr. Chairman; we are being told that it is not . . . It is a real live horny toad. We have to learn to live with it.

The Chairman: I suggest you go back to the Department of Justice . . .

Mr. Rogers: We have.

The Chairman: —and let them explain themselves, or do you think we should summons them here with our summons powers to find out why they are being so stupid?

Mr. Rogers: I will try to tell you what happened. We have resolved the problem, we think, and it means we have to nominate the hand-sets on which call monitoring can occur and that we must turn the private communication into a public communication under the law by making it very well known to anybody who phones our lines that they will be monitored.

The Chairman: Of course.

Mr. Rogers: On that basis, we think we have got back the capacity to do what we want to do.

The Chairman: Okay.

[Traduction]

renseignements au sujet de la validité de certaines déductions d'impôt, etc. Il s'agit tout de même de renseignements que donne votre ministère et il me semble que vous devriez pouvoir vérifier les renseignements que vos employés donnent par téléphone.

M. Rogers: Je me suis trompé, monsieur le président. Il s'agit du Code criminel et non pas de la Charte.

Le président: Ma question est la même, même s'il s'agit du Code criminel: pourquoi serait-ce un crime si vous contrôliez les renseignements que donnent vos employés au téléphone? Les contribuables qui téléphonent appellent le ministère, ils n'appellent pas des individus pour avoir des conversations privées avec eux.

M. Rogers: M. Diguier pourra vous expliquer ce que les juristes du ministère de la Justice nous ont dit à ce propos.

M. Diguier: La question dont vous faites état nous préoccupe nous aussi. Nous étions tout aussi surpris que vous semblez l'être, mais il n'en demeure pas moins que les conversations que peuvent avoir des contribuables avec des employés du ministère sont considérées comme des conversations privées.

Le président: Je conviens que ce sont des conversations privées entre votre ministère et le contribuable, mais elles ne le sont plus lorsqu'il s'agit des rouages internes du ministère. C'est certainement quelque chose de privé entre le contribuable et le ministère, mais en ce qui concerne les gens de votre ministère qui s'occupent des dossiers des contribuables . . . il me semble que vous devriez pouvoir affecter n'importe quel employé et autant d'employés que vous le voulez au dossier d'un contribuable donné. Cela me semble parfaitement ridicule de dire que vous ne pouvez pas contrôler le travail de vos employés.

M. Diguier: Mais ce n'est pas nous qui le disons, monsieur le président. On nous a dit que ce n'est pas . . . c'est quelque chose de tout à fait réel, avec lequel nous devons composer.

Le président: Je vous recommanderais de retourner voir les gens au ministère de la Justice . . .

M. Rogers: Nous l'avons déjà fait.

Le président: . . . pour qu'ils expliquent cela eux-mêmes. Ou bien pensez-vous que nous devrions utiliser les pouvoirs qui nous ont été accordés pour les sommer à comparaître afin qu'ils puissent nous expliquer leur stupidité?

M. Rogers: Je vais essayer de vous expliquer ce qui s'est passé. Je pense que nous avons réglé le problème. Tout simplement, il nous faut désigner les appareils qui feront l'objet d'une écoute et transformer les conversations privées en conversations publiques, en vertu de la loi, en faisant savoir à toutes les personnes qui téléphonent que leurs appels seront écoutés.

Le président: Bien sûr.

M. Rogers: À partir de là, je pense que nous pouvons faire ce que nous voulons.

Le président: Très bien.

[Text]

Mr. MacKay: I believe as well, Mr. Rogers, that our staff are not too happy. There is a question of staff relations involved here too, is there not?

Mr. Rogers: Yes, indeed. We have to deal with that, and we will.

Mr. Garneau: I would like to come back to my question. Do you have the financial resources to do what you need to do?

Mr. Rogers: Part of the examination to which the Minister made reference, this comprehensive review of the whole inquiries function, will identify the extent to which we have the right or another level of resources. I think probably we have about the right level of resources; we may need to use them better, and we may need to prepare them better. So it may be a training cost, and it may be a supervision question and a number of things. I do not think we are going to talk about a whole lot more people to do a better job here, personally.

Mr. Garneau: On one hand, in the inquiries service you have a problem and you cut the budget; and on the other hand, when it comes to the collection of tax bills you have increased your budget by 40%. Instead of increasing from 1984-85 to 1986-87 by 40%—that is, \$42 million to \$59 million—maybe a better allocation of resources would have prevented this thing from happening. Do you not think so?

Mr. Rogers: Are you talking about the resources devoted to collections, Mr. Garneau?

Mr. Garneau: Yes. The estimates went from \$42 million in 1984-85 to \$59 million in 1986-87.

Mr. Rogers: May I have the page reference, Mr. Garneau?

Mr. Garneau: I have it in French. It is page 32 in French. I do not know what it would be in English.

In 1984-85 you spent \$42 million, and your budget now is \$59 million. That is an increase of 40%.

• 2035

So maybe you need more people to collect the bill, but you had problems with the inquiries service and you cut the budget and, on the other hand, you increased it by 40%. I do not know if it is a question of allocation of resources.

Mr. Rogers: May I comment on this?

Mr. Garneau: Yes, that is what we are here for.

Mr. Rogers: The accounts receivable of this department have gone up \$1.5 billion in five years. It seemed to us that it was an important objective to point out to Treasury Board and government that this condition was created because the

[Translation]

M. MacKay: J'ai d'autre part l'impression, monsieur Rogers, que les membres de notre personnel ne sont pas très contents. Il y a également une question de relations de travail, n'est-ce pas?

M. Rogers: Tout à fait. Il nous faudra régler cela, et c'est bien ce que nous comptons faire.

M. Garneau: J'aimerais revenir sur ma question. Disposez-vous des ressources financières nécessaires pour faire ce que vous devez faire?

M. Rogers: L'étude approfondie de toute la fonction de surveillance et de contrôle dont le ministre vient de faire état révélera dans quelle mesure les ressources sont satisfaisantes. Je pense que nous avons les ressources nécessaires. Il nous faudrait peut-être cependant les utiliser à meilleur escient et préparer un peu mieux le terrain. Il nous faudrait peut-être consacrer davantage d'argent à la formation et peut-être qu'il y aura également une question de supervision ou d'autres facteurs. Mais je suis, quant à moi, d'avis que pour faire un meilleur travail, il ne nous sera pas nécessaire de recruter toutes sortes d'employés supplémentaires.

M. Garneau: D'un côté, vous avez un problème avec le service d'enquête, et vous avez réduit le budget. De l'autre côté, pour ce qui est de la perception des impôts dûs, vous avez augmenté votre budget de 40 p. 100. Au lieu d'opter pour une augmentation de 40 p. 100 entre 1984-85 et 1986-87, le niveau ayant été porté de 42 à 59 millions de dollars... une meilleure allocation des ressources disponibles aurait peut-être empêché cela de se produire. Qu'en dites-vous?

M. Rogers: Vous voulez parler des ressources consacrées au travail de perception, monsieur Garneau?

M. Garneau: Oui. Les prévisions sont passées de 42 millions en 1984-85 à 59 millions de dollars en 1986-87.

M. Rogers: Pourriez-vous me dire à quelle page cela se trouve, monsieur Garneau?

M. Garneau: Il s'agit de la page 32 de la version française. Je ne sais à quelle page cela se trouverait dans la version anglaise.

Vous avez dépensé 42 millions de dollars en 1984-85, et votre budget pour cette année a été fixé à 59 millions de dollars. Il y a eu une augmentation de 40 p. 100.

Peut-être qu'il vous faut davantage de personnel pour aller chercher l'argent, mais vous avez eu des problèmes avec le service de renseignements et vous avez réduit le budget, alors que de l'autre côté, vous l'avez augmenté de 40 p. 100. Il s'agit peut-être d'une question de répartition des ressources.

M. Rogers: Puis-je faire un commentaire là-dessus?

M. Garneau: Oui. C'est pour cette raison que nous sommes ici.

M. Rogers: Les comptes à recevoir du ministère ont augmenté de 1,5 milliard de dollars en cinq ans. Il nous avait semblé important de porter cela à l'attention du Conseil du Trésor et du gouvernement: en effet, cette situation est

[Texte]

resources applied to collections were obviously not appropriate to get the job done.

In suggesting that we needed to apply more resources to this area, we also had to be sensitive to the fact that the endeavour to collect taxes was a major element behind the explosion of political and public calumny on the heads of this department some two years ago. So, in proposing that we bring some redress to this area in an endeavour to play in with the government's deficit reduction objectives, we had to accomplish, it seemed, two things: we had to do a better job of how we went about collecting even as we found out what we had to do to bring the level of receivables down.

The results this year will show that, for the first time in about 15 years, we have now an absolute reduction in the level of accounts receivable as of March 31, 1986, and that represents a very, very significant reshaping of the curve of receivables and I think makes clear that we have delivered on the undertaking through the resources that were applied in 1985-86 and that will be applied again in 1986-87.

So I view that, frankly, as the most important problem our department has, and the most important priority I have is to bring continued pressure on the reduction in the level of accounts receivable.

So I view that one as a kind of a free-standing need and important priority which it would be difficult to trade off against the public inquiries activity.

The public inquiries activity you made reference to has indeed come down modestly in 1986-87 compared to the 1985-86 forecast. Part of that is in fact an accounting problem in the numbers. There was a misapplication of expenses in the 1985-86 plan and estimates, or estimates that we had to carry forward the accounting for in the forecast, that has been corrected in 1986-87. That number is a couple of million dollars. So there is some accounting static in the way here, unfortunately, which will not recur in the next year.

There is a modest increase in the number of person-years applied here, as you can see, from 1,505 in 1985-86 to 1,589 in 1986-87. Both of those compare to just over 1,400 the year before. So we have been modestly increasing the resources applied here, and that is reflected in some diminution in our productivity because the other numbers in here will show that the times taken per employee on calls is longer.

M. Garneau: À la page 32, lorsqu'on fait référence, comme je l'ai fait tout à l'heure, au recouvrement des impôts facturés, vous nous dites que le ministère avait des comptes à recevoir qui étaient élevés. Et vous avez accru le nombre d'années-personnes de 1,309 à 1,782 en l'espace de deux ans, ce qui est une très forte augmentation. Mais est-ce que, dans un espace de temps relativement court, le ministère est en mesure de bien préparer ces personnes à faire leur travail?

[Traduction]

imputable au fait que les ressources affectées au travail de perception sont manifestement insuffisantes.

Et lorsque nous avons dit qu'il nous faudrait davantage de ressources pour ce secteur, il nous a fallu également tenir compte du fait que le travail de perception avait figuré parmi les éléments qui avaient contribué à toute la calomnie politique et publique qui avait mobilisé les responsables du ministère, il y a deux ans. C'est pourquoi il nous a fallu, tout en proposant que des efforts soient faits dans ce domaine, tenir compte des objectifs du gouvernement en ce qui concerne la réduction du déficit, et nous avons donc dû faire deux choses: faire un meilleur travail au niveau de la perception et définir les mesures à prendre pour réduire le total des comptes à recevoir.

Les résultats enregistrés cette année révèlent que pour la première fois depuis environ 15 ans, nous avons maintenant une réduction dans l'absolu du niveau des comptes à recevoir au 31 mars 1986. Cela a sensiblement changé la ligne de la courbe pour les comptes à recevoir, et c'est là la preuve que nous avons tenu promesse en ce qui concerne les ressources prévues pour 1985-1986 et celles qui le seront pour 1986-1987.

Bien franchement, c'est là le plus gros problème du ministère, et la priorité, en ce qui me concerne, sera de continuer d'exercer des pressions, de façon à réduire encore davantage le niveau des comptes à recevoir.

Il s'agit là, à mon sens, d'un besoin important qui est tout à fait à part et qu'il nous serait difficile de troquer contre le service de renseignements au public.

Le poste correspondant aux renseignements donnés au public, dont vous venez de faire état, a légèrement diminué en 1986-1987 par rapport aux prévisions de 1985-1986. Cela s'explique en partie par un problème de comptabilité. Les dépenses ont été mal relevées dans le plan et les prévisions de 1985-1986, ou plutôt, nous avons dû reporter certaines prévisions, mais cela a été corrigé en ce qui concerne l'année 1986-1987. Il s'agit d'un ou deux millions de dollars. Il y a donc malheureusement eu quelques petits accrochages au niveau de la comptabilité, mais cela ne se reproduira pas l'an prochain.

Vous constaterez par ailleurs qu'il y a eu une légère augmentation du côté des années-personnes. En effet, le total est passé de 1,505 en 1985-1986 à 1,589 en 1986-1987. L'année précédente, le total n'aura été que d'environ 1,400. Nous avons donc légèrement augmenté les ressources à ce niveau, mais la productivité a néanmoins légèrement fléchi, et ce, parce que, comme le font ressortir les autres chiffres, les employés ont, en règle générale, consacré davantage de temps aux appels téléphoniques.

Mr. Garneau: On page 32 of the French version, mention is made of the collection of income tax due, which I spoke of earlier. You tell us that the accounts receivable for the department were high. You also increased the number of person-years from 1,309 to 1,782 in the space of two years, which is a considerable increase. But could the department tell me whether it considers it possible, in a relatively short period of time, to prepare employees adequately for the work they are expected to carry out?

[Text]

• 2040

Encore là, les journaux nous rapportent des choses assez incroyables comme, par exemple, la saisie du lit d'une personne malade pour payer ses impôts. Je me demande au juste quelle sorte d'information et de directives émanent du ministère pour que des choses comme cela arrivent. Je comprends que les conservateurs sont beaux et gentils, mais je ne vois pas comment les citoyens paieraient leurs taxes avec un sourire aux lèvres parce que c'est un gouvernement conservateur qui le demande. Quelles directives donnez-vous à vos agents qui s'occupent de la perception pour aller saisir le lit d'une personne malade? Je comprends qu'il peut y avoir des gens stupides partout, mais quelles précautions prenez-vous pour éviter une telle situation?

On revient encore à la question de tout à l'heure. On s'aperçoit que 43 p.100 des réponses données au Service de l'information étaient erronées ou incomplètes. Là on a vu une augmentation importante du côté de ce que j'appellerais la police du ministère qui s'occupe du recouvrement, et il y a une augmentation importante du nombre d'années-personnes, une augmentation importante du budget; puis on s'aperçoit que cela débouche sur des cas incroyables—évidemment ce sont peut-être des cas isolés—qui font la manchette des journaux. Il y en a peut-être d'autres qui n'ont pas été publiés dans les journaux.

Sur quels critères se fondent vos agents pour exercer leur jugement? Est-ce que vous leur avez dit: Il y a 1.5 milliard de dollars à aller chercher; prenez les moyens qui s'imposent?

Mr. MacKay: First of all, Mr. Garneau, the "directives", as you call them, are strictly to comply with the taxpayer's rights. We make every effort to make certain that the taxpayer is given the benefit of all of the options and privileges that he or she has.

If I could go back a bit, the additional resources that the department received in terms of beefing up our capacity to collect moneys on behalf of the Crown I think—and this may be only my perception—could be misinterpreted in the short run, because as you can imagine, once they are allocated, they have to be recruited, they have to be trained and integrated into the system. I think the first result may well be not an increase in productivity but a decrease, because some of the people who are experienced and who understand the techniques have to devote some of their time to adjusting to these new persons who have joined the department, as it were.

As far as the incident to which you refer is concerned, I really believe—and I will be anxious for my officials to elaborate—that this is one of the few instances where this kind of situation manifested itself. We are handicapped, because under section 241 we cannot get into discussing this particular taxpayer's situation. I can tell you that as soon as the circumstances manifested themselves, I instructed that remedial

[Translation]

Again, the newspapers have reported things which are quite unbelievable—for instance, an incident where a sick taxpayer's bed was confiscated because of unpaid taxes. I really wonder just what kind of information and directives the department can be issuing to its employees for incidents like this to occur. I realize that Conservatives are terrific people, but on the other hand I see no reason why taxpayers would be any more pleased about paying their taxes simply because they are being asked to do so by a Conservative government. What kind of directives have you been giving to your tax collection agents that would encourage them to confiscate a sick taxpayer's bed? I realize that there are stupid people everywhere, but what kind of precautions do you take to avoid such incidents?

And again, I come back to the matter I raised earlier. It was noted that 43% of information provided by the information services section of the department was either inaccurate or incomplete. Furthermore, there has been a significant increase in what I would call the enforcement section of the department, the one in charge of recovery—not only a significant increase in person-years, but a significant increase in its budget as well. Then we hear about the most incredible incidents—granted, these maybe only isolated cases—which are in the headlines of every newspaper. Indeed, there may very well be others which have not been reported in the newspapers.

What criteria do your employees use when they must exercise their own judgement in such cases? Or have you told them that the department has to come up with \$1.5 billion, and that they should take whatever steps they consider necessary to attain that goal?

M. MacKay: D'abord, monsieur Garneau, les directives dont vous avez parlé, pour reprendre votre terme, concernent uniquement les mesures à prendre pour respecter les droits des contribuables. Nous faisons l'impossible pour respecter tous les choix et les droits légitimes du contribuable.

Si vous permettez, je voudrais revenir sur la question des ressources supplémentaires accordées au service de recouvrement du ministère—il s'agit du recouvrement de sommes dues à la Couronne, si je ne m'abuse—je crois que cette augmentation risque de créer certaines attentes à court terme, mais vous comprenez bien que malgré l'affectation de ressources supplémentaires, il faudra un certain temps pour recruter de nouveaux employés, pour les former et pour les intégrer au système. Ainsi, au départ, nous risquons de constater non une augmentation, mais plutôt une diminution de la productivité, car les employés expérimentés qui comprennent les techniques vont devoir consacrer une partie de leur temps aux nouveaux employés, pour les aider pendant leur période d'apprentissage.

Quant à l'incident que vous avez cité, je suis convaincu—et j'ai l'intention de demander à mes collaborateurs de vous éclairer là-dessus—que ce genre de situation est extrêmement rare. Cependant, conformément aux dispositions de l'article 241 de la loi, nous ne pouvons discuter de la situation d'un contribuable particulier. Par contre, je peux vous dire que dès qu'on m'a mis au courant de l'affaire, j'ai demandé tout de

[Texte]

action be taken. But I can say to you, if you want to know the complete story, I would invite you, if the taxpayer is willing, to check from that score. We have contacted the taxpayer and made what we consider to be a proper response.

It was an unfortunate incident. It involved some sheriff's deputies. It involved an assessment of property. I am satisfied that we acted as quickly as we could to remedy any injustice. I repeat: we are doing our best to deal as equitably as possible with all taxpayers.

This has, as Mr. Rogers mentioned, a side effect, which is understandable. Taxpayers have more rights. They have more options. They do not have to pay money until the adjudication process is complete. Therefore this has an effect on collections, and quite properly so. So we do need additional resources, and I think they are now beginning to pay off, as Mr. Rogers has mentioned.

• 2045

Mr. Riis: On page 16, do I understand it correctly when it says that person-years will be increased by 115 at a cost of \$5.4 million in terms of trying to work through the SRTC? That seems to be an extremely expensive operation, if that is what it means.

Mr. Rogers: This is the administrative cost of the program that replaced the Scientific Research Tax Credit Program. This is the new R and D program introduced by the Minister of Finance in the 1985 budget. Because it provides for deciding in advance on the scientific merits of proposed research, this is going to lead to that kind of pre-authorization or pre-review resources. It is, I agree, a heavy expenditure of resources. I suppose I could suggest that after the total debacle we are in the midst of now on the scientific research tax program, anything less than this would probably be inappropriate.

Mr. Riis: Mr. Rogers, would you have any idea at this point what the cost of that debacle would likely be?

Mr. Rogers: We think the net tax cost we will write off would be \$900 million. Probably the next time I will appear in front of a committee it will be higher than that. That is the biggest number I can contemplate right now, based on what we know about the program at this time.

Mr. Riis: Thank you.

Mr. Warner: Because of the very large amounts that are involved, and some of the cases you have made rulings on against the firms involved with the SRTCs, and there could be legal actions taken by those companies to try to recover moneys that you would have, do you feel at this stage there may be a lot of legal expenses involved in the next few years, or is this something that is hard to anticipate?

[Traduction]

suite à mes collaborateurs de prendre les mesures nécessaires. Mais si vous voulez connaître tous les détails là-dessus, je vous invite à vous adresser directement au contribuable en question, s'il est prêt à vous parler. Nous nous sommes mis en rapport avec lui afin de prendre les mesures de redressement qui s'imposaient.

Il n'en reste pas moins que c'est un incident fort malheureux, où les adjoints d'un shérif avaient pris certaines mesures et où il avait été question d'évaluer la propriété. Je suis convaincu, toutefois que nous avons agi aussi rapidement que possible pour remédier à toute injustice commise. Je répète que nous faisons de notre mieux pour traiter tous les contribuables aussi équitablement que possible.

Comme M. Rogers l'a déjà mentionné, il y a un effet secondaire à tout cela. Les contribuables ont plus de droits, ils ont un plus grand choix, et ils ne sont pas tenus de payer quoi que ce soit avant qu'une décision ne soit prise. Vous vous imaginez bien que tout cela a influé sur le recouvrement, ce qui est normal. Nous avons donc absolument besoin de ressources supplémentaires, et comme M. Rogers vous l'a déjà dit, ces ressources supplémentaires commencent maintenant à porter fruit.

M. Riis: À la page 16, on peut lire que le programme de crédits d'impôt pour la recherche scientifique exigera 115 années-personnes additionnelles, à un coût de 5,4 millions de dollars. Cela me semble extrêmement coûteux, et j'aimerais savoir si j'ai bien interprété le texte.

M. Rogers: Ce sont les coûts exigés pour la mise en oeuvre du nouveau programme de recherche et de développement introduit par le ministre des Finances dans le budget de 1985, et qui remplace le programme des crédits d'impôt pour la recherche scientifique. Comme la validité des demandes sera dorénavant établie d'avance, il a fallu affecter des ressources aux activités d'autorisation et d'examen. C'est un montant considérable, j'en conviens, mais étant donné l'effondrement total du programme de crédits d'impôt pour la recherche scientifique, il serait probablement inapproprié de réduire les crédits affectés.

M. Riis: Monsieur Rogers, avez-vous une idée de ce que pourrait être le total des coûts de cet effondrement?

M. Rogers: Le fisc devra probablement assumer une perte de l'ordre de 900 millions de dollars, sous réserve que cette somme pourrait augmenter d'ici à ma prochaine comparution devant le Comité. Toutefois, en me fondant sur les données que nous avons actuellement, ce serait le montant maximal.

M. Riis: Merci.

M. Warner: Étant donné que ces sommes sont si considérables, que vous avez, dans certains cas, refusé des demandes de crédits d'impôt pour la recherche, scientifique et que les entreprises visées par ces décisions pourraient tenter des poursuites judiciaires en vue d'obtenir gain de cause, croyez-vous que le ministère devra, pendant les quelques prochaines années, assumer des coûts importants découlant de ces

[Text]

Mr. MacKay: I understand there is a good possibility of legal action. We will be utilizing, I suppose, Justice, and where necessary, outside experts. To be frank with you, I do not have a hard figure I can give you. Maybe Mr. Rogers does.

The Chairman: Maybe you could say something about the possible chances of charging people with fraud, or conspiracy to commit a fraud. That obviously must be part of the plan when someone sets out to incorporate a company, knowing that company will have no assets when it comes time for them to do the research.

Mr. Rogers: We have 55 cases under examination for criminal prosecution at the moment.

The Chairman: Are those prosecutions under the Income Tax Act or the Criminal Code?

Mr. Rogers: They will be under the Income Tax Act, because the Income Tax Act provides for criminal . . .

The Chairman: Criminal type penalties. But I am wondering whether you had, in fact, prosecuted them under the conspiracy sections of the Criminal Code?

Mr. Rogers: You are quite right, Mr. Chairman. It would be both if documents were falsified, for example.

The Chairman: That is right.

Mr. Rogers: We will be in a better position once we move some of these cases through the investigation stage. Our process is, when we find these cases, they move into a special group of tax auditors who are experts in preparation of the case. Then we move them to Justice who make the final determination as to whether or not the case should proceed to court. So within a matter of months we will be in a better position to assess, first of all, whether we have more than 55 that are moving into that category, and how many are moving through on their way to court prosecution.

• 2050

We will obviously be looking for not just fraud and collusion, but also we will be examining the exercise of due diligence by the investor where there was any question of not just the company's role—who was the promoter and the executor of the research—but was the investor also who bought them. Did he exercise reasonable precaution and prudence in purchasing these things?

So I think this will become a very complex equation before we are finished. The legal costs will be significant, but so may some of the recoveries we make. I would hope that is how we are going to judge the pursuit of those cases.

The Chairman: Mr. Rogers, you are going after the individuals involved, who may be presently hiding under a whole series of layers of corporations to try to protect them-

[Translation]

poursuites, ou est-il impossible de savoir à l'avance ce qui se produira?

M. MacKay: Je crois savoir que des poursuites judiciaires seront probablement intentées, et nous ferons appel au ministère de la Justice, probablement, et, le cas échéant, à des experts de l'extérieur. Cependant, je ne peux chiffrer exactement les coûts liés à ces poursuites. M. Rogers pourrait peut-être vous en dire plus long.

Le président: Qu'en est-il des poursuites judiciaires intentées contre des contribuables pour fraude, ou conspiration en vue de commettre une fraude? Il me semble en effet possible qu'une entreprise puisse demander le crédit d'impôt, tout en sachant très bien qu'au moment où les recherches doivent être effectuées, elle ne dispose pas des sommes requises à cette fin.

M. Rogers: À l'heure actuelle, nous étudions 55 dossiers qui pourraient faire l'objet de poursuites au criminel.

Le président: Ces poursuites seront-elles intentées aux termes de la Loi de l'impôt sur le revenu ou du Code criminel?

M. Rogers: Aux termes de la Loi de l'impôt sur le revenu, car elle prévoit des . . .

Le président: Elle prévoit des sanctions criminelles, mais je me demande si vous avez intenté des poursuites aux termes des dispositions du Code criminel concernant les conspirations?

M. Rogers: Vous avez raison, monsieur le président, s'il y avait falsification de documents, par exemple, des poursuites seraient intentées aux termes des deux lois en question.

Le président: C'est exact.

M. Rogers: Nous serons mieux en mesure de vous répondre lorsque les enquêtes auront été amorcées. Après avoir identifié les cas pouvant faire l'objet de poursuites, nous les transmettons à un groupe spécial composé de vérificateurs chargés de préparer les dossiers. Ensuite, ces dossiers sont transmis au ministère de la Justice, qui décide s'il y a lieu de recourir aux tribunaux. Par conséquent, d'ici quelques mois, nous serons mieux en mesure de déterminer si d'autres cas s'ajouteront aux 55 actuellement à l'étude, et combien feront l'objet de poursuites.

Bien entendu, nous essaierons non seulement d'identifier les cas de fraude et de collusion, mais également de déterminer si l'investisseur a pris toutes les précautions requises lorsqu'il existe des doutes quant au rôle de l'entreprise en question, qui s'occupe de parrainer et d'exécuter les recherches. Nous déterminerons par conséquent si l'investisseur en question a agi avec prudence.

Je crois que ce sera un processus très complexe et que les frais de justice seront élevés, mais les sommes recouvrées le seront peut-être aussi. C'est dans cette optique que nous allons procéder.

Le président: Monsieur Rogers, vous avez l'intention de frapper les coupables, qui peuvent néanmoins se cacher derrière des structures administratives fort complexes afin de faire valoir qu'ils ne sont que partiellement responsables. Du

[Texte]

selves against their limited liability. You are going right after them, I hope . . .

Mr. Rogers: Yes, sir.

The Chairman: —as the principals involved in a fraud.

Mr. Rogers: Not in every instance. If it is only where we have strong reason to believe that we have a court-presentable case that can stand the test of court review . . .

The Chairman: I think Mr. Brightwell has one issue on this particular matter, and that is why he is here tonight as an independent member. I was wondering at this point, while you are on SRTC's, if Mr. Brightwell might not say a few things.

Mr. Brightwell: Thank you, Mr. Chairman. I spend most of my time in the agricultural committee, and it is not often I venture into the lofty areas of finance such as I am tonight. I appreciate the chance to speak to you, Mr. Minister, and your staff.

I want to bring up a topic that I think is unfairly in the agricultural field. The questions in the House have been primarily to the Minister of Agriculture. It is a matter of Dreamstreet Holsteins. Dreamstreet Holsteins in the States is a company set up to invest money from rich Americans; really, it is a tax dodge type of company down there. I am not totally aware of all its records down there.

I do know that Dreamstreet in the United States is in a lot of financial difficulties. With their consultation or help somebody set up a scientific research tax credit program, and it is reported now that they are prepared to spend perhaps between \$10 million and \$50 million studying the differences between red-and-white Holsteins and black-and-white Holsteins. Because Holstein cows are dairy cows, that is why the agricultural area gets most of the static over this program.

Right at the present time the principals—and we do not know who they all are—are talking to various scientists, trying to expand this particular operation. I will tell you that Dreamstreet in the United States had purchased many cattle in Canada and had not paid all their bills; but since they are around now, they are able to pay their bills again. My constituents are really questioning just how the money they have is being utilized.

It seems they are going to spend enough on hardware, barns, land, whatever, to support some 2,000 cows. It would seem there is going to be a sale of cows from themselves in the United States to themselves in Canada. It would probably mean that they are going to enjoy the buy-down of cattle in the United States to sell those cows, then sell to themselves in Canada. I sincerely question how that would be controlled when they are perhaps in financial difficulties in the United States and moving their cows into this lucrative area in Canada, where they have money supplied by a generous government.

[Traduction]

moins, j'espère que vous avez clairement l'intention de débusquer . . .

M. Rogers: Exactement.

Le président: . . . les parties impliquées dans ces actes frauduleux.

M. Rogers: Pas dans tous les cas. Nous intenterons des poursuites judiciaires seulement lorsque nous aurons de bonnes raisons de croire que le tribunal tranchera en notre faveur.

Le président: À cet égard, M. Brightwell, qui est là ce soir à titre de membre indépendant, aimerait vous poser des questions au sujet d'un cas précis. Comme nous parlons des crédits d'impôt pour la recherche scientifique, je me demande si M. Brightwell ne pourrait pas prendre la parole.

M. Brightwell: Merci, monsieur le président. Comme j'oeuvre principalement au sein du Comité de l'agriculture, il est rare que j'ai l'occasion de m'aventurer dans le temple de la finance, et je vous sais gré de me donner l'occasion de m'adresser au ministre et à ses fonctionnaires.

J'aimerais discuter d'un sujet qui a fait l'objet de questions adressées à la Chambre, à tort, à mon avis, au ministre de l'Agriculture. Il s'agit de l'entreprise appelée *Dreamstreet Holsteins*, société américaine qui constitue en réalité un abri fiscal pour de riches Américains.

Je ne suis pas au fait de toutes ses activités aux États-Unis, mais je sais que *Dreamstreet Holsteins* fait face actuellement à des difficultés financières importantes. Après avoir procédé à des consultations, cette entreprise a présenté une demande en vue d'obtenir un crédit d'impôt pour la recherche scientifique, et on dit maintenant que *Dreamstreet Holsteins* est prête à consacrer entre 10 et 50 millions de dollars en vue d'étudier la différence entre les *Holsteins* brunes et blanches et les *Holsteins* noires et blanches. Comme il s'agit de vaches laitières, cette question a été débattue surtout dans les milieux agricoles.

À l'heure actuelle, les personnes en question, que nous ne connaissons pas, tiennent des consultations avec des scientifiques en vue de mettre ce projet en oeuvre. Je sais pertinemment que cette entreprise américaine a acheté d'importants troupeaux au Canada et que les créanciers ont dû attendre bien longtemps avant de toucher l'argent. Enfin, mes commettants se demandent vraiment à quelles fins servent les fonds de cette entreprise.

Il semble que *Dreamstreet Holsteins* va acheter des terres et construire les installations requises pour accueillir quelque 2,000 vaches et que la société américaine va vendre des vaches à la filiale canadienne, à des prix fort avantageux sans doute. Comme cette entreprise est probablement en difficulté financière aux États-Unis et qu'elle veut s'installer au Canada, où un gouvernement généreux est prêt à la subventionner, je me demande comment régler la situation.

[Text]

The net result of this, I fear, will be a minimal scientific research program and a very large corporate entity in the heart of Ontario agriculture, challenging the regular farmers. I am concerned at all the ramifications of such a thing. Having stated that . . . I wanted the finance committee to know the background so that the next time I say to you, Mr. Chairman, Dreamstreet Holsteins you will know exactly what I am speaking about. It seems like a dream when you talk about such things, does it not?

Anyway, Mr. Minister, I am wondering if you or your staff could tell me, without referring to Dreamstreet—I realize you cannot—how much detail would have to be provided by the scientific project on the time of application, at the time of the establishment of the tax credit.

• 2055

Mr. MacKay: As I understand it, unlike the present situation, which Mr. Rogers dealt with, and which does have a certain control of price on the front end, when it was initiated this SRTC program had little if any control and it was up to the taxpayers involved to designate the research and the type of activity. One of the things we have to do now in assessing whether it is qualified research under priority—whether it is in fact in the ballpark, as we say—is sometimes to get outside experts if need be to determine whether the research meets the criterion. As I mentioned to you in the House, we are looking at practically all of the projects, because of the history of this program.

Some of them are more difficult to assess than others. Some of them have their advocates. Some of them may very well have some scientific merit. So, as the Chairman has indicated, I cannot—nor can you I guess—properly start discussing this particular taxpayer's idiosyncrasies, if they are idiosyncrasies, in public. But we are looking at the Dreamstreet Holsteins situation, as well as a lot of others.

Mr. Brightwell: If you came to the conclusion money was being improperly handled—perhaps through an inversion of the way money should be spent, perhaps 95% on hardware, 5% on research, which is the wrong ratio in any scientific world, or perhaps in the matter of selling property from oneself to the other self at an exaggerated amount of money—do you have any power to move in and look at the program as it is going on?

Mr. MacKay: There are provisions where certain funds, if they can be identified, are held in escrow in some places. There have also been some interesting legal rulings in this regard. I guess the short answer is there are certain remedial steps which can be taken and our people are looking at them whenever they are appropriate.

Maybe Mr. Rogers or Mr. Diguier might want to elaborate on this. But I would rather err on the side of caution than send out too many signals. One cannot condemn the whole program because of some of these excesses, although it is tempting to do so. It is dangerous to prejudge and I cannot comment in public about the merits of any particular SRTC, anymore than to assure you we are monitoring it and trying to protect the

[Translation]

Au total, je crains qu'il n'y ait que très peu de recherche scientifique et que cette grande entreprise ne s'implante au coeur même des régions agricoles de l'Ontario, au détriment des agriculteurs canadiens. Les répercussions de toute cette histoire m'inquiètent, et je tenais à en informer expressément le Comité des finances. En effet, on peut se demander si le Canada deviendra la vache à lait des entreprises américaines.

Enfin, monsieur le ministre, pourriez-vous me dire, sans parler expressément de *Dreamstreet*, car je sais que cela vous est interdit, quels sont les renseignements dont vous devez disposer avant de décider si vous allez accepter ou refuser une demande de crédits pour la recherche scientifique.

M. MacKay: Contrairement au nouveau programme décrit par M. Rogers, qui comporte certains contrôles exercés au départ, l'ancien programme de crédits pour la recherche scientifique ne comportait qu'une vérification sommaire, et il appartenait au contribuable de définir les activités et les recherches en question. Dans certains cas, nous devons consulter des experts de l'extérieur afin de déterminer si des projets de recherche présentés dans le cadre de l'ancien programme répondent aux critères. Comme je l'ai dit à la Chambre, étant donné les difficultés rattachées au programme, nous avons décidé d'examiner minutieusement presque toutes les demandes.

Certains projets sont complexes, d'autres le sont moins, d'autres ont des défenseurs et d'autres pourraient bien avoir une certaine valeur sur le plan scientifique. Par conséquent, comme l'a dit le président, il ne nous appartient pas de discuter en public de la situation fiscale du contribuable en question. Toutefois, nous étudions le dossier de *Dreamstreet Holsteins*, parmi tant d'autres.

M. Brightwell: Si vous concluez qu'il y a eu mauvaise utilisation des fonds en question, qu'on a consacré par exemple 95 p. 100 à l'équipement et 5 p. 100 à la recherche, ce qui est l'inverse des normes applicables aux crédits d'impôt, ou encore qu'il y a eu vente entre deux entités d'une même société pour un prix exagéré, pouvez-vous procéder à une vérification du projet pendant qu'il se déroule?

M. MacKay: L'État peut, dans certains cas, retenir certains montants, à condition qu'ils puissent être identifiés. En outre, les tribunaux ont rendu quelques décisions fort intéressantes à cet égard. Bref, le fisc peut apporter certains correctifs, et c'est ce que nous faisons lorsqu'il y a lieu.

MM. Rogers et Diguier voudront peut-être vous en dire plus long. Personnellement, je préfère être coupable d'un excès de prudence, et je m'en voudrais d'être trop prolixe. Ce serait une erreur de discréditer l'ensemble du programme uniquement parce qu'il y a eu quelques abus, bien que la tentation soit forte. Il est toujours dangereux de préjuger, et je ne puis publiquement me prononcer sur le bien-fondé d'une demande particulière, sauf que je puis vous assurer que nous suivons la

[Texte]

taxpayers' interests, particularly in view of the unfortunate history of the program.

Mr. Rogers: Make it a supplement, Mr. Chairman. Yes, as a program is being audited as it is ongoing, we certainly do examine as carefully as we know whether what is being done qualifies as research or not. If we have auditors who are obviously not scientists, we engage outside experts to advise the department on the matter, and we would as a matter of course examine the appropriateness of the expenditures in these instances, to establish from a professional point of view that what is being charged is reasonable, that markups are not excessive, that do not exceed norms. And if we see a paper chase, as we often do, through holding companies both onshore and offshore and through multiple ownerships, we have to unwind it and see through it in a rigorous audit sense.

Mr. Brightwell: Mr. Minister, I understand there are appeals going on right now to two court decisions about when you can in fact audit a program. I understand there is a decision which says you can audit it during the program. Another one says you cannot audit it until the end, and both are being appealed at the present time. Is it right to assume you have no control over an ongoing scientific project at the present time?

Mr. Rogers: We have control. As regards the reference you make to the court cases, it is dealing with whether or not we have the right to assess the taxpayer and make it stick. At this in front of the courts now. We have two different legal decisions on the same point, so it has to be resolved in appeal.

• 2100

We certainly have assessed, we have disallowed, and we have gone in and made seizures in certain instances where we thought the money was going to disappear or that the rest of the money would disappear. We have sustained those actions to date. Mr. Anglin has a point on legislation that re-enforces our position.

Mr. Anglin: The question before the courts was whether or not we were entitled to raise an assessment, which is to say that we felt the taxpayer owed us something. That is the step which comes before an audit situation, where we go in to see whether the books were properly filled out and the tax properly paid.

The question before the courts is really a thing of the past now, because legislation has been introduced to ensure that the authority of the department to raise an assessment in the period in question, and that will be effective from the date it was introduced, which was last month.

Mr. Brightwell: Mr. Chairman, I will ask one last question, if I could. What would it take in any given scientific project under this scientific research tax credit to get your department to take a critical look at it? What type of evidence or information or instigation would it take to stimulate an intense investigation?

[Traduction]

situation de près et que nous essayons de protéger les intérêts des contribuables, particulièrement à la lumière des nombreuses difficultés rattachées au programme.

M. Rogers: En guise de supplément, monsieur le président, pendant le déroulement d'un programme, nous examinons aussi minutieusement que possible les activités scientifiques, afin de déterminer si elles constituent ou non des activités de recherche. Bien entendu, nos vérificateurs ne sont pas des scientifiques, et c'est pourquoi nous retenons les services d'experts de l'extérieur. Dans chaque cas, nous déterminons si les dépenses engagées sont appropriées et raisonnables, s'il n'y a pas de dépassement de coûts excessif et si les normes sont respectées. Si les contribuables en question essayent, comme ils le font souvent, d'ensevelir les transactions sous des montagnes de paperasses provenant de sociétés de portefeuille et de filiales, tant au Canada qu'à l'étranger, nous procédons à une vérification rigoureuse afin de tirer les choses au clair.

M. Brightwell: Monsieur le ministre, je crois savoir qu'on a interjeté appel de deux décisions concernant la vérification des projets. Selon mes renseignements, une des décisions indique que la vérification pendant le déroulement du projet est permise, tandis que l'autre indique que le fisc doit attendre que le projet soit mené à terme. Est-il juste de dire que le ministère n'exerce aucun contrôle sur les recherches scientifiques qui se déroulent à l'heure actuelle?

M. Rogers: Ce n'est pas exact, car nous exerçons un certain contrôle. Pour ce qui est des appels dont vous avez parlé, les tribunaux devront décider si le ministère peut établir un avis de cotisation et obliger le contribuable à le respecter. Comme les deux tribunaux ont exprimé des points de vue divergents, il a été nécessaire d'interjeter appel.

Chose certaine, nous avons établi des avis de cotisation, nous avons refusé des demandes, et dans les cas où il y avait possibilité de détournement de fonds, nous avons procédé à des saisies. Voilà ce que nous avons fait jusqu'ici, et M. Anglin va vous expliquer en quoi la loi renforce notre position.

M. Anglin: Les tribunaux doivent décider si le ministère est en droit d'établir un avis de cotisation, c'est-à-dire de déterminer que le contribuable doit de l'argent au fisc. L'établissement de l'avis de cotisation précède la vérification, celle-ci étant un examen minutieux des livres en vue de déterminer si l'impôt payé est insuffisant.

Les appels interjetés sont maintenant sans aucune importance, car une loi a été introduite conférant au ministère le droit d'établir un avis de cotisation pendant la période en question, et ce, à compter de la date d'introduction, c'est-à-dire le mois dernier.

M. Brightwell: Monsieur le président, j'aimerais poser une dernière question, avec votre permission. Dans quelles circonstances votre ministère examine-t-il minutieusement les activités menées dans le cadre d'une demande de crédits d'impôt pour la recherche scientifique? Quels types de

[Text]

Mr. MacKay: As I mentioned to you, at the present time we are looking at them all. I hope we have learned from this experience. We now have a refundable scientific research tax credit, and right now the Canadian scientific community is looking at suitable criteria for future utilization in this type of incentive for R and D. What would it take? I guess the answer is that in the past, the alarm was raised, and the Minister of Finance took a look at it. The program was terminated, and we are looking at them all, every one of them.

Mr. Brightwell: Mr. Chairman, I thank you very much for your courtesy. Mr. Minister, I appreciate your patience with me on this topic. I pestered you quite bit.

Mr. MacKay: It is a very important topic.

The Chairman: You know the Minister has this great herd of red cattle.

Mr. MacKay: Not in your class, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Riis.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman. Walking over to the meeting tonight, I recalled the Amway issue that was before Revenue Canada two or three years ago. Where is that whole matter? What is being done with Amway?

Mr. MacKay: That is a customs and excise issue, and I believe it is still before the courts. It is a very high level and sensitive issue. What I will do is give you a report on that, Mr. Riis. I cannot be precise, but as I say, it is on the customs and excise side.

Mr. Riis: Okay, I appreciate that. Mr. Minister, are you aware that accounting firms are circulating tax letters advising their clients on ways of beating the minimum tax, laying out how they can beat the minimum tax? If you are, what are you doing about that?

Mr. MacKay: I guess it has always been part of the system. Auditors and tax consultants tell their clients ways to optimize their chances of paying less tax. We are monitoring it to see if what they are doing is legitimate. I do not think there is any legal impediment or legislative impediment for them to do this, and so I guess it is part of the adversarial system when it comes to looking at the efficacy of tax legislation.

Mr. Riis: I presume, though, that you would be talking with the Minister of State for Finance, who will shortly be shepherding legislation through the system. But knowing now how firms are advising on how to beat the minimum tax, would not now be the appropriate time to be discussing ways and means of improving the legislation, at least to avoid the areas that have already been identified as ways to beat it?

Mr. MacKay: Well, I agree with you. I take your point. We are looking at it and talking about it among ourselves, and one

[Translation]

renseignements provoquent l'enclenchement du processus de vérification et d'enquête exhaustive?

Mr. MacKay: Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, nous étudions minutieusement toutes les demandes, et nous comptons beaucoup apprendre en procédant ainsi. Il existe actuellement un crédit d'impôt remboursable au titre de la recherche scientifique, et les scientifiques canadiens essaient actuellement d'élaborer des critères appropriés pour la mise en oeuvre de ce crédit d'impôt. Qu'est-ce qui provoque l'enclenchement du processus? Eh bien, certains ont manifesté au ministre des Finances leur vive inquiétude, le programme a été supprimé et, maintenant, nous examinons toutes les demandes, sans exception.

Mr. Brightwell: Monsieur le président, je vous remercie beaucoup de m'avoir permis de prendre la parole. J'aimerais également remercier le ministre, qui a répondu à mes nombreuses questions avec une patience de tous les instants.

Mr. MacKay: C'est une question fort importante.

Le président: Vous savez que le ministre a un troupeau de vaches fantastique, toutes rouges.

Mr. MacKay: Oui, mais elles ont beaucoup à envier aux vôtres, monsieur le président.

Le président: Monsieur Riis.

Mr. Riis: Merci, monsieur le président. En me rendant à la réunion, ce soir, je me suis demandé ce qu'il en était de la société *Amway*, dont le dossier a été étudié par Revenu Canada il y a deux ou trois ans.

Mr. MacKay: Cette question relève de Douanes et Accise, et je crois qu'elle est toujours devant les tribunaux. La question est très épineuse, et les discussions ont lieu à un très haut niveau. Je ne peux vous donner de renseignements précis, l'affaire étant entre les mains de Douanes et Accise, mais je peux vous transmettre ces renseignements ultérieurement.

Mr. Riis: Très bien, je vous en remercie. Monsieur le ministre, saviez-vous que certaines firmes comptables envoient des lettres à leurs clients leur indiquant comment contourner l'impôt minimal et, dans l'affirmative, que faites-vous pour contrer cette pratique?

Mr. MacKay: Cette pratique a toujours existé. Depuis toujours, les vérificateurs et fiscalistes aident leurs clients à réduire au minimum l'impôt à payer. Comme il n'existe pas de loi interdisant cette pratique, nous nous assurons que tout se passe dans les règles. Cela fait inévitablement partie de notre régime fiscal, où il y a opposition entre le fisc et le contribuable.

Mr. Riis: Je suppose que vous allez en discuter avec la ministre d'État aux Finances, qui doit prochainement présenter un projet de loi à cet égard. Maintenant que vous savez que certaines firmes ont identifié les moyens de contourner l'impôt minimal, ne croyez-vous pas qu'il y aurait lieu d'améliorer la loi, tout au moins pour supprimer les échappatoires déjà identifiées?

Mr. MacKay: Je suis d'accord avec vous, et je tiendrai compte de votre point de vue. Nous en discutons entre nous et

[Texte]

of our people indicated that one of the ways he pictured it was a sort of negative tax deferral to try to spread the effect out. They are looking at the implications of it, seeing what can be done to avoid its most direct effects.

• 2105

I suppose, it is like forward averaging. People's circumstances change. Maybe they will have unusually high deductions one year. Circumstances change because of alimony payments or high medical bills, or whatever.

They are seeking ways to recapture some of the tax they have paid. It is a complex area, but I agree with you, now is a good time to see what can be done to make it as uniform and as fair as possible. We will continue to look at it.

Mr. Riis: Mr. Minister, we get a lot of data put out by your department on the personal taxation returns and the breakdown of the various categories and so on.

Is there any reason why we could not receive that on the corporate side as well, in terms of breakdowns of the various sizes of corporations and the taxes paid? More specifically, you identify the number of individuals at certain income levels that paid, let us say, no tax. Could we receive the same regarding corporations at certain income levels that pay no tax?

Mr. MacKay: Mr. Rogers just reminded me that we do the personal type of returns. Statistics Canada does the corporate side. But, I suppose, again, within the limits of confidentiality and the need to maybe break it down in categories, rather than supply individual cases, that could be done. I would certainly be...

Mr. Riis: I am a bit confused. Statistics Canada does what with corporate tax returns?

Mr. MacKay: They do the corporate tax returns.

The Chairman: You do the personal ones?

Mr. MacKay: Yes.

The Chairman: So you are responsible for the errors in the personal ones?

Mr. MacKay: We are not seeking to evade our responsibilities.

Mr. Riis: I am sorry about this question, Mr. Minister. The processing of corporate tax returns is done by...

Mr. MacKay: No. The statistical analysis of it.

Mr. Riis: Oh, I am aware of that.

Mr. MacKay: Yes.

[Traduction]

nous avons envisagé la possibilité de mettre en oeuvre un report négatif d'impôt, afin de répartir les répercussions. Les fonctionnaires essaient actuellement d'éviter les répercussions les plus directes.

Je suppose que la situation de chacun peut changer. Certains demanderont des déductions très élevées pendant une année donnée, en raison de pensions alimentaires ou de frais médicaux très élevés, et ainsi de suite, et c'est pourquoi il est permis d'étaler sur les années suivantes.

Ces contribuables essaient de récupérer certains des impôts payés. C'est un domaine complexe, mais je crois comme vous que le temps est venu de rendre le système aussi uniforme et équitable que possible. Nous comptons continuer nos efforts en ce sens.

M. Riis: Monsieur le ministre, votre ministère publie des données fort détaillées, avec des ventilations par catégorie, et ainsi de suite, données qui sont tirées des déclarations d'impôt présentées par les particuliers.

Pourrions-nous obtenir des données semblables tirées des déclarations d'impôt présentées par les sociétés? Vous identifiez, par exemple, le nombre de particuliers dans chaque fourchette de revenu, et je me demande s'il serait possible d'avoir des ventilations semblables pour les sociétés, notamment celles qui ne paient pas d'impôt.

M. MacKay: M. Rogers vient de me rappeler que nous nous occupons des données sur les particuliers, tandis que Statistique Canada s'occupe des données sur les sociétés. Je suppose que nous pourrions publier ce type de données, compte tenu des exigences en matière de confidentialité, qui nous interdisent de parler de cas précis et nous obligent à fournir des données par catégorie.

M. Riis: Je ne comprends pas très bien. Vous dites que Statistique Canada s'occupe du traitement des déclarations d'impôt des sociétés?

M. MacKay: Oui, les déclarations des sociétés.

Le président: Vous vous occupez des déclarations des particuliers?

M. MacKay: Oui.

Le président: C'est donc votre ministère qui est responsable des erreurs dont peuvent être victimes les particuliers?

M. MacKay: Nous n'essayons pas d'éviter nos responsabilités.

M. Riis: Vous m'excuserez, monsieur le ministre, mais je n'ai pas compris. Vous dites que le traitement des déclarations d'impôt sur le revenu des sociétés est effectué par...

M. MacKay: Pas le traitement, l'analyse statistique.

M. Riis: Je sais très bien.

M. MacKay: Exactement.

[Text]

Mr. Riis: But why would your department not be doing the statistical analysis and reporting, and not Statistics Canada?

Mr. MacKay: I am going to defer that question to Mr. Rogers. I am not sure that I know the answer to that.

Mr. Rogers: Mr. Anglin might want to add a supplement on this. The issue is that they use a lot of our data, of course masked, as regards the names of any individual, for purposes of much of their business analysis. A by-product of that, since they do so much other corporate statistical work, using those data in combination with their own, is that they produce those corporate statistics on tax results at the same time. So it is a matter of convenience. Is there anything else, Perry?

Mr. Anglin: No. That is really the point.

Mr. Riis: I would like to pursue this point for a moment, Mr. Chairman. It is useful and helpful to see Revenue Canada providing those data on our personal tax system.

Would you not think it would also be useful, in terms of assisting us in evaluating how the corporate tax system works, to have Revenue Canada provide a similar kind of analysis, again, breaking down the categories of different sizes of corporations and how the tax system deals with them?

Mr. MacKay: On principle, I can sympathize with what you are suggesting. It may, in fact, be possible to do that. But again, instinctively, I think it has something to do with the need for confidentiality.

If you break it down too finely, and say, how many hardware stores are paying so much tax in a certain town, you would be getting into an area where—Mr. Rogers indicated he would be glad to check that out with Statistics Canada and provide a more detailed response.

Mr. Riis: You would not want to break it down too finely. But I think you could break it down into a number of categories, considering the number of corporate returns. That would give us some indication of the various sizes of the corporations, the relatively effective tax rates and so on.

Mr. Garneau: May I . . . ?

The Chairman: Yes.

Mr. Garneau: When you have a taxpayer that has a revenue of \$10,000, \$100,000, you can compare it. Would you suggest that a corporation be classified only in terms of income tax paid, or would it be compared to total sales or total number of employees?

Mr. Riis: I am not certain of the category. I am thinking of their assets or their number of employees . . . In other words, something that would enable us to look at the corporate sector and get some ideas on how the various categories—the size of firms, based on whether it is assets or whether it is employees. It should be something better than what we have now. It is really difficult to get any feel for what is going on . . .

[Translation]

M. Riis: Oui, mais pourquoi Statistique Canada, et non votre ministère, rassemble-t-il les données statistiques sur les sociétés?

M. MacKay: Je ne suis pas certain de connaître la réponse, et c'est pourquoi je vais demander à M. Rogers de vous répondre.

M. Rogers: M. Anglin pourrait peut-être vous en dire plus long. Personnellement, je puis vous dire que Statistique Canada utilise une quantité importante de données provenant de Revenu Canada, ces données étant sous forme anonyme, bien entendu, dans le but d'analyser la conjoncture. Pour des raisons d'ordre pratique, Statistique Canada publie en même temps des données économiques et des données fiscales. Voulez-vous ajouter quelque chose, monsieur Anglin?

M. Anglin: Non. Vous avez dit l'essentiel.

M. Riis: Monsieur le président, j'aimerais en savoir plus long sur cette question. Les données publiées par Revenu Canada concernant les particuliers sont très utiles.

Or, je me demande s'il ne serait pas tout aussi utile, aux fins de l'évaluation de l'efficacité du régime fiscal des sociétés, de demander à Revenu Canada de publier des analyses statistiques semblables concernant les sociétés, avec ventilations par catégorie de revenu, et ainsi de suite?

M. MacKay: En principe, je crois que c'est une bonne idée, mais ce sera peut-être impossible, pour des raisons de confidentialité, il me semble, de prime abord.

Si la ventilation est trop exhaustive—et il est possible de savoir, pour une ville donnée, combien chaque quincaillerie paie d'impôt—it se pourrait que . . . M. Rogers sera ravi de consulter Statistique Canada et de vous fournir une réponse plus détaillée.

M. Riis: Je ne demande pas une ventilation trop exhaustive, mais je crois qu'il serait possible d'établir un certain nombre de catégories. Ainsi, nous aurions une idée générale de la taille des sociétés canadiennes, des taux d'impôt réels, et ainsi de suite.

M. Garneau: Vous permettez . . . ?

Le président: Oui.

M. Garneau: S'il y a deux contribuables, le premier ayant un revenu de 10,000\$ et le deuxième de 100,000\$, il est possible d'établir une comparaison. Voulez-vous comparer les sociétés seulement sur la base de l'impôt payé, ou également sur la base du total des ventes, du nombre d'employés, et ainsi de suite?

M. Riis: Probablement sur la base de l'actif ou du nombre d'employés. En fait, il faudrait établir des catégories qui nous permettent d'avoir une idée de la taille des entreprises canadiennes, qu'il s'agisse de l'actif ou du nombre d'employés, peu importe. Tout renseignement serait une amélioration par rapport à la situation actuelle, car il est vraiment très difficile aujourd'hui . . .

[Texte]

Mr. MacKay: Then one could examine the corporate tax base in more detail, is really what you are saying.

• 2110

Mr. Riis: Yes.

Mr. MacKay: Yes, I can understand. We will see what we can do in that regard.

Mr. Riis: Perhaps one way to help would be this. In the 1985 budget the paper *The Corporate Income Tax System: A Direction for Change* refers to the simulations by the Department of Finance based on a study by Revenue Canada of 1,500 corporations in Canada. Is that information available, or could that information be available to the committee, that particular study?

Mr. MacKay: I will check and see. Statistics Canada often, I understand, by special legislative provisions with permission borrows tax data and applies it to different sectors—the agricultural sector or whatever—and uses it for entirely legitimate purposes to analyse certain trends.

I do not pretend to know all of the intricacies of this, but . . .

Mr. Riis: I am referring to a study . . .

Mr. MacKay: A study.

Mr. Riis: —by Revenue Canada of 1,500 corporations on which a number of these simulations were based in the Minister of Finance's budget report. My question is: Could that study from your department be made available to the members of the committee?

Mr. MacKay: I will give you an undertaking to look at it and report back to you.

Mr. Riis: Thank you.

Under item 53, Mr. Minister, the section referred to as "other deductions", you will notice that in this deduction, which amounted to about \$4.5 billion in 1983, 50% of these other deductions went to 3.1% of all tax filers who claimed this deduction with incomes over \$50,000.

Again, just to help us understand the other deductions, could that section be broken down a little more to give us an idea of what is being included under "other deductions"? That would be alimony, what amounts of money—but also specifically interest deductions and so on.

Mr. MacKay: To see the type, quality and nature of these deductions that are being used for these particular taxpayers. Again, I will have to plead for time to look at it. Again, if it is possible to do it without violating these constraints that we have to live with in terms of confidentiality, we will do it. I will undertake to have my officials look at it and get back to you.

Mr. Rogers: Could I have your reference again, Mr. Riis?

Mr. Riis: Item 53.

Mr. Rogers: Line 53?

[Traduction]

M. MacKay: En fait, vous nous demandez de créer un système nous permettant d'évaluer de façon plus efficace le régime fiscal des sociétés.

M. Riis: Oui.

M. MacKay: Je comprends ce que vous demandez, et nous verrons ce que nous pouvons faire.

M. Riis: J'aimerais faire une suggestion en ce sens. Le document intitulé *Le régime fiscal des sociétés—Un axe de changement*, un des documents budgétaires de 1985, fait mention des simulations effectuées par le ministère des Finances d'après une étude de Revenu Canada portant sur 1,500 sociétés canadiennes. Le comité pourrait-il obtenir les résultats de cette étude?

M. MacKay: Je vais vérifier et je vous répondrai plus tard. Je crois savoir que Statistique Canada se procure, aux termes d'une loi, des renseignements fiscaux qu'elle applique à divers secteurs, le secteur agricole, par exemple, dans le but d'analyser diverses tendances, cette activité étant tout à fait légitime.

Je n'en connais pas tous les détails, mais . . .

M. Riis: Je parle d'une étude.

M. MacKay: Une étude?

M. Riis: Oui, une étude de Revenu Canada portant sur 1,500 sociétés et qui a servi aux simulations dont on parlait dans le budget du ministre des Finances. Voici ma question: les membres du Comité pourraient-ils obtenir de votre ministère une copie du rapport d'étude?

M. MacKay: Je m'engage à donner suite à votre question et à y répondre.

M. Riis: Merci.

Sous la rubrique 53, intitulée «autres déductions», on peut lire que 50 p. 100 de celles-ci, qui totalisaient 4,5 milliards de dollars en 1983, ont été consenties à 3,1 p. 100 de l'ensemble des contribuables, groupe dont le revenu dépassait 50,000\$.

Afin de nous aider à comprendre en quoi consistent ces autres déductions, pourrait-on nous donner une ventilation plus complète? Je suppose qu'il s'agit de pensions alimentaires, de déductions au titre d'intérêts, et ainsi de suite.

M. MacKay: Il s'agirait donc du type de déductions dont bénéficier les contribuables en question. Sous réserve des exigences en matière de confidentialité, auxquelles nous ne saurions nous dérober, je demanderai à mes fonctionnaires de donner suite à votre question, et je vous répondrai ultérieurement.

M. Rogers: De quelle rubrique s'agit-il encore, monsieur Riis?

M. Riis: De la rubrique 53.

M. Rogers: Cinquante-trois?

[Text]

Mr. Riis: That is right. I am thinking of the category of "other deductions".

Mr. Rogers: Yes. Okay.

Mr. Riis: The lion's share of that presumably would come from interest deductions. It would be nice to factor that out, as well as other areas, to find out what this massive amount is, \$4.6 billion.

Mr. MacKay: It is a deduction that allows people in these high income brackets to avoid so much tax. I take your point.

Mr. McCrossan: Following right down your line, but . . .

The Chairman: Carry on.

Mr. McCrossan: —with my own questions . . .

Mr. Riis: Okay, Paul. Go ahead.

Mr. McCrossan: Thank you. I might just say, by way of what I hope is not too humorous a side-comment following off Mr. Brightwell, that, if you find that there is merit to the tests between red and white and black and white holsteins, there has been a raging controversy between whether brown eggs or white eggs taste better and whether tea tastes better if you add the milk before or after so you might want to consider whether they have scientific merit as well.

But I really want to question about the issue of corporate taxation and the analysis of corporate taxation. In analysing the budget deficit growth over the last few years, I think really the principal cause of the drive upwards has been the very slow growth of corporate tax returns compared to, say, individual tax returns or the growth in expenditures, even taking into account the recession-driven expenses.

Mr. Riis was getting at some of the things I wanted to do. To what extent do you analyse, say, industry groups? We have had evidence in these estimates that, for example, the rate of corporate taxation of the trust industry or the banking industry or the insurance industry or the loan industry, all of which have been in estimates before this committee, appears to be exceptionally low. I do not have any doubt at all that all these individuals are complying with the law. But to what extent does your department do analysis to determine why these rates of taxation are so low, to react with a tax policy group in finance? Or, is your role strictly checking the accuracy of the returns rather than pointing out that, in effect, this is a result of the following one or two situations which are being exploited?

• 2115

Mr. MacKay: We are responsive to their requests for analysis, and they in turn use our data base at times, but we are not really mandated to do some of the things to which you refer. From my own personal point of view, I look at the erosion of the corporate tax base from National Revenue's point of view over the last number of years. Some of the

[Translation]

M. Riis: C'est exact. Il s'agit de la rubrique intitulée «autres déductions».

M. Rogers: Très bien.

M. Riis: Ce sont vraisemblablement les déductions au titre d'intérêts qui représentent la majeure partie de cette catégorie. Il serait utile pour nous d'avoir une ventilation de ces déductions afin de mieux comprendre d'où provient ce montant époustouflant, c'est-à-dire 4,6 milliards de dollars.

M. MacKay: Je vous ai compris. Cette déduction permet effectivement aux contribuables à revenu élevé d'éviter l'impôt dans une large mesure.

M. McCrossan: Toujours dans le même ordre d'idées . . .

Le président: Allez-y.

M. McCrossan: . . . j'aurais moi-même quelques questions à vous poser . . .

M. Riis: Très bien, allez-y, monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Merci. Sans vouloir être facétieux, je crois que si on reconnaissait la validité des recherches faites en vue de déterminer si les Holsteins brunes et blanches sont plus efficaces que les noires et blanches, comme l'indiquait M. Brightwell, il faudrait probablement effectuer aussi des recherches afin de déterminer si les oeufs bruns sont meilleurs au goût que les oeufs blancs et si le thé a meilleur goût lorsqu'on verse le lait dans la tasse avant d'y verser le thé.

Enfin, ma question concerne l'impôt sur le revenu des sociétés et le régime qui permet la perception de ces impôts. Après avoir analysé la croissance du déficit budgétaire qui s'est produite au cours des dernières années, j'ai conclu que cette montée en flèche est principalement attribuable à la quasi-stagnation des recettes fiscales provenant des sociétés, par rapport à celles provenant des particuliers, ou encore par rapport aux dépenses croissantes, même si l'on tient compte de la récession.

J'aimerais savoir, comme M. Riis, dans quelle mesure vous analysez les divers secteurs de l'économie. À la lecture du budget des dépenses, nous avons pu constater, par exemple, que le taux d'imposition des fiducies, des banques et des compagnies d'assurances et de prêt, qui ont toutes comparu devant le Comité, semble être exceptionnellement bas. Il ne fait aucun doute que tous ces contribuables respectent la loi. Votre ministère cherche-t-il à savoir pourquoi ces taux d'imposition sont si bas, pour en discuter ensuite avec le groupe responsable de la politique fiscale du ministère des Finances? Dans la négative, votre rôle consiste-t-il uniquement à vérifier l'exactitude des déclarations d'impôt, plutôt que de signaler qu'en fait, cela est dû à telle ou telle situation.

M. MacKay: Nous devons fournir au ministère des Finances les données et les analyses qu'il nous réclame, et ce ministère se sert parfois de nos fichiers de données, mais pour ce qui est des activités dont vous venez de parler, nous n'en avons pas vraiment la responsabilité. Le taux d'imposition des sociétés a diminué au cours des dernières années, mais des mesures ont

[Texte]

remedial steps which were taken, some of them by the Minister of Finance, I think, are going to result in us getting more revenue from the corporate tax side.

But again, sometimes I am nonplussed by the rather subtle relationship between National Revenue and Finance. They, as you know, are mandated for tax policy and initiatives and legislative changes. We are basically administrators, enforcers. We can be creative up to a point, but not very much when we have to follow pretty strictly the dictum Finance gives us.

Mr. McCrossan: Is there no organized process whereby you review your returns and say you can see a certain...? I think, for example, of the...

The Chairman: Canada Trust works that way.

Mr. MacKay: We do these analyses, but it is after the fact. This is the point I am making.

Mr. McCrossan: I understand it is after the fact, but certain... For example, I think of the life insurance industry; I do not know if anyone has expertise. There was a flip-flop technique developed around 1969 which ran to 1975, resulting in no company paying tax during those six years. I wonder how it lived so long. Then following elimination of the flip-flop there was a flip technique developed which resulted in another four years.

There were all kinds of... Nelson referred to the tax letters which were out. Clarkson was putting out tax letters saying: Here is how you arrange your affairs to pay no tax. Is there not some onus? There should be some co-ordination somewhere between tax policy and tax collection, because your people must be the first people to recognize a revenue base has disappeared. Are you saying it is up to tax policy to ask you why this is happening? Do your people not get together and say: "We notice this is happening; here is something we think you should fix."?

Mr. MacKay: We like to think we get an opportunity to comment and to interface with Finance when these initiatives are being formulated and considered. We try to be good soldiers and do what we are supposed to do within our own prerogatives. When it comes to initiatives we have, which are essentially administrative, we, as you know, are sometimes under some pressure for tax rulings. We have our own parameters and prerogatives there, but essentially Finance calls the shots when it comes to new tax initiatives.

Whenever possible—and I will ask Mr. Rogers to elaborate on this—we try to give our input and say: Have you considered the consequences here? Perhaps you should go back to the drawing board and look at the implications again. Am I enunciating this correctly, Mr. Rogers?

[Traduction]

été prises à ce sujet, dont certaines par le ministre des Finances, lesquelles, je l'espère, nous permettront d'augmenter nos recettes fiscales auprès des sociétés.

J'avoue ne pas saisir toujours très bien la relation subtile qui existe entre le ministère du Revenu national et celui des Finances. Comme vous le savez, ce dernier est responsable de la politique fiscale et des mesures législatives et autres. Le ministère du Revenu, par contre, a la responsabilité d'administrer la loi et de veiller à son exécution. Nous pouvons prendre des initiatives, mais jusqu'à un certain point, car en réalité, nous devons généralement faire ce que le ministère des Finances nous ordonne de faire.

M. McCrossan: Vous n'avez aucun mécanisme qui vous permet de signaler, après avoir vérifié les déclarations d'impôt, qu'il y a un certain...? Par exemple...

Le président: C'est ainsi que fonctionne Canada Trust.

M. MacKay: Nous faisons ce genre d'analyse, mais a posteriori.

M. McCrossan: Je comprends, mais... Prenons l'exemple du secteur de l'assurance-vie; je ne sais pas si quelqu'un est expert en la matière, mais on m'a dit qu'une technique spécialement conçue avait permis aux compagnies d'assurance-vie de ne payer aucun impôt de 1969 à 1975. Je n'arrive pas à comprendre comment cela a pu durer aussi longtemps. Cette première technique ayant été supprimée, ces compagnies en ont trouvé une autre, qui leur a servi pendant encore quatre ans.

Il y a eu toutes sortes de circulaires qui ont été envoyées, et Nelson en a parlé. Par exemple, la société Clarkson distribuait des circulaires sur la façon de se débrouiller pour ne pas payer d'impôts. Qui devrait avoir la responsabilité d'intervenir? À mon avis, il devrait y avoir un minimum de coordination entre ceux qui sont responsables de la politique fiscale et ceux qui le sont de la perception des impôts, car vos fonctionnaires doivent être les premiers à se rendre compte de la disparition d'une source de revenus. Voulez-vous dire que c'est aux responsables de la politique fiscale de vous demander d'étudier les causes d'une telle situation? Vos fonctionnaires ne signalent-ils pas ce genre d'anomalie, afin que l'on puisse prendre les mesures nécessaires?

M. MacKay: Je crois que nous avons notre mot à dire lorsque le ministère des Finances étudie et prépare les mesures à prendre. Nous sommes de bons soldats et nous essayons de nous acquitter de nos responsabilités sans déborder toutefois le cadre de notre mandat. Nous prenons parfois des initiatives, surtout dans le domaine administratif, mais nous devons respecter les limites de notre mandat, car c'est essentiellement le ministère des Finances qui mène la barque lorsqu'il s'agit de nouvelles mesures fiscales.

Dans la mesure du possible, et je vais demander à M. Rogers de vous donner plus de précisions, nous essayons de nous assurer que toutes les conséquences d'une mesure envisagée par le ministère des Finances ont bien été pesées. N'ai-je pas raison, monsieur Rogers?

[Text]

Mr. Rogers: Yes, if I could just extend it a bit, Mr. Minister. When they are looking at new legislation or modifications in tax law prospectively, our role is to answer requests for data from our administrative data base to answer the questions they pose. By that, I mean we provide the data to them and they do the analysis. We do not have a capacity to analyse or test the macro- or micro-economic effects they would conclude in their economic analysis.

• 2120

So in that sense, we do not play a role in the formulation of the policy per se. However, where there are administrative implications of doing it one way or another that mean it is more or less leaky or it is going to require more or less resources, we are as forceful as we can be in terms of saying we have a strong preference for this set of controls or that kind of design or that kind of system because it is more cost-effective and it is more easily controlled.

Mr. McCrossan: What I am getting at specifically is when you see the whole tax base for a whole industry disappearing on you.

Mr. Rogers: I am coming to the next stage, which is two other parts. We see abuse through two main techniques: the request for advance rulings and audit. That is after the fact.

Mr. McCrossan: Through audit?

Mr. Rogers: Through our audits, yes. The tax rulings occur before the event has happened, and that then puts us on a lead of what the tax community is doing. We will say to the Department of Finance: Hey, this does not sound as if it is consonant with what we understand is your policy objective; do you want to change the law?

The Chairman: Do you do that before you give the ruling? In other words, in the Gulf matter that was raised by Mr. Garneau in the House, when you obviously saw that \$0.5 billion was likely to be lost by Revenue, did you immediately alert the Cabinet or the Minister of Finance that this was likely to be the result before you gave that ruling, or did somebody just willy-nilly pump out the ruling?

Mr. Rogers: I can only tell you, sir, that I cannot answer your question directly under section 241, but I can tell you that consultations took place. On the audit, we then also see a questionable application of the law and again we work in concert with the Department of Finance to revise it. So regarding many of the things you have seen in the most recent budget on limited partnerships and other areas, we have been in consultation with the Department of Finance, suggesting a menu of changes that might be appropriate if they consider them appropriate from a policy point of view.

They also have a process of talking to the same people who are producing these tax letters. Again, they have their own network of consultation with the practitioners, and the Minister has his own advisory committee which also raises many of these issues on a prospective basis as well. So there are at least three different techniques by which we interface on the question of changes in the law.

[Translation]

M. Rogers: Si, mais permettez-moi d'ajouter quelques mots, monsieur le ministre. Lorsque le ministère des Finances étudie de nouvelles dispositions législatives ou envisage de modifier la législation fiscale, nous sommes censés lui fournir les données administratives qu'il nous demande. En d'autres termes, nous lui fournissons les données et c'est ce ministère qui en fait l'analyse. Nous n'avons pas les ressources nécessaires pour analyser les effets macro-économiques ou micro-économiques.

Nous n'intervenons donc pas dans la formulation de la politique en soi. Toutefois, lorsqu'il s'agit de choisir un mécanisme administratif par rapport à un autre, nous n'hésitons pas à faire connaître notre préférence pour celui qui prévoit des moyens de contrôle plus efficaces, qui nécessite moins de ressources, qui est plus rentable ou qui risque moins de se prêter à des abus.

M. McCrossan: Je veux parler du cas précis où, du jour au lendemain, tout un secteur industriel ne paye plus d'impôts.

M. Rogers: J'y arrive. Ce genre d'abus est généralement causé par l'utilisation de deux techniques: la requête d'une décision anticipée et la vérification. Cela se fait a posteriori.

M. McCrossan: La vérification?

M. Rogers: Oui, nos vérifications. Les décisions prises en matière d'impôt se font a priori, ce qui nous permet donc d'anticiper sur ce que vont faire les experts en droit fiscal. Dans ce cas, nous pouvons signaler au ministère des Finances que telle mesure n'est pas conforme à l'objectif de sa politique et qu'il serait donc peut-être bon de modifier la loi.

Le président: Le faites-vous avant de prendre une décision? En d'autres termes, dans le cas de la société Gulf dont a parlé M. Garneau à la Chambre, lorsque vous vous êtes rendu compte que le ministère du Revenu allait inévitablement perdre 0,5 milliard de dollars, avez-vous immédiatement alerté le cabinet ou le ministre des Finances, avant même de prendre votre décision, ou vous êtes-vous tout simplement contentés de rendre votre décision?

M. Rogers: L'article 241 m'empêche de répondre à votre question, monsieur, mais je peux vous dire par contre que des consultations ont eu lieu. Pour ce qui est de la vérification, lorsque nous décelons une anomalie dans l'application de la loi, nous la signalons au ministère des Finances pour qu'il prenne les mesures nécessaires. Donc, pour la plupart des mesures annoncées dans le dernier budget, nous avons été consultés par le ministère des Finances et nous lui avons suggéré plusieurs changements, sous réserve de leur conformité avec la politique établie.

Le ministère des Finances consulte également les auteurs de ces circulaires et, bien sûr, le ministre a son propre comité consultatif où l'on aborde bon nombre de ces questions. Il existe donc au moins trois mécanismes qui nous permettent de proposer au ministère des Finances des modifications législatives.

[Texte]

Mr. McCrossan: I would like to raise the specific issue of back-to-back transactions typically done simultaneously or within minutes of each other, or transactions that sometimes are separated by 24 hours, but in any case, where there is a clear understanding that transaction A will be followed by transaction B and that they are part of a complete package. I can refer, from my own experience, to the simultaneous issue of life and annuity policies that took place right through the 1970s with very favourable tax consequences, and eventually the department said the transaction had to be regarded as a whole and both had to be taxed together.

What rights do you have to look at simultaneous transactions, particularly when they are shifting around tax losses or capital cost allowances or investment income? Where these transactions are clearly part of one deal, are you able to look through those; or is it just fair game, where you can use any device that is legal to minimize taxes; or do you say, no, this is one transaction that has this effect, and in effect, you can look through the transaction?

Mr. Rogers: I think Mr. Anglin might deal with part of this, and to the extent that it leads to tax avoidance questions, maybe Mr. Diguier could follow on it.

Mr. Anglin: The simplest level on which to look at your question is: To what extent can we gather information to find out the substance of a transaction? There are no limitations that I am aware of in our ability to audit, to ask questions, to examine records and to determine precisely what happened on the paper transactions and to look behind the paper transactions to determine what the intentions of the proponents of any transaction might have been.

• 2125

Having assembled the information to the best of our ability, we then have to look at the anti-avoidance provisions of the Income Tax Act, have to determine questions which are very much evolving in the courts still as to what constitutes sham, what is artificiality and what is perhaps valid tax planning; that is to say, that it is successful in meeting the requirements of the Income Tax Act, whether or not, for example, there is a bona fide business transaction.

The jurisprudence on bona fide business transaction and the different stages of tax planning that range—I am talking about legal planning, I am not talking about criminal activity or fraudulent intent to mislead—is very much evolving before the courts. The most important recent case was the *Stubart* case of June, 1984 where the Supreme Court found that in that particular case it was unnecessary for there to have been a bona fide business transaction for the taxpayer to have successfully attracted less tax through a series of corporate entities.

So I really cannot answer your question without looking at the particulars of the transaction to determine whether or not it is a successful means of minimizing tax.

[Traduction]

M. McCrossan: J'aimerais maintenant aborder la question des transactions consécutives, qui sont conclues simultanément ou en l'espace de quelques minutes ou, même, parfois, de 24 heures, mais où il est évident que la transaction A va être suivie de la transaction B, les deux faisant un tout. Prenons l'exemple de l'émission simultanée de polices d'assurance-vie et de rentes qui s'est produite dans les années 70 et qui a bénéficié de conditions fiscales très favorables. Le ministère a fini par décréter que les deux transactions ne formaient qu'un tout et devaient être imposées ensemble.

Avez-vous le droit d'examiner ce genre de transactions simultanées, surtout lorsqu'elles permettent de brasser des pertes fiscales, des déductions pour amortissement ou des revenus de placement? Lorsque ces transactions font manifestement partie d'un tout, avez-vous le droit de les vérifier, ou bien considérez-vous qu'il est normal que les contribuables utilisent tous les moyens possibles, à condition qu'ils soient légaux, pour payer moins d'impôts?

M. Rogers: Je vais demander à M. Anglin de répondre à une partie de votre question et, pour ce qui est des problèmes d'évasion fiscale, je crois que M. Diguier sera mieux en mesure de vous répondre.

M. Anglin: Reformulée en termes très simples, votre question serait la suivante: dans quelle mesure pouvons-nous chercher à connaître le fin fond d'une transaction? Que je sache, nous avons tout pouvoir pour vérifier, poser des questions, examiner des dossiers et déterminer précisément ce qui s'est passé lors d'une transaction et pour savoir exactement quelles étaient les intentions des signataires.

Après avoir recueilli le maximum d'informations, nous nous reportons aux dispositions de la Loi de l'impôt sur le revenu qui interdisent l'évasion fiscale, afin de déterminer, avant d'en saisir éventuellement les tribunaux, s'il y a eu fraude fiscale, emploi d'artifices ou tout simplement une planification fiscale justifiée. En d'autres termes, il s'agit de déterminer si la transaction en question répond aux exigences de la Loi de l'impôt sur le revenu et s'il s'agit donc d'une véritable transaction commerciale.

La question des transactions commerciales authentiques et des différentes étapes de la planification fiscale évolue beaucoup sur le plan juridique. Lors de l'affaire *Stubart*, qui s'est produite en juin 1984, la Cour suprême a décrété que, dans ce cas-là, il n'était pas nécessaire de prouver qu'il s'agissait d'une transaction commerciale authentique puisque le contribuable avait réussi à payer moins d'impôts grâce à toute une série d'entités commerciales.

Je ne peux donc pas vous donner une réponse générale, car c'est en fonction des circonstances de la transaction qu'on peut déterminer si elle constitue un moyen acceptable de minimiser les impôts.

[Text]

Mr. McCrossan: We do have a specific one which was raised in testimony Monday night, which we might refer for comments realizing that we cannot get comments out of you as soon as we refer it to you. But we did have a transaction referred to where a straight two-way deal, a sale and re-leasing of equipment, was stopped by the Superintendent of Insurance. And the same deal came back restructured, involving a simultaneous transaction involving a bank leasing subsidiary which, it would appear to me, in addition to avoiding the regulations of financial institutions, might also have some significant tax impacts as well. I wondered whether, if there is clearly one transaction and the contracts are signed simultaneously and there just happens to be a major tax impact but there was no clear business reason for doing it other than the fact that the Superintendent would not let them do it—maybe that does represent a valid business reason, that the law would not let them do it directly so they had to do it indirectly—but if it has tax impacts as well, then I guess my question is: What powers do you have to look through simultaneous back-to-back transactions and deem them to be one direct transaction?

Mr. Anglin: The only powers we have are our interpretation of the anti-avoidance and artificiality provisions of the Income Tax Act. Since the *Stubart* case, we have broadened our criteria for providing advance rulings on transactions and we have had to follow the direction of the court in saying that we can no longer say: If there is no bona fide business purpose we will no longer give you an advance ruling.

On the contrary, in the absence of a bona fide business purpose, we will still consider giving them an advance ruling but we will, in each individual case, try and determine whether or not it is consistent with or whether it offends the provisions of the Income Tax Act. We and the taxpayers will not always agree on this and the taxpayer who disagrees with our interpretation is free to proceed with the transaction if it is reasonable for him to do so from a business point of view. We are then in the position of possibly having to audit him and let the courts adjudicate the dispute in these rather sophisticated areas of frontier tax planning.

Mr. McCrossan: Thank you.

The Chairman: Go ahead, Mr. Garneau.

Mr. Garneau: Yes, on the same subject of tax ruling, on page 17 of your Part III estimates, you say:

For many years, the Department has been providing an advance rulings service to taxpayers wanting to know the likely tax consequences of complex business transactions.

The text continues, saying that the court made a decision and you have to render that service.

• 2130

Mr. Anglin: It is not that we are obliged to render the service because of a court decision. In fact, there is no

[Translation]

M. McCrossan: Lundi soir, un témoin nous a justement parlé d'un cas de ce genre, et je sais bien que vous ne pouvez pas nous dire immédiatement ce que vous en pensez, mais il s'agissait d'une transaction de vente suivie d'une transaction de crédit-bail pour un équipement quelconque, transaction qui a été interdite par le Surintendant des assurances. La même transaction a refait surface, sous une forme différente, avec une succursale bancaire de crédit-bail qui, j'ai l'impression, permettait de contourner les règlements applicables aux établissements financiers, tout en minimisant les impôts à payer. Lorsqu'il y a manifestement une seule transaction et que les contrats sont signés simultanément, que ladite transaction permet de réduire considérablement les impôts mais qu'elle n'a aucune autre raison d'être, si ce n'est que le Surintendant les en empêche... bien sûr, ça peut être une bonne raison, à savoir que si la loi les empêche de le faire directement, ils sont bien obligés de le faire indirectement... Toutefois, lorsqu'une telle transaction permet de réduire considérablement les impôts, je me demande si vous avez le pouvoir de considérer ces transactions consécutives comme une seule transaction directe?

M. Anglin: Les seuls pouvoirs que nous avons sont ceux que nous donne notre interprétation des dispositions de la Loi de l'impôt sur le revenu qui interdisent l'évasion fiscale et l'emploi d'artifices. Depuis l'affaire *Stubart*, nous avons élargi les critères que nous appliquons en cas de décision anticipée sur des transactions, et nous avons dû suivre l'orientation donnée par les tribunaux, à savoir que nous ne pouvons plus dire: si la transaction commerciale n'est pas authentique, nous ne pouvons plus vous donner de décision anticipée.

Au contraire, s'il ne s'agit pas d'une transaction commerciale authentique, nous pouvons toujours envisager de leur donner une décision anticipée, mais, dans chaque cas, nous essayons de déterminer si ladite transaction répond aux exigences des dispositions de la Loi de l'impôt sur le revenu. Nous ne sommes pas toujours d'accord avec les contribuables concernés et, en cas de désaccord, ces contribuables peuvent réaliser la transaction, si cela est justifié sur le plan commercial. Dans ce cas, nous avons le pouvoir de procéder à une vérification et de laisser les tribunaux se prononcer.

M. McCrossan: Merci.

Le président: Vous avez la parole, monsieur Garneau.

M. Garneau: À la page 17 de la Partie III, vous dites:

Depuis longtemps, le ministère offre des services de décision anticipée aux contribuables qui désirent connaître les conséquences fiscales probables d'une transaction commerciale complexe.

Vous dites ensuite qu'à la suite d'une décision d'un tribunal, vous êtes obligés d'offrir ce service.

M. Anglin: Il n'y a pas de jugement de la cour qui nous oblige à fournir ce service. En fait, il n'y a ni texte législatif ni jurisprudence qui nous oblige à fournir une décision à l'avance.

[Texte]

statutory or jurisprudential requirement for us to provide advance rulings.

The Chairman: You do not have to give the service.

Mr. Anglin: That is correct.

The Chairman: You can give the service to some people and not to others.

Mr. Anglin: That is correct.

Mr. Garneau: But you say here:

Recent court decisions have made it mandatory for the Department to extend this service to include the review of taxpayer requests for rulings about possible transactions undertaken ...

So there was a court decision there. That is what you say.

Mr. Anglin: That is correct. We had the service available ... when there is a definitely contemplated transaction, people can come to us and ask for an advance ruling. We charge them a fee for this service, by the way. Once we were in the business voluntarily of providing the service, we felt that since the court had changed the law, had changed how the law views transactions, we had to broaden the service to meet the guidance of the court. When the court said you did not have to have a bona fide business transaction, bona fide business purpose, we said, all right, we will look at advance rulings on transactions with no bona fide business purpose.

Mr. Garneau: But how do you proceed? In answer to a question from the Chair, the deputy minister answered that the department had consultations. Does the consultation occur when the amount of the tax ruling is in excess of a certain number of dollars? Who decides if there is a consultation or not? If the Minister wants to spend within his budget \$5 million or \$10 million, I do not know, he has to go to the Treasury Board and have an approval. But if it goes like the case raised by the Chair about Gulf, many hundreds of millions of dollars, who made the decision: one civil ... ? How does it go? One person can do it, and the other ... the Minister cannot spend \$25,000 without Treasury Board approval, and you guys can just write off hundreds of millions of dollars?

Mr. Anglin: We provide about 1,000 advance rulings each year. It is up to the taxpayer whether he wishes to come to us for a ruling, and then within certain criteria we will provide the ruling on his transaction before it proceeds. In that case it is binding, and our interpretation ... if it proceeds the way we were told about it, we will then not audit afterwards. We charge a fee for that service. We provide the service simply to try to give the taxpayer an advance indication of how we will interpret the act and audit accordingly. So it is really not an issue for us whether that results in savings or not to the taxpayer. We are simply trying to interpret the law correctly for him.

Mr. Garneau: But according to what the deputy minister said a moment ago, you had consultations. But up to what level

[Traduction]

Le président: Vous n'êtes pas tenus de fournir ce service.

M. Anglin: C'est exact.

Le président: Donc vous pouvez offrir ce service à certains et le refuser à d'autres.

M. Anglin: C'est exact.

M. Garneau: Mais vous avez déclaré ici:

Des jugements rendus dernièrement par les tribunaux obligent le ministère à élargir ce service de manière à inclure l'examen des demandes de décisions soumises par les contribuables au sujet d'éventuelles transactions entreprises ...

Il y a donc eu un jugement de tribunal. C'est ce que vous dites.

M. Anglin: C'est juste. Ce service était disponible ... les contribuables qui envisagent certaines transactions peuvent venir nous demander un jugement à l'avance. Mais ils doivent payer pour ce service. Nous sommes arrivés à la conclusion que puisque les tribunaux avaient modifié la loi ou la manière dont ces transactions sont interprétées, il valait mieux élargir le service de manière à satisfaire les exigences des tribunaux. Comme les tribunaux ont déclaré que certaines transactions n'avaient pas d'objet commercial véritable, nous avons décidé de rendre des décisions anticipées dans ces cas.

M. Garneau: Mais comment faites-vous? En réponse à une question du président, le sous-ministre a déclaré que le ministère procédait par consultations. Mais ces consultations se font-elles lorsque le montant de la décision fiscale est supérieur à un plafond donné? Qui décide de consulter? Il me semble que le ministre doit obtenir l'approbation préalable du Conseil du Trésor avant d'utiliser son budget de 5 millions ou de 10 millions de dollars. Qui prend la décision dans un cas comme celui qu'a soulevé le président, je veux parler de *Gulf*, un dossier de plusieurs millions de dollars. Est-ce un fonctionnaire? Comment faites-vous? Le ministre n'est pas habilité à dépenser 25,000\$ sans l'approbation préalable du Conseil du Trésor, mais vous pouvez tout simplement supprimer des centaines de millions de dollars?

M. Anglin: Nous rendons quelque mille décisions anticipées par année. C'est aux contribuables de décider s'ils souhaitent avoir une décision anticipée. Et nous fournissons ce service conformément à certains critères. Il s'agit d'une décision exécutoire. C'est notre interprétation qui vaut. Et si tout se passe comme prévu, nous n'effectuons pas de vérification ultérieure. Les contribuables doivent payer pour ce service. Il s'agit simplement de leur expliquer à l'avance notre interprétation de la loi et la manière dont nous procédons pour nos vérifications. Nous ne nous préoccupons pas par conséquent de savoir si le contribuable pourra ainsi réaliser des économies ou non. Nous essayons tout simplement de lui fournir une interprétation correcte de la loi.

M. Garneau: Mais d'après ce que votre sous-ministre a déclaré tout à l'heure, vous avez des consultations. Je veux

[Text]

do you feel you have to inform the Department of Finance that such a ruling would be . . .

Mr. Anglin: If the application indicates a course of action that we think results in a tax consequence that was not intended by the act, or not intended by Parliament, or not intended by the policy underlying the legislation, then we are authorized under the act to provide the confidential information to the Department of Finance for the purpose of evaluating and formulating tax policy. We try to keep them abreast of developments, where we see people quite legitimately attempting to attract as little tax as possible through tax planning, that we consider might have policy implications. Once we have alerted Finance to the matter, it is for the Minister of Finance to determine whether or not he wishes to take some action in the following budget or in whatever forum seems appropriate to him.

Mr. Garneau: Is it before or after the fact?

Mr. Anglin: Before.

Mr. Garneau: Before you give advance notice.

Mr. Anglin: That is right.

Mr. Garneau: In the case of Gulf, for example, you gave this advance notice and you expected to have a reaction before giving your advance ruling?

Mr. Anglin: My difficulty in answering that, sir, is that the Income Tax Act allows us to tell the Department of Finance confidential information for the purposes of evaluating tax policy, but not to tell anyone else. So we are forbidden to discuss the affairs of any taxpayer.

• 2135

Mr. Garneau: What is the difference between that tax ruling and the things you refer to at page 17 when you say in addition the practice of publicizing advance rulings of broad general interest? I understand this is a particular case, but when it involves millions of dollars, would you recommend that the law be amended; that those things be discussed in a committee like this? It is amazing the Minister cannot spend \$5 million without the approval of Treasury Board, and you, with the Minister of Finance, can give away \$100 million.

Mr. Anglin: With respect, what we are doing is not giving away the money but saying that the Income Tax Act permits a certain tax consequence to take place. We are not making a judgment on whether that money should be spent or not, we are making an interpretation of how the act applies to the transaction.

Mr. Garneau: Because of your responsibility to give an interpretation of the legislation as it is, you inform the Minister, who could make an announcement and change the law. He is making a policy decision, as he did on the research

[Translation]

savoir à partir de quel montant vous estimez devoir informer le ministère des Finances de ces décisions?

M. Anglin: Dans les cas où nos décisions sont susceptibles d'entraîner des répercussions fiscales qui ne cadrent pas avec les objectifs de la loi, du Parlement ou de la politique qui sous-tend la loi, nous sommes autorisés, conformément aux dispositions de la loi, à fournir des renseignements confidentiels au ministère des Finances pour lui permettre d'évaluer et de revoir sa politique fiscale. Nous essayons de les tenir au courant des derniers événements, de cas où les contribuables essaient de payer le moins possible en utilisant un système de planification fiscale qui risque d'avoir des répercussions sur la politique. Une fois que nous avons prévenu le ministère, il appartient au ministre des Finances de décider s'il souhaite inclure des mesures dans son prochain budget ou procéder d'une autre façon qu'il juge convenable.

M. Garneau: Est-ce *a priori* ou *a posteriori*?

M. Anglin: *A priori*.

M. Garneau: Donc avant que vous ne rendiez de décision anticipée.

M. Anglin: C'est juste.

M. Garneau: Dans l'affaire *Gulf*, par exemple, vous avez donné un avis préalable et vous avez attendu la réaction avant de rendre votre décision anticipée?

M. Anglin: J'ai du mal à répondre à cette question, monsieur, parce que la Loi de l'impôt sur le revenu nous autorise à transmettre des renseignements confidentiels au ministère des Finances pour lui permettre d'évaluer sa politique fiscale. Mais le ministère n'est pas habilité à divulguer ces informations. Nous ne pouvons pas discuter des affaires d'un contribuable, quel qu'il soit.

M. Garneau: Quelle est la différence entre ces décisions fiscales et la pratique de publier les décisions anticipées d'intérêt général dont vous parlez à la page 17? Je conviens qu'il s'agit d'un cas précis, mais lorsqu'il est question de millions de dollars, ne trouvez-vous pas qu'il y aurait lieu de modifier la loi? Ne pensez-vous pas qu'il est opportun d'en discuter en comité? Je trouve tout à fait étonnant que le ministre ne soit pas habilité à dépenser cinq millions de dollars sans l'autorisation préalable du Conseil du Trésor tandis que vous pouvez faire un cadeau de cent millions de dollars de concert avec le ministre des Finances.

M. Anglin: Sauf votre respect, il ne s'agit pas d'un cadeau. La Loi de l'impôt sur le revenu autorise certaines transactions fiscales. Nous ne rendons pas un jugement sur l'opportunité de dépenser cet argent. Nous nous contentons d'interpréter la manière dont la loi s'applique à une transaction donnée.

M. Garneau: Dans le cadre de votre responsabilité en matière d'interprétation de la loi, vous êtes tenus d'informer le ministre qui pourrait très bien faire une déclaration et modifier la loi. Il est habilité à rendre une décision politique, comme il l'a fait d'ailleurs dans le cas de la recherche. Il a en effet

[Texte]

thing, when he announced that from that date there would be no such thing as an investment credit.

Mr. Anglin: That is correct. Another example I can tell you without betraying taxpayer confidence is the question of limited partnerships where we had a number of applications for advance rulings. We saw a considerable revenue loss to the government. This was drawn to the attention of the Department of Finance and the government took action.

Mr. McCrossan: May I ask a supplementary? Can a taxpayer submit, say, four or five alternative ways of structuring a deal and ask for advance tax rulings on which is the best way?

Mr. Anglin: No, sir, one at a time, if you like; and we refuse, as a matter of administrative practice, to rule on hypothetical transactions. It has to be a definitely contemplated transaction and a definitely contemplated course of action. We are trying to interpret the act as a service, but we are not attempting to assist taxpayers in very complicated tax planning.

The Chairman: Do you ever use a particular provision—I have forgotten the section number in the Income Tax Act—that says, despite the fact this may be allowable, we are going to deem this as a tax avoidance scheme and therefore taxable?

Mr. Anglin: Section 247.

The Chairman: And when was the last time your department used section 247?

Mr. Anglin: You do not normally find yourself in that position. The minute you raise the prospect, you usually find that the request for the advance ruling is withdrawn. We do not actually move through that stage. We will tell them there is no way this transaction is going to fly, from our point of view. Generally the way they prefer to handle it is say: Would you pretend you never saw it?

The Chairman: When was the last time the Department of National Revenue used section 247?

Mr. Anglin: I cannot recall offhand the last time it was actually invoked against a taxpayer, but I can assure you that when we have advised applicants for advance rulings that this was the situation, where we foresaw the invocation of that particular section, where the Minister makes a deemed discretion...

The Chairman: Can you tell me one time the section has been used?

Mr. Rogers: I think there are several court cases we can produce of recent vintage. There is at least one that Justice Strayer, I think, ruled on in 1985.

Mr. Anglin: It is a section that is of great interest to us. We occasionally advise an applicant of the possibility of it, but it has been several years I believe since it has been formally invoked.

The Chairman: That is right. The fact is it has not been used in the last decade and a half, has it?

[Traduction]

déclaré qu'à compter d'une telle date, il n'y aurait plus de crédit à l'investissement.

M. Anglin: C'est juste. Sans pour autant tromper la confiance des contribuables, je peux vous donner l'exemple des associations limitées à l'égard desquelles nous avons reçu un certain nombre de demandes de décisions anticipées. Nous avons constaté qu'il y avait une grosse perte de revenu pour le gouvernement. Nous avons attiré l'attention du ministère des Finances sur cette affaire et le gouvernement a pris les mesures qui s'imposaient.

M. McCrossan: Puis-je poser une supplémentaire? Un contribuable peut-il vous demander une décision anticipée sur la meilleure de quatre ou cinq possibilités de transaction?

M. Anglin: Non. Ils doivent les soumettre une à une. Nos pratiques administratives nous empêchent de rendre une décision sur une transaction hypothétique. Nous ne rendons de décision que sur des transactions réelles. Il s'agit d'un service d'interprétation de la loi. Nous ne sommes pas là pour aider les contribuables à planifier une structure fiscale complexe.

Le président: Vous fondez-vous parfois sur une disposition particulière de la Loi de l'impôt sur le revenu, dont j'oublie le numéro, et qui stipule que certaines transactions, même si elles sont admissibles, sont considérées comme une évasion fiscale et sont par conséquent imposables?

M. Anglin: Vous voulez parler de l'article 247.

Le président: Et quand votre ministère a-t-il appliqué cette disposition la dernière fois?

M. Anglin: Nous ne nous retrouvons jamais dans cette situation. En effet, dès l'instant où il devient question d'appliquer cette disposition, la demande de décision anticipée est retirée. Nous n'avons donc pas à appliquer cet article. Nous disons simplement au contribuable qui en fait la demande que cette transaction ne passera pas, du moins à notre avis. Il préfère règle générale nous demander de tout oublier.

Le président: Pouvez-vous nous dire quand le ministère du Revenu national a appliqué cet article la dernière fois?

M. Anglin: Je ne puis vous le dire au pied levé. Je puis cependant vous préciser que chaque fois que nous avons dit à des contribuables qui avaient demandé une décision anticipée que cet article pouvait s'appliquer, que le ministère allait sans doute l'invoquer, que le ministre jouit du pouvoir discrétionnaire...

Le président: Cet article a-t-il jamais été appliqué?

M. Rogers: Il y a des cas assez récents où il a été invoqué par les tribunaux. Le juge Strayer, il me semble, l'a appliqué en 1985.

M. Anglin: C'est un article qui nous intéresse beaucoup. Nous en signalons à l'occasion l'existence à un requérant, mais que je sache, cela fait plusieurs années qu'on l'a invoqué officiellement.

Le président: C'est juste. En fait, vous ne l'avez pas utilisé depuis une quinzaine d'années, n'est-ce pas?

[Text]

Mr. Rogers: Oh, yes. Well, it depends what you mean by used.

The Chairman: Well, have your assessors, going in to assess a taxpayer, said, that is very interesting, but we are setting aside that tax avoidance scheme under section 247; we are looking right through the transaction. This is taxable. That is the way it is, fella; goodbye.

Mr. Rogers: We have a number of cases in the courts that have been resolved using section 247—the point I was just making. We have reassessed, and they have been sustained in the Court of Appeal.

Mr. Anglin: Section 247 has various subsections. We have taken a number of actions in which we have invoked section 247. We argued section 247 in the Stubart case, for example, and were unpersuasive to the court. However, the particular subsection to which you are referring . . .

• 2140

The Chairman: I am talking about the section where the Minister has a right to set aside a transaction when a particular transaction avoids the spirit of the act and is taxable.

Mr. Anglin: That section was written first, if memory serves me correctly, to assist with the dividend bond stripping issue in the 1960s, and so the particular provisions for which it was written were also overtaken by other amendments and jurisprudence. Therefore, the particular purpose for which it was introduced has eroded; it has more or less vanished.

The Chairman: It may have had a particular purpose when it was introduced, but that is not what the section says.

Mr. Anglin: That is correct.

The Chairman: The section gives the Minister of National Revenue all sorts of power to set aside transactions that are clearly designed strictly for the purpose, in the Minister's opinion, of defeating the intention of paying tax. What I want to know is why the Minister is not using that discretion. Due to the horrendous complications of the system, we have had clear evidence before us and there is clearly evidence in the papers, that persons have avoided paying tax. There is no reason the Minister could not use his powers to make sure that tax is claimed.

Mr. Anglin: The Department of Justice has advised us that there are limits within the scheme of the act to which we can use that section, and I think perhaps we owe you a legal explanation of those limitations as they have been expressed to us.

Mr. MacKay: I guess I have your support, though, to use it, at any time.

The Chairman: Oh, yes.

[Translation]

M. Rogers: Oh oui, mais tout dépend de ce que vous entendez par là.

Le président: D'accord, mais je voudrais savoir si vos évaluateurs ont jamais dit à un contribuable que tel ou tel plan d'évasion fiscale relevait de l'article 247 et que, par conséquent, telle ou telle transaction était imposable et tant pis pour le contribuable, salut.

M. Rogers: Un certain nombre d'affaires ont été réglées devant les tribunaux au moyen de l'article 247. C'est justement ce que je disais tout à l'heure. Nous avons dû effectuer une nouvelle évaluation dans certains cas, laquelle a été maintenue par le tribunal d'appel.

M. Anglin: L'article 247 compte divers alinéas. Nous avons intenté un certain nombre de poursuites sur la base de l'article 247. C'est ce que nous avons fait dans l'affaire Stubart, mais nous n'avons cependant pas réussi à convaincre les tribunaux. Cependant, le paragraphe auquel vous vous reportez . . .

Le président: Je veux parler de l'article en vertu duquel le ministre a le droit de mettre de côté une transaction lorsque celle-ci va à l'encontre de l'esprit de la loi et est imposable.

M. Anglin: Si ma mémoire est bonne, cet article avait au départ pour objet de régler le problème des distributions abusives de dividendes survenu dans les années 1960. Les dispositions qui avaient alors été adoptées ont par la suite été reprises par d'autres amendements et par la jurisprudence. L'objet que cela visait au départ a été diminué; il a d'ailleurs plus ou moins disparu.

Le président: Cet article visait peut-être un objet en particulier lors de son adoption, mais ce n'est pas ce qui est écrit ici.

M. Anglin: C'est exact.

Le président: Cet article donne au ministre du Revenu national toutes sortes de pouvoirs qui lui permettent de mettre de côté des transactions qui ont très clairement pour objet, de l'avis du ministre, d'éviter aux contribuables de payer de l'impôt. Ce que j'aimerais savoir, c'est pourquoi le ministre n'utilise pas ces pouvoirs discrétionnaires. À cause de l'incroyable complexité du système, il y a des gens qui ont réussi à échapper à l'impôt. D'autres témoins nous ont exposé un certain nombre d'exemples et tout cela paraît très clairement dans les documents. Je ne vois aucune raison pour laquelle le ministre n'utiliserait pas les pouvoirs qui lui reviennent en vue de percevoir ces impôts.

M. Anglin: Le ministère de la Justice nous a dit que l'utilisation que nous pouvons faire de cet article est limitée, et il faudrait peut-être que je vous explique un peu quelles sont ces limites.

M. MacKay: J'imagine cependant que j'aurais votre appui si je décidais de recourir à ce pouvoir, n'est-ce pas?

Le président: Bien sûr.

[Texte]

Mr. Riis: Earlier, a reference was made to the Tax Advisory Council which was announced about a year ago. What undertakings has the council been involved with since its inception?

Mr. MacKay: The Tax Advisory Council is available to give us advice and input in various . . . We have a meeting scheduled, fairly soon I think, at the end of May. They are just a resource base for us.

Mr. Riis: Is that all they do, just meet periodically, you ask questions of them and they ask questions of you?

Mr. MacKay: They give us input in various areas.

Mr. Riis: As Minister of National Revenue, Mr. Minister, you know what the corporate tax rate of Canada is. When we asked the Trilon group the other night what their effective tax rate was, they said it was half of 1% for last year. How do you feel when you hear and know of information like that?

Mr. MacKay: Again, we are an administrative department. We carry out our functions . . .

Mr. Riis: You must advise . . . I mean, you said earlier that you talk to the Minister of Finance, or there is that interface which you said was improving by the day. Do you not chitchat about things like that?

Mr. MacKay: We do. We have a common purpose, but I guess our discussions are the subject of internal review, as we appeal, and . . .

Mr. Riis: Do you think corporations should pay tax?

Mr. MacKay: I think everyone should pay their fair share of tax.

Mr. Riis: Do you think corporations should pay tax?

Mr. MacKay: Certainly.

Mr. Riis: Thank you.

Mr. Garneau: I just have . . . I know that we are . . .

The Chairman: Would you go ahead, Mr. Garneau? I want to have a quick in camera meeting of the committee, if possible this evening, to discuss future plans of the committee. I note we have a general meeting of the committee tomorrow morning, but . . .

Mr. Riis: On a point of order, Mr. Chairman. I want to make an observation. This is not the committee. I mean, this is part of the committee.

The Chairman: I appreciate that.

Mr. Riis: We do not really . . . I think this point was made in the House some time ago. We do not have the authority to decide business as a committee.

[Traduction]

M. Riis: Il a tout à l'heure été question du Conseil consultatif en matière de fiscalité dont la création a été annoncée il y a environ un an. Qu'a fait le Conseil depuis sa création?

M. MacKay: Le Conseil consultatif a pour rôle de nous donner des conseils au sujet de divers . . . Je pense qu'il y aura prochainement une réunion, vers la fin du mois de mai, il me semble. Ce Conseil ne joue en fait que le rôle de base de ressources pour nous.

M. Riis: Ce Conseil se borne donc à se réunir périodiquement pour que vous puissiez lui poser des questions et pour que lui vous en pose aussi?

M. MacKay: Ce Conseil nous aide dans bien des domaines.

M. Riis: En votre qualité de ministre du Revenu national, vous devez savoir quel est le taux d'imposition des sociétés au Canada. L'autre soir, lorsque nous rencontrions des témoins du groupe Trilon, ils nous ont dit que leur taux d'imposition véritable avait été de 0,5 p. 100 l'an dernier. Que cela vous fait-il de savoir cela?

M. MacKay: Comme je l'ai déjà dit, nous sommes un ministère d'administration. Nous nous acquittons de nos fonctions . . .

M. Riis: Vous devez conseiller . . . Vous avez dit tout à l'heure que vous discutez avec le ministre des Finances et que ces différents rapports s'améliorent de jour en jour. Ne parlez-vous pas entre vous de ce genre de choses?

M. MacKay: Si. Nous avons un objectif commun, mais nos discussions font l'objet d'examen internes, comme on les appelle, et . . .

M. Riis: Pensez-vous que les sociétés devraient payer des impôts?

M. MacKay: Je pense que tout le monde devrait payer sa juste part d'impôt.

M. Riis: Pensez-vous que les sociétés devraient payer des impôts?

M. MacKay: Certainement.

M. Riis: Merci.

M. Garneau: J'aimerais tout simplement . . . Je sais que nous sommes . . .

Le président: Allez-y, monsieur Garneau. J'aimerais si possible tenir ce soir une petite réunion à huis clos afin que nous puissions fixer le programme futur du Comité. Je sais que nous avons une réunion plénière demain matin, mais . . .

M. Riis: J'invoque le Règlement, monsieur le président. J'aimerais faire une petite observation. Nous ne sommes pas le Comité. Nous n'en sommes qu'une partie.

Le président: Je le sais.

M. Riis: Nous ne pouvons pas vraiment . . . La question a été soulevée à la Chambre il y a quelque temps déjà. Nous ne pouvons pas décider entre nous du programme de travail du Comité dans son ensemble.

[Text]

The Chairman: Indeed, we do not. However, we happen to have the finance critics of the New Democratic Party and the Liberal Party here, and it would not be a bad idea if they had an opportunity, while they happen to be in the room, to express their opinions with respect to where the committee might be going, without anything binding on the committee.

Mr. Garneau: On page 17, you talk about minimum income tax and you say that the tax is targeted at about 50,000 taxpayers. Further on you talk about \$300 million which could be generated from that minimum tax. Could you tell me when this paragraph was written? Was it written before or after the budget?

• 2145

Mr. Anglin: It was written before the budget.

Mr. Garneau: If it has been, as I expect, because of the confidentiality of the budget. We had before this committee a tax expert, Mr. Huggett, who came before the committee on April 15, 1986. Talking about the minimum tax, he said:

Those revenue projections are now all ski-whiff because of the changed treatment of dividends. My understanding was that originally the revenues to be derived from the minimum tax would come largely, and very largely, from the treatment of dividends. Now that they have changed the treatment of dividends, I think their expectations in terms of revenue from the minimum tax are minimal.

I do not know, first, if you agree with what Mr. Huggett told the committee. If so, what changes in that paragraph would you make to take into account the changes in the treatment of dividends?

Mr. MacKay: Again, Mr. Garneau, I have to say that I think that is a matter of tax policy. I think that question should go to Barbara McDougall or Mike Wilson.

Mr. Garneau: Mrs. McDougall's is reported in yours. You talk about 50,000 because it does not affect your budget. If, instead of 50,000 taxpayers, you have only 10,000, it will affect your budget. It may affect the revenue of the Minister of Finance. This is why I am asking the question.

Mr. MacKay: As I understand it . . .

The Chairman: For example, 56 person-years are required to produce this and you say \$300 million will be generated. Mr. Huggett says to us that with the removal of dividends there is probably no revenue, so you are asking for 56 person-years and no revenue. Now that is quite a bit different from 56 person-years for \$300 million revenue.

Mr. MacKay: Well I think anybody who has an income of over \$50,000 would not be too likely to be affected because the

[Translation]

Le président: Tout à fait. Il se trouve cependant que nous avons parmi nous les critiques en matière de questions financières du Nouveau parti démocratique et du Parti libéral, et il me semble que ce ne serait pas une mauvaise idée de leur donner la possibilité, vu qu'ils sont ici, d'exprimer leurs points de vue quant à l'orientation future du Comité. Cela n'engagera en rien le Comité dans son ensemble.

M. Garneau: Vous parlez à la page 17 de la version anglaise d'un impôt minimal et vous dites que cet impôt viserait environ 50,000 contribuables. Vous dites plus loin que cet impôt minimal procurerait au gouvernement quelque chose de l'ordre de 300 millions de dollars. Pourriez-vous me dire quand ce paragraphe a été rédigé? Était-ce avant ou après le budget?

M. Anglin: Cela a été écrit avant le budget.

M. Garneau: Si c'est le cas . . . c'est à cela que je me serais attendu, vu le caractère confidentiel du budget. Le 15 avril 1986, le Comité accueillait M. Huggett, spécialiste dans le domaine de la fiscalité. Parlant de l'impôt minimal, il a dit, et je cite:

Ces projections sont maintenant tout à fait inutilisables du fait que l'on considère différemment les dividendes. Je crois savoir qu'à l'origine, les recettes fiscales à tirer de l'impôt minimal devaient surtout provenir des dividendes. Cependant, maintenant qu'on a modifié la façon de considérer ces mêmes dividendes, je crois qu'on s'attend à tirer des recettes très faibles de l'impôt minimal.

J'ignore, tout d'abord, si vous êtes d'accord avec ce que M. Huggett a dit au Comité. Si vous êtes bien de son avis, quels changements aimeriez-vous voir apporter à ce paragraphe afin que l'on puisse tenir compte du nouveau traitement réservé aux dividendes?

M. MacKay: Là encore, monsieur Garneau, je dois dire qu'il s'agit selon moi d'une question de politique fiscale. Il vous faudrait poser cette question à M^{me} McDougall ou à M. Wilson.

M. Garneau: Les prévisions pour les activités qui relèvent de M^{me} McDougall sont comprises dans les vôtres. Vous parlez de 50,000 car cela n'aura aucune incidence sur votre budget. Mais si au lieu de 50,000 contribuables, il n'y en avait que 10,000, cela aurait une incidence sur votre budget. Cela aurait une incidence sur les revenus du ministère des Finances. C'est pourquoi je vous pose la question.

M. MacKay: D'après ce que j'ai compris . . .

Le président: Par exemple, il vous faut 56 années-personnes pour produire ceci, et vous dites que cela donnera 300 millions de dollars. M. Huggett, quant à lui, nous dit que si l'on supprime les dividendes, il n'y aura sans doute pas de revenu. Vous demandez donc qu'on vous fournisse 56 années-personnes mais il n'y aura pas de revenu. Vous ne pouvez pas comparer cela avec une situation où il y a 56 années-personnes et des revenus de 300 millions de dollars.

M. MacKay: Il me semble que ceux qui ont des revenus supérieurs à 50,000\$ ne seraient pas touchés par cela, car

[Texte]

tax they would ordinarily pay would be in excess of their minimum tax under certain circumstances. So I am not certain that I can give you a definitive answer.

Mr. Rogers: If I could just supplement that. When this was put together, we were working on the best information that was available. The estimates here were Finance's estimates. We can tell you that the 56 person-years will be spent, given the structure of the minimum income tax which we have been asked to implement. There is a carry-forward feature in this that requires the examination of previous years' returns, so we must now keep those taxpayers in view for a period of years, which we did not have to do before. That is where the 56 people come from.

The structuring of it, which is the point that Mr. Garneau was making, its revenue implications, and the changes therein, are really things that are in Finance's bailiwick.

Mr. Garneau: Well, whether the department will collect \$300 million, or \$100 million, I understand that to implement the structure, you will need those 56 person-years just the same?

Mr. Rogers: Yes.

Mr. Garneau: The same number of tax returns will have to be analysed, with or without the change in the treatment of dividends. Is this what you said?

Mr. Rogers: That is right.

Mr. McCrossan: I think, Mr. Garneau, if I can interject, the effect of the February budget was to move the tax from the minimum tax into the regular personal tax, as a result of the change in the treatment of dividends, so that there has not been a net revenue loss; it has been a shift in what column the revenue is going to be . . .

Mr. Garneau: I do not know whether Mr. Huggett is right or wrong, but he said that the minimum tax is going to bring a minimal amount of revenue to the department, but even though it is a minimal amount, you will need those 56 person-years. Okay, thank you.

The Chairman: Well, there may be other questions. I think the Committee might reserve the right to have perhaps the officials and certainly Mr. Minister, back. We are going to have your officials here on at least two occasions. I know you would want us to continue to work with your officials as closely as possible over the balance of the year.

• 2150

The committee will probably also like some more evidence with respect to a minimum tax from your department, because just for one person . . . Taking a look at your 1983 return on personal tax, I think you had over a million people filing as

[Traduction]

l'impôt qu'ils paieraient en règle générale viendrait s'ajouter à l'impôt minimal qui interviendrait dans certaines circonstances. Quoi qu'il en soit, je ne pense pas être en mesure de vous donner une réponse définitive.

M. Rogers: Si vous me le permettez, j'aimerais ajouter quelque chose à cela. Lorsque nous avons compilé tout ceci, nous travaillions à partir des meilleures données disponibles à l'époque. Les prévisions que nous avons utilisées étaient celles du ministère des Finances. Nous pouvons vous dire que les 56 années-personnes seront utilisées, étant donné la structure du système d'impôt minimal qu'on nous a demandé de mettre en place. Il y a également un mécanisme de report qui exige que l'on étudie les rapports d'impôt des années précédentes. Contrairement à ce qui se passait auparavant, il nous faudra donc suivre de près ces contribuables pendant quelques années. C'est ici qu'interviennent les 56 années-personnes.

Quant à la structure du système, sur laquelle portait la question de M. Garneau, et à l'incidence que celle-ci aura sur les revenus, il s'agit là de choses qui relèvent plutôt du ministre des Finances.

M. Garneau: Que le ministère ramasse 300 ou 100 millions de dollars en impôts, si j'ai bien compris, il vous faudra de toute façon 56 années-personnes afin que le système fonctionne. C'est bien cela, n'est-ce pas?

M. Rogers: Oui.

M. Garneau: Que le traitement réservé aux dividendes soit ou non modifié, il vous faudra analyser le même nombre de rapports d'impôt. C'est bien ce que vous avez dit, n'est-ce pas?

M. Rogers: C'est exact.

M. McCrossan: Si vous me permettez d'intervenir, monsieur Garneau, le budget de février a eu pour conséquence de transférer l'impôt minimal à l'impôt personnel, et ce à cause du changement apporté au traitement réservé aux dividendes. Il n'y a donc pas eu de perte de revenu net. Il y a tout simplement eu un déplacement en ce qui concerne la colonne dans laquelle seront inscrits les revenus . . .

M. Garneau: Je ne sais si M. Huggett a raison ou non, mais il a dit que l'impôt minimal ne va procurer au ministère que des revenus minimaux. Mais même si ces revenus sont très faibles, il vous faudra néanmoins ces 56 années-personnes. Très bien. Merci.

Le président: Nous aurons peut-être d'autres questions à vous poser. Il serait peut-être bon que le Comité se réserve le droit de réinviter une nouvelle fois les hauts fonctionnaires du ministère et le ministre. Les hauts fonctionnaires du ministère vont revenir nous voir au moins deux fois. Je sais que vous tenez à ce que nous continuions de travailler aussi étroitement que possible avec les hauts fonctionnaires du ministère jusqu'à la fin de l'année.

Le Comité voudra sans doute également que le ministère nous fournisse davantage de renseignements au sujet de la question de l'impôt minimal, car le fait qu'une seule personne . . . Si je prends les chiffres pour 1983, je pense que

[Text]

taxpayers who had over \$40,000 of taxable income or income in that year. I do not know if it was taxable or not. And presumably everybody who earns over \$40,000 would be subject to an audit for minimum tax. So if you have a million people, you have to check for the minimum tax, but you might not do it with 56 people and although that may be possible in the current fiscal year, but certainly not in subsequent fiscal years.

So you might be able to give us some information on that issue when we get into the question of that legislation as it comes forward.

Mr. MacKay: If we create a time to do it.

The Chairman: The legislation is not yet tabled.

Mr. Garneau: How do you raise it under the act for the minimum tax. That is part of the simplification of the system.

Mr. Riis: Mr. Chairman, is the Minister looking into the possibility of providing the committee with that study in corporate...

Mr. MacKay: Yes.

The Chairman: Well, if you could do that, it would be excellent. Thank you very much for coming before us. I declare the meeting adjourned.

[Translation]

plus d'un million de contribuables avaient un revenu imposable ou un revenu supérieur à 40,000\$. Je ne sais s'il est question de leur revenu imposable ou de leur revenu tout court. Je suppose que toutes les personnes qui gagnent plus de 40,000\$ seraient assujetties à un système de vérification pour l'impôt minimal. S'il vous faut donc faire des vérifications pour un million de contribuables, 56 personnes ne suffiront peut-être pas, et même si vous parveniez à vous débrouiller pendant la première année, notamment l'année en cours, vous ne pourriez pas maintenir ce rythme les années suivantes.

Nous ferons donc peut-être appel à vous afin que vous nous renseigniez davantage à ce propos lorsque nous en serons arrivés à l'étape de l'étude du projet de loi.

M. MacKay: Si nous en sommes saisis.

Le président: Le projet de loi n'a pas encore été déposé.

M. Garneau: Comment faire intervenir cela dans le cadre d'une loi sur l'impôt minimal? C'est là un élément de la simplification du système.

M. Riis: Monsieur le président, le ministre va-t-il examiner la possibilité de fournir au Comité cette étude sur l'impôt des sociétés...

M. MacKay: Oui.

Le président: Si vous pouviez faire cela, ce serait formidable. Merci beaucoup d'être venu nous rencontrer. La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of National Revenue:

Harry G. Rogers, Deputy Minister;
Hervé Diguier, Assistant Deputy Minister, Policy and
Systems Branch;
Perry Anglin, Assistant Deputy Minister, Legislative and
Intergovernmental Affairs.

Du ministère du Revenu national:

Harry G. Rogers, sous-ministre;
Hervé Diguier, sous-ministre adjoint, Direction de la
politique et des systèmes;
Perry Anglin, sous-ministre adjoint, Direction générale des
affaires législatives et intergouvernementales.

HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 12

Fascicule n° 12

Thursday, April 24, 1986

Le jeudi 24 avril 1986

Chairman: Don Blenkarn

Président: Don Blenkarn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

CONCERNANT:

Pursuant to S.O. 103 and 104, review of Order-in-Council appointments to the Machinery and Equipment Advisory Board and to the Board of Directors of the Bank of Canada

Conformément aux articles 103 et 104 du Règlement, étude des nominations par décret au Conseil consultatif sur les machines et l'outillage et au Conseil d'administration de la Banque du Canada

WITNESSES:

TÉMOINS:

(See back cover)

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85-86

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985-1986

STANDING COMMITTEE ON FINANCE
AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: Geoff Wilson

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES
ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: Geoff Wilson

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Paul McCrossan

George Minaker
Aideen Nicholson
Nelson A. Riis
Norman Warner

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

ORDER OF REFERENCE

Pursuant to Standing Order 67(5), the following Order-in-Council was referred to the Committee:

Tuesday, March 18, 1986

—P.C. 1986-595, dated March 10, 1986, appointing Mr. Frederick E. Light as Chairman of the Machinery and Equipment Advisory Board.—Sessional Paper 331-8/4F.

ORDRE DE RENVOI

Conformément aux dispositions de l'article 67(5) du Règlement, la nomination par décret suivante a été renvoyée au Comité:

Le mardi 18 mars 1986

—C.P. 1986-595, en date du 10 mars 1986, nommant M. Frederick E. Light, président du Conseil consultatif sur la machinerie et l'équipement.—Document parlementaire n° 331-8/4F.

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, APRIL 24, 1986
(13)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 9:31 o'clock a.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Don Blenkarn, Raymond Garneau, Jim Jepson, W. Paul McCrossan, Norman Warner and Geoff Wilson.

Acting Member: Jim Jepson for Murray Dorin.

Other Member present: Claude Lanthier.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Terrence J. Thomas, Research Officer.

Witnesses: From the Department of National Revenue: Frederick E. Light, Chairman, Machinery and Equipment Advisory Board. *From the Board of Directors of the Bank of Canada:* Leslie M. Little, Q.C., Vancouver, B.C.

The Committee proceeded to the consideration of the Order in Council appointment of Frederick E. Light as Chairman of the Machinery and Equipment Advisory Board—Sessional Paper No. 331-8/4F. (*Referred on Tuesday, March 18, 1986*).

Frederick E. Light made a statement.

The Committee resumed consideration of the Order in Council appointment to the Board of Directors of the Bank of Canada of Leslie Murray Little—Sessional Paper No. 331-8/4H. (*Referred on Tuesday, April 8, 1986*). (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Wednesday, April 16, 1986, Issue No. 7*)

Leslie Murray Little answered questions.

At 10:24 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 24 AVRIL 1986
(13)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 9 h 31, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Don Blenkarn, Raymond Garneau, Jim Jepson, W. Paul McCrossan, Norman Warner, Geoff Wilson.

Membre suppléant: Jim Jepson remplace Murray Dorin.

Autre député présent: Claude Lanthier.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Terrence J. Thomas, attaché de recherche.

Témoins: Du ministère du Revenu national: Frederick E. Light, président, Conseil consultatif sur les machines et l'outillage. *Du Conseil d'administration de la Banque du Canada:* Leslie M. Little, c.r., Vancouver (B.-C.)

Le Comité procède à l'étude de la nomination, par décret du conseil, de Frederick E. Light, à la présidence du Conseil consultatif sur les machines et l'outillage—Document parlementaire n° 331-8/4F. (*Déferé le mardi 18 mars 1986*).

Frederick E. Light fait une déclaration.

Le Comité reprend l'étude de la nomination, par décret du conseil, de Leslie Murray Little, au Conseil d'administration de la Banque du Canada—Document parlementaire n° 331-8/4H. (*Déferé le mardi 8 avril 1986*). (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mercredi 16 avril 1986, fascicule n° 7*).

Leslie Murray Little répond aux questions.

A 10 h 24, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Thursday, April 24, 1986

• 0932

The Chairman: I think we have a quorum for this purpose, so we will get moving along.

The meeting this morning is to have a discussion with two Order-in-Council appointments which have been made. Mr. Little, I think we are going to see Mr. Light first if you do not mind.

The first person who has an appointment is Frederick E. Light, as Chairman of the Machinery and Equipment Advisory Board. I think members have Mr. Light's credentials; in my view, they are quite impressive. Mr. Light, you did prepare a statement and some material with respect to the board. If you would like to make a short statement, perhaps you could do so and then we could open the matter up to some questioning.

Mr. Frederick E. Light (Chairman, Machinery and Equipment Advisory Board, Department of National Revenue): I would like to make a statement to the committee, outlining my past work experience and qualifications and providing an overview of the Machinery Program and what is required to run it, and then relate my experience to the position of chairman.

I would like to start by providing the committee with an overview of my past work experience. After graduating in Arts from the University of Western Ontario in 1966, I joined Customs and Excise as a Dominion Customs Appraiser, responsible for the determination of tariff classification and value for duty of imported goods. All goods imported into Canada must be classified as one of about 3500 tariff items under the Customs tariff, the primary purpose of which is to protect Canadian industry.

In 1971, I was assigned the responsibility of supervising other Customs Appraisers administering Canada's newly introduced Anti-dumping Act. This legislation was drafted to protect Canadian industry from injurious dumping; that is, where goods are imported into Canada at a price less than the normal value in the country of export. I was requested to establish, for goods allegedly being dumped into Canada, the normal value of the goods, the export price of the goods, and whether a *prima facie* case of injury could be established.

In 1972, I was assigned the responsibility of evaluating the impact on Customs of proposed new international valuation legislation, such as the Brussels Definition of Valuation. At the same time, I participated as a Customs representative at the Canada-Australia-New Zealand trade talks, which involved re-negotiation of our trade agreements with these countries. These trade talks had the aim of continuing our preferential bilateral tariffs.

Between 1973 and 1977, I directed the Customs Act Task Force in Customs, the mandate of which was to revise one of Canada's oldest pieces of legislation, the Customs Act. This

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le jeudi 24 avril 1986

Le président: Puisque je vois que nous avons le quorum, nous pouvons commencer.

La réunion de ce matin est consacrée à une discussion avec deux personnes qui ont été nommées par décret. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, monsieur Little, nous allons commencer par M. Light.

La première personne à avoir été nommée est M. Frederick E. Light, président du Conseil consultatif en machinerie et équipement. Les membres du Comité ont entre les mains les références de M. Light, qui sont fortes impressionnantes à mon avis. Vous avez préparé une déclaration, monsieur Light, et vous allez nous parler un peu du Conseil. Il vaudra peut-être mieux que votre déclaration soit brève, afin de nous permettre d'aller plus au fond de la question avec les questions.

M. Frederick E. Light (président, Conseil consultatif en machinerie et équipement, Revenu Canada): J'aimerais retracer, devant ce comité, les antécédents professionnels ainsi que mes titres de compétence, puis donner une vue d'ensemble du Programme de la machinerie et de la façon dont il est administré, et vous montrer enfin comment mon expérience pourra m'être utile au poste de président.

Je voudrais tout d'abord donner au Comité un bref aperçu de mes antécédents professionnels. Licencié ès lettres de l'université de l'Ontario de l'Ouest en 1966, je suis entré aux Douanes et Accise comme appréciateur fédéral chargé de déterminer les catégories tarifaires et la valeur des marchandises aux fins de prélèvement de droits. Toutes les marchandises importées au Canada doivent être classées dans l'une des 3,500 catégories tarifaires prévues par les Douanes, l'objectif essentiel étant de protéger l'industrie canadienne.

En 1971 j'ai été nommé chef du Service des appréciateurs des douanes chargés d'administrer la nouvelle Loi antidumping. Cette loi visait à protéger l'industrie canadienne de dumpings préjudiciables dans le cas où des marchandises sont importées au Canada à un prix inférieur à la valeur normale dans le pays d'exportation. J'avais pour mission d'évaluer les marchandises déversées au Canada en-dessous de leur prix normal, de déterminer leur valeur d'exportation et de décider s'il y avait lieu de constater un préjudice.

En 1972, j'ai eu pour mission d'évaluer les répercussions sur les douanes d'une nouvelle loi internationale sur l'appréciation, la Nomenclature de Bruxelles. J'ai participé à la même époque en tant que représentant des Douanes aux pourparlers commerciaux entre le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, au cours desquels les ententes commerciales entre ces pays ont été renégociées. L'objectif de ces pourparlers était le maintien des tarifs bilatéraux préférentiels.

Entre 1973 et 1977, j'ai été à la tête du groupe de travail sur la Loi sur les douanes, dont l'objectif était de réviser l'une des lois les plus anciennes du Canada, à savoir la Loi sur les

[Text]

required an intensive examination and modernization of all Customs legislation and regulations, and the expression of current departmental policies, objectives, and plans in draft legislative form. It was necessary to be abreast of rapidly changing business practices and technology to ensure sufficient flexibility was introduced into the Customs Act to allow changes in Customs procedures and systems through subordinate legislation. At the same time, it was necessary to ensure the objective of providing an enforcement tool was maintained as protection for Canadian industry.

I met with Canadian associations and industry representatives at that time to receive public input into the legislative changes. During this time on the Customs Act, I was named as departmental contact for the newly formed Standing Joint Committee on Regulations and Other Statutory Instruments. It was my job to respond to questions from the committee, to provide explanations of customs policies and procedures, and the rationale behind newly-issued regulations.

• 0935

During the period 1978-80 I was the departmental representative on the Interdepartmental Inspection Services Committee, which co-ordinated airport renovations and systems changes. In 1980 I directed the project to revise the departmental national communications system for customs policies and procedures, which has received favourable comments from importers, manufacturers, and their associations. In 1981 I was made director of commercial entry systems, responsible for the development and implementation of policies and systems respecting the release and accounting of commercial importations.

Finally, in 1985 I was assigned the responsibility of director general, tariff programs, with overall responsibility for the tariff classification program, which assesses the rate of duty applicable to the \$60 billion worth of goods imported into Canada annually. This program also includes the Tariff Relief and Machinery Remission Programs, which refund and remit duty and tax in excess of \$630 million annually.

The machinery program itself also become part of my responsibility when the program was transferred from the Department of Regional Industrial Expansion to Customs on October 24, 1985. I have been directing the implementation of streamlined procedures under this program, to which I will refer in a few minutes.

I hope it can be seen from the foregoing that I have been assigned varied and increasing responsibilities in Customs, and that my experience has been one of development or administration of legislation and programs that protect and encourage Canadian industry. This work has brought me into contact with a wide range of industry representatives. My earliest responsibilities in customs involved the classification of imported goods, and my present responsibility covers the entire Canadian classification program. I believe these experiences

[Translation]

douanes. Il a fallu à cet effet procéder à un examen attentif et à la modernisation de toutes les lois et règlements douaniers ainsi que des textes contenant les politiques, objectifs et projets, sous forme de projets de loi. Il fallait, à cet effet, être au courant de pratiques commerciales et de technologies en mutation rapide, afin d'assurer à la Loi sur les douanes suffisamment de souplesse pour permettre des modifications des procédures douanières par voie de règlements. Il importait en même temps de permettre au Canada d'appliquer ces lois afin d'assurer la protection de l'industrie canadienne.

J'ai rencontré à l'époque les représentants des associations canadiennes et des divers secteurs de l'industrie pour entendre leurs propositions pour l'aménagement de la loi. Pendant cette période, j'ai été nommé comme personne-ressource du ministère auprès du Comité mixte des règlements et autres textes réglementaires, qui venait d'être constitué. Mon travail consistait à répondre aux questions posées par les membres du Comité, à leur fournir des explications relatives aux politiques et procédures douanières et à préciser l'intention qui était à l'origine des règlements qui venaient d'être publiés.

Entre 1978 et 1980, j'étais le représentant du ministère au Comité interministériel des services de vérification, qui coordonnait les renovations des aéroports et les modifications des systèmes. En 1980, je dirigeais le projet de révision du système ministériel des communications nationales concernant les politiques et procédures douanières, qui a été loué par les importateurs, les fabricants et leurs associations. En 1981, j'ai été nommé directeur des systèmes de déclarations commerciales et j'ai été responsable de l'élaboration et de la mise en oeuvre des politiques et des systèmes pour tout ce qui concernait le dédouanement et la comptabilité des importations commerciales.

En 1985, j'ai été nommé directeur général des programmes tarifaires, chargé de l'ensemble du programme de classification tarifaire, qui détermine les droits auxquels sont assujetties les marchandises, d'une valeur de 60 milliards de dollars, qui sont importées chaque année au Canada. Ce programme comprend le programme de dégrèvement tarifaire et le programme de remises sur la machinerie, remises de droits et de taxes qui dépassent chaque année 630 millions de dollars.

Lorsque le programme de la machinerie a été transféré, le 24 octobre 1985, du MEIR aux Douanes, il relevait également de ma responsabilité et j'ai dirigé les opérations de mise en oeuvre des procédures rationalisées de ce programme, dont je vous parlerai dans quelques instants.

Je crois avoir suffisamment montré que le champ de mes responsabilités aux Douanes n'a fait que s'élargir et se diversifier et que je m'y suis surtout occupé de l'administration de la loi et des programmes visant à protéger et à encourager l'industrie canadienne. Dans l'exercice de ces responsabilités, j'ai pris contact avec un grand nombre de représentants du secteur industriel. À mon entrée aux Douanes, j'ai eu à classer les marchandises importées et à l'heure actuelle, je suis responsable de tout le programme canadien de la classification.

[Texte]

qualify me to act as chairman of the Machinery and Equipment Advisory Board.

I would like now to explain the operation of the machinery program so that you may see how its administration parallels other customs programs I have administered. The machinery program provides that the duty otherwise payable on goods classified under qualifying tariff items may be remitted if such goods are not available from production in Canada. The objective is to increase efficiency throughout Canadian industry by enabling users to acquire, duty free, production equipment that is not available from Canadian production and thus reduce capital cost. At the same time, the program affords Canadian manufacturers tariff protection on the machinery and equipment they produce as soon as they are in a position to supply. This is particularly significant for Canadian producers of custom-engineered machinery.

Remission of duty under the machinery program is authorized by the Governor-in-Council on the recommendation of the Minister of National Revenue. The Machinery and Equipment Advisory Board is responsible for advising the Minister of National Revenue as to the eligibility of imported machines for remission of duty.

Remission of duty may occur whenever the following criteria have been met: remission of duty is in the public interest, and reasonably equivalent machinery is not available from production in Canada. It is these two factors that the machinery board must evaluate during its weekly review of applications.

While the Machinery and Equipment Advisory Board is formally composed of a chairman and the deputy ministers of Regional Industrial Expansion, Finance, and National Revenue, the deputy ministers are represented by officials of their departments. The board is heavily assisted by the branches of the Department of Regional Industrial Expansion, which are concerned with individual industries, including machinery manufacturing.

Extensive work is now under way to dramatically change the administration of the machinery program to reduce both the paper burden and the number of administrative compliance procedures the public has to follow. In this regard, since the introduction of the machinery program in 1968 an extensive capability to assess the availability of machines produced and not produced in Canada has been built up. Consequently, it is feasible to use this capability to list machines by name with the current availability status of each. These lists of machines will become part of an order in council that will permit the remission of duty on all machines listed as unavailable.

Importers entering any machines classified under the machinery remission tariff items would refer to the published order in council. If their goods are listed as unavailable from Canadian production, they would quote the order in council number or appropriate code number at the time of entry and

[Traduction]

Je pense que cette expérience me rend apte à occuper le poste de président du Conseil consultatif en machinerie et équipement.

J'aimerais maintenant expliquer le fonctionnement du Programme de la machinerie pour vous faire comprendre les analogies avec d'autres programmes des douanes dont j'ai été responsable. Dans le cadre du Programme de la machinerie, il peut y avoir remise des droits à verser sur les marchandises classées aux catégories tarifaires visées si ces marchandises ne sont pas fabriquées au Canada. L'objectif est d'améliorer l'efficacité de l'ensemble de l'industrie canadienne en permettant aux utilisateurs de machines d'acquiescer, en franchise de droits, un outillage de production que le Canada ne fabrique pas et de réduire ainsi les dépenses d'immobilisation. Le programme assure en même temps une protection tarifaire aux fabricants canadiens sitôt que ceux-ci sont en mesure de produire eux-mêmes cet équipement. Cette mesure est particulièrement importante pour les fabricants canadiens d'outillage hors série.

Dans le cadre du Programme de la machinerie, les remises de droits doivent être autorisées par le gouverneur en conseil sur recommandation du ministre du Revenu national. Le Conseil consultatif en machinerie et équipement a pour fonctions de conseiller le ministre du Revenu national sur les machines à importer avec remise des droits de douane.

Cette remise peut être consentie à condition que soient respectés les critères suivants: si cette mesure bénéficie au public et si une machinerie remplissant plus ou moins les mêmes fonctions n'est pas fabriquée au Canada. C'est sur ces deux critères que doit se prononcer le Conseil consultatif en machinerie et équipement au cours de l'étude qu'il fait chaque semaine des demandes de remise.

Le Conseil consultatif en machinerie et équipement est composé officiellement d'un président et des sous-ministres de l'Expansion industrielle régionale, des Finances et du Revenu national, mais les sous-ministres sont représentés par des hauts fonctionnaires de leur ministère. Le Conseil s'appuie fortement sur les directions du ministère de l'Expansion industrielle régionale, qui s'occupe des diverses industries, y compris la fabrication d'outillages.

A l'heure actuelle, on travaille à un remaniement en profondeur visant à réduire la paperasserie et le nombre de démarches administratives auxquelles le public doit se soumettre. Depuis l'introduction, en 1968, du Programme de la machinerie, une expérience considérable s'est accumulée sur les machines qui sont, ou ne sont pas construites au Canada. Il est donc possible de faire appel à cette expérience pour cataloguer les machines en indiquant, pour chacune, si elle est actuellement produite au Canada. Cette nomenclature de machines sera incorporée à un décret qui autorisera la remise des droits de douane sur toutes les machines qui auront été déclarées non disponibles au Canada.

Les importateurs qui demandent une remise des droits en vertu des catégories tarifaires ainsi désignées doivent invoquer le décret. Si leurs marchandises font partie de celles qui ne sont pas produites au Canada, ils doivent citer, au moment de la déclaration d'importation, le numéro du décret ou le numéro

[Text]

remission would be granted at that time. If their goods are listed as available, full duty would be applied. If goods are not listed as either available or not available, a standard machinery program application would have to be submitted.

It is estimated that this new procedure will eventually eliminate up to 80% of remission applications and that there will be a corresponding reduction in the paper burden and in the time required by importers to submit machinery program applications. In addition, the availability of this list will be of great assistance to Canadian machinery manufacturers in determining what machinery is in demand but not currently produced. These proposals have been circulated to interested associations and major importers for comment, and all responses to date have been very supportive of the government's initiative.

Mr. Chairman, I hope the foregoing statement will assist the committee in realizing that responsibility for the machinery program is not unlike my responsibilities for other programs in customs that I have administered, in that decisions respecting classification and availability must be made, and administrative and appeal mechanisms must be in place and efficiently operating. I believe my experience in customs directly relates to the responsibilities of Chairman, Machinery Equipment Advisory Board. I should add that I receive no remuneration for this additional responsibility. Thank you, Mr. Chairman.

• 0940

The Chairman: Thank you very much, Mr. Light. Mr. Garneau.

Mr. Garneau: No questions.

Mr. Warner: No questions.

The Chairman: You said that you receive no remuneration for this. What is your other job then?

Mr. Light: I am Director General of the Customs Care programs.

The Chairman: I see. So, this is just an additional board responsibility.

Mr. Light: Yes, sir.

The Chairman: Okay.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): We see "Light" at the end of the table, Mr. Chairman.

The Chairman: Thanks. With that comment from my vice-chairman, Mr. Light, congratulations on your appointment. I do not think there are any questions from the committee. Thank you for coming this morning.

[Translation]

du code et bénéficieront alors de la remise de droits. Si ces marchandises sont produites au Canada, elles sont intégralement assujetties aux droits et si elles ne figurent ni dans la catégorie des marchandises produites au Canada, ni dans celles des marchandises qui ne sont pas produites, une demande ordinaire doit être présentée dans le cadre du Programme de la machinerie.

Nous estimons que cette nouvelle procédure éliminera jusqu'à 80 p. 100 des demandes de remise, entraînera une diminution correspondante des écritures administratives ainsi que du temps nécessaire pour présenter des demandes dans le cadre du Programme de la machinerie. Cette nomenclature sera également fort utile aux fabricants canadiens de machinerie, car elle leur permettra de voir si la machinerie est en demande, mais n'est pas actuellement fabriquée. Ces propositions ont été diffusées auprès des associations et des principaux importateurs concernés, aux fins de commentaires, et nous n'avons, à ce jour, enregistré que des réponses encourageantes.

Monsieur le président, je pense avoir convaincu le Comité qu'en assumant la responsabilité du Programme de la machinerie, je ne fais qu'exploiter l'expérience acquise dans d'autres programmes des douanes. En effet, les décisions en matière de classification et de disponibilité s'imposent et à cet effet, les dispositifs d'administration et d'appel doivent être en place qui assurent un fonctionnement harmonieux. L'expérience que j'ai acquise aux Douanes me sera extrêmement utile dans l'exercice de mes responsabilités de président du Conseil consultatif en machinerie et équipement. Permettez-moi également de vous faire remarquer que je ne toucherai aucune rémunération pour cette responsabilité supplémentaire. Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Light. Monsieur Garneau.

M. Garneau: Je n'ai pas de question.

M. Warner: Je n'ai pas de question.

Le président: Vous disiez que vous n'étiez pas rémunéré dans cette fonction. Quel est donc l'autre poste que vous occupez?

M. Light: Je suis directeur général des programmes tarifaires.

Le président: Le poste ne constitue donc qu'une responsabilité supplémentaire.

M. Light: C'est exact, monsieur.

Le président: Très bien.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Avec M. Light, comme son nom l'indique, nous voyons donc la lumière à l'autre extrémité de la table, monsieur le président.

Le président: Sur cette remarque de mon vice-président, monsieur Light, il ne me reste donc plus qu'à vous féliciter de votre nomination. Je ne pense pas que les membres du comité aient d'autres questions à poser et je vous remercie d'avoir bien voulu venir ce matin.

[Texte]

Mr. Light: Thank you, Mr. Chairman. It has been an honour to be here.

The Chairman: Our next matter is in connection with the Bank of Canada. The witness is a newly appointed director of the Bank of Canada, Mr. Leslie Murray Little. Mr. Little is a lawyer from British Columbia. When my clerk was speaking to him about coming when we had other directors of the bank, he was heavily involved in a tax lawsuit. Perhaps with that, Mr. Little, if you want to make a statement at all at this point, I would be delighted.

Mr. Little: Mr. Chairman, first of all, I wish to apologize for not being here last Wednesday night. As you said, I was involved in a federal court trial, and it had been adjourned twice before. I did not think the court would be very interested in adjourning a third time. I appreciate the opportunity to meet with you today, and I apologize for it.

The Chairman: Are there any questions. Mr. Garneau.

M. Garneau: Oui, monsieur le président.

Monsieur Little, permettez-moi d'abord de vous féliciter pour votre nomination. Étant donné que notre Comité ne peut pas renverser la décision qui a été prise, je dois vous féliciter pour avoir accepté cette très grande responsabilité.

De quelle façon envisagez-vous cette responsabilité qui vous a été confiée? Quel est, à votre sens, le rôle qui vous incombe en tant que membre de ce groupe select à la Banque du Canada?

Mr. Little: Mr. Chairman, I consider my role as a director of the Bank of Canada to attend regular meetings, to consider the position recommended by the governor, and to make decisions as a voting director. I believe the role of the bank is essentially to regulate the credit and currency of this country and to ensure the dollar has value in the external market.

M. Garneau: En tant que membre du conseil de la Banque du Canada, allez-vous favoriser une évolution plutôt lente de la masse monétaire ou une expansion de la masse monétaire? Quelles sont vos vues sur le rôle de la masse monétaire dans le développement de l'économie?

Mr. Little: First of all, Mr. Chairman, let me say that I have not attended a directors' meeting yet. I have just been appointed; I have not had the privilege of attending a directors' meeting. I would like to say that in making a decision as to whether the recommendation or approach taken by the governor is a correct one, I would have to apply my business experience, my professional experience and my common sense.

• 0945

I am not an economist and I would have to take the recommendations of the governor and his advisors to make a decision. I am concerned about answering a hypothetical question until I see all of the relevant facts, but I would like to

[Traduction]

M. Light: Merci, monsieur le président, c'était un honneur pour moi.

Le président: La nomination dont nous allons maintenant parler est celle d'un administrateur de la Banque du Canada, M. Leslie Murray Little. M. Little est avocat en Colombie-Britannique. Lorsque le greffier lui a demandé de comparaître en même temps que d'autres administrateurs de la banque, il était très pris par un procès fiscal. Si vous avez maintenant une déclaration à faire, monsieur Little, nous en serons heureux.

M. Little: Monsieur le président, je voudrais tout d'abord m'excuser de n'avoir pu comparaître mercredi dernier, en soirée. Comme vous le disiez, je devais assister à un procès à la Cour fédérale, un procès qui avait été remis à deux reprises et je craignais que la Cour n'apprécie guère un troisième ajournement. Je vous remercie de m'avoir permis de venir aujourd'hui et je vous prie d'accepter mes excuses.

Le président: Est-ce que vous avez des questions? Monsieur Garneau.

Mr. Garneau: Yes, Mr. Chairman.

Mr. Little, I would like first of all to congratulate you for your appointment. Since the Committee cannot overturn the decision, I must congratulate you for having taken on such a heavy responsibility.

How do you see the responsibility with which you have been entrusted? What is, in your opinion, your role as a member of this select board of the Bank of Canada?

M. Little: Monsieur le président, en tant que membre du conseil d'administration de la Banque du Canada, je considère qu'il est de mon devoir d'assister régulièrement aux réunions, d'examiner la position recommandée par le gouverneur et de prendre des décisions en tant que membre votant. Le rôle de la banque consiste, à mon avis, à régulariser le crédit et la monnaie de ce pays et à assurer au dollar sa valeur sur les marchés étrangers.

Mr. Garneau: As a director of the Bank of Canada, will you be in favour, for the money supply, of a rather slow evolution or of its expansion? What are your views on the role of the money supply in the development of the economy?

M. Little: Permettez-moi tout d'abord de faire remarquer, monsieur le président, que je n'ai pas encore assisté à une réunion du conseil d'administration. Je n'ai pas encore eu ce privilège, car je viens seulement de recevoir ma nomination. Et si l'on me demande de porter un jugement sur la recommandation ou la méthode adoptée par le gouverneur de la Banque du Canada, je devrais me fonder sur mon expérience professionnelle, mon expérience des affaires et mon bon sens.

Je ne suis pas économiste, je devrais donc tenir compte des recommandations du gouverneur et de ses conseillers avant de prendre une décision. En outre, j'hésite à répondre à une question hypothétique avant d'avoir vu tous les faits pertinents,

[Text]

apply my experience to the decision and recommendations made by the governor.

M. Garneau: Monsieur Little, je comprends que vous n'avez pas encore assisté à une séance du conseil d'administration, mais je ne pense pas que la question que je pose soit hypothétique. Vous avez une longue expérience dans le domaine juridique, dans le domaine de la taxation. J'aimerais savoir si votre approche philosophique vous portera à favoriser d'une façon générale la croissance de la masse monétaire ou à favoriser le maintien de la valeur du dollar en resserrant le plus possible la masse monétaire afin de contrôler l'inflation d'une façon plus serrée. C'est votre approche philosophique que je voudrais mieux comprendre afin de voir de quelle façon vous exercerez votre rôle à la Banque du Canada.

Mr. Little: Mr. Chairman, I believe my philosophical view of the matter is it is essential for Canada to have a stable dollar, and lower interest rates should be useful to encourage employment and expansion but all within reasonable control. In other words, I think we have to be very careful not to increase the money supply to such an extent that we have the inflationary problems which occurred in the late 1970s.

Therefore, I feel there is merit in having a reasonable increase to the money supply so long as inflationary tendencies do not occur. I make this comment by adding that it is important, in my view, to recognize the regional interests of the country. We must have a national decision and a national policy. But I suggest it is important to recognize and be aware of regional problems in, for example, British Columbia, which I represent. I would assume other directors will bring their views forth.

If I may answer the question this way, Mr. Garneau, lower interest rates and a stable dollar would be my initial view of the situation until I am told of the recommendations and approach taken by the governor and his advisors.

Mr. Garneau: As you know, we had a lot of debate in terms of this stable dollar. And people could have different points of view, but when we had this dollar crisis, lot of people were suggesting the Bank of Canada let the dollar go down to keep the rate of interest. I do not want to specify any particular situation, but as a general trend or a philosophical approach, how would you react and what is your point of view on this particular issue?

Mr. Little: Well, to answer your general question I would say the marketplace should determine the value of the dollar. However, I believe there is merit in having the Bank of Canada intervene in order to preserve a stable dollar. I feel while there may be certain advantages for Canadian exporters to have a 40 cent dollar, for example, it might be disastrous for the importers, for those who are obliged to import new technology, new equipment, certain materials. So it is a question of trying to balance the competing interests. Therefore, my view is to have a stable dollar and have the marketplace determine where that dollar should be.

[Translation]

et j'aimerais mettre à contribution toute mon expérience ainsi que les recommandations du gouverneur.

Mr. Garneau: Mr. Little, I understand that you have not yet taken part in a meeting of the Board of Directors, but I do not think that my question is hypothetical. You have a long experience in the legal field, more specifically in the taxation field. I would like to know if your philosophical bent would lead, in general, to increase the money supply, or rather to support the value of the dollar through tightening as much as you can the money supply, so as to also keep inflation better in check. It is your underlying ideas that I would like to know more about, so as to know better how you will play your role at the Bank of Canada.

M. Little: Monsieur le président, sur le plan des idées, il me paraît essentiel que le Canada dispose d'une monnaie stable, et des taux d'intérêt plus bas devraient stimuler l'emploi et l'expansion, mais dans des proportions raisonnablement contrôlables. Autrement dit, nous devons veiller très soigneusement à ne pas trop augmenter la masse monétaire, afin d'éviter la même inflation et les mêmes problèmes que ceux que nous avons connus à la fin des années 70.

À mon avis, l'augmentation de la masse monétaire me paraît utile tant qu'elle ne relance pas l'inflation. J'ajouterais qu'à mon avis, il nous faut aussi reconnaître les intérêts régionaux de notre pays. Nous devons bien sûr prendre des décisions de portée nationale et adopter des politiques d'envergure nationale; cependant, il nous paraît important de reconnaître nos problèmes régionaux, dont ceux, par exemple de la Colombie-Britannique, que je représente. Je présume que les autres membres du conseil d'administration feront également valoir leur point de vue là-dessus.

Pour le moment, monsieur Garneau, je m'en tiendrai aux mesures qui diminuent les taux d'intérêt et maintiennent la stabilité du dollar, d'ici à ce que je sois mis au courant des recommandations et de la perspective du gouverneur et de ses conseillers.

M. Garneau: Vous n'ignorez pas qu'on a longuement discuté de cette stabilité du dollar. Les points de vue pouvaient être différents, mais lorsque nous sommes passés par cette crise du dollar, bon nombre de gens ont été d'avis que la Banque du Canada devait laisser chuter le dollar afin de maintenir la stabilité des taux d'intérêt. Sans vouloir m'arrêter à une situation particulière, en général, quelle serait votre perspective là-dessus, et comment réagiriez-vous?

M. Little: Eh bien, pour rester dans considérations générales, je crois que c'est le libre jeu des forces du marché qui devrait établir la valeur du dollar. Toutefois, il peut être utile de faire intervenir la Banque du Canada afin de maintenir la stabilité du dollar. Bien qu'il puisse être avantageux pour les exportateurs canadiens que la valeur du dollar s'établisse à 40 cents, par exemple, cela pourrait être catastrophique pour les importateurs, plus précisément pour ceux qui sont obligés d'importer la nouvelle technologie, du nouveau matériel et certains matériaux. Il s'agit donc d'équilibrer des intérêts divergents. Il faut donc, à mon avis, que le dollar soit stable

[Texte]

Mr. Garneau: But I understand you would not be negative to an intervention by the Bank of Canada to protect the dollar?

Mr. Little: My approach, Mr. Garneau, is that the Bank of Canada must play a very central role in determining the value of our dollar in the external market, and therefore I believe the Bank of Canada should intervene in certain situations, where required.

• 0950

Mr. Garneau: Have you ever been member of the board of a bank, a credit union or a trust company?

Mr. Little: No, I have not; but I should mention, if I may, that I have had considerable experience in dealing with banks. I was governor for three years, and chairman for the next three years, of the British Columbia Law Foundation, which is the largest law foundation in Canada in terms of discretionary revenue. In that capacity, I dealt extensively with all of the chartered banks in order to increase the interest rate paid on lawyers' trust accounts, and in order to ensure the security of those trust accounts.

I have also just recently been involved on the Law Society Committee, which was inquiring into security of law and order trust accounts, and I resigned from that committee because of this appointment. I was aware of an apparent conflict, and rather than get involved in a complication or a problem, I resigned from that committee.

Mr. Garneau: Are you a member of the board of any corporation that . . . ? Your resumé is here, but would it be possible that you are a member of the board of a crown corporation . . . not a crown corporation, but a private corporation or . . . ?

Mr. Little: I am a director of two companies; a United States company, which has no conflict for dealing with the Bank of Canada, and I am a member of a small resource company, which is a public company but is not a producing operation.

Mr. Garneau: Do you see any conflict of interest?

Mr. Little: I am not aware of any conflict.

Mr. Garneau: Why have you been asked to sit on that board? Did you go to competition or was it a direct political appointment? Even if you have good qualifications, how do you evaluate that?

Mr. Little: I believe my professional and business experience qualifies me to make a contribution to the Bank of Canada. I also practised in the tax field in British Columbia for 20 years. I have acted for clients who are some of the largest forest companies; I have acted for ranchers, farmers, miners, and people in all walks of life. I feel that I can represent, in a

[Traduction]

mais que ce soit les forces du marché qui établissent son niveau.

M. Garneau: Si j'ai bien compris, vous n'êtes cependant pas hostile à une intervention de la part de la Banque du Canada afin de protéger ce dollar?

M. Little: Je suis d'avis que la Banque du Canada doit exercer un pouvoir fondamental pour ce qui est d'établir la valeur du dollar en fonction du marché extérieur, ce qui veut donc dire que la Banque du Canada doit intervenir dans certaines situations, le cas échéant.

M. Garneau: Avez-vous déjà fait partie du conseil d'administration d'une banque, d'une coopérative de crédit ou encore d'une fiducie?

M. Little: Non; je devrais cependant préciser que j'ai acquis une vaste expérience grâce à mes rapports avec les banques. J'ai été membre du conseil d'administration de la *British Columbia Law Foundation* pendant trois ans, puis son président pendant les trois années suivantes; je précise qu'il s'agit de la fondation de droit la plus considérable au Canada sur le plan des revenus. Dans mes fonctions, j'ai eu des relations très suivies avec toutes les banques afin de faire augmenter le taux d'intérêt rapporté par les comptes en fidéicommis des avocats, et aussi pour assurer la sécurité de ces mêmes comptes.

Je viens aussi de participer aux travaux d'un comité de l'association du barreau, où l'on s'est penché sur la sécurité des comptes d'ordre public en fidéicommis, et j'ai démissionné de ce dernier en raison de ma nomination. J'étais conscient de la possibilité qu'il y ait conflit d'intérêts, et plutôt que de risquer cela, j'ai démissionné.

M. Garneau: Faites-vous partie du conseil d'administration d'une société qui . . . Votre curriculum vitae est ici, mais êtes-vous membre du conseil d'administration d'une société de la Couronne . . . non pas d'une société de la couronne mais d'une société privée ou . . .

M. Little: Je suis membre du conseil d'administration de deux sociétés; l'une d'elles est américaine, ce qui ne donne pas lieu à conflit avec mes fonctions au sein de la Banque du Canada, et l'autre est une petite entreprise publique oeuvrant dans le domaine des ressources, bien qu'elle ne soit pas engagée dans des activités de production.

M. Garneau: Croyez-vous qu'il y a là conflit d'intérêts?

M. Little: À ma connaissance, non.

M. Garneau: Pourquoi vous a-t-on demandé de faire partie de ce conseil? Avez-vous participé à un concours ou avez-vous été nommé pour raisons politiques? Même si vos antécédents sont bons, qu'en pensez-vous personnellement?

M. Little: Je crois que l'expérience que j'ai acquise dans ma profession et dans le monde des affaires me rend tout à fait apte à jouer un rôle utile au sein de la Banque du Canada. J'ai aussi exercé dans le domaine fiscal pendant 20 ans en Colombie-Britannique. J'ai ainsi représenté certaines des plus grandes entreprises d'exploitation forestière; j'ai aussi eu pour

[Text]

position as a director, the views and concerns these people have with respect to how they see the economy.

I have also been involved in a number of business activities, where I dealt with financial matters, and I have some general knowledge of how the banking system works. I have, as I mentioned, the experience with the Law Foundation, which involved revenues over the three-year period I was chairman, of about \$35 million. I was responsible also for the security of those revenues, collection and expenditure, and for setting up systems to make sure it worked properly.

Mr. Garneau: You said that you have been involved in regional activity. How would you describe the responsibility of the Bank of Canada in terms of regional development? Do you see any type of specific responsibility for regional aspects of the national policy? In your view, what can the Bank of Canada do to take into account those regional disparities?

Mr. Little: The point I would think should be brought to the attention of the board is, if the economy of let us say Ontario or Québec, is very, very strong and it is a very active economy, whereas the economy of British Columbia is very, very weak and suffering from serious problems, I believe it would be important to determine national policy to make sure that the board is aware of the fact that the Canadian economy is not as strong nationally, as is, for example, the Ontario economy.

I believe, although we must have a national policy, in determining the national policy, we should keep in mind regional concerns and the regional situations to make sure that we have adopted the proper national policy, as opposed to simply a policy that will suit, in my example, Ontario.

Mr. Garneau: Do you think it would be possible to have a regional rate of interest?

Mr. Little: I do not see how it would, Mr. Garneau. I think it would create a lot of complications and I would feel that a regional approach might be handled by legislation of the government to introduce certain incentive programs in, for example, Gaspé or the Cape Breton area. I think a regional rate of interest would create a vulcanization effect which, in my initial view, would be very difficult to administer. It may be an area one should look at, but I cannot, at this time, see where it would make any sense in terms of the operation of this country.

• 0955

The Chairman: Mr. Wilson.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Mr. Little, from time to time, the Bank of Canada, in order to protect the Canadian dollar, has raised interest rates to prevent outflow of investment capital and so on. There are those who say Canada should perhaps let the dollar go, with a view to permitting

[Translation]

clients des propriétaires de ranch, des agriculteurs, des mineurs et des gens de tous les milieux. J'estime donc être en mesure de représenter les idées et les préoccupations de ces gens au sujet de l'économie, au sein du conseil d'administration.

J'ai également participé à nombre d'activités commerciales et financières, j'ai donc acquis des connaissances générales du fonctionnement du système bancaire. Je le répète, au sein de la *Law Foundation*, j'ai acquis de l'expérience dans ce domaine étant donné que j'ai participé à la gestion de revenus d'environ 35 millions de dollars pendant les trois années de mon mandat présidentiel. J'ai aussi été chargé de veiller à la sécurité de ces revenus, à leur collecte et à leur dépense ainsi que de mettre sur pied des systèmes de surveillance de tout ce fonctionnement.

M. Garneau: Vous affirmez avoir participé à des activités régionales. D'après vous, quelles sont les responsabilités de la Banque du Canada sur le plan du développement régional? Croyez-vous qu'elle devrait se charger de certains aspects régionaux d'une politique nationale? À votre avis, que peut faire la Banque du Canada pour tenir compte des écarts régionaux?

M. Little: La chose dont le conseil d'administration devrait certainement tenir compte à mon avis est la situation réelle du pays. J'entends par là que si les économies de l'Ontario ou du Québec sont très, très fortes et actives, tandis que celle de la Colombie-Britannique est extrêmement faible et en proie à de graves difficultés, il me paraît important d'établir une politique nationale qui tienne compte du fait que sur le plan national, l'économie canadienne n'est pas aussi forte que celle de l'Ontario, par exemple.

Bien que nous devons disposer d'une politique nationale, lorsqu'il s'agit de l'établir, nous devrions prendre en compte les préoccupations régionales et les situations respectives des régions de sorte que notre politique nationale soit appropriée à l'ensemble de notre pays et non seulement à l'Ontario, par exemple.

M. Garneau: À votre avis, est-il possible d'avoir un taux d'intérêt régional?

M. Little: Je ne vois pas comment, monsieur Garneau. Cela créerait beaucoup de complications, et à mon avis, le gouvernement peut s'occuper des situations régionales par voie législative afin de lancer certains programmes de stimulation, par exemple, en Gaspésie ou au Cap-Breton. Je crois qu'un taux d'intérêt régional créerait certaines rigidités qui rendraient la chose très difficile à administrer. Peut-être devrait-on envisager cela mais pour le moment, je n'en vois pas l'utilité pour le fonctionnement de notre pays.

Le président: Monsieur Wilson.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Monsieur Little, de temps à autre, afin de protéger le dollar canadien, la Banque du Canada a haussé les taux d'intérêt pour empêcher l'exode des capitaux investis etc. Or d'après certains, le Canada devrait relâcher son contrôle du dollar afin que les

[Texte]

lower interest rates in this country. Do you believe letting the dollar go would, in fact, permit interest rates to stay lower than would be the case otherwise?

Mr. Little: By letting the dollar go with no support, there may be a reduction in interest rates, but the overall cost to the country or to certain aspects of the country with respect to extra expenses on importing necessary goods or items might offset any advantage. I feel there is, as I said to Mr. Garneau, merit in protecting the dollar by maintaining and ensuring a stable dollar, but I believe the marketplace should also be recognized. The real value of the dollar may be 75¢ or 65¢, but there should be a reasonable form of stability to avoid undue speculation. I suggest this may be one area where the Bank of Canada should intervene. If there is speculation in the dollar which is unnecessary and considered to be inappropriate, then the Bank of Canada has a role to intervene.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): This is purely a speculative sort of question: had the Bank of Canada not intervened during the January and February pressure on the Canadian dollar, and allowed the dollar to fall to whatever level, do you believe interest rates could have been lower than they were at the time?

Mr. Little: Mr. Wilson, I would say I am very reluctant to answer hypothetical questions, and I have no definite feeling as to whether the rates would be higher or lower if the dollar had dropped to a different level.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Just more of a personal question: I take it that upon graduation from Dalhousie you went west to article and have been out there ever since?

Mr. Little: That is correct. Before law school, I worked for Frontier College, in Saskatchewan on a rail gang, in northern Ontario in a copper mine and in British Columbia, the third summer, in a gold mine. That is when I decided to go west. I went to law school and then to British Columbia in 1961.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I congratulate you on your good judgment.

The Chairman: Mr. Lanthier.

M. Lanthier: Malheureusement, j'ai été retenu à un autre comité, ce matin, monsieur le président, et je me demande si M. Garneau a posé des questions particulières au Québec. Cela n'a pas été fait? Très bien.

Au Québec, naturellement, nous avons des particularités. Le Canada est une somme de particularités régionales, mais au Québec, elles sont un peu plus évidentes, surtout en ce qui concerne le système monétaire. Pendant des campagnes électorales pas si lointaines, des gens ont même menacé d'établir une banque du Québec et de nous donner notre propre monnaie. Comme certaines autres provinces, nous avons des compagnies d'assurance, des compagnies de financement et

[Traduction]

taux d'intérêt redescendent. Estimez-vous que de telles mesures auraient cet effet?

M. Little: Une fluctuation libre du dollar pourrait entraîner une réduction des taux d'intérêt, mais je crois que cela entraînerait certains désavantages pour notre pays ou tout au moins pour certains aspects de son économie étant donné les dépenses supplémentaires que représenteraient l'importation de biens nécessaires. Comme je l'ai dit à M. Garneau, il me paraît utile de protéger le dollar en assurant sa stabilité, mais je crois qu'on doit également tenir compte du libre jeu des forces du marché. La valeur réelle du dollar est peut-être 75c. ou 65c., mais il devrait exister une forme de stabilité qui décourage la spéculation excessive. C'est justement à cet égard que la Banque du Canada devrait intervenir. En effet, si l'on assiste à une spéculation excessive et inutile du dollar, alors la Banque du Canada devrait intervenir.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Maintenant, une question purement hypothétique: si la Banque du Canada n'était pas intervenue pour soutenir le dollar pendant les mois de janvier et février, si elle n'avait pas entravé sa chute, croyez-vous que les taux d'intérêt auraient pu être plus faibles qu'ils ne l'ont été?

M. Little: Monsieur Wilson, j'ai quelques scrupules à répondre à des questions hypothétiques, et je ne suis pas vraiment sûr que les taux d'intérêt auraient été plus élevés ou plus faibles si le dollar était tombé à un niveau plus bas.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Une autre question, un peu plus personnelle celle-là: à ma connaissance, après l'obtention de votre diplôme à l'université Dalhousie, vous avez été stagiaire dans l'Ouest, et habitez dans cette région depuis lors?

M. Little: C'est exact. Avant d'étudier le droit, j'ai travaillé pour le collège Frontier, en Saskatchewan avec des ouvriers ferroviaires, dans le nord de l'Ontario dans une mine de cuivre, et en Colombie-Britannique, le troisième été, dans une mine d'or. C'est alors que j'ai pris la décision de m'établir dans l'Ouest. J'ai donc étudié le droit puis me suis rendu en Colombie-Britannique en 1961.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je vous félicite d'avoir fait preuve d'un jugement aussi sûr.

Le président: Monsieur Lanthier.

Mr. Lanthier: Unfortunately, Mr. Chairman, this morning, I was busy in another committee meeting, and I am wondering if Mr. Garneau did not ask specific questions pertaining to Quebec. He did not? Very well.

Of course, Quebec has its own particular characteristics. Canada is a sum of regional characteristics, but in Quebec, they are a little more to the fore, especially as to what concerns the monetary system. Not so long ago, during election campaigns, people had even threatened to create a bank of Quebec and to give us our own money. As is the case in certain other provinces, we have our own insurance companies, finance companies, and even provincially chartered banks. Mr.

[Text]

même des banques à charte provinciale. M. Garneau vient d'une banque tout à fait régionale, propre au Québec.

Je sais, d'après votre curriculum vitae, que vous n'avez pas beaucoup d'expérience directe avec le Québec. Puis-je vous demander quand même quelle est votre approche concernant le problème du Québec?

• 1000

Mr. Little: Mr. Chairman, I hesitate to speak for or on behalf of Quebec or any other province other than British Columbia, which I purport to represent on the Bank of Canada. But I certainly feel the position and special complications Quebec may have—or Prince Edward Island or Newfoundland may have—must be borne in mind in order to determine a national policy.

I answered Mr. Garneau earlier that simply because Ontario or Manitoba are suffering a strong economy does not mean we have to adopt certain policies to satisfy one region. We must look at all regions and make sure the national policy properly represents and deals with all regions, not just one region or two regions of the country.

I know Quebec: I have conducted court cases on behalf of Revenue Canada in Quebec and I am aware of Quebec in a general way. But I would hesitate to try to suggest I know Quebec sufficiently well to make recommendations or decisions. I would certainly be more than prepared to consider the position and recommendations taken by the directors representing the Province of Quebec on the Bank of Canada. If they make recommendations where certain things should be borne in mind, I would pay particular attention to the position they take.

M. Lanthier: Il y a un moment, M. Wilson vous a posé une question et vous lui avez répondu qu'il s'agissait d'un cas hypothétique. Il se fait actuellement un débat assez chaud sur le libre-échange. Vous savez que chacune des provinces du Canada réagit différemment. Chez nous, au Québec, il y a différentes réactions. Le milieu financier réagit d'une façon, la Beauce est en liesse depuis le vote d'hier soir parce qu'elle a toujours vécu d'exportations aux États-Unis et notre industrie forestière est inquiète quant à la poussée protectionniste qui se fait sentir aux États-Unis.

Je sais que ma question est hypothétique, mais, en tant que Québécois, je me sens obligé de vous la poser. Nos intérêts ne sont pas diamétralement opposés à ceux de l'Ontario, mais ils ne concordent pas parfaitement. Quelle serait votre approche dans ce cas? Vous m'avez entrouvert une porte tout à l'heure quand vous m'avez dit que vous avez défendu des cas en cour au Québec même. Quelle serait votre approche si la position du Québec était totalement différente de celle du reste du Canada? Cela s'est déjà vu.

Mr. Little: Mr. Lanthier, I believe the position of Quebec and the position of British Columbia are very similar, as far as exports are concerned. British Columbia and Quebec are both exporters of pulp and paper and hydro-electric power and many things of this nature. I feel it is essential to maintain a

[Translation]

Garneau himself comes from a completely regional bank from Quebec.

Judging from your resumé, you have not had much direct experience with Quebec. May I ask you, however, what is your approach towards Quebec?

M. Little: Monsieur le président, j'hésite à parler au nom du Québec ou de toute province en dehors de la Colombie-Britannique, province que je représente à la Banque du Canada. Mais je suis certainement d'avis que la position et les difficultés particulières au Québec, s'il y en a—ou à l'Île-du-Prince-Édouard ou à Terre-Neuve—doivent entrer en ligne de compte dans l'élaboration d'une politique nationale.

J'ai dit à M. Garneau tout à l'heure que ce n'est pas parce que l'Ontario ou le Manitoba ont une économie saine que nous devons adopter certaines politiques intéressantes pour une région seulement. Nous devons prendre en compte toutes les régions et veiller à ce que la politique nationale soit représentative et réponde aux besoins de chacune des régions, pas seulement une ou deux.

Je connais le Québec: j'y ai représenté Revenu Canada dans certaines affaires devant les tribunaux et j'ai une connaissance générale de la province. Mais je n'irais pas jusqu'à dire que je connais le Québec suffisamment bien pour oser faire des recommandations ou prendre des décisions le concernant. Je serais certainement tout à fait prêt à écouter le point de vue et les recommandations des administrateurs qui représentent la province de Québec à la Banque du Canada. S'ils recommandent que l'on tienne compte de certains aspects, j'écouterai leur point de vue avec une attention toute particulière.

Mr. Lanthier: In answer to a question from Mr. Wilson earlier you said that it was a hypothetical question. There is a fairly heated debate going on presently on free trade. You know that each province has a different view on it. In Quebec, opinions vary. The financial community has one view, the Beauce region is euphoric over last night's vote because it has always depended on exports to the United States, and the forestry sector is concerned by the protectionist mood in the United States.

I know my question is a hypothetical one, but as a Quebecker, I must ask it. Our interests are not diametrically opposed to those of Ontario, but they are not exactly the same either. What would be your position then? You left the door ajar for me when you said earlier that you have defended cases in Quebec. What would be your approach if Quebec took a totally different stand from the rest of Canada? It has happened before.

M. Little: Monsieur Lanthier, il me semble que le Québec et la Colombie-Britannique ont un point de vue très semblable en ce qui concerne les exportations. Les deux provinces exportent de la pâte à papier et du papier, de l'électricité, et d'autres choses de ce genre. J'estime que nous devons absolument

[Texte]

strong economy in each of our provinces, to ensure that we are able to export our products into the United States and other countries. The decision yesterday and the work of this government should encourage and make it possible to continue the export of those materials.

• 1005

M. Lanthier: Monsieur le président, cela répond à ma question.

J'aimerais vous poser une dernière question sur le système bancaire du Québec. Vous savez qu'au Québec, nous avons deux forces bancaires: la Banque Nationale du Canada et les caisses populaires. Êtes-vous au courant de l'existence de cette grande force typiquement québécoise? La Banque Nationale se veut nationale jusqu'à un certain point et a des bureaux dans cinq provinces canadiennes, je crois, comme nous l'a dit M. Bélanger. Les caisses populaires constituent elles aussi une très grande force. Le mouvement coopératif oeuvre dans le domaine bancaire sans avoir de liens d'attache aussi directs avec la Banque du Canada que les autres institutions bancaires. Êtes-vous au moins au courant de cette situation particulière au Québec, qu'on ne retrouve pas ailleurs?

Mr. Little: Yes, Mr. Lanthier, I have general knowledge of what you speak. We have in British Columbia a very substantial and significant credit union movement, and it is somewhat similar to the caisse-populaire. We also have the Bank of British Columbia, which is a regional bank. So with respect to the credit union movement and any regional banks or banks that are becoming national, I believe policies should be recognized and introduced to ensure that those institutions are able to operate as long as they are solvent and are operating in a proper manner.

M. Lanthier: Je vous remercie. Merci, monsieur le président.

The Chairman: Are there any other questions? Mr. Warner.

Mr. Warner: I have one brief question. Interest rates in the United States seem to be substantially lower than interest rates in Canada. Would you care to comment on why this is so and if there should be some changes made in the near future?

Mr. Little: My general impression, Mr. Warner, is that the United States economy has been very, very strong in recent time in the international sense, and the stability of that economy and the growth it has experienced has caused investors to introduce substantial capital in that country, even with the rates that are lower than the rates that could be available in other countries.

In addition, I mentioned the stability factor. International investors may feel comfortable in putting money into the United States, which would pay a lower interest rate than other countries, because there is the risk of the currency devaluation in these other countries. So it would appear that the international marketplace is prepared to make foreign investments in the United States even at those low interest rates.

[Traduction]

maintenir la vitalité économique de chacune de nos provinces afin que nous puissions exporter nos produits aux États-Unis et ailleurs. La décision d'hier et les initiatives de notre gouvernement devraient nous permettre de continuer et de promouvoir l'exportation de ces produits.

Mr. Lanthier: That answers my question, Mr. Chairman.

I would like to ask you one last question regarding the banking system in Quebec. You know that there are two major institutions: the National Bank of Canada and the caisses populaires. Are you aware of this institution typical to Quebec? The National Bank is national to some extent with branches in five provinces, I believe, as Mr. Bélanger told us. The caisses populaires are also a very major player. The co-operative movement is active in the banking sector without being as closely linked to the Bank of Canada as are other banking institutions. Are you at least aware of this situation which is unique to Quebec?

M. Little: Oui, monsieur Lanthier, je suis au courant de ce phénomène. Nous avons en Colombie-Britannique des caisses de crédit qui sont très actives et importantes dans le milieu bancaire, et c'est un peu la même chose que vos caisses populaires. Nous avons également la *Bank of British Columbia*, qui est une banque régionale. Alors en ce qui concerne le système des caisses de crédit et des banques régionales, ou des banques qui visent une activité nationale, j'estime qu'il faut en tenir compte dans nos politiques et permettre à ces institutions de rester ouvertes tant qu'elles demeurent solvables et qu'elles conduisent leurs affaires convenablement.

Mr. Lanthier: Thank you. Thank you, Mr. Chairman.

Le président: Y a-t-il d'autres questions? Monsieur Warner.

M. Warner: J'ai une question très brève. Les taux d'intérêt semblent beaucoup plus bas aux États-Unis qu'au Canada. Voulez-vous nous en expliquer le pourquoi et nous dire si cela devrait changer bientôt?

M. Little: Mon impression, monsieur Warner, est qu'au niveau international, l'économie américaine est apparue très, très saine récemment, et sa stabilité, la croissance qu'elle a connue, ont incité les investisseurs à y placer beaucoup de capitaux, même si les taux d'intérêt y sont inférieurs à ceux que l'on peut obtenir dans d'autres pays.

Il y a aussi, comme je l'ai dit, la question de la stabilité. Les investisseurs internationaux préfèrent placer leur argent aux États-Unis, où ils obtiennent un taux d'intérêt inférieur à celui d'autres pays, car dans ces derniers, il y a le risque d'une dévaluation de la monnaie. Il semble donc que les milieux internationaux soient prêts à investir aux États-Unis, même à des taux plus faibles.

[Text]

The Canadian situation has higher interest rates—coming down gradually over the last few months—to recognize perhaps the large deficit this government has to deal with, to recognize the fact that there may be some currency fluctuations. It may be that this is the reason our interest rates have remained somewhat higher than the United States rates.

Mr. Warner: In Australia the interest rates are even quite a bit higher than in Canada. It appears that, when the central bank has control of interest rates, perhaps they have a certain amount of influence on the spread of rates in comparison with other countries. Perhaps when they are setting rates at a very high level in comparison to other countries, they are advertising that they may be a weaker country than some others.

Do you feel the Bank of Canada may be somewhat to blame in having artificially high rates? Perhaps they are higher than they really should be. It could be that at a lower rate our dollar is not going to be that much weaker.

Mr. Little: Mr. Warner, I do not have all the relevant facts at my disposal to answer your questions, but my general impression is that the position taken by the Bank of Canada has been the proper position. I am aware of the fact that the Australian interest rate recently has been much higher than the Canadian rate or certainly the United States rate. It may be that there are factors in Australia which make those higher rates necessary. I cannot comment on that. I feel the policy of the Bank of Canada with respect to interest rates has been the proper one and seems to be moving in the right direction.

• 1010

Mr. Warner: On looking back on the recession of the early '80s, do you feel that the high interest rate policy caused undue damage to the economy? Perhaps there could have been a lower interest rate that would not have been quite so devastating to some of the weaker parts of our economy.

Mr. Little: My experience in dealing in the business community in the 1979, 1980 and 1981 period caused me to believe that the euphoria that resulted with respect to horrendous inflation—and I think British Columbia in some ways led the country with respect to that high inflation—was really an unreal world where people were buying something today and expecting to sell it for \$10,000, \$20,000, \$50,000, or \$100,000 tomorrow. It was a bubble that made no economic sense and had to be dealt with.

The interest rates, where prime reached 22.75% on August 7, 1981, were horrendous rates, but I believe they were necessary to bring the system under control. The situation was out of hand, and the Bank of Canada took the proper position and gradually brought it under control. The high rates were not any fun for anyone, but they were necessary. It was a necessary medicine to deal with serious economic problems.

Mr. Warner: In knowing that a majority of our small-business people are highly leveraged and generally borrow at a

[Translation]

Les taux d'intérêt sont plus élevés au Canada—ils baissent graduellement depuis quelques mois—en reconnaissance peut-être de l'important déficit auquel doit faire face le gouvernement, et en reconnaissance de la possibilité d'une fluctuation de la valeur monétaire. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles les taux d'intérêt canadiens sont un peu plus élevés que les taux américains.

M. Warner: En Australie, les taux d'intérêt sont même passablement plus élevés qu'au Canada. Il semble que lorsque la banque centrale contrôle les taux d'intérêt, elle est en mesure d'influencer l'écart des taux nationaux par rapport à ceux d'autres pays. Peut-être qu'en fixant ses taux beaucoup plus hauts que ceux d'autres pays, la banque centrale fait savoir à tout le monde que le pays a une économie moins saine que d'autres.

Estimez-vous que la Banque du Canada soit dans une certaine mesure responsable de ces taux artificiellement élevés? Ils sont peut-être plus élevés qu'il ne serait nécessaire. Peut-être qu'avec un taux plus bas, notre dollar ne serait pas beaucoup plus faible.

M. Little: Monsieur Warner, je ne dispose pas de toutes les données nécessaires pour vous répondre, mais mon impression est que la Banque du Canada a pris la position qu'il fallait. Je sais que les taux d'intérêt australiens ont récemment été très supérieurs aux taux canadiens, ou en tout cas aux taux américains. Il y a peut-être certaines choses dans l'économie australienne qui justifient ces taux. Je ne peux pas juger. J'estime que la politique de la Banque du Canada en matière de taux d'intérêt est correcte et elle semble aller dans la bonne direction.

M. Warner: En repensant à la récession du début des années 80, pensez-vous que la politique des taux d'intérêt élevés a causé un tort excessif à l'économie? Nous aurions peut-être pu avoir un taux d'intérêt plus bas qui n'aurait pas eu des effets dévastateurs sur certains secteurs plus faibles.

M. Little: Mon expérience des milieux d'affaires en 1979, 1980 et 1981 m'a fait conclure que l'euphorie engendrée par la monstrueuse inflation—et je crois que la Colombie-Britannique, d'une certaine façon, avait pris la tête dans ce domaine—nous faisait vivre dans un monde irréel où les gens achetaient quelque chose pour quelques dollars dans l'intention de revendre le lendemain à 10,000\$, 20,000\$, 50,000\$, ou 100,000\$. Économiquement, c'était pure folie, et il fallait en finir.

Les taux d'intérêt, qui sont montés jusqu'à 22,75 p. 100 pour le taux préférentiel au 7 août 1981, étaient horribles, mais nécessaires pour ramener la situation à un état normal. L'économie était en plein dérapage, et la Banque du Canada a fait ce qu'il fallait pour reprendre graduellement la situation en main. Ces taux n'ont fait plaisir à personne, mais ils étaient nécessaires. C'était un remède amer mais indispensable pour assainir une économie gravement malade.

M. Warner: Sachant que la majorité des petits entrepreneurs ont une proportion élevée de dettes par rapport à leur

[Texte]

fairly high ratio and most of their debt is with chartered banks and at a floating rate, it is pretty easy to predict that a lot of these people would be devastated. We now know that it is a lot harder to create jobs than it is to destroy them.

I guess this is the point. If we were to ever have another scenario like we have gone through in the past, I certainly would not want to see the past attitude of the Bank of Canada. At least, they should be working in conjunction with another department and have some sort of safety net for the small-business person, who in this last recession lost all his equity and in many cases lost his home and a lot of other property.

Mr. Little: I know. I have acted for a number of clients recently who had the problems you speak of, and it was a very serious problem. It was extremely difficult, especially in certain regional areas where not only did the interest rates go up but the economy also went down. So you had the double-barrel effect of interest rates being there and they had to be paid, but there was no money coming in at that time to pay those rates. I agree that it was very devastating.

Mr. Warner: In the future perhaps the Bank of Canada could be a little bit more sensitive to what they are destroying when they do something they feel is right for one area and definitely wrong for another.

Mr. Little: As I said earlier, Mr. Warner, I think it is crucial to ensure that regional views are brought to the board. I believe a regional view from every part of the country must be recognized and considered before any national policy is determined.

The Chairman: Mr. Garneau has another question.

Mr. Garneau: A year ago the two western banks went belly-up, and the Bank of Canada supported those two banks with liquidity. During those months, we had hearings with different groups of people. In your point of view, who should be responsible for looking after the banks' solubility? Do you think the Bank of Canada should have a role or leave it as it is now with the inspector of banks, and the Bank of Canada will rely only on the report of the inspector? What is your feeling on that? What do you see as the best solution? Some recommendations were made on both sides: some said we should leave it as it is; others said we should transfer certain responsibilities to the Bank of Canada. What is your feeling on this?

• 1015

Mr. Little: I have read a number of the reports of your committee. I am aware of some of the deliberations which have taken place.

In my view, there might be some value in having the Inspector General of Banks working as a branch of the Bank of Canada. I can see merit in this approach. I am not sure I would agree there should be a super-regulator: perhaps the Inspector General might well be within banks. It may not involve insurance companies and other groups. But I can

[Traduction]

avoir propre, et qu'ils empruntent principalement auprès des banques à charte à un taux flottant, il n'était pas difficile de prévoir que bon nombre d'entre eux seraient ruinés. Nous savons maintenant qu'il est beaucoup plus difficile de créer des emplois que de les détruire.

C'est là l'essentiel. Si nous devons revivre cette expérience passée, je ne voudrais pas que la Banque du Canada se comporte de la même façon. Elle devrait au moins travailler en collaboration avec un ministère et prévoir un filet de sauvetage pour les petits entrepreneurs, qui, au cours de la dernière récession, ont perdu leurs fonds propres, et souvent, leur maison et leurs biens.

M. Little: Je sais. J'ai représenté encore récemment un certain nombre de clients qui ont connu les difficultés dont vous venez de parler, et c'est un problème très grave. La situation a été extrêmement difficile, surtout dans certaines régions où non seulement les taux d'intérêts étaient élevés, mais l'économie faible. Ils étaient donc doublement frappés parce que d'une part les taux d'intérêt augmentaient et que d'autre part, ils n'avaient pas les recettes nécessaires pour assurer le service de leurs dettes. Je suis d'accord avec vous, c'était terrible.

M. Warner: À l'avenir, la Banque du Canada pourra peut-être se montrer un peu plus sensible au sort de ce qu'elle détruit, lorsqu'elle prend des décisions qu'elle estime avantageuse pour une région et qui sont désastreuses pour une autre.

M. Little: Comme je l'ai dit tout à l'heure, Monsieur Warner, j'estime que les régions doivent absolument être représentées au conseil d'administration. J'estime qu'il faut tenir compte du point de vue de chaque région avant d'arrêter une politique nationale.

Le président: M. Garneau voudrait poser une autre question.

M. Garneau: Il y a un an, deux banques de l'Ouest ont fait faillite et la Banque du Canada leur a accordé des liquidités. Pendant plusieurs mois, nous avons recueilli les témoignages de différents groupes. À votre avis, qui devrait être responsable de la solvabilité des banques. À votre avis, la Banque du Canada doit-elle intervenir ou laisser la responsabilité à l'inspecteur des banques, comme c'est le cas actuellement, et se contenter de son rapport? Quel est votre point de vue? Qu'est-ce qui vous paraît la meilleure solution? Des recommandations ont été faites dans les deux sens: certains préconisant le statu quo, d'autres proposant que certaines responsabilités soient confiées à la Banque du Canada. Qu'est-ce que vous en pensez.

M. Little: J'ai lu certains rapports du comité et je suis au courant de vos délibérations.

Il ne serait peut-être pas mauvais à mon avis que l'inspecteur général des banques relève pour ainsi dire de la Banque du Canada. Par contre je ne vois pas l'utilité d'un super-régulateur. L'inspection porterait donc sur les banques mais non pas nécessairement sur les compagnies d'assurances et d'autres institutions financières. Ce serait donc peut-être une bonne

[Text]

certainly see merit in having the regulation and control in one body. There may well be merit in having the Inspector General under the Bank of Canada.

Mr. Garneau: Thank you. I wish you well and I hope you enjoy your appointment. How many years have you been appointed for?

Mr. Little: Three years.

Mr. Garneau: Three years. And can you be renewed for another three years, or for the rest of your life if the government is still in power?

Mr. Little: I understand there is provision for reappointment.

Mr. Garneau: For one term?

Mr. Little: I do not believe there is any limit on the reappointment. There is definitely provision for reappointment.

Mr. Garneau: I thought there was a limitation.

Mr. Little: I am not sure. The Act says directors may be reappointed.

Mr. Lanthier: With the provision the government is still in power; we will deal with that.

Mr. Garneau: I wish you well. I hope you enjoy this type of responsibility.

Mr. Little: Thank you very much. I appreciate the opportunity of appearing before you.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Little. You bring to the Bank of Canada a great deal of tax knowledge which will be important to the bank in deliberations and such. From what I have heard this morning, I certainly think you are going to make a great contribution.

I would like to go over next week's agenda quickly with the members, if I could. On Monday, April 29, at 7.30 p.m., we have the Hon. Michael Wilson on the Main Estimates. Tuesday night we were holding open. I see Mr. McCrossan has arrived: perhaps he will be able to fill us in, so I will leave Tuesday alone for a moment.

Wednesday, April 30, we are again dealing with the Revenue Canada Main Estimates of the Department of Customs and Excise. What we were doing last night comes again on May 1, with Mr. Rogers of Revenue Canada. That is on the Thursday morning. Mr. Rogers of Revenue Canada, the deputy minister, will be back on the tax-related issues.

Mr. Garneau: On the vote we discussed last night . . .

The Chairman: And tax-related issues partly with reference to our tax study, because I really asked Mr. Rogers to come back not so much for the departmental problems, but on what the department was doing with respect to tax simplification.

Mr. Garneau: Yes, but this is not what I want to know. We did not vote last night.

The Chairman: No, we did not vote on anything last night.

[Translation]

chose de faire relever la réglementation et le contrôle d'une seule instance, l'Inspecteur général des banques travaillant dans le cadre de la Banque du Canada.

M. Garneau: Merci. J'espère que votre mandat vous donnera pleinement satisfaction. Pour combien de temps avez-vous été nommé?

M. Little: Pour trois ans.

M. Garneau: Je vois. Est-ce que votre mandat pourrait être renouvelé pour une nouvelle période de trois ans ou éventuellement à vie si l'actuel gouvernement restait au pouvoir.

M. Little: Mon mandat pourrait être renouvelé.

M. Garneau: Pour combien de temps.

M. Little: Il n'y a pas de limite et mon mandat pourra certainement être renouvelé.

M. Garneau: Je pensais au contraire que la durée du mandat était limitée.

M. Little: Je ne suis pas sûr. D'après la loi les mandats des administrateurs peuvent être renouvelés.

M. Lanthier: À condition que le gouvernement soit encore au pouvoir.

M. Garneau: En tout cas bonne chance.

M. Little: Merci beaucoup. J'ai beaucoup apprécié la possibilité de comparaître de nouveau.

Le président: Merci monsieur Little. Vos connaissances approfondies en matière fiscale seront certainement d'une grande utilité lors des délibérations de la Banque du Canada. D'après ce que j'ai pu entendre ce matin, votre contribution sera sans aucun doute très appréciée.

Je voudrais maintenant si vous le permettez vous expliquer notre ordre du jour de la semaine prochaine. Le lundi 29 avril nous entendrons M. Michael Wilson à 19h30 au sujet du budget des dépenses. Nous avions réservé mardi soir. Je vois que M. McCrossan est arrivé et il aura sans doute des précisions à nous donner. Donc pour l'instant nous réservons mardi.

Mercredi le 30 avril nous examinerons à nouveau les prévisions budgétaires de Revenu Canada et du ministère des Douanes et Accise. Le jeudi matin 1^{er} mai M. Rogers le Sous-ministre de Revenu Canada comparaitra comparaitra à nouveau au sujet de questions fiscales.

M. Garneau: En ce qui concerne le crédit dont il a été question hier soir . . .

Le président: J'ai demandé à M. Garneau de comparaître à nouveau non pas pour discuter de questions relevant de son ministère mais plutôt pour lui demander ce qu'il comptait faire pour simplifier la fiscalité.

M. Garneau: Ce n'est pas ça que je voulais savoir. Il n'y a pas eu de vote hier soir.

Le président: C'est tout à fait exact.

[Texte]

Mr. Garneau: We did not accept formally or informally . . .

The Chairman: I think what we ought to do, perhaps later in the month of May, is call a general meeting, if you wish, to go over the testimony we have heard and decide what we might do with the estimates: either approve them or leave them go, or file a report changing them. I have some suggestions which have been drafted out, particularly with the Department of Insurance, and perhaps we could think about what might be done there.

Now that I have said all this, our members will remember how last Monday night we had before us a series of witnesses, one of whom was supposed to be Trevor Eyton from the Brascan group, and through to the trial on organization. Mr. Eyton did not appear. He did send his solicitor who read a brief. That organization really never had any opportunity during the evening because I understand from the information I have that we really did not have sufficient time to handle all of the witnesses, with all of their lawyers, with all of the swearing-in and that sort of thing that happened.

• 1020

Mr. McCrossan, I think you wanted to make some proposals.

Mr. McCrossan: Yes, I do, Mr. Chairman.

The Chairman: You will appreciate that we have not a quorum here at this point.

Mr. McCrossan: Yes, and we may need a quorum.

An hon. member: There are five.

The Chairman: Six is a quorum, sir. Mr. Lanthier, unfortunately, cannot qualify.

Mr. McCrossan: Could we see if we could scratch up an additional member?

Mr. Garneau: You have the choice. You have the numbers. We have the quality, but you have the numbers.

Mr. McCrossan: Could we try either Aideen Nicholson . . .

Mr. Garneau: Aideen is . . .

The Chairman: —is tied up with Public Accounts, I suspect.

Mr. McCrossan: Nelson or Simon de Jong? Who else is on our side? I know that Bill Attewell is on his way back.

The Chairman: Is anybody appointed for Mr. Attewell for today? Where is Mr. Dorin? Is he out of town?

An hon. member: He was there last night.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Minaker's five are unavailable.

The Chairman: I see.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): But what about Dorin?

The Chairman: He has been replaced. Apparently Dorin has been replaced by Jepson.

[Traduction]

M. Garneau: Nous n'avons pas adopté à titre officiel ou officieux . . .

Le président: La meilleure chose à faire à mon avis c'est de prévoir une réunion de recouvrement du mois de mai, réunion au cours de laquelle nous passerons en revue tout ce que nous avons entendu et nous déciderons soit d'approuver le budget de dépenses soit de déposer un rapport qui aurait pour effet de le modifier. Un certain nombre de propositions ont déjà été rédigées en ce qui concerne plus particulièrement le ministère de l'assurance.

Vous vous souviendrez sans doute par ailleurs que lundi soir dernier, nous devions entendre par notre témoin M. Trevor Eyton du groupe Brascan. Or M. Eyton s'est fait remplacer par son avocat qui a lu un mémoire. Or ce groupe n'a pas vraiment eu le temps de faire valoir sa position, car nous n'avions pas assez de temps pour donner la parole à tous nos témoins, y compris leur conseiller juridique, à cause notamment de la procédure que nous devons suivre, entre autres, les modalités d'assermentation.

Vous aviez quelques suggestions à faire, Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: En effet, monsieur le président.

Le président: Nous n'avons plus de quorum en ce moment.

M. McCrossan: Un quorum est sans doute nécessaire.

Une voix: Nous sommes cinq.

Le président: On doit être six pour avoir un quorum. Malheureusement, M. Lanthier n'a pas droit au chapitre.

M. McCrossan: Est-ce qu'il y aurait moyen de trouver encore un député.

M. Garneau: C'est à vous de jouer vu le nombre de vos effectifs.

M. McCrossan: On pourrait faire venir Aideen Nicholson.

M. Garneau: Aideen se trouve . . .

Le président: Elle doit être au Comité des comptes publics.

M. McCrossan: Peut-être Nelson ou Simon de Jong. Qui est-ce que nous avons encore dans notre parti? Bill Attewell doit rentrer incessamment.

Le président: Est-ce que quelqu'un remplace M. Attewell aujourd'hui? Où se trouve M. Dorin? A-t-il quitté Ottawa?

Une voix: Il était ici hier soir.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Les cinq suppléants de M. Minaker ne sont pas libres.

Le président: Je vois.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Est-ce que Dorin serait libre?

Le président: M. Dorin a été remplacé par M. Jepson.

[Text]

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Well, where is Jepson?

The Chairman: I suspect what we want to discuss should be discussed in camera.

Mr. McCrossan: Yes, Mr. Chairman, I was just going to . . .

The Chairman: I therefore suggest that we move the committee to in camera and ask all of the witnesses and so on to leave.

Secondly, I suspect that what we might want to discuss should be discussed without translation or recording, if that would be appropriate. So the clerk could advise the translators that we do not need them any longer, and we really do not need recording any longer.

We will treat this meeting at this point then as a steering committee meeting, unless we can obtain a quorum, in which case we could treat it as a meeting duly constituted.

I am going to adjourn the meeting and reconstitute the meeting as a meeting of the committee in camera without recording and without notes.

This meeting stands adjourned.

[Translation]

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Où est Jepson dans ce cas?

Le président: Je trouve que nous devrions discuter à huis clos.

M. McCrossan: J'allais justement le proposer.

Le président: Je demanderais donc à tous les témoins de quitter la salle.

Je propose que la discussion se fasse sans traduction ni enregistrement. Je demanderais donc au greffier de dire aux interprètes qu'ils peuvent partir ainsi que la personne chargée de l'enregistrement.

Nous siégerons donc maintenant en tant que Comité directeur à moins que nous parvenions à obtenir un quorum auquel cas il s'agira d'une réunion dûment constituée.

Je lève donc la séance et nous allons maintenant siéger à huis clos sans enregistrement.

La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of National Revenue:

Frederick E. Light, Chairman, Machinery and Equipment
Advisory Board.

From the Board of Directors of the Bank of Canada:

Leslie M. Little, Q.C., Vancouver, B.C.

Du ministère du Revenu national:

Frederick E. Light, président, Conseil consultatif sur les
machines et l'outillage.

Du Conseil d'administration de la Banque du Canada:

Leslie M. Little, c.r., Vancouver, B.C.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 13

Monday, April 28, 1986

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 13

Le lundi 28 avril 1986

Président: Don Blenkarn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Main Estimates 1986-87: Votes 1, 5, L6, 20 and L25
under FINANCE

CONCERNANT:

Budget des dépenses principal 1986-1987: crédits 1, 5,
L6, 20 et L25 sous la rubrique FINANCES

APPEARING:

The Honourable Michael Wilson,
Minister of Finance

COMPARAÎT:

L'honorable Michael Wilson,
Ministre des Finances

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85-86

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985-1986

STANDING COMMITTEE ON FINANCE
AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: Geoff Wilson

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES
ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: Geoff Wilson

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Paul McCrossan

George Minaker
Aideen Nicholson
Nelson A. Riis
Norman Warner

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, APRIL 28, 1986
(14)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 7:39 o'clock p.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Murray Dorin, Raymond Garneau, W. Paul McCrossan, Aideen Nicholson, Nelson A. Riis and Norman Warner.

Other Member present: John Parry.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Terrence J. Thomas and Laurent Desbois, Research Officers.

Appearing: The Honourable Michael Wilson, Minister of Finance.

Witnesses: From the Department of Finance: R.E. Lusby, Director General, Administration Branch; G.W. King, Director General, Financial Sector, Policy Branch; D.A. Dodge, Assistant Deputy Minister.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Thursday, February 27, 1986 in relation to the Main Estimates for the fiscal year ending March 31, 1987. (See *Minutes of Proceedings and Evidence, Monday, April 7, 1986, Issue No. 1*).

The Chairman called Votes 1, 5, L6, 20 and L25 under FINANCE.

The Minister made an opening statement and with the other witnesses answered questions.

At 9:48 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 28 AVRIL 1986
(14)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 19 h 39, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Murray Dorin, Raymond Garneau, W. Paul McCrossan, Aideen Nicholson, Nelson A. Riis, Norman Warner.

Autre député présent: John Parry.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du parlement: Terrence J. Thomas, Laurent Desbois, attachés de recherche.

Comparait: L'honorable Michael Wilson, ministre des Finances.

Témoins: Du ministère des Finances: R.E. Lusby, directeur général, Direction de l'administration; G.W. King, directeur général, Direction de la politique du secteur financier; D.A. Dodge, sous-ministre adjoint.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du jeudi 27 février 1986 en ce qui a trait au budget des dépenses principal pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 1987. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du lundi 7 avril 1986, fascicule n° 1*).

Le président met en délibération les crédits 1, 5, L6, 20 et L25 inscrits sous la rubrique FINANCES.

Le Ministre fait une déclaration, puis lui-même et les autres témoins répondent aux questions.

A 21 h 48, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Monday, April 28, 1986

• 1938

The Chairman: I think I see a quorum present, so without any ado we will get started. Our witness tonight is the Minister of Finance, the Hon. Michael Wilson, with respect to his votes 1, 5, L6, 20, and L25. The clerk tells me you have a whole pile of votes here. You want all sorts of money.

FINANCE

Financial and Economic Policies Program

Vote 1—Program Expenditures.....\$43,278,000

Vote 5—Payments in accordance with Bretton Woods and Related Agreements Act\$9,100,000

Vote L6—Issuance of Demand Notes

SPECIAL PROGRAM

Vote 20—Foreign Claims Fund\$45,000

*Vote L25—Advances to St. John Harbour Bridge Authority\$631,000

The Chairman: Mr. Minister, do you have an opening statement?

The Hon. Michael Wilson (Minister of Finance): I do have an opening statement, Mr. Chairman. First of all, thank you very much for inviting me here this evening. I cannot think of a nicer place to spend a Monday evening, nor a nicer group of people I would like to spend a Monday evening with.

The Chairman: You could not find a more receptive group. I am told by the House Leader that we are the star chamber.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Not *The Toronto Star* chamber, I hope.

The Chairman: No, he was referring back to history.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Let me just make a few comments, Mr. Chairman, and then I would welcome your questions. As you know, I have just come back from some meetings in Washington and Paris, so I might make a couple of comments in relation to that before I make some specific comments on the estimates themselves.

The message I took with me to the IMF meeting in Washington and the OECD meetings in Paris was one of cautious optimism, and that optimism was matched, in general terms, by those with whom I was speaking at these meetings.

Canada and the world economy are expected to benefit from recent economic developments. Among these I should single out the common concern in industrialized countries with controlling and reducing deficits, which is making reductions in interest rates possible. The overall effects of the recent decline in oil prices are also expected to benefit the world economy. I should say that the discussion on oil prices was a

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le lundi 28 avril 1986

Le président: Il me semble qu'il y a quorum; nous pouvons donc commencer sans plus perdre de temps. Nous accueillons ce soir le ministre des Finances, l'honorable Michael Wilson, pour nous parler des crédits 1, 5, L6, 20 et L25. Le greffier me dit que vous avez toute une liste de crédits. Vous voulez beaucoup d'argent.

FINANCES

Programme des politiques financières et économiques

Crédit 1—Dépenses du programme\$43,278,000

Crédit 5—Paiements conformément à la Loi sur les accords de Bretton Woods et des accords connexes\$9,100,000

Crédit L6—Délivrance de billets à vue

PROGRAMME SPÉCIAL

Crédit 20—Caisse des réclamations étrangères.....\$45,000

Crédit L25—Avances à l'Administration du port du pont de St. John.....\$631,000

Le président: Monsieur le ministre, avez-vous une déclaration liminaire?

L'honorable Michael Wilson (ministre des Finances): Oui, monsieur le président. Tout d'abord, je vous remercie de m'avoir invité à venir ce soir. Je n'imagine pas de façon plus agréable de passer un lundi soir, ni une assemblée plus aimable avec qui le passer.

Le président: Vous ne trouveriez pas plus accueillant. Le leader du gouvernement à la Chambre me dit que nous sommes la «star» des comités.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): J'espère qu'il n'a pas voulu faire référence au *Toronto Star*.

Le président: Non, c'était une référence historique.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Monsieur le président, permettez-moi d'abord de faire quelques remarques, après quoi je répondrai à vos questions. Comme vous le savez, j'ai participé tout dernièrement à des réunions à Washington et à Paris, et je voudrais donc faire quelques observations là-dessus avant d'aborder le sujet du budget des dépenses.

Mon message à la réunion du Fonds monétaire international à Washington et à celles de l'OCDE à Paris était prudemment optimiste et, dans l'ensemble, les autres participants partageaient mon optimisme.

Les récentes tendances économiques devraient s'avérer bénéfiques pour le Canada et le monde en général. Parmi ces tendances, il faut signaler principalement le souci que partagent les pays industrialisés de maîtriser et de réduire leur déficit, ce qui permet de faire baisser les taux d'intérêt. La récente baisse du prix du pétrole devrait également avoir des effets généralement positifs pour l'économie mondiale. Je dois

[Texte]

very real recognition of the very focused negative impact it had on certain countries and certain parts of countries, particularly in our case the Province of Alberta and to a lesser extent Saskatchewan.

• 1940

I am anticipating a significant decline in the rate of inflation over the short and medium term, with consequent beneficial effects in the real rate of growth. Trade flows and exchange rates have been volatile and may continue to fluctuate rapidly in the next few months, with the consequent growth of protectionist pressures. Rates of job creation have been high and unemployment rates are expected to continue to improve over the next few years.

Domestically, I am encouraged by the progress we are making. Recent declines in interest rates and further declines I expect in the months to come reflect confidence in the economy and in the government's economic strategy. Continued high rates of job creation are an indication that the economy still is growing strongly and will continue to expand.

For Canada as a whole, recent declines in oil prices will act positively, although I am aware that oil-producing provinces are not sharing in the positive results of those recent developments. I assure you that the government is very much aware of its responsibilities in this area.

Until a greater degree of stability is found in the oil markets, it would be dangerous to build too much on any one set of assumptions. Although the short-term effect of recent changes in oil prices may be to alter my projections unfavourably, over the longer term the overall impact should be positive. Indeed, if oil prices were to be maintained near current levels, the outlook for the late 1980s would be measurably improved. I am not at this time prepared to indicate any changes in my budget projections, as I would first like to give the world commodity markets more time to stabilize.

Let me turn now to the single largest component of the estimates we are examining tonight, the public debt program. This accounts for some \$27 billion, or more than 80% of the projected spending of the Department of Finance in 1986-87.

Debt service charges have risen at very rapid rates in recent years, reflecting both the huge run-up in the stock of public debt and also interest rate developments. Given the total size of the public debt and the record interest rates of recent years, there is very little that can be done in any given year to change this component of spending. Declines in public debt charges will become substantial only with sustained and concerted efforts to reduce the deficit. I refer you to the budget documents for details of our projections for the deficit over the years to 1990-91.

As you know, the thrust of our fiscal policy is directed to reducing the deficit and slowing the growth of the public debt

[Traduction]

dire ici que dans les discussions sur le prix du pétrole, on a reconnu très clairement les répercussions extrêmement négatives que cette baisse a eues sur certains pays et certaines régions à l'intérieur de ces pays, et notamment dans notre cas sur l'Alberta et, dans une moindre mesure, sur la Saskatchewan.

Je prévois une diminution importante du taux d'inflation sur le court et le moyen terme, ce qui aura des effets bénéfiques sur le taux réel de croissance. Les échanges commerciaux et les taux de change ont été inconstants et risquent de continuer à fluctuer au cours des prochains mois, ce qui ferait augmenter les tendances protectionnistes. Des emplois ont été créés à un rythme soutenu et le taux de chômage devrait continuer à baisser au cours des années à venir.

Sur le plan national, nous avons fait des progrès encourageants. Le récent fléchissement des taux d'intérêt et les baisses qui devraient survenir dans les prochains mois traduisent la confiance des investisseurs dans l'économie et dans la stratégie économique du gouvernement. Le grand nombre d'emplois créés montre que l'économie continue de croître rapidement.

Le Canada dans son ensemble bénéficiera des récentes baisses des prix pétroliers, mais je sais très bien que les provinces productrices n'en tireront pas profit. Je puis vous assurer que le gouvernement est parfaitement conscient de ses responsabilités dans ce domaine.

Tant que les marchés pétroliers ne se seront pas stabilisés, il serait dangereux de trop miser sur une hypothèse donnée. Même si les récentes baisses des prix du pétrole risquent, à court terme, d'assombrir mes projections, à long terme, elles devraient avoir une incidence généralement positive. En fait, si le prix du pétrole se maintenait à peu près à son niveau actuel, les projections pour la fin des années 1980 en seraient très nettement améliorées. Je n'ai pas l'intention de modifier pour le moment les projections faites dans le cadre du budget, car je préfère attendre que le marché mondial des matières premières se stabilise un peu.

Je voudrais vous parler maintenant du poste plus important du budget des dépenses que nous examinons ce soir, le programme de la dette publique. Il représente environ 27 milliards de dollars soit plus de 80 p. 100 des dépenses du ministère des Finances prévues pour 1986-1987.

Le coût du service de la dette a augmenté très rapidement au cours des dernières années, en raison à la fois de l'immense augmentation de la dette publique et de celle des taux d'intérêt. Étant donné le total de la dette publique et les taux d'intérêt sans précédent que nous avons eus ces dernières années, il n'est pas possible de faire grand-chose pour diminuer ce poste en une année donnée. Le coût de la dette publique ne diminuera de façon substantielle qu'avec des efforts continus et concertés de réduction du déficit. Pour voir en détail nos prévisions sur le déficit jusqu'à 1990-1991, veuillez vous reporter aux documents budgétaires.

Comme vous le savez, le principal objectif de notre politique financière est de réduire le déficit et de ralentir la croissance

[Text]

and debt services charges. I am encouraged that after rising on average at more than 20% per annum from 1976-77 to 1984-85, public debt charges rose only by 14% last year and are projected to rise by less than 7% this year.

The details of the situation that confronted the government when it took office in 1984 are too well known to need repeating in detail. Spending was out of control and the burden of accumulated debt was not only hampering the government, but threatening to crush the economic recovery. In the 10 years up to and including 1984-85, budgetary expenditures grew at an average annual rate of more than 13%, about 5.5 percentage points per year on average higher than the rate of inflation.

Since assuming office we have taken steps to ensure that this situation is reversed. A number of programs have been eliminated or cut back. In addition, a complete revamping of the management of government resources is taking place. We are putting in place a more efficient and more effective federal government.

What does this mean for overall government spending? In my February budget I reported that for 1985-86 budgetary spending would rise only 2.9%, well below the rate of inflation. Moreover, program spending actually fell from the previous year's level. After taking inflation into account, real program spending fell by about 4%. Non-statutory spending, the spending over which we have the most control in the short term, fell nearly 1.5% from 1984-85 levels. In real terms this was a drop of just under 5.5%.

The main estimates presented in February make clear that we intend to persevere in this course. Moreover, it must be noted that they overstate the proposed spending in 1986-87 by \$500 million, the amount of the special spending reduction announced in the budget. This restraint is closely reflected in the estimates of the Department of Finance. The figure for voted or non-statutory spending for the department is estimated at \$58 million for 1986-87, a 3.3% increase over the corresponding figure for 1985-86 and below the projected rate of inflation. Person-year totals at the Department of Finance, after allowing for the special increase for the Inspector General of Banks from 47 to 70, are projected to drop by almost 3%, from 852 to 828.

• 1945

There is now a comprehensive approach to expenditure control in place. It ensures that budgetary spending and program spending will decline steadily relative to the size of the economy. By the end of the decade, I expect program expenditure to have returned to the levels of the early 1960s, again relative to the size of the economy.

We have made significant progress on reaching the objectives we set for ourselves in my November 1984 statement. We have brought the fiscal situation under control. We have

[Translation]

de la dette publique et du coût de service de cette dette. Il est encourageant de noter qu'après avoir augmenté en moyenne de plus de 20 p. 100 par an entre 1976-1977 et 1984-1985, le coût de la dette n'a augmenté que de 14 p. 100 l'an dernier, et nous prévoyons une augmentation inférieure à 7 p. 100 cette année.

La situation devant laquelle s'est trouvé le gouvernement lorsqu'il est entré en fonction en 1984 est trop bien connue pour qu'il soit nécessaire de la rappeler ici. Les dépenses allaient à un rythme effréné et le fardeau de la dette accumulée ne gênait plus seulement le gouvernement, il menaçait aussi la reprise économique. Dans les dix années précédant 1984-1985, les dépenses budgétaires ont augmenté en moyenne de plus de 13 p. 100 par an, soit en moyenne de 5,5 points de plus que le taux de l'inflation.

Depuis notre arrivée au gouvernement nous avons pris des mesures pour renverser cette situation. Un certain nombre de programmes ont été éliminés ou réduits. En outre, nous réorganisons de fond en comble la gestion des ressources du gouvernement. Nous faisons du gouvernement fédéral une organisation plus efficace et plus efficiente.

Quel effet cela a-t-il sur l'ensemble des dépenses du gouvernement? Dans mon budget de février, j'avais annoncé que les dépenses budgétaires pour 1985-1986 n'augmenteraient que de 2,9 p. 100, ce qui est bien inférieur au taux d'inflation. De plus, les dépenses de programmes ont en fait diminué par rapport à l'année précédente. Compte tenu de l'inflation, les dépenses réelles de programmes ont diminué d'environ 4 p. 100. Les dépenses non statutaires, c'est-à-dire celles où nous avons la plus grande marge de manoeuvre à court terme, ont diminué de près de 1,5 p. 100 par rapport à 1984-1985. En termes réels, cela représente une baisse d'à peine moins de 5,5 p. 100.

Le budget principal déposé en février montre clairement que nous avons l'intention de continuer sur cette voie. Il faut en outre signaler que 500 millions de dollars doivent être retranchés des chiffres avancés dans le budget principal pour 1986-1987, somme qui correspond à la réduction spéciale annoncée dans le budget. Cette austérité est évidente dans le budget des dépenses du ministère des Finances. Le ministère a prévu pour 1986-1987 58 millions de dollars pour les dépenses non statutaires, soit 3,3 p. 100 de plus qu'en 1985-1986 et moins que le taux prévu d'inflation. Compte tenu de l'augmentation spéciale du nombre d'années-personnes au bureau de l'Inspecteur général des finances, nombre qui passe de 47 à 70, le total des années-personnes du ministère des Finances devrait diminuer de près de 3 p. 100 et passer ainsi de 852 à 828.

Nous avons mis en place un système complet de contrôle des dépenses qui permettra de garantir la diminution régulière des dépenses statutaires et autres. D'ici à 1990, les dépenses de programmes devraient revenir à leurs niveaux du début des années 60, en comparaison bien sûr de l'activité économique.

Nous nous sommes considérablement rapprochés des objectifs que nous nous étions fixés dans mon collectif budgétaire de novembre 1984. Nous avons repris le contrôle de

[Texte]

improved the effectiveness and efficiency of government. Finally, we have begun to remove the distortions injected by government into the decision-making process of the private sector and have begun to restore a system of incentives that encourage risk-taking and initiative.

The job is not complete. As I stated in my February budget, I will soon be announcing details of a new commodity taxation system. In my next budget I hope to announce details of a further stage of reform of the corporate tax system. And I expect to propose further reforms of our system of social expenditures and related tax provisions.

I believe the government's record on spending is clear and speaks for itself. I am confident that we met our spending targets in 1985-86, although the final results will not be available for several weeks. Clear targets have been set for 1986-87. We have met our targets, unlike many recent administrations, and we will continue to do so.

The Chairman: Thank you, Mr. Minister. Mr. Riis.

Mr. Riis: Mr. Minister, I am pleased you are here tonight. Perhaps we can start just at the end of your statements referring to the new commodity taxation system. I think it was in the middle of April that we were originally expecting the business transfer tax proposals. Can you be more specific than "soon"? There is a great deal of interest in this proposal, so could you be a bit more precise?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): This spring.

The Chairman: Before summer?

Mr. Riis: When does spring end? It will be this spring, so...

The Chairman: June 20 is when spring ends.

Mr. Riis: —by the summer we can be discussing this with some precision then?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes.

Mr. Riis: Good. Mr. Minister, one of the initiatives of the department we have been looking at here is tax simplification. Can you give us an idea of what has been done to date and what we can expect in the future as to the government's commitment to and initiatives regarding tax simplification?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): We passed into law a number of initiatives early in our mandate. Those, as you know, were tax simplification measures related to initiatives proposed by the previous government, which we supported. Secondly, we have eliminated from the tax system a number of tax preferences that themselves were either distorting or inequitable. So that has resulted in a simplification of the system. Thirdly, we have made changes such as the cancella-

[Traduction]

nos dépenses, et nous avons amélioré l'efficacité et l'efficience du gouvernement. Enfin, nous avons commencé à éliminer toute influence indue du gouvernement sur le processus décisionnel des entreprises du secteur privé, et nous avons remis sur pied un système de stimulants fiscaux qui devraient favoriser l'audace et l'initiative.

Mais notre tâche n'est pas terminée. Comme je l'indiquais dans mon budget de février dernier, je vais bientôt présenter le nouveau système d'imposition des produits de base. Dans mon prochain budget, j'espère pouvoir annoncer les résultats de notre réforme du régime d'imposition des sociétés. Je me propose également de réformer notre système de dépenses sociales et les dispositions fiscales correspondantes.

Je suis convaincu qu'en matière de réduction des dépenses, la performance du gouvernement ne fait aucun doute, et qu'à cet égard, nous allons atteindre les objectifs que nous nous étions fixés pour 1985-1986, même si nous ne connaissons pas les derniers résultats avant quelques semaines. Des objectifs bien précis ont été arrêtés pour 1986-1987. Nous avons donc atteint ce que nous nous étions fixés, contrairement à beaucoup de nos prédécesseurs, et nous allons continuer de le faire.

Le président: Merci, monsieur le ministre. Monsieur Riis.

M. Riis: Monsieur le ministre, je suis ravi que vous soyez parmi nous ce soir. Vous venez de nous parler d'un nouveau système d'imposition des produits de base et, si vous me le permettez, j'aimerais que nous revenions ensemble sur cette question. Si je me souviens bien, c'est à la mi-avril que vous deviez nous présenter vos propositions en matière de taxe de transfert commerciale. Aujourd'hui, vous nous dites que ce sera pour «bientôt», mais quand exactement? Vous savez que ce projet suscite beaucoup d'intérêt, et j'aimerais donc avoir une idée plus précise de la date à laquelle il va être présenté.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Ce printemps.

Le président: Avant l'été?

M. Riis: Quel est le dernier jour du printemps?

Le président: Le 20 juin.

M. Riis: Par conséquent, nous devrions être en mesure d'examiner ce projet l'été prochain?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui.

M. Riis: Bien. Monsieur le ministre, on attendait également de votre ministère qu'il simplifie notre régime fiscal. Qu'avez-vous fait jusqu'à présent à ce chapitre et qu'avez-vous l'intention de faire?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous avons fait adopter un certain nombre de mesures législatives au début de notre mandat. Il s'agissait, comme vous le savez, de mesures de simplification fiscale qui s'inspiraient de celles qui avaient été proposées par le gouvernement précédent. Deuxièmement, nous avons supprimé un certain nombre de mesures fiscales préférentielles que nous considérons comme inéquitables ou indues. Cela nous a donc permis de simplifier quelque peu le système. Troisièmement, nous avons fait adopter plusieurs

[Text]

tion or the elimination of the 12.5% part II tax on dividend distributions for small business.

Those are three specific things that come to mind immediately, but I can assure you, Mr. Riis, that as we proceed on any pieces of legislation, any tax proposals, we are trying to keep at the forefront of our minds the desirability of simplifying the tax system.

There is a balance, as is always the case in something like this. If you had the simplest possible tax system, I think you would probably be encouraging me to do some things to make the system more equitable. That is the balance we have to pursue. I should say that the changes on both the commodity tax side and the corporate tax side are designed to simplify the system, make the tax system itself more responsive to market influences and less distorted by the intervention of the tax system in those investment decisions.

• 1950

Mr. Riis: Mr. Minister, in the last two budgets we have seen significant increase in excise and sales tax. Is this a trend that has spent itself now or can we anticipate more of this type of taxation in the future?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Let me just comment first that the level of the sales tax is no higher than the . . . I think it had to reach 12%, so with the current level it is not higher than what had been the case in the past. The sales base tax though, I believe, is narrower than it was when the previous level of 12% was reached. That gets back to the desire that we have of reform of the commodity tax system, whereby we can broaden the base and reduce the rate.

Mr. Riis: Mr. Minister, we are waiting for legislation regarding reform in financial institutions. Can you give us some indication of your thoughts on when we might be looking at some specifics regarding the financial institutions?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): You have some specifics before you. I believe there are two bills before the House right now relating to regulation of financial institutions. We have two reports pending, one being the Estey commission report and the other being a Senate committee report on financial institutions. We want to see the results of those deliberations. After that, I would hope that we would be able to move reasonably quickly to introduce specific legislation. It is difficult to give you a more precise indication of timing, since we do not really know precisely when those reports will be brought forward.

Mr. Riis: You know, Mr. Minister, the views held unanimously by this committee regarding the relationship between financial and non-financial institutions. What is your view on non-financial institutions bringing financial institutions into their corporate conglomerate?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): This is a matter that we have under active review right now. It is not a simple question.

[Translation]

modifications législatives, notamment la suppression de la taxe de 12,5 p. 100 de la partie II sur la distribution des dividendes des petites entreprises.

Ce sont là les trois exemples qui me viennent à l'esprit, mais je peux vous assurer, monsieur Riis, que dans la préparation des nouvelles propositions fiscales, nous ne perdons pas de vue l'objectif que nous nous sommes fixés en matière de simplification du régime fiscal.

Toutefois, comme dans beaucoup de choses, il faut trouver un juste milieu. En effet, si nous avions le régime fiscal plus simple qui soit, vous me conseilleriez certainement de prendre certaines mesures pour le rendre plus équitable. Il nous faut donc trouver un juste milieu. Je dois vous dire que les changements apportés au régime d'imposition des produits de base et au régime d'imposition des sociétés sont destinés à simplifier tout le système, à mieux l'adapter au jeu des forces du marché et à diminuer l'influence induite qu'il peut exercer sur les décisions d'investissement.

M. Riis: Monsieur le ministre, les deux derniers budgets ont provoqué une augmentation considérable de la taxe d'accise et de la taxe de vente. Cette tendance a-t-elle maintenant atteint un plateau ou doit-on encore attendre d'autres augmentations de ce genre?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Permettez-moi de vous rappeler que le niveau de la taxe de vente n'est pas supérieur à . . . 12 p. 100, le niveau actuel n'est pas plus élevé qu'avant, mais l'assiette fiscale de la taxe de vente est, je crois, plus étroite qu'à l'époque où le taux était de 12 p. 100. C'est justement pour cela que nous voulons réformer le système d'imposition des produits de base, afin d'élargir l'assiette fiscale et de réduire ainsi le taux d'imposition.

M. Riis: Monsieur le ministre, vous allez présenter un projet de loi sur la réforme des établissements financiers, et j'aimerais savoir à quelle date nous pouvons espérer obtenir des détails à ce sujet?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Vous en avez déjà entre les mains. En effet, deux projets de loi ont été déposés à la Chambre au sujet de la réglementation des établissements financiers. Par ailleurs, deux rapports vont bientôt être publiés, celui de la Commission Estey et celui du Comité sénatorial sur les établissements financiers. Nous attendons de connaître les résultats de ces délibérations, après quoi, j'espère que nous pourrions rapidement prendre les mesures nécessaires pour présenter un projet de loi spécifique. Il m'est difficile de vous donner des dates plus précises car nous ne savons pas quand exactement ces rapports seront publiés.

M. Riis: Monsieur le ministre, vous savez ce que pensent, à l'unanimité, les membres de ce Comité de la relation qui existe entre les établissements financiers et les établissements non financiers. Que pensez-vous des établissements non financiers qui attirent des établissements financiers au sein de leur conglomérat?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): C'est justement une question que nous étudions de très près. Elle n'est pas simple.

[Texte]

We are studying very closely the proposals that have been made by this committee. As you know, the question of self-dealing is one that the government has a great deal of concern about. That is evidenced by the agreement that the Minister of State for Finance reached with Imasco with regard to their acquisition of Genstar.

I think that gives you an indication of the direction that this government is going in that regard. But there are a lot of complexities as to how far down that road we should go and how we proceed down that road. But that is something that we are spending a good deal of time on right now and will be the subject of the legislation when it does come later this year, hopefully.

Mr. Riis: I guess I am curious about how you feel as our country's Minister of Finance. Do you have concerns? Do you share concerns?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Sure, I share concerns. I share the concerns about self-dealing that have been expressed by the Minister of State, and fully support the approach that she has taken in dealing with the Imasco-Genstar matter.

Mr. Riis: With regard to the whole matter of corporate concentration that came out of the last question, what are your views regarding the apparent trend towards paper entrepreneurialism? Do you view the increasing concentration as an issue, a problem to be concerned about, or is it at a level that does not concern you significantly at this point?

• 1955

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I disagree with you on your comments on "paper entrepreneurialism". You cannot have the creation of 580,000 jobs over the last year and a half just through shuffling the paper. There are not that many lawyers or accountants who are going to be hired by that type of activity. Those jobs are being created, I believe, by real entrepreneurialism, particularly in the small and medium-sized business sector, where there has been a very aggressive expansion of businesses, and I think in response to the policy direction that this government has been following—some of the incentives we have put in, some of the broad directions we have followed, that are giving confidence to the business community to go out and build and develop their businesses. So I disagree that it is paper entrepreneurialism.

Mr. Riis: So the fact that seven families now control more than 50% of the Toronto Stock Exchange 300 does not bother you, Mr. Minister?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): You are asking me a question that is under the responsibility of another Minister. I think . . .

Mr. Riis: I think that is dodging the issue, Mr. Minister. You are the Minister of Finance for Canada. I suppose we can dodge any issue, and I think corporate concentration is a concern you ought to have some views on. I am disappointed if you do not.

[Traduction]

Nous examinons attentivement les propositions que votre Comité nous a faites et, comme vous le savez, le problème des transactions entre initiés préoccupe beaucoup le gouvernement. À preuve, l'entente conclue entre le ministre d'État aux finances et la société Imasco au sujet de la prise de contrôle de Genstar.

Cela vous donne une idée de l'orientation que notre gouvernement a décidé de prendre à cet égard. Il y a toutefois beaucoup de complexité à résoudre, et il nous reste à déterminer jusqu'où nous voulons vraiment aller et comment nous voulons le faire. C'est ce à quoi nous travaillons en ce moment, et j'espère qu'un projet de loi pourra être présenté d'ici la fin de l'année.

M. Riis: En tant que ministre des Finances du Canada, qu'est-ce qui vous préoccupe? Partagez-vous les soucis de vos collègues?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Bien sûr, et j'appuie totalement le ministre d'État quant à la façon dont elle a décidé de procéder lors de l'affaire Imasco-Genstar. Le problème des transactions entre initiés me préoccupe beaucoup.

M. Riis: Votre dernière remarque nous amène à toute la question de la concentration des sociétés, et j'aimerais savoir ce que vous pensez de la tendance qui semble se dessiner vers un système de création d'emplois sur le papier, c'est-à-dire par des jeux d'écriture? Croyez-vous que la tendance à une augmentation de la concentration constitue un problème inquiétant, ou croyez-vous au contraire qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je ne suis pas d'accord avec vous au sujet de l'esprit d'entreprise sur papier seulement. Il aurait été impossible de créer, au cours des 18 derniers mois, 580,000 emplois sur papier seulement, car il n'y a pas suffisamment d'avocats et de comptables pour perpétrer une telle supercherie. Ces emplois ont réellement été créés, à mon avis, grâce à un esprit d'entreprise engagé, particulièrement dans le secteur des PME, où nous avons assisté à une expansion dynamique des activités commerciales, et ce, en réponse à l'orientation donnée par le gouvernement, à certaines des mesures d'encouragement qu'il a mises en oeuvre en vue de rétablir la confiance dans l'économie et également de relancer le secteur privé. Je ne crois donc pas que cet esprit d'entreprise se reflète sur papier seulement.

M. Riis: Par conséquent, le fait que sept familles contrôlent plus de 50 p. 100 des actions des quelque 300 sociétés cotées en bourse à Toronto ne vous inquiète pas, monsieur le ministre?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Cette question relève d'un autre ministre. Je crois . . .

M. Riis: Monsieur Wilson, vous êtes ministre des Finances du Canada et il me semble que vous essayez d'éviter la question. Libre à vous de le faire, mais il me semble que vous devriez avoir un point de vue au sujet de la concentration dans les entreprises canadiennes. Je suis déçu du fait que vous ne répondiez pas.

[Text]

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Sure I have views on this, but we are here to discuss the main estimates of the Department of Finance, and I...

Mr. Riis: When else do I have a chance to discuss this, Mr. Minister?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): —think it is quite clear that the question of concentration of ownership is a matter that is subject to the jurisdiction of the Minister of Consumer and Corporate Affairs.

Mr. Riis: I notice you are going to be reducing your staff in the next number of months, Mr. Minister. There has been a request before you now for many months regarding a tax remission application for Logan Lake, British Columbia, and also Ear Falls. We have waited months and months now for a response, and still there is no response, at least not that I am aware of. Why do we have to wait so long for a request for what is reasonably straightforward when a community is experiencing extreme difficulties as a result of major single-industry-town lay-offs? Why have we waited months and months, Mr. Minister, and still there is no response from you?—because the process is through you personally.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): On the question of Ear Falls I have made my position clear. I do not think there is any misunderstanding on that.

Mr. Riis: And the position, if I recall, was that since there is ample work in the region, there is no need for a special remission.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): That is correct. It does not fit the specific guidelines we have established for these remission orders, and it is on that basis that I made the decision.

Mr. Riis: Let me go back to Logan Lake, then, which is a similar situation, again to make the point that the residents there have waited months, literally many months. If there is a criterion that you use, why would it take so long?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): On this particular application, Mr. Riis, I will have to get back to you and provide you with a definitive answer.

Mr. Riis: I appreciate that.

• 2000

Mr. Minister, with the participation with the G-5 now and with the Americans having made the point that they wish to see a more stable and manageable relationship for currencies, can you reflect your views on that, to what extent we might see the firming up of currency relationships?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): That is a quick answer he wants on this one, Mr. Chairman. I am not going to be able to comply with a quick answer.

The question of exchange rate volatility is not a simple matter. When the G-5 countries met at the Plaza Hotel meeting last September I think it was very clear to the five

[Translation]

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Bien sûr que j'ai un point de vue là-dessus, mais nous sommes là pour discuter du budget des dépenses du ministère des Finances, et...

M. Riis: Quand et avec qui puis-je discuter de cette question?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je crois que la question de la concentration de la propriété relève clairement du ministre de la Consommation et des Corporations.

M. Riis: Monsieur le ministre, je constate que vous allez compresser votre effectif d'ici quelques mois. Cependant, les agglomérations de *Logan Lake* en Colombie-Britannique, et également celle de *Ear Falls*, vous ont présenté des demandes de remise d'impôts. La réponse se fait attendre depuis des mois et des mois et, selon mes derniers renseignements, le ministère n'a toujours pas répondu. Pourquoi devons-nous attendre si longtemps pour obtenir une réponse à une demande très simple présentée par une agglomération qui connaît de sérieuses difficultés par suite de mises à pied dans la seule entreprise qui y est implantée? Monsieur le ministre, cette décision relève de vous personnellement, et j'aimerais savoir pourquoi il faut attendre des mois et des mois.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): J'ai exposé très clairement ma position au sujet de la demande présentée par *Ear Falls*, et je crois qu'il ne plane aucun doute à cet égard.

M. Riis: Si je me souviens bien, vous avez décidé que, comme il y a suffisamment d'emplois dans la région, la remise d'impôts spéciale n'est pas justifiée.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): C'est exact. La demande ne répond pas aux lignes directrices établies expressément pour ces demandes de remise et c'est à partir de là que j'ai pris ma décision.

M. Riis: Qu'en est-il de la demande de *Logan Lake*, agglomération où la situation est semblable et où les résidents attendent depuis des mois. Si vous vous reportez à des critères, pourquoi la réponse se fait-elle attendre depuis si longtemps?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Pour ce qui est de la demande de *Logan Lake*, je devrai me renseigner et vous répondre ultérieurement.

M. Riis: Je vous en sais gré.

Monsieur le ministre, comme le Groupe des cinq compte participer dorénavant et étant donné que les Américains se sont prononcés en faveur d'une stabilisation de la gestion des monnaies, pourriez-vous nous dire comment le ministère réagit à cela et dans quelle mesure les liens entre les divers pays intéressés dans ce domaine pourraient être améliorés.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Monsieur le président, si le député souhaite obtenir une brève réponse, je ne pourrai la lui donner.

La question de la fluctuation du taux de change est en effet fort complexe. Lors de la réunion des pays du Groupe des cinq tenue à l'hôtel Plaza en septembre dernier, il est devenu très

[Texte]

countries concerned in that meeting that the U.S. dollar was overvalued relative to the other four currencies. So it was very easy for the five countries to agree that the timing was right to see some realignment of those currencies vis-à-vis the U.S. dollar, and I think they took advantage of a trend which had started to move in that direction in the marketplace. So that move was easy.

I think it is much more difficult, as an example, now to identify what the appropriate exchange rate relationship should be, and for this reason we have not been one of the supporters of the move towards target zones that has been advocated by some countries.

The Chairman: Those are used in Europe. Can you explain to Mr. Riis why you do not use them here between us and the United States, for example? How can we have free trade or a trade arrangement with them without some target zones concerning exchange rates?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes. The difference between Europe and other countries is that a number of institutional disciplines have been built into the European community over time that have brought them more closely together so the economic policies of different countries are more convergent with each other.

The desire on the part of the Interim Committee Ministers and the G-10 Ministers in Washington was to try to develop a greater convergence of policy direction, and in this regard there is a decision to encourage more multilateral surveillance among the industrialized countries involving the IMF. Heretofore the main surveillance by the IMF had been on debtor countries, but it was acknowledged that the divergence of economic policies by the creditor countries was causing imbalances to develop, and they are very obvious in the world today.

So if we can get a greater degree of convergence of economic policy, and therefore economic performance, then there will be less volatility in exchange rates. This is the direction Canada has supported. It is one that I think is also supported by our historical experience.

The question you raise, Mr. Chairman, is whether prior to going into a comprehensive trade negotiation we should have some target zone between the United States and Canada. I think that is putting the cart before the horse. I think that Canada, because of the size of our country relative to the United States, needs that flexibility—flexibility that comes from a floating rate and flexibility that would be provided both in exchange rate policy and monetary policy. If at some time down the road it appeared to be more appropriate then that is something we could consider, but at this point I think we have seen demonstrated in the exchange rate patterns between the two countries in recent years that this is just not appropriate.

Mr. Riis: Mr. Chairman, may I ask a last short question?

[Traduction]

clair pour tous les participants que le dollar américain était surévalué par rapport aux quatre autres devises. Il a donc été facile pour les cinq pays en question de s'entendre sur un réalignement de ces devises par rapport au dollar américain et ce faisant, je crois qu'ils ont pu tirer profit d'une tendance déjà amorcée sur les marchés. Cette étape a donc été facile.

En revanche, il est beaucoup plus difficile d'identifier quel devrait être le taux de change approprié et c'est pourquoi nous n'avons pas appuyé l'option de fourchettes-objectifs préconisée par certains pays.

Le président: Ces fourchettes-objectifs sont utilisées en Europe. Pourriez-vous expliquer à M. Riis pourquoi elles ne sont pas utilisées au Canada et aux États-Unis, par exemple? Comment arriver au libre-échange ou à un accord en ce sens sans avoir des fourchettes-objectifs de taux de change?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui. Ce qui distingue les pays de la Communauté européenne, c'est qu'ils se sont dotés avec le temps d'un certain nombre d'institutions qui ont servi à resserrer les liens entre ces pays et ont mené à une plus grande convergence des politiques économiques des pays en question.

Lorsqu'ils se sont réunis à Washington, les ministres membres du Comité intérimaire et les ministres du Groupe des dix ont essayé de faire converger davantage des politiques et, à cet égard, on a décidé de favoriser une surveillance davantage multilatérale parmi les pays industrialisés, surveillance qui exigera une participation du FMI. Jusqu'alors, le FMI suivait surtout l'évolution des pays débiteurs, mais il a été reconnu que les politiques économiques divergentes des pays créditeurs entraînaient des déséquilibres, qui se manifestent très clairement aujourd'hui.

Par conséquent, si nous pouvons atteindre une plus grande convergence des politiques économiques, et par conséquent de meilleures performances économiques, les taux de change seront moins inconstants. Le Canada a décidé d'appuyer cette initiative en se fondant sur ses antécédents historiques.

Monsieur le président, vous voulez savoir s'il serait bon, avant d'amorcer des négociations en vue d'un accord sur le libre-échange, d'établir des fourchettes-cibles pour les États-Unis et le Canada. À mon sens, c'est mettre la charrue devant les boeufs. Étant donné la taille du Canada par rapport à celle des États-Unis, nous avons besoin de la souplesse que nous accorde un taux de change flottant, souplesse qui doit exister tant au niveau de la politique en matière de taux de change qu'en matière de politique monétaire. Si, ultérieurement, cette option semble plus alléchante, nous l'étudierons, mais aujourd'hui, l'évolution du taux de change entre nos deux pays a démontré depuis quelques années qu'une telle option n'est tout simplement pas appropriée.

M. Riis: Monsieur le président, me permettez-vous une toute dernière question?

[Text]

[Translation]

• 2005

In the budget, Mr. Minister, you announced a gradual phasing out of the investment tax credit, with the exception of . . . I think it was remaining at 20% in Atlantic Canada and 6% in Cape Breton. Mr. Minister, parts of western Canada, including the part from which I come, have been experiencing unemployment rates in the 20% to 25% range for years. Why would you not have recognized this same method for encouraging investment in that part of Canada that you obviously did by not phasing out the tax credit for parts of Atlantic Canada?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): What we are doing is phasing out the 7% and 10% investment tax credit rate in those parts of the country where we had evidence to demonstrate that investment tax credit was not a significant element in the investment decision. When the investment tax credit is at a higher level, yes, there can be some reason for investment tax credit, because it will have an influence on the investment decision. What we are trying to do here is part of our overall tax policy of making the tax system more responsive to market forces than the tax system itself, and therefore we are reducing both the investment tax credit and corporate tax rates at the same time so the result is a more responsive tax system.

Mr. Riis: What does the Minister see as the difference between Cape Breton with its high levels of unemployment and difficulty in terms of attracting investment and let us say the Kootenay region of British Columbia, which in my mind is in a very similar situation?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): The situation in Cape Breton was different for two main reasons. One, the unemployment situation in Cape Breton had been in existence for a long, long period of time for many, many years at very high levels. The second is that the Government of Canada, at the time of the May budget, shut down the two heavy water plants, which were costing a large amount of money, something like \$125 million a year, producing a product for which there is no market. With that combination it just did not make sense to keep them open.

It was in response to the expected run-down in economic activity those two shutdowns would cause that we introduced the Cape Breton tax credit, and I think the results have been quite effective. I think something like 350-odd jobs were lost directly, something in that order of magnitude. In the year since then it is something in the order of 750 that have now been created, and there are more applications. We expect to do better than that in the months ahead.

What we are trying to do here is establish permanent jobs rather than jobs that are reliant on the existence of plants like the heavy water plants, which have no market for their product.

Mr. Riis: Thank you.

The Chairman: Mr. Warner.

Mr. Warner: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Minister, in your earlier remarks you referred to the largest segment of our expenditures, the servicing of our public debt, and you

Dans le budget, monsieur le ministre, vous avez annoncé l'élimination progressive du crédit d'impôt aux investissements, à l'exception . . . Je crois que vous conservez un crédit de 20 p. 100 dans la région de l'Atlantique et de 6 p. 100 au Cap Breton. Or, monsieur le ministre, certaines régions de l'Ouest, y compris celle que je représente, enregistrent depuis des années des taux de chômage de l'ordre de 20 à 25 p. 100. Pourquoi donc n'avez-vous pas exempté ces régions de l'élimination progressive du crédit d'impôt aux investissements, alors que vous l'avez fait pour la région de l'Atlantique?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous avons décidé de supprimer progressivement les crédits d'impôt de 7 et de 10 p. 100 dans les régions où ce crédit d'impôt aux investissements n'était manifestement pas un élément important de la décision d'investir. Par contre, lorsque ce crédit d'impôt est offert à un taux supérieur, cela peut influencer sur la décision d'investir. Cette mesure participe de notre objectif global qui est de mieux adapter le régime fiscal au jeu des forces du marché, et c'est dans cette optique que nous avons réduit simultanément le crédit d'impôt aux investissements et le taux d'imposition des sociétés.

M. Riis: Quelle différence faites-vous entre la région du Cap Breton, qui connaît un taux de chômage élevé et qui a des difficultés à attirer des investissements, et la région du Kootenay, en Colombie-Britannique, qui à mon avis, est dans une situation analogue?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): La situation de Cap Breton est différente pour deux raisons. La première est que le taux de chômage de cette région a été très élevé pendant très longtemps. La deuxième est qu'au moment de la présentation du budget du mois de mai, le gouvernement du Canada avait décidé de fermer deux centrales d'eau lourde, qui coûtaient à peu près 125 millions de dollars par an alors qu'il n'y avait pratiquement pas de marché pour leurs produits. Il semblait donc tout à fait logique de les fermer.

C'est parce que nous redoutions les difficultés économiques que la fermeture de ces deux centrales causerait que nous avons décidé d'offrir un crédit d'impôt pour la région du Cap Breton, et les résultats en sont tout à fait satisfaisants. En effet, la fermeture de ces deux usines avait causé la perte directe d'environ 350 emplois, mais depuis, à peu près 750 emplois ont été créés, et il y en a en projet. Nous espérons pouvoir en créer davantage au cours des prochains mois.

Nous essayons avant tout de créer des emplois permanents plutôt que des emplois tributaires d'usines comme les centrales d'eau lourde, dont le produit n'a plus de marché.

M. Riis: Merci.

Le président: Monsieur Warner.

M. Warner: Merci, monsieur le président. Au début de votre déclaration, monsieur le ministre, vous avez dit que le service de la dette publique représentait notre dépense la plus

[Texte]

indicated how you have made substantial progress in reducing the rate of growth in this area and that the rate of growth this year is 7% as compared to 14% the previous year and a much higher increase before that. How do you see the trend of the next few years developing?

• 2010

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Let me step back a little and talk about the debt itself, because that is really the source of the interest costs. The debt itself had been growing in excess of 20% per annum since 1974, I believe, and in the three years prior to the change in government the growth rate had increased 25% per annum. So the debt of the country would double every three years if we kept at that sort of growth rate.

We saw that 25% rate drop to about 17% rate of increase in the year just ended. In the current year, we are looking at a growth rate of about 12% or 12.5%. The following year it will be down below 10%, so that the growth in the debt will come very closely in line with the growth in the economy by the latter years of this decade.

The growth in interest charges will be related obviously to the rate of growth in debt, but it will be affected by what interest rates will be. Looking out into the latter part of the decade, it is very hard to predict what interest rates will be, but you can get a sense as to what the growth rates will be by the growth in the debt itself.

Mr. Warner: In the last year and a half there were 580,000 new jobs created. This would certainly have a tremendous impact on the tax base, especially in the area of personal income tax. How do you see this trend affecting the progress you will be making in reduction of taxes, on a per capita basis?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Quite clearly, we have job creation of an order of magnitude that does broaden the tax base and we have seen in recent years where the rate of growth of personal taxes, exclusive of the changes we made in the tax system, the rate of growth has been growing somewhat faster than the economy.

That could continue. Our projections do not assume it will continue. We will have to see how things develop over the course of the next couple of years. But our problems on taxation right now is that there have been some problems in the growth in corporate taxation. Some of the changes we have made in the corporate tax system, removing such things as the carve-outs, the SRTCs, limited partnerships and things like that. We have stopped them, but there is still the lingering effect, and that is a problem we will be living with for a while. Unfortunately, that action had to take a change of government to make the change in tax policy. But we are hopeful we will see a pick-up in the collection of corporate taxes as the effects of these gaps in the tax system phase out.

[Traduction]

importante, et vous nous avez expliqué comment vous avez réussi à maintenir le taux d'augmentation à 7 p. 100 cette année, en comparaison des 14 p. 100 de l'année précédente et d'un pourcentage encore supérieur l'année d'avant. À votre avis, cette tendance va-t-elle se maintenir au cours des prochaines années?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Revenons un peu sur la dette en soi, car c'est d'elle que dépendent les intérêts qui s'accumulent. Cette dette augmentait de plus de 20 p. 100 par an depuis 1974, je crois, et pendant les trois années qui ont précédé le changement de gouvernement, ce taux d'augmentation était passé à 25 p. 100 par an. En d'autres termes, avec ce taux d'augmentation, notre dette publique allait doubler tous les trois ans.

Ce taux d'augmentation de 25 p. 100 est tombé à environ 17 p. 100 pour 1985. Pour 1986, nous prévoyons un taux d'augmentation d'environ 12 ou 12,5 p. 100. L'année suivante, ce taux devrait être ramené à 10 p. 100, si bien que le taux d'augmentation de la dette sera comparable au taux de croissance de notre économie vers la fin de cette décennie.

L'augmentation des frais d'intérêt dépendra bien sûr du taux d'augmentation de la dette, mais le niveau de ces taux d'intérêt restera malgré tout un élément très important; or, il est très difficile de prévoir ces taux d'intérêt pour la fin de la décennie, mais on peut avoir une idée du coût que cela représentera d'après le taux d'augmentation de la dette en soi.

M. Warner: Au cours des 18 derniers mois, on a créé 580,000 emplois. Cela aura certainement un impact considérable sur l'assiette fiscale, surtout au niveau de l'impôt sur le revenu personnel. Pensez-vous que cette tendance nuira à votre objectif de réduire les impôts, par capita?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il est évident que le nombre d'emplois créés va permettre d'élargir l'assiette fiscale, et c'est ce que nous avons constaté au cours des années précédentes, à savoir que le taux d'augmentation des impôts personnels, exclusion faite des modifications que nous avons apportées au régime fiscal, que ce taux d'augmentation donc, était un peu plus rapide que le taux de croissance de l'économie.

Cette tendance pourrait se maintenir, mais ce n'est pas ce que nos prévisions indiquent. Il nous faudra attendre encore quelque temps pour savoir ce qui va se passer au cours des prochaines années. En matière d'impôt, ce qui nous préoccupe avant tout, aujourd'hui, c'est le régime d'imposition des sociétés. Nous y avons apporté certaines modifications, en supprimant notamment les dispositions concernant les opérations relatives aux «avoirs miniers restreints», le crédit d'impôt à la recherche scientifique, les sociétés limitées en participation, etc. Nous avons donc supprimé ces avantages fiscaux, mais il est évident qu'ils auront encore des retombées pendant un certain temps. Malheureusement, il a fallu un changement de gouvernement pour modifier le régime fiscal. Nous espérons enregistrer une augmentation des recettes fiscales provenant des sociétés, au fur et à mesure que ces échappatoires disparaîtront.

[Text]

Mr. Warner: You mentioned your recent meeting with the OECD countries in Paris, that you went there with an attitude of cautious optimism. I would imagine the other participants had a similar feeling. When you went there, having had this recent history of creating 580,000 new jobs, what was the reaction of the other countries which participated there? How would our record compare with theirs? What would their feeling be toward what we have been doing as compared to what they have been doing?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I think the record we have demonstrated was... well, some people were very, very surprised. They could not believe what we had done in Canada during this period of time. As you know, I said in the budget speech that the job creation record in Canada is better than all of the western European countries combined, countries that together have 16 times our population. They are very impressed with it, and are very envious. I should say to you, though, that some of the European countries are looking for better performance in their own economies over the next little while, which is encouraging for the world economy as a whole.

• 2015

Mr. Warner: In considering what has happened in our economy in the last year and that we are projecting reasonable growth this year, do you not feel that interest rates in Canada at the present level are probably a little bit higher than they should be?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I would like to see our interest rates lower. We have seen a nice drop in interest rates in Canada over the past couple of months since we had the peak following the pressure in the exchange market. I think they are down something like two and a half to three percentage points relative to the United States during this period. I do not have the specific numbers off the top of my head. I can be more precise if you wish.

The Chairman: The differential on 90-day BAs is 2.7%; on Treasury Bill borrowings of 90 days over the Americans it is 3.19%. On the Euro-dollar against the Bank of Canada rate it is 4.3%, roughly.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Well, you are comparing some apples and oranges there.

The Chairman: I know. But you compare apples and oranges.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I think you have to be very careful about what you do compare. The specific operative market rates...

The Chairman: BAs at 2.7% is not...

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Well, the bank is acceptance markets, not the best market. The best market is 30- to 90-day paper, and you are looking at something like two and a half to two and three-quarter percentage points. We want to get these lower.

The Chairman: The same difference, roughly.

[Translation]

M. Warner: Vous avez parlé de votre réunion récente, à Paris, avec les représentants des pays de l'OCDE, et vous dites y avoir affiché un optimisme prudent. Je suppose que les autres participants en faisaient autant. J'aimerais cependant savoir ce que les autres pays pensaient de la création récente, au Canada, de 580,000 emplois. Avons-nous enregistré des résultats bien meilleurs qu'ailleurs? Qu'en ont-ils pensé?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Ces résultats ont surpris énormément certaines personnes, qui avaient d'ailleurs beaucoup de mal à les croire. Comme vous le savez, j'ai dit dans le discours du budget que le Canada a créé davantage d'emplois que tous les pays de l'Europe occidentale qui ont une population totale 16 fois supérieure à la nôtre. Ils nous envient beaucoup. Je dois toutefois vous dire que certains des pays européens espèrent que leurs propres économies vont s'améliorer d'ici peu, ce qui ne peut être qu'encourageant pour l'économie mondiale.

M. Warner: Quand on considère ce qui est arrivé à notre économie au cours de la dernière année et le fait que l'on prévoit une croissance raisonnable cette année, ne diriez-vous pas que les taux d'intérêt sont à l'heure actuelle au Canada un peu supérieurs à ce qu'ils devraient être?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): J'aimerais évidemment qu'ils soient plus bas mais il faut reconnaître que nos taux d'intérêt sont bien retombés depuis le sommet atteint après les pressions du marché des changes. Je crois qu'ils sont de deux et demi à trois pour cent inférieurs à ceux des États-Unis. Je n'ai toutefois pas des chiffres précis en tête. Je pourrai vous les fournir, si vous voulez.

Le président: La différence sur les bons de 90 jours de la banque d'Amérique est de 2,7 p. 100; sur les emprunts des bons du Trésor de 90 jours, c'est 3,19 p. 100 de plus que les Américains. Sur les euro-dollars comparé aux taux de la banque du Canada, c'est environ 4,3 p. 100.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Ma foi, il ne faut pas confondre les torchons et les serviettes.

Le président: Je sais bien. Mais c'est ce que vous faites.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je crois qu'on doit faire très attention quand on établit ce genre de comparaison. Les taux spécifiques du marché...

Le président: Les bons de la banque d'Amérique à 2,7 p. 100, ce n'est pas...

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Ma foi, la banque, c'est ce que supportent les marchés et non pas le meilleur marché. Le meilleur marché ce sont les bons de 30 à 90 jours et vous considérez là quelque chose comme deux et demi à deux trois-quart pour cent. Nous voulons diminuer cela.

Le président: C'est à peu près la même différence.

[Texte]

Mr. Warner: I think the historical spread is fairly large. Perhaps the strength in our economy . . .

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): There is no question the spread is—30-day paper, 2.6%. And that was as high as 5.25%, so we have made some good progress over the last couple of months.

We would like to see those spreads narrow even more, but I think it is important that we do not do this in a way that is going to give the market cause to wonder where this is going to take us. I think stability is the important thing here, and that is what we are seeing: stability in the exchange rate. We have seen a fairly stable market there in the 71.5, 72.5 range. And as we see a greater degree of stability, then we will see some further narrowing in that spread. But it is something that cannot be forced; it has to reflect the market circumstance.

Mr. Warner: Mr. Chairman, with your permission, I believe Mr. Attewell has a supplementary question.

The Chairman: I will let him go, but our colleague, Mr. Garneau, must have a fair chance. One supplementary then.

Mr. Attewell: I would like to thank my colleague, but actually I will defer to my colleague and then start fresh.

The Chairman: Mr. Garneau.

M. Garneau: Merci, monsieur le président. Je voudrais revenir à l'exposé du ministre et à sa référence à sa participation au Fonds monétaire international, et à sa visite, aussi, à Paris concernant la rencontre des pays membres de l'OCDE.

• 2020

Comment se présente la situation de l'endettement international? On a connu une période où les taux d'intérêt étaient élevés et ça créait des problèmes assez importants aux pays en voie de développement. Plusieurs de ces pays bénéficiaient, à ce moment-là, surtout les pays producteurs de pétrole, d'un prix du baril de pétrole assez élevé. Quel est l'effet de la baisse du prix du baril de pétrole, maintenant, sur cette situation de l'endettement? Est-ce que c'est encore une très grande préoccupation pour les pays de l'OCDE?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): It is difficult to generalize, Mr. Garneau. Obviously a country like Mexico, with a very heavy reliance on oil revenues both in its trade position and in its domestic budgetary position, is under a good deal more pressure with the lower oil prices. Countries that have no oil production and are reliant totally on imports are getting the benefit of the lower oil prices as well as lower interest rates internationally, so they are reaping some very good benefits and it is helping those countries, obviously.

I guess the overall tone at the meeting was that the developing countries are still feeling a lot of pressure. There was a distinction between the more optimistic tone I heard from the industrialized countries and the tone that was there from the developing countries. While they will participate in some improvement, they have a long way to go. They are still suffering from the high interest rates and from the major adjustment these countries have undergone in recent years. An

[Traduction]

M. Warner: Je crois que l'écart a toujours été assez important. Peut-être que la force de notre économie . . .

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il n'y a aucun doute que l'écart est de 2,6 p. 100 pour les bons à 30 jours. Alors qu'il a atteint 5,25 p. 100, si bien que les choses se sont bien améliorées depuis deux mois.

Nous aimerions que ces écarts diminuent encore, mais il est important de ne pas donner au marché des motifs d'inquiétude. La stabilité est très importante et c'est ce que nous voyons ici: la stabilité dans les taux de change. Nous avons eu un marché assez stable dans une fourchette de 71,5, 72,5. Il est évident que si la stabilité s'améliore, l'écart devrait encore se rétrécir. Mais c'est quelque chose que l'on ne peut forcer; il faut que cela reflète les conditions du marché.

M. Warner: Monsieur le président, si vous le permettez, M. Attewell a une question complémentaire à poser.

Le président: Je vais lui donner la parole mais notre collègue M. Garneau doit pouvoir également poser ses questions. Allez-y.

M. Attewell: Je remercie mon collègue mais je préférerais attendre mon tour.

Le président: Monsieur Garneau.

Mr. Garneau: Thank you, Mr. Chairman. I would like to refer to the Minister's statement about his participation in the International Monetary Fund and his visit to Paris on the occasion of the OECD meeting of member countries.

What is the situation about the international debt? There was a time when interest rates were high and created major problems for developing countries. Several of these countries then enjoyed fairly high oil prices, especially oil producing countries. What effect does the drop in oil prices now have on this debt situation? Is it still a major concern for the OECD countries?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il est difficile de généraliser, M. Garneau. Certes un pays comme le Mexique qui dépend beaucoup des revenus du pétrole tant pour sa balance commerciale que pour son budget intérieur, est beaucoup plus touché par la chute des prix du pétrole. Des pays qui ne produisent pas de pétrole et dépendent entièrement des importations profitent de la diminution de ces prix et de l'abaissement général des taux d'intérêt si bien que cette situation les aide évidemment beaucoup.

Le ton général de la réunion était que les pays en développement étaient toujours sujets à des pressions considérables. Les pays industrialisés étaient ainsi beaucoup plus optimistes que les pays en développement. Même s'ils bénéficieront quelque peu de cette amélioration, ils ne sont pas sortis de leurs difficultés. Ils souffrent toujours de taux d'intérêt élevés et des graves problèmes d'adaptation qu'ils ont connus ces dernières années. Une amélioration d'un ou deux pour cent du taux de

[Text]

improvement of one or two percentage points in the industrial country growth does take a while before it is felt by these other countries. So they are looking for more growth, and they are looking for more sustained growth from the industrialized countries, before they are going to be in a reasonably healthy position.

M. Garneau: Est-ce que je dois comprendre qu'il y a une amélioration ou qu'il y a une certaine stabilité dans cet endettement international en termes de problèmes que ça crée, baisse du prix du pétrole ou baisse aussi de plusieurs des commodités qui ont vu leur prix également assez bas? Comme une grande partie de la dette de ces pays en voie de développement est détenue par des banques qui sont situées dans des pays membres de l'OCDE, est-ce qu'on peut conclure qu'il y a moins de crainte, ou la crainte demeure-t-elle, mais qu'elle est différemment partagée par les pays?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I think there is reasonable optimism about the future here. It is not going to be an easy situation for countries such as Mexico, Indonesia, Nigeria, Venezuela. They are going to need further assistance, further borrowing this year.

Some of the other countries, as I have indicated, have gone through some major adjustment programs and there is some improvement on the horizon. Some of the Latin American countries have seen an improvement in their situation; their demands for foreign financing are less.

But I think the conclusion I drew from the meetings is that we still have a long way to go. There still is more work to be done, work that has to be co-ordinated among the debtor countries, the international financial institutions, the banks, and the creditor country governments themselves. Each one of those four pillars, if you will, plays a role in the unwinding of the debt problems we have developed over the past 10 years. It is not going to be solved overnight. We have to be a part of it ourselves, as a country, through our involvement with the international financial institutions—the banks in Canada are major international banks—and also Canada itself has to play a role as a very interested creditor country government.

• 2025

M. Garneau: Est-ce que des discussions que vous avez eues il ressort que les banques ont mis suffisamment de réserves sur leurs prêts internationaux pour que même, advenant le cas d'une difficulté particulière d'un de ces pays-là, est-ce que ces réserves qu'ils ont mises depuis le début de ce qui a été la crise du financement internationale, est-ce que ces réserves, dis-je, soit au Canada, soit dans les pays européens, soit aux États-Unis, sont suffisamment importantes pour avoir diminué sensiblement l'impact que, disons, pourrait avoir l'abandon..., quand un pays dit, eh bien, je fais faillite ou je ne reconnais pas, ou je remets d'une façon indéfinie, pour un certain nombre d'années les paiements d'intérêt? Ces réserves sont-elles suffisantes pour diminuer la pression sur le système bancaire, non seulement canadien, mais des États-Unis et de l'Europe?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I think we have seen quite an improvement in the position of the Canadian banks vis-à-vis

[Translation]

croissance d'un pays industrialisé ne peut être ressentie par ces autres pays avant quelque temps. Ils espèrent donc que la croissance va se maintenir dans les pays industrialisés, car c'est le seul espoir que leur situation pourra raisonnablement s'améliorer.

Mr. Garneau: Am I to understand that there has been an improvement or that the international debt has been relatively stable? That it has not created more problems, that the reduction in the oil prices or other commodities has not had a major impact? Since a major part of the developing countries debt is held by banks which are located in member countries of the OECD, should we think that there is less concern or is the concern still there but shared differently by the various countries?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je crois que l'on peut dire qu'il règne un optimisme raisonnable quant à l'avenir. On ne veut pas dire que la situation sera facile pour des pays comme le Mexique, l'Indonésie, le Niger ou le Vénézuëla. Il faudra continuer à les aider, et ils vont devoir continuer à emprunter cette année.

Certains des autres pays, comme je l'ai indiqué, ont adopté d'importants programmes de réajustement qui laissent espérer une certaine amélioration. Certains des pays d'Amérique latine ont vu leur situation s'améliorer; ont moins besoin de financement étranger.

Je crois toutefois que la conclusion à tirer de ces réunions est que nous avons encore beaucoup à faire. Il faut coordonner les efforts entre les pays endettés, les institutions financières internationales, les banques et les gouvernements de pays créanciers eux-mêmes. Chacun de ces quatre piliers doit si vous voulez jouer un rôle dans le règlement de ces problèmes d'endettement que nous avons depuis 10 ans. Le problème ne se résoudra pas du jour au lendemain. Les banques du Canada sont de grosses banques internationales; nous avons donc des liens avec les institutions financières internationales et c'est pourquoi le Canada en tant que pays créditeur, a un rôle très intéressé à jouer.

Mr. Garneau: From the discussions you have had, does it appear that the banks have set aside sufficient reserves for there international loans, should some problem occur in one given country? Are the reserves set aside in Canada, in Europe, and in the U.S., since the beginning of the international financial crisis, large enough to lighten the impact of a let-down... Let us say a country that goes bankrupt or does not acknowledge its loan or puts off for a number of years the repayment of the interest? Are these funds sufficient to ease the pressure on the banking system, not only in Canada, but also in the U.S. and in Europe?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Depuis l'alerte mexicaine il y a quatre ans, je pense que le problème posé par les prêts

[Texte]

their foreign loans over the past four years since we had the Mexican scare. What has happened since then is that the banks themselves have grown, so that the percentage of their assets in this category has declined as the rest of the bank has grown. They have also improved their capital base. The Inspector General of Banks has been encouraging them to improve their capital base during this period, and they have responded. The ratios are better than they were four or five years ago.

The final point I would add is that the Inspector General has asked the banks, and the banks are complying with this, to increase their reserves on a certain list of creditor countries—I think it is 32 countries. They have been asked to provide reserves of between 10% and 15%, depending on the mix of those 32 countries. I believe the banks, by the end of their current fiscal year, will have achieved the objectives that the Inspector General has set for them. So in three ways the Canadian banks are stronger than they were and therefore more in a position to meet any pressures that may come up. I think, in comparing the Canadian banks with banks in other countries, we are in pretty good shape.

Mr. Garneau: Monsieur le président, j'aimerais continuer un peu dans le domaine des institutions financières qui a été entamé par mon collègue, M. Riis. Dans les prévisions de dépenses que l'on analyse aujourd'hui, dans la partie II, on donne un certain nombre d'explications sur les différentes études qui sont faites par le ministère des Finances, entre autres, si on regarde le crédit 1^{er}, je crois, sur lequel on doit voter, il y a la réforme de la réglementation régissant les institutions financières.

J'aimerais demander au ministre des Finances ce qu'il pense de la recommandation qui a été faite par ce Comité de la Chambre des communes concernant la propriété des institutions financières. Dans la recommandation qui a été faite, et qui, je pense, a reçu certainement un appui favorable de tous les partis siégeant sur ce Comité, on relierait la propriété des institutions financières au total des actifs de ces institutions ou des entreprises qui les possèdent. Je n'ai pas les chiffres devant moi, mais on parlait de 50 milliards et plus; la règle du 10 p. 100 devait s'appliquer et au fur et à mesure que le total des actifs baissait, la propriété d'une institution financière aurait pu être davantage concentrée. Je pense qu'on donnait 10 milliards de dollars d'actifs; une telle entreprise financière, ou un groupe d'entreprises financières aurait pu être détenu par un seul actionnaire.

• 2030

Quelle est la réaction du ministre, compte tenu du fait que son ministère a fait des études pour évaluer cette situation de la réglementation de ces institutions-là? J'aimerais connaître sa réaction face à cette recommandation-là?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I have commented on the general approach of the government on ownership. The proposal that has been put forward in the committee's report is an interesting one. It is one of a number of options that have been put on the table. We have made it a point to avoid comment on this until we are ready to put a specific recom-

[Traduction]

internationaux des banques canadiennes est beaucoup moins grave qu'il ne l'était. Les banques elles-mêmes ont pris de l'expansion, de sorte que le pourcentage d'actif dans cette catégorie a diminué. L'inspecteur général des banques les a encouragées à augmenter leur capitalisation durant cette période, ce qu'elles ont fait. Les ratios se sont améliorés par rapport à ce qu'ils étaient il y a quatre ou cinq ans.

L'inspecteur général a demandé aux banques d'augmenter leurs réserves pour un certain nombre de pays, 32 en tout je pense, ce qu'elles ont fait également. Ces réserves devaient être de 10 à 15 p. 100, en fonction du pays lui-même. Je pense que d'ici la fin de cet exercice, les banques auront atteint les objectifs fixés par l'inspecteur général. Sur trois points, donc, les banques sont plus fortes qu'elles ne l'étaient et mieux en mesure de répondre aux pressions éventuelles. Si on compare les banques canadiennes à celles des autres pays, leur situation est assez favorable.

Mr. Garneau: Mr. Chairman, I would like to follow up on the question asked by my colleague, Mr. Riis, concerning the field of financial institutions. In the estimates we are studying today, part 2, we find certain number of notes about various studies that were carried out by the Department of Finance, among others, if you look at Vote 1, on which we are supposed to vote today, you see the change in regulation concerning financial institutions.

I would like to ask the Minister of Finance his opinion about the recommendation that was made by this committee of the House concerning ownership of financial institutions. This recommendation which I believe was seconded by all party members in this committee, the ownership of financial institution will be tied to their total assets or to the assets of the businesses who own them. I do not have the figures in front of me, but an amount of \$50 billion plus was mentioned; the 10% rule was supposed to apply and as the total assets would decrease, concentration of ownership of the financial institution could increase. I believe the figure for assets was \$10 billion; such a financial enterprise could have been owned by a single shareholder.

What is the reaction of the Minister, given the fact that his department carried out studies about the regulation applying to the financial institution? I would like to know what he thinks of this recommendation.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): J'ai dit ce que je pensais de la démarche générale du gouvernement vis-à-vis de la propriété. La proposition faite dans le rapport du comité est intéressante. C'est une des options qui nous sont offertes. Nous refusons délibérément de faire part de notre réaction tant que nous ne serons pas prêts à présenter une mesure législative.

[Text]

mendation for it in terms of legislation. As I have indicated to Mr. Riis, once we have had the results of Mr. Estey's commission, as well as the Senate report, then we will be in a position where we can move ahead on this. But as you know, there are a lot of viewpoints on the table, and we will be taking all of these into account, particularly the ones of this committee.

Mr. Riis: On a point of order, Mr. Chairman, on that point my friend Mr. Garneau indicated that the party generally agreed with the proposal for the ownership variance. I want to make it clear that the Canadian Bankers' Association agreed with the New Democratic Party that the 10% rule should hold for financial institutions per se.

The Chairman: You are absolutely right. There was no complete unanimity, but generally speaking there was a unanimity that there should not be total ownership of something the size of Canada Trust by one shareholder.

Mr. Riis: Indeed. I just wanted to make that fine point for the record.

Mr. Garneau: Monsieur le président, je m'excuse si j'ai mal interprété la position du Nouveau parti démocratique sur cette question. Je comprends que le ministre veuille attendre un peu pour voir quel type de législation il va présenter. Mais si c'est le cas, pourquoi alors accepter que la transaction entre Genstar et Canada Trust ait eu lieu? Et pourquoi ne pas avoir attendu une position définitive avant de laisser cette transaction-là s'opérer? Je comprends que la législation viendra, mais lorsque la législation va venir, la concentration va avoir été complètement réalisée; et la question que je pose est celle-ci: Pourquoi avoir accepté, contrairement à la recommandation du Comité, que Genstar puisse se porter acquéreur de Canada Trust?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Well, it would be all very nice if we could have the luxury of stopping the markets while we waited for these reports to be completed and presented our policy conclusions after that. But unfortunately the markets are there and they are moving very quickly, in some cases. I think the agreement the Minister of State reached with Imasco reflected a number of the concerns that have been voiced by members of this committee. I believe it responded to the needs of the time.

• 2035

As you know, the Minister of State also received a letter from the Imasco people that acknowledged that they were in a somewhat different position than other companies that control financial institutions in that this transaction took place after November 29, 1985, which is the date of the tabling of the relevant legislation. So there is a flexibility there to apply any new set of rules to Imasco, and therefore to Canada Trust. We have that flexibility.

Mr. Garneau: Dois-je comprendre que toute législation qui traiterait de la propriété des institutions financières n'aurait pas d'effet sur l'état de concentration qui existe aujourd'hui? Que la seule possibilité de voir un retour au public, une base de propriété plus large, cela serait restreint uniquement aux achats d'entreprises qui auraient été effectués après le 29 novembre? C'est-à-dire que *Trilon* et *Montreal Trust*, et

[Translation]

Comme je l'ai indiqué à M. Riis, une fois que la Commission Estey aura tiré ses conclusions, et que nous aurons le rapport du Sénat, nous serons en mesure de nous décider. Vous n'ignorez pas que bien des points de vue ont été avancés, et nous en tiendrons compte, en particulier de celui de votre comité.

M. Riis: Rappel aux règlements, monsieur le président. Mon ami M. Garneau a indiqué que de façon générale tous les partis avaient accordé un appui favorable à la proposition relative à la propriété. Je voudrais indiquer clairement que l'Association des banquiers canadiens et le Nouveau Parti Démocratique ont opté pour la règle de 10 p. 100.

Le président: Vous avez parfaitement raison. Nous sommes loin d'avoir l'unanimité, mais de façon générale nous étions d'accord pour éviter qu'une institution de l'importance de *Canada Trust* soit aux mains d'un seul actionnaire.

M. Riis: Certainement. Je voulais simplement préciser ce détail au compte-rendu.

Mr. Garneau: Mr. Chairman, I apologize if I did not interpret correctly the position of the New Democratic Party on this issue. I understand that the Minister wishes to wait and see the type of bill he will introduce. But if that is the case, why was the transaction between Genstar and Canada Trust allowed to go ahead? Why did the Minister not wait for his final position? I understand that we will get a bill, but by the time, the concentration will have been completed; and I am asking myself the question: why did the Minister against the recommendation of the committee, allow Genstar to buy Canada Trust?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Ce serait merveilleux si l'on pouvait se permettre d'interrompre toutes les transactions tant que les rapports ne sont pas terminés et tant que nous n'avons pas tiré nos conclusions. Malheureusement, ce genre de transaction s'effectue parfois très rapidement. Je pense que l'accord intervenu entre le ministre d'État et Imasco reflète un certain nombre de préoccupations manifestées par les membres de ce comité. Et je pense que l'accord était acceptable dans les circonstances.

Comme vous le savez, le ministre d'État a également reçu une lettre d'Imasco dans laquelle la société reconnaît qu'elle est dans une situation un peu différente des autres sociétés qui contrôlent des institutions financières puisque la transaction s'est faite après le 29 novembre 1985, date à laquelle le projet de loi qui s'applique a été déposé. Nous avons donc toute latitude d'imposer de nouvelles règles à Imasco et par conséquent à *Canada Trust*. Nous avons cette possibilité.

Mr. Garneau: Does that mean that any legislation pertaining to the ownership of financial institutions would not affect the present concentration that we see today? Does that mean that the only possibility of enlarging the ownership, of making it more public, would be limited only to those transactions that would have taken place after November 29? Does that mean that *Trilon* and *Montreal Trust* and all the other financial

[Texte]

toutes les autres entreprises financières qui sont déjà concentrées, qui appartiennent, dans bien des cas, à des institutions qui ne sont pas uniquement liées à une activité financière..., que ces propriétés-là, dis-je, demeureraient intouchées?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): You are asking what the ultimate policy will be on the relationship between financial and non-financial institutions. I indicated earlier that I was not prepared to comment on that until we had the benefit of having all the reports in, and we will be doing that in the form of recommendations following the receipt of those reports.

The Chairman: Can I interfere for a moment, Mr. Garneau? I think the Minister is getting the impression that we as a committee are very unhappy about the government's allowing the Canada Trust take-over by Genstar in the first place. We say that particularly in view of the fact that officials of the government knew of some games Genstar played with Canada Permanent that were quite improper in the view of most of the members of this committee. That of course colours our thinking as to the competence of the officials advising the government with respect to that take-over in the first place. Consequently, I do not think we should pursue this matter with this particular Minister again and again.

I think you may have gathered by now that the committee is pretty unanimous in its view as to the way this whole financial institution matter has been handled and would expect a very dramatic change by the ministry over the next year, as time moves on. We are not really impressed with waiting for the Senate, which has had as long as we have had to do something. We were completed back in November. We are not all that impressed with Mr. Justice Estey. It has cost the Inspector General of Banks a minimum of \$500,000. I do not know how much it has cost you, but we are not impressed so far.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Mr. Chairman, the commission of inquiry has been appointed. I think it is only appropriate that the government await the conclusions that Mr. Justice Estey arrives at in view of the wide number of people from whom he will have been hearing during the course of his inquiry. For that reason, we feel it is important that we await his conclusions. We asked him, as part of the terms of reference, to consider the whole question of regulation of financial institutions...

The Chairman: I think the committee understands your position. I just wanted to make sure you understood...

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): —and for that reason we are going to do that.

The Chairman: Mr. Riis, a quick supplementary.

Mr. Riis: On the same point, perhaps there is a way we could accommodate everyone, Mr. Minister. While Mr. Justice Estey is looking at the whole matter of banking and the problems associated with the banking industry, is there any reason you could not request him to make an interim report on

[Traduction]

institutions that are already very concentrated and which are owned in many cases by institutions with not only financial activities would remain untouched?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Vous me demandez quelle sera notre politique en dernier ressort pour ce qui concerne les rapports entre les institutions financières et celles qui ne le sont pas. J'ai dit plus tôt que je n'étais pas disposé à en parler tant que je n'aurais pas pris connaissance du contenu de tous les rapports, et la politique sera annoncée sous forme de recommandation une fois que ces rapports seront prêts.

Le président: Puis-je vous interrompre un instant, monsieur Garneau? Je pense que le ministre comprend très bien que le Comité est mécontent du fait que le gouvernement a permis que *Genstar* se porte acquéreur de *Canada Trust*. Nous sommes d'autant plus mécontents que les fonctionnaires savaient quels tours de passe-passe *Genstar* jouait avec *Canada Permanent* ce qui, de l'avis de la plupart des membres du Comité, était tout à fait déplacé. Cela évidemment influence notre opinion quant à la compétence des fonctionnaires au sujet de cette prise de possession au départ. Par conséquent, je ne pense pas qu'il soit de mise de poursuivre la discussion de cette question avec ce ministre-ci en particulier.

Je pense que vous avez dû comprendre que le Comité est presque unanime sur la façon dont toute cette question sur les institutions financières a été traitée et le Comité s'attend à des modifications assez spectaculaires de la part du ministère au cours de l'année, en temps utile. Nous ne nous contenterons pas à la vérité d'attendre que le Sénat intervienne, car il a disposé d'autant de temps que nous pour faire quelque chose. Nous avons terminé notre travail dès le mois de novembre dernier. Nous n'avons pas été impressionnés par ce qu'a fait le juge Estey. Cela a coûté au bas mot un demi-million à l'inspecteur général des banques. Je ne sais pas combien cela vous a coûté mais jusqu'à présent, nous n'avons pas de quoi être très emballés.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Monsieur le président, la commission d'enquête a déjà été nommée. Je pense qu'il convient d'attendre les conclusions du juge Estey étant donné qu'au cours de son enquête, il aura entendu une grande quantité de témoins. Pour cette raison, nous pensons qu'il est important d'attendre ses conclusions. Son mandat prévoit qu'il étudiera toute la réglementation des institutions financières.

Le président: Je pense que le Comité comprend votre point de vue. Je voulais m'assurer que vous compreniez...

M. Wilson (Etobicoke-Centre): ... et pour cette raison, c'est ainsi que nous procéderons.

Le président: Monsieur Riis, une brève question complémentaire.

M. Riis: C'est précisément sur ce sujet-là. Monsieur le ministre, il y a peut-être une façon de contenter tout le monde. Pendant que le juge Estey étudie toute la question des banques et des problèmes auxquels le secteur bancaire fait face, pourquoi ne pas lui demander de préparer un rapport intérim-

[Text]

the matter of ownership to allow us to get on with this? I remember that the committee worked in a very comprehensive way because of the deadlines that had been put to us for the filing of our report. Is it not possible to ask the judge to comment on this particular area to allow us to move a little bit more quickly?

• 2040

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I do not know that you can separate the ownership question out of other elements of policy towards financial institutions.

Mr. Riis: Maybe he would know. Would it be worth asking if that . . . ? You say you are not certain, Mr. Minister, but again, having the responsibility of providing the overview, perhaps he can . . .

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Let me be more precise. I do not think it would be appropriate for the government to bring down its policy on one element of financial service regulation exclusive of the other elements of financial service regulation.

The Chairman: Mr. Garneau, please.

M. Garneau: Monsieur le président, je pense que vous avez traduit, dans des termes un peu plus sévères, les propos que j'essayais de tenir par respect pour notre témoin; mais il est certain que cette question de la propriété des entreprises, surtout pour celles qui ont des actifs totaux très élevés, est une question préoccupante puisque, évidemment, on a abordé la question de ce qu'on appelle en anglais le *self dealing*. Et certainement que l'aspect de la propriété, pour des entreprises qui sont non financières et qui possèdent des entreprises financières, présente des possibilités plus grandes de conflits d'intérêts. Et c'est la raison pour laquelle je soulevais ce problème-là, et ce pour essayer de savoir si les entreprises qui sont déjà concentrées allaient pouvoir être soumises à la même réglementation que celles qui l'ont fait depuis le 29; mais, comme le ministre ne veut pas répondre parce qu'il attend certains rapports, je pourrais peut-être changer de sujet. Peut-être que d'autres voudront y revenir.

Sur la question du libre-échange. Toujours suivant le crédit 1^{er} sur lequel on doit voter, et pour lequel vous êtes ici, on fait référence à la préparation d'études commerciales pour ce qui est du libre-échange et de la discussion avec les États-Unis. Quel est le partage des responsabilités en ce qui regarde ces études entre le ministère des Finances et le ministre d'État chargé des relations internationales, M. Kelleher? Quel genre d'études, dont on parle ici, sont faites par le ministère des Finances, en comparaison avec le genre d'études qui se font ailleurs.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Mr. Chairman, the responsibility for the trade matters rests with External Affairs, specifically with Mr. Kelleher, but the overall responsibility is with Mr. Clark. But since the trade negotiations with the United States are going to involve changes in the level of the tariff, that clearly involves the Department of Finance, the

[Translation]

maire sur la question de la propriété ce qui nous permettrait de faire avancer les choses de notre côté? Je me souviens que notre Comité a travaillé très dur étant donné les délais très brefs qui nous avaient été impartis pour le dépôt de notre rapport. N'est-il pas possible de demander au juge de donner son point de vue sur cette question en particulier afin que nous puissions faire avancer les choses un peu plus rapidement?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je ne pense pas que l'on puisse séparer la question de la propriété des autres éléments d'une politique touchant les institutions financières.

M. Riis: Peut-être qu'il n'est pas du même avis. Peut-être qu'on pourrait lui demander si . . . ? Vous dites que vous n'êtes pas sûr, monsieur le ministre, et voilà pourquoi, puisqu'on lui a demandé de se prononcer sur l'ensemble, il pourrait peut-être . . .

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Permettez-moi d'être un peu plus précis. Je ne pense qu'il conviendrait que le gouvernement annonce sa politique sur un élément de la réglementation des services financiers sans se prononcer sur les autres.

Le président: Monsieur Garneau, s'il vous plaît.

Mr. Garneau: Mr. Chairman, I think that you have translated, in harsher language, what I was trying to tell our witness. There is no doubt that the whole issue of business ownership, particularly those with big assets, is disturbing because, obviously, we have brought up what is called in English *self-dealing*. And certainly in the case of nonfinancial institutions owning financial institutions, ownership opens up greater chances to be in a conflict of interests. This is the reason why I have brought up the issue in order to know if those institutions which are already concentrated will be subject to the same rules that those which have concentrated after the 29th. The Minister has said that he does not want to answer as long as he does not have certain reports and therefore I can go on to another issue. Some others might want to come back.

I would like to talk about free trade. This is still under Vote 1 that we have to vote on and that brought you here. It is said that some trade studies were being prepared concerning free trade and our negotiations with the United States. What is the distribution of responsibilities with respect to those studies between the Minister of Finance and the Minister of State for International Relations, Mr. Kelleher? What type of studies are done by the Department of Finance as compared to those done somewhere else?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Monsieur le président, c'est le ministère des Affaires extérieures qui a la responsabilité du commerce international, notamment en la personne de M. Kelleher, mais la responsabilité d'ensemble appartient à M. Clark. Puisque les négociations commerciales avec les États-Unis vont entraîner des modifications aux tarifs, le ministère

[Texte]

department which has the responsibility for the tariff. So we have a very deep and ongoing interest on the trade negotiations with the United States, and any of the studies we do in the Department of Finance are part of the overall effort, but relate more to the finance interest in the negotiations themselves.

M. Garneau: Je ne sais pas si le ministre est au courant de l'expérience faite, suite à celle faite précédemment sur la sécurité aérienne. Une autre station de télévision a entrepris de vérifier la solidité de l'inspection faite à nos frontières, non seulement en ce qui regarde les questions de sécurité mais également en ce qui regarde la question des droits de douanes à laquelle le ministre vient de se référer. Une station de télévision, avec un camion assez imposant, a traversé six fois les frontières canado-américaines dans la région de Montréal sans avoir vu une seule fois un douanier ou un agent d'immigration. Est-ce que les études que vous faites touchent ces questions de la possibilité de percevoir tous les droits de douanes qui peuvent être perçus normalement en vertu des lois et règlements qui existent..., compte tenu de cette expérience qu'on a vu faire à la télévision?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Obviously I am interested in the incident to which Mr. Garneau refers, but the customs and excise responsibility rests with the Minister of National Revenue. I would suggest he save that question and put it to Mr. MacKay.

• 2045

The Chairman: Fine. We have him on Wednesday on that particular item.

M. Garneau: Le ministère des Finances ne se préoccupe pas du tout de cet aspect-là, c'est-à-dire que le ministère du Revenu soit en mesure de percevoir ou de ne pas percevoir les droits de douanes imposés par nos lois? Le ministère des Finances n'a rien à voir là-dedans?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I did not say that. Do not put words in my mouth, Mr. Garneau. I said, I am quite . . .

Mr. Garneau: I just wanted to . . .

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): The point I was making is that I do not have responsibility for the administration of customs and excise. That is in the Department of National Revenue; it is Mr. MacKay.

M. Garneau: Est-ce qu'on aura la possibilité de revenir sur ce sujet? C'est jeudi prochain, vous nous dites, que le ministre du Revenu sera ici?

The Chairman: Wednesday.

Mr. Garneau: Wednesday.

The Chairman: There is one item though that maybe you can give us the information you have with respect to studies. For example, in the level of taxation, there is information that has come to my attention that there is a great deal of smuggling of liquor and tobacco across the border because of our inordinately high taxes. Would you like to comment on the lost revenue that you are getting because of smuggling?

[Traduction]

des Finances a de toute évidence lui aussi un rôle à jouer étant donné qu'il est responsable des tarifs. Notre ministère a donc un intérêt très réel dans les négociations commerciales avec les États-Unis et toutes les études que nous faisons au ministère des Finances font parties d'un effort concerté mais elles s'intéressent davantage à l'aspect financier des négociations.

Mr. Garneau: I do not know if the Minister is aware of an experiment made following the one that took place previously in air security. Another television station has set out to check the solidity of our customs inspections, not only with respect to security but with respect to customs duties to which the Minister just referred. A television station has taken an enormous truck six times across the border between Canada and the United States in the Montreal area without seeing a single customs officer or immigration officer. Do the studies that you are conducting now deal with the possibility of collecting all customs duties that can normally be collected under the actual laws and regulations, because that experiment made by television was quite revealing?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Manifestement, l'expérience dont parle M. Garneau m'intéresse mais la responsabilité en matière de douanes et accises revient au ministre du Revenu national. Je conseille donc à M. Garneau de poser cette question à M. MacKay.

Le président: Nous l'entendrons mercredi sur ce sujet particulier.

Mr. Garneau: Does not the Department of Finance concern itself with this aspect of the question? That is that the Department of Revenue be in a position to collect the custom duties imposed by our laws. Is not the Department of Finance concerned at all?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, monsieur Garneau. Je vous faisais remarquer . . .

M. Garneau: Je voulais simplement . . .

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je vous indiquais que je n'étais pas chargé de l'administration des Douanes et Accises. C'est une responsabilité qui revient à M. MacKay et au ministère du Revenu national.

Mr. Garneau: Will we be able to come back to this particular . . . Did you say, that the Minister of Revenue will be before the committee next Thursday?

Le président: Mercredi.

M. Garneau: Mercredi.

Le président: Vous pouvez peut-être quand même nous aider en nous révélant le résultat de certaines études. Par exemple, d'après notre information, il semble qu'il y ait actuellement beaucoup d'alcool et de tabac qui passent la frontière en contrebande à cause de notre niveau excessif d'imposition. Pouvez-vous nous indiquer quels sont les revenus possibles que nous perdons à cause de la contrebande?

[Text]

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Again, you are talking to...

The Chairman: You have high tax rates, but the fact is your tax rates are significantly higher than the American tax rates. This makes it a very profitable business for Mr. Garneau's television truck to load up with booze and go back and forth across the border, and that in fact is happening.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): We are continually looking at the levels of our taxation in relation to the United States and in relation to other countries. That applies to the excise taxes as well as income taxes, sales taxes. But the administration in relation to what happens at the border point, that is Mr. MacKay's or Mr. Beatty's... I am sure the RCMP have an ongoing interest in this as well; in fact, I know they do.

The Chairman: Mr. Attewell.

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman. I would just like to ask a few questions. I am looking at page 1-5, the summary of spending.

First of all, I would like to commend the Minister for the modest increase in total budgetary expenses of 2%; when you add in the non-budgetary it is 1.4%. I will just go inside a couple of numbers. The increase in the public debt, as I understand it, that is the entire interest component on our total public debt. The amount of \$1.455 billion, which represents a 5.7% increase—I have been backing into a couple of numbers here. I think you mentioned the size of the debt grew by something like 17%. If you break up that 5.7% between a rate and a volume variance, and rates had stayed the same, there would have been an increase of over \$4 billion, a 17% increase.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): The increase in debt in 1986-87 relative to 1985-86 is about 12.5%.

Mr. Attewell: It is 12.5%, so the rate part of it then...

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): It is about 12.6%.

Mr. Attewell: It would be about \$3.5 billion then, had rates stayed the same.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I do not have that figure off the top of my head, but obviously if rates had stayed the same that increase would be higher than 5.7%.

Mr. Attewell: And your assumption for 1986-87, I believe the average rate there is 9.5%. So the previous...

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): That is 9.5% on the 90-day commercial paper rate. We make assumptions on various parts of the borrowing spectrum. It would be short-term rates on Canada's Saving Bonds rates, on short and long-term Government of Canada bond rates.

Mr. Attewell: Is that commercial paper or T-bills?

[Translation]

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Là encore, il s'agit...

Le président: Le fait est que nos taxes sont beaucoup plus élevées que les taxes américaines. Donc, le camion chargé de téléviseurs dont parlait M. Garneau pourrait faire des affaires d'or en passant de l'alcool en contrebande. Et il y a des camions qui en font passer.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous revoyons constamment notre niveau d'imposition par rapport aux États-Unis et à d'autres pays. Nous le faisons pour les taxes d'accise comme pour l'impôt sur le revenu, les taxes de vente. Cependant, l'application de la loi pour ce qui est du trafic à la frontière relève de M. MacKay ou de M. Beatty... Je suis sûr que la GRC surveille de près ce qui se passe.

Le président: M. Attewell.

M. Attewell: Merci, monsieur le président. Je voudrais vous poser quelques questions. Je suis à la page 1-5 du résumé du ministère.

Je félicite d'abord le ministre d'avoir maintenu l'augmentation des dépenses budgétaires à seulement 2 p. 100. En incluant les dépenses non budgétaires, l'augmentation des dépenses totales du ministère n'est que de 1.4 p. 100. Il y a quand même quelques chiffres que je voudrais décortiquer davantage. Pour ce qui est de la dette publique, si je comprends bien, c'est le Programme du service de la dette publique. Le montant est de 1,455 milliards de dollars, ce qui représente une augmentation de 5.7 p. 100... je recoupe ces chiffres avec d'autres. Si je me souviens bien, vous avez indiqué que le montant de la dette s'est accru de près de 17 p. 100. Compte tenu de cette augmentation du service de la dette de 5.7 p. 100 et de l'augmentation de la dette totale de 17 p. 100, si les taux étaient restés au même niveau, le montant aurait été de plus de 4 milliards de dollars.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): L'augmentation de la dette de 1985-1986 à 1986-1987 a été de l'ordre de 12.5 p. 100.

M. Attewell: De 12.5 p. 100, donc, pour ce qui est du service de la dette...

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Ou plutôt de 12.6 p. 100.

M. Attewell: Si les taux étaient restés au même niveau, le montant aurait été d'environ 3.5 milliards de dollars.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je n'ai pas ce chiffre en mémoire, mais il est évident que si les taux étaient restés au même niveau l'augmentation aurait dépassé 5.7 p. 100.

M. Attewell: Et selon vos hypothèses pour 1986-1987, les taux moyens devaient être de l'ordre de 9.5 p. 100. Donc...

M. Wilson (Etobicoke-Centre): De 9.5 p. 100 pour les taux de 90 jours sur les effets commerciaux. Ces hypothèses partent d'un échantillonnage de forme d'emprunt. Il y a eu les taux à court terme des Obligations d'épargne du Canada, les taux à court et à long terme sur les Obligations du gouvernement du Canada.

M. Attewell: Il s'agit des effets commerciaux ou des bons du Trésor?

[Texte]

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): The 9.5% rate is on commercial paper.

Mr. Attewell: And that would be down a little over 100 basis points compared to the year we have just finished?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): No, it is not down that much—

Mr. Attewell: The rates on average would appear to be down about 10%.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Let me just check that. Mr. Dodge tells me that it is about 45 basis points. It says here that the 90-day commercial paper rate was projected to average 9.5% in 1986, compared with 9.55% in 1985. Now that is a calendar rate. We are anticipating rates to be lower at the end of the year so that in the fiscal year averages there will be a wider spread in the 90-day commercial paper rate than that 0.05%.

• 2050

Mr. Attewell: Okay. The \$875 million from 1985-1986 is that Financial Institutions Depositors Compensation Act. I have forgotten, was that the size of the original bill or is this a net number? I guess I am really asking what happens to any final difference on recovery.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Let me ask Mr. Lusby to comment on that.

Mr. D. D. Lusby (Acting Director General, Administration Branch, Department of Finance): Yes, the size of the original bill was \$875 million. There have been commitments and payments for all but \$83 million of that to date. There are still a number of claims outstanding that have to be tested.

Mr. Attewell: Is there any prospect of a recovery at all? In other words, that the final cost would be less than \$875 million?

Mr. Lusby: It is quite possible, but that certainly will not be known until the assets and the accounts of the banks are completely wound up.

Mr. Attewell: So a few years down the road we might see some type of recovery.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): At this time next year we should have some indication of what the recovery will be, because there will be some assets sold. There have been some assets already sold, but we should be further down that road. A complicating factor obviously is the state of the economy in Alberta right now, with the weakness in the oil and the grain industries, but we should have a better handle on that in a year's time.

Mr. Attewell: Mr. Chairman, I have just one other item on that page. What is the nature of that \$210.8 million from 1985-1986—the non-budgetary item?

Mr. Lusby: Mr. Chairman, if I may, that actually is a technical item and represents the advances and payments

[Traduction]

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Le taux de 9.5 p. 100 vaut pour les effets commerciaux.

M. Attewell: Et ce taux a baissé d'un peu plus de 100 points de pourcentage comparativement à l'an dernier?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Non, pas autant . . .

M. Attewell: En moyenne, les taux semblent avoir baissé d'environ 10 p. 100.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Permettez que je vérifie. M. Dodge me signale que la baisse a été d'environ 45 points de pourcentage. Il était indiqué ici que le taux des effets commerciaux de 90 jours a été fixé à 9.5 p. 100 en moyenne en 1986, comparativement à 9.55 p. 100 en 1985. Il s'agit du taux pour l'année civile. Nous nous attendons à ce que les taux diminuent encore d'ici la fin de l'année financière de sorte que la différence pour ce qui est du taux des effets commerciaux de 90 jours sera encore plus grand que 0.05 p. 100.

M. Attewell: Très bien. Les 875 millions de dollars qui se trouvent là pour 1985-1986 dont dûs à la Loi sur l'indemnité et aux déposants de certaines gestions financières. Je ne me souviens plus de ce que prévoyait le projet de loi. C'est le chiffre net que vous indiquez là? Ce que je veux savoir, c'est si vous allez recouvrer une certaine partie de l'argent.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je vais demander à M. Lusby de répondre à cette question.

M. D. C. Lusby (directeur général suppléant, Direction de l'administration, ministère des finances): Les 875 millions de dollars sont le montant que prévoyait le projet de loi au départ. Avec tous les paiements effectués jusqu'à présent, il ne reste qu'environ 83 millions de dollars. Et il reste des réclamations à vérifier.

M. Attewell: Serait-il possible de recouvrer un certain montant? Le coût final pourrait-il être inférieur à 875 millions de dollars?

M. Lusby: C'est possible, mais il faudra attendre que les actifs et les comptes des gestions en cause soient complètement liquidés.

M. Attewell: Il se peut donc que d'ici quelques années nous puissions recouvrer un certain montant.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): À la même époque l'an prochain nous aurons une indication de ce que nous pouvons recouvrer puisque nous aurons pu liquider certains éléments d'actif. Il y en a déjà quelques-uns qui ont été vendus, mais nous ne sommes pas très avancés à ce chapitre. Un facteur qui vient compliquer les choses est la conjoncture en Alberta. Les secteurs du pétrole et des céréales sont touchés. Nous aurons une meilleure idée de la situation l'an prochain.

M. Attewell: J'ai encore une question en ce qui concerne cette page. Qui représente les 210.8 millions de dollars pour 1985-1986 sous la rubrique des non budgétaires?

M. Lusby: Si vous le permettez, monsieur le président, il s'agit d'un poste technique. Dans les présentes prévisions, les

[Text]

made to international organizations that are in these estimates shown under budgetary expenditures. As a result of an observation by the Auditor General and concurrence by our department, we have changed the classification of that item to budgetary.

Mr. Attewell: So in 1986-1987 they are up above?

Mr. Lusby: That is right. They are non-budgetary in past years and budgetary in the current year.

The Chairman: So that is why your financial and economic policies program is up, is it?

Mr. Lusby: Exactly, yes.

Mr. Attewell: Just another area—two more, Mr. Chairman, if there is time on my first round here. I wanted to ask the Minister, through you, Mr. Chairman, regarding this whole subject of deferred tax and tax concessions... We had a witness last week from Trilon, who as you know have gross revenue of over \$2 billion. They are issuing after-tax instruments, floating rate preferreds and so on. I have heard from some people in the investment community that there are some real concerns with average investors on something like that.

• 2055

Here is a company just a few years old, with revenue, as I say, of well over \$2 billion. I do not think they have ever paid a nickel in taxes; in fact, they owe the government \$53 million. Do you have any plans to review areas like that for the fairness? They are obviously not breaking any laws, but in terms of fairness... It is in a way a type of tax expenditure.

I forget the exact details now, but the O&Y purchase of Gulf... different figures get thrown around that they had a tax concession or what have you for something in the order of half a billion dollars. One specific question on that: Can that particular route be repeated? I am being very general here. I just wonder if you have in your latest budget shut down certain abuses of tax that should not be used again.

I sense there is still a great concern out there that in fact a number of these major acquisitions are achieved in some part through tax breaks, and that means average Canadians are helping fund those massive take-overs. We touched on concentration of power a few minutes ago. Somehow there is an underlying concern that the general public end up getting clobbered both ways: concentration will be lessened, ultimately, and it is ironic if they are in a way helping fund these very acquisitions; helping create the concentration of power that is going to come back to haunt them.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): It is a big question that you have asked. The Gulf O&Y transaction that you referred to

[Translation]

avances et les paiements effectués auprès des organismes internationaux se trouvent sous la rubrique des dépenses budgétaires. Par suite d'une observation du Vérificateur général, à laquelle a souscrit le ministère, on a décidé de les faire entrer dans les dépenses budgétaires.

M. Attewell: Donc, en 1986-1987, ces dépenses se trouvent dans la catégorie qui précède?

M. Lusby: En effet. Auparavant, c'était des dépenses non budgétaires; maintenant, il s'agit de dépenses budgétaires.

Le président: C'est la raison pour laquelle votre programme de politique financière et économique montre une augmentation?

M. Lusby: Oui.

M. Attewell: Encore une question, ou plutôt deux, si j'ai encore du temps au cours du premier tour, monsieur le président. Il s'agit de l'impôt différé et des allègements fiscaux... La semaine dernière, nous avons entendu un témoin de Trilon, qui, comme vous le savez, a un revenu brut qui dépasse les deux milliards de dollars. La compagnie émet des effets après impôt, des actions privilégiées à taux flottant et le reste. Dans les milieux d'investissement, d'aucuns prétendent qu'il pourrait y avoir un réel danger dans ce genre de chose pour les investisseurs ordinaires.

Voilà une compagnie qui n'existe que depuis quelques années, et qui a des revenus, comme je l'ai dit, bien supérieurs à 2 milliards de dollars. Je doute qu'elle ait jamais payé un cent d'impôt. En fait, elle doit au gouvernement 53 millions de dollars. Avez-vous l'intention de vous intéresser à ce genre de chose, de rendre la situation un peu plus équitable? De toute évidence, cette compagnie n'enfreint pas la loi, mais la simple équité... D'une certaine façon, c'est une forme de dépenses fiscales.

Je n'ai pas les détails à l'esprit, mais le rachat de Gulf par O&Y... on entend citer des chiffres, on entend parler d'une concession fiscale de l'ordre d'un demi-milliard de dollars. Une question se pose: ce genre de chose peut-il se reproduire? Je m'en tiens aux généralités. Est-ce que, dans votre budget le plus récent, vous avez réussi à supprimer certaines possibilités d'abus.

C'est une situation qui inquiète beaucoup de gens, et l'on considère que ces rachats de compagnies sont rendus possibles par des allègements fiscaux et que ce sont les Canadiens moyens qui aident à financer ces énormes transactions. Il y a quelques instants, nous avons parlé de la concentration des pouvoirs; d'une certaine façon, on craint que le public ne se fasse doublement avoir: la concentration va diminuer, en fin de compte, ce qui est ironique si cela peut aider à certains égards le financement de ces acquisitions; autrement dit, cela contribue à la concentration des pouvoirs qui reviendra les hanter.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): C'est une grosse question que vous avez posée. Nous avons pris des mesures en novembre

[Texte]

we took action on last November. So that type of deal cannot be repeated.

The question of preferred-share financing is not a straightforward one. There are a number of companies who have been in loss positions for a number of years now. This is an attractive way for them to finance, and to take away that type of a financing vehicle would mean they would be paying a good deal more for their money; and they are companies that are in a more precarious state, obviously, than companies who have been making profits over the last number of years.

The question of concentration of ownership again is not a straightforward question. People have said why do you not change the tax laws so that debt that is used to finance a non-productive acquisition, a non-productive merger, if you will . . . make that non-deductible. It is very, very difficult to make that judgment. What is non-productive? Your view of what is a non-productive acquisition may be different from mine. It probably would be different from Mr. Blenkarn's.

The other point you have to take into account here is in the United States they allow deductibility of interest for acquisitions, and when this was brought into the tax system back about 15 years ago, one of the reasons why it was put in was to put the Canadian investor on the same footing as foreign investors.

Another factor which has to be taken into account is that while in some people's minds this is leading to concentration, in other people's minds it is leading to a stronger entity with which to compete on international markets. So as we move into a more open trading system, whether it is through a trade agreement with the United States or whether it is through the multilateral trade negotiations which probably will start this year, we are going to need stronger entities to be able to compete internationally.

The final point I make on this particular question is that back in the late 1960s we found companies were designating certain assets for borrowing purposes. They were borrowing to finance inventories and receivables, but were using cashflow to acquire companies. So the government was put in a position of having to make that very arbitrary decision as to where the dividing line was. It is not an easy question you have raised and I do not know that there is . . . well, I am pretty sure there is not a straightforward answer to it.

• 2100

Mr. Attewell: Mr. Chairman, I have one other area. My colleague has a supplementary. Perhaps he would like to leave that until he starts. Is he starting next?

The Chairman: I am going to him next and then I am going to Miss Nicholson.

Mr. Attewell: I have one more question.

The Chairman: We will give you one quick question.

[Traduction]

dernier au sujet de la transaction Gulf O&Y. Ce genre de chose ne peut se reproduire.

Quant à la question du financement par actions privilégiées, ce n'est pas simple. Il y a des compagnies qui subissent des pertes depuis plusieurs années. Pour elles, c'est une source de financement attrayante, et en leur supprimant cette possibilité, on les forcerait à trouver un financement beaucoup plus coûteux. Évidemment, ces compagnies se trouvent dans une situation bien plus précaire que celles qui font des bénéfices depuis plusieurs années.

La question de la concentration de la propriété n'est pas simple non plus. Les gens nous disent: pourquoi ne pas changer les lois fiscales pour que les dettes utilisées pour financer une acquisition non productive, une fusion non productive, si vous voulez, puissent être non déductibles? C'est extrêmement difficile de poser ce genre de jugement. Qu'est-ce qui est non productif? Votre notion d'une acquisition non productive peut être différente de la mienne, et certainement différente de celle de M. Blenkarn.

D'autre part, vous devez tenir compte qu'aux États-Unis, on autorise les déductions d'intérêts pour acquisition, et lorsque cette mesure a été introduite, il y a une quinzaine d'années, elle devait servir, entre autres choses, à mettre les investisseurs canadiens sur un pied d'égalité avec les investisseurs étrangers.

Il y a un autre facteur qui entre en ligne de compte: c'est le fait que pour certains, cela conduit à une concentration, mais pour d'autres, cela permet de créer des entités plus fortes, mieux à même de lutter sur le marché international. Donc, au fur et à mesure que nous évoluons vers un système commercial plus ouvert, qu'il s'agisse d'accords commerciaux avec les États-Unis ou de négociations commerciales multilatérales qui vont probablement commencer cette année, nous aurons besoin d'entités plus fortes pour défendre notre position sur la scène internationale.

Enfin, si l'on remonte aux années 60, à l'époque, les compagnies désignaient certains actifs à des fins d'emprunt. Elles empruntaient pour financer leurs stocks et leurs comptes à recevoir, mais en même temps, elles utilisaient leurs liquidités pour acquérir des compagnies. Le gouvernement a donc été forcé de décider très arbitrairement où se situait la limite. C'est une question difficile que vous avez posée, et je ne sais pas s'il y a . . . en fait, je suis certain qu'il n'y a pas de réponse simple.

M. Attewell: Monsieur le président, j'ai un autre sujet à aborder. Mon collègue a une question supplémentaire. Peut-être pourra-t-il attendre le début de son tour. Il est le prochain?

Le président: Je vais lui donner la parole, puis à M^{me} Nicholson.

M. Attewell: J'ai une dernière question.

Le président: Une question très courte.

[Text]

Mr. Attewell: I am still getting only half of what Mr. Riis . . .

The Chairman: I know. That is right. But he has these huge numbers of New Democrats.

Mr. Attewell: I would like to ask the Minister, Mr. Chairman, how many economists he has on staff—just approximately.

An hon. member: To the nearest hundred.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): How about 831?

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Seriously, though, possibly 100.

Mr. Attewell: In your area.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): In the Department of Finance.

Mr. Attewell: And do you happen to know how many the Bank of Canada would have?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Mr. Dodge tells me they may have 200.

Mr. Attewell: And we have the Economic Council of Canada. Could I ask a direct question? Could you name an instance where you have benefited from the advice of the Economic Council of Canada, one instance?

Mr. McCrossan: Just one.

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): There is an . . .

Mr. Attewell: Have they ever had a significant impact on public policy in the finance area, to your knowledge?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): There is an ongoing exchange of views between the officials in the Department of Finance and the people at the Economic Council. The views they hold on various issues are reflected to me through the interchange they have with the officials in the department.

Mr. Attewell: He said something, I think, that I . . .

Some hon. members: Oh, oh!

The Chairman: It is 200 in the Bank of Canada and 100 with the Department of Finance. We do not know how many the Economic Council has yet.

Mr. Attewell: The advice is widely sought.

The Chairman: But there are a hell of a lot of economists. I guess that is why the country is so prosperous.

Mr. Riis: Name one. Just one instance. You do not have to go through a long list.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Let me make a point, Mr. Chairman. The appointment of Judith Maxwell is designed to reinvigorate the activities of the Economic Council so that they will have a greater impact on the decision-making process.

[Translation]

M. Attewell: Je ne comprends toujours que la moitié de ce que M. Riis . . .

Le président: Je sais. C'est exact. Mais il a des quantités de néo-démocrates.

M. Attewell: Monsieur le président, j'aimerais que le ministre nous dise combien il y a d'économistes dans son personnel; approximativement.

Une voix: À une centaine près.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Pourquoi pas 831?

Des voix: Oh, oh!

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Sérieusement, peut-être 100.

M. Attewell: Dans votre secteur.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Au ministère des Finances.

M. Attewell: Est-ce que par hasard vous sauriez combien il y en a à la Banque du Canada?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): M. Dodge me dit qu'ils en ont peut-être 200.

M. Attewell: Ajoutons à cela le Conseil économique du Canada. Vous me permettez une question directe? Pouvez-vous me citer l'exemple d'un cas où les conseils du Conseil économique du Canada vous ont été utiles?

M. McCrossan: Un seul.

Des voix: Oh, oh!

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il y a un . . .

M. Attewell: Leur influence a-t-elle déjà été déterminante pour la politique publique relative aux finances?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Les gens du ministère des Finances et ceux du Conseil économique échangent des points de vue en permanence. Leurs opinions sur diverses questions me parviennent grâce à leurs discussions avec les responsables du ministère.

M. Attewell: Il a dit, je crois, que je . . .

Des voix: Oh, oh!

Le président: Donc, nous avons 200 économistes à la Banque du Canada et 100 au ministère des Finances. Nous ne savons toujours pas combien il y en a au Conseil économique.

M. Attewell: Leurs conseils sont très recherchés.

Le président: Mais cela fait un paquet d'économistes. J'imagine que c'est la raison de notre prospérité exceptionnelle.

M. Riis: Citez-moi un exemple, un seul. Je ne vous demande pas une longue liste.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Monsieur le président, permettez-moi une observation. La nomination de Judith Maxwell est destinée à ranimer les activités du Conseil économique et à lui donner une plus grande influence sur les décisions qui sont prises.

[Texte]

Mr. Attewell: Mr. Chairman, the Minister just brought up the name of the new appointee. But most of us have profiles in that we are coming from a certain direction or have a certain background. Could you just highlight where you think she is coming from in terms of economic policy? Is it akin to the Conservative thinking, for instance?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes.

Mr. Attewell: It is? She has changed. I am through, Mr. Chairman.

The Chairman: Maybe the policy has changed. After all, we are now against corporate concentration and against deductibility of interest and all sorts of things that are most novel. Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: Mr. Chairman, can I ask whether this is the last time this Minister is coming?

The Chairman: Oh, no. We are going to get at him again.

Mr. McCrossan: Maybe we could ask him to come back with one instance where the Economic Council has actually influenced a policy decision—the next time he comes back.

Mr. Riis: He may never come back.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I think I have responded to that question very effectively.

Mr. Riis: Let us put that to a vote, Mr. Chairman.

Mr. McCrossan: I understood the answer to be that there were no instances. Can I go back to the second-last question on preferred shares?

Bill raised the issue of floating rate preferred shares. You said that indeed where companies were in loss positions this was an efficient way of raising capital. I agree with you completely there, except that when I look at what is happening out on the market what I am seeing is all kinds of floating rate preferred shares being issued by extremely profitable financial institutions who are paying no tax at any level. And their subs are not paying tax. But the taxpayers are getting credit for dividend tax. They are getting a dividend tax credit where no tax is being paid. I guess Trilon is a good example; Crownx Inc. might be another one.

[Traduction]

M. Attewell: Monsieur le président, le ministre vient de mentionner le nom de la personne qui vient d'être nommée. Mais la plupart d'entre nous ont une certaine orientation, certaines compétences acquises au cours de leur carrière. Pouvez-vous nous donner une idée de son orientation passée, et je pense à la politique économique? Par exemple, est-elle dans la ligne de la pensée conservatrice?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui.

M. Attewell: Vraiment? Elle a changé. Monsieur le président, j'ai terminé.

Le président: La politique a peut-être changé. Après tout, aujourd'hui, nous sommes contre la concentration des sociétés, contre la déduction des intérêts, toutes sortes de notions tout à fait nouvelles. Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Monsieur le président, pouvez-vous me dire si c'est la dernière fois que le ministre comparait?

Le président: Oh, non, nous aurons d'autres occasions de nous attaquer à lui.

M. McCrossan: Eh bien, quand il reviendra, j'aimerais qu'il nous parle d'une situation où le Conseil économique a vraiment influencé la politique.

M. Riis: Il ne reviendra peut-être jamais.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je crois avoir répondu à cette question de façon tout à fait satisfaisante.

M. Riis: Monsieur le président, il faudrait que nous votions là-dessus.

M. McCrossan: D'après ce que j'ai compris, il n'y avait aucun exemple. Vous me permettez de revenir sur l'avant-dernière question au sujet des actions privilégiées?

Il a parlé des actions privilégiées à taux variable. Vous avez dit que lorsque les compagnies étaient en position de perte, c'était un moyen efficace de rassembler du capital. Je suis totalement d'accord avec vous, mais par contre, quand je considère ce qui se passe sur le marché, je constate que beaucoup d'institutions financières extrêmement rentables, des institutions qui ne payent aucun impôt, émettent allègrement des actions privilégiées à taux variable. Leurs filiales non plus ne payent pas d'impôt. Mais ce sont les contribuables qui obtiennent un crédit pour l'impôt sur les dividendes. Ils obtiennent un crédit d'impôt pour dividendes, alors qu'il n'acquittent aucun impôt. La société Trilon en est un bon exemple, de même que la société Crownx Inc., peut-être.

• 2105

How can you continue to justify the tax loss for these preferred shares when the policy was originally designed to accommodate common share situations? Now what is happening is that you have a massive tax loophole on which you have to be losing hundreds of millions of dollars, because these issues are springing up. Just about every day or every week, you can find another one around, all in the same sector, all from non-tax-paying institutions . . .

Comment peut-on continuer de justifier les dégrèvements qui s'appliquent à ces actions privilégiées, alors que ces dégrèvements s'appliquaient au départ aux actions ordinaires uniquement? Il s'agit en fait d'une échappatoire énorme, qui vous fait perdre des centaines de millions de dollars, car nous en voyons des exemples tous les jours. Tous les jours ou toutes les semaines, ou presque, des établissements n'acquittant pas d'impôts profitent de la situation, tous dans le même secteur . . .

[Text]

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): It is very difficult to distinguish between one company and another. All I am pointing out is that if we make a change in that particular area of the law you can affect the financing of a number of companies that are in a very precarious state.

Mr. McCrossan: I understand that, but those companies usually are not the ones that can get financing through preferred shares.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): No, I disagree with you there, Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: Think of the companies—

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Some of the mining companies in the last few years would be in very difficult shape if they had not had the access to that market.

Mr. McCrossan: I would be curious to have some analysis done as to the proportion of preferred shares issued through the financial sector. Every time you open a newspaper, there is another list of them under each financial company category and . . .

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I think one of the decisions that was taken by the Inspector General of Banks about a year or so ago was to establish some rules that were intended to limit the amount of financing done by financial institutions that were supported by other financial institutions.

Mr. McCrossan: There is a lot of double leveraging in there as well.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): The rules the Inspector General has done were to change that.

Mr. McCrossan: My understanding is that some of these financial institutions are still continuing, and it looks like corporate incest. The financial institutions are like holding companies, particularly . . .

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): You raise an interesting point. I have not looked at it recently, but I will. I will check on that.

Mr. McCrossan: Okay. The second issue I want to raise is in regards to Bill C-103, which applies retroactively in two situations. One is where a non-financial, which did not have 10%, goes above 10%. That covers the Imasco case, obviously, and we have a specific commitment. Has the ministry been monitoring the control in financial groups where there is already control over 10% to see whether or not it is increasing in this interim period? The bill is retroactive to November 29, and any increase in ownership in, for example, the Trilon group or the Power Corporation group and so on—you could just name off the groups—is subject . . .

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I cannot answer that question. That is something you should put to Mrs. McDougall.

Mr. McCrossan: Okay. Then my third area is this. Last May we brought in a number of pension changes, and those pension changes were deferred a year because every pension

[Translation]

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il est très difficile de faire des distinctions entre sociétés. Cependant, si nous modifions cette partie de la loi, ce changement pourrait avoir des répercussions sur le financement d'un certain nombre d'entreprises dont la situation est précaire.

M. McCrossan: Je comprends, mais ces entreprises ne peuvent en général pas obtenir du capital en émettant des actions privilégiées.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Non, sur ce point-là, je ne suis pas d'accord, monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Pensez aux entreprises . . .

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Ces dernières années, certaines compagnies minières auraient eu de sérieuses difficultés si elles n'avaient pas eu accès à ce marché.

M. McCrossan: Il serait très intéressant d'analyser la proportion d'actions privilégiées émises sur le marché financier. Chaque fois qu'on ouvre un journal, on y trouve une nouvelle liste de ces compagnies sous chaque catégorie d'établissements financiers et . . .

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il y a environ un an, l'inspecteur général des banques a décidé d'imposer un plafond au capital mobilisé par les établissements financiers financés eux-mêmes par d'autres établissements financiers.

M. McCrossan: Il y a là un double effet de levier qui se répand.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Les règles imposées par l'inspecteur général des banques devaient changer tout cela.

M. McCrossan: Oui, mais je crois savoir que certains établissements financiers continuent de le faire, et on pourrait parler d'inceste. Ces établissements financiers ressemblent à des sociétés de portefeuille, en particulier . . .

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Vous soulevez là un point intéressant. Je n'y ai pas réfléchi récemment, mais j'y réfléchirai. Je vais faire des recherches.

M. McCrossan: Bien. Ma deuxième question porte sur le Bill C-103, qui a un effet rétroactif dans deux cas. Les dispositions de ce projet de loi s'appliquent lorsqu'un établissement non financier, qui ne possédait pas 10 p. 100 des actions, acquiert plus de 10 p. 100 de ces actions. C'est le cas d'Imasco, de toute évidence, et nous avons pris un engagement précis. Le ministère a-t-il surveillé de près le rachat de groupes financiers où une société possède déjà plus de 10 p. 100 des actions, pour voir si ces rachats augmentent ou non au cours de cette période transitoire? Le projet de loi en question est rétroactif au 29 novembre, et toute nouvelle prise de participation au groupe Trilon ou à Power Corporation, par exemple, et la liste de ces groupes ne s'arrête pas là, est soumise . . .

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je ne peux pas répondre à cette question; vous devriez la poser à M^{me} McDougall.

M. McCrossan: Bien. Passons à ma troisième question. En mai dernier, le gouvernement a apporté un certain nombre de modifications à la réglementation régissant les pensions de

[Texte]

plan in the country would have to be redesigned. At the time you made the statement, you indicated you would be bringing in legislation early this year. I wonder when we might see legislation. Every pension plan in the country has to be redesigned now by January 1, 1987, to comply with the law, but there is not a hint of the law.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): As you know, we had a fair amount of consultation with the industry, with pension plans that were affected by these changes. We are working hard to get that legislation in place now. I cannot give you a specific time off the top of my head, but . . .

Mr. McCrossan: Will it be tabled before the summer break?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes.

Mr. McCrossan: I have the same question with respect to the Canada Pension Plan legislation you announced on December 13, I think. It was supposed to be in the House by May 1. I think there were statements made to that effect. I think May 1 is two days away; it might be three. I guess it is three, because tax day is Wednesday. How close are we to seeing that legislation?

• 2110

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Quite close.

Mr. McCrossan: In both your November economic statement and the May budget you referred to changes in the MPs' pension plan. I have not noticed any legislation in that area either. Are we quite close to seeing legislation there?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes. This work is being carried on by Mr. de Cotret, so I cannot be too precise on this. But work is progressing and there is no question that we will be bringing in legislation to affect the directions I indicated in the previous documents. I cannot give you any timing on that myself. You would have to check with him.

Mr. McCrossan: In the area of employee benefit plans, the offside pension plans, you indicated in the May budget you were going to be bringing in legislation. Can we expect to see legislation in that area before the summer?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): That was covered more specifically in the February budget. I think that is going to be part of the income tax legislation.

Mr. McCrossan: So it will be handled separately from the general pension legislation?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): That is my understanding, Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: Have you prepared any cost estimates at all of the tax expenditures arising out of offside pension plans?

[Traduction]

retraite, et ces modifications ont été reportées d'un an, pour permettre aux responsables de rajuster les régimes de pension de retraite du pays. Lorsque vous avez annoncé cette mesure, vous avez indiqué qu'une loi à cet effet serait présentée au début de cette année. Quand le sera-t-elle? Tous les régimes de pension du pays devront être rajustés d'ici au 1^{er} janvier 1987, en vue de respecter les dispositions de la loi, mais cette loi tarde à être présentée.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Comme vous le savez, nous avons entamé de nombreuses consultations avec le secteur chargé de remanier ces régimes de pension. Nous travaillons d'arrache-pied pour que cette loi soit présentée le plus tôt possible. Je ne peux pas vous donner de date précise, mais . . .

M. McCrossan: Sera-t-elle présentée avant les grandes vacances?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui.

M. McCrossan: Je vous poserai la même question à propos de la loi régissant le Régime de pensions du Canada que vous avez annoncé le 13 décembre dernier, je crois. Ce texte de loi devait être présenté à la Chambre d'ici au 1^{er} mai. Je crois que c'est ce qui avait été dit. Or, dans deux ou trois jours, ce sera le 1^{er} mai. C'est dans trois jours, puisque la date limite d'envoi des déclarations est mercredi. Quand verrons-nous ce texte de loi?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Sous peu.

M. McCrossan: Vous avez annoncé des modifications au régime de pension des députés, tant dans votre exposé économique du mois de novembre que dans votre budget du mois de mai. Je n'ai encore rien vu. Verrons-nous sous peu ce texte de loi?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui. C'est M. de Cotret qui est chargé de ce dossier, si bien que je ne peux vous donner de réponse précise. Mais les travaux avancent, et il ne fait aucun doute que nous présenterons une loi qui incorporera les changements que j'ai annoncés. Je ne peux pas vous donner de date précise; il faudra que je me renseigne auprès de M. de Cotret.

M. McCrossan: Pour ce qui est des régimes relatifs aux employés, des régimes de pension marginaux, vous avez dit, lorsque vous avez présenté votre budget, au mois de mai, que vous déposeriez une loi à cet effet. Ce texte sera-t-il présenté avant cet été?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): J'ai apporté quelques précisions à ce sujet dans le budget du mois de février. Je crois que cela fera partie du nouveau code des impôts.

M. McCrossan: Cela ne fera donc pas partie de la législation portant sur les pensions de retraite?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): C'est cela, monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Avez-vous établi le manque à gagner qui résultera de ces régimes de pension?

[Text]

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): That has been difficult to put a precise handle on. We know it is reasonably large and growing, but it is hard to be precise on it.

Mr. McCrossan: Do you have a ballpark, \$100 million or \$500 million?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I do not have anything off the top of my head; I am sorry. There is no one here who could give you that.

Mr. McCrossan: Finally, in your February budget you indicated that next year we could look forward to an overhaul of the SOFA programs, and you enunciated some principles that would be followed: maintenance of universality, increased progressivity, some reduction in net expenditures and so on. Can we anticipate that there will be either a green paper or a white paper or some sort of discussion document, or are these things going to come out of the blue as they did in May 1985?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): No, we expect to have a document that will set out the particulars of the existing systems, and that should be available this spring. Following that, we expect to have a fair amount of consultation with interested groups, people in the social policy groups, business groups and others, but our target is next budget.

Mr. McCrossan: So there will be no options put forward, then, merely a description of the existing system?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I think it is too early to say yes or no on that.

Mr. McCrossan: Okay, when we are looking at the retirement system, for example, we have the OAS, GIS, CPP, the age exemption and the pension exemption. We also have the question of the interest exemption. Do you view the interest exemption as an exemption that is directed towards seniors; or do you view that, in other words, as part of any trade-offs in a package with respect to pensions; or do you view the interest exemption as completely separate and apart from the benefits to the elderly?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): The interest exemption itself was brought in for quite broad reasons. In the middle 1970s, inflation was high and real interest rates were low. Obviously, the effects of inflation and taxation were pretty damaging to savings. That was the reason, as I recall, that particular exemption was brought in. So it was brought in for a much broader reason than just to help seniors who had savings. But I think we have to acknowledge that one of the major beneficiaries of a program like that are senior citizens who have some savings, who benefit by the existence of the \$1,000 exemption.

Mr. McCrossan: Have you done any breakdown of the tax expenditures on the interest side between those who are claiming the age exemption and those who are not?

[Translation]

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il est difficile de faire des prévisions à ce sujet. Nous savons qu'il est important et qu'il augmente, mais il est difficile d'être précis.

M. McCrossan: Avez-vous un chiffre approximatif à nous donner? Est-ce 100 millions de dollars ou 500 millions de dollars?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je ne pourrais pas vous donner de chiffre au pied levé, excusez-moi. Personne ici ne pourrait vous donner ce chiffre.

M. McCrossan: Enfin, dans votre budget du mois de février, vous avez dit que, l'année prochaine, les programmes sociaux seraient remaniés, et vous avez énoncé certains principes à suivre: universalité préservée, progressivité accrue, réduction des dépenses nettes, et ainsi de suite. Un Livre vert, un Livre blanc ou un document de travail sera-t-il publié, ou cette refonte va-t-elle se matérialiser par l'opération du Saint-Esprit, comme cela fut le cas en mai 1985?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Non, nous avons l'intention de rendre public un document énonçant les détails de chaque programme, et ce, dès ce printemps. Ensuite, des consultations auront lieu avec les groupes intéressés, les professionnels du domaine social, le patronat, ainsi que d'autres, mais nous espérons annoncer ces remaniements lors de la présentation du prochain budget.

M. McCrossan: Ainsi, aucune option ne sera proposée? Ce sera uniquement une description des programmes existants?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je crois qu'il est prématuré de répondre à cette question.

M. McCrossan: Pour les retraités, il existe, par exemple, la Sécurité de la vieillesse, le supplément de revenu garanti, le Régime de pensions du Canada, l'exemption en raison d'âge et l'abattement fiscal relatif aux revenus de retraite. Il y a aussi la déduction relative aux revenus en intérêts. Considérez-vous que l'abattement relatif aux revenus en intérêts vise les personnes âgées? Ou estimez-vous, en d'autres termes, que cela fait partie des concessions à faire dans le domaine des pensions? Ou considérez-vous que l'abattement relatif aux revenus en intérêts n'a aucun rapport avec les avantages accordés aux personnes âgées?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): L'abattement fiscal pour revenus en intérêts a été accordé pour des raisons d'ordre général. Vers le milieu des années 70, l'inflation était élevée et les taux d'intérêt réels étaient peu élevés. Il était manifeste que les effets conjugués de l'inflation et du fisc pénalisaient les épargnants. Si je me souviens bien, c'est précisément pour cette raison que cet abattement a été accordé. Il ne s'agissait donc pas simplement d'aider les personnes âgées qui avaient des économies. Mais je crois qu'il faut reconnaître que ce dégrèvement de 1,000\$ profite le plus aux personnes âgées qui possèdent quelques économies.

M. McCrossan: Sur ce même point, avez-vous fait une ventilation du manque à gagner du gouvernement pour ceux

[Texte]

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes, we have.

Mr. McCrossan: And could those be made available to the committee?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): We could give some thought to that. Let me give some thought to that. Yes, we will have a look at that.

Mr. McCrossan: Okay. The social programs which are under review presumably will include the obvious ones of the pension system and the child benefit system. Do you also view as part of this review the Canada Assistance Plan and the unemployment insurance system? How wide is the net? You indicated social programs would be reviewed and obviously for the first two I mentioned we have already had the original blue discussion paper, but there are a lot of social programs around, including, obviously, the welfare system, unemployment insurance. Are they all up for discussion at this point in time as well?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): As you know, the unemployment insurance system is subject to review by the Forget commission and that review is ongoing until the Forget commission reports. We expect that to be later this year.

The Canada Assistance Plan has been reviewed by the Nielsen task force and the recommendation that came out of that from the private sector committee as well was not to make any changes in that particular program.

The Chairman: Do you mind if I cut you off at this point?

Mr. McCrossan: You sure can.

The Chairman: Miss Nicholson.

Miss Nicholson: I would like to ask the Minister some questions about the recent change to the government's cash management program.

When the Auditor General a couple of years ago suggested changes in the cash management program he suggested a figure which the government could save by changing. That figure was disputed by officials of the Department of Finance at the time. May we know what your 200 economists tell you will be saved as a result of the changes made on April 1?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): The Department of Finance has only 100 economists. The Bank of Canada has the others.

Miss Nicholson: Well, this affects the Bank of Canada too.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I do not have the details in my mind. Mr. King, who has been involved in the negotiations, should comment.

Mr. Gordon W. King (General Director, Financial Sector Policy Branch, Department of Finance): I do not have any

[Traduction]

qui demandent l'exemption en raison d'âge et ceux qui ne la demandent pas?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui, nous l'avons fait.

M. McCrossan: Et pourriez-vous les transmettre au Comité?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Peut-être; nous y réfléchissons. Oui, nous verrons.

M. McCrossan: Bien. Lorsque vous procéderez à la refonte des programmes sociaux, je suppose que cette refonte comprendra les régimes de retraite et les prestations accordées aux parents. Cet examen englobera-t-il également le Régime d'assistance publique du Canada et le Régime d'assurance-chômage? Qu'englobera cette refonte? Vous avez dit que les programmes sociaux seraient revus, et nous avons déjà reçu le Livre bleu des deux premiers points que j'ai cités, mais il existe beaucoup d'autres programmes sociaux, notamment les programmes d'assistance sociale et d'assurance-chômage. Vont-ils tous être remaniés?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Comme vous le savez, la Commission Forget examine actuellement le régime d'assurance-chômage, et cet examen se poursuivra tant que M. Forget n'aura pas déposé son rapport, qui devrait l'être vers la fin de cette année.

Le Régime d'assistance publique du Canada a été revu par le groupe de travail Nielsen, qui a recommandé, de même que le secteur privé, de n'y apporter aucune modification.

Le président: Y voyez-vous un inconvénient si je vous interromps maintenant?

M. McCrossan: Mais je vous en prie.

Le président: Madame Nicholson.

Mme Nicholson: Je voudrais poser au ministre quelques questions portant sur les changements apportés récemment au programme de gestion de la trésorerie du gouvernement.

Lorsque le vérificateur général a proposé, il y a environ deux ans, des changements au programme de gestion de la trésorerie, il a cité les économies que pourrait réaliser le gouvernement si ces changements étaient apportés. Ce chiffre a été contesté, à l'époque, par les hauts fonctionnaires du ministère des Finances. Pourrions-nous savoir quelles économies pourront être réalisées, d'après vos 200 économistes, à la suite des changements apportés le 1^{er} avril?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Le ministère des Finances n'emploie que 100 économistes. La Banque du Canada emploie les autres.

Mme Nicholson: Bien, cela touche la Banque du Canada également.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je ne me souviens plus des détails. M. King, qui a participé aux négociations, pourrait peut-être vous le dire.

M. Gordon W. King (directeur général, Direction de la politique du secteur financier, ministère des Finances): Je n'ai

[Text]

figures with me because we did not anticipate that question would come up, but one point I should make is that the key element in the benefit to the government depends upon the interest rates earned on balances.

The positive effect for the government is that it will earn interest on all of its balances whereas under the previous system the first \$100 million was interest free and also the interest was paid only on the minimum weekly. So there also is a gain to be made by earning interest on the difference between the minimum weekly and the average level.

The other part of the system which is changed is that part of the government's balances are being put out to tender. That is a system with which we have had relatively little experience, as that only started on April 1.

So any kinds of estimates one gives have a very wide margin of error depending first on the general level of interest rates in the economy. Obviously if there is a lower level of interest rates in the economy there is less benefit related to those balances where you were previously not earning interest but are now earning interest. The second factor will be the amount you earn on those tendered balances; again, you have to make assumptions about that on a very limited basis of a very limited experience. But I think under the type of settlement we are looking at now we would not anticipate benefits as high as that \$50 million.

• 2120

Miss Nicholson: You would not . . . ?

Mr. G. King: That was done through a period when some of the interest rates were over 20%, of course, because that was over a 5-year period that included . . .

Miss Nicholson: But I missed what you said. You would not anticipate benefits as high as . . . ?

Mr. G. King: We would not anticipate benefits as high as the \$50 million that the Auditor General mentioned in his report.

Miss Nicholson: Thank you. Now, this new arrangement was negotiated carefully over quite a long period with the Canadian Bankers' Association and the Canadian Payments Association, and that being so, why did it seem to come as a surprise to the market? I was receiving calls as late as last week from people who were saying that the market was in an uproar because they did not know how to weigh all the effects of this. Why did it come as a surprise?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I think it was a surprise—and Mr. King should comment on this, because it is a fairly technical issue and I would not want to lead you astray on it—because the market was taken aback by the treatment by the banks of one element of the arrangement, the float. And the result was that it caused some adjustments to be made in the treasury bill tender.

[Translation]

pas ici ces chiffres, car nous ne pensions pas que l'on nous poserait cette question, mais je devrais dire que les économies réalisées par le gouvernement dépendront des taux d'intérêt que rapporteront les soldes.

Le gouvernement en profite, car tous les soldes porteront intérêt, alors que, en vertu de l'ancien système, les premiers 100 millions de dollars ne portaient aucun intérêt, et l'intérêt n'était versé, chaque semaine, que sur le montant minimum. Ainsi, le gouvernement pourra également réaliser des économies, puisque l'intérêt ne sera plus calculé d'après le montant minimum qu'il y avait chaque semaine, mais d'après le montant moyen.

Autre changement, une partie du solde du gouvernement fera l'objet d'un appel d'offres. C'est un système nouveau, que nous connaissons peu, puisqu'il n'a été lancé que le 1^{er} avril.

Ainsi, tout chiffre que nous vous donnerions comporterait un risque élevé d'erreur, puisque tout dépendra des taux d'intérêt courants. Il est manifeste que si les taux d'intérêt baissent, ces soldes qui, auparavant, ne rapportaient aucun intérêt, mais qui en rapportent maintenant, rapporteront moins. Ensuite, tout dépendra du montant que rapporteront ces soldes mis en adjudication. Là encore, on ne peut se perdre qu'en conjectures, puisque notre expérience en la matière est très limitée. Mais d'après nos calculs, nous ne pensons pas réaliser 50 millions de dollars d'économies.

Mme Nicholson: Vous ne . . . ?

M. G. King: Cela a été fait à une période où certains taux d'intérêt s'élevaient à plus de 20 p. 100, puisque c'était échelonné sur une période de cinq ans qui comprenait . . .

Mme Nicholson: Mais je n'ai pas compris ce que vous avez dit. Vous ne pensez pas réaliser des économies de l'ordre de . . . ?

M. G. King: Non, nous ne nous attendons pas à réaliser des économies de l'ordre de 50 millions de dollars, chiffre cité par le vérificateur général dans son rapport.

Mme Nicholson: Merci. Ce nouvel accord a été négocié de façon très prudente et, pendant longtemps, avec l'Association des banquiers canadiens et l'Association canadienne des paiements; alors, pourquoi cela a-t-il semblé surprendre le marché? La semaine dernière, je recevais encore des appels de gens qui me disaient que le marché s'emballait parce qu'il ne savait pas comment en peser tous les effets. Pourquoi le marché en a-t-il été surpris?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il l'a été, je crois—et M. King devrait vous répondre, car c'est une question assez technique, et je ne voudrais pas vous induire en erreur—parce que le marché a été surpris de la façon dont les banques ont traité un des éléments de cet accord, soit l'ensemble des effets en circulation qui n'ont pas encore été présentés à l'encaissement. Et c'est ce qui a entraîné les rajustements apportés à l'adjudication des bons du Trésor.

[Texte]

Miss Nicholson: I see. Now, there was . . .

Mr. Garneau: I am not sure that I understood what you are saying. Is it because the tender . . . the conclusion of that was that one or two banks had a lot of cash, compared to the situation that existed before, where it was spread out through a formula that everybody knew. Is that the reason why this happened in the first couple of weeks?

Mr. G. King: No. The float is a very complicated subject, and there was a lot of work done on getting an estimation of float, developing a model that would estimate float. There was a lot of discussions between the financial institutions. So I think everyone in the financial institutions was aware of how the system worked.

The effect was that one started keeping track of float on both sides of the government's operations. Some parts of the government's operations generate float, which is to the benefit of the government at the expense of the financial institutions. There was compensation for them. In other cases, the float is to the benefit of the financial institutions and they are to compensate the government.

The particular aspect of float related to the treasury bill operation and the debt operation; again, a very large volume of treasury bills is renewed each week, since an important part of them are only 91 days to maturity. It was the float charges with respect to basically those treasury bills that caused the problem, in terms of the market's adjusting to the fact that a new expense had shown up, which they had not previously been used to, and how they would react to that.

Miss Nicholson: Thank you. Now, one small part of the new arrangements that I think is going to be very much welcomed is that people who receive government cheques, but do not have a bank account, will now be able to cash their cheques, as long as they produce identification. I guess this will be particularly useful for people drawing unemployment insurance and so on, especially now that the government requires them to spend out all their severance pay. They have to use up their savings and so on, so they badly need that unemployment insurance cheque.

• 2125

Do you have figures on the extent of fraud that has happened in the past? I have an idea there has been very little fraud, and that when the banks and the financial institutions have been refusing to cash these cheques, unless a person had a bank account he really did not have much of a case. Have you had evidence that there was fraud?

Mr. G. King: I have to quote those figures from fairly dim memory, because the responsibility for that of course is the Receiver General and Supply and Services. I do not think it is a huge number in terms of government operations. In my recollection, it was as little as a few million where there were problems of that nature. But of course that would be of significance to the particular branch if they were suffering from that kind of fraud.

[Traduction]

Mme Nicholson: Je vois. Mais aussi . . .

M. Garneau: Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris ce que vous avez dit. Est-ce dû à l'adjudication . . . Cela veut-il dire qu'une ou deux banques avaient beaucoup de liquidités, par rapport à la situation antérieure, où le taux était étalé pendant un certain temps selon une formule connue de tout le monde. Est-ce la raison pour laquelle cela s'est produit au cours des deux premières semaines?

M. G. King: Non. Cette notion de décalage est très complexe, et on a longtemps essayé d'établir un modèle qui permettrait de prévoir ce décalage. De nombreuses discussions ont eu lieu entre les établissements financiers. Par conséquent, je crois que chaque établissement savait comment fonctionnait le système.

Ce qui s'est produit, c'est que l'on a commencé à surveiller ce décalage des deux côtés des opérations du gouvernement. Une partie des opérations du gouvernement entraînent un décalage, ce qui profite au gouvernement, mais au détriment des établissements financiers. Une indemnisation est prévue. Dans d'autres cas, ce décalage profite aux établissements financiers, qui doivent à leur tour indemniser le gouvernement.

Ce décalage portait sur les bons du Trésor et la dette; là encore, un volume important de bons du Trésor est renouvelé chaque semaine, puisqu'une grande partie d'entre eux viennent à échéance au bout de 91 jours. Ce sont les frais de décalage relatifs à ces bons du Trésor qui ont causé ce problème, le marché étant subitement obligé de rajuster le tir, puisqu'il devait assumer une nouvelle dépense, ce qui n'était pas le cas auparavant, et il ne savait pas comment réagir.

Mme Nicholson: Merci. D'après ces nouveaux accords—et cette mesure sera accueillie à bras ouverts, je crois—ceux qui reçoivent des chèques émis par le gouvernement, mais qui ne possèdent pas de compte en banque, pourront maintenant les encaisser, à condition de montrer une pièce d'identité. Cette mesure sera particulièrement utile aux chômeurs, et ainsi de suite, surtout depuis que le gouvernement les oblige à dépenser toutes leurs indemnités de départ. Ils doivent dépenser toutes leurs économies, et ainsi de suite, si bien qu'ils ont sérieusement besoin de ce chèque d'assurance-chômage.

Avez-vous une idée de l'ampleur de cette fraude? J'ai l'impression qu'il y en a eu très peu, et que lorsque les banques et les établissements financiers refusaient d'encaisser ces chèques, sauf si la personne en question y avait un compte, cela ne représentait pas une grosse somme. Avez-vous des chiffres là-dessus?

M. G. King: Je n'en ai qu'une vague souvenance, car c'est une responsabilité qui incombe au Receveur général et au ministère des Approvisionnements et Services. Je ne pense pas que cela représente une grosse somme pour ce qui est des opérations du gouvernement. Si je me souviens bien, ce genre de problème ne représentait que quelques millions de dollars. Toutefois, cela risque d'être plus grave pour cette direction.

[Text]

I suspect the financial institutions would suggest—and I do not want to try to speak on their behalf in any sense—that if a lax system were to be put in place, the risk would be that fraud would increase. But of course, they are the experts in dealing with that type of problem.

Miss Nicholson: Now you have put in place a new system—and I would congratulate the Minister on this—whereby a person can cash a government cheque of up to \$750 without having a bank account as long as ID is produced and the bank or the cashing institution is protected up to \$750. One big advantage of this, of course, is that there is no need now for people to go to these cashing services that take such an enormous cut off the top. But I have not seen much publicity about this. Is it proposed to have some publicity so that those who would benefit from this program know it is there for them?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I had not really given too much thought to that, Miss Nicholson, but it is something to which we can give some thought. As Mr. King has indicated, this is more in the area of the Minister of Supply and Services, but we will make that suggestion to him.

Miss Nicholson: Thank you. I guess we could all put it in our householders.

I have two brief questions about the Canadian Commercial Bank. Mr. Minister, are you still holding to the position that you will not release the names of the people who get these ex gratia payments; that is, over and above what they are entitled to under the Canadian deposit insurance?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes, and for the reasons previously stated.

Miss Nicholson: Which are that you have had a legal opinion that . . . ?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes, because the release of those names, we believe, is contrary to the provisions of section 241 of the Bank Act.

Miss Nicholson: Mr. Riis would like a supplementary.

Mr. Riis: Mr. Chairman, will we ever know through the natural accounting process who these people or these institutions were?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): What do you mean by "through the natural accounting process"?

Mr. Riis: At the time the discussion was going on, a year later—during the Public Accounts or whatever, I guess—you said there would be an accounting that will be made public, and presumably the people who received these cheques would be identified.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I am not aware of that, but it is something you might put to Mrs. McDougall. It is in her area of responsibility.

[Translation]

Je ne prétends pas être leur porte-parole, mais les établissements financiers vous diraient certainement que l'instauration d'un système laxiste encouragerait davantage la fraude fiscale. Bien sûr, il y a toujours des spécialistes pour faire face à ce genre de problèmes.

Mme Nicholson: Vous avez mis en place un nouveau système, et je vous en félicite, monsieur le ministre, qui permet à n'importe qui d'encaisser un chèque du gouvernement d'une valeur maximum de 750\$ dans un établissement dont il n'est pas client, à condition de présenter des papiers d'identité; la banque ou l'établissement financier est alors protégé jusqu'à concurrence de 750\$. De cette façon, et c'est le principal avantage de ce système, les gens n'ont plus besoin de s'adresser à ces services d'encaisse qui prenaient une commission considérable. Je n'ai toutefois pas beaucoup entendu parler de ce système. Avez-vous l'intention d'en faire de la publicité afin que tout le monde puisse en profiter?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je n'y avais pas vraiment songé, mademoiselle Nicholson, mais vous avez peut-être raison de me le conseiller. Comme l'a dit M. King, cela relève davantage du ministre des Approvisionnements et Services, mais je lui ferai part de votre suggestion.

Mme Nicholson: Merci. C'est certainement quelque chose qui nous intéresse tous.

J'ai maintenant deux petites questions à vous poser au sujet de la Banque commerciale canadienne. Monsieur le ministre, refusez-vous toujours de divulguer les noms de ceux qui ont bénéficié de ces paiements ex gratia, c'est-à-dire de ce qu'ils ont touché en plus de ce à quoi ils avaient droit, en vertu de l'assurance-dépôt canadienne?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui, et pour les mêmes raisons que j'ai déjà invoquées.

Mme Nicholson: Ces raisons étant que vous avez consulté des avocats qui . . . ?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui, car la divulgation de ces noms serait contraire aux dispositions de l'article 241 de la Loi sur banques.

Mme Nicholson: M. Riis aimerait poser une question supplémentaire.

M. Riis: Monsieur le président, les procédures de comptabilité normales nous apprendront-elles un jour qui sont ces personnes ou ces établissements?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Qu'entendez-vous par «les procédures de comptabilité normales»?

M. Riis: Quelque temps après toute cette histoire, vous avez déclaré, au sujet des Comptes publics ou d'autre chose, que toute la comptabilité serait rendue publique et que le nom des personnes bénéficiaires serait probablement divulgué.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je ne m'en souviens pas, mais vous pourriez le demander à M^{me} McDougall. C'est elle qui est responsable.

[Texte]

The Chairman: It might go back to the Auditor General in the Public Accounts, because presumably you are going to be approving Public Accounts and that obviously is a question there.

Miss Nicholson: I have one last question. Is there a firm date for Mr. Justice Estey's report?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I do not think so. However, we expect it this summer, is it?

Mr. G. King: I am not aware that Mr. Estey has made any predictions about when his report will be available. I think his hearings resume again in mid-May for a few weeks, and then I guess everyone is free to estimate how long they think it will take Mr. Justice Estey to write his report.

• 2130

Miss Nicholson: Thank you.

The Chairman: We are now past our hour of retirement, but I am going to carry on and let everybody get a chance at things. Mr. Dorin.

Mr. Dorin: Thank you, Mr. Chairman. I will be very brief. I have three basic questions.

You made a comment in your opening remarks about the impact of oil prices. Of course, being the member of the finance committee from Alberta, that is of direct interest to me. I want to just clarify one number. A couple of weeks ago, during consideration of Bill C-99, Minister McDougall and Mr. Dodge gave us a number. I believe their estimate was that at a price of \$12.50 a barrel, their estimate for the PGRT number was \$100 million. I just wanted to establish that was the number and I just want to ask a couple of questions about that. Was \$12.50 the U.S. price? Do you remember?

Mr. G. King: The actual estimate is that if we were off about \$10 from the \$22.50, we would be somewhere between \$100 million and \$350 million or \$400 million of PGRT left.

Mr. Dorin: So it is between \$100 million and \$350 million.

Mr. G. King: Yes.

The Chairman: What you have is a variance. That is an enormous variance.

Mr. G. King: Because it is very difficult *ex ante* to know exactly who would be lifting oil at that price. The amount you get depends on who is lifting and at what cost they are lifting.

Miss Nicholson: May I just ask a brief supplementary on that?

The Chairman: Sure.

Miss Nicholson: There used to be a rule of thumb that for every dollar a barrel the price of oil fell, that meant a loss of \$110 million in the PGRT. Has that gone then?

The Chairman: He is saying, though, that because of this massive drop all your calculations of who is going to lift oil and

[Traduction]

Le président: Le Comité des comptes publics en sera peut-être saisi, par l'intermédiaire du Vérificateur général, car un jour ou l'autre, vous allez bien examiner les Comptes publics.

Mme Nicholson: Permettez-moi de poser une dernière question. Sait-on à quelle date le rapport du juge Estey va être publié?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je ne crois pas qu'une date ait été fixée, mais ce rapport devrait être publié cet été.

M. G. King: Je ne crois pas que M. Estey ait dit à quelle date son rapport serait publié. La Commission reprend ses audiences à la mi-mai, pour quelques semaines, et il lui faudra ensuite préparer son rapport, ce qui peut prendre un certain temps.

Mme Nicholson: Merci.

Le président: Nous avons dépassé l'heure à laquelle nous devons lever la séance, mais je suis prêt à continuer pour que tout le monde ait la possibilité de poser des questions. Monsieur Dorin.

M. Dorin: Merci, monsieur le président. Je serai très bref, car je n'ai que trois questions à poser.

Au début de votre déclaration, vous avez parlé des conséquences de la chute des prix du pétrole. Cela m'intéresse tout particulièrement, en tant que membre du comité des Finances et député d'une circonscription de l'Alberta. J'aimerais avoir une petite précision. Il y a quelques semaines, pendant l'examen du Bill C-99, M^{me} McDougall et M. Dodge nous ont dit que si le prix du baril tombait à 12.50\$, la TRPG représenterait 100 millions de dollars. Je voudrais simplement que vous me confirmiez ce chiffre, après quoi je vous poserai deux ou trois autres questions. Ce prix de 12.50\$ était-il évalué en dollars américains? Vous en souvenez-vous?

M. G. King: Nous avions en fait prévu que si le baril de pétrole coûtait 10\$ de moins que 22.50\$, nous aurions un manque à gagner de 100 à 350 millions de dollars en TRPG.

M. Dorin: C'est donc entre 100 et 350 millions de dollars.

M. G. King: Oui.

Le président: La marge est énorme.

M. G. King: Il est très difficile de savoir à l'avance qui va extraire du pétrole à ce prix-là. Or, c'est un facteur très important, en plus du coût de production.

Mme Nicholson: Puis-je poser une petite question supplémentaire à ce sujet?

Le président: Bien sûr.

Mme Nicholson: On disait autrefois que chaque fois que le prix du baril de pétrole baissait d'un dollar, cela représentait, grosso modo, une perte de 110 millions de dollars pour la TRPG. On ne fait plus le même calcul?

Le président: Le témoin veut vous faire comprendre qu'étant donné cette chute brutale des prix du pétrole, on ne sait plus

[Text]

who is going to leave it in the ground are all out of whack, so we do not know.

Mr. Dorin: At the higher numbers, that is probably close to the truth, that it is a 10% tax, because the lifting costs are deductible. But before you calculate the tax it starts to... When you get to such a low number I can appreciate why it is difficult.

I want to ask just two additional questions on this subject. I believe that Syncrude and Suncor, the oilsands plants, pay 6% PGRT. I do not know what their lifting costs would be, but can they deduct extraction costs of any kind before they pay it, do you know?

Mr. G. King: They can deduct all of their operating costs from their revenue.

Mr. Dorin: In other words, they can use all their operating costs. They would only pay it over and above their operating costs.

Mr. G. King: Yes.

Mr. Dorin: Thank you. I would like to ask another question on another subject, related to the Bank of Canada. Recently there have been large advances from the Bank of Canada to the chartered banks. I am not sure what they are this week, but they have been in the neighbourhood, I believe, of about \$5 billion.

The Chairman: About \$4.8 billion right now.

Mr. Dorin: Approximately \$5 billion, I guess. I am just wondering if you might comment then with regard to the impact of oil prices, energy loans at the banks and financial institutions. One of the theories I had about the pressure that was on the dollar, the exchange value of the dollar a few weeks back, was that it was not necessarily caused by fiscal uncertainty but maybe to some degree by banking system uncertainty, for whatever reason. I do not know if that is true. That was my own theory to explain something that nobody seemed to be able to explain. In terms of the adverse impact of oil prices, do you think the financial markets now are capable of handling that in general?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I think you were out of the room. There was a question...

Mr. Dorin: I might have missed it. I am sorry.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): —a similar type of question that I think Mr. Garneau put to me in relation to Third World debt. The same conditions hold—that the capital base of the banks has been strengthened, broadened. The asset position has been increased quite significantly, so that some of those debts that loomed large in 1982 are proportionately quite a bit smaller.

• 2135

The other factor is that they have been able to improve their reserve position considerably against these loans. In particular,

[Translation]

qui va continuer à en produire, et par conséquent, il est très difficile de faire des prévisions.

M. Dorin: Quand les prix sont élevés, la taxe est de 10 p. 100 et les coûts d'extraction sont déductibles. Par contre, lorsque les prix chutent de cette façon, il est très difficile de faire ces calculs.

Permettez-moi de vous poser deux autres questions sur le même sujet. Je crois que Syncrude et Suncor, les usines de sables bitumineux, paient une TRPG de 6 p. 100. Je ne sais pas à combien s'élèvent leurs coûts d'extraction, mais j'aimerais savoir si elles peuvent les déduire avant de calculer la TRPG.

M. G. King: Elles peuvent déduire tous leurs coûts d'exploitation de leurs revenus.

M. Dorin: En d'autres termes, elles peuvent déduire tous leurs coûts d'exploitation, et ce, avant le calcul de la TRPG.

M. G. King: Oui.

M. Dorin: Merci. J'aimerais maintenant vous poser une question au sujet de la Banque du Canada. Récemment, cette banque a consenti des avances importantes aux banques à charte. Je ne sais pas à combien elles s'élèvent cette semaine, mais c'est autour de cinq milliards de dollars.

Le président: 4,8 milliards de dollars plus exactement.

M. Dorin: Donc, à peu près cinq milliards de dollars. Pourriez-vous me dire quelles conséquences a eu la chute des prix du pétrole sur les prêts consentis par les banques et les établissements financiers dans le domaine énergétique? Je pensais que les pressions qui s'exerçaient sur notre devise, il y a quelques semaines, n'étaient pas nécessairement causées par une certaine incertitude au niveau de notre politique monétaire, mais plutôt par une certaine incertitude dans les systèmes bancaires, pour quelque raison que ce soit. Je ne sais pas si ma théorie est justifiée, mais c'est ainsi que j'essayais d'expliquer ce que personne ne semble comprendre. Quant aux problèmes que pose la chute des prix du pétrole, pensez-vous que les marchés financiers soient aujourd'hui capables d'y faire face?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Vous n'étiez pas là, je crois, mais une question...

M. Dorin: Je m'en excuse.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): C'est M. Garneau, je crois, qui m'a posé une question semblable au sujet de la dette du Tiers monde. Les mêmes conditions s'appliquent, à savoir que les réserves des banques ont été consolidées. La position de l'actif a été augmentée considérablement, de telle façon que certaines dettes qui étaient fort importantes en 1982 le sont proportionnellement beaucoup moins à l'heure actuelle.

L'autre facteur dont il faut tenir compte, est que la position de la réserve a été considérablement améliorée. Certaines des

[Texte]

some of the banks have made provisions that they have announced over the last few months.

Mr. Dorin: I guess the one we all hear about and read about is Dome. I am sure there are lots of other companies in that position, but that would be probably the one that makes the headlines.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Dome has put forward a proposal to the banks. My understanding is that those negotiations are proceeding satisfactorily. They are obviously not easy negotiations, dealing with the number of banks that they have to deal with. But taking that into account, I think the negotiations have progressed quite well.

Mr. Dorin: I have just one more question. It relates to the business transfer tax. You mentioned in your opening remarks that you will be bringing a proposal forward. I might add that I had the chairman to my riding a week or two ago to talk about the subject, and I was able to get 400 people to pay \$40 for breakfast to come out and hear him. Unfortunately, he was not able to say too much about it. But certainly there is a high level of interest—apprehension, I suppose—partially because of uncertainty and maybe a fear of the unknown.

In terms of not the proposal but the timing, assuming the proposal comes out and goes through the various groups and becomes legislation and becomes part of the system, would you see this as something that is near-term—i.e., possibly in the next budget? Or is it something on the longer-term horizon? Or do you have a view on that?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): At this stage we are proposing to have a discussion paper out this spring, and I would hope we would be able to progress fairly expeditiously with that. I do not want to state a specific timetable at this point. What we want to do is get the discussion paper out and get some comment back from those who are affected by it, those who have some specific points of view to express.

What we have concluded in the work we have done within the department is that the current tax is on a very narrow base. A manufacturing base might have been appropriate 60 years ago, when this tax came in, but it is quite a bit narrower now in proportion to the rest of the economy. It is a distortionary tax, since there are always going to be commodities that are just inside and just outside of the borderline—commodities that compete with each other. We have a situation where there is an added hidden cost on exports as a result of the tax, and there are also some cases of a bias that favours imports. So there are a number of reasons why we feel it is important to consider this other proposal, this business transfer tax, as an option.

I might say that in addition to these problems that I have raised there have been a number of challenges to the tax at these borderlines. These challenges are not insignificant. If

[Traduction]

banques ont d'ailleurs annoncé les dispositions qu'elles avaient prises à ce sujet au cours des quelques derniers mois.

M. Dorin: Je suppose que nous entendons tous parler de Dome. Je suis sûr qu'il y a beaucoup d'autres sociétés qui se trouvent dans cette même situation, même si c'est Dome qui fait les manchettes.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Dome a présenté une proposition aux banques. Si je comprends bien, les négociations en cours sont satisfaisantes, même si elles ne sont pas très faciles étant donné le nombre de banques.

M. Dorin: Il me reste une question à poser, qui a trait à la taxe sur les transactions. Vous avez mentionné dans vos remarques d'ouverture que vous feriez une proposition à ce sujet. Je dois dire que j'ai invité le président dans ma circonscription il y a une ou deux semaines pour qu'il prononce une allocution à ce sujet. J'ai pu susciter de l'intérêt auprès de 400 personnes qui ont été prêtes à payer 40\$ pour le déjeuner causerie. Malheureusement, le président n'a pas pu dire grand chose à ce sujet. Il est certain que beaucoup de gens s'intéressent à cette question, peut-être par peur. Étant donné l'incertitude et la peur de l'inconnu.

Quand envisagez-vous qu'une telle proposition pourrait s'inscrire dans la réalité et devenir loi? Très prochainement, à la suite du budget qui sera déposé ou s'agirait-il plutôt de transformation à long terme?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous désirons pour le moment présenter un document de discussion ce printemps. J'espère que cela permettra d'accélérer les choses. Je ne voudrais pas cependant prévoir un horaire précis pour le moment. Nous voulons donc présenter notre document, qui nous l'espérons suscitera la discussion, obtenir des commentaires de la part des personnes intéressées et de celle qui ont quelque chose à dire sur la question.

Le travail qui a été fait au sujet de cette taxe sur les transactions au sein même du ministère nous a fait comprendre que la taxe actuelle ne s'applique qu'à un très petit nombre de transactions et que sa base est donc très étroite. Il est fort possible qu'il y a 60 ans, lorsqu'une telle taxe est entrée en vigueur, seuls les produits manufacturés devaient être touchés. Or, à l'heure actuelle, étant donné l'économie dans laquelle nous fonctionnons, cette base est trop étroite et il en résulte des distorsions. De plus, certains produits sont frappés alors que d'autres ne le sont pas tout simplement parce qu'ils se trouvent à la limite. Dans certains cas, cette taxe impose des coûts cachés supplémentaires aux exportations alors que dans d'autres elles favorisent les importations. C'est la raison pour laquelle nous estimons qu'il est important d'étudier la proposition d'élargir cette taxe à tout le système.

De plus, plusieurs de ces cas limite font l'objet d'actions devant les tribunaux. Si les demandeurs obtiennent gain de cause, cela pourrait occasionner des millions de dollars de dommages pour les trésors publics.

[Text]

successful, they could result in claims of millions of dollars against the federal purse.

So there are some very real problems we are faced with here. We are proposing to bring this discussion paper forward and see whether we can introduce a new tax that meets these problems that are clearly there and makes for a healthier economy because there is a better tax system in place.

Mr. Parry: Mr. Chairman, I would just like to say how much I appreciate the opportunity to participate in your committee's deliberations again, and also how much I appreciate the opportunity to put some questions to the Minister tonight on the subject of the . . .

The Chairman: About two or three, because we are over time.

• 2140

Mr. Parry: I will try to be brief, Mr. Chairman. That will not be hard if the Minister is as brief in his replies.

Concerning the decision to deny a tax remission to the people who were laid off from the Griffith Mine at Ear Falls, I would just like for clarification to quote you part of the November 1984 economic statement on page 101. *Hansard* records you as saying:

The consequences of closures are particularly severe for workers in communities where alternative employment opportunities are limited or simply do not exist. We intend to offer tax relief for termination benefits in these circumstances.

Is it your department's position that the situation in the Ear Falls area does not meet the definition of "alternative employment opportunities are limited"?

The Chairman: He answered that question earlier tonight when Mr. Riis asked it.

Mr. Parry: Okay. Thank you, Mr. Chairman. On the consultation mentioned in the same statement, has any consultation "with those affected before determining the precise form of assistance" taken place?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): As far as I am aware, an application has been made to the department for this, and the information arising out of that consultation has been conveyed to me.

Mr. Parry: So only the company, then, was consulted?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I would have to check with the officials involved in that.

Mr. Parry: Thank you. I sent you a letter on March 25 detailing a survey of the eight major employers in the area as to their hiring intentions. Did you read that letter?

[Translation]

Il y a donc des problèmes très réels auxquels nous sommes confrontés. Nous avons donc l'intention de présenter ce document de discussion préconisant l'introduction de cette nouvelle taxe pour résoudre ces problèmes et promouvoir en même temps une économie plus saine dans le cadre d'un système d'imposition élargi.

M. Parry: Monsieur le président, j'apprécie la possibilité de participer aux délibérations de votre Comité et de pouvoir poser certaines questions au ministre ce soir sur . . .

Le président: Vous pourrez poser deux ou trois questions car nous avons déjà dépassé le temps qui nous était imparti.

M. Parry: J'essaierai d'être bref monsieur le président et cela sera d'autant plus facile que le ministre me répondra brièvement.

Au sujet de la décision de ne pas consentir un dégrèvement fiscal aux personnes qui ont été mises à pied à la mine de graphite de Ear Falls, j'aimerais, pour apporter certaines précisions, citer la déclaration sur l'économie de novembre 1983 à la page 101 du *Hansard*:

les conséquences des fermetures sont particulièrement importantes pour les travailleurs qui se trouvent dans des communautés ou d'autres possibilités d'emploi sont restreintes ou tout simplement non existantes. Nous avons l'intention de prévoir un dégrèvement fiscal pour les allocations de fins d'emplois dans ces cas.

Votre ministère a-t-il décidé que la situation dans la région de Ear Falls ne tombe pas dans cette catégorie et que d'autres possibilités d'emploi ne sont pas vraiment restreintes?

Le président: Le témoin a déjà répondu à cette question en réponse à M. Riis plus tôt au cours de la soirée.

M. Parry: Très bien. Je vous remercie monsieur le président. Au sujet de la consultation dont il est question dans cette même déclaration, y en a-t-il eu avec les personnes touchées par ces fermetures et ceci «avant de déterminer la forme précise d'aide»?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Autant que je sache, une demande a été présentée au ministère et les renseignements qui sont ressortis de cette consultation m'ont été transmis.

M. Parry: Par conséquent seule la compagnie a été consultée?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il faudrait que je vérifie, auprès de mes hauts fonctionnaires, qui s'occupent de ce dossier.

M. Parry: Merci. Je vous ai envoyé une lettre le 25 mars dans laquelle je vous donne certains détails concernant une enquête faite auprès des huit principaux employeurs de la

[Texte]

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I believe I did. I would have to check it, but I recall receiving letters from you.

Mr. Parry: And did you or your officials find any deficiency or misrepresentation or inaccuracy in the statements as to the number of jobs that could possibly turn up in that area?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): You are asking me a specific question, which I would just as soon not answer off the top of my head. I do recall that a number of the people who were laid off from the mine have found alternative employment in the area. There are other major employers in the area, and one of the criteria for providing a remission order is the lack of existence of any other employers. In this case there are other major employers, and that is one of the principal reasons why the remission order was not granted.

Mr. Parry: So the judgment is made on the presence of major employers, whether or not they plan to hire?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): That is correct.

Mr. Parry: Okay. On the Campbell Red Lake Mine cited in your answer of March 26 to my colleague Mr. Rodriguez, their statement to me was that they might hire one or two people in the next year. Did your officials lead you to believe that the Campbell Red Lake Mine intended to hire significant numbers of people?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I would have to check on that. This was discussed some while back and I do not recall all the details.

Mr. Parry: Has the department given you a figure of the amount of dollars being saved by denying this remission?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): You are asking detailed questions. This matter was discussed some time back; I do not have that information.

Mr. Parry: I just want to know if they gave you a figure, not what the figure was.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Mr. Parry, I have a number of matters that are brought to my attention. I do not carry all the specifics on these. If you want to put specific questions to me in writing I will be happy to give you answers, but on detail of the nature you are requesting I am not going to give you information off the top of my head. I do not think that would be fair to you.

Mr. Parry: The criteria on which the remission was denied have been mentioned in the House both by you and by Mrs. McDougall. However, the request to have those criteria tabled has not brought anything. Are you willing to send me a copy of the criteria?

[Traduction]

région quant à leurs intentions en matière d'embauche. Avez-vous lu cette lettre?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je crois que oui. Je devrais cependant vérifier, mais je me souviens avoir reçu des lettres de votre part.

M. Parry: Et vous-même ou vos fonctionnaires avez-vous trouvé des imprécisions ou certaines lacunes dans les déclarations concernant le nombre d'emplois qui pourraient exister dans cette région?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Vous me posez une question précise, et à laquelle je préférerais ne pas répondre à brûle-pourpoint. Je me souviens qu'un certain nombre des personnes qui avaient été mises à pied à la mine ont trouvé un autre emploi dans la région. Il y a d'autres employeurs importants dans celle-ci et un des critères en vue de l'octroi de ce dégrèvement est le manque d'autres employeurs dans la région. Dans ce cas, il y a d'autres employeurs importants, et c'est une des raisons principales pour laquelle nous avons décidé de ne pas octroyer de dégrèvement.

M. Parry: Par conséquent, vous vous basez pour prendre votre décision sur la présence d'employeurs importants dans la région, que ceux-ci aient ou non l'intention d'engager les employés ou ouvriers mis à pied?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): C'est exact.

M. Parry: Très bien. La mine *Campbell Red Lake* qui est citée dans votre réponse du 26 mars à mon collègue M. Rodriguez m'a fait savoir qu'elle pourrait engager une ou deux personnes au cours de la prochaine année. Vos hauts fonctionnaires vous ont-ils fait croire que la *Campbell Red Lake Mine* avait l'intention d'engager un nombre important de personnes?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il faudrait que je vérifie. Cette question a fait l'objet de discussions il y a quelque temps et je ne m'en rappelle pas tous les détails.

M. Parry: Le ministère vous a-t-il dit à combien s'élèverait les économies réalisées en n'octroyant pas le dégrèvement?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Vous me posez là une question de détail. Elle a fait l'objet de discussions il y a quelque temps déjà et je n'ai pas tous les renseignements à ma disposition.

M. Parry: Je voudrais simplement savoir si vos fonctionnaires vous ont donné un chiffre, non pas quel était ce chiffre.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Monsieur Parry, on me tient au courant de beaucoup de questions, mais je ne garde pas en mémoire tous les détails. Si vous voulez me poser des questions précises par écrit, je serais heureux de vous donner une réponse, cependant, je ne pourrais vous donner à brûle-pourpoint des renseignements sur une question de détail comme celle que vous me posez, et je ne crois pas d'ailleurs que ce serait honnête de le faire.

M. Parry: Vous-même ainsi que M^{me} McDougall avez parlé à la Chambre des critères qui vous ont amené à ne pas accorder ces dégrèvements. Lorsqu'on vous a demandé de déposer ces critères, on a eu aucun résultat. Seriez-vous prêt à me les communiquer par écrit?

[Text]

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes.

Mr. Parry: Would you instruct your officials to do that then, please? Thank you.

• 2145

And lastly, do you intend to accept the invitation of the people of Ear Falls to come and see for yourself what the employment situation is in that area?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I have heard from you, I have heard from others, I have heard from my officials. If you wish to discuss this further with me, I would be happy to do so.

Mr. Parry: I think I will take you up on that offer. Thank you. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: One weeny question, Mr. Riis.

Mr. Riis: It is a question the Minister feels very strongly about in terms of the content, and that is the minimum tax. Actually, I have an expanded question around this topic. Are we going to be seeing the legislation soon? Number two, what are the revenue projections now in terms of what can be expected as a result of the imposition of the minimum tax? And thirdly, since firms are now circulating at least six ways to avoid the minimum tax, is the Minister taking this advice accounting firms are giving to their clients into consideration in the drafting of the legislation?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Sorry, I missed the last part of your question.

Mr. Riis: Accounting firms, Mr. Minister, are now circulating money letters or money-making letters identifying six ways to avoid the minimum tax. Are you taking these points into consideration in drafting the legislation for the House?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): The person who is making the most of circulating letters to clients is a former member of the New Democratic Party, the good Dr. Shulman. If you look closely at some of the . . .

Mr. Riis: Is it former good member of the New Democratic Party? I think those were your words, Mr. Minister.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I do not know what his political persuasions are today. I thought you would know.

I have seen that particular letter. I have not seen others. That particular letter, it is more behavioural changes that will result in the taxpayer not paying minimum tax, but in some cases they result in their paying regular tax.

One of the things we have always anticipated with the minimum tax proposal was that people would adjust the way they invest, as an example, so rather than paying minimum tax they will adjust so their regular tax is just about the same as their minimum tax, and so it is very difficult to tell whether they are being taxed on the regular tax or whether they are

[Translation]

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui.

M. Parry: Pourriez-vous alors demander à vos hauts fonctionnaires de me faire parvenir un exemplaire de ces critères? Je vous remercie.

Et finalement, avez-vous l'intention d'accepter l'invitation des habitants de *Ear Falls* et de venir voir pour vous-même quelle est la situation de l'emploi dans cette région?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): J'ai entendu ce que vous aviez à me dire, ainsi que ce que d'autres avaient à me dire. J'ai également écouté mes hauts fonctionnaires. Si vous voulez discuter davantage cette question avec moi, je serais heureux de le faire.

M. Parry: Je crois que je vais accepter votre offre. Je vous remercie. Merci monsieur le président.

Le président: Une brève question monsieur Riis.

M. Riis: Ma question en est une qui tient à coeur le ministre, je veux parler de la taxe minimum. En fait, je voudrais poser une question qui comprend plusieurs volets à ce sujet. Un projet de loi sera-t-il déposé bientôt? Deuxièmement, quel serait le montant des recettes prévues à la suite de l'imposition de cette taxe minimum? Troisièmement, étant donné que des firmes d'expert conseil préconisent à leurs clients six moyens d'éviter cette taxe, le ministre pourrait-il me dire s'il a étudié la possibilité de tenir compte de telles manoeuvres dans la rédaction de la loi?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je m'excuse, je n'ai pas bien saisi la dernière partie de votre question.

M. Riis: Monsieur le ministre, des firmes d'experts comptables envoient à l'heure actuelle à leurs clients des lettres préconisant six façons d'éviter cette taxe minimum. Tenez-vous compte de telles tactiques dans la rédaction de la loi?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): La personne qui est le plus occupée à faire circuler ces lettres est un ancien du Nouveau Parti Démocratique, le bon Dr. Shulman. Si vous étudiez certaines . . .

M. Riis: Ne s'agirait-il pas plutôt d'un bon membre du Nouveau Parti Démocratique, dont il ne fait plus partie à l'heure actuelle? Je crois que ce sont là vos paroles monsieur le ministre.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je ne pourrais me prononcer sur l'appartenance politique de cette personne à l'heure actuelle, mais je pense que vous devriez le savoir.

J'ai vu cette lettre, en effet, je n'en ai pas vu d'autres. Parfois, à cause de certain changement d'attitude, le contribuable ne paiera pas l'impôt minimum, ce qui ne veut pas dire qu'il ne devra pas payer d'impôt.

Une des choses que nous avons prévue, dans le cadre de cette proposition d'impôt minimale, est que les gens ajusteront la façon dont ils investissent par exemple et de cette façon, au lieu de payer l'impôt minimale, ils procéderont à certains ajustements, ce qui aura pour effet que l'impôt ordinaire qu'ils devront payer correspondra en fait à l'impôt minimum. De

[Texte]

being taxed as a result of the minimum tax. That is the nature of what will happen. It may take a year or two years for that to come into play, but that is the expected behavioural result.

The change in the treatment of dividends will result in a significant increase in the tax returns on regular dividend tax and a somewhat lesser amount, I believe, in the reduction in the minimum tax on dividends. It is something, as I recall, that is fairly balanced—a fairly balanced result.

The legislation is very close to being ready. We might be able to have it available in draft form so your committee could have a look at it, and maybe have some committee work done on it. I am not sure whether it comes to your committee or another committee.

The Chairman: It goes to our committee if we want it, I suppose, Mr. Minister.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I do not want to get into the middle of that. But that is where it stands. The tax will be effective as of January 1, 1986.

The Chairman: The meeting is adjourned.

[Traduction]

cette façon, il deviendra très difficile de savoir si ces personnes sont imposées de façon régulière ou à la suite de l'imposition de cette taxe minimale. C'est ce qui va se passer, même s'il faut attendre un an ou deux avant de voir un tel changement d'attitude.

Les modifications apportées au traitement des dividendes auront pour résultat une augmentation importante de la taxe sur les dividendes dans les déclarations d'impôt et une réduction de la taxe minimale sur les dividendes. En fait, le résultat reviendra au même.

La rédaction de la loi est presque terminée à l'heure actuelle et le projet de loi pourrait être étudié par votre Comité. Je ne sais pas si cela relevra de vous ou d'un autre comité.

Le président: Notre Comité pourrait obtenir un ordre de renvoi s'il le désire, monsieur le ministre.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je ne voudrais certainement pas m'immiscer dans cette question, mais c'est là où en sont les choses et l'impôt entrera en vigueur le premier janvier 1986.

Le président: La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of Finance:

R.E. Lusby, Director General, Administration Branch;
G.W. King, Director General, Financial Sector, Policy
Branch;
D.A. Dodge, Assistant Deputy Minister.

Du ministère des Finances:

R.E. Lusby, directeur général, Direction de l'administration;
G.W. King, directeur général, Direction de la politique du
secteur financier;
D.A. Dodge, sous-ministre adjoint.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 14

Wednesday, April 30, 1986

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 14

Le mercredi 30 avril 1986

Président: Don Blenkarn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Main Estimates 1986-87: Votes 1 and 5 under
NATIONAL REVENUE

CONCERNANT:

Budget des dépenses principal 1986-1987: crédits 1 et 5
sous la rubrique REVENU NATIONAL

APPEARING:

Bernard Valcourt,
Parliamentary Secretary to the Minister of National
Revenue

COMPARAÎT:

Bernard Valcourt,
Secrétaire parlementaire du ministre du Revenu
national

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85-86

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985-1986

STANDING COMMITTEE ON FINANCE
AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: Geoff Wilson

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES
ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: Geoff Wilson

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Paul McCrossan

George Minaker
Aideen Nicholson
Nelson A. Riis
Norman Warner

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, APRIL 30, 1986
(15)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 7:42 o'clock p.m. this day, the Vice-Chairman, Geoff Wilson, presiding.

Members of the Committee present: Aileen Nicholson, Reginald Stackhouse and Geoff Wilson.

Acting Member: Reginald Stackhouse for Bill Attewell.

Other Members present: George Baker, Jim Jepson.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Terrence J. Thomas and Laurent Desbois, Research Officers.

Appearing: Bernard Valcourt, Parliamentary Secretary to the Minister of National Revenue.

Witnesses: From the Department of National Revenue: Robert J. Giroux, Deputy Minister, National Revenue, Customs and Excise; Milt A. Gallup, Assistant Deputy Minister, Field Operations; Tom C. Greig, Assistant Deputy Minister, Customs Programs.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Thursday, February 27, 1986, in relation to the Main Estimates for the fiscal year ending March 31, 1987. (See *Minutes of Proceedings and Evidence, Monday, April 7, 1986, Issue No. 1*)

The Parliamentary Secretary made an opening statement and with the witnesses, answered questions.

At 9:08 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 30 AVRIL 1986
(15)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 19 h 42, sous la présidence de Geoff Wilson, (*vice-président*).

Membres du Comité présents: Aileen Nicholson, Reginald Stackhouse, Geoff Wilson.

Membre suppléant: Reginald Stackhouse remplace Bill Attewell.

Autres députés présents: George Baker, Jim Jepson.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du parlement: Terrence J. Thomas, Laurent Desbois, attachés de recherche.

Comparaît: Bernard Valcourt, Secrétaire parlementaire du ministre du Revenu national.

Témoins: Du ministère du Revenu national: Robert J. Giroux, sous-ministre, Revenu national, Douanes et accise; Milt A. Gallup, sous-ministre adjoint, Opérations extérieures; Tom C. Greig, sous-ministre adjoint, Programmes des douanes.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du jeudi 27 février 1986 relatif au budget des dépenses principal pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 1987. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du lundi 7 avril 1986, fascicule n° 1*)

Le Secrétaire parlementaire fait une déclaration préliminaire, puis lui-même et les témoins répondent aux questions.

A 21 h 08, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Wednesday, April 30, 1986

• 1947

The Vice-Chairman: Order. We are this evening considering votes 1 and 5 under National Revenue.

NATIONAL REVENUE

Customs and Excise

Vote 1—Operating expenditures\$386,541,000

Vote 5—Capital Expenditures\$19,878,000

The Vice-Chairman: With us we have Bernard Valcourt, Parliamentary Secretary to the Minister of National Revenue.

Mr. Valcourt, would you introduce those officials you have with you, please.

Mr. Bernard Valcourt (Parliamentary Secretary to the Minister of National Revenue): Mr. Chairman, they are the Deputy Minister, Mr. Robert Giroux; Mr. Milt Gallup, the ADM, Field Operations; Mr. Louis Huneault, also an ADM, for the Excise Branch; Mr. Tom C. Greig, the Assistant Deputy Minister for the Customs Program; and Mr. Gaetan Bélec, the Assistant Deputy Minister for Corporate Management.

Mr. Chairman, we are pleased to have this opportunity tonight to review with you and the members of the committee the estimates for National Revenue, Customs and Excise, for this fiscal year, 1986-87. Customs and Excise is, as you know, one of the larger administrative operations of the federal government, with a total staff of some 10,000, or about 4% of the federal work force. In a nutshell, our role is to ensure that all duties and taxes for which we are responsible are levied and collected in as fair and efficient a manner as possible, to protect Canadian society against the illegal importation of prohibited goods or substances, and to protect Canadian industry against the damage of dumped or subsidized goods.

La perception des recettes est clairement une responsabilité importante, étant donné la détermination du gouvernement à mener sa barque avec économie et à maîtriser le déficit fédéral.

Au cours de l'exercice qui vient de prendre fin, Douanes et Accise a été chargé de la perception de quelque 19.6 milliards de dollars en revenus nets, c'est-à-dire à peu près 20 p. 100 de l'ensemble des recettes fédérales.

Chose aussi importante, Douanes et Accise s'attache à améliorer le service au public, tant les voyageurs que les entreprises, à rationaliser ses opérations et à réduire les frais et le fardeau de la paperasserie administrative que doivent supporter tous ses clients.

Finally, we are adopting new approaches to carrying out our enforcement responsibilities with regard to the illegal importa-

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le mercredi 30 avril 1986

Le vice-président: À l'ordre, s'il vous plaît. Nous examinons ce soir les crédits 1 et 5 sous la rubrique Revenu national

REVENU NATIONAL

Douanes et Accise

Crédit 1^{er}—Dépenses de fonctionnement\$386,541,000

Crédit 5—Dépenses en capital\$19,878,000

Le vice-président: Ce soir nous accueillons le secrétaire parlementaire auprès du ministre du Revenu national, M. Bernard Valcourt.

Monsieur Valcourt, auriez-vous l'obligeance de nous présenter les fonctionnaires qui vous accompagnent.

M. Bernard Valcourt (secrétaire parlementaire auprès du ministre du Revenu national): Monsieur le président, je vous présente le sous-ministre, M. Robert Giroux; M. Milt Gallup, sous-ministre adjoint des Opérations extérieures; M. Louis Huneault, sous-ministre adjoint de la Direction de l'accise; M. Tom C. Greig, sous-ministre adjoint chargé des programmes des douanes; et M. Gaetan Bélec, sous-ministre adjoint de la Gestion ministérielle.

Monsieur le président, nous sommes heureux d'avoir l'occasion ce soir d'examiner avec vous le budget des dépenses du Revenu national, Douanes et Accise, pour 1986-1987. Comme vous le savez, Douanes et Accise est l'un des gros services administratifs du gouvernement fédéral, car il compte au total quelque 10,000 employés, ou environ 4 p. 100 des effectifs fédéraux. En résumé, le rôle de Douanes et Accise consiste à voir à ce que tous les droits et toutes les taxes qui en relèvent soient imposés et perçus de la façon la plus juste et la plus efficiente possible; à protéger la société canadienne contre l'importation illégale des marchandises et des substances interdites et à protéger l'industrie canadienne contre les dommages que peuvent lui faire subir les marchandises sous-évaluées ou subventionnées.

The collection of revenues is clearly an important responsibility, given the government's determination to run a tight economic ship and to bring the federal deficit under control.

In the fiscal year just ended, Customs and Excise was responsible for the collection of some \$19.6 billion, in net revenues, or about 20% of total federal revenues.

Equally importantly, Customs and Excise is working hard to improve its service to the public—both the travelling public and its business clientele—and to streamline its operations and reduce the costs and paper burden for all its customers.

En dernier lieu, Douanes et Accise est en train d'adopter de nouvelles approches pour s'acquitter de ses responsabilités au

[Texte]

tion of goods into Canada. We are giving particular emphasis to areas of growing concern to Canadians, including narcotics, pornography, and firearms.

[Traduction]

chapitre de l'application de la loi en ce qui touche l'importation illégale de marchandises au Canada. Douanes et Accise met particulièrement l'accent sur les domaines qui préoccupent de plus en plus les Canadiens, notamment les stupéfiants, la pornographie et les armes à feu.

• 1950

These goals are being pursued within the framework of the government's overall restraint program. Over the next five years, Customs and Excise will reduce its personnel by some 700 person-years. The first stage of this planned person-year reduction is reflected in the estimates before you. Obviously, achieving these performance goals while reducing our overall strength poses a formidable challenge to the department. We are meeting this challenge by making some substantial changes in our operations, including reform and modernization of the legislation for which we are responsible, new internal systems and approaches and a vastly greater use of automation and computerization in our operations and in our dealings with our customers.

This program of change which has already been underway for the past couple of years and will be prominent in our activities over the next two to three years, will prepare us to meet our goals of providing more effective revenue collection and enforcement services, as well as better service to our public in the years ahead.

La priorité que le Ministère a donnée à la modernisation des dispositions législatives qu'il applique, de ses méthodes et de ses systèmes se manifeste clairement dans les programmes et les dépenses dont fait état le Budget principal des dépenses pour 1986-1987. Il y aurait peut-être lieu que je souligne quelques-unes de ses principales caractéristiques.

Sur le plan législatif, l'événement le plus important a, bien sûr, été l'adoption de la nouvelle Loi sur les douanes par le Parlement. Cette réforme législative s'imposait depuis longtemps. La nouvelle loi aidera grandement le Ministère à améliorer le service aux clients et elle facilitera le passage à une approche plus rationalisée et automatisée vis-à-vis de la procédure générale du dédouanement et de la déclaration en douane.

Le Ministère est en train de rédiger les règlements qui doivent accompagner la nouvelle loi et il se propose de proclamer l'entrée en vigueur de la loi et des règlements cet été.

The Department of Finance is now drafting legislation which will consolidate the legislative authorities for tariff relief measures provided by duty-rate reductions, remissions and drawbacks. The Minister is hoping for an early implementation date, perhaps by early fall, for this legislation and its attendant regulations. It should make it easier for business to take full advantage of Canada's duty-relief programs.

Douanes et Accise vise tous ces buts sans déroger au programme général de restrictions du gouvernement, qui amènera le ministère à réduire ses effectifs de quelque 700 années-personnes au cours des cinq prochaines années. La première étape de la réduction planifiée des années-personnes se reflète dans le budget des dépenses pour 1986-1987. Bien entendu, c'est un défi formidable pour le ministère que d'atteindre de tels buts concernant son rendement, tout en réduisant l'ensemble de ses effectifs. Pour faire face à ce défi, le ministère a adopté certaines modifications importantes en ce qui a trait à ses opérations, dont une réforme et une modernisation des dispositions législatives qu'il est chargé d'appliquer; de nouvelles approches et nouveaux systèmes internes; et un recours beaucoup plus grand à l'automatisation et l'informatisation dans ses opérations et ses rapports avec les clients.

Ce programme, qui est amorcé depuis quelques années déjà et qui jouera un rôle clé dans les activités du ministère au cours des deux ou trois prochaines années, lui permettra d'atteindre ses buts qui sont d'assurer des services plus efficaces de perception des recettes et d'exécution de la loi, et un meilleur service au public pendant les années à venir.

The priority the department has given to modernization of its legislation, methods and systems shows up clearly in the programs and expenditures it has put forward in the 1986-87 main estimates. Perhaps I might highlight a few of the major features.

In the legislative area, the most significant development was, of course, the passage by Parliament of the new Customs Act. This was a much needed and, indeed, overdue legislative reform. The new act will aid us immensely in improving service to our clients and will facilitate a move to a much more streamlined and automated approach to the whole process of Customs clearance and Customs reporting.

The department is currently preparing the necessary regulations to accompany the new act, and its target is to proclaim the act and regulations into force this summer.

Le ministère des Finances élabore actuellement les nouvelles dispositions législatives qui regrouperont les pouvoirs en vertu desquels des mesures de dégrèvement tarifaire sont prises sous forme de réduction, de remise et de drawbacks des droits de douane. Le ministre espère que ces dispositions législatives et les règlements connexes pourront être mis en oeuvre bientôt, voire au début de l'automne. Cela devrait permettre aux entreprises de tirer pleinement profit des programmes de dégrèvement de droits qu'offre le gouvernement canadien.

[Text]

Also in the legislative area, we received the Royal Assent last month to Bill C-80 which will give us a new structured avenue for resolving disputed matters under the Excise Tax Act.

An amendment has also been introduced under this act to permit licencees to deduct taxes paid at the time of purchase from their monthly tax returns, in cases where they are eligible for a refund. This will save manufacturers time and money otherwise spent when they apply for refunds.

Among our initiatives to streamline and simplify our operations is the postal improvement project. This project, which has been successfully tested in the Montreal area since last fall, is scheduled to be implemented nationally this year. However, before national implementation takes place, we will be inviting Members of Parliament to be briefed on the details and benefits of the new system and its impact on the brokers and importers in their constituencies.

Essentially, it is designed to enhance the efficiency and effectiveness of the system used to deliver dutiable mail to the importing public. Improvements have been introduced through a variety of innovative changes, including a new system for processing mail which permits release prior to accounting and payment, and a reduction in the number of customs primary-screening centres.

Adoption of this new system will result in a significant improvement in the convenience and speed of the delivery of imported mail to the public, as well as a saving of some 120 person-years and \$3.5 million this year and in future years.

Other initiatives to improve our operations include a pilot project for the use of credit cards for payment of duties and taxes on casual importations. This process has been tested in Windsor and Dorval during the past year and has been found acceptable by the travelling public and our staff. It will be implemented nationally, starting in Vancouver, and will be in operation in time for Expo 86.

On the enforcement side, we are developing an enhanced intelligence-based export control system to prevent the illegal transfer of high technology from the west, restricted goods, or goods to embargoed countries. We will concentrate our efforts on areas of highest risk and greatest return, with the least possible disruption of normal export trade.

In the narcotics field, we will be placing greater emphasis on research and development leading to the development of improved equipment and devices for our special drug teams.

[Translation]

Toujours dans le domaine législatif, la sanction royale a été accordée, le mois dernier, au projet de loi C-80, qui nous donnera un nouveau régime structuré pour régler les différends en vertu de la Loi sur la taxe d'accise.

Une modification a aussi été apportée à cette loi afin de permettre aux titulaires de licence de déduire les taxes payées au moment de l'achat, de leurs déclarations de taxes mensuelles, lorsqu'ils ont droit à un remboursement. Cela permettra aux fabricants d'économiser du temps et de l'argent qu'ils auraient autrement consacrés à la présentation d'une demande de remboursement.

Parmi nos initiatives pour rationaliser et simplifier les opérations, il y a le projet d'amélioration des opérations postales. Ce projet, qui a été mis à l'épreuve avec succès dans la région de Montréal depuis l'automne dernier, doit être mis en oeuvre à l'échelle du pays cette année. Cependant, nous inviterons auparavant les députés à une séance d'information sur les détails et les avantages du nouveau système et sur ses effets sur les courtiers et les importateurs de leur circonscription électorale.

Il est conçu essentiellement de manière à accroître l'efficacité et l'efficacite du système qui est utilisé pour livrer le courrier imposable aux importateurs. Des améliorations y ont été apportées par une gamme de nouvelles initiatives, notamment un nouveau système de traitement du courrier, qui permet le dédouanement avant la présentation du compte détaillé et le paiement des sommes exigibles, ainsi qu'une réduction du nombre de centres de tri primaire des Douanes.

L'adoption du nouveau système facilitera et hâtera sensiblement la livraison du courrier importé au public et permettra aussi de réaliser une économie de quelque 120 années-personnes et de 3,5 millions de dollars dans l'exercice en cours et dans ceux qui suivront.

Les autres initiatives visant à améliorer les opérations du ministère comprennent un projet pilote pour l'utilisation des cartes de crédit lors de l'acquiescement des droits et des taxes applicables aux importations occasionnelles. Cette procédure a été mise à l'essai à Windsor et à Dorval au cours de l'année écoulée et elle a été jugée acceptable par les voyageurs et les employés du ministère. En commençant par Vancouver, elle sera implantée à l'échelle nationale, et même à temps pour Expo 86.

En matière d'exécution de la loi, nous mettons actuellement au point un système amélioré de contrôle des exportations axé sur la collecte des renseignements, afin d'empêcher l'exportation illégale de la haute technologie occidentale, des marchandises frappées de restrictions ou des marchandises à destination des pays à l'égard desquels un embargo a été déclaré. Le ministère va concentrer ses efforts dans les secteurs à risque élevé et dans ceux qui présentent la meilleure rentabilité, en interrompant le moins possible le flot normal des exportations.

Dans le domaine des stupéfiants, le ministère va privilégier la recherche et le développement qui déboucheront sur la mise au point d'un matériel et de dispositifs améliorés pour nos

[Texte]

The battle against the import of narcotics is a tough and neverending one. But we are making progress.

The quality and street value of illicit drugs seized by Canada Customs rose dramatically in 1985 over the previous year. More than \$244 million in illegal drugs were seized by Canada Customs officers during 1985. Significant increases in the amounts of hashish, heroin and cocaine combined to increase the street value of illicit drugs seized by 142% over 1984.

Canada Customs' role is to ensure the legal entry of goods and people and the interdiction of illegal goods. This places our customs officers at the forefront of the combat against illicit narcotics.

Quant à elles, les activités d'exécution des agents de douane ont permis de saisir 9,000 kilos de stupéfiants en 1985, près d'une fois et demie la quantité saisie l'année précédente. Au cours des deux premiers mois cette année, Douanes Canada a saisi des drogues illicites d'une valeur marchande de plus de 100 millions de dollars.

Pour ce qui est des opérations internes du Ministère, c'est probablement dans le domaine de l'automatisation que les changements les plus frappants s'opèrent à l'heure actuelle à Douanes et Accise. L'une des réalisations importantes constitue ce que nous appelons le nouveau système commercial des douanes. Il s'agit essentiellement d'une tentative pour automatiser intégralement la plupart des formalités douanières, notamment le contrôle et la déclaration des marchandises, les cotisations et les appels.

This should significantly reduce paper burdens, speed up the process and reduce costs for both the department and the private sector. The new system will allow release of imported goods on minimum documentation and will free customs officers to spend more of their valuable time on enforcement and investigation of high-risk shipments. Elements of the new system are now being pilot-tested and many elements are scheduled for national implementation by January 1, 1988.

Parallel to the new customs commercial system, work is proceeding toward implementation of the international harmonized system of classifying goods for tariff and trade statistic purposes. It requires a complete conversion of the customs tariff—an enormous undertaking—but it will mean a big step forward in harmonizing international standards and facilitating world trade. This new tariff is expected to be implemented in January 1988, to coincide with the national start-up of the new customs commercial system.

We have taken a number of steps toward a more automated operation in our excise programs as well. One of these is our client profile system, an automated client data base which will allow for better audit selection and error detection and will reduce the burden on taxpayers who are in compliance. A one-

[Traduction]

escouades antidrogue. La lutte contre l'importation des stupéfiants est une rude besogne et une affaire de tous les instants. Mais nous avons fait des progrès.

La quantité et la valeur marchande des drogues illicites saisies par les agents de douanes en 1985 ont augmenté considérablement par rapport à l'année précédente. Plus de 244 millions de dollars de drogues illicites ont été saisies par les agents de Douanes Canada en 1985. L'augmentation importante du hachish, de l'héroïne et de la cocaïne a fait accroître de 142 p. 100, par rapport à 1984, la valeur au détail des drogues illicites saisies.

Le rôle de Douanes Canada est d'assurer l'entrée légale des marchandises et des personnes et d'empêcher celle des marchandises illégales; les agents de douane sont ainsi placés aux premières lignes du combat contre les drogues illicites.

Enforcement activities carried out by customs officers realized 9,000 kilos of narcotics in 1985, nearly one and a half times the amount seized the previous year. And in the first two months of this calendar year, Customs Canada has seized illicit drugs with a street value of more than \$100 million.

Turning to the internal operations of the department, it is probably in the area of automation that the most significant changes are taking place at Customs and Excise. A major development is what we call the new customs commercial system. This is essentially a move to fully automate most aspects of the customs process including goods control, declaration of goods, and assessment and appeals.

Ceci devrait réduire considérablement la paperasserie administrative, accélérer la procédure et réduire les frais, à la fois pour le ministère et pour le secteur privé. Le nouveau système permettra d'accorder la mainlevée des marchandises importées sur présentation d'un minimum de documents. Il libérera aussi les agents de douane afin qu'ils puissent consacrer une plus grande partie de leur précieux temps à l'exécution de la loi et aux enquêtes sur les expéditions à risque élevé. Certains éléments du nouveau système sont actuellement à l'essai et de nombreux autres doivent être mis en oeuvre à l'échelle nationale d'ici le 1^{er} janvier 1988.

Pendant que la réalisation du nouveau système commercial des Douanes avance, le ministère travaille à la mise en oeuvre du Système harmonisé international de classements tarifaire et statistique des marchandises. Cela nécessitera la conversion intégrale du Tarif des douanes, une tâche énorme, mais un grand pas sera ainsi franchi vers l'harmonisation des normes internationales et la facilitation des échanges dans le monde. Le nouveau tarif doit entrer en vigueur en janvier 1988 afin de coïncider avec la mise en marche, au Canada, du nouveau système commercial des douanes.

Diverses mesures ont aussi été prises dans le but d'accroître l'automatisation des programmes de l'Accise. L'une d'elles est le Système du profil de la clientèle, une base de données informatiques sur les clients qui permettra de mieux sélectionner ceux qui doivent faire l'objet d'une vérification et de mieux

[Text]

year pilot study of CPS has been completed and the department is now evaluating the results. We hope to be in a position to begin working toward national implementation by the fall.

A new office communications system is in the works and is scheduled to be in place nationally and integrated with CPS in three years. This system will improve operational efficiency, speed communications and reduce administrative costs.

As part of its cost reduction exercise, the Excise Branch is re-examining the need for continuous on-site supervision of liquor, beer and wine manufacturers. A less-costly surveillance program, relying on audits of the internal control system of distillers supplemented by periodic on-site visits, is now being tested. While we are concentrating our measures to improve the efficiency of our operation, we have also laid great stress on continuously improving the quality of our service to the public, both the travelling public and the business community.

• 2000

Early last year, we established a statement of operating principles, a broad philosophy to guide the development of our plans and programs. In essence, these operating principles are as follows. First, the vast majority of the public will comply with the law if they understand it and if it is fair. Second, enforcement efforts against non-compliance should be more focused and selective. Third, we must strive continuously to improve service to our publics and to communicate with them better. Finally, our human resources must be constantly upgraded if we are to live up to these principles.

Flowing from these principles, the department held the first-ever Customs Commercial Conference at the end of last year. This brought departmental officials together with importers, exporters, brokers and others in the field of international trade for a thorough examination of trends and changes in the Customs process and how we may all work more effectively together. From both the department's standpoint and theirs, this unique conference was a great success.

To follow up on this success, the Minister has established two continuing advisory committees: one is the Commercial Advisory Committee, with members representing all aspects of business effected by the department's activities, and the other is the Travellers Advisory Committee, with membership from the groups and industries that deal with the travelling public. Both of these committees met early this year, and the Minister will meet with both of them again next month. Through these commitments, the Minister hopes to forge a closer, more

[Translation]

décélérer les erreurs, ainsi que de réduire le fardeau des contribuables qui respectent la loi. Nous venons tout juste de terminer une étude pilote du SPC qui a duré un an. Nous en évaluons actuellement les résultats et nous espérons être à même de nous attaquer à l'implantation du système à l'échelle nationale d'ici l'automne.

En outre, un nouveau système de bureautique est en chantier et doit être mis en place dans toutes les régions et intégré au SPC d'ici trois ans. Ce système améliorera l'efficacité opérationnelle, accélérera les communications et réduira les frais d'administration.

Entre autres mesures prises pour réduire les coûts, la Direction de l'Accise examine de nouveau le besoin d'assurer une supervision continue dans les locaux des fabricants de spiritueux, de bière et de vin. Un programme de surveillance moins coûteux qui fait appel à des vérifications des systèmes de contrôle internes des distillateurs et que complèteraient des visites périodiques sur place est aussi à l'essai. Tout en se concentrant sur les mesures visant à améliorer l'efficacité de ses opérations, le ministère a aussi mis fortement l'accent sur l'amélioration continue de la qualité du service au public, c'est-à-dire les voyageurs et les entreprises.

Au début de l'an dernier, nous avons publié un énoncé des principes opérationnels qui formulait la doctrine générale devant servir de guide lors de la mise au point des plans et des programmes du ministère. Essentiellement, les principes opérationnels sont les suivants: tout d'abord, le public, en très grande majorité, respectera la loi s'il la comprend et si elle est juste. En second lieu, dans le cadre de l'exécution de la loi, les efforts pour contrer son inobservation doivent être mieux polarisés et plus sélectifs. En troisième lieu, nous devons chercher continuellement à améliorer le service au public et à mieux communiquer avec lui. Enfin, notre ministère doit constamment enrichir les compétences de ses ressources humaines s'il veut respecter les principes en question.

S'inspirant de ces principes, le ministère a organisé à la fin de l'année passée la toute première Conférence commerciale des Douanes. Cette conférence a réuni les fonctionnaires du ministère ainsi que des importateurs, des exportateurs, des courtiers et d'autres intéressés provenant du domaine du commerce international, afin d'examiner en profondeur les tendances et l'évolution des procédures douanières et de déterminer comment ils pourraient tous travailler plus efficacement ensemble. Tous, de part et d'autre, étaient d'avis que cette conférence, unique en son genre, a été couronnée de succès.

Pour enchaîner, le ministre a formé deux comités consultatifs permanents, le premier appelé le Comité consultatif pour le secteur commercial, dont les membres représentent tous les aspects du monde des affaires que touchent les activités du ministère, et le second le Comité consultatif sur le contrôle douanier des voyageurs dont les membres proviennent des groupes et des industries qui font affaire avec le public voyageur. Ces deux comités ont siégé au début de l'année et le ministre rencontrera à nouveau leurs membres au cours du

[Texte]

productive working relationship with the clientele of the department than we have ever enjoyed before.

The major changes taking place at Customs and Excise in legislation, in programs and in automated systems require that a close and co-ordinated approach will be taken by us and those who are affected by our activities. The Minister intends to ensure that just such a close relationship is established and maintained.

If I might turn for a moment to the 1986-87 main estimates, you will see that we are forecasting a net reduction of some 103 person-years in the current year. As I mentioned, this is the first stage of a long-range plan to streamline our operations and to reduce our costs. Total operating expenditures are estimated at \$452 million, some \$34 million or 8% more than last year. Much of this increase, some \$12.2 million, represents a net increase in personnel costs due to general salary increases and related contributions to employee benefit plans.

In the program area, most of the forecast changes can be related to preparations for implementation of the harmonized system and the new Customs Commercial System. This will account for some \$19.2 million of the difference. It should be stressed that these are essentially one-time costs related to the start-up of these new systems. In the longer term, these costs will be more than offset by increased operating efficiency and better customer service.

Toutes proportions gardées, le Ministère a projeté un programme de dépenses fortement dégraissé et comprimé si l'on tient compte de l'accroissement de ses responsabilités, y compris, pour le présent exercice, la responsabilité particulière qu'ajouteront les 3 à 4 millions de visiteurs étrangers supplémentaires qui se rendront à l'Expo 86.

Douanes et Accise n'est généralement pas le ministère du gouvernement fédéral qui fait le plus de bruit, mais il est important, car il aide à protéger le grand public canadien, il fournit des services à une bonne partie du monde des affaires et il perçoit une partie substantielle des revenus, lesquels nous permettent de fournir les services nécessaires au public.

Le vaste programme de modernisation que le Ministère a mis en train dans les années 80, lui permettra, monsieur le président, de continuer à protéger et à servir les Canadiens avec efficacité et économie bien au-delà de l'an 2000. Mr. Chairman, if you have any questions at this stage concerning the estimates or the department, we will be more than pleased to answer.

• 2005

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Valcourt. I will ask Mr. Stackhouse to begin.

[Traduction]

mois prochain. Par l'entremise de ces comités, le ministre espère établir avec les clients du ministère des relations de travail plus étroites et plus productives que jamais.

Les changements importants qui se produisent à Douanes et Accise—dans les lois, les programmes et les systèmes automatisés—exigent que le ministère et les personnes touchées par ces activités adoptent une approche qui se caractérise par une étroite collaboration et une grande coordination. Le ministre a l'intention de s'assurer que de tels liens soient établis et maintenus.

J'aimerais maintenant revenir un instant au budget principal des dépenses pour 1986-1987. Comme je l'ai mentionné, vous remarquerez que le ministère prévoit une réduction nette de quelque 103 années-personnes pour l'exercice en cours. Mais cela, comme je l'ai dit, n'est que la première étape d'un plan à long terme de rationalisation des opérations et de réduction des frais. Les dépenses de fonctionnement sont évaluées au total à 452 millions de dollars, soit environ 34 millions de dollars ou 8 p. 100 de plus que pour l'exercice écoulé. Le plus clair de cette augmentation, quelque 12,200,000\$, représente un accroissement net des coûts en personnel attribuables à des augmentations générales de traitement et aux contributions connexes aux régimes d'avantages sociaux des employés.

Pour ce qui est des programmes, la plupart des changements prévus peuvent être reliés aux préparatifs en vue de la mise en oeuvre du Système harmonisé et du Nouveau système commercial des Douanes qui représenteront 19,2 millions de dollars de la différence. Il faut souligner qu'il s'agit essentiellement ici de coûts non répétitifs qui se rattachent au lancement des nouveaux systèmes. À plus long terme, ces coûts seront plus que compensés par une plus grande efficacité du fonctionnement et un meilleur service aux clients.

All in all, we are projecting a very lean and restrained expenditure program in the face of increasing responsibilities including, in the current year, our special responsibility relating to the anticipated 3 million to 4 million extra foreign visitors who will be coming to Expo 86.

Customs and Excise is not generally a high profile department of the federal government, but it is an important one—helping to protect the Canadian public, providing service to an important segment of the business community and last, but not least, collecting a substantial part of the revenue which lets us provide necessary services to the public.

The extensive program of modernization that we have embarked on in the 1980s will ensure that we will be able to continue to protect and serve Canadians effectively and economically well into the next century. Monsieur le président, si vous avez d'autres questions à poser au sujet du budget ou du ministère, nous serions très heureux d'y répondre.

Le vice-président: Merci, monsieur Valcourt. Je donne la parole à M. Stackhouse.

[Text]

Mr. Stackhouse: Thank you very much, Mr. Chairman. Mr. Valcourt and officials with him, welcome and thank you for your presentation.

I would like to focus attention briefly on the narcotics trade to which reference is made, and the presentation indicates there has been a significant increase in the narcotics trade in the amount of narcotics that have been seized by our officers.

I wonder if the Parliamentary Secretary or one of the officials could elaborate on this, advising the committee on such points as: Has the increase been noticed at one or more crossing points? Is there any explanation for the rapid and marked increase in the volume of trade? Are there any educated guesses as to how much is entering this country in spite of the vigilance of the customs officials? How many persons were charged as being involved in the narcotics trade and prosecuted successfully?

I am not asking for specific figures so much as information which would give us some idea to what extent this narcotics trade is growing and poses a serious challenge to us.

Mr. Valcourt: Well, Mr. Chairman, we know that virtually all of the drugs available on the streets in Canada are smuggled into the country. The dramatic increase which we have seen in the past year—and I will let the officials give you more details—can be attributed to the high priority which the department has placed on the enforcement of our drug law and trying to stop its entry into Canada.

The increase can also be attributed in part to the specialized team which the department has created to deal with the problem and the greater emphasis which has been placed on training customs inspectors, customs officers.

Now, as to the origin and the ports of entry which are identified and the other details which you have sought, I would ask Mr. Giroux, the Deputy Minister to elaborate.

Mr. Robert Giroux (Deputy Minister, Customs and Excise Canada): First of all, you are asking about how much is entering the country. As the Parliamentary Secretary has said, virtually all the drugs that are consumed in Canada, if they are not synthetic or chemical drugs, are really imported.

If I recall, Mr. Chairman, I think the Solicitor General estimated these at close to \$10 billion a year in terms of the street trade. This gives you \$10 billion a year in terms of street value; this is the price being charged on the street.

In terms of the crossings, just to give you some sense of it, we have been having quite a bit of success in Montreal at Mirabel Airport, with respect to heroin seizures; at Pearson International Airport, we made quite a number of seizures with respect to cocaine and marijuana.

Vancouver, of course, is a major port of entry with respect to heroin seizures. We have been able also to track down some

[Translation]

M. Stackhouse: Merci, monsieur le président. Je souhaite la bienvenue à M. Valcourt et à ses fonctionnaires et je le remercie de son exposé.

J'aimerais me concentrer pendant quelque temps sur la question du commerce des stupéfiants dont vous avez parlé. D'après votre exposé, vos agents auraient été responsables de la saisie de stupéfiants, et cela dans des proportions beaucoup plus grandes qu'auparavant.

Le secrétaire parlementaire ou un des hauts fonctionnaires pourrait-il nous en dire davantage, notamment, pourrait-il nous dire si cette augmentation du trafic s'est surtout manifestée à l'un ou l'autre poste frontière en particulier? Y a-t-il quelque chose qui permet d'expliquer cette augmentation rapide et marquée du volume de trafic? Peut-on se faire une bonne idée de la quantité de stupéfiants qui entre dans notre pays en dépit de la vigilance des fonctionnaires des Douanes? Combien de personnes ont été inculpées et finalement accusées?

Je ne vous demande pas des chiffres précis, mais des renseignements qui pourraient nous donner une assez bonne idée de l'importance de ce trafic, de sa croissance et des défis qu'il nous pose?

M. Valcourt: Monsieur le président, nous savons que presque tous les stupéfiants qui font l'objet de trafic sont introduits en fraude dans notre pays. L'augmentation très considérable que nous avons connue au cours de la dernière année, et je demanderais aux hauts fonctionnaires de vous donner plus de détails, est attribuable à la très haute priorité que le ministère a accordée à l'application de la Loi sur les stupéfiants et aux mesures qu'il a prises en vue d'empêcher leur entrée illicite dans notre pays.

Cette augmentation est donc attribuable en partie aux efforts de l'équipe spécialisée que le ministère a créée à cet effet, ainsi qu'à une formation plus poussée des inspecteurs et agents de douane.

Quant aux autres questions que vous m'avez posées concernant l'origine et les ports d'entrée, je demanderais au sous-ministre, M. Giroux, de vous donner des détails.

M. Robert Giroux (sous-ministre, Douanes et Accise Canada): Pour répondre à votre question concernant l'importance de ce trafic, comme le secrétaire parlementaire vous l'a dit, presque toutes les drogues qui sont consommées au Canada sont importées de cette façon, s'il ne s'agit pas évidemment de drogues synthétiques ou chimiques.

Si je ne me trompe, monsieur le président, le Solliciteur général avait évalué à près de 10 milliards de dollars par année la valeur marchande de ces stupéfiants.

Quant aux postes d'entrée, pour vous donner une idée, nous avons remporté pas mal de succès à l'aéroport de Mirabel de Montréal où nous avons saisi de l'héroïne. À l'aéroport international Pearson, nous avons procédé à plusieurs saisies concernant de la cocaïne et de la marijuana.

Vancouver est, comme tout le monde le sait, un port d'entrée important pour l'héroïne et nous avons pratiqué plusieurs

[Texte]

container loads of shipments of marijuana and hashish which sometimes come in through, for example, Saint John, New Brunswick, destined for Montreal.

These are some of the patterns that are taking place and they are indicative of where we have most of our seizures, but there are other areas which we find; some comes through Windsor, for example, and through some of the other ports. I hope this has given you a bit of a sense of where some of the activities take place.

• 2010

Mr. Stackhouse: How many people were were charged with offences and prosecuted?

Mr. Giroux: We could get those statistics for you. As you probably know, we do not charge these people ourselves. Once we find drugs and make a seizure, we turn these people over to the local police authorities, principally the RCMP at the airports and so forth. The RCMP pursues the charges and the prosecution action. However, we could certainly find out from the RCMP and make those statistics available to the committee.

Mr. Stackhouse: If I may raise another question . . .

We have received some complaints about protracted delays at the Peace Bridge due to allegedly excessive inspections of cars crossing the bridge, bringing tourists and visitors here. Do you have any information to give us on that and as to what the public may expect in the near future with the holiday season coming?

Mr. Valcourt: I will ask Mr. Gallup to answer that question.

Mr. Milt Gallup (Assistant Deputy Minister, Field Operations Branch, Department of National Revenue, Customs and Excise): Thank you, Mr. Chairman, in the past few weeks, we have had some difficulty on the Peace Bridge because of some fairly heavy construction on the bridge. Traffic was delayed for a number of days while this construction was in progress, but the construction has now been completed. This afternoon, I was talking to our regional collector in Hamilton, who is responsible for the Peace Bridge. The delays now are minimal. There was some indication that the attendance was down at the local race track because our officers were being a little too severe. We have had meetings with the proprietors of the race track, and as far as we are concerned, at this time there is no problem at the Peace Bridge.

Mr. Stackhouse: I have one final question, Mr. Chairman, on a different topic, namely pornography.

There is good possibility that more severe legislation regulating pornography will be introduced in this parliament. That legislation will put an extra responsibility on the customs staff to enforce the regulations. Is there any planning going on

[Traduction]

saisies à cet endroit. Nous avons pu également repérer certains envois par container de marijuana et de hachisch qui entraient au pays par le port de Saint-Jean (N.-B.) et sont destinés à Montréal.

Ce sont donc là dans les grandes lignes les points d'entrée où nous avons pu effectuer la plupart de nos saisies, mais il y a d'autres endroits également, comme Windsor, par exemple, ainsi que d'autres ports. J'espère que ça vous donne une assez bonne idée de la situation.

M. Stackhouse: Combien de personnes ont été poursuivies en justice et accusées?

M. Giroux: Nous pourrions vous donner ces chiffres. Comme vous le savez sans doute, une fois que nous procédons à des saisies, nous laissons agir la police locale et également la Gendarmerie royale aux aéroports. C'est la gendarmerie qui donne par conséquent suite et met en mouvement tout le processus judiciaire. Nous pourrions cependant obtenir ces chiffres de la Gendarmerie royale.

M. Stackhouse: Pourrais-je poser une autre question . . .

Nous avons reçu certaines plaintes au sujet de retards assez importants dus aux formalités de douanes sur le pont de la Paix. Apparemment, les voitures traversant le pont et remplies de touristes et visiteurs ferait l'objet d'inspections excessives. À quoi le public devra-t-il s'attendre au cours des quelques prochains mois et pendant la saison des vacances? Avez-vous des renseignements à nous donner à ce sujet?

M. Valcourt: Je demanderais à M. Gallup de répondre à cette question.

M. Milt Gallup (sous-ministre adjoint, Direction des opérations extérieures, ministère des Revenu national, Douanes et Accise): Merci. Monsieur le président, au cours des quelques dernières semaines, nous avons eu des difficultés sur le pont de la Paix dues à des travaux assez importants de construction sur ce pont. La circulation a été retardée pendant un certain nombre de jours pour permettre la construction. Celle-ci vient cependant d'être terminée. Cet après-midi, je parlais justement à notre percepteur régional à Hamilton qui est responsable de ce pont. Les retards sont à l'heure actuelle minimes. Apparemment, la participation à l'hippodrome local avait un peu diminué parce que nos agents étaient peut-être un peu trop sévères. Nous avons eu des rencontres avec les propriétaires de cet hippodrome et pour autant que nous sachions, à l'heure actuelle, il n'y plus aucun problème sur le pont.

M. Stackhouse: Une dernière question, monsieur le président, sur un sujet différent. La pornographie.

Il semble fort probable qu'une législation plus sévère en matière de pornographie sera présentée au Parlement. Les responsabilités des agents de douane seraient notamment renforcées, et cela afin d'appliquer les règlements. Avez-vous prévu quoi que ce soit dans votre ministère afin de vous

[Text]

in your department to deal more effectively with the importation of pornographic literature into this country?

Mr. Valcourt: Before I ask Mr. Giroux to answer, I will say that certainly the new guidelines this government has introduced have given the custom inspectors and officers a better tool with which to deal with this problem. The Postal Improvement Project, which concerns the mail coming from outside of Canada, should help in the detection of that material, because there will be more time for the officers to do enforcement. However, I will ask the deputy minister to give you more details as to the plans.

Mr. Giroux: I will answer with you permission, Mr. Chairman.

First of all, at the moment we are administering the customs tariff as approved by Parliament and which is in effect until June 30th of this year. We are putting emphasis on two major areas in order to improve the administration of this pornography question. We are relying more and more on intelligence information in order to be able to identify clearly the exporters of what we call pornography, which are matters that are prohibited under customs tariff, particularly matters that associate sex with violence, sex with children. It enables us to concentrate our search and activities, including from an exporter point of view, and we have been able to make a number of seizures on that basis.

We are also introducing some tighter measures to handle the review of the publications. Members may be aware that particularly monthly publications from the United States, are referred to Canada Customs for review in order to make sure they would not be prohibited when they are eventually sent across the border.

• 2015

We have found this an extremely high-volume type of operation. We review on a monthly basis close to 100 publications, and we have tightened up our procedures right now so we will not proceed as we have done in the past in terms of a very detailed review. We will do a general review and if we find a number of areas in the publication do not meet the conditions of the tariff, we will just say it will be refused to cross the border unless it is presented to us with a document or a publication meeting the provisions of the customs tariff.

When any new legislation is developed, we will take a look at the implications of the legislation in terms of our administration. We will then proceed to develop the administrative means in order to make sure it is properly implemented.

Mr. Baker: First of all, Mr. Chairman, although I do not always agree with this department and the officials present before the committee, yet I must say as an opening remark that I think it is one of the better run departments of the federal government; certainly, in its responding to the general public and putting off potential problems the Minister could have. I wanted to do this first, to congratulate them. I have never done this before to any government department, but I must say I have to do it for this one.

[Translation]

occuper plus efficacement de l'importation de publications pornographiques dans notre pays?

M. Valcourt: Avant de demander à M. Giroux de répondre à votre question, je tiens à vous dire que les nouvelles directives du gouvernement donnent aux inspecteurs et agents de douane un meilleur outil à cet égard. Le programme d'amélioration postale qui s'applique au courrier venant de l'extérieur du pays devrait permettre de mieux déceler ce genre d'envois, et les agents disposeront de plus de temps par conséquent pour l'application de la loi. Je vais maintenant demander au sous-ministre de vous donner plus de détails à ce sujet.

M. Giroux: Je répondrai, avec votre permission, monsieur le président.

Tout d'abord, à l'heure actuelle, nous appliquons le tarif des douanes approuvé par le Parlement et qui restera en vigueur jusqu'au 30 juin de cette année. Nous attachons une grande importance à deux domaines afin d'améliorer notre action dans le domaine de la pornographie: d'abord, nous nous reposons de plus en plus sur les renseignements que nous pouvons obtenir afin de pouvoir identifier clairement quels sont les exportateurs de matériel pornographique, c'est-à-dire de matériel interdit dans le cadre du tarif des douanes, particulièrement lorsque le sexe est relié à la violence ou associé aux enfants. Cela nous permet de concentrer nos recherches et nos activités, d'étudier davantage le cas des exportateurs de ce genre de littérature et cela nous a permis de procéder à plusieurs saisies.

Nous sommes en train de prévoir également des mesures plus sévères de surveillance de ce genre de publications. Les membres du Comité savent sans doute que, surtout dans le cas de publications mensuelles en provenance des États-Unis, Douanes Canada procède à une vérification afin de s'assurer qu'elle ne laisse pas pénétrer au pays du matériel interdit.

Il s'agit là, évidemment, d'un travail fastidieux, puisque nous passons en revue chaque mois environ une centaine de publications. À l'heure actuelle, nous avons amélioré notre façon de procéder, qui n'est plus aussi détaillée qu'auparavant; nous passons en revue de façon générale la publication et si nous trouvons plusieurs articles qui ne satisfont pas aux conditions du tarif, nous refusons l'entrée de la publication, tout simplement.

Lorsque la nouvelle loi aura été votée, nous en étudierons les implications en ce qui concerne l'administration et nous mettrons au point des mécanismes administratifs permettant précisément d'appliquer la loi.

M. Baker: Tout d'abord, monsieur le président, même si je ne suis pas toujours d'accord avec ce ministère ni avec ses fonctionnaires, je dois dire de prime abord qu'il s'agit là, à mon avis, d'un des ministères du gouvernement fédéral qui est le mieux géré. En effet, il répond aux besoins du grand public et règle les problèmes que le ministre pourrait avoir. Par conséquent, je tenais tout d'abord à féliciter les représentants du ministère. Je ne l'ai jamais fait auparavant pour aucun ministère, mais je me sens obligé de le faire pour celui-ci.

[Texte]

Having said that, I will ask my question. You have a reduction in person-years, a fairly hefty reduction. Could the witnesses tell us where these people are being laid off?

Mr. Giroux: Thank you for your good comments, Mr. Baker.

First of all, the reduction is taking place over a period of five years, and as Mr. Valcourt said in his opening statement, it is about 700 person-years, starting in 1986-87. These reductions are principally in the following areas.

We have looked very deeply into all of the department's internal operations. By this I mean operations which do not deal directly with the public, what you would normally call overhead; administrative functions, staff-type functions and so forth. In 1986-1987, the person-year reductions in this particular category are about 76 person-years.

We have also looked at categories of functions where we could streamline the operations, where we could cut off work and functions. A good example is the postal improvement project which is intended to reduce work which has to take place in order to give service. We think we are in fact going to be providing a better service to the public and effect person-year reductions at the same time.

The third category of person-year reductions is in the area of privatization; not too many this fiscal year, but in future fiscal years some of our keying data entry operations which can be privatized to the private sector, some of our maintenance and running of computer facilities and things of this type.

In the process, we have ensured that: *a)* We would effect no reductions which would in any way compromise our ability to collect the revenue which should be coming to the Crown; *b)* we would not affect services to the public; *c)* we would not compromise our enforcement activities and the safety and security of our officers.

• 2020

Another point I would like to make is this: you have mentioned lay-offs, Mr. Baker. We are doing it with a lot of advance planning, so actually, our objective is to have virtually no lay-offs. The objective we have met so far is that all of our employees affected will be offered a position elsewhere in the department or in the public service.

We may have lay-offs of people who are not prepared to move from one locality to the next, but they have been offered a position in the other locality.

As of this date, we have not had any lay-offs from this program, and we are quite confident we will reduce these to the bare minimum. We may have two or three lay-offs out of the total number, and it is because people will have taken the position that they do not wish to be relocated or are not

[Traduction]

Cela étant dit, je passerai à mes questions. Vous avez réduit le nombre d'années-personnes de façon assez importante. Les témoins pourraient-ils nous dire où les mises à pied auront lieu?

M. Giroux: Je vous remercie de vos commentaires aimables, monsieur Baker.

Tout d'abord, la réduction aura lieu au cours d'une période de cinq ans et comme M. Valcourt l'a dit dans ses remarques d'ouverture, cette réduction touchera 700 années-personnes à partir de 1986-1987.

Nous avons étudié très soigneusement toutes les opérations internes du ministère, c'est-à-dire les opérations du ministère qui ne touchent pas ses rapports avec le public, c'est-à-dire les fonctions administratives, de personnel, etc. Pour 1986-1987, la réduction d'années-personnes de cette catégorie sera d'environ 76 années-personnes.

Nous avons également étudié les catégories de fonctions où nous pourrions élaguer. Comme exemple je pourrais citer le programme d'amélioration postale dont le but est de réduire le montant de travail nécessaire pour offrir un service. En fait, dans ce cas, nous allons améliorer le service au public tout en procédant à une réduction d'années-personnes.

Quant à la troisième catégorie de coupures d'années-personnes, elle sera rendue possible grâce à la privatisation. Nous n'avons pas encore eu recours à cette formule dans une grande mesure au cours de cette année, mais au cours des prochaines années financières, nous confierons à des firmes privées l'exploitation et l'entretien de notre système informatisé.

Dans le contexte de cette réduction des années-personnes, nous nous sommes assurés: *a)* que nous ne procéderions à aucune réduction qui mettrait en danger la perception des recettes de la Couronne; *b)* que nos coupures n'auraient aucun effet néfaste sur les services que nous offrons au public et *c)* que nous ne mettrions pas en danger les activités d'application de la loi et la sécurité de nos agents.

J'aimerais également souligner ceci: vous avez parlé de mises à pied, monsieur Baker. En fait, notre planification est faite tellement à l'avance que finalement nous n'avons pour ainsi dire pas besoin de recourir à des mises à pied. C'est d'ailleurs là notre objectif. Jusqu'à présent, tous les employés qui sont touchés se voient offrir un poste autre part dans le ministère ou à la fonction publique.

Cependant, quand ces personnes ne sont pas prêtes à déménager d'une localité à l'autre, où on leur a offert un poste de remplacement, il est possible qu'elles soient obligées de démissionner.

Toutefois, jusqu'à présent, aucune démission ne s'est produite et nous avons tout à fait confiance que nous pourrions réduire celles-ci au minimum. Donc, s'il survient deux ou trois mises à pied sur le nombre total, c'est que ces personnes auront décidé qu'elles ne veulent pas se déplacer ou qu'elles ne sont

[Text]

interested in pursuing alternate employment opportunities in the department.

Mr. Baker: Mr. Chairman, I have listened to the witness speak in many committees over the years, and he almost makes it sound as if it is a wonderful thing. Here, he uses expressions like "internal operations" and "streamlining".

You are transferring the person-years to other positions within the department, but no matter how you look at it, you are going to be a couple of hundred positions short this year coming up. I am wondering where these positions are being eliminated. Surely, there is an elimination of positions; I see the numbers are different. I am wondering if the witness could tell us where. Is it in Ottawa? Is it in Halifax? Is it in Vancouver? Or, will there be one in each place? I am just wondering what sections of the operations . . .

For example, the witness said there will not be any lay-offs of people who are dealing with the general public. I do not know of anybody in Customs and Excise who do not deal with the general public. Could the witness be more accurate in exactly where the lay-offs would take place? Or, is this yet to be defined?

Mr. Giroux: I would like to tackle the question in two parts. Most of the reductions of person-years in terms of the internal operations of the department—56 of them—are in headquarters, and these are in Ottawa. You have a number of 56 in Ottawa. We have also some 20 which are person-year reductions not necessarily affecting individual employees. Work is being done differently; we are taking opportunities of people leaving, retiring and so on. There are 20 scattered across the country in our regional headquarters.

The major component, however, will be the reductions associated with the Postal Improvement Project. These will be widely scattered across the country in major metropolitan areas and in small localities where we are reducing the strength of some of our offices. As the Parliamentary Secretary indicated, we will be briefing MPs on the details of the Postal Improvement Project and its impact very soon, before we go toward national implementation. This information will be made available in detail as to localities and so forth, where person-years will be reduced.

Mr. Baker: You were speaking to Mr. Stackhouse before about your duties to make sure goods are not brought into this country which do not pass through Customs or which are illegal. I am wondering what authority Customs has as far as air carriers or boats are concerned.

Let us take air carriers. The rule is, as I understand it, that persons entering Canada are not permitted to mingle with domestic passengers of the general public before they clear Customs. The reason I am asking you this question is because I know of certain cases which have developed recently in this country whereby this is not the case.

[Translation]

pas intéressées à saisir d'autres possibilités d'emploi au sein du ministère.

M. Baker: Monsieur le président, j'ai entendu le témoin à plusieurs reprises au cours des années en comité et il parle comme si tout était fantastique. Il parle d'opérations internes, de rationalisation, etc.

Même si vous procédez à des transferts d'années-personnes au sein du ministère, peu importe la façon dont vous vous y prenez, il y aura quand même environ deux cents postes de moins au cours de la prochaine année. Je me demande où ces postes seront éliminés, car c'est bien d'élimination de postes qu'il s'agit puisque les chiffres sont différents. Le ministre pourrait-il nous dire si ces postes seront éliminés à Ottawa, Halifax et Vancouver? La répartition pour ces différents endroits sera-t-elle la même? Je me demande dans quels secteurs d'opérations . . .

Par exemple, le témoin nous dit qu'il n'y aura pas de mises à pied dans les services qui traitent avec le grand public. Personnellement, je ne connais aucun service des Douanes et Accise qui n'ait pas affaire avec le grand public. Pourriez-vous donc être plus précis et nous dire exactement où ces mises à pied auront lieu, pour autant qu'on le sache déjà?

M. Giroux: J'aimerais répondre à cette question en deux temps. D'abord, la plupart des réductions d'années-personnes des opérations internes du ministère, je parle ici de 56, se produiront à l'administration centrale, c'est-à-dire à Ottawa. Donc 56 années-personnes seront supprimées à Ottawa. Vingt années-personnes seront également supprimées, mais cela n'affectera pas nécessairement des employés. On peut faire le travail de différentes façons; de plus, l'élimination peut se faire par usure naturelle, etc. Vingt années-personnes tombent dans cette catégorie dans nos centres régionaux.

La réduction la plus importante surviendra dans le cadre du programme d'amélioration postale. Les réductions se feront sentir partout dans notre pays dans les grandes régions métropolitaines ainsi que dans des petites localités où nous réduirons le nombre d'années-personnes dans nos bureaux. Comme le secrétaire parlementaire vous l'a dit, nous informons les députés de la situation et de son impact très prochainement, c'est-à-dire avant de procéder à la mise en oeuvre de ce programme au niveau national. Par conséquent, nous vous dirons exactement quelles localités et combien d'années-personnes seront touchées.

M. Baker: En réponse à une question de M. Stackhouse, vous parliez de l'importation illégale de marchandises dans notre pays et du travail de votre ministère en ce domaine. Quels sont les pouvoirs de l'Administration des Douanes en ce qui concerne les transporteurs aériens et les bateaux.

Prenons le cas des transporteurs aériens. Si je comprends bien, le règlement veut que des personnes qui entrent au Canada ne peuvent entrer en contact avec des voyageurs locaux avant de passer à la douane. La raison pour laquelle je vous pose cette question c'est que je suis au courant de certaines situations qui se sont produites récemment où une telle règle n'a pas été appliquée.

[Texte]

• 2025

I am wondering whether there are regulations that give the Department of Customs authority, say, to prevent an airline from taking on domestic passengers before their international passengers are cleared Customs, for example. Where would your authority come from? I suspect that the officials would know what I am talking about. It is very easy to pass things off in regularly scheduled flights with people mixing with domestic passengers who go into, say, Mirabel and then go on to Toronto. In other words, domestic passengers in Mirabel mix with international passengers who have not cleared Customs and get off with the international passengers in Toronto.

So I am wondering what authority there is for Customs to act. Or do you just recommend to Transport that this has to be stopped, and that the airline has to change its schedules or something like that? I know this is a difficult question. I am wondering where your real power comes from to stop this situation from happening, although it is perhaps outside of your hands, outside of your authority.

Mr. Gallup: Mr. Chairman, with your permission, section 18 of the Customs Act gives us the authority. Any person coming into the country must report to Customs. Our policy and our procedures are such that if we are talking specifically about airlines, the airline is not allowed to carry domestic passengers on a flight where the individuals have not been cleared through Customs.

Generally it happens that if an airline is making several stops in Canada, it has an option. They can clear those passengers who are disembarking at the first location. If they do not want to carry domestic passengers, the aircraft then can proceed with the remaining passengers to points B or C. If, however, they want to carry domestic passengers, all of the passengers on the aircraft must be cleared Customs at the first port of arrival.

Mr. Baker: I see; you get your authority under section 18 of the customs act. If this is not happening, then what do you do?

Mr. Gallup: If it is not happening, we would sure like to hear about it, Mr. Baker. The airline could be subject to a fairly significant penalty.

Mr. Baker: I see.

Mr. Gallup: Or the carrier.

Mr. Baker: Fines?

Mr. Gallup: Yes.

Mr. Baker: Now what happens if you have an international flight that lands at Gatineau Airport because Ottawa Airport is closed. Do you seal off Gatineau Airport until they are cleared Customs?

Mr. Gallup: What would happen at Gatineau for instance, if international flights should arrive at Gatineau—maybe not the size of a 747, but a smaller variety—we do have a Customs

[Traduction]

J'aimerais savoir s'il y a des règlements qui donnent aux Douanes le pouvoir d'empêcher une compagnie aérienne de prendre des passagers de l'intérieur avant que leurs passagers internationaux n'aient par exemple passé les douanes. Qu'est-ce qui lui donnerait ce pouvoir? J'imagine que les fonctionnaires savent de quoi je parle. Il est très facile de faire passer des choses sur une ligne régulière lorsque les passagers venant de l'étranger peuvent se mêler aux passagers de l'intérieur qui embarquent par exemple à Mirabel pour se rendre à Toronto. En d'autres termes, les passagers qui embarquent à Mirabel se mêlent aux passagers qui viennent de l'étranger et qui n'ont pas passé les douanes et ils s'envolent avec eux pour Toronto.

J'aimerais donc savoir quels sont les textes qui permettent aux Douanes d'agir dans ces conditions. Vous limitez-vous à recommander à Transports Canada d'y mettre le holà, de faire changer d'horaire à la compagnie aérienne en question par exemple? Je sais que ce n'est pas une question facile. J'aimerais savoir si vous avez vraiment le pouvoir d'empêcher ce genre de chose de se produire, même si cela ne relève peut-être pas directement de vous.

M. Gallup: Monsieur le président, si vous me le permettez, l'article 18 de la Loi sur les Douanes nous en donne effectivement le pouvoir. Quiconque arrive au Canada doit passer la douane. Notre politique et nos procédures, dans le cas précis des compagnies aériennes, prescrivent qu'une compagnie aérienne ne peut pas transporter de passagers de l'intérieur si les passagers venant de l'étranger n'ont pas passé les douanes.

En général, ce qui se passe, c'est que si une compagnie aérienne fait plusieurs escales au Canada, elle a le choix: elle peut faire passer les douanes aux passagers qui débarquent à la première escale. Si la compagnie toutefois ne veut pas faire monter de passagers venant de l'intérieur, l'avion peut poursuivre jusqu'à sa destination finale mais, si des passagers de l'intérieur embarquent, tous les passagers venant de l'étranger doivent passer la douane à la première escale.

M. Baker: Je vois. Il s'agit donc de l'article 18 de la Loi sur les Douanes qui vous en donne le pouvoir. Mais si ce n'est pas le cas, que pouvez-vous faire?

M. Gallup: Si ce n'est pas comme cela que les choses se passent, nous voudrions le savoir, monsieur Baker. La compagnie aérienne pourrait se voir imposer une amende assez lourde.

M. Baker: Je vois.

M. Gallup: Ou encore le transporteur.

M. Baker: Une amende avez-vous dit?

M. Gallup: C'est cela.

M. Baker: Que se passe-t-il alors à supposer qu'un avion venant de l'étranger atterrisse à l'aéroport de Gatineau parce que celui d'Ottawa est fermé. Est-ce que vous fermez l'aéroport jusqu'à ce que les passagers aient passé la douane?

M. Gallup: Ce qui se passerait à Gatineau si un vol arrivait de l'étranger—peut-être pas un 747 mais un avion plus petit—il y a un service de douane à l'aéroport. À ce moment, ce serait

[Text]

service available. It would be up to the airline and the manager of the airport to advise us that a flight was coming in at a certain time. We would have officers there. We would insist that the area where the disembarking passengers were going into would have to be clear of all domestic passengers. In other words, we would consider it a sterile area and we would clear those passengers.

Mr. Baker: Gatineau Airport?

Mr. Gallup: Yes.

Mr. Baker: You would have to have a pretty big area, would you not? You would have to really vacate the premises, would you not?

Mr. Gallup: Well, Gatineau is maybe not a very good example because . . .

Mr. Baker: Well, let us take St. John's.

• 2030

Mr. Gallup: I could give you an example of London Airport, for instance. At our airport in London, which is one of our medium-sized facilities, when international flights, for one reason or another, are diverted from Toronto to London, and this happens fairly frequently, we have an arrangement with the Ministry of Transport in the airport in London with a kind of a screen device with which we can extend the area, and we do clear 747s in that airport.

Mr. Baker: If you have an instance where you have an international carrier coming into an airport, and those passengers are mixing with domestic passengers before they are cleared customs, then you would put an end to it.

Mr. Gallup: Yes. Definitely.

Mr. Baker: That is fine for this round, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you. Mr. Jepson.

Mr. Jepson: Thank you, Mr. Chairman.

You twigged my curiosity in your comments to my colleague a few minutes ago when you were talking about the Peace Bridge. You said the inspector for the Peace Bridge is located in Hamilton.

Mr. Gallup: Oh, no, I am sorry, Mr. Chairman. No, our regional collector who is responsible for Fort Erie, is located in Hamilton.

Mr. Jepson: Just for curiosity, why is he located in Hamilton?

Mr. Gallup: It is what we call our Hamilton region, which consists of the geographic area of Hamilton running south to the Niagara frontier. So we have Niagara Falls, Fort Erie, Port Colbourn in the area around Hamilton, including Metropolitan Hamilton. That is one of our regions, as London is a region, for instance.

Mr. Jepson: Thank you. That is all.

The Vice-Chairman: Miss Nicholson.

[Translation]

à la compagnie aérienne et au directeur de l'aéroport de nous dire qu'un avion arrive à telle heure. Nous aurions alors des agents de douane. Nous insisterions pour que l'aire de débarquement soit réservée exclusivement aux passagers venant de l'étranger: en d'autres termes, ce serait un genre de zone stérile qui nous permettrait de dédouaner ces passagers sans qu'ils entrent en contact avec les autres.

M. Baker: À l'aéroport de Gatineau?

M. Gallup: C'est cela.

M. Baker: Vous devriez avoir une assez grande salle, non? Il vous faudrait quasiment vider tout l'aéroport, n'est-ce pas?

M. Gallup: Gatineau n'est peut-être pas un très bon exemple parce que . . .

M. Baker: Mettons Saint-Jean.

M. Gallup: Je pourrais vous donner l'exemple de l'aéroport de London. À London, qui est un de nos aéroports de moyenne envergure, lorsqu'un vol international s'y pose pour une raison ou une autre parce qu'il doit dégager Toronto, ce qui se produit assez souvent, nous avons pris nos dispositions avec les gens du ministère des Transports à London pour qu'ils installent un genre de cloison mobile qui nous permet de fermer le secteur pour procéder au dédouanement des 747.

M. Baker: Supposons qu'un transporteur international fasse atterrir un de ses avions à un aéroport et que les passagers s'y mêlent aux passagers de l'intérieur avant de passer les douanes, vous y mettriez le holà.

M. Gallup: Sans aucun doute.

M. Baker: Ce sera tout pour ce tour-ci, monsieur le président.

Le vice-président: Je vous remercie. Monsieur Jepson.

M. Jepson: Merci, monsieur le président.

Vous avez piqué ma curiosité lorsque vous parliez il y a quelques instants du Pont de la Paix avec mon collègue. Vous avez dit que l'inspecteur responsable était posté à Hamilton.

M. Gallup: Pas du tout, excusez-moi, monsieur le président. C'est plutôt notre percepteur régional qui a la responsabilité de Fort Erie qui est posté à Hamilton.

M. Jepson: Par simple curiosité, pourquoi?

M. Gallup: C'est ce que nous appelons notre région de Hamilton qui est composée de la zone de Hamilton allant jusqu'au sud, jusqu'à la frontière à Niagara. Elle comprend donc Niagara Falls, Fort Erie, Port Colborne dans la région qui entoure Hamilton, ainsi que la région métropolitaine de Hamilton. C'est là l'une de nos régions, comme London par exemple.

M. Jepson: Merci, ce sera tout.

Le vice-président: Mademoiselle Nicholson.

[Texte]

Ms Nicholson: Thank you, Mr. Chairman.

Just a couple of brief questions. One to the parliamentary secretary. Has the committee been advised of the reasons why the Minister is not here in person to defend his estimates?

Mr. Valcourt: The Minister is presently in Vancouver to attend the opening of Expo 86. Hence his absence from here tonight.

Ms Nicholson: Thank you.

The Vice-Chairman: Miss Nicholson, the clerk informs me that Mr. McKay was here previously at the invitation of the committee, and the committee in fact invited the parliamentary secretary for this segment of the National Revenue estimates.

Ms Nicholson: Thank you. My next question is about the customs officials acting as the primary inspection line for a number of other functions, including health, immigration, agriculture. This is a system which has been in place for a long time, so presumably it has been evaluated. Are you satisfied that this is the most effective way to meet the immigration aspects, especially at the present time with the risk of international terrorism and of unauthorized people trying to cross our borders?

Mr. Giroux: Mr. Chairman, this approach has been in place since 1965. In fact it means that the customs officer, acting as the first point of contact in entering Canada, is both a customs officer and an immigration officer, as you indicated. Our officers are trained in the terms of the Immigration Act and regulations. They are being told whenever intelligence information tells us to be on the lookout for specific individuals and so forth at most of the airports and major points of entry. If they have doubts as to the applicability, or if the people should continue to be allowed entry into Canada, they refer them to what we call the immigration secondary, which has specialized immigration officers in place to handle these.

You will recall that since we have had these in place, we had Expo 67. We have had the Montreal Olympics in 1976 and of course we have Expo 86 right now. These procedures have been followed and have proven to be certainly satisfactory and adequate.

• 2035

To answer the question about entry of people whom you might call "undesirables", our officers are very much on the lookout, have been given the most up-to-date information in terms of intelligence information, and we will certainly be keeping a very watchful eye, particularly with respect to Expo 86.

[Traduction]

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président.

Une ou deux questions très rapidement. La première s'adresse au secrétaire parlementaire. Le Comité a-t-il été informé des raisons pour lesquelles le ministre n'avait pas pu venir lui-même défendre son budget?

M. Valcourt: Le ministre est actuellement à Vancouver où il assiste à l'inauguration d'Expo 86, d'où son absence ce soir.

Mme Nicholson: Je vous remercie.

Le vice-président: Mademoiselle Nicholson, le greffier me signale que M. McKay s'est déjà rendu à l'invitation du Comité et que c'est le Comité qui a invité le secrétaire parlementaire à venir nous entretenir du budget du Revenu national.

Mme Nicholson: Je vous remercie. Ma question suivante a trait aux agents de douane qui assument également des fonctions d'inspection primaire dans d'autres domaines, par exemple la santé, l'immigration et l'agriculture. C'est un système qui existe depuis fort longtemps et j'imagine donc que vous avez pu vous faire une idée de son utilité. Êtes-vous convaincus que ce soit la façon la plus efficace de procéder pour ce qui est de l'immigration, surtout en ce moment, avec tous les risques causés par le terrorisme international et par les clandestins qui essaient de franchir nos frontières?

M. Giroux: Monsieur le président, c'est une façon de procéder qui remonte à 1965 et qui revient en fait à ceci: l'agent de douane, qui est le premier point de contact pour quelqu'un qui arrive au Canada, fait à la fois office de douanier et d'agent d'immigration, comme vous l'avez dit. Nos agents ont eu la formation nécessaire, ce qui fait qu'ils connaissent bien la Loi et les règlements sur l'immigration. Lorsque certains renseignements qui nous parviennent nous permettent de croire que nous avons intérêt à être sur nos gardes parce que tel ou tel individu pourrait tenter de franchir la frontière, nous en informons nos agents aux principaux ports d'entrée. Si nos agents ont le moindre doute quant aux modalités d'application de tel ou tel règlement, s'ils ne sont pas certains qu'ils doivent autoriser l'entrée au Canada de telle ou telle personne, ils s'en réfèrent à ce que nous appelons le poste secondaire d'immigration où des agents spécialisés de l'Immigration sont là pour s'occuper de ce genre de cas.

Vous vous souviendrez que depuis la mise en place de ce système, il y a eu Expo 67. Il y a eu les Olympiades à Montréal en 1976 et évidemment, il y a actuellement Expo 86. Ces procédures ont été suivies et se sont révélées satisfaisantes et convenables.

Pour répondre à la question concernant l'entrée de gens qu'on pourrait peut-être appeler «indésirables», nos douaniers sont très vigilants, et on leur a fourni les renseignements les plus récents détenus par les services de renseignements. Ils vont certainement être sur le qui-vive en particulier pour ce qui concerne Expo 86.

[Text]

Miss Nicholson: With regard to the basic customs function, in the case where an individual has passed through customs and has not declared any goods but information comes to the department afterwards that that person did in fact smuggle goods in, is it the practice to follow up in any way, or do you find that it is just too difficult to prove?

Mr. Valcourt: Mr. Gallup will answer this question.

Mr. Gallup: If it comes to our attention that an individual or individuals have gone through the customs barrier and have not declared goods or have smuggled goods and we are able to obtain this kind of information, normally speaking we ask the RCMP to follow up on this. This is when it happens to individuals. If it is a commercial enterprise and it comes to our attention, we have a special group of customs investigators who then will go and do an investigation in the company. So to answer your question, yes, we do have a system of follow-up.

Miss Nicholson: On page 31 there is a reference to the removal of the Summer Student Program from the controlled person-year base. What does this mean? Does it mean summer students are showing under some other item, or does it mean you have ceased to employ summer students?

Mr. Giroux: First, Treasury Board last year provided to government departments the authority to hire summer students, not necessarily against person-year charges but to use what we call the O and M budgets—this this operating budget, budgets that apply to travelling and other things of that type—to hire summer students.

This fiscal year we have removed the summer students from our person-year base and have been given the funds equivalent in our O and M budget. So we are continuing to hire summer students. We are hiring this year, I would tend to think, close to 600 summer students. Mr. Gallup, am I right?. It is 594 out of our base plus 111 out of Challenge '86, for 705 summer students. The 594, the 600 roughly, is our continuing requirement. Challenge '86 is being very helpful to us in a number of areas across the country, and particularly with respect to Expo 86, to bolster our resources in order to provide a better service for Expo 86.

But we are not stopping hiring of summer students; we will continue to hire them but out of a different budget, what we call the O and M budget.

Miss Nicholson: Thank you.

My final question, Mr. Chairman . . .

The Vice-Chairman: Could I just interrupt you for a second?

Miss Nicholson: Yes.

The Vice-Chairman: I was somewhat confused. Is that page 31 of the taxation estimate booklet? It is under taxation as opposed to customs and excise?

[Translation]

Mme Nicholson: Pour ce qui est du travail fondamental des douaniers, si un particulier passe la douane sans déclarer quoi que ce soit, mais qu'après coup, le ministère apprend qu'il a passé des marchandises en fraude, y a-t-il un suivi quelconque routinier, ou est-il trop difficile de prouver quoi que ce soit?

M. Valcourt: M. Gallup va répondre à votre question.

M. Gallup: Si on nous signale qu'un particulier ou des particuliers ont passé la douane sans déclarer quoi que ce soit, qu'ils ont néanmoins passé des marchandises en fraude et que nous l'apprenons, normalement nous demandons à la GRC d'assurer le suivi. C'est ainsi que nous procédons quand il s'agit de particuliers. S'il s'agit d'une entreprise commerciale, et que nous l'apprenons, nous avons une équipe spéciale d'enquêteurs douaniers, qui se rendent alors auprès de la compagnie pour faire enquête. En réponse à votre question, je dirai que oui, il existe un système de suivi.

Mme Nicholson: À la page 34, vous faites allusion à l'abandon du programme d'été pour les étudiants, dont on a retiré les années-personnes de la base de contrôle. Qu'est-ce que cela signifie? Cela signifie-t-il que les étudiants qui travaillent l'été se retrouvent sous un autre poste budgétaire ou cela signifie-t-il que vous avez cessé d'employer des étudiants l'été?

M. Giroux: Tout d'abord, l'année dernière le Conseil du Trésor a donné aux ministères l'autorisation d'embaucher des étudiants pour l'été sans les forcer nécessairement à les imputer au compte général des années-personnes. Ils sont imputés à notre budget d'exploitation et d'entretien, c'est-à-dire au budget qui sert pour les déplacements et autres choses du même genre.

Au cours de cet exercice financier-ci, nous avons supprimé les étudiants embauchés pour l'été de notre base d'années-personnes, mais notre budget d'exploitation et d'entretien a été relevé d'autant. Nous engageons donc encore des étudiants pour l'été. Cet été, nous en engagerons près de 600. M. Gallup, est-ce que je me trompe? Nous en engagerons au total 705 pour l'été, c'est-à-dire 594 imputés à notre assiette, plus 111 imputés à Défi 86. Les 594, c'est-à-dire près de 600, répondent à nos besoins permanents. Défi 86 est très utile pour nous dans certaines régions du pays et surtout à cause d'Expo 86, pour prêter main forte à nos effectifs et offrir un meilleur service aux visiteurs d'Expo 86.

Nous n'avons donc pas cessé d'embaucher des étudiants pour l'été. Nous continuerons de le faire, mais nous les paierons à même un autre budget, c'est-à-dire le budget d'exploitation et d'entretien.

Mme Nicholson: Merci.

Monsieur le président, une dernière question . . .

Le vice-président: Puis-je vous interrompre, une seconde.

Mme Nicholson: Volontiers.

Le vice-président: Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Est-ce que cela se trouve à la page 34 de l'impôt? Est-ce que c'est sous la rubrique impôt plutôt que douanes et accises.

[Texte]

Mr. Giroux: It is customs and excise under travellers processing. We are explaining the output per person-year and indicating that it is no longer based on person-years, but the summer students are still there under another vote.

• 2040

Miss Nicholson: My final question concerns lay-offs. I know this has been raised earlier and unfortunately I was distracted when that discussion was going on.

Mr. Chairman, did the witness say that there would be no lay-offs; that everything could be done by attrition, or not?

Mr. Giroux: Mr. Chairman, I said at the time that it is the policy of the department to plan these very well in advance so that our objective will be to keep the lay-offs to the bare minimum. In other words, we try to place people within the department, and we want to ensure that every individual affected will have at least one offer of employment—and some of them have many more—elsewhere in the department or in the Public Service. In certain areas, it may be more practical in other parts of the Public Service.

So far, we have been very successful out of this program and have not laid off anyone. Now I am not saying there will be no lay-offs; there could well be people, although we think the number will be small, who will choose not to relocate, who will choose not to move even though a job opportunity has come up, and this may well lead to a few lay-offs. But those that are prepared to accept alternate employment, and in most cases it is within the same locality, within the same office in many places, will be re-affected as part of the program.

Miss Nicholson: The Public Service Commission has been saying that in the case of lay-offs, something called a reverse order of merit will be applied but in fact there are no guidelines for it. I have troubles with that, because I think it is bad enough for a person who has been laid off to be without a job and without money, but if he or she is supposed to have been out as a result of reverse order of merit, then there is also the blow to self-esteem. He is out because of not being as good as the others. When there are no guidelines for reverse order of merit, there really is a great potential for subjective viewpoints and for the supervisor perhaps sending on his merry way somebody whom he just does not like.

Have you considered that, and if you are unable to relocate people, if it does come to lay-offs, will you be claiming to do it on a reverse order of merit, even though there are no guidelines?

Mr. Giroux: Mr. Chairman, the approach that we endeavour to use is a two step process, in essence. In the first

[Traduction]

M. Giroux: Cela se trouve sous la rubrique douanes et accises dans la colonne voyageurs traités. Nous expliquons ici la production par année-personne; nous ajoutons que ce n'est plus fondé sur le nombre d'années-personnes, mais que toutefois le travail des étudiants l'été se retrouve sous un autre crédit.

Mme Nicholson: Ma dernière question porte sur les mises à pied. Je sais que la question a été posée plus tôt; malheureusement je n'ai pas pu prêter attention à la discussion à ce moment-là.

Monsieur le président, le témoin a-t-il dit qu'il n'y aurait pas de mises à pied et que les diminutions pourraient se faire par départ naturel tout simplement?

M. Giroux: Monsieur le président, j'ai dit que le ministère avait pour politique de prévoir les réductions longtemps d'avance, si bien que nous avons pour objectif de réduire les mises à pied à un minimum. En d'autres termes, nous essayons de déplacer les gens à l'intérieur du ministère et nous voulons nous assurer que chaque fonctionnaire touché par la mesure, aura au moins une offre d'emploi—dans certains cas, il en a plus d'une—ailleurs au ministère ou dans la Fonction publique. Dans certains services, il est parfois plus pratique de chercher ailleurs dans la Fonction publique.

Jusqu'à présent, nos efforts dans le cadre de ce programme ont été couronnés de succès et nous n'avons pas mis à pied qui que ce soit. Je ne dis pas ici qu'il n'y aura pas de mises à pied. Il se peut que certains—mais ils ne seront pas nombreux—choisiront de ne pas se faire muter, même si on leur offre un emploi; cela pourrait donc se terminer par des mises à pied. Ceux qui sont prêts à accepter un emploi de rechange—dans la plupart des cas, c'est dans la même localité et souvent, dans le même bureau—seront replacés ailleurs dans le cadre de ce programme.

Mme Nicholson: La Commission de la fonction publique a annoncé que dans le cas de mise à pied, la notion de ce que l'on appelle l'ordre du mérite inversé serait appliqué, mais en fait, il n'existe pas de directives là-dessus. J'ai du mal à démêler tout cela, car je pense qu'il est déjà assez malheureux qu'une personne soit mise à pied, se retrouve sans travail et sans argent, mais savoir qu'elle se trouve dans cette situation par suite de l'application de la notion de l'ordre du mérite inversé, est plutôt catastrophique pour son amour-propre. Cette personne est sans travail parce qu'elle n'est pas aussi bonne que les autres. Quand on sait qu'il n'existe pas de directives pour l'établissement de l'ordre du mérite inversé, on se dit qu'il y a un potentiel énorme de subjectivité et de possibilité pour un surveillant de se débarrasser de quelqu'un qu'il n'aime pas.

Avez-vous envisagé cette possibilité? Si vous n'arrivez pas à trouver du travail pour ces gens, si vous devez donc les mettre à pied, persisterez-vous à dire que c'est à cause de l'application de l'ordre du mérite inversé, alors qu'il n'existe pas de directives là-dessus?

M. Giroux: Monsieur le président, nous procédons essentiellement en deux étapes. Tout d'abord, nous essayons de repérer

[Text]

step, we try to identify what could be the impact of a reduction in an office, and we say that there are going to be opportunities elsewhere. We need to reduce that office, say, by two person-years; there will be opportunities elsewhere.

So before we even talk about surplus status which, as you know, provides for a six month period before actual lay-off, individuals, either voluntarily or because they know that they are sometimes the junior people in the operation or have just arrived recently or are interested in a move, indicate their interest. We help them and we make the necessary staff adjustments.

On the question of declaring people surplus, which is the second step, the Public Service Employment Act provides for what we call the reverse order of merit. It is based on assessing the abilities and competence, the past performances of individuals, and making a value judgment that if you have to select out of four or five, you will try to select the one—and this term bothers me, but this is how the legislation is applied—who would rank the lowest on a scale of merit.

You are quite right that there are no firm guidelines; I was checking with Mr. Cox, our Chief of Statistical Programming, while you were talking to me. We try to do this by taking into account the competence of the individuals, their past performance, how long they have been on the job—a number of things of that type—to deal with this as humanly as possible, in order to be able to identify those who will receive a lay-off notice.

• 2045

One of the things that might be interesting to the committee is that although we are talking, for example, about 100 person-years, very often this means you will only have something like 30 or 40 people who will be declared surplus, because that phase 1 will have led to all of these readjustments internally, and then those 40, for example, who might be declared surplus... you will have placed most of them by the time the six-month period is over, because they do have statutory priority for other jobs, well ahead of anybody in competitions.

The Vice-Chairman: Just before going on to the second round, I wanted to enlarge on something Mr. Baker pointed out, and that was the matter of a small reduction of some person-years, noting also that operating expenditures are estimated at 8% more this year than last. I note from Mr. Valcourt's remarks that much of the increase is stated as representing a net increase in personnel costs because of general salary increases and related contributions to employee benefit plans.

I am wondering if you could be a little more specific in that way. Inflation is rather stable at around 4%, and we do have a roughly 1% reduction in person-years. Are you in fact hiring through contract, which results in some additional labour cost? Can you explain for the committee how it is that there can be such a percentage increase while at the same time there is a reduction in person-years?

[Translation]

l'incidence d'une réduction dans un service donné et nous annonçons qu'il y aura des possibilités ailleurs. À supposer que nous devions supprimer deux années-personnes dans un service, nous annonçons qu'il y aura d'autres possibilités ailleurs.

Même avant de parler du statut excédentaire, qui, vous le savez, signifie qu'il y a une période de six mois avant la mise à pied véritable, les gens, soit de leur plein gré, parce qu'ils savent qu'ils sont les derniers arrivés dans le service ou tout simplement parce qu'ils viennent d'arriver ou ont envie de changer, signalent leur intérêt. Nous les aidons donc et nous faisons les aménagements nécessaires au sein de l'effectif.

Quand il s'agit de déclarer quelqu'un excédentaire, ce qui est la deuxième étape, la Loi sur l'emploi dans la Fonction publique prévoit que nous ayons recours à la notion d'ordre du mérite inversé. C'est ainsi qu'on évalue les capacités et la compétence, le dossier de chaque employé, et on pose un jugement de valeur pour que, si l'on doit choisir parmi quatre ou cinq employés, on choisisse celui qui se trouve en bas de l'échelle du mérite, même si je n'aime pas utiliser ce terme qui se retrouve pourtant dans les dispositions de la loi.

Vous avez tout à fait raison, il n'existe pas de directives précises. Pendant que vous posiez la question, je me suis renseigné auprès de M. Cox, le chef de notre Programme statistique. Nous essayons de le faire en tenant compte de la compétence des employés, de ce qu'ils ont fait par le passé, du nombre d'années de service, des éléments de ce genre, pour que cela se fasse le plus humainement possible, en vue de déterminer ceux qui recevront un avis de licenciement.

Le Comité devrait savoir cependant que si, par exemple, 100 années-personnes doivent être supprimées, au bout du compte, seules 30 à 40 personnes devront le plus souvent être déclarées excédentaires, car cette première phase aura entraîné un tas de réajustements internes, et sur les 40, par exemple, qui auront été déclarées excédentaires, la plupart auront retrouvé un poste au bout du délai de six mois, car elles ont priorité sur toutes les autres, lorsque des concours sont organisés.

Le vice-président: Avant de passer au deuxième tour, j'aimerais revenir sur ce qu'a dit M. Baker à propos d'une réduction minime d'années-personnes, tout en sachant que les dépenses de fonctionnement augmenteront de 8 p. 100 cette année par rapport à l'année dernière. D'après les observations faites par M. Valcourt, l'essentiel de cette augmentation est dû à la hausse des coûts salariaux en raison de leur augmentation et de l'augmentation des charges sociales.

Pourriez-vous nous donner davantage de précisions? L'inflation s'est stabilisée aux alentours de 4 p. 100, et la réduction des années-personnes est de l'ordre de 1 p. 100. Embauchez-vous des contractuels, ce qui entraîne une hausse des coûts de main-d'oeuvre? Pourriez-vous nous dire pourquoi ce pourcentage est si élevé, alors que le nombre d'années-personnes diminue?

[Texte]

Mr. Valcourt: The increase of \$34 million, as we have stated . . . some \$13 million is for personnel costs. The details of this maybe the deputy minister could give.

There is another \$12 million on account of policy changes. We have six items under which we can explain this \$12,800,000. For example, we have the excise workload, which increases; we have an expense there of \$1,963,000. We have the extension of the gasoline and diesel fuel tax rebate, which creates a need for more moneys in the order of \$2,880,000. We have the harmonized system to which I have referred earlier, which is the classification of goods to meet the international agreement on this system, which needs \$17 million. We have also in there the machine remission program, which is a program formerly administered by DRIE, which now Customs must administer, requiring \$750,000. So that adds up to \$12,836,000.

For the personnel cost, maybe Mr. Giroux could give you . . . It seems large, \$13 million, but if you have an idea of the payroll, maybe it will not be as remarkable as it seems.

Mr. Giroux: Just to add to that, by far, about 85% of our total costs are payroll costs, and out of a total vote of \$451 million, the salary vote must be close to something like \$375 million or \$380 million; and when you take even 4% of that, you have your \$13 million right there, in terms of the inflation. That accounts for that. Just to add to what Mr. Valcourt has said about the harmonize system, when we talk about the net increase of \$34.1 million, the harmonize system itself in O and M and capital vote is \$17 million by itself of that cost. That is a major undertaking, a complete recasting of the systems and the customs tariff and there are major costs associated with that.

• 2050

The Vice-Chairman: How long has this harmonization process been ongoing?

Mr. Tom Greig (Assistant Deputy Minister, Customs Programs, Department of National Revenue): Mr. Chairman, the first moves were made nearly five years ago, but the Customs Co-operation Council formally passed the resolution in 1984. It is the international organization representing customs administrations in all countries except the Soviet Union. I think the Soviet Union is the only major country that is not part of that organization.

In the recent budget speech earlier this year, Canada announced that in fact we would be working towards adoption on January 1, 1988 or shortly thereafter. The "or shortly thereafter" qualification was required because Canada will not move unless and until the United States and Japan move at the same time.

The Vice-Chairman: I note that these are essentially one-time costs and the remark, "In the longer term these costs will be more than offset by increased operating efficiency". Can

[Traduction]

M. Valcourt: Sur les 34 millions de dollars demandés, la hausse des coûts de main-d'oeuvre représente 13 millions de dollars. Le sous-ministre pourrait peut-être vous donner quelques autres détails à ce sujet.

Douze autres millions de dollars sont imputables aux changements de plans d'action. Ces 12,800,000 de dollars sont répartis en six postes. Par exemple, la charge de travail de l'accise a augmenté, et les dépenses prévues sont de 1,963,000 de dollars. La poursuite du programme de ristourne de la taxe sur l'essence et le carburant diesel représente une dépense supplémentaire de l'ordre de 2,880,000 de dollars. Le système harmonisé dont j'ai parlé tout à l'heure, à savoir, la classification des biens selon le nouvel accord international, a besoin de 17 millions de dollars. Notons aussi le programme de remise de droits de douane sur les machines, programme administré antérieurement par le ministère de l'Expansion industrielle régionale, qu'administrent maintenant les Douanes, au coût de 750,000\$. Voilà donc ce qui explique ces 12,836,000 de dollars.

Quant aux coûts de main-d'oeuvre, M. Giroux pourra peut-être vous donner . . . Ces 13 millions de dollars semblent représenter une somme importante, mais elle ne l'est pas lorsqu'on regarde la liste de paie.

M. Giroux: À ce sujet, les coûts de main-d'oeuvre représentent environ 85 p. 100 de l'ensemble de nos coûts et sur un total de 451 millions de dollars, le crédit réservé aux traitements et salaires doit avoisiner les 375 à 380 millions de dollars; or, les 13 millions de dollars représentent 4 p. 100 de cette somme, c'est-à-dire le taux de l'inflation. À propos du système harmonisé dont a parlé M. Valcourt, l'augmentation nette est de 34.1 millions de dollars, mais les dépenses d'exploitation et d'entretien et les capitaux nécessaires représentent à eux seuls 17 millions de dollars. Nous procédons à une refonte majeure du système, du tarif des douanes, et les coûts qui y sont associés sont élevés.

Le vice-président: Depuis combien de temps dure ce processus d'harmonisation?

M. Tom Greig (sous-ministre adjoint, Programme des douanes, ministère du Revenu national): Monsieur le président, les premiers jalons ont été posés il y a près de cinq ans, mais le Conseil de coopération douanière a adopté officiellement cette résolution en 1984. Cet organisme représente les administrations douanières de tous les pays, exception faite de l'Union Soviétique. Je crois que cette dernière est le seul grand pays à ne pas faire partie de cet organisme.

Dans le budget du mois de février, le Canada a annoncé qu'il adoptera ce système le 1^{er} janvier 1988 ou peu après. Cette réserve «ou peu après» s'imposait, du fait que le Canada n'entend bouger que lorsque les États-Unis et le Japon bougeront.

Le vice-président: Je note que ces frais sont ponctuels et que le ministre a dit: «à long terme, ces coûts seront plus que compensés par une plus grande efficacité du fonctionnement».

[Text]

one read into this that in fact there may be no increase next year over top of this year?

Mr. Greig: Mr. Chairman, the major costs associated with the introduction of the harmonize system relate to the requirement that the department replace its computer systems dealing with the entry of goods.

The present system uses the present tariff and the present commodity-code system for statistical purposes. Both of these existing systems will be replaced by the harmonize system which will cover a new tariff for Canada and a new method of establishing statistical data.

The work of implementing the systems will be completed by January 1, 1988. With the introduction of the system, which is a more logically constructed system, it is the expectation of the department that the processing of customs entries in terms of classification under the tariff and identification of the goods for statistical purposes will be simpler, will involve fewer problems, will involve fewer difficulties and differences of opinion between the department and commercial importers. There will be economies once everyone is used to the system, subsequent to January 1, 1988.

Exactly how quickly these economies will be realized remains to be seen, but we are optimistic that we will begin to see them quite quickly. Of course the major expenditures associated with systems change between now and the end of 1987 will not be included in our estimates for 1988 and subsequent years. Does that answer the question, Mr. Chairman?

The Vice-Chairman: I have forgotten what the question was, Mr. Baker.

Mr. Baker: Thank you, Mr. Chairman. I would like to get back to trying to put Mr. Giroux on the spot.

As I read the estimates here, relating to jobs, it says . . . Mr. Giroux explained the job cuts and he said that every effort was being made not to cut back on positions relating to the general public.

Now when you look at Port Operations, it gives a reduction of 232 jobs listed under Port Operations. Does his answer then still hold because as I read it that is a year-over-year decrease under Port Operations? I suppose it covers administration and therefore you would have some reductions in Ottawa from that, but it is a year-over-year reduction of 232 positions.

• 2055

Mr. Giroux: Mr. Chairman, I can clarify that point. With respect to port operations, the two contributing factors to the reduction are the transfers of summer students from person-years to O and M and therefore, they still will be there; they still will be doing the job.

Secondly, the postal improvement project, which is intended to improve—and in fact, based on the results of our pilot

[Translation]

Peut-on en conclure qu'aucune augmentation n'est prévue l'année prochaine?

M. Greig: L'introduction de ce système harmonisé coûte cher, car le ministère doit remplacer tout son logiciel informatique traitant l'entrée des biens.

Le système actuel se sert du tarif et du système de classification des denrées actuel pour compiler les statistiques. Ces deux systèmes seront remplacés par le système harmonisé, qui donnera un nouveau tarif de douanes au Canada ainsi qu'un nouveau moyen de compiler les statistiques.

Le travail sera terminé le 1^{er} janvier 1988. Ce système, plus logique, permettra de faciliter le classement des entrées douanières par numéro de tarif et de mieux identifier les biens pour faciliter la tâche des statisticiens, il réduira le nombre de problèmes, d'obstacles et de divergences d'opinion entre le système et les importateurs commerciaux. Des économies seront réalisées après le 1^{er} janvier 1988, lorsque tout le monde sera habitué à ce système.

Nous ne savons pas encore si ces économies seront réalisées rapidement, mais nous espérons qu'elles le seront. Il est évident que les grosses dépenses entraînées par cette conversion du système d'ici la fin de 1987 ne figureront pas dans nos provisions budgétaires de 1988 et des années ultérieures. Cela répond-il à votre question, monsieur le président?

Le vice-président: Je ne me souviens plus de la question que je vous avais posée. Monsieur Baker.

M. Baker: Merci, monsieur le président. Je voudrais de nouveau essayer de coincer M. Giroux.

Si je comprends bien ces prévisions budgétaires, celles qui portent sur la main-d'oeuvre, . . . M. Giroux a expliqué cette compression du personnel et a fait valoir que l'on s'efforcerait le plus possible de ne pas licencier les employés qui traitent avec le public.

Or, si on regarde le budget affecté aux opérations des bureaux, on constate que 232 postes ont été supprimés. Sa réponse à ma question est-elle toujours la même, étant donné qu'il s'agit d'une diminution sur une année? Je suppose que cette diminution porte sur les services administratifs et que des emplois seront vraisemblablement supprimés à Ottawa, mais 232 postes seront supprimés en un an.

M. Giroux: Monsieur le président, je puis vous donner une explication. À propos des opérations des bureaux, cette réduction est attribuable, en partie, au transfert des étudiants qui travaillent l'été aux postes d'exploitation et d'entretien; ils n'entrent plus dans le calcul des années-personnes, mais ces postes ne disparaîtront pas; ces étudiants continueront de travailler.

Ensuite, cette réduction est due au nouveau plan d'amélioration des opérations postales, dont le but est d'améliorer—et

[Texte]

projects in Montreal, is improving service to the public but reducing workload in terms of our people; and they are contained in those statistics.

Those are the two contributing factors. The headquarters would find themselves primarily . . . if he is looking at page 28 of Part III, for example, there will be program management and support. He will notice a reduction there of 29.

On the excise side, there would be further reductions and on the corporate management side, there would be further reductions. They are scattered but have what we call program management and support functions.

Mr. Baker: If I could ask this question, who made the decision whereby you could reclassify the group shown as person-years and then all of a sudden would be shown under operations and maintenance? Was it a decision by the Assistant Deputy Minister?

Mr. Giroux: No. This was a proposal the department made to the Treasury Board, and the Treasury Board accepted it and transferred the funds from the salary budget to the O and M budget.

Mr. Baker: Excellent. It just shows you, Mr. Chairman, if you can read between the lines, how well this section of the department is operating. I will not say anything about it because I completely agree with it; I think it is excellent. I only wish every department was operating that well.

Now, my question: It has been reported in the past two weeks that the TV crew from Montreal crossed the U.S.—Canada border many, many times and there were no Canadian customs officers at the border. The border was completely open—what a shocking report that is. I am wondering, Mr. Chairman, whether Mr. Giroux can justify this.

Mr. Giroux: Mr. Chairman, the border between Canada and the United States is about 9,000 kilometres long, when you include also the border between the Yukon and Alaska.

In order to have a customs presence which would ensure that nobody crosses the border illegally, we would need the Canadian army, probably situated at every 100 feet. We recognize that it is a long border. Many of you who have been in certain parts of Quebec or British Columbia know it is a backyard between Canada and the United States. People have their backyards adjacent to each other.

We have customs ports and our responsibility, of course, applies to crossing at these customs ports. We rely and co-operate with the RCMP with respect to ensuring the patrol and the control in between customs ports.

However, we have a lot of customs ports which are not manned 24 hours. In other words, out of our many customs ports, we have 47 which are manned for 24 hours, which means that at any time during the day or night, the people would have to report to customs.

[Traduction]

c'est d'ailleurs ce qui s'est produit, d'après les résultats de nos projets-pilotes à Montréal—le service offert au public tout en réduisant la charge de travail de nos employés; et cela figure dans ces statistiques.

Voilà les deux facteurs qui ont contribué à cette réduction. Les administrations centrales se trouvent . . . s'il regarde à la page 31 de la partie III par exemple, il remarquera une diminution de 29 années-personnes au poste gestion et soutien des programmes.

D'autres réductions sont prévues à l'Accise et à l'administration ministérielle. Des postes sont supprimés ici et là, mais relèvent de la gestion et du soutien des programmes.

M. Baker: Si je puis poser cette question, qui a décidé que ce groupe qui entraînait dans le calcul des années-personnes relevait dorénavant du fonctionnement et de l'entretien? Cette décision a-t-elle été prise par le sous-ministre adjoint?

M. Giroux: Non. Le ministère l'a proposé au Conseil du Trésor, ce dernier l'a accepté et a viré les crédits du budget des traitements et salaires à celui du fonctionnement et de l'entretien.

M. Baker: Fort bien. Si l'on peut lire entre les lignes, monsieur le président, cela prouve à quel point cette partie du ministère est bien gérée. Je ne dirai rien d'autre à ce sujet, car je suis entièrement d'accord. Je crois que c'est excellent. J'aimerais bien que chaque ministère soit aussi bien géré.

J'ai une question à vous poser. On a appris qu'au cours des deux dernières semaines, une équipe de télévision de Montréal a franchi à de nombreuses reprises la frontière américano-canadienne sans y trouver d'agents des douanes canadiens. La frontière était grande ouverte, ce qui m'a fortement ébranlé. Monsieur le président, je me demande si M. Giroux peut nous en donner une explication.

M. Giroux: Monsieur le président, la longueur de la frontière entre le Canada et les États-Unis est d'environ 9,000 kilomètres, si l'on compte la frontière entre le Yukon et l'Alaska.

Pour que des douaniers s'assurent que personne ne traverse la frontière illégalement, nous aurions besoin de toute l'armée canadienne, postée tous les 100 pieds. Cette frontière est très longue, nous le savons. Ceux d'entre vous qui se sont rendus dans certaines régions du Québec ou de la Colombie-Britannique savent qu'il n'y a qu'une cour arrière qui sépare le Canada des États-Unis. Les cours arrière de certaines personnes se touchent.

Nous gérons des bureaux de douanes et nous avons pour mandat de vérifier l'identité de ceux qui passent par ces bureaux de douanes. Nos comptons sur la GRC pour surveiller ces entrées et sorties.

Cependant, il existe beaucoup de bureaux de douanes qui ne sont pas ouverts 24 heures sur 24. Autrement dit, 47 bureaux sont ouverts 24 heures sur 24, ce qui signifie qu'à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, ceux qui traversent la frontière doivent passer par la douane.

[Text]

However, we have 54 ports which are manned for less than 24 hours, and many of these are what we call one-shift type of ports. They are manned between 8 a.m. and 5 p.m., then we close and lock it up. We indicate to people that they should go to another crossing which is a few miles away in order to report to customs. It is very much a voluntary system.

What I think has happened with respect to this reporter is that he went across a border crossing when there was nobody there. We do not deny that this can happen—it is a fact of life—but the RCMP patrols there. The RCMP does catch a number of people who have done this illegally and this is the type of control we rely on.

But what must be realized is that this is the common border between Canada and the United States. Our borders that open up on the outside world, outside of North America, if I could say that, are basically the airports and the marine ports, which are manned on a 24-hour basis.

• 2100

Mr. Baker: One final question, Mr. Chairman. Where did the person-years come from to staff St. John's airport?

Mr. Gallup: Actually, we are using our existing staff in St. John's. We have always had staff who, if not physically located at the airport, were available on call for the airport. So we have been or will be able to handle traffic at the airport with a combination of the regular staff who already are in place as well as paying a certain amount of overtime to bring in additional staff, if the workload warrants it. But we will be able to do it with our existing staff in St. John's.

Mr. Baker: Mr. Gallup, I can tell you I will be keeping an eye on Air Canada and the first time that Aleutian 1011 lands and those passengers mix, I am going to be giving you a call. Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Baker. I just want to ask a couple of questions relating to some of the border crossings Mr. Giroux touched on a moment ago. Are any of those crossings being examined for possible phasing out or closure at this time?

Mr. Giroux: We have no border crossings between Canada and the United States that are being looked at right now for closure or for phasing out.

The Vice-Chairman: Also, I understand that our neighbours to the south, the United States, are in the process of considering the imposition of some sort of user fee, or head tax on persons and vehicles entering into the United States.

I am wondering if you are up-to-date on this and can advise us as to where the Americans are at. Also, is your department examining the ramifications of it? Would some reciprocal measure be considered in the event the Americans did institute such a policy?

Mr. Giroux: We are aware, Mr. Chairman, that the budget bill in the United States does contain provisions for Customs user fees. If the President signs the budget bill, this will in fact take place. We are looking now in co-operation with the

[Translation]

Cependant, 54 bureaux ne sont pas ouverts 24 heures sur 24 et n'ont qu'une équipe qui travaille de 8 heures à 17 heures, heure à laquelle nous les fermons. Nous informons les gens qu'ils doivent passer par un autre bureau frontière à quelques kilomètres de là pour passer la douane. En fait, chacun fait ce qu'il veut.

Quant à ce journaliste, je crois qu'il est passé devant un poste frontière, alors qu'il n'y avait personne. Cela peut arriver, nous ne le nions pas, mais la GRC effectue des patrouilles. Elle attrape un certain nombre de gens qui ont passé la frontière illégalement, et c'est sur elle que nous comptons.

Il faut se rendre compte aussi que cette frontière est commune au Canada et aux États-Unis. Nos frontières, pour ce qui est du monde extérieur, en dehors de l'Amérique du Nord, sont nos aéroports et nos ports de mer, et nos bureaux y sont ouverts 24 heures sur 24.

M. Baker: Une dernière question, monsieur le président. D'où viennent les années-personnes qui ont été accordées à l'aéroport de Saint-Jean?

M. Gallup: Nous utilisons le personnel de Saint-Jean. Nous avons toujours eu du personnel qui pouvait être convoqué à l'aéroport sur appel. Nous pouvons nous occuper du trafic à l'aéroport en faisant appel au personnel régulier, déjà sur place, en faisant effectuer des heures supplémentaires et en convoquant du personnel supplémentaire lorsque la charge de travail le justifie. Nous n'avons qu'à puiser parmi notre personnel existant à Saint-Jean.

M. Baker: Je puis vous dire, monsieur Gallup, que j'entends surveiller Air Canada de près. Si jamais je vois qu'à l'atterrissage de l'Aleutian 1011 les passagers se mélangent, je vous appelle. Merci, monsieur le président.

Le vice-président: Merci, monsieur Baker. J'aurais quelques questions à vous poser au sujet des postes frontière auxquels a fait allusion M. Giroux tout à l'heure. Certains sont-ils destinés à être éliminés progressivement ou à être fermés maintenant?

M. Giroux: Aucun poste de frontière entre le Canada et les États-Unis ne fait actuellement l'objet d'un examen en vue d'être fermé ou d'être éliminé progressivement.

Le vice-président: Je crois savoir que nos voisins du sud, les États-Unis, envisagent d'imposer des droits d'utilisation, c'est-à-dire une taxe visant les personnes et les véhicules qui entrent aux États-Unis.

Je me demande si vous êtes au courant de cette situation et si vous pouvez en faire le point. Votre ministère examine-t-il les répercussions possibles d'une telle mesure? Une action semblable devrait-elle être prise si les Américains appliquaient cette politique?

M. Giroux: En effet, monsieur le président, le projet de loi budgétaire américain contient des dispositions touchant des droits d'utilisation à la douane. Si le président signe le projet de loi budgétaire tel quel, ces dispositions s'appliqueront sans

[Texte]

Department of Finance and the Department of External Affairs as to what would be the implications for Canada. I am not at liberty to say just what would be the position of the government. This is a policy question that has to be taken as to whether the Canadian government would want to reciprocate or not. But it is being looked at in the department and how it could be applied, if such a decision were to take place.

The Vice-Chairman: One final question. I am going to risk asking for some clarification in regard to the anti-dump procedure. I noticed that in the description of Customs activity, there is mention of protection of Canadian industry from injury caused by actual or contemplated importation of certain goods. Of course, we also have an anti-dumping tribunal. Can you explain to the committee the relationship between the activity as listed under National Revenue and Customs Excise and the anti-dump tribunal which shows up under Finance, please?

Mr. Greig: Mr. Chairman, there are two elements involved in any question of dumping. One is the price that is set for the Canadian market and the determination of the relationship between that price and the normal price in the domestic market, where the product is produced. It is a question of the application of accounting principles and is the responsibility of the Department of National Revenue.

The second element is the question of the injury caused by the sale of the product at that price in Canada.

• 2105

The question of injury and the relationship of the price of the imported product to injury, is examined in a public forum, that is, by the Import Tribunal, where there are public hearings and all aspects of the injury question can be examined. Being a subjective question, they have to be examined in the open, it is not a matter of applying accounting principles. The Import Tribunal makes a substantive decision as to whether there is indeed any relationship between the implication of the product at the price and injury to Canadian producers.

The Vice-Chairman: Using the example of common market beef then, your department, through the application of the accounting principles, has determined that there is a degree of subsidization, and now it is over in the Anti-Dumping Tribunal to determine the matter of injury to the Canadian industry.

Mr. Greig: Mr. Chairman, I should add that it is not true to say the department has no responsibility to assess the injury question, because the deputy minister has to be satisfied that there is dumping; that is, that the price on the Canadian market is lower than the price being charged on the domestic market for the same product. The deputy minister also has to be satisfied that there is *prima facie* evidence of injury. Unless he is satisfied that there is sufficient *prima facie* evidence of injury, he may not refer the question to the Import Tribunal.

[Traduction]

doute. En collaboration avec le ministère des Finances et le ministère des Affaires extérieures, nous examinons actuellement quels pourraient en être les effets pour le Canada. Je ne suis évidemment pas en mesure de dire quelle est la position du gouvernement à cet égard. Pour ce qui est de savoir si le Canada fera la même chose, c'est une décision politique. Il reste que le ministère examine actuellement cette possibilité ainsi que la façon dont une telle mesure pourrait être appliquée, au cas où une décision en ce sens serait prise.

Le vice-président: Une dernière question. Je prends le risque de vous demander des précisions concernant la procédure anti-dumping. Je remarque que dans la description de l'activité du service des douanes il est question de protéger l'industrie canadienne contre les préjudices causés par l'importation réelle ou planifiée de certains produits. Il y a en outre le tribunal anti-dumping. Pouvez-vous expliquer au Comité quels sont les liens entre l'activité décrite sous Revenu national et Douanes et Accise, et le tribunal anti-dumping, qui relève du ministère des Finances?

M. Greig: Monsieur le président, deux éléments entrent en ligne de compte dans tout cas de dumping. Il y a d'abord le prix du produit sur le marché canadien et le lien entre ce prix et le prix normal sur le marché d'origine, c'est-à-dire là où le produit a été fabriqué. C'est une question d'application de principes comptables et c'est quelque chose qui relève du ministère du Revenu national.

Le deuxième élément est le préjudice causé par la vente de ce produit à ce prix sur le marché canadien.

Le préjudice porté et le lien entre le prix du produit importé et le préjudice sont examinés dans un forum public, qui est le tribunal des importations. Il tient des audiences publiques au cours desquelles tous les aspects du préjudice sont examinés. Comme il s'agit d'une question subjective, elle doit être examinée publiquement; ce n'est pas seulement une question d'application de principes comptables. Le tribunal des importations rend une décision et décide s'il existe un lien entre le prix du produit importé et le préjudice supporté par les producteurs canadiens.

Le vice-président: Pour revenir à votre exemple du bœuf du marché commun, votre ministère a examiné l'application des principes comptables et en est venu à la conclusion qu'il y avait un certain degré d'aide. Maintenant, il appartient au tribunal anti-dumping de déterminer s'il y a un préjudice à l'endroit de l'industrie canadienne.

M. Greig: Je voudrais simplement ajouter, monsieur le président, qu'il n'est pas juste de dire que le ministère ne se préoccupe pas de la question du préjudice. Le sous-ministre doit s'assurer au départ qu'il y a dumping, c'est-à-dire que le prix du produit importé sur le marché canadien est moindre que sur le marché d'origine. Le sous-ministre doit également veiller à ce qu'il y ait un commencement de preuve de préjudice. En l'absence d'un commencement de preuve de préjudice à un degré satisfaisant, il n'a pas le loisir de renvoyer la question au tribunal des importations.

[Text]

Where he is uncertain on the injury question, where he does not know whether he can conclude that there is or is not injury caused by the dumping, he has the right to refer the question of injury to the Import Tribunal, and they will then proceed and deal with the question in a final way.

The Vice-Chairman: Mr. Greig, thank you for harmonizing all that for me. I appreciate it. Mr. Baker, anything further?

Mr. Baker: No, Mr. Chairman, I just wanted to say that, in a way, I suppose I disagree with one of my colleagues. I thought the Parliamentary Secretary did an excellent job, just as good as the Minister could have done and, I would say, certainly his French is better.

The Vice-Chairman: No question, no question. With that, I think we will conclude the meetings. Thank you very much Mr. Valcourt and your officials for your presentation.

The next meeting of the General Finance panel is on Monday, May 5, 1986 at 7.30 p.m., room 112 north. Appearing will be the Honourable Barbara MacDougall, Minister of State (Finance), with officials from the department. With that Mr. Baker, adjourn to the call of the Chair.

[Translation]

S'il a des doutes sur la question du préjudice, c'est-à-dire s'il n'est pas en mesure de déterminer s'il y a ou non préjudice causé par le dumping, il a le droit de renvoyer le cas au tribunal des importations qui, lui, rend une décision finale.

Le vice-président: Merci de m'avoir éclairé sur ce point, monsieur Greig. Monsieur Baker, vous avez quelque chose à ajouter?

M. Baker: Pas vraiment, monsieur le président. Je voulais simplement indiquer que je ne suis pas d'accord avec l'un de mes collègues. Je pense que le secrétaire parlementaire a fait un excellent travail, le ministre aurait pu faire la même chose, d'ailleurs. Son français s'est vraiment amélioré.

Le vice-président: Sans aucun doute, sans aucun doute. Je vais maintenant mettre fin à la réunion. Merci beaucoup, monsieur Valcourt, messieurs, de votre participation.

La prochaine réunion du groupe sur les finances générales aura lieu le lundi 5 mai 1986 à 19h30. Ce sera la pièce 112 nord. L'honorable Barbara MacDougall, ministre d'État aux finances comparaitra en compagnie des hauts fonctionnaires de son ministère. Sur ce, monsieur Baker, la séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of National Revenue:

Robert J. Giroux, Deputy Minister, Customs and Excise;
Milt A. Gallup, Assistant Deputy Minister, Field Operations;
Tom C. Greig, Assistant Deputy Minister, Customs Programs.

Du ministère du Revenu national:

Robert J. Giroux, sous-ministre, Douanes et accise;
Milt A. Gallup, sous-ministre adjoint, Opérations extérieures;
Tom C. Greig, sous-ministre adjoint, Programmes des douanes.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 15

Monday, May 5, 1986

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 15

Le lundi 5 mai 1986

Président: Don Blenkarn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Main Estimates 1986-87: Votes 1, 5, 15 and 35 under
FINANCE

CONCERNANT:

Budget des dépenses principal 1986-1987: crédits 1, 5,
15 et 35 sous la rubrique FINANCES

APPEARING:

The Honourable Barbara MacDougall,
Minister of State (Finance)

COMPARAÎT:

L'honorable Barbara MacDougall,
Ministre d'État (Finances)

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85-86

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985-1986

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND
ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: Geoff Wilson

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES
AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: Geoff Wilson

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Paul McCrossan

George Minaker
Aideen Nicholson
Nelson A. Riis
Norman Warner

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, MAY 5, 1986
(16)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 7:38 o'clock p.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, George Minaker, Aileen Nicholson and Norman Warner.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Terrence J. Thomas and Laurent Desbois, Research Officers.

Appearing: The Honourable Barbara MacDougall, Minister of State (Finance).

Witnesses: From the Department of Finance: Gordon King, Director, Financial Sector Policy. *From the Office of the Inspector General of Banks:* Neville Grant, Director, Inspection Division.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Thursday, February 27, 1986, in relation to the Main Estimates for the fiscal year ending March 31, 1987. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Monday, April 7, 1986, Issue No. 1*).

The Chairman called Votes 1 and 5 under FINANCE.

The Minister made an opening statement and with the other witnesses answered questions.

By unanimous consent, the Chairman called Votes 15 and 35 under FINANCE.

Questioning of the witnesses resumed.

At 8:51 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 5 MAI 1986
(16)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des questions économiques se réunit, aujourd'hui à 19 h 38, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, George Minaker, Aileen Nicholson, Norman Warner.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Terrence J. Thomas, Laurent Desbois, attachés de recherche.

Comparaît: L'honorable Barbara MacDougall, ministre d'État (Finances).

Témoins: Du ministère des Finances: Gordon King, directeur, Direction de la politique du secteur financier. *Du Bureau de l'Inspecteur général des banques:* Neville Grant, directeur, Division de l'inspection.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du jeudi 27 février 1986 relatif au budget des dépenses principal pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 1987. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du lundi 7 avril 1986, fascicule n° 1*).

Le président met en délibération les crédits 1 et 5, inscrits sous la rubrique FINANCES.

Le Ministre fait une déclaration préliminaire, puis lui-même et les autres témoins répondent aux questions.

Par consentement unanime, le président met en délibération les crédits 15 et 35 inscrits sous la rubrique FINANCES.

Le Comité poursuit l'interrogation des témoins.

A 20 h 51, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Monday, May 5, 1986

• 1930

The Chairman: I think we might as well start. We have everybody here.

• 1935

Our witness this evening is the Hon. Barbara McDougall, the Minister of State for Finance. Appearing with Mrs. McDougall are Mr. John Sargent, Assistant Deputy Minister of Financial Sector Policy; Gordon King, Director of Financial Sector Policy; Robert Hammond, Superintendent of Insurance; and Neville Grant of the Office of the Inspector General of Banks.

Mrs. McDougall, do you have a statement you want to make?

Hon. Barbara Jean McDougall (Minister of State (Finance)): I always start with good words.

The Chairman: I am told that copies are being run off right now and will be delivered in due course, but there is no reason why you cannot commence.

Mrs. McDougall: Mr. Chairman, for the record, Mr. John Sargent is not here.

The Chairman: Mr. John Sargent is not here. Okay. I just went by my clerk's list.

Mrs. McDougall: I am pleased to be here, because I will be talking about the four agencies with which I am primarily concerned. I would like to set the estimates for this group of agencies within the context of the economic policies generally of this government, without duplicating what the Minister of Finance said to you last week. I do want to emphasize that these estimates reflect the same concern to increase efficiency and reduce spending that is reflected in the main estimates as a whole.

This policy has been implemented fairly steadily throughout the government over the period that we have been in office, based on the basic principles that were laid out in the November 1984 economic agenda, and subsequent budgets have been consistent with that. I think the appropriateness of those policies is becoming clear when we look at the results in the economy. Recent developments have been good and we are optimistic that we will be staying on the same path and that future economic trends will reflect that. The employment picture is favourable. The inflation picture is good. Most major economic indicators seem to be set in the direction of growth and progress for the rest of the year, and hopefully into the medium term.

Let me draw your attention particularly to recent developments in interest rates. Last week's decline in the bank rate and the consequent decline in the prime lending rate, also in mortgage rates, I think are very important. They reflect the

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le lundi 5 mai 1986

Le président: Tout le monde est là, nous pouvons donc commencer.

Notre témoin ce soir est l'honorable Barbara McDougall, ministre d'État aux Finances. M^{me} McDougall est accompagnée de M. John Sargent, sous-ministre adjoint, Politique du secteur financier, Gordon King, directeur de la Politique du secteur financier, Robert Hammond, surintendant des Assurances et Neville Grant du bureau de l'Inspecteur général des banques.

Madame McDougall, avez-vous une déclaration à faire?

L'honorable Barbara Jean McDougall (ministre d'État (Finances)): Je commence toujours par de bonnes paroles.

Le président: J'apprends que l'on fait actuellement des copies qui vous seront remises en temps utile, mais rien ne vous empêche de commencer.

Mme McDougall: Monsieur le président, je tiens à préciser que M. John Sargent n'est pas ici.

Le président: M. John Sargent n'est pas ici. D'accord. Je me fais simplement à la liste du greffier.

Mme McDougall: Je suis heureuse d'être ici pour vous parler des quatre organismes dont j'ai la responsabilité. J'aimerais replacer les prévisions budgétaires de ce groupe d'organismes dans le contexte des politiques économiques générales de notre gouvernement, sans pour autant répéter ce que le ministre des Finances vous a dit la semaine dernière. J'insiste sur le fait que ces prévisions budgétaires ont une orientation commune, celle d'accroître l'efficacité et de réduire les dépenses, ce que le budget principal reflète dans son ensemble.

Cette politique, fondée sur les principes de base énoncés en novembre 1984 dans le programme de renouveau économique, s'est appliquée assez uniformément partout au gouvernement depuis que nous sommes au pouvoir. Les budgets subséquents en ont aussi tenu compte. Je crois que son à-propos devient de plus en plus clair lorsque nous examinons la situation économique dont l'évolution récente est bonne. Nous avons bon espoir qu'elle demeurera sur la même voie et que les futures tendances en feront foi. La situation de l'emploi est favorable. Celle de l'inflation est bonne. La plupart des grands indices économiques semblent pointer vers la croissance et le progrès pour le reste de l'année et, espérons-nous, pour l'avenir à moyen terme.

Laissez-moi attirer particulièrement votre attention sur la récente évolution des taux d'intérêt. La chute la semaine passée des taux bancaires et la chute subséquente des taux de base des prêts, de même que des taux hypothécaires ont été, je

[Texte]

increasing steadiness of the dollar and increasing confidence in the ability of the government to do what it says it is going to do.

In addition, of course, as interest rates go down, this helps us meet our deficit reduction targets. Lower interest rates also mean increased economic activity, which is good for all sectors of the economy. This holds out the prospect of progressive declines in unemployment.

I mentioned that interest rates will help us to meet our deficit targets. I want to make it clear, as I do at every opportunity, that we are firmly committed to reducing the burden of the debt on the economy. It is abundantly clear that there are problems that have come out of deficits and the accumulation of debt, and dealing with them is urgent. I am very happy that we are making progress on this; we project that public debt charges will rise only 7% in 1986-87, after rising 14% last year, and an average of more than 20% a year in previous years.

Last year we achieved a decrease in spending in real terms as nominal spending rose by less than the rate of inflation. Program spending fell about 4% in real terms and non-statutory spending fell by about 5.5% in real terms.

The main estimates indicate we will be persevering on this course, and the estimates before this committee tonight reflect this. The estimates for the Canadian Import Tribunal project a modest decrease in spending and a decline of one person-year from the level in 1985-86. There is a decline in the estimate for the Tariff Board. Person-years there will also fall and this is taking place at a time when the workload is expected to remain about the same, so increased productivity is expected. However, if additional inquiries and petitions are required, the board will seek the funds to do the work by way of supplementary estimates.

• 1940

Mr. Hammond, the Superintendent of Insurance, has already appeared before you to discuss his estimates. I will only point out, therefore, that again this year there is no increase in person-years and that the increase in regular program spending is less than the expected inflation rate.

The fourth agency is the Office of the Inspector General of Banks. This year it has been necessary to budget for substantial increases in both person-years and expenditures for this office. In doing this we are responding to a clear need with which this committee is very familiar, I think, but overall these estimates reflect the concerns of the government and I think are additional grounds for optimism when we look to the future.

As a government, we have been meeting our targets and the evidence is that the economy has been responding. We have

[Traduction]

crois, très révélatrices. Ces baisses sont le reflet de la stabilité croissante du dollar et de la confiance accrue en l'aptitude du gouvernement à tenir ses promesses.

Et, bien sûr, à mesure que les taux d'intérêt baissent, nous sommes de plus en plus en mesure de réaliser nos objectifs de réduction du déficit. Des taux d'intérêt moins élevés traduisent également une activité économique accrue, ce qui est bon pour tous les secteurs de l'économie. En retour, nous pouvons compter sur un déclin progressif des taux de chômage.

J'ai mentionné que les taux d'intérêt nous aideront à réduire le déficit. Je veux qu'il soit clair, comme j'essaie de le faire comprendre à chaque fois que j'en ai l'occasion, que nous sommes fermement déterminés à réduire le fardeau de la dette. Il est assez évident qu'il existe des problèmes qui découlent des déficits et de l'accumulation de la dette et il est urgent que nous nous en occupions. Je suis très heureuse de constater que nous faisons des progrès à cet égard; nous prévoyons que le service de la dette publique sera seulement de 7 p. 100 en 1986-1987 après s'être établi à 14 p. 100 l'an passé et en moyenne à plus de 20 p. 100 par an au cours des années précédentes.

L'an dernier, nous avons réduit les dépenses en termes réels lorsque les dépenses nominales nettes ont augmenté à un taux inférieur à celui de l'inflation. Les dépenses consacrées aux programmes ont baissé d'environ 4 p. 100 en termes réels et les dépenses non statutaires, d'environ 5,5 p. 100 en termes réels.

Le budget principal indique que nous continuerons dans cette voie et les prévisions budgétaires présentées à votre comité ce soir en sont le reflet. Les prévisions établies à l'égard du Tribunal canadien des importations prévoient une modeste réduction des dépenses et une réduction d'une année-personne comparativement à 1985-1986. Il y a une diminution dans les prévisions pour la Commission du tarif. Les années-personnes seront réduites, à un moment où la charge de travail devrait demeurer à peu près la même; par conséquent, la productivité devra augmenter. Cependant, s'il y a des demandes additionnelles, la Commission recourra au Budget des dépenses supplémentaire pour obtenir les crédits nécessaires.

M. Hammond, le Surintendant des assurances, a déjà comparu devant vous pour discuter de ses prévisions. Je me contenterai donc de signaler que, cette année encore, il n'y a aucun accroissement des années-personnes et que l'augmentation des dépenses ordinaires au titre des programmes est inférieure au taux d'inflation prévu.

Le quatrième organisme est le bureau de l'Inspecteur général des banques. Cette année, il a fallu prévoir au budget une augmentation substantielle des années-personnes et des dépenses pour ce bureau. Ce faisant, nous répondons à un besoin évident que ce comité connaît bien, je pense, mais dans l'ensemble ces prévisions tiennent compte des préoccupations du gouvernement et constituent, à mon avis, des raisons supplémentaires d'être optimistes face à l'avenir.

Comme gouvernement, nous avons atteint nos objectifs et l'économie a manifestement réagi. Nous avons établi des

[Text]

now set clear targets for 1986-87 and I am confident we will meet them. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much, Mrs. McDougall. Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman. I would like to direct my questions to vote 5, the payments in accordance with the Bretton Woods Agreements and related agreements to the International Bank for Reconstruction and Development and the International Finance Corporation. As all members here know, this is the first year when we will not have a debate in the House on those payments; instead, the authority for the expenditure is being sought through the estimates, whereas in times past when the government brought in an amending act this afforded an opportunity for discussion of all these issues.

Therefore, I would like to ask if we could have more details about these payments, not only where there are any changes from last year, but also if the Minister could outline for us where the government is going in its relationship with the World Bank. Specifically, one of the strengths of the World Bank, as I see it, has been that they have been in a position to tie moneys to performance and to enter into macro-economic discussion with the recipient or client country in a way that does not happen with aid, because obviously a sovereign country is not going to accept well-meant suggestions from another sovereign country, even if that is a donor country. The international flavour or the international role of the IBRD has meant that it could have conditions and also assist the recipient country to meet the conditions.

Is this kind of thing...? How are the responsibilities divided between your department, Madam Minister, and perhaps External Affairs?

Mrs. McDougall: I think in terms of the World Bank that is the Minister of Finance, is it not?

Mr. Gordon King (Director, Financial Sector Policy, Department of Finance): Subscriptions would be, but...

Mrs. McDougall: Yes, but the... I did not bring a lot of detail on this with me, and I apologize, Mr. Chairman. This falls more into the bailiwick of the Minister of Finance than the Minister of State. I would be happy to take note of any questions we cannot deal with here and get back to you.

The Chairman: May I interrupt for a moment?

Miss Nicholson: Yes.

The Chairman: Is there any definition or agreement between you and Mr. Wilson with respect to definitely what are your responsibilities and definitely what are his, so that I could make sure that members here confine their remarks to matters that between you and Mr. Wilson are your responsibilities and leave his responsibilities to one side? Obviously, the Department of Finance covers a great host of responsibilities. Could you perhaps do that for us now?

[Translation]

objectifs précis pour 1986-1987 et je suis confiante que nous allons les atteindre. Merci, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie beaucoup, Madame McDougall. Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président. J'aimerais faire porter mes questions sur le crédit 5, c'est-à-dire les paiements versés à la Banque internationale pour la reconstruction et le développement et à la Société financière internationale en vertu des accords de Bretton Woods et d'autres accords connexes. Comme tous les députés le savent, c'est la première année où nous n'aurons pas de débat en Chambre sur ces paiements; il a plutôt été décidé de demander l'autorisation de cette dépense par le biais du Budget de dépenses, alors que, dans le passé, lorsque le gouvernement présentait une loi modificatrice, toutes ces questions pouvaient faire l'objet d'une discussion.

Par conséquent, j'aimerais savoir si nous pourrions avoir plus de détails sur ces paiements, non seulement sur les changements par rapport à l'année dernière, mais également sur l'état des rapports du gouvernement avec la Banque mondiale. Plus précisément, l'un des points forts de la Banque mondiale, à mon avis, a été qu'elle a pu lier les sommes d'argent à la performance et engager une discussion macro-économique avec le pays récipiendaire ou client, d'une façon qui n'est pas possible dans le cas d'une aide, car manifestement un pays souverain ne va pas accepter des suggestions bien intentionnées d'un autre pays souverain, même s'il s'agit d'un pays donateur. Grâce à son rôle international, la BIRD a pu imposer des conditions et également aider le pays récipiendaire à satisfaire à ces conditions.

De quelle façon les responsabilités sont-elles réparties entre votre ministère, madame la ministre, et peut-être les Affaires extérieures?

Mme McDougall: Je pense que tout ce qui touche la Banque mondiale relève du ministre des Finances, n'est-ce pas?

M. Gordon King (Directeur, Politique du secteur financier, ministère des Finances): Les souscriptions en relèvent mais...

Mme McDougall: Oui, mais... Je n'ai pas apporté beaucoup de renseignements là-dessus et je m'en excuse, monsieur le président. Cette question relève davantage du ministre des Finances que du ministre d'État. Je serais heureuse de prendre note de toutes les questions auxquelles nous n'avons pas de réponse ici et d'y revenir plus tard.

Le président: Est-ce que je peux vous interrompre un instant?

Mme Nicholson: Oui.

Le président: Est-ce que vos responsabilités et celles de M. Wilson ont été clairement définies, pour que je puisse m'assurer que les députés confinent leurs remarques aux questions qui relèvent de vous et laissent de côté celles qui s'adressent à M. Wilson? De toute évidence, le ministère des Finances assume une foule de responsabilités. Pourriez-vous nous préciser tout cela maintenant?

[Texte]

[Traduction]

• 1945

Mrs. McDougall: My responsibilities include the four agencies I mentioned. I work with Michael on debt management and on some particular customs issues, the ones that fall into the bailiwick of . . .

The Chairman: Your four agencies are the Inspector General . . .

Mrs. McDougall: The Department of Insurance, the Canadian Import Tribunal, and the Tariff Board. International finance is in Michael's area.

The Chairman: You do not handle the Bank of Canada?

Mrs. McDougall: No. Nor the international financial aspects.

The Chairman: Or the IMF or anything of that nature?

Mrs. McDougall: No.

The Chairman: The IMF and the Bank of Canada and the World Bank and that kind of thing are all Michael's problems?

Mrs. McDougall: Yes.

The Chairman: So if we confine ourselves to the Department of Insurance, the Inspector General of Banks, the Tariff Board and the Import Tribunal then you can answer the questions on those things, better than Mike perhaps.

Mrs. McDougall: Yes.

The Chairman: But if we go beyond that then we get into other areas where you have to give sort of a second-best answer.

Mrs. McDougall: I would have to check, yes.

Miss Nicholson: Well, Mr. Chairman, could somebody explain to me then why, since the order of today puts down very clearly votes 1 and 5 under Finance and vote 5 includes . . .

The Chairman: Miss Nicholson, the answer to that is that unfortunately . . .

Miss Nicholson: You do not know what I was going to ask.

The Chairman: —with a Minister of State, the Minister of State's budget comes under that of the Minister. So here we have a Minister of State who is, in a sense, subordinate to the Minister of Finance, and her budget, in terms of everything she does, in the general sense comes under the Minister of Finance. So he is the responsible Minister, but obviously in order to inquire of the Minister of State for Finance we have to list those votes. I do not know how else you would do it.

Miss Nicholson: Mr. Chairman, since you interrupted me before I had finished asking my question, with all due respect I do not see how you can claim to have an answer for me. But here is the question.

Mme McDougall: Mes responsabilités incluent les quatre organismes que j'ai mentionnés. Je travaille avec M. Wilson en ce qui concerne la gestion de la dette et certaines questions relatives aux douanes, celles qui relèvent de . . .

Le président: Vos quatre organismes sont l'Inspecteur général . . .

Mme McDougall: Le Département des assurances, le Tribunal canadien des importations et la Commission du tarif. Les finances internationales relèvent de M. Wilson.

Le président: Vous ne vous occupez pas de la Banque du Canada?

Mme McDougall: Non. Ni des questions financières internationales.

Le président: Ou du FMI, ou des choses de ce genre?

Mme McDougall: Non.

Le président: Le FMI, la Banque du Canada, la Banque mondiale et les choses de ce genre sont tous des problèmes de M. Wilson?

Mme McDougall: Oui.

Le président: Alors, si nous nous limitons au Département des assurances, à l'Inspecteur général des banques, à la Commission du tarif et au Tribunal des importations, vous pouvez répondre aux questions qui les touchent, peut-être mieux que M. Wilson?

Mme McDougall: Oui.

Le président: Mais si nous allons plus loin, nous touchons des domaines où vous pourriez donner une réponse mais sans garantie.

Mme McDougall: Il me faudrait vérifier, en effet.

Mme Nicholson: Eh bien, monsieur le président, est-ce que quelqu'un pourrait m'expliquer alors pourquoi, étant donné que le feuilleton d'aujourd'hui place les crédits 1 et 5 avec les Finances et que le crédit 5 comprend . . .

Le président: Mademoiselle Nicholson, la réponse à cette question est malheureusement . . .

Mme Nicholson: Vous ne savez pas ce que j'allais demander.

Le président: . . . le budget d'un ministre d'État tombe sous celui du ministre. Nous avons donc ici un ministre d'État qui est, en un certain sens, subordonné au ministre des Finances et son budget, comme tout ce qu'elle fait, relève en général de la compétence du ministre des Finances. Il est donc le ministre responsable mais, de toute évidence, pour pouvoir interroger le ministre d'État aux Finances, nous devons mentionner ces crédits. Je ne sais pas de quelle autre façon nous pourrions procéder.

Mme Nicholson: Monsieur le président, étant donné que vous m'avez interrompue avant que j'aie eu le temps de finir ma question, je ne vois pas très bien comment, sauf votre respect, vous pouvez prétendre m'avoir répondu. Mais voici ma question.

[Text]

The Chairman: Intuition.

Miss Nicholson: I will not make a big issue of this, but it is annoying to arrive on the basis of the notice . . . The notice states very clearly votes 1 and 5 under Finance; now we find that under vote 5 the Minister has said she will take notice of the questions but has not come prepared to deal with them.

When the Minister's staff received this notice of the meeting why did they not make a suggestion that we change to another vote that would have been more apropos?

Mrs. McDougall: All I can do is apologize, Mr. Chairman. I am sorry; I did not come prepared to talk about those things.

The Chairman: We had the Minister last week. I think the problem we have when we have a Minister of State is that it is very difficult for the Minister really to handle things that are not her responsibility directly. That is why I wanted to clarify the responsibilities.

Miss Nicholson: Yes. Well, Mr. Chairman, I just make the point again that I think it is bad staff work. I am not criticizing the Minister; I am criticizing both the officials in the Department of Finance and the Minister's personal staff, who should have seen this and been in touch with you so we could change the order of business.

Mrs. McDougall: I claim full responsibility for the department and for my staff.

The Chairman: Yes. I think, Miss Nicholson, in fairness that the clerk sent out the notice of motion. Really it is a motion we have from the House. Obviously we are looking at today's order of business, which includes a whole host of Finance votes.

Miss Nicholson: Well, both . . .

The Chairman: If you also take a look at it, it is the National Revenue votes and the Privy Council votes.

Miss Nicholson: Well, the notice . . .

The Chairman: That is my note anyway, and I have it here. On the agenda it says it is ordered that Finance votes 1, 5, 6, L6, 10, 15, 20, L25, 35 and 40; National Revenue votes 1, 5, 10 and 15; Privy Council vote 20 . . .

Miss Nicholson: Mr. Chairman, none of that is on the notice that went out to Ministers. What went out to members?

The Chairman: It is votes 1 and 5.

Miss Nicholson: Well, we have votes 1 and 5. I am happy to change my questioning, but I just wanted to make it clear that the notice I received said votes 1 and 5. So I will now switch and ask questions in another area. In the meantime, perhaps somebody else would like to proceed.

• 1950

The Chairman: Mr. Attewell.

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman. I might just mention that, as the Minister was saying, economically things

[Translation]

Le président: L'intuition.

Mme Nicholson: Je ne veux pas monter cette question en épingle mais l'avis inscrit très clairement les crédits 1 et 5 avec les Finances; nous constatons maintenant que, dans le cas du crédit 5, la ministre a affirmé qu'elle prendrait connaissance des questions mais qu'elle n'est pas prête à y répondre.

Lorsqu'ils ont reçu cet avis de réunion, pourquoi les collaborateurs de la ministre n'ont-ils pas suggéré que nous passions à un crédit plus approprié?

Mme McDougall: Je ne peux qu'offrir des excuses, monsieur le président. Je regrette; je ne me suis pas préparée à parler de ces questions.

Le président: Nous avons eu le ministre, la semaine dernière. À mon avis, lorsqu'il y a un ministre d'État, il est très difficile pour le ministre de s'occuper de choses qui ne sont pas directement de sa compétence. C'est pourquoi j'ai voulu faire préciser les responsabilités.

Mme Nicholson: Oui. Eh bien, monsieur le président, je dois dire encore qu'à mon avis le personnel n'a pas fait son travail. Je ne critique pas le ministre; je critique les fonctionnaires du ministère des Finances et le personnel du ministre, qui auraient dû s'apercevoir de cette erreur et communiquer avec vous pour changer l'ordre du jour.

Mme McDougall: J'assume toute la responsabilité pour le ministère et pour mon personnel.

Le président: Oui. Je pense, mademoiselle Nicholson, pour être juste, que le greffier a expédié l'avis de motion. En fait, c'est une motion que nous avons reçue de la Chambre. De toute évidence, nous regardons l'ordre du jour d'aujourd'hui, qui comprend toute une série de crédits des Finances.

Mme Nicholson: Eh bien, les deux . . .

Le président: Si vous regardez bien, ce sont des crédits du Revenu national et des crédits du Conseil privé.

Mme Nicholson: Eh bien, l'avis . . .

Le président: C'est une note que j'ai prise et je l'ai ici. L'ordre du jour indique qu'il est ordonné que les crédits 1, 5, 6, L6, 10, 15, 20, L25, 35 et 40 des Finances; les crédits 1, 5, 10 et 15 du Revenu national; le crédit 20 du Conseil privé . . .

Mme Nicholson: Monsieur le président, rien de ce qui apparaît dans l'avis n'a été envoyé aux ministres. Qu'est-ce qui a été envoyé aux députés?

Le président: Ce sont les crédits 1 et 5.

Mme Nicholson: Eh bien, nous avons les crédits 1 et 5. Je vais volontiers changer mes questions mais je voulais tout simplement indiquer clairement que l'avis que j'ai reçu mentionnait les crédits 1 et 5. Je vais donc poser des questions dans un autre domaine. Dans l'intervalle, quelqu'un d'autre voudrait peut-être continuer.

Le président: Monsieur Attewell.

M. Attewell: Merci, monsieur le président. J'aimerais tout simplement dire, comme l'a fait le Ministre, que les choses

[Texte]

are really moving ahead. I attended a sod-turning ceremony on Friday at lunch-time for the IKEA furniture people. I was very excited about this, Mr. Chairman. It is the first major building that has gone up in my riding. There is very little land left. It has 225,000 square feet and it will be their largest of 76 stores in North America. They will employ between 150 and 200 new jobs, full-time and part-time. I wanted to mention that I can speak of that economy as booming, even in Don Valley East, which is almost a totally built-up area.

Madam Minister, I wanted to ask you a few questions. I know all the reports are not in yet as far as the review of the financial structure of the various financial institutions that are under your supervision is concerned. I guess the main one you have not received yet would be the Estey report. Do you have some idea of when that will be left with you?

Mrs. McDougall: I do not like to be too specific since it is not something I am driving through. They are hearing final arguments in May, and I think they are starting very soon, in the middle of May. My hope is that it would be before the end of June, but I have no way of really knowing that because there has not been much information given to us about what the process will be. But from the little bit I know, it would be the end of June.

Mr. Attewell: I believe you have made the statement or commitment to have some sort of ownership reform brought before Parliament; I think you said in October or November. Would that tie into, at the latest, the end of summer? You would have all the reports in in order to do that.

Mrs. McDougall: Yes, the Estey report will be the last report, and we will be dealing with any structural changes in the industry as soon thereafter as possible. I said we would have it in the fall; that is my story and I am sticking to it. I am very anxious to move on with this, as I know you are.

The Chairman: Can I ask a supplementary here? Can you outline to this committee the instructions to Estey that were there and the reason the government feels it cannot produce financial legislation dealing with, for example, insurance, trust companies, credit unions or that type of thing without Estey, who originally as far as the public was concerned, was to enquire into the defalcations of the Northland and CCB? Why are the whole financial industry and the whole regulation of these industries held up because of the Estey report?

Mrs. McDougall: First of all, I do not think the whole thing has been held up. There are two bills in the House at the moment that come out of this. There is also in the drafting stage—and hopefully it will be in the House before the end of June—something on property and casualty companies. But the reference to the commission, which was to look into the reasons for the bank failures and relate them as well to the regulatory climate in which the banks dealt... The line of

[Traduction]

avancent vraiment sur le plan économique. Vendredi, à l'heure du déjeuner, j'ai assisté à la cérémonie de la première pelletée de terre pour la société des ameublements IKEA. J'étais très excité, monsieur le président. C'est la première construction importante qui est érigée dans ma circonscription. Il reste très peu de terrains disponibles. Le bâtiment aura 225,000 pieds carrés et sera un des plus gros parmi leurs 76 magasins en Amérique du nord. Il y aura entre 150 et 200 nouveaux emplois, à plein temps et à temps partiel. Je tenais à dire que cette économie est en pleine expansion, même dans Don Valley-Est, secteur qui est pourtant presque entièrement construit.

Madame la Ministre, je voulais vous poser quelques questions. Je sais que vous n'avez pas encore reçu tous les rapports concernant l'examen de la structure financière des diverses institutions financières qui relèvent de votre compétence. Je suppose que le principal rapport que vous n'avez pas encore reçu est le rapport Estey. Avez-vous une idée de la date à laquelle il vous sera remis?

Mme McDougall: Je n'aime pas être trop précise puisque ce n'est pas quelque chose que je pilote moi-même. Les dernières audiences auront lieu en mai et je pense qu'ils commencent très bientôt, au milieu du mois de mai. J'espère que le rapport sera déposé avant la fin de juin, mais je ne peux pas vraiment le savoir car on ne nous a pas communiqué beaucoup de renseignements sur le processus. D'après le peu que j'en sais, il sera déposé d'ici la fin de juin.

M. Attewell: Je crois que vous avez déclaré que vous déposeriez ou que vous vous êtes engagée à déposer devant le Parlement une sorte de réforme sur la propriété, en octobre ou novembre si ma mémoire est bonne. Est-ce que cela va durer pour le moins jusqu'à la fin de l'été? Vous disposerez alors de tous les rapports pour pouvoir le faire.

Mme McDougall: Oui, le rapport Estey sera le dernier et nous aborderons les éventuels changements structurels dans l'industrie le plus tôt possible après son dépôt. J'ai déclaré que nous l'aurions à l'automne; c'est ce que j'ai dit et je m'y tiens. Tout comme vous, je désire vraiment poursuivre ce projet.

Le président: Puis-je poser une question supplémentaire? Pouvez-vous préciser au Comité les instructions données au groupe Estey et la raison pour laquelle le gouvernement pense ne pas pouvoir déposer une législation financière traitant, par exemple, de l'assurance, des compagnies de fiducie, des coopératives de crédit ou de ce genre de choses, sans le rapport Estey qui, initialement, en ce qui concernait le public, devait porter sur les détournements de fonds de la Northland et de la CCB? Pourquoi l'ensemble du secteur financier et toute la réglementation de ces industries sont-ils retardés à cause du rapport Estey?

Mme McDougall: Tout d'abord, je ne pense que toute la chose soit retardée. Deux projets de loi en découlant sont actuellement devant la Chambre. On est également en train de rédiger une ébauche sur les compagnies d'assurance de biens et risques divers et j'espère que tout sera déposé devant la Chambre avant la fin de juin. Mais le mandat de la Commission, qui consiste à étudier les raisons des faillites bancaires et à établir un lien avec le climat réglementaire dans lequel les

[Text]

questioning in the commission has included seeking recommendations from many of the participants around what their recommendations are for regulation and supervision of institutions.

Now, both in our green paper and in your own report, we have seen an effort in one way or another to alter the structure and the relationship among the government institutions that deal with regulation and deal with financial sector institutions. So it would be very difficult to do it in bites when I think the general thrust of what has been talked about both in Parliament and by government has been that there should be some co-ordinated, cohesive regulatory environment.

• 1955

The Chairman: So your basic thrust is that when we get down to the total legislation affecting these intermediaries, you cannot do anything until Estey comes through.

Mrs. McDougall: I think we have done a great deal. We have certainly done . . .

The Chairman: Do you really call the two bills that are before the House at the present time a great deal?

Mrs. McDougall: It is a lot more than has been done for many years. We have never had three financial institution bills in the House in one session in living memory.

There is a lot more we would like to do. I have expressed some sympathy with the question because I get very frustrated with how long everything seems to take. But this is a very complex issue as well. We are trying to devise a structure that I think will be very important to the whole financial intermediary sector for many years. So it is important that we do it right and that we have all the pieces of the puzzle in front of us before we try to put it together.

The Chairman: Without belabouring the point, the Minister will know that the insurance industry is most upset. The trust industry, which claims it has not had a piece of legislation since 1911 or 1913, or whatever it is, is most upset. Both of them do not see any reason why they should wait to have their alleged wrongs redressed, or whatever. The Minister will know that Mr. Slater, the past president of the Economic Council, is presenting his report in public tomorrow—some 1,200 pages, I understand, on this matter. The Senate has already presented its report. So the whole business is crying for some attention. I guess we all are concerned why we are waiting.

Mr. Attewell: I would like to pursue this issue of corporate concentration, but particularly the ownership of financial institutions by non-financial institutions. It seems to me, at least—and I would think members of this committee would share the view—that the degree of public concern on that particular issue, namely the latter, has grown tremendously over the last few months. When we think back . . . what was the date of your green paper? I have forgotten.

[Translation]

banques opéraient . . . Parmi les questions qu'elle a posées, la Commission a recherché, auprès de nombreux participants, des recommandations concernant la réglementation et la surveillance des institutions.

A présent, dans notre Livre vert et dans votre propre rapport, nous avons constaté que des efforts sont déployés pour modifier la structure et la relation entre les institutions gouvernementales qui s'occupent de la réglementation et des institutions du secteur financier. Il serait donc très difficile de le faire par petites étapes alors que l'orientation générale qui est ressortie des discussions à la fois au Parlement et au sein du gouvernement parlait d'une sorte de milieu réglementaire coordonné et cohérent.

Le président: Vous voulez donc dire que lorsque nous arrivons à l'ensemble de la législation concernant ces intermédiaires, vous ne pouvez rien faire avant d'avoir en main le rapport Estey.

Mme McDougall: Je pense que nous avons déjà fait beaucoup. Nous avons certainement . . .

Le président: Les deux projets de loi qui sont devant la Chambre actuellement, appelez-vous vraiment cela beaucoup?

Mme McDougall: C'est beaucoup plus que ce qui été fait depuis de nombreuses années. Nous n'avons jamais eu trois projets de loi portant sur les institutions financières, devant la Chambre au cours d'une même session.

Mais nous aimerions faire bien davantage. J'ai exprimé un certain soutien à l'égard de la question car je suis très frustrée par la lenteur des événements. Il ne faut cependant pas oublier que c'est une question très complexe. Nous essayons de concevoir une structure qui sera très importante pour l'ensemble du secteur des intermédiaires financiers pendant de nombreuses années. Il importe donc de le faire comme il faut et de disposer de toutes les pièces du casse-tête avant d'essayer de l'assembler.

Le président: Sans insister sur la question, le Ministre sait que le secteur des assurances est très ennuyé. Le secteur des fiducies, qui prétend n'avoir pas eu de projet de loi depuis 1911 ou 1913, ou une autre date quelconque, est très contrarié. Ces deux secteurs ne voient pas pourquoi ils devraient attendre pour que l'on répare les injustices qu'ils allèguent. La Ministre sait parfaitement bien que M. Slater, ancien président du Conseil économique, rend public demain son rapport qui comporte, je crois, 1,200 pages sur cette question. Le Sénat a déjà présenté son rapport. Tout le secteur demande donc notre attention. Je pense que nous sommes tous préoccupés par cette attente.

M. Attewell: J'aimerais poursuivre sur la question de la concentration des sociétés, et surtout sur la possession d'institutions financières par des institutions non financières. Il me semble, et je pense que les membres du Comité partageront mon point de vue, que les préoccupations du public à l'égard de cette question en particulier, à savoir la dernière, ont augmenté considérablement au cours des derniers mois. Si nous revenons

[Texte]

Mrs. McDougall: April 15, 1985, I think was when we released it.

Mr. Attewell: So in just a year, really, that subject has loomed so large. I know it has affected members of our own Finance committee, including myself, and I would hope it has affected the staff who work for you. It has almost in some ways become one of the number 1 issues, if not the number 1 issue. I understand the Senate committee's report recommends no ownership whatsoever by non-financial institutions of financial, other than that they can have non-financial subs, such as a data-processing company or that sort of thing.

Could you maybe share . . . ? I know you have not made up your mind on this whole subject, but have you moved . . . ? Let us say you were at square one last April 1985; have you moved at all in your view on this issue?

Mrs. McDougall: First of all, let me make it clear again that the green paper was a discussion paper, so that this was not something that went into the public domain for me to fall on my sword either for or against. It was to trigger the discussion, which I think it did very successfully. You had what, 136 submissions?

The Chairman: Yes, and 36 witnesses.

Mrs. McDougall: That was the whole purpose: first of all, of course, having the House committee look at it and having those submissions, which I made very clear in the beginning were not to come to me, they were to go to the committee, because I wanted the whole discussion public. Certainly there were some people who appeared before your committee at my suggestion. So I did not have a stand-or-fall argument a year ago.

Let me say that in that particular area what we did do in drafting the green paper . . . I am a marketplace person. I think probably some of the people on this committee are. What we were trying to do was look at where the marketplace had taken financial institutions, not just in Canada but in other countries as well, and try to harness that into the regulatory regime in a way that would work for us, and in public policy terms. Now that has certainly emerged as a very large issue, which does not surprise me. Whatever the final outcome of all this will be, I would not want to prejudge at this point, but I agree with you that it has been the emerging issue throughout the whole discussion.

• 2000

I might say as well that non-financial relates to the provinces as well as to federal institutions. We have been very successful. One of the areas we have made a lot of progress in is the harmonization of regulation among the provinces and

[Traduction]

en arrière . . . quelle était la date de votre Livre vert? J'ai oublié.

Mme McDougall: Je pense que nous l'avons publié le 15 avril 1985.

M. Attewell: Ce sujet est véritablement venu au premier plan en un an à peine. Je sais qu'il a touché les membres de notre propre Comité des finances, y compris moi-même, et j'ose espérer qu'il a touché tous les employés qui travaillent pour vous. À certains égards, c'est presque devenu l'une des questions principales, si ce n'est la question n° 1. Je crois savoir que le rapport du Comité du Sénat recommande que les institutions non financières ne puissent aucunement posséder des institutions financières, en dehors de filiales non financières, comme une compagnie de traitement des données ou quelque chose de ce genre.

Pourriez-vous peut-être nous dire . . . ? Je sais que vous n'avez pas encore pris de décision sur l'ensemble du sujet, mais avez-vous avancé . . . ? Disons que vous étiez à la case départ en avril 1985; à votre avis, avez-vous fait quelques progrès sur cette question?

Mme McDougall: Tout d'abord, permettez-moi de dire très clairement que le Livre vert était un document de travail, si bien que je n'ai pas dû me prononcer publiquement pour ou contre au risque d'en assumer les conséquences. Ce document était destiné à lancer la discussion, ce qui a été une très grande réussite. Vous avez eu 136 mémoires, je crois?

Le président: Oui et 36 témoins.

Mme McDougall: C'était là l'objectif: tout d'abord, évidemment, de faire étudier la question par le Comité de la Chambre et de recevoir les mémoires, qui devaient être adressés au Comité, et je l'avais annoncé très clairement dès le départ qu'ils ne me seraient pas adressés, car je voulais que tout le débat soit public. Bien sûr, certaines personnes ont comparu devant votre Comité sur mes conseils. Il y a un an, je n'avais donc pas de dossier solide sur la question.

Laissez-moi vous dire que, dans ce secteur particulier, ce que nous avons fait lors de la rédaction du Livre vert . . . Je suis une personne qui laisse jouer le marché et je pense que certains des membres du Comité le font probablement. Ce que nous avons essayé d'étudier, c'est jusqu'où le marché avait amené les institutions financières, pas seulement au Canada mais également dans d'autres pays, et d'essayer d'introduire cela dans le système réglementaire d'une façon qui marcherait pour nous et en termes de politique publique. Maintenant, cela est devenu une question de très grande envergure et cela ne me surprend pas. Quel que soit le résultat final de tout cela, je ne voudrais pas préjuger de cette question mais je suis d'accord avec vous que c'est la question qui a fait surface pendant toute la discussion.

Je voudrais également dire que les questions non financières se rapportent aux provinces autant qu'aux institutions fédérales. Nous avons obtenu beaucoup de succès. L'un des domaines dans lesquels nous avons réalisé de gros progrès touche l'harmonisation de la réglementation entre les provinces

[Text]

the federal government. That is something nobody has tried before.

We have had three meetings with provincial Ministers. We have an ongoing group of officials meeting. We are hoping to meet again in June, although I am not just sure we will be able to do it before the end of the session.

If we do not meet in June, we will be meeting probably before the House opens in the fall to drive that a little further. And that would certainly be something that should be the subject of discussion with provincial Ministers because there is no point in our doing it if they are making any change in financial and non-financial, if they are not prepared to do that.

Mr. Attewell: What is your main lever, in your opinion, with the provinces as far as this negotiating? Is it deposit insurance?

Mrs. McDougall: That is certainly a lever. I am not sure I like to deal at this stage in those terms because we have had very positive discussions with the provinces. There has not been any need for levers. I am not running around carrying a big stick.

Everyone thinks that financial institutions are an area of primary importance. Every province and the federal government recognizes how serious it is that we do this right. So there has been no need to kind of wade in and say if you do not do it my way I am going to hit you over the head.

Deposit insurance is certainly something that falls into the federal domain. We have reached a fair accommodation with the provinces on how the CDIC deals with provincial institutions. I see no reason why we cannot retain that co-operative attitude.

Mr. Attewell: In the letter of undertaking with Imasco, or whatever it was called, I understand that if, for instance, the final legislation you proposed and whatever was adopted by Parliament, let us say it had in it a provision that a non-financial institution could not own a financial institution, I understand you have an agreement that Imasco would, without appeal, sell down to whatever level, whether it was a graduated level like our recommendation of the committee, or in the extreme, to be out totally. Is that understanding correct, that they would abide by your ruling without a ten-year court battle or whatever?

Mrs. McDougall: Yes. That is why that was a very important undertaking.

Mr. Attewell: Since we are so unique in Canada . . . As you well know, you get by with just less than a handful of major trust companies. If a given rule like that does not apply to all of them, it would seem to me, or certainly all the so-called majors who take in anything over \$1 billion in assets, would

[Translation]

et le gouvernement fédéral. Personne n'avait jamais essayé de le faire auparavant.

Nous avons tenu trois réunions avec les ministres provinciaux. Nous avons un groupe permanent de fonctionnaires qui se réunit. Nous espérons pouvoir nous réunir à nouveau en juin, mais je ne suis pas absolument certaine que nous pourrions le faire avant la fin de la session.

Si nous ne nous réunissons pas en juin, nous le feront probablement avant la rentrée parlementaire, à l'automne, afin de faire avancer un petit peu le dossier. C'est certainement quelque chose qui devrait faire l'objet de discussions avec les ministres provinciaux car il ne servirait à rien pour nous de le faire s'ils n'apportent pas des modifications touchant les secteurs financiers et non financiers, s'ils ne sont pas disposés à le faire.

M. Attewell: Quel est votre principal levier, à votre avis, en ce qui concerne les négociations avec les provinces? Est-ce l'assurance-dépôts?

Mme McDougall: C'est certainement un levier. Je n'aime pas trop parler en ces termes à ce stade-ci car nous avons eu des discussions très positives avec les provinces. Il n'y a pas eu besoin de leviers. Je ne me promène pas avec un gros bâton.

Tout le monde pense que les institutions financières sont un secteur de grande importance. Toutes les provinces et le gouvernement fédéral reconnaissent l'importance de bien faire ce travail. Il n'a donc pas été nécessaire de se mettre de la partie et de déclarer: si vous n'agissez pas à ma façon, je vais vous frapper sur la tête.

L'assurance-dépôts est certes quelque chose qui relève du domaine fédéral. Nous sommes parvenus à un bon arrangement avec les provinces sur la façon dont la SADC traite avec les institutions provinciales. Je ne vois aucune raison pour ne pas conserver cette attitude coopérative.

M. Attewell: Dans la lettre d'engagement avec Imasco, ou quel que soit le nom que vous lui avez donné, j'ai cru comprendre que si, par exemple, la législation finale que vous proposez est celle qui sera adoptée par le Parlement—disons qu'elle contiendrait une disposition stipulant qu'une institution non financière ne pourrait pas posséder une institution financière—je crois savoir que vous avez eu une entente selon laquelle Imasco pourrait revendre, sans appel, jusqu'à un pourcentage quelconque, qu'il s'agisse ou non d'un pourcentage fixé comme dans la recommandation de notre comité, ou, à l'extrême, pourrait se retirer complètement. Cette interprétation est-elle correcte, est-il vrai qu'ils se conformeraient à votre décision sans qu'il y ait une bataille juridique pendant dix ans ou quelque chose d'autre?

Mme McDougall: Oui. C'est pourquoi c'était un engagement très important.

M. Attewell: Puisque nous sommes si uniques au Canada . . . Comme vous le savez très bien, vous vous en tirez avec tout juste une poignée de compagnies de fiducie importantes. Si une règle donnée comme celle-ci ne s'applique pas à toutes, il me semblerait, ou très certainement à toutes les plus grosses

[Texte]

you be prepared to apply the same rule to Trilon, which has a major shareholder like BrasCan, for instance? In other words, would you . . .

Mrs. McDougall: You mean if they made any change in their structure, or would I . . .

Mr. Attewell: No. Would you be proposing some sort of rollback on those cases as well? In other words, get the thing totally turned around.

Mrs. McDougall: You know, I think you are prejudging a little bit where all this is going to come out.

Mr. Attewell: I am just giving a for instance.

Mrs. McDougall: I would rather not deal in for instances, because I do not want to name particular institutions.

Mr. Attewell: Madam Minister, with great respect, I am just trying to find out what givens are on your mind, or what things you intend not to consider.

I would hope you would consider, if a rule comes down of financial institutions not being controlled by non-financial, that you would really have to, in my view, figure out a way that it would apply to all of them. It is not as if we have 300 companies.

Mrs. McDougall: Okay. I am sorry. I guess I missed what you were getting at. I thought you meant that if Trilon were trying to buy another institution or increase their ownership in an institution now. But you are talking about a general policy, given where they are now. The question would essentially be then: Would we grandfather or not? At this point, I cannot tell you that. Part of it would depend on how far we get with the provinces. Part of it would depend on whether that is ultimately where we go. I do not really want to prejudge that at this stage.

• 2005

Mr. Attewell: But you are at least not ruling it out?

Mrs. McDougall: Not ruling it out, no.

Mr. Attewell: There has been, I think, an increasing awareness and identification by a good number of the top people of the problems. You have said right from the start, not these words, necessarily, that you cannot legislate honesty. It is just clearer and clearer, especially when you hear some of the top executives like Mr. Lahn of Canada Trust. Last week when we were discussing with him, for instance, the idea of the Chinese wall, he said that in his company three people see over him. There is something like \$28 billion in that company alone in their ET and A, and it is not hard to think of instances where just a word could be passed along either to take a position in such and such a stock or get out of this one. There is just so much clout that is possible with indiscriminate people in those roles.

I am coming more and more to the conclusion that the best rule would be the one they have in the U.S., where you

[Traduction]

compagnies qui ont des actifs supérieurs à 1 milliard de dollars, seriez-vous disposée à appliquer la même règle à Trilon, qui a un actionnaire principal comme BrasCan, par exemple? Autrement dit, seriez-vous . . .

Mme McDougall: Vous voulez dire s'ils faisaient des modifications à leur structure, ou bien . . .

M. Attewell: Non. Proposeriez-vous également une sorte de marche arrière dans ces cas? Autrement dit, feriez-vous complètement volte-face?

Mme McDougall: Vous savez, je pense que vous préjugez un peu de ce qui va se passer.

M. Attewell: Je donne simplement un exemple.

Mme McDougall: Je préférerais ne pas parler d'exemples car je ne veux pas nommer d'institutions particulières.

M. Attewell: Madame la Ministre, avec tout le respect qui vous est dû, j'essaie simplement de savoir quelles sont les données que vous avez à l'esprit ou quelles sont les choses que vous n'avez pas l'intention de prendre en considération.

Si une règle stipule que des institutions financières ne pourront pas être contrôlées par des institutions non financières, j'ose espérer que vous envisageriez vraiment de trouver, à mon avis, un moyen de l'appliquer à toutes les institutions. Ce n'est pas comme si nous avions 300 sociétés.

Mme McDougall: D'accord. Je suis désolée. Je pense que je n'avais pas compris où vous vouliez en venir. Je pensais que vous vouliez dire si Trilon essayait d'acheter une autre institution ou d'accroître sa participation dans une institution actuellement. Mais vous parlez d'une politique générale, à partir de la situation actuelle. La question serait donc essentiellement la suivante: appliquerions-nous ou non la clause des droits acquis? À l'heure actuelle, je ne suis pas en mesure de vous le dire. Cela dépendrait en partie de nos relations avec les provinces, et en partie de notre objectif final. Je ne veux vraiment pas préjuger des résultats à l'heure actuelle.

M. Attewell: Mais vous ne l'excluez pas au moins?

Mme McDougall: L'exclure, non.

M. Attewell: À mon avis, bon nombre des principaux intervenants sont de plus en plus conscients des problèmes. Vous avez déclaré au début, pas forcément en ces termes, que vous ne pouvez présenter une loi sur l'honnêteté. C'est de plus en plus clair, surtout lorsque vous entendez parler certains cadres supérieurs comme M. Lahn de Canada Trust. La semaine dernière, lorsque nous parlions avec lui, de l'idée du cloisonnement par exemple, il a déclaré que, dans sa compagnie, trois personnes ont droit de regard sur lui. Cette seule compagnie a environ 28 milliards de dollars dans son fonds de fiducie (ET and A) et il n'est pas difficile de penser à des cas où il suffirait de se passer le mot pour prendre position pour ou contre telle action. Avec des gens pris au hasard pour jouer ces rôles, la pression que l'on peut exercer est limitée.

J'en viens de plus en plus à la conclusion que la meilleure règle serait celle qui est en vigueur aux États-Unis où vous

[Text]

basically keep non-financial institutions out of that arena, not just on a direct parent-to-sub basis, but even on any see-through basis, so that your intermediaries, like Trilon or others, you look through for who really owns that company, and if it is non-financial they are barred from activities. It seems to me it is a lot easier than trying to have rule upon rule, legislation upon legislation, to prevent those possible abuses. It just takes a couple to bring great disrepute to the whole system.

Mrs. McDougall: I will take that as a representation if I may, Mr. Attewell.

Mr. Attewell: I will pass for the moment, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Warner.

Mr. Warner: Thank you, Mr. Chairman. You mentioned how the economic indicators were certainly going along very well and the economies seem to be on target, generally. Certain areas in Ontario appear to be growing very quickly, as evidenced by a tremendous shortage of tradesmen in the construction industry. I am sure our chairman and his riding would be experiencing some problems there.

Assuming that the recovery is stronger than is projected, and also that interest rates continue to decline and end up perhaps substantially below the projections in your estimates, how would this affect the overall estimates? How much of a change in projections would there have to be for this to have a very positive effect?

Mrs. McDougall: I could not give you dollar for dollar. Gordon, do you have some numbers on that?

There are, as always, of course, offsetting pressures, one of them being in the farm belt. I cannot tell you, unless Gordon has the numbers, precisely what a 1% drop below the average interest rate would be. I should say, though, that the important time for interest rates for us is in the fall, the time of the CSB campaign. That is the time when the interest rate level is the most critical for us. So if we get a further decline between now and then—at the time of the CSB campaign, we were, I guess, 1% below—it would have a material effect on that particular expenditure sector, at least in the short term. But once again, interest payments are paid out over a period of time. But that is when it is most critical for us. That gives us a fix really on where we would be by the end of the year.

Mr. G. King: Quoting from memory, a 1% lower rate right across the interest rate spectrum decreases debt charges by something over \$1 billion. I cannot come up immediately with the sensitivity to a change in the economic growth, although that would feed mainly into the revenue side. I think we could get some numbers on them and make them available to you.

[Translation]

maintenez dans le fonds les institutions non financières hors de la scène, pas seulement sur la base d'un lien direct entre la société mère et sa filiale, mais même pour toute assistance, afin de pouvoir examiner vos intermédiaires, comme Trilon ou d'autres, pour savoir qui possède vraiment cette compagnie, et s'il s'agit d'une institution non financière, elle est exclue des activités. Cela me semble beaucoup plus facile que d'essayer d'adopter une règle après l'autre, une loi après l'autre, pour empêcher de tels abus éventuels. Il suffit de quelques entreprises pour faire porter le discrédit sur tout le système.

Mme McDougall: Si vous le permettez, monsieur Attewell, je prendrai cela comme une observation.

M. Attewell: Monsieur le président, je passerai mon tour pour l'instant.

Le président: Monsieur Warner.

M. Warner: Merci, monsieur le président. Vous avez mentionné que les indicateurs économiques se portent très bien et que les économies semblent, en règle générale, suivre la trajectoire prévue. En Ontario, certaines régions semblent connaître une croissance très rapide, comme le démontre la formidable pénurie de gens de métier dans l'industrie de la construction. Je suis certain que notre président et sa circonscription connaissent certains problèmes dans ce domaine.

En supposant que la reprise est plus forte que les prévisions et aussi que les taux d'intérêt continueront à baisser et arriveront à des niveaux peut-être nettement inférieurs aux prévisions contenues dans vos estimations, quelle sera l'incidence sur les estimations globales? Quel changement dans les prévisions faudra-t-il pour que cela ait un effet très positif?

Mme McDougall: Je ne peux pas vous donner de chiffres. Gordon, avez-vous des chiffres à ce sujet?

Évidemment, il y a comme toujours des pressions compensatoires, l'un d'elles se situant dans la ceinture agricole. Je ne puis vous dire, à moins que Gordon ait les chiffres, ce qu'une baisse de 1 p. 100 au-dessous du taux d'intérêt moyen aurait précisément comme conséquence. Je tiens cependant à dire que le moment important pour nous dans le domaine des taux d'intérêt se situe à l'automne, à l'époque de la campagne des obligations d'épargne du Canada. C'est l'époque où le taux d'intérêt a le plus d'importance pour nous. Si nous assistons donc à une nouvelle baisse entre aujourd'hui et l'automne—au moment de la campagne des obligations d'épargne du Canada, nous étions je pense à 1 p. 100 au-dessous—cela aurait une influence importante sur ce secteur particulier des dépenses, tout au moins à court terme. Mais, je tiens à le rappeler, les versements d'intérêt sont faits payés sur une certaine période. Mais c'est là le moment le plus important pour nous. Cela nous donne vraiment une idée pour savoir où nous en serons à la fin de l'année.

M. G. King: Si ma mémoire est bonne, une baisse de 1 p. 100 des taux d'intérêt diminue le fardeau de la dette d'environ 1 milliard de dollars. Je ne veux pas vous dire immédiatement quelle sera la réaction à un changement de la croissance économique, bien que cela aurait surtout un impact du côté des recettes. Je pense que nous pourrions obtenir des chiffres à ce sujet et vous les faire parvenir.

[Texte]

Mr. Warner: In the Inspector General of Bank's department, obviously we can look back over the last five or six years and see the devastating effect the high interest rates have had on the financial institutions, particularly the banks. Hopefully in the next five years we can project some stability and a considerably lower level of interest rates.

• 2010

I would hope this would bring some stability to the industry. Hopefully the workload of the Office of the Inspector General of Banks will be considerably less burdensome than it was in the previous year or two. How do you project your estimates in the long-term in your departments? Do you project a fairly low growth rate? I know you are not concerned with it right now, but can you generally project a fairly low growth rate in your departments in the next three or four years?

Mrs. McDougall: The short answer is yes, but let me give you a caveat. I am not sure that the expenditures will be—to use your phrase—less burdensome. I think they will be burdensome for a while, but I hope they will be less crisis-ridden.

Part of our effort in this area, as you know, will be directed to beefing up some of the activities. So there might be, say, a one-shot increase at some stage, should we go the route of a combined operation such as was suggested by this committee or in the green paper. There would be some costs connected with it.

One of the things we said in the green paper was that we have an interest in improving the technology and the training, as well as whether we add more people or few people or whatever the right number of people is. Those things, I think, will be ongoing.

I would raise one other caveat. The financial sector is becoming so much more international that—and I am just sort of guessing; I do not have anything in particular in mind, but I think it is happening. Anyway, the interrelationship among financial institutions in the world may at some point involve some additional expenditures. I think if we can get a really good regulatory structure up and running, beyond it you would see some stability in those costs.

Mr. Warner: At the present time, are you considering any restructuring of the management of your departments? If so, when do you think you would be announcing such changes?

Mrs. McDougall: I would hope we would have an announcement. Don MacPherson is the Acting Inspector General of Banks. I would hope we would have an announcement—I keep saying shortly—on what will be a more permanent arrangement there. Beyond that, I do not see any particular need for any management changes at this time, which of course is due to the retirement of Mr. Kennett. I see more potential for structural changes if we do get involved in some form of better

[Traduction]

M. Warner: Au département de l'Inspecteur général des banques, nous pouvons de toute évidence jeter un regard sur les cinq ou six dernières années et constater l'incidence dévastatrice que les taux d'intérêts élevés ont eu sur les institutions financières, en particulier les banques. J'espère qu'au cours des cinq prochaines années, nous pourrions prévoir une certaine stabilité et un niveau nettement plus bas des taux d'intérêt.

J'ose espérer que tout cela apportera une certaine stabilité à ce secteur. Il faut espérer que la charge de travail du Bureau de l'Inspecteur général des banques sera beaucoup moins écrasante qu'au cours de la dernière ou des deux dernières années. Quelles sont vos prévisions à long terme dans vos ministères ou départements? Prévoyez-vous un taux de croissance assez bas? Je sais que cela ne vous préoccupe pas maintenant, mais pouvez-vous, en règle générale, prévoir un taux de croissance assez faible dans vos ministères et départements au cours des trois ou quatre prochaines années?

Mme McDougall: En bref, la réponse est oui, mais permettez-moi une mise en garde. Je ne suis pas certaine que les dépenses seront moins écrasantes, pour reprendre votre terme. Je pense qu'elles seront moins écrasantes pendant un moment mais j'espère qu'elles seront moins marquées par la crise.

Comme vous le savez, une partie de nos efforts dans ce domaine seront axés sur le renforcement de certaines activités. On pourrait donc assister, disons, à une augmentation d'un seul coup à un certain moment si nous choisissons la voie d'une opération combinée comme l'a suggéré le comité ou le livre vert. Cela impliquerait certaines dépenses.

Dans le livre vert, nous avons déclaré, entre autres, que nous sommes intéressés à améliorer la technologie et la formation, et aussi à ajouter beaucoup ou peu de gens ou le nombre d'employés qui conviendra. Je pense que ces choses seront permanentes.

Je ferai une autre mise en garde. Le secteur financier atteint une stature tellement plus internationale que—ce n'est qu'une sorte d'hypothèse; je n'ai rien de particulier à l'esprit, mais je pense que c'est ce qui se passe. De toute façon, l'interrelation entre les institutions financières dans le monde pourra impliquer à un certain moment des dépenses supplémentaires. Si nous pouvons mettre sur pied et faire fonctionner une structure réglementaire vraiment bonne, je crois qu'après nous constaterons une certaine stabilité des coûts.

M. Warner: À l'heure actuelle, envisagez-vous une restructuration de la gestion de vos ministères et départements? Dans l'affirmative, quand pensez-vous pouvoir annoncer de tels changements.

Mme McDougall: J'ose espérer que nous ferons une annonce. Don MacPherson est l'Inspecteur général des banques par intérim. J'espère que nous pourrions annoncer—je dis toujours d'ici peu—une entente plus permanente dans ce domaine. En dehors de cela, je ne vois pas la nécessité d'effectuer d'autres changements au niveau de la direction maintenant, ce qui est évidemment dû au départ en retraite de M. Kennett. Je vois davantage de possibilités pour des change-

[Text]

co-ordination or some form of integration of the different supervisory agencies. This would then involve a whole new organizational structure. There would still be a statutory need for an Inspector General of Banks and for a Superintendent of Insurance and so on, but there might be some changes in this.

Mr. Warner: Your thoughts right now are towards centralization or co-ordination of the various departments.

Mrs. McDougall: I think almost everybody who has looked at this area from the public policy perspective has suggested some form of greater integration or some form of greater co-operation at the very least. This will involve some real examination and how it fits together. My own view is that I would like to see more co-ordination.

Mr. Warner: Thank you.

The Chairman: I will carry on from those questions, Madam Minister.

Mr. Hammond suggested he had 266 people working for him, of which 71 work out of Ottawa. Can you tell us why any of them work out of Ottawa other than those required for doing the regulatory work with Government of Canada pensions? Since there are no financial institutions with head offices in Ottawa and only one life insurance company, why do we have the Office of the Superintendent of Insurance in Ottawa, as far away as possible from the action in the street?

• 2015

Mrs. McDougall: The reason they are there is that is where I found them.

The Chairman: I see. We all found this terrible government. What are we doing about it?

Mrs. McDougall: I think Mr. Hammond explained to you that there are 70 people in the field at any given time. The point about having people located in other places is well taken. It is one I have suggested myself on more than one occasion.

The Chairman: Will you be directing his department over the next year to put their people in the field where they can do the work, rather than in Ottawa where they can read reports?

Mrs. McDougall: I think it is important that there be as much connection with the real market as possible. The Auditor General of Canada, even as we speak, is doing a comprehensive review of the operation there. This may be something he would comment on, too.

I am not moving down the road towards having people in other markets. There have been steps made in this direction and I would think they would continue, but whether we pick up the whole thing and plunk it somewhere else or whether the

[Translation]

ments structurels si nous ne participons pas à une certaine forme de coordination améliorée ou à une certaine forme d'intégration des divers organismes de surveillance. Cela impliquerait alors toute une nouvelle structure organisationnelle. Sur le plan réglementaire, nous aurions toujours besoin d'un Inspecteur général des banques et d'un Surintendant des assurances, etc., mais on pourrait assister à certains changements.

M. Warner: À l'heure actuelle, envisagez-vous une centralisation ou une coordination des divers ministères et départements.

Mme McDougall: Je pense que presque tous ceux qui ont étudié ce secteur dans la perspective de la politique publique ont suggéré une certaine amélioration de l'intégration ou une plus grande coopération tout au moins. Il faudra étudier vraiment la situation et voir comment le tout fonctionne. À mon avis, j'aimerais une meilleure coordination.

M. Warner: Merci.

Le président: Madame la ministre, je vais poursuivre dans cette même veine.

M. Hammond a laissé entendre que 266 personnes travaillaient pour lui, dont 71 à l'extérieur d'Ottawa. Pouvez-vous nous dire pourquoi ces dernières travaillent à l'extérieur d'Ottawa, en dehors de celles qui doivent s'occuper des travaux réglementaires avec les pensions du gouvernement du Canada? Puisqu'il n'y a pas d'institutions financières ayant leur siège social à Ottawa et qu'il y a une seule compagnie d'assurance-vie, pourquoi le Bureau du Surintendant des assurances est-il situé à Ottawa, si loin des endroits où se déroulent toutes les activités?

Mme McDougall: S'ils sont là, c'est parce que c'est là que je les ai trouvés.

Le président: Je vois. Nous avons tous trouvé cet effroyable gouvernement. Que faisons-nous à ce sujet?

Mme McDougall: Je pense que M. Hammond vous a expliqué que 70 personnes sont en permanence sur le terrain. Je prends bonne note de votre suggestion d'avoir des gens à d'autres endroits. C'est une suggestion que j'ai présentée moi-même à plusieurs occasions.

Le président: Au cours de la prochaine année, allez-vous ordonner à son département d'envoyer ses gens sur place où ils peuvent effectuer le travail au lieu d'être à Ottawa où ils peuvent lire des rapports?

Mme McDougall: Je pense qu'il est important d'avoir la meilleure relation possible avec le marché. Pendant que nous parlons, le Vérificateur général du Canada effectue une étude exhaustive de leurs activités. Il fera peut-être également des commentaires à ce sujet.

Mon cheminement ne vise pas à avoir des gens sur d'autres marchés. Des mesures ont été prises dans cette voie et je pense qu'elles se poursuivront, mais je ne sais pas si nous allons prendre tout l'ensemble et le poser ailleurs ou si l'autre

[Texte]

other route is simply to have more people on the road all the time, I do not know. We will see.

The Chairman: The Office of the Inspector General of Banks has 70 people working for it, and in his testimony before us Mr. Macpherson said maybe three of them might be out of Ottawa. But there are no head offices of any banks in any place other than Ottawa.

Ottawa is certainly not a major national banking centre. People do not work out of Ottawa to control the money supply of the country—other than the Bank of Canada, and these people do not inspect the Bank of Canada. Is there any reason why we have the Office of the Inspector General of Banks in Ottawa at all?

Mrs. McDougall: Perhaps I could ask Mr. Grant to correct the record as to the actual numbers, and then I will answer the principle of the question.

Mr. Neville Grant (Director, Inspection Division, Office of the Inspector General of Banks): Mr. Chairman, at present there are 42 individuals in the Office of the Inspector General of Banks, not 70. Seventy is the projected number of person-years at the end of this fiscal year.

The Chairman: Mr. Grant, this is interesting, but if you recall, in your testimony before this committee last fall on supplementary estimates in December you increased your authorized person-years to 70. Are you telling me you do not have those in place yet?

Mr. Grant: We have not been able to hire 70 yet, Mr. Chairman.

The Chairman: In other words, you did not use your last year's budget.

Mr. Grant: We are in the process of hiring . . .

The Chairman: Do you need the whole of this year's budget which you required, then?

Mrs. McDougall: Mr. Chairman, I think if we are going to get qualified people it is important to do this in some kind of orderly way. I know the Office of the Inspector General of Banks has been working very hard on this.

Back to your original question, the Office of the Inspector General of Banks is also looking for space in Toronto in which to put some of their personnel. They say they have found a space and I suggested they could find something cheaper.

The Chairman: Why would they not have a place in co-ordination with the Superintendent of Insurance? After all, it is no question that the trust companies in this company carry on exactly the same business as the banks. Certainly that is the terms of the advertising of the Canada Trust Company, who say they do everything your bank can do for you. They are as large as all of the banks and they are bigger than most of the banks.

[Traduction]

solution consiste simplement à avoir en tout temps un plus grand nombre de gens sur le terrain. Nous verrons.

Le président: Le Bureau de l'Inspecteur général des banques dispose de 70 employés et, lors de son témoignage devant notre comité, M. Macpherson a déclaré que peut-être trois d'entre eux pouvaient se trouver en dehors d'Ottawa. Mais il n'y a aucun siège social d'aucune banque à aucun endroit autre qu'à Ottawa.

Ottawa n'est certainement pas un grand centre bancaire national. Les gens ne travaillent pas à partir d'Ottawa pour contrôler la masse monétaire du pays—en dehors de la Banque du Canada, et ces gens n'inspectent pas la Banque du Canada. Y a-t-il une raison pour laquelle le Bureau de l'Inspecteur général des banques est situé à Ottawa?

Mme McDougall: Je demanderai peut-être à M. Grant de donner les chiffres réels et ensuite je répondrai au principe de la question.

M. Neville Grant (directeur, division de l'inspection, Bureau de l'Inspecteur général des banques): Monsieur le président, il y a actuellement 42 personnes au Bureau de l'Inspecteur général des banques et pas 70. Soixante-dix est le nombre prévu d'années-personnes à la fin du présent exercice financier.

Le président: Monsieur Grant, tout cela est intéressant, mais si vous vous rappelez, dans votre témoignage devant notre comité à l'automne dernier à propos du budget supplémentaire en décembre, vous avez augmenté vos années-personnes autorisées à 70. Êtes-vous en train de me dire que ces personnes ne sont pas encore au travail?

M. Grant: Monsieur le président, nous n'avons pas pu en engager 70 jusqu'à présent.

Le président: Autrement dit, vous n'avez pas utilisé votre budget de l'an dernier.

M. Grant: Nous sommes en train d'embaucher . . .

Le président: Dans ce cas, avez-vous besoin de la totalité du budget de cette année que vous avez demandé?

Mme McDougall: Monsieur le président, je pense que si nous voulons embaucher des personnes compétentes, il est important de le faire d'une façon un tant soit peu ordonnée. Je sais que le Bureau de l'Inspecteur général des banques déploie beaucoup d'efforts dans ce sens.

Pour revenir à votre question initiale, le Bureau de l'Inspecteur général des banques cherche également des locaux à Toronto pour y installer une partie de son personnel. On a trouvé des locaux et j'ai suggéré d'en trouver de moins coûteux.

Le président: Pourquoi ne pas trouver un endroit en collaboration avec le Surintendant des assurances? Après tout, il ne fait aucun doute que les compagnies de fiducie dans notre pays ont exactement les mêmes activités que les banques. Ce sont en tout cas les termes de la publicité de la compagnie Canada Trust qui déclare qu'elle fait tout ce que votre banque peut faire pour vous. Elle est aussi importante que toutes les banques et elle est plus grosse que la plupart des banques.

[Text]

Why would we not have the Office of the Inspector General of Banks tied in with the Superintendent of Insurance so that we would at least save some overhead and use the same people because after all, they are doing the same thing?

Mrs. McDougall: Some of the things they do may be the same. Let me just say also for the record that there is one trust company which is bigger than some banks. There is not a whole industry out there that is bigger than the banks. This is what we will be examining if we do integrate the two departments.

First of all, where should it be? Secondly, how many should there be, and should we have specialists looking at particular kinds of deals in both? We are not just all the way there with that.

The Chairman: The report of the Senate suggested that non-financial companies not be allowed to be involved with financial companies. What is your view of this?

Mrs. McDougall: I think I have given my view of this in an answer to Mr. Attewell. I have not had time to go through the Senate report in detail. I have looked at it, but I do not have a detailed response on the report.

The Chairman: In your view, will the decline in interest rates materially help the province with the banks that are obviously in trouble and have relatively large draws on the Bank of Canada at the present time? Could you sort of explain to the committee and for the record how the decline in interest rates would probably help those institutions?

• 2020

Mrs. McDougall: Well, I think the spread is important to institutions. I will not comment on particular institutions, but it is the spread that is important. Lower interest rates normally induce a higher level of financial activity, in terms of lending on mortgages and this sort of thing. An expanded business base, provided that the institutions have the capital, will normally help them, so long as they do the right kind of business.

The Chairman: I also presume that when they are carrying a non-interest-bearing debt, if they have to pay less money for the money that is required to carry non-interest-bearing debt, their losses will be substantially less. Their financial position would therefore substantially improve as interest rates decline.

Mrs. McDougall: Well, it would certainly help any borrowers who are carrying burdensome loans. That helps the institution as well to that extent. But the spread is critical.

Miss Nicholson: Thank you. The Minister mentioned that there are three bills about financial institutions before the House. I assume one of these would be the bill to increase the premiums for the CDIC.

[Translation]

Pourquoi ne pas avoir sous le même toit le Bureau de l'Inspecteur général des banques et le Surintendant des assurances afin au moins d'économiser certains frais généraux et d'utiliser les mêmes personnes car, après tout, ils font la même chose?

Mme McDougall: Certaines de leurs activités sont peut-être identiques. Permettez-moi également de souligner qu'il existe une compagnie de fiducie qui est plus grosse que certaines banques. Ce n'est pas tout le secteur qui est plus gros que les banques. C'est ce que nous étudierons si nous intégrons les deux départements.

Tout d'abord, où devrait-il être situé? Ensuite, combien devrait-il y avoir d'employés et devrait-on avoir des spécialistes qui étudient des types particuliers d'activités dans les deux? Nous n'en sommes pas encore rendus là.

Le président: Le rapport du Sénat suggère de ne pas permettre aux compagnies non financières de s'impliquer avec des compagnies financières. Quel est votre point de vue à ce sujet?

Mme McDougall: Je pense avoir donné mon point de vue à ce sujet dans une réponse à M. Attewell. Je n'ai pas eu le temps d'étudier en détail le rapport du Sénat. Je l'ai parcouru, mais je n'ai pas de réponse détaillée à ce rapport.

Le président: À votre avis, la baisse des taux d'intérêt aidera-t-elle beaucoup la province avec les banques qui sont de toute évidence en difficulté et ont des tirages relativement importants sur la Banque du Canada à l'heure actuelle? Pourriez-vous expliquer au Comité et de façon officielle comment la baisse des taux d'intérêt aiderait vraisemblablement ces institutions?

Mme McDougall: Eh bien, je pense que l'écart est important pour les institutions. Je ne ferai pas de commentaires à propos d'institutions en particulier, mais c'est l'écart qui est important. La baisse des taux d'intérêt provoque normalement un accroissement du volume des activités financières en termes de prêts sur hypothèques et autres choses de ce genre. En supposant que les institutions ont les capitaux nécessaires, l'élargissement de leur base d'activités les aidera normalement, dans la mesure où elles exécutent les activités qui conviennent.

Le président: Je présume également que lorsqu'elles ont une dette non productive d'intérêts, leurs pertes seront nettement inférieures si elles doivent payer moins pour l'argent nécessaire pour supporter la dette non productive d'intérêts. Leur situation financière s'améliorerait donc considérablement avec une baisse des taux d'intérêt.

Mme McDougall: Eh bien, cela aiderait certainement les emprunteurs qui supportent des prêts importants. Cela aide également l'institution dans cette mesure. Cependant, l'écart est primordial.

Mme Nicholson: Merci. La ministre a mentionné que trois projets de loi concernant les institutions financières étaient devant la Chambre. Je suppose que l'un d'eux doit être le projet de loi visant à augmenter les primes pour la SADC.

[Texte]

Mrs. McDougall: Yes, it is.

Miss Nicholson: The second would be Bill C-103. What is the third?

Mrs. McDougall: Well I said—or at least I meant to say—that there are two in the House now, and we are still hoping to produce the property and casualty before the end of the year, so three would be introduced in this session.

Miss Nicholson: May I go back to some of the questions that were asked about the Estey commission? I think the government's legal bills there were really very high. The Department of Finance had lawyers, the Bank of Canada had lawyers, and then the Inspector General of Banks came before us with a request for supplementary estimates of a half-million dollars for legal fees. Can you explain this? I know we have had an explanation, but I find it less than convincing. Why, when the Department of Finance had lawyers, was it also necessary for the Inspector General of Banks to expend an additional half-million dollars on legal fees?

Mrs. McDougall: First of all, the Department of Justice recommended that we should have outside legal counsel, and secondly that we should have separate legal counsel with the Department of Finance and the Inspector General of Banks. I will go into those numbers a little bit, if you would like me to, as well.

Miss Nicholson: Yes, I would appreciate that.

Mrs. McDougall: I think the number getting bandied about is \$2.1 million. That was put into the estimates at a time when this was just gearing up and we had no idea how long the inquiry would go on. We tried to make some sort of ballpark estimate of what a full year's cost would be if this commission did go on throughout the year. The estimate also included not just legal fees, but some of the support and outside advice that we were seeking from various financial people as well.

I do not think that the expenditures are going to be anywhere near the estimate. I think the estimate was something like \$1.5 million for legal fees to prepare for the inquiry.

The Chairman: Whose legal fees were those?

Mrs. McDougall: They were from Osler, Hoskins & Harcourt. And it is not going to be . . .

The Chairman: All right, those legal fees are from Osler, Hoskins & Harcourt. How about the Inspector General of Banks legal fees?

Mrs. McDougall: All right. Now, let me just do this one at a time. The Inspector General's estimate was therefore about \$500,000 for legal fees.

Now if we are right that the inquiry will be over towards the end of June, then we expect that the fees for the Inspector

[Traduction]

Mme McDougall: Oui, c'est cela.

Mme Nicholson: Le second doit être le Bill C-103. Quel est le troisième?

Mme McDougall: Eh bien j'ai dit—ou du moins j'ai voulu dire—que deux sont actuellement devant la Chambre et que nous espérons encore pouvoir en présenter un sur l'assurance de biens et risques divers avant la fin de l'année, si bien que trois seraient déposés au cours de cette session.

Mme Nicholson: Puis-je revenir à certaines des questions qui ont été posées à propos de la commission Estey? Je pense que les frais juridiques la concernant ont été très élevés. Le ministère des Finances avait des avocats, la Banque du Canada avait des avocats et ensuite l'inspecteur général des banques s'est présenté devant nous avec une demande de budget supplémentaire d'un demi-million de dollars pour des frais juridiques. Pouvez-vous expliquer cela? Je sais que nous avons eu une explication mais je la trouve loin d'être convaincante. Pourquoi, alors que le ministère des Finances avait des avocats, a-t-il également fallu que l'inspecteur général des banques dépense un demi-million de dollars supplémentaires en honoraires juridiques?

Mme McDougall: Tout d'abord, le ministère de la Justice nous a recommandé d'obtenir des conseils juridiques de l'extérieur et ensuite d'avoir des conseils juridiques séparés entre le ministère des Finances et l'inspecteur général des banques. Je préciserai un peu ces chiffres si vous le souhaitez également.

Mme Nicholson: Oui, j'apprécierais beaucoup.

Mme McDougall: Je pense que le chiffre dont nous discutons est de 2.1 millions de dollars. Il a été inclus dans le budget à une époque où l'on se préparait seulement et où l'on n'avait aucune idée de la durée de la commission d'enquête. Nous avons essayé de faire une estimation très approximative des coûts pour une année complète si la commission se prolongeait pendant toute l'année. Le budget comportait non seulement des honoraires juridiques, mais également des frais pour le soutien administratif et les conseils extérieurs que nous recherchions également auprès de diverses personnes du secteur financier.

Je ne pense pas que les dépenses seront proches de l'estimation. Je pense que l'estimation donnait environ 1.5 millions de dollars pour les honoraires juridiques en vue de se préparer pour l'enquête.

Le président: Les honoraires juridiques de qui?

Mme McDougall: De la firme Osler, Hoskins & Harcourt. Et cela n'atteindra pas . . .

Le président: Très bien, il s'agit des honoraires juridiques de la firme Osler, Hoskins & Harcourt. Qu'en est-il des honoraires juridiques de l'inspecteur général des banques?

Mme McDougall: Très bien. Laissez-moi aborder une seule chose à la fois. Le budget pour l'inspecteur général était donc d'environ 500,000\$ pour les honoraires juridiques.

Maintenant, si c'est exact que l'enquête sera terminée vers la fin de juin, nous prévoyons alors que les honoraires pour le

[Text]

General of Banks department will be slightly higher than the \$500,000. Ours, in the Department of Finance, will be considerably lower. The actual expenditures for both in fact are going to come in at about the same amount, around \$600,000 each—possibly.

• 2025

I might also say that this was not just for the purpose of sort of appearances before the commission by the Ministers and by the Inspector General of Banks, because the basic documents for the Estey commission were prepared by the Department of Finance and by the Office of the Inspector General of Banks, which then came through the Department of Finance. There was an enormous amount of work to be done in going through all the documents, all the notes and so on that have been tabled at the commission, and the commission did not develop its own background documents except in a marginal way. All that came from us. Therefore, it was not just a case of preparing an argument before the commission.

The Chairman: How much was the bank getting paid?

Mrs. McDougall: I do not know what the bank was getting paid. The actual cost of the . . .

The Chairman: John W. Sopinka, Estey, clerks and all the rest of it—what is that going to cost?

Mrs. McDougall: Well, that is not in our . . .

The Chairman: Who pays that one?

Mrs. McDougall: Are you asking who pays for that? This is not from our department.

The Chairman: This is then in addition to what you are talking about.

Mrs. McDougall: Yes, but all I am saying . . .

The Chairman: In other words, you are at \$1.2 million and Sopinka, Estey and all the rest of it are on top, or plus.

Mrs. McDougall: Yes.

The Chairman: They go on somebody else's bill of costs.

Mrs. McDougall: Yes. I believe it is the Privy Council Office which pays, but I do not what their estimates are . . .

The Chairman: Well, does anybody else from the government have expensive lawyers and . . .

Mrs. McDougall: The Bank of Canada has its own legal counsel.

The Chairman: Their costs are then on top, too. We have the Bank of Canada, the Privy Council and \$1.2 million for the Department of Finance—directly or indirectly.

Mrs. McDougall: The CDIC has its own counsel as well.

The Chairman: Oh, okay. Do you have any idea for how much the CDIC is in there?

[Translation]

département de l'Inspecteur général des banques seront légèrement supérieurs aux 500,000\$. Nos honoraires, au ministère des Finances, seront nettement inférieurs. Les dépenses réelles pour les deux atteindront en fait environ le même montant, soit à peu près 600,000\$ chacun.

Je pourrais également ajouter que ce n'était pas simplement dans le but de faire comparaître les ministres et l'Inspecteur général des banques devant la Commission, car les documents de base pour la commission Estey étaient préparés par le ministère des Finances et par le bureau de l'Inspecteur général des banques, et sont ensuite parvenus par l'intermédiaire du ministère des Finances. Il y avait un travail énorme à exécuter pour parcourir tous les documents, toutes les notes, etc., qui ont été déposés devant la Commission et cette dernière n'a pas élaboré ses propres documents de base, sauf de temps à autre. Tout est venu de chez nous. Par conséquent, il ne s'agissait pas simplement de préparer un débat devant la Commission.

Le président: Combien la banque recevait-elle?

Mme McDougall: Je ne sais pas combien la banque était payée. Le coût réel de . . .

Le président: John W. Sopinka, Estey, les greffiers et tout le reste—combien cela coûtera-t-il?

Mme McDougall: Eh bien, ce n'est pas dans notre . . .

Le président: Qui paie cela?

Mme McDougall: Demandez-vous qui paie pour cela? Ce n'est pas notre ministère.

Le président: Cela vient donc en plus de ce que vous dites.

Mme McDougall: Oui, mais tout ce que je dis . . .

Le président: Autrement dit, vous arrivez à 1,2 million de dollars et Sopinka, Estey et tout le reste viennent en supplément.

Mme McDougall: Oui.

Le président: Ils viennent sur la facture de dépenses de quelqu'un d'autre.

Mme McDougall: Oui. Je pense que c'est le Bureau du Conseil privé qui paie, mais je ne sais pas quel est leur budget . . .

Le président: Très bien, y a-t-il quelqu'un d'autre du gouvernement qui a des avocats coûteux et . . .

Mme McDougall: La Banque du Canada a ses propres conseillers juridiques.

Le président: Leurs frais viennent donc également en plus. Nous avons la Banque du Canada, le Conseil privé et 1,2 millions de dollars pour le ministère des Finances—directement ou indirectement.

Mme McDougall: La SADC a également ses propres conseillers juridiques.

Le président: Oh, d'accord. Avez-vous une idée du montant pour la SADC?

[Texte]

Mrs. McDougall: I do not know.

The Chairman: You asked for it.

Mrs. McDougall: That will be in their annual report, I think. Will it not?

The Chairman: I think they are a half million, too.

Mrs. McDougall: Yes, I think they are about that much. I believe they use their regular counsel, as does the Bank of Canada.

Miss Nicholson: Would CDIC . . .

Mrs. McDougall: They have ongoing legal counsel in a lot of things. However, I do not believe they have separated their expenditure from Estey.

Miss Nicholson: Would the CDIC legal fees have been their responsibility?

Mrs. McDougall: Yes, they would have been.

Miss Nicholson: There would be no government contribution to that.

Mrs. McDougall: No, there would not have been.

The Chairman: Is it possible, Madam Minister, to get a breakdown from your department to determine the true costs of the Estey commission?

Mrs. McDougall: We would not have it.

The Chairman: In other words, what we have is a here, there, and everywhere in little bits and pieces. If you have \$1.2 million, CDIC has a half million, and Sopinka's and Mr. Justice Estey's charges are all against the Privy Council Office . . .

Miss Nicholson: The Bank of Canada . . .

The Chairman: Yes, the Bank of Canada is in there with another half million dollars for other lawyers. How much is this all costing us? In other words, what are we paying for and what are we getting for our money? It sounds to me as though you have the best part of \$5 million going down the tube to pay lawyers. I wonder if we are going to get \$5 million worth of advice, because that is a lot of advice.

This committee sat and determined what the cost of the bail-out of the CCB was in four meetings, and came up with some pretty stinging recommendations with respect to the Office of the Inspector General of Banks. We recommended exactly what the Senate recommended—that there be two auditors for banks. I do not know how many more people have to say that to you. We said something about accountants not being on the ball. I do not know what is going to happen with Mr. Justice Estey, but I expect he might say the same thing. How much do we have to pay to do all this all over again?

Mrs. McDougall: You might recall, Mr. Chairman, that there were a number of people in every party who called for a commission of enquiry into the bank failure. Royal commis-

[Traduction]

Mme McDougall: Je ne sais pas.

Le président: Vous l'avez demandé.

Mme McDougall: Ce sera dans le rapport annuel, je crois. N'est-ce pas?

Le président: Je crois que c'est également un demi-million de dollars.

Mme McDougall: Oui, je pense qu'ils atteignent à peu près ce chiffre. Je crois qu'ils ont recours à leurs conseillers juridiques habituels, comme la Banque du Canada.

Mme Nicholson: Est-ce que la SADC . . .

Mme McDougall: Ils ont des conseillers juridiques permanents pour un tas de choses. Toutefois, je ne crois pas qu'ils ont séparé leurs dépenses de la commission Estey.

Mme Nicholson: Les honoraires juridiques de la SADC auraient-ils été à leur charge?

Mme McDougall: Oui, ils l'auraient été.

Mme Nicholson: Il n'y aurait pas de contribution gouvernementale à ce sujet.

Mme McDougall: Non, il n'y en aurait pas eu.

Le président: Est-il possible, madame le ministre, d'obtenir une ventilation de votre Ministère pour déterminer les coûts véritables de la commission Estey?

Mme McDougall: Nous ne l'aurions pas.

Le président: Autrement dit, tout ce que nous avons, c'est un peu ici, là et partout en petits morceaux. Si vous avez 1,2 million de dollars, la SADC un demi-million et si les frais de Sopinka et du juge Estey sont facturés au Bureau du Conseil privé . . .

Mme Nicholson: La Banque du Canada . . .

Le président: Oui, la Banque du Canada est également présente avec un autre demi-million de dollars pour d'autres avocats. Combien tout cela nous coûte-t-il? Autrement dit, pourquoi payons-nous et qu'obtenons-nous pour notre argent? Il me semble que le plus gros des 5 millions de dollars est dépensé pour payer les avocats. Je me demande si nous allons obtenir des conseils d'une valeur de 5 millions de dollars, parce que cela représente beaucoup de conseils.

Notre comité s'est réuni et a déterminé en quatre réunions quel était le coût du cautionnement de la CCB et en est arrivé avec des recommandations plutôt cinglantes à propos du Bureau de l'Inspecteur général des banques. Nous avons recommandé exactement la même chose que le Sénat, à savoir qu'il y ait deux vérificateurs pour les banques. Je ne sais pas combien d'autres personnes devront vous dire cela. Nous avons déclaré que les comptables ne sont pas à la hauteur. Je ne sais pas ce qui va se passer avec le juge Estey, mais je m'attend à ce qu'il dise la même chose. Combien devons-nous encore payer pour refaire encore tout le travail?

Mme McDougall: Vous vous souviendrez sans doute, monsieur le président, qu'un certain nombre de personnes de chaque côté ont demandé une commission d'enquête sur la faillite de la banque. Les commissions royales d'enquête ne

[Text]

sions do not come cheap; although this is not a royal commission, it is certainly a pretty major judicial commission.

In terms of the overall costs, I think I would suggest that since commissions of this nature are set up by the Prime Minister, the PCO is the place where this should all be pulled together.

The Chairman: Is it then the Prime Minister's fault that we spent \$5 million?

• 2030

Mrs. McDougall: No, it is not. First of all, we do not know that is what we spent; we are reading a lot of numbers into the record that may or may not be valid. So I would suggest that before you say that it would be worth an inquiry from the PCO as to the total cost. I am sure that will come out; there is no attempt to hide it.

The Chairman: Is it the PCO we should go to for the total cost then? Or can the Department of Finance give us the total cost? Or do we have to go through one agency after another until we get their figure, and then add them all together to come up with the cost?

Mrs. McDougall: I am quite prepared to check with the PCO. I just want to make it very clear where the lines are on this. I am quite happy to ask the department to check with the PCO as to what kinds of numbers we could come up with.

The Chairman: It seems to me, frankly, as chairman of this committee, that the whole financial institution legislation is held up pending the Estey commission. It looks as though we have spent \$5 million and do not have an answer so far. While Mr. Justice Estey may be very much respected, and I respect the Supreme Court of Canada and all the rest of it, somewhere along the line public business has to be done and it has to be done reasonably. I would like to know where we are going.

Mrs. McDougall: Mr. Chairman, first of all . . .

The Chairman: Certainly the life insurance and trust company industry would like to know where we are going.

Mrs. McDougall: First of all, Mr. Chairman, I think I will have to object again to your reference to \$5 million, because we do not know that. If you are going to keep reading it in, I will keep saying that until we have the numbers there is no point in saying that.

The Chairman: Very well.

Mrs. McDougall: The other thing is that there was a specific reference to the commission around regulation of banks and so on, so that it would be most inappropriate to ask a Justice of the Supreme Court of Canada to commence and complete a commission of inquiry and then go ahead without his recommendations.

[Translation]

son pas bon marché; bien qu'il ne s'agisse pas d'une commission royale d'enquête, il s'agit certainement d'une importante commission judiciaire.

Pour ce qui est des coûts globaux, étant donné que les commissions de cette nature sont créées par le premier ministre, je suggérerais que le BCP est l'endroit tout indiqué où toutes les données devraient être rassemblées.

Le président: C'est donc de la faute du premier ministre si nous avons dépensé 5 millions de dollars?

Mme McDougall: Non, ce n'est pas de sa faute. Tout d'abord, nous ne savons pas si c'est le montant que nous avons dépensé; nous lisons un tas de chiffres pour le compte rendu officiel qui ne seront peut-être pas valables. Avant de dire cela, je suggérerais donc de faire une enquête auprès du BCP pour connaître le coût total. Je suis sûre que l'on pourra trouver le chiffre; ce n'est pas une tentative pour le cacher.

Le président: Nous devrions donc nous adresser au BCP pour connaître le coût total? Ou bien le ministère des Finances peut-il nous donner le coût total? Ou bien devons-nous faire le tour d'un tas d'organismes avant d'obtenir leurs chiffres et de les additionner ensuite pour trouver le coût?

Mme McDougall: Je suis tout à fait disposée à vérifier auprès du BCP. Je tiens simplement à délimiter clairement les choses à ce propos. Je suis tout à fait disposée à demander à mon ministère de vérifier auprès du BCP pour voir à quels chiffres nous pourrions arriver.

Le président: Franchement, à titre de président de ce Comité, il me semble que toute la législation concernant les institutions financières est retardée en attendant la commission Estey. Il me semble que nous avons dépensé 5 millions de dollars et que nous n'avons pas encore de réponse. Le juge Estey peut très bien être un personnage très respecté, et je respecte la Cour suprême du Canada et tout le reste, mais quelque part il faut que les affaires publiques soient exécutées et de façon raisonnable. J'aimerais savoir où nous allons.

Mme McDougall: Monsieur le président, tout d'abord . . .

Le président: Le secteur de l'assurance-vie et des compagnies de fiducie aimerait certainement savoir où nous allons.

Mme McDougall: Tout d'abord, monsieur le président, je dois à nouveau m'objecter contre le chiffre de 5 millions de dollars que vous mentionnez car nous n'en savons rien. Si nous continuons à le mentionner, je continuerai à dire qu'en attendant d'avoir les chiffres, il est inutile d'en parler.

Le président: Très bien.

Mme McDougall: L'autre chose, c'est que la commission a reçu un mandat précis à propos de la réglementation des banques, etc., si bien qu'il serait tout à fait hors de propos de demander à un juge de la Cour suprême du Canada de commencer et d'achever les travaux d'une commission d'enquête et ensuite d'aller de l'avant avec ses recommandations.

[Texte]

Miss Nicholson: Now, the government declined to pay for counsel for the Official Opposition to be represented at the Estey commission, although there were precedents. It has been done in other royal commissions. So we have struggled as best we can to keep abreast of this situation, and our request for transcripts of the Estey commission was also not met. Yet I understand that every lawyer appearing before the Estey commission is provided with daily transcripts. So the government must have in its possession somewhere . . . it must get each day a set of transcripts. A set of transcripts were provided to the Inspector General of Bank's lawyers, a set of transcripts were provided to the Department of Finance's lawyers, and a set of transcripts were provided to the Bank of Canada.

Why would it have been so difficult to send some of those over to the Official Opposition and let us also keep a watching brief on what was going on, since we did not have counsel there? Since we were not able to cross-examine, it would have been helpful to examine the transcripts each day.

Mrs. McDougall: As I recall, the documents do not belong to us and there was . . . You did ask me about this and I did inquire. There is something about . . . except for people who have standing, that we are not . . . I am hesitating now, because I just cannot remember precisely what it was. But there is some reason that copies cannot be made and circulated except for people who . . . It is not our choice whether we can distribute copies around. I have forgotten just what it is, but there is some legal thing in there.

Miss Nicholson: I can . . . Mr. Chairman--

The Chairman: Are these other people getting their transcripts for free, or are they paying for them?

Mrs. McDougall: I think if people have standing . . . I do not know. I would have to inquire about the terms.

The Chairman: If they have standing they get it for free; otherwise, they can buy the transcripts.

Mrs. McDougall: I am guessing.

The Chairman: Because it is obviously a public hearing.

Mrs. McDougall: Yes. I am guessing, but I think that is the way it works.

The Chairman: Well, if they have standing . . .

Mrs. McDougall: I would be happy to look into that.

• 2035

The Chairman: —they get them for free and obviously it costs a fair amount of money. Would it be in the PCO budget?

Mrs. McDougall: It would be in the cost of the commission, I would think. I would have to inquire about it.

[Traduction]

Mme Nicholson: Maintenant, le gouvernement a refusé de payer pour que des conseillers juridiques de l'Opposition officielle soient représentés à la commission Estey, bien qu'il y eût des précédents. Cela s'est fait dans d'autres commissions royales d'enquête. Nous nous sommes donc battus de notre mieux pour être tenus au courant de cette situation et notre requête concernant les transcriptions de la commission Estey n'a pas non plus été acceptée. Or, je crois savoir que chaque avocat qui comparaît devant la commission Estey reçoit les transcriptions de la journée. Le gouvernement doit donc avoir en sa possession quelque part . . . il doit obtenir une série des transcriptions de chaque journée. Une série des transcriptions a été fournie aux avocats de l'Inspecteur général des banques, une série aux avocats du ministère des finances et une série à la banque du Canada.

Pourquoi aurait-il été si difficile d'en envoyer une série à l'Opposition officielle et de nous laisser également veiller aux intérêts de ce qui se passait, puisque nous n'avions pas de conseillers juridiques là-bas? Puisque nous ne pouvions pas faire de contre-interrogatoires, il aurait été utile pour nous d'examiner les transcriptions de chaque journée.

Mme McDougall: Si je me souviens bien, les documents ne nous appartiennent pas et il y avait . . . vous m'avez posé la question à ce sujet et je me suis renseignée. Il y a quelque chose à propos . . . sauf pour les gens qui sont accrédités, que nous ne pouvons pas . . . j'hésite à présent car je ne me rappelle pas précisément ce que c'était. Toutefois, il existe une raison pour laquelle on ne peut pas faire de copies et les faire circuler sauf aux gens . . . Ce n'est pas notre choix de pouvoir distribuer ou non des copies. J'ai oublié ce que c'est, mais il y a une raison juridique à cela.

Mme Nicholson: Je peux . . . Monsieur le président . . .

Le président: Ces autres personnes reçoivent-elles leurs transcriptions gratuitement ou doivent-elles les payer?

Mme McDougall: Je pense que si les personnes sont accréditées . . . je ne sais pas. Il faudrait que je me renseigne sur les conditions.

Le président: Si elles sont accréditées, elles peuvent les avoir gratuitement; sinon, elles peuvent acheter les transcriptions.

Mme McDougall: Je suppose.

Le président: Parce qu'il s'agit de toute évidence d'une audience publique.

Mme McDougall: Oui. Je suppose, mais je pense que c'est ainsi que cela marche.

Le président: Très bien, si elles sont accréditées . . .

Mme McDougall: J'aimerais étudier la question.

Le président: . . . ils les obtiennent gratuitement et cela coûte de toute évidence beaucoup d'argent. Cela entre-t-il dans le budget du BCP?

Mme McDougall: Je pense que cela devrait entrer dans le budget de la Commission. Je devrai me renseigner à ce sujet.

[Text]

Miss Nicholson: I think the Minister was referring to documents which might be tabled before the Estey commission, but I was referring to the transcript of public hearings.

Mrs. McDougall: I believe the answer stands. I will have to check into it, because it has been a while since I looked at it.

Miss Nicholson: Maybe the real problem is that the Official Opposition is so large numerically we allowed . . .

The Chairman: You are probably right, but I would think you have more members than you know what to do with. Maybe you have more members of the quality who speak.

Miss Nicholson: I do not dispense with it. Following on this line, in the past there were certain courtesies government used to extend to members of opposition parties which this government does not seem to be prepared to continue. It would be interesting to know why. One of them is providing the critic with access to the clipping service of the department. Is there some reason why this is not happening now?

Mrs. McDougall: This is the first time it has been brought to my attention. I will be happy to look into it.

Miss Nicholson: I have written to you twice about it.

Mrs. McDougall: I will look into it and get back to you.

Miss Nicholson: All right. And then . . .

The Chairman: Madam Minister, does the department still have a clipping service?

Mrs. McDougall: I do not even know that, I am ashamed to say. I will have to . . .

The Chairman: My understanding was that the department had terminated its clipping service, but if it has one it . . .

Mrs. McDougall: Do we have a clipping service?

Mr. G. King: There are some clippings, but I am not sure how elaborate it is.

The Chairman: We used to have a clipping service distributed daily.

Mrs. McDougall: I do not think I get clippings daily.

Mr. G. King: Your office would know if you do.

Mrs. McDougall: We do. How come I never see them? I will check into it and find out what is going on.

The Chairman: Do we have one or do we not?

Mrs. McDougall: Jack says we do. I never see it, so I will have to . . .

The Chairman: Is there any reason why it cannot be made generally available to the opposition as well as the government members?

[Translation]

Mme Nicholson: Je pense que le ministre parlait de documents qui pourraient être déposés devant la commission Estey, mais je parlais de la transcription des audiences publiques.

Mme McDougall: Je crois que la réponse demeure valable. Je devrai vérifier car cela fait un bon moment que j'ai étudié la question.

Mme Nicholson: Le vrai problème, c'est peut-être que l'Opposition officielle est si nombreuse que nous avons permis . . .

Le président: Vous avez probablement raison, mais je penserais que vous avez tellement de députés que vous ne savez pas quoi en faire.

Mme Nicholson: En poursuivant sur cette voie, dans le passé le gouvernement avait l'habitude d'accorder certains égards aux députés des partis d'opposition, ce que le gouvernement actuel ne semble pas disposé à continuer. Il serait intéressant de savoir pourquoi. L'un d'entre eux consiste à donner au critique de l'Opposition accès au service de coupures de presse du ministère. Y a-t-il une raison pour laquelle ce n'est plus le cas maintenant?

Mme McDougall: C'est la première fois que la question est portée à mon attention. Cela me fera plaisir de l'étudier.

Mme Nicholson: Je vous ai écrit deux fois à ce sujet.

Mme McDougall: J'étudierai la question et je vous donnerai une réponse.

Mme Nicholson: Très bien. Et ensuite . . .

Le président: Madame le ministre, le ministère a-t-il encore un service de coupures de presse?

Mme McDougall: Je n'en sais même rien et j'ai honte de l'avouer. Je devrais . . .

Le président: J'avais l'impression que le ministère avait supprimé son service de coupures de presse, mais s'il en a un, il . . .

Mme McDougall: Avons-nous un service de revue de presse?

M. G. King: Il y a des coupures de presse, mais je ne sais pas jusqu'à quel point elles sont détaillées.

Le président: Il y avait un service de revue de presse en circulation tous les jours.

Mme McDougall: Je ne pense pas recevoir des coupures de presse tous les jours.

M. G. King: Votre cabinet devrait savoir si vous en avez.

Mme McDougall: Nous en avons. Comment se fait-il que je ne les vois jamais? Je vais vérifier cela et voir ce qui se passe.

Le président: Avons-nous un service de revue de presse ou non?

Mme McDougall: Jack dit que oui. Je ne les vois jamais et je devrai donc . . .

Le président: Y a-t-il une raison pour laquelle ce service ne peut être mis à la disposition des députés de l'Opposition au même titre qu'à ceux du gouvernement?

[Texte]

Mrs. McDougall: Not to my knowledge. I will be happy to look into it.

Miss Nicholson: Thank you. My last question is for you, Mr. Chairman. When will you be scheduling a hearing on vote 5?

The Chairman: These are hearings with respect to vote 5 right now. We have had the Minister of Finance here on vote 5, and now we have had the Minister of State for Finance on vote 5. Whether we should have any further hearings on vote 5 I think is really up to us to discuss in a steering committee type of meeting, but . . .

Miss Nicholson: Do you ever call them?

The Chairman: We have not called them because we use the whole general committee as a steering committee, as you are aware, rather than calling a special steering committee, but we could call a meeting of agenda and procedure. Do you have a motion to make on it? I would be delighted to receive it and we could then get a general meeting organized.

Miss Nicholson: A motion?

The Chairman: Yes. If you have a motion you could put, then while we do not have a quorum here, we would certainly put the motion to a committee when we have a quorum.

Miss Nicholson: Certainly.

The Chairman: I thought it would be an easier way of doing it. Since we have only 11 members on the committee, we could call a general meeting and have a motion. All of our motions so far have been with a quorum. Tonight we do not have one, but we are pretty close to it. Secondly, tonight is a meeting where a quorum is not required, so we can organize to have a meeting where a quorum is required by a special notice.

• 2040

Miss Nicholson: Mr. Chairman, may I ask you to look at the notice of the last meeting when we had the Minister of Finance? I did not see vote 5 on it.

The Chairman: I will have to check my chart. The clerk does not have a copy of the notice. We will look into it.

Miss Nicholson: Vote 5 was on for today, but then the Minister of Finance said it was not her area. The point I wanted to make is that in March 1985 the Official Opposition agreed very readily to this change whereby future amendments . . . We did not hold up the legislation; we gave up in effect the opportunity of an annual debate in the House on the IMF. The understanding was that there would be an opportunity to debate it in committee.

The Chairman: You are absolutely right. Vote 5 is the Bretton Woods or related agreements in the IMF. If the

[Traduction]

Mme McDougall: Pas à ma connaissance. C'est avec plaisir que j'étudierai la question.

Mme Nicholson: Merci. Ma dernière question s'adresse à vous, monsieur le président. Quand organiserez-vous une audience sur le crédit 5?

Le président: Les audiences qui se déroulent actuellement concernent le crédit 5. Nous avons eu le ministre des Finances à propos du crédit 5 et maintenant, nous venons d'avoir le ministre d'État aux Finances sur le crédit 5. Avons-nous besoin d'autres audiences sur le crédit 5? Je pense qu'il nous incombe vraiment d'en discuter lors d'une réunion en sous-comité directeur, mais . . .

Mme Nicholson: En convoquez-vous?

Le président: Nous n'en avons pas convoquées parce que nous faisons appel à l'ensemble du comité comme sous-comité directeur, vous le savez bien, au lieu de convoquer une réunion spéciale d'un sous-comité directeur, mais nous pourrions convoquer une réunion du sous-comité du programme et de la procédure. Avez-vous une motion à proposer à ce sujet? Je serai très heureux de la recevoir et nous pourrions alors organiser une réunion générale.

Mme Nicholson: Une motion?

Le président: Oui. Si vous aviez une motion à présenter, même si nous n'avons pas le quorum présentement, nous pourrions certainement présenter la motion à un comité lorsque nous aurons un quorum.

Mme Nicholson: Certainement.

Le président: Je pensais que ce serait un moyen plus facile d'y parvenir. Puisque le comité comporte seulement 11 membres, nous pourrions convoquer une réunion générale et présenter une motion. Jusqu'à présent, toutes nos motions ont été présentées avec le quorum. Ce soir, nous ne l'avons pas, mais nous n'en sommes pas loin. En outre, la réunion de ce soir n'exige pas un quorum, si bien que nous pouvons organiser une réunion exigeant un quorum en envoyant un avis spécial.

Mme Nicholson: Monsieur le président, puis-je vous demander de regarder l'avis de la dernière réunion lorsque le ministre des Finances était présent? Je n'ai pas vu qu'on y mentionnait le crédit 5.

Le président: Je devrai vérifier mon tableau. Le greffier n'a pas de copie de l'avis. Nous allons vérifier.

Mme Nicholson: Le crédit 5 était prévu pour aujourd'hui, mais ensuite, le ministre des Finances a déclaré que ce n'était pas son domaine. Je voulais en venir au fait qu'en mars 1985, l'Opposition officielle avait accepté très facilement cette modification par laquelle les amendements futurs . . . Nous n'avons pas retardé la législation; nous avons en fait renoncé à la possibilité d'avoir un débat annuel en Chambre sur le FMI. Il était bien entendu que l'on aurait la possibilité d'en débattre en comité.

Le président: Vous avez tout à fait raison. Le crédit 5 concerne les accords de Bretton Woods ou autres accords

[Text]

committee agrees, I think before the end of the month we will have to call back the Minister of Finance or someone who can answer to the Bretton Woods Agreements and the IMF and this type of thing, where we have \$9.1 million involved. The clerk will organize a vote and meeting on vote 5.

Mr. Attewell: I just want to ask the Minister what data you have about the seriousness of the situation in Alberta and Saskatchewan. I am thinking in terms of the drop in oil prices. You hear quotations that something like 95% of the rigs, if not higher, are not active now. Of course, I am thinking of the value of the assets we are trying to sell of the Canadian Commercial Bank and Northlands Bank. What is your current reading on this situation out there?

Mrs. McDougall: I do not know if we have any particular numbers. Let me just say at the moment—because it is very early in the fiscal year—I have made a couple of trips to Alberta for various reasons. We are dealing with an industry which is already pretty lean. We made some efforts and there was an announcement by the Prime Minister last week to attempt to cushion the worst of the impact for small producers and on the big tar sands plants.

I could not give you a particular figure on what the impact would be. I could not give you any hard data. Much will obviously depend on how long this goes on. But it is a regional problem, as you know, not just an industry problem. It is something we are watching very closely. Personally, I do not have any hard numbers on it. In terms of the return on the CCB and the Northland, the liquidators are committed to there not being a fire sale. I think they will have to try to manage through this.

I cannot tell you the impact in terms of cents per dollar on assets. I have not heard of any particular problems. Nobody has been raising alarm bells, but I am sure there are some out there.

Mr. Attewell: Yes. I guess I was really thinking of what direction you were giving the liquidators in light of the falling off out there. For instance, have you directed them a different strategy? You mentioned fire sale. This was in place all along. But have you told them to back off completely in terms of sales for the time being?

Mrs. McDougall: No, I have not. First of all, they now belong to the courts and not to me, although they know that I have very strong views on managing this in the most appropriate way, and in the most sensitive way for the regional economy, not just for the region and particular towns affected. I can reiterate this message, but I can only ask, because they are officers of the court.

[Translation]

connexes au sein du FMI. Si le Comité est d'accord, je pense que nous devons, avant la fin du mois, rappeler le ministre des Finances ou quelqu'un qui peut répondre aux questions portant sur les accords de Bretton Woods et le FMI ou à des questions du genre, car une somme de 9,1 millions de dollars est en jeu. Le greffier organisera un vote et une réunion sur le crédit 5.

M. Attewell: Je voudrais seulement demander au ministre si elle dispose de données sur la gravité de la situation en Alberta et en Saskatchewan. Je veux parler de la chute du prix du pétrole. On entend dire qu'environ 95 p. 100 des puits, sinon plus, ne sont pas en activité. Je pense évidemment à la valeur des actifs de la Banque commerciale canadienne et de la Banque Northlands que nous essayons de vendre. Quelle est votre interprétation actuelle de la situation là-bas?

Mme McDougall: Je ne sais pas si nous disposons de chiffres précis. Permettez-moi simplement de déclarer pour l'instant—étant donné que nous en sommes seulement au début de l'année financière—que j'ai fait quelques voyages en Alberta pour diverses raisons. Nous abordons une industrie qui est déjà en assez mauvaise posture. Nous avons fait des efforts et le Premier ministre a fait une annonce la semaine dernière pour essayer d'amortir en grande partie les répercussions pour les petits producteurs et sur les grosses usines installées dans les sables bitumineux.

Je ne pourrais pas vous donner de chiffres précis sur les répercussions futures. Je ne pourrais pas vous communiquer des données solides. Tout dépendra évidemment, en grande partie, de la durée de la situation. Toutefois, c'est un problème régional, comme vous le savez, et pas seulement un problème au niveau de l'industrie. Nous surveillons la chose très attentivement. Personnellement, je ne dispose pas de chiffres solides à ce sujet. Pour ce qui est des rentrées concernant la CCB et la Northland, les liquidateurs se sont engagés à ne pas faire une vente en catastrophe. Je pense qu'ils devront essayer de faire au mieux vu la situation.

Je ne peux pas vous chiffrer l'impact en cents par dollar d'actif. Je n'ai pas entendu parler de problèmes particuliers. Personne n'a tiré les sonnettes d'alarme, mais je suis certaine qu'il doit y en avoir là-bas.

M. Attewell: Oui. Je pensais en réalité aux directives que vous avez données aux liquidateurs étant donné la chute des prix que l'on constate là-bas. Par exemple, leur avez-vous dicté une stratégie différente? Vous avez parlé d'une vente en catastrophe. Cette stratégie a toujours été en place. Mais leur avez-vous dit de se retirer complètement du marché pour ce qui est de vendre à l'heure actuelle?

Mme McDougall: Non, je ne l'ai pas fait. Tout d'abord, ils appartiennent maintenant aux tribunaux mais pas à moi, même si les liquidateurs connaissent très bien mes points de vue très fermes à propos de la gestion des actifs de la façon la plus appropriée et aussi de la façon la plus délicate pour l'économie régionale, pas seulement pour la région et pour les villes touchées. Je peux réitérer ce message mais je ne peux que demander car ce sont des agents des tribunaux.

[Texte]

[Traduction]

• 2045

Mr. Attewell: Yes. Thank you.

The Chairman: Miss Nicholson, before I go to you, vote 5 was on the notice for Mr. Wilson's meeting when he was here a week ago. I think you were here for a short while during that meeting. I do not think you asked any questions with respect to the matter. I do not think, indeed, anybody asked any questions with respect to vote 5. I think the point is well taken, particularly in view of what transpired a year ago, that perhaps we see what we can do to have a special hearing on vote 5 alone, concerning our status with the Bretton Woods Agreements.

Personally, I am quite concerned about underdeveloped countries and so on who are over the hill in debt, and particularly about the attitude of the government. I am going to a meeting with an association of political risk analysts in New York on Thursday. My view is that we ought to be looking at some sort of international bankruptcy court, where we can put some of these countries in bankruptcy and start them all over again, because there is no way they can ever bail themselves out with the debt they have. They are long since gone. Of course, there is a problem of how that affects our own institutions.

Mrs. McDougall: I saw a very good article on that, Mr. Chairman, which, if you are going to New York, I would be very happy to send to you.

The Chairman: Could you? I do not know what your feeling is, Madam Minister, but it seems to me that in a domestic economy when a debtor gets to the point where there is no bloody way he can pay it off, we put him in bankruptcy and let him start from scratch and hope that he can become a good citizen again.

Mrs. McDougall: This is a very thoughtful piece, so it would be helpful.

The Chairman: It seems to me that when we wind up in the international field, something similar has to be done. Our problem, of course, is our own banks, which are in many cases . . . I suppose the assets become liabilities here, but there are assets involved in foreign debts where there is not likely any chance of recovery. I was wondering if you could make a comment to this committee with respect to that problem.

Mrs. McDougall: Well, obviously this is something that is . . . I would not say that it is of concern so much as something that we are very sensitive to.

I might say that I believe there was some evidence brought by the Inspector General of Banks when he was here on that subject. Our Inspector General of Banks department is very involved with the Basel meetings of supervisors around the world in an effort to keep on top of just this very thing.

M. Attewell: Oui. Merci.

Le président: Mademoiselle Nicholson, avant de passer à vous, le crédit 5 figurait sur l'avis pour la rencontre avec M. Wilson lorsqu'il s'est présenté il y a une semaine. Je pense que vous avez assisté à cette réunion pendant quelques instants. Je ne pense pas que vous ayez posé de questions à ce propos. En fait, je ne pense pas que quiconque ait posé de questions se rapportant au crédit 5. Nous prenons bonne note de votre remarque, surtout étant donné ce qui s'est passé il y a un an, et nous devrions peut-être voir ce que nous pouvons faire pour tenir une audience spéciale sur le seul crédit 5 qui concerne notre position dans le cadre des accords de *Bretton Woods*.

Personnellement, je suis plutôt préoccupé par les pays sous-développés et autres qui sont endettés par-dessus la tête, et surtout par l'attitude du gouvernement. Jeudi, j'assisterai à New York à une réunion avec une association d'analystes des risques politiques. À mon avis, nous devrions envisager une sorte de tribunal international des faillites grâce auquel nous pourrions mettre certains de ces pays en faillite et leur permettre de redémarrer car, avec la dette qu'ils ont, il leur est impossible de s'en sortir un jour. Ils sont perdus depuis longtemps. Il y a évidemment un problème, c'est celui de savoir comment cela affecte nos propres institutions.

Mme McDougall: Monsieur le président, j'ai lu un très bon article à ce sujet et, si vous allez à New York, cela me fera plaisir de vous l'envoyer.

Le président: Pourriez-vous le faire? Je ne sais pas quel est votre sentiment, madame le ministre, mais il me semble que, dans une économie nationale, lorsqu'un débiteur en arrive au point où il lui est impossible de pouvoir rembourser, nous le mettons en faillite et nous le laissons repartir de zéro en espérant qu'il peut redevenir un bon citoyen.

Mme McDougall: C'est là une pensée très gentille et cela serait utile.

Le président: Il me semble que, lorsque nous nous retrouvons sur la scène internationale, nous pourrions faire quelque chose de semblable. Le problème, c'est évidemment nos propres banques, qui sont dans de nombreux cas . . . Je suppose que, dans ce cas, l'actif devient passif mais il y a des éléments d'actif impliqués dans des dettes étrangères pour lesquelles il n'y a pas beaucoup de chance de récupération. Je me demandais si vous pourriez faire un commentaire à ce sujet devant le Comité.

Mme McDougall: Eh bien, c'est évidemment quelque chose qui est . . . Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est quelque chose qui nous préoccupe beaucoup, mais plutôt une chose à laquelle nous sommes très sensibles.

À mon avis, je crois que l'Inspecteur général des banques a fourni certains témoignages lorsqu'il est venu comparaître ici à ce sujet. Notre bureau de l'Inspecteur général des banques est très impliqué dans les réunions de surveillants venant du monde entier, organisées à Bâle, dans le but de se tenir au courant de tout cela.

[Text]

Foreign operations obviously account for a more significant share of assets in some banks than others. But they are not all in Third World countries; some of them are in the United States. In our discussions with the banks, they themselves are aware of some of these difficulties with sovereign loans. I think there has been an attempt to build up capital and so on, in an effort to deal with any problems that may come down the pike. I think there has been a responsible approach on behalf of both the Inspector General of Banks and the institutions involved.

The Chairman: I think it is fair to say that the dropping in oil prices probably helps a number of the Third World countries dramatically, in the sense that they do not have to pay for the huge import costs of petroleum. So the problem is essentially with oil-producing countries that are in trouble.

Mrs. McDougall: That is why it is very difficult . . .

The Chairman: That is not very many of them.

Mrs. McDougall: —to generalize about the banking system, and particularly without getting into particular institutions, because the impact is obviously very uneven, both in Third World countries and within our own institutions.

The Chairman: Are there any other members who have any questions? Well, I have no further questions at this point. I want to thank you for coming and for an excellent presentation.

Mrs. McDougall: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: We commence again tomorrow evening with Mr. Harry Rogers from the Department of National Revenue on tax simplification, and the system whereby we do not require anybody to file tax returns, which is always intriguing.

The meeting is adjourned.

[Translation]

Il est évident que les opérations avec l'étranger représentent une part plus importante de l'actif dans certaines banques que dans d'autres. Mais elles ne sont pas toutes effectuées dans des pays du Tiers monde, certaines le sont aux États-Unis. Lors de nos discussions avec les banques, elles se sont elles-mêmes déclarées au courant de certaines de ces difficultés avec les prêts gouvernementaux. Je pense que l'on s'est efforcé d'accumuler du capital, etc., dans le but de s'attaquer aux problèmes qui pourraient éventuellement surgir. Je pense que l'Inspecteur général des banques et les institutions concernées ont adopté une démarche responsable.

Le président: À mon avis, il est juste de dire que la chute du prix du pétrole aide probablement un certain nombre de pays du Tiers monde de façon considérable, par le fait qu'ils n'ont pas à payer le coût énorme des importations de pétrole. Le problème concerne donc principalement les pays producteurs de pétrole qui éprouvent des difficultés.

Mme McDougall: C'est pourquoi il est très difficile . . .

Le président: Ce n'est pas un très grand nombre de pays.

Mme McDougall: . . . de généraliser à propos du système bancaire, et surtout de parler de certaines institutions en particulier, car l'impact est de toute évidence très inégal, à la fois dans les pays du Tiers monde et au sein de nos propres institutions.

Le président: D'autres membres ont-ils des questions à poser? Eh bien, je n'ai pas d'autres questions pour l'instant. Je tiens à vous remercier pour votre présence et votre excellent exposé.

Mme McDougall: Merci, monsieur le président.

Le président: Nous reprendrons demain soir avec M. Harry Rogers du ministère du Revenu national à propos de la simplification des impôts et du système par lequel nous ne demandons à personne de présenter des déclarations d'impôt, ce qui est toujours fascinant.

La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of Finance:

Gordon King, Director, Financial Sector Policy.

From the Office of the Inspector General of Banks:

Neville Grant, Director, Inspection Division.

Du ministère des Finances:

Gordon King, directeur, Direction de la politique du secteur financier.

Du Bureau de l'Inspecteur général des banques:

Neville Grant, directeur, Division de l'inspection.

JUL 2 1987

